

John Adams  
Library.



FORMERLY THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY



SHELF NO.









HISTOIRE

DE

JACQUE-AUGUSTE

DE THOU.

---

*TOME HUITIEME.*



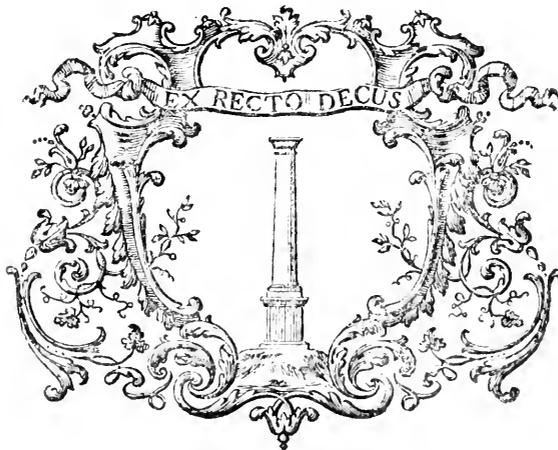
UNIVERSELLE  
JACQUE-AUGUSTE

Depuis 1543. jusqu'en 1607.

TRADUITE SUR L'EDITION LATINE DE LONDRES.

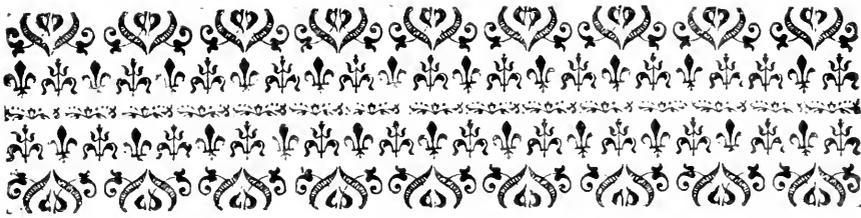
1578.

1582.



\*1 ADMS7A-1

15.8



# SOMMAIRES

## DES LIVRES

CONTENUS DANS CE HUITIÈME VOLUME.

---

### SOMMAIRE DU LIVRE LXVII.

**A**ffaires d'Orient. Origine de l'Empire des Persans. Description de la Perse. Ses forces. Mœurs de ses habitans. Division dans la famille Royale, après la mort du roi Thamas, au sujet de la succession à la Couronne. Mahomet Codabende monte sur le trône. Origine de la guerre des Turcs contre les Persans. Mustapha déclaré Généralissime des troupes Ottomanes pour cette expédition. Ses préparatifs. Le roi de Perse envoie une ambassade au Grand Seigneur. Entrée des Turcs en Perse. Combat donné dans les campagnes de Chielder entre les Turcs & les Persans. Description de la Georgie, de l'Arménie & de la Médie. Religion de leurs habitans. Prise de Tiflis par les Turcs, qui fortifient cette ville. Défaite des Turcs par les Persans, qui sont eux-mêmes ensuite battus par Mustapha. Progrès des Turcs après cette victoire.

---

HENRI  
III.

1578.

**HENRI III.**  
1578.

*Les petits princes de la Georgie se soumettent au Grand Seigneur. Obstacles que rencontre Mustapha dans son retour à Erzerom. Description du païs habité par les petits Tartares. Mœurs de ces peuples, & leur origine. Origine de Tamerlan. Entrée des petits Tartares en Perse, & leurs exploits. Défaite de ces peuples. Emir Hamze fils aîné du roi de Perse. Exploits de ce Prince. Assassinat de Samahal prince Georgien, par le bacha Osman son gendre. Préparatifs que fait Amurath pour une nouvelle expédition en Perse. Le prince Simon Georgien, renonce au Christianisme, & se déclare pour le roi de Perse. Il fortifie Cars. Hassan Bacha commandé pour conduire du secours à Tiflis, est attaqué par les Persans & par le prince Simon. Il les met en déroute & arrive heureusement. Retour de Mustapha à Erzerom. Sinan Bacha le décrie à la Porte, & le fait déposer. Amurath envoie demander sa tête ; & il sçait éluder cet ordre.*

---

## SOMMAIRE DU LIVRE LXVIII.

**1579.**

*S*uite des affaires de France. Etablissement de l'ordre des Chevaliers Commandeurs du Saint Esprit. Edit publié en conséquence des Etats de Blois. Succès des Conférences de Nérac. Différend de M. de Turenne avec les Duras. Mort de Jean de Monluc évêque de Valence, & son éloge. Suite des entreprises du maréchal de Bellegarde. Mort du maréchal de Monmorency, & son éloge. Mort du maréchal de Bellegarde. Le roi de Navarre tient l'assemblée des Eglises Protestantes à Mazeres dans le comté de Foix.

---

 HENRI  
 III.  
 1579.

*Ce qui y est résolu. Retour du duc d'Alençon à la Cour. Tenuë des Grands Jours à Poitiers. Le prince de Condé se rend maître de la Fere. Assemblée du Clergé tenuë à Melun. Sédition dans Paris à l'occasion de ce qui s'y passe. Le Roi prend la ville de Geneve sous sa protection. Suite des guerres de Flandre. Le duc Casimir passe en Angleterre. Les Allemands défaits & chassés des Pais-bas, par le prince de Parme. Union d'Utrecht. Réduction des provinces Vallones à l'obéissance du roi d'Espagne. Sédition à Anvers & à Malines. Tentative inutile du comte d'Esmond sur Bruxelles. Sédition à Bruges. Prise de Mastricht par les Espagnols. Congrès de Cambray. Nouvelle sédition des Gantois, appaisée une seconde fois par le prince d'Orange. Tentative des Espagnols sur la Brille. Prise de Menin par les troupes des Etats. Entreprisè des Espagnols sur Courtray. Continuation de la guerre en Frise. Soulèvement des païsans dans la province d'Over-Yssel. Affaires du Nord. Assemblée des villes Anseatiques à Lubeck. Affaires de la Grande Bretagne. Le duc d'Anjou passe en Angleterre. Mouvements en Ecoffe à l'occasion de l'arrivée du comte de Lenox dans ce royaume. Suite de la révolte des Irlandois. Arrivée des Espagnols dans ce royaume. Description de l'Irlande. Mauvais succès des rebelles. Morts illustres, du chancelier Bacon, du cardinal Hosius, de Jean Hartung, d'Erasmus Osvaldt, de Jean Stadius, de Louis le Roi & de Jean-Baptiste Adriani.*

## SOMMAIRE DU LIVRE LXIX.

---

HENRI  
III.

1579.

**A**ffaires du Nord. Origine de la guerre des Polonois contre les Moscovites. Soulèvement de la Livonie en faveur de Magnus duc d'Holstein. Ambassade du roi de Pologne au Czar. Diète de Varsovie. Tentative des Moscovites sur Venden. Magnus passe au service du roi de Pologne. Arrivée de ce Prince à Leopold. Ambassade du Grand Duc de Moscovie. Victoire remportée par les Polonois sur les Moscovites à Venden. Préparatifs du roi de Pologne contre les Moscovites. Il déclare la guerre au Czar. Conseil de guerre tenu à Suire. Siège de Poloczko par les Polonois. Description de cette ville. Campement de l'armée Polonoise devant cette place. Reddition de Poloczko. Cruautés exercées par les Moscovites pendant ce siège. Progrès du roi de Pologne en Livonie. Diète de Varsovie. Plaintes contre le Roi. Discours du chancelier Zamoycki pour la justification de ce Prince. Il rend lui-même compte de sa conduite à la diète. Suite des affaires de Portugal. Le roi Henri assemble les Etats du royaume. Il nomme cinq Gouverneurs pour être à la tête des affaires jusqu'à ce qu'on eût décidé du droit des prétendans à la Couronne, au cas qu'il vînt à mourir auparavant. Le peuple se déclare pour D. Antoine prieur de Crato. On pense à marier le Roi. On envoie à Rome à ce sujet, pour demander dispense au Pape. Conduite du roi d'Espagne à cette occasion. Droits de la reine Catherine de Medicis à la couronne de Portugal. Libelles publiés contre le

*roi Henri. Examen des droits des prétendans à la Couronne. Si la couronne de Portugal est élective? Préparatifs du roi d'Espagne pour soutenir ses prétentions. Le roi Henri, à la persuasion du Jésuite Henriquez son Confesseur, se déclare en secret en faveur de Philippe. Sentiment des Etats de Portugal à ce sujet. Mort du roi Henri. Le duc d'Albe déclaré Généralissime de l'expédition du roi d'Espagne contre le Portugal. Philippe II. se rend à Guadalupe. Décision des Jésuites & des Cordeliers de l'Université d'Alcala en faveur des droits de ce Prince.*

**HENRI**  
**III.**  
1579.

## SOMMAIRE DU LIVRE LXX.

**S***uite des affaires de Portugal. Etat de ce royaume à la mort du roi Henri. Ambassade des Portugais à Philippe, & la réponse de ce Prince. Mort de Philibert Emmanuel duc de Savoye, & son caractère. Préparatifs des Portugais contre l'Espagne. Ils implorent inutilement le secours du nouveau duc de Savoye, & du Pape. Le roi d'Espagne va à Badajoz, où il reçoit une nouvelle ambassade des Portugais. Sa réponse. Revüe de l'armée Espagnole à Santillane. D. Antoine proclamé roi de Portugal à Santaren. Entrée des Espagnols dans le royaume, & leurs progrès. Entrée de D. Antoine à Lisbonne. Désordres arrivés dans cette ville, depuis que ce Prince en fut le maître. Les Gouverneurs de Portugal se déclarent en faveur de Philippe. Le duc de Bragance traite avec le roi d'Espagne. Suite des progrès du duc d'Albe. Le Pape envoie un Légat à Philippe. Succès de cette*

**1580.**

**HENRI**  
**III.**  
1580.

députation. Prise de Cascaës par les Espagnols, & de la forteresse de Saint Julien. Défaite de D. Antoine par le duc d'Albe. Réduction de Lisbonne à l'obéissance du roi d'Espagne. Philippe II. proclamé roi de Portugal. Dom Antoine sort de Portugal, & passe en France. Sa tête est mise à prix par le roi d'Espagne. Les Açores se déclarent en faveur de D. Antoine. Affaires d'Angleterre. Suite des guerres d'Irlande. Les Espagnols abordent dans ce royaume. Exploits de Pelham contre les rebelles. Milord Grey nommé à la viceroiyauté d'Irlande se rend à Dublin. Défaite des Espagnols par le comte d'Ormond. Prise du fort des Espagnols par le Viceroy. Suite de ses exploits contre les rebelles. Le comte de Morton est arrêté, & mis en prison. Mort du comte d'Arondel. Tremblement de terre arrivé en Angleterre. Edit contre les Catholiques.

---

### SOMMAIRE DU LIVRE LXXI.

**V**oyage de François Drack autour du monde. Plaintes de l'ambassadeur d'Espagne à ce sujet. Réponse des Anglois. Suite des guerres de Flandre. Les Provinces - Unies délibèrent de se donner au duc d'Anjou. Écrit du prince d'Orange à cette occasion. Exploits du prince de Parme. Cambray se donne au duc d'Anjou, & reçoit garnison Françoisè. Ceux de Bruxelles surprennent Nivelles. Les seigneurs Valons surprennent Courtray. Prise de Ninove par de la Nouë. Malines prise & pillée par les Anglois. La Nouë assiège Engelmonster. Il fait une tentative

*sur Lille. Le comte de Richebourg attaque son camp d'Engelmonster. La Nouë est fait prisonnier, & livré aux Espagnols. Tentative des Espagnols sur Bruxelles & sur Gand. Prise de Bouchain. Les Provinces-Unies se donnent au duc d'Anjou. Médailles frappées à ce sujet. Manifeste de l'archiduc Mathias à cette occasion. Réponse des Etats. Tremblement de terre dans les Païs-bas. Le comte de Rennebourg gouverneur de Frise, songe à abandonner le parti des Etats. Le prince d'Orange tâche de le prévenir, en faisant raser les forteresses de la Frise. Le comte de Rennebourg se rend maître de Groningue, & se déclare en faveur des Espagnols. Le comte de Hobenlo assiège Groningue. Défaite de ce Comte à Herdenberg par le général Martin Schenck. Divers exploits des comtes de Hobenlo & de Rennebourg. Le roi d'Espagne met à prix la tête du prince d'Orange. Origine de la secte des Anabaptistes, & leurs dogmes. Mort de Jean VVillelmi leur roi. Morts illustres, de Gerard de Groesberg évêque de Liège, du cardinal de Moron, de Jérôme Volff, d'Emmanuel Tremellius, de Jérôme Surita, d'Alvar Gomez & de Jérôme Osorio. Mariage de l'archiduc Ferdinand, fils de l'Empereur du même nom, avec Anne - Catherine princesse de Mantouë sa nièce.*

---

HENRI  
III.  
1580.

---

SOMMAIRE DU LIVRE LXXII.

**S**uite des affaires de France. Les Protestans reprennent les armes. Prise de Cahors par le roi de Navarre. Mende capitale du Gevaudan surprise & saccagée par le capitaine Merle. Le prince de Condé

HENRI  
III.  
1580.

*à son retour d'Allemagne est arrêté sur la frontière de Savoye , sans être reconnu. Il se rend en Languedoc. Progrès des Protestans dans cette Province. Exploits de M. de l'Esdiguières en Dauphiné. Le duc de Mayenne marche contre lui. Prise de la Mure par l'armée du Roi. Le Duc se rend de là à Grenoble. Entrevüe du Duc & de l'Esdiguières. Expédition du maréchal de Biron en Guyenne. Le sieur de Poyanne se rend maître du mont de Marsan. Le maréchal de Biron fait tirer sur Nérac , où la reine Marguerite s'étoit enfermée. Il se casse la cuisse. Par considération pour lui , l'armée met à sa tête Charles son fils , âgé seulement de quinze ans. La Réole remise au Roi par d'Ussac. Expédition du maréchal de Matignon en Picardie. Prise de la Fere par l'armée du Roi. Le duc d'Anjou s'entremet , pour faire un accommodement. Conférences de Fleix. Edit publié en conséquence en confirmation des précédens. La contagion régné à Paris. Incendie de l'église des Cordeliers. Maladie nommée communément Coqueluche. Sa nature. Différend entre les ducs de Monpensier & de Nevers. Arrêt du Parlement de Paris au sujet d'une Bulle du Pape. Affaires du Nord Suite de la guerre des Polonois contre les Moscovites. Ambassade du Czar au Roi de Pologne. Le Pape envoie à ce Prince une épée benite. Revüe de l'armée Polonoise. Exploits du chancelier Zamoyksi. Prise de Luki par le roi de Pologne. Déroute de l'armée Moscovite. Prise de Neuvel par les Polonois. Nouvelle ambassade du Czar. Nouveaux exploits de Zamoyksi. Diète de Varsovie. Ambassade des Turcs , & des Tartares au roi de Pologne.*

## SOMMAIRE DU LIVRE LXXIII.

**S**uite des affaires d'Orient. Mustapha général des armées Ottomanes contre la Perse est rappelé. Sinan Bacha part pour le remplacer. Ombrages du roi de Perse contre Abas Mirize le dernier de ses fils. Ce Prince envoie Maxud-Can en ambassade à la Porte. Sinan se rend à Erzerom, & de là à Cars. Assassinat du Grand Visir Mehemet. Sinan est nommé pour le remplacer. Mort de Mustapha. Tiflis ravitaillé par Sinan. Il reçoit les députés de Leventogli prince Georgien. Défaite des Turcs par les Persans. Sinan se rend dans les campagnes de Chielder, où il reste en bataille pendant plusieurs jours. Il négocie avec un envoyé du roi de Perse. Retour de l'armée Turque à Erzerom. Rappel de Sinan à Constantinople. Mouvements en Afrique. Révolte des Mores de Tunis. Uluciali renforce la garnison de cette place. Suite des affaires du Nord. Continuation de la guerre contre les Moscovites. Mort de Christophle Batthory vaivode de Transylvanie, & frère du roi de Pologne. Plaintes du Czar contre ce Prince. Rufes du Czar. Lettre piquante du roi de Pologne à ce Prince. Zamoyiski déclaré Généralissime de l'armée Polonoise. Le roi de Suède attaque la Livonie. Prise d'Ostrov par les Polonois. Description de Pleskov. Siège de cette place. Exploits de Pontus de la Gardie gentilhomme du Languedoc, Commandant de l'armée Suédoise en Livonie. Le Père Possévin Jésuite travaille à la paix entre la Moscovie & la Pologne.

---

HENRI  
III.  
1580.

---

1581.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.** *des Polonois contre Zamoyski. Le roi de Pologne quitte l'armée, pour se rendre à la diète. Suite du siège de Pleskow. Conférences pour la paix entre les ambassadeurs Moscovites & ceux de Pologne. Publication des Conférences entre Jérémie patriarche de Constantinople & les Théologiens de la confession d'Ausbourg. Suite des affaires de Portugal. Philippe II. tient les Etats à Tomar. Desein d'abolir l'Université de Coimbre. Le Pape félicite Philippe sur ses heureux succès. Entrée de Philippe II. à Lisbonne. Tentative des Espagnols sur l'isle de Tercere. Le Tage rendu navigable jusqu'à Toléde.*

---

#### SOMMAIRE DU LIVRE LXXIV.

**S**uite des guerres de Flandre. Siège de Steenwick. Le prince d'Orange passe en Frise. Mort du comte de Rennebourg. Défaite des Anglois par les Espagnols. Troubles à Bruxelles. Desein du prince de Parme sur Flessingue. Prise de Breda par les Espagnols. Manifeste du duc d'Anjou sur son entrée dans les Pais-bas. Ecrit du duc de Nevers, pour justifier les droits de sa femme sur ces Provinces. Levée du siège de Cambray. Le duc d'Anjou y entre en triomphe. Il passe en Angleterre. Les Etats Généraux assemblés à la Haye, renoncent à l'obéissance de Philippe. L'archiduc Mathias sort des Pais-bas. Prise de Tournay par le prince de Parme. Apologie du prince d'Orange. Tentative des Espagnols sur Bergh-Op-Zom. Troubles d'Aix-la-Chapelle au sujet de la Religion. Affaires d'Angleterre. Ambassadeurs

envoyés de France à Londres, pour négocier le mariage du duc d'Anjou avec Elisabeth. Articles du Contrat. Ils sont ratifiés par le duc d'Anjou. La Reine & lui se donnent réciproquement leurs bagues. Rupture de ce mariage. Raisons pour & contre. Libelle publié à ce sujet par les Puritains. Edit sévère contre cet écrit. Punition de l'Auteur. La Reine est informée par ses émissaires de ce qui se trame contre elle. Punition de Hansey, d'Edmond Campien, & de deux autres Jésuites accusés d'avoir conspiré contre la personne de cette Princesse. Edit contre les Jésuites. Apologies publiées par les Catholiques. La Reine envoie en Ecosse Thomas Randolph. Ses intrigues en faveur du comte de Morton. Condamnation de ce Comte. Assemblée des villes Anseatiques. Suite des affaires de France. Mariage du duc de Joyeuse. Concile provincial tenu à Rouën. Le maréchal de Matignon Lieutenant général pour le Roi en Guyenne. Commission extraordinaire du Parlement de Paris envoyée dans les provinces. Conduite du maréchal de Retz dans le marquisat de Saluces. Entreprise du duc de Guise sur Strasbourg. Troubles de Malthe. Entreprise des Espagnols contre le Grand Maître. Il est arrêté. Il en appelle au Pape, & va à Rome. Romegas son accusateur, s'y rend après lui. Mort de l'un & de l'autre. Hugue Lopez de Verdale est élu Grand Maître. Morts illustres, de Jacque Billy de Prunay, de Guillaume Postel, de Hubert Languet, d'André Papius, &c.

---

HENRI  
III.  
1581.

## SOMMAIRE DU LIVRE LXXV.

HENRI  
III.  
1582.

**S**uite des affaires de France. Mort du maréchal le Cossé. Le duc de Mayenne va commander en Dauphiné. Confirmation des Edits donnés en faveur des Protestans. Assemblée du Clergé tenue à Paris. Elle députe au Roi. Ses demandes. Succès de cette députation. Description des Açores. Dom Antoine ôte le gouvernement de l'isle de Tercere à Figuérédo, pour le donner à Emmanuel de Sylva. Expédition de la flote Françoisise, montée par D. Antoine & Philippe Strozzi, aux Açores. Arrivée de Landereau à la Tercere. Dispute entre ce Seigneur & le nouveau Gouverneur. Combat entre les flotes de France & d'Espagne. Défaite des François. Mort de Strozzi. Cruauté du marquis de Santa Cruz amiral de la flote Espagnole envers les François. Arrivée de la flote des Indes à Lisbonne. Dom Antoine repasse en France. Mort de l'infant D. Diégue fils aîné du roi d'Espagne. Mort du duc d'Albe & de D. Sanche d'Avila. Cruauté de Philippe II. contre le Clergé Portugais. Suite des guerres de Flandre. Arrivée du duc d'Anjou en Zélande. Il est proclamé duc de Brabant. Son entrée à Anvers. Lens pris & repris. Les Etats de Haynaut & d'Artois consentent de recevoir des troupes étrangères. Attentat à la vie du prince d'Orange. Punition de Farreguy l'assassin, & du P. Timerman Jacobin. Mort de la princesse d'Orange. Prise d'Oudenarde par le prince de Parme. Prise d'Alost par les François, & de Gaesbergue par les Espagnols. Combat

*proche de Bergue-Saint-Vinox. Lire livrée aux Espagnols par les Ecoffois. Conjuracion de Salsede. Ses dépositions. Mort du Premier Président de Thou. Le Roi nomme pour le remplacer Achille de Harlay son gendre.*

HENRI  
III.  
1582.

---

SOMMAIRE DU LIVRE LXXVI.

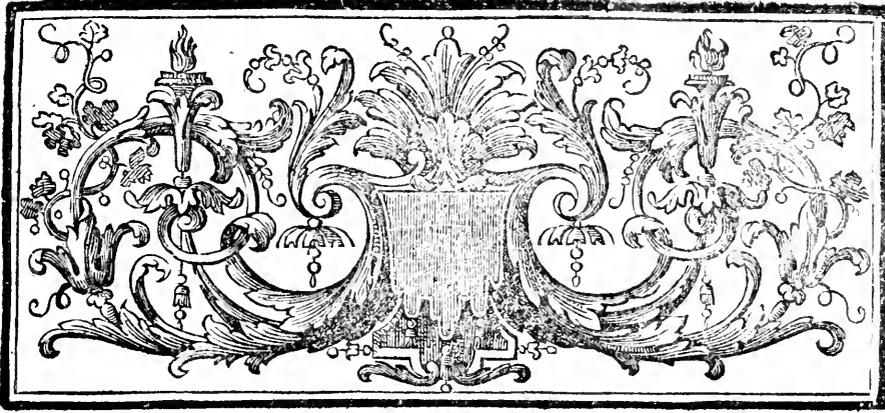
**S**uite des guerres de Flandre. Le duc d'Anjou se rend à Gand. Combat donné proche de cette ville. Exploits des François & des Espagnols. Arrivée d'un envoyé du Grand Seigneur aux Païs-bas, au sujet du commerce. Continuation de la guerre en Frise. Prise du général Schenck. Il quitte le parti des Espagnols, & passe au service des Etats. Tentative de Verdugo sur Lochem. Il surprend Steenwick. Suite des affaires de France. Mollesse & indolence de Henri III. Troubles du royaume. Réforme du Calendrier. Sources de l'erreur qui s'y étoit glissée. L'électeur de Saxe empêche qu'il ne soit publié en Allemagne. Il est reçu en France & dans les Païs-bas. Concile provincial de Bourdeaux. Renouvellement de l'alliance de la France avec les Suisses. Morts illustres, de Jacques Pelletier, de Jobert, de Buchanan. Origine de la guerre de Cologne. Antiquités de cette ville. Entreprises de Gebbhard Eleêteur de Cologne. Il favorise les Protestans. Il se marie, & veut retenir son Archevêché. Il envoie des Députés à la diète d'Ausbourg. Le Pape lui écrit. Edit qu'il fait publier en faveur de la liberté de conscience. Extinction de la famille des comtes de Hoie. Suite des affaires

---

HENRI  
III.  
1582.

*du Nord. Continuation du siège de Pleskov. Paix entre la Pologne & la Moscovie, conclue par l'entremise du Jésuite Possevin. Contestation entre les rois de Pologne & de Suède sur la propriété de la Livonie. Ambassade du Kam des petits Tartares au roi de Pologne. Jankolá vaivode de Valachie pris par les Polonois, & puni de mort. Diète de Pologne. Réglemens faits par cette assemblée. Etablissement d'un évêché à VVenden, au lieu de l'archevêché de Riga, qui étoit aboli. Armement des petits Tartares contre la Pologne. Règlement des affaires de la Prusse Royale. Défaite de quelques troupes Turques en Hongrie.*

Fin des Sommaires du huitième Volume.



# HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE

DE THOU.

---

## LIVRE SOIXANTE-SEPTIEME.



CE fut cette même année qu'on vit s'allumer entre les Perses & les Turcs une guerre des plus longues & des plus sanglantes. Ainsi je crois qu'il est à propos que je rapporte ce qui en fut l'occasion, & que je donne par conséquent quelque idée de la Perse telle qu'elle est aujourd'hui, de son origine, de sa grandeur, & de l'histoire des Princes qui l'ont gouvernée.

Il seroit inutile de vouloir rechercher quelle a été la première origine des Perses. Depuis que ce grand Empire eut été détruit par Alexandre dans cette bataille mémorable qui se donna entre lui & Darius sous les murs d' Ajazzo proche

*Tome VIII.*

A

---

HENRI  
III.

1578.

Guerre de  
Perse.

Origine des  
Perses.

HENRI  
III.  
1578.

du mont Amanus (1), on vit insensiblement les Parthes devenir fameux sous le règne des successeurs de ce conquérant. Parmi cette nation les Arsacides se rendirent redoutables aux Romains même, & ils étendirent leur domination sur l'Arménie, la Médie, la Perse, & les autres provinces qui sont situées à l'Orient. Enfin on vit renaître le nom des Perses sous l'empire d'Alexandre fils de Mammée. Artaban dernier roi des Parthes, qui le premier voulut s'appeler le Grand Roi, & qui portoit une double couronne, fut vaincu dans plusieurs combats par Artaxerxes prince Persan; & il y perdit enfin l'empire & la vie. Herodien fixe l'époque de cet événement à la quatorzième & dernière année de l'empire d'Alexandre; c'est-à-dire à l'an 226. de J. C.

Artaxerxes ayant ainsi éteint le nom des Parthes, ne voulut pas voir son Empire borné par le Tigre. Il entra sur les terres de l'empire Romain, fit des courses dans la Mésopotamie, menaça long-tems la Syrie, & prétendit faire valoir ses droits sur toute cette partie du Continent, que l'Archipel & la mer de Marmora séparent de l'Europe, & qu'on appelle l'Asie mineure, parce qu'il regardoit ces pays comme l'ancien héritage des Perses, dont il disoit que par conséquent la possession lui étoit dévolue. Il fonda ses prétentions sur ce que depuis Cyrus, qui transféra l'empire des Medes aux Perses, jusqu'à Darius, qui fut le dernier Roi de cette nation, les Princes qui régnerent sur la Perse, envoyèrent toujours des gouverneurs dans l'Ionie & la Carie.

Ses Successeurs tinrent la même conduite, & conservèrent les mêmes prétentions jusqu'à Cosroës, qui épousa la princesse Marie, fille de l'empereur Maurice: c'est au moins ce que dit Guillaume archevêque de Tyr, dans son excellente histoire des Croisades, le seul Historien que je sçache qui parle de ce fait. Cependant vers l'an 603. Maurice, après avoir régné trente ans, fut détrôné par Phocas, qui le fit mourir avec le prince Pierre son frère, ses fils, & l'Impératrice son épouse, & qui se fit ensuite absoudre de ce parricide par Boniface III. à qui il accorda le titre d'Evêque universel, que le Pape Grégoire, prédécesseur de Boniface, venoit de

(1) Ajazzo ville d'Anatolie; c'est Amanus Montagne proche de cette l'ancien Issus de la Cilicie. Aman ou ville, maintenant appelé Monte-Negro,

condamner dans Jean patriarche de Constantinople. Mais tandis que cet usurpateur travailloit au dedans à affermir son autorité, il négligea cependant les soins du dehors; & Cosroës, sous prétexte de vouloir venger la mort de son beau-père, prit cette occasion pour s'emparer de la Syrie. Ainsi pendant sept ans que dura le règne de Phocas, le roi de Perse désola les frontières de l'Empire, jusqu'à ce qu'il fut défait enfin par l'empereur Heraclius, qui remporta sur lui cette victoire mémorable dont il est fait mention dans l'histoire.

Ce fut sous l'empire de ce Prince, qui favorisa d'ailleurs le Monothélisme, que la secte impie de Mahomet prit naissance. Ce séducteur eut plusieurs successeurs, qui portèrent tous le titre de Califes. Le quatrième fut Aly, cousin & gendre de Mahomet. Aly de son mariage avec Fatime, fille de ce faux Prophète, eut deux fils qui remplirent la même place l'un après l'autre. C'est cet Aly qui a donné lieu au schisme qui divise encore aujourd'hui les Mahometans; en sorte que les Turcs qui se disent Musulmans, c'est-à-dire, vrais fidèles, ont toujours regardé comme hérétiques les Perses & les Mamelucs, tant que l'empire que ces derniers avoient fondé en Afrique a duré. De-là est née entre ces nations une haine mortelle, qui a donné souvent occasion aux guerres les plus sanglantes.

Mahomet, un des descendans d'Aly Abbas, c'est-à-dire, forti de la famille d'Abbas, & d'Aboubeker beau-père & successeur du faux Prophète, fonda la ville de Bagdad sur les ruines de l'ancienne Seleucie, proche du lieu où étoit autrefois Babylone, & y fixa le siège de son empire. C'est sa doctrine, & celle de ses successeurs que les Turcs suivent aujourd'hui.

D'un autre côté Abdalla descendu d'Aly I. étant parti de la ville de Semelie vers l'an de l'Hégire 286. comme le rapporte Guillaume de Tyr au livre dix-neuvième de son histoire, passa en Afrique, dont il fit la conquête, & prit le nom de Mehedie, c'est-à-dire, le Complanateur, voulant marquer par-là qu'il étoit venu pour apporter la paix, & applanir les voies aux vrais fidèles. Ce Prince mit en mer une puissante flotte, avec laquelle il se rendit maître de la Sicile, & désola une partie des côtes de la Calabre. Enfin il prit aussi le titre

HENRI  
III.  
1578.

HENRI  
III.  
1578.

de Calife en qualité de successeur, non pas de Mahomet fils d'Abbas, qu'il détestoit; mais d'Aly, ce saint & excellent Prophete, dont il se glorifioit de tirer son origine. Son petit-fils, nommé Abuthamin, après avoir conquis l'Egypte par le ministère de Joar général de ses armées, fit bâtir sur une des rives du Nil proche de Memphis la ville, du Caire; & depuis ce fut là que les Califes d'Afrique, rivaux de celui qui faisoit sa résidence à Bagdad, tinrent leur cour & établirent le siège de leur Empire. Ces Princes qui réunissoient l'autorité spirituelle & temporelle, avoient sous eux des lieutenans ou vicaires appellés Soudans. C'étoit à ces ministres qu'ils remettoient le soin du gouvernement civil & militaire; pour eux, contents de s'attirer la vénération des peuples, en conservant le titre de Chefs de la Religion, ils passoient leur vie au milieu des femmes, dans le luxe, & dans la mollesse. Mais comme la fidélité se trouve rarement jointe dans un ministre avec un pouvoir presque souverain, Saladin, fils de Négémédin, & neveu de Siracondernier Soudan d'Egypte, étant venu rendre ses devoirs au Calife le premier jour qu'il entra en charge, l'abattit, dit-on, à ses pieds d'un coup de massue qu'il portoit, & le fit égorger avec toute sa nombreuse famille l'an 1173. Telle fut la fin des Califes d'Egypte. Pour ce qui est du Calife de Bagdad, il périt environ cent ans après par les mains des Tartares qui envahirent son empire, & qui, pour le punir de son avarice par un supplice convenable, le firent mourir de faim au milieu des trésors immenses qu'il avoit amassés.

Après l'extinction de l'empire des Califes, leur doctrine ne laissa pas d'avoir encore ses sectateurs. Les Perses & les Mamelucs s'attachèrent à la Religion d'Aly, détestant tout autre culte, & ne songeant qu'avec horreur aux trois premiers successeurs de Mahomet qui l'avoient précédé. Aussi finirent-ils toutes leurs prières par ces mots, » Maudits soient Aboubeker, » Omar, & Osman; & Dieu fasse miséricorde à Aly, & prenne en lui son plus grand plaisir. « On voit encore aujourd'hui à Cufa ville voisine de Bagdad, dont elle n'est éloignée que de deux milles, le tombeau de ce prétendu saint, pour lequel les Persans ont une vénération singulière. C'est-là que par un ancien usage les rois de Perse vont prendre possession de leurs États, & ceindre l'épée, avant que de monter sur le trône.

Au reste ce furent les Tartares qui portèrent dans les royaumes d'Azemie ( car c'est ainsi qu'ils nomment la Perse ) la Religion de Mahomet , lorsqu'ils envahirent ce vaste empire. Deux familles forties de la Mingrelie , au dessus de Trébifonde , lui donnèrent long-tems des maîtres ; & elles y formèrent deux factions , que Nicolas Chalcondyle appelle les Mauroprovates , & les Aïproprovates , & que les Persans nomment les Acojonbegs , & les Caracojonbegs ; c'est ainsi qu'on a vû en Angleterre les factions de la Rose blanche , & de la Rose rouge. Or comme celles-ci se réunirent enfin toutes deux dans Henri VII. de même Schak-Ismaël Sophy réunit dans sa personne les deux factions qui divisoient la Perse.

HENRI  
III.  
1578.

En effet Ufun-Chassan , comme fils de Tachretin , descendoit des Acojonbegs. Tachretin étoit sorti de Tachretinbeg , à qui Chalcondyle donne le nom d'Alexandre ; & il réunit les Etats du prince Tartare son pere , dont la domination s'étendoit fort loin sur ces païs qui sont au dessus de Trébifonde , & ceux d'Eretin son oncle qui régnoit sur la haute Asie. Mais ce Prince ayant perdu la vie par les intrigues de la Reine son épouse , son fils fut aussi privé de sa Couronne , & il ne rentra en possession de ses Etats que par le secours de Temyr , autrement Tamerlan , qu'il suivit dans ses conquêtes , & qui le remit sur le trône.

D'un autre côté, Ismaël tiroit son origine des rois d'Arménie. Ce Prince eut pour ayeul Tzuneit , de la famille des Brebis noires , que l'histoire des Turcs dit avoir été détrônée sous le règne d'Osman , un de leurs Saints , troisième successeur de Mahomet. Tzuneit se distingua parmi ses compatriotes par la sainteté de sa vie ; & son nom devint si célèbre , que parmi les Turcs , non seulement le peuple , mais les Seigneurs même , se faisoient un devoir de lui rendre les mêmes honneurs & le même culte qu'à Osman. Les Princes Ottomans eurent eux-mêmes pour lui la même vénération & les mêmes égards jusqu'à Mahomet II. qui négligea cette pieuse coutume de ses prédécesseurs. C'est ce qui donna occasion à la guerre qui s'alluma entre lui & Ufunchassan , & qui ne fut terminée que par une bataille sanglante , où le prince Persan s'étant trouvé dans un péril extrême de la vie , fit vœu , au cas qu'il pût sortir de ce danger , de donner en mariage à Haidar , fils de Tzuneit ,

**HENRI III.**  
1578. la Princesse Marthe sa fille, qu'il avoit eue de Catherine Comnene, fille de la Dame de Trébisonde. En effet aussitôt après cette guerre il accomplit la promesse qu'il avoit faite, & réunit par cette alliance les deux maisons des Acojonbegs, & des Caracojonbegs.

C'est de ce mariage que sortit Ismaël, qui le premier des Rois de Perse prit le nom de Sophy, c'est-à-dire, faisant profession de la pure Religion. Ce Prince succéda à Imirze-Beg son cousin germain, & petit-fils d'Ufunchassan, mais dont le père n'est point connu; & non seulement il rétablit en Perse la Religion d'Aly, il y ajouta encore de nouvelles pratiques, & de nouvelles superstitions. Au reste quoiqu'Ufunchassan eût laissé en mourant une postérité fort nombreuse, cependant à l'avènement d'Ismaël à la couronne, le royaume se trouvoit fort délabré par les cruautés inouïes que le perfide Jacupe avoit exercées. Le nouveau Roi lui rendit son ancienne splendeur. Il l'augmenta même de l'Arménie majeure, de l'Assyrie, de la Mésopotamie, & de la Chaldée, soumit tous ces petits Princes qui régnoient dans la Mingrelie & la Georgie, le long de la mer Caspienne, & étendit les bornes de son empire du côté de l'Orient, & du Midy, jusqu'à l'Arménie mineure. Mais comme Paul Jove a écrit fort au long tout ce qui regarde le règne de ce Prince, & celui d'Ufunchassan, je ne crois pas qu'il soit à propos de m'arrêter ici plus long-tems à en parler.

À Ismaël Sophy succéda l'an 1526. Schak Thamas son fils, dont nous avons parlé quelquefois dans cette histoire. Ce Prince eut beaucoup à souffrir des Turcs sous le règne de Soliman, qui lui enleva toutes ces provinces que son père avoit conquises, & même la ville de Tauris, où Ismaël avoit fixé le siège de son empire. Cependant Thamas reprit cette place quelque tems après. Enfin après avoir eu bien de la peine à obtenir la paix des Turcs, qui ne la lui accordèrent qu'à des conditions très-dures, il mourut il y a deux ans le onzième de Mai 1576. D'autres disent que sa mort arriva un an plutôt.

Description de la Perse. Dans le tems que cette cruelle guerre a commencé, la Perse étoit bornée au Nord par la mer Caspienne & la Mingrelie, & à l'Occident par Chars & les montagnes de Chielder. Là

elle fait un coude vers l'Orient, & passant au dessus du lac d'Actamar, sur lequel est la ville de Van, que les Turcs ont enlevée aux Persans, elle renferme les villes de Coy, de Salmas, & à droite, en tirant vers le Midi, celle de Sereful. Enfin de ce côté-là elle s'étend jusqu'au golphe de Balsora, où l'Euphrate va se jeter dans la mer de Perse proche de cette ville. Elle a pour bornes au Midi cette même mer avec les monts de Techisnandan; à l'Orient la province d'Heri, & le royaume de Candahar, ou le Peripaniso, lui servent de frontières; & retournant au Nord on y trouve la province de Corasson, & Sammarcant, qui confine à la Tartarie par le Zagathay. Dans cette vaste étendue de país sont renfermées à l'Occident la Georgie, l'Armenie, & une partie de l'Assyrie; au Nord le Kilan & l'Adirbeitzan, où est la ville de Tauris; à l'Orient l'Hyrcanie, ou le Tabarestan, la province d'Heri, ou le royaume de Candahar; enfin au milieu, la Parthie ou province d'Arak, la Carmanie deserte; & vers le Midi, la Perfide, ou le royaume de Farsistan, dont Syras est la capitale.

Ce vaste empire, malgré ce que les Turcs en avoient enlevé, contenoit encore soixante & dix gouvernemens à la mort de Thamas. Cependant il n'étoit pas possible d'y mettre sur pied plus de quarante mille chevaux; ce qui paroît surprenant, si on compare un si petit nombre de troupes avec l'étendue immense de país que renferment ces provinces. Mais il y en a une raison fort naturelle. La Perse est pleine d'une infinité de petits Seigneurs qui ne craignent pas de désobéir aux ordres du Prince. D'ailleurs les Grands du royaume sont beaucoup plus puissans qu'en Turquie: & comme leurs biens ne sont pas des fiefs qu'ils tiennent du Sophy, ou des bienfaits de la Cour; mais que ce sont des fonds qui passent d'eux à leurs enfans, ils vivent splendidement, & sont moins disposés à prendre les armes au premier commandement du Souverain. Le Roi entretient outre cela auprès de sa personne six mille Chourdes, qui sont comme la noblesse de Perse. Ils ont plusieurs Officiers, & sont commandés par un des premiers Seigneurs de la Cour. Il a encore un autre corps subalterne composé d'environ sept mille hommes, qu'on nomme Ezahul; & leur Commandant est aussi un des grands officiers de la Couronne,

Toutes les forces de la Perse ne consistent qu'en cavalerie. **HENRI** Aussi les chevaux de ce païs font-ils excellens, legers à la  
**III.** course, d'un grand travail, aisés à nourrir, vifs au combat,  
**1578.** & fort doux d'ailleurs; c'est ce qui les rend très-chers. La  
 plûpart se vendent jusqu'à mille ou douze cens Sequins, &  
 même davantage. Pour l'infanterie, qui sert à soutenir, ou  
 former des sièges, les Persans ne s'en servent presque point.  
 Comme ils n'ont point de places fortes, contens de défendre  
 leurs frontières en pleine campagne, ils ne se soucient point  
 de renfermer des troupes dans leurs villes. Ils n'ont point non  
 plus l'usage du canon, quoiqu'ils n'ignorent pas l'art de le  
 fondre, & que la matière nécessaire pour cela ne leur manque  
 point. Cette mauvaise coûtume les a rendus plusieurs fois la  
 victime de l'infanterie Turque. Cependant les pertes qu'ils  
 ont faites n'ont encore pû leur apprendre, à leurs dépens,  
 quelle étoit leur erreur sur cet article; & ils ont la vanité de  
 ne pas vouloir se corriger. S'ils changeoient de conduite, ils  
 craindroient que ce ne fût reconnoître, ou plus de bra-  
 voure dans leurs ennemis, ou leur supériorité dans l'art  
 militaire.

Les Persans au reste sont naturellement légers, fourbes, &  
 toujours prêts à profiter de la moindre occasion de brouiller  
 qui se présentera. Aussi n'y a-t'il rien de plus commun parmi  
 eux que de voir éclater quelque conjuration contre la person-  
 ne du Souverain. On ne trouve pas même d'union dans la fa-  
 mille royale. Les frères y sont trahis par les frères, & les pé-  
 res souvent y deviennent la victime de l'ambition de leurs en-  
 fans. Du reste lorsqu'ils ne sont point occupés à la guerre, ils  
 s'appliquent volontiers à l'étude des sciences. La Philosophie,  
 la Medecine, les Mathematiques, sont celles sur-tout qu'ils  
 aiment le plus; & on prétend qu'on trouve chez eux plusieurs  
 auteurs Grecs dont nous avons perdu les ouvrages, qu'ils con-  
 servent traduits en leur langue.

Pour ce qui est des revenus du royaume, ils montoient sous  
 le règne de Thamas environ à douze ou quinze millions.  
 Mais après les pertes considérables que la Perse a faites de-  
 puis que le Turc lui a enlevé une partie de ses provinces, &  
 que les Seigneurs qui relèvent de cette Couronne se sont ren-  
 dus indépendans jusqu'à ne plus payer de tribut, à peine  
entre-t'il

entre-t'il tous les ans dans le trésor de Casbin six millions , qui sont absorbés & au-delà , par les dépenses que la Cour est nécessairement obligée de faire. Ainsi il est impossible que le Prince ne soit toujours fort à l'étroit.

Au reste Thamas laissa en mourant une nombreuse postérité , outre la princesse Peria-Concona , qui étoit l'aînée de ses enfans , il avoit encore onze fils , dont le troisième nommé Haidar-Mirize lui succéda. Mais son règne ne dura que peu de jours. Il avoit deux aînés , Mahomet-Hodabendes & Ismaël. Thamas s'étoit dégoûté de Hodabendes , qui avoit embrassé l'état Religieux , & lui paroïsoit peu propre à porter la couronne , & il avoit nommé Ismaël pour son successeur. Ce Prince étoit alors prisonnier dans la forteresse de Cahaca , assez près de Casbin , où on l'avoit relégué à cause de ses violences , & parce qu'il ne cessoit de faire des courses sur le païs ennemi. Ce fut-là que les grands de l'Empire lui députèrent , pour le prier de venir prendre possession d'un trône que son père lui avoit destiné.

Ce Prince se dispoïtoit à se rendre dans la capitale , lorsqu'Haidar-Mirize , qui comptoit sur le crédit & la protection de Peria-Concona , qui comme lui étoit sortie d'une sœur de Sahamal prince de la Georgie , monta sur le trône , sans prévoir les suites que cette démarche alloit avoir. Déjà même par un aveuglement insensé , il commençoit à faire le maître , lorsqu'il reconnut , mais trop tard , qu'il avoit fait un mauvais pas , & que sa sœur ne l'y avoit engagé que pour le perdre. Toutes les troupes se soulevèrent , le palais fut assiégé en un instant. Dans cette circonstance , ce malheureux Prince qui avoit eu assez de hardiesse & de témérité pour s'emparer de la couronne , manqua de courage , & alla chercher lâchement un asile dans le fond de son Sérail. Mais il ne fut pas-là même en sûreté. Sahamal son oncle craignant qu'Ismaël n'étendît sa vengeance jusque sur lui , & voyant que la retraite de l'Usurpateur augmentoit encore la fureur des séditieux , qui avoient Zalchan à leur tête , alla le chercher jusqu'au milieu de ses femmes , où il le tua de sa propre main. Après cette action , il jeta sa tête encore toute sanglante au milieu des conjurés ; & par-là il apaisa la rage de ces furieux , qui commençoient déjà à enfoncer les portes du palais.

HENRI  
III.  
1578.

Cependant après qu'on eut rendu à Thamas les derniers devoirs, selon l'usage de la Nation, Ismaël fit son entrée dans la capitale, & commença à régner, par faire mourir huit de ses frères; coûtume inhumaine qui est assez en usage parmi les Turcs, mais dont jusqu'alors on n'avoit eu en Perse aucun exemple. Ce Prince barbare n'en demeura pas-là. Il donna ordre de chercher dans toute la ville les parens, les alliés, ou amis des Princes infortunés, & les fit égorger à ses yeux. Ainsi commença à couler le sang des premières familles du royaume, où cette cruauté répandit le deuil & la désolation, & fut un présage bien triste pour l'avenir. D'un autre côté, le peuple qui s'étoit laissé prévenir en faveur du choix du feu Roi, & par les espérances flatteuses, que le nom d'Ismaël que ce Prince portoit, comme son ayeul, lui avoit données, changea tout d'un coup l'affection qu'il avoit pour lui en haine & en désespoir. Cependant le nouveau Roi pour montrer que c'étoit par principes & non par férocité qu'il s'étoit porté à cette violence, & pour avoir des exemples dont il pût s'autoriser, abandonna la Religion des Sophis, & embrassa la secte des Turcs, déclarant qu'il détestoit la doctrine d'Aly, qu'il regardoit, disoit-il, comme abominable & capable de porter les hommes aux plus grands excès.

Quelques-uns crurent que cette première démarche étoit une adresse du Prince pour engager les peuples de la Mésopotamie, de la Chaldée & de l'Assyrie, qui ne reconnoissent point Aly. Mais soit que ce fût cette raison qui l'engagea à changer de Religion, soit qu'il cherchât dans un autre des exemples pour autoriser son parricide, il est certain, que rien ne lui fit perdre davantage l'affection des Persans que cette apostasie, qui les indisposa beaucoup plus contre lui, que toutes les cruautés qu'il avoit exercées. Ce qui acheva de le rendre odieux, ce fut la conduite qu'il tint à l'égard du Calife de Casbin. C'est le nom que portent encore aujourd'hui en Perse les docteurs de la loi Mahométane, qui ont conservé l'ancien titre des premiers fondateurs de cette Secte impie. Ils ont au-dessus d'eux un souverain Pontife qu'ils appellent *Mustaed-Dini*; c'est-à-dire, *Prince de la Loi*, qui tient parmi eux le même rang que le Mufti chez les Turcs. Ce Calife ayant donc osé le premier s'opposer aux entreprises

d'Ismaël, eut aussitôt les yeux crevés par son ordre. En même tems il se répandit un bruit, que ce Prince faisoit de grands préparatifs pour se rendre à Bagdad, où à l'exemple de Soliman empereur des Turcs, il vouloit aller faire la cérémonie de son couronnement.

HENRI  
III.  
1578.

Tant de violences ne pouvoient manquer de coûter à Ismaël bien des remors, & de le tenir dans une défiance continuelle. Comme tout le monde le craignoit, il appréhendoit aussi tout le monde. Ainsi pour distinguer ses ennemis de ceux qui lui étoient attachés, & tirer vengeance de ceux qui avoient conseillé au roi Thamas son père de le faire arrêter, & de le tenir éloigné de la Cour, il imagina un moyen à peu près semblable à celui dont l'histoire d'Afrique rapporte que se servit Mariem sœur d'Abdala, & dont nous avons parlé sous l'an 1557. il se retira dans l'endroit le plus reculé de son Palais, & fit répandre le bruit de sa mort par ses confidens, avec ordre d'examiner avec soin tous les visages des Seigneurs de la Cour, & de remarquer exactement les divers effets de joye ou de tristesse que cette nouvelle produiroit sur eux. Ce stratagème lui réussit, tous ceux qui n'étoient pas affectionnés au gouvernement, se trahirent eux-mêmes, & Ismaël s'en défit aussitôt après. Ce fut lui aussi, qui donna origine à cette guerre funeste que je vais décrire, en accordant une retraite dans ses Etats, contre la foi des traités, à un Sangiac des Chourdes, qui s'étoit révolté contre le Grand Seigneur. Ce fut une grande faute que fit le nouveau Roi, contre le sentiment de tous les grands de Perse, qui lui conseilloyent d'entretenir avec soin la paix avec Amurath. Avis salutaire, dont la plûpart des auteurs ne remportèrent que la mort pour récompense.

Une conduite si sanguinaire & si insensée souleva toute la Cour. Calil-Chan, Emir Chan, & Piry-Mahamet jurèrent la perte du Tyran. Ils mirent dans leurs intérêts le bacha des Chourdes, & de concert avec Peria-Concona, ils s'en défirent au bout de six mois de règne. Quelques-uns prétendirent qu'il fut empoisonné par sa propre sœur. D'autres disent, qu'elle introduisit dans le Sérail les conjurés déguisés en femmes, qui surprirent ce Prince cruel, & l'étranglèrent au milieu de ses plaisirs. Cette révolution

arriva le vingt-quatre de Novembre de l'année précédente.  
**HENRI** En même tems Peria-Concona affembla tous les grands  
**III.** Seigneurs & les Bachas, qui dans cette Cour portent le titre  
**1578.** de Chans ou de Sultans, pour prendre de concert des résolutions salutaires; & elle les exhorta à mettre sur le trône celui qu'ils jugeroient le plus capable de soutenir dignement la majesté de l'Empire, & de rétablir la tranquillité dans l'Etat, en arrêtant le cours des divisions domestiques. Il ne restoit plus de la nombreuse postérité du roi Thamas que Muhemet, surnommé *Hodabendes*, c'est-à-dire, *serviteur de Dieu*. Mais il étoit fort éloigné de la capitale, & à cause de la foiblesse de sa vûë & de son peu de goût pour les affaires, son père l'avoit relégué à une des extrémités du royaume, dans la province d'Heri, dont il avoit le gouvernement. Hodabendes avoit plusieurs fils, un aîné entr'autres, nommé Hameth, jeune Prince d'un génie grand & élevé, qui conseilla à son père de soutenir contre les Turcs la guerre à laquelle Ismaël avoit donné occasion par son imprudence, & qui y commanda l'armée Perfanne. Le premier de Sultans Mirize Salmas pensoit à en faire son gendre. Dans cette vûë, il étoit d'avis, qu'on députât à son père pour le prier de le leur envoyer. D'autres propofoient d'autres fils de Hodabendes, selon qu'ils espéroient plus ou moins d'avoir part à la faveur & aux bienfaits du Prince qui seroit élu.

Il y avoit alors à la Cour un Seigneur nommé Emir-Chan, qui étoit fort avant dans les bonnes graces de Peria-Concona. Cet homme, qui ne mettoit point de bornes à son ambition, au lieu de penser comme les autres, à se donner un maître, avec qui il pût espérer de partager l'autorité souveraine, travailloit à se l'approprier toute entière à lui-même. La Princesse, qui après avoir trempé ses mains dans le sang de deux de ses frères, soit par haine, soit par la peur de quelque funeste retour, ne prenoit plus aucun intérêt à ce qui restoit de sa famille, appuyoit de tout son pouvoir ses prétentions. Les circonstances même ne pouvoient être plus favorables à ses desseins. Tout le monde étoit dans l'attente de quelque révolution. Les Perfans s'étoient dégoûtés de leurs anciens maîtres, & soit à cause de l'horreur que leur avoient donnée les cruautés du dernier roi Ismaël, soit

dans l'espérance de tirer avantage des troubles de l'Etat, ils ne souhaitoient rien tant que de voir passer l'Empire en d'autres mains.

Cependant Hodabendes informé par Mirize-Salmas des desseins de Peria-Concona, s'avançoit à grandes journées vers Casbin. Ce Prince étoit outré des attentats de sa sœur, qui après avoir fait d'un de ses frères un Roi de théâtre, & l'avoir conduit elle-même à sa perte par la complaisance qu'elle avoit eüe malignement pour ses projets, non contente d'avoir porté le poignard dans le sein de l'autre, songeoit à faire passer la Couronne sur la tête d'une famille étrangère. Aussi ne voulut-il pas monter sur un trône qui étoit encore souillé du sang de ses frères avant que de les avoir vengés. Ainsi il manda à Mirize, pour qui il avoit beaucoup de confiance, de faire arrêter la Princesse, de la sacrifier aux manes de ses frères, & de conserver sa tête jusqu'à son arrivée, afin qu'il pût repaître ses yeux & ceux de tous ses sujets, d'un spectacle si agréable. Ses ordres furent exécutés, & Mirize étant allé le recevoir hors de la capitale, pour faire sa cour à ce Prince, lui présenta au bout d'une lance cette tête à qui on avoit laissé les cheveux épars, afin d'inspirer plus d'horreur, & qui par ses regards farouches sembloit même après la mort conserver encore quelque chose d'effrayant.

Hodabendes fit son entrée à Casbin, & donna lieu d'abord d'espérer qu'on jouïroit sous lui d'un règne paisible. Mais il se livra trop à la passion de son Ministre, & au lieu de songer à rétablir la tranquillité publique, qui ne pouvoit être fondée que sur un entier oubli du passé, il eut l'imprudence de vouloir poursuivre la vengeance de ses frères. C'étoit la plus grande faute que ce Prince pût faire à son avènement à la Couronne. Par cette conduite, non-seulement il indisposa contre lui plusieurs de ces petits Seigneurs, qui étoient répandus dans les provinces; mais il les jeta même dans le désespoir, & les obligea de prendre parti ailleurs. En effet Sahamal, ce prince de Georgie, qui étoit oncle de Peria-Concona, n'eut pas plutôt appris la mort de cette malheureuse Princesse, qu'il appréhenda qu'on ne vînt jusqu'à lui; & comme il ne croyoit pas avoir aucune grace à espérer, il

---

HENRI  
III.

1578.

Avènement  
de Muhemet  
Hodabendes  
à la couronne  
de Perse.

**HENRI III.**  
1578. alla chercher un asile dans les montagnes. Il fut suivi aussitôt après par un autre prince Georgien nommé Leventogli, dont je parlerai plus au long dans la suite, & par leur retraite ou leur fuite de la Cour, ils répandirent la terreur parmi les peuples de la Médie Atropatienne, qui sont voisins du Turc, & qui n'étoient pas trop attachés à la Perse.

Hufreves ou Ustreff bacha de Van, place forte, située sur le lac Actamar, & qui n'est pas éloignée de Casbin, avoit déjà informé Amurath de tout ce qui s'étoit passé à la cour de Perse, depuis la mort du roi Thamas. Amurath, qui outre la passion qui semble être née avec tous les princes Ottomans, d'étendre les bornes de leur Empire, s'y sentoient encore porté par une inclination particulière, étoit très-attentif depuis son avènement à la Couronne, pour saisir tous les événemens qui pourroient favoriser l'ardeur qu'il avoit pour la gloire. Aussi regarda-t'il ces mouvemens de Perse comme une occasion que le ciel sembloit lui offrir d'attaquer le seul Empire qui pût lui faire ombrage. Il ne s'étoit soutenu jusqu'alors, que par l'union qui y avoit régné, & le Sultan s'imagina qu'il lui seroit aisé de profiter de ces troubles domestiques pour le détruire entièrement, ou du moins pour enlever ses plus belles provinces, & en aggrandir ses Etats.

Origine de  
la guerre des  
Turcs contre  
la Perse.

Un Prince ne manque jamais de prétexte, lorsqu'il a résolu de déclarer la guerre à un ennemi. Du vivant de Selim un certain Chourde nommé Abdala, gouverneur d'un canton de la Chaldée, avoit eu ordre sur quelques soupçons de se rendre à la Porte. Leunclavius prétend que ces Chourdes sont les anciens Chaldéens, & que cette province qui porte sur nos Cartes le nom de Curdistan, n'est autre chose que la Chaldée. Cependant il est sûr que la Chaldée est située en deçà de l'Euphrate, au-dessous de Babylone, au lieu que ces peuples habitent ces provinces qui s'étendent au-delà de ce fleuve jusqu'aux frontières de l'Arménie, que Strabon dit avoir été le país des Curtiens, des Cadusiens, des Tapires & des Amardes, qui faisoient leur demeure dans des montagnes très-froides & très-escarpées. Je laisse à ceux qui sont curieux de ces connoissances & qui ont plus de loisir, à examiner, si nos Chourdes d'aujourd'hui ne sont point les descendans

de ces anciens peuples, dont ils semblent encore retenir le nom.

Il y a grande différence entre les gouverneurs de la Chaldée, de Carahemid & de la Mésopotamie, & ceux des autres provinces soumises à la domination des princes Ottomans. Dans tout le reste de la Turquie, c'est la Porte qui nomme les Gouverneurs, & qui les révoque à son gré. Il en est au contraire des Commandemens de ces frontières, comme des Principautés de Valachie, & de Moldavie & de Transylvanie. Ce sont des emplois héréditaires dans la famille de ces Chourdes ou Chaldéens. Ils passent à leurs enfans, & s'ils meurent sans laisser de postérité, ce sont leurs plus proches parens ou alliés qui leur succèdent. Cependant ils sont comme tous les autres Gouverneurs soumis à l'empire absolu du Grand Seigneur.

Abdala ayant donc été mandé à la Porte, sans pouvoir pénétrer la raison pour laquelle on le faisoit venir, se rendit à Andrinople où Selim étoit alors, & il n'y fut pas plutôt arrivé, que le Capigi-Bachi reçut ordre de s'en assurer & de le mettre prisonnier. Le Chourde étoit bien accompagné. Ainsi pour l'arrêter plus sûrement, l'officier Turc crut devoir prendre le moment qu'il assisteroit à la prière publique, & se rendit avec sa suite à la Mosquée qu'Amurath II. a fait bâtir dans cette ville. Abdala fut surpris, lorsqu'il vit qu'on en vouloit à lui, mais il ne fut point déconcerté. Il se mit en défense, & se battant courageusement contre ceux qui vouloient l'arrêter, il tua le Capigi-Bachi, & blessâ ou passa au fil de l'épée tous les Chiaous qui l'avoient suivi. Après cela Selim irrité de son audace lui fit couper la tête, sans vouloir l'entendre.

Abdala étant mort, son neveu lui succéda. Cependant un autre, qui se disoit parent du défunt, étant passé à la Porte, gagna les Ministres à force de presens, ce qui n'est pas rare dans cette Cour, & obtint le gouvernement. Aussitôt on envoya ordre au Gouverneur de venir rendre raison de sa conduite; mais il ne se pressa pas d'obéir. Il sçavoit ce qu'il en avoit couté à son oncle pour avoir été trop soumis, & il appréhenda que malgré son innocence, il ne se vît exposé au même danger. Ainsi comme il n'attendoit aucun

---

HENRI  
III.  
1578.

**HENRI**  
**III.**  
**1578.** ménagement de la part des Turcs, il alla se jeter entre les bras d'Ismaël, qui régnoit alors. Ce Prince le reçut fort bien, & eut même l'imprudence de lui faire espérer, qu'il le rétablirait dans l'héritage de ses pères. D'un autre côté, on le redemanda à la Porte, comme un transfuge à qui on ne pouvoit donner asile, sans aller directement contre les traités passés entre les deux Nations, & sur le refus que les Persans firent de le rendre, les hostilités commencèrent de part & d'autre par quelques courses.

Une autre raison qui porta les Turcs à déclarer la guerre aux Persans, ce fut la haine invétérée qui est entre ces deux Nations. Elle est devenuë si outrée, que les Turcs & tous les autres peuples qui suivent leur Secte, soit en Tartarie ou en Afrique, conformément à la décision de leur Mufti, tiennent pour constant qu'il est plus méritoire & plus agréable à Dieu de tuer un Persan ou Azeme pour cause de Religion, tout Mahométan qu'il est, que de donner la mort à soixante & dix Chrétiens, quoiqu'ils fassent profession d'une Religion tout-à-fait opposée. Je sçai que quelques nouveaux Théologiens ont osé de nos jours soutenir une opinion toute semblable, & qu'ils n'ont pas craint d'avancer, contre le sentiment unanime de tous les Chrétiens, qu'il seroit plus avantageux pour la gloire de Dieu, que les princes Chrétiens réunissent leurs armes pour faire la guerre aux hérétiques qui sont parmi nous, que pour exterminer les Mahométans. Or je laisse à ces gens qui sont chargés de la conscience des autres, à examiner eux-mêmes devant Dieu, si de tels principes sont bien conformes à la piété & à la charité Chrétienne. En revanche les Persans, fidèles observateurs de la doctrine d'Aly, quatrième successeur de Mahomet dont Haidar & Tzuneit père & ayeul d'Ismaël Sophy, renouvelèrent les dogmes, détestent toutes les autres sectes Mahométanes, brûlent leurs livres par-tout où ils les rencontrent, & poursuivent cruellement tous ceux qui y sont attachés.

Quelques-uns mettent encore les songes de la partie, & comme ces peuples sont assez superstitieux pour y ajouter beaucoup de foi, ils veulent qu'un rêve d'Amurath ait aussi contribué à ce grand événement. Ils prétendent que ce Prince s'imagina pendant son sommeil, qu'il étoit au milieu du

du monde, sous un arbre fort grand qui portoit au loin deux de ses branches, dont l'une s'étendoit jusqu'aux extrémités de l'Orient, & l'autre jusqu'aux provinces de l'Occident les plus éloignées; qu'il crut voir ensuite un Serpent d'une grandeur prodigieuse, venu de l'Orient, qui se rouloit à ses pieds, & qu'il étrangloit de ses propres mains. Ils ajoutent, que le Sultan ayant consulté les docteurs de la loi, pour apprendre quelle étoit l'interprétation de ce songe; ils lui dirent, que le milieu du monde signifioit le siège même de l'empire d'Amurath, c'est-à-dire, Constantinople; que ce grand arbre avec ses deux branches marquoit l'étendue de la domination des Sultans; enfin que par ce Serpent venu de l'Orient, on devoit entendre le roi de Perse, & que c'étoit à lui qu'il étoit réservé de le vaincre, & de le tuer, pour joindre ensuite ses Etats à l'empire Ottoman.

Telle fut l'origine de cette guerre, où la fortune même sembla favoriser les desseins du Grand Seigneur, par les mouvemens qui s'élevèrent en Perse pendant son règne, tandis qu'au contraire l'union & la concorde régnoient parmi les Turcs. Quatre ans s'étoient donc déjà écoulés depuis la conquête de l'isle de Chypre, & la prise de la Goulette, que Selim avoit fait raser; & pendant tout ce tems-là l'empire Ottoman avoit joui d'une paix profonde. La trêve qu'on avoit faite avec le roi de Hongrie, car c'est le seul titre que prenne l'Empereur lorsqu'il traite avec la Porte, duroit encore. Philippe II. roi d'Espagne venoit d'en conclure une nouvelle de trois ans avec le Grand Seigneur. Dans ces circonstances Amurath n'eut pas besoin de délibérer long-tems avec ses ministres, pour sçavoir de quel côté il tourneroit l'effort de ses armes.

En effet l'avis de Mehemet, grand Visir, & gendre de Selim, à qui son grand âge, joint à une expérience consommée, donnoit beaucoup de crédit dans le Divan, fut, qu'il étoit beaucoup plus aisé de faire la guerre aux Persans, qui n'ont gueres pour armes que l'arc & le sabre, chez qui les armes à feu ne sont presque point en usage, & dont toutes les places sont sans défense, que contre les Latins, c'est à-dire, les Chrêtiens, que le fer & le feu environnent, & qui avec leur nombreuse artillerie sçavent, ou défendre leurs villes,

**HENRI**  
**III.**  
**1578.**

lorsqu'on les attaque, ou foudroyer celles de leurs ennemis; & il ajoûta, qu'on pouvoit se promettre une victoire beaucoup plus certaine des peuples de l'Asie, amollis par les délices d'une vie lâche & oisive, que des Européens, dont les corps forts & robustes sont accoutumés à résister au chaud, au froid, & à la faim.

Tel fut, dit-on, le sentiment de Mehemet. Cependant Leunclavius prétend au contraire, sur la foi de je ne sçai quel auteur, que ce Visir dissuada le Grand Seigneur de déclarer la guerre à la Perse; & il rapporte, qu'après plusieurs raisons dont il se servit pour l'en détourner, il cita ce fameux proverbe, qui est fort en usage chez les Grecs, & parmi les Turcs: » Qu'il ne faut pas marcher sur la queue du Serpent qui » dort, de peur qu'en s'éveillant il ne lève la tête, & ne fasse » sentir sa morsure.

La guerre de Perse fut donc résolüe; mais il s'y presentoit deux obstacles considérables; le premier étoit l'éloignement & la difficulté de faire passer des troupes dans le pais ennemi par des chemins rudes, embarrassés de bois & de montagnes, où il étoit aisé de tendre des embuscades. Outre cela cette guerre demandoit beaucoup plus de dépense qu'aucune autre. En effet, Sinan Bacha representoit que pour conserver les conquêtes qu'on feroit sur la Perse, il faudroit élever des citadelles, fortifier des villes, & y mettre des garnisons nombreuses; & il ajoûtoit, que la paye que le Grand Seigneur donne ordinairement aux troupes, n'étoit pas suffisante pour subvenir à tout cela; & qu'on seroit obligé de faire aux soldats des gratifications extraordinaires, afin de les engager à se rendre assidus aux travaux, à garder exactement leurs postes, à défendre avec vigueur les places qui leur seroient confiées, & à supporter courageusement toutes les incommodités d'une guerre qui alloit les retenir long-tems éloignés de leur patrie.

Pour ce qui est de la dépense, Amurath, qui trouvoit les raisons de Sinan pleines de sagesse & de bon sens en fit son affaire, & promit que l'argent ne manqueroit point pour cette expédition. Mais il n'étoit pas aussi aisé de lever le premier obstacle; & les sentimens furent fort partagés à ce sujet. Les uns vouloient qu'on fît passer une armée en Perse par Bagdat,

& que de-là on marchât droit à Syras, qu'on dit être l'ancienne Persépolis ; & ils appuyoient leur avis, sur ce qu'il paroît par l'histoire, que c'est-là le chemin que prit Alexandre pour entrer dans ce païs. D'autres prétendoient au contraire, qu'il falloit commencer par s'assurer de Tauris, & fortifier cette grande ville avec toutes les places des environs. Quelques-uns enfin proposèrent un troisième avis qui sembloit approcher des autres. Ceux-ci croyoient que le parti le plus avantageux étoit de partager l'armée, & d'attaquer en même-tems l'ennemi des deux côtés, prétendant que par-là on l'obligeroit de diviser ses forces, & qu'on le mettroit ainsi hors d'état de faire tête de côté, ni d'autre. Mais Amurath ne fut pas de ce sentiment ; & comme on ne pouvoit s'empêcher de faire passer l'armée par la Géorgie & l'Arménie, où elle devoit être jointe par les Tartares qui habitent au dessus du Pont aux environs de la mer Caspienne, & sur lesquels on comptoit beaucoup pour cette guerre, il jugea qu'il ne seroit pas sûr de s'engager dans une route si dangereuse & si difficile avec des forces partagées.

Les Ministres prirent donc leurs arrangemens pour une marche si longue, & remplie de tant de difficultés. Après cela on fut curieux de connoître à qui le Grand Seigneur confieroit le soin de cette entreprise. En effet, il avoit déjà déclaré qu'il n'y commanderoit point en personne ; & Sinan n'avoit pu s'empêcher de faire paroître son étonnement à cette occasion, parce qu'on ne voyoit point dans toute l'histoire de l'Empire, qu'aucun prince Ottoman se fût jamais servi de Lieutenant pour une guerre aussi considérable, & ne se fût pas rendu lui-même à la tête de ses armées. Mais Amurath avoit ses raisons pour ne pas être de cette expédition : il apportoit pour prétexte les besoins de l'Empire, & il disoit que les affaires de l'Empire ne lui permettoient pas une absence de ses Etats si longue & si dangereuse dans un tems où il étoit menacé du côté de l'Occident par tant de Princes puissans. Dans le fond quelques-uns croyent qu'une des raisons principales qui l'empêchèrent de faire ce voyage, fut qu'il étoit sujet à certaines attaques d'épilepsie qui revenoient assez souvent, & qu'il appréhenda que les fatigues de la guerre ne les rendissent encore plus fréquentes ; que cette incommodité,

---

HENRI  
III.  
1578.

**HENRI**  
**III.**  
**1578.** qu'il sçavoit cacher dans les murs de son Serail , ne devînt publique au milieu d'un camp , & ne le rendît méprisable à ses troupes. Ainsi il passa pour constant , que le Sultan n'assisteroit point en personne à cette guerre. Après cela il n'y eut aucun des Grands de la Porte, que la faveur ou leur réputation rendoit les plus considérables auprès du Prince , qui ne briguât un emploi de cette conséquence. Sinan, & Mustapha, qui venoient de se rendre fameux, le premier par la prise de la Goulette , & l'autre par la conquête de l'isle de Chypre , sembloient y avoir plus de droit que personne. Mais il ne parut point alors qu'Amurath eût encore pris sa résolution là-dessus. Seulement on envoya ordre aux Bachas d'Erzerum , de Van , & de Bagdad , d'entrer sur les terres de Perse , & d'y faire le dégât.

Enfin cette année Mustapha fut déclaré général de l'armée Ottomane. Il sortit de Constantinople le 5. d'Avril , suivi d'un grand cortège, qui l'accompagna pour lui faire honneur ; & ayant passé le détroit pour se rendre à Scutari , il prit de-là sa route par Tocat & par Sivas, (1) & se rendit au commencement d'Août à Erzerum , qu'on croit être l'ancienne Simbra, dont parle Ptolomée, située sur les frontières de la Cappadoce & de l'Arménie, où étoit le rendez-vous de l'armée. Là il fit une revûë générale, selon la coûtume ; & pour avoir un état, certain de toutes ses forces, il sépara les malades de ceux qui étoient en santé ; les troupes qui paroissent en bon état, de celles qui étoient mal équipées ; enfin les soldats d'une taille & d'un air avantageux, de ceux qu'on jugea d'une compléxion foible , & peu propre à supporter les travaux de la guerre.

Les premiers qui se présentèrent furent ceux de Mesopotamie ou Diarbequir, au nombre d'environ douze mille, n'ayant guères pour armes que l'arc & le cimeterre ; & Mustapha fit une vive réprimande au gouverneur de cette province, de ce qu'il avoit amené si peu de troupes. Ils étoient suivis de quatorze mille Assyriens & Chaldéens peuples habitans sur les bords de l'Euphrate & du Tigre. (2) Ils s'étoient assemblés à Balsara, armés de la même manière. Ensuite marchèrent

(1) Ce sont les anciennes villes d'Amasie, & de Sébaste. (2) Ces deux fleuves s'appellent aujourd'hui le Frat & le Tégil.

deux mille Syriens ou Soriens, habillés, plutôt qu'armés, magnifiquement; aussi cette nation ne se bat-elle que par escarmouches, & en escadronnant. On voyoit paroître après eux en bel équipage douze mille hommes levés à Magnesie ou Manissa dans la Bithynie ou le Besangial; à Ancyra ou Angori; dans la Lydie ou Carasie; dans la Phrygie & le Pont provinces de l'Asie mineure, qu'on nomme aujourd'hui l'Anatolie. On avoit joint avec eux mille enfans perdus de ces peuples de Judée & de la Palestine, que leur pauvreté force à vivre de brigandage, & quatre mille Caramans, nation barbare de l'ancinne Cilicie, accoutumée au vol, & ne respirant que le sang. Les troupes de la Morée, de la Grèce, de la Macédoine, & de la Thrace, qui faisoient la principale force de cette armée, formoient ensuite un corps séparé, composé de dix mille hommes, tous bons arquebusiers. On compta aussi trois mille Jannissaires. Enfin Beyran Bacha d'Erzerum avoit amené au camp quatre mille hommes levés dans la Cappadoce & l'Armenie, tous gens aguerris par les courses continuelles qu'ils faisoient dans le pais ennemi. Toutes ces troupes étoient à la solde du Grand Seigneur. Pour ce qui est des aventuriers, ou volontaires, ils étoient encore en aussi grand nombre. On ne tira cette année aucunes troupes de la côte de Barbarie, de la Hongrie, de l'Egypte, ni de l'Arabie heureuse, maintenant nommée l'Hyemen, & on réserva pour quelque occasion plus considérable les Jannissaires, qui eurent ordre de rester en garnison à Damas.

---

HENRI  
III.  
1578.

Cette grande armée étoit suivie de cinq cens pièces de campagne, que Mustapha destinoit à mettre dans les places qu'on jugeroit à propos de fortifier. Il avoit aussi apporté beaucoup d'argent; & le Grand Seigneur lui avoit outre cela permis de prendre les revenus d'Alep, & des autres villes frontières, pour subvenir aux frais de la guerre. Le général Turc avoit encore pensé à pourvoir ses troupes de vivres. Toute la frontière avoit eu ordre d'apporter au camp la dîme des denrées qu'on y recueilloit, & d'y amener des chameaux pour porter les provisions & le bagage. On avoit levé de toutes parts grand nombre de pionniers & de mineurs. Enfin on avoit embarqué beaucoup de bled à Constantinople sur la flote Turque, commandée par Uluciali, qui prit sa route par la mer Noire, &

**HENRI** vint aborder à Trébifonde, place éloignée seulement d'Erzerum de quatre journées de chemin.

III.

1578.

Entrée des  
des Turcs en  
Perse.

Après avoir ainsi fait tous ses préparatifs, le général Turc partit à la tête de son armée, & en huit jours de marche il arriva à Chars, place qui avoit été détruite, conformément à un des articles du dernier traité de paix fait avec Soliman, & où il trouva des provisions en abondance. Là les Turcs furent surpris d'une pluie violente mêlée d'un ouragan furieux, qui renversoit toutes les tentes, & qui les incommoda considérablement. Ainsi ils furent obligés de rester trois jours dans cet endroit, où ils eurent beaucoup à souffrir, & où ils laissèrent grand nombre de malades. Ils en décampèrent, & se disposèrent à passer les montagnes de Chielder. Mustapha, pour éviter toute surprise, avoit tellement arrangé l'ordre de sa marche, qu'il étoit au centre dans la plaine, tandis que le Bacha d'Erzerum, & Dervis Bacha de Carahemid dans la Mésopotamie, où le Diarbekir s'avançoient par les montagnes; le premier à droit, & l'autre à gauche. Ils étoient soutenus par les bachas Osman, Mahamet, Mustapha, & par les commandans des Avanturiers, & les chefs des troupes que les Tributaires du Grand Seigneur sont obligés de lui fournir. Cette avant-garde formoit une espèce de croissant qui couvroit le corps de bataille, & qui étoit comme en sentinelle pour découvrir de loin l'arrivée des ennemis.

D'un autre côté, tandis que les Turcs se dispoient à entrer en Perse, Hodabendes qui étoit informé de tous leurs desseins, se voyant dans la nécessité de soutenir une guerre que l'imprudence de son frère lui avoit attirée, crut qu'il devoit seindre avec la Porte, afin d'avoir le tems de se mieux préparer. Ce Prince venoit à peine de monter sur le trône; & il avoit trouvé à son avènement à la couronne les affaires fort dérangées par la conduite barbare du dernier roi Ismaël. L'imprudence qu'il avoit eue lui-même d'abord, de se livrer aux conseils de son premier Ministre, n'avoit pas contribué à rétablir la tranquillité dans son royaume. Dans ces circonstances il jugea qu'il étoit à propos de se conduire avec une grande apparence de modération. Il parut être mortifié de ce qui s'étoit passé; & comme si son intention eût été de rétablir l'union entre les deux nations, il envoya une ambassade

au Grand Seigneur, moins dans l'espérance d'arrêter les projets qu'il méditoit, que pour gagner du tems. En effet soit qu'Amurath fût entêté des promesses magnifiques que ses Docteurs lui avoient faites au sujet de son songe; soit qu'il ne pût digérer le refus du roi de Perse, de lui remettre le Chourde, qui s'étoit retiré dans ses Etats, il voulut à peine donner audience à ces Ambassadeurs, & les renvoya fièrement avec menaces.

Cependant Hodabendes pensa à mettre dans ses intérêts les princes de Géorgie, dont il étoit important de s'assurer, parce que c'étoit par leurs terres que l'armée Turque devoit passer pour entrer en Perse. Il leur écrivit; il leur députa même, pour les exhorter à ne pas abandonner la défense d'une Couronne dont ils étoient feudataires. Il fit aussi parler à Sahamal, & à Leventogli par quelques Seigneurs de leurs amis, qui travaillèrent à dissiper les soupçons que le passé avoit pu donner à ces Princes. Outre cela il traita avec l'empereur des Tartares, le plus puissant Prince de cette nation, qu'on appelle communément le Kitai, & il l'engagea à se joindre à lui pour faire la guerre au Grand Seigneur. Il prit pour cela le moment que les Tartares étoient mécontents d'Amurath, soit que la trop grande puissance du Sultan leur fît ombrage; soit qu'ils crussent avoir quelques raisons particulières de se plaindre de lui: car du reste les Tartares & les Persans avoient jusqu'alors été toujours ennemis; & quoique ces deux peuples fassent également profession de la Religion Mahometane; ils diffèrent cependant en plusieurs points. Enfin le roi de Perse attira même dans son parti plusieurs Seigneurs Turcs, gens de crédit & d'autorité, qui ne pensoient pas comme le reste de la nation Ottomane au sujet de la Religion, & qui avoient quelque penchant à embrasser la secte des Sophys.

Les circonstances ne permettoient guères à Hodabendes de prendre d'autres mesures. Après cela ce Prince envoya ordre aux Gouverneurs des provinces d'assembler leurs troupes, & de se rendre incessamment auprès de lui. Ils firent d'abord quelque difficulté. Cependant la vûe du danger qui les menaçoit tous également; l'ennemi, qui étoit à leurs portes; un peu de compassion pour le nouveau Roi, & pour l'état

---

HENRI  
III.  
1578.

**HENRI III.** 1578. déplorable où l'Empire alloit être réduit, tout cela les tourcha enfin. Ils obéirent, & amenèrent vingt mille hommes tous bien armés. Hodabendes mit à leur tête Tocmasès Sultan Chan, & gouverneur d'Armenie, capitaine expérimenté, qui avoit donné des preuves de son habileté au maniement des affaires dans plusieurs ambassades dont il avoit été chargé à la Porte; & il eut ordre de marcher sur le champ vers la frontière.

Ce général prit sa route par Tauris & par Genge; & il arriva à Chars peu de tems après que l'armée Ottomane, qui avoit essuyé cet orage furieux dont j'ai parlé, avoit quitté ce poste pour s'avancer vers les montagnes de Chielder. De-là il continua sa marche. Cependant les coureurs qu'il avoit envoyés devant pour reconnoître l'ennemi, ayant apperçû les Bachas d'Erzerum & de Carahemid, qui campoient sur les montagnes opposées avec assez peu de troupes, & ne pouvant voir le gros de leur armée, qui étoit dans la plaine couvert par les collines, revinrent à toutes jambes donner avis à Tocmasès, qu'ils avoient découvert quelques avant-coureurs de l'armée Turque qu'il seroit aisé de défaire, pourvû qu'on ne tardât pas à les attaquer.

Combat de  
Chielder en-  
tre les Turcs  
& les Persans.

Le faux rapport de ces coureurs, que l'apparence avoit trompés, fit donner leur général dans le piège; il marcha aux ennemis, qui de leur côté ayant découvert de loin les troupes du roi de Perse, descendoient de leurs montagnes pour les attaquer; & ils en vinrent aux mains plutôt que Mustapha ne l'avoit espéré. Le dessein de ce général étoit de cacher sa marche, & de ne se montrer que lorsque son avant-garde auroit commencé à rompre les Persans, pour tomber alors sur eux, & achever de les mettre en désordre. Dans cette vûë il fit faire alte au corps de bataille, & ferra les rangs: mais il se passa bien du tems avant qu'il pût se remettre en mouvement; & les ennemis en profitèrent, pour tailler en pièces ses troupes avancées, avant qu'il fût à portée de leur donner du secours.

En effet, le combat avoit déjà duré depuis midi, pendant trois heures entières, lorsque Mustapha parut enfin avec le gros de l'armée Ottomane. Alors Tocmasès sentit tout le péril où il s'étoit engagé. Mais il n'étoit plus tems d'y apporter remède,

remède , & il étoit trop avancé pour reculer. Ainsi il prit le seul parti qui lui restât , ce fut de faire tête à l'orage. Il rallia ses troupes du mieux qu'il put , soutint bravement jusqu'au soir tout l'effort de cette grande armée , & fit sa retraite à la faveur de la nuit , laissant sur la place cinq mille morts , & deux mille prisonniers. Mustapha de son côté ne jugea pas à propos de le poursuivre dans les ténèbres. Il avoit eu dans cette action quinze mille hommes de tués , parmi lesquels on comptoit sept gouverneurs de province. Mais quelque chagrin qu'il ressentît de sa défaite , il n'en témoigna rien. Au contraire il informa Amurath d'une manière avantageuse du succès de cette journée ; & pour diminuer l'idée qu'on auroit pu avoir de la perte qu'il avoit faite aux dépens de son ennemi , il imagina un stratagème inouï & barbare. Les Turcs ayant suivant leur coûtume coupé la tête à ces cinq mille hommes qui étoient restés sur le champ de bataille , ce Général se les fit apporter le lendemain. Ensuite après qu'on se fut assuré à leur teint & à leurs moustaches , que c'étoient véritablement des têtes de Persans , il commanda qu'on amenât devant lui tous les prisonniers , qui furent sur le champ égorgés par ses ordres , & de toutes ces têtes rangées les unes sur les autres , il fit élever une tour dans la plaine , pour être un monument de la victoire sanglante qu'il avoit remportée sur les ennemis , & servir à répandre la terreur de son nom dans tous les environs.

Florus rapporte un événement à peu près semblable , arrivé en Espagne , & qui fit horreur aux Barbares mêmes. Il dit , qu'après cette sanglante bataille que Jule César gagna à Monda contre le parti de Pompée , les malheureux restes de cette défaite s'étant jettés dans cette ville , ce Général alla aussitôt les y assiéger , & qu'il ne voulut se servir pour tout retranchement , que des cadavres de ceux qui avoient péri dans cette action , que les dars & les javelots tenoient attachés ensemble , & dont ils formoient une espèce de rempart. Spectacle hideux , inventé par ce Dictateur pour jeter la terreur parmi ses ennemis , & à qui la nécessité de faire le siège de cette place peut en quelque sorte servir d'excuse.

Cependant les couriers de Tocmasès avoient déjà porté à Casbin la nouvelle du dernier combat , & avoient instruit

HENRI  
III.  
1578.

le roi de Perse des forces & des desseins du Turc. En même  
 HENRI remis ce Général demandoit qu'on lui envoyât du secours.  
 III. Hodabendes ne fut pas fort affligé du succès de cette batail-  
 1578. le. Il pensa seulement à en prévenir incessamment les suites,  
 & il travailla sans relâche à lever de nouvelles troupes.

D'un autre côté, tandis que Mustapha songeoit à faire  
 exécuter le projet plein d'horreur qu'il avoit formé, des  
 Députés vinrent l'informer de l'arrivée prochaine de Mauc-  
 chiâr. C'étoit un des fils d'une veuve princesse de Georgie,  
 nommée Dedesmit. Cette nouvelle parut faire un plaisir in-  
 fini au Bacha. Il ordonna aussitôt à tous les grands Officiers  
 de son armée d'aller recevoir le Prince à la tête du camp, où  
 il entra au bruit des tymbales, des trompettes, & du canon.  
 De là, il fut conduit en cérémonie à la tente du Général,  
 après qu'on lui eut donné à dessein le funeste spectacle de ces  
 têtes arrangées. Le prince Georgien comprit à cette vûe ce  
 qu'on vouloit lui faire entendre. Après les premiers compli-  
 mens, pour faire sa cour au général Turc, il lui demanda des  
 nouvelles du dernier combat, & voulut bien paroître per-  
 suadé de la relation qu'il lui en donna. Ensuite il lui fit offre  
 de ses services, & lui marqua qu'il contribueroit volontiers  
 de tout son pouvoir au succès de cette guerre. Mustapha  
 reçut assez froidement les avances du Prince étranger; & se  
 tournant fierement vers son camp, & du côté de ce monu-  
 ment barbare, qu'il avoit fait élever pour servir de preuve  
 de sa victoire prétendue: » Tout ce que vous voyez (dît-il,  
 » en lui montrant l'armée Turque sous les armes) sont au-  
 » tant de presens dont la main libérale du Tout-puissant a  
 » gratifié avec profusion les princes de la famille Ottomane,  
 » pour en faire les maîtres du monde, & les rendre l'objet de  
 » son admiration & de son étonnement. Vous avez pris certai-  
 » nement le parti le plus sage, en venant reconnoître l'empire  
 » d'un aussi puissant Prince que celui que je sers; il seroit seu-  
 » lement à souhaiter, que vous n'eussiez pas tardé si long-  
 » tems à lui rendre ces justes hommages. J'accepte avec joye  
 » l'offre que vous me faites de partager avec moi les travaux  
 » de cette guerre. Soyez le bien venu, & comptez que vous  
 » trouverez réciproquement dans moi tout ce que vous pou-  
 » vez attendre d'un véritable ami. « Après avoir tenu ce

discours, & reçû le present du jeune Prince, il lui fit donner le present ordinaire consistant en un habit de brocard d'or, avec une lance & un bouclier très-bien travaillés & fort magnifiques; & il mit auprès de lui quelques-uns de ses gardes pour avoir l'œil sur sa personne, & veiller sur toutes ses démarches.

---

HENRI  
III.

1578.

Avant que d'aller plus loin, je crois qu'il est à propos que je donne ici au Lecteur quelque connoissance de ces princes de la Georgie, & des provinces qu'ils possèdent, aussi-bien que de l'Arménie & de la Médie, qui sont voisines de leurs Etats, puisque ces pais furent le théâtre des principaux événemens de cette guerre.

Les Georgiens habitent aujourd'hui l'ancienne Iberie. C'est un pais où il a beaucoup de bois & de montagnes, qui renferment aussi plusieurs plaines. Il confine du côté de l'Occident à la Colchide, aujourd'hui la Mingrelie; du côté du Midi, à l'Arménie ou Turcomanie, dont une partie appartient aussi aux Souverains de cet Etat; du côté d'Orient, à la Médie Atropatie ou mineure, que nous appellons le Schirvan; & du côté du Nord, à l'ancienne Albanie, qui porte aujourd'hui le nom de Zuirie. On y trouve en abondance toutes sortes de grains & de fruits, de la foye, des bêtes fauves & des faucons en quantité.

La Georgie est arrosée par plusieurs fleuves, dont quelques-uns sont fort grands. Le principal est l'Araxe, qui sort du mont Taurus, & courant vers l'Orient, passe à Tomenis. Ensuite tournant au Nord, & à l'Occident, il va recevoir le fleuve Chiur ou Ser, qui prend lui-même sa source du côté du Septentrion dans le mont Taurus, & qui coule dans la plaine, où plusieurs petites rivières vont s'y jeter, l'Alazon, le Sandobane, le Rethace & le Chane. Dans ce coude que fait l'Araxe, il fait une presqu'isle de Sechi, dans la campagne d'Erex. Cette ville, suivant la description que Strabon nous en donne, est peut-être l'ancienne Artaxate; cependant ce Geographe place aussi dans ce même endroit la ville de Seumara. De là l'Araxe coule à quelques lieus de la ville d'Erivan fameuse dans la guerre dont nous parlons, & se répandant ensuite dans la plaine de Calderan, célèbre par la bataille qui se donna dans ce lieu entre le Sultan

Description  
de la Georgie.

---

 HENRI III. 1578. Selim & le Sophi Ismaël, il va se jeter dans la mer Caspienne; Ce fleuve reçoit aussi dans sa course, au-dessus de la riche ville d'Eres, le Canach que Leunclavius appelle Arès, ou Cara-fu, c'est-à-dire, la rivière noire. Strabon écrit au livre onzième de sa Géographie, que ce fut par cette péninsule que forment dans leur jonction le Kur & l'Araxe (car c'est ainsi qu'on doit lire dans cet endroit, & non pas l'Arage) que le Grand Pompée, & après lui Canidius Bassus, entrèrent de l'Arménie dans l'Iberie.

Au reste tous ces fleuves prennent leur source dans le mont Taurus. Cette chaîne de montagnes, à qui les Géographes ont donné ce nom, est assez peu de chose dans la Carie & la Lycie. Elle commence d'abord à s'élever sur les côtes de la Pamphylie, à présent Sarmanie, proche du cap de Chelidonie, & traverse ainsi toute la Cilicie. De là elle se sépare en deux branches, dont celle qui est à droite s'appelle le mont Amanus ou de Scanderona, & courant au Sud-Est, elle s'étend sans interruption jusqu'à l'Euphrate. Au delà de ce fleuve, elle prend le nom de monts Gordiens, & ensuite celui de mont Masius, au-dessus de Nisibe ou Nisbin, & de Tigranocerte ou Sultania; là elle commence à devenir beaucoup plus haute. C'est alors le Niphates, qui dans son étendue sépare la Médie de la Chaldée, sous le nom de mont Zagrius. On trouve ensuite au-dessus de la Chaldée les montagnes de la haute Perse, dite Elymaïs, avec celles des Parœtaciens ou du Turquestan, & celles des Cosséens au-dessus de la Médie.

C'est dans le mont Niphates que se trouve la source du Tigre, assez peu éloignée de celle de l'Euphrate, puisque Strabon ne compte que deux mille cinq cents stades de distance entre l'une & l'autre. Mais ces deux fleuves s'éloignent beaucoup dans la suite. L'Euphrate s'étendant fort au loin, arrose dans sa course irrégulière des pays immenses. Au contraire le cours du Tigre est droit & rapide. Ensuite il se perd sous terre & disparaît pendant un assez long espace de tems. Enfin on le voit renaître fort loin delà toujours le même, & se réunissant de là à l'Euphrate au-dessous de Seresul, ils coulent ensemble le long de la Mésopotamie, & vont se jeter dans le golphe Persique.

La partie du mont Taurus qui est à gauche, s'étend vers le Septentrion sous le nom d'Anitaurus, sépare l'Arménie de la Cappadoce & de la Comagene, & se divise encore elle-même en plusieurs branches au-delà de l'Euphrate, tirant vers le Nord. Ici c'est le mont Poliarrès ou Poliadrès, & Cydisès à l'Occident. Là, ce sont les monts Moschiques; dans un autre, elle porte le nom de monts Tibareniens, & forme ainsi une longue chaîne jusqu'au Caucase. D'autres montagnes, qui font aussi partie du mont Taurus, s'élèvent du côté de l'Orient & environnent tout ce pays qui est depuis la mer Caspienne jusqu'à la Médie. Le mont Parachoater en est encore une branche, & va jusqu'aux portes Caspiques, s'étendant au loin du côté de l'Orient vers la province d'Hire. Ainsi la Médie & l'Arménie se trouvent renfermées au milieu du mont Taurus, & ce pays tout chargé de montagnes escarpées, entrecoupées seulement par quelques vallons, qui surtout du côté du midi, où l'Araxe se précipite au travers de ces déserts, sont remplis de torrens & couverts de forêts impraticables, est habité par un nombre infini de peuples différents, qui dès le tems de Strabon ne subsistoient que de brigandages.

Il y a deux grands lacs dans l'Arménie, le lac de Van dont j'ai parlé, qui est presque aussi grand que la mer de Zabache, & qui s'étend jusqu'à la Médie mineure; on y recueille du sel; & le lac appelé par les anciens Thomitis ou Arzen, qui conserve encore aujourd'hui ce nom. Les eaux de celui-ci sont remplies de nitre, & plus propres que tout l'art des dégraisseurs à ôter les taches qui se rencontrent sur les étoffes. Aussi ne sont-elles pas bonnes à boire. Le Tigre passe au travers avec rapidité sans s'y mêler. Il semble que Thomas Minadoi de Rovigo, le seul Auteur qui nous ait donné l'histoire de cette guerre, tout exact qu'il est, se soit trompé au sujet de ce lac, & qu'il l'ait confondu avec celui que Strabon appelle le lac Spanta, quoique ce Geographe place cependant ce dernier dans la Médie Atropatienne ou le Sirvan, & le distingue expressément de ces deux lacs, dont je viens de parler, en marquant leur situation dans l'Arménie. Pour moi, je serois fort porté à croire, que le lac Spanta est le même que celui qui est marqué dans la carte qu'on a mise

HENRI  
III.

1578.

~~à la tête de l'ouvrage de Minadoi, sous le nom de lac Giol,~~  
 HENRI situé au Nord de Lori.

III.

1578.

C'étoit au milieu de ces barrières élevées par la nature elle-même pour fermer l'entrée de ces vastes États, que Dieu sembloit par sa providence avoir mis à couvert quelque reste de Christianisme au milieu de l'impie Mahométisme, qui s'étoit répandu de tous les côtés. Les peuples qui les habitent, devenus inaccessibles par la situation de leur païs, avoient aussi été regardés pendant long-tems comme invincibles, tant que l'union avoit duré parmi eux. L'avarice & l'ambition furent la source de leur perte. Les petits Rois & les Nations de ces contrées qui faisoient profession du rit Grec, commencèrent à se trouver trop resserrés dans ces bornes, qui leur paroissoient étroites, & voulurent chercher au dehors ce qu'ils pouvoient rencontrer dans leur patrie. La Perse étalloit à ses yeux ses richesses & sa magnificence. C'étoit de ce côté-là qu'ils se voyoient le plus exposés. Tauris alors la capitale de ce grand Empire, étoit à leurs portes. Ce fut par-là qu'ils commencèrent à se laisser entamer. Ils firent d'abord alliance avec les monarques Persans, ils se mirent à leur service, & l'or de la Perse répandit insensiblement parmi eux le poison du Mahométisme. Ce fut pour eux la pomme de discorde. Les troubles domestiques qu'on vit naître de cette malheureuse division attirèrent les Persans dans leur païs; & cette Nation ne se trouvant pas dans la suite en état de faire tête aux Turcs, abandonna ces belles provinces en proie à ces fiers Ottomans.

Les Princes qui régnoient en Georgie, & dans cette partie de l'Arménie qui étoit occupée par des Chrétiens, étoient alors Dedesmit, cette vieille Princesse veuve qui avoit deux fils Maucchiar & Alexandre; David & Simon, fils de Lavassap; Alexandre surnommé le Grand, fils de Leventogli; Joseph fils de Gori; Sahamal dont je viens de parler, oncle de Peria-Concona & du prince Haider; & Bassacchiuc.

Sahamal possédoit cette partie de la Georgie appelée le Carthuel, qui confine au Sirvan, en tirant vers l'Albanie ou Zuirie; c'est un païs plein de montagnes & peu cultivé. Pour ce qui est du Prince, quoiqu'il fût du sang de Georgie, il y avoit long-tems qu'il faisoit profession de la Religion des Persans.

Les Etats de Joseph fils de Gori étoient dans l'ancienne Iberie , qu'on nomme à present le Caket , ayant pour bornes à l'Orient la ville de Derbent , & à l'Occident le lac d'Effechia. Ce Prince réduit aux dernières extrémités par Osman , renonça enfin à la religion Chrétienne, & embrassa le Mahometisme.

Les Etats de la princesse Dedesmit avoient plus d'étendue que ceux de tous ces Princes. Ils étoient bornés à l'Occident par la ville de Chars , & à l'Orient par ceux des princes David & Simon. Cette Princesse après avoir envoyé Maucchiar l'un de ses fils en ôtage à Mustapha , avoit remis le gouvernement entre les mains de l'aîné nommé Alexandre. Mais il fut dans la suite indignement détrôné par son frère, que les Turcs appuyèrent dans cette entreprise. Le lieu de la résidence de ces Princes étoit Altun-Chala , c'est-à-dire , Château d'or , place forte par sa situation , environnée de toutes parts de forêts impraticables , & située au pied du mont Periaro du côté de Chars & de Tiflis.

De-là en tirant à l'Est du côté de l'Arménie , on trouvoit le royaume de Lavassap , qui étoit aussi fort étendu. Ce Prince avoit nommé en mourant Simon , l'aîné de ses fils pour lui succéder ; mais David son cadet ne lui permit pas d'être longtemps tranquille sur le trône. Il se mit à la tête d'une troupe de brigands , & donna tant d'affaires au nouveau Roi , qu'il fut obligé d'implorer le secours de ses voisins. Thamas régnoit alors en Perse. Ce fut à lui que Simon s'adressa ; & ce Prince n'eut garde de manquer une si belle occasion d'unir à sa couronne un Etat si considérable , ou de pouvoir du moins en disposer à son gré. Il fit aussitôt entrer des troupes en Arménie , & il mit à la tête un Seigneur de confiance , avec des ordres secrets de s'assurer de David , de lui proposer de se faire Mahometan , de le faire passer à la Cour , au cas qu'il refusât d'y souscrire , & s'il acceptoit le parti , de le mettre en possession de tous les Etats du Roi son frère. Cependant il étoit chargé de faire auparavant les mêmes propositions à Simon , & de lui promettre au nom de Thamas , ou Tecmasès , qu'il le rendroit paisible possesseur du royaume de ses ancêtres , à condition qu'il le tiendrait à foi & hommage des Rois de Perse , & qu'il embrasseroit le Mahometisme , s'engageant

---

HENRI  
III.

1578.

**HENRI**  
**III.**  
 1578.

pour plus grande sûreté à lui remettre entre les mains David lui-même, qui osoit lui contester son droit. Le général Persan exécuta les ordres du Roi avec la dernière exactitude. Il se rendit maître de David, qui sans balancer accorda aussitôt tout ce qu'on voulut. Simon au contraire refusa constamment d'y entendre ; il préféra courageusement son salut éternel au trône, & à tous les avantages temporels qui sont ordinairement l'objet de la cupidité des hommes ; & il fut relegué dans la forteresse de Cahaca, où il se consola avec le Prince Ismaël, fils de Tecmasès, de la dure captivité où on le retenoit, par l'étude des sciences, & sur-tout de la Philosophie, qu'il avoit toujours fort cultivée. Pour David, après qu'il eut renoncé à la foi, on le circoncit, suivant l'usage observé chez les Mahometans ; & il fut fait Chan de Tiflis. Les principales villes de ce royaume sont Tiflis, lieu de la résidence des Rois de cette partie de la Georgie, qui y ont aussi leurs tombeaux ; Lori, Cheres, & Chiurgi-cala, ou la ville de Cyrus, avec quelques autres petites places.

En s'éloignant de la grande route, & tirant vers le Nord, au dessus du lac d'Essecchia, on trouve la ville de Bassacchiuc, qui donne son nom au Prince de ce petit Etat. La situation avantageuse de son pays, qui n'est rempli que de montagnes & de déserts, le rendit simple spectateur de cette guerre ; & il ne fut point exposé à en essuyer les malheurs. Mais il n'en auroit pas été quitte à si bon marché, si les Tartares eussent tenu aux Turcs la promesse, qu'ils leur avoient faite, parce qu'ils n'auroient pas manqué de passer par cette contrée pour entrer en Medie & en Arménie.

On trouve encore en Arménie la principauté d'Alexandre, fils de Leventogli, & frère du Prince Isse. Elle est située entre Tiflis & Erivan ; & par-là elle est également exposée aux entreprises des Turcs & des Persans. Ceux-ci avoient d'abord tenté de l'enlever à ce Prince, en tenant envers lui la même conduite dont ils avoient usé à l'égard de Simon. Dans cette vûë ils soulevèrent contre lui Isse son frère, qui avoit embrassé leur Religion. Mais leur artifice ne réussit point. Alexandre défendit courageusement ses droits ; & voyant que les Turcs devenoient fort puissans de ce côté-là, comme il étoit très-riche, il acheta la paix des ministres de la Porte à force de presens ;

presens , & conserva son Etat en se soumettant au Grand Seigneur. Depuis ce tems-là ce Prince, qui avoit été fort attaché à la Perse , ne prit plus d'autre parti que celui de se ranger du côté du plus fort. Sa résidence est à Zaghen sur le Canach , qui , comme je l'ai dit , va se jeter dans l'Araxe au dessus de la ville d'Eres.

HENRI  
III.  
1578.

Tel est donc aujourd'hui l'état de la Géorgie. Or comme il falloit nécessairement passer par ce pays pour arriver à Tauris , où l'armée Ottomane avoit dessein de se rendre , soit qu'elle prît sa route par le Nord , soit qu'elle voulût entrer du côté de l'Occident , il étoit également important aux Turcs & aux Persans , de mettre les princes Georgiens dans leurs intérêts.

En sortant de la Georgie on entre dans le Schirvan. Ce pays qui fait aujourd'hui une des provinces de la Perse , fut conquis par Haider Sophy , & Ismaël , qui l'enlevèrent au Prince légitime. Sa capitale est Scamachie , située sur la mer Caspienne , entre la ville de Derbent , au siège de laquelle le roi Haider fut tué , & celle d'Eres , célèbre par ses manufactures de soie. Strabon croit que c'est l'ancienne Symbace , & il rapporte que les Armeniens s'en étant rendus maîtres , les habitans les en chassèrent avec l'aide des Romains , qu'ils appellèrent à leur secours.

Après le Schirvan ou la Medie mineure on trouve la Medie propre , ou majeure , dont la capitale est Tauris , où les rois de Perse tenoient il n'y a pas long-tems le siège de leur empire ; elle est située au pied du mont Oronte , qui est une branche du mont Taurus. Au reste Minadoi , qui d'ailleurs est assez peu exact dans la recherche de ces noms anciens , qu'il confond souvent , démontre fort bien que cette ville est la fameuse Ecbatane. Cependant Leunclavius croit ce fait assez incertain , & il apporte , pour en douter , l'autorité de Hayton , qui place cette ville dans la Persarmenie , c'est-à-dire , dans l'Arménie majeure. Mais cet habile homme n'a pas fait réflexion , que ce que nous appelons l'Arménie n'est pas aujourd'hui borné seulement à la province qui portoit autrefois ce nom ; qu'elle renferme encore la Médie , avec qui , suivant le témoignage même de Strabon , elle a toujours eu beaucoup de ressemblance , soit pour le climat , soit

HENRI  
III.  
1578.

pour le caractère des peuples qui l'habitent ; & que c'est pour cette raison que les Arméniens, qui étoient très-célèbres du tems de Hayton, comme ils le font encore de nos jours, après avoir aboli le nom des Medes, ont placé cette fameuse ville dans leur païs. Car du reste il est certain que tout ce que les auteurs anciens disent d'Ecbatane & de sa situation, convient parfaitement à Tauris, comme Minadoi le prouve fort au long dans la dissertation qu'il a composée exprès sur ce sujet adressée à Mario Corrado.

On peut encore prendre deux autres routes pour arriver à Tauris. La première par Erivan, en tirant à l'Orient, & passant par Naffivan & Chiulfal, elle est de huit ou neuf jours de marche ; & ce fut celle que choisit le bacha Ferhat, qui fortifia Erivan. L'autre route n'est aussi que de neuf jours de chemin, en prenant par la ville de Van, & le lac d'Actamar, & de-là par Coy, Marant, & Soffian. Ce fut par celle-là qu'Osman Pacha conduisit l'armée Turque. Enfin en sortant de Tauris, & tirant vers le Midi on trouve Salmas, & un peu à l'Est Persépolis, ou Syras ; Casbin, où les rois de Perse font leur résidence, depuis que les Turcs leur ont enlevé Tauris ; ensuite Cassan, & plus loin Hispahan, où l'on ne peut arriver de Tauris qu'en quatorze jours ; enfin la ville d'Heri dans la province qui porte ce nom. Après cette digression je vais reprendre le fil de mon histoire.

Après la reception magnifique que Mustapha avoit faite au prince Maucchiar, ce général se dispoisoit à marcher vers Tiflis, lorsqu'il fut arrêté par une tempête plus violente encore que la première ; Elle étoit mêlée de pluie, de vents furieux, & d'éclairs, & elle dura si long-tems, qu'elle l'obligea de rester encore quatre jours dans son camp. Pendant ce tems-là la corruption se mit dans cette tour, que le Bacha avoit fait élever des têtes des Persans ; & cet amas confus de cadavres, de chameaux, & de mulets morts, dont la plaine étoit couverte, répandit une infection qui empesta tout l'air des environs. Enfin le tems se remit au beau ; l'armée décampa & alla coucher le même jour sur les bords du lac Giol. L'orage avoit tellement rompu les chemins, que les chameaux destinés à porter le bagage, & les chevaux qui traînoient l'artillerie ne pouvoient presque avancer. Le lendemain on arriva à Archicheler,

petite place qui avoit appartenu aux princes de Georgie, & dont les Turcs étoient alors les maîtres, depuis qu'elle avoit été prise par Soliman dans les dernières guerres contre la Perse. Là, comme on étoit en pais d'amis, on séjourna pour donner aux soldats un peu de repos. Pendant ce tems-là Mustapha fit la revuë de son armée, & il se trouva que depuis son départ d'Erzerum il avoit perdu quarante mille hommes qui avoient été tués dans le combat, ou que les maladies & la désertion lui avoient enlevés.

**HENRI**  
**III.**  
1578.

De-là les Turcs se rendirent en deux jours de marche à Triala. On voyoit encore dans ce lieu plusieurs Chapelles & Eglises appartenantes aux chrétiens Latins, qui s'y étoient conservés jusqu'alors depuis le tems de ces fameuses Croisades qui rendirent nos pères plus célèbres en Asie, & sur-tout dans la Syrie & la Palestine, qu'elles ne furent avantageuses à la Religion. En sortant de Triala, l'armée eut à passer une haute montagne fort rude, & alla camper sous une forteresse qui appartenoit aux princes de Georgie. Enfin le lendemain elle arriva à la vûë de Tiflis, que David-Chan, à qui elle appartenoit, & les habitans avoient abandonnée pour se retirer dans les montagnes.

Prise de Tiflis  
par les Turcs.

Dans toute cette marche les Turcs furent fort harcellés par les princes Georgiens qui étoient attachés à la Perse, comme David-Chan, Joseph, & à ce qu'on croit, Alexandre lui-même, fils de Dedesmit, & frère de Maucchiar, qui étoit à la suite de Mustapha. Comme ils connoissoient le terrain, & que les ennemis l'ignoroient, il leur étoit aisé de leur tendre des embuscades à chaque pas. Aussi n'y manquoient-ils point, & dès qu'ils appercevoient quelques pelotons se détacher du gros pour aller au fourage, ils tomboient sur eux, aussi bien que sur tous les traîneurs, que quelque incommodité empêchoit de suivre l'armée, & les enlevoient ou les tailloient en pièces.

Tiflis parut à Mustapha une place qui méritoit d'être fortifiée. Dans cette vûë il fit relever les murs de cette ville, y bâtit une forteresse, & mit dedans cent pièces de canon. Il en donna ensuite le gouvernement à Mahamet Pacha, un des commandans des aventuriers, qu'il laissa dans la place avec une garnison de six mille hommes, composée en partie de troupes qui étoient à la solde du Grand Seigneur, & en partie

des volontaires que cet officier commandoit. Telles furent les expéditions du mois de Septembre.

HENRI

III.

1578.

De-là le général Turc marcha vers la Medie. Cependant l'armée diminuoit insensiblement. Les troupes rebutées des travaux continuels de cette guerre se retiroient sans prendre congé. Les Syriens sur-tout, qui étoient venus d'Alep pour apporter des vivres au camp desertoient par bandes. Un corps de quinze cens hommes de cette nation, commandé par Nassardin Chielebe, fut attaqué dans sa retraite par les Géorgiens, qui le taillèrent en pièces après un combat obstiné. Il n'en échapa que très peu, que la bonté de leurs chevaux sauva. De ce nombre fut le Commandant, qui de-là se rendit à Alep.

Cependant Mustapha, après avoir passé le fleuve qui coule le long des murs de Tiflis & les montagnes, dont cette ville est commandée, alla camper au pied dans une plaine marécageuse. Ce fut là que les députés d'Alexandre, fils de Leventogli vinrent l'informer de l'arrivée prochaine de leur maître. En effet il se rendit aussitôt après au camp des Turcs, où il fut reçu avec les mêmes apparences de joie, & les mêmes honneurs que Maucchiar l'avoit été. Il fit ensuite ses presens au Général, qui lui donna aussi le Calaat; & après que ce Prince l'eut assuré de sa soumission aux ordres du Grand Seigneur, on le congédia, & on le chargea de préparer des provisions pour le retour de l'armée.

De-là Mustapha, après une marche de douze jours, qu'il fit presque toujours dans un terrain humide, arriva sur les bords du Canach, dont j'ai déjà parlé, & campa en deçà, résolu de donner quelque relâche à ses troupes. Dans cet endroit il reçut une députation de la ville de Sechi située sur la frontière du Schirvan, & de la Medie. Elle étoit composée des principaux habitans de cette place, qui venoient lui en apporter les clefs, & se remettre à sa discrétion. Le Bacha les loua de la sage résolution qu'ils avoient prise, leur fit donner à chacun une veste de soie, & les congédia, après les avoir assurés de sa protection.

L'armée avoit véritablement grand besoin de quelque repos. Outre la fatigue d'une si longue marche, il y avoit peu de provisions au camp. Les soldats mouroient de faim, &

étoient presque réduits au desespoir. Il falloit donc trouver moyen de réparer leurs forces, & de ranimer leur courage. Dans ces circonstances on prit quelques espions Perfans, que les ennemis avoient peut-être lâchés à dessein de faire donner les Turcs dans le piège. Ils les informèrent qu'il y avoit des vivres en abondance au-delà du fleuve; & sur cet avis le Général ne fut pas le maître de retenir ses troupes; elles commençoient déjà à murmurer, & il y avoit à craindre qu'elles ne se mutinassent. Ainsi pour prévenir la sédition, Mustapha donna une permission générale d'aller au fourrage, après avoir averti ses soldats de prendre garde à eux, & de ne pas donner imprudemment dans quelque embuscade.

A peine cette permission fut-elle donnée, que dix mille hommes, composés la plupart des valets de l'armée, sortirent suivis d'un grand nombre de chevaux & de chameaux destinés à porter le fourrage. Ils s'avancèrent jusqu'au confluent du Canach & de l'Araxe, qui n'étoit pas éloigné; & après avoir fait leurs provisions, ils se dispoisoient à retourner au camp, lorsqu'ils se virent chargés par Alyculi-Chan, Emanguli-Chan, Serap-Chan, & quelques autres Seigneurs qui s'étoient trouvés au dernier combat qui s'étoit donné le mois d'Août précédent dans la plaine de Chielder. Ils étoient de-là retournés à la Cour, d'où ils avoient eu ordre de se rendre auprès du général de l'armée Perfanne. Ces troupes envelopèrent les Turcs, & les taillèrent tous en pièces.

Le bruit de cette défaite mit l'allarme au camp, où on ne douta pas un moment du malheur qui étoit arrivé. Aussitôt Mustapha rangea ses troupes en bataille, & marcha en diligence au secours de ses gens. S'il arriva trop tard pour les sauver, il fut du moins encore assez à tems pour venger leur mort. Les Perfans ne pensoient qu'à ramasser le butin que les ennemis avoient fait, lorsque le Bacha tomba sur eux avec impétuosité. Dervis conduisoit l'aîle gauche le long de l'Araxe; Beyran commandoit à l'aîle droite, & s'étoit saisi des bords du Canach. Pour Mustapha, il étoit au centre. A cet aspect les Perfans perdirent contenance, & ne tardèrent pas à se repentir de s'être arrêtés si long-tems au butin. Ils voyoient devant leurs yeux ces mêmes ennemis, qui les avoient vaincus peu de tems auparavant venir à eux avec fureur, impatiens

---

HENRI  
III.  
1578.

Rencontre  
des Turcs &  
des Perfans.

de tirer vengeance du sang de leurs camarades , qui fumoît encore. Ils étoient beaucoup inférieurs en nombre ; environnés d'un côté par l'Araxe , & de l'autre par le Canach , ils ne voyoient aucun moyen de reculer , ni aucune espérance de pouvoir penser à la retraite. Dans cette triste situation , les chefs eux-mêmes ne sçavoient quel parti prendre. Les uns ne comptant que sur leur bravoure , & ne pensant plus qu'à mourir généreusement les armes à la main , se disposoient à se battre jusqu'à la dernière extrémité. D'autres au contraire , moins sensibles à l'honneur qu'au bien du royaume , prétendoient qu'on ne devoit pas risquer aussi imprudemment le salut de l'Etat , dont ce combat alloit décider. Dans cette diversité d'avis ils furent chargés par les Turcs , & cette brusque attaque ne leur donnant pas le tems de se déterminer à aucune résolution dont tout le monde pût profiter , chacun pensa à se sauver du mieux qu'il put. Tocmasès lui-même se jeta le premier dans le Canach , suivi d'Emir-Chan , & de tous les Seigneurs & principaux Officiers de l'armée ; & comme ils montoient des chevaux vigoureux , ils abordèrent à la nage de l'autre côté du fleuve. Une infinité d'autres suivirent leur exemple , & n'eurent pas le même bonheur. Comme ils n'étoient pas si bien montés , les forces manquèrent à leurs chevaux , & ils périrent dans le fleuve. Ce funeste succès découragea ceux qui étoient prêts , comme eux , de tenter le même fort ; & ils jugèrent qu'il valoit encore mieux pour eux se faire tuer les armes à la main , que de se noyer. Dans cette résolution ils tinrent ferme , & le desespoir leur donnant de nouvelles forces , ils combattirent encore assez long-tems avec beaucoup de vigueur. Enfin accablés par le nombre , ils furent tous , ou passés au fil de l'épée , ou faits prisonniers par les Turcs , après avoir vû ce petit coin de terre teint d'abord du sang de leurs ennemis , & couvert ensuite du leur & de celui de leurs camarades. Il est certain qu'il y eut ce jour-là plus de vingt-cinq mille hommes de tués. Le nombre de ceux qui périrent dans le Canach fut encore fort grand. Les Turcs , outre les dix mille hommes qu'ils avoient envoyés au fourrage , perdirent de leur côté trois mille soldats dans cette dernière action.

Tocmasès écrivit aussitôt après à Hodabendes la nouvelle

de ce mauvais succès, de façon cependant à diminuer l'idée de la perte qu'il avoit faite, en exagérant celle de l'ennemi. Il mandoit au Roi, qu'à la vérité il avoit été vaincu par le nombre; mais que l'armée Turque étoit si fort affoiblie, qu'il l'avoit mise hors d'état de rien entreprendre davantage; qu'elle étoit accablée de fatigues, de langueurs, & de misères; qu'il n'y avoit pas dedans, un seul homme qui ne fût chargé de blessures, & que si on lui envoyoit à tems de nouveaux secours, il comptoit encore la défaire, avant qu'elle pût songer à se rapprocher de son païs. Ensuite il se retira dans son gouvernement d'Erivan. Quelques autres Seigneurs suivirent son exemple, & en attendant de nouveaux ordres de la Cour, Emanguli-Chan retourna à Genge, & Serap-Chan à Nassivan.

D'un autre côté, Mustapha résolu de ne perdre aucun des avantages que ce dernier succès pouvoit lui faire espérer, marcha sur le champ vers le Canach; & il fit publier ordre à toutes ses troupes de se tenir prêtes à passer ce fleuve le lendemain. Cette nouvelle résolution du général Turc excita un murmure universel; toute l'armée s'assembla autour de sa tente, prête d'en venir contre lui aux plus fâcheuses extrémités. Ce contre-tems ne déconcerta point le Bacha; il se presenta à ses troupes, les encouragea, leur reprocha leur lâcheté; leur remontra: Qu'il n'y avoit point d'homme de cœur qui ne dût préférer la gloire à sa propre conservation, & que ce n'étoit point en passant sa vie dans la mollesse & les délices qu'on y arrivoit, mais en s'exposant aux plus grands travaux, & en bravant tous les dangers: Qu'au reste il n'étoit que le ministre des ordres de leur maître, auxquels elles étoient obligées de se soumettre; qu'ainsi il étoit résolu, quoiqu'il en pût arriver, de tenter le passage du fleuve le lendemain, & que s'il avoit le malheur de périr dans cette entreprise, il les prioit de retirer son corps du milieu des flots, & de le faire passer sur le rivage opposé, afin qu'on pût dire qu'il étoit venu à bout, du moins après sa mort, de ce qu'il ne lui avoit pas été possible d'exécuter pendant sa vie; & pour apprendre par là à tous ceux, qui, comme lui, se trouveroient à la tête des armées Ottomanes, à ne point ménager leurs jours lorsqu'il s'agit de procurer la gloire de l'Empire, & d'obéir aux ordres du Souverain.

---

HENRI  
III.  
1578.

**HENRI**  
**III.**  
**1578.**

Mustapha congédia ses soldats avec cette réponse ; & dès le lendemain il se jeta le premier dans le fleuve à la tête de tous les Bachas , & des principaux Officiers , suivis des valets & des esclaves. Cette première troupe passa sans accident. Tout le reste de l'armée imita aussitôt l'exemple de son Général. Mais le passage se fit avec si peu d'ordre , comme il ne pouvoit guères manquer d'arriver dans une si grande multitude , qu'il y périt près de huit mille hommes. Leunclavius fait monter jusqu'à dix-sept mille le nombre de ceux qui furent emportés par les flots , sans compter les chevaux , les chameaux & les mulets. Ainsi comme les Turcs ne pouvoient se prévaloir , d'avoir eu sur terre quelques jours auparavant aucun avantage sur leurs ennemis , leur perte égala encore ce jour là sur les flots celle que les Persans y avoient faite alors. La nuit qui survint obligea de laisser le bagage , l'argent & l'artillerie de l'autre côté du fleuve. Tout cela passa le lendemain avec le reste des troupes ; & il n'arriva alors aucun malheur , parce que les Turcs s'étoient assurés du passage aux dépens de leurs camarades.

Les Turcs après avoir ainsi traversé le Canach , séjournèrent au-delà , afin de prendre un peu de repos. Ensuite l'armée se remit en marche , & entra d'abord dans un pais stérile & dénué de tout. Ces tristes objets rejetterent les troupes dans le desespoir. Elles se plaignoient hautement de ce qu'on ne se contentoit pas de les exposer au fer de leurs ennemis ; qu'elles se voyoient encore obligées de courir tous les jours de nouveaux dangers , & qu'elles avoient un Général impitoyable , qui sembloit prendre à tâche de les faire mourir de misère & de faim. Mais dès le lendemain toutes ces plaintes s'évanouyrent , lorsque de cet affreux désert elles passèrent dans des campagnes fertiles , couvertes de toutes sortes d'arbres & de fruits. Cette vûë réjouit le soldat , & ranima toutes ses espérances.

De-là Mustapha vint à Eres , qui est la première ville du Schirvan , que l'on trouve en sortant de la Georgie. La plus grande partie des habitans l'avoit abandonnée pour suivre Samir-Chan , qui en étoit gouverneur. Ce Seigneur , aussitôt qu'il avoit été informé de l'approche des Turcs , avoit fait faire le dégât dans tous les environs , & s'étoit retiré dans les  
montagnes

montagnes voisines avec Ares-Chan gouverneur de Scamachie, & tous les autres grands Officiers de cette province, résolus d'attendre des événemens quelque occasion qui les mît en état de prendre leur parti. Ainsi les Turcs n'eurent pas besoin de mettre la force en usage pour se rendre maîtres de cette ville; & le soldat ne s'y enrichit pas beaucoup, parce que long-tems auparavant les habitans avoient eu la précaution de mettre à couvert ce qu'ils avoient de plus précieux. L'armée séjourna dans cette place pendant vingt-deux jours, que Mustapha employa à la faire fortifier, & à y élever une forteresse, dont il confia le commandement au bacha Caïtas, un des commandans des Avanturiers, avec une garnison de deux cens Arquebusiers, & de cinq mille hommes. Ensuite il nomma gouverneur général du Schirvan le bacha Osman, qui commandoit aussi les Avanturiers, & il le déclara Visir de la Porte; dignité que ceux qui sont à la tête des armées Ottomanes ont droit de conférer pendant tout le tems que dure leur expédition. Il le chargea en même tems de se rendre maître de Scamachie capitale de la province, qui n'est pas fort éloignée d'Eres. Le Général lui donna dix mille hommes de troupes pour exécuter ce projet, avec ordre de marcher ensuite contre Derbent.

Cette ville située sur la mer Caspienne portoit autrefois, selon quelques-uns, le nom d'Alexandrie. Aujourd'hui elle s'appelle encore Temircapi, c'est-à-dire, les portes de fer, parce qu'elle est bâtie au milieu de ces défilés, que les Princes voisins fermoient autrefois avec des portes, & où ils mettoient garnison pour arrêter les courses des Scythes qui se répandoient par-là dans tout l'Orient. Osman eut ordre d'y attendre l'arrivée des Tartares qu'Amurath avoit mandés, & qui probablement devoient alors être en marche pour joindre l'armée Turque. A l'approche d'Osman le peu d'habitans qui étoit resté dans Scamachie lui en ouvrit les portes. Le Bacha d'un autre côté les traita avec beaucoup de douceur, & empêcha qu'on ne leur fît aucune violence, persuadé que cette conduite engageroit peut-être quelques autres villes à les imiter. Ses espérances ne furent point trompées. Peu de tems après, ceux de Derbent, qui, quoique soumis aux Persans, étoient cependant d'une Religion différente,

---

HENRI  
III.  
1578.

**HENRI**  
**III.**  
**1578.**

résolurent de suivre l'exemple de leurs voisins ; & gagnés par la clémence dont Osman avoit usé à leur égard, ils lui envoyèrent des députés pour lui marquer qu'ils se soumettoient à ses ordres. Sur ces nouvelles Mustapha, après avoir mis en état la nouvelle forteresse qu'il faisoit élever à Eres, & qui étoit déjà avancée, & avoir laissé dans cette place une bonne garnison, se rendit enfin aux prières des Janniffaires & des troupes de la Grece. L'hyver approchoit ; ainsi il résolut de retourner à Erzerum, & de prendre sa route par le païs du prince Alexandre, fils de Leventogli, comme ils en étoient convenus.

Retour de  
 l'armée Tur-  
 que,

Le premier jour de sa marche il alla camper au pied d'une montagne fort rude. De-là il envoya devant des charpentiers & des pionniers pour faire un pont sur le Canac, afin que son armée pût passer ce fleuve commodément & sans danger. Ensuite il fit sçavoir son arrivée à Sahamal. Sur cet avis ce Prince descendit aussitôt de ses montagnes, & vint se rendre auprès du général Turc. Il le complimenta d'abord sur ses succès, après quoi il lui marqua qu'il remettoit ses Etats sous la protection du Grand Seigneur. Le Bacha lui fit ensuite donner le Calaat, & le congédia.

Comme la nuit étoit fort sereine, Mustapha continua sa marche, & s'aperçut le matin qu'il étoit entré dans le païs du prince Alexandre, fils de Leventogli, par l'abondance des rafraîchissemens qui vinrent à son armée. De son côté il défendit à ses troupes de faire aucun dégât dans la campagne. Sur sa route il reçut des députés du Prince, qui lui apportèrent des presens de la part de leur maître, & le prièrent de l'excuser s'il ne se rendoit pas en personne auprès de lui, parce qu'il étoit incommodé, l'assurant d'ailleurs de son parfait dévoïement. Le général Turc parut se contenter de cette excuse, & laissant sur sa gauche Zaghen, lieu de la résidence de ce Prince, il se rendit à Tiflis. Là il trouva la garnison dans un état pitoyable. Les soldats mouraient de faim, & étoient réduits à la dernière extrémité, obligés de manger les chats, les chiens, & jusqu'à des peaux de brebis, pour se soutenir. Ils n'accusoient de leur misère que leur Gouverneur, qui par une sévérité outrée ne vouloit pas leur permettre de sortir de la place pour aller au fourrage, sous prétexte qu'il y

avoit à craindre qu'ils ne donnassent dans quelque embuscade. Dans le fond il n'étoit si rigide, que parce qu'il appréhendoit qu'ils ne consumassent les fruits des environs, qu'il avoit cependant grand soin de recueillir & de ferrer dans ses magasins. Mustapha les consola, il leur fit donner des rafraîchissemens, & leur promit qu'ils seroient mieux traités dans la suite.

Après avoir passé deux jours à Tiflis, les Turcs en partirent, & traversèrent la plaine qui est au-dessous de cette ville, où ils mirent tout à feu & à sang. Ils épargnèrent seulement les tombeaux des ancêtres de Simon, proche desquels ils allèrent camper. Le lendemain l'armée marcha par des chemins inaccessibles, remplis de montagnes & de vallons impraticables. Outre les autres incommodités du voyage, les troupes avoient beaucoup à souffrir de la neige qui tomboit en abondance, & que le vent leur jettoit au nez; en sorte que pendant trois jours on perdit beaucoup de chameaux, de chevaux, & de mulets, sans parler des hommes. Car la saison étoit si rude, que plusieurs, sans se mettre en peine du danger qu'ils couroient de donner dans quelque parti ennemi, alloient chercher une retraite loin du camp. Les Georgiens prirent cette occasion pour les attaquer au moment qu'ils y pensoient le moins. Comme ils connoissoient parfaitement tout le país, ils allèrent déloger Hassan Bacha dont ils tuèrent les domestiques, & ils enlevèrent tout son bagage, qui étoit d'un prix très-considérable; à peine lui-même se seroit-il sauvé, s'il n'eût été promptement secouru par Hala commandant des Spahis, qui le retira de leurs mains, & le conduisit à la tente de Beyran Bacha, où il fut en sûreté.

De-là les Turcs allèrent camper à Chiurcala, & on envoya au fourrage presque tous les valets de l'armée. Ensuite Mustapha reçut des députés d'un certain prince de Georgie parent de Simon, qui lui demandèrent de la part de leur maître la permission de le venir saluer. Il la leur accorda: mais personne ne parut, & la suite fit connoître que ces députés étoient de véritables espions, qui ne s'étoient rendus au camp que pour sçavoir ce qui s'y passoit. Ils allèrent informer les ennemis de la marche de ceux qu'on avoit envoyés au fourrage, & ils furent tous taillés en pièces. Ainsi depuis ce jour la

---

HENRI  
III.  
1578.

HENRI  
III.  
1578.

disette fut grande dans les troupes , parce que les ennemis étoient les maîtres de tout le païs qu'elles traversèrent , jusqu'à ce qu'elles arrivassent sur les frontières des Etats de la princesse Dedesmit. Là il fallut encore camper , & passer la nuit dans des défilés coupés par l'Araxe , qui dans cet endroit fait mille replis sur lui-même , & roule ses eaux avec fracas sur ces rochers. Le lendemain on fut obligé de traverser des précipices affreux , & de marcher le long des bords de ce fleuve , qui étoient tout glacés , en sorte que plusieurs chameaux , chevaux , & mulets s'y précipitèrent.

Enfin on arriva à Altuncala , lieu de la résidence des Princes de ce petit Etat ; & les troupes , après avoir essuyé pendant six jours toutes les fatigues d'une route pénible jointes aux incommodités de la disette , trouvèrent de quoi se dédommager dans cette place , où Dedesmit leur avoit préparé des vivres en abondance. Cette Princesse y vint saluer Mustapha , à qui elle présenta Alexandre son fils aîné. Ce Général fit beaucoup d'honnêtetés à cette Princesse , & il voulut qu'elle fût assise à côté de lui dans toute cette entrevûë , pendant laquelle il fit venir Maucchiar qui rendit compte à sa mère des bontés que le Bacha avoit eues pour lui dans tout ce voyage. De là Mustapha , après avoir fait beaucoup de caresses à Alexandre , prit occasion de prier la Princesse de le lui laisser , en lui faisant entendre que son dessein étoit de l'envoyer à Constantinople avec son frère , & des lettres par lesquelles il informeroit le Grand-Seigneur de l'attachement que la mère & les fils avoient pour les intérêts de l'Empire , & en l'assurant que le Sultan feroit certainement beaucoup d'accueil aux deux jeunes Princes. Quelque peine que cette proposition fit à Dedesmit , cette Princesse sage & courageuse sçut cependant se contenir. Elle fit réflexion que , quoique née libre , la démarche qu'elle faisoit en faveur de ce Barbare , étoit le premier acte qui marquoit son esclavage & la perte de sa liberté ; que d'ailleurs un de ses fils étoit déjà entre les mains des Turcs. Ainsi elle se composa & répondit avec une feinte joie que le Grand-Seigneur étoit le maître de disposer de tout ce qu'elle avoit. Elle finit par prier le Bacha de prendre ses deux fils sous sa protection. C'étoit le seul service qu'elle fût encore en état de leur rendre.

Après avoir ainsi congédié cette Princesse, & donné dans ce lieu deux jours de repos à ses troupes, Mustapha leur fit prendre la route de Chars. Comme il n'y avoit plus d'ennemis à craindre, elles ne gardoient plus tant d'ordre, & même pour la commodité des logemens, elles marchaient par pelotons. Le premier jour elle campèrent à Clisca, petite place qui dépendoit encore de Dedesmit. Cependant les Turcs n'ayant plus la faim ni d'ennemis à combattre, eurent beaucoup à souffrir de la rigueur du froid, qui en fit périr plusieurs dans cette marche. Enfin ils sortirent des terres de Géorgie, & se rendirent en deux jours à Bucardachan, où ils célébrèrent avec leurs cérémonies ordinaires la fête du Ramadan, qu'ils avoient été obligés de différer. De là en quatre jours de marche ils arrivèrent avec beaucoup de joie à Erzerum, où les troupes furent licenciées.

De cette ville Mustapha écrivit à Amurath pour lui rendre compte de ses succès, dont il tâchoit de lui donner une fort grande idée; il lui marquoit: Qu'il s'étoit rendu maître de Tiflis qu'il avoit la vanité de comparer à Damas: Qu'il avoit remporté deux grandes victoires sur les Persans, soumis toute la Géorgie à l'empire Ottoman, arrêté avec le plus grand bonheur du monde la mutinerie des Jannissaires & des troupes de la Grèce, fortifié Eres dont il avoit confié la garde à Caïtas Bacha, & réduit à l'obéissance de Sa Hauteffe les villes de Derbent & de Scamachie, dont il avoit donné le gouvernement à Osman. Il ajoûtoit, qu'il jugeoit à propos de fortifier Chars, parce qu'on trouvoit dans cette place des provisions en abondance, & que sa situation étoit fort avantageuse pour faire entrer des troupes en Perse, par l'Arménie & la Georgie. En même tems il envoya à la Porte Alexandre & Maucchiar, qu'il recommanda au Sultan, en faisant l'éloge de leur attachement & de celui de Dedesmit leur mère, aux intérêts de l'Empire. Cependant il avertissoit aussi le Grand-Seigneur d'avoir plus d'attention pour Maucchiar, & de le mettre sur le trône préférablement à son frère, parce qu'il paroïssoit mieux disposé, qu'il s'étoit offert de lui-même dès son entrée dans le païs, à servir sous lui, & qu'on avoit de justes raisons de croire qu'Alexandre étoit de concert avec ceux qui avoient taillé en pièces les dernières troupes qu'on

**HENRI III.** 1578. avoit envoyées au fourrage. La nouvelle de ces succès fit beaucoup de plaisir à Amurath, & lui donna de grandes espérances pour l'avenir. Ainsi il eut soin qu'on travaillât en diligence à faire tous les préparatifs nécessaires pour la continuation de cette guerre, remettant à donner quelques avis au Général, lorsqu'il les jugeroit convenables.

Cependant depuis le départ de Mustapha, Osman attendoit l'arrivée des Tartares qui devoient venir le joindre. Je crois qu'on ne me sçaura pas mauvais gré, avant que de continuer ma narration, de donner à cette occasion une idée de l'origine de ces peuples, de leurs mœurs, & de leurs usages, tant dans la paix que dans la guerre.

Description  
de la Tartarie.

Les Tartares habitent ces vastes déserts qui s'étendent dans la Scythie, au Nord de l'Asie & de l'Europe. Ces peuples n'avoient autrefois qu'un seul Chan ou Seigneur; mais aujourd'hui cet Empire est fort partagé, & ils reconnoissent plusieurs maîtres. Les plus voisins de la Pologne, qui se voit sans cesse exposée à leurs courses continuelles, sont les Tartares d'Europe, dits communément les Tartares de Precops, ou petits Tartares. Ceux-ci habitent le Niester & les montagnes de la Bessarabie, ou de la basse Valachie, sur les bords du lac Vidovo & de la mer Noire, où ils sont maîtres de Bialogrod; & s'étendant ensuite dans ces vastes plaines qui sont au delà du Niester, entre ce fleuve & le Bog, ils possèdent la célèbre ville & la forteresse d'Oczakow, à qui Pline & Ptolomée donnoient anciennement le nom d'Olbiopolis, & qui est située à l'embouchure du Nieper, un des fleuves du monde le plus large & le plus rapide, qui va se jeter dans le golphe de Negropoli. A quatre milles au dessus d'Oczakow, le Nieper reçoit le Bog, que Martin Bronovius croit être l'ancien Hypanis; auquel cas il faudroit corriger les cartes de Ptolomée qui place ce fleuve vers l'Orient au delà du Nieper, puisque le Bog se jette dans ce fleuve du côté de l'Occident. Dans ces solitudes affreuses on trouve les plaines de Sauran & des Circasses, & au delà du Nieper, les Tartares d'Ossow, ainsi appelés de la ville & citadelle qui portent ce nom, & qui sont situées à l'endroit où le Tanaïs, qu'on appelle aujourd'hui le Don, va se jeter dans les Palus Méotides, maintenant nommés la mer de Zabacche. De là

jusqu'à la presqu'Isle de Fridonisi, que forment le Nieper & le golphe de Negropoli, & que les anciens nommoient le *Cours d'Achille*, on compte trente milles de país, où l'on ne voit que des chaumières & des cabanes habitées par les Tartares.

---

HENRI  
III.

1578.

Ces provinces confinent à la presqu'Isle de Crimée. Ce país, qui est un peu moins grand que la Morée, & que les anciens appelloient la Chersonese Taurique, fut longtems habitè par des peuples qui s'étoient rendus l'horreur du genre humain, par la coûtume barbare qu'ils avoient de massacrer & de sacrifier à leurs Dieux, les étrangers qui abordoient dans cette contrée. On trouve en y entrant Precopski, d'où les Tartares Précopites ont tiré leur nom, & qui selon quelques-uns porta autrefois, d'abord celui d'Heracleotide, & ensuite ceux d'Eupatorie & de Pompeiopolis. Cette ville a un Gouverneur perpétuel, qui parmi ces peuples porte le titre de Beg, & qui est nommé par le Chan des Tartares, pour garder les passages du Nieper & du Don. Elle est aussi défenduë par une bonne garnison, & fortifiée d'un fossé soutenu de dix-sept tours, bâties autrefois sous le règne de Sachinbgier-Chan, roi de cette presqu'Isle, qui remporta une victoire mémorable proche de Précopski, sur les Tartares Nohaycensés ou de Nogais, habitans des bords du Don du côté de l'Asie, qui ne vouloient pas le reconnoître.

C'est là qu'est le rendez-vous des troupes, lorsque le Chan ou Kan des Tartares se dispose à marcher à quelque expédition. Au reste il faut remarquer que ces Princes ne peuvent entreprendre aucune guerre que de l'aveu & avec la permission du Grand-Seigneur, si ce n'est contre les Moscovites. C'est une loi qui leur fut imposée par le Sultan Selim, lorsqu'il fit la conquête de ce país, & soumit ses Souverains à l'obéissance de l'empire Ottoman. On trouve encore dans cette presqu'Isle, outre Précopski, Beccafarai qui en est comme la Capitale, & le lieu de la demeure du Prince : Salatic ne fait presque qu'une même ville avec elle, & à quelque distance de là on voit un village nommé Sortassé, qui est devenu célèbre depuis que les ambassadeurs de Pologne, de Moldavie & de Moscovie, y font leur résidence. La plupart des habitans de cet endroit sont Chrétiens, & Genoïs d'origine, & ils y ont une Eglise où ils font encore l'Office divin.

**HENRI**  
**III.**  
**1578.**

La forteresse de Crym n'est pas non plus fort éloignée de cette Capitale. C'est le seul endroit du pays où on batte monnoye, encore n'y fait-on que des pièces d'argent ; car par le traité que Selim passa avec cette nation après l'avoir subjuguée, tout l'or qui se trouve dans cette contrée appartient au Grand-Seigneur. C'est dans cette forteresse que le Sar, ou Prince du pays, fait enfermer ses femmes lorsqu'il part pour quelque expédition.

Outre ces villes qui sont bâties dans les terres, la Crimée a encore plusieurs places sur la côte. Une des principales est Caffa, à qui les anciens donnèrent le nom de Théodosie, & qui est une colonie des Genoïs. Sa rade & son commerce l'ont renduë célèbre, & les Turcs en partagent le gouvernement avec les Tartares. On voyoit encore de nos jours dans une des Eglises de cette ville une bibliothèque nombreuse, composée de plusieurs anciens livres très-curieux ; mais l'avarice ou le dérèglement des Ecclésiastiques du rit Latin, qui la desservoient, les en a fait chasser, & elle a été donnée aux Arméniens. On trouve encore sur la côte les villes de Suda-gra qui est défenduë de trois forteresses, de Jamboli, d'Ingermen, & de Corfune qu'on appelloit aussi autrefois la ville de Chersonese.

Cette dernière place étoit anciennement fort célèbre pour la beauté de ses édifices, pour les monumens de marbre dont elle étoit ornée, & la magnificence de ses Eglises. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un amas confus de ruines & de décombres, depuis que les Turcs & les autres nations, sous la domination desquelles elle a passé successivement, en ont enlevé ce qu'il y avoit de plus beau, soit en marbre ou en airain de Corinthe. Il y a encore quelque reste de Chrétiens, qui sur la foi d'une ancienne tradition, tiennent pour un fait certain, qu'Ulodimir roi de la petite Russie fit transporter à Kiovie deux portes & deux statues d'airain de Corinthe, qui étoient dans l'église du Monastère de cette ville, & qu'elles furent transférées à Gnesne, où ils disent qu'on les voit encore aujourd'hui à la porte de la Cathédrale, par Boleslas II. roi de Pologne : Que ce roi Ulodimir avoit conquis cette place sur Jean Zimisca empereur de Constantinople : Que dans la suite il épousa la princesse Anne, sœur des empereurs Basile & Constantin,

Constantin , & se convertit à la religion Chrétienne , & qu'ayant reçu le Baptême à la manière des Grecs dans ce même Monastère , par les mains d'un patriarche de Constantinople , qu'ils ne nomment point , il réunit cette place à l'Empire. Devant cette ville on trouve le cap Rosaphar , que Strabon appelle cap Parthenien ; ensuite la ville de Mancup , & enfin Collovie , en tirant vers le golphe de Negropoli.

La vigne produit dans ce pais-là du raisin en abondance , naturellement & sans être cultivée , & la terre n'attend point le soin du laboureur pour porter des fruits. Les pâturages y sont très-gras & couverts d'une infinité de bestiaux. Ce sont de vastes prairies toujours vertes , même au milieu de l'hiver , qui ne produit dans ces contrées ni neiges , ni glaçons , ni frimats , en sorte que le climat contribü beaucoup à la fertilité de la terre. Cependant au milieu de cette abondance , ces peuples portent la tempérance jusqu'à l'excès , & conservent par leur frugalité une santé forte & robuste. On ne connoît chez eux ni le luxe , ni la délicatesse. L'ivrognerie est parmi eux un grand crime , & on y punit de mort l'adultère , qui est une des suites ordinaires de la débauche.

Ils suivent dans le gouvernement ces deux grands principes qui sont le fondement de la justice , sçavoir : de ne faire de mal à personne , & de travailler au bien de la société. Ce qu'il y a de plus étonnant , c'est que le vol est inconnu au milieu de cette nation féroce & barbare , accoûtumée à ne vivre que de guerre & de brigandages. On ne perd jamais rien parmi eux , & on voyage avec plus de sûreté au milieu de ces déserts , que dans les provinces & les villes les plus peuplées. aussi les armes sont elles défenduës chez eux. Ceux qui en portent sont traités comme assassins , & ils ont des règles fixes pour le châtiment des autres crimes , qu'ils punissent très-sévèrement.

Les Prêtres de la secte Mahométane sont chez eux les dépositaires & les interprètes des loix. Une des principales fonctions de leur Kan ou Sar , est de rendre la justice , & il s'y rend fort assidu. Il est alors assisté du Généralissime de ses armées , qui porte chez ces peuples le titre de *Galga* , & qui est assis à sa droite : c'est toujours celui des frères du Prince qui est le plus âgé. A sa gauche il a ses enfans appellés Soudans ,

HENRI  
III.  
1578.

qui prennent séance avec lui dès qu'ils sont en âge, & quelques-autres Conseillers à qui cette nation donne le nom d'*Atales*. Le Prince ne prononce qu'après avoir pris les avis de l'assemblée, & personne n'ose sortir de là que l'affaire ne soit finie. Les Nobles qu'ils appellent *Murzes*, ont encore dans les villes un tribunal particulier dont les juges portent le nom d'*Haionats*; ces Magistrats sont admis à la table du Prince, & cet honneur qui est une récompense de la bravoure, ne se prodigue point aux personnes d'un mérite médiocre.

Au reste, ceux qui parmi eux ont le plus d'esclaves, sont les plus considérés. À la mort tous leurs enfans héritent. Le fils aîné prend les plus belles armes & le meilleur cheval de son père; c'est tout l'avantage qu'il a: le reste est partagé également. Pour ce qui est de la tutelle, elle est dévolue aux oncles. On choisit parmi les frères du Prince, celui qui a le plus de réputation de bravoure, pour en faire son héritier présomptif. On lui donne le titre de *Galga*, & à la mort du Kan, c'est lui qui lui succède à la couronne: à son défaut, c'est le fils aîné du Roi qui hérite.

Le Prince n'a point chez ces peuples de domaine particulier, & les tailles, ni les impôts ne grossissent point ses revenus: seulement chaque puits que l'on creuse lui doit un cheval. Outre cela il partage avec les Turcs les droits qui se lèvent dans ses ports sur les marchandises étrangères. Tous les métaux lui appartiennent, à l'exception de l'or, qui par les traités doit être réservé pour le Grand-Seigneur. Il a aussi la dixme de tous les fruits qui se recueillent sur ses terres. Il tire encore un droit sur tous les prisonniers, qui est de trois sequins pour chaque prisonnier de marque, & un sequin par tête pour les autres. D'ailleurs la nation est obligée d'entretenir sa maison & de lui faire son équipage lorsqu'il va à la guerre. Enfin comme son fils est toujours en ôtage à la Porte, les Turcs à leur tour lui payent cinq mille cinq cens écus d'or par an.

Avec des revenus si peu considérables, il est étonnant combien ce Prince peut mettre de troupes sur pied. Elles passent les armées Chrétiennes les plus nombreuses. Lorsqu'il veut aller à la guerre, il fait sçavoir ses intentions. Aussitôt tout le monde monte à cheval; on ne laisse dans chaque cabane

qu'un seul homme pour garder la maison, & le Prince se voit en un instant à la tête de cent cinquante mille chevaux. Lorsque les Tartares Circassés & ceux d'Astracan se joignent à cette armée, ce qui arrive assez souvent; toutes ces troupes réunies forment deux cens mille hommes. Au reste il y va de la tête à ne pas se trouver au rendez-vous.

Dans leurs expéditions ils mènent chacun plusieurs chevaux, & entrent d'abord sur les terres ennemies, pour ne pas être obligés de ravager eux-mêmes leur propre pays. Chaque soldat porte avec lui des vivres pour trois mois. Ils consistent en viandes fumées, en ail, en fromages, & en certaines racines qui leur tiennent lieu d'aromates, & que nos François appellent ordinairement, pour cette raison, racines Tartares. Ceux qui sont à leur aise font des provisions un peu plus amples. Pour le pain & le vin ils s'en mettent peu en peine, toute eau leur est bonne, & ils croient que la plus mauvaise ne sauroit incommoder, pourvu qu'on ait la précaution de prendre un peu d'ail auparavant. Un cheval porte leurs provisions avec quelques bâtons qu'ils dressent dans l'occasion en forme de pavillon. Ils les couvrent ensuite de paille, d'herbe, ou de gazon. Dans le besoin ils dorment fort bien la tête cachée sous la selle de leurs chevaux & le reste du corps à l'air. Ils ont d'autres chevaux pour porter leur arc & leurs flèches; pour eux, ils montent d'abord les plus mauvais. Lorsqu'ils sont fatigués ils mangent de l'ail & de ces racines, dont je viens de parler, cela suffit pour les délasser & les fortifier. Au lieu de vin, ils boivent du sang & quelquefois aussi du lait de cavalle, c'est leur grand regal; ils trouvent qu'il apaise la faim, désaltère & rafraîchit. Ils n'ont pour drapeaux que des queue's de cheval attachées au bout d'une lance; excepté cependant l'étendart du Prince que le Grand-Seigneur lui envoie, & qui est de brocard. Au reste ils n'ont point de marches réglées ni d'ordre de bataille. Ils forment un gros au milieu duquel le Prince est enfermé, & campent dans les endroits où ils trouvent du fourrage.

Il n'y a point de fleuves, quelque larges & rapides qu'ils soient, qui soient capables de les arrêter, tant ils sont bons nageurs, eux & leurs chevaux. Lorsqu'ils ont à passer quelque rivière large & profonde, ils mettent leur selle & leur

HENRI  
III.  
1578.

**HENRI**  
**III.**  
**1578.**

équipage sur un lit de jonc & de roseaux, qu'ils attachent à la queue de leur cheval. Ensuite se prenant d'une main à ses crins, de l'autre ils prennent une baguette qui leur sert comme de gouvernail pour le diriger vers le rivage où ils veulent aborder, ou bien ils le laissent aller au courant. Dans les endroits où l'eau est basse ils remontent sur leurs chevaux, & s'arrêtent un moment pour leur laisser reprendre haleine. Pour le Prince, ils le mettent sur un siège de jonc attaché à la queue de plusieurs chevaux. Ont-ils quelque bras de mer à traverser? ils tuent leurs chevaux les plus mauvais, les écorchent, retournent leur peau qu'ils enduisent de graisse, ensuite la coufent avec les crins, & font en peu de tems une barque dont le corps n'est formé que des côtes même des chevaux tués, capable de tenir huit personnes, qui mènent encore à côté chacun leur cheval par la bride. Pour passer leurs chariots ils en ôtent les roues, les mettent sur plusieurs paquets de jonc, & les lient ensuite à la queue de leurs chevaux, qu'ils font conduire par quelque habile nageur, tandis qu'ils sont aussi tranquilles sur cette machine flotante que dans le meilleur vaisseau. Que s'ils trouvent quelque mauvais pas, ils marquent cet endroit avec de l'herbe, afin d'avertir ceux qui les suivent de l'éviter. Ils se servent aussi de ces signaux sur terre pendant le jour. La nuit ils font comme sur la mer, ils réglent leur marche sur l'étoile polaire.

Les armes les plus en usage parmi eux sont l'arc & le cimeterre. Ils portent encore à la guerre une masse d'armes & un boulet de fer pendu à une corde longue de plusieurs aulnes. Pour la lance, ils ne s'en servent guères, non plus que de nos arquebuses, qui, disent-ils, coûtent plus à entretenir qu'elles ne valent; aussi les réservent-ils pour la chasse. Lorsqu'ils sont en pais ennemi, autant d'hommes qu'ils rencontrent ils les massacrent, de peur qu'ils ne découvrent leur marche. Du reste ils ne maltraitent ni les femmes ni les enfans. Ils ne pensent point non plus à piller, ni à faire de prisonniers, que lorsqu'ils sont sur leur retour; mais si on ne fait des conventions avec eux, ils mettent tout à feu & à sang.

Ces peuples ne risquent pas témérairement une bataille; & ils consultent beaucoup pour cela les jours heureux & malheureux. Ils en viennent aussi fort rarement à une action

générale. Ce ne font pour l'ordinaire que quelques détachemens qui se battent en voltigeant, & qu'ils soutiennent par de nouvelles troupes lorsqu'ils les voient ferrés de près. Mais lorsqu'ils sont obligés d'en venir aux mains, ils vont à la charge avec de grands cris, & donnent tous ensemble sur l'ennemi.

A la fin d'une expédition, avant que de se séparer, les troupes s'arrêtent sur la frontière. Là on examine la perte que chacun a pu faire dans cette guerre, le Prince règle les dédommagemens, & ce qu'il ordonne est pris sur la masse commune du butin que l'on a fait, le reste est partagé également entr'eux. Il y va de la vie à vouloir rien cacher de ce qui a été pris sur l'ennemi; aussi se battent-ils plutôt pour vaincre que pour s'enrichir.

Au reste, autant que ces peuples sont à charge à leurs voisins & redoutables à leurs ennemis, autant sont-ils paisibles entr'eux. La vie qu'ils mènent dans leur pays est en effet très-innocente. L'hiver, pour se mettre à couvert de la rigueur du froid & des injures de l'air, ils habitent dans des cabanes bâties de roseaux, qu'ils enduisent & couvrent de bouë ou de limon, ou même des excréments de leurs troupeaux & des autres animaux. Ces cabanes sont répandues çà & là dans ces vastes plaines dont j'ai parlé. Dès le commencement d'Avril ils se remettent en marche avec leurs femmes, leurs enfans, & toute leur famille, menant avec eux leurs esclaves & leurs troupeaux, & campent pendant tout l'Été dans des pavillons ronds, portés sur deux rouës qui peuvent à peine contenir cinq personnes, en sorte qu'on diroit qu'ils demeurent dans des chariots, ce qui leur avoit fait donner par les anciens le nom d'Hamaxobiens.

C'est de cette nation que sortit Tamerlan, ce fameux vainqueur de l'Orient, qui mérita le titre de fleau de Dieu, qu'Attila roi des Huns s'attira par ses ravages. C'étoit un homme fort laid, boîteux, & qui n'avoit pas d'ailleurs la tête bien saine. Dans le tems qu'il faisoit ses études dans la Caramanie, qui est l'ancienne Cilicie, ses camarades inventèrent un jeu où l'on avoit besoin d'un Roi, & le sort tomba sur Tamerlan. Chacun se moquoit de cette royauté prétendue qui n'étoit qu'un jeu d'enfant. Mais ce badinage devint

HENRI  
III.  
1578.

**HENRI**  
**III.**  
 1578.

bien sérieux dans la fuite. Tamerlan devenu plus grand , prit un véritable empire sur ses compagnons. L'amour de l'indépendance lui amena ensuite de nouveaux sujets. Plusieurs même des soldats de Bajazeth désertoient pour venir s'enrôler sous les étendarts de ce roi de theatre. Bientôt il se vit à la tête d'une armée nombreuse. Alors il attaqua lui-même Bajazeth qui avoit eu l'imprudence de négliger ces premiers commencemens , lui livra bataille , le vainquit , le fit prisonnier , & le réduisit pendant le reste de ses jours au plus honteux esclavage. Or parce que cette nouvelle monarchie qui soumit l'Asie , semblable en cela à celle que les Chérifs qui régnerent aujourd'hui en Mauritanie , établirent depuis en Afrique , comme je l'ai rapporté ailleurs , avoit pris naissance dans une école ; on ajouta au nom Turc de Thamer , que portoit son fondateur , le mot de Lan , qui dans cette langue signifie un lieu d'étude , & il s'appella Thamerlan , c'est-à-dire , *Le Roi de l'école*. D'autres prétendent qu'il s'appelloit Timur , & qu'on ajouta à ce nom le surnom de Bec parce qu'il étoit boiteux.

Pour ce qui est des Tartares , ils commencèrent à se rendre fameux vers l'an 1228. que deux grandes armées de ces barbares se rendirent en même tems dans l'Europe & dans l'Asie. Ceux qui se jettèrent en Asie ravagèrent d'abord la Georgie & la haute Arménie , & passèrent jusqu'à Cogni , autrefois *Iconium* , qui étoit alors le siège de l'empire Ottoman. L'autre armée commandée par Bathus , alla désoler les provinces de Sufdal & de Smolenzko , qui appartiennent à la Moscovie , ruina de fond en comble Kiovie capitale de la Russie , entra ensuite en Pologne & en Hongrie , s'empara de Sandomir & de Cracovie , que Boleslas surnommé *le Chaste* , avoit abandonnées , prit Breslau , & tailla en pièces à Lignitz , l'armée de Henri le Pieux duc de Silésie & fils de sainte Hedwige qui perdit la vie dans cette action. De là traversans la Moravie , ils se jettèrent dans la Hongrie avec toutes leurs forces , défirent l'an 1241. Bela IV. restèrent deux ans dans ce Royaume , & reprirent enfin le chemin de leur pays par la Valachie , & la Podolie. Ce fut dans ce tems-là que le pape Innocent IV. qui étoit alors au Concile de Lyon , envoya des Ambassadeurs au prince Bathus , pour l'engager à se faire

Chrétien. Mais cette députation eut peu d'effet ; Bathus accorda aux Chrétiens une trêve de deux ans. Du reste il embrassa le Mahometisme à la sollicitation des princes Sarasins, & il en fit profession toute sa vie.

Ces peuples de la Scythie n'étoient d'abord divisés qu'en sept Hordes ou Tribus. Leurs noms étoient *Tatar*, *Tangur*, *Cunat*, *Tatair*, *Sonich*, *Mongli*, & *Tebet*. Ils habitoient un coin de l'Asie que les rois de Georgie leur avoient donné entre les monts Riphées & la mer Caspienne, & qui étoit bien étroit pour contenir une si grande multitude ; lorsqu'un vieillard de la Tribu de Tatar, nommé Changy, qui s'étoit acquis parmi eux une grande réputation de prudence & de sainteté, sollicita sa nation à se tirer de l'esclavage, & s'offrit à lui servir de guide dans cette entreprise. Ils sortirent de leur retraite, & ayant étendu leur domination bien avant dans l'Asie par une longue suite de victoires, ils prirent tous le nom de la Tribu de ce conquérant, & s'appellèrent Tartares. D'autres auteurs, du nombre desquels est Leunclavius qui a fait une recherche fort exacte de l'origine de ces peuples, prétendent que leur nom vient du fleuve Tatar, sur les bords duquel habitent les Tartares Sumogli. Quelques-uns enfin croient que le nom des Tartares est Syriaque, & qu'il signifie *les restes* ; voulant inférer de là que cette nation descend des anciens Hébreux. Ils appuyent leur sentiment sur ce que la Circoncision étoit en usage parmi eux, longtems avant l'origine du Mahometisme, & veulent que, par conséquent, ils n'aient pû la recevoir que des Juifs. Je reviens présentement à ma narration.

Les petits Tartares étant partis de la Crimée, au nombre de vingt mille hommes, passèrent la mer de Zabacche, traversèrent la Mingrelie, & côtoyans les montagnes du Caucase, qui étoient alors toutes couvertes de glaces, arrivèrent enfin sur la frontière du Schirvan. Ils avoient à leur tête un jeune Commandant bien fait & d'une taille avantageuse, nommé Abdilchirai. Il députa de là secrètement par deux fois à Osman, pour sçavoir ses intentions. Par malheur quelques-uns de ses gens tombèrent entre les mains d'Aref-Chan, ci-devant gouverneur de Scamachie, ils furent mis aussitôt à la question, & ils déclarèrent l'arrivée des Tartares, & le

HENRI  
III.  
1578.

Entrée des  
Tartares en  
Perse.

**HENRI**  
**III.**  
 1578. nombre de troupes qu'ils avoient amené. Ares-Chan brûloit du désir de se venger, & il ne pouvoit souhaiter une plus belle occasion de servir son Prince & d'acquiescer de l'honneur. Mais il se contenta de défaire quelques partis Turcs qu'Osman avoit envoyés au fourrage, & se retira vers le Canach, pour se mettre à couvert du premier feu des Tartares.

Cependant sa retraite ne fut pas encore assez prompte. Abdilchirai avoit eu une entrevûe à Scamachie avec Osman, & conformément à ce dont ils étoient convenus, il partit suivi de ses troupes, avec cette rapidité qui est naturelle à cette nation, & parut sur les bords du Canach au moment qu'Ares-Chan l'attendoit le moins. Les Persans furent surpris dans leurs tentes, & les Tartares en firent un carnage affreux avant qu'ils pussent seulement se mettre en défense. Ares-Chan lui-même fut pris & envoyé à Osman, qui le fit pendre aussitôt à la porte du Divan de Scamachie dont il avoit été Gouverneur.

De là les Tartares passèrent le fleuve, & prévenant eux-mêmes le bruit de leur arrivée, ils allèrent tomber avec la même impétuosité sur Emanguli-Chan, gouverneur de Genge, qui étoit alors sorti de cette ville avec son épouse, sa maison & les principaux Seigneurs du lieu, pour prendre le plaisir de la chasse du sanglier, firent la femme de ce Seigneur prisonnière avec ses domestiques & la plus grande partie de sa suite, mirent le reste en déroute, en même tems s'emparèrent de Genge qu'ils pillèrent, & où ils exercèrent toute leur rage & leur brutalité, repassèrent ensuite le Canach avec la même diligence, passèrent à la vûe d'Eres, & allèrent camper dans la plaine qui est au dessous de cette ville, environnée de montagnes de tous côtés. Là ils s'arrêtèrent pour donner quelque relâche à leurs chevaux, & se refaire eux-mêmes après une course si fatigante, & se livrèrent tranquillement au repos, n'imaginant seulement pas qu'on pût venir les attaquer.

Cette entrée des Tartares en Perse arriva à peu près dans le tems que Hodabendes, qui avoit été informé de tous les événemens de la dernière campagne, voyant que les soins du dedans ne lui permettoient pas de se mettre lui-même à la tête de ses troupes, venoit de nommer Emirhamze, l'aîné de ses fils, pour aller

aller avec douze mille hommes le venger de la témérité des Turcs, reprendre les villes dont ils s'étoient rendus maîtres sur la frontière, & châtier celles qui s'étoient livrées elles-mêmes à l'ennemi. Ce Prince étoit sorti de Casbin accompagné de Mirize Salmas, lorsqu'il fut informé de l'arrivée des Tartares par Ares-Chan, quelque tems avant la prise de ce Seigneur. Cette nouvelle le fit balancer d'abord sur le parti qu'il devoit prendre. Mais enfin l'ardeur de la vengeance & l'amour de la gloire l'emportèrent dans le cœur de ce jeune Prince; il se roidit contre tout ce qu'il y avoit à craindre, & crut qu'il lui seroit bien d'oser. Dans cette résolution il continua sa marche, & se rendit devant Eres beaucoup plutôt que le Roi son père ne l'auroit espéré, & que les Turcs ne l'auroient cru. Il arriva si à propos, qu'il surprit le bacha Caïtas à qui Mustapha avoit donné le commandement de cette place, & qui étoit sorti de la forteresse pour aller mettre les environs à contribution. Après quelque résistance le prince de Perse le tailla en pièces avec toutes ses troupes, se rendit maître de la forteresse, & prit sur les Turcs deux cens carabines, qu'il envoya à Casbin pour être présentées au Roi son père.

HENRI  
III.  
1578.

Ce premier succès fut un appas que la fortune sembloit offrir à ce jeune Prince pour l'exciter à faire quelque entreprise plus considérable. Il laissa dans Eres la princesse Begum sa mère qui l'avoit suivi, continua sa marche & arriva au sommet de ces montagnes dont le camp des Tartares étoit environné. De là il jeta ses regards sur cette multitude répandue dans ses tentes, & douta encore si avec le peu de troupes qu'il avoit, il risqueroit d'attaquer des ennemis si nombreux, ou s'il ne devoit pas plutôt reculer. Enfin l'amour de la gloire fut le vainqueur. Emir-Hamze après avoir ranimé le courage de ses troupes, qu'il trouva disposées à servir ses desseins, piqua droit à l'ennemi, tailla en pièces après quelque résistance la première & la seconde garde, & tomba avec fureur sur ces barbares ensevelis dans la fatigue & le sommeil, loin de leurs chevaux, qu'ils avoient lâchés pour paître dans la plaine, il les passa tous au fil de l'épée, les mit en déroute, ou les prit prisonniers. De ce dernier nombre fut Abdilchirai, que le Prince envoya à Casbin sous bonne garde.

Défaite des  
Tartares par  
les Persans.

**HENRI III.** 1578. De là le prince de Perse marcha droit sans s'arrêter à Scamachie, qu'il somma de lui ouvrir ses portes, promettant à Osman Bacha s'il se rendoit, de lui laisser vies & bagues sauvées, & le menaça au contraire de tout le poids de sa vengeance, s'il s'obstinoit à se laisser forcer. Le Gouverneur Turc qui ignoroit la défaite des Tartares, accepta la proposition, & demanda seulement trois jours pour se disposer à son départ, dans l'espérance qu'avant que ce terme fût expiré, les Tartares viendroient à son secours, & obligeroient les Persans de se retirer. Le Prince de son côté qui comptoit sur la parole du Bacha, ne fit aucune autre hostilité. Enfin Osman, qui, à quelque prix que ce fût, ne vouloit point tomber entre les mains des Persans, voyant qu'au bout de deux jours il n'avoit aucune nouvelle des Tartares, se douta de ce qui leur étoit arrivé, & comme il ne comptoit par sur la fidélité des habitans de Scamachie, il s'enfuit pendant la nuit, & se retira au travers des montagnes voisines à Derbent, emportant avec lui tout ce qu'il avoit de plus précieux. Le lendemain matin les portes de Scamachie furent ouvertes à Emir-Hamze; & ce Prince qui dès son départ de Casbin étoit animé contre les habitans de cette ville, qui avoient eu la lâcheté de se livrer eux-mêmes aux Turcs, outré de nouveau de la perfidie avec laquelle ils lui avoient caché la retraite d'Osman, leur fit sentir le poids de sa vengeance. Il traita ces malheureux avec la dernière rigueur, & rasa les anciennes & les nouvelles murailles de la place, dont il fit une espèce de solitude.

On tint ensuite conseil de guerre, pour sçavoir si on marcheroit de là droit à Derbent, ou si on retourneroit sur ses pas. Mais l'avis général fut, qu'on devoit licencier l'armée. L'hyver commençoit à devenir très-rude, les troupes étoient fatiguées, & il étoit dangereux dans ces circonstances d'aller attaquer une place de cette conséquence. Le prince de Perse se disposa donc au retour. Il prit sa route par les villes d'Eres & de Sechi, dont il traita les habitans avec encore plus de sévérité que ceux de Scamachie, parce qu'ils s'étoient rendus aux Turcs; & il arriva enfin triomphant à Casbin avec sa mère & son armée.

Il y avoit déjà quelque tems, qu'Abdilchirai avoit été

amené dans cette capitale, où on lui avoit donné le palais pour prison. Déjà même sa valeur, sa bonne mine, & l'idée qu'on avoit de sa naissance, lui avoient attiré les bonnes grâces de Hodabendes. En effet il se disoit frère du Kan des petits Tartares. Ainsi il s'entretenoit familièrement avec le Prince, & vivoit fort librement avec lui.

Cette familiarité augmenta encore depuis le retour du Prince, qui ramena sa mère à la Cour. Cette Princesse fut éprise, dit-on, de la bonne grace du jeune Tartare. Elle ne pouvoit s'empêcher de parler sans cesse de son mérite au Roi son époux; elle ménageoit avec lui des tête à tête, & commençoit déjà à être fort libre avec lui. Cependant cette intrigue étoit devenuë publique dans la capitale où on en parloit assez mal, & l'inclination de la Princesse pour cet Etranger commençoit à le rendre odieux aux Grands de la Cour. Dans ces circonstances Hodabendes qui étoit informé de tout ce qui se passoit, & qui n'aimoit pas naturellement à chagriner son épouse, prit un parti qu'il jugea propre à rétablir son honneur, & qui lui fut inspiré par la Reine même, qui crut par là pouvoir plus facilement couvrir sa passion. Ce fut de mettre en liberté le jeune Tartare, & de lui faire épouser une de ses filles. Par-là le roi de Perse espéroit contracter une alliance fort étroite avec les petits Tartares, enlever au Grand Seigneur le secours qu'il tiroit de cette Nation guerrière, & s'en faire un rempart contre les entreprises des Turcs.

Mais quelque passion que ce Prince eût pour ce mariage, il ne put jamais, quelque effort qu'il fit, engager ses Ministres à l'approuver, soit par l'intérêt qu'ils prenoient à l'honneur de la famille royale, soit par aversion pour les projets ambitieux de cet Etranger, ils s'opposoient avec fermeté à cette alliance, & mettoient tout en usage pour en détourner le Roi. Cependant comme les Grands le virent déterminé à suivre sa première résolution, ils appréhendèrent, si ce mariage se faisoit malgré eux, que cet Etranger qu'ils croyoient si puissant, ne prît par-là à la Cour le crédit & l'autorité que cette alliance lui donneroit, & qui ne pouvoit manquer de devenir funeste à l'Etat & à la famille royale, ils résolurent généralement de le perdre. Ils se rendirent au

---

HENRI  
III.  
1578.

**HENRI III.**  
1578. palais où ils trouvèrent Abdilchirai qu'ils poignardèrent (1) après s'être vengés sur lui du commerce infame dont on le soupçonnoit, de la manière la plus cruelle & la plus honteuse. On croit que la Princesse fut tuée aussi dans ce mouvement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne parut plus depuis, soit que le Roi l'eût fait mourir après avoir eu des preuves certaines de son crime; car il arrive ordinairement que les maris sont les derniers à être instruits du désordre de leurs femmes, soit que les grands de leur propre autorité eussent eux-mêmes trempé leurs mains dans son sang, pour ne pas voir la Couronne passer dans une famille étrangère. Quoi qu'il en soit, ce coup eut de terribles suites, & il causa à la cour de Perse des ressentimens & des haines qui ne finirent que par la ruine totale de bien des familles. Cependant pour arrêter le cours de ces divisions, Hodabendes ne parloit que de l'invasion des Turcs, afin que la crainte du danger dont tout le monde étoit également menacé, réunît les esprits & les engageât à rentrer dans leur devoir. De son côté ce Prince faisoit tous les préparatifs nécessaires pour cette guerre; & il prenoit au dehors & au dedans toutes les mesures que la prudence pouvoit suggérer pour en faciliter le succès.

D'un autre côté, Osman qui en abandonnant Scamachie étoit allé chercher un asile à Derbent, travailloit à affermir en Perse son autorité. Dans cette vûe il chercha à mettre dans ses intérêts Sahamal, un des princes de Georgie, qu'il sçavoit avoir le plus de crédit sur tous les peuples des environs; & pour cimenter cette union avec lui, il épousa sa fille. Dans la suite il soupçonna ce Prince, qui n'avoit quitté la cour de Perse qu'à regret, de chercher à regagner les bonnes grâces de Hodabendes par quelque service important; ce qui lui auroit été aisé, en enlevant aux Turcs, soit par ruse ou autrement, la ville de Derbent qui de ce côté-là étoit la clef, non-seulement du Schirvan, mais de tout l'Empire. Cependant Osman, malgré ses soupçons, ne remarquoit aucun changement dans son beau-père, qui lui donnoit au contraire chaque jour de nouvelles preuves d'un

(1) M. de Thou dit : *Abcissis prius genitalibus, & de formi utique spectaculo ad os applicatis.* Notre langue n'a point de termes pour exprimer un pareil supplice.

attachement sincère, & d'un parfait dévouement. Mais le Turc qui étoit naturellement défiant, & qui se trouvoit fort resserré depuis que le prince de Perse avoit reconquis sur lui toute la province à l'exception de Derbent, ne crut pas devoir donner dans ce piège. Il sçut dissimuler avec la même habileté, & par ses complaisances & ses caresses il engagea son épouse à fonder les desseins de son père, & à l'en informer. Par ce canal il fut instruit de l'intelligence que Sahamal entretenoit à la cour de Perse. Mais il n'en témoigna aucun mécontentement à son épouse. Il lui dit seulement qu'il espéroit que son beau-père feroit un jour plus d'attention à ses véritables intérêts, & qu'il changeroit de conduite. Cependant comme il n'avoit en tête que sa vengeance, il redoubla ses caresses pour elle, & il l'engagea à prier son père de vouloir bien être d'une fête que le Bacha donnoit. Cette femme, qui ne pouvoit prévoir ce qui alloit arriver, fit tout ce qu'il voulut. Sahamal se rendit à Derbent; mais à peine y fut-il entré, que les ministres d'Osman le poignardèrent avec toute sa suite, au moment qu'il descendoit de cheval. Après cette exécution, le Bacha fit entrer les troupes de sa garnison dans les Etats de ce Prince, avec ordre d'y mettre tout à feu & à sang, & de tâcher de lui amener son fils.

Osman se servit du prétexte que j'ai dit, pour diminuer l'horreur de son parricide, & sçut si bien tromper son épouse, qu'il l'engagea à devenir malgré elle complice de la mort de son père. Mais Leunclavius rapporte ce fait autrement. Il dit, qu'après que le prince de Perse fut sorti du Schirvan, Osman sçut par son adresse s'insinuer dans les bonnes grâces de Schemahil; car c'est le nom qu'il donne au beau-père du Bacha; que ce Seigneur étoit Tartare de nation, Souverain de Derbent, attaché au Grand Seigneur, & ennemi juré des Persans; qu'Osman épousa sa fille, & qu'il l'engagea ensuite à empoisonner son père, que le Turc eut deux vûes en commettant ce parricide, que d'abord il vouloit se mettre l'esprit en repos du côté de Schemahil qui, à ce qu'il croyoit, pouvoit songer dans la suite à le faire assassiner, & qu'il espéroit en second lieu que s'il se rendoit maître de Derbent, & de tout le país que son beau-père possédoit, le Grand Seigneur lui en feroit un présent. Il ajoûte, que les espérances

~~\_\_\_\_\_~~  
HENRI  
III.  
1578.

**HENRI** d'Osman ne furent pas trompées ; & qu'ayant informé la  
**III.** Porte par la voye de Caffa du succès de son entreprise ,  
**1578.** Amurath le déclara Seigneur absolu de tout le païs qui avoit  
 appartenü à son beau-père , dont il resta maître paisible.

Mais cette relation contient plusieurs faussetés ; car premièrement il est constant que Sahamal étoit Géorgien , & non point Tartare ; que lui ou ses ancêtres avoient été Chrétiens , & que c'étoit à la cour de Perse qu'ils avoient succé d'abord le poison du Mahometisme ; en sorte qu'il n'est pas vraisemblable , que ce Prince fût si fort ennemi des Persans , à cause de leur Religion. Outre cela il paroît que Leunclavius a ignoré absolument l'alliance qui étoit entre Sahamal & la famille des rois dont nous avons parlé plus haut , sur le témoignage de Minadoi , en rapportant la raison qui engagea ce Prince à quitter brusquement cette Cour. Quoi qu'il en soit , Amurath fut ravi d'apprendre la mort de Sahamal , parce qu'Osman sçut lui faire entendre que ce coup lui assureroit Derbent , que sans cela il auroit été en danger de perdre. L'intérêt que ce Bacha sembloit prendre dans ces provinces éloignées à la gloire de l'empire Ottoman , dont il procuroit l'avantage aux dépens du sang de son propre beau-père , le fit regarder du Sultan , comme un homme à qui on pouvoit donner sa confiance. Ainsi non-seulement il eut soin qu'on lui envoyât tout ce qui lui étoit nécessaire pour continuer cette guerre ; il fit encore partir pour l'aller joindre quarante mille Tartares , commandés par les deux frères d'un Prince de cette Nation , que ce Turc traita dans la suite comme il avoit fait son beau-père.

Sur ces entrefaites , Ulucciali amiral de la flote Ottomane , qui avoit été chargé de faire passer à Trebizonde par la mer Noire les provisions qu'on avoit destinées pour l'armée , revint à Constantinople ; & pour se faire aussi valoir , il amusa Amurath d'une relation magnifique de son voyage. Il rapporta qu'il étoit entré dans la Mingrelie , où il avoit fait élever une forteresse à Fasso , place qui porte le nom du fleuve sur lequel elle est bâtie , & qu'elle conserve encore aujourd'hui ; & que par-là il avoit ouvert un passage en Georgie.

Tels furent les événemens de cette première campagne des Turcs contre les Persans , où ils perdirent plus de soixante

& dix mille hommes, par les maladies, par la disette, ou par le fer des ennemis. Cependant Amurath ne regardoit toutes les expéditions de cette année, que comme une simple déclaration de guerre, parce qu'on n'en avoit tiré aucun avantage, & que les Persans avoient repris aussitôt, & pres- que sans tirer l'épée, toutes ces places qui avoient coûté tant de sang à ses troupes. Ainsi comme il étoit déterminé à poursuivre cette guerre, il ne pensa plus qu'à chercher les moyens les plus propres d'y réussir.

Quelques-uns de ses Ministres lui conseilloyent au lieu d'attaquer les Persans du côté du Schirvan, qui étoit couvert par la Georgie, & où par conséquent il n'étoit pas aisé de pénétrer, & de pousser bien loin ses conquêtes; de faire entrer une armée en Médie par les provinces soumises à la domination de l'Empire; de s'emparer ensuite d'abord de Tauris, dont il ne seroit pas difficile de se rendre maître avec des troupes nombreuses, & de fortifier cette place; assurant que par-là on couperoit la communication aux Persans avec toutes ces petites places, qui sont entre Tauris & Erzerum, & que comme elles n'étoient d'ailleurs d'aucune défense, on les obligeroit à se rendre de gré, ou de force.

D'autres étoient d'un sentiment tout différent. Ils prétendoient qu'il y alloit de l'honneur de l'Empire à ne pas abandonner des places qu'on avoit une fois soumises; que cette résolution, quelque sage qu'elle pût être, passeroit pour un aveu qu'ils feroient eux-mêmes de leur foiblesse; que d'ailleurs, il n'étoit pas sûr d'abandonner une armée au milieu de ces vastes pays, habités par une nation guerrière, & qu'on ne pourroit y faire passer des troupes, sans les exposer à devenir la victime de la fureur des peuples de Georgie, & du ressentiment des Persans, qui les tiendroient envelopés comme dans une filet, sans qu'elles eussent aucune retraite.

On prit donc le parti qui paroissoit le plus sûr & le plus propre à conserver la réputation des armes Ottomanes. Mustapha reçut ordre de lever vingt-mille pionniers & manœuvres, dans les territoires de Damas, d'Alep, de Carahemid, & dans toute la Syrie & la Mésopotamie. Le Grand Seigneur écrivit en même tems à tous les Gouverneurs de province, qui s'étoient trouvés l'année dernière à l'armée,

---

HENRI  
III.

1579.

**HENRI** de se rendre au commencement du Printems prochain à Erzerum avec toutes leurs troupes, & d'exécuter ce que Mustapha leur ordonneroit. Il manda la même chose au bacha d'Egypte, dont on ne s'étoit point servi l'année précédente. Enfin comme dans cette première expédition l'armée avoit beaucoup souffert faute d'argent & de vivres, le Sultan eut soin qu'on fît beaucoup plus de provisions, & fournit abondamment tout l'argent qui pouvoit être nécessaire.

III.  
1579.

Amurath pensa ensuite à régler le sort des deux princes Georgiens que Mustapha lui avoit envoyés. On avoit proposé d'abord à Maucchiar, qui étoit le cadet, de lui donner tous les Etats de la Reine sa mère, dont son frère étoit l'héritier légitime, à condition qu'il se feroit Mahométan, & il avoit aussitôt accepté le parti. On fit ensuite entendre à Alexandre qu'il n'avoit que ce seul moyen de conserver le trône, dont sa mère l'avoit déjà mis en possession. Mais ce Prince rejetta cette proposition avec la même fermeté que Simon, dont j'ai parlé, l'avoit fait d'abord, & quelque peine qu'il eût à se voir dépouiller du bien de ses pères, il céda au plus fort, s'accommoda au tems, & demanda seulement en grace que, puisque la volonté du Sultan étoit de lui préférer son frère, il lui fût permis d'aller passer le reste de ses jours dans sa patrie, & de mêler ses cendres avec celles de ses ancêtres. Le Grand Seigneur lui accorda ce qu'il souhaitoit, malgré les oppositions de Maucchiar, qui ne vouloit pas avoir si près de lui un homme qui pouvoit se venger un jour de l'injustice qu'il lui faisoit. On procéda ensuite à la cérémonie de la circoncision de ce Prince, qui sacrifia ainsi malheureusement son salut éternel à son ambition; & cette fête fut célébrée par des réjouissances publiques qu'on fit dans toute la ville & dans le Sérail. Il prit alors le nom de Mustapha; après quoi Amurath le congédia avec le titre de viceroi d'Altuncala & des autres païs, qui étoient sous la domination de la Reine sa mère; & remit entre ses mains son frère Alexandre.

D'un autre côté, on se préparoit à Casbin, non-seulement à s'opposer aux nouveaux progrès que les Turcs se promettoient de faire en Perse, mais même à porter la guerre jusque dans leur païs, si l'occasion s'en presentoit. Emanguli-Chan, gouverneur de

de Genge , paroiffoit un des plus animés contr'eux. Depuis la perte qu'il avoit faite à la dernière incurfion des Tartares, il ne répiroit que la vengeance. Ainfi il alla offrir fes fervices à Hodabendes , promettant fur fa tête de conferver le Schirvan contre tous les efforts d'Osman Pacha , & d'arrêter le progrès des fortifications que les Turcs avoient commencé d'élever dans cette province. Il fut donc déclaré gouverneur général du Schirvan , avec ordre à Serap-Chan gouverneur de Niffivan , à Emir-Chan gouverneur de Tauris , & à Tocmafes gouverneur d'Erivan , de lui donner tous les fecours dont il auroit befoin. Cependant ce Général follicita auffi le fils de Sahamal , qui depuis que fon père avoit été affaffiné , s'étoit mis en poffeffion de fes Etats , de fe joindre à lui. Mais ce Prince plus fenfible à fa propre confervation , qu'au reflentiment qu'il devoit avoir de cet attentat , ferma l'oreille à toutes fes propofitions , & comme il appréhendoit l'événement , quelques instances que pût faire auprès de lui ce Seigneur , qui avoit les mêmes intérêts que lui , il refufa de fe déclarer pour aucun des deux partis.

Cependant Hodabendes qui appréhendoit particulièrement pour Tiflis , parce qu'il étoit perfuadé que Mustapha s'attacheroit d'abord à cette place , penfoit aux moyens de la fecourir sûrement. Simon le tira de cet embarras. Ce Prince qui avoit beaucoup d'amis à la Cour , & qui étoit informé par ce canal de tous les deffeins du Roi , vint lui offrir fes fervices dans ces circonftances. Son intention étoit de s'infinuer par-là dans les bonnes grâces du Monarque , de rentrer dans les Etats que Lavaffap fon père avoit poffédés , & que fon frère venoit d'abandonner aux Turcs , & de s'en conferver la poffeffion fous la protection du Roi de Perfe.

Simon , comme je l'ai dit plus haut , avoit d'abord refusé constamment d'accepter le parti que Thamas lui propofoit d'embrasser le Mahométifme , à l'exemple de fon frère David ; & il avoit mieux aimé fe réfoudre à vivre en fimple particulier , & même à paffer le refte de fes jours dans les fers , que de s'expofer à des remords continuels , & de facrifier fon falut éternel pour conferver fa liberté & fa couronne. Mais ayant été renfermé dans le même lieu où Ifmael avoit été relégué par fon père , la refsemblance de leurs

---

HENRI  
III.

1579.

**HENRI III.**  
1579.  
malheurs forma entr'eux une union très-étroite. L'ennui de la prison, ou l'envie de plaire à un Prince qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit sûr d'être aimé de même, acheva le reste. Il fit pour son ami ce qu'il n'avoit pas voulu tenter pour se conserver un Royaume, il renonça au Christianisme. Par malheur pour lui, le règne d'Ismaël fut si court, qu'il ne lui permit pas de jouir des avantages auxquels il avoit droit de prétendre ; & ce Prince ayant été assassiné presqu'en montant sur le trône, n'eut pas le tems de marquer à ce tendre ami combien il étoit sensible à son changement.

Depuis ce tems-là Simon, quoiqu'il eût été mis en liberté, étoit toujours à la Cour, cherchant quelque occasion de s'insinuer dans les bonnes grâces de Hodabendes successeur d'Ismaël. Elle se presenta, & il en profita habilement. Hodabendes accepta les offres de service qu'il lui fit, le rétablit sur ce même trône où il avoit fait d'abord profession du Christianisme ; le chargea de passer en Georgie avec Alyculi-Chan pour s'opposer aux progrès des Turcs, & lui donna pour cette expédition cinq mille chevaux tirés des garnisons voisines, avec quelques canons, qui avoient été trouvés dans la forteresse d'Eres lorsqu'elle fut prise sur les Turcs. Il rentra dans son pays à la tête de ces forces, & fut reçu avec joye de tous ses sujets. Néanmoins parmi ceux qui étoient Chrétiens, il y en avoit plusieurs qui malgré leur affection pour lui, détestoient la foiblesse qu'il avoit eue. Ce Prince de son côté apportoit mille prétextes frivoles pour se justifier ; & il vouloit qu'on crût que malgré son changement, il favorisoit encore sous-main la religion Chrétienne.

Les Turcs  
rentrent en  
Perse.

Cependant dès que le Printems fut arrivé, on vit les troupes Turques se rendre de toutes parts à Erzerum. L'artillerie, les munitions de guerre, l'argent, les vivres & les fourrages étoient en abondance dans le camp. Les troupes qui venoient d'Egypte arrivèrent les dernières, à cause des incommodités qu'elles avoient eues à souffrir au passage des déserts qui sont entre ce Royaume & la Syrie. Outre cela la peste s'étoit mise parmi elles, & elles l'avoient portée à Alep en passant par cette ville. Ainsi elles étoient diminuées de plus de la moitié lorsqu'elles joignirent l'armée. Enfin le Général fit publier le jour du départ ; toute l'armée se mit en

marche , & prenant sa route par la forteresse d'Hassan , elle arriva à Chars en douze jours.

**HENRI**  
**III.**  
1579.

Mustapha avoit été d'avis de fortifier cette place , & ayant reçu sur cela les ordres du Grand Seigneur , il y fit aussitôt travailler sans relâche. Mais comme il voulut y employer aussi les troupes , & entr'autres les Jannissaires , on fut sur le point de voir une sédition dans le camp. Ceux-ci représentèrent , qu'ils n'étoient au service du Grand Seigneur que pour tirer l'épée & défendre l'Empire les armes à la main ; que c'étoit pour cela qu'ils recevoient la paye de sa Hauteesse , & non pas pour être employés à des ministères vils , tel que celui de remuer la terre. Mais quoi qu'ils pussent dire , Mustapha qui étoit naturellement impérieux , ne relâcha rien de ses ordres , & il les réduisit à travailler comme les autres , sans leur faire aucune gratification , parce qu'il sçavoit que ces mutins ne demandoient que cela. Enfin les travaux furent poussés avec tant d'ardeur , qu'en vingt jours les fortifications se trouvèrent portées à une hauteur raisonnable , & la place en état de défense , avec un fossé profond , dans lequel on avoit fait passer un bras de l'Euphrate , des tours , des murs garnis d'artillerie de distance en distance , & des bains dont les Turcs font un grand usage pour la santé , à la conservation de laquelle la propreté contribuë infiniment , & qui leur sont même nécessaires pour certaines pratiques que leur Religion leur prescrit. Cependant lorsque l'on étoit au plus fort de l'ouvrage , il arriva un accident fort extraordinaire pour le climat & la saison , & qui auroit pû le retarder s'il n'eût pas été aussi avancé. C'est que le 25. d'Août il tomba tant de neige & la rigueur du froid fut si grande , que les travailleurs pouvoient à peine remuer leurs outils , & n'avoient pas la force de porter ce qui étoit nécessaire.

Enfin on mit la dernière main à cette entreprise , & on pensa ensuite à secourir Tiflis. C'étoit une affaire qui embarrassoit extrêmement Mustapha. S'il marchoit lui-même vers cette place avec toute l'armée , il craignoit de passer pour un imposteur dans l'esprit d'Amurath à qui il avoit persuadé qu'il avoit soumis toute la Georgie l'année précédente. Il pouvoit , il est vrai , y envoyer un de ses Lieutenans à la tête d'un détachement : mais si cet Officier ne réussissoit pas , il

ſçavoit que le Grand Seigneur ne s'en vengeroit que ſur lui-même.

HENRI

III.

1579.

Mustapha  
fait ravitailler  
Tiflis.

Enfin pour ſoutenir ce qu'il avoit oſé avancer de ſes grands progrès dans la Georgie, il jetta les yeux ſur Haſſan bacha de Damas, fils de ce Mehemet qui avoit exercé à la Porte pendant tant d'années la charge de Grand Viſir, & qui dans cet emploi s'étoit acquis l'amitié de ſes Maîtres, & la réputation d'un des plus habiles Miniſtres. Comme il connoiſſoit l'habileté & la bravoure de cet Officier, il lui propoſa cette expédition & l'engagea à s'en charger à ſes propres périls. Haſſan partit du camp à la tête de vingt mille hommes de bonnes troupes, portant avec lui de la farine, du ris, & d'autres provisions en abondance avec douze mille ſequins. Muſtapha l'avoit auſſi fait accompagner par Reſvan Pacha. Arrivé aux défilés de Tomanis, il quitta la grande route, pour ne pas s'engager dans les bois & dans un chemin entrecoupé de précipices, dont la vûë ſeule inſpiroit de l'horreur, & il réſolut de traverser la forêt.

Mais à peine y fut-il entré qu'il ſe vit envelopé par Alyculi-Chan & par le prince Simon, qui outre les troupes que le roi de Perſe lui avoit données, avoit encore levé trois mille chevaux dans les environs. Comme les Perſans connoiſſoient le terrain, les Turcs les avoient à tout moment ſur les bras. Ils les prenoient tantôt en queue, tantôt en flanc, quelquefois ils les attaquoient de front, & les harceloient continuellement. Ils enlevèrent même l'étendard de Muſtapha gouverneur de Ceſarée en Cilicie, maintenant Caiſar dans la Caramanie, avec tout ſon bagage & ſa maiſon. Enfin après avoir paſſé les défilés, Haſſan qui vouloit avoir ſa revanche, fit alte, au lieu de marcher droit à Tiflis, comme ſi la crainte des ennemis l'eût retenu. C'étoit un piège qu'il leur tendoit pour les attirer encore au combat. En même tems il mit quelques troupes de la Grece, commandées par Reſvan Pacha, en embuſcade dans les gorges de ces montagnes. Il avoit reſté deux jours dans ce poſte, & au troiſième les Turcs ſe diſpoſoient à ſe remettre en marche pour ſe rendre à Tiflis, lorſque les Perſans vinrent les prendre en flanc. Haſſan les laiſſa avancer juſqu'à ce qu'il les eût mis entre Reſvan & lui. Alors il les chargea & il en fit un grand carnage,

La plûpart prirent la fuite, & il y eut peu de prisonniers. De ce nombre fut Alyculi-Chan, que son courage emporta si avant dans la mêlée, qu'il pénétra jusqu'à Hassan. Il fut pris avec tous ses gardes.

HENRI  
III.

1579.

Après cette victoire, le Général Turc alla passer l'Araxe & entra dans Tiflis après onze jours de marche. Son arrivée rendit la vie aux soldats de la garnison, qui depuis long-tems luttoient avec la faim, & dont la plûpart étoient ou morts de misère, ou malades & hors d'état de faire le service. Hassan leur fit part des rafraîchissemens qu'il avoit apportés, les exhorta à prendre patience, tira de cette place Mahamet qui n'étoit pas aimé des troupes, à qui il donna Achmet pour les commander, & alla ensuite repasser l'Araxe. Mais lorsqu'il fut arrivé aux défilés, il se trouva fort embarrassé, parce que les ennemis y avoient tiré un retranchement qu'ils avoient garni de canon. Or il ne connoissoit point d'autre route, & il sentoit bien qu'il seroit dangereux de vouloir forcer ces lignes.

Alyculi-Chan le servit admirablement dans cette extrémité. Il s'engagea à le tirer de ce mauvais pas, à condition qu'il lui donneroit la liberté. Le Bacha accepta ce parti; & le Persan fit passer les Turcs par des routes inconnues, qui les conduisirent en lieu de sûreté. Mais Hassan le récompensa mal d'un service si important; & il se défendit de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée sur ce mauvais prétexte, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de mettre en liberté un homme qui avoit été pris les armes à la main par les soldats du Grand Seigneur. En même tems il lui donna de nouveau sa parole d'employer son crédit auprès de Mustapha & d'Amurath lui-même pour le faire relâcher. Après avoir ainsi évité le piège que Simon lui tendoit, il continua sa marche. D'un autre côté, le prince Georgien indigné de ce que les Turcs lui avoient échappé, & n'ignorant pas celui à qui ils en étoient redevables, brûloit du desir de se venger. Il se jeta sur leur arrière garde qu'il mit en désordre, & où il fit un grand carnage. Ses troupes enlevèrent même le trésor de Mahamet qui sortoit du gouvènement de Tiflis, avec tout le bagage de Hassan. Cependant le Prince couroit de rang en rang au travers des ennemis, cherchant Alyculi-Chan, qu'il avoit

**HENRI III.** dessein de tirer de leurs mains. Mais il étoit déjà bien éloigné, & on l'avoit fait passer à l'avant-garde où il étoit bien escorté.

1579.

Enfin Hassan arriva au camp de Chars huit jours après son départ de Tiflis, & reçut les complimens de Mustapha sur l'heureux succès de son expédition. Ensuite il presenta Alyculi-Chan à ce Général, & soit que ce fût de concert, soit qu'il eût véritablement dessein de dégager sa parole, il le pria instamment de lui rendre la liberté. Mais il n'y eut pas moyen de rien obtenir de cet homme inexorable. Le prisonnier fut conduit dans la forteresse d'Erzerum, & de là à Constantinople, où on le resserra fort étroitement.

Retour de  
Mustapha &  
sa disgrâce.

Pendant comme l'hyver avançoit, & que la terre étoit déjà couverte de neige de toutes parts, les troupes commencèrent à murmurer. Elles haïssoient souverainement Mustapha, à cause de son avarice insatiable & de sa négligence extrême à faire venir des vivres, & à procurer au soldat ses petites commodités. Ainsi ce Général appréhendant quelque sédition, & sachant qu'on avoit déjà parlé dans le camp de se défaire de lui, il reprit la route d'Erzerum & licencia l'armée aussitôt qu'il y fut arrivé, sans attendre l'ordre du Grand Seigneur. Ensuite il écrivit au Sultan pour l'informer du succès de cette campagne, & il fit en même tems l'éloge de Hassan, qui avoit secouru si à propos la garnison de Tiflis. Ce Bacha fut récompensé dans la suite par les honneurs dont Amurath le combla, & lui envoya le Calaat.

Au reste comme Mustapha étoit bien instruit qu'il n'étoit point aimé de ses troupes, & qu'il n'avoit pas moins d'ennemis à la Porte, il se justifia avec soin auprès d'Amurath, de ce qu'on avoit eu tant de peine à faire passer du secours à Tiflis. Il lui representa que ce qu'il lui avoit mandé l'année dernière, que la Georgie étoit tranquille & soumise à l'obéissance de l'empire Ottoman, n'en étoit cependant pas moins vrai; qu'en effet les obstacles qu'on avoit rencontrés n'étoient point venus des Georgiens, mais de Simon-Chan & d'Alyculi-Chan, qui s'étoient jettés dans le pais à la tête des troupes du roi de Perse.

Ces raisons avoient quelque fondement, mais elles n'en furent pas mieux reçues. Mustapha étoit éloigné, & il avoit

à la Porte un rival puissant qui travailloit sans relâche à le décrier. C'étoit Sinan Pacha, courtifan adroit, qui toutes les fois qu'on recevoit quelque mauvaise nouvelle de l'armée, ne manquoit pas pour faire sa cour, de dire fièrement, que si on vouloit lui confier le soin de cette guerre, il iroit jusque dans le palais de Casbin prendre le roi de Perse prisonnier, & qu'il l'ameneroit au Grand Seigneur.

HENRI  
III.  
1579.

Quoiqu'il n'y eût dans ces discours que beaucoup de jalousie & de vanité, cependant Amurath qui aimoit à se flatter, les regardoit comme un présage de ce qui devoit lui arriver. Ainsi il lui ordonna de se disposer à faire le voyage de Perse où il vouloit l'envoyer en qualité de Généralissime. Il lui fit même espérer sur les recommandations de la Sultane Reine, qui avoit un pouvoir infini sur l'esprit du Grand Seigneur, de le faire Grand Visir, au cas qu'il accomplît ce qu'il avoit promis si souvent.

On pensa donc à rappeler Mustapha qui étoit resté à Erzerum, malgré les ordres que le Grand Seigneur lui avoit envoyés, d'aller passer l'hiver à Toccat \*. Il fut mandé par deux fois à la Porte. Mais comme il avoit pardevers lui des preuves non équivoques du mécontentement du Sultan & de la haine des soldats, il chercha à gagner du tems. Il sentoit bien outre cela, qu'on pouvoit lui faire de la peine au sujet des charges militaires qu'il avoit vendues. Car c'est un droit qu'ont chez les Turcs ceux qui sont à la tête des armées de pouvoir disposer de tous les emplois, grands & petits, en faveur de qui bon leur semble.

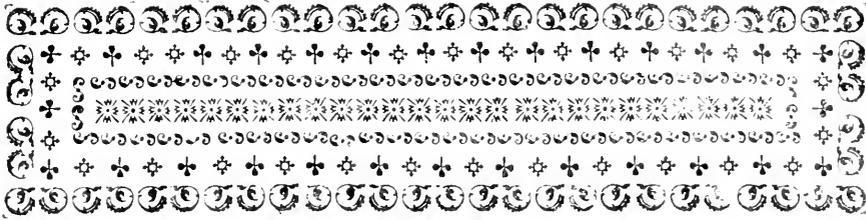
\* C'est l'ancienne Amazie.

Toutes ces raisons empêchant Mustapha de paroître à la Porte, où il craignoit qu'on ne lui fit un mauvais parti, le Capigilar Kihâia ou Capitaine des gardes de la Porte, reçut ordre de prendre quinze de ses gens & de se rendre au camp. A son départ Amurath lui remit trois lettres, toutes trois d'un stile différent, dont cet Officier devoit faire l'usage que la prudence lui dicteroit eu égard aux circonstances. La première étoit écrite de manière qu'en la rendant à Mustapha, on devoit aussitôt l'étrangler. La seconde contenoit une défense du Grand Seigneur de troubler en aucune façon ceux qu'il envoyoit, dans l'exécution des ordres qu'il leur avoit données. Et la troisième ne renfermoit rien de tout

~~\_\_\_\_\_~~  
 HENRI III. I 579. cela. Le Capigilar Kiaïa chargé de ces expéditions arriva au camp, qui étoit triple; en sorte qu'il fut obligé de passer par le premier & par le second, avant que d'entrer dans le troisième. Cependant il resta quelque tems sans pouvoir parler au Général, qui trouvoit chaque jour de nouveaux prétextes pour différer cette entrevue. Enfin comme il faisoit instance pour l'obtenir, Mustapha qui vit bien qu'il n'y avoit plus moyen de s'en défendre, lui donna audience. Mais comme il se douta du sujet de l'ambassade, il eut la précaution de faire tirer autour de lui un grand cercle, avec défense sur peine de la vie de le passer, & reçut de loin l'envoyé du Sultan, ayant autour de lui à quelque distance, tous ses gardes le cimenterre à la main. Le Capigilar Kiaïa vit bien par-là, qu'il n'y avoit pas moyen de se servir des deux premiers ordres dont il étoit porteur. Ainsi il ne présenta que le troisième. C'étoit un commandement d'Amurath de lui livrer son Chancelier & son Trésorier, qui chez les Turcs ont chacun leur nom particulier (1). Mustapha fit d'abord quelque difficulté, & voulut chercher encore des prétextes pour éluder cet ordre. Enfin sur les instances réitérées de l'Envoyé, il consentit à lui remettre ces deux Officiers, mais à condition qu'on lui répondroit de leur vie. Le Capigilar Kiaïa l'accepta, tous deux furent livrés, conduits de là à Constantinople, & enfermés ensuite dans le château des sept Tours, où est le trésor du Grand Seigneur, & où on ne devoit pas que ces malheureux ne fussent appliqués à la question la plus rude, pour tirer d'eux des lumières sur la conduite de leur maître.

(1) C'est le Nischanzim & le Defterdar.

*Fin du Livre soixante & septième.*



# HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE  
DE THOU.

## LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

**T**ANDIS que la guerre faisoit ainsi de l'Orient le théâtre de ses ravages, Henri s'occupoit en France de projets tout différens. L'Ordre des Chevaliers de Saint Michel établi par les Rois ses prédécesseurs commençoit à être fort avili. L'honneur d'y être admis, qui sembloit devoir être réservé pour la Noblesse, & les Officiers qui se seroient distingués au service, avoit été profitué à toutes sortes de gens sans mérite & sans nom. Dans ces circonstances ce Prince naturellement ennemi des coùtumes anciennes, & qui ne trouvoit de l'attrait que dans ce qui avoit quelque air de nouveauté, songea à fonder un autre Ordre militaire sous le nom du S. Esprit; & il fit la première cérémonie de ce nouvel établissement le dernier jour de Décembre.

Il étoit composé de cent Chevaliers, y compris le Roi, Grand Maître de l'Ordre, quatre Cardinaux, quatre Prélats, le Grand Aumônier de France, le Chancelier, le Prévôt,

*Tome VIII.*

K

HENRI  
III.

1579.

Affaires de  
France.

Etablissement  
de l'ordre mi-  
litaire du  
S. Esprit.

ou Maître des cérémonies, le Grand Trésorier, le Greffier, le Herault, & l'Huissier de l'Ordre. Les Chevaliers furent appelés Commandeurs, parce que le dessein de S. M. avoit été d'abord de dépouiller les plus riches Abbayes de ces grands revenus qu'elles possèdent, pour les mettre en Commande, ainsi qu'il se pratique en Espagne. C'étoit le fruit des conseils du cardinal de Lorraine. Ce Prélat, qui tenoit de la libéralité de nos Rois les plus beaux bénéfices de France, avoit inspiré ce projet à Henri quatre ans auparavant, à son avènement à la Couronne, dans l'espérance, dit-on, de perpétuer par-là dans sa famille ces gros revenus Ecclésiastiques, sous le titre de Commanderies; cela lui fut reproché par le Clergé quelque tems avant qu'il mourût; ses amis même le lui écrivirent alors. Après la mort du Cardinal, le Roi fit agir ses Ambassadeurs à la Cour de Rome, pour engager le Pape à accorder la permission de faire cette réunion. On lui représenta que cet ordre étoit sur-tout institué pour la propagation de la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, & l'extirpation de l'hérésie, & que c'étoit un des principaux articles contenus au serment que prêtoient les Chevaliers le jour de leur réception. Mais le Clergé s'opposa aux prétentions de la Cour, & on ne put rien obtenir de S. S. Cependant le nom en demeura à ceux qui furent revêtus de ce nouveau titre de distinction; & dans les statuts de l'Ordre, qui furent publiés au mois de Décembre suivant, ils prirent le nom de Chevaliers Commandeurs de l'Ordre du S. Esprit. La postérité verra par-là quelles avoient d'abord été les vûes de la Cour, en faisant ce nouvel établissement; & ce sera pour nos descendants un avertissement de prendre garde que ce que le Prince tenta alors inutilement, ne réussisse un jour sous ses successeurs.

Tout le monde attendoit cependant avec impatience quel seroit le fruit des Etats tenus à Blois deux ans auparavant, lorsque la Cour envoya au Parlement un Edit daté de Paris du mois de Mai, contenant trois cens soixante & trois articles, par lequel S. M. faisoit sçavoir ses intentions au sujet des demandes faites par les Etats généraux du Royaume. Aussitôt toutes les Chambres s'assemblèrent pour l'examiner, & continuèrent soir & matin pendant long-tems, jusqu'à ce

qu'enfin il fut enregistré le 25. de Janvier de l'année suivante. Cet Edit renfermoit plusieurs réglemens très-sages, auxquels on se conforma pour la plûpart dans les différens tribunaux du Royaume. Le malheur des tems empêcha que les autres n'eussent leur effet.

HENRI  
III.  
1579.

La Cour remédia en même tems à un abus qui s'étoit introduit à Paris dans la passation des Contrats, où il suffisoit de la signature de deux Notaires pour en constater la validité. On fit attention que dans une ville aussi peuplée que cette capitale, où on se rendoit de toutes les provinces du Royaume, il étoit aisé à des gens de mauvaise foi de faire de fausses suppositions. Ainsi comme on avoit déjà des exemples de pareilles friponneries, pour prévenir les faussetés qui pourroient se faire à ce sujet, Barnabé Brisson Avocat général presenta son réquisitoire à la Cour, par lequel il demanda qu'il fût ordonné, que dans la suite la signature des parties contractantes seroit nécessaire pour la validité des contracts; & que si après avoir été interpellées, elles déclaroient ne sçavoir signer, les Notaires seroient obligés d'en faire mention dans l'Acte. Sur quoi intervint le 29. de Janvier un Arrêt de la Cour conforme à ses conclusions.

Cependant la Reine mère, qui s'étoit renduë auprès du roi de Navarre, pour recevoir les plaintes des Réformés de ces provinces éloignées, & pacifier s'il étoit possible, les troubles de la Guienne, négocioit avec les députés des Eglises Protestantes. La dispute fut vive de part & d'autre, & dura long-tems. Enfin le dernier de Février on convint à Nerac de vingt-sept articles, tendans tous, ou à interpreter, ou à expliquer plus amplement les termes du dernier Edit, donné deux ans auparavant. Ils furent souscrits au nom du Roi par la Reine mère, Armand Gontault de Biron, Guillaume de Joyeuse, Louis de Saint-Gelais sieur de Lanfac, Bertrand de Salignac de la Motte Fenelon, & Gui du Faur sieur de Pibrac. S. M. ratifia ensuite cet accommodement à Paris le 19. de Mars; (1) mais on ne jugea pas à propos de le rendre public dans les circonstances, & il ne le devint qu'au bout de deux ans, après la conférence de Fleix, comme je le dirai dans la suite.

Conférence  
de Nerac.

(1) Il y a dans M. de Thou XIX. nous avons lû XIV. Kal. April. Kal. April. C'est une faute sensible ;

**HENRI III.** 1579. Sur ces entrefaites la Reine passa à Agen , où se renouvela plus vivement que jamais une ancienne querelle qu'il y avoit entre Henri de la Tour Vicomte de Turenne , qui étoit proche parent de la Reine , & Lieutenant général du roi de Navarre , & les Duras. L'affaire devint sérieuse , & pensa coûter la vie au Vicomte. Il y avoit trois ans qu'on avoit ôté le gouvernement de Castel-jaloux , petite place de la principauté d'Albret , à Savillan , pour le donner à Durfort de Rosans. Ce nouveau gouverneur crut avoir raison d'appréhender que Savillan ne pensât à rentrer en possession de la place ; & pour prévenir toute surprise , il ordonna en partant , à Garennes Sergent Major de ne laisser entrer dans la ville aucune personne de marque. Cependant le Vicomte de Turenne se presenta devant la place ; & en vertu du pouvoir qu'il tenoit du roi de Navarre , il fit demander par de Reniez qu'on lui en ouvrît les portes ; mais Garennes s'en excusa sur l'ordre qu'il avoit reçu. Le Vicomte fut piqué de ce refus ; & ayant rencontré depuis de Rosans proche d'Agen , il le somma de lui en faire raison. Cette affaire traîna pourtant jusqu'à cette année , que Duras étant venu saluer la Reine mère à Agen , où de Rosans son frère le suivit aussitôt après , il fit appeller en duel le vicomte de Turenne : ce fut le 17. de Mars dès le grand matin. Ce Seigneur sortit de la ville , & se rendit au gravier sur le bord de la Garonne , menant avec lui Salignac. Les Duras arrivèrent un moment après , & on se battit ; le Vicomte contre de Rosans , & Duras contre Salignac. Mais l'événement fut si malheureux pour le Vicomte , qu'il resta comme mort sur la place , percé de plusieurs coups qu'il avoit reçus dans le dos , & dans les côtés. Turenne fit grand bruit de ce combat , & prétendit qu'il y avoit eu de la surprise ; que de Rosans portoit une cotte de maille sous son habit , quoiqu'il eût assuré le contraire , & que des gens apostés l'avoient pris en traîtres. C'est ce qu'il publia dans un écrit qui parut à cette occasion. Sur-quoi on voulut sçavoir le sentiment de Henri de Monmorency oncle de Turenne , (1) qui s'étoit rendu à Agde ; & ce Seigneur , après avoir pris l'avis des

(1) François de la Tour , père du Vicomte dont il s'agit ici , avoit épousé Eleonore fille aînée du Connétable de France , sœur de Henry duc de Monmorency , qui par conséquent étoit oncle du vicomte de Turenne.

Gentilshommes & Officiers qui étoient à sa suite, décida le 23. de Mai, que puisque les Duras en avoient usé si indignement à l'égard du Vicomte, il lui étoit permis de chercher à tirer vengeance de cet assassinat par toute autre voie que celle du duel, qui est en usage entre Gentilshommes. La Reine mère fut outrée de cet attentat, & vouloit faire informer contre les deux frères, qui cependant s'étoient mis en sûreté. Mais le vicomte de Turenne la pria de n'y pas songer, & arrêta toutes les poursuites.

D'Agen la Reine mère passa à Toulouse, lieu de la résidence du Parlement de Languedoc, où Jean de Monluc évêque de Valence vint la saluer. Ce Prélat avoit eu ordre de la Cour l'année précédente de passer dans cette province, pour y préparer les esprits à quelque accommodement; & il s'étoit rendu auprès de la Reine pour l'informer plus particulièrement par lui-même du succès de sa négociation. Ce fut-là qu'il tomba malade, accablé, ou de vieillesse, ou des travaux qu'il avoit essuyés dans tant d'affaires dont il avoit été chargé; & il mourut peu de jours après. J'ai si souvent parlé avec éloge de ce grand homme, que je croirois me rendre ennuyeux si je répétois ici ce que j'en ai déjà dit. Il suffira qu'on sçache qu'il étoit également estimable par ses talens naturels, & son érudition; & qu'il n'eut jamais rien plus à cœur que de voir la paix rétablie dans l'Eglise. Destiné dès sa jeunesse à l'état Ecclésiastique, à peine il parut à la Cour, qu'on le regarda comme capable des plus grandes affaires. Ce fut par-là qu'il s'introduisit dans les bonnes grâces du cardinal de Lorraine, qui se faisoit alors un plaisir de protéger à la Cour les gens d'esprit, & qui le fit employer dans plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec beaucoup d'habileté & de bonheur. Je ne parle point de celle d'Ecosse, ni de quelques autres. Il est certain qu'il réussit admirablement dans celles de Constantinople & de Pologne, où contre l'espérance de tout le monde, malgré les brigues de tant de Princes prétendants à ce grand & puissant royaume, qui par la mort de Sigismond Auguste, décédé sans enfans, dépendoit du choix de la nation, il sçut écarter tous ces concurrens, & réunir tous les suffrages en faveur de Henri, alors duc d'Anjou. Mais ce Prince, qui auroit préféré les délices de la cour de France à

HENRI  
III.

1579.

Mort de Jean  
de Monluc  
évêque de  
Valence.

**HENRI** toutes les couronnes du monde, reconnut fort mal un si grand service. Il regarda cette élection, qui le combloit de gloire, comme un exil honorable que ses ennemis lui imposoient pour l'éloigner; & depuis ce tems-là il ne put voir de bon œil celui à qui il en étoit redevable. Monluc d'un autre côté, qui se voyoit déjà dans un âge avancé, & pour qui sa disgrâce sembloit être un avertissement du Ciel, qui l'exhortoit à penser à la retraite, eut l'imprudence de ne pas profiter à tems de cette occasion; & il eut la douleur de se voir dans un âge décrepit mourir méprisé dans le commerce des Dames de la Cour, tandis qu'il auroit pû se flater de joutir tranquillement le reste de ses jours d'un repos honorable dans son diocèse.

III.  
1579.

La Reine mère, pendant le séjour qu'elle fit à Toulouse, travailla à arranger les affaires de la province. Sur-tout elle avertit le Parlement d'user à l'avenir de moins de rigueur, & de se montrer plus favorable dans l'interprétation du dernier Edit fait en faveur des Protestans. De-là elle prit sa route par Carcassone; & après avoir apaisé les troubles qui renaissoient chaque jour dans le bas Languedoc, elle se rendit en Dauphiné, où les esprits étoient beaucoup plus en mouvement. Henri de Monmorenci duc de Damville avoit accompagné cette Princesse à son départ du Languedoc, dont il étoit Gouverneur, jusqu'à Grenoble. Ce fut là qu'Emmanuel-Philibert duc de Savoie vint la saluer. Le sujet du voyage de ce Prince, qui favorisoit sous main les desseins de Bellegarde, étoit d'obtenir une audience de la Reine pour la préparer à la justification que ce Maréchal vouloit faire de ce qui venoit de se passer dans le Marquisat de Saluces.

Suite des  
projets du  
Maréchal de  
Bellegarde.

Bellegarde étoit piqué contre la Cour par les raisons que j'ai rapportées, en parlant des événemens de l'année précédente. Il avoit eu encore, comme je vais le dire, de nouveaux sujets de mécontentement, & il ne cherchoit qu'une occasion de s'en venger. Dans cette vûë il avoit ménagé avant la mort de de Gordes une conférence au Buys avec lui & le sieur de l'Esdiguieres. Cependant il ne s'y étoit point rendu, & s'étoit retiré à Villeneuve vis-à-vis d'Avignon. Là cet homme inquiet, & qui ne cherchoit qu'à brouiller, ne se tint pas long-tems en repos. Il forma le projet de surprendre cette riche ville, dont il étoit si proche; il le communiqua à Pierre

Fangier sieur d'Anselme, à Gaut, à Besserie, & à quelques autres déterminés comme eux, qui n'avoient rien à ménager; & soit qu'il ne regardât dans cette entreprise que son intérêt particulier; soit qu'il voulût par-là gagner entièrement la confiance des Protestans, qui pouvoient le servir beaucoup dans l'exécution des desseins qu'il méditoit, peu s'en fallut qu'il ne réussît. En effet en attaquant le Pape si ouvertement, il ne pouvoit manquer de se brouiller avec la Cour; après quoi il ne lui restoit plus que d'aller se jeter entre les bras des Réformés, & du roi de Navarre, & d'implorer leur protection contre de si puissans ennemis. Mais le complot fut découvert; on arrêta quelques-uns des complices à Avignon, où ils furent punis; & Pirrho Malvezzi, que le Pape envoya sur ces entrefaites avec de nouvelles troupes, s'étant jetté dans cette ville, rendit inutile le projet de Bellegarde. Cependant il tira un avantage de cette tentative; car comme il passa de-là par le Dauphiné pour se rendre en Piémont, ce fut pour lui une occasion de lier une amitié plus étroite avec l'Esdiguieres, dont le secours lui servoit beaucoup pour l'exécution de ce qu'il avoit alors en tête.

En effet la conduite que la Cour avoit tenuë depuis avec lui, n'avoit servi qu'à l'aigrir encore davantage. J'ai dit qu'avant le dernier Edit de pacification, & dans le tems que la Cour faisoit encore la guerre aux Protestans, depuis que le duc de Damville avoit abandonné leur parti, le Roi l'avoit mis à la tête d'une armée qu'il devoit partager avec le maréchal de Bellegarde. En même-tems S. M. avoit fait faire au Duc des propositions qui lui étoient glorieuses en apparence, & avantageuses; mais qui dans le fond ne devoient avoir aucun succès. Le but de la Cour étoit uniquement de tromper également par là le Duc & le Maréchal. Or la Reine mère avoit conseillé au Roi de se servir pour cette négociation du ministère de Bellegarde. S. M. offroit donc à Damville de lui céder ses droits sur le Marquisat de Saluces, qu'il tiendrait d'elle à foi & hommage, à condition qu'il se démettroit du gouvernement du Languedoc, qui seroit partagé entre le maréchal de Bellegarde, & Guillaume de Joyeuse Lieutenant du Duc, en sorte qu'on donneroit à ce Seigneur le gouvernement du haut Languedoc, & que le Maréchal auroit celui du

—————  
HENRI  
III.  
1579.

**HENRI** bas, qui est beaucoup plus considérable. Or en faveur de ce changement Bellegarde devoit remettre au Duc toutes les villes & places fortes du Marquisat.

III.

1579.

Damville, qui sentit aussitôt quel étoit le dessein de la Cour, ne douta point de la supercherie; mais il ne fit aucun semblant de s'en appercevoir. Au contraire, il fit entendre à Bellegarde qu'il étoit prêt d'accepter le parti dès que la guerre seroit terminée; & le Maréchal de son côté entretint le Roi dans cette espérance. Cependant la paix se fit; & on mit cette affaire en négociation. On tint des conférences secrètes, où l'on n'agissoit que par députés; mais il se presentoit beaucoup d'obstacles à l'exécution de ce dessein. Le Duc, qui ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour manquer à la parole qu'il avoit donnée sans blesser le respect qu'il devoit au Roi, representoit sur-tout à Bellegarde, qui pressoit vivement la conclusion, que les loix du Royaume ne permettoient pas à nos Rois d'aliéner le domaine de la Couronne; & il demandoit en conséquence, qu'avant toutes choses, cette échange, ou cette cession que S. M. vouloit lui faire, fût autorisée du consentement des Etats généraux, & que l'acte même de cette concession fût enregistré solennellement au Parlement de Paris, & à celui de Grenoble. La Reine mère de son côté, qui n'avoit point du tout intention d'en venir là, disoit que ce que demandoit le Duc ne pouvoit manquer de faire beaucoup de bruit; qu'ainsi il étoit beaucoup plus à propos de commencer par exécuter le projet qu'on avoit formé; après quoi il seroit beaucoup plus aisé d'obtenir, & le consentement des Etats, & l'enregistrement dans les parlements du Royaume. Elle ajoûtoit, que pour éviter un éclat fâcheux, il seroit même bon de n'en venir à cette exécution qu'avec de grandes précautions; qu'ainsi, au lieu de délivrer d'abord les places du Marquisat à Damville, il conviendrait que le maréchal de Bellegarde les mît d'abord en sequestre entre les mains de celui que le Roi nommeroit à cet effet, qui les rendroit ensuite au Duc, aussitôt qu'on auroit obtenu le consentement des Etats, & l'enregistrement que l'on souhaitoit. Par-là elle espéroit dépouiller en même tems Damville & Bellegarde du Marquisat de Saluces, & du gouvernement de Languedoc; après quoi le Roi seroit le maître d'en disposer en faveur de qui bon lui sembleroit.

Anne

Anne de Joyeuse demandoit pour son père le gouvernement tout entier du Languedoc. Bernard de Nogaret de la Valette, frère de Jean-Louis de Nogaret, briguoit de son côté celui du Marquisat de Saluces. Cependant au milieu de tout cela le Maréchal, que son ambition avoit aveuglé, ne se doutoit point encore du piège qu'on lui tendoit, & dont le Duc s'étoit apperçu. Au contraire, comme il fouhaitoit avec passion de voir cette affaire terminée, il permit sans difficulté à Charle de Birague, frère du cardinal René de Birague, que le Roi avoit nommé pour tenir le Marquisat en sequestre, de se mettre en possession de la ville & du château de Saluces. Mais lorsqu'on voulut faire la même chose en Languedoc, Damville s'y opposa, & voulut s'assurer auparavant du consentement des Etats, & de l'approbation des Parlemens du royaume.

Ce fut alors que Bellegarde s'apperçut qu'il étoit la dupe des deux partis, que lui-même avoit dessein de tromper. Cette découverte ne servit qu'à l'outrer davantage, & il prit dès-lors la résolution de se venger à force ouverte de l'injustice qu'on lui faisoit. Il négocia avec l'Esdiguieres; se ligua avec lui; & passant les Alpes, il marcha à Carmagnol qu'il fit aussitôt fortifier, sans attendre pour cela permission de la Cour. En même-tems on travailloit aussi par ses ordres à mettre Ravel, Dragoniero, Cental, & Demont en état de défense. Enfin voyant qu'il s'étoit trop avancé pour pouvoir se flatter d'un retour sincère du côté de la Cour, il se livra absolument aux conseils du duc de Savoye; & sous ombre de vouloir prendre le parti des Protestans, il commença sérieusement à traiter avec les ennemis de la France. Ce que je rapporte ici, je le tiens au reste de la propre bouche de Mathurin Chartier. C'étoit un homme sans probité & sans honneur, qui après avoir été quelque tems secrétaire du duc de Damville, fut employé par le Maréchal de Bellegarde dans l'affaire dont je parle, & mourut enfin comme il avoit vécu; & ce fut lui-même qui me raconta toutes ces circonstances dans un voyage que nous fîmes ensemble en Languedoc.

Pour mieux cacher son dessein, le Maréchal leva des troupes dans la Vallée d'Angrogne, de Pragelas, & de Queras ou Chierasco, qui sont presque toutes Protestantes. Outre

**HENRI III.**  
**1579.** cela l'Esdiguieres lui envoya douze cens hommes de pied , & trois cens chevaux commandés par la Tour Gouvernet. Enfin il tira encore des levées , qui avoient servi sous lui deux ans auparavant au siège de Nîme , ce qu'il y avoit de meilleurs soldats , dont il donna le commandement à d'Anselme , à Gaut , à Besserie. Balthasar Flote comte de la Roche se rendit même auprès de lui ; en sorte qu'il forma une petite armée composée d'environ six mille hommes de pied , & cinq cens chevaux.

A la tête de ces troupes le Maréchal fortit de Carmagnol , suivi de douze pièces d'artillerie , & marcha droit à Saluces , où commandoit Charle de Birague. A son approche ce Gouverneur abandonna la ville , & se retira dans le château , mais il n'y tint pas. Il se rendit dès qu'il vit le canon ; & repassa aussitôt en France. Après son départ , Bellegarde rentra aisément en possession de toutes les autres places du Marquisat. En même-tems , pour garder toujours les mêmes dehors , il écrivit à la Cour le premier jour d'Août , pour justifier sa conduite ; apportant pour prétexte de cette violence les insultes personnelles qu'il avoit reçûes , disoit-il , de la maison de Birague ; & prétendant qu'il y alloit de la gloire du Roi & de son honneur , de ne pas souffrir qu'un homme comme lui , que S. M. avoit honoré de la dignité éclatante dont il étoit revêtu , devint le jouët de quelques étrangers , dont la fidélité pouvoit justement être suspecte à la France.

Tout cela avoit précédé l'arrivée de la Reine en Dauphiné ; & c'est ce qui empêcha Bellegarde de se rendre auprès d'elle à Grenoble. Mais le duc de Savoye y suppléa , & servit parfaitement son ami en son absence , sous prétexte d'être venu uniquement pour rendre visite à cette Princesse , il fonda ses sentimens à l'égard du Maréchal. Il lui representa , qu'elle ne devoit pas lui faire un crime de ce qu'il n'avoit pas obéi à l'ordre qu'il avoit reçû de se rendre auprès d'elle ; que c'étoit un effet de la crainte qu'il avoit de ne pouvoir rentrer dans ses bonnes graces , & dans celles du Roi ; que cette défiance étoit pardonnable , puisqu'elle étoit fondée sur tout ce qui s'étoit passé ; qu'au reste elle s'effaceroit à la première entrevûe que S. M. voudroit bien lui accorder ; mais qu'il souhaitoit d'avoir toutes ses sûretés ; qu'ainsi au cas qu'elle eût pour agréable

que le Maréchal vint la trouver à Monluel en Bresse, place appartenante au Duc, il s'engageoit à le lui amener.

La Reine mère avoit déjà eu quelque vent des desseins pernicieux que formoit le Maréchal. D'ailleurs elle appréhendoit tout du caractère de cet homme ambitieux. Ainsi comme elle vit qu'il falloit se résoudre à traiter tête-à-tête avec lui, elle accepta le parti avec d'autant moins de peine, qu'ayant dessein de se rendre à Lyon, elle ne seroit pas là fort éloignée de Monluel. On prit donc jour pour cette entrevûë; après quoi le Duc partit pour aller rendre compte à Bellegarde du succès de sa négociation. Avant que de quitter la Reine, ce Prince lui jetta aussi quelques mots de ses droits sur le Marquisat de Saluces. Il y avoit quatre ans que le Roi lui avoit rendu Pignerol & Savillan. Ce fut pour lui comme un degré dont il se servit pour former de plus grandes prétentions. Il demandoit alors le Marquisat même, & c'étoit un prétexte qu'il cherchoit pour faire une querelle à la France, ou pour justifier les troubles que cette dispute ne manqua pas de faire naître peu de tems après.

Aussitôt que la Reine mère fut arrivée à Lyon, Charles de Birague, Mario & Louis de Birague ses cousins, vinrent l'y saluer. Ils étoient suivis de ces familles d'Italie, qui pour avoir autrefois pris le parti de la France, avoient été obligées d'abandonner leurs biens & leurs maisons; & avoient trouvé dans le Marquisat de Saluces un nouvel établissement, qui depuis long-tems leur tenoit lieu de patrie. Tous ces Italiens, que Bellegarde venoit de chasser honteusement du Marquisat, firent de grandes plaintes contre lui. Ils l'accusèrent de former, de concert avec le duc de Savoie, & par conséquent avec la cour d'Espagne, des projets secrets contre l'Etat; assurant que l'intelligence qu'il vouloit paroître entretenir avec les Protestans n'étoit qu'une pure feinte dont il les amusoit, eux, & la France, tandis qu'il ne pensoit qu'à livrer la frontière aux Espagnols.

Comme ces accusations venoient de gens aigris personnellement contre le Maréchal, elles ne furent pas fort écoutées, & elles n'empêchèrent pas la Reine, lorsque le jour marqué pour l'entrevûë fut arrivé, de partir pour Monluel avec une grande suite. Outre ceux dont j'ai déjà parlé, elle étoit

**HENRI III.**  
1579. accompagnée de Charle de Lorraine duc de Mayenne, de François Mandelot gouverneur du Lyonnois, de Laurent de Maugiron, & de Jean de Bellièvre premier Président du Parlement de Grenoble. Le duc de Savoyes'y rendit le dernier, amenant avec lui Bellegarde, comme on en étoit convenu. Ce Maréchal, pour cacher sous cette apparence de liaison qu'il sembloit avoir avec les Réformés des desseins beaucoup plus criminels, avoit exprès fait venir avec lui les députés des Eglises Protestantes du Dauphiné. Il eut d'abord une audience particulière de la Reine mère, dans laquelle il travailla à se justifier auprès d'elle des projets dont on l'accusoit, & il crut y avoir réussi. Cette Princesse d'un autre côté, qui se voyoit obligée de se contenter de ses excuses, quelles qu'elles fussent, parut goûter ses raisons; & on pensa ensuite aux moyens de faire exécuter le dernier Edit dans la Province.

Les Protestans commencèrent par faire de grandes plaintes de ce qu'on n'y avoit aucun égard, & qu'on le violoit partout impunément. D'un autre côté, Bellegarde qui sembloit ne souhaiter que la paix, vouloit paroître prendre leurs intérêts fort à cœur. Enfin après bien des disputes, où on fit paroître beaucoup d'animosité, on n'arrêta rien. On remit à une autre occasion la décision de cette affaire; & on convint seulement qu'en attendant on ne feroit aucune innovation; & que, sauf le droit des parties, les choses resteroient sur le même pied, jusqu'à ce que S. M. bien informée en eût autrement ordonné. Tout le monde se sépara ensuite, plus disposé à la vengeance qu'à la paix.

Mort du  
Maréchal de  
Monmo-  
rancy.

Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle de la mort de François de Monmorency. C'étoit de tous les courtisans celui qui méritoit le plus la confiance du Roi. Sa Religion, son attachement pour le bien public, sa grandeur d'ame, sa libéralité, son courage, son génie, son érudition même, talent bien rare dans les personnes de cette condition, sa fermeté, sa droiture incébranlable; tant de belles qualités ne laissoient à désirer pour lui, que des tems plus heureux, des maîtres plus sensibles au vrai mérite, & une plus longue vie. L'ancienne inimitié qui régnoit entre sa maison & celle des princes Lorrains, & qui jointe au danger où la Religion se trouvoit alors, donna, dit-on, naissance à nos guerres civiles, l'engagea

d'abord à employer toute cette prudence & cette grandeur d'ame qui lui étoient naturelles pour déconcerter leurs desseins, auxquels il s'opposa avec la dernière vigueur. Obligé de soutenir les intérêts de son rang contre de si puissans adversaires, il méprisa également la haine, & la faveur du peuple, qui n'est guères recherchée que par des factieux, & prit hautement le parti du prince de Condé, & de ses cousins. Par-là il se fit beaucoup d'ennemis, parce que bien des gens s'imaginèrent qu'il favorisoit les Protestans. Du reste il fut toujours le défenseur zélé de l'autorité royale, comme il le montra bien à la Saint Barthelemy, lorsqu'il obligea le cardinal de Lorraine, & Henri de Guise, de sortir de Paris, parce qu'il les avoit trouvés saisis d'armes défenduës. Il sembloit que les Princes de cette maison n'oublieroient jamais cet affront; cependant ils se réconcilièrent avec lui après sa sortie de la Bastille; & il parut que c'étoit sincèrement. En effet quelques mois avant sa mort, le Maréchal ayant été attaqué d'Apoplexie dans le Louvre même, où il avoit son appartement, le duc de Guise passa toute la nuit au chevet de son lit, & lui rendit tous les services qu'on peut attendre d'un véritable ami. Il alla aussi très-souvent le voir à Chantilly, où on le transporta, dès que sa santé fut un peu rétablie; & quoiqu'il n'y eût plus rien à en espérer, il lui donna tous les témoignages possibles d'un attachement vraiment sincère. Enfin dès qu'il fut de retour des Etats de Normandie, où le Roi l'avoit envoyé, parce qu'on craignoit quelque soulèvement dans cette province, il eut une seconde attaque dans son château d'Ecoïan le 6. de Mai, & ce grand homme mourut, à peine âgé de cinquante ans, emportant avec lui le titre glorieux de dernier des François. Ceux qui lui étoient le moins affectionnés pendant sa vie, pleurèrent sa perte; & le Roi le regretta encore long-tems après dans ces tems malheureux, qui marquèrent les dernières années de son règne.

On donna à cet excellent homme un successeur bien différent de lui. Ce fut Villequier, qui sur ces entrefaites se rendit auprès de la Reine-mère. Il étoit chargé d'ordres secrets pour cette Princesse; & ce fut pour lui une occasion de venir partager les libéralités que le duc de Savoye faisoit aux dépens de l'argent de Philippe, dont il se servoit habilement,

**HENRI III.**  
1579.

pour mettre dans ses intérêts la plupart des Seigneurs de la Cour & des Ministres. En même tems, le duc de Mayenne transigea avec ce Prince pour le comté de Tende, dont son épouse venoit d'hériter par la mort de son père Honoré de Savoye, marquis de Villars, amiral de France. Ce fut une prévarication manifeste de la part de la Reine de permettre qu'on transportât à un Prince étranger qui pensoit dès-lors à s'enrichir de nos dépouilles, un domaine si considérable situé sur nos frontières, & très-propre à les étendre. Mais elle ne put refuser cette complaisance aux sollicitations d'Anne d'Est femme de Jacque de Savoye duc de Nemours, dont elle avoit deux fils, & mère du duc de Mayenne, qui vouloit par là faire plaisir au duc de Savoye, quoi qu'il en pût coûter au Royaume. D'un autre côté le duc de Mayenne consentit volontiers à ce transport. Il formoit dès-lors de vastes projets, & il fut bien aisé de trouver cette occasion d'obliger ce Prince qui étoit l'émissaire de Philippe, & de se l'attacher par un service si important.

Après le départ de la Reine mère de Monluel, le duc de Savoye reprit aussi la route de ses Etats. Pour le maréchal de Bellegarde, il voulut passer d'abord par le Dauphiné, afin de conférer avec l'Esdiguières, & lui confirmer de bouche la parole qu'il avoit donnée aux Protestans. Il lui représenta que tout se dispoit à la guerre, lui promit de ne point l'abandonner, & fit si bien qu'il l'engagea à députer conjointement au roi de Navarre, pour le prier, au cas que les services du Maréchal lui fussent agréables, de lui envoyer un plein pouvoir pour faire la guerre en Dauphiné, en Provence, & dans le Lyonnais. Bellegarde chargea de cette commission Montberault, que les Protestans firent accompagner par Calignon. Montberault fut très-bien reçu du roi de Navarre, à qui Calignon avoit ordre de l'Esdiguières de conseiller d'en user ainsi; & ce Prince lui accorda le pouvoir qu'on demandoit, pour servir au Maréchal au cas qu'on fût obligé d'en venir aux armes; ensuite on le congédia. Pour Calignon, il resta auprès du roi de Navarre.

Cependant Bellegarde avoit repassé les Alpes dès la fin de Septembre, & s'étoit rendu à Carmagnol. Déjà sa suite commençoit à devenir plus nombreuse, & approchoit de celle

d'un petit Souverain. Il recevoit incessamment des couriers de Milan, & d'autres endroits suspects. Toutes ces circonstances firent conjecturer à ceux des Protestans qui avoient quelque expérience, que le Maréchal avoit en tête des desseins tout différens de ceux qu'il faisoit paroître. L'Esdiquieres, qu'on ne pouvoit tromper long-tems, informa même le roi de Navarre qu'on découvroit chaque jour de nouvelles preuves, qui confirmoient qu'on ne devoit point se fier à Bellegarde. Mais le décès imprévu de ce Maréchal qui arriva sur la fin de l'année, les délivra de l'inquiétude qu'il leur donnoit. La débauche le perdit; & la mort en terminant ses jours arrêta le cours de ces vastes projets qu'il méditoit contre la France.

En même-tems le roi de Navarre convoqua une assemblée des Eglises Protestantes à Mazere dans le Comté de Foix. Le duc de Damville, à qui nous donnerons dorenavant le nom de Monmorency, s'y rendit le 9. de Novembre, suivi de Nicolas d'Angennes de Rambouillet, & de Jean-Baptiste Guadagne, que la Reine mère avoit nommés pour l'accompagner, avec Odet de Foix comte de Carmain, François de la Vallée de Cornusse, & plusieurs autres. Le dessein de son voyage étoit de porter au Prince les plaintes des Etats de Languedoc qu'il venoit de tenir à Carcassone. En effet quelque tems auparavant les Protestans s'étoient emparés de la plupart des petites places qui sont autour de Pezenas, d'où ils faisoient des courses dans tous les environs, & exerçoient une infinité de brigandages. Ainsi il demandoit d'abord qu'il lui fût permis de châtier ces perturbateurs du repos public, sans que le Prince le trouvât mauvais, ni que pour cela il pût être censé contrevenir au dernier Edit. Il ajouta un autre article, & demanda ensuite que les Protestans remissent les villes & places de sûreté, qui ne leur avoient été accordées que pour un tems, au bout de ce terme expiré.

Ces propositions souffrirent bien des difficultés; enfin on accorda le premier article avec beaucoup de peine. Pour ce qui est du second, qui regardoit la restitution des places, on le refusa nettement; & on s'en remit à la décision de S. M. à qui le roi de Navarre dit qu'il avoit envoyé des députés. Après cela Monmorency, qui pendant cette négociation avoit logé à Beaupuy, en partit le 21. de Novembre, & reprit la

---

HENRI  
III.  
1579.

Assemblée  
des Eglises  
Protestantes  
à Mazere.

**HENRI III.**  
1579.

route du Languedoc. Pour le roi de Navarre, il resta à Mazere, où il reçut les remontrances des députés des Eglises Protestantes, qui se plaignoient que dans la plupart des provinces on négligeoit d'observer, ou même qu'on violoit ouvertement le dernier Edit. Ces plaintes partagèrent les avis de l'assemblée. Les uns vouloient qu'on prît aussitôt les armes. D'autres prétendoient qu'il ne falloit pas se presser de faire un éclat qui ne seroit pas avantageux au parti, & dont le succès étoit incertain; & qu'on ne devoit en venir là qu'à la dernière extrémité. Enfin on convint, que puisqu'on n'avoit tiré aucun avantage de l'entrevûë de Monluel, puisque les Gouverneurs ni les Parlemens du Royaume ne se mettoient pas en peine d'observer les articles arrêtés dans la conférence qui venoit de se tenir à Nerac, & qu'on négligeoit de mettre le dernier Edit à exécution, on se prépareroit à la guerre; que cependant on attendroit à se déclarer, qu'on eût envoyé encore de nouveaux députés à la Cour, pour s'assurer des dernières intentions de S. M. afin de tenter tous les moyens de s'accommoder à l'amiable; & que si toutes ces démarches ne réussissoient point, on commenceroit alors les hostilités au tems & au jour que le roi de Navarre marqueroit.

On fit un arrêté de cette résolution, qui fut tenuë secrète. Ensuite le roi de Navarre prit en particulier Antoine de Pleix sieur de Lecques, député des Eglises du Languedoc, & Calignon député du Dauphiné; cassa en leur présence deux écus d'or, dont il retint deux moitiés; & leur donna les deux autres, avec ordre de les rendre, l'une à François de Châtillon fils de l'Amiral de Coligny, l'autre à l'Esdiquieres, & de leur dire que qui que ce fût qui leur portât dans la suite les deux moitiés, qu'il conservoit, ils eussent à recevoir de lui l'ordre pour le jour, & la manière de commencer la guerre. Il ajouta, qu'en prenant ainsi en même-tems les armes de toutes parts, ils se rendroient formidables à leurs ennemis; que cela leur faciliteroit la prise de quelques villes; & qu'ils ne se déclareroient de la sorte que par une action d'éclat, qui influeroit sur toute la suite de la guerre. Après cela ce Prince congédia les Députés, qui reprirent le chemin de leurs provinces avec encore un reste d'espérance de voir quelque accommodement; mais du reste bien résolu de ne rien négliger pour

pour se préparer à la guerre. En effet elle se ralluma au mois d'Avril de l'année suivante, à l'occasion que je rapporterai en parlant de cet événement.

Cependant la Reine mère étoit déjà à la Cour, où elle avoit été précédée du duc d'Anjou. En effet, ce Prince s'y étoit rendu en poste le 16. de Mars, contre l'avis de la plus grande partie de ceux qui lui étoient affectionnés; & son arrivée fut si imprévûë, que quoiqu'il eût passé la nuit au Louvre lorsque cette nouvelle se répandit le lendemain matin, comme on sçavoit que le Duc n'étoit pas bien avec le Roi son frère, elle parut si peu probable, qu'on fit pour & contre des paris très-considérables. Ce retour, qui marquoit assez que le Prince étoit sans défiance, fit beaucoup de plaisir à Henri, qui ne pensoit plus qu'à s'abandonner à la mollesse, & qui pour acheter son repos à quelque prix que ce fût, auroit dans le moment accordé à son frère tout ce qu'il auroit voulu, pourvû qu'il lui eût promis de ne plus troubler le Royaume. En effet, cette dernière démarche du Prince avoit effacé dans le cœur du Roi tout le ressentiment du passé, & dissipé pour le présent tous les ombrages qu'il avoit pû avoir.

D'un autre côté le duc d'Anjou, qui ne manquoit pas d'habileté, & qui n'étoit pas fâché qu'on le sçût, profita de l'occasion. Il supplia le Roi de lui être favorable dans la recherche qu'il faisoit de la Reine Elisabeth, & de ne point s'opposer aux levées qu'il avoit dessein de faire dans le Royaume pour passer en Flandre. La Reine mère, qui ne rouloit que de vastes desseins, joignit ses instances à celles du Prince, & il obtint tout ce qu'il voulut. Ainsi il partit de la Cour au mois d'Août avec assez peu de suite, & passa en Angleterre, où il fut fort bien reçu de la Reine Elisabeth, qui lui fit espérer de l'épouser. C'est sur ce fondement que l'année suivante le Roi envoya une célèbre ambassade à cette Princesse, & les articles du contrat de mariage furent même dressés.

Tandis que le Prince étoit encore à la Cour, il montra au Roi en badinant, des lettres que lui écrivoit Louis de Clermont d'Amboisè sieur de Bussy. Comme ce Seigneur étoit fort familier avec son jeune maître, il lui mandoit qu'il avoit tendu des rets à la bête du Grand-Veneur, & qu'il la tenoit dans ses filets. Or cette bête du Grand-Veneur étoit

---

HENRI  
III.

1579.

Retour du  
duc d'Anjou  
à la Cour.

HENRI  
 III.  
 1579.

la femme de Charle de Chambes comte de Monforeau , à qui le duc d'Anjou avoit donné cette charge à la recommandation de Buffly. Le Roi avoit gardé ces lettres , & comme il y avoit déjà long-tems qu'il en vouloit à Buffly , dont il ne pouvoit supporter la fierté & la pétulance , il résolut de saisir cette occasion pour satisfaire son ressentiment. En effet pendant que Buffly étoit à la Cour , il insultoit hardiment tout ce qu'il y avoit de Dames & de Seigneurs , comptant sur une certaine réputation de bravoure qui le faisoit redouter. Il n'étoit pas plus aimé dans la Province. Depuis qu'il s'étoit mis à la suite du duc d'Anjou & qu'il avoit obtenu de ce Prince le gouvernement du château d'Angers , une des plus fortes places de toute la contrée , & qui sert de boulevard à cette grande ville , il s'étoit rendu odieux aux Bourgeois , & même aux habitans de tout le país , par ses exactions & par les impôts qu'il levoit de sa propre autorité , & souvent sans en parler au Prince.

Le Roi tira donc un jour en particulier le comte de Monforeau , qui se trouvoit alors par hasard à la Cour , & après lui avoir montré les lettres de Buffly , il lui dit qu'il s'intéressoit trop à l'honneur de sa maison & à sa propre gloire , pour vouloir lui faire mystère d'un affront aussi sanglant ; qu'au reste il ne croyoit pas nécessaire de l'avertir du parti qu'il lui convenoit de prendre en pareille occasion ; après quoi il le congédia. Le Comte sortit de cette conversation animé du desir de se venger , non-seulement par le ressentiment de l'outrage qu'il avoit reçu ; mais encore parce que le Roi sembloit lui faire entendre qu'on le regarderoit comme un lâche , s'il ne sçavoit pas en tirer raison. Il se rendit chez lui en diligence , & il obligea sa femme d'écrire à Buffly pour lui donner un rendez-vous à Coustanciere. C'étoit un château de plaisance très-avantageusement situé pour la chasse. Buffly s'y étoit rendu le 19. d'Août suivi du seul Colladon son confident , lorsqu'il se vit attaqué par le comte de Monforeau lui-même à la tête de quelques autres , tous couverts de cottes de mailles. Il ne se déconcerta cependant point , & quoique seul contre plusieurs , il poussa d'abord très-vivement ces assassins. Enfin accablé par le nombre & ne trouvant plus de ressource dans ses forces épuisées par un long combat , il voulut

se jeter dans le fossé par une fenêtre; & dans ce moment-là il fut tué par derrière.

Cet assassinat fut la source d'une inimitié mortelle entre les Buffy & le Comte, & elle passa jusqu'à Jean de Monluc, surnommé Balagny, fils naturel de l'évêque de Valence, dont j'ai souvent parlé, qui en épousant la sœur de Buffy qui venoit d'être tué, se chargea aussi de le venger. Sa haine servie par celle de sa femme dont le courage étoit fort au-dessus de son sexe, ne donna pendant neuf ans aucun relâche à son ennemi; & au bout de ce tems-là, ce ne fut encore qu'avec beaucoup de peine que le Roi l'obligea d'accepter les conditions que Monforeau lui offroit pour se mettre à couvert de son ressentiment.

Toute la province fut charmée de la mort de Buffy, & le duc d'Anjou lui-même ne fut pas trop fâché d'en être défait. Il commençoit à lui devenir à charge. Il donna le gouvernement de la ville & du château d'Angers à Jean de Simié. C'étoit un homme adroit & rusé, qui avoit suivi le Prince en Angleterre avec Guillaume de Haultemer baron de Fervaques, & qui étoit alors le plus avant dans sa faveur. Mais il ne la conserva pas long-tems, & dès l'année suivante déchû honteusement du rang qu'il occupoit auprès du duc d'Anjou, il courut même risque de la vie.

Ce fut aussi pendant le mois d'Août que le Parlement de Paris nomma quelques Conseillers pour aller suivant l'ancien usage, tenir les Grands Jours à Poitiers, & dans les provinces qui leur furent assignées. Ils avoient à leur tête le président Achille de Harlay, connu par une érudition profonde, une expérience consommée, une prudence admirable, une gravité respectable & une probité à l'épreuve. Cette Chambre ne devoit durer que jusqu'à la saint Martin; mais la Cour donna un Arrêt pour la proroger jusqu'à Noël. On y fit plusieurs exemples de sévérité, entr'autres contre André de Beauveau sieur de Pimpeam. C'étoit un homme de naissance, mais dérangé, & il avoit été un des principaux Ministres dont Buffy s'étoit servi pour piller la province. Il fut convaincu d'avoir assassiné un Sergent, & on le condamna à mort.

Tandis qu'on tenoit les Grands Jours à Poitiers, Henri de

---

HENRI

III.

1579.

HENRI III. 1579. Bourbon prince de Condé, piqué de se voir si long-tems le joiët de la Cour au sujet du gouvernement de Picardie, fortit de Saint Jean d'Angely en habit déguisé, & arriva en cette ville. De là il se rendit en poste à la Ferté sur Oyse, place forte sur cette frontière & appartenant au roi de Navarre, & il alla se loger avec un détachement de gens tous choisis dans une métairie voisine de la ville, où plusieurs Gentilshommes de la province qui étoient du complot, vinrent se rendre secrètement auprès de lui.

Michel de Gouy sieur d'Arfy commandoit dans la place, & étoit alors absent. Le Prince ayant donc été informé qu'on faisoit la garde assez négligemment aux portes, fit marcher de ce côté-là un nommé Gennes, brave homme, avec trois ou quatre autres. Celui-ci sous prétexte de demander le chemin, lia conversation avec un de ceux qui étoient de garde à la porte, & il l'amusa jusqu'à ce que ses camarades se fussent approchés; alors ayant laissé tomber par terre un écu d'or, tandis que tout le corps-de-garde s'empressoit pour le ramasser, il tira un coup d'arquebuse. C'étoit le signal dont il étoit convenu avec les troupes. Elles accoururent aussitôt, se rendirent maîtresses de la porte, & bien-tôt après de la ville même, où elles crioient aux habitans de ne rien appréhender; que le prince de Condé gouverneur de la province étoit arrivé, & qu'il venoit avec la permission du Roi en prendre possession. En effet pour montrer qu'elles étoient sincères, les troupes ne firent aucune violence dans la place.

Le lendemain qui étoit le dernier jour de Novembre, le Prince écrivit au Roi pour l'assurer de son attachement, & l'informer de son arrivée en Picardie. En même tems S. M. ayant reçu des lettres de Gouy, qui l'instruisoient des raisons qui l'avoient obligé de s'absenter de sa place; elle manda à ce Gouverneur de se rendre incessamment auprès du Prince, & de lui obéir en tout, comme au Gouverneur de la province. Ensuite elle écrivit au prince de Condé lui-même, pour lui marquer, qu'elle étoit surprise, qu'il eût passé de Saintonge en Picardie, sans la saluer, & qu'elle seroit bien-aise d'apprendre de lui-même le sujet de son arrivée, & le motif d'un départ si précipité. Après cela on s'envoya courriers sur courriers, on se plaignit de part & d'autre, & on ne

conclut rien. Cependant Henri que l'avenir inquiétoit, formoit déjà le projet d'aller faire le siège de cette place, tandis que le Prince se dispoſoit de ſon côté à la défendre juſqu'à la dernière extrémité.

Pendant ce tems-là l'Assemblée du Clergé ſe tenoit à Melun avec l'agrément du Roi. On y reçut de toutes parts des plaintes qui partoient de différens motifs, au ſujet des abus qui s'étoient introduits dans l'Eglise de France; & les Prélats réſolurent ſur cela de faire leurs remontrances à S. M. Arnaud de Pontac évêque de Bazas fut choiſi par l'Assemblée pour ſ'acquitter de cette commiſſion. Ce Prélat fit au Roi le trois de Juillet un diſcours fort libre, dans lequel il propoſa deux moyens propres à arrêter ce déſordre; ſçavoir, le rétabliffement de la diſcipline, & une plus grande attention dans le choix des ſujets qui rempliſſoient les Prélatures. A l'égard du premier article, il dit: Que pour rétablir la diſcipline en France, il n'y avoit point de moyen plus ſûr que d'introduire la réforme ſur le modèle du Concile de Trente, & que c'étoit ce qui portoit l'Assemblée à ſupplier très-humblement S. M. d'en ordonner la publication dans tout le Royaume. Il ajoûta que les abus qui s'étoient introduits dans le choix qu'on faiſoit des ſujets qui devoient remplir les Bénéfices, n'étoient ni moins réels, ni moins dangereux, & qu'on étoit fâché de voir que le Roi lui-même y donnât occaſion: Qu'on comptoit actuellement dans le Royaume vingt-huit Evêchés vaquans, dont des Laïques touchoient les revenus, & où le culte divin étoit abſolument négligé; qu'il y en avoit pluſieurs en Guienne & en Languedoc où les Evêques qui les poſſédoient ne réſidoient point: Qu'on voyoit avec douleur la plus grande partie des Abbayes entre les mains de ces fortes de gens qui en épuifoient les revenus au grand ſcandale des gens de bien: Que dans certains Tribunaux, on n'entendoit parler que de procès entre des laïques, au ſujet de quelque Bénéfice: Que déjà on comptoit dans les familles les biens Eccleſiaſtiques au nombre des effets dont on compoſoit ſon héritage: Qu'enfin il ne pouvoit le dire ſans frémir, mais qu'il étoit cependant vrai, que dans le Conſeil même du Roi on avoit adjugé un Evêché à une femme de diſtinction, comme ſi c'étoit un bien dont il ſûr

HENRI  
III.

1579.  
Assemblée  
du Clergé.

**HENRI**  
**III.**  
**1579.**

permis de faire commerce : Que le désordre alloit cependant plus loin, qu'on voyoit des gens après avoir affranchi toutes les bornes de la pudeur, oser travailler à rendre justes & légitimes des usurpations qu'on avoit soin auparavant de tenir secrètes, qu'on couvroit alors de tous les beaux dehors que l'artifice peut inventer, & que les loix ne manquoient pas de punir lorsqu'elles étoient découvertes; que si Dieu n'y mettoit la main, on alloit bientôt voir les Laïques & les gens d'épée parés du titre de Commandeurs, s'emparer du patrimoine de l'Eglise, & que cette malheureuse invention ne pouvoit manquer d'entraîner après soi la ruine entière de la Religion.

Le Roi commençoit à se repentir de la permission qu'il avoit accordée au Clergé de s'assembler. Cependant il répondit à ce discours avec beaucoup de modération : Qu'à l'égard de la publication du Concile de Trente, il en délibéreroit à loisir; que du reste il auroit soin que les Bénéfices ne fussent remplis dans la fuite, que par des sujets capables par leur esprit & leur piété de les remplir dignement; & qu'il veilleroit en même tems à réformer les abus dont on étoit scandalisé.

Le Clergé qui crut avoir beaucoup d'avantage sur le Roi par cette première démarche, n'en devint que plus hardi à pousser plus loin ses prétentions. Il venoit de jeter comme la première pierre sur laquelle il résolut de bâtir le reste de l'édifice. Ainsi on députa de nouveau à S. M. Nicolas l'Angelier évêque de saint Brieu en Bretagne. Ce Prélat eut audience du Roi le 3. d'Octobre, & insista principalement sur la publication du concile de Trente, qu'il disoit nécessaire pour l'extirpation de l'herésie & le rétablissement de la discipline dans le Royaume. Ensuite il supplia S. M. de renoncer au Concordat passé entre François I. & Leon X. & de rendre aux Chapitres le droit d'élire eux-mêmes leurs Abbés & leurs Evêques. Il s'étendit beaucoup sur ce dernier article, mêlant même les menaces aux prières, & il finit en ajoutant : Que suivant la prédiction de Clovis, le Royaume ne subsisteroit qu'autant que la religion Catholique y seroit florissante, & qu'elle ne pouvoit s'y maintenir que par l'établissement de l'un & la destruction de l'autre; c'est-à-dire,

par la publication du Concile & l'abolition du Concordat.

Le Roi regarda comme un outrage, qu'on lui parlât d'abolir le Concordat, & perdit patience à ce discours. Persuadé que c'étoit sa trop grande bonté qui inspiroit tant d'audace à ces gens d'ailleurs naturellement timides, il s'échauffa contre son ordinaire, & s'adressant avec un air de colère à quelques Evêques qui étoient à la suite de l'Angelier, il leur demanda au cas que les Chapitres eussent été les maîtres des élections, s'ils osoient se flatter qu'ils auroient été Evêques? Ensuite il les exhorta à montrer plus de modération & à se souvenir que c'étoit à sa libéralité seule qu'ils étoient redevables de la dignité dont ils se voyoient revêtus; ajoutant, qu'ils avoient tort de trouver mauvais qu'il fit part à d'autres d'un éclat qu'ils ne tenoient que de lui, & que quoi qu'ils pussent dire au contraire, il étoit certain que les Rois Très-Chrétiens avoient joui de ce droit dès les premiers siècles de la Monarchie.

Les Députés ayant été congédiés avec cette réponse, & ne pouvant rien obtenir de plus, on délibéra sur un autre article, qui étoit le motif principal pour lequel on avoit demandé à s'assembler. Il regardoit le paiement des décimes, & la liquidation des contrats passés à Poissy l'an 1561. & six ans après à Paris, entre le Clergé & les Bourgeois de cette capitale. On mit les comptes au net, & l'avis général de l'Assemblée fut enfin, que le Clergé avoit suffisamment satisfait aux obligations portées par ces contrats, & qu'ils ne les engageoient plus. L'Acte de cette résolution fut dressé le 15. d'Octobre, & l'Assemblée le fit signifier par un Huissier l'onze de Décembre au Prevôt des Marchands & aux Echevins.

Le Roi auroit fort souhaité que l'Assemblée n'eût point pris ce parti, & il n'avoit jamais crû qu'elle en vînt-là. Mais ce fut toute autre chose, lorsque cette nouvelle fut répandue dans Paris. Elle y causa une révolution étonnante. Il n'y avoit personne qui ne frémit de rage de voir le Clergé qui doit donner l'exemple par sa droiture, sa bonne foi, sa charité, consentir non-seulement à se deshonorer par une perfidie & une inhumanité si marquée; mais à porter même d'un seul coup le poignard dans le sein de tant de veuves, de tant d'orphelins, de tant de pauvres & de misérables, qu'on

HENRI  
III.

1579.

alloit réduire à mourir de faim. » Après cela que penseront  
 HENRI » les Protestans ? (disoit-on) Ces dettes immenses qui mon-  
 III. » tent à plus de quatre cens mille écus de rente, n'ont-elles  
 1579. » pas été contractées pour fournir aux frais de la guerre  
 » qu'on vouloit faire aux hérétiques ? Et comment l'a-t'on  
 » entreprise ? N'est-ce pas par l'avis du Clergé, à sa sollici-  
 » tation, & parce qu'il s'en étoit en quelque sorte rendu cau-  
 » tion ? Aujourd'hui, après avoir mis dans la nécessité de  
 » poursuivre cette guerre ceux mêmes qui y avoient le moins  
 » d'inclination, est-il permis qu'on le voye l'abandonner  
 » aussi lâchement qu'il avoit eu de témérité à l'entrepren-  
 » dre ? « Cependant au milieu de ces murmures, le peuple  
 couroit par les ruës, comme si l'ennemi eût été aux portes  
 de cette capitale ; on ferma les boutiques, & quelques uns  
 mêmes vouloient qu'on prît les armes.

Enfin on étoit menacé d'une sédition prochaine, lorsque  
 Claude Daubray, alors Prevôt des Marchands, accompagné  
 des Echevins, se rendit au Parlement, où il exposa le fait à la  
 Compagnie. Aussitôt, quoique le jour fût déjà fort avancé,  
 toutes les Chambres s'assemblèrent, & à la requête d'Au-  
 gustin de Thou portant la parole pour le Procureur Général,  
 la Cour donna un Arrêt par lequel elle ordonnoit, que  
 les Evêques qui se trouvoient hors du ressort du Parlement,  
 seroient arrêtés dans le lieu même où cet ordre leur seroit  
 signifié ; mais comme ils avoient fini leur Assemblée, que  
 tous avoient quitté Melun & s'étoient rendus à Paris ; la  
 Cour défendoit par le même Arrêt à ceux qui étoient ac-  
 tuellement dans la capitale, de mettre le pied hors de la  
 ville, & leur enjoignoit à tous de comparoître en personne  
 pour répondre sur les demandes du Procureur Général. Le  
 Parlement fit sur le champ cet acte de sévérité pour appaiser  
 le peuple, & de peur qu'on ne l'accusât d'être peu sensible  
 au danger dont le public étoit menacé. D'un autre côté, le  
 Clergé se plaignit de cet Arrêt comme d'un outrage san-  
 glant. Enfin le Roi prit connoissance de l'affaire, & obligea  
 les députés du Clergé à consentir de continuer encore pen-  
 dant dix ans le payement des décimes. Par-là il appaisa le  
 murmure du peuple, & prévint la sédition. Ce fut par ce  
 tempérament qu'on calma presque dans sans naissance cette  
 émotion

émotion qui pouvoit avoir de très-fâcheuses suites. Le feu ne fut cependant pas absolument éteint, & on le vit se rallumer dans la suite, lorsque le Clergé renouvela mal-à-propos sa protestation avant que le terme qu'on lui avoit donné fût expiré, comme je le dirai dans la suite.

On reprit aussi cette année la négociation au sujet de la protection de la ville de Genève, que le Roi accepta enfin. Il y avoit déjà quelque tems que S. M. avoit envoyé ordre à Belliévre de Hautefort, alors ambassadeur en Suisse, de traiter de cette affaire avec les Cantons. Ceux de Berne & de Soleurre representoient au nom de tous les autres, que pour serrer encore plus étroitement les nœuds de l'ancienne alliance qui avoit été de tout tems entre la France & les Cantons, il étoit nécessaire que nos Rois prissent aussi sous leur protection les villes voisines alliées de la Suisse; que Genève méritoit sur-tout que la France s'intéressât à sa conservation, parce que outre qu'elle est comme la clef & le boulevard non-seulement du Canton de Berne, mais même de tout le païs, ce seroit encore pour les François un passage toujours ouvert pour entrer chez eux. En effet on est maître du Pas de la Cluse dès qu'on est sûr de Genève. Ainsi ils insistoient à ce que cette ville, qui par elle-même & avec ses forces n'étoit pas en état de se soutenir contre tant de Puissances voisines qui menaçoient sa liberté, fût comprise dans l'alliance générale, & que conjointement avec eux le Roi par un traité particulier s'engageât à la protéger.

Enfin Hautefort, & Nicolas de Harlay de Sancy qui étoit alors ambassadeur de France en Suisse, conclurent ce traité à Soleurre le 8. de Mai, & on convint : Que le Roi s'engageroit à prendre la défense des domaines cédés à ceux de Berne par le dernier traité qu'ils avoient passé avec le duc de Savoye, également comme s'ils étoient compris nommément dans l'ancienne alliance que ses Prédécesseurs avoient faite avec la Suisse : Qu'en considération de ceux de Berne & de Soleurre, S. M. consentiroit que Genève jouît du même privilège, à condition cependant que par rapport au commerce, les habitans de cette ville n'auroient point d'autre droit en France que les François mêmes : Que si l'on jugeoit à propos pour l'intérêt des Alliés de mettre garnison dans

---

HENRI  
III.  
1579.

Le Roi  
prend Genève  
sous sa  
protection.

cette place , ce qui pourroit être décidé par les Cantons , sans  
 HENRI en communiquer avec l'ambassadeur de France , qui auroit  
 III. sa voix dans cette délibération , le Roi entretiendrait pour  
 1579. cela à ses dépens cinq compagnies Suisses , composées chacu-  
 ne de trois cens hommes , & mettroit à cet effet en dépôt à  
 Soleurre treize mille écus d'or , argent comptant : Qu'au cas  
 que cette ville fût attaquée , & que les Suisses , tant ceux de  
 Berne & de Soleurre , que d'autres Cantons qui voudront être  
 compris dans ce nouveau traité , se vissent obligés de lever  
 une armée pour marcher à son secours , S. M. leur feroit  
 compter quinze mille écus d'or par mois , tant que la guerre  
 dureroit , en comprenant dans cette somme l'entretien des  
 cinq compagnies Suisses : Que si quelques François vouloient  
 servir dans cette guerre , S. M. n'y mettroit aucun obstacle :  
 Que si quelque Puissance étrangère en vû de ce nouveau  
 traité qui regardoit la protection de Genève , déclaroit la  
 guerre à la France ou aux Cantons confédérés , les Suisses  
 seroient obligés d'entretenir par mois six mille hommes de  
 pied , & que S. M. s'engageroit de même à leur payer dix mil-  
 le écus d'or : Qu'en considération de ces avantages , la ville  
 de Genève s'obligeroit de son côté à ouvrir ses portes & don-  
 ner un libre passage aux troupes du Roi , lorsque le besoin le  
 requereroit , soit qu'elles voulussent se rendre au-delà des  
 Alpes , soit qu'elles rentrassent en France , à condition qu'el-  
 les ne feroient aucun tort aux habitans , & que cette ville  
 auroit pour S. M. T. C. tout le respect , & tous les égards que  
 méritoit une si glorieuse protection.

Avant que de conclure ce traité , le Conseil du Roi y avoit  
 pensé plus d'une fois ; & on avoit long-tems délibéré si on l'ac-  
 cepteroit , parce qu'on ne doutoit pas que d'un côté cette dé-  
 marche ne chagrînât le Pape & les autres Puissances étran-  
 gères , & que de l'autre ce ne fût pour les factieux une occa-  
 sion de décrier le gouvernement dans le Royaume. Mais  
 ceux de Soleurre qui étoient Catholiques , & par conséquent  
 moins suspects , firent si bien comprendre que si le duc de  
 Savoye ou les Espagnols se rendoient maîtres de Genève , ils  
 fermeroient le passage aux secours qu'on voudroit faire en-  
 trer en France par le Pas de la Cluse , & rendroient ainsi  
 inutile l'ancienne alliance que nos Rois avoient si souvent

renouvelée & avec tant de soin avec les Cantons, & qui étoit si avantageuse aux deux Etats, qu'on prit le parti de les contenter. Il est vrai que le Roi, qui ne se déterminoit pas aisément dans ces conjonctures délicates, & qui croyoit entendre déjà à ses oreilles les Prédicateurs de la Ligue se déchaîner contre lui à cette occasion, comme ils ne manquèrent pas de le faire dans la suite avec toute la malignité possible, balança pendant quelque tems. Cependant comme il se vit dans la nécessité ou d'accepter les propositions qu'on lui faisoit, ou de renoncer à tirer aucun secours des Suisses, sur lesquels il comptoit infiniment dans ces troubles dont le Royaume étoit agité, il se rendit enfin aux conseils de la Reine mère & des Seigneurs de sa Cour, & ratifia le traité de Soleurre.

Sur la fin de l'année, on publia au Parlement le 16. de Novembre une Déclaration du Roi, qui érigeoit en Duché la ville & territoire de Loudun en faveur de François de Rohan, qui avoit autrefois plaidé contre Jacque de Savoye duc de Nemours, pour l'obliger à l'épouser. Le Roi lui accorda cette grace à la considération d'Anne d'Est mère des Guises, qui avoit épousé ce Duc depuis la mort de son premier mari, & à condition qu'elle déchireroit toutes les promesses de mariage qu'elle pouvoit avoir du duc de Nemours, qu'elle renonceroit à toutes ses prétentions sur sa personne, & que ni elle, ni Henri son fils n'attaqueroient jamais l'état des enfans sortis du dernier mariage du Duc. Mais on n'exécuta cet accord ni de part ni d'autre, & tous ces projets n'eurent aucune suite.

Cette même année, Jean d'Aumont d'une naissance illustre, mais plus illustre encore par sa valeur & son attachement pour son Prince, fut fait maréchal de France. Ce grand homme fut moins redevable de cette éclatante dignité à son mérite, qu'à la recommandation d'Anne de Joyeuse, qui la brigua pour lui auprès du Roi, & à qui ce Prince facile ne put la refuser. Il est certain que parmi tant de gens que Henri combla de ses bienfaits pendant son règne, & dont plusieurs en étoient tout-à-fait indignes, personne ne mérita mieux d'avoir part à ses graces que le maréchal d'Aumont, qui dans nos derniers troubles, tandis que tous les autres tournoient le dos au Souverain pour courir après la fortune, fut presque

---

HENRI  
III.

1579.

**HENRI** le seul à la Cour qui demeura fidèle à son maître. Il lui fut toujours attaché jusqu'à sa mort, & n'abandonna jamais sa défense, ni celle de l'Etat.

1579.

Affaires des  
Pais-bas.

Cependant la guerre continuoit dans les Pais-bas. Depuis que le prince d'Orange eut appaisé les troubles de Gand, le prince Casimir qui s'étoit rendu dans cette ville, & qui voyoit à regret la fin de ces divisions qu'il croyoit éteintes, ne jugea pas à propos d'y rester. Il partit, & passa avec toute sa maison en Angleterre où Elisabeth le reçut magnifiquement. Il fit son entrée dans Londres aux flambeaux, & fut conduit au Palais par le Parlement & les Bourgeois de cette Capitale. Pendant le séjour qu'il y fit ce ne furent que fêtes, que Tournois, que spectacles, que festins; & la Reine n'omit rien pour marquer la joye qu'elle avoit de posséder un si grand Prince, jusqu'à lui attacher elle-même l'Ordre de la Jarretière. Ils parlèrent ensuite d'affaires; & comme cette Princesse étoit fort libre avec lui, elle lui demanda un jour pourquoi cette grande armée des Etats s'étoit dissipée d'elle-même, sans avoir rien fait de mémorable. Sur quoi le Palatin lui répondit, qu'il falloit en accuser les François qui avoient toujours été d'intelligence avec D. Juan, & qui étoient entrés en Flandre, moins pour secourir ces peuples affligés, que pour achever de désoler les Pais-bas de concert avec les Espagnols.

Il repetoit souvent la même chose en s'emportant vivement contre nos troupes, sans qu'il y eût là personne qui pût prendre notre parti, lorsqu'on apprit fort à propos la nouvelle du traité honteux que les Allemans avoient fait avec les Espagnols, depuis que Casimir avoit quitté la Flandre. Après qu'Octave de Gonzague eut emporté Carpen l'épée à la main le 8. de Janvier, & fait un exemple terrible de sévérité sur la garnison de cette place, l'armée Espagnole passa la Meuse, & retourna à Ruremonde. De là elle alla s'emparer de Helmont & de Veert, où tous les soldats de la garnison furent encore pendus avec la même rigueur. Ensuite les Espagnols marchèrent vers Tournhout, Ranst, & Eindoven.

Cependant celui qui commandoit les Reîtres dans l'absence du prince Casimir, avoit mis des coureurs en campagne

pour reconnoître l'ennemi. Par malheur ils lui firent un faux rapport. Il crut n'avoir affaire qu'à quatre cens cuirassiers qui s'étoient détachés de l'armée Espagnole. Dans cette idée il se contenta de tirer quarante hommes par compagnie, de seize qu'il avoit dans Arschoot, & alla se mettre en bataille sous Eindoven. Il ne tarda pas à reconnoître son erreur & le danger auquel il s'étoit exposé ; mais il étoit trop tard pour reculer. Ainsi il prit le parti de sortir de ce mauvais pas par sa bravoure, & marcha droit à l'ennemi. Camille Scafigna de Milan le reçut à la tête d'environ trente gendarmes, & fut tué dans ce choc avec quelques-uns de ses gens. La perte fut plus grande du côté des Allemans qui se dispofoient ensuite à se retirer en escadronnant selon leur coûtume, lorsque le prince de Parme détacha contr'eux quatre cens arquebusiers, avec ordre de les amuser par quelques légères escarmouches, jusqu'à ce qu'il eût rangé ses troupes en bataille. Après cela il tomba sur eux à la tête de toute son armée. Les Allemans ne purent soutenir le choc, ils plièrent & se retirèrent cependant en bon ordre vers un petit bois voisin, laissant sur la place cent de leurs gens, & cinquante prisonniers.

De là les Allemans retournèrent à Arschoot, plièrent bagage & passèrent en Flandre. Ainsi le prince de Parme qui étoit parti au milieu de la nuit pour les poursuivre, espérant de les attraper vers Arschoot, fit un voyage inutile. Mais le lendemain ils lui envoyèrent des députés à Arschoot même, pour lui représenter que leur sortie des Pais-bas seroit fort avantageuse aux Espagnols ; qu'ainsi ils étoient prêts de repasser en Allemagne, pourvû qu'on leur payât une montre de sept mois, moyennant quoi ils s'engageroient à ne point porter les armes contre Philippe, pendant un certain tems dont on conviendrait.

Le prince de Parme trouva cette proposition insensée, & il y répondit sur le champ en ces termes : » Messieurs les Alle-  
 » mans, qui vous faites un plaisir de troubler le repos de la  
 » Chrétienté, & qui ne cherchez qu'à vous enrichir des dé-  
 » pouilles des malheureux qui ne vous ont jamais attaqués,  
 » apprenez que vous avez affaire à des hommes dont vous  
 » avez déjà éprouvé les armes victorieuses, & qui avec l'aide  
 » de Dieu protecteur de la justice, vous feront sentir toute la

---

 HENRI  
 III.

1579.

HENRI III. 1579. » grandeur du malheur auquel vous vous êtes exposés par  
 » votre faute. Ne vous attendez pas de trouver parmi nous  
 » cette humanité dont les François usent envers leurs enne-  
 » mis. Sçachez que ce n'est pas en France que vous faites au-  
 » jourd'hui la guerre, & que nous n'avons pas résolu de ser-  
 » vir aussi mal notre maître qu'ils font le leur. Vous nous de-  
 » mandez de l'argent pour sortir de Flandre, & nous au con-  
 » traire nous demandons que vous nous en donniez, si vous  
 » voulez obtenir la liberté de vous retirer sains & sauves.  
 » Ainsi préparez-vous au plutôt à combattre, car le courrier  
 » est déjà tout prêt pour porter en Espagne la liste des morts  
 » qui vont tomber sous nos coups. « Les Allemans voyant  
 par cette réponse qu'on se moquoit de leurs prétentions, &  
 qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer de pouvoir se sauver en corps,  
 prirent chacun leur parti. Enfin ils obtinrent un passeport &  
 se débandèrent, emmenant avec eux le régiment de Lazare  
 Muller, & prenant chacun la route qui leur convenoit. Ainsi  
 ils sortirent des Païs-bas avec plus de honte & d'ignominie,  
 qu'ils n'avoient acquis de gloire en y entrant.

Elifabeth ayant donc appris cette nouvelle dans le tems  
 que le Palatin traitoit si mal les François : » Mais, mon cou-  
 » sin, ( lui dit-elle en souriant, ) je vois bien que vos troupes  
 » que vous me vantez si fort, ne veulent point de mon argent,  
 » puisqu'elles aiment mieux en recevoir du prince de Parme  
 » & des Espagnols, & qu'elles ont eu la mauvaise adresse de  
 » tenir secret l'accord que nous avons passé ensemble. Du re-  
 » ste je vous plains, & je vous offre, pour vous consoler de  
 » cet accident, tous les secours que vous pouvez & que vous  
 » devez attendre d'une Reine qui fait profession d'être votre  
 » amie.

Le Palatin qui étoit naturellement fier, fut piqué de ce  
 discours auquel il n'y avoit point de réponse ; il eut même de  
 la peine à cacher son chagrin. Cependant cela ne l'empêcha  
 pas d'accepter la pension que la Reine lui donna ; après quoi  
 il sortit d'Angleterre à la mi-Février, & se rendit à Flessin-  
 gue sur les vaisseaux de cette Princesse. De là il partit plein  
 d'indignation, sans voir, ni l'Archiduc, ni aucun des Sei-  
 gneurs des Etats, & il arriva en Allemagne où il pensa en venir  
 aux mains avec les Officiers de ses troupes, à qui il reprochoit

l'accord honteux qu'ils avoient fait avec les Espagnols, tandis qu'ils se plaignoient de leur côté de ce qu'il s'étoit approprié l'argent qu'il avoit reçu de la reine d'Angleterre.

Cependant le prince de Parme qui n'appréhendoit plus les Reîtres, marcha vers Anvers, après avoir détaché Jean-Baptiste del Monte, avec ordre de se rendre maître de toutes les petites places & forts qui sont aux environs de cette ville, ce qu'il exécuta. Cet Officier descendoit de cette famille d'Italie, qui porte ce nom qu'elle prétend avoir tiré aussi bien que ses armes de la maison de Bourbon, à qui la famille Royale a succédé en France. Ensuite l'armée Espagnole arriva à Borgerhout, qui est un village ou un faubourg à un mille & demi d'Anvers où l'armée des Etats campoit dans de bons retranchemens, commandée par François de la Nouë, Jean d'Hangest sieur d'Argenlieu, Isaac de Vauldrey sieur de Mouy, & le colonel Noritz. Il y eut là une action peu considérable, & les Flamans sentant qu'ils avoient trop peu de cavalerie pour risquer une bataille générale, firent leur retraite insensiblement jusque sous les murs de la ville. L'armée Espagnole mit aussitôt le feu à leur camp, & fit mine ensuite de vouloir aller à eux, mais elle fut repoussée par l'artillerie de la place qui la foudroyoit. On compta ce jour là environ quatre cens morts tant de part que d'autre. Cependant la plus grande perte fut du côté des Espagnols. Cette action se passa le second de Mars.

De là le prince de Parme voyant que ses troupes manquoient de vivres, marcha vers Mastricht résolu de s'en rendre maître à quelque prix que ce fût, parce qu'en enlevant cette place aux Etats, il fortifioit beaucoup son parti, & fermoit le passage aux secours que les ennemis auroient pu faire venir d'Allemagne. Chemin faisant il tira quelques volées de canon contre le château de Grobbendonc appartenant à Gaspard Schets, qui se rendit, & où il mit le feu aussitôt après. Les troupes Françoises qui étoient dans la place, furent sauvées à la considération du capitaine de la Serre François, qui servoit dans l'armée Espagnole. Pour les Flamans, ils furent tous pendus comme des traîtres. Ensuite les Espagnols marchèrent vers Herentals, où la Nouë s'étoit rendu quelque tems auparavant à la tête d'un détachement, pour observer

---

HENRI  
III.

1579.

**HENRI** les desseins des ennemis. Enfin le 12. de Mars, ils arrivèrent devant Mastricht dont ils formèrent le siège. La Nouë tenta aussi d'y faire entrer quelque secours ; mais il ne put en venir à bout.

III.  
1579.

Union d'U-  
trecht.

D'un autre côté les Etats voyant que les Seigneurs des provinces Wallones songeoient à abandonner le parti, pour cimenter de plus en plus la paix qu'ils avoient donnée à la Religion, firent de concert avec le prince d'Orange une nouvelle Union à Utrecht, le 23. de Janvier, après avoir protesté qu'ils ne prétendoient point par là déroger en rien à la pacification de Gand. Ce traité d'Union contenant vingt-six articles fut signé d'abord par Jean de Nassau, gouverneur de la Gueldre & de Zutphen, & par les députés de ces provinces ; ensuite par ceux des provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht, & des lieux circonvoisins, & de la Frise entre les rivières d'Ems & de Lawer. Le treizième article étoit une explication favorable de ce qui avoit été réglé au sujet de la Religion. On déclaroit qu'on ne prétendoit point exclure de cette Union les villes & les provinces qui ne faisoient profession que de la Religion Catholique Romaine ; qu'au contraire on les exhortoit à y entrer, pourvû qu'elles se soumissent à tout le reste, & qu'elles se montrassent véritablement zélées pour le salut de la patrie. Outre cela le quinzième contenoit un règlement au sujet de l'entretien de ceux, qui après avoir fait profession dans quelque maison religieuse, avoient ensuite renoncé à leur vocation, & par rapport au droit qu'ils pouvoient avoir de succéder ; il portoit qu'au cas que ces sortes de gens intentassent quelque action pour fait de donation ou d'héritage, on attendît à faire droit sur leur instance, que les Etats Généraux en eussent décidé autrement, après avoir pris connoissance de cette affaire. Les Gantois signèrent ensuite l'Union le 4. de Février ; le prince d'Orange l'accepta le 3. de May ; & elle fut reçûe de même à Anvers, à Bruges, où il y eut cependant quelque émotion à ce sujet, comme je le dirai bientôt, à Ipres, à Breda, & dans toutes les villes voisines. Enfin George de Lalain comte de Rennebourg, gouverneur de Frise, de Groningue, & d'Over-Yssel, y soucrivit le onze de Juin.

Bolduc en Brabant n'accepta point l'Union, parce que le parti

parti contraire y étoit le plus puissant , & que les habitans en furent détournés par l'abbé de Sainte-Gertrude , qui étant sur le point de partir pour se rendre à l'assemblée de Cologne , promit de leur procurer la paix à quelque prix que ce fût , pourvû qu'ils ne fissent aucun changement. L'Archiduc & les Etats y envoyèrent donc Jean de Horne baron de Boxtel , avec ordre de changer le Magistrat , & de disposer les bourgeois à se soumettre. Ses incommodités ne lui permirent pas d'y rester longtems. Il laissa à sa place son fils Maximilien , & l'Union fut enfin reçûë aussi dans cette ville. En même tems on y établit une Académie de gladiateurs , presque toute composée de la jeunesse de la ville , qui étoit allée servir sous le prince d'Orange , tandis que les Espagnols étoient les maîtres de cette place. Ce fut une nouvelle source de divisions , qui mirent encore cette place à deux doigts de sa perte.

Cependant les Etats , de concert avec le prince d'Orange , députèrent aux villes des provinces Wallones pour les engager à accéder au traité par lequel ils avoient permis la liberté de conscience dans tous les Païs-bas. Mais elles s'en défendirent , apportant plusieurs raisons pour montrer que dans toute leur conduite elles n'avoient rien fait qui pût préjudicier à la tranquillité publique : Qu'on devoit imputer tout le trouble aux Gantois & à ceux qui prenoient leur défense , qui vouloient priver les autres de la liberté dont ils étoient les premiers à abuser , & qui violoient impunément la pacification de Gand dont ils étoient les auteurs , & à laquelle par conséquent , ils étoient plus obligés que personne de se conformer. Elles ajoûtoient que par le zèle qu'elles avoient pour le bien de la Patrie , elles étoient disposées à employer tous les moyens qu'on leur proposeroit pour rétablir entr'eux la concorde , & par conséquent de souscrire à toute union qui tendroit à mettre une égalité parfaite entre les provinces : Qu'au reste elles ne pouvoient dissimuler ni cacher aux Etats , qu'elles avoient reçu des lettres de Madrid en date du 7. de Février , par lesquelles il paroissoit que la cour d'Espagne étoit dans la disposition d'y contribuer d'une manière qui n'étoit point à rejeter : Que par ces lettres S. M. C. après avoir loué leur zèle pour la conservation de la Religion

---

HENRI  
III.  
1579.

**HENRI**  
**III.**  
 1579.

Catholique & de l'obéissance dûë à leur légitime Souverain , après avoir approuvé tout ce qu'ils avoient fait pour ce sujet , leur marquoit qu'elle ne souhaitoit rien davantage que de rendre la tranquillité à la Flandre , en se conformant à la pacification de Gand : Qu'elles prioient donc les Etats de ne pas perdre une si belle occasion de rétablir l'union entre les Flamans , sur-tout puisqu'en leur offrant la paix à ces conditions , on ne leur laissoit plus aucun prétexte légitime de continuer la guerre : Qu'elles demandoient en conséquence , que les Etats leur fissent sçavoir leurs intentions là-dessus avant le 16. de Mars , & déclarassent nettement s'ils étoient résolus de s'en tenir aux articles de la pacification de Gand , si-non qu'elles prendroient leur silence pour un refus , & se détermineroient au parti qui leur paroïtroit le plus juste & le plus convenable. Elles joignirent à cette réponse une copie de la lettre , que S. M. C. leur avoit écrite , & des pouvoirs qu'elle avoit envoyés à l'évêque d'Arras , au baron de Selles , au Seigneur de Valhuon & à quelques autres , pour traiter avec les Seigneurs & provinces de Flandre , conformément à la pacification de Gand.

Les Etats publièrent le trois de Mars une replique à cette réponse , par laquelle ils disoient : Qu'ils étoient prêts à se conformer en tout à la pacification de Gand ; & que leur intention n'avoit jamais été de s'en départir : Que pour ce qui étoit de l'Union qu'on devoit souhaiter de voir régner entre les provinces partagées au sujet de la Religion , tout le monde sçavoit que c'étoit D. Juan qui l'avoit troublée le premier : Qu'ils ne pouvoient l'ignorer eux-mêmes ; qu'ainsi ils se donneroient bien de garde de se laisser leurrer par les promesses de la cour d'Espagne dont ils avoient éprouvé tant de fois le peu de solidité , de peur qu'on ne pût les accuser d'avoir eux-mêmes travaillé plutôt à semer la discorde dans leur patrie , comme d'Escovedes le souhaitoit & l'avoit prédit , qu'à conserver l'union entre leurs compatriotes : Qu'au reste les mesures qu'ils avoient prises avec les provinces de Hollande & de Zélande , n'étoient contraires en aucune sorte à la pacification de Gand , & que par cette conduite ils n'avoient eu en vûë que d'empêcher que la différence de Religion ne servît de nouveau à les désunir : Qu'ainsi , puisqu'ils étoient si zélés

pour la conservation de la Religion Catholique, ils devoient bien prendre garde qu'ils ne contribuassent eux-mêmes à la détruire, en entretenant la discorde parmi la nation : Que la paix étoit le fondement le plus solide de la Religion, & qu'on ne pouvoit donner atteinte à l'une en favorisant la division, sans porter à l'autre des coups mortels : Qu'ils devoient donc s'attacher principalement à entretenir la concorde, & donner leur confiance à leurs compatriotes, bien plutôt qu'à des étrangers.

Ces raisons expliquées plus au long dans l'écrit qui fut publié à Anvers, firent beaucoup d'impression sur les esprits prévenus auparavant par la crainte du péril où ils croyoient la Religion exposée. Ainsi ceux de Bruxelles leur ayant fait ensuite une députation honorable, non seulement ils refusèrent de donner audience aux députés ; mais même Odart de Capres gouverneur d'Arras, & le vicomte de Gand gouverneur de la province, les traitèrent comme des séditieux, les chargèrent d'injures, & les renvoyèrent ainsi honteusement sans daigner leur répondre.

Dès l'année précédente, Valentin de Pardieu sieur de la Motte avoit renoncé à l'obéissance des Etats, & depuis ce tems-là il négocioit avec Emmanuel de Lalain baron de Montigny, pour l'attirer au parti des Espagnols, en lui faisant espérer que pour l'entretien des six mille hommes de pied & des quatre cens chevaux qu'il avoit à son service, on lui donneroit deux cens cinq mille florins qui lui seroient payés à certains termes. Enfin le six d'Avril les mécontents se liguerent ensemble pour la défense de la religion Catholique, & de l'obéissance dûë au Roi, aussi bien qu'à celui qu'il auroit nommé pour gouverner les Pais-bas. Ils ajoutèrent cependant cette restriction, que si S. M. C. n'accomplissoit pas la promesse qu'elle avoit faite, de retirer de Flandre les Espagnols, les Italiens, les Albanois, les Comtois, & les autres troupes qui étoient désagréables à la nation, eux de leur côté seroient censés libres des engagements qu'ils prenoient par ce traité. L'acte de cette union fut passé au mont S. Eloy, abbaye voisine d'Arras, & publié le lendemain dans une assemblée générale des Etats d'Artois & des députés de Douai, de Lille, & d'Orchies. En même tems le sieur de la Motte

HENRI

III.

1579.

**HENRI III.**  
1579.  
prit possession de Saint-Omer. Peu de tems auparavant la Nouë s'étant mis en campagne à la tête d'un détachement, pour faire la guerre aux Mécontens, avoit taillé en pièces proche de Dunquerque quelques troupes Wallones, & Isaac de Vauldrey sieur de Mouy fut dangereusement blessé en cette occasion. Ensuite les Confédérés écrivirent au commencement d'Avril aux Etats, pour justifier cette dernière démarche, protestant qu'ils n'avoient en vûë que la tranquillité de la nation, la conservation de la Religion, & de l'obéissance dûë au Roi, & l'éloignement des Espagnols & des troupes étrangères.

Les Etats répondirent à ces lettres dans le même mois, & après avoir loüé le zèle des provinces Wallones, ils disoient : Qu'au reste ils ne voyoient pas où étoit leur prudence, d'oser encore compter sur les promesses du baron de Selles, après avoir été si souvent trompés par les Espagnols, qu'en effet tout le monde sçavoit les funestes projets que le duc d'Albe, & après lui de Roda & les autres ministres de la cour d'Espagne avoient médité d'exécuter contr'eux : Que D. Juan marchant sur leurs traces, & guidé par d'Escovedes, n'avoit pas craint tout récemment de violer ouvertement la pacification de Gand, après l'avoir solennellement acceptée : Qu'aujourd'hui enfin les Espagnols, disciples fidèles d'Escovedes, & sectateurs de ses idées, ne travailloient qu'à mettre la division parmi les Flamans, afin de les détruire plus certainement en les attaquant ainsi désunis : Que pour s'en convaincre, il ne falloit que jeter les yeux sur Mastricht, que leurs ennemis tenoient assiégé, tandis qu'eux-mêmes s'amusoient à nourrir leurs dissensions domestiques, & qu'ils ne pouvoient manquer de s'en rendre les maîtres, à moins que le voile qui les aveugloit, ne vînt à tomber, & leur laissât voir à découvert la perfidie des Espagnols : Qu'ils prioient le Seigneur de leur faire cette grace, & de rétablir la concorde parmi la nation, en arrêtant la source de leurs haines & de leurs défiances : Qu'au reste ils étoient résolus d'envoyer leurs députés à Cologne, & qu'ils les prioient d'en faire de même. A cet écrit les Etats joignirent une medaille qu'ils firent frapper à cette occasion. Elle représentoit les têtes des comtes d'Égmond & de Horne, plantées sur deux pieux ;

& au revers on voyoit un combat de deux cavaliers & de deux fantassins , avec une exergue Latine dont le sens étoit **HENRI III.** \* Qu'il valoit mieux faire la guerre pour la défense de la patrie , que de se laisser amuser par une vaine ombre de paix. 1579.

Tandis que les deux partis traitoient ainsi réciproquement, le prince d'Orange écrivoit de son côté à ceux qui lui étoient affectionnés, pour les avertir de prendre bien garde à quoi ils s'exposeroient en entrant dans la ligue des Mécontens. Il donna sur-tout les mêmes avis aux peuples du Hainault , aussi furent-ils les derniers à souscrire à cette confédération. Philippe comte de Lalain gouverneur de cette province , qui avoit tant de vénération pour le prince d'Orange , qu'il l'appelloit ordinairement son père , résista d'abord à toutes les sollicitations. Cependant il céda à la fin aux instances de Pierre Ernest comte de Mansfeldt , & de Charle de Lignes comte d'Arembergh , & même du baron de Montigny , ses parens & amis ; & il signa la ligue le 23. de May.

Cette démarche fut suivie du retour général des Wallons à l'obéissance du roi d'Espagne. Le traité de réunion , contenant vingt-huit articles , fut passé entre l'évêque d'Aras , le baron de Selles , & le seigneur de Valhuon au nom de S. M. C. & du prince de Parme ; & les Etats & Seigneurs d'Artois , du Hainault , de Lille , de Douai , & d'Orchies. Le vicomte de Gand créé depuis peu marquis de Richebourg , le comte de Lalain & le seigneur de Willerval , l'acceptèrent aussi en qualité de gouverneurs de province : le prince de Parme le ratifia le 29. de Juin , & il fut enfin publié au mois de Septembre suivant. Il portoit : Que le prince de Parme garderoit encore pendant six mois le gouvernement des Pais-bas , en attendant que la Cour lui eût donné un successeur : Que cependant les Wallons supplioient S. M. C. de nommer pour cela l'archiduc Matthias , qui seroit obligé de se remettre aussitôt après à leur tête : Et qu'on renverroit en Flandre le comte de Buren , après lui avoir fait jurer d'observer la pacification de Gand.

La ville de Tournay ni le Tournesis , qui à l'exemple de Lille , de Douai , & d'Orchies , avoient demandé dans la séparation d'être mis au nombre des provinces de Flandre , ne

\* *Prestat pugnare pro patriâ , quàm simulatâ pace decipi.*

**HENRI III.**  
1579. prirent point de part à cette réunion ; & on en fut redevable à Pierre de Melun prince d'Epinoÿ, frère du vicomte de Gand, qui s'y opposa, & qui resta touÿours également attaché à la Religion Catholique, & au parti des Etats. Charle de Gaure baron d'Inchy sçut aussi leur conferver Cambray, quoiqu'il fût fort éloigné des provinces qui reconnoissoient leur autorité. Enfin Juste de Soÿte sieur de Villers, ennemi mortel des Espagnols, dont il prévit que cette division alloit de beaucoup relever la puissance, retint aussi, autant qu'il put, la petite ville de Bouchain dans le devoir.

Pour ce qui est de Boleduc, quoique cette ville fût, pour ainsi dire, enclavée dans les païs soumis à l'obéissance des Etats, & située sur les frontières de la Hollande & du Brabant ; & quelques efforts que fit l'Académie de Gladiateurs qu'on y avoit établie depuis peu, de concert avec les Magistrats, pour engager les bourgeois à ne point remuer, on ne put en venir à bout ; l'union d'Utrecht n'y avoit été reçue que malgré la faction Espagnole. Elle reprit courage à cette occasion ; on en vint aux mains, & il y eut plus de deux cens hommes de tués ou de blessés de part & d'autre. Enfin comme les troupes Angloises, Françoises & Ecoissoises qu'on avoit envoyées au secours, ne purent entrer dans la place, celles qu'on avoit mandées de la Brille, étant elles-mêmes arrivées trop tard, ou obligées de rester hors de la ville, le parti qui tenoit pour les Etats, & qui se voyoit le moins nombreux & le moins puissant commença à trembler. Le païs voisin soumis aux Etats lui offroit à deux pas un asyle ; la faction contraire sçut adroitement augmenter ses défiances ; ainsi il quitta la partie, & se dissipa. Après cela cette ville resta pendant quelques jours sans se déclarer. Enfin ayant reçu les articles qui furent dressés dans les conférences de Cologne, elle céda aux sollicitations du parti d'Espagne, & le prince de Parme fit l'accommodement de Boleduc avec S. M. C. Ce changement exposa ceux de cette ville à tout le ressentiment de l'Archiduc & des Etats, qui ne les traitèrent plus que comme des traîtres & des deserteurs, & qui donnèrent à leurs troupes toute liberté de les désoler.

Amersfort, qui est de la dépendance d'Utrecht, Monfort, & Zutphen, dont les habitans étoient presque tous

Catholiques, refusoient d'abord d'entrer dans l'union d'Utrecht. Ainsi on résolut d'user de force pour les réduire. Comme Amersfort étoit de toutes ces places la plus voisine d'Utrecht, & qu'on l'accusoit d'avoir été favorable au parti contraire, d'avoir refusé de fournir aux contributions, d'avoir fermé ses portes aux troupes que les Etats y avoient envoyées, d'avoir chassé les Ministres Protestans, & d'avoir entretenu des correspondances secretes avec les ennemis, elle fut la première attaquée. L'armée des Etats en forma le siège le 7. de Mars; mais elle se soumit aussitôt, reçut garnison, & donna par-là l'exemple aux autres.

Cependant on travailloit fortement à Anvers à amasser de l'argent pour lever des troupes, lorsque l'obstination des Catholiques y mit tous les esprits en mouvement. Fiers de la protection de l'Archiduc, & des Seigneurs Flamans, ils résolurent de faire une procession solennelle dans toutes les rues de la ville, malgré les remontrances du Magistrat, qui leur conseilla d'abandonner cette résolution, & de ne pas sortir de l'enceinte de leur Eglise. Mais à peine se furent-ils mis en marche, que la garde les arrêta. Le peuple courut ensuite aux armes, tomba sur eux, en tua quelques-uns, & obligea les autres à reprendre en tumulte le chemin de leur Eglise avec tant de confusion, qu'il y en eut plusieurs de renversés & d'écrasés dans ce désordre. A peine le prince d'Orange, qui survint avec sa garde, put empêcher cette populace mutinée de se porter aux dernières extrémités. Enfin il obtint de ces furieux une trêve de trois heures, pour donner le tems au Conseil & aux Seigneurs de voir quel parti on devoit prendre dans cette occasion. Mais à peine ce terme fut-il expiré que le trouble recommença. Ces séditieux demandèrent la permission de chasser de la ville tout le Clergé; & sur le refus que leur firent les Magistrats & le prince d'Orange de leur accorder cette liberté, eux-mêmes de leur propre autorité se firent de deux cens Ecclésiastiques qu'ils firent sortir par le Quay, appelé Bierhooft, & les arrêterent à deux milles de la ville, en attendant la résolution du Conseil. Cependant l'Archiduc outré de cette insolence, se plaignoit hautement de cet attentat, comme d'un affront qui rejaillissoit jusque sur lui, & menaçoit d'abandonner Anvers, si on n'y faisoit rentrer le Clergé.

HENRI  
III.

1579.

**HENRI**  
**III.**  
**1579.**
 Ainsi le Conseil lui remit , conjointement avec le prince d'Orange , la connoissance de ce différend ; & on convint enfin le 12. de Juin , qu'on accorderoit dans cette ville une espèce de liberté de conscience , en sorte que le Clergé y auroit quelques Eglises ; mais à condition que les Moines & les Chapitres seroient exceptés , & n'auroient point de part à cette grace.

L'exemple d'Anvers fut pour les séditieux une occasion de se soulever aussi à Malines. Cependant comme dès l'année précédente le peuple en fureur avoit brisé, ou renversé les statues & les images à Utrecht & à Leeuwarden , on ne sçauroit croire combien ce fanatisme indigna les provinces Wallones. Elles en profitèrent pour grossir leur parti , & saisirent ce moment pour mettre entr'autres dans leurs intérêts Philippe comte d'Efmond, Charle de Gaure seigneur de Fresin , & Pons de Noyelles sieur de Bours.

Le comte d'Efmond étoit alors à Bruxelles , où il amassoit des troupes pour aller au secours de Mastricht. Il avoit avec lui un petit corps de cavalerie qui faisoit tous les jours quelque course sur le païs ennemi. Il le fit entrer dans la place sous prétexte d'avoir en tête quelque projet qu'il vouloit tenir secret ; & s'étant mis en marche dès le matin , comme s'il eût eu dessein de sortir de la ville , il alla droit à la porte d'Anvers , mit en fuite le corps de garde , qui n'étoit composé que de bourgeois , & s'en rendit maître. De-là il marcha vers la place du marché , où il se cantonna ; & détacha de-là quatre-vingt hommes pour aller s'assurer du Palais , qui est dans la haute ville ; mais ils furent arrêtés par Olivier de Tempel , gouverneur de Bruxelles. Quoiqu'il eût été surpris , qu'il n'eût avec lui que trente hommes seulement , & que les bourgeois qui étoient du complot se fussent assurés des troupes qui logeoient chez eux , & qui étoient dispersées , il ne laissa pas de repousser le Comte avec beaucoup de vigueur. Il parcourut aussitôt toutes les rues de la ville , pour animer par son exemple le reste des habitans à prendre les armes. Ensuite il marcha vers la porte dont l'ennemi s'étoit emparé , & il reprit un bastion dont elle étoit défendue par le moyen d'un bourgeois nommé Bets , qui tenoit l'Hôtellerie de Sassen.

Il ne restoit plus qu'à se rendre maître de la porte ; & voici  
comme

comme il en vint à bout. Il fit passer dessous trois chariots attachés ensemble, & tellement remplis de foin, qu'il traînoit jusqu'à terre de toutes parts, afin que ceux qui les pouffoient fussent à couvert. On y mit ensuite le feu, & il en sortit une fumée si noire & si épaisse que les ennemis en furent étouffés. Après avoir repris la porte de la ville par ce stratagème, les habitans la fermèrent, de peur que les troupes Wallones ne vinssent au secours du Comte, & ne s'introduisissent par-là dans la place. Ensuite ils tournèrent contre lui tout leur effort; & comme on avoit barricadé toutes les avenues des ruës, où l'on avoit même tiré des tranchées, & élevé des retranchemens, pour l'empêcher de leur échapper, ils le poussèrent jusque dans la place du marché, où ils le tinrent assiégé pendant toute la nuit. Enfin comme il apprit qu'on faisoit venir de Malines de nouvelles troupes, & que d'un autre côté les habitans n'appréhendoient pas moins ce secours, quoiqu'il fût destiné pour eux, on convint de part & d'autre, que le Comte sortiroit le lendemain de la ville avec sa suite sans qu'on lui fit aucune violence. Tel fut le premier fruit que tira de son changement le comte d'Égmond, après avoir passé une nuit entière sous les armes dans la même place, où à pareil jour son père, onze ans auparavant, devenu la victime de la haine du duc d'Albe, & de la cruauté des Espagnols avoit souffert une mort honteuse, après avoir rendu mille services à sa nation. On dit que comme ceux de Bruxelles, pour l'insulter dans une situation qui lui faisoit si peu d'honneur, prenoient plaisir à lui en rappeler la mémoire, le souvenir de cet événement funeste, que les circonstances du tems & du lieu lui rendoient aussi présent que s'il y eût assisté dans le moment même, lui tira des larmes en abondance; mais la source en fut bientôt tarie par cette légèreté naturelle dont il donnoit des preuves en toute occasion.

En même-tems il s'éleva à Bruges une sédition qui pouvoit avoir des suites bien plus fâcheuses. Le 27. de Juin les Gantois, joints aux habitans d'Ipres, proposèrent aux bourgeois de cette ville d'entrer avec eux dans l'union d'Utrecht. Bien loin de vouloir accepter le parti, le Clergé & les Catholiques étoient fort disposés à s'unir aux provinces Wallones. Les Magistrats du Franc appuyoient les prétentions du Clergé,

**HENRI** III. 1579. parce que les terres & les autres domaines qu'ils possédoient étoient tous les jours exposés sans défense au ravage des troupes de ces Confédérés. Dans la chaleur des mouvemens que causa cette diversité de sentimens, comme les Catholiques animés par un prédicateur disciple zélé du Frère Corneille Cordelier, dont j'ai parlé ailleurs, demandoient permission de se nommer un Commandant; le Magistrat de Bruges, qui tenoit le parti des Etats, & George de Brakel sieur de Hauterive, qui étoit cette année Bourgmâître de cette ville, eurent la foiblesse de céder à leurs menaces, & de leur accorder ce qu'ils souhaitoient.

Ce fut dans eux une grande imprudence. En effet les Catholiques nommèrent aussitôt Jérôme de Mol, qui, dès qu'il fut entré en charge, commença par abuser de son autorité. Il cassa les troupes que le Magistrat de Bruges avoit enrôlées, en leva de nouvelles, maltraita les Protestans; & s'étant transporté à la maison du Ministre François qui étoit en cette ville, dans le dessein de le faire assassiner; comme il ne l'y trouva point, il traita sa femme avec la dernière indignité, la frappa, la renversa par terre, & la foula aux pieds.

Cette conduite violente fit enfin connoître au Bourgmâître la faute qu'il avoit commise; & quoiqu'il fût un peu tard, il pensa à la réparer. Il rassembla ses troupes, détacha Jean Uleysch pour aller se rendre maître de la porte d'Esel, chargea Renier Winckelman de fortifier le pont qui conduit à cette porte; commanda Remi d'Artriick pour s'emparer des environs de la boucherie, & de la place aux pierres; & Antoine Outerman, pour s'assurer du pont d'Eyckhout dans la rue nommée Wolle-Strate. Il se mit par-là en état de disposer de ces trois postes, qui conduisent droit à la place du marché. En même-tems il fut joint par quelques autres troupes qui lui apportèrent les clefs de la porte d'Esel. D'un autre côté, de Mol, qui à la faveur des magistrats du Franc s'étoit déjà rendu maître du château, travailla à fortifier les deux ponts de Marie, & de Gruythuyse. Ces deux partis restèrent ainsi sous les armes jusqu'au soir, qu'on commença à parler d'accommodement. On attendoit du secours de part & d'autre. Le sieur de la Motte qui venoit au secours des Catholiques, s'étoit avancé jusqu'à Rouffelart, à un mille & demi de la

ville ; mais le Bourgmaître le prévint. Le lendemain dès trois heures du matin il fit entrer par la porte d'Esel sept compagnies d'Ecoffois , & cent cinquante chevaux de l'armée des États qui étoient arrivés à Tournhout , & avec ces troupes il se rendit maître du marché & du château , après avoir dissipé ceux que la faction contraire avoit mis pour les garder. De Mol lui-même abandonnant son poste , s'enfuit & alla se cacher dans l'eau , où il s'enfonça jusqu'au cou. Cependant il y fut pris & conduit au Bourgmaître. On fit aussi prisonniers tous les Magistrats du Franc , à l'exception de Noel de Caron sieur de Schoonewalle , & le Docteur Nansius. Ce dernier étoit un fort habile homme , qui trois ans auparavant m'avoit fait beaucoup d'honnêtetés à Bruges , où je me trouvai dans le tems que le feu de la division étoit le plus animé. On arrêta outre cela plusieurs bourgeois qui étoient suspects , & on les envoya prisonniers dans le château de Sluys ou de l'Ecluse. Pour ce qui est des troupes du sieur de la Motte qui étoient arrivées trop tard , elles se retirèrent après s'être vengées du peu de succès de leur voyage sur Rouffelart , qu'elles réduisirent en cendres.

Les bourgeois de Bruges prirent de-là occasion de demander qu'on abolît la chambre du Franc , qui est le quatrième membre de Flandre , & qu'on réunît sa juridiction à celle de la ville. Les Gantois d'un autre côté , & ceux d'Ipres ne s'y opposoient point , parce que comme le siège de ce tribunal étoit dans leur ressort , ils espéroient qu'on le réuniroit à leur juridiction : mais le sieur de Schoonewalle & Nansius défendirent les droits de leur corps avec beaucoup de fermeté. Ils prièrent ceux de Bruges de ne le pas rendre responsable des fausses démarches de quelques particuliers ; ils leur représentèrent qu'il ne leur reviendrait aucun avantage de cette suppression , & qu'il n'y auroit que leurs voisins qui en profiteroient ; enfin ils sollicitèrent si vivement & avec tant de constance à la Cour & parmi leurs concitoyens , que le Conseil du Franc ne perdit rien de ses anciens droits , & conserva toute son autorité.

Cependant le prince de Parme étoit occupé au siège de Mastricht. Cette ville est située sur la Meuse , qui passe au milieu , & la divise en haute & basse. La partie qui est en-deçà de

---

HENRI  
III.

1579.

Prise de  
Mastricht par  
les Espagnols.

**HENRI**  
**III.**  
 1579.

cette rivière est de la dépendance du Brabant ; l'autre , qu'on appelle le bourg de Wick, est soumise à la juridiction de l'Évêque de Liège. En général elle est fort peuplée ; les maisons y sont belles , & elle est défendue par un fossé , & des murailles flanquées de plusieurs bastions. La Nouë avoit d'abord entrepris de la défendre. Mais le prince d'Orange , qui voyoit toute la Flandre en combustion , & qui par conséquent n'étoit pas sûr qu'on pût secourir cette place , ne voulut pas exposer imprudemment un si grand homme , & il le rappella ; il y envoya donc un Espagnol nommé de Moncade , en qui il avoit beaucoup de confiance ; & un François nommé Sébastien Tapin , tous deux braves & expérimentés ; & il leur donna ordre d'agir tous deux de concert avec le sieur de Schourbourg seigneur de Herle , gentilhomme du voisinage , qui en étoit gouverneur. La garnison étoit composée d'environ mille hommes , partie François , Anglois , Ecoissois , ou Flamans ; & la bourgeoisie fournissoit encore douze cens hommes , tous bien armés.

D'abord les assiégés firent différentes sorties. D'un autre côté dès que le prince de Parme se fut rendu au camp , il fit dresser deux ponts pour faciliter la communication des quartiers. En même-tems il donna ordre à Mondragon de passer de l'autre côté de la rivière avec une partie de l'artillerie , & de l'armée , pour former une attaque du côté du bourg de Wick. Ensuite l'artillerie , composée de 54 canons de toutes grandeurs , dont la plus grande partie venoit de Liège , commença à foudroyer la place. La plupart des fortifications furent ruinées. Cependant on doutoit encore de quel côté on feroit la principale attaque. Enfin on résolut de dresser deux batteries , l'une contre la porte de Bruxelles , qui regarde la ville dont elle n'est éloignée que de quatre milles ; & l'autre contre la haute porte , au pied de laquelle coule la rivière , & que Mondragon se chargea de battre aussi à revers.

Mais à peine le canon eut fait breche à la muraille , qu'on apperçut derrière un retranchement que Tapin avoit fait élever , revêtu de ses mantelets & d'un fossé. On recommença donc le feu de l'artillerie pour le ruiner ; & le 9. d'Avril fut marqué pour donner un assaut général à la place. On commanda pour marcher contre la porte de Bruxelles un vieux

corps Espagnol , appellé ordinairement le régiment des Croisés , parce qu'il avoit servi dans la croisade contre les Turcs ; & il devoit être soutenu par quelques compagnies Allemandes & Wallones. En même-tems le régiment de Lombardie , suivi aussi de quelques troupes Allemandes & Flamandes devoit agir de l'autre côté ; & c'étoit Fabio Farnese , parent du prince de Parme , qui conduisoit cette seconde attaque.

L'artillerie tira d'abord depuis le matin jusqu'à une heure après midi , que cet Officier commença l'assaut à la tête d'un corps de Noblesse ; & à son exemple les Espagnols marchèrent en même-tems de l'autre côté à l'ennemi. Pendant toute cette action les uns & les autres furent fort incommodés d'une vieille tour à demi ruinée , qui sembloit avoir été abandonnée par les assiégés , & où ils avoient fait porter grand nombre de boulets , & quelques petites pièces de canon , qu'ils chargeoient avec des clous & des chaînes , & qui tiroient continuellement sur les assaillans. En revanche ceux-ci firent jouer une mine qu'ils avoient réservée pour cette occasion ; mais elle eut peu d'effet. Ainsi ils eurent recours à la ruse. Lorsque leurs troupes furent à une distance assez raisonnable des murs de la ville , pour être entendus de ceux qui la défendoient , un cavalier vint à toute bride , criant victoire , & saint Jacques , qui est le cri de guerre des Espagnols , comme si le régiment de Lombardie eût déjà été maître de la place. Mais les assiégés , que Moncade avoit prévenus de cet artifice , assez ordinaire à sa nation , n'en furent point ébranlés. Au contraire animés par l'exemple de Tapin , qui se comporta dans cette action avec la dernière bravoure , ils n'en devinrent que plus acharnés au combat ; & malgré toute la valeur des Espagnols , ils les repoussèrent avec encore plus de vigueur. Les assaillans eurent beaucoup de monde de tué à cette attaque , sans parler des blessés , dont le nombre fut très-grand , & qui , lorsqu'il falloit les retirer de la mêlée , au travers des fossés tortueux de la ville , remplissoient de douleur les troupes qu'on envoyoit pour les remplacer , par le spectacle pitoyable qu'ils leur donnoient.

Il arriva en même-tems un accident qui causa beaucoup de frayeur aux deux partis , & qui fit un grand ravage. Comme la poudre manqua aux soldats , & qu'ils accouroient en foule

---

HENRI  
III.

1579.

**HENRI**  
**III.**  
 1579.

pour en avoir avec leurs méches allumées, le feu prit par hasard à quelques tonneaux qui en étoient pleins. L'effet en fut si violent, qu'il brûla ou mit en pièces la plus grande partie de ces troupes. Enfin la nuit termina ce combat, qui coûta cher aux Espagnols. Ils y perdirent Fabio Farnese, D. Pedre de Gusman, Jean Mauriques, D. Pedre Pacheco, Vasco de Acuña, Jean Grimaldi, Marc-Antoine Simoncet, Gui comte de Saint George, Corrado marquis de Malaspina, le comte Pierre-Onuphre Montedoglio, Augustin Scaffigna, Marc-Antoine de Terni, Vincent Macchiavelli, & plusieurs autres. Antoine de Zunica, D. Carlos d'Africa, D. Bernardin de Mendoza, Jean Inigo de Palença, D. Sanche de Leyva, Fulvio Albertini, Mandricardo Pallavicino, François Antonori, Ambroise de Landria, Louis Viscomti, Antoine Montauto, Coriolan Serena, & Antoine Castello y furent dangereusement blessés. Plus de quatre cens soldats qui avoient échappé à l'épée des ennemis furent transportés couverts de blessures dans un hôpital qu'on avoit préparé pour cet usage, & la plûpart y moururent. Quelques-uns furent guéris en récitant seulement sur eux quelques paroles mystérieuses, secret que j'ai déjà remarqué qu'on avoit mis en usage au siège de la Rochelle. La perte fut grande aussi du côté des assiégés; & ils eurent entr'autres beaucoup de pionniers & de mineurs de tués.

Après une échec si considérable, le prince de Parme fut quelque tems sans faire aucune attaque. Les assiégeans se contentèrent seulement d'élever un cavalier de gazon vis-à-vis de la porte de Bruxelles, sur lequel ils dressèrent une batterie de canon, pour empêcher ceux qui étoient dans la ville de réparer leurs breches. Mais leurs efforts furent inutiles; & les assiégés, sans craindre le danger auquel ils s'exposoient, passoient les jours & les nuits à porter des décombres, des pierres, & de la terre. Ils avoient opposé au canon des ennemis une contre-batterie placée sur un boulevard, fortifié d'un bon retranchement & d'un large fossé, & qui étoit tout vis-à-vis du cavalier que les Espagnols avoient élevé. De-là ils incommodoient fort les assiégeans. Pendant cinq semaines entières on fit de-là un feu continuel, & il ne se passoit point de jour qu'il n'y pérît au moins vingt hommes de part & d'autre.

Le prince de Parme fit tout l'imaginable pour détruire ce boulevard. Enfin les Espagnols s'en étant rendus maîtres, après l'avoir sâppé presque tout entier, & avoir donné bien des combats pour l'enlever aux ennemis, s'attachèrent au corps de la place. Ils en étoient si proches, que les deux partis pouvoient aisément se donner la main. Ils y attachèrent ensuite le mineur ; & vingt-deux mines qui jouèrent en même-tems firent sauter une grande partie des murs de la place, & avec eux cent hommes de la garnison.

Vis-à-vis de la place il y avoit une île dont le prince de Parme forma le dessein de se rendre maître, dans la vûe de la fortifier. Gille d'Hierges, Grand Maître de l'Artillerie, qui depuis la mort de son père, arrivée sur ces entrefaites, avoit pris le titre de comte de Barlaymont, s'étoit chargé de l'exécution de ce projet. Il se disposoit à l'attaquer lorsque ceux qui la défendoient firent un si grand feu qu'il fut tué lui-même dans cette occasion. C'étoit un homme d'un grand courage, & qui dans ces guerres de Flandre s'étoit fort distingué par sa valeur. On fit ensuite venir de Liège quatre mille pionniers, & d'autres mineurs, parce que c'est dans cette ville que se prennent les plus habiles. Gerard de Groesbecque, qui en étoit alors Evêque, avoit même prêté du canon aux Espagnols, & contribuoit de tout son pouvoir à faire réussir leurs desseins sur la place assiégée, dont une partie étoit de sa dépendance. Au reste les Etats étoient persuadés qu'il s'y intéressoit si fort, moins par envie de faire plaisir à Philippe, que par un reste de l'ancienne animosité que les Liégeois conservoient contre les Flamans. Comme ils n'avoient pas encore oublié les mauvais traitemens qu'ils avoient autrefois reçus des ducs de Bourgogne, ils étoient ravis de trouver cette occasion d'en témoigner leur ressentiment.

Cependant les travaux du siège avançoient assez lentement depuis que les Espagnols s'étoient rendus maîtres du Boulevard dont j'ai parlé. Le prince de Parme attendoit tranquillement de nouvelles troupes, content de faire travailler à sâpper & à miner la place, & de fatiguer les assiégés en les tenant toujours alertes par les fréquens assauts qu'il leur donnoit. Ceux-ci avoient eu beau envoyer aux Etats, tandis qu'ils pouvoient encore sortir librement de leur ville ; & élever

---

HENRI  
III.

1579.

**HENRI III.**  
1579. depuis des feux & des signaux pour les avertir de l'extrémité où ils étoient réduits, il n'avoit pas été possible de leur envoyer du secours. Les Gantois avoient commencé sur ces entrefaites à se soulever ; les provinces Wallones s'étoient ensuite séparées du reste de la Flandre ; enfin le comte d'Efmond & le sieur de Bours , après avoir levé dans la Gueldre quatre mille chevaux qui devoient encore être joints par quelques compagnies d'infanterie , avoient abandonné le parti des Etats ; & toutes ces circonstances avoient mis l'Archiduc & le prince d'Orange hors d'état de penser à secourir cette place.

Il ne restoit donc plus d'espérance aux assiégés que dans l'assemblée de Cologne. En effet les députés des États avoient demandé , que tandis que les conférences pour la paix dureront , on suspendît les travaux du siège , ou du moins qu'on mît la place en sequestre entre les mains de quelqu'un qui ne fût attaché à aucun des deux partis. Mais Charles d'Arragon duc de Terranova , député de S. M. C. répondit seulement à ces propositions : Qu'il n'étoit chargé que de traiter de la paix ; que la guerre regardoit le prince de Parme , & qu'il y auroit de la folie à lui , & même de la témérité , tandis qu'il étoit sûr d'emporter cette ville , d'interrompre les travaux du siège sur l'espérance d'un accommodement qui pouvoit ne pas réussir.

Cependant les troupes de la garnison étoient épuisées par les travaux , les veilles , les blessures , & les maladies. Leur nombre étoit même si diminué , que de mille soldats qui étoient dans la place au commencement du siège , il en restoit à peine quatre cens en état de porter les armes. Enfin ils commençoient à manquer de poudre ; & ayant perdu l'espérance d'être secourus , ils perdirent courage insensiblement. La longueur du siège , & leur petit nombre les obligeoient donc à des gardes continuelles , qui les fatiguoient infiniment , & qui ne leur permettoient pas de prendre leur repos , ni d'aller manger ailleurs que sur la brèche. Ce fut la cause de leur perte. Sur la fin de Juin , le jour même de la saint Pierre , ceux qui étoient de garde sur le boulevard , informèrent le prince de Parme , que toutes les sentinelles des ennemis étoient endormies , & qu'il seroit aisé de les surprendre. Le Prince profita de cet avis ; il commanda aussitôt toutes les troupes pour  
donner

donner un assaut général à la ville ; & il réussit. Les habitans ne s'abandonnèrent point eux-mêmes dans cette extrémité ; les Espagnols trouvèrent dans plusieurs endroits une résistance vigoureuse ; les femmes mêmes prenoient en cette occasion la place de leurs maris , & se battoient en désespérées , Mais enfin il fallut céder. Après quatre mois de siège la basse ville fut emportée l'épée à la main , & les assiégés se retirèrent par le pont dans la haute avec un si grand désordre , que les femmes & les enfans se trouvant trop serrés à ce passage pour pouvoir entrer assez promptement , devinrent la victime des Espagnols , qui les précipitoient des deux côtés du pont dans la rivière. Ceux qui s'étoient retirés dans la haute ville n'y tinrent pas long-tems ; & comme ils n'y trouvèrent aucunes provisions , ils se rendirent aussitôt après à discrétion. Pendant trois heures les vainqueurs passèrent au fil de l'épée tout ce qui se presenta , sans épargner même ces femmes généreuses qui s'étoient défenduës si courageusement. On chercha ensuite Moncade , & il fut pendu. Pour Tapin , qui s'étoit sur-tout distingué à ce siège , il eut un sort différent. Les Espagnols le traitèrent avec beaucoup de douceur , & le prince de Parme lui fit même des offres fort avantageuses pour l'engager à passer au service de Philippe. En même-tems comme il étoit dangereusement blessé , il lui donna des chirurgiens pour le panser , & leur recommanda extrêmement d'en avoir grand soin. Cependant il fut tué dans la suite à sa fenêtre d'un coup d'arquebuse , soit que ce fût par un pur accident , soit qu'on eût eu dessein de s'en défaire , parce qu'il refusoit d'accepter le parti qu'on lui proposoit. La ville fut mise ensuite au pillage ; & après avoir été si long tems une des plus peuplées des Pais-bas , depuis cet accident elle devint si déserte , qu'on y comptoit à peine trois cens habitans. Ils n'y restèrent pas même long-tems ; ils l'abandonnèrent , & elle se remplit depuis insensiblement de Liégeois , & des payfans des environs , qui se logèrent dans les maisons qui avoient perdu leurs anciens maîtres. Cependant la garnison , faute de bois , en ruina la plus grande partie , & s'en servit à se chauffer.

L'armée Espagnole étoit trop épuisée pour pouvoir rien entreprendre après un siège si long & si fatigant , & le prince

**HENRI III.**  
1579.  
de Parme y avoit contracté lui-même une maladie qui fut très-dangereuse. D'un autre côté Martin Schenck, Seigneur de Tautenbourg en Gueldre, connu par sa bravoure, & qui après avoir été au service du prince d'Orange, avoit depuis changé de parti, s'empara du château de Blyenbecque situé sur la Meuse au dessus de Grave, & porta de-là le ravage dans tous les environs. Il avoit même surpris au mois de Juillet dernier Doetecom, & commençoit déjà à former de plus grands projets, lorsqu'il fut enveloppé par les troupes du comte Philippe de Hohenlo, & fait prisonnier avec quelques-uns de ses Officiers. Peu de tems après le baron de Curtsbach en Silésie s'intéressa pour sa liberté ; & on le relâcha.

Conférences  
de Cologne.

Cependant on avoit fait l'ouverture des conférences indiquées à Cologne l'année précédente. Les Députés qui y assistèrent étoient pour l'Empereur, les Electeurs de Cologne & de Treves, avec Jule évêque de Wirtzburg ; Werner sieur de Gimmich, & Othon comte de Schwartzbourg, pour le duc de Cleves ; le duc de Terranova, Maximilien de Longueval sieur de Vaux, Jean Fonck, & Christophle d'Assonville conseillers d'Etat, avec le secretaire d'Etat Urbain Scaremberg, pour S. M. C. Jean-Baptiste Castagna, archevêque de Rossano, pour le Pape ; & Philippe de Crouy duc d'Arfchot, les Abbés de Sainte Gertrude & de Marolles, Buchoya prévôt de Saint Bavon, Gaspard Schets, & Adolphe de Meetkerke, chevaliers, conseillers des Etats, en leur nom, & pour l'Archiduc : enfin les Etats de la province de Hollande y avoient aussi député Bernard de Merode baron de Rumey, & Adolfe de Goer chevaliers, avec Adrien Vander-Mile, & Aggée de Albada docteurs en droit.

Les députés de l'Empereur avoient demandé d'abord, que pour disposer les esprits à se prêter à un accommodement, & pour adoucir le ressentiment du passé, les hostilités cessassent de part & d'autre, tant que les conférences dureroient. Ils approuvoient fort aussi la proposition que faisoient les Etats, de mettre Mastricht en séquestre entre les mains de l'Empereur : mais le duc de Terranova ne voulut jamais consentir qu'on suspendît le siege ; & la ruine de cette malheureuse ville, qui fut le fruit de cette résolution, indisposa beaucoup les esprits, qu'on auroit dû plutôt tâcher de ramener par les

voies de la clémence & de la douceur.

Enfin chaque parti ayant donné ses prétentions par écrit, les députés de l'Empereur, après y avoir fait quelque changement, en composèrent un projet d'accord, qu'ils remirent aux députés des États dix jours après, c'est-à-dire, le 18. de Juillet; & ils leur conseillèrent fortement de l'accepter, les assurant qu'ils n'avoient pu rien obtenir de plus du duc de Terranova. Il contenoit : Que la pacification de Gand, qui avoit été faite le 8. de Novembre, trois ans auparavant le traité d'Union passé à Bruxelles le 9. de Janvier de cette année, & l'Edit perpetuel donné au mois de Février suivant, seroient observés inviolablement, tels qu'ils avoient été confirmés par S. M. C. Qu'elle accorderoit une amnistie générale pour tout le passé, & rendroit ses bonnes grâces aux Flamans, qu'elle reconnoîtroit pour ses bons & fidèles sujets; qu'elle les confirmeroit tous, tant en général, qu'en particulier, dans leurs anciens droits, libertés, immunités, & privilèges : Qu'elle retireroit sur le champ des Pais-bas toutes les troupes étrangères, Espagnoles, Italiennes, Allemandes, Angloises, & Ecoissoises : Qu'elle aboliroit tous les nouveaux impôts : Que tous, tant Ecclésiastiques, qu'autres, seroient rétablis dans tous leurs biens, meubles, & immeubles; que tous semblablement rentreroient dans toutes les charges & dignités, dont ils avoient été privés à l'occasion de cette guerre; & que même les gouvernemens des villes, les magistratures, & les autres emplois publics, ne pourroient être exercés que par les naturels du pais : Que tous les prisonniers seroient mis en liberté sans rançon, à moins cependant qu'on n'en eût déjà traité avant cet accommodement; que le comte de Buren seroit relâché dans trois mois, à compter du jour qu'on auroit achevé de traiter avec le prince d'Orange : Que le Roi ratifieroit tous les actes émanés de l'Archiduc, & des États, en tant cependant qu'il ne s'y trouveroit rien, qui fût directement contraire, ou à l'autorité de Philippe, ou aux droits & libertés de la nation : Que S. M. C. seroit reconnuë pour seule maîtresse souveraine & absoluë des Pais-bas, en sorte que chacun seroit obligé de se soumettre à son obéissance; qu'elle seroit libre d'y nommer tel Gouverneur qu'elle jugeroit à propos, à condition qu'il ne donneroit aucune atteinte aux

---

HENRI  
III.

1579.

**HENRI III.**  
1579. droits de la nation , & qu'il se conformeroit à ses loix & à ses usages , en particulier à la pacification de Gand , & à ce dernier traité , aussi bien qu'à la formule proposée avant tous ces troubles par l'empereur Charle V. & le roi Philippe : Que les Flamans lui remettroient incessamment les châteaux , villes & citadelles , dont ils étoient en possession , avec toute l'artillerie , les vaisseaux qui appartenoient à S. M. & toutes les munitions de guerre : Que personne ne pourroit être recherché , ou inquiété , pour avoir détourné à son profit pendant cette guerre les droits & revenus de S.M. Que du jour de l'exécution de ce traité , les Etats renonceroient à toutes liguees & alliances qu'ils auroient pû faire avec les Princes étrangers à l'occasion de cette guerre : Enfin que la reine d'Angleterre & le duc d'Anjou seroient censés compris dans cet accommodement.

Après avoir dressé ce projet , les députés de l'Empereur insistèrent de nouveau , pour obtenir du duc de Terranova une trêve , afin de donner le tems aux Flamans de délibérer sur ces articles ; & n'ayant pû en venir à bout , ils écrivirent aux Etats , & les pressèrent vivement d'accepter ces propositions. Cependant comme la nécessité où ils étoient de prendre là-dessus l'avis des villes de Flandre , empêchoit leur réponse d'arriver aussitôt que les Espagnols l'auroient souhaité , ceux-ci insistèrent auprès des ministres de l'Empereur , pour les engager à faire part de leur propre autorité aux peuples & à la Noblesse des Pais-bas de ce qui avoit été résolu ; & le duc de Terranova leur écrivit à ce sujet conjointement avec eux. Ce coup fortifia beaucoup le parti de Philippe en Flandre ; mais comme ils n'en avoient rien communiqué aux députés des Etats , il ne servit qu'à les empêcher d'accepter , & même de prendre en bonne part les propositions faites par les députés de l'Empereur. Ils justifièrent leur refus , sur ce que , disoient-ils , elles ne remédioient pas suffisamment aux desordres que la diversité de Religion avoit introduits en Flandre , & qu'on ne leur donnoit par là aucune espérance d'obtenir quelque adoucissement aux ordres de la cour d'Espagne. En effet , à l'exception de la Hollande , de la Zélande , & de Bommel , à qui on permettoit de suivre les dispositions de la pacification de Gand , Philippe avoit absolument résolu

de ne souffrir dans tous les païs soumis à son obéissance, que la seule Religion Catholique Romaine, à l'exclusion de toute autre.

HENRI  
III.

1579.

Les actes de ce traité furent aussitôt rendus publics à Cologne par les ministres de l'Empereur & de la cour d'Espagne; & Adolphe de Meetkercke, qui avoit assisté à ces conférences, en fit un recueil qu'il publia l'année suivante à Leyde & à Anvers, avec des Notes qui tendoient pour la plûpart à justifier la conduite des Protestans de Flandre & des Etats. Il mit une préface à la tête, dans laquelle il s'attache à démontrer que la révolte des Païs-bas, dont il accuse le duc d'Albe, & les autres ministres d'Espagne, d'avoir été la cause, n'est point une raison suffisante pour traiter les Flamans de traîtres à Dieu, & au Roi. Il travaille sur-tout à les justifier du reproche qu'on leur faisoit, de n'avoir pas empêché, comme ils le pouvoient, la rûine & la profanation des Eglises; & il dit: Qu'à la vérité les plus sages du parti n'avoient jamais approuvé ces excès; & qu'ils auroient souhaité de tout leur cœur, qu'on n'eût jamais pensé à en venir jusque là: Que si cependant on vouloit pénétrer plus avant, & sonder la profondeur des jugemens de Dieu, autant que la portée de notre esprit borné peut nous le permettre, on seroit obligé d'avoier, que la providence n'avoit permis ces scandales, que pour apprendre aux Etats, à la Nation, & au Roi lui-même, que si les Espagnols regardent comme un sacrilège d'abattre & de mettre en pièces des images & des statuës de pierre ou de bois; c'est encore un bien plus grand crime devant Dieu d'avoir cruellement persécuté pendant tant d'années, par le feu, le fer, & l'exil, sans distinction d'âge, ni de sexe, tant de malheureux, qui avoient l'honneur de porter le titre de Chrétiens, & qu'il regardoit comme ses images vivantes. On voit que le dessein de cet Auteur étoit de travailler par-là à confirmer dans le parti des Etats ceux des Flamans qui pensoient à se soustraire de leur obéissance. Cela n'empêcha cependant pas, que depuis ce tems-là plusieurs personnes, sur-tout parmi les Seigneurs, ne les abandonnassent. Le duc d'Arfshot lui-même, & les Abbés de Sainte Gertrude, & de Marolles, avec Gaspard Schets, restèrent à Cologne, lorsque leurs Collègues reprirent la route d'Anvers, & firent ensuite leur accommodement avec Philippe,

**HENRI**  
**III.**  
 1579.  
 Nouveaux  
 troubles à  
 Gand.

Cependant comme ceux de Gand, qui jusqu'alors avoient été les auteurs de la plûpart des troubles qu'on avoit vûs en Flandre, continuoient dans leur extravagance, l'Archiduc & les Etats prièrent le prince d'Orange de s'y rendre encore une fois pour tâcher de les faire rentrer dans le devoir. Jean d'Imbyse, dont j'ai déjà parlé, étoit l'auteur du désordre. Comme les troupes Wallones faisoient continuellement des courses dans le territoire de Gand, cet homme broüillon persuada aux Gantois, que dans ces circonstances ils n'étoient point obligés de s'en tenir à l'accommodement que le prince d'Orange avoit ménagé l'année précédente, & qu'ils pouvoient user de représailles. La chose s'exécuta le 9. de Mars. Ils déclarèrent une guerre ouverte aux Catholiques, dépouillèrent les Ecclesiastiques de ce qu'ils pouvoient posséder, pillèrent les Eglises, & abandonnèrent les Monastères au pillage des soldats. Cependant comme ce changement n'étoit point autorisé par l'aveu des Puissances légitimes, & que pour cette raison la plûpart des Protestans le désapprouvoient, sur ce seul prétexte ils furent chassés honteusement de la ville par d'Imbyse, & coururent même risque de la vie dans cette occasion. La Nouë lui-même, qui s'exposoit tous les jours avec tant d'ardeur, pour défendre leurs biens & leur liberté contre les entreprises des provinces Wallones, ne fut pas à couvert de sa mauvaise humeur; & comme il voulut se mêler de lui donner quelques avis & l'exhorter à avoir plus de modération, ce séditieux eut l'insolence de l'obliger à sortir de la ville au milieu de la nuit. En même tems Henri Gouffier de Bonnivet, que le duc d'Anjou envoyoit aux Etats après avoir traversé l'Artois, étant arrivé à Gand, & comptant d'y rester deux jours, tant pour faire aux Magistrats les complimens de son Maître, que pour exhorter les habitans à la paix & à la concorde, il fut contraint lui-même d'en sortir au plus vite, & quoiqu'il eût ses passeports, il pensa être assassiné par quelques scélérats que d'Imbyse avoit, dit-on, apostés pour le tuer. Sa fuite le tira de leurs mains, mais il eut auparavant la douleur de voir deux de ses domestiques égorgés à ses yeux. Enfin ce furieux ayant conçu une inimitié personnelle pour quelques habitans du canton d'Axele, il les fit arrêter par Jacque de Myegen son Lieutenant

colonel, sous prétexte qu'ils favorisoient le parti des Espagnols; tira d'eux tout l'argent qu'il voulut, & qu'ils payèrent volontiers pour se racheter des ennuis d'une longue prison, dont il les menaçoit; & les fit égorger à Saint Amand, où ils furent enterrés par ses ordres sous le gibet. Dans la fuite de Myegen fut poursuivi en Justice pour cet assassinat; mais s'étant excusé sur l'ordre qu'il avoit reçu d'Imbyse, on commua sa peine, & il fut seulement condamné au bannissement.

Après cela, soit que tant d'attentats le rendissent plus hardi, soit qu'ils lui fissent appréhender quelque funeste retour, le 19. de Juillet il fait entrer dans Gand de l'infanterie & de la cavalerie, sans ordre ni permission des Magistrats; les dépose, sans garder aucune formalité, contre tous les droits & privilèges dont ils jouïssent de tems immémorial, pour mettre à leur place des gens à sa dévotion; se déclare lui-même de son autorité privée Chef du Conseil de cette ville; & commence ensuite à maltraiter ceux même des Protestans qui souhaitoient qu'on se tint tranquilles, sous prétexte de différens crimes, qu'il inventoit pour avoir droit de les persécuter. En même tems les lettres que le prince d'Orange écrivoit aux Gantois, pour les informer de son arrivée prochaine, leur ayant été rendues (1) le jour même de la saint Jean-Baptiste; d'Imbyse protesta contre, & publia un libelle injurieux au Prince, où il apportoit plusieurs raisons qui devoient selon lui empêcher les Gantois de le recevoir dans leur ville, & avoit l'insolence & la folie de le décrier. Entr'autres choses, il lui reprochoit de favoriser les François, de ne chercher à chasser les Espagnols des Pais-bas, que pour les soumettre au duc d'Anjou & à la France, & d'être incapable de conduire une armée, puisqu'on ne le voyoit jamais à la tête des troupes, quoi qu'il en eût de fort nombreuses.

Mais l'imprudence de cet esprit féditieux ne fit cependant aucun tort au Prince. Ryhove dévoila l'atrocité de ses

(1) Ce fait étant postérieur à tout ce qui a précédé, & ayant cependant une date antérieure à celle qui la précède; nous avons crû qu'il y a de l'erreur dans la première, qui est plus sujette à une faute d'impression, & qu'il faut lire ci-dessus *XIV. Kal. Jul.* le 18. de Juin, au lieu de *XIV. Kal. Jul.* 19. de Juillet.

**HENRI**  
**III.**  
 1579. calomnies, & comme la réputation qu'il avoit d'être prudent & modéré, lui donnoit beaucoup de crédit parmi les compatriotes, on arrêta conformément à son avis, que le Prince seroit reçu dans Gand à certaines conditions, qui furent : Qu'il ne feroit ou laisseroit entrer dans cette ville aucune garnison, sous quelque prétexte que ce fût : Qu'il n'entreprendroit rien qui pût donner la moindre atteinte à leurs privilèges & libertés, aussi-bien qu'au droit de souveraineté, qui venoit de leur être dévolu : Qu'il accorderoit aux Protestans toutes sortes de sûretés, & qu'il ne feroit aucune innovation à leur égard, non pas même par rapport à l'usage qu'ils faisoient des revenus du Clergé : Enfin qu'il ne permettroit point qu'on inquietât personne au sujet du passé ; & qu'avant que d'entrer dans leur ville, il jureroit d'observer ces articles religieusement.

Avant tout cela les Gantois avoient aussi publié un Manifeste, par lequel ils prétendoient devoir être dispensés de fournir les contributions ordinaires. Ils représentoient par cet écrit, que depuis le 16. de Juillet (1) de l'année précédente, jusqu'au 6. du mois de Juin dernier, ils avoient déboursé de compte fait, pour la cause commune, quatre cens vingt-quatre mille cinquante-six livres tournois, ou florins, chaque florin de quarante gros de Flandre, quoiqu'ils ne fissent que la quatrième partie de la province, sans compter le dommage qu'ils avoient reçu pendant huit mois, par les courses continuelles des Wallons mutinés sur leur territoire, qu'ils estimoient encore à plus de trois cens mille florins ; que si les autres membres de la Flandre avoient depuis ce tems-là contribué à proportion, on auroit dû retirer de toute cette province plus de trois millions de florins ; & que si chaque province des Pays-bas avoit de même fourni son contingent à proportion, comme l'équité le demandoit, toute cette somme monteroit à plus de neuf millions de florins. Or ils demandoient à quel usage on avoit pu employer tant d'argent ; & remontoient que si les autres provinces n'avoient pas satisfait à leurs payemens, il n'étoit pas juste d'en rendre les Gantois responsables. Ils ajoûtoient enfin, qu'il leur en avoit encore coûté deux

(1) Le texte porte *XVIII. Kal. Vitil.* c'est sans contredit une faute ; il faut lire *XVII.*

cens quatre-vingt mille florins pour fortifier leur ville.

D'un autre côté, la plus grande partie des autres villes de Flandre, au lieu de sçavoir gré aux Gantois de ces dépenses immenses qu'ils faisoient tant valoir, se servoient de cet aveu même pour condamner leur conduite; prétendant montrer qu'ils n'avoient dépensé tant d'argent que pour leurs propres intérêts & leur satisfaction particulière, & nullement à l'avantage de la cause commune; que ces sommes avoient été prodiguées inutilement & mal-à-propos à l'entretien des troupes qu'ils avoient levées de leur propre mouvement & malgré la défense des Etats, pour attaquer les Wallons, qui n'étoient déjà auparavant que trop animés: Que néanmoins ils n'avoient respecté ni les sages avis, ni les ordres de la Nouë, & qu'on ne les avoit pas vû faire la moindre dépense pour les troupes qui veilloient à leur sûreté & combattoient pour leur défense: Qu'au contraire uniquement occupés à faire dans leur ville la guerre aux Ecclésiastiques, aux Moines & aux Religieuses, ils avoient dissipé le bien du peuple par leur peu d'attention & leur dérangement, croyant avoir assez fait, lorsque par une ostentation mal placée ils avoient montré également autant de haine pour les François que pour les Espagnols: Que cependant cette conduite avoit non-seulement beaucoup affoibli le parti des Etats, qu'elle avoit même donné lieu aux Espagnols, qui étoient charmés de voir que ces mutins eussent tant d'éloignement pour la France, de faire sur eux de plus grandes entreprises & de se flater d'y pouvoir réussir.

HENRI  
III.  
1579.

Enfin le prince d'Orange partit au mois d'Août, pour se rendre à Gand. Sur cette nouvelle, d'Imbyse sous prétexte d'aller visiter le port & de vouloir le fortifier, sortit de la ville; mais il revint aussitôt après, sur l'assurance que ses amis lui donnèrent que le Prince ne lui feroit aucun mauvais traitement. Il arriva enfin, commença par casser les Magistrats qui étoient en charge, & qui avoient été créés contre les loix, & à leur place il en établit de nouveaux. Pour ce qui regardoit les Seigneurs qui avoient été arrêtés, cette affaire lui donna d'autant moins de peine, que la plupart avoient sçû corrompre leurs gardes, & s'étoient sauvés dès le mois de Juin, entr'autres les sieurs de Rassinghem, de

**HENRI**  
**III.**  
 1579.

Swevegen & Erpe bailli de Courtray. Le sieur de Champigny étoit aussi du nombre de ceux qui s'étoient enfuis, & il avoit été repris. Mais à l'arrivée du prince d'Orange il fut aussitôt relâché. En même tems d'Imbyse, qui appréhendoit qu'on ne songeât à lui faire rendre compte, prit la fuite & alla chercher un asile en Allemagne auprès du prince Jean Casimir, avec Pierre Dathenus, aux pernicious conseils de qui on attribuoit tous les attentats de ce méchant homme.

Cependant les seigneurs Wallons tentèrent de surprendre Gand. Pour exécuter leur projet, plusieurs d'entr'eux sous prétexte de vouloir faire leur cour au prince d'Orange, avoient demandé qu'on leur accordât des logemens dans cette ville. Ils l'obtinent, mais ils s'y rendirent ensuite en si grand nombre, & ils étoient si bien suivis, que si le prince d'Orange n'eût eu la précaution de faire fermer les portes de bonne heure, il étoit perdu, & Gand auroit été pris infailliblement. De là il passa à Bruges, où il donna ses ordres, & après y avoir établi des Magistrats, il retourna à Anvers.

D'un autre côté, les seigneurs Wallons pour ne pas perdre absolument leur peine, surprirent Alost; & le comte de Lalain s'y rendit au mois d'Août, faisant paroître même encore alors beaucoup de disposition à ne point vouloir d'une paix dont quelqu'un des partis pourroit se plaindre. De là ils allèrent se jeter sur un village très-peuplé, nommé Rouse, dont ils passèrent tous les habitans au fil de l'épée. Ensuite ayant rencontré proche de Baesrode, village peu éloigné d'Alost, deux compagnies de Gantois, ils les taillèrent en pièces, pillèrent le village & y mirent le feu.

Au milieu de ces mouvemens, le prince de Parme malgré sa maladie, ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit servir à avancer ses progrès & fortifier son parti. On étoit assez généralement persuadé qu'il avoit formé le projet d'assiéger Bruxelles. Mais son armée avoit été si maltraitée au siège de Mastricht, qu'il fut obligé d'en remettre l'exécution à un autre tems. Cependant il faisoit fonder les villes de Lille, de Douay & d'Orchies, pour sçavoir si elles étoient satisfaites de leur union avec les Seigneurs Wallons, & des articles arrêtés à Cologne, & si elles ne songeoient point à rentrer

sous l'obéissance de S. M. C. En même tems pour les y engager plus efficacement, il retira toutes les troupes étrangères qui étoient en garnison dans les villes & châteaux des provinces Wallones; & en exécutant ainsi les promesses qu'il avoit faites, il mit beaucoup de Seigneurs dans ses intérêts. Pontus de Noyelles sieur de Bours entr'autres, gouverneur de Malines, grossit le nombre de ceux qui y étoient déjà, & cette ville abandonna aussi-bien que lui le parti des Etats.

Aussitôt que ce Prince en eut reçu la nouvelle, il envoya les troupes qu'il venoit de tirer des places Wallones, & quelques compagnies de cavalerie Albanoise, afin de mettre les Bourgeois à couvert de toute insulte. Ensuite il alla lui-même se mettre à leur tête, courut & ravagea tous les environs d'Alost, d'Herentals & de Dermonde; prit le fort de Willebroeck, situé à la tête du canal de Bruxelles, & se rendit maître des écluses, qui servent à retenir ou lâcher les eaux, selon qu'on en a besoin. Avant leur construction, les bourgeois de Bruxelles étoient obligés de passer par Malines pour se rendre à Anvers; & ce fut pour se soustraire à l'espèce de dépendance où ils étoient de cette ville voisine, & qu'ils regardoient comme un véritable joug, qu'ils firent creuser ce canal & bâtir ces écluses, qui leur coûtèrent des sommes immenses; en sorte qu'ils furent obligés de s'endetter beaucoup pour perfectionner cette entreprise. Elle ne manqua pas de chagriner ceux de Malines. Ils la regardèrent comme une très-grande insulte, que ceux de Bruxelles leur faisoient. Mais ils s'en crurent bien vengés, lorsqu'ils virent les Espagnols s'en rendre les maîtres. D'un autre côté, les Etats songèrent aussitôt à les empêcher, mais les troupes qu'ils y envoyèrent furent battus. Cependant comme ils rendoient l'accès de ce poste si difficile, qu'on pouvoit à peine y faire entrer quelques provisions, les Espagnols & les Allemans, à qui on en avoit confié la défense, voyant que les vivres leur manquoient, & appréhendant que la Nouë ne vînt encore les y assiéger, furent obligés de l'abandonner, après avoir encloué tout le canon qui y étoit, de peur que l'ennemi n'en profitât. L'Archiduc s'y rendit peu de tems après avec la Nouë, & ayant rendu la navigation libre

**HENRI III.** depuis Bruxelles jusqu'à Anvers, il prit la résolution de fortifier ce poste. Ainsi la joye que les habitans de Malines avoient eüe de se voir si bien vengés de ceux de Bruxelles, dura peu, & ils se trouvèrent bientôt aussi ferrés qu'auparavant.

1579.

On fit encore alors une tentative sur la Brille, ville maritime des plus considérables de la Hollande, & ce fut le Gouverneur de la place lui-même, qui en suggéra le dessein aux Ligués de l'Artois & du Hainault, dans la vûe de les tromper. Il leur promit, qu'au cas qu'ils voulussent s'en approcher avec une flote, comme s'ils étoient envoyés par le prince d'Orange, il la leur livreroit. Les Wallons donnèrent dans le piège, & le complot s'exécuta. Mais ils parurent à peine à la vûe de la place, qu'ils se virent attaqués par les Hollandois à qui le Gouverneur avoit fait part de son projet, & qui coulèrent à fond une partie de leurs vaisseaux. Les autres périrent dans une tempête violente qu'ils essuyèrent à leur retour.

En même tems les Etats reprirent Meenen ou Menin, village sur la Lis, dont la situation est fort avantageuse, & que le baron de Montigny avoit fortifié l'année précédente, après s'en être rendu maître. Voici à quelle occasion ils songèrent à l'attaquer. Un Brassieur, nommé Vercruyssen, qui demouroit dans ce village, étant fort persécuté par les Wallons à cause de sa Religion, jusque-là qu'ils le firent accuser d'un crime où il y alloit de sa vie, se rendit au corps-de-garde déguisé en païsan, arracha avec autant d'adresse que de courage à un des soldats qui y étoient en sentinelle, la hache qu'il avoit, en tua encore deux autres avec le même instrument, & ensuite il s'échapa. De là il se rendit à Bruges, où il s'adressa d'abord au Bourgmâitre, nommé Jacques Bronsfaux, & lui expliqua tous les moyens de prendre Menin. On n'écouta pas d'abord un homme qu'on crut que le desir de la vengeance aveugloit. Cependant comme il redoubloit ses instances, le Bourgmâitre communiqua son projet à l'Archiduc & aux Etats, & ils le chargèrent lui-même de faire provision d'échelles, de prendre avec lui les Ecoissois dont le quartier n'étoit pas éloigné de-là, & de se disposer à cette tentative. Ces ordres furent exécutés. Bronsfaux eut une entrevûe secrete avec Jacques de Balfour colonel des Ecoissois,

ils prirent jour ensemble pour l'exécution de ce dessein, & lorsqu'il fut arrivé, le Colonel & le Bourgmâitre, avec Pierre & Joffe ses deux fils, se rendirent dès le grand matin dans un endroit du grand chemin pavé, qui mène à Rouffellart. Quatre compagnies Flamandes qu'on avoit embarquées à Courtray, abordèrent en même tems dans cet endroit, & gardèrent un parfait silence. Ensuite dès qu'ils entendirent sonner quatre heures, ils marchèrent vers la place, qu'ils attaquèrent en même tems par deux endroits, dissipèrent la garde, que cette brusque attaque avoit déconcertée, & se rendirent maîtres de ce poste sans avoir reçu la moindre blessure. Les soldats s'enrichirent au pillage de cette place, où ceux de nos François, qui après avoir été congédiés l'année précédente par le duc d'Anjou, étoient passés au service des Wallons, avoient rassemblé tout le butin qu'ils avoient fait.

Une entreprise toute semblable, que les ennemis avoient faite, contribua au succès de celle-ci, & fut cause que les Flamans trouvèrent si peu de troupes dans ce poste. En effet, ce fut au même jour & à la même heure que les Wallons firent une tentative sur Courtray. Le sieur d'Erpe avoit été l'auteur de ce projet, & le sieur d'Allens en prit la conduite. Il tira pour l'exécution de ce dessein les troupes qui étoient dans Wastene, Weruicke & Comines, auxquelles il joignit la garnison de Meenen, & se rendit sous les murs de la place. Il y faisoit sonder le fossé avec des perches, lorsque Pottelsberg Grand-bailli de Courtray, qui du haut d'une tour attendoit le succès de l'expédition de Meenen, & ne croyoit pas avoir l'ennemi à ses portes, demanda d'une voix haute à la sentinelle, s'il sçavoit d'où venoit le bruit. Ces paroles firent croire à d'Allens qu'il étoit découvert. Il se retira vers ses troupes, afin de sçavoir leur avis sur le parti qu'ils devoient prendre. Ils délibéroient encore, lorsqu'ils entendirent du côté de Meenen un grand bruit, avec le son des trompettes & des tambours. D'Allens se douta aussitôt du malheur qui étoit arrivé, & comme il s'imaginoit que les ennemis ne manqueroient pas de commencer par le pillage, il marcha en diligence de ce côté-là, afin de les surprendre dans cette occupation, & dans l'espérance de pouvoir encore reprendre la

---

HENRI  
III.  
1579.

**HENRI III.**  
1579. place. Mais l'air étoit si obscur qu'il s'égara , & sur ces entre-faites ayant entendu des fanfares , il s'imagina qu'il étoit arrivé de la cavalerie à Meenen , ce qui le détermina à retourner porter à Weruicke la honte & la douleur d'avoir fait une tentative inutile. Cela arriva le 22. d'Octobre.

La nouvelle de la prise de Meenen donna beaucoup de joye au prince d'Orange. Persuadé qu'il falloit profiter de ce premier succès , il retira de Willebroeck , pour lequel il n'appréhendoit plus tant , les troupes Françoises & Angloises qu'il y avoit fait entrer ; les grossit de quelques autres troupes Flamandes ; & leur donna ordre de marcher vers Meenen , de joindre la Nouë , & d'aller sous lui recueillir les fruits de cette victoire.

A la tête de ces troupes ce Général se rendit le 14. de Novembre au point du jour devant Weruicke. Il n'y avoit en tout dans cette place que quatre compagnies Flamandes ; deux s'étoient retranchées dans l'Eglise , les deux autres étoient restées dans le château , situé au-delà de la Lis , & le pont qui étoit dans cet endroit sur cette rivière servoit de communication à ces deux quartiers , qui pouvoient sans danger se secourir par-là réciproquement. Les François investirent d'abord l'Eglise , quoiqu'ils fussent fort exposés à être insultés des fenêtres de l'Eglise même , & des maisons du village , qui commandoient ce poste. D'un autre côté , les assiégés paroissoient d'abord bien résolus de se défendre dans l'espérance qu'il leur viendrait du secours. Mais ceux d'Hallewin , qui s'étoient déjà mis en marche dans cette intention , ayant été rencontrés par la garnison de Meenen , ils reçurent ordre de ne pas aller plus loin , & de revenir sur leurs pas. Aussitôt que la Nouë l'eut appris , il fit appliquer les échelles à l'Eglise , & elle fut emportée le même jour à quatre heures après midi. Quarante hommes furent passés au fil de l'épée dans le premier feu , & on fit cent cinquante prisonniers , du nombre desquels fut Carondelet lieutenant du comte d'Esmond. Après cette perte , ceux qui étoient dans le château ne pensèrent pas à tenir. Comme ils sentoient leur foiblesse & qu'ils comptoient peu d'être secourus , ils mirent sur le soir le feu à la place qu'ils abandonnèrent , & se retirèrent à Comines.

De là, passant la Lis à la tête de trois cens chevaux, & de quatre cens hommes d'infanterie, tous François, & marchant contre Hallewin, la Nouë alla donner dans les compagnies de cavalerie du duc d'Arshot & du comte de Lalin, qui avoient été joints par quelques nouvelles levées. Il les attaqua, les rompit & les tailla en pièces, sans qu'il en restât presqu'un seul homme, comme on le sçut des cavaliers que Seton commandant des Ecoffois, & Mornan conduisirent à Meenen. Au bruit de cette défaite, la garnison d'Hallewin mit le feu à ses logemens & les abandonna. Ceux qui étoient dans Becelare & dans Wastene, suivirent son exemple.

Ces succès réitérés avoient donné tant de courage aux François que la Nouë commandoit, ses exemples avoient si bien sçû leur inspirer l'amour de la véritable gloire qu'on peut acquérir par les armes, qu'ils ne songeoient ni à s'enrichir par le pillage, ni même à leur propre paye, uniquement attentifs à obéir aux ordres de leur Chef, nul obstacle n'étoit capable de les arrêter, & quoi qu'il pût exiger d'eux, il les trouvoit toujourns disposés à le suivre. On vint les avvertir que leur montres étoient arrivées à Meenen; ils répondirent, qu'ils ne pouvoient s'amuser à compter de l'argent, qu'ils n'avoient que le tems de vaincre. Il est certain que la France fut infiniment redevable à ce grand homme, qui tandis que la plupart de nos Seigneurs & de nos Généraux gâtés par les vices du siècle ou de la Cour, rendoient la Nation méprisante par le désordre de leur conduite, sçut lui seul soutenir parmi nous & chez les étrangers, la gloire ancienne du nom François, par sa probité, sa valeur, sa prudence & sa sévérité à faire observer la discipline militaire; qualités, qui dans lui n'étoient mêlées d'aucun vice, & qu'il possédoit dans le degré le plus éminent.

Cependant la guerre se faisoit aussi sentir dans la Frise, que l'ancienne inimitié qui régnoit entre quelques peuples de cette province, & la nouvelle union qui venoit de se faire à Utrecht, rejettèrent dans de nouveaux troubles. En effet les Ommelandes ayant accepté le traité d'Utrecht, ce fut une raison pour ceux de Groningue, qui en cela n'avoient en vûe que de les contrarier, de refuser de s'y soumettre.

---

HENRI  
III.

1579.

Guerre en  
Frise.

**HENRI III.**  
1579. George de Lalain comte de Rennebourg gouverneur de la province, reçut donc ordre des Etats de contenir ces mutins dans le devoir, & de prendre des moyens pour rétablir la concorde parmi ces deux peuples. En conséquence le Comte convoqua les Etats de la province à Vischuliet; & ceux de Groningue s'étant excusés d'obéir à la sommation qu'il leur fit d'y comparoître, sous prétexte de leurs privilèges, il prit ce refus pour une rébellion manifeste, & leva des troupes. Eux de leur côté donnèrent ordre à Winckenberg qui étoit à la tête de leurs milices, d'en faire de même. Mais ce Général ayant été pris sur ces entrefaites à Archem, avant qu'il eût eu le tems de se mettre en campagne, le comte de Rennebourg leur écrivit de Nieoort le 5. de May; & après s'être justifié de ce qu'il avoit convoqué les Etats à Vischuliet plutôt qu'à Groningue, sur ce que dans les derniers Etats tenus dans leur ville, ils avoient assez peu respecté sa présence, pour arrêter sous ses yeux les députés des Ommelandes, il demanda que pour rétablir entr'eux la concorde, ils lui accordassent de deux choses l'une, ou de recevoir garnison dans leur place, ou de lui donner des ôtages. En même tems il interdit la Chambre du Roi. Ensuite, conformément aux ordres qu'il avoit reçus des Etats, il pensa à fortifier Delfziel & Winsum; & il chargea de cette commission le capitaine Jean de Cornput. Il fit aussi élever quelques retranchemens avec un fossé autour de Dam. Cette place avoit d'abord été fortifiée par Meinard de Hain & Bernard Hacfort, qui y commandoient au nom de Charle d'Egmond duc de Gueldre. Mais ces deux capitaines ayant depuis été trahis par leurs soldats, qui les livrèrent eux-mêmes à George Schenck, celui-ci en rasa les fortifications l'an 1535. & depuis elle étoit toujours restée sans défense.

Prise de Groningue par le comte de Rennebourg.

Cependant comme la révolte de ceux de Groningue étoit manifeste, le comte de Rennebourg résolut aussi de leur faire une guerre ouverte; & le 22. de May, les troupes commandées par les capitaines Collet, d'Olthof, d'Entens, de Rinwoude, de Cornput, de Hottinga, d'Escheda, de Weda, & de Schaghen, allèrent mettre le siège devant leur ville. Groningue, qui l'an 1110. n'avoit d'abord été entourée que d'une simple muraille, avoit été fortifiée longtems après d'un

d'un bon retranchement flanqué de quelques bastions. Elle est située dans un terrain fertile en bled & en paturages, arrosée par deux rivières qui sortent du marais de Drenthe. L'une va se joindre à l'Ems à Delfziel, l'autre prenant son cours vers le Lawer, va se jeter dans la mer au-delà de la Marne. Cette ville qui est aujourd'hui fort grande & fort peuplée, & où l'on trouve des bourgeois fort riches, étoit autrefois de la dépendance des évêques d'Utrecht. Depuis elle secoua leur joug, & devint assez puissante pour s'attribuer une espèce de domination sur tout le reste de la Frise Occidentale, à l'exception de Franicker. Cependant elle eut tour-à-tour plusieurs maîtres, comme le comte d'Emdem qui y fit bâtir une forteresse, & le duc de Gueldres. Enfin l'an 1535. elle se donna, comme je l'ai dit, à l'empereur Charles V. & ce prince en prit possession solennellement le 7. de Juin.

HENRI  
III.  
1579.

Les hostilités commencèrent le premier de Juin, que les troupes du comte de Rennebourg se répandirent dans tous les environs & enlevèrent tous les troupeaux. Ceux de Groningue sortirent de leur ville pour donner sur ces maraudeurs; mais quoiqu'ils eussent avec eux un grand nombre de païsans, ils furent taillés en pièces par une poignée de soldats. Ils firent ensuite une sortie générale, dont les femmes elles-mêmes voulurent partager la gloire. Mais après avoir tenté deux fois la même chose sans succès, ayant au contraire toujours été battus, ils perdirent enfin courage & demandèrent à parlementer. Le comte de Rennebourg appréhendoit que le prince de Parme après la prise de Mastricht, ne tournât ses armes de ce côté là. Ainsi il entra volontiers en négociation, & la ville se rendit à ces conditions : Que ceux de Groningue feroient serment d'obéissance à l'Archiduc, au prince d'Orange, aux Etats, & au Comte : Qu'ils recevraient garnison dans leur ville, si on le jugeoit à propos : Qu'ils accéderaient au traité d'Union passé à Utrecht, & qu'ils se soumettroient au jugement des arbitres, qui seroient nommés pour accommoder à l'amiable leurs différends avec les Ommelandes & les peuples des environs. Pour sûreté, ils donnèrent six Otages au choix du Comte, qui ne manqua pas de les prendre dans les familles qu'on soupçonnoit de favoriser le parti

des Espagnols. Après cela le comte de Rennebourg fit son entrée à Groningue le jour même de la fête de S. Jean-Baptiste.

HENRI  
III.

1579.

Quelque tems auparavant , ceux du petit païs de Drente avoient chassé de leur territoire quatre compagnies que le comte y avoit fait entrer , sous prétexte des violences qu'elles y exerçoient. Ainsi pour les ranger au devoir , le gouverneur suivi de quelques troupes & de trois petites pièces de campagne , partit le premier de Juillet , & marcha par la Drente à Coëvorden , dont les Magistrats étoient pour la plupart grands partisans des Espagnols. A son approche ils prirent la fuite , & aussitôt après les bourgeois se soumirent à lui. Il n'y eut qu'Oldenzéel & Linghen , que l'exemple de Groningue ne put rendre sages ; elles prièrent avec beaucoup de soumission qu'on ne leur donnât point de garnison , & elles n'omirent rien pour s'excuser d'en recevoir. Le Comte menaça ; mais il s'en tint aux menaces & n'en vint point à l'exécution , ce qui augmenta les soupçons qu'on avoit déjà contre lui ; car on croyoit son accommodement fait avec l'Espagne , & on s'attendoit à le voir au premier jour abandonner le parti des Etats.

Comme la situation de Coëvorden étoit avantageuse pour passer de la Frise & du païs des Ommelandes en Allemagne , & que le Gouverneur ne comptoit pas beaucoup d'ailleurs sur Oldenzéel & Linghen , il jugea à propos de bien fortifier cette première place. Il en chargea le capitaine Cornput , qui y traça d'abord le plan d'une citadelle flanquée de cinq bastions , avec ses mantelets & un fossé. Mais il survint tant d'obstacles , que l'ouvrage resta imparfait. Il y avoit quelque tems que Theodore Sonoy avoit commencé à fortifier cette place à cause de sa situation avantageuse ; car elle est placée comme au centre de toutes les autres villes , n'étant éloignée de Linghen que de cinq milles , d'autant d'Oldenzéel , de neuf de Deventer , de cinq de Swol , de six de Steenwick , & de sept de Groningue. Coëvorden avoit été autrefois le sujet de bien des disputes , aussi fut-elle souvent prise & reprise , souvent ruinée , puis rebâtie. Enfin l'an 1536. Solbach Gueldrois , qui en étoit Gouverneur , la remit entre les mains de George baron de Schenck , & dans la suite S. M. C. la fit

rafer, parce qu'il vouloit que Linghen fût frontière de ce côté là. Depuis ce tems-là Sonoy y avoit fait travailler de nouveau l'année précédente, & Bertel Entens avoit arrêté les travaux. Enfin sur les fondemens que Cornput avoit jetés, on a bâti une citadelle grande, vaste, & digne de la magnificence d'un Roi puissant.

La province d'Over-Yffel voisine de la Frise Occidentale, ou Westfrise, n'étoit pas plus tranquille. La licence des troupes y étoit si grande qu'on n'y voyoit que vols & brigandages. Elles avoient mis tout le pais à feu & à sang, & réduit les païsans au désespoir. Ceux dont ils eurent le plus à souffrir, furent les Allemans qui venoient d'abandonner le Brabant. Ils étoient commandés par le baron de Kurtzbach, & il se vengea de ce qu'on ne les avoit point payés, en exerçant sur ces malheureux les violences les plus inouïes pour en tirer de l'argent. Mais enfin le feu ayant pris par hasard à la poudre, ce baron périt misérablement. Les soldats même de Bertel Entens ne se montrèrent pas moins impitoyables envers leurs compatriotes, & les mirent à bout. Les païsans prirent les armes, les poursuivirent, eux & deux compagnies de cavalerie, jusqu'à Coëvorden, & enlevèrent dans leur fureur, leurs équipages, leurs chevaux, & leurs chariots. Mais eux-mêmes tombèrent à leur tour entre les mains de Bertel Entens qui les mit en fuite, en tua un grand nombre, & exigea même du pais de Drente, dix-huit mille florins qu'il obligea les habitans de lui payer, en portant la désolation dans leurs campagnes.

Tant de violences les obligèrent d'en porter leurs plaintes au Gouverneur, & elles furent si vives & si souvent réitérées, que le comte de Rennebourg ne put se dispenser enfin d'apporter quelque remède à ces désordres. Ainsi comme on croit qu'il pensoit déjà à changer de parti, il leur permit de courir sus à main armée à tous soldats, même de son régiment, qui ne leur feroient pas paroître d'un ordre signé de sa main. Ceux de Frise, après les malheurs qu'ils avoient essuyés, ne profitèrent point de cette permission. Mais les habitans de l'Over-Yffel comptant davantage sur leurs forces, se préparèrent à se bien défendre. Il s'éleva parmi eux à cette occasion un parti qu'ils appellèrent la faction des

HENRI  
III.

1579.

Troubles  
dans la pro-  
vince d'Over-  
Yffel.

**HENRI**  
**III.**  
 1579.

Désespérés: leurs drapeaux avoient quelque chose de fort extraordinaire, & de bien digne de païsans ; mais qui ne venoit cependant pas mal au sujet. Ils portoient peinte une épée nuë avec la moitié d'un œuf, dont le jaune paroïssoit répandu ; voulant faire entendre par là, que c'étoit la nécessité seule qui pouvoit les engager à en venir à cette extrémité, & que n'ayant pas voulu prendre les armes pour se rendre maîtres de l'œuf, ils étoient obligés de se battre pour avoir la coque. Le prince d'Orange qui ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'ils n'avoient pas absolument tort, mais qui craignoit que cette démarche ne fût de mauvais exemple pour d'autres, leur envoya le comte de Hohenlo, avec ordre d'arrêter ce désordre. Le Comte leur fit d'abord quelques propositions ; & voyant qu'ils étoient déterminés à n'entendre à aucun accommodement, il voulut en venir à la force. Il pensa lui en coûter la vie. Ils l'enveloppèrent, & comme ils étoient beaucoup plus forts en nombre que lui, il se vit dans un très-grand danger. Mais il prit mieux ses mesures ; & les ayant attaqués au monastère de Sion, & au village de Rolle, il en fit un grand carnage, leur ayant tué plus de mille hommes dans ces deux actions. Enfin il tira d'eux de l'argent, & les obligea encore à mettre les armes bas.

Cependant le mauvais succès des conférences de Cologne avoit jetté les Etats dans un embarras des plus grands. Faute d'argent, ils n'étoient pas en état de lever des troupes ; & faute de troupes, il ne leur étoit pas possible de soutenir longtemps les efforts de leurs ennemis. D'ailleurs la plûpart des provinces de Flandre abandonnoient leur parti. De si tristes circonstances leur donnoient lieu de tout appréhender pour l'avenir, & les firent songer à implorer la protection de quelque Prince puissant ; mais ils voulurent avoir auparavant l'avis du prince d'Orange. Il étoit encore à Gand : ce fut là qu'ils lui députèrent pour avoir son sentiment sur les moyens de pacifier la Flandre, d'avoir de l'argent, & de traiter avec le duc d'Anjou. Ce Prince satisfit les Provinces-unies sur ces trois articles, & il eut soin que sa réponse fût renduë publique.

Cette année les villes Anféatiques tinrent leur assemblée

à Lubeck , où il ne se trouva que fort peu de députés. Cependant on ne laissa pas de parler de renouveler la Hanse ou alliance Teutonique ; & après avoir relû deux & trois fois le projet qui avoit été dressé à ce sujet dans la dernière assemblée tenuë sept ans auparavant , par Hermand Vecheld docteur en Droit & Consul de cette ville , il fut enfin approuvé. Il n'y eut que les députés de la ville de Cologne qui protestèrent qu'ils s'en tenoient au traité de l'an 1557. assurant qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'accepter le nouveau projet , sans avoir préalablement obtenu le consentement des villes de leur diocèse ; & qu'on ne pouvoit pas non plus les obliger à se restreindre si fort dans la poursuite de leurs droits.

L'affaire qui regardoit le commerce avec l'Angleterre fut plus épineuse , & demanda une plus longue délibération. Comme les marchands Anglois avoient obtenu à certaines conditions , d'avoir pendant dix ans un Comptoir à Hambourg , & que ce terme expiroit ; la reine d'Angleterre avoit demandé que le Senat de cette ville renouvelât les privilèges qu'il avoit donnés à ses sujets , & qu'il leur en accordât la prorogation. Mais ceux de Hambourg avoient renvoyé la connoissance de cette affaire à l'assemblée générale des villes confédérées , prétendant que pour la conservation des droits de la société , ils étoient obligés de prendre leur avis , avant que de rien statuer là-dessus. En conséquence , Elisabeth reçut une députation des villes Vandaliques , qui en appelloient au traité passé à Utrecht l'an 1474. entre Edouard IV. & les villes confédérées , demandant qu'on s'en tint aux articles qui y étoient contenus , & suppliant au reste S. M. de vouloir bien confirmer leurs privilèges.

Ce refus chagrina cette Princesse , & elle déclara qu'elle n'accorderoit rien , qu'on n'eût confirmé ses sujets dans la liberté de tenir leur Comptoir à Hambourg , & dans la jouissance de tous les privilèges qu'ils avoient eus jusqu'alors ; & qu'on ne pouvoit le leur refuser sans faire un affront à la nation Angloise , puisque de la chasser de cette ville , c'étoit nécessairement donner à entendre , que par la conduite qu'elle avoit tenuë , elle s'étoit renduë indigne de la grace qu'on lui avoit faite. En même tems elle fit publier un Édit par lequel elle déclaroit , que si dans le 25. de Mars le Consul de la

---

HENRI  
III.

1579.

Affaires du  
Nord.

HENRI  
 III.  
 1579.

société établie à Londres ne lui donnoit pas des sûretés raisonnables, comme les marchands Anglois auroient à Hambourg & dans les autres villes Anféatiques, la même liberté de tenir des Comptoirs & de faire leur commerce, qu'on accordoit à Londres aux marchands de cette société, ce terme expiré, S. M. B. révoqueroit aussi l'ancien privilège qu'ils avoient de s'établir en Angleterre, & qu'ils ne seroient plus dorenavant regardés dans le Royaume, que sur le pied des autres marchands étrangers. L'exécution de cet Edit fut suspenduë jusqu'au premier de Mai, à la prière du Senat de Lubeck, qui demanda cette prorogation à la Reine, pour donner le tems aux villes confédérées de délibérer de cette affaire dans l'assemblée générale, & de faire sçavoir leur réponse à la Reine. Au reste cette Princesse déclara qu'en attendant, on ne permettroit à personne de transporter hors du Royaume, ou d'y faire transporter aucuns effets appartenans à la société, qu'après avoir donné caution de payer l'excédent des droits, jusqu'à la concurrence de ce qui se levoit sur tous les autres marchands étrangers, au cas que l'assemblée des villes confédérées ne répondît pas aux intentions de la Reine, & ne lui donnât pas une entière satisfaction.

Enfin l'assemblée des villes Anféatiques députa à la Reine, pour lui faire sçavoir leur résolution; & après avoir protesté de leur attachement pour la nation Angloise, & du désir sincère qu'elles avoient, de vivre toujours en bonne union avec le royaume d'Angleterre, elles représentèrent à S. M. Qu'elles avoient reconnu, non seulement à leurs propres dépens & par les pertes considérables qu'avoient faites plusieurs de leurs particuliers, mais encore par le dommage général que tous leurs voisins avoient souffert, & auquel elles étoient obligées de remédier: qu'elles ne pouvoient continuer aux sujets de S. M. la jouissance de la permission qui leur avoit été accordée dix ans auparavant, d'avoir chez elles des Comptoirs, sans faire tort au négoce de plusieurs de leurs marchands, sans s'exposer aux plaintes de toutes les villes de la confédération, & introduire parmi elles la jalousie & la discorde: Qu'elles supplioient donc S. M. de ne pas trouver mauvaise la résolution qu'elles avoient prise, de s'en tenir aux anciens traités dont l'observation avoit toujours fait tant

d'honneur, & apporté tant d'avantage au commerce des deux nations, & de ne point s'exposer aux risques & aux dangers inféparables des nouveaux établissemens. Les députés crurent par cette réponse s'être parfaitement acquités de leur devoir, & avoir donné une entière satisfaction à la Reine. Mais bien loin de s'en contenter, Elifabeth fit arrêter tous les vaisseaux de Hambourg qui se trouvèrent dans ses ports, & par cette démarche elle se fit avec les villes confédérées une affaire qui eut des suites très-fâcheuses & très-désagréables.

On parla aussi dans cette assemblée de la dépense que coûtoit l'entretien du Comptoir établi à Benghen en Norvège; & on proposa de le transférer en Livonie, où il étoit auparavant; d'abolir le droit qui se levoit depuis quelque tems sur le commerce du Sund, & qui causoit aux villes confédérées un tort dont elles ne se releveroient jamais, & enfin des contributions que chacune devoit fournir.

La ville d'Emden située avantageusement pour le commerce dans la Frise Orientale, ou l'Oost-Frise, à l'embouchure de la rivière d'Ems, fit en même tems proposer par Onnon Tibaren un de ses conseillers, le désir qu'elle avoit d'entrer dans la société de la Hanse Teutonique. On demanda à ce député s'il avoit un plein pouvoir du Sénat de cette ville, de traiter de cette Union, & si les comtes d'Emden n'y mettroient pas opposition. Sur quoi Tibaren ayant répondu qu'ils en seroient charmés, les députés lui déclarèrent à leur tour qu'ils étoient ravis de leur côté d'apprendre que les comtes & la ville d'Emden fussent dans ces dispositions. Au reste, comme ce n'est point l'usage de faire ces sortes d'Unions avant qu'elles aient été autorisées par le Sénat de Lubeck & les villes confédérées, on traita bien pour le présent des conditions auxquelles Emden pouvoit entrer dans la société; mais on remit à conclure cette affaire lorsque les députés auroient été pleinement informés des intentions des comtes d'Emden, & qu'ils auroient reçu le consentement du Senat de Lubeck & des villes Anseatiques. Cependant cette négociation ne réussit point. Les Anglois ayant été chassés de Hambourg l'année suivante, & ceux d'Emden leur ayant, à la sollicitation d'Elifabeth, accordé un établissement dans

---

HENRI  
III.

1579.

HENRI  
III.  
1579.

leur ville, la société en fut piquée, croyant qu'on devoit avoir pour elle plus d'égard & de ménagement, & elle ôta de son côté à cette ville toute espérance de pouvoir obtenir ce qu'elle souhaitoit.

Il y avoit cependant déjà six ans entiers que le roi de Danemarck avoit fermé les ports du Dannemarck, de la Norvège & de l'Islande aux vaisseaux de Hambourg; ce qui caufoit un tort considérable aux négocians de cette ville. Elle envoya donc ses députés à Flensberg; & ils convinrent avec ce Prince, à peu près des conditions suivantes: Que S. M. Danoise relâcheroit leurs vaisseaux qu'elle avoit fait arrêter; qu'elle les exemteroit pour l'avenir du nouvel impôt établi sur le sel; qu'elle leur rendroit ses bonnes grâces, en sorte qu'ils jouïroient dorénavant dans tous ses Etats de la même liberté pour leur commerce, qui leur avoit été accordée par le premier traité de l'an 1562. Enfin qu'en considération, disoit-on, de ces avantages que S. M. leur faisoit, ils lui payeroient dans le terme de cinq années cinquante mille Joachims. Au reste ce furent l'électeur Auguste de Saxe, & Ulric duc de Mekelbourg, qui ménagèrent cet accommodement.

Il restoit à régler le différend qui s'étoit élevé au sujet de la liberté du commerce sur l'Elbe. Mais on remit la décision de cette affaire à l'assemblée qui devoit se tenir l'année suivante à Kyel, & où les autres Princes du Holstein furent invités de se trouver pour défendre leurs droits. En attendant il fut arrêté que les parties jouïroient également de leurs droits sur cette rivière, sans qu'il fût permis aux uns ni aux autres, d'en venir aux voies de fait. Cela se passa le septième de Juillet.

Affaires  
d'Angleterre.

Enfin après avoir parlé de la Flandre & du Nord, je viens aux affaires de la Grande-Bretagne. Au milieu des soins importans dont Elisabeth étoit sans cesse occupée, cette Princesse ne laissoit pas de donner ses attentions à Jean de Simié que le duc d'Anjou son maître avoit envoyé vers elle, pour la presser de se déterminer au sujet de leur mariage, & qui ne la quittoit presque point. Cette familiarité faisoit murmurer les Grands de la cour d'Angleterre; & ils ne voyoient pas sans jalousie, que la Reine eût tant de bontés pour un étranger. Il arriva même qu'un des gardes de cette Princesse fut  
accusé

accusé d'avoir été gagné par le comte de Leycester, pour tuer Simié. C'est ce qui donna lieu à un Edit qu'Elisabeth fit publier, par lequel S. M. défendoit sous de grandes peines, d'insulter de paroles ou de fait, ni Simié lui-même, ni ses domestiques & sa suite. Un accident arrivé quelque tems après augmenta encore ces premiers soupçons. Elisabeth s'étoit embarquée sur la Tamise pour aller à Greenwich, & elle étoit accompagnée de Simié, du comte de Lincoln & de Hatton. Dans le voyage il arriva qu'un jeune homme déchargea son arquebuse si imprudemment, que le coup alla blesser dangereusement au bras un des rameurs du vaisseau de la Reine. Sur le champ l'auteur de cette action fut conduit au supplice; mais comme il parut évidemment qu'il ne l'avoit point faite à dessein, de Simié demanda sa grace, & la Reine l'accorda de tout son cœur. En effet cette Princesse ne croyoit pas aisément ses sujets capables d'une mauvaise action, & sur-tout de la trahir; aussi avoit-elle pour maxime: Qu'un Prince ne doit pas croire de ses peuples, ce qu'un pere ne croiroit pas de ses enfans. Peu de tems après, le duc d'Anjou lui-même prévenu des bonnes dispositions où la Reine étoit à son égard, se rendit à Londres avec très-peu de suite, afin de n'être pas reconnu. Là il eut quelques conférences secretes avec Elisabeth, qu'il acheva de résoudre sur leur mariage; & Cecill, les comtes de Suffex & de Leycester, eurent ordre enfin d'en dresser les articles, de concert avec de Simié.

Les Anglois qui n'aimoient pas le duc d'Anjou, pour éloigner ce mariage, apportoient pour prétexte le danger auquel il exposeroit la Religion; tandis que l'arrivée d'un autre François, qu'on sçavoit ne pas penser comme les Protestans, mettoit pour cette raison l'Ecosse dans la même peine. Il est certain qu'Elisabeth elle-même s'imagina qu'il n'avoit passé la mer qu'à la sollicitation du Pape & des Guises, pour exciter quelque révolution, non seulement en Ecosse, mais en Angleterre même, à la faveur d'un changement dans la Religion. Cet homme si redouté étoit Eme Stuart, fils de Jean d'Aubigny, & arrière petit-fils de ce seigneur d'Aubigny, qui se distingua si fort par sa valeur dans les guerres que nos François firent au Royaume de Naples, sous le règne de

---

HENRI  
III.  
1579.

Erat de l'E-  
cosse.

**HENRI**  
**III.**  
 1579.

Charles VIII. Il y avoit huit ans qu'il avoit épousé Catherine de Balsac sœur d'Entragues, un des Seigneurs des plus distingués de France par sa naissance, & des plus attachés à la maison de Guise. Comme Stuart étoit proche parent du jeune Roi, il reçut aussi de lui toutes les marques de faveur qu'il pouvoit souhaiter. Aussitôt après son arrivée, on lui donna des revenus considérables, on le fit entrer dans le Conseil; il fut fait successivement & en peu de tems, grand Chambellan d'Ecosse, gouverneur de Dombriton une des plus importantes forteresses du Royaume; & enfin comte, puis duc de Lenox.

Tant d'honneurs & de bienfaits accumulés sur une seule tête, lui attirèrent bientôt la haine des Seigneurs Ecossois. Il l'augmenta en s'attachant d'abord aux ennemis du comte de Morton, & en proposant de rappeler de son exil Thomas Carry baron de Fernihust, qui avoit toujours tenu constamment le parti de la reine d'Ecosse. C'étoit en effet aller directement contre le sentiment de Morton, qui en persécutant la maison d'Hamilton, croyoit rendre service au Roi & à l'Etat. Ce Seigneur venoit de reprendre le château d'Hamilton, & Daffran, qui lui avoient été livrés par quelques Gentilshommes Ecossois, qui avoient été condamnés comme coupables de l'assassinat commis en la personne du comte de Murray, & du viceroi Matthieu. Mais ils se réfugièrent en Angleterre, & ils y trouvèrent un asyle assuré dans la clémence d'Elisabeth, qui s'étoit réservé la connoissance de cette affaire.

Troubles  
 d'Irlande.

Cependant rien ne donna cette année plus d'inquiétude à la reine d'Angleterre, que les troubles d'Irlande. Jacques Fitz-Moritz, qui deux ans auparavant avoit été obligé d'implorer la clémence de Perot gouverneur du Mounster, & qui dans cette occasion avoit juré une fidélité inviolable à la Reine, pensa causer une révolution dans cette Isle. En effet il ne tint pas longtems la parole qu'il avoit donnée. A peine réconcilié avec Elisabeth il passa en France, & fit entendre au Roi & aux Guises, que si on vouloit lui donner des troupes, il répondroit de soumettre l'Irlande à la Couronne, & d'y rétablir la Religion Catholique. Ensuite voyant qu'on se moquoit à la cour de France de la vanité de ses promesses,

confus de n'avoir pas réussi de ce côté-là, il se rendit en Espagne, où il trouva plus de penchant à le croire dans le Roi & dans les Ministres. On lui donna quelque argent; & de-là on le fit passer à Rome, où ayant été introduit par deux prêtres nommés Nicolas Sander, & Alan Irlandois, il obtint aisément tout ce qu'il voulut. En effet Sander fut fait secrètement Legat du Pape; & Fitz-Moritz ayant reçu lui-même un étendart béni des propres mains de S. S. il repassa sur le champ en Espagne avec des lettres de recommandation de la Cour de Rome, obtint de Philippe sept compagnies Basques, & se rendit en Irlande avec ces troupes, où il aborda vers le commencement de Juillet au bourg de Sainte Marie, situé dans la presqu'isle de Kerrey. Là il fit bénir par les Prêtres de sa suite un emplacement où il éleva un fort, sous lequel il mit ses vaisseaux à couvert. Mais ils furent aussitôt attaqués par Thomas de Courtenay, qui avoit son quartier assez voisin de cet endroit, & qui s'en étant rendu maître, ferma par ce moyen à Fitz-Moritz le chemin de la mer.

L'Irlande, que les Grecs appelloient Iërne, est située au Nord-Ouest de l'Angleterre, & a trois cens milles de longueur, & de largeur cent cinquante. Ce fut au milieu des divisions, dont cette isle fut autrefois déchirée, que le comte de Pembrok y entra à main armée, & s'en rendit maître au nom de Henri II. roi d'Angleterre l'an 1172. comme le rapporte Silvestre Giraldu du país de Cornouaille, contemporain de Henri, qui le fit même passer en Irlande avec le prince Jean son fils. Au reste tout ce Royaume est partagé en cinq grandes Provinces, qui se divisent elles-mêmes en plusieurs Comtés. Le Mounster situé au Midi est la partie du Comte Desmond, qui, à la sollicitation du Pape & du roi d'Espagne, commença les hostilités. On y trouve l'archevêché de Cassel, qui a sous lui douze Suffragans. Le Linster à l'Orient renferme six Comtés. Dublin en est la capitale, & est en même-tems le siège de la résidence du Viceroy, d'un Parlement, & d'un Archevêque. L'Ulster situé au Nord est la plus grande de toutes ces Provinces, & n'étoit habité autrefois que par des naturels du país, gens barbares, qui commencent à s'humaniser par le commerce qu'ils ont avec les colonies Angloises qu'on y a fait passer. Cette Province est partagée en dix

HENRI  
III.  
1579.

Description  
de l'Irlande.

**HENRI**  
**III.**  
1579. Comtés. Armach y est le siège d'un Archevêque. C'est-là aussi qu'on voit ce trou de Saint Patrice, si fameux par les prodiges effrayants que l'on en raconte. La Connacie, ou le Connaught est situé à l'Occident, & a pour capitale Tuam. Enfin la Midié, ou Medie, maintenant appelée le país du Miih, est au milieu de ces Provinces. On y trouve l'ancienne ville qui porta autrefois le nom de Laberus, & qu'on appelle aujourd'hui Kill-lair, située, à ce qu'on croit, au centre même de l'isle avec celle de Trim.

Aussitôt que le bruit se fut répandu en Irlande de l'arrivée du Général du Pape, car c'est le titre que Fitz-Moritz se donna pour soulever plus aisément ces peuples grossiers, Jean & Jacques, frères du comte de Desmond qui favorisoit sous main cette expédition, allèrent à la tête de quelques Irlandois se joindre à ce nouveau chef, qui d'ailleurs étoit de leurs parens. Pour le Comte, il ne se déclara pas d'abord. Au contraire, il assembla ses vassaux, comme s'il eût eu dessein de s'opposer aux projets des rebelles. Mais lorsqu'il vit le comte de Clancarre marcher contr'eux avec de bonnes troupes, il trouva moyen de l'amuser, & de l'obliger à porter ses armes ailleurs.

Cependant le Viceroi ayant appris ce qui se passoit, écrivit au comte de Desmond, & à ses frères; & il leur envoya ordre par Henri Davili de joindre leurs forces, & d'aller de concert attaquer le fort que les rebelles avoient élevé. Davili fut aussi amusé par les trois frères, qui sçurent adroitement le retenir. Ensuite lorsqu'il les eut quittés, Jean courut après lui, & l'ayant rencontré dans une auberge de la ville de Tralli avec Artus Carter, maréchal du Mounster, il alla l'attaquer dans son lit, où il dormoit profondément; & sans écouter les prières qu'il lui faisoit de ne pas violer le droit des gens à son égard, sans se laisser toucher par le nom de fils, dont il l'appelloit, par le privilège que son âge lui donnoit sur lui, ce qui est assez ordinaire entre gens de guerre; il le perça de mille coups, & égorgea ensuite tous ses domestiques. De-là venant rejoindre les Espagnols qui étoient avec Fitz-Moritz, les mains encore teintes du sang qu'il avoit versé, & faisant gloire de son crime: » Voilà, leur dit-il, le gage que je vous » donne, & qui vous répondra, à vous, & à tout le parti, de

» mon attachement, & de ma fidélité. « Sander qui étoit présent à ce discours, donna de grands éloges à cette action, qu'il traitoit de sacrifice agréable à Dieu. Fitz-Moritz de son côté n'approuvoit point la manière dont on s'y étoit pris ; & il auroit mieux aimé que Davili eût été tué dans une querelle, & au milieu du chemin, que de sang froid, & dans une maison. Pour ce qui est du comte de Desmond son frère, il détesta de tout son cœur cet assassinat.

D'un autre côté les Espagnols étoient dans la dernière désolation. Au lieu de ces troupes nombreuses, que les prêtres Irlandois leur avoient promises, ils ne voyoient de toutes parts que la solitude la plus affreuse. On leur avoit enlevé leurs vaisseaux ; la mer ne pouvoit plus servir d'asyle ; & la terre ne leur offroit que des objets ennemis. Dans une situation si triste ils croient qu'ils étoient perdus, qu'on les avoit trahis ; ils sommoient les révoltés de tenir la parole qu'ils leur avoient donnée ; & ils faisoient mille imprécations contre la barbarie de ces insulaires, dont ils appréhendoient de se voir la victime. Cependant Fitz-Moritz les encourageoit ; & après leur avoir fait espérer qu'il leur arriveroit bientôt du secours, il leur dit qu'il avoit fait un vœu en Espagne qu'il étoit obligé d'accomplir. En effet il feignit de partir, pour aller dans cette vûë à Sainte Croix de Tyyporre ; mais dans le fond son dessein étoit d'aller soulever les payfans de l'Uster & du Connaught. Il passoit avec peu de suite par les terres de Guillaume du Bourg son parent, qui s'étoit révolté comme lui dans la première conjuration ; mais qui ayant fait depuis de plus sages réflexions étoit rentré dans son devoir, lorsque les chevaux venant à lui manquer, il ordonna à ses gens d'aller prendre ceux qui étoient attelés dans la campagne à quelques charuës. Les payfans voulurent d'abord s'opposer à cette violence ; & ne pouvant en venir à bout, leurs cris apprirent à tout le voisinage le besoin qu'ils avoient de secours pour ravoir ce qui leur appartenoit. Tous les payfans prirent les armes. Les fils de du Bourg entr'autres, qui étoient jeunes & pleins de feu, indignés qu'on leur fit cet outrage, montèrent à cheval, & vinrent à toute bride venger les droits de leur maison. On se fit d'abord beaucoup de reproches de part & d'autre ; enfin voyant que Fitz-Moritz refusoit constamment de

---

HENRI  
III.

1579.

rendre les chevaux , Theobalde , l'aîné de ses frères , se jetta  
 HENRI sur lui la lance à la main. On se mêla, Theobalde fut tué  
 III. avec un de ses frères , & quelques-uns de ses gens ; mais Fitz-  
 1579. Moritz reçut une balle dans la tête , qui le renversa sur la  
 place , & presque toute sa fuite fut passée au fil de l'épée. Son  
 corps fut mis en pièces ; & on lui coupa la tête , qui fut plan-  
 tée au bout d'un pieu à la porte de Kilmaloc, où quelque tems  
 auparavant il avoit promis à Perot avec des sermens si affreux,  
 & à la face des autels , de ne jamais retomber dans la révolte.  
 Elisabeth écrivit à Guillaume du Bourg des lettres très-gra-  
 cieuses , pour le consoler de la mort de ses enfans ; & lui don-  
 na le titre de Baron de Château - Conel , avec une pension  
 dont elle le gratifia. Mais il ne survécut pas long-tems à ses  
 deux fils, & n'eut pas le tems de jouir des bienfaits de la Reine.

Cependant Drury Viceroi d'Irlandes'étoit avancé à la tête  
 de ses troupes jusqu'à Kilmaloc. De-là il envoya dire au comte  
 de Desmond, qui continuoit toujours à ne se point déclarer, de  
 venir le trouver ; & après avoir tiré de lui promesse d'être fi-  
 dèle en cette occasion , il le congédia , avec ordre de lever des  
 troupes. Mais il ne parut plus depuis ; & tout ce que l'on put  
 faire , ce fut d'obliger son épouse de donner son fils unique en  
 ôtage. D'un autre côté Jean , l'un de ses frères , ayant été  
 mis par les séditieux à leur tête à la place de Fitz-Moritz , fit  
 son premier coup de main contre Herbert & Prifey , Officiers  
 Anglois , qu'il tailla en pièces après les avoir attirés dans une  
 embuscade. Lui-même fut blessé légèrement au visage dans  
 cette action.

Le Viceroi venoit de fortifier son armée des nouvelles le-  
 vées qu'il avoit faites dans le Devon , Perot étant arrivé  
 d'Angleterre avec une escadre de six vaisseaux destinés à gar-  
 der la côte. Mais les incommodités de Drury ne lui permir-  
 rent pas de pousser plus loin cette guerre. Pressé par sa ma-  
 ladie , il fut obligé de se retirer dans Waterford ; & il remit  
 ses troupes à Nicolas Malbey, vieux Capitaine , dont il con-  
 noissoit l'activité , & qu'il fit Maréchal du Mounster. Malbey  
 voulut avant toutes choses s'assurer des dispositions du comte  
 de Desmond. Pour cela il le fit avertir de son devoir , & lui fit  
 dire de se rendre auprès de lui. Mais le voyant résolu à ne  
 point obéir , il se mit sans perdre de tems à la tête de son

armée ; marcha par le Conile', qui est un petit païs couvert de bois ; & y ayant rencontré Jean de Desmond , qui faisoit porter devant lui l'étendart du Pape déployé , il l'attaqua. Le combat fut d'abord fort rude ; enfin les Irlandois & les Espagnols plièrent devant les Anglois ; & Jean lui-même mit sa vie à couvert par la fuite , laissant ses gens à la discrétion du vainqueur , qui en fit un grand carnage. On trouva parmi les morts ce prêtre Alan , dont j'ay parlé , & qui avoit exhorté les rebelles à en venir courageusement aux mains , en les assurant de la victoire.

---

HENRI  
III.

1579.

La nuit suivante, le comte de Desmond, qui attendoit dans le voisinage le succès de cette action , ne voulant pas encore se découvrir , écrivit à Malbey pour le féliciter de sa victoire , & l'avertir de changer de camp. Le général Anglois lui renvoya sur le champ son courier , avec ordre de dire à son maître , qu'il le prioit de ne pas tarder davantage à se rendre auprès de lui , afin qu'ils pussent joindre leurs forces ; parce qu'il ne voyoit point de raison d'abandonner le camp où il étoit. Il l'attendit donc pendant quatre jours. Enfin voyant qu'il ne venoit point , il marcha vers Requely petite place du comté de Desmond. Ce fut alors que le Comte leva le masque ; & sa révolution rendant les ennemis plus hardis , ils vinrent au milieu de la nuit attaquer le camp des Anglois. Mais il étoit si bien défendu que leur projet échoïa. Cependant on jugea à propos de fortifier ce poste , afin d'obliger par-là les rebelles à partager leurs forces.

De-là Malbey s'avança vers Asketen. C'étoit un fort bâti sur une éminence , & environné de toutes parts d'une rivière qui porte le même nom. Le Comte s'y étoit renfermé avec des troupes. Le général Anglois l'avertit encore une fois de penser à lui , & de ne pas deshonorer une famille aussi illustre par son ancienneté que celle dont il sortoit , & la memoire de ses ancêtres, en s'abandonnant à la révolte ; qu'il étoit encore tems pour lui de recourir à la clémence de la Reine ; & qu'il ne doutoit pas qu'il ne reçût plusieurs marques des bontés de cette Princesse , si par son exemple il contribuoit à retenir son frère & les insulaires dans le devoir. Mais il eut beau faire instance auprès de lui , le Comte s'obstina de plus en plus dans sa résolution.

**HENRI III.**  
1579.

Ce fut sur ces entrefaites que mourut le Viceroi. C'étoit un homme qui s'étoit beaucoup distingué par ses exploits en France, en Ecoſſe, & en Irlande. A ſa mort l'autorité de Malbey dans le Mounſter expira auſſi, c'eſt pourquoy il ſe retira auſſitôt dans le Connaught, dont il étoit gouverneur. Sa retraite rendit le courage aux rebelles. Jacque de Deſmond alla aſſiéger Adar, où Guillaume Stanley & George Carew avoient leur logement. Mais il firent des sorties ſi fréquentes, qu'ils fatiguèrent bientôt l'ennemi, & l'obligèrent à lever le ſiége. Après cela la garniſon qui manquoit de vivres s'étant répandue dans la campagne, elle tomba entre les mains des révoltés. Là on ſe battit avec acharnement, & Jacque lui-même fut bleſſé très-dangereuſement dans cette rencontre.

Cependant on délibéroit à Dublin ſur le gouvernement. Les peuples, qui ne voyoient dans la province aucun chef à la tête des armées, ſe ſoulevoient de toutes parts. Ainſi il fut réſolu qu'en attendant que S. M. eût nommé un Viceroi, Guillaume Pelham, grand juſticier du Royaume, ſe chargeroit auſſi des affaires de la guerre; & que le comte d'Ormond ſeroit gouverneur du Mounſter. Ce Seigneur avoit déjà envoyé à Dublin, ſous bonne garde, le fils du comte de Deſmond, qui avoit été donné en ôtage, & que Drury lui avoit mis entre les mains.

Petham chargé de ce nouvel emploi paſſa dans le Mounſter, d'où il écrivit au Comte de venir ſe rendre auprès de lui. Mais il chargea ſon épouſe de faire ſes excuſes au nouveau Général, & de le prier de l'en diſpenſer. Ainſi il lui envoya le comte d'Ormond pour traiter avec lui. On lui propoſa donc de livrer aux Anglois Sander, qui étoit l'auteur de cette guerre, de faire fortir du païs toutes les troupes étrangères, de remettre à Pelham Carigo-Foyle & Aſketen, de ſe ſoumettre ſans condition, & de tourner ſes armes contre ſes frères & les autres rebelles. A ces conditions, on lui faiſoit eſpérer d'oublier tout le paſſé; & au cas qu'il reſuſât de les accepter, on menaçoit de le proſcrire. Enfin comme on vit qu'il ne cherchoit qu'à amuſer par ſes prétextes & ſes remiſes, on porta contre lui au commencement de Novembre un Arrêt terrible qui le déclaroit traître à la patrie

& criminel de leze-Majesté. Les motifs exprimés dans cette sentence si sévère étoient, qu'il s'étoit entendu avec les Princes étrangers pour les rendre maîtres de la patrie, qu'il avoit donné du secours à Sander & à Fitz-Moritz, qu'il avoit reçu les Espagnols au fort Sainte-Marie, qu'il avoit fait mourir honteusement les fidèles sujets de S. M. & avoit enfin levé l'étendart du Pape contre la Reine.

Après cela le comte d'Ormond eut ordre de continuer la guerre. Ce Général entra d'abord dans le Conile, y fit le dégât, enleva les bestiaux, & mit tout le païs au pillage. De là il se rendit à Yogal, qui avoit déjà été pillé par le comte de Desmond. Et parce que le Gouverneur avoit refusé de recevoir garnison Angloise, pour en faire un exemple de terreur, il voulut qu'il fût pendu aux portes de la ville, après quoi il y mit garnison. Ensuite il alla assiéger Strangical que les Espagnols défendoient. Mais à son approche ils abandonnèrent la place, & cherchèrent leur salut dans leur fuite. Mais ils furent si vivement poursuivis par les Anglois, qu'il n'en resta pas un seul. Enfin dans tout le Mounster on donna la chasse aux rebelles.

Tels furent en Irlande les événemens de cette année, qui fut aussi marquée par la mort de Nicolas Bacon, grand-chancelier d'Angleterre, dont j'ai déjà si souvent parlé. C'étoit un homme d'une prudence consommée, d'une éloquence admirable, d'une pénétration singulière, & d'une mémoire très-sûre; enfin qui mérita d'être après Cecill, comme le second appui du trône de son maître. On lui donna pour successeur dans la charge de Chancelier Thomas Brumley.

Cette même année enleva Stanislas Hosius natif de Cracovie. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la Jurisprudence à Pavie, & ensuite à Boulogne, où en même tems Alexandre Farnese, Christophle Madrucci & Othon Truchses, qui tous trois furent Cardinaux dans la suite, étudioient les belles Lettres; & il se perfectionna enfin sous Hugue Buoncompagnon, qui monta depuis sur la Chaire de saint Pierre, sous le nom de Gregoire XIII. Il resta ensuite dans sa patrie, où le roi Sigismond-Auguste l'employa dans plusieurs ambassades d'importance vers les empereurs Charles V. & Ferdinand, & le roi Philippe II. & dans toutes il mérita toujours

---

HENRI  
III.  
1579.

Morts  
illustres.  
Bacon.

Hosius.

**HENRI III.** 1579. Péloge d'un sujet fidèle & d'un habile négociateur. Le roi Sigimond l'avoit fait évêque de Warmie. Le pape Pie IV. qui connoissoit son érudition profonde, & son habileté dans la Théologie, voulut aussi se servir de lui dans les négociations qui précédèrent le concile de Trente, dont il fut lui-même dans la suite un des Présidens, & il le députa pour cela à l'empereur Ferdinand, & à Maximilien roi de Bohême. Ce fut à cette occasion qu'il fut fait Cardinal; dignité qui lui avoit déjà été offerte par le pape Paul IV. & que ce grand homme par une modestie, dont on ne voit guères d'exemples dans notre siècle, avoit eu la force de refuser. Il s'étoit retiré à Caprarola, pour éviter les grandes chaleurs de Rome, lorsqu'il y mourut enfin le 5. d'Août, dans sa soixante & seizième année. On peut ajoûter aux belles qualités que j'ai dit qu'il avoit, celles d'aimer la Religion, sa patrie & ses amis. Son corps fut transporté à Rome, & inhumé dans l'Eglise de Sainte Marie Transtévère. Thomas Treter son compatriote prononça son oraison funèbre.

Hartung & Oswald.

Je vais parler après lui de deux Sçavans illustres. Le premier est Jean Hartung natif de Miltenbourg sur le Mein en Franconie: il professa avec beaucoup de succès la langue Grecque, d'abord à Heidelberg, & ensuite à Fribourg en Brisgaw; & il composa même quelques ouvrages en cette langue. Le second est Erasme Oswald né en Autriche, qui professa d'abord dans sa patrie, ensuite à Ingolstadt, à Leipsic, à Bâle, à Memmingen, & enfin à Fribourg. Il étoit également estimé pour son habileté dans les Mathématiques, qu'il a enrichies de ses ouvrages; & par la grande connoissance qu'il avoit de la langue Hebraïque; en quoi il semble avoir voulu suivre l'exemple de Sebastien Munster son précepteur. Au reste comme il avoit toujours vécu dans une union fort étroite avec Hartung, & qu'ils avoient presque toujours demeuré dans le même lieu, la mort même ne voulut pas les séparer; seulement Oswald étoit plus jeune de sept ans que son ami lors de son décès.

Stadius.

Peu de tems après mourut à Paris le dernier jour d'Octobre Jean Stadius d'Anvers. Il étoit plus jeune que les deux dont je viens de parler; car il n'avoit alors que cinquante-quatre ans. C'étoit un des premiers hommes du monde pour

les Mathématiques, & il a rendu son nom célèbre dans tout l'Univers par ces fameuses Ephémérides, qu'il a conduites avec la plus grande exactitude depuis l'an 1554. jusqu'à l'an 1606. Il professoit d'abord à Louvain lorsqu'on fonda parmi nous la chaire de Ramus; & comme tous les gens de Lettres étoient invités à venir disputer le prix honorable qui étoit proposé au mérite, Stadius vint à Paris, & quoique ce fût déjà un homme mur, il ne crut point se deshonorer en entrant en lice avec de jeunes gens. Le principal de ces concurrens fut Maurice Bressius de Grenoble, & le succès de cette dispute littéraire fut si égal, que François de Foix de Candale, un des plus Illustres & des plus Sçavans hommes que nous ayons eus, qui y avoit assisté, jugea que le prix devoit être partagé, & le partagea effectivement avec beaucoup d'équité. Stadius ne sou tint cependant pas tout-à-fait dans la suite la gloire qu'il avoit acquise en cette occasion. Pour plaire aux seigneurs & aux dames de la Cour, qui n'étoient curieux alors que de ce qu'il y a de plus caché & de plus incertain, c'est-à-dire, de l'avenir, il parut s'écarter un peu de ces règles si sûres & toujours infaillibles, sur lesquelles est fondée la science qu'il professoit, & rendit de notre tems, comme de celui des Césars, le nom des Mathématiciens odieux, & leur profession abominable.

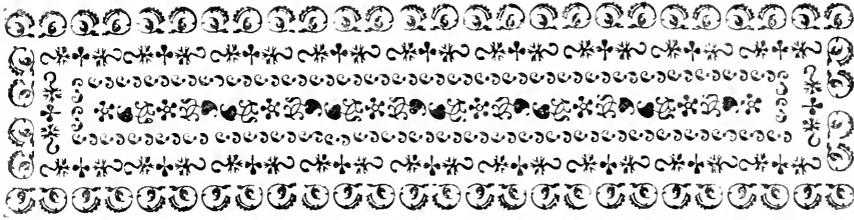
J'ajouterai à ces sçavans hommes Louis le Roi de Courance. Comme à une connoissance parfaite qu'il avoit de la langue Grecque & de la Latine, il joignoit beaucoup d'habileté dans toutes les sciences, il consacra tous ces talens à l'ornement & à la perfection de notre langue, & il apprit à Platon & à Aristote à s'exprimer en François, par les belles traductions qu'il donna de plusieurs de leurs ouvrages, qu'il enrichit encore de notes très-curieuses. Enfin le caractère de ce génie élevé, incapable des soins vils que demandent les besoins ordinaires, lui ayant fait négliger ses affaires domestiques, cet homme, qui jusqu'alors n'avoit vû personne au-dessus de lui, obligé de vivre aux dépens d'autrui dans sa vieillesse, termina sa course par une mort digne des regrets de tous les gens de Lettres, mais qui ne pouvoit lui être que fort agréable.

L'Italie nous offre aussi un illustre défunt dans la personne

de Jean-Baptiste Adriani noble Florentin , mort dans cette  
 HENRI ville le 27. de Juin à l'âge de soixante & huit ans. Il fut in-  
 III. humé dans l'Eglise de saint François hors de la ville. C'é-  
 1579. toit un homme d'un esprit très-cultivé , qui a continué avec  
 une exactitude scrupuleuse l'histoire de François Guichar-  
 din , un des auteurs à mon avis qui après les anciens , mérite  
 le mieux notre estime ; c'est-à-dire , que depuis l'an 1506. il  
 nous a donné l'histoire de tout ce qui s'est passé en Italie , tirée  
 en grande partie , à ce qu'il paroît , des mémoires de Côme  
 de Médicis grand-duc de Toscane , un des plus grands gé-  
 nies , & le prince le plus prudent que nous puissions imagi-  
 ner. J'avouë ici naturellement , que pour former le corps de  
 cette histoire , j'ai beaucoup puisé dans cet ouvrage , & plus  
 peut-être que dans aucun autre. En effet j'ai cru trouver dans  
 cet auteur une justesse dans les choses dont il étoit instruit ,  
 jointe à une bonne foi , une candeur & une sincérité bien  
 rares ; c'est ce qui fait que je ne puis m'empêcher d'être sur-  
 pris de voir que les Italiens ne l'estiment pas autant qu'il  
 mérite.

*Fin du Livre soixante & huitième.*





# HISTOIRE

DE

## JACQUE AUGUSTE DE THOU.

---

### *LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.*

**L**A guerre s'alluma cette année entre la Moscovie & la Pologne, & le succès en fut si heureux pour Etienne Bathory, qu'il réunit par-là à sa couronne la Livonie, qui jus- qu'alors avoit été en proye aux invasions des Suédois, & du Moscovite. Ce Prince aussitôt qu'il fut monté sur le trône de Pologne, avoit écrit, selon la coûtume, à toutes les Couron- nes étrangères, pour leur faire part de son élection; les assû- rant d'ailleurs de son attachement, & du desir sincère qu'il avoit de vivre avec elles en bonne intelligence. Il s'acquitta sur-tout de ce devoir envers Jean fils de Basile, alors Grand Duc de Moscovie. Il lui députa Etienne Grudecenski Polo- nois, & Leon Bucoviecz de Lithuanie, avec ordre d'assûrer de sa part S. M. Czarienne, qu'il étoit à son égard dans les mêmes dispositions, qu'à l'égard de tous les autres princes Chrétiens; & que si sous le règne de leurs prédécesseurs il s'é- toit ému quelques différens entre les deux nations, il souhaitoit

---

HENRI  
III.

1579.

Affaires du  
Nord.

**HENRI III.**  
1579.  
qu'on prit des mesures pour les terminer à l'amiable. Le Moscovite répondit à cette députation, que quoiqu'il eût été déjà informé de l'élection de l'empereur Maximilien, il contribueroit volontiers à entretenir la bonne intelligence entre les deux Couronnes; qu'ainsi il étoit d'avis que, suivant l'usage établi entre leurs prédécesseurs, ils s'envoyassent réciproquement des Ambassadeurs pour traiter de leurs prétentions; & que cependant on ne fit aucunes hostilités de part ni d'autre.

Commencement des hostilités entre la Moscovie & la Pologne.

Sur cette réponse le roi de Pologne ne croyant pas avoir rien à appréhender de ce côté là, ne pensa plus qu'à châtier la révolte de ceux de Dantzick, dont j'ai parlé plus haut. Dans cette vûë il convoqua la diète à Thorn; & dans cette assemblée, de l'avis du Sénat, il fut résolu qu'on enverroit une ambassade au Czar. Mais le Moscovite n'attendit pas l'arrivée des ambassadeurs Polonois; & il profita de l'occasion de la guerre de Dantzick, pour faire entrer une armée en Livonie. Il avoit mis à la tête Magnus duc d'Hollstein; & il fit publier que si la Province vouloit se donner à lui, il la céderoit à ce Prince, pour la tenir de lui à foi & hommage, à l'exemple du duc de Prusse; en sorte que le Duc seroit le maître du gouvernement; & que pour lui il n'y conserveroit que son droit de souveraineté. Cette déclaration eut son effet. Les peuples de la Livonie, par dégoût peut-être pour une domination étrangère, peut-être aussi par le désir de voir à leur tête un Prince de leur nation, & qui parlât la même langue qu'eux, sollicités d'ailleurs par quelques Seigneurs qui n'étoient pas favorables à la Pologne, commencèrent par chasser presque toutes les garnisons qui étoient dans les villes & places fortes de la Province. Ensuite ils envoyèrent leurs députés à Wenden, où Magnus s'étoit rendu; & où après l'avoir reconnu pour leur Souverain, ils lui prêtèrent serment de fidélité au nom de toute la nation.

Magnus descendoit des rois de Dannemarck, & possédoit en Livonie l'évêché de Curlandt & d'Osel. Le feu de la jeunesse, & les belles espérances dont les Moscovites l'avoient flaté, l'engagèrent dans la suite à prendre le parti de ce Prince, qui lui fit même épouser la fille du prince André son cousin, qui, sous quelques soupçons, avoit été égorgé par son ordre,

avec tous ses enfans mâles. Le duc d'Holftein faisoit le siège de Riga par ordre du Czar, dans le tems même que le roi de Pologne étoit devant Dantzick. Mais cette entreprise ne lui réussit pas, & il fut obligé de l'abandonner. Dans la suite la plus grande partie des places de la province se rendant d'elles-mêmes au Duc, il en prit possession en son nom. Cette conduite irrita le Czar; il entra en Livonie à la tête d'une puissante armée, précédé de Magnus, qui lui frayoit lui-même le chemin, prit les villes de Marienhaus, de Rositten, de Luczen, de Dunebourg, & Kockenhaus, qui se rendirent à son approche; & pour donner dans ces commencemens quelque idée de sa clémence, il ne fit aucun désordre dans toutes ces places.

Ascherod qui se remit aussi à sa discrétion, fut le théâtre de ses premières violences. Grand nombre de personnes de l'un & l'autre sexe, & de toutes sortes de conditions, s'étoient réfugiées dans cette ville, sur-tout ce qu'il y avoit de Dames de distinction dans la province y étoient venuës chercher un asyle. Dès que le Czar s'en vit le maître, il fit passer au fil de l'épée tous ceux qui étoient en état de porter les armes; & abandonna toutes les femmes qui se trouvoient dans la place à la brutalité des Tartares. De-là il marcha contre Wenden, qui à la nouvelle d'un traitement si barbare lui ferma ses portes. Magnus en sortit pour implorer sa clémence, & le prier d'épargner cette place. Mais il eut beau se jeter à ses genoux; le Moscovite, au lieu de l'écouter, le traita de la manière la plus indigne, jusqu'à lui donner un soufflet. Après cette tentative les habitans, persuadés qu'ils n'avoient plus de secours à attendre de la protection du Duc, ni aucune grace à espérer du Moscovite, mirent sous leurs murs plusieurs barils de poudre, qui en prenant feu, firent sauter une grande partie de la ville, & enveloppèrent dans ses ruines la fleur de la noblesse de Livonie.

Le Czar, maître des tristes restes de Wenden, s'empara sur le champ de Runebourg, qui commande cette place, & qui se rendit aussitôt après. Par-là il se vit en possession de toute la Livonie, à l'exception de Riga, de Revel, & de quelques autres petites places des environs. Car peu de tems après que Henri fut sorti de Pologne, ce Prince avoit enlevé

HENRI  
III.  
1579.

**HENRI III.**  
1579. aux Suédois Pernaw , & ensuite Weiffenstein , un des forts des plus considérables de la Province ; & il avoit repris sur l'évêque de Derpt , & les Chevaliers de l'Ordre Teutonique, Nerva , & long-tems auparavant Derpt , Felin , & Marienbourg. Telle fut donc l'origine des différens qui s'élevèrent entre ces deux puissantes nations , & de la guerre qui en fut la suite. Il y eut de tems en tems quelques trêves. On fit en Livonie & en Lithuanie quelques expéditions , dont l'avantage fut assez peu considérable de part & d'autre, jusqu'à ce qu'enfin Batthory monta sur le trône de Pologne.

Cependant le Czar avoit repris la route de ses Etats , emmenant prisonniers avec lui Alexandre Polubenski , Lieutenant de Chodkewitz , & tous les autres officiers Polonois qu'on avoit mis dans les places de la Province. Dans son retour il écrivit au roi de Pologne des lettres fort fières , par lesquelles il lui ordonnoit en maître , de ne point toucher à la Livonie. Il eut même la fote vanité d'ajouter que ses ancêtres tiroient leur origine d'un certain Prussus , frère d'Auguste , qui avoit été maître de Montroyal , aujourd'hui appelé Konigsberg , de Marienbourg , & de tout le reste de la Prusse , qui étendoit son empire jusqu'aux confins de cet état.

Ces nouveaux sujets de mécontentement joints aux anciens engagèrent Batthory à envoyer ordre à ses Ambassadeurs , qui cependant étoient en chemin pour se rendre en Moscovie , de demander satisfaction au Czar de ces hostilités , auxquelles on avoit dû d'autant moins s'attendre , qu'il y avoit une espèce de trêve entre les deux nations. En même-tems il députa à Rome Paul Sajonskowski , pour traiter avec S. S. des moyens d'arrêter les progrès du Moscovite ; & il convoqua la diète de Pologne à Varsovie. Cependant Boritz Save & Guillaume Plater reprirent Dunebourg. Sous prétexte de vouloir faire une honnêteté aux Moscovites , ils leur envoyèrent un présent d'eau-de-vie , & comme ils étoient persuadés que la garnison en boiroit jusqu'à s'enivrer , ce qui arriva en effet , ils entrèrent la nuit dans la place , & les en chassèrent. Wenden fut aussi repris par Matthieu Debinski & Jean Buringe , qui s'en rendirent maîtres par le moyen d'un Serrurier , qui leur fit des clefs pour ouvrir les portes de la ville , sur le modèle qu'on tira avec de la cire.

Enfin

Enfin la diete s'assembla à Varsovie au commencement de l'année suivante. On y fit d'abord de grandes plaintes au sujet des courses des Cosaques Nisoviens qui ravageoient tous les environs du Nieper. Mais ce qui chagrina le plus le Roi, ce fut la nouvelle qu'il apprit de l'entreprise audacieuse & téméraire de Jean Podikove. Cet homme natif de Valachie, & que Leunclavius dit cependant avoir été Polonois, quoiqu'il n'eût point de naissance, s'étoit fait une espèce de réputation par sa force extraordinaire. Elle étoit si grande, qu'il rompoit, dit-on, en deux un fer de cheval. Ce malheureux assambla une troupe de gens de néant comme lui; entra à leur tête en Valachie, attaqua le prince Pierre qui en étoit Vaivode, allié de Batthory, & qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette invasion; & le dépouilla de ses Etats avant qu'il eût eu seulement le tems de penser à se mettre en défense. A la nouvelle de cette révolution le roi de Pologne, qui se sentoit piqué personnellement de cette entreprise, écrivit sur le champ à Christophle son frère, prince de Transilvanie, de donner du secours au Prince détroné. Aussitôt ses intentions furent exécutées. Le Transilvain passa en Valachie; & son armée grossissant de jour en jour par les troupes qui lui venoient de toutes parts, Podikove obligé de chercher un asyle dans Nimirow, place appartenante à la Pologne, se rendit enfin à Nicolas Sieniawski gouverneur de Kaminiék, & commandant des milices de la Russie, province frontiere de la Valachie, à condition qu'on lui laisseroit la vie sauve. De-là il fut envoyé à Batthory, & eut une fin déplorable, comme je le rapporterai dans peu.

Pendant le Roi fit part à la diete des sujets de mécontentement que la nation avoit reçus des Moscovites, & des Tartares, qui depuis le départ du roi Henri, avoient pendant l'interregne fait le dégât dans la Valachie. Ainsi il demanda qu'on délibérât, s'il étoit à propos de déclarer la guerre à ces deux Puissances; & au cas qu'on ne voulût pas avoir affaire à toutes deux ensemble, de décider laquelle des deux on devoit attaquer d'abord. Tous les suffrages se réunirent pour la guerre contre les Moscovites. Pour ce qui est des Tartares, on remarqua qu'il n'y avoit aucun avantage à espérer d'un ennemi pauvre & toujours vagabond; qu'en l'attaquant on

---

HENRI  
III.  
1579.

HENRI  
III.  
1579.

s'attireroit même à dos les Turcs, qui prétendoient que le païs qu'ils habitoient relevoit du Grand Seigneur. Ainsi on remit à un autre tems à tirer raison de leurs hostilités. Au contraire plus la Moscovie étoit puissante, plus il y auroit de gloire à la vaincre ; plus la Pologne se rendroit redoutable, si elle avoit le bonheur d'en triompher. D'ailleurs c'étoit un païs riche, rempli de villes florissantes, & qui outre toutes les autres utilités offroit la commodité du commerce maritime. Tant d'avantages, fruits certains de la victoire, déterminèrent toutes les voix de ce côté-là.

Conformément à cette résolution, le Senat nomma des Commissaires pour régler le nombre de troupes dont on auroit besoin, & les sommes qui seroient nécessaires à leur entretien. On mit ensuite un impôt sur chaque arpent de terre, & sur la bière. Jamais de mémoire d'homme la nation n'avoit été chargée d'une aussi grosse taxe : cependant tout le monde s'y soumit. Il n'y eut que les Palatins de Cracovie, de Sandomir, & de Siradie, qui s'excusèrent d'y souscrire, sous prétexte qu'ils n'avoient pour cela aucun pouvoir.

On traita ensuite de l'administration de la justice. L'ancien usage du Royaume étoit, qu'on appellât des jugemens rendus par les Seigneurs particuliers à l'assemblée générale des Palatinats, dans le ressort desquels chaque juridiction se trouvoit ; & que de-là on allât droit au Roi, qui décidoit de ces appels dans une diète. Sous le règne de Sigismond Auguste on avoit pensé à abolir cette ancienne coutume. Comme la mauvaise santé de ce Prince ne lui permettoit pas de rendre la justice avec beaucoup d'affiduité, la Noblesse avoit demandé qu'il lui fût permis de se nommer des juges de son corps. Elle n'obtint pourtant pas alors ce qu'elle souhaitoit. Mais dans l'interregne qui suivit la mort de ce Prince, lorsqu'il s'agit de l'élection de Henri, une des principales conditions qu'on lui proposa pour monter sur le trône de Pologne, fut d'accorder ce droit à la Noblesse ; & il l'accepta. Cette innovation avoit de grands inconveniens ; & Batthory ne les ignoroit pas. Cependant comme il n'étoit point en état d'empêcher ce qui étoit déjà fait, il crut que dans les circonstances le parti le plus convenable étoit de trouver quelque tempéramment pour réduire l'administration de la justice à

une certaine uniformité. Dans cette vûë, au lieu qu'auparavant chaque Palatinat avoit son Tribunal particulier, ce Prince ordonna que dans la suite on tireroit tous les ans, tant du corps du Sénat, que du reste de la Noblesse, deux personnes dans chaque grand Palatinat, & une dans chaque petit, pour rendre la justice à la Noblesse du Royaume; & que ces nouveaux Magistrats tiendroient leur Tribunal à Piérkow pour la haute Pologne, depuis la saint Martin jusqu'à Pâques; & pour la basse, à Lublin, depuis Pâques jusqu'à la moisson. Ainsi ce nouveau règlement donnoit à la Noblesse le droit de décider de tous les différens qui naissoient entre les particuliers, & laissoit le Roi en possession de connoître seul, comme auparavant, de toutes les affaires d'Etat, & de celles qui regardoient les droits de la Couronne & les Finances.

Il restoit à lever une difficulté, qui étoit entre le Clergé & les Laïques. Ceux-ci prétendoient que les Ecclesiastiques devoient être soumis à la même juridiction que le reste de la Noblesse. Le Clergé soutenoit au contraire, que comme ces Tribunaux ne pouvoient manquer d'être composés de gens de Religion différente, il étoit en droit de les regarder comme suspects, & de refuser de les reconnoître. Ainsi pour accommoder ce différend, de l'avis de Jean Zamoycki, il fut arrêté que, lorsqu'il s'agiroit de quelque affaire concernant le Clergé, on nommeroit six Juges Laïques, auxquels on joindroit pareil nombre d'Ecclesiastiques, qui auroient également leurs voix pour la décision; & que s'il arrivoit que les avis fussent partagés, la connoissance en seroit dévolüe à S. M. qui prononceroit en dernier ressort à la prochaine diète. Après ces réglemens faits, la Noblesse qui vouloit avant toutes choses qu'on lui donnât satisfaction sur cet article, se soumit sans peine à payer le nouvel impôt.

Cependant les ambassadeurs Polonois étoient arrivés en Moscovie, où ils reçurent toutes sortes de mauvais traitemens de la part du Czar, naturellement brutal, & que ses derniers succès rendoient encore plus fier & plus intraitable. En effet comme c'est un usage reçu entre les deux Nations de défrayer les Ambassadeurs pendant leur séjour à la Cour, & de ne point souffrir qu'ils achètent rien de ce qui peut être

---

HENRI  
III.  
1579.

HENRI

III.

1579.

nécessaire à leur entretien , ce qui leur seroit même impossible en Moscovie ; ce Prince ne leur fit jamais servir que ce qu'il y avoit de plus commun. Enfin lorsqu'on fut convenu d'une trêve de trois ans , il trouva encore moyen de les tromper. Il fit faire un double traité ; le premier , qu'on devoit présenter à signer aux Polonois , étoit absolu & sans condition ; l'autre , qu'il avoit donné ordre de leur remettre , & qui étoit scellé de son sceau , portoit cette clause : Que le roi de Pologne céderoit toute la Livonie avec la ville de Riga & le duché de Curlande au Czar , qui n'en étoit point du tout le maître , aussi-bien que tout le país qui s'étend jusqu'aux frontières de la Prusse ; & qu'il s'engageroit à ne point donner de secours , & à ne point accorder sa protection à aucun Seigneur , ni à aucune ville de Livonie. Ensuite lorsqu'il fallut ratifier le traité selon la coutume , au lieu de la copie sur laquelle les Polonois avoient d'abord fait serment , il supposa cette dernière , qu'il jura d'observer , & congédia ainsi honneusement les Ambassadeurs , sans vouloir depuis leur accorder aucune audience.

En même tems il envoya une nouvelle armée pour faire le siège de Wenden. Mais Mathias Debinski vint à propos au secours , & fit échouer cette entreprise. Ce Général ne pouvant d'abord obtenir de ses troupes qu'elles se jettassent dans la place assiégée , se servit d'un stratagème pour les y faire entrer. Il leur proposa de s'approcher des ennemis , pour voir s'ils ne pourroient pas mettre l'allarme dans leur camp , & enlever leurs gardes avancées. Cette adresse lui réussit. Ses soldats s'étant offerts à le suivre , il les conduisit en silence pendant la nuit jusque sous les murs de la ville , & lorsque le soleil vint à paroître & à leur faire remarquer cette armée nombreuse , qui les voyoit eux-mêmes à découvert , Debinski leur représenta qu'il leur étoit aisé d'être enveloppés par une si grande multitude , & qu'ainsi ils n'avoient point d'autre parti à prendre que d'aller chercher un asile dans la ville , & de s'en faire un rempart contre leurs ennemis , en la défendant courageusement. En effet la nécessité leur fit accepter la proposition. Entrés dans la place , ils la fortifièrent à la hâte ; & comme le printems approchoit , ils obligèrent les Moscovites à lever le siège.

Peu de tems après, Magnus, outre tous les sujets de mécontentement qu'il avoit reçus du Czar, comme nous venons de le voir, ayant encore appris depuis, que ce Prince songeoit à confisquer ses biens & à le reléguer en Tartarie, pensa lui-même à prendre ses mesures pour abandonner son parti. Dans cette vûë, il commença à se tirer insensiblement des mains des Moscovites, s'avança jusqu'à Lempfal & Riga, & sur les frontières de la Pologne; & de là il fit sçavoir au Roi ses dispositions par le duc de Curlande. A cette nouvelle Nicolas Radziwil palatin de Vilna reçut ordre de se transporter aussitôt de ce côté-là, de voir quel avantage le Royaume pouvoit tirer de ce changement du duc d'Holstein, & de traiter avec lui sur ce pied-là. En conséquence le Duc se rendit en Curlande, où il se mit, lui & tous ses domaines, sous la protection de la Pologne, & prêta serment de fidélité au Roi entre les mains de Radziwil.

Après que ce traité fut conclu, Batthory députa au Czar George Haraburda, avec ordre de lui déclarer qu'il ne pretendoit point observer la dernière trêve, à moins que le Moscovite ne se défistât de la clause qu'il avoit insérée dans le traité au sujet de la Livonie, & qui n'avoit point en effet été acceptée par les ambassadeurs de Pologne. Mais au lieu de répondre précisément à cette déclaration, le Czar retint le député du Roi à sa Cour, & renvoya une nouvelle ambassade en Pologne, pour demander que le traité de trêve fût confirmé avec la clause qu'il contenoit. En même tems il fit passer en Livonie une armée encore plus forte que la première, pour faire une seconde fois le siège de Wenden.

Enfin le roi de Pologne partit de Varsovie, & marcha vers Leopold. Chemin faisant, il assembla les diètes particulières des palatinats de Cracovie, de Sandomir & de Siradie, pour les engager à se soumettre au nouvel impôt créé dans la diète générale, ce qu'ils n'avoient point encore fait, & il obtint ce qu'il souhaitoit. Ensuite il se rendit à Leopold, suivi d'un Chiaous qu'Amurath venoit de lui envoyer. Là il donna audience aux ambassadeurs Tartares, qu'il assura de ses bonnes intentions à l'égard de la Nation, & de la disposition où il étoit d'entretenir avec eux une parfaite correspondance, conformément aux traités faits avec les Rois ses

HENRI  
III.  
1579.

**HENRI III.** prédécesseurs ; ajoutant , qu'il auroit soin de leur faire toucher les gratifications qu'ils avoient coûtume de recevoir de la Pologne.

1579.

On prit aussi des mesures pour arrêter les courses des Cosaques. Cette Nation ne forme point d'Etat particulier. Au contraire elle habite les frontières de plusieurs Nations différentes vers l'embouchure du Nieper. C'est là que tout ce qu'il y a parmi les peuples voisins , Polonois , Lithuaniens , & autres , de malheureux , de scélérats , de gens à qui la situation présente de leur fortune ne permet pas de rester dans leur patrie , ou que l'espérance d'un meilleur sort oblige d'en sortir , se rassemble , pour porter le ravage dans tous les environs , qui pour cette raison sont incultes & déserts. Ainsi , comme ce n'est qu'un composé de tout ce qu'il y a de plus vil parmi plusieurs Nations qui ne sont pas toujours d'accord entr'elles , quelques efforts que les Princes voisins aient fait depuis tant de siècles , il n'a pas encore été possible de traiter sûrement avec eux.

Cependant le sujet du voyage de l'envoyé du Grand-Seigneur causoit beaucoup de mouvement dans le Senat. Il demandoit de la part de son Maître , qu'on lui fît satisfaction de l'entreprise de Podokove ; & que par conséquent on le lui remît. D'un autre côté , la plus grande partie des Sénateurs n'étoient point d'avis qu'on livrât un Chrétien , un brave Officier , un homme qui se distinguoit par sa force extraordinaire , à un Prince infidèle & barbare , qui ne le redemandoit que pour le faire mourir. Au contraire ils croyoient qu'il falloit satisfaire du mieux qu'on pourroit l'envoyé de la Porte , & conserver cependant à quelque prix que ce fût un malheureux , qui ne s'étoit rendu à Varsovie que sur la parole du Roi. Batthory représenta , que si on lui avoit promis la vie sauve , ce n'étoit qu'à condition qu'il justifieroit sa conduite ; que cependant , puisqu'il étoit constant que par l'entreprise dont Amurath se plaignoit , il avoit violé l'alliance qui étoit entre les deux Nations , il n'étoit pas juste qu'au mépris des traités , un perturbateur du repos public comme lui , jouît du privilège que le droit des gens a établi pour les sauf-conduits. Ainsi comme ce Prince qui se trouvoit engagé dans une guerre considérable avec la Moscovie , n'estimoit pas

assez la vie de Podokove , pour vouloir la conserver aux dépens de s'attirer à dos un ennemi aussi puissant que le Grand-Seigneur, il lui fit trancher la tête en présence de l'envoyé même du Sultan.

HENRI  
III.

1579.

Cependant Alexandre frère de Podokove , que les Cosaques avoient mis à leur tête , venoit de détrôner une seconde fois le prince Pierre. Les Turcs le remirent en possession de ses Etats ; ils prirent Alexandre prisonnier & l'empallèrent , & envoyèrent aux galères tout autant de Cosaques qu'il leur en tomba sous la main. Mais ce Prince lâche & de peu de génie , ne jouit pas long-tems d'un trône où il avoit remon-  
té tant de fois , d'autant plus indigne de le posséder , qu'il avoit pû souvent en descendre. Après la mort du Grand-Visir Mehemet , Achmet son successeur le dépouilla de ses Etats , qu'il donna à un certain Jancola , qui pretendoit non-seulement être Valaque , mais même tirer son origine des princes de Valachie , quoique dans le fond il descendit de ces anciens Saxons répandus dans la Transylvanie.

Le roi de Pologne après avoir fait quelques réglemens dans la petite Russie , étoit enfin de retour à Cracovie , lorsque les ambassadeurs Moscovites arrivèrent. Ce Prince leur ayant donné audience , ils eurent la vanité de déclarer d'abord , qu'ils ne feroient aucune proposition à moins que le Roi ne les reçût debout , tête découverte , & qu'il ne commençât par s'informer de la santé de leur Maître. C'est un usage établi à la Cour de Moscovie d'en user de la sorte envers tous les ambassadeurs des Princes étrangers ; & le Czar étoit assez vain , pour vouloir obliger les autres Souverains à s'y conformer à l'égard de ceux qu'il leur envoyoit. Mais Batthory étoit trop fier lui-même pour s'abaisser jusque-là. Outre qu'il regardoit cette démarche comme tout-à-fait indigne de lui , il crut que dans les circonstances il ne lui convenoit pas d'augmenter encore la fierté d'un ennemi barbare , qui étoit devenu d'une hauteur insupportable , en se soumettant à ce qu'il exigeoit. Ainsi il refusa absolument de s'affujettir à ce cérémonial ; & comme les Moscovites persistèrent dans leurs prétentions , on les congédia sans vouloir les entendre , & on les reconduisit à petites journées dans leur país par la Lithuanie.

HENRI  
III.  
1579.

Le Roi s'étant fait rendre compte du produit des contributions que la Nation après tant de difficultés s'étoit obligée de fournir, trouva que non-seulement elles ne montoient pas à des sommes aussi considérables que quelques-uns l'avoient prétendu ; mais qu'elles n'étoient pas même suffisantes, pour subvenir aux frais de la guerre qu'on étoit sur le point d'entreprendre. Il y avoit, ce semble, un moyen de réparer ce défaut ; c'étoit de convoquer une nouvelle diète, de qui on pouvoit espérer d'obtenir de plus amples subsides. Mais ce secours étoit bien lent, & il étoit par conséquent difficile d'y avoir recours. Ainsi le Roi prit le parti de députer à tous les Princes voisins, & travailla à les mettre autant qu'il étoit possible dans ses intérêts. Les électeurs Auguste de Saxe & Jean-George de Brandebourg l'exhortèrent à ne pas manquer d'entreprendre une guerre où l'honneur de l'Allemagne & de la Pologne étoit intéressé, & où il s'agissoit de délivrer la Livonie du joug d'un barbare ennemi. Celui de Brandebourg lui envoya même du canon pour cette expédition. Pour ce qui est de ceux que Batthory avoit députés à Constantinople, ils furent très-bien reçus du Grand-Visir Mehemet. Ce sage Ministre, qui depuis tant d'années avoit gouverné avec tant de prudence sous différens princes de l'empire Ottoman, loua le dessein du roi de Pologne, & marqua qu'il souhaitoit que les commencemens de cette guerre fussent heureux, & qu'elle eût un succès aussi favorable que ce Prince le souhaitoit. Il ajouta seulement que l'entreprise au reste étoit de conséquence, & qu'après son Maître, il ne connoissoit point de Puissance plus redoutable que le Czar.

Défaite des  
Moscovites  
par les Polo-  
nois.

Sur ces entrefaites, on apprit la nouvelle de la victoire remportée par les troupes de Pologne sous les murs de Wenden. Les Moscovites faisoient le siège de cette place avec une armée beaucoup plus nombreuse que celle qui l'avoit attaquée quelque tems auparavant. Elle étoit même commandée par quatre Généraux des plus grands seigneurs de la Moscovie ; sçavoir, Pierre Tatow, Basile Voroncz, Pierre Charoski & André Skolkanowski. Mais la lenteur des assiégeans donna le tems aux Polonois d'assembler leurs troupes, & de mettre dans leurs intérêts George Boije, commandant des milices

milices Suédoises dans cette province. Ils se rendirent donc tous à Stropen, où étoient Buringe, André Sapieha commandant des troupes Polonoises qui étoient en Livonie, & Mathias Debinski. Outre Buringe, plusieurs autres seigneurs Livoniens parurent au rendez-vous, entr'autres Nicolas Corff Plater. Ces troupes furent jointes par quelques escadrons de cavalerie, & par les milices Suédoises, sur les bords du fleuve Govie (1), à mi-chemin de Volmer & de Wenden; & de-là on marcha droit à l'ennemi, qui campoit vis-à-vis de cette dernière place.

L'action fut des plus vives. D'un côté les Polonois, les Lithuaniens & les Suédois, ne respiroient que la vengeance. De l'autre, les Livoniens combattoient pour leur liberté. Tous enfin animés du désir d'acquérir de la gloire, firent de si grands efforts, qu'ils mirent d'abord les Tartares en déroute, & obligèrent ensuite la cavalerie Moscovite à prendre la fuite. Les Généraux ennemis voulurent profiter de la faveur de la nuit pour tâcher de rallier leurs troupes, & de les retenir dans le devoir. Ils les conjurèrent de se souvenir de la gloire de la Nation, & du serment qu'elles avoient fait de combattre jusqu'à la mort pour la défense de leur patrie; & ils les exhortèrent à s'exposer aux dernières extrémités, plutôt que de trahir lâchement la confiance de leur Prince, en abandonnant en proie aux Polonois leur camp, avec toutes leurs munitions de guerre, qui avoient été confiées à leurs soins. Mais l'obscurité favorable, pour augmenter la frayeur de ces troupes déjà ébranlées, & pour cacher la honte de leur fuite, rendit toutes leurs exhortations inutiles. Déjà il n'étoit plus possible de contenir le soldat, lorsque Charoski & Skolkanowski décampèrent avec précipitation, suivis de toute leur cavalerie. Pour ce qui est des deux autres Généraux qui commandoient l'artillerie, ils ne voulurent jamais l'abandonner, & ils aimèrent mieux se laisser prendre prisonniers par les assiégés, qui dès le matin firent une sortie sur le camp, dont ils se rendirent maîtres, aussi-bien que de toutes les provisions de guerre & de trente pièces d'artillerie qu'ils y trouvèrent. On admira sur-tout la fidélité des

---

HENRI  
III.

1579.

(1) Ce fleuve, dit le Glossaire de Carte : on y trouve seulement Podrow M. de Thou, n'est pas marqué sur la Carte & Treider, près de Wenden.

canoniers , qui en donnèrent une preuve bien sensible en cette occasion. Après avoir enterré toute l'artillerie, ils tirèrent au-dessous un fossé , & attachèrent ensuite une corde à la bouche de chaque canon , où ils se pendirent.

HENRI  
III.  
1579.

Cette victoire fut regardée par les Polonois , comme le présage d'un succès heureux pour toute la suite de cette guerre. D'un autre côté , le Czar persuadé que pour soutenir l'idée que l'on avoit de la grandeur de sa puissance , il falloit faire voir en cette occasion que la fortune ne lui avoit rien enlevé , qu'il ne fût en état de réparer avec avantage , mit une autre armée sur pied & forma une nouvelle artillerie. Cependant le roi de Pologne fit passer à Revel cent charges de bled , dont on avoit grand besoin dans cette place. En effet les courses continuelles des Moscovites avoient obligé les habitans de se tenir renfermés dans leur ville ; leur commerce étoit interrompu , il y avoit long-tems que leurs terres n'avoient été cultivées , & ils se trouvoient réduits à une extrême nécessité. Ensuite , comme les loix du Royaume ne permettoient pas de nommer un Viceroi , Batthory déclara que si pendant qu'il seroit occupé à porter la guerre dans le país ennemi, il arrivoit quelque affaire pressante , il en communiqueroit avec les grands de l'Etat. Il fit aussi des réglemens très-sévères pour assurer la tranquillité publique , surtout à Cracovie , de peur que pendant son absence la différence de Religion n'excitât dans le Royaume quelque mouvement , comme il étoit arrivé dans plusieurs autres occasions.

Il fallut songer ensuite à mettre quelqu'un à la tête de l'expédition qu'on méditoit. Le Roi consulta le Sénat sur ce choix ; & après avoir pris son avis , il nomma à son départ de Cracovie pour Varsovie , Nicolas Mieleczki , palatin de Podolie , Généralissime des troupes de Pologne. Ce Seigneur s'étoit acquis beaucoup de gloire par la belle retraite qu'il avoit faite autrefois en présence des deux armées Turque & Valaque , qui avoient envelopé les Polonois. Il refusa d'abord l'honneur de cette expédition & s'excusa sur son peu de santé. Cependant il accepta enfin le commandement , à condition que ce seroit seulement pour cette fois. De là Batthory se rendit à Grodno ; & comme les revenus

de la Couronne n'étoient pas suffifans pour fubvenir aux frais de cette guerre, ce Prince emprunta de l'argent de toutes parts, & employa même celui qu'il avoit amaffé de fes propres épargnes. En même tems il ordonna qu'on fit des levées dans toute la Pologne. Il écrivit auffi à Christophle fon frère, prince de Tranfylvanie, de lui envoyer de Hongrie quelque corps de vieilles troupes, & quelques efeadrons de cavalerie. Il donna les mêmes ordres pour l'Allemagne à Christophle Rozdrazowski & à Ernest Wierzeiski. Enfin la Nobleffe de Lithuanie s'offrit d'elle-même à prendre part à cette expédition. Chaque Seigneur déclara le nombre de troupes qu'il vouloit amener au Roi; & toutes enfemble fe trouvèrent monter à environ dix mille volontaires.

La Cour s'étant enfuite renduë à Vilna, le Roi qui avoit ôté à Jean Chodkiewitz le gouvernement de la Livonie, en difpofa en faveur de Nicolas Radziwil, Palatin de cette ville, qu'il en revêtit pour un tems. Il donna auffi à Christophle fon fils, le commandement de l'armée qui avoit fervi dans cette province. Ce jeune Seigneur ayant fait fur ces entrefaites une courfe vers Derpt, furprit Kiremps qu'il ruina, ravagea tous les environs, & revint enfuite triomphant à Vilna, faire part au Roi & à fon père de ce nouveau succès. Il y fut fuivi auffitôt après de fes troupes, qui demandoient à être payées, & on les appaifa en leur délivrant quelqu'argent. Batthory fit enfuite fondre du canon, & donna lui-même pour cela une méthode, dont l'expérience lui avoit fait reconnoître l'utilité. En même tems on bâtiffoit par fon ordre à Kowno un pont de bateaux, qu'il prévoyoit devoir lui être d'un grand ufage pour la fuite de fes expéditions. Il étoit conftruit de façon, que comme chaque bateau fe joignoit l'un à l'autre par un plancher, il étoit aifé auffi de les féparer dans le befoin; en forte qu'un chariot tiré par quatre chevaux pouvoit transporter commodément chaque pièce de ce pont par-tout où on voudroit aller. Cependant l'hyver avoit été fi rude cette année, qu'au 25. de Juin on ne voyoit pas encore d'herbe à la campagne. Ainfi le Roi s'occupa quelque tems à rendre la juftice dans la Lithuanie, en attendant le retour de la belle faifon.

Cependant ce Prince fit paffer en Mofcovie Bafile

**HENRI III.**  
1579.  
Le roi de Pologne déclare la guerre au Czar.

Lopatinski, avec ordre de déclarer la guerre au Czar dans les formes. Les raisons de cette dénonciation étoient, que sous prétexte de vouloir vivre en bonne intelligence avec le Roi de Pologne, le Moscovite avoit abusé de la crédulité de ce Prince pour porter le fer & le feu dans la Livonie; qu'après avoir traité indignement les ambassadeurs Polonois, il les avoit encore trompés par le double traité de trêve qu'il avoit fait faire; qu'en même tems une nouvelle armée étoit entrée par ses ordres en Livonie, pour assiéger Wenden; enfin que par son ambassade il avoit ajouté l'insulte & le mépris à tant de justes sujets de mécontentement. Sur ces entrefaites le Czar congédia enfin Haraburda, sans lui donner réponse, sinon qu'il feroit sçavoir dans peu ses intentions à son Maître. Il arriva en effet de sa part un Député, qui demanda, qu'on s'en tint au dernier traité de trêve, & qu'à l'égard des prétentions des deux Couronnes sur la Livonie, on en remît la décision au jugement de quelques arbitres, que l'on nommeroit de part & d'autre. Mais le roi de Pologne vit bien que par-là on ne cherchoit qu'à l'amuser, & il renvoya le Moscovite sans réponse.

Ce Prince donna aussi audience aux ambassadeurs du Kan des Tartares. Ils venoient, conformément au traité qui les oblige à servir la Pologne contre tous ses ennemis, quels qu'ils soient, excepté uniquement le Grand-Seigneur, offrir leurs services contre le Czar. Outre cela ils demandoient le present ordinaire, & qu'on leur fît satisfaction des Cosaques qui ravageoient tout le país. Le Roi leur répondit, qu'il voyoit avec plaisir qu'ils se missent en devoir d'acquiescer leurs obligations, en offrant de joindre leurs armes aux siennes contre le Moscovite; qu'il auroit soin de son côté qu'ils fussent contens au sujet de la gratification qu'on avoit coutume de leur faire; qu'à l'égard des Cosaques, il n'en étoit pas le maître; qu'il étoit de notoriété publique que c'étoit un ramas de toutes sortes de Nations, & qu'on trouvoit parmi eux des Turcs & des Tartares; que cependant on prendroit toutes les mesures possibles pour les réprimer. Ensuite il leur fit donner quelque argent & un certain nombre d'habits. Malgré cela cependant, il ne tira d'eux aucun secours dans cette guerre, parce qu'Amurath les employa contre le

roi de Perse, comme je l'ai dit plus haut. Gotard Ketler, duc de Curlande & de Semigalen, étoit aussi en chemin pour se rendre à la Cour, où il venoit faire hommage au Roi en qualité de vassal de la Couronne. Mais ce Prince lui envoya ordre de s'arrêter à Dzifna, jusqu'à ce qu'il eût pris à son sujet l'avis du Sénat.

Cependant l'infanterie Hongroise, que Batthory avoit demandée au prince Christophle son frère, étoit déjà arrivée. Mieleczki pressoit de son côté les levées en Pologne, où l'armée ne fut assemblée qu'assez tard, parce que les ordres n'étoient pas venus à tems. Enfin le dernier jour de Juin le Roi partit de Vilna, & se rendit à Suire. Là, il tint conseil de guerre, pour régler les opérations de la campagne, & voir de quel côté on tourneroit d'abord. Presque tous les officiers Lithuaniens étoient d'avis de traverser la Livonie, & de marcher droit à Pleskow. Ils representoient, que c'étoit une ville considérable, dont la prise feroit grand bruit, & qui cependant n'étoit pas en état de faire beaucoup de résistance; que ses murs étoient si vieux qu'ils tomboient en ruine, sans qu'on prît la peine de les réparer, parce que sa situation l'éloignoit des périls de la guerre, & sembloit seule la mettre à couvert des entreprises de l'ennemi; qu'ainsi il seroit aisé de s'en rendre maître, & que la prise de cette place vaudroit bien la peine de s'y être attaché.

Le Roi étoit d'un sentiment tout contraire. On n'avoit en vûe que d'enlever la Livonie aux Moscovites. Ainsi il remarquoit, que si on vouloit traverser cette province, comme elle avoit beaucoup souffert dans les dernières guerres qui l'avoient désolée & épuisée de vivres, l'armée auroit beaucoup à souffrir dans cette marche; que cependant en la laissant si loin derrière soi, aussi-bien que la Lithuanie, qui est le long du Nieper, elles seroient toutes deux exposées au ravage des ennemis; & que s'il arrivoit quelque accident, il ne seroit ni aisé de faire retraite, ni facile de faire venir des secours, dont on se trouveroit si éloigné: qu'au contraire, en attaquant Poloczko on retireroit deux grands avantages; que comme cette ville étoit située sur la Duine, & frontière de la Livonie, on auroit par sa prise la clef de la Livonie & de la Lithuanie, dont on fermeroit par-là en même

---

HENRI  
III.

1579.

**HENRI** tems l'entrée aux ennemis ; qu'après cela on pourroit sûrement pénétrer plus avant dans la Moscovie ; & que comme  
**III.** on ne s'éloigneroit jamais trop de la Lithuanie , on seroit  
**1579.** toujours à portée de secourir ces deux provinces contre les courses des Moscovites.

Barthory trouvoit encore un autre avantage considérable dans la prise de cette place ; c'est que par là il se rendoit maître du cours de la Duine , qui faisoit tout le commerce de Riga , & par où il étoit aisé de transporter tout ce qu'on voudroit dans toute la Livonie , après le recouvrement de cette province ; c'est ce que ce Prince souhaitoit le plus. Or la situation de cette ville étoit si avantageuse pour ce dessein , que les troupes qu'on y mettoit en garnison , pourroient de là empêcher la navigation sur une grande partie de cette rivière , porter du secours & des provisions aux sièges de Kockenhaus & des autres places de Livonie , dont les Moscovites étoient en possession , faire des courses dans le pais ennemi , & assurer la liberté du commerce de Vilna & de Riga. Ainsi la prise de cette seule place sembloit mettre une grande partie de la Lithuanie en sûreté , & rendre à la Pologne presque toute la Livonie.

Mais ce parti souffroit d'ailleurs beaucoup de difficultés : on objectoit qu'on trouveroit bien des obstacles au siège de Poloczko ; que la place étoit en état de faire une vigoureuse résistance ; & qu'il étoit dangereux de commencer par une entreprise aussi difficile ; que la réputation d'une guerre dépend infiniment des commencemens ; & que c'est ordinairement ce qui détermine au choix de l'un ou de l'autre parti. Mais le Roi persuadé qu'il n'y a rien d'impossible à la valeur , répondoit à cela , que plus l'entreprise avoit de difficultés , plus il seroit glorieux & même avantageux pour la suite , d'en venir à bout ; & au cas qu'il arrivât quelque accident , comme il ne laissoit derrière lui aucun pais ennemi , il espéroit qu'il lui seroit moins difficile d'y remédier. Dans cette résolution il publia le 12. de Juillet un manifeste par lequel , après avoir exposé fort au long les sujets de plainte qu'il avoit reçus du Czar ; après avoir marqué qu'il n'entendoit point avoir pris à son égard aucun engagement par le traité de trêve frauduleux que ce Prince avoit fait avec lui , il déclaroit

la guerre à Jean fils de Basile grand - duc de Moscovie. Ensuite , pour montrer qu'il ne demandoit ni la ruine , ni le sang des sujets de ce Prince , qu'il devoit ménager comme Chrétiens , il leur faisoit sçavoir , qu'autant qu'il seroit en lui , il auroit soin que tous ceux qui ne se trouveroient point dans les garnisons , ou les armes à la main contre lui , ne se ressentissent point des malheurs de cette guerre. Enfin il exhortoit ses troupes à se comporter avec courage dans cette expédition , en leur proposant d'un côté , la gloire qu'il y avoit à acquérir pour elles , & de l'autre , la faveur & les récompenses qu'elles devoient attendre de sa part.

HENRI  
III.  
1579.

De là ce Prince détacha Nicolas Radziwil & Christophle son fils , avec les troupes de Livonie ( 1 ) , & la cavalerie Hongroise commandée par Gaspard Bekes , pour aller investir Poloczko. Ensuite il décampa lui-même de Suire , suivi de Mieleczki qu'il avoit retenu auprès de lui , & marcha vers Dzisna. Comme il avoit à droite les forts de Krasne , de Susa , & de Turowla , où les Moscovites tenoient garnison , Mieleczki couvroit sa marche de ce côté là avec l'armée , dont l'avant-garde étoit commandée par Jean Sbarasi , tandis que le Prince tiroit sur la gauche. Arrivé à Dzisna , le Roi fit la revûe de l'armée Polonoise , & Mieleczki lui donna le plaisir de la voir rangée en bataille faire ses évolutions. Ce Prince fut charmé de ce spectacle , & en tira un augure favorable pour le succès de son expédition. Cependant les troupes de Lithuanie vinrent le joindre , aussi bien que les levées que Rosdrazowski & Wierzeyski avoient faites en Allemagne à la hâte , & sans en avoir reçu l'agrément. Ensuite le Roi finit l'affaire du duc de Curlande , quoique quelques-uns lui conseillassent de différer. Le Duc prêta serment de fidélité au Roi en qualité de son Vassal ; & à l'égard de la juridiction qu'il avoit sur ses sujets , il fut réglé que de là ils pourroient en appeler au tribunal que Bathory avoit dessein d'établir en Livonie , au cas qu'il rentrât en possession du reste de cette province.

Cependant le Czar étoit parti pour Pleskow , & avoit envoyé devant lui une partie de son armée en Livonie. Ces troupes ayant passé la Duine à la hâte à Kockenhaus , taillèrent

( 1 ) Il y a dans l'Original *Lithuanicis copiis* , on doit lire *Livonicis copiis*.

**HENRI**  
**III.**  
1579.

en pièces les gardes Polonoises , ravagèrent le territoire de Seelborg qui appartenoit au duc de Curlande , & celui de Birson qui étoit à Christophle Radziwil ; & repassèrent avec la même diligence au delà de cette rivière. Le roi de Pologne de son côté donna ordre à Jean Talvozki gouverneur de Samogitie , d'entrer en Livonie ; & à Philon Kmita gouverneur d'Orsa , de s'avancer vers le Nieper , pour arrêter les courses des ennemis.

Prise de Poloczko par les Polonois.

D'un autre côté le palatin de Vilna avoit déjà passé la Duine à Dzifna , sur le pont de bateaux construit à Kowno. De là s'avançant dans le pais , il fut quelque tems arrêté dans sa marche par les bois continuels qu'il rencontra , parce que les païsans avoient eu la négligence de laisser croître des arbres de toutes parts. Le Général Polonois y remédia en se faisant ouvrir un chemin à coups de hache au travers de ces forêts , par l'infanterie Hongroise , & arriva enfin à la vûe de Poloczko.

Cette ville avoit été autrefois gouvernée par des Ducs , qui en étoient Souverains. Un d'eux nommé Rocwold , qui vivoit vers l'an de J. C. 980. ou selon le calcul des Annales de Russie , l'an du monde 6488. ayant refusé de donner sa fille Rocmede en mariage à Ulodimir le Grand , ce Prince lui déclara la guerre , le dépoüilla de ses Etats , & le fit mourir avec deux fils qu'il avoit. Depuis ce tems-là Poloczko fut sous la domination des princes de Russie ; & lorsque leur race vint à s'éteindre , cette ville , aussi-bien que quelques autres places qui leur avoient appartenu , passa au pouvoir des Lithuaniens. Enfin lorsque Jagellon monta sur le trône de Pologne , le prince André son frère s'en étant rendu maître , elle fut réunie à cette Couronne , à qui elle obéit jusqu'à l'an 1563. qu'elle fut prise par Jean , Grand-Duc de Moscovie.

Poloczko est située dans un terrain également fertile & agréable , arrosé de plusieurs rivières , qui toutes portent bateau. Telle est la Duine , qui prend sa source en Moscovie proche de Tauropecz , & forme le port de Riga. Les plus considérables après celle-là sont la Drissa & l'Usviata , qui viennent de la Moscovie ; la Dzifna & l'Ula qui sortent de la Lithuanie ; & la Kaspla qui a sa source à Smolensko , & qui toutes vont se jeter dans la Duine. L'étendue de son territoire est

est de cinquante mille pas de longueur, & d'autant de largeur. Avant que la place eût été prise par les Moscovites, elle n'étoit composée que d'une forteresse, de la ville de Poloczko, ainsi nommée d'une rivière du même nom sur laquelle elle est située, & d'un Château appelé Jeseriscia. Ce Château bâti du côté de la Moscovie, au milieu d'un lac d'où sort le fleuve Obolia, n'a qu'une entrée si étroite, qu'à peine un homme seul peut y passer. Mais depuis que le Czar se fut rendu maître de Poloczko, il y fit ajouter de côté & d'autre, plusieurs forts où il mit des troupes, en partie pour fortifier les avenues de la place, & en partie pour assurer la liberté de la navigation. A ces forts Sigismond Auguste en opposa d'autres, celui de Dzifna bâti au confluent de la rivière qui porte ce nom, & de la Duine; Voronocz qu'il fit élever sur les bords de l'Usacza; & Lepel du côté de la Lithuanie, dans une Isle qui est au milieu d'un lac, que forme le fleuve qui porte ce nom.

Cette partie de la Lithuanie est arrosée par deux rivières, qui toutes deux portent bateau, & qui, quoique leurs sources ne soient pas à plus de cinq mille pas de distance, vont cependant se rendre dans deux mers fort éloignées. La première est le Lepel, qui se joignant à la rivière d'Ula, qui porte aussi bateau, se jette ensuite avec elle dans la Duine, & va de là se rendre à Riga dans la mer Baltique. L'autre s'appelle Bereznia, & prenant un cours tout opposé, elle va se jeter avec le Nieper dans la mer Noire. Ainsi comme ces deux rivières sont si voisines, il n'y auroit rien de plus aisé, si les païs par où elles passent étoient en bonne intelligence, que de transporter les marchandises de l'une à l'autre. On pourroit même sans beaucoup de dépense en faire la jonction & réunir par là le commerce de tout l'Occident & du Nord, avec celui de l'Orient.

C'étoit dans le terrain qu'arrosent toutes ces rivières, que le Czar avoit fait élever cinq forts; Sokol sur le grand chemin qui mène à Pleskow; Niscierda sur le lac qui porte ce nom, à trente mille pas de Zawolocze; Schitno sur le grand chemin de Luki; Kozian dans une espèce d'isle que forme la rivière d'Obolia vis-à-vis de celle d'Ula; & Uswiata sur la rivière qui porte ce nom, opposé à Witerpk & à Suras. Les

HENRI  
III.  
1579. Moscovites avoient aussi bâti en deçà de la Duine Turowla , à la source de la rivière de ce nom ; & Sufa , du côté de la Lithuanie , dans le lac d'où sort la Turowla.

Il y avoit encore un fort élevé par les Moscovites , appelé Krafne , que , sur le bruit de cette guerre , les Cosaques de Lithuanie ayant à leur tête François Suk , escaladèrent une nuit , & dont ils se rendirent maîtres. Ils firent une autre course au moment que les ennemis s'y attendoient le moins , & prirent avec le même succès Kozian , qu'ils rasèrent ensuite. Sur ces entrefaites , les troupes de Lithuanie & de Hongrie commandées par le palatin de Vilna , étant arrivées devant Poloczco , quelques détachemens allèrent en parti sur le chemin de Pleskow , & surprirent Schitno où ils mirent le feu. Le Roi lui-même , qui dans sa marche avoit sur sa gauche le fort de Sokol , appréhendait que les Moscovites n'y fissent passer des troupes de Pleskow , & que de là ils n'incommodassent son armée tandis qu'elle seroit occupée au siège de Poloczko , avoit pensé à s'en rendre maître. Mais il craignit que cette entreprise ne l'arrêtât plus longtems qu'il n'étoit nécessaire pour l'exécution de ses projets. Ainsi il abandonna ce dessein , & arriva devant Poloczko trois jours après son départ de Dziſna.

A son arrivée il eut un spectacle barbare , bien capable d'inspirer de l'horreur. Les Moscovites après avoir fait expirer dans les tourmens les prisonniers Polonois qu'ils retenoient depuis longtems dans les fers , les avoient attachés à des poutres qu'ils avoient jettées ensuite dans le courant de la Duine. Par là ils s'imaginoient répandre la terreur parmi leurs ennemis. Mais il en arriva tout autrement , & cette vûë ne servit qu'à animer les Polonois à la vengeance. Aussitôt après son arrivée le Roi accompagné de Jean Zamoski & de Gaspard Bekes , alla reconnoître la place , & délibéra ensuite de quel côté il feroit ses approches.

Poloczko étoit composé de deux citadelles , l'une située sur une hauteur , & qu'on nommoit la moyenne forteresse ; l'autre , que les Moscovites appelloient en leur langue , la forteresse de l'Arquebuse ; & de la ville nommée Sapolotta. La Duine couloit au Midi de la place. La rivière de Polota étoit à son Nord , & prenant son cours vers l'Orient , le long

des murs de la forteresse de l'Arquebuse , ensuite retournant vers le Nord , & arrosant le pied de la colline sur laquelle on avoit bâti l'autre citadelle qu'elle séparoit de la ville , elle alloit au Midi se jeter un peu plus loin dans la Duine. Ainsi la moyenne forteresse étoit bornée au Midi par la Duine , au Nord & à l'Orient , par la rivière de Polota & par la ville ; & à l'Occident , par l'autre citadelle. Elle contenoit tout le terrain de la colline sur laquelle elle étoit bâtie , & qui étoit escarpée de toutes parts. D'ailleurs elle étoit fortifiée de fossés profonds , d'un retranchement de murs & de bastions composés de plusieurs rangs de poutres fort grosses , liées fortement ensemble. La forteresse de l'Arquebuse , située dans un terrain incliné , communiquoit avec celle-ci par un pont , & au-dessous de ces deux citadelles étoit la ville , de forme triangulaire , défendue d'un côté par la Duine , de l'autre par la rivière de Polota , qui la séparoit de la moyenne forteresse ; & du troisième côté , par de bonnes tours & un fossé profond.

Le Roi étoit d'avis d'attaquer d'abord la moyenne forteresse , qui étoit le magasin des provisions & de toutes les munitions de guerre des ennemis , parce qu'il paroïssoit que quand on en seroit une fois le maître , l'autre citadelle ni la ville ne seroient pas en état de tenir longtems. D'un autre côté , Bekes prétendoit qu'on devoit commencer les attaques contre la ville , parce qu'on la rencontroit la première en suivant la Duine , & que sa prise faciliteroit beaucoup le logement des troupes pour faire le siège de la citadelle. Tandis qu'on délibéroit , les Allemans , sans attendre l'ordre , passèrent la rivière de la Polota , & allèrent camper sur la Duine contre la ville , & à l'opposite des deux forteresses. Cette démarche termina le différend. Le Roi appréhenda que la jalousie ne se mît entre les nations différentes dont son armée étoit composée , & n'y causât quelque tumulte. Ainsi il permit qu'on fit les attaques contre la ville.

Voici au reste l'ordre que l'armée Polonoise observa pendant ce siège. Les troupes de Hongrie campoient le long de la Duine du côté de Sapolotta , dans un lieu propre à recevoir toutes sortes de provisions , parce qu'on étoit maître du bas de la rivière sur laquelle on avoit même jetté un pont. Au-dessous d'elles , Nicolas Radziwil , & Christophle son

---

HENRI  
III.

1579.

~~HENRI~~  
HENRI  
III.  
1579.

fil, avec les troupes de Lithuanie, occupoient tout le terrain qui étoit en deçà de la Polota; & au delà de cette rivière, le Roi avoit choisi son quartier entr'elle & un certain lac. Le Sénat & tous les Grands de Pologne avoient là leurs logemens plus ou moins éloignés du Prince, à proportion qu'ils étoient plus ou moins élevés en puissance & en dignité. Ces trois camps particuliers étoient tous environnés d'artillerie, & formoient deux espèces de grandes rues, éloignées entr'elles d'une égale distance. Elles avoient aussi deux entrées, & le camp deux portes, où on mettoit de bons corps-de-garde avec leurs sentinelles. Enfin l'enceinte extérieure du camp général étoit fermée à la manière des Polonois, par des chariots attachés ensemble avec des chaînes, & par un retranchement qu'on avoit encore tiré pour plus grande sûreté. A l'égard des Allemans, ils avoient leur quartier au-dessus du camp, dans le terrain qu'ils avoient occupé d'abord, comme je l'ai dit, ils furent encore joints par cinq cens hommes de troupes choisies, que George Frideric duc de Prusse envoyoit à l'armée, & par Constantin fils du duc d'Ostrog, qui amena de la Podolie un corps de cavalerie.

Comme Bekes continuoit les attaques de la ville, les troupes qui en avoient la garde désespérant de pouvoir y tenir, après en avoir emporté tout ce qu'il y avoit de meilleurs effets, y mirent le feu, & se retirèrent dans la moyenne forteresse. La ville étant donc prise ou abandonnée par les ennemis, l'armée Polonoise avança ses travaux, & elle fut en cela admirablement servie par les Hongrois, qui étant plus accoutumés à la peine & à la fatigue, passoient le jour & la nuit dans la tranchée.

Bekes cependant battoit vivement la forteresse; mais son artillerie faisoit peu d'effet contre la place. Comme toutes ses défenses étoient de bois, au lieu de les ruiner, le boulet ne faisoit qu'un trou. Le Roi ordonna donc qu'on y mît le feu, & voulut qu'on se servît pour cela de la même invention qu'il avoit mise en usage pour brûler le fort maritime de Dantzick. Mais le succès ne fut pas le même. Le camp des assiégeans étant dans un terrain beaucoup plus bas que celui de la forteresse, leur canon qui tiroit de bas en haut, ne portoit que des coups inutiles, contre lesquels la colline

mettoit le bas des remparts à couvert. Ainsi la plûpart des boulets rouges ne donnoient que dans la terre ; & il n'y avoit que le haut des retranchemens qui y fût exposé. Outre cela il souffla un vent chaud qui amena des pluyes violentes ; en forte que l'incendie ne pouvoit pas faire de grands progrès. La rivière de Polota que l'infanterie passoit auparavant par tout à gué, étoit devenuë à peine guëable à la cavalerie ; & les eaux s'étoient si fort enflées, qu'elles avoient emporté tous les ponts, à l'exception d'un seul. C'étoit Jean Bornemissa qui l'avoit fait faire à la hâte avec des poutres & des pilotis qu'il avoit trouvés sur le lieu même, & il étoit au dessous d'un moulin qui le mettoit à couvert du canon de la forteresse.

Il fallut donc enfin en venir aux mains. Bekes que rien ne rebutoit, proposa à ses troupes de grimper au haut de la colline pour brûler la citadelle, & aller eux-mêmes porter le feu jusque dans ses fondemens, puisque le canon ne pouvoit y arriver. Ses ordres furent exécutés avec le plus grand courage. Les Polonois & les Lithuaniens assaillirent à l'envi la forteresse ; mais ils ne trouvèrent pas moins d'ardeur dans les assiégés à défendre la place. On se battit de part & d'autre avec la même vigueur & un égal acharnement ; les uns s'opiniâtrant à mettre le feu aux retranchemens, tandis que les autres faisoient les derniers efforts pour l'éteindre. La saison qui étoit alors fort pluvieuse, favorisoit encore les Moscovites, qui avoient la superstition de croire que c'étoit un effet de la protection du ciel, qui s'intéressoit à leur conservation. Les Polonois perdirent à cette attaque un brave Officier Hongrois, nommé Michel Vadasy.

Les pluyes au reste n'étoient pas le seul obstacle qui arrêta les progrès du siège. La disette étoit dans l'armée Polonoise ; & comme on étoit obligé de faire venir des vivres de fort loin, il y avoit longtems qu'ils commençoient à manquer au camp. Les chemins étoient si rompus, que les chevaux de charge ne pouvoient se tirer des bouës, & un grand nombre mouraient à la peine. D'ailleurs les garnisons que les Moscovites tenoient dans les places voisines, couroient continuellement le país, & empêchoient par conséquent, qu'on ne pût aller librement au fourrage. Aussi presque tous

---

HENRI  
III.  
1579.

les soldats étoient obligés de vivre de chair de cheval. Ce pendant cette disette générale n'avoit point rallenti l'ardeur des troupes. Les Hongrois sur-tout animés par l'exemple de Bekes leur Général, supportoient toutes ces incommodités avec un courage admirable. Aussi, quoiqu'il fût naturellement délicat, on ne le voyoit jamais s'éloigner du plus grand feu de l'attaque. C'étoit là qu'il prenoit ses repas & son sommeil. Il étoit toujours dans l'endroit où le peril paroïssoit le plus grand, & toujours aussi tranquille, que s'il n'y eût eu rien à craindre.

HENRI  
III.  
1579.

Cependant le Roi ayant exposé au Conseil de guerre l'état présent du siège, plusieurs étoient d'avis de mettre toute l'armée sous les armes, d'environner la place, & d'y donner un assaut général de toutes parts. Mais ce Prince s'opposa à ce dessein. On le regardoit comme une dernière ressource, & il y avoit à craindre que s'il ne réussissoit pas, on ne se crût épuisé, & qu'on ne pensât plus qu'à la retraite. Ainsi persuadé qu'il falloit tenter toute autre voie avant que d'en venir à cette extrémité, il choisit tout ce qu'il avoit de plus brave parmi ses troupes, sur-tout les Hongrois; & il leur proposa de retourner une seconde fois à l'attaque de la forteresse, d'y mettre le feu, & de ne point se retirer que l'incendie ne fût allumé. Il leur promit de grandes récompenses pour les engager à cette nouvelle tentative; & il eut le plaisir de les persuader. Ces troupes armées de torches & d'autres matières propres à prendre feu, qu'on avoit préparées auparavant pour l'exécution de ce dessein, s'avancerent avec un nouveau courage vers les murs de la place. Dans ce moment la fortune sembla abandonner le parti des ennemis, pour favoriser cette nouvelle entreprise des Polonois. La pluie cessa, & dès qu'on eut mis le feu dans les fondemens du rempart, il se communiqua en un instant à toute la partie inférieure. De là l'incendie s'étendit vers le reste du corps de la place, & ayant duré tout ce jour-là, malgré tous les efforts que firent les assiégés pour l'éteindre, ils s'imaginèrent qu'enfin le ciel les avoit abandonnés, & pensèrent à se rendre.

D'un autre côté le Roi voyant que l'incendie étoit devenu assez grand pour porter au loin sa lumière, il appréhenda que la lueur du feu ne fût un signal pour les ennemis, qui

s'étoient avancés jusqu'à Pleskow avec de nombreuses troupes, & qu'ils ne penlassent à secourir les assiégés. Cet accident étoit d'autant plus à craindre, qu'ils avoient détaché une partie de leur armée sous le commandement de Boritz de Seyn, & de Theodore Seremet, qui s'étoit déjà renduë à Sokol. Ainsi pour prévenir toute surprise, ce Prince fit mettre toutes ses troupes sous les armes, & l'armée alla camper en bataille hors de ses retranchemens. Lui-même suivi de toute sa Cour passa la Polota, & s'avança du côté de Sokol, ne laissant dans le camp que le nombre de troupes qui étoit nécessaire pour le garder.

Sur ces entrefaites, dix des assiégés se laissèrent couler du haut de leurs murs, pour venir traiter de leur capitulation avec ce Prince. Mais les troupes Hongroises qui partageoient déjà par avance une si riche proie, appréhendant de perdre, si la place se rendoit, le fruit de tant de travaux, les massacrèrent comme des déserteurs, afin de faire perdre aux autres l'espérance d'obtenir aucun quartier. En même tems, comme il paroissoit dangereux de monter sur la brèche à cause du ravage que le feu avoit fait, on remit l'attaque au lendemain. Mais les Hongrois attirés par l'espérance du butin, n'étoient pas en état d'attendre ce terme. Sans se mettre en peine de prendre l'ordre de leurs Commandans, ils se jetèrent au travers des flammes, & à demi-brûlés pénétrèrent jusque dans la forteresse. Là ils furent arrêtés par les Moscovites, qui avoient tiré en dedans un retranchement dont les flancs étoient bien garnis d'artillerie. Quelques Polonois accoururent à leur secours; le Roi lui-même se rendit dans ce endroit, & courut en cette occasion risque de la vie, aussi bien que Zamoski qui l'accompagnoit. Mais il fallut enfin céder, & les assiégeans furent obligés de se retirer en désordre, quelques efforts que fit le Roi, qui vouloit empêcher que le mouvement excité parmi les troupes par l'entreprise téméraire des Hongrois, n'eût des suites plus fâcheuses.

La présence du Prince arrêta le désordre; mais cet accident changea beaucoup la face des affaires. Les Moscovites qui ne pensoient auparavant qu'à se rendre, reprirent cœur à ce nouveau succès. Ils fortifièrent les endroits que le feu avoit endommagés, réparèrent les flancs de leurs bastions,

---

HENRI  
III.

I 579

& se disposèrent à faire de nouveau une vigoureuse résistance. Les Polonois au contraire s'amusoient à s'accuser les uns les autres du malheur qui étoit arrivé, & paroissoient plus disposés à se mutiner qu'à retourner encore une fois à la charge.

HENRI  
 III.  
 1579.

Enfin la valeur des Hongrois répara le mauvais succès dont ils avoient été la cause. Ces braves gens ayant fait un nouvel effort, emportèrent l'épée à la main un endroit de la colline, sur lequel les Moscovites avoient cependant fait un logement; & de-là ils poussèrent leurs travaux le long de la hauteur. Ils avoient à leur tête un noble Hongrois, nommé Pierre Raski. Animés par son exemple, ils allèrent une seconde fois porter le feu au pied du bastion qu'ils avoient déjà attaqué. L'incendie dura toute la nuit; & le matin non seulement les flammes avoient ruiné le flanc de cet ouvrage qu'on avoit réparé; mais même le retranchement que les assiégés avoient tiré en dedans, étoit exposé à découvert au canon des Polonois, en sorte qu'il n'étoit pas possible de le défendre. Ainsi la place se rendit enfin le 30. d'Août (1), à condition qu'on laisseroit la vie sauve à la garnison, & que chaque soldat sortiroit avec un habit.

Cyprien Evêque de cette ville, & les Commandans des troupes Moscovites, s'étoient d'abord opposés à cette résolution, plutôt dans la crainte de se voir exposés à la colère du Czar, que par aucune appréhension qu'ils eussent de recevoir quelque mauvais traitement des Polonois. Ils avoient même pris une résolution de désespérés: c'étoit de mettre le feu aux poudres, & de s'ensevelir, eux, & tous ceux qui étoient dans la forteresse, dans les ruines de la place. Mais la garnison les empêcha d'exécuter leur dessein. Enfin, comme ils s'obstinèrent à ne pas vouloir souscrire à la capitulation, ils se retirèrent dans Sainte Sophie, résolus de n'en point sortir qu'on ne vînt les en arracher. Le Roi retint les députés avec qui la capitulation avoit été conclüe, & envoya chercher l'Evêque & les Seigneurs Moscovites. Ils parurent devant ce Prince, qu'ils saluèrent à la mode de leurs pais, prosternés le visage contre terre; & on en confia la garde à Laurent Woine,

(1) Pour concilier cette date avec | falloit lire : III. Kal. VIIbr. au lieu de celles qui suivent, nous avons cru qu'il | III. Kal. VIIIbr.

Grand Trésorier de Lithuanie. Ensuite le Roi envoya un détachement de Hongrois & de Polonois, pour prendre possession de la forteresse; & il se dispoſoit, après avoir rendu à Dieu de ſolemnelles actions de grâces, à y faire lui-même ſon entrée le lendemain; mais l'infection qui ſortoît des cadavres dont elle étoit remplie l'en empêcha, & il fallut la nétoyer auparavant.

---

HENRI  
III.  
1579.

Heidenſtein, qui nous a donné une relation fort exacte de cette guerre, rapporte qu'on y trouva le cadavre de deux Allemans, que les ennemis avoient traités d'une manière bien barbare. Les Moscovites les avoient mis d'abord juſqu'aux cuiſſes dans une chaudière d'eau bouillante, & les avoient ainſi brûlés à petit feu. Ensuite leur ayant paſſé une corde dans les tendons des deux bras, ils leur avoient lié les mains derrière le dos; & dans cet état ils avoient déchiqueté en long, en forme de cuiraffe, le ventre, & tout le reſte du corps de ces malheureux.

Ce ſpectacle remplit de rage les vainqueurs, qui à cette vuë ne reſpiroient que la vengeance. Mais le Prince, perſuadé que rien ne pouvoit le diſpenſer de tenir la parole royale qu'il avoit donnée, arrêta l'effet de leur reſſentiment; ainſi il laiſſa la vie aux vaincus. Il leur donna même le choix, ou de paſſer à ſon ſervice, ou de retourner en Moſcovie. Il leur assigna pour cela deux endroits différens, où chacun devoit ſe rendre, ſelon le parti qu'il voudroit prendre; & permit aux uns & aux autres de diſpoſer librement de leurs perſonnes & de leurs effets. Mais il ſe trouva peu de perſonnes dans la garniſon qui paſſaſſent du côté des Polonois; & la plûpart choiſirent de retourner dans leur patrie, & de continuer à ſervir leur Prince. Preuve bien marquée de leur attachement pour l'un & pour l'autre, puiſqu'il n'y avoit perſonne parmi eux qui ne fût perſuadé, que de repaſſer en Moſcovie, c'étoit aller chercher la mort la plus cruelle. Cependant, ſoit que le Czar fût perſuadé qu'ils ne s'étoient rendus que parce qu'ils ne pouvoient faire autrement, ſoit que l'adverſité, en abaiffant ſa fierté, eût auſſi adouci ſa férocité naturelle, il ne leur fit aucun mauvais traitement. Seulement il les diſperſa dans les garniſons voiſines de Luki, de Zawolocze, d'Uſwiata, & de Newel, afin de leur donner occaſion d'effacer par leur

bravoure la honte d'avoir rendu Poloczko.

HENRI  
III.  
1579.

Le roi de Pologne se fit en cette occasion beaucoup d'honneur parmi les Moscovites, par sa fidélité à garder sa parole, & par la douceur & la clémence dont il usa envers eux. Plus ces vertus étoient inconnues à ces peuples, toujours soumis à un esclavage rigoureux, plus elles leur paroissent admirables dans un Prince ennemi. Il ne se trouva pas à beaucoup près tant de richesses qu'on le croyoit dans la forteresse. Les troupes profitèrent de presque tout ce qu'il y avoit, à l'exception d'une bibliothèque très-remplie de livres Grecs, traduits en Esclavon par Methodius & Constantin, si l'on en croit les annales de Russie. La plupart étoient des ouvrages des Peres de l'Eglise Grecque. L'usage n'est point parmi eux, que leurs Prêtres fassent au peuple des instructions de leur propre invention. Ils se contentent de reciter quelque homélie des Pères Grecs traduite en langue vulgaire; soit que, comme ils sont fort ignorans, ils se défient de leurs propres lumières; soit qu'on leur ait prescrit ces bornes, de peur qu'emportés par la curiosité naturelle à l'esprit humain, en voulant trouver du nouveau, ils ne s'éloignassent de l'antiquité, & ne s'écartassent par conséquent de la vérité. On dit que c'est aussi pour empêcher que les prédicateurs, s'il leur étoit permis de faire des discours à leur fantaisie, ne prissent la liberté de parler contre le Prince & les Magistrats, désordre que le mauvais exemple n'a que trop autorisé parmi nous.

Après la prise de Poloczko, le Roi, qui pensoit à rétablir l'ordre dans la Province, commença par la Religion. Il y avoit dans la forteresse une Eglise assez grande, bâtie de pierres de taille, & même magnifique pour le lieu. Elle étoit desservie par des Chrétiens du rit Grec, dont le droit étoit fondé sur une possession fort ancienne. Le Roi l'accorda à l'Evêque Rusien du même Rit, qui tenoit auparavant son siège à Witepsk, & qui dès-lors prenoit le titre de cette Eglise. Un des principaux motifs qui l'y engagèrent, fut que comme il avoit dessein de porter la guerre en Moscovie, loin de la Pologne, ce Prince éclairé, qui sçavoit combien la Religion a de force pour déterminer les esprits, appréhenda que l'attachement à leur Religion n'empêchât les Moscovites de se rendre à lui, s'ils pouvoient s'imaginer qu'il les forceroit à l'abandonner. Il

en se bâtir une autre pour les Catholiques Romains, & lui assigna des revenus. Ce furent les Jésuites qu'il nomma pour la desservir. Ce Prince les protegeoit fort ; & il espéroit que par le moyen de ces Pères, on pourroit reformer beaucoup d'abus qui s'étoient introduits parmi ces peuples mal instruits dans la croyance & dans les mœurs. Il avoit en vûë sur-tout d'arrêter la débauche des femmes, vice très-commun dans le païs, même parmi les habitans de la campagne. Ensuite il ordonna qu'on rasât les travaux qu'on avoit élevés pour le siège, qu'on comblât les tranchées, & qu'on réparât les fortifications de la place ; & il assigna certains revenus pour fournir à cette dépense. Ensuite il nomma des Commandans, & rétablit enfin un Palatinat à Poloczko, au lieu que quelque tems avant que cette ville fût prise par les Moscovites, elle n'étoit gouvernée, comme Kiovie, que par des Lieutenans pour le Roi.

Tel fut l'ordre que mit Bathory dans sa nouvelle conquête. Cependant à peine l'armée royale se vit en état de respirer un moment, sans avoir pour lors d'ennemis étrangers à combattre, qu'elle pensa tourner ses propres armes contr'elle-même. La discorde se mit entre les Hongrois & les Polonois. Ceux-ci se plaignoient que les autres n'avoient pour eux que du mépris ; & ils étoient sur le point d'en venir aux mains, lorsque le Roi, par une gratification qu'il leur fit, appaisa ce différend. Mais la division se mit parmi les chefs mêmes ; & cette affaire pouvoit avoir des suites beaucoup plus fâcheuses. Mieleczki général des troupes de Pologne, quoiqu'il fût intime ami de Radziwil, qui étoit à la tête de celles de Lithuanie, ne le voyoit plus de si bon œil depuis qu'il partageoit avec lui le commandement ; il avoit de même conçu une animosité secrète contre Zamoski, qui à son avis ne l'appuyoit pas assez dans l'exercice de sa charge ; enfin il n'avoit pas moins de jalousie contre Bekes ; & il ne voyoit qu'à regret cet étranger lui disputer la gloire que la dignité de Généralissime, qui lui avoit été confiée, sembloit devoir lui assurer.

Bekes étoit né en Transylvanie, & avoit d'abord été élevé dans la maison d'un Seigneur de cette Province, nommé Petrovith. Dans la suite il devint si agréable à Jean Sigismond,

HENRI  
 III.  
 1579.

Prince de Transilvanie, qu'étant mort sans laisser d'enfans ; il ne craignit pas de le nommer pour son successeur. Cependant Batthory lui fut préféré par les Etats de la province ; & ce fut entr'eux l'origine d'une inimitié mortelle. Comme Bekes cherchoit à brouiller dans l'Etat, Batthory l'avoit dépouillé de quelques petites places qu'il possédoit. Bekes outré avoit eu recours à l'empereur Maximilien. Il avoit levé quelques troupes dans l'Empire, & s'étoit mis en tête de détrôner son rival. Mais ayant été battu, il avoit été obligé d'aller une seconde fois chercher un asyle en Allemagne. Dans la suite voyant que Batthory avoit été élu roi de Pologne, & qu'il avoit mérité par sa valeur de monter sur un trône qui le mettoit au dessus de tous ses envieux, il mit bas toute jalousie & toute animosité ; & comme il connoissoit la grandeur d'ame de ce Prince, il le choisit pour mettre en lui toute sa confiance, & voulut ne tenir que de lui sa grandeur & sa fortune. Dans cette espérance il lui offrit ses hommages & ses services ; & il ne fut pas trompé. Le roi de Pologne, qui connoissoit de son côté tout le mérite de Bekes, non seulement oublia tous les sujets de mécontentement qu'il pouvoit lui avoir donnés ; mais après l'avoir reçu avec bonté, il le combla de biens & d'honneurs. Or c'est ce qui chagrinoit les Polonois.

Progrès des  
 Polonois en  
 Livonie.

Le Roi, qui sentit que l'oïfiveté étoit la source de leurs remuemens, résolut de les occuper pour les contenir dans le devoir. Ainsi il les commanda pour aller reprendre les forts bâtis aux environs de Poloczko, où les ennemis avoient encore garnison. Mieleczki partit à la tête de l'infanterie Polonoise & Allemande pour aller assiéger Sokol. Martin Kurtz suivi d'un corps de Cosaques, & de Constantin Lucompzki, étoit en marche pour se rendre devant Turowla, lorsque la garnison voyant l'incendie de Poloczko éteint, & conjecturant de-là que la forteresse s'étoit rendue, abandonna la place sans attendre l'ordre de ses Officiers. Pour Susa, on résolut d'en remettre le siège à une autre occasion. Cependant on conduisit l'artillerie par la Duine jusqu'à Drissa, place bâtie sur la rivière qui porte ce nom, d'où elle fut transportée par terre devant Sokol. En même-tems les troupes commandées par Mieleczki passèrent la rivivière de Drissa sur un pont que Nicolas Urovecz avoit fait jetter dessus.

Cependant Jean Sbarazi Palatin de Braſlaw paſſa la rivière à la tête d'une partie de la cavalerie , & alla ſe mettre en embuſcade vers Pleskow , pour arrêter les courſes du Czar de ce côté-là. Mais ce Prince ſe contenta de faire montre de ſon armée , compoſée de nations différentes , comme des peuples de Kazan & d'Aſtracan , qu'il avoit ſubjugués depuis peu. Il les cita toutes avec emphafe les unes après les autres , chacune par leur nom. Du reſte il ne ſe donna pas même la peine de former un camp ; il dreſſa ſeulement des tentes , & toutes ſes entrepriſes ſe bornèrent là.

Drobroſſowski commandoit l'artillerie. Il fit tirer trois boulets rouges dans la place , ſeulement pour éprouver quels effets ils produiroient. Deux mirent le feu dans les endroits où ils donnèrent , & furent éteints par les aſſiégés : mais le troiſième , qui donna dans le pied du retranchement , n'ayant point été apperçû , ces murs , qui n'étoient bâtis que de ſapin & de bois ſec , parurent en feu en un inſtant. A cette vûë Mieleczki fit ſonner la charge , comme s'il eût été prêt de donner un aſſaut à la place. Ce ſpectacle jetta la conſternation parmi les Moſcovites. Frappés ſeulement du danger preſent , & n'étant pas en état d'arrêter l'incendie , ils abandonnèrent le fort avec précipitation , & fortirent de toutes parts. Seremet ayant pris le chemin de Pleskow avec une partie de la cavalerie , tomba dans l'embuſcade que Sbarazi avoit tenduë : d'un autre côté Boritz de Seyn alla donner dans les Allemans. Ceux-ci , qui ne reſpiroient que la vengeance , & que le ſouvenir du traitement barbare que leurs camarades avoient éprouvé à Poloczko rendoit furieux , le maſſacrèrent avec les Palatins André Paleczki , Michel Lyque , & Baſile Crivoborski. Ceux qui étoient reſtés dans le fort demandoient quartier , lorſque les Allemans ſe jettèrent ſur eux l'épée à la main , & en firent un carnage horrible. A cette vûë la frayeur des Moſcovites ſe tourna en deſeſpoir ; ils abatirent la herſe , & maſſacrèrent environ cinq cens Allemans qui étoient entrés dans le fort , avant que Rozdrazowski & Wierzeyski euſſent pû enfoncer la porte pour venir à leur ſecours. Alors leurs camarades devenus encore plus furieux qu'auparavant , donnèrent ſur ces malheureux avec rage , & tuèrent ſans quartier tout ce qui ſe préſenta devant eux. Pluſieurs ſe

---

HENRI  
III.  
1579.

**HENRI III.**  
1579.  
jettèrent au milieu des flâmes, où ils furent consumés. La fureur des vainqueurs s'étendit jusque sur les morts; comme la plupart étoient fort gras, les vivandières Allemandes les ouvroient pour en tirer la graisse, & en faire un remede pour guerir les playes, ce qu'elles firent même au corps du général Seyn. Aussi le Czar ne manqua-t'il pas dans la suite d'en faire des reproches au roi de Pologne dans une lettre qu'il lui écrivit. On fit un grand butin dans cette place, & le soldat s'y enrichit; après quoi Mieleczki suivi de l'armée victorieuse revint trouver le Roi.

Ce Prince partit de Poloczko, & se rendit à Dzifna. Là il donna audience aux ambassadeurs d'Adolfe duc d'Holstein, & de Henri Grand Maître de l'Ordre Teutonique, qu'il renvoya attendre sa réponse à Vilna. A son avènement à la Couronne, Batthory avoit eu tant d'affaires, qu'il ne paroissoit pas alors qu'elles lui permissent de se mettre en campagne assez à tems pour empêcher le Czar de se rendre absolument le maître de la Livonie. Dans ces circonstances Radziwil Palatin de Vilna, qui voyoit qu'on faisoit la guerre depuis tant d'années dans cette province, qu'elle couïtoit beaucoup à l'Etat, & qu'on n'en retiroit aucun fruit, avoit persuadé à Adolfe de demander au Roi, qu'il la lui cédât, à condition de la tenir de lui comme un fief de la Couronne, promettant de la défendre à ses frais contre tous les efforts du Moscovite. A l'exemple de Radziwil, Jean Chodkewitz, qui venoit de mourir, avoit donné le même conseil à Henri. Dans la suite Batthory examina leurs raisons dans la diète de Varsovie; & leur ayant demandé, pour fournir aux frais de cette guerre, quel argent à emprunter, qu'ils lui refusèrent, il prit ce prétexte pour éluder leurs demandes.

Cependant ce Prince s'étant embarqué sur la Duine à Dzifna, descendit cette rivière, dont la navigation lui parut fort agréable, & vint à Drwka; de-là il prit sa route par terre, passa à Braflaw, & se rendit à Vilna en Lithuanie. Il y trouva André Caligaro Nonce du Pape, & beaucoup de Noblesse qui y étoit venuë pour le complimenter. Toute la ville sortit au devant de lui pour le féliciter de sa victoire; & on fit des prières publiques pour demander à Dieu, que comme il avoit eu la bonté de les délivrer d'un grand fardeau par la

prise de Poloczko, il daignât encore achever d'affûrer leur tranquillité, en enlevant Kockenhaus à leurs ennemis.

D'un autre côté le Czar ayant appris la perte de Poloczko, & le carnage que les Polonois avoient fait de la garnison de Sokol, quitta Pleskow, & se retira dans le fond de la Moscovie. Avant son départ il écrivit aux troupes qui étoient dans Sufa, commandées par Pierre fils de Théodore Palatin de Colicski, que puisque les ennemis s'étoient rendus maîtres de toutes les places voisines, & que par conséquent elles ne pouvoient plus être secouruës, elles prissent de bonne heure leurs mesures; que cependant elles eussent soin d'enclouer le canon auparavant, & d'enterrer les images avec les vases sacrés, de peur qu'ils ne fussent exposés à la profanation des barbares; car c'est le nom que ces Princes donnent à toutes les autres nations. Comme il avoit envoyé plusieurs exemplaires de cette lettre, il en tomba une copie entre les mains de Mieleczki. Ce général ne laissa pas échapper une si belle occasion. Il marcha aussitôt de ce côté là; & ayant sommé la garnison de se rendre, elle obéit, & lui livra la place avec tout le canon qui étoit dedans le 6. d'Octobre, après avoir stipulé qu'on lui laisseroit la vie sauve, & un habit à chaque soldat.

Après cela Mieleczki partagea son armée en trois corps & la mit en quartier d'hyver. Cependant il chargea Constantin duc d'Ostrog de faire des courtes avec ses troupes dans le pais ennemi. Aussitôt le Duc, accompagné de Michel Wisnovecz, passa le Nieper, courut toute la Severie, & fit le dégât jusqu'aux portes de Starodub, & dans tous les environs. En même tems Philon Kmita, gouverneur d'Orsa, après avoir fait un grand butin, s'avança jusqu'à Smolensko, brûla deux mille villages; & ne laissa dans tout le pais que le sol qu'il ne pouvoit enlever.

Cependant le Roi, qui pensoit à se disposer à la guerre pour l'anne suivante, se trouvant à Braslaw le 27. de Septembre, avoit convoqué la diète à Varsovie pour le 23. de Novembre suivant. Ce fut-là qu'il partagea entre les Seigneurs de sa Cour les charges & les emplois, vacans par la mort de Jean Chodkewitz, & parce que les Radziwils, qui étoient de Lithuanie, profitèrent le plus de cette dépouille, ce fut un

HENRI

III.

1579.

HENRI  
III.  
1579.

objet de mécontentement pour les Polonois, tant la jalousie étoit encore forte entre ces deux Nations, quoique toutes deux soumises au même empire. De Braflaw, le Prince se rendit par Vilna à Grodno, où il prit pendant quelque tems le plaisir de la chasse. Ce divertissement & la joye des derniers succès furent un peu troublés par la mort de Gaspard Bekes, dont je viens de parler, qui arriva dans ce tems-là. Il laissa une femme & deux fils encore fort jeunes, qu'il recommanda en mourant au Roi & à Zamoski.

Enfin on fit l'ouverture de la diète, & comme le Roi apprit qu'on parloit beaucoup de lui de façon à lui faire une espèce de crime de bien des choses, il aima mieux entreprendre de se justifier sur ce qu'on trouvoit à reprendre dans sa conduite, que de laisser fortifier ces bruits en les dissimulant mal-à-propos. Il y avoit beaucoup de mécontents. Ceux dont les plus grandes libéralités du Roi n'étoient pas capables de remplir l'avidité; d'autres, qui parce qu'ils avoient donné leur voix à son élection, croyoient que c'étoit leur faire une injustice, que de ne pas les élever aux dignités de l'Etat; quelques-uns, qui trouvoient mauvais, qu'il n'y eût d'emplois que pour Mieleczki, Zamoski & les Radziwils; tous ces gens étoient de ce nombre, & comme ils vivoient dans un Etat, où chacun a la liberté de dire tout ce qu'il pense, le Roi ne pouvoit dire un parole, ni faire aucune démarche, qu'ils n'interprétassent mal. Ainsi lorsque d'abord ce Prince passa à Leopold dans la Russie, ils firent courir le bruit, qu'il étoit dégoûté de la Pologne, & qu'il emportoit avec lui le trésor du roi Sigismond-Auguste, dans le dessein de se retirer en Transylvanie. Quand ensuite il marqua le rendez-vous des troupes à Suire, ils publièrent qu'il ne pensoit à rien moins qu'à faire la guerre; qu'en effet il en étoit incapable, & qu'il ne songeoit qu'à les amuser, pour avoir un prétexte d'amasser de l'argent & de lever de nouveaux impôts. Ils allèrent même plus loin. Ils fondèrent les sentimens de la Reine, en lui faisant entendre que ce Prince la méprisoit à cause de son âge, qu'il pensoit à s'en faire séparer, & que c'étoit pour cela qu'il avoit député à Rome Pierre Volski évêque de Plosko. Ils ajoûtoient, qu'il n'avoit point du tout rempli les conditions qu'il avoit fait serment d'exécuter lorsqu'il

lorsqu'il étoit monté sur le trône ; qu'il donnoit tous les emplois à des étrangers , & qu'il n'avoit point observé les formalités prescrites par les loix du Royaume , en recevant l'hommage du duc de Curlande. Au reste toutes ces plaintes ne tendoient qu'à empêcher qu'on n'accordât aucun subside au Roi , & à le mettre par-là hors d'état de continuer la guerre.

Zamoski jugea donc , qu'il étoit à propos de prévenir d'abord ces commencemens de troubles. Ainsi dès le premier jour qu'on traita du gouvernement dans la diète , il fit un discours très-éloquent , où il représenta sous un point de vûë magnifique les avantages qu'on avoit remportés sur les ennemis dans la dernière campagne , & prouva par des raisonnemens solides , la nécessité de continuer cette guerre , avant que le Czar eût eu le tems de se reconnoître , & de réparer les pertes qu'il avoit faites. Ensuite il exhorta tous les membres de la diète , à prendre hautement en main dans une circonstance si délicate les intérêts de l'Etat ; en leur représentant , que s'ils tenoient cette conduite , ils trouveroient pour le présent leur consolation dans le témoignage de leur conscience & dans les bienfaits d'un Roi libéral , & que la gloire en seroit le fruit dans la suite. Enfin il ajoûta que sous un Prince aussi juste que celui qui les gouvernoit , les récompenses n'étoient que pour le mérite & les vrais services , & qu'il n'y avoit rien à espérer pour les mécontents & les brotiillons. Tout le monde comprit , que Zamoski n'avoit parlé de la sorte , que de concert avec le Roi. Ainsi ce discours fit qu'on fut plus retenu dans la suite , & on entendit moins murmurer.

Cependant ce Prince voulut encore se justifier lui-même au sujet des plaintes qu'il sçavoit qu'on avoit répandues contre lui dans le public. Le tems avoit déjà assez réfuté tout ce qu'on avoit osé publier sur son voyage à Leopold , sur ses desseins en assemblant l'armée à Suire , & sur plusieurs autres sujets. On sçavoit de même , qu'il avoit sacrifié ses propres revenus pour subvenir aux frais de cette guerre , & qu'il n'avoit point eu d'autres intérêts que ceux de l'Etat. Il s'arrêta donc principalement à montrer l'injustice de ceux qui l'accusoient d'avoir diminué le pouvoir & l'autorité du

**HENRI**  
**III.**  
 1579.

Généralissime, & de n'avoir mis que des étrangers dans les emplois, parce qu'il vit bien que par-là on vouloit parler de ce qu'il avoit fait pour Bekes. Il représenta donc à la diète : Que lorsqu'il avoit mis ce brave homme à la tête des troupes de Hongrie, il n'avoit point entendu par-là, qu'il pût rien entreprendre de son chef : Qu'au contraire son intention avoit toujours été, qu'il fût soumis au Général Polonois, & qu'il ne lui avoit donné cet emploi que pour servir à porter aux Hongrois les ordres du Généralissime : Qu'au reste il avoit été nécessaire pour cette guerre de se servir des troupes étrangères, & sur-tout de l'infanterie, parce que le Royaume qui pouvoit fournir une cavalerie des plus nombreuses de tous les Etats de l'Europe, n'étoit pas également puissant en gens de pied : Qu'après avoir long-tems délibéré dans le Sénat sur ce sujet, tous les avis s'étoient enfin réunis à dire, que rien n'empêchoit qu'on n'implorât le secours des forces étrangères : Qu'en effet il étoit du devoir d'un Prince sage, de ne pas s'obstiner à vouloir acheter au prix du sang de ses sujets, ce qu'il pouvoit acquérir aux dépens des étrangers ; que c'étoit par-là que les plus grands Empires s'étoient formés, & que plusieurs familles distinguées s'étoient établies dans le Royaume ; par exemple, la famille des Tarnow, une des plus illustres de la Pologne, dont les premières souches étoient étrangères. Ces raisons arrêterent les murmures, & comme il n'y avoit personne qui osât nier qu'on n'eût besoin d'infanterie étrangère, on n'entendit plus de plaintes à ce sujet. Ce Prince fit voir ensuite, qu'à l'égard du prince de Curlande, il ne s'étoit écarté en rien des loix du Royaume & des usages reçus par ses Prédécesseurs. Enfin il se justifia publiquement des bruits désavantageux qu'on avoit fait courir au sujet de la députation de l'évêque de Plosko, & en montra le peu de fondement. Ainsi tout d'une commune voix il fut arrêté, qu'on continueroit au Roi le subside ordinaire. Seulement pour prévenir la prescription, on ajoûta, qu'il ne feroit la guerre que par ses Lieutenans. Mais ce Prince, dont le grand cœur s'indignoit des bornes qu'on lui prescrivait, prouva par bien des raisons qu'il étoit à propos pour les intérêts de sa gloire, qu'il se trouvât en personne à la tête des armées ; que sa présence y étoit même nécessaire,

pour animer tant de Nations , arrêter les jalousies qui pouvoient naître entr'elles , & entretenir l'union parmi les Généraux qui les commandoient.

Sur la fin de la diète on apprit la nouvelle de la prise de Niscerda , qui venoit d'être livrée aux Polonois par un païfan , nommé Coffon. C'étoit un homme , qui à une force extraordinaire joignoit un courage bien supérieur à sa naissance. Il avoit été d'abord transporté en Moscovie avec les autres habitans de Poloczko , lorsque le Czar s'étoit rendu maître de cette place. Dans la suite , on crut que le tems lui avoit fait oublier ses anciens Maîtres , & on lui permit de retourner dans son païs avec ses fils. Ainsi lorsqu'il apprit que le roi de Pologne avoit repris cette place , il songea à mériter par quelque service de rentrer sous les loix de son premier Souverain. Dans cette vûë , il persuada aux Cosaques de Poloczko d'aller attaquer Niscerda , les assurant que la place n'étoit pas en état de faire résistance , parce qu'on n'en avoit pas encore achevé les fortifications , & qu'ils l'emporteroient aisément. L'événement justifia ses promesses. Cependant Coffon , qui ne laissoit pas de vivre au milieu des Moscovites , parce qu'ils n'imaginoient pas que l'arrivée des Cosaques fût son ouvrage , voulut aussi les engager à se rendre maîtres de la même façon de Zawolocze. Mais son intrigue ayant été découverte , le succès de cette nouvelle tentative fut différent , & il fut puni lui-même d'être resté trop long-tems au pouvoir des ennemis. Ils l'empallèrent avec deux de ses fils à la vûë du fort.

Telle étoit la face des affaires de l'Orient & du Nord. Cependant l'Occident n'étoit pas plus tranquille ; & le sort de la couronne de Portugal , prête de passer dans une famille étrangère , tenoit en suspens l'Espagne , & toutes les Nations voisines.

L'ouverture des Etats se fit le premier jour d'Avril , & Henri s'y rendit en habit de Cardinal , portant le sceptre , accompagné du duc de Bragance & suivi d'un nombreux cortège. Le Roi prit place sur un trône qui lui avoit été préparé sous un dais. Ensuite le licentié Alphonse de Castelblanco ayant reçu ordre de sa Majesté de porter la parole aux Etats ; il fit un discours , où il poussa la flaterie jusqu'à se

HENRI  
III.

1579.

Affaires de  
Portugal.

Etats de  
Lisbonne.

**HENRI III.**  
1579. rendre ridicule, & même jusqu'à l'impiété. Car après avoir déploré les malheurs passés, & fait l'éloge de la charité, de la justice & de la clémence du Prince, qu'il compara au Roi des Cieux, comme s'il se fût sacrifié lui-même pour le salut de son peuple, il osa mettre l'assemblée des Etats en parallèle avec les Conciles généraux, & eut l'impudence d'assurer, que par conséquent elle avoit la même infailibilité. Il exposa ensuite le sujet qui les rassembloit, & il les exhorta à travailler de concert, suivant la coutume de leurs ancêtres, à procurer le bien de l'Etat.

Les avis furent d'abord partagés. Quelques-uns pour prévenir les troubles, dont on étoit menacé, prétendoient qu'il falloit sans délai procéder incessamment à régler ce qui regardoit la succession à la Couronne. D'autres au contraire étoient d'avis qu'on n'allât pas si vite dans une affaire de cette conséquence. Ils vouloient donc qu'on procédât par les règles du Droit, qu'on citât d'abord les Prétendants, qu'on écoutât leurs raisons, qu'on examinât mûrement sur quoi ils fondoient leurs prétentions, & qu'on ne prononçât qu'après avoir observé toutes les formalités nécessaires. D'autres, qui voyoient bien qu'il faudroit beaucoup de tems pour instruire un procès de cette conséquence, & que cependant il pourroit arriver quelqu'accident au Roi, soutenoient qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr de pourvoir à la tranquillité de l'Etat, que de nommer dès-lors quelques personnes pour gouverner le Royaume, en cas que le Prince vînt à manquer. Enfin il y en avoit qui n'aimoient que le trouble, & qui pour cette raison auroient été ravis qu'on n'eût pris aucunes mesures ni aucun arrangement.

Entre ces différens avis, le Roi prit un milieu, ce fut de ne rien décider pour lors au sujet de son successeur, de citer les Prétendants à comparoître, & d'écouter leurs raisons, & cependant de nommer des Gouverneurs. Conformément à cette résolution, les Etats présentèrent à S. M. le nom de quinze personnes, qu'ils croyoient capables de remplir cet emploi. De ce nombre le Roi en choisit cinq, dont les noms furent tenus secrets, & mis dans une cassette, dont la garde fut confiée au Magistrat de Lisbonne. On disputa long-tems sur cette dernière formalité, mais enfin l'affirmative

l'emporta. Ensuite on nomma vingt-deux autres personnes, du nombre desquelles Henri en choisit onze, pour prononcer en dernier ressort du droit des Prétendans à la Couronne, au cas que le Roi vînt à mourir avant que cette affaire fût décidée.

**HENRI  
III.**

1579.

Il n'y avoit rien de plus ridicule que cette précaution, puisqu'il est constant que l'autorité des loix expire à la mort de ceux qui les ont portées. On en avoit même un exemple remarquable dans ce qui étoit arrivé au Royaume de Castille, la reine Isabelle ayant fait certains réglemens, qu'elle vouloit être observés, même après sa mort; ils n'eurent cependant point après elle lieu dans ce Royaume, par le défaut d'autorité. Néanmoins le Roi obligea le duc de Bragance & tous les seigneurs du Royaume, le Clergé & les autres députés des Etats, de faire serment d'obéir après sa mort aux Gouverneurs qu'il avoit nommés, & de reconnoître pour leur Maître légitime celui en faveur de qui prononceroient les Juges qu'il avoit choisis pour en décider. Dom Antoine prieur de Crato, de qui on vouloit exiger le même serment, voulut d'abord s'en défendre, & demanda une audience au Roi. Mais il ne put rien obtenir, & il fut contraint lui-même de jurer sur les saints Evangiles l'observation de tout ce que les autres avoient promis.

A cette occasion un député du tiers Etat, qui étoit absolument déclaré contre le parti de Philippe, se leva, & après s'être moqué hautement du serment de ces gens vendus à la faveur, qui pour ménager leurs intérêts particuliers, trahissoient lâchement l'honneur & la liberté de la patrie, il requit l'assemblée de se réunir avec lui, & de joindre leurs forces pour maintenir la gloire & les droits de l'Etat; ajoutant avec la dernière insolence ce qui avoit déjà été dit, que le peuple dont il étoit député fourniroit dans le besoin quinze mille hommes tout prêts à réprimer les entreprises des traîtres dont il parloit, & à porter le feu & le ravage jusque dans leurs maisons. Cette démarche, toute hardie qu'elle étoit, fut cependant dissimulée par les gens sages qui connoissent le génie du peuple, sçavoient qu'on devoit excuser ses violences, comme il n'y a nul fond à faire sur sa légèreté. On pensa aussi à marier le Roi, & on

**HENRI**  
**III.**  
**1579.** députa à Rome Edouard de Castelblanco, pour en demander la dispense à sa Sainteté. Henri lui-même consulta plusieurs fois les Médecins pour sçavoir, si à son âge & avec la santé qu'il avoit, il pouvoit espérer d'avoir des enfans; & ce vieillard après avoir passé toute sa vie dans le célibat, pensoit enfin à prendre une femme, pour empêcher la Couronne de tomber entre les mains d'un étranger.

Philippe informé de tout ce qui se passoit par les Emissaires qu'il avoit à la cour de Portugal, & sur-tout par Dom Christophle de Mora, alors son Ambassadeur auprès de cette Couronne, écrivit sur le champ à son Ambassadeur à Rome, de faire tous ses efforts pour empêcher le Pape d'accorder la dispense qu'on lui demandoit pour Henri. En même tems, il députa secrètement à ce Prince un Dominiquain, nommé Ferdinand de Castello, pour travailler à le détourner de la résolution où il étoit de se marier. Il avoit ordre pour l'en éloigner, de se servir principalement de cette raison, qui toute ridicule qu'elle étoit, lui paroissoit devoir faire impression sur ce Prince superstitieux; que comme l'hérésie étoit fort répandue, s'il se marioit, lui qui étoit dans les ordres sacrés, il étoit à craindre que ceux qui cherchoient à séduire les peuples ne s'autorisassent de cet exemple. Mais ce Député ne fut pas aussi-bien reçu de Henri, que Philippe se l'étoit imaginé. Au contraire ce Prince congédia sur le champ le Dominiquain avec des marques de mécontentement, & cacha néanmoins le sujet de son voyage.

Droit des  
 Prétendans à  
 la couronne  
 de Portugal.

Cependant les Prétendans à la Couronne ayant été cités, ils avoient déjà comparu par leurs Ambassadeurs. Ceux du roi d'Espagne étoient Dom Pedre Gyron duc d'Osse, & les autres que j'ai déjà nommés. Celui du duc de Savoye étoit Charle de la Rovere; & Ranuce Farnese, fils d'Alexandre Farnese duc de Parme, étoit représenté par Ferdinand Farnese évêque de Parme, qui après avoir consulté cette affaire à Padouë aux Docteurs de cette célèbre Université, avoit publié leur avis, qui lui paroissoit rendre le droit de son maître incontestable.

Pour ce qui est du duc de Savoye, il reconnoissoit à la vérité le droit de Philippe, comme sorti d'Isabelle, fille aînée du roi Emmanuel. Il demandoit seulement qu'au cas

que le roi d'Espagne vint à mourir avant le roi Henri leur on-  
 cle commun, on eût égard à la justice de ses prétentions. Du  
 reste il se servoit des mêmes raisons que Philippe, pour ex-  
 clure & le duc de Bragance, qui avoit épousé Catherine,  
 fille d'Edouard frère de Henri, & le Prince de Parme, petit-  
 fils d'Edouard, & sorti de Marie sa fille aînée. En effet en  
 supposant que le droit de représentation n'avoit point de lieu,  
 comme ils s'efforçoient de le prouver par plusieurs raisons,  
 ils prétendoient tous deux devoir l'emporter sur leurs con-  
 currens, en qualité de plus proches parens mâles du Roi.  
 D'un autre côté, la duchesse de Bragance & le duc de Parme  
 insistoient sur le droit de représentation dont le Duc se  
 servoit ensuite contre Catherine elle-même sa tante, préten-  
 dant qu'il devoit lui être préféré, comme sorti de son aînée.  
 Les Docteurs de l'Université de Coimbra, qui sçavoient que  
 Henri favorisoit secrètement le droit du duc de Bragance,  
 avoient écrit en faveur de ses prétentions, & ils publièrent  
 une consultation dans laquelle ils travailloient par plusieurs  
 raisonnemens à affoiblir d'abord le droit du roi d'Espagne,  
 & du duc de Savoye, & ensuite celui du prince de Parme.  
 Dom Antoine prieur de Crato ayant été cité comme les  
 autres Prétendans, parut aussi sur les rangs. Mais comme  
 tout le monde le reconnoissoit pour bâtard, & qu'on sçavoit  
 qu'il étoit sorti à la vérité de Dom Louis; mais qu'il n'étoit  
 que le fruit du commerce qu'il avoit eu avec une femme qui  
 n'avoit jamais été son épouse, il n'y avoit personne qui ne  
 l'exclût de la succession.

Quoique la reine Catherine mère de nos Rois n'eût point  
 été citée, elle ne laissa pas de comparoître aussi par Urbain  
 de Saint-Gelais évêque de Comminges, bâtard de Louis de  
 Saint-Gelais sieur de Lansac. Ce Prélat eut d'abord beaucoup  
 de peine à obtenir de Henri de pouvoir intervenir au nom de  
 la Reine. Enfin ce Prince lui permit de comparoître par pro-  
 cureur, pour prouver le droit de cette Princesse. Dans le  
 fond, il paroissoit que Henri ne cherchoit qu'à éloigner tous  
 les Prétendans en faveur du duc de Bragance, & qu'en mê-  
 me tems pour exclure le roi d'Espagne, il ne demandoit pas  
 mieux, que de faciliter indifféremment à tous ceux qui se  
 présentoient la liberté de proposer leurs prétentions.

---

HENRI  
 III.  
 1579.

HENRI  
III.  
1579.

Catherine fondoit son droit sur une généalogie qu'elle reprenoit de fort loin, comme je l'ai déjà dit; car elle remontoit jusqu'à Robert fils d'Alfonse III. & de Mathilde comtesse de Boulogne, dont elle descendoit. Pour ce qui est des autres enfans qu'Alfonse avoit eus de Beatrix de Gusman, du vivant de Mathilde, elle prétendoit qu'ils n'étoient pas légitimes. Par-là, non-seulement elle noircissoit la mémoire de tous les rois de Portugal successeurs d'Alfonse; mais elle sembloit même contester à Henri son droit à la Couronne. Ainsi on avoit raison de demander, comme plusieurs le faisoient, où étoit la prudence de la Reine & de son Conseil, d'envoyer une pareille ambassade? En effet pouvoit-elle espérer quelque faveur d'un Prince qu'elle outrageoit si sensiblement? Pouvoit-elle se promettre de remporter la victoire sur tant de concurrens, qui fondoient tous leur droit sur une origine qu'ils ne faisoient pas remonter fort loin; & qui par conséquent, si celui de la Reine eût été admis, devoient être d'abord exclus, sans qu'il fût même nécessaire de les entendre? Aussi comme l'ambassadeur de France prévint que ces raisons ne seroient pas trop bien reçues, il présenta des lettres du Roi adressées à la Chambre de Lisbonne, par lesquelles ce Prince offroit généreusement ses services à tous les Etats du Royaume, & exhortoit fortement les Portugais à ne pas se laisser maîtriser par ceux, qui ne vouloient faire usage de leur puissance, que pour leur enlever leur liberté. Mais le roi de Portugal ne permit pas que ces lettres fussent rendues, ni qu'elles devinssent publiques. Les Espagnols prétendent que ce fut par jalousie, que le roi de France en agit ainsi; & Antoine d'Errera écrit, que ce Prince fit solliciter par ses Ambassadeurs le Pape & les autres princes Chrétiens, même le Grand-Seigneur & le roi de Fez, d'interposer leur autorité pour empêcher que Philippe n'ajoutât à sa puissance qui étoit déjà assez redoutable, un Etat si florissant.

Cependant Philippe prenoit d'ailleurs toutes ses mesures. Aussi-tôt après la mort de Dom Sebastien, il avoit envoyé à Maroc Dom Pedre Vanegas de Cordouë, pour faire alliance avec le nouveau Roi; & quoique la reine d'Angleterre, qui sembloit prévoir dès-lors que le roi d'Espagne ne tarderoit pas à se déclarer son ennemi mortel, mit tout en usage  
pour

pour engager Mulei Hamet à ne pas attendre que ce voisin si puissant eut apaisé les troubles qui déchiroient alors ses États, & se vît paisible en Espagne, pour tourner ensuite ses armes contre l'Afrique; elle ne put rien obtenir. André Gaspard Corfe, dont j'ai déjà parlé, sçut représenter si vivement au prince More qu'il n'étoit pas de ses intérêts d'attaquer de gayeté de cœur un Prince dont la puissance étoit si redoutable, tandis qu'il n'étoit pas encore lui-même bien affermi sur le trône auquel il venoit d'être appelé, qu'il le persuada.

D'un autre côté les Espagnols grossissoient aux yeux des Portugais les sujets de mécontentement que cette nation pouvoit avoir reçus des François. Ils ne manquoient pas de parler de la prise du vaisseau de D. Pedre de Castelblanco, qui revenoit des Indes chargé de tant de pierreries, que plusieurs avoient reconnues, disoient-ils, aux doigts de François I. lui-même. Ils n'oublioient pas non plus, ni le vol fait sous Henri II. à D. François de Pereyra, alors ambassadeur d'Espagne à la cour de France, d'une partie considérable de pierreries, dont la Reine s'étoit emparée avec la dernière injustice, ni le sort malheureux des vaisseaux Portugais qui revenoient de l'isle de S. Thomé & du Bresil, surpris par les Protestans de France, ajoutant qu'on n'avoit fait aucune justice de ces pirates, qu'on avoit vûs ensuite briller à la Cour, & que quelques plaintes que les Portugais eussent faites au Roi, ils n'avoient pû obtenir satisfaction de cet outrage. La cour d'Espagne inventoit tous les jours mille bruits pareils, faux ou vrai-semblables, qu'elle faisoit répandre ensuite par les Ministres qu'elle tenoit en Portugal, pour rendre les François odieux.

Philippe avoit joint aux Ambassadeurs qu'il avoit fait passer l'année précédente dans ce Royaume, deux célèbres docteurs en Droit, Rodrigue Vasquez & Louis de Molina. Pour D. Juan de Silva, après avoir été sous le règne de D. Sébastien ambassadeur d'Espagne en cette Cour; après s'être trouvé en personne au combat même où ce Prince perdit malheureusement la vie; après y avoir reçu plusieurs blessures, & avoir été fait prisonnier par les Mores, il fut depuis relâché par Muley Hamet, qui vouloit par là faire sa cour au roi d'Espagne. Ce Prince le retint auprès de sa personne; ce

HENRI  
III.  
1579.

HENRI  
III.  
1579.

qui donna , dit-on , beaucoup de jalousie à tous les Ministres de la cour d'Espagne , & entr'autres à D. Christophle de Mora , qui voyoit à regret qu'on fit honneur à un autre du succès d'une affaire qu'il avoit entamée. Ainsi de Mora , à la recommandation de la Cour , fut fait d'abord Chambellan du Roi , & député ensuite en Portugal dans le tems dont je parle , en qualité d'Ambassadeur.

Les habiles Politiques croient que la plus lourde faute que fit le roi D. Henri , dont le gouvernement avoit été d'ailleurs si pitoyable en tout le reste , fut de ne s'être pas réservé à lui seul le droit & l'autorité souveraine de se nommer un successeur ; d'en avoir fait au contraire un problème , dont il étoit permis de disputer sur les bancs ; enfin d'en avoir renvoyé la connoissance aux juges , qui seroient choisis par les Etats du Royaume , pour en décider. En effet il ne devoit pas ignorer que ce ne sont pas les opinions des Docteurs qui régulent le sort des Royaumes ; que la force les donne , & que c'est cette vertu-là seule , réglée sur des loix équitables , qui contribue à les conserver. Mais que devoit-on attendre autre chose d'un vieillard élevé dans la mollesse , qui n'étoit pas né pour porter une couronne ? Doûté de toutes les vertus nécessaires pour faire un bon prêtre , il n'avoit aucunes de celles qui contribuent à former un grand Roi , toujours guidé par les lumières d'autrui , & jamais capable de se conduire par son propre génie , & haïssant constamment tout ce qu'il avoit une fois haï ; sans avoir jamais eu , même depuis qu'il fut monté sur le trône , ni assez de grandeur d'ame pour perdre généreusement la mémoire , ni assez de force pour se venger dignement d'aucun outrage qu'il eût reçu. Aussi ne fut-il pas ménagé lui-même ; & comme on n'avoit pas pour sa personne moins de mépris que de haine , on ne craignit pas d'attaquer publiquement sa conduite. On l'accusoit de négliger le salut de l'Etat ; de vendre les charges ; de perdre le tems à des bagatelles ; & de n'être pas en état d'entendre les affaires qui méritoient son attention , ou de ne se pas soucier de s'y appliquer ; de n'avoir pas scû se donner à lui-même un successeur , sans prendre conseil de personne que de l'autorité souveraine , dont il étoit revêtu ; & d'avoir exposé le Royaume à être déchiré par ses propres sujets , ou à se voir la proie de

l'étranger le plus puissant , en invitant lui-même tant de prétendants à la Couronne , à discuter leurs droits & leurs prétentions ; enfin d'avoir mal pris son tems pour nommer des Gouverneurs ; & d'avoir par là fait naître une infinité de partis , qui mettoient le trouble dans l'Etat.

HENRI  
III.  
1579.

Ces murmures éclatèrent dans plusieurs écrits anonymes qui parurent dans le public. Le Roi lui-même en eut connoissance ; & c'est ce qui l'engagea à presler vivement la conclusion d'une affaire , qui auparavant avançoit assez lentement. On le vit donc semblable à un Roi de théâtre dont la fortune fait son joutet , mettre sur la scène la grande dispute du droit des prétendants à la Couronne. Les ambassadeurs de Philippe jouoient le premier rôle dans cette comédie. Les procureurs du duc de Savoye , de Ranuce Farnese , & du duc de Bragance , y faisoient ensuite leur personnage ; & ceux qui défendoient le droit de D. Antoine étoient les derniers de tous les acteurs. Ce Prince s'étoit rendu à Almada qui est de l'autre côté du Tage , à l'opposite de Lisbonne ; mais Henri lui envoya ordre de se retirer à Crato , dans la crainte que , s'il s'approchoit de la Capitale , l'inimitié qui étoit entre lui & le duc de Bragance , n'y fit naître quelque mouvement. Le Roi ne l'aimoit point du tout , & il appréhendoit qu'il ne se fit quelque parti à la Cour , & sur-tout parmi le peuple , qui par aversion pour tous les Princes étrangers qui aspiroient à la Couronne , portoit hautement ses intérêts. Ainsi quoiqu'il eût été cité au nombre des autres prétendants , il ne put jamais obtenir du Roi la permission de se rendre à Lisbonne , pour défendre ses droits en personne.

On commença d'abord par examiner le droit de la Reine mere , qui , quoique fondé sur une prétention fort éloignée , excluait cependant tous les autres. Pour le refuter , les ambassadeurs d'Espagne disoient : Que comme ce droit étoit prescrit depuis si longtems , cette Princesse avoit tort de vouloir le faire revivre , sur-tout , puisque de tant de comtes de Boulogne qui avoient succédé à Mathilde , il n'y en avoit pas eu un seul qui eût pensé à inquiéter la famille régnante sur ce sujet : Qu'en effet , à examiner le fond de cette affaire , on trouveroit certainement que Mathilde n'avoit point eu d'enfans d'Alfonse III. Que l'auteur qui avoit écrit que le jeune

HENRI III. 1579. fil de Mathilde étoit enterré à Lisbonne dans l'église de S. Dominique, s'étoit trompé, & avoit induit en erreur tous ceux qui après lui avoient rapporté ce fait ; que jamais cet enfant n'avoit existé, & que quand même on supposeroit sa naissance véritable, il paroïssoit évidemment, & par l'âge & par le lieu où il étoit mort, qu'il n'avoit point laissé de postérité : Qu'on pouvoit prouver d'ailleurs, que Mathilde n'avoit jamais eu d'enfans du roi Alphonse, tant par le testament de cette Princesse, qui se trouvoit dans les archives publiques, & où elle ne fait aucune mention de ses enfans, que par la requête présentée à Urbain V. par les Etats de Portugal après la mort de Mathilde, par laquelle ils supplioient S. S. de lever l'interdit qu'elle avoit jetté sur le Royaume, & de déclarer les enfans qu'Alphonse avoit eus de la princesse Beatrix, héritiers légitimes de la Couronne ; ce qu'ils n'auroient certainement pas demandé, si Mathilde eût laissé après elle quelques enfans : Qu'ainsi il s'ensuivoit de là, que ce Robert dont la Reine prétendoit tirer son origine, n'étoit pas fils de Mathilde, mais de la princesse Louise sa sœur.

Après avoir ainsi réfuté le droit de la Reine mère, il ne restoit plus qu'à détruire celui de D. Antoine, qui, s'il l'eût prouvé, excluait pareillement celui de tous les autres prétendants. Henri obtint du Pape un Bref par lequel S. S. lui permettoit de connoître de cette affaire ; démarche dont il se repentit dans la suite. D. Antoine produisit quatre témoins qui affirmoient qu'il y avoit eu un vrai mariage entre l'Infant D. Louis & la mère de ce Prince. Mais comme de ces quatre témoins, deux avoient été subornés par D. Antoine, & qu'il les avoit engagés à force d'argent & de promesses, à parler en sa faveur ; & que les deux autres étoient récusables, puisque la sœur de la mère en étoit, & que son rapport même n'étoit pas conforme à celui du troisième témoin ; comme d'ailleurs l'Infant D. Louis avoit reconnu D. Antoine pour son bâtard dans le testament qu'il avoit fait, Henri prononça enfin, & déclara que D. Antoine n'étoit pas légitime, lui défendant d'intenter jamais aucune action au sujet de son état, & de la validité de ce mariage prétendu, & se réservant d'ailleurs à punir selon les loix, & les faux témoins, & le Prince même qui les avoit subornés.

Cet arrêt n'empêcha cependant point encore les poursuites de D. Antoine. A la recommandation d'Alexandre Formento Nonce du Pape, qui favorisoit secretement son parti, il obtint de S. S. un nouveau Bref, par lequel elle révoquoit le premier, & ordonnoit au Roi, qu'elle supposoit avoir passé ses pouvoirs en prononçant sur cette affaire, d'envoyer à Rome toutes les pièces du procès. Henri fut piqué au vif de ce coup. Ce fut alors qu'il reconnut la faute qu'il avoit faite d'avoir eu recours à l'autorité du Pape, pour décider de ce fait, au lieu qu'il ne devoit se servir pour cela que du pouvoir que le trône lui donnoit à lui-même. Aussi lorsque ce nouveau Bref fut arrivé, & que ce Prince vit que le Pape ordonnoit à son Nonce & à George d'Almeida archevêque de Lisbonne, de prendre de nouveau connoissance de cette affaire, il entra dans une si grande colere, que le Nonce eut beaucoup de peine à l'appaiser. En même tems il cita D. Antoine à comparoître devant lui comme criminel de leze-Majesté; & comme ce Prince s'en défendoit le plus honnêtement qu'il lui étoit possible; sur son refus Henri donna ordre sur le champ à Leonard de Castelblanco grand Prévôt du Royaume, de l'arrêter. Enfin voyant qu'on ne pouvoit s'en assurer, il le condamna comme contumax, & porta contre lui de son autorité royale, & non pas comme délégué du Pape, un arrêt fulminant par lequel il le déclaroit rebelle, désobéissant, & perturbateur du repos public; le privoit de ses biens, charges, titres, & dignités, & le bannissoit du Royaume. D. Antoine céda au ressentiment de ce vieillard colere, pour ne pas se priver absolument par une seconde désobéissance, du droit de poursuivre ses prétentions, & dans l'espérance que son absence ne serviroit qu'à augmenter l'affection que le peuple avoit déjà pour lui.

La contestation ne rouloit donc plus qu'entre le roi d'Espagne, & les ducs de Savoie, de Parme, & de Bragance, qui à force de vouloir rendre douteux le droit de leurs concurrents, faisoient qu'on ne voyoit pas trop si le leur à eux-mêmes étoit trop bien établi. Cependant comme après toutes ces scènes on ne décidoit rien, les uns & les autres prirent le parti de dresser des justifications qu'ils envoyèrent au Pape, & aux autres princes Chrétiens.

---

HENRI  
III.  
1579.

~~Les Etats du Royaume, & sur-tout les habitans de Lis-~~  
**HENRI** bonne, profitèrent de cette occasion. Ils prétendirent que,  
 III. puisqu'il ne restoit plus aucun Prince de la famille royale,  
 1579. qui pût succéder, & que le droit des prétendans étoit douteux, ils se trouvoient dans le cas, où de droit la Couronne devient élective; & que par conséquent c'étoit à eux qu'il appartenoit de se choisir un maître. Ils ajoûtoient que c'étoit ainsi qu'autrefois, lorsqu'à la mort de Ferdinand le trône se trouva vacant faute d'héritiers légitimes, on vit la Couronne passer sur la tête de Jean le Bâtard, qui fut élu par les Etats généraux du Royaume, & qui étoit la souche de la famille régnante. Mais les Espagnols répondoient que l'élection n'a point de lieu tant qu'il reste des héritiers légitimes; que quand même on leur accorderoit que l'incertitude du droit des parties rendit la succession vacante, il ne s'ensuivroit cependant pas que le droit de nommer un Roi leur appartînt; que ce n'étoient pas les Portugais qui avoient fondé les premiers le royaume de Portugal; que c'étoit un démembrement de la Galice, que les rois d'Espagne avoient fait en faveur du comte Henri, & que ses successeurs avoient depuis agrandi par leurs conquêtes; qu'ainsi, au cas qu'on voulût soutenir que le trône étoit vacant, il étoit juste que le royaume de Portugal revînt à celui de Leon, eu égard à son origine; & qu'il y fût réuni, comme un membre qu'on en avoit autrefois séparé.

Tel fut le premier acte de cette comédie qui fut joué assez passablement. La suite fut plus sérieuse. Philippe qui avoit résolu de soutenir ses prétentions par les voies de fait, & qui comptoit beaucoup plus sur sa puissance, que sur la justice de sa cause, & sur toutes les décisions des docteurs, crut enfin en avoir assez fait pour ménager sa gloire & pour sauver sa réputation. Persuadé qu'il s'étoit assez prêté à la scène ridicule que D. Henri avoit voulu jouer, il envoya ordre à ses Ambassadeurs de lui demander audience; & le duc d'Osborne portant la parole pour tous les autres, il le pria, puisque le droit de son maître étoit si clair que ni S. M. ni personne ne pouvoit plus en douter, de ne pas tarder plus longtems à le déclarer son successeur, & d'obliger tous les Ordres du Royaume à lui prêter serment de fidélité. Il ajoûta: Que

cette réunion alloit faire le bonheur du Portugal ; que comme il faisoit partie de l'Espagne , il ne convenoit à aucun Prince , si bien qu'à celui qui portoit le titre de monarque de ce grand Royaume : Que Philippe étoit Espagnol de naissance , & par sa mère Portugais d'origine ; qu'il avoit épousé outre cela une princesse Portugaise ; en sorte qu'il étoit probable qu'il n'y avoit aucun de ces concurrens , dont les prétentions n'étoient fondées que sur de foibles raisonnemens tirés de leur droit à la succession , qui dût avoir à cœur plus que lui le bien de cet Etat : Qu'autrefois l'Infant Michel sorti du roi Emmanuel & d'Isabelle fille de Ferdinand d'Arragon & d'Isabelle de Castille , au défaut d'enfans mâles , avoit été élevé dans l'espérance de succéder un jour à tant d'Etats ; & que dès-lors les Espagnols s'étoient attachés à lui , & l'avoient respecté comme l'héritier présomptif du Roi & de la Reine ses ayeux : Qu'aujourd'hui , par un fort contraire , Philippe né d'une mère Portugaise , étant appelé de Dieu à porter la couronne de Portugal dont il étoit l'héritier légitime , la nation ne devoit pas à son tour en recevoir aucun mécontentement : Que le soin principal de tout prince Chrétien , & sur-tout de S. M. qui dès sa plus tendre jeunesse avoit été élevée dans les exercices de piété , devoit être de rapporter toutes ses vûes , tous ses vœux , & ses desseins à la plus grande gloire de Dieu , comme au seul but où devoient tendre tous ses desirs : Qu'il étoit constant que la Chrétienté retireroit beaucoup d'avantages de la réunion du Portugal avec l'Espagne ; qu'elle faciliteroit à ces deux Royaumes , dont les forces seroient réunies , l'entrée des Indes Orientales & Occidentales , aussi bien que la conquête de l'Afrique , dont ils occuperoient toute la côte , par tant de forts que les Espagnols & les Portugais y avoient autrefois élevés séparément , & qui par là deviendroient communs aux deux nations ; qu'ils pourroient alors mieux que jamais porter le nom de J. C. dans ces provinces éloignées , livrées aux ténèbres de l'erreur ; repousser avec vigueur les efforts des Infidèles ; arrêter leurs courses , non seulement sur l'Océan , mais même dans la Méditerranée ; & portant la guerre jusque dans l'Asie , aller renverser l'empire des Turcs , qui à tous momens menaçoient d'envahir l'Europe. Le Duc promit

---

HENRI  
III.

1579.

**HENRI**  
**III.**  
 1579.

ensuite au nom de son maître, au cas qu'on voulût prendre les voies de la douceur, & le déclarer héritier présomptif de la Couronne sans l'obliger d'en venir aux armes, que ce Prince n'entreprendroit rien de contraire aux libertés, immunités, & privilèges du Royaume, & de confirmer au contraire la nation dans tous ses droits; ajoûtant que Philippe n'auroit garde d'en user de la forte, & ne le pourroit pas même, si on le forçoit de se servir des voies de fait. Il finit en suppliant instamment S. M. de faire attention aux intérêts de la Religion, de l'Etat, & de la Patrie; de ne pas se regarder comme un juge établi pour décider entre des parties étrangères; mais comme un père qui veut régler lui-même le partage de ses enfans; & en cette qualité, de donner à Philippe comme à l'aîné de ses fils, l'assurance d'un Royaume qui devoit lui revenir de droit, dès que le ciel auroit disposé des jours de S. M.

Préparatifs  
 du roi d'Es-  
 pagne pour  
 porter la  
 guerre en  
 Portugal.

Après ce compliment qu'on pouvoit regarder comme une honnête déclaration de guerre, Philippe se disposa réellement à faire tous les préparatifs nécessaires pour cela. Il écrivit à Inigo Lopez de Mendoza marquis de Mondejar, viceroy de Naples, & à Marc Antoine Colonne viceroy de Sicile, de faire embarquer incessamment toutes les vieilles troupes qui étoient en Italie, avec toutes les provisions nécessaires, & de les envoyer sur les côtes de l'Andalousie. Il envoya ordre aussi au marquis d'Ayamonte gouverneur du Milanez, de faire filer vers Genes toutes les troupes qu'il avoit. En même tems il pria Pierre de Medicis, frère de François de Medicis Grand-Duc de Toscane, de lui lever en Italie neuf mille hommes de pied, dont on donna le commandement à Prosper Colonne, Vincent Caraffe, & Charle Spinelli. Jérôme comte de Lodron reçut ordre de même de lever six mille Lansquenets en Allemagne. Ensuite il commanda un certain nombre d'Officiers pour aller par différens chemins reconnoître toutes les avenues, par où l'on pouvoit entrer en Portugal; les villes, places, forts, par où l'on seroit obligé de passer; leur situation, la qualité du climat, les endroits propres pour le transport des vivres, ou pour faire des campemens, afin d'en informer ensuite S. M. Ceux sur qui il jetta les yeux pour cela, furent François de Valencia, Alphonse de Vargas,

Vargas, Pierre Bermudes de Santis, & Jean-Baptiste Antonelli, fameux pour les fortifications. Outre cela il manda à D. François d'Alaba, grand maître de l'Artillerie, de se rendre à Séville, & d'y faire sa charge. Les Gouverneurs des places frontières eurent ordre de faire des magasins pour plusieurs mois; & Gabriel Nunno, D. Louis Enriquez, D. François de Valentia, D. Pedre d'Ayala, D. Martin d'Argote, Martin Moreno, & Rodrigue Zapata de Leon levèrent en Castille chacun un régiment. Enfin Philippe mettoit tout en œuvre pour ne pas tomber dans la même faute qu'il avoit faite dans la guerre de Grenade, & à la prise de la Goulette; c'est-à-dire, pour ne pas se laisser prévenir; & il aimoit mieux, quoi qu'il pût lui en coûter, se mettre en état de faire tête à quelque événement que ce fût, que de manquer par épargne la plus belle occasion qui pût se présenter de tout son règne.

Cependant il n'ignoroit pas que sa trop grande puissance donnoit de l'ombrage à toutes les Couronnes étrangères, & qu'elles ne le verroient point sans jalousie ajouter ce nouveau Royaume dont il se flatoit par avance, à tant d'Etats qu'il possédoit déjà. Aussi cherchoit-il des prétextes pour cacher le vrai motif de ces grands préparatifs. Il avoit fait publier qu'il étoit en très-bonne intelligence avec le Cherif Mulei Hamet; que leur dessein étoit d'unir leurs forces pour attaquer Alger de concert; & que pour l'intérêt public ils avoient résolu d'enlever cette place au Turc, afin d'assurer la tranquillité des côtes d'Espagne & de Barbarie. Ce Prince faisoit sur-tout répandre avec grand soin ce bruit en Italie; & S. S. ayant demandé plusieurs fois à l'ambassadeur d'Espagne pourquoi S. M. C. faisoit tant de préparatifs, ce Ministre lui avoit toujours répondu, que c'étoit pour chasser les Turcs de l'Afrique.

Mais après le discours du duc d'Osborne Henri ne pouvoit se dissimuler le dessein de tous ces préparatifs. Ce Prince étoit extrêmement animé contre D. Antoine pour les raisons que j'ai déjà rapportées. Il penchoit au contraire beaucoup pour Catherine duchesse de Bragance. Mais comme il la voyoit hors d'état de faire tête à Philippe, il commença à s'ébranler. Au reste ce ne fut point, dit-on, à ses Ambassadeurs, que

**HENRI**  
**III.**  
**1579.** le roi d'Espagne fut redevable de ce changement ; & on assure qu'il n'y eut que le Jesuite Leon Enriquez , confesseur de Henri , qui lui rendit ce service. Ce père , en lui répétant souvent qu'il alloit s'ouvrir le Royaume des Cieux , en déclarant Philippe son successeur pour la gloire de l'Eglise Romaine ; & lui représentant vivement d'un autre côté tout ce qu'il avoit à craindre , s'il refusoit de se rendre aux prières d'un aussi puissant Prince , qui lui étoit d'ailleurs allié de si près , frappa l'esprit de ce vieillard également superstitieux & timide , & le détacha peu à peu des intérêts de la duchesse de Bragance pour laquelle il étoit d'abord tout-à-fait porté.

Cependant comme il étoit encore en balance , & qu'il n'avoit pas absolument pris son parti ; il ne voulut pas qu'on pût croire qu'il eût été forcé à la démarche qu'on travailloit à obtenir de lui ; & il résolut de montrer du moins encore pendant quelques jours qu'il étoit le maître. Ainsi sous prétexte que D. Antoine intriguoit contre lui , & pensoit à troubler le repos de l'Etat , il fit changer la garde du Palais , ne se fiant pas aux troupes que ceux de Lisbonne lui avoient offertes , parce qu'ils favorisoient le parti de ce Prince , & que par-là ils lui étoient suspects. Enfin sollicité par le duc d'Osborne & D. Christophle de Mora , qui le pressoient de déclarer Philippe son successeur , il céda à leurs instances. Mais il étoit fort embarrassé comment réparer la faute qu'il avoit faite , de renvoyer à un autre tribunal que le sien la décision d'une affaire , qui ne devoit dépendre que de lui seul. Ainsi pour éviter un soulèvement de la part du peuple , il voulut que le traité qu'il fit avec les ambassadeurs d'Espagne demeurât secret. Il y stipula qu'il y auroit certains offices de la Couronne , qui ne pourroient être remplis que par des Portugais naturels ; & comme la peste commençoit à se faire sentir à Lisbonne , il demanda du tems pour assembler les Etats à Almerin , afin d'y rendre publique la déclaration qu'il vouloit faire.

Le traité fut aussitôt porté à Madrid , & Philippe en parut assez content. Cependant il ne pouvoit approuver la résolution de Henri , de ne vouloir le déclarer son successeur que dans une assemblée des Etats. Ce Prince connoissoit l'aversion que la nation Portugaise avoit pour lui. Ainsi il prétendoit

qu'il étoit inutile de demander son consentement, que celui du Roi seul suffisoit; ou que s'il y avoit encore outre cela quelque chose à désirer, la dernière assemblée des Etats y avoit pourvû; qu'ainsi c'étoit à Henri à faire usage de son autorité, & du droit qu'il avoit. Les ambassadeurs d'Espagne étoient continuellement aux oreilles de Henri à lui répéter ces raisons. Mais ce vieillard inquiet n'étoit pas en état de les entendre. Il persista dans sa résolution, & convoqua les Etats à Almerin, persuadé qu'en prenant chacun des députés en particulier il viendroit à bout de les engager à approuver ses intentions. En même-tems le Pape ordonna à Philippe Segafon Nonce à la cour d'Espagne, de déclarer à Philippe, que quoique S. S. fût persuadée que les grands préparatifs qu'il faisoit étoient destinés à porter la guerre en Afrique; cependant elle prévoyoit que la contestation qui s'étoit élevée au sujet de la succession à la couronne de Portugal, pourroit faire naître quelques brouilleries; qu'ainsi elle avoit cru qu'il étoit de son devoir d'intervenir dans cette affaire, & qu'elle prioit S. M. C. de remettre ce différend à sa décision. Le roi d'Espagne, par le conseil de D. Juan de Silva, parut d'abord prendre fort bien les soins que le Pape se donnoit. Il amusa le Nonce par différentes remises jusqu'à ce qu'il eût conclu avec Henri. Mais lorsque l'affaire fut terminée, il leva le masque, & il déclara que son droit étant aussi manifeste, & Henri appuyant si clairement la justice de ses prétentions, il ne croyoit pas qu'il fût nécessaire que S. S. se donnât la peine de s'inquiéter de cette affaire; qu'au reste il lui étoit obligé de ses soins, & qu'il étoit très-disposé à implorer son secours, au cas qu'il arrivât quelque incident qui méritât qu'on eût recours à son autorité.

Philippe, qui ne vouloit point que les Princes étrangers entrassent dans ce différend, n'étoit pas bien aisé non plus que le Pape se mêlât de ses prétentions. Ce sage Prince étoit persuadé, que d'accepter dans cette occasion la médiation de S. S. c'étoit non seulement rendre douteuse dans les circonstances la justice de ses prétentions, mais même donner atteinte pour la suite à l'autorité royale, & reconnoître en quelque sorte le Pape pour le juge & l'arbitre des têtes couronnées. Ainsi comme il étoit sûr de la décision de Henri, &

---

HENRI  
III.  
1579.

HENRI  
III.

1579.

préparé à tout événement, il se reposoit sur ses forces, & attendoit tranquillement le succès des Etats, qu'il n'avoit pû empêcher.

Cependant ceux qu'on avoit commandés pour aller reconnoître le pais étoient de retour. Bermudes de Santis, qui étoit entré en Portugal par la Galice, assûroit qu'on pouvoit aisément faire passer un armée jusqu'à Lisbonne par Ciudad Rodrigo. De Vargas, qui avoit pris un chemin tout opposé, étoit d'avis que l'armée prît sa marche le long du Tage, & entrât par (1) Badajoz. Valentia rapporta que depuis Ayamonte le chemin étoit aisé jusqu'à Lisbonne, en prenant par les Algarves. Il ajouta que la flote pourroit cependant remonter la Guadiana jusqu'à (2) Mertola, & qu'ainsi l'armée navale qui porteroit les provisions, ne seroit jamais éloignée de celle de terre que de neuf lieux. Enfin Antonelli conseilla de prendre par Badajoz, & de marcher de-là à Setubal, autrefois appelée Cetobrige, assurant que la route étoit aisée, & sur-tout très-commode pour les voitures & pour l'artillerie. D'autres vouloient qu'on fît entrer une armée par la Galice. Enfin comme les avis étoient partagés, on résolut qu'Antonelli iroit visiter toute la frontiere, & depuis la Galice jusqu'à Ayamonte, pour voir s'il y découvriroit quelque avenue par où on pût entrer sûrement en Portugal.

Sur ces entrefaites il arriva un incident qui fit connoître le nom des Gouverneurs nommés par Henri, qu'on avoit jusques alors tenu si secret. Ce Prince ayant fait un voyage à Almerin sur la fin de Novembre, il y tomba malade; & dans une foiblesse qui lui prit, on crut si bien qu'il n'en reviendroit point, qu'on envoya sur le champ chercher la cassette qui avoit été mise en dépôt dans la cathédrale de Lisbonne. On l'ouvrit, & on trouva que ceux qui avoient été choisis pour Gouverneurs pendant l'interrègne, étoient George d'Almeyda archevêque de Lisbonne, D. François de Saa Camarero Mayor, D. Juan Tello, D. Juan de Mascarennas, & D. Diegue Lopez de Sosa, Président du conseil de Justice. On les obligea aussitôt de faire serment de gouverner l'Etat conformément aux

(1) C'est l'ancienne *Pax Augusta*, que cette ville est l'ancienne *Julia*  
(2) On prétend, dit M. de Thou, *Myrtilini*.

intentions du Roi. Cependant dès que ce Prince fut revenu à lui, comme il étoit résolu de nommer Philippe pour son successeur, il fit partir pour Villaviciosa Paul Alphonse, avec ordre de dire de sa part à la duchesse de Bragance, que comme il avoit trouvé que le droit de Philippe à la Couronne étoit le mieux fondé, il avoit résolu de le déclarer son successeur; qu'il l'en avertissoit, afin que là-dessus elle prît ses mesures, & s'accommodât de bonne heure avec ce Prince.

Cependant le terme marqué pour la tenuë des Etats approchoit; & les sentimens étoient fort partagés au sujet d'un successeur. D. Antoine avoit ses partisans. On étoit touché de le voir devenu la victime de la mauvaise humeur de son oncle. Après tout il étoit le seul rejetton qui restât de la famille Royale; & quoiqu'il ne fût pas légitimé, c'étoit cependant une raison de l'élever sur le trône, afin d'empêcher que la Couronne ne passât à des étrangers. Il avoit pour lui, disoit-on, tout le Clergé & tout le peuple; & il n'y avoit que l'espérance ou la crainte qui portassent la Noblesse à s'opposer à ses prétentions. Ainsi pour l'engager à prendre son parti, il n'y avoit qu'à lui ôter ces deux motifs. Or il seroit aisé d'en venir à bout, si on étoit bien uni; & pour cela, ajoûtoit-on, il falloit seulement faire épouser à D. Antoine la fille de la duchesse de Bragance. Par-là on satisferoit également ces deux prétendans, & on mettroit à couvert la gloire du nom Portugais, en assurant la tranquillité publique. Mais les gens sages raisoient autrement. Comme ils ne mesuroient le droit des prétendans que sur le plus ou le moins de puissance qu'ils avoient, ils étoient plus portés pour Philippe. La Noblesse sur-tout, qui dans une révolution étoit la plus exposée, parce qu'elle avoit des biens & des charges à perdre, inquiète de l'événement, étoit absolument déclarée pour lui. Enfin on dispuoit beaucoup pour & contre; & comme dans les conversations particulières il se tenoit à ce sujet des discours qu'il n'auroit pas toujours été sûr de communiquer de vive voix à tout le monde, on faisoit part au public de ses sentimens par des libelles anonymes.

Outre leur droit, les Espagnols representoient les grands avantages que l'univers Chrétien, & la nation Portugaise en particulier, retireroient de la réunion du Portugal avec

HENRI

III.

1579.

HENRI  
III.  
1579.

l'Espagne. Au contraire ils grossissoient le danger qu'il y auroit pour elle à s'y opposer. Car qui pourroit, disoient-ils, résister à l'Espagne, qui ne prenoit les armes que pour mettre la France dans les fers, triompher de l'Empire, battre le Turc, délivrer Malte des efforts impuissans des infidèles, & dissiper ses ennemis; & cela dans le tems qu'elle étoit épuisée par la guerre qu'elle soustenoit depuis si long-tems en Flandre? Comment donc, ajoûtoient-ils, le Portugal oseroit-il penser qu'il fût en état de lui faire tête? Mais quand même il pourroit en concevoir le dessein, quel en seroit le succès? Les petits rois des Indes profiteroient cependant de cette occasion pour rentrer en possession des côtes de leurs Etats dont les Chrétiens s'étoient rendus maîtres; les Mores leur enleveroient les places qu'ils avoient en Barbarie; les François & les Anglois s'empareroient des isles; & l'on verroit cet Etat si florissant devenu malheureusement la proie de toutes les Nations, qui s'en approprieroient quelque lambeau, à la honte du nom Chrétien, & au grand dommage de toute la Chrétienté. Outre cela ils ne manquoient pas, selon leur coûtume, de dire beaucoup de mal des François; car jamais les Espagnols n'ont perdu la moindre occasion de nous maltraiter.

On répondoit cependant à ces écrits par des libelles contraires. On faisoit voir qu'après tout les Espagnols n'étoient pas si terribles; qu'ils étoient puissans au dehors; qu'ils entretenoient des garnisons nombreuses; mais que chez-eux ils n'étoient pas si à craindre, que la stérilité du pais ne leur permettoit pas d'y entretenir une armée, & qu'il leur étoit impossible de la mettre aisément en marche, à cause des chemins impraticables dont ce Royaume étoit rempli, qu'on en avoit une preuve bien remarquable dans la dernière guerre de Grenade, qu'elle avoit duré trois ans, quoique les Espagnols, appuyés de toutes les forces étrangères, qu'ils avoient appellées à leur secours, n'eussent qu'une poignée d'ennemis à combattre, & qu'au bout de ce tems-là même elle n'avoit pû être terminée que par le moyen des traîtres qu'ils avoient subornés pour se défaire de leurs chefs. Que Philippe faisoit montre de ses forces comme d'un épouvantail; mais que s'il falloit en venir à l'exécution, ce Prince étoit trop sage pour ne pas faire attention à ce qu'il auroit à craindre, tandis

qu'outre la guerre de Flandre il auroit encore celle-ci sur les bras, tant du côté des Mores, que de la France, de l'Angleterre, & même de l'Italie, qui au bruit de ces mouvemens ne manqueroit peut-être pas de se révolter.

Voilà ce qui se publioit de part & d'autre; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans cette diversité de sentimens, les uns & les autres sembloient prendre un parti tout opposé à leurs intérêts. En effet par la réunion des deux Royaumes il paroissoit que la Noblesse ne pouvoit manquer de perdre cette ancienne splendeur que lui donnoient les charges qu'elle remplissoit, & d'être confonduë avec la multitude. Cependant l'incertitude du succès la faisoit pencher du côté de Philippe. Le peuple au contraire, & le Clergé, qui est en grande partie composé du peuple, malgré tous les avantages considérables qui devoient sûrement leur revenir de ce changement, aveuglés par l'aversion qu'ils avoient mal-à-propos pour une domination étrangère, s'obstinoient malheureusement à soutenir le parti de D. Antoine.

Philippe cependant, qui sçavoit qu'il n'avoit affaire qu'à un clerc, car c'est le nom que D. Juan de Silva donnoit ordinairement au roi Henri, à un peuple dont la langue étoit plus à craindre que tout le reste, & à un Royaume sans places fortes, sans préparatifs de guerre, & presque sans argent depuis la malheureuse expédition d'Afrique, pressoit par ses Ambassadeurs l'exécution de la promesse secrète que Henri leur avoit faite. S'il l'obtenoit, il avoit ce qu'il souhaitoit. Au contraire, au cas qu'on lui refusât, c'étoit pour lui un prétexte légitime pour commencer une guerre à laquelle il s'étoit si bien préparé.

Nous sommes enfin arrivés à l'année 1580. époque bien mémorable par les grands événemens dont elle fut marquée, mais sur-tout bien fatale au Portugal, non seulement à cause de la guerre funeste dont il fut le théâtre, mais encore à cause de la peste, qui fit sentir ses ravages principalement à Lisbonne. On en mouroit aussitôt que l'on en étoit attaqué, sans qu'on eût d'abord aucun remède certain pour opposer à la contagion. Enfin on employa les lenitifs avec succès; & plusieurs personnes se trouvèrent très-bien de s'être servies de la corne de Licorne, & de la pierre de Bezoard. On ne voyoit

---

HENRI  
III.

1579.

1580.

**HENRI**  
**III.**  
**1580.**

dans la ville que des cadavres ; & les cimetières en étoient si remplis, qu'on étoit obligé d'aller les enterrer dans la campagne. Cependant la négligence des Magistrats étoit extrême. Quoique la ville soit d'elle-même fort mal propre, ils n'avoient soin, ni de faire nettoyer les rues, ni de marquer les maisons suspectes, ou de faire vider celles qu'on sçavoit être déjà infectées. Cette capitale devint déserte, & il n'y eut que les pauvres & la plus vile populace qui y restèrent. Enfin la contagion, qui avoit commencé dans le printems, & qui pendant tout l'été avoit été très-violente, commença vers l'automne à devenir moins redoutable.

La ville de Lisbonne avoit nommé pour ses députés aux Etats D. Emmanuel de Portugal, & D. Diegue de Saleña. Mais Henri défendit qu'ils y parussent. Il les traita au contraire comme des séditieux, & déclara qu'ils étoient indignes de posséder jamais aucunes charges. Ainsi on nomma en leur place Febo Muñiz, & D. Emmanuel de Sosa Pacheco. Saleña s'étoit attiré la haine du Roi par un seul mot. Comme il demandoit à ce Prince pourquoi il avoit terminé l'affaire de la succession à la Couronne, sans consulter le peuple auparavant, Henri lui ayant répondu que cela passoit la portée du peuple : » Pourquoi donc, répliqua fièrement Saleña, n'en jugiez-vous pas ainsi lorsqu'il vous éleva sur le trône ? « Or c'étoit cette répartie, non seulement libre, mais même insolente, qui avoit piqué Henri. Du reste ce Prince se défioit en général de toute la maison de Portugal. L'origine de ses soupçons venoit de Jean de Portugal évêque de la Guarda. C'étoit un homme très-haut, qui avant que Henri montât sur le trône avoit plusieurs fois marqué pour lui beaucoup de mépris. Convaincu par ce Prince de mener une vie déréglée, il avoit eu ordre de passer à Rome ; & dans sa route il s'étoit un peu écarté pour aller saluer Philippe. Mais n'ayant pû obtenir que ce Prince lui fît cet honneur, il conçut depuis une haine mortelle contre les deux Rois. Ainsi n'ayant pû faire entrer son frère Alphonse dans les projets qu'il avoit formés contre eux, il y engagea du moins François son neveu comte de Vimioso avec toute sa famille ; & il leur persuada d'appuyer au contraire le parti de D. Antoine, ce qui fut l'origine de son malheur.

Enfin

Enfin le 9. de Janvier , Antoine Pineyro évêque de Leyria fit l'ouverture des Etats par un discours fort éloquent , dans lequel il leur exposa le sujet pour lequel S. M. les avoit assemblés ; sçavoir pour prendre leurs avis au sujet du successeur qu'il étoit résolu de se donner. Dom Emmanuel de Sofa Pacheco , portant la parole pour tous les Députés , remercia S. M. de ce qu'elle vouloit bien consulter la Nation sur une affaire de cette conséquence , après quoi on se retira ; & les Députés eurent ordre de passer à Santaren (1) , au-delà du Tage. Là ils s'assembloient pour tenir leurs délibérations dans l'Eglise de saint François. Cependant le bruit s'élevant répandu , que Henri étoit disposé à nommer Philippe pour son successeur , on ne sçauroit croire quelle révolution cette nouvelle causa dans tous les esprits , sur-tout à Conymbre , où on parloit ordinairement du droit que Dom Antoine avoit à la Couronne , avec beaucoup trop de liberté. Le Roi y envoya Martin Correo de Silva pour arrêter ce désordre , mais ce fut inutilement ; & Arias Gonçalez de Macedo syndic de cette ville fut même mis en prison à cette occasion. Cependant on le relâcha aussitôt après.

Au bout de quelques jours l'évêque de Leyria se rendit à l'assemblée du tiers Etat de la part du Roi , & il leur fit entendre , que Philippe avoit plusieurs fois pressé S. M. de le déclarer son successeur : Que cependant elle avoit toujours différé de le faire jusqu'à ce qu'elle fût parfaitement instruite du droit des Prétendans à la Couronne : Qu'en effet depuis ce tems-là elle avoit donné tous ses soins à éclaircir cette affaire ; qu'après avoir pesé mûrement & examiné les raisons qu'on alléguoit de part & d'autre , après avoir pris là-dessus l'avis des gens les plus habiles , elle avoit trouvé enfin que tout le différend rouloit entre le roi d'Espagne & la duchesse de Bragance ; & que comme il étoit dangereux pour plusieurs raisons de vouloir prononcer entre ces deux concurrents , il ne restoit qu'un parti à prendre , qui étoit , d'accommoder cette affaire à l'amiable : Qu'en conséquence S. M. les prioit de délibérer entr'eux sur cette matière , afin qu'aidée de leurs avis elle pût terminer ce différend de la manière la plus avantageuse pour la gloire de Dieu , & pour l'honneur

---

HENRI  
III.  
1580.

(1) C'est la ville nommée par les anciens *Scalabis* , ou bien *Julium presidium*.

**HENRI III.**  
1580. & la paix du Royaume. Cette nouvelle surprit d'autant plus les Députés, qu'ils s'y étoient moins attendus. En effet ils s'étoient imaginés que le Roi n'avoit point encore pris de résolution, & qu'il s'agissoit seulement alors de sçavoir, s'ils auroient voix ou non, dans la décision de cette affaire. Ainsi ils députèrent sur le champ à S. M. Febo Muñiz, pour la supplier de vouloir bien les consulter sur le choix qu'elle vouloit faire. Ce Député s'acquitta de sa commission avec tant de violence, & même de hauteur, que le Roi en fut indigné. Il le reprit assez vivement de son peu de modération; mais Muñiz en avouant qu'il avoit tort, ajoûta que sa vivacité étoit cependant excusable, puisqu'elle n'étoit pas sans fondement: Qu'ils s'apercevoient que S. M. étoit résoluë de nommer pour son successeur un Espagnol, & non un Portugais: Que c'étoit-là, ce qui non-seulement excitoit leur colere; mais même les jettoit dans le désespoir: Qu'ils lui demandoient un Maître, quel qu'il fût; mais que puisqu'ils étoient destinés à obéir après sa mort à celui qu'elle nommeroit, ils souhaitoient que ce fût un Portugais.

Mais un nouvel ordre qui leur vint peu de tems après, acheva de les confondre. L'Evêque de Leyria se rendit une seconde fois à leur assemblée, & leur déclara de la part du Roi, que s'ils ne terminoient pas au plûtôt cette affaire par un accommodement, S. M. étoit résoluë de prononcer incessamment. Animés plus que jamais à cette nouvelle, ils se rendirent à l'assemblée des autres Ordres, & requirent qu'ils se joignissent à eux, puisque l'intérêt dont il s'agissoit les regardoit tous également. Enfin le Roi voyant qu'il y auroit de l'imprudence à se déclarer, tandis que les esprits seroient dans cette disposition; & ne pouvant d'ailleurs ni persuader aux Députés de songer à quelque accommodement, ni venir à bout de réduire cette affaire à la décision de quelques Commissaires, comme il l'auroit souhaité, se rendit à la demande du tiers Etat, & donna trois jours aux Députés pour produire les raisons pourquoi ils demandoient à avoir droit de suffrage dans le choix qu'il s'agissoit de faire.

Mort du roi  
de Portugal.

Ravis d'avoir obtenu ce point, parce qu'ils s'imaginoient, que par-là ils alloient être les maîtres de se donner un Roi, les Députés vont trouver S. M. la remercient de la grace

qu'elle leur avoit accordée, & la prier de leur permettre de tirer des extraits des registres publics, & de prolonger encore de deux jours le terme qu'elle leur avoit donné. Le premier article fut accordé; pour le second, Henri le leur refusa. Cette conduite donna de nouvelles espérances à Dom Antoine & au duc de Bragance. Ils ranimèrent chacun leur parti, & firent sçavoir à ceux qui leur étoient attachés, qu'il ne falloit pas encore se désespérer. Mais leur joie ne fut pas de longue durée. Le dernier jour de Janvier vers minuit, à l'heure & au moment, que Henri avoit prédit, il tomba en foiblesse, en même tems que commençoit une éclipse de Lune, & à la fin de l'éclipse il mourut. Quelques curieux remarquèrent, qu'il étoit né à la même heure, il y avoit soixante & huit ans.

Ce Prince, que le malheur des tems avoit élevé sur un trône, qu'il n'étoit pas en état de soutenir, étoit devenu autrefois méprisable, lorsque pendant la minorité du jeune roi Dom Sebastien, il avoit été Régent du Royaume; & il se rendit odieux aussitôt qu'il fut Roi lui-même. Enfin après dix-sept mois de règne, il laissa sa Couronne moins à celui des Prétendans qu'on reconnoîtroit pour héritier légitime, qu'à quiconque seroit assez puissant pour s'en emparer.

A peine Henri avoit les yeux fermés, qu'on ouvrit son testament, qu'il avoit fait huit mois auparavant. On y trouva, qu'il laissoit la Couronne à celui des Prétendans qui, après un examen juridique de ses prétentions, en seroit déclaré l'héritier légitime, à moins que lui-même avec connoissance de cause n'en eût déjà décidé avant sa mort. Ensuite on lut l'article qui regardoit les Gouverneurs du Royaume. Ce Prince leur donnoit pendant l'interregne le pouvoir de créer des Ducs, des Comtes, des Marquis, de donner l'investiture des Archevêchés & des Evêchés, de nommer aux Commanderies & aux autres Bénéfices qui auroient plus de cent vingt-cinq ducats de revenu, & de disposer des Finances, mais en cas de guerre seulement.

Cependant le tiers État députa aux Gouverneurs, pour leur rendre ses devoirs. Celui qui fut chargé de cette commission étoit Martin Gonzalez de la Gomara, que le roi Dom Sebastien avoit autrefois fait entrer dans le gouvernement,

**HENRI** III. 1580. mais à qui on avoit ôté la charge à cause de sa sévérité & de son inflexibilité naturelle. Du reste il étoit déclaré contre le parti de Philippe, & c'en étoit assez pour le rendre agréable au peuple. Ce Député demanda aux Gouverneurs au nom du corps qui l'avoit envoyé : Qu'ils quittassent Almerin, & passassent à Santaren : Que pour diminuer la dépense, ils congédiaient les nouvelles troupes que Henri avoit levées pour la garde : Qu'ils fortifiassent les garnisons des places frontières : Qu'ils envoyassent une ambassade au Pape, pour supplier sa Sainteté d'interposer son autorité, pour empêcher Philippe de déclarer la guerre au Portugal : D'en envoyer une autre à ce Prince, pour le prier de n'en point venir aux voyes de fait, & l'assurer qu'on auroit égard à la justice de ses prétentions : Enfin qu'ils punissent sévèrement ceux qu'on trouveroit faire des brigues, & chercher à corrompre l'intégrité des suffrages.

Les Gouverneurs répondirent à cette requête : Qu'ils avoient résolu de sortir incessamment d'Almerin ; mais qu'ils n'avoient point encore pris de parti sur le lieu où ils se retireroient, & qu'il n'étoit pas encore à propos qu'on en fût instruit : Qu'au reste il ne leur étoit pas possible de congédier les troupes levées par le roi Henri, parce qu'elles leur étoient nécessaires pour leur propre sûreté, & pour celle des Prétendants : Qu'un de leurs premiers soins seroit de renforcer les garnisons sur la frontière : Qu'ils avoient nommé pour aller en ambassade vers Philippe l'évêque de Conymbre, & Dom Emmanuel de Melo : Que pour ce qui étoit du Pape, ils ne croyoient pas qu'il fût nécessaire pour le present de lui envoyer des Ambassadeurs : Enfin qu'ils s'engageoient à punir avec la dernière rigueur ceux qui feroient des brigues, ou qui employeroient quelque mauvais artifice que ce fut, pour gagner des suffrages. Febo Muñiz avoit aussi demandé d'abord qu'on révoquât trois des Gouverneurs qui lui paroissent suspects, & qu'on les remplaçât par d'autres. Mais le Député s'y opposa. Il représenta, que dans les circonstances il étoit dangereux de vouloir faire aucun changement, & il fut résolu de ne rien innover.

Le duc de Bragance & l'évêque de Parme, s'étoient déjà rendus auprès des Gouverneurs ; & chacun de leur côté, ils

faisoient instance pour obtenir une décision. Les ambassadeurs du roi d'Espagne pressoient aussi qu'on prononçât en faveur de leur Maître. Enfin Dom Antoine reparut aussi sur ces entrefaites ; après s'être tenu quelque tems caché pour se soustraire à la colère de Henri, il s'étoit rendu secrètement à Lisbonne. Mais comme on disoit qu'il commençoit déjà à se faire beaucoup de partisans parmi le peuple, les Gouverneurs lui envoyèrent ordre de fortir incessamment de la capitale ; & il se retira à Almada. De là, il écrivit aux Gouverneurs & aux Etats, des lettres datées du Monastère de Belem, par lesquelles il se justifioit d'être entré dans la capitale sur le desir qu'il avoit de rendre au Roi son oncle les derniers devoirs. Ensuite il leur recommandoit très-fortement ses intérêts, & leur offroit ses très-humbles services, pour travailler avec eux de concert à maintenir la tranquillité de l'Etat.

Avant même la mort de Henri, Antonelli étoit déjà de retour à la Cour d'Espagne, & il avoit été enfin résolu de faire entrer une armée en Portugal par Badajoz, & de marcher de là droit à Setubal, tandis que l'armée navale aborderoit au port de Lisbonne. Comme c'étoit la capitale & la place d'armes des Portugais, il falloit d'abord s'en assurer, après quoi on seroit bientôt maître de toutes les autres places du Royaume. Cependant l'artillerie & les chariots devoient suivre par l'Estremadure, país fertile & abondant ; & les Alcaldes Tejada, & Valladares Sarmiento furent chargés de les conduire. En même tems tous les Seigneurs qui avoient quelque gouvernement sur la frontière de Portugal, reçurent ordre de lever des troupes dans le país qui leur étoit soumis, & de fondre de toutes parts sur ce Royaume. Dom Pedre de Castro comte de Lemos & Gaspard de Fonseca comte de Monterey, devoient donner du côté de la Galice ; Dom Garcias Sarmiento & Ferdinand de Montenegro, avoient ordre de s'emparer de l'Isle qui est à l'embouchure du Minho ; Dom Juan de Pimentel comte de Benavente & Dom Diegue de Toledo comte d'Albe, d'entrer par les montagnes ; Beltran de la Cueva duc d'Albuquerque & Fernand Enriquez marquis de Villanova, de faire partir leurs troupes de l'Estremadure ; Dom François de Çuñiga duc de Bejar

---

HENRI  
III.  
1580.

Les Espagnols se disposent à entrer en Portugal.

& Dom Alfonse de Gusman duc de Medina Sidonia , avec  
 HENRI les marquis d'Ayamonte & de Gibrleon , devoient entrer  
 III. par Seville dans les Algarves ; enfin Dom Juan de Pacheco  
 1580. marquis de Ceralvo étoit chargé de marcher vers Beja ou  
 Vera , autrefois appellée , *Pax Julia*.

Cependant aussitôt que Philippe eut appris la mort de  
 Henri , il écrivit sur le champ aux Gouverneurs , aux Etats  
 & à la Chambre de Lisbonne des lettres à peu près sembla-  
 bles , par lesquelles il leur demandoit , puisque son droit étoit  
 manifeste , de le reconnoître incessamment pour leur Roi ,  
 conformément aux intentions du roi Henri son oncle ; leur  
 déclarant , que s'ils obéissent sans délai , il étoit prêt de  
 leur confirmer la possession des libertés & privilèges , dont ils  
 jouïssent sous le règne du roi Emmanuel son ayeul , & de  
 leur en accorder même de nouveaux , s'il étoit besoin : que  
 si au contraire ils refusoient de se soumettre , il étoit résolu  
 de les y contraindre les armes à la main ; qu'ainsi c'étoit à eux  
 de se consulter là-dessus , & de prendre le parti qui leur con-  
 viendroit.

Les uns & les autres ne répondirent à ces lettres que par  
 des supplications , & en priant S. M. C. de n'en point venir  
 aux voyes de fait , & de suspendre l'exécution de ses desseins  
 jusqu'à ce qu'elle eût entendu les Ambassadeurs qu'ils lui en-  
 voyoient. Philippe Sega nonce du Pape voulut encore en  
 cette occasion intervenir au nom de sa Sainteté. Mais Phi-  
 lippe l'amusa comme la première fois , & n'en devint que  
 plus vif à presser la conclusion de ses projets. Ainsi les trou-  
 pes , que Fabrice Colonne , qu'une maladie enleva sur ces en-  
 trefaites , & Dom Juan de Cardone lui amenoient d'Italie ,  
 étant déjà débarquées à Cadix , il leur assigna des logemens ,  
 aux Espagnols dans le territoire de Cordouë , aux Allemans  
 proche de Xeres , aux Italiens aux environs de Seville , &  
 aux pionniers proche d'Alcala del Rio.

Il ne manquoit plus à une si belle armée , qu'un bon Général.  
 Philippe après avoir long-tems balancé , se détermina enfin  
 en faveur de Ferdinand Alvarez de Toledo duc d'Albe. Il  
 étoit encore à Uzeda , où le Roi l'avoit relégué pour les  
 raisons que j'ai rapportées ailleurs. Ce fut-là que Gabriel de  
 Zayas & Jean Delgado secretaire de Philippe , allèrent lui

annoncer de se rendre au camp devant Erena dans l'Estramadure, & d'y attendre les ordres de S. M. Ce grand Capitaine célèbre par mille exploits fameux, étoit enfin devenu odieux à Philippe; soit que ce Prince fût jaloux de la gloire du Duc, prix ordinaire que les gens de mérite reçoivent de leurs vertus à cette Cour; soit qu'il ne pût supporter son faste & ses hauteurs. Car pour ce qui est de la faute que son fils avoit commise, & dont on le croyoit lui-même complice, c'étoit si peu de chose, qu'une offense aussi légère ne pouvoit l'emporter sur tant de services qu'il avoit rendus. Quoi qu'il en soit, ce Duc supportoit fort impatiemment son exil. Le Pape, plusieurs Princes étrangers, beaucoup de villes d'Espagne, s'étoient intéressées pour lui, & avoient demandé sa grace inutilement. Ainsi voyant que rien ne pouvoit fléchir la colère de son Maître, il souhaitoit qu'il se présentât quelque grand événement qui pût le tirer de son exil, & lui donner occasion d'ajouter encore à tant de victoires remportées quelque service considérable, capable de ressusciter sa gloire, qui commençoit à s'enfvelir dans l'oubli, & de lui rendre les bonnes grâces de son Souverain. La mort du roi Dom Sebastien lui avoit paru un de ces coups favorables qu'il attendoit. Depuis qu'on en eut appris la nouvelle, il ne cessoit de solliciter S. M. C. soit par ses lettres, soit par ses amis à la conquête de ce Royaume; & lorsqu'il fut question de faire en Espagne les obsèques de ce Prince malheureux, il dit fort joliment, que S. M. C. devoit aller faire les obsèques du roi Dom Sebastien à Lisbonne. Il avoit même écrit plusieurs fois au Roi, pour l'informer des raisons qui rendoient cette guerre nécessaire, & pour l'instruire de la manière dont il faudroit s'y prendre pour y réussir. Comme il ne pouvoit pas se cacher à lui-même son propre mérite, il espéroit, que si Philippe entreprenoit une fois cette guerre, ce sage Prince, qui sentiroit le besoin qu'il auroit pour cela d'un grand Capitaine à qui il pût en confier la conduite, ne pourroit dans toute l'Espagne jeter les yeux que sur lui seul. L'événement justifia ses espérances. Cependant ayant demandé en grâce qu'en partant pour l'armée, S. M. voulût bien lui permettre d'aller lui baiser la main, il ne lui fut pas possible de l'obtenir de ce Maître rigoureux. Ainsi il se rendit au

---

HENRI  
III.  
1580.

camp en diligence, comme ses ordres le portoient.

**HENRI III.**  
1580. Philippe avoit d'abord résolu d'assister lui-même en personne à cette expédition. Déjà même Dom Fernand de Silva comte de Cifuentes avoit eu ordre de se rendre à la Cour pour faire sa charge. En effet c'étoit à lui à porter l'étendart Royal devant le Prince à son départ pour l'armée. Mais le Roi changea de sentiment, & il résolut de ne pas passer l'Estramadure, province frontière du Portugal. Ainsi après avoir mis ordre à tout dans Madrid, où il laissa pour gouverner pendant son absence, le cardinal de Granvelle, il en partit le 4. de Mars, accompagné de la Reine son épouse, des deux Infantes & de l'infant Dom Diégue, à qui peu de tems auparavant il avoit déjà fait prêter serment de fidélité par tous les Etats des différentes provinces d'Espagne. Il prit le chemin de Guadelupe, où il avoit dessein de faire célébrer les obsèques du roi Henri son oncle, & il y arriva le 22. du même mois.

Quelque tems auparavant ce Prince sur les prières réitérées de la duchesse de Bragance sa cousine, avoit obtenu de Muley Hamet la liberté du jeune duc de Barcelos son fils. Le duc de Medina Sidonia se rendit à Cadix pour l'y recevoir, & il le traita non-seulement très-poliment, mais même avec beaucoup de magnificence. Au reste comme il a de ce côté-là plusieurs places qui sont de sa dépendance, il y retint le jeune Duc pendant plusieurs jours, l'amusant sans cesse de spectacles & de fêtes, dont il le régaloit continuellement. Ce retardement devint suspect au Duc & à la Duchesse. Ils appréhendèrent qu'il n'y eût du dessein dans toutes ces fêtes, & que sous ombre d'hospitalité, le duc de Medina Sidonia ne retînt leur fils de concert avec Philippe jusqu'à l'arrivée de ce Prince. Ainsi pour prévenir ce qu'ils craignoient, ils firent dire à leur fils par quelques personnes de confiance de se rendre auprès d'eux sans retardement, & sans même saluer le roi d'Espagne, à qui il étoit si redevable. Philippe leur en sçut mauvais gré dans la suite, comme d'une démarche, qui marquoit bien peu d'affection pour sa personne. Mais ils lui firent leurs excuses, & le prièrent de pardonner un ordre si subit au desir extrême qu'ils avoient de revoir leur fils.

Philippe

Philippe se préparoit tout de bon à la guerre. Deux armées puissantes, l'une sur terre, l'autre sur mer, étoient en marche pour exécuter ses projets. Cependant comme il n'ignoroit pas les mauvais bruits qui couroient à son sujet, non-seulement en Portugal, mais même dans toute l'Italie, il crut qu'il étoit encore à propos de donner quelque chose aux apparences. Maître dans l'art de dissimuler, il sembla vouloir examiner encore une fois, s'il n'engageoit point sa conscience par cette expédition; comme si après tant de préparatifs il eût été encore tems de reculer. Mais le Pape le sollicitoit d'un côté de lui abandonner la connoissance de cette affaire & de se soumettre à ce qu'il en décideroit; de l'autre, il sentoit bien ce qu'on pouvoit penser dans le monde; qu'on le regardoit comme un usurpateur, qui foulant aux pieds toutes les loix auxquelles ses rivaux convaincus de leur propre foiblesse se soumettoient, employoit la violence pour envahir un Royaume qui ne lui appartenoit pas, dont il commençoit par mettre aux fers la liberté, & dont les Etats se plaignoient hautement qu'on usurpoit leurs droits, & se justifioient d'ailleurs sur le serment qu'ils avoient fait, & qui ne leur permettoit pas de pouvoir le reconnoître.

Pour sortir sans peine de cet embarras, il s'adressa à ses grands amis les Théologiens de l'Université d'Alcala, aux Jésuites & aux Cordeliers; & tandis que de son côté il alloit presser avec vigueur l'exécution de ses projets, il voulut bien leur donner une occupation dont il pussent amuser leur loisir. Il leur proposa donc, pour se réjouir, ce cas de conscience. sçavoir : » Si étant intimement convaincu, que par la mort » du roi Dom Henri le Royaume de Portugal lui étoit dé- » volu de droit, il étoit obligé en conscience de se soumettre » à quelque Tribunal, pour décider de ses prétentions, & » l'envoyer en possession de cet Etat? Secondement, si les » Portugais refusant de le reconnoître, jusqu'à ce que ses » droits & les moyens de nullité que ses concurrens allé- » guoient contre lui ayant été examinés dans les formes, on » eût prononcé contradictoirement en sa faveur, il pouvoit » de sa propre autorité se mettre lui-même en possession de » la Couronne, & prendre les armes contre ceux qui s'op- » seroient à ses prétentions; en supposant qu'il n'avoit aucun

**HENRI**  
**III.**  
1580.

Cas de con-  
science pro-  
posé par Phi-  
lippe aux  
Théologiens  
de l'Univer-  
sité d'Alcala.

HENRI III. 1580. » doute sur cette matière ? Et parce que les Gouverneurs &  
 » les Etats de Portugal apportoient pour excuse qu'ils étoient  
 » liés par le serment qu'ils avoient fait , de ne reconnoître  
 » pour Maître que celui qui auroit été juridiquement déclai-  
 » ré héritier légitime de la Couronne , sur-tout les autres  
 » Prétendans s'opposant à ses prétentions , & offrant de se  
 » soumettre à toutes les formalités de la Justice ; il deman-  
 » doit encore , si ce prétendu serment étoit une excuse rece-  
 » vable & capable de justifier le refus qu'ils faisoient , de re-  
 » connoître leur roi légitime ?

Les Théologiens ne manquèrent pas de répondre à ces questions , comme Philippe le souhaitoit. Ils assùroient donc d'abord : Que ce Prince n'étoit point obligé en conscience de se soumettre à aucun Tribunal ni à aucune juridiction quelle qu'elle fût ; puisqu'il étoit constant , qu'il pouvoit de sa propre autorité s'adjuger la Couronne & s'en mettre en possession : Que cette affaire ne regardoit point le Pape , puisqu'il s'agissoit purement d'un bien temporel , & qu'elle n'étoit mêlée d'aucun incident , qui obligéât d'avoir recours au Tribunal Ecclesiastique : Qu'il n'y avoit aucune raison qui l'obligeât de se soumettre à la décision des Etats de Portugal ; puisque le peuple en se donnant un Roi , se dépouilloit pour lui & pour ses successeurs de tous les droits qu'il avoit ; en sorte que toute l'autorité réside dans leur personne , sans qu'ils puissent être jugés par qui que ce soit : Qu'ainsi puisqu'il étoit constant que Philippe étoit le seul véritable & légitime héritier de la couronne de Portugal , il étoit également vrai de dire qu'il n'étoit point obligé de se soumettre à aucun autre Tribunal que le sien : Que les onze nommés pour connoître de cette affaire n'avoient aucun droit d'en décider ; que par eux-mêmes ils n'avoient aucune autorité ; & que celle dont ils avoient été revêtus , ils la tenoient du Roi : Or qu'en supposant qu'ils eussent pû l'exercer du vivant de ce Prince , il n'en étoit pas moins vrai qu'ils l'avoient perdue à sa mort : Que cette décision étoit fondée sur la loi , qui dit , que les Rois ne peuvent porter leur autorité au-delà du trépas : Enfin qu'à l'égard du troisième chef , les Portugais n'étoient point liés par le serment qu'ils avoient fait , & que rien ne pouvoit les empêcher de reconnoître Philippe

pour leur Roi légitime, puisque par tout ce qui vient d'être dit, il étoit certain, que ce Prince quant à cet article, n'avoit personne qui fût au-dessus de lui, & qui de droit ou à raison de sa qualité, pût décider de ses prétentions. Cet avis, ou si l'on veut, ce décret des Théologiens fut ensuite rendu public, & Philippe fut bien aisé d'avoir cette pièce pour autoriser ses armes, sur lesquelles il comptoit beaucoup plus, que sur toutes ces décisions.

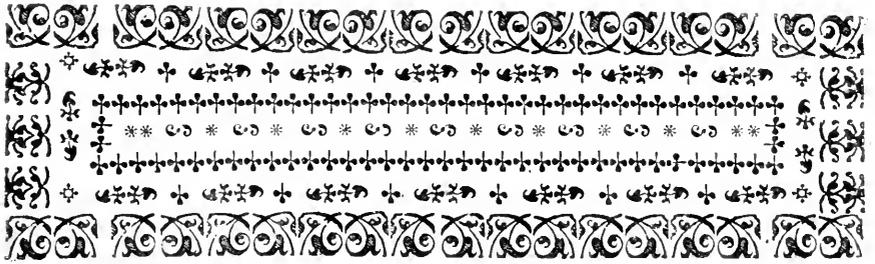
Comme le duc d'Albe avoit été déclaré Général de l'armée de terre, on nomma pour commander la flote Don Alvar Baçan marquis de Santacruz, Général des galères d'Espagne, qui s'étoit beaucoup distingué dans la dernière guerre contre les Turcs. Cet Amiral étant venu mouïller au port de Sainte-Marie, qu'on dit être l'ancien port de Menestée, se rendit de là auprès du duc d'Albe à Erena, afin de prendre de concert des mesures pour la suite de l'expédition. Ils eurent une conférence en présence de Dom Louis de Barrientos Provedidor général de l'armée; & ils convinrent d'avoir une seconde entrevûë à Setubal. Le marquis de Santacruz retourna ensuite sur ses vaisseaux, emmenant avec lui François de Valencia, Rodrigue Zapata, & Martin d'Argote, qui étoient destinés à servir sur la flote. Pour ce qui est des autres Officiers, ils restèrent à la suite du duc d'Albe.

---

HENRI  
III.  
1580.

*Fin du Livre soixante & neuvième.*





# HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE  
DE THOU.

*LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.*

HENRI  
III.

1580.

Affaires de  
Portugal.

**P**HILIPPE étoit déjà arrivé à Guadaloupe lorsque l'évêque de Conimbre, & D. Emmanuel de Melo, députés par les Gouverneurs du royaume de Portugal, se rendirent auprès de lui. Comme à la Cour on regardoit déjà les Portugais comme sujets du roi d'Espagne, on délibéra d'abord si on devoit recevoir leurs Députés en qualité d'ambassadeurs. Enfin on leur donna audience ; & ils supplièrent S. M. C. de ne point en venir aux voies de fait ; & de permettre que la grande question de la succession à la Couronne fût décidée par les Gouverneurs du Royaume, & par le tribunal des onze Commissaires que le roi Henri d'heureuse mémoire avoit établi pour cela ; ils lui représentèrent qu'il y alloit du repos & de la liberté de la Nation. On leur répondit le 16. d'Avril : Que le droit de S. M. C. à la Couronne de Portugal étoit constant ; Qu'elle ne reconnoissoit point d'autre

tribunal compétant , ni capable de prononcer sur cette matière : Que le serment qu'ils avoient fait au préjudice de ses prétentions ne les obligeoit en aucune façon : Que par conséquent il falloit nécessairement qu'ils choisissent l'un de ces deux partis , ou d'avoir la guerre avec S. M. C. ou de se résoudre , comme elle le souhaitoit pour leur intérêt , à se soumettre à ses ordres , & attendre de sa bonté la confirmation de leurs libertés, immunités & privilèges qu'elle s'engageoit à leur accorder aussi amplement qu'ils pourroient la désirer.

Les Ambassadeurs bien mortifiés de cette réponse reprirent le chemin de Portugal. L'évêque de Conimbre passoit pour avoir été gagné par le roi Henri , & on le croyoit dès lors dans les intérêts de Philippe, D. Ferdinand de Silva au contraire , alors ambassadeur de Portugal à la cour d'Espagne , avoit pris un parti tout opposé. On n'avoit aucun égard pour lui ; on ne l'appelloit point dans les cérémonies publiques , & il en avoit conçu le plus vif ressentiment. Cependant comme le peuple travailloit de jour en jour à se rendre le maître , & que le désordre commençoit à s'introduire dans l'Etat, les Gouverneurs , pour mettre ordre au dérangement des affaires, demandèrent aux Etats qu'on augmentât leur autorité , & sur leur refus ils cassèrent cette assemblée. Ce coup chagrina extrêmement D. Antoine prieur de Crato, l'évêque de Parme, & le duc de Bragance. (1) Persuadés qu'il n'y avoit que les Etats qui pussent retarder l'effet des prétentions du roi d'Espagne , parce que comme le parti du peuple y étoit le plus fort , ils étoient absolument opposés aux intérêts de Philippe , ils mirent tout en usage pour retenir les Députés, jusqu'à offrir de fournir à toutes les dépenses qu'ils seroient obligés de faire. Mais ceux-ci se voyant sans pouvoirs, jugèrent que leur présence seroit dorénavant inutile ; & ils se retirèrent , après avoir protesté contre l'ordre porté par les Gouverneurs.

Leur départ rendoit les Gouverneurs maîtres absolus de l'Etat. Ainsi ils se crurent obligés de remplir, du moins en apparence , le devoir de leur charge ; & ils prirent quelques

(1) D. Antoine & le duc de Bragance demandoient la couronne pour eux ; l'évêque de Parme la prétendoit pour Rainuce fils d'Alexandre Farnèse duc de Parme.

HENRI  
III.

1580.

Etat de ce  
Royaume à  
la mort du  
roi Henri.

mesures pour s'opposer aux efforts de la cour d'Espagne, moins dans l'espérance de réussir, que pour arrêter la fureur d'une populace mutinée, qui portoit l'aveuglement au dernier excès. Dans cette vuë ils députerent François Barreto à la cour de France, pour obtenir de Henri quelque secours d'infanterie. Il eut ordre de passer de-là en Italie, & de travailler à engager aussi dans leurs intérêts le nouveau duc de Savoye, Charles Emmanuel.

Mort de Philibert Emmanuel duc de Savoye.

Il y avoit déjà quelque tems que Philibert Emmanuel n'étoit plus. En effet il mourut le 30. d'Août âgé de cinquante-deux ans. C'étoit un Prince habile & courageux, successeur de Charles son père, que François I. & Henri II. avoient dépouillé de la plus grande partie de ses Etats. Il sçut par sa valeur, & par ses services, rentrer en possession de tout ce qu'il avoit perdu par la paix, qui se fit l'an 1559. entre Henri & Philippe II. en épousant Marguerite de France sœur de Henri, dont il eut Charles Emmanuel. Son zèle pour la cour de Rome l'avoit d'abord engagé mal-à-propos à faire la guerre aux habitans des vallées d'Angrogne, de Pérouse & de Pragelas. Mais la Duchesse son épouse, une des Princesses des plus accomplies, & le comte de Raconis, leur ménagèrent ensuite auprès de lui une espèce d'accommodement; & depuis ce tems-là il les laissa en repos. Il sçut aussi profiter de l'arrivée de Henri III. en France, lorsqu'à son retour de Pologne il passa par la Savoye pour obtenir la restitution de Pignerol & de Savillan, places qui avoient autrefois appartenu à son père, & que nos Rois avoient retenues pour s'assurer de sa fidélité. Dans la suite il forma même de plus grands desseins. Habile à tirer avantage de nos malheurs, & prévoyant les troubles dont le désordre du gouvernement ne pouvoit manquer d'être la source, il prit dès-lors des résolutions funestes contre la France. Il commença par faire paroître ses prétentions sur le Marquisat de Saluces dans des circonstances qui ne nous étoient pas avantageuses. Il souleva contre nous le Maréchal de Bellegarde, & se servit de son ministère pour allumer la guerre dans le Royaume. La mort de ce Maréchal, arrivée sur la fin de l'année précédente, rompit alors toutes ses mesures, & Philibert lui-même ne lui survécut pas long-tems. La douleur qu'il avoit conçue de la perte d'un ami si

considérable, jointe à une maladie mortelle, l'emporta. Comme il étoit adonné au plaisir jusqu'à l'excès, & qu'il ne trouvoit pas que ses forces épuisées par l'âge & par la débauche répondissent à ses desirs, il chercha une ressource dans l'usage fréquent des vins forts, & des mets plus propres à éteindre la chaleur naturelle, en y mettant le feu, qu'à l'entretenir; & il contracta par-là une maladie qui l'enleva. La mort ne put cependant envenimer sa haine avec lui. Quelque peu en état qu'il fût alors de s'intéresser à rien, il sembla transmettre à son fils, en mourant, l'exécution des projets que sa mort & celle de Bellegarde ne lui permettoient pas de conduire à leur perfection; & on vit dans la suite le nouveau Duc, lorsqu'il crut avoir trouvé une occasion favorable pour se déclarer, marcher sur les traces de son père, & faire beaucoup plus de mal à la France, qu'il ne se fit de bien à lui-même.

Telles étoient les dispositions de Charle Emmanuel, lorsque Barreto se rendit à la cour de Savoye; & comme ce Prince cherchoit à gagner les bonnes grâces de Philippe, qui de son côté travailloit déjà à le mettre dans ses intérêts, en lui faisant espérer de lui donner une de ses filles en mariage, ce député n'en reçut que des réponses qui ne pouvoient le satisfaire. Le Duc apporta pour prétexte de son refus la grandeur du roi d'Espagne, les obligations que sa famille avoit à Philippe; & comme depuis la mort du roi Henri, & celle de son père, il voyoit bien qu'il n'avoit plus rien à prétendre à la Couronne de Portugal, il congédia Barreto sans lui rien accorder. De-là l'envoyé de Portugal passa à Rome, & mit tout en usage pour engager le Pape à opposer le glaive spirituel de S. Pierre aux entreprises de Philippe. Mais Grégoire\* étoit d'un naturel trop doux & trop sage pour se commettre mal à propos. Quelque peine qu'il eût à manquer une si belle occasion, & à ne pas faire intervenir son autorité dans cette affaire; cependant lorsqu'il avoit fait sonder là dessus les intentions de Philippe, il l'avoit trouvé tellement disposé à fermer l'oreille à tous ses avertissemens, qu'il appréhenda que s'il vouloit se servir à contretens du glaive Apostolique, il n'eût la douleur de le voir perdre son tranchant contre la puissance formidable de ce Prince. Ainsi il ne voulut point se prêter aux instances du député; & il le renvoya avec une réponse ambiguë.

---

HENRI  
III.  
1580.

\* XIII.

**HENRI**  
**III.**  
 1580.

On députa aussi à l'Empereur Elifée de Portugal, pour supplier S. M. Impériale de se faire leur médiateur auprès du roi d'Espagne. On traita enfin avec la reine d'Angleterre pour obtenir d'elle quelque secours. On lui représenta que le malheur dont le Portugal étoit alors menacé, devoit l'avertir de ce qu'elle même avoit à craindre; & on lui fit sentir que si elle souffroit que Philippe joignît encore un si grand Royaume à ses autres Etats, il étoit à appréhender qu'il ne penât quelque jour à tourner ses forces contr'elle-même.

Préparatifs  
 des Portugais  
 pour soutenir  
 la guerre con-  
 tre l'Espagne.

En même-tems les Gouverneurs prenoient au dedans du Royaume des mesures pour s'opposer aux desseins de la cour d'Espagne. Louis César fut déclaré Provedidor général; & on lui donna les pouvoirs les plus amples. D. Diégue de Menesès fut chargé de garder la frontière du côté de l'Estramadure. On confia la défense des places de Miranda & de Béja à D. Juan de Vasconcellos. Emmanuel de Portugal eut ordre de veiller à l'embouchure du Tage. D. George de Menesès fut nommé Amiral de la flote; & on fortifia les garnisons des places frontières, sur-tout du fort de S. Julien. Mais au milieu de ces préparatifs, on n'avoit pas de peine à s'appercevoir que l'Etat n'avoit point de chef. La confusion régnoit par tout; rien n'avançoit, & on voyoit manifestement que César, qui étoit certainement dans les intérêts de Philippe, ne cherchoit qu'à traîner en longueur jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Enfin les Gouverneurs, pour montrer qu'ils vouloient faire leur devoir, eurent recours au dernier remède. Ils publièrent un Edit, par lequel il étoit enjoint à tous les Evêques, Curés & Prêtres, tant des villes que des bourgs & villages dans toute l'étendue du Royaume, d'exhorter les peuples dans leurs sermons, & dans toutes les assemblées publiques, à prendre en main la défense de la liberté & du salut de l'Etat. Mais cette démarche causa beaucoup de troubles, & fut la source de grands désordres. Comme le peuple & le Clergé, qui n'est guères composé que du peuple, étoient déjà assez animés, ils ne gardèrent plus de mesures lorsqu'ils se virent autorisés en quelque sorte par le gouvernement. Il n'y eut plus de subordination; on mit bas toute crainte & toute honte. Le Clergé sans retenuë, le peuple sans soumission, se crurent permis

permis de tout dire & de tout faire, fans que ceux qui étoient à la tête des affaires fuſſent en état d'arrêter, ou même de modérer la fureur de cette multitude infenſée, qui abuſoit contr'eux-mêmes du pouvoir qu'ils lui avoient donné. Déjà le meurtre, le vol & le brigandage marchaient de toutes parts la tête levée; & les Magiſtrats ne pouvoient plus ſonger à punir le crime fans ſe voir expoſés aux inveſtives cruelles des Eccléſiaſtiques & des Prédicateurs, qui ſoulevoient contr'eux le peuple dans les chaires Chrétiennes.

Une preuve bien ſenſible de ce déſordre fut ce qui arriva peu de tems après à Liſbonne. Un certain Antoine Suarès avoit tué en pleine ruë par ordre de D. Antoine prieur de Crato, comme il le confeſſa depuis dans les tourmens, un homme de conſidération de cette ville, nommé Ferdinand de Piña. Condamné à mort, il étoit conduit au ſupplice par l'Alcaide Damien d'Aguiar, lors que les Chanoines de la Cathédrale, précédés de la croix, fortirent en proceſſion de l'églife de la Magdelaine, voiſine de l'endroit où l'exécution devoit ſe faire, & ſe mirent en devoir de l'empêcher, en récitant publiquement mille malédictions contre les Archers qui conduiſoient ce malheureux. Des paroles on en vint aux coups; la potence fut renverſée. D'Aguiar cependant ne perdit point la tête, il prit le tems que les prêtres étoient occupés à ſe battre autour de la potence contre les archers, pour enlever Suarès; & il le fit pendre au faite de la maiſon voiſine. Cette action déshonora le Clergé, & rendit mépriſable Dom Antoine, qui après avoir aſſouvi ſa vengeance contre un homme indigne de ſa colére, n'eut pas le pouvoir de garantir du ſupplice un miſérable, qui ne l'avoit ſi bien ſervi, que ſur la promeſſe qu'il lui avoit faite de l'impunité.

Ce Prince s'étoit rendu à Almerin, & avoit demandé aux Gouverneurs, qu'on informât plus amplement ſur ſon état. Mais comme ils virent qu'il ne travailloit qu'à ſoulever le peuple, & à ſe faire un parti dans le Royaume, ils ne voulurent pas contribuer eux-mêmes à le rendre plus agréable à la multitude, en le ſouffrant ſi proche de la capitale, ni qu'on pût les accuſer d'avoir favoriſé par-là les troubles qui pourroient naître à ſon ſujet. Ainſi ils lui déclarèrent qu'il ne conſentiroient à examiner ſes prétentions, qu'à condition qu'il

HENRI  
III.  
1580.
 s'éloigneroit de la Cour, & qu'il n'en approcheroit pas plus près que de dix lieuës. Il avoit parmi eux dans ses intérêts D. Juan Tello. Comme on étoit fort pressé d'argent; que d'un côté les troupes demandoient à être payées; que de l'autre la peste ravageoit Lisbonne; celui-ci avoit été d'avis de vendre les pierreries de la Couronne. Mais D. Christophle de Mora s'y opposa. Il représenta qu'elles appartenoient à Philippe, & qu'on ne pouvoit s'en défaire sans son aveu. Ainsi ce projet n'eut aucunes suites.

Au milieu de ces embarras, ceux des Gouverneurs qui étoient dans le parti de Philippe crurent qu'il seroit à propos que les ambassadeurs d'Espagne fissent publier les propositions que ce Prince avoit fait faire aux cinq Gouverneurs, & qui étoient contenuës dans un écrit signé de la main même du duc d'Osborne. Selon eux elles étoient fort honorables, & très-avantageuses à l'Etat. Ainsi ils espéroient qu'en les rendant publiques, ils obligeroient Philippe à tenir la parole qu'il leur avoit donnée, & disposeroient peut-être plus facilement le peuple & le clergé à la soumission lorsqu'ils en auroient eu connoissance. Mais l'événement ne répondit pas à ce qu'on devoit attendre d'une résolution si sage. Le roi d'Espagne voyant qu'on n'acceptoit point les conditions qu'il avoit offertes, réitéra sa parole dans la suite; & le mal, qui n'étoit encore que dans son origine, ne s'étoit pas fait sentir assez généralement pour qu'on pût calmer si aisément une populace aveugle & mutinée. Ainsi le duc d'Osborne laissa en Portugal de Mora avec les autres ambassadeurs d'Espagne, & il se rendit à la Cour pour prendre de nouveaux ordres de S. M.

De Guadelupe le roi d'Espagne s'étoit rendu à Merida, où il céda enfin aux instances des amis du duc d'Albe, & permit qu'il vint le saluer. Il fut reçu de S. M. avec toutes sortes de marques d'affection. Philippe lui ordonna de se couvrir, ce qui est le plus grand honneur qu'on puisse recevoir dans cette Cour; & comme il étoit incommodé de la goutte, ce Prince le fit asseoir auprès de lui. Le Duc eut ensuite avec lui quelques conférences particulières; & après avoir pris des arrangemens pour cette expédition, il retourna au camp. D'un autre côté Philippe partit pour Badajoz, où il arriva le 21. de Mai. Là il reçut une nouvelle ambassade des Portugais,

qui venoient pour l'informer qu'ils avoient réfolu de convoquer les Etats à Setubal. Mais le Roi refufa de leur donner audience. Seulement il leur fit rendre un écrit, par lequel il leur reprochoit leur opiniâreté, les traitoit de féditieux, & les exhortoit à songer enfin à se foûmettre. Il ajoutoit qu'il n'étoit point venu pour faire la guerre à la nation Portugaife, pour qui il avoit eu de tout tems autant d'affection que pour les Espagnols mêmes; que fon deffein étoit uniquement de se mettre en poffeffion d'un trône qui lui étoit acquis, & de donner à fes bons & fidèles fujets des marques de fa bienveillance royale. Enfin tout ce discours tendoit à leur faire connoître qu'il n'approuvoit point la réfolution qu'ils avoient prise d'affembler les Etats, dont le secours étoit inutile, puifque le droit de l'héritier légitime étoit manifefte. Ainfi il les exhortoit à abandonner ce deffein, qui ne pouvoit être d'aucune utilité à l'Etat, & qui au contraire tourneroit infailliblement à fon défavantage, comme l'exemple de ceux qu'on avoit tenus d'abord à Lifbonne, & enfuite à Almerin, le monroit affez; à prendre un parti qui leur feroit beaucoup plus avantageux, & à le reconnoître inceffamment pour leur Roi. Il leur remontroit que par-là ils se mettroient à couvert des malheurs de la guerre dont ils étoient menacés, & épargneroit le fang Espagnol qu'il avoit réfolu, au cas qu'ils se foûmiffent, d'employer l'année fuivante à l'exécution d'un projet bien plus glorieux, qui étoit l'extirpation des ennemis du nom Chrétien.

Les Gouverneurs voyant par cette réponfe qu'il falloit néceffairement se réfoudre à la guerre, ne furent pas peu embarraffés. Ils avoient d'un côté l'ennemi à leurs portes; de l'autre D. Antoine foulevoit tout le peuple contr'eux. Dans ces circonftances ils prirent le parti d'abandonner Almerin. C'étoit une place fans murs & fans défenfe, infectée d'ailleurs de la peste qui depuis qu'on étoit dans l'été, y faisoit de grands ravages. Ainfi ils réfolurent de paffer à Setubal. C'étoit une ville murée, qui leur offroit outre cela la commodité d'un bon port. Ceux qui favorifoient le parti de Philippe avoient encore une autre raifon fecrete qui les portoit à la choifir préférablement à toute autre, pour y faire leur féjour. En effet ils s'approchoient par-là de la flote Espagnole, à qui

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI**  
**III.**  
 1580. ils se mettoient en état d'ouvrir les ports du Royaume, & de tendre les bras pour la recevoir à son arrivée. Cependant ils délibéroient encore s'ils prendroient ce parti, lorsque la mort de D. Juan Gonçalès de Camara comte de la Caliete, que la maladie contagieuse enleva, hâta leur départ. Ils se mirent en chemin pour Sétubal, suivis du duc de Bragance, & de l'évêque de Parme; & pour leur sûreté ils mirent des corps-de-garde aux portes aussitôt qu'ils furent arrivés.

D'un autre côté le roi d'Espagne résolu d'exécuter ses desseins, voulut faire lui-même la revue de son armée qui étoit déjà beaucoup diminuée par les maladies. On choisit pour cela les plaines de Cantillane où on dressa un échaffaud. Le Roi s'y rendit accompagné de la Reine son épouse, de ses enfans, & du cardinal Albert d'Autriche; & ce fut de là qu'il vit passer devant lui toutes ses troupes, à la tête desquelles étoit le duc d'Albe. Ce Général tout couvert de lauriers, jouissoit encore dans un âge fort avancé d'une vieillesse verte & robuste. On remarquoit dans son port tout le feu d'un jeune homme, & lui seul sembloit par son exemple, animer l'ardeur de ce grand corps qui marchoit à grands pas à la victoire. Le Duc portoit par-dessus sa cotte d'armes une écharpe argent & azur, & son casque étoit tout couvert de plumes. Le Grand-Prieur Ferdinand son fils, D. Pedre & D. Ferdinand de Toledé ses parens, D. Sanche d'Avila, & Louis Donara que le Grand-Duc de Toscane avoit envoyé à Philippe, l'accompagnoient. Lorsqu'il passa devant l'échaffaud où S. M. étoit placée, elle l'appella & le fit asséoir au-dessous d'elle, afin que de cette place d'honneur il pût lui-même étendre ses regards sur cette grande armée qui obéissoit à ses ordres.

On délibéra alors si le Roi devoit se trouver en personne à cette expédition. Bien des raisons sembloient y rendre la présence du Prince nécessaire. La grandeur de l'entreprise; car il s'agissoit d'un Royaume florissant, voisin de l'Espagne, & dont la situation avoit une infinité d'avantages, à conquérir. L'espérance du succès, qui à ne considérer les choses qu'humainement, sans parler du droit de Philippe sur lequel les Espagnols comptoient encore beaucoup, étoit certain & infailible. D'ailleurs il sembloit qu'il n'y avoit que le Roi

qui pût conduire un si grand projet à sa perfection. Ce n'étoit point en effet un ennemi qui cherchât à envahir une couronne qui ne lui étoit point dûë. C'étoit un Prince légitime qui alloit faire rentrer ses sujets dans le devoir. Ainsi il étoit vrai-semblable que Philippe par sa présence feroit autant de sujets fidèles de ceux qui lui étoient déjà affectionnés ; qu'il mettroit dans son parti ceux qui faisoient gloire auparavant d'être neutres ; & qu'il réduiroit ses ennemis mêmes à ne savoir en faveur de qui se déclarer. Au contraire il y avoit lieu d'appréhender que le duc d'Albe , tout grand guerrier qu'il étoit , comme il étoit d'ailleurs odieux à la nation Portugaise par bien des endroits , ne fût un obstacle aux bonnes intentions de ceux qui étoient dans les intérêts de l'Espagne , & ne les empêchât de se déclarer ; que ce ne fût un prétexte pour les gens neutres de se jeter dans le parti contraire , & une raison pour le parti contraire de ne prendre conseil que de son désespoir , & de s'opiniâtrer dans la révolte.

Ceux qui étoient d'un sentiment contraire représentoient : Que l'armée étoit moins nombreuse de six mille hommes qu'on ne l'avoit crû ; qu'on trouveroit bien des obstacles à faire transporter des vivres au travers d'un Royaume ennemi ; & que par conséquent le succès n'étoit pas aussi infaillible qu'on le prétendoit : Que S. M. ne devoit paroître à la tête de ses armées , que lorsqu'il y auroit lieu d'espérer que sa seule présence feroit plier devant lui tous ses ennemis : Qu'on n'avoit pas le tems d'attendre les vieilles troupes qui devoient arriver de Flandre : Que le moindre retardement, la moindre négligence à passer le Tage , alloit faire remettre l'expédition à une autre année : Que ce n'étoit donc point de la présence du Roi que dépendoit la victoire ; mais d'une bataille à laquelle on devoit avoir incessamment recours : or qu'il n'y avoit point de personnes sages qui ne convinssent qu'il étoit beaucoup plus sûr que S. M. ne s'y trouvât point en personne , mais seulement par ses Lieutenans.

Il fut donc résolu que le Roi se tiendroit loin du péril , & attendroit tranquillement en sûreté le succès de cette entreprise. En même tems ce Prince publia un Manifeste au sujet de la guerre qu'il alloit entreprendre ; où après avoir rappelé le passé , il déclaroit qu'il n'avoit pris les armes que

HENRI

III.

1580.

parce qu'il s'y étoit vû forcé par la nécessité, pour le bien  
 HENRI général de toute la Chrétienté, & en particulier du royau-  
 III. me de Portugal, ajoutant qu'il n'avoit en vûë, en se met-  
 1580. tant en possession d'une Couronne qui lui appartenoit lé-  
 gitimement, que d'assurer la tranquillité de ses fujets fidé-  
 les, & d'obliger les rebelles à rentrer dans le devoir. En con-  
 séquence Philippe députa à D. Antoine, au duc de Bragan-  
 ce, & aux gouverneurs de l'Etat, Louis Molina, avec ordre  
 de protester en leur présence de tous les maux que cette  
 guerre pouvoit causer au Royaume & à toute la Chrétienté.  
 Ensuite pour faire voir qu'on auroit véritablement tort de les  
 lui imputer, il fit publier le 15. de Juin dans son armée un  
 règlement par lequel il défendoit sous peine de la vie, les ju-  
 remens, les impiétés, & les blasphêmes; assùroit le respect  
 dû aux choses & aux personnes sacrées; mettoit à couvert  
 l'honneur du sexe; & établissoit sur tout le reste la discipline  
 la plus exacte.

De là, tandis que son armée marchoit vers le Portugal; le roi d'Espagne se retira vers Badajoz. Cependant ce Prince faisoit parler à D. Antoine par des personnes qui étoient dans ses intérêts. Il lui écrivit même des lettres qui lui furent remises par le duc d'Osse, & par lesquelles il lui proposoit un accommodement à des conditions fort honorables. D. Antoine prêtoit d'abord l'oreille à ces sollicitations. Comme il ne comptoit pas trop sur la justice de ses prétentions, & qu'il prévoyoit que si on renvoyoit l'affaire du droit à la succession, à la décision du Tribunal établi par le feu Roi, le duc de Bragançe qu'il haïssoit mortellement, l'emporteroit infailliblement sur lui; il paroïssoit assez disposé à accepter les propositions de la cour d'Espagne. Mais l'évêque de la Guarda & tous les autres Seigneurs de la maison de Portugal, qui enflés du nom qu'ils portoient, haïssent naturellement les Castillans, s'intéressèrent pour lui faire changer de résolution; & pour le malheur de ce Prince & celui de tout le Royaume, ils ne sçurent que trop bien réussir.

Les Gouverneurs firent aussi parler sous main à ceux de la maison de Portugal. Ils les exhortèrent à réfléchir sur leurs véritables intérêts, & à ne pas avancer eux-mêmes leur propre perte & celle de l'Etat, pour satisfaire leur ambition &

leurs animosités personnelles. En même tems on faisoit de grandes promesses à D. Diégue & à D. George de Menesès, pour les engager à changer de parti. Mais il n'y eut pas moyen d'en venir à bout. Ils avoient mis d'abord dans leur tête que c'étoit à eux à soutenir la gloire de la nation Portugaise ; la confiance qu'ils avoient dans leurs propres forces leur avoit fait espérer depuis qu'ils pourroient y réussir. Ainsi lorsque la suite leur fit connoître la vanité de leurs projets en revenant de leur aveuglement, ils perdirent aussi l'espérance de rentrer jamais en grace avec Philippe ; & il ne fut pas possible à leurs amis de persuader le contraire à ces hommes fiers, qui préféroient la mort à la perte de leur honneur. Il y avoit encore dans ce parti Leonard de Castro : c'étoit un jeune homme brave & fort riche, qui après s'être épuisé par une ambition insensée de vouloir que le nouveau Roi lui fût redevable de sa couronne, réduit à une extrême pauvreté, désespérant de se raccommo-der avec l'Espagne, & n'ayant plus pour tout bien que la vie qui lui restoit, comptoit pour rien de se sacrifier à la défense des droits de D. Antoine. Tels furent ceux qui par leurs conseils & leurs intrigues, empêchèrent ce malheureux Prince de prendre le seul parti qui lui fût avantageux.

D'un autre côté la jalousie & la division, mal funeste qui ne manque jamais de s'insinuer entre les personnes qui se trouvent dans le même rang, régnoient parmi les Gouverneurs. Trois d'entr'eux étoient dans les intérêts de Philippe. Cependant comme ils n'appréhendoient pas moins la violence des Espagnols, qu'ils détestoient la fureur du peuple, ils souhaitoient bien de voir ce Prince sur le trône ; mais ils avoient l'ambition insensée de vouloir qu'il leur en fût redevable. Les autres qui croyoient n'avoir plus rien à attendre de l'Espagne, incertains du parti qu'ils avoient à prendre, paroissent n'avoir en vûë que d'attendre l'événement, & ils croyoient qu'ils auroient beaucoup fait s'ils pouvoient seulement venir à bout de soutenir les premiers efforts des Espagnols.

Ainsi comme on manquoit sur-tout d'argent, D. Juan Tello mettoit tout en usage pour en amasser. D'un autre côté Emmanuel de Portugal faisoit toute la diligence possible

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI**  
**III.**  
**1580.**

pour fortifier l'embouchure du Tage. D. Diéque de Menesès avoit aussi dessein d'abord de mettre Elvas en état de défense, mais la difficulté de l'entreprise lui fit abandonner ce projet, & il se contenta de mettre quelque ordre sur la frontière, autant que les circonstances pouvoient le permettre. Cependant les Gouverneurs avoient convoqué les Etats à Sétubal; mais D. Antoine & ceux de la maison de Portugal arrêterent les députés & les empêchèrent de s'y rendre. En même tems comme ce Prince étoit maître de Santaren, l'évêque de la Guarda, homme d'un caractère broüillon, lui conseilla de s'y fortifier, & d'y faire bâtir une citadelle.

D. Antoine  
proclamé roi  
de Portugal.

L'évêque de Parme s'étoit broüillé avec le duc de Bragançe, qui étoit resté à Sétubal avec les Gouverneurs; & avoit suivi D. Antoine à Santaren. On prit cette occasion pour former le projet mal concerté de faire monter ce Prince sur le trône. L'évêque de la Guarda en fut l'auteur. Cet homme inquiet pour qui il n'y avoit de ressource que dans les troubles de l'Etat, n'avoit rien plus à cœur que de voir toute la nation engagée dans les mêmes périls & exposée aux mêmes malheurs dont il étoit menacé lui-même. Dans cette vûë il parla à D. Antoine, sur l'esprit duquel il avoit beaucoup d'ascendant; & après lui avoir montré que de quelque côté que le fort tournât, soit que le Portugal se donnât au roi d'Espagne, soit qu'il reconnût pour maître le duc de Bragançe, sa perte étoit également infaillible, il lui persuada de profiter de l'occasion que le hasard lui offroit, & de ne pas attendre la décision des Etats à laquelle Philippe lui-même refusoit de se soumettre. Il lui représenta: Que puisque ce Prince, au mépris des voies ordinaires de la justice, appelloit à son secours des forces étrangères pour s'emparer d'une Couronne qui ne lui appartenoit point, c'étoit à lui par conséquent à armer la nation même contre laquelle l'Espagnol ne pourroit tenir, pour combattre ses prétentions injustes, & soutenir un trône dont il seroit lui-même en possession; en un mot, qu'il falloit opposer Roi à Roi: Que tout le peuple étoit dans ses intérêts: Qu'il devoit profiter de son attachement pour lui, & ne pas laisser échouer par ses délais le fruit qu'il en devoit attendre: Que le Portugal avoit besoin d'un Roi de la nation pour rompre les projets de cette puissance étrangère  
qui

qui se déclaroit son ennemie : Qu'à peine il seroit sur le trône , que toutes choses changeroient de face : Qu'au lieu que l'incertitude de celui qu'ils devoient avoir pour maître , tenoit alors les Portugais divisés , on les verroit aussitôt qu'il seroit élu , réünir toutes leurs forces pour aller sous ses ordres repousser généreusement les efforts de l'ennemi commun : Qu'on ne demandoit uniquement de lui , que d'oser & de permettre , que ceux qui lui étoient affectionnés , le fissent monter sur le trône.

Voici au reste comme ce projet s'exécuta. Après avoir obtenu le consentement de D. Pedre Cotiño Alcaide de Santaren , des chefs de la Bourgeoisie , & de l'évêque de Parme lui-même , qui ignoroit le dessein qu'on avoit formé , on traça le plan de la nouvelle forteresse proche d'une Eglise. Ensuite l'évêque de la Guarda y ayant célébré une Messe solennelle , fit un discours à la fin à tous les assistans qui s'étoient rendus en grand nombre à cette cérémonie. Après s'être emporté sans ménagement contre les Gouverneurs , il invita ses auditeurs à prendre courageusement en main la défense de la patrie , les exhortant à jeter les fondemens de la nouvelle citadelle , dans l'espérance que ce seroit un jour le boulevard de l'Etat , & de la remettre à celui qui seroit le plus capable de prendre en main le timon des affaires , & de soutenir glorieusement le titre de Protecteur du Royaume. Ensuite il leur fit voir que ces qualités ne convenoient à personne mieux qu'à D. Antoine ; soit qu'on regardât sa naissance qui l'élevoit au dessus de tout ce qu'il y avoit en Portugal ; soit qu'on eût égard à l'attachement qu'il avoit pour la nation , dont par droit de succession il prétendoit devoir être reconnu le maître.

A ces mots D. Antoine , comme on en étoit convenu , s'étant présenté à la porte de l'Eglise , deux Evêques allèrent le recevoir , & lui ayant présenté l'étole , ils marchèrent ensemble vers la place que l'on devoit bénir. Tandis qu'on en faisoit la cérémonie , le capitaine Antoine Baracho mit brusquement l'épée à la main , éleva au bout un mouchoir en guise d'étendart , & proclama D. Antoine , Roi de Portugal. En même tems on vit tout d'un coup une infinité d'épées tirées , les uns songeant à leur sûreté , d'autres n'ayant de dessein

**HENRI**  
**III.**  
 1580.

que de faire comme tout le monde. Cependant il s'éleva un murmure confus qui sembloit partir plutôt de mécontentement que de joie. De son côté D. Antoine, soit par modestie, soit par témérité, refusoit d'abord d'accepter le titre de Roi, lorsque Cotiño prit cette occasion pour défendre qu'on criât ce nom davantage, ajoutant que telle étoit l'intention du Prince. Mais Baracho, qui à la sollicitation de l'évêque de la Guarda, avoit commencé l'acclamation, coucha en jouë ce Magistrat & l'obligea de se retirer. Alors les acclamations recommencèrent, & D. Antoine montant à cheval, & tenant une canne à la main en guise de sceptre, marcha vers l'Eglise collégiale, accompagné de l'évêque de la Guarda, de D. Emmanuel de Silva, de D. Louis de Portugal, & de D. Emmanuel Pereyra, qui l'animoiënt; & pouvant encore à peine ajouter foi à tout ce qu'il voyoit. Il étoit précédé par D. Emmanuel d'Acosta qui portoit devant lui l'étendart, comme la marque de la Royauté. Dès le premier pas le cheval qui portoit le Prince, broncha & pensa le renverser, ce qui fut regardé comme un mauvais augure. Cependant on arriva en cet ordre à l'Eglise où D. Antoine fut proclamé une seconde fois. De là il se rendit à l'Hôtel de ville, & en ayant trouvé les portes fermées, il les fit enfoncer, cherchant de toutes parts Cotiño dont il vouloit se venger, parce qu'il le regardoit comme son ennemi; mais il avoit déjà pris la fuite. Ensuite le Prince, après avoir fait serment de maintenir \* les droits & privilèges de la Nation, écrivit à toutes les villes & à tous les Gouverneurs du Royaume, de lever des troupes & de se préparer à exécuter ses ordres. Ses lettres étoient signées de par le Roi. En même tems il en envoya d'autres aux Gouverneurs, au duc de Bragançe, & au marquis de Villareal, pour les exhorter à le reconnoître pour leur maître, & à se joindre à lui pour repousser les efforts des ennemis de l'Etat. Cette révolution arriva le 19. de Juin.

Entrée des  
 Espagnols en  
 Portugal.

Cependant le duc d'Albe s'étant avancé à la tête de son armée, chargea D. Pedre de Velasco de faire une tentative sur Elvas, qui étoit la première ville frontière de ce côté-là, & qui tire son nom des Gaulois Elviens. Il y avoit deux partis dans

\* C'est ce qu'on appelle ordinairement, *Los Eneros de Portugal.*

cette place. D. Antoine de Melo qui y commandoit, étoit, comme la plus grande partie de la Noblesse, ennemi des Espagnols, & les deux frères George & Jean Rodrigue Passano, étoient à la tête de la faction contraire qui étoit la plus nombreuse. Velasco avoit apporté des lettres pour le Gouverneur, pour l'Evêque, & pour la Noblesse de la ville; & on délibéra d'abord si on devoit les recevoir. Il y eut quelques contestations sur cet article. Enfin l'avis passa pour l'affirmative. On lut les lettres; mais de Melo qui ne se sentoît pas le plus fort, chercha des prétextes pour en éluder l'exécution. Il s'excusa d'obéir sur ce qu'il étoit lié par son serment, & demanda que puisque D. Diégué de Menesès & les Gouverneurs lui avoient confié la garde de cette place, on lui donnât du tems pour prendre leurs ordres. Velasco de son côté monroit qu'il n'y avoit point de tems à perdre, que les Espagnols étoient à leurs portes, & que sur le moindre retardement, il y avoit à craindre qu'ils ne portassent le ravage dans tous les environs. En même tems, pour jeter la terreur parmi les habitans qui commençoient déjà à se mutiner, il ordonna à six cens cavaliers de faire quelques courses aux environs de la ville. A ce signal les chefs de la faction Espagnole soulevèrent le peuple. Les Passano assiégèrent l'Eglise où de Melo étoit en délibération avec l'Evêque, & ils étoient résolus de lui faire un mauvais parti lorsqu'il paroîtroit; mais il fut averti de ce qui se tramoit contre lui par son petit fils, qui portoit le même nom, & l'Evêque l'engagea à consentir que la ville se rendît aux Espagnols. Les chefs de la Bourgeoisie dressèrent eux-mêmes les articles, par lesquels ils demandoient que Philippe leur accordât de nouveaux droits & de nouveaux privilèges, & ils les présentèrent à l'agent des Espagnols pour qu'il en jurât l'accomplissement. Velasco n'avoit aucun pouvoir pour cela; mais pour ne pas retarder l'effet de la bonne volonté des bourgeois, il n'en fit rien connoître; & promit tout ce qu'on voulut. Cependant de Melo avoit envoyé demander du secours à D. Diégué de Menesès; mais les troupes qu'on fit marcher de ce côté-là, arrivèrent trop tard, & D. Garcie de Cardenas avoit déjà pris possession de la place au nom de Philippe.

De là Velasco eut ordre de se rendre à Olivencia. Cette

ville est située dans une plaine sur les bords de la Guadiana ; & fortifiée d'une citadelle & de quelques murs , mais cependant peu en état de faire résistance. Nuño Alvarès fils du comte de Tentuguel commandoit dans la place , & l'avoit abandonnée peu de tems auparavant , parce qu'il voyoit les habitans fort disposés à prendre le parti de Philippe. Cette ville étoit comme Elvas , divisée en deux factions ; & c'est ce qui pensa faire échouer le dessein de Velasco qui n'en étoit pas instruit. Il alla sans le sçavoir , loger chez des gens opposés à la faction d'Espagne ; il leur remit même les lettres de S. M. C. & c'en fut assez pour révolter contre lui le parti opposé. Comme ceux dont il étoit composé se mettoient peu en peine qui des deux concurrens l'emportât , pourvû que celui qu'ils auroient pour maître ne fût pas du choix de leurs ennemis , ils commencèrent à traverser la négociation de l'agent d'Espagne. Enfin Tratino & Marc Antoine Justiniani, tous deux Italiens , les apaisèrent à force de prières & de menaces , & la ville se rendit aux mêmes conditions que celle d'Elvas.

En même tems Jérôme de Mendoza prit possession de Campo-Mayor où il avoit eu ordre de se rendre. Cet exemple fut suivi de ceux d'Aronchès , de Portalegre , de Mora , de Serpa , & des autres petites places des environs. Cependant le duc d'Albe ayant été informé par le capitaine Cisneros qu'il n'y avoit qu'une très-foible garnison dans le château de Villaviciosa , la principale place que le duc de Bragance possédât en Portugal , mais qui d'elle-même étoit peu en état de faire résistance ; & qu'il seroit aisé de s'en rendre maître , détacha de ce côté-là cinq cens chevaux & trois cens hommes de pied. Ces troupes commandées par D. Sanche d'Avila , à qui se joignirent D. Ferdinand & D. François de Tolède , & D. Garcie de Cardenas , ayant pris d'abord le chemin d'Elvas , pour mieux cacher leur marche , se rendirent pendant la nuit proche d'un champ planté d'oliviers , voisin du château , l'escaladèrent ; & n'ayant trouvé aucuns corps-de-garde , ils allèrent faire prisonnier jusque dans son lit le Gouverneur D. Juan de Tovar , qui dormoit aussi tranquillement que s'il eût été au milieu de la paix , & que la prise de sa place avoit pû à peine éveiller. Tous les meubles du duc de Bragance

qui étoient très-nombreux & fort riches , devinrent la proye du vainqueur , & on trouva entr'autres neuf caiffes pleines de porcelaines de la Chine. Bien des gens étoient perfuadés que le Gouverneur étoit de moitié avec Cifneros , & qu'ils étoient convenus fécrètement de partager entr'eux toutes les richesses qui étoient dans le château ; que cependant ils avoient fait myftère au duc d'Albe de cette intelligence , parce que le capitaine étoit bien aifé de fe faire honneur de la prife de cette place , & que de Tovar aimoit beaucoup mieux qu'on en attribuât la perte à fa négligence ou à fa lâcheté qu'à fa perfidie. Mais fi cela eft , d'Avila les jouta admirablement tous les deux fans le fçavoir , car il fit faire par ordre du duc d'Albe , un inventaire exact de tout ce qui fe trouva dans le Château. On en confia la garde à Gaspard de Gômez , qui y entra avec fix-vingts hommes de garnifon , après quoi d'Avila alla rejoindre l'armée.

D'un autre côté les Gouverneurs qui avoient reçu les lettres de D. Antoine , ne pouvoient revenir de l'étonnement plein d'indignation où l'entreprife téméraire de ce Prince les avoit jettés. Sur le champ ils écrivirent à D. Juan Tello qui étoit alors à Belen , d'avoir l'œil à ce que ce nouvel incident ne causât aucun mouvement dans la Capitale. Tello étoit entièrement dans les intérêts du Prince ; mais il n'approuvoit point qu'il eût pris le titre de Roi fans le confentement des Gouverneurs & des Etats. Ainfi il manda à D. Pedre d'Acuña gouverneur de Lifbonne , de veiller à la sûreté de cette ville. En même tems il fit députer vers D. Antoine , D. François de Menesès & D. Diégue de Sofá , avec ordre de le prier de fa part de fe contenter du titre de Protecteur de la couronne de Portugal , & de ne point prendre le nom de Roi.

Mais ce Prince aveugle n'eût garde de fuivre les confeils de cet ami. Au contraire , à la follicitation de ceux de la maifon de Portugal à qui il étoit livré , il prit la réfolution de fe rendre fur le champ à Lifbonne , où on lui faisoit entendre que le peuple étoit fi fort animé contre les Caftillans , qu'il y feroit reçu infailliblement. L'événement justifia ces promesses. D. Antoine partit de Santaren , accompagné des Députés que Tello lui avoit fait envoyer ; & D. Emmanuel de

---

HENRI  
III.  
1580.

Entrée de D.  
Antoine à  
Lifbonne.

Portugal qui avoit été chargé de garder l'embouchure du Tage ſçut ſi bien prévenir le peuple en ſa faveur, Tello fut ſi lâche ; & d'Acuña , qui prétendit ſe juſtifier aux dépens de celui-ci , ſe montra ſi négligent , que ce Prince entra dans la Capitale le 24. de Juin , ſans que perſonne ſe préſentât pour ſ'y oppoſer. Auſſitôt qu'il y fut arrivé , il alla d'abord deſcendre à la Cathédrale où il fit ſes prières. Enſuite il ſe rendit de là au Palais , ſuivi de tout le peuple qui s'étoit attrou pé ſur ſon paſſage. Là il fut harangué par Emmanuel de Fonſeca qui fit ſon éloge , & dit : Qu'après avoir éprouvé tant de traverses , après avoir eſſuyé tant de dangers , victime de la colére de Henri , comme il l'avoit été auparavant de la haine de D. Sébaſtien , enlevé enfin à la fureur des Mores , c'étoit Dieu ſans doute qui , comme il le deſtinoit après tant de revers à jouir du ſort glorieux qu'il goûtoit , l'avoit lui-même , par une providence particulière , réſervé pour ſurvivre lui ſeul à toute la famille Royale de Portugal , afin qu'il montât ſur le trône que la Sageſſe divine lui avoit préparé. Ce diſcours fut reçu du peuple avec un applaudiffement général. En même tems Fonſeca lui-même ayant fait paroître l'étendart royal à une des fenêtres du Palais , toute la ville retentit des cris de joie de cette populace inſenſée , qui marquoit par là ſon contentement d'avoir le Prince pour maître. Cependant l'ennemi étoit à ſes portes , & elle ignoroit que ces cris d'allegreſſe alloient bientôt ſe changer en cris de douleur à l'arrivée de Philippe.

D. Antoine écrivit enſuite une ſeconde fois au duc de Bragance & au marquis de Monterey , & il leur offrit toutes ſortes d'avantages pour les engager à le reconnoître ; mais ils étoient trop ſages pour prendre un ſi mauvais parti. Il arriva auſſi à ce Prince lors qu'il s'avançoit vers Liſbonne , un accident qu'on regarda comme un mauvais préſage pour lui. Il paſſoit proche de Sacabem , qui n'eſt qu'à ſix lieux de cette Capitale , & il ſ'entretenoit avec D. François d'Almeyda , pour qui il avoit beaucoup d'amitié & de confiance , lors que ce Seigneur fut tué d'un coup d'arqueuſe , ſans qu'on pût ſçavoir d'où il étoit parti. Le nouveau Roi prêta enſuite ſolemnellement le ferment ordinaire. Cependant les Magiſtrats ne ſe rendoient preſque point au Palais ; on y voyoit fort peu

de Seigneurs ; presque tous avoient pris la fuite , augurant mal des suites de ce nouveau gouvernement , ou se tenoient cachés dans la ville. Cette solitude indigna Dom Antoine. Il créa sur le champ de nouveaux Magistrats ; donna ces charges à des gens qui étoient à lui , mais qui n'avoient pour la plupart ni naissance , ni mérite ; distribua entr'eux les Evêchés & les Commanderies ; donna un Edit par lequel il déclaroit Philippe ennemi de l'Etat ; & proscrivoit , comme traîtres , tous ceux qui suivoient son parti.

Tello étoit encore à Belem proche de Lisbonne , lorsqu'il apprit la révolution qui venoit d'y arriver. Le nouveau Roi lui écrivit même pour l'inviter à se rendre auprès de lui , & il lui fit espérer. Mais au lieu de lui tenir parole , il traita avec Dom Diégue Lopez de Siqueira commandant de trois galères qui étoient dans le port ; prit avec lui quarante mille écus d'or , qu'il avoit ramassés de toutes parts , & s'embarqua pour se rendre à Setubal auprès des Gouverneurs , avec l'évêque de Leyria , Dom Antoine de Castro seigneur de Cascaës , Dom Martin Gonzalez de la Camara , Dom Emmanuel Tellez Barretto , Dom François de Meneses , Dom Edouard de Castelblanco & Louis Cessar. On lui ferma à Setubal l'entrée du port , mais il ne se rebuta point ; il fit sa descente , se rendit par terre auprès de ses collègues , & se justifia de ce qui venoit d'arriver à Lisbonne , en attribuant cette révolution au soulèvement du peuple , & à la négligence du Gouverneur de cette Capitale , qui de son côté en rejettoit toute la faute sur la lâcheté de Tello , dont il rapportoit des preuves. Aussi ne put-il faire goûter ses excuses aux Gouverneurs. Quoiqu'il offrit beaucoup d'argent pour être conservé dans sa charge , il fut cassé ; & depuis ce tems-là , il n'eut plus de voix dans le Conseil , qu'en qualité de simple particulier , faisant partie du corps de la Noblesse.

On remarqua que ce fut-là la seule occasion où les Gouverneurs firent usage de cette autorité qui leur avoit été donnée par le feu roi Henri. En effet jusque-là , soit par timidité , soit par une indulgence mal entendue , qui a toujours des suites funestes lorsque les besoins de l'Etat sont pressans , ils avoient fermé les yeux sur tout le reste. Mais dans cette circonstance même , ils prirent fort mal leur tems pour

---

HENRI  
III.

1580.

**HENRI** commencer à exercer un pouvoir souverain qu'ils alloient bientôt perdre, & dont eux-mêmes s'étoient rendus indignes par le mauvais usage qu'ils en avoient fait. On fit encore une autre observation ; c'est que celui qui les dépoüilla de l'autorité souveraine dont ils étoient revêtus, n'en jouit pas long-tems. Il refusa d'accepter le parti avantageux que Philippe lui avoit fait offrir ; & il aima mieux s'exposer à n'être rien dans la suite , que de ne pas faire un léger essai de la Royauté , dont il ne goûta même qu'en idée.

III.  
1580.

Cependant le départ de Tello avoit mis le nouveau Roi dans un grand embarras. Il avoit emporté beaucoup d'argent , & ce Prince en avoit un très-grand besoin. Aussi mit-il tout en usage pour en tirer des marchands de Lisbonne , qu'il obligeoit même malgré eux & par force , à lui en donner. En même temps il levoit des troupes de toutes parts & sans choix. On ouvrit les prisons & tout ce qui s'y trouvoit de criminels & de scélérats , on les engageoit à prendre parti par l'espérance de l'impunité. On enlevoit même à leurs maîtres les esclaves Afriquains , Maures & Negres , dont on se sert beaucoup dans cette capitale , pour les enrôler ; & on alla jusqu'à prendre par force de jeunes gens de famille , dont la plupart n'avoient encore jamais porté les armes. Les Prêtres & les Moines étoient les ministres de toutes ces violences , qu'ils exerçoient effrontément à la honte de la Religion , & ils ne voyoient pas combien il y avoit peu de fond à faire sur des troupes sans expérience , & dont la fidélité devoit être si suspecte. En effet la plus grande partie de ces criminels enrôlés deserta , & alla se rendre au duc d'Albe. Mais l'esprit de vertige s'étoit si bien emparé de tous les esprits , qu'enfin les Prêtres & les Moines , après avoir excité les autres à prendre les armes , s'enrôlèrent eux-mêmes , & voulurent aussi faire leur personnage dans cette sanglante tragédie.

On envoya aussitôt en Angleterre & en France , pour porter la nouvelle de l'élection de Dom Antoine , & demander les secours nécessaires pour le maintien du nouveau roi. On remit dans cette vue de grosses sommes à Pierre Dora consul François , qui fait sa résidence à Lisbonne. Cependant Dom Antoine envoya ordre aux Gouverneurs de se rendre auprès de lui , & de venir le reconnoître pour leur Maître. En même tems ,

tems, comme on ne comptoit pas trop sur la fidélité de Dom George de Menesès, qu'ils avoient fait Généralissime des troupes de Portugal, on l'arrêta; & peu s'en fallut, qu'il ne fût mis en pièces par le peuple, que les Moines avoient soulevé contre lui. Ensuite on nomma pour le remplacer, Dom Diégue de Menesès, ce qui peu de tems après fut la cause de sa perte.

Jamais aveuglement ne fut égal à celui du nouveau Roi. La confusion régnoit dans le gouvernement, les Prêtres & les Moines livrés eux-mêmes à leurs fureurs, le peuple qui, à leur exemple, ne reconnoissoit plus d'autre règle que sa passion, aidoint encore à augmenter le désordre. La source de tout le mal venoit sur-tout des Docteurs de l'Université de Conimbre, qui servoient à souffler le feu de la révolte. Ainsi il n'y avoit rien qu'on ne se crût permis dans le parti, & à la honte du Clergé, on n'y respectoit pas les droits les plus sacrés, pour venir à bout de ses desseins. Tels étoient les appuis sur lesquels comptoit Dom Antoine, qui enyvré de sa fortune, couroit en aveugle à sa perte. Il avoit écrit aussi à Tristan Vaez de Vega, qui commandoit dans le fort Saint Julien, situé à l'embouchure du Tage, pour l'engager à lui livrer cette place. Mais il s'en défendit, apportant pour prétexte de son refus, & le serment qu'il avoit fait, & l'ordre contraire qu'il avoit reçu des Gouverneurs. Ainsi quinze cens hommes des milices levées dans Lisbonne sortirent en tumulte, commandés par des chefs sans expérience, & marchèrent de ce côté-là.

En même tems, comme les Gouverneurs ne paroissoient pas se disposer à obéir, le Prince envoya vers eux Dom François de Portugal comte de Vimiofo. Aussitôt que le duc de Bragance en eut la nouvelle, il prévint ce qui devoit arriver. Il quitta Sétubal, & alla se réfugier dans Portel, place de sa dépendance. Cependant le comte arriva, & n'ayant pu engager les Gouverneurs à se déclarer pour Dom Antoine, il mit en usage le seul appui de la fortune & du pouvoir de ce Prince. Il souleva le peuple par le moyen des Prêtres & des Moines. On s'empara des portes de la ville, dont on chassa les corps-de-garde: les mutins s'écrièrent en tumulte, que les Gouverneurs étoient des traîtres, & qu'il falloit s'en défaire.

Dans cette extrémité tout ce que ceux-ci purent faire, ce fut de se cacher çà & là chez quelques-uns de leurs amis, pour éviter la fureur de la populace ; après quoi ils prirent leur tems pour descendre avec des cordes du haut des murs dans le fossé. C'étoit un spectacle véritablement triste , de voir ces mêmes hommes , qui peu de tems auparavant gouvernoient l'Etat avec une autorité absoluë, exposés alors à toutes les insultes du premier venu qui se feroit mis en tête de les outrager. Tello & l'archevêque de Lisbonne , qui étoient dans les intérêts du nouveau Roi , ne se mirent pas en peine de prendre la fuite. Pour Dom Saa , Dom Juan de Mascareñas & Dom Diégue Lopez de Sofa , ils allèrent chercher une retraite jusque dans Ayamonte , place de la dépendance du roi d'Espagne. De là après s'être un peu remis de leur frayeur , au lieu de se rendre auprès de ce Prince , comme on croyoit qu'ils le feroient , ils prirent un parti qui étoit beaucoup plus convenable , & en même-tems plus avantageux pour les intérêts de l'Espagne. Ils se retirèrent à Castro Marino , place des Algarves , appartenante au Portugal. Là en vertu du pouvoir qu'ils avoient eu jusqu'alors , ils publièrent un Edit , par lequel ils déclaroient Philippe héritier légitime de la couronne de Portugal , & Dom Antoine ennemi de l'Etat & perturbateur du repos public. Cette démarche des Gouverneurs déterminâ la plus grande partie des villes du Royaume à se déclarer , & elles se rendirent à la première sommation du duc d'Albe. Les Ambassadeurs étrangers qui étoient restés à Sétubal , sur-tout ceux d'Espagne , furent eux-mêmes sur le point d'être maltraités , & ils auroient eu sans doute tout à craindre de la populace , qui courut en foule à leur hôtel , si le comte de Vimioso ne l'avoit arrêtée , & ne les eût fait escorter jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en lieu de sûreté. Dom Antoine de Castro seigneur de Cascaes , Dom Edouard de Castelblanco , Dom Diégue Lopez de Siquéira , Louis Cessar , Dom Ferdinand de Noroña , Dom Pedre de Menesès , avec plusieurs autres Seigneurs , avoient accompagné les Gouverneurs dans leur fuite , & ils se rendirent aussitôt après auprès de Philippe.

Cet accident causa beaucoup de révolutions. Comme il n'y avoit que trois des Gouverneurs qui se fussent déclarés pour

le roi d'Espagne, Tristan Vaez de Vega, qui avoit refusé de livrer au nouveau Roi le fort de Saint Julien, tant que leurs pouvoirs avoient duré, les voyant dispersés, & croyant par-là qu'ils n'avoient plus d'autorité, traita avec le Prince, & lui remit le domaine de la place par les mains de Sebastien de Brito, moyennant quatre mille écus d'or qu'il reçut (1). Peu de tems après Cascaes, que l'épouse de Dom Antoine de Castro avoit abandonné aussitôt qu'elle apprit la fuite de son mari, fut aussi remis à Dom Antoine par Antoine Enriquez. Ensuite ce Prince se rendit à Sétubal, & trouvant que cette place étoit très-forte par sa situation, & qu'on pouvoit en tirer plus d'un avantage à cause de la commodité de son port, il y mit garnison.

D'un autre côté, le duc de Bragance qui voyoit qu'au lieu des voyes juridiques, on en étoit venu enfin aux voyes de fait, & qui comptant inutilement sur la justice de ses prétentions, avoit jusque-là par complaisance pour sa femme, qui étoit d'un caractère fort impérieux, différa de s'accommoder avec le roi d'Espagne, reconnut enfin la faute qu'il avoit faite, après la perte de Villaviciosa. Mais il étoit bien tard de penser à la réparer. Aussi ne put-il le faire d'une manière avantageuse. Il députa à Philippe, pour lui représenter les raisons qui jusqu'alors l'avoient empêché de traiter avec lui, & lui marquer qu'il étoit prêt de se démettre de ses droits en sa faveur à des conditions raisonnables. Cette proposition ne fut pas trop bien reçue du roi d'Espagne. Il blâma fort le Duc d'avoir attendu si tard à se soumettre. Il se plaignit de ce que par-là il l'avoit obligé d'entreprendre une guerre qui lui étoit à charge par les dépenses extraordinaires qu'elle emportoit avec elle, & dont le succès ne pouvoit être que funeste au Portugal. Il se moqua de la cession qu'il lui faisoit de ses droits, qu'il regardoit, disoit-il, comme inutile pour appuyer ses prétentions. Cependant en considération de l'affection qu'il portoit à la Duchesse sa parente, & de l'envie qu'il avoit de faire du bien à sa maison, il permit qu'on

HENRI  
III.  
1580.

Le duc de  
Bragance  
traite avec le  
roi d'Espa-  
gne.

(1) C'est le sens qu'il a fallu donner à ces paroles de l'Auteur : *Locum in Sebastiani Britonis manus tradidit*, afin que M. de Thou ne se trouve pas en contradiction avec lui-même ; & pour faire entendre que Tristan en faisant hommage de sa place à Dom Antoine, n'a pas cessé d'en être le Gouverneur.

**HENRI**  
**III.**  
 1580. entrât en négociation. Mais il fit des propositions qui parurent si exorbitantes, demandant avant toutes choses que la duchesse de Bragance reconnût son droit à la Couronne, que pour lors on ne put convenir de rien.

Cependant le duc d'Albe après avoir fait encore une fois la revûe de l'armée en présence de Philippe, passa la Caya, petite rivière, qui de ce côté-là sépare la Castille du Portugal, & se mit en marche le 27. de Juin. De là, il arriva en trois jours à Elvas, où il s'étoit fait précéder par Dom Pedre Manrique de Padilla & Dom Pedre d'Ayala. Là, il donna ordre à Dom Alvar de Luna de se rendre à Estremoz. Les Landini qui avoient beaucoup de crédit dans cette ville, tenoient le parti de Philippe, & ils engagèrent le reste des bourgeois à se rendre, à l'arrivée de l'agent d'Espagne. Mais Dom Juan d'Acevedo, fils de l'Amiral de Portugal, qui étoit encore fort jeune, se retira dans le château avec la garnison, y fit entrer des vivres & résolut de le défendre jusqu'à ce que les Gouverneurs, qui lui en avoient confié la garde, lui ordonnassent de le remettre aux Espagnols. Ce fut inutilement que Dom Christophle de Mora & Dom Ferdinand de Tolede le sommèrent de se rendre. Il fallut faire avancer l'artillerie; & quelques soldats s'étant à cette vûe laissé couler le long des murs du château, ce jeune homme sans expérience, sans prendre de sauve-garde, ni demander d'ôtages, eut l'imprudence de faire entrer Jean Maldonat dans la place, où celui-ci se rendit sous prétexte de traiter de la capitulation, & surprit d'Acevedo, qu'il fit prisonnier. Peu s'en fallut même qu'on ne le condannât à une mort honteuse. Mais à la prière de quelques Moines, & même de Dom Christophle de Mora, qui s'intéressèrent pour lui, le duc d'Albe lui fit grace en faveur de sa jeunesse, & se contenta de l'envoyer prisonnier sous bonne garde dans Villaviciosa.

Peu de tems après Monte-Mayor ouvrit ses portes à l'armée Espagnole, qui s'y rendit le 6. de Juillet, laissant sur la gauche Eborá (1), où la peste faisoit de grands ravages. Cependant on y envoya Dom Enrique de Gulman, pour faire prêter serment de fidélité aux habitans au nom de S. M. C. ce qu'ils exécutèrent sur le champ. D. Diégué de Castro gouverneur

(1) Cette ville, dit M. de Thou, s'appelloit autrefois *Liberalitas Julia*,

de la place, quitta même les fauxbourgs où il s'étoit retiré avec tout ce qu'il y avoit de gens de qualité, pour éviter la contagion, & se rendit à la Cathédrale, où il donna l'exemple à tous les bourgeois. Ensuite on dressa un acte de ce qui s'étoit passé, & il fut signé par Constantin de Brito secretaire de la ville.

De là, le duc d'Albe arriva en quatre jours devant Sétubal, & pendant cette marche Dom Louis d'Acoſta se rendit maître d'Alcaçar Dofal, place forte par sa situation. Cependant Dom Diégue de Menesès, dont le nom étoit d'ailleurs si fameux parmi les Portugais, & qui avoit refusé la viceroyauté des Indes, que tous les seigneurs Portugais recherchent extrêmement, pour se consacrer à la défense du Royaume, ne paroissoit point s'opposer aux progrès des Espagnols. Mais il en rejettoit la faute sur les incertitudes des Gouverneurs & sur le défaut d'argent, prétendant que c'étoit ce qui avoit été cause, que ses troupes qui ne sçavoient à quoi s'en tenir, n'obéissant point à ses ordres, il ne lui avoit pas été possible, ni de fortifier les places, & d'y mettre de bonnes garnisons, ni de s'opposer aux entreprises de l'ennemi.

Dom Antoine de son côté avoit quitté Sétubal & étoit revenu à Lisbonne, où il fit pour la première fois son entrée en cérémonie. Il entra donc dans cette capitale comme en triomphe, après s'être rendu maître de Sétubal, du fort de Saint Julien, & des autres places voisines; & comme s'il n'eût plus eu d'ennemis à combattre, ce Prince aveugle, que la guerre & la peste environnoient de toutes parts, étoit encore assez insensé pour s'amuser à faire des réjouissances. Au milieu des fêtes dont il fut régalaé en cette occasion, le corps des Harangères se distingua particulièrement. Elles s'habillèrent toutes en Amazones, & celle qu'elles avoient à leur tête, au lieu de javelot, portoit à la main une pelle, rappelant par-là le souvenir de la fameuse journée d'Algarotta, où les Portugais remportèrent la victoire sur les Espagnols, & où l'on dit qu'une Boulangère tua sept Castillans avec sa pelle.

Au milieu de ces jeux & de ces fêtes, on apprit l'arrivée du duc d'Albe, & Dom Antoine qui craignoit pour Santaren, &

---

HENRI  
III.  
1580.

HENRI III. 1580. qui ne ſçavoit pas juger de l'habileté de ce grand homme , y envoya des troupes , qui auroient été beaucoup plus néceſſaires à Sétubal. Mais plus le danger devenoit preſſant , plus il y avoit de dérangement dans les affaires. L'évêque de la Guarda , le comte de Vimioſo , Dom Emmanuel de Portugal & Dom Diégue Botello le vieux , maîtres du gouvernement , conduiſoient tout avec le plus grand déſordre. On forçoit la Nobleſſe , quelque réſiſtance qu'elle pût faire , à s'enrôler ; on épuifoit ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes , tout ce qu'il y avoit dans le tréſor Royal fut vendu pièce à pièce ; on ſe défit entr'autres d'un harnois , qui ne ſervoit que lorſque le Roi paroifſoit à cheval dans les grandes cérémonies , & qui étoit d'un ouvrage exquis des Indes , & tout couvert de pierreries. On n'épargna pas ce qu'il y avoit de plus ſacré ; les Prêtres & les Moines ne ſe faiſoient pas un ſcrupule de trahir le dépôt qu'on leur avoit confié , de l'argent de la veuve & de l'orphelin. Les Miniftres du nouveau Roi , que l'avarice rendoit aveugles , & qui ſous un régime qu'ils voyoient bien ne pouvoir être de longue durée , ſe hâtoient de s'enrichir , faiſoient toutes ſortes de mauvais traitemens aux Bourgeois , ſous prétexte qu'ils étoient rebelles aux Edits. Tous les jours il en paroifſoit de nouveaux , la plûpart à la charge du peuple , qui ne pouvant pas remplir des obligations ſi dures , étoit expoſé aux mêmes violences que s'il eût été réfractaire aux ordres du Prince. Auſſi cette conduite lui fit changer de diſpoſitions en un inſtant. On murmura hautement , & on commença à regretter le régime de Dom Sebaſtien , & même celui du cardinal Henri , qui tout odieux qu'il étoit devenu , paroifſoit encore plus tolérable.

Progrès des  
 Eſpagnols en  
 Portugal.

Cependant le duc d'Albe étant arrivé à un bourg appelé *Aqua Alba* , qui n'eſt qu'à trois lieuës de Sétubal , détacha Dom Ferdinand de Toledé , Pierre de Medicis & Dom Sanche d'Avila avec les troupes qu'ils commandoient , Dom Pedre Gonçalez de Mendoza avec onze compagnies du Royaume de Naples , Dom Pedre de Soto-mayor avec ſept compagnies de la Sicile & de la Lombardie , & Dom Louis Enriquez avec ſon régiment pour aller investir la place. Ils partirent au milieu de la nuit , & à la faveur des ténèbres , ils

se logèrent dans les jardins qui étoient hors de la ville, du côté du Nord, sans trouver aucune résistance. Le duc d'Albe arriva lui-même le lendemain à la vûe de la place avec le reste de l'armée, ayant laissé seulement quelques troupes dans le camp pour garder le bagage.

Dom François de Mascareñas commandoit dans Sétubal avec Dom Diégue Botello le jeune. La place étoit assez faible. Les habitans aussitôt qu'ils virent les Espagnols couper les vignes dans tous les environs, & ouvrir les canaux qui servoient aux salines, parloient déjà de se rendre. D'un autre côté, le duc d'Albe sommoit la ville de lui ouvrir ses portes, promettant de faire bonne composition, si on obéissoit; & menaçant au contraire de se porter aux dernières extrémités, si on s'opiniâtroit à tenir. Ces circonstances déterminèrent ces deux Commandans à ne pas attendre une seconde sommation, & ils envoyèrent un soldat Anglois au Général Espagnol, pour capituler. Cependant la division se mit parmi les soldats de la garnison, & Simon de Miranda faisoit tous ses efforts pour les engager à s'accommoder à l'amiable avec le duc d'Albe, lorsque lui-même courut risque de la vie. Le peuple en fureur le jetta dans la rivière, & il ne se sauva qu'à la faveur d'une échelle, à laquelle il s'accrocha. Enfin les chefs voyant l'artillerie des Espagnols en état de battre la place, & appréhendant le succès, profitèrent de la nuit, pour chercher chacun leur salut dans la fuite. On arrêta Botello & Dom Diégue de Saleña, qui étoit fort opposé au parti de Philippe, & qui s'étant déguisé en Moine, demeura long-tems caché avant que d'être découvert. Pour Mascareñas, il eut le bonheur de s'enfuir, & il alla se rendre auprès de Dom Antoine. Après cela les Espagnols mirent la ville au pillage.

D'un autre côté, le marquis de Santacruz ayant mi à la voile, étoit parti du port Sainte Marie le 8. de Juillet (1), & étoit venu mouïller à Ayamonte. Là il tint Conseil de guerre avec Alonse de Gusman duc de Medina Sidonia, le duc de Pastrano, Dom Antoine de Castro seigneur de Cascaes, le marquis de Gibraleon, Dom Edouard de Castelblanco, & plusieurs autres seigneurs Portugais, & il fut résolu d'envoyer

HENRI  
III.  
1580.

(1) Ce qui suit, fait voir qu'il faut lire ici, VIII. Eid. Vil. & non pas Vtil.

une escadre vers les Açores pour escorter la flote, qui revenoit  
 HENRI des Indes. Ensuite le marquis de Santacruz continua sa route  
 III. & se rendit maître de toute la côte des Algarves, où Tavila,  
 1580. Faro, Villanueva & Lagos, petites places qu'on trouve en  
 allant depuis l'embouchure de la Guadiana jusqu'au cap  
 Saint Vincent, se soumirent à ses ordres.

Après la prise de Sétubal, il ne restoit plus qu'à se rendre maître d'une tour qui étoit élevée à l'entrée du port & fortifiée à la moderne de trois bons bastions. Outre cela sa situation étoit fort escarpée, & telle, que ceux qui en avoient la garde, la croyoient inaccessible au canon. Mendo de la Mota y commandoit, & le duc d'Albe le somma par deux fois de se rendre. Il lui écrivit même encore par son cousin, pour l'engager à se soumettre. Enfin comme il persistoit dans son refus, il fallut faire le siège de la place dans les formes. Contre toute apparence Jean-Baptiste Antonelli trouva le moyen d'élever du canon sur une colline escarpée, peu éloignée du fort, & aussitôt après les troupes de la Sicile & de la Lombardie, commandées par Prosper Colonne, se logèrent sur une autre colline opposée.

Au pied de la forteresse, du côté de la mer, il y avoit pour la garde du port trois galères bien armées, commandées par Ignace Rodriguez de Veloso. Une des trois, qui, outre l'équipage, portoit encore quatre-vingt-dix soldats, trente canons de bronze, beaucoup de biscuit, de chairs salées & de vin, avec grand nombre de Nègres, à l'approche de la flote Espagnole, profita d'un vent favorable pour sortir du port, & malgré le feu du canon de la forteresse qu'elle essuya, elle alla fort maltraitée se rendre aux ennemis. Les deux autres suivirent son exemple à l'arrivée de la flote, & on trouva dessus quatre-vingt canons, dont la plus grande partie étoient de bronze, avec cent trente soldats, à qui on fit grâce de la vie, & on se contenta de leur ôter leurs armes & leur équipage.

Cette perte découragea Mendo. Ainsi voyant que contre son espérance, l'artillerie des Espagnols étoit en état de foudroyer sa place; & qu'il avoit l'ennemi à une portée de trait du fort, il traita avec Prosper Colonne, & se rendit, à condition qu'il sortiroit vie & bagues sauvées avec toute sa garnison,

garnison. Ces conditions ne plurent pas au duc d'Albe, & il jugea que Mendo n'en méritoit pas de si avantageuses, après avoir souffert l'approche du canon. Cependant il les ratifia à la considération de Colonne, & confia la garde du fort à Jean de Molina, qui commandoit auparavant dans le Pignon de Velez. Ensuite le marquis de Santacruz étant venu mouiller au port avec la flotte, D. Juan de Cordouë, D. Antoine de Léve, & D. Louis de Barrientos, allèrent à terre saluer le duc d'Albe. Peu de tems après ceux de Palmela, où il y a un Couvent fameux de l'Ordre de Saint Jacques de Portugal, députèrent au Duc, & se soumirent.

D. Antoine, qui voyoit que les Espagnols étoient déjà maîtres de toute cette partie de l'Andalousie, qui est au-delà du Tage du côté du Portugal; que la plupart des villes d'entre le Douro & le Minho, à l'exception de Conimbre, n'étoient point dans ses intérêts; qu'il n'avoit pu encore soumettre Porto; que les Seigneurs les plus distingués l'abandonnoient de jour en jour, pour aller se ranger du parti de Philippe; que le duc de Bragance étoit sur le point de s'accommoder avec ce Prince; que le Marquis de Villareal, après tant de lettres qu'il lui avoit écrites pour l'engager à se rendre auprès de lui ne paroissoit point; que cependant la discorde & le trouble régnoient dans son parti; que le peuple commençoit à s'ébranler; que le Clergé, qui sembloit lui être si attaché, servoit plutôt à scandaliser ceux qui étoient dans ses intérêts, qu'à relever leur courage; que les secours de France & d'Angleterre sur lesquels il comptoit, n'arrivoient point; qu'il manquoit d'argent, qui est le nerf de la guerre; & qu'il ne lui restoit d'autre ressource pour en trouver, que d'épuiser le peuple, & d'opprimer ses sujets, reconnut enfin la faute qu'il avoit faite, & commença, quoiqu'un peu tard, à se repentir d'avoir accepté le nom de Roi, au lieu de se contenter de celui de Protecteur de la Couronne. Mais comment remédier à un mal qui étoit devenu incurable? Elevé sur le trône par la faveur d'un peuple toujours léger & inconstant, & par la fantaisie de quelques esprits insensés, plutôt que par son propre choix, il sçavoit que la descente en est bordée de précipices; qu'une Couronne coûte beaucoup plus à perdre qu'à conquérir; que les autres hommes changent de charges & d'emplois

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI** comme d'habits; que le Sceptre au contraire ne se quitte qu'avec la vie; qu'on entre la tête la première sur le trône; mais qu'on n'en peut sortir que les pieds devant.

III.

1580.

Tous ceux qui l'environnoient, au lieu de contribuer à calmer son inquiétude, ne servoient qu'à le précipiter dans le désespoir, en lui représentant qu'il n'y avoit plus de grace à attendre de la cour d'Espagne. L'évêque de la Guarda principalement avoit la vanité de vouloir que tout le monde se soumît à son avis, sans qu'il daignât jamais écouter les conseils des autres. Il avoit porté la fierté jusqu'à la folie. Déjà le duc d'Albe étoit aux portes de Lisbonne, que ce Prélat s'amusoit encore à mettre en mouvemens les Prêtres & les Moines. On les voyoit courir dans les rues, le plus souvent l'épée à la main, & semblables à des furieux, exhorter, ou plutôt forcer tout le monde à prendre les armes. Les Eglises mêmes, & les chaires Chrétiennes étoient devenuës le théâtre de leurs passions insensées. C'étoit de-là qu'ils contoiënt au peuple mille absurdités au sujet des Espagnols, & qu'ils le repaissoient de mille chimères ridicules. Ils disoient: Que les Espagnols n'étoient que des lâches; & qu'ils ne méritoient pas d'être comparés aux Portugais: Que dix Portugais déferoient aisément cent Castillans: Qu'ils combattoient pour la conservation de la Religion, de l'Etat, de leurs femmes, & de leurs enfans: Que ceux qui se soumettoient n'avoient que l'esclavage & l'exil à attendre: Que la liberté au contraire seroit le fruit que recueilleroient ceux qui résisteroient courageusement: Que pour vaincre ils n'avoient qu'à vouloir; & que la victoire ne dépendoit que de leur union, & de leur bonne volonté.

Mais l'évêque de la Guarda faisoit à D. Antoine des contes encore bien plus absurdes. Il lui faisoit entendre que Philippe n'étoit pas dans le fond aussi redoutable qu'on le disoit: Que la plus grande partie de son armée n'étoit composée que de nouvelles levées, & de soldats sans expérience: Qu'il avoit fait rester les vieilles troupes en Italie, dans la crainte que tandis qu'il seroit occupé à faire la guerre en Portugal, on ne prît cette occasion pour remuer dans le royaume de Naples, & dans le Milanez: Qu'il avoit peu d'Italiens & d'Allemands dans son camp: Et que les chaleurs de la saison, jointes à la

contagion qui s'étoit répandue dans son armée en avoient fort diminué le nombre : Qu'outre cela , aussitôt qu'on sçau- roit Philippe embarrassé à cette guerre , l'Italie , l'Arragon , & la Navarre ne manqueroient pas de se soulever : Qu'en mê- me-tems le Turc se jetteroit sur le royaume de Naples , & sur la Sicile : Qu'il n'y avoit pas même lieu de douter que la Cas- tille , qui étoit accablée d'impôts , ne se révoltât à la nouvelle de ces mouvemens : Que toute la France , l'Angleterre , & l'Allemagne étoient en armes : Qu'aussitôt qu'elles sçauroient que le Prince auroit été élu unanimement par toute la na- tion , il les verroit toutes accourir à son secours , & réunir tou- tes leurs forces contre un Prince ambitieux , qui ne pouvoit augmenter sa puissance , en ajoutant à ses autres Etats un Royaume si florissant , sans qu'elles se vissent manifestement exposées à subir le joug dont il les menaçoit. C'est ainsi qu'on endormoit ce Prince malheureux. Cependant Barreto , que les Gouverneurs avoient député vers les Puissances étrangè- res , revint sur ces entrefaites , ne rapportant avec lui d'Italie pour tout fruit de son voyage que beaucoup d'excuses & de complimens. Seulement il donna occasion à l'ambassade que le Pape envoya ensuite à Philippe. Pour ce qui est des sommes dont on l'avoit chargé pour lever des troupes en France , il avoit jugé plus à propos d'en faire son profit , que de les employer à poursuivre une guerre qu'il regardoit com- me inutile.

Au milieu de tous ces embarras , le comte de Vimioso ne songeoit qu'aux moyens de satisfaire l'ambition aveugle qui le dévoroit. Peu en peine du salut de l'Etat , il rêvoit unique- ment à trouver un chemin qui pût le conduire à la tête des armées. Le nouveau Roi de son côté souhaitoit de pouvoir contenter un homme dont la bonne volonté lui étoit deve- nuë à charge. Mais les Gouverneurs avoient nommé Dom Diégue de Menesès généralissime , le Prince lui-même l'avoit confirmé dans cet emploi. Ainsi il ne voyoit pas comment pouvoir en disposer autrement sans faire un affront à un hom- me à qui il avoit de grandes obligations , & sans s'exposer lui- même à être accusé d'inconstance & de légèreté. Heureux si la fortune eût sçu remédier aux besoins essentiels , auxquels ce Roi , dont elle vouloit faire son jouët , étoit réduit aussi

---

HENRI  
III.  
1580.

~~\_\_\_\_\_~~  
 HENRI III. 1580. promptement qu'elle le tira de cet embarras !  
 Le nouveau Roi étoit tout occupé de cette inquiétude, lorsqu'il survint une allarme qui l'obligea de songer à des besoins plus réels. On ne sçait si ce fut un pur effet du hasard, ou si l'on voulut éprouver par-là ce qu'on avoit à espérer des habitans de la capitale, au cas que le duc d'Albe s'en approchât. Quoi qu'il en soit, le jour que Sétubal se rendit, les marchands Espagnols qui étoient dans Lisbonne s'y croyant en danger, & prenant des mesures pour se retirer, après avoir mis leurs effets en sûreté chez quelques-uns de leurs amis, comme on les vit sur le soir se donner quelque mouvement, le bruit se répandit que l'ennemi étoit aux portes. Aussitôt toute la ville fut sous les armes, & se remplit en un instant de toutes sortes de personnes, de tout âge, & de tout sexe. Les uns demandoient des nouvelles de l'ennemi ; les autres témoignoi-ent leur frayeur par leurs cris ; il y en avoit que la crainte rendoit immobiles ; d'autres, dont les ténèbres de la nuit augmentoient la peur, couroient comme des insensés ; tous enfin s'embarrassoient les uns les autres dans les rues étroites de cette capitale ; & la confusion fut si grande, que si les Espagnols étoient arrivés sur ces entrefaites, comme on n'avoit pas eu soin de poser des corps-de-garde dans cette grande ville, il y a beaucoup d'apparence qu'ils s'en seroient rendus maîtres assez facilement. Le jour venu cette frayeur se dissipa. Mais à cette terreur panique succéda une crainte très-bien fondée, parce que cet accident avoit fait connoître à quoi on devoit s'attendre au cas que le duc d'Albe s'approchât véritablement. Ainsi on fut bien aisé de voir luire dans ces circonstances quelqu'espérance d'accommodement. D. Antoine avoit un valet de chambre nommé Diégue de Cercamo ; il étoit Castillan, & s'étoit toujours montré fort attaché à son maître. Mais voyant la guerre déclarée, il craignit qu'on ne lui fît un crime de sa résidence auprès du Prince ; il lui demanda son congé, & se retira. Cependant il chercha à ménager un accommodement entre les deux partis ; il obtint de Philippe même avant la prise de Sétubal la permission de traiter avec D. Antoine ; & c'est ce qui fit espérer dans ces circonstances que les deux Princes pourroient s'accorder.

Sur ces entrefaites le cardinal Alexandre Riario eut ordre

du Pape de partir en poste, comme l'affaire étoit pressante, & de se rendre incessamment auprès de Philippe. On s'imagina que Philippe Segá, Nonce de S. S. à la cour d'Espagne, n'avoit pas assez de crédit auprès de S. M. C. C'est pourquoi on jugea à propos de lui envoyer un Légat à *Latere*. Ses instructions portoient de faire tous ses efforts pour engager Philippe à mettre les armes bas, & à se soumettre au jugement de S. S. & au cas qu'il ne pût pas en venir à bout, comme tout ce qu'il y avoit d'habiles gens croyoit qu'il y avoit beaucoup d'apparence; le Légat avoit ordre de déclarer à ce Prince, qu'il étoit chargé de quelques ordres de S. S. pour les Etats de Portugal. Car le Pape, qui sçavoit que Philippe avoit beaucoup d'égard pour le S. Siège, jugeoit que si ce Prince ne se rendoit pas à ses instances, du moins par respect pour le Légat, il ne porteroit point la guerre en Portugal tant que le Cardinal y resteroit; que cependant l'été s'écouleroit; que la flote d'Espagne, sur laquelle Philippe comptoit le plus, ne pourroit plus tenir la mer sans s'exposer extrêmement; qu'on arrêteroit par-là cette année les progrès de ce Prince; & qu'on l'obligeroit à remettre son expédition à la suivante. Or si cela arrivoit, le Pape croyoit qu'il auroit beaucoup gagné. En effet, par-là il auroit arrêté le cours des victoires de Philippe; cependant l'hyver donneroit autant de relâche à D. Antoine; il profiteroit de cet intervalle pour ranimer son parti abbatu, prendre quelques arrangemens, traiter avec les Princes voisins, que la jalousie rendoit ennemis de la puissance Espagnole, assembler des troupes, en un mot mettre les choses dans un certain équilibre, afin que Philippe, qui se sentant alors le plus fort, ne vouloit point entendre parler d'accommodement, voyant son rival en état de lui faire tête, & appréhendant le fort d'une bataille, fût obligé enfin d'avoir recours à la médiation de S. S.

C'est ainsi que raisoñoient les politiques oisifs de la cour de Rome, entêtés de leur propre mérite; mais l'événement fut contraire à toutes leurs vuës. Aussitôt que le Légat fut arrivé à Badajoz, Philippe lui fit assigner un logement hors de la ville à un monastère voisin. De-là le Cardinal députa à S. M. C. Trajan Mario Protonotaire Apostolique, pour le saluer de sa part. Mais ce Prince, qui jusqu'alors avoit sçu re-

---

HENRI  
III.

1580.

Le Pape en-  
voye au roi  
d'Espagne un  
Légat à *La-  
tere*.

**HENRI III.**  
1580.  
tarder la marche du Légat, par les honneurs qu'il lui faisoit rendre dans toutes les villes où il passoit, se servit encore du prétexte d'une maladie vraie, ou fausse, pour éloigner l'audience que le Légat souhaitoit si fort, afin de donner au duc d'Albe le tems de terminer ce grand différend.

Aussi les affaires étoient-elles bien sur un autre pied en Espagne, que le Pape ne se l'étoit imaginé. Il étoit arrivé beaucoup de changement. D. Antoine étoit monté sur le Trône; & l'armée d'Espagne se voyoit déjà maîtresse de la moitié du Portugal. Ainsi le Légat avoit informé le Pape de ces nouvelles circonstances, & attendoit de nouveaux ordres. Cependant il pressoit S. M. C. de lui donner audience; & elle lui fut enfin accordée après bien des retardemens affectés. Comme il n'avoit point encore fait son entrée en cérémonie, le duc d'Osune, D. Diégué Fernandez de Cabrera, & Bobadilla comte de Chinchon allèrent sur le soir le prendre en carrosse, & le menèrent à l'audience de Philippe qui étoit au lit. Ce Prince reçut parfaitement bien le Légat, écouta le sujet de sa commission; s'excusa ensuite sur sa maladie, de ce qu'il n'avoit pû aller en personne au devant de lui; après quoi il lui exposa les raisons qui ne lui permettoient pas de satisfaire à ce que S. S. souhaitoit de lui. Il lui dit: Que dès le commencement il avoit souhaité un accommodement à l'amiable; que cependant les affaires avoient changé de face; que D. Antoine avoit usurpé la Couronne; que par cette démarche contraire à toutes les loix, il avoit violé & foulé aux pieds l'autorité des Etats de Portugal; que par-là il l'avoit mis dans la nécessité d'en venir aux voies de fait; qu'après cela il n'étoit pas en son pouvoir de prendre d'autres mesures; puisque de mettre bas les armes, ce seroit abandonner tous ses avantages, pour donner gain de cause à son ennemi.

Le Légat comprit par ce discours qu'il ne viendroit jamais à bout de persuader à ce Prince habile rien qui fût contraire à ses intérêts. Ainsi il eut recours à la seconde partie de ses instructions, & fit sçavoir à S. M. C. l'ordre qu'il avoit reçu de S. S. de passer en Portugal. Mais Philippe lui conseilla en ami de n'en rien faire. Il lui representa qu'il y auroit peu d'honneur pour lui à entrer dans un Royaume sans Roi légitime, & même sans chef, où la voix du Souverain Pontife ne pourroit

se faire entendre au milieu du bruit des armes & des cris séditieux d'une populace mutinée, & où la dignité sacrée dont il étoit revêtu seroit peu respectée par des peuples qui n'étoient pas dignes qu'il s'abaissât jusqu'à les rechercher. Cette réponse fit sentir au Cardinal que ce Prince sensé, qui comptoit beaucoup plus sur sa puissance que sur la justice de ses prétentions, étoit résolu de poursuivre ses droits par la voye des armes. Ainsi désespérant de pouvoir réussir auprès de lui, il prétexta de nouveaux ordres qu'il disoit avoir reçus de S. S. & reprit le chemin de Rome.

Cependant le duc d'Albe, après la prise de Sétubal, se voyant presque entièrement le maître de cette partie du royaume de Portugal, qui est au-de-là du Tage du côté de la Castille, délibéroit sur les moyens de passer ce fleuve. Les uns étoient d'avis de tenter le passage à Almerin & à Santaren, au dessus de Lisbonne. D'autres aimoient mieux qu'on prît par Cascaes, au dessous de cette Capitale. D'un autre côté Louis Douara jugeoit à propos de faire venir la flote à Almada; & representoit que par ce moyen il seroit aisé de transporter l'armée au-de-là du fleuve, sans s'exposer à aucun péril. Chacun enfin proposoit le parti dont l'exécution lui paroissoit la plus prompte, la plus aisée, & la plus sûre. Mais le duc d'Albe, qui croyoit que la victoire consistoit à ne pas perdre un seul instant, rejetta d'abord le projet de faire venir la flote à Almada, ce qui auroit demandé trop de tems; & comme il se mettoit peu en peine de s'exposer à quelques dangers, pourvu qu'il évitât le moindre retardement, il résolut par le conseil de D. Antoine de Castro, Seigneur de Cascaes, de tenter l'entreprise de ce côté-là.

Plusieurs trouvoient beaucoup de témérité dans ce projet, & le Duc lui-même n'en disconvenoit pas. Mais comme il sçavoit qu'il n'avoit affaire qu'à des gens sans expérience, il crut qu'il lui étoit permis en cette occasion de franchir les règles, & sçut par sa fermeté braver le péril auquel il s'exposoit. Ainsi la nuit du (1) 28. de Juillet toute l'armée s'embarqua sur la flote avec tous ses équipages & toutes les munitions de guerre; pendant la nuit entière elle lutta contre le vent

**HENRI**  
**III.**  
1580.

Suite des  
progrès des  
Espagnols en  
Portugal.

(1) Pour concilier cette date avec les précédentes, on a lu *V. Kal. VII.* au lieu de *V. Kal. VIIL.*

**HENRI**  
**III.**  
 1580.  
 contraire ; & malgré les remontrances<sup>s</sup> du marquis de Santa-cruz, qui vouloit qu'on cedât à la violence des flots, le Duc s'opiniâtra à faire voile vers le rivage opposé. Enfin au point du jour le vent tomba ; & les troupes, après avoir essuyé quelques volées de canon des forts de Cascaes, de Saint Antoine, & de Saint Julien, prirent terre, & firent leur descente, sans qu'il parût aucun ennemi pour s'y opposer. D. Diégue de Menesès étoit cependant cache derriere une colline, vis-à-vis de l'endroit où elles firent leur descente. Il avoit avec lui trois cens chevaux, & trois mille hommes de pied, composés la plupart de milices, & de nouvelles levées. Il avoit même fait placer du canon dans les rochers & les brossailles, pour s'opposer à la descente des Espagnols. Mais soit que ce ne fût pas ce même D. Diegue, dont le nom étoit si fameux, & que la réputation qu'il s'étoit acquise dans les Indes fût plutôt fondée sur sa liberalité que sur sa bravoure ; soit qu'il se défiât de ses soldats, il n'osa attaquer les ennemis, qui étoient encore tout malades de la fatigue de la nuit précédente ; & après une legere action où tout se passa en escarmouches, il se retira à Cascaes.

Aussitôt que le duc d'Albe vit à terre Prosper Colonne, D. Sanche d'Avila, D. Rodrigue Çapata, D. Pedre de Sotomayor, & Antonelli, il rangea ses troupes en bataille de forte qu'elles présentoient d'abord à l'ennemi un front étroit, & s'élargissoient ensuite en forme de triangle. Dans cet ordre il les fit marcher vers la colline, conduites par Çapata qui commandoit l'avant-garde, & qui étoit soutenu par un corps de piquiers Allemans. La retraite de D. Diégue de Menesès facilita le succès des Espagnols ; ils s'emparèrent de la coline, & se rendirent maîtres du canon que les Portugais y avoient laissé, ce qui fit encore très-peu d'honneur à D. Diégue. Lorsque l'armée fut sur la hauteur, & qu'elle se vit hors du danger qu'elle auroit eu à essuyer dans sa descente, si D. Diégue avoit sçu profiter de l'occasion, D. Louis de Barrientos, vieil Officier qui étoit fort familier avec le duc d'Albe, s'approcha de lui, & lui demanda à l'oreille si cette entreprise ne lui paroïssoit pas tenir plutôt d'un jeune homme, que d'un Capitaine expérimenté ? A quoi le Duc répondit fort à propos, en souriant : Qu'un Général habile devoit sçavoir être également dans

dans l'occasion, & bouillant comme un jeune homme, & prudent comme un vieillard. De-là les Espagnols marchèrent contre Cascaes, qu'ils sommèrent de se rendre; & sur le refus que fit la garnison, ils dressèrent contre la place une batterie de deux gros canons, & d'une petite pièce de campagne. Peu de tems après les assiégés arborèrent un drapeau blanc, pour marquer qu'ils vouloient capituler. Mais comme Antonelli étoit déjà le maître du fossé, l'artillerie ne laissa pas de tirer toujours; & celui qui tenoit le drapeau ayant été tué dans une décharge de la mousqueterie Espagnole, les Portugais en élevèrent un autre, & prirent mieux leurs précautions. Cependant comme malgré cela le feu des assiégeans continuoit toujours, la garnison voyant les murs de la place réduits en poudre, n'attendit pas qu'on capitulât, & ouvrit sur le champ les portes à l'ennemi. La place fut pillée, contre la promesse que le duc d'Albe avoit faite au Seigneur de Cascaes; & on y trouva D. Diégué de Menesès, qui s'y étoit renfermé, & qui, comme s'il n'eût eu rien à craindre, demanda avec beaucoup de confiance à parler à D. Antoine de Castro, qu'il pria d'obtenir du duc d'Albe qu'on le traitât en prisonnier de guerre, & qu'il lui fût présenté. Mais le Duc refusa de le voir. Cependant quoiqu'il fit dire à D. Diégué de se préparer à la mort, celui-ci, toujours persuadé que Philippe avoit besoin de lui, ne perdit rien de sa première assurance, jusqu'à ce qu'enfin le lendemain on fit dresser un échafaut, où il eut la tête tranchée avec D. Enrique de Pereyra Gouverneur de la place, & quelques autres, qui servirent d'exemple.

Cette sévérité, qui étoit particulière au duc d'Albe, & dont il usoit, pour rendre son nom, ou celui de son maître redoutable, avoit fait beaucoup de tort à Philippe dans les Pays-bas. Elle attira au Duc & à son fils une réputation d'hommes sanguinaires, qui ne s'effaça jamais, & rendit les Espagnols si odieux, que les Flamans, qui quoique mutins ont cependant toujours été attachés à leurs Princes, se déterminèrent enfin à changer de maître. Il est certain, & plusieurs en conviennent, qu'on auroit pû en user avec plus de douceur envers D. Diégué. C'étoit un homme d'une naissance illustre, sorti de ces hommes fameux que le Portugal regarde comme ses

HENRI

III.

1580.

**HENRI**  
**III.**  
**1580.**

libérateurs, & qui servirent autrefois à élever le roi Jean sur le trône. C'est ce qui l'avoit animé à prendre en main la défense du parti de D. Antoine. Ses ancêtres avoient donné un Roi au Portugal ; il esperoit à leur exemple, au défaut de la famille Royale, pouvoir mettre la Couronne sur la tête d'un Prince qui lui en seroit redevable. On dit que le duc d'Albe, outre sa sévérité naturelle, étoit encore piqué personnellement contre D. Diégue, à cause de certains discours qu'il avoit tenus, & qui étoient outrageans pour le Duc. En effet il disoit ordinairement d'un air de mépris qu'il auroit bien voulu mesurer son épée avec celle du Duc, & voir s'il lui seroit aussi aisé de manier les Portugais à sa fantaisie, comme il avoit fait les Flamans.

Après la mort de D. Diégue de Menesès, il ne fallut pas lui chercher bien loin un successeur. Il y avoit déjà long tems que D. François de Portugal comte de Vimioso s'étoit destiné cette place. Cependant comme les Magistrats, & le peuple même de Lisbonne commençoient à murmurer, & faisoient entendre assez hautement que puisque le duc d'Albe étoit si proche, il étoit tems que le nouveau Roi songeât à le combattre, ou à s'accommoder ; D. Antoine, après avoir fait inutilement tous ses efforts, pour tirer quelque argent des Magistrats, s'avança enfin à Belen. Là on délibéra sur le parti qu'il y avoit à prendre. La plus grande partie étoit d'avis de céder à l'orage, d'éviter d'en venir aux mains, de gagner du tems, en traînant la guerre en longueur, & de tâcher, s'il étoit possible, de conserver ses avantages jusqu'à l'année suivante. Mais le comte de Vimioso faisant le brave hors de saison, protesta, en mettant la main sur la garde de son épée, qu'il auroit la vie de quiconque oseroit dorénavant proposer de faire retraite.

D. Antoine n'avoit pas plus de huit mille hommes dans son armée ; encore n'étoient-ils composés que de Nègres sans cœur qu'il avoit ramassés dans Lisbonne, & de Payfans. Du reste il avoit très-peu d'Officiers qui sçussent la guerre. Sur la nouvelle de ces mouvemens, Sforce des Ursins, jeune homme qui avoit la réputation d'être brave, étoit venu d'Italie lui offrir ses services. Mais c'étoit plutôt un homme de main que de tête. Après avoir resté trois jours à Belen, comme il ne venoit aucunes troupes des différentes provinces du Royaume,

quoiqu'on eût envoyé plusieurs fois des ordres réitérés de se rendre au camp, quelques-uns conseillèrent au Prince de se retirer au fort de Saint Julien ; & ils lui représentèrent que comme c'étoit la seule place forte qui lui restât , il étoit de son intérêt de la défendre en personne , ajoûtant , qu'il y seroit plus en sûreté que dans tout autre endroit. Mais des Ursins fut d'avis d'aller plutôt camper à (1) Alcantara, à cause du voisinage de Lisbonne ; & parce que le duc d'Albe , en suivant la route qu'il avoit prise , ne pouvoit y arriver sans passer un ruisseau , dont les bords étoient fort hauts & fort escarpés ; en sorte que le Prince auroit l'avantage de pouvoir aisément contenir dans le devoir la capitale dont il ne seroit pas éloigné , & de se servir du ruisseau comme d'un retranchement pour se fortifier.

Cependant le duc d'Albe , après avoir fait reconnoître par D. Ferdinand son fils la forteresse de Saint Julien , où commandoit Tristan Vaez de Vega avec quatre cens hommes de garnison , y alla mettre le siège. Cette place est voisine de Cascaes , où la flote d'Espagne avoit mouillé , située en deçà du Tage , & accompagnée d'une ville. Le tertre sur lequel elle étoit bâtie , étoit fortifié par quatre petits bastions ; & il y avoit dedans trente pièces d'artillerie. Les Espagnols furent d'abord fort incommodés par le feu de la flote de D. Antoine , qui étoit à Belen : mais aussitôt qu'ils se furent retranchés devant la place , ils se virent à couvert de ses coups , qui ne portoit que de loin ; & ils ouvrirent la tranchée devant le fort le 10. d'Août. (2) Aussitôt que l'artillerie des Espagnols commença à se faire entendre , D. Antoine accourut au secours. Il y eut là une action qui dura quelques heures entre la cavalerie des deux partis , après laquelle le Prince se retira dans son camp , qu'il s'appliquoit à fortifier , l'ayant fait environner de murs semblables à ceux qu'on bâtit en France , où l'on remplit de troncs d'arbres & de fagots deux rangs de maçonnerie. Du reste le voisinage de l'ennemi l'inquiétoit beaucoup moins , que ce qui se passoit à Lisbonne , où l'on commençoit à remarquer quelque refroidissement pour le parti du Prince.

HENRI  
III.  
1580.

(1) Quelques uns , dit M. de Thou , croyent que c'est l'ancienne *Norbæ Cæzarea*. (2) Il faut encore lire *IV. Eid. Vtil.* au lieu de *Vtil.*

**HENRI III.** 1580. Ce changement étoit un effet de l'habileté de Philippe. Ce Prince, qui auroit bien voulu terminer cette guerre, dont le succès lui paroïssoit toujours à craindre, sans répandre le sang de ses sujets, venoit de faire publier une déclaration dans tout le Portugal, par laquelle il promettoit une abolition entière du passé à ceux qui rentreroient dans le devoir, & abandonneroient le parti de D. Antoine : il n'exceptoit de cette grace que le Prince, & ceux qui l'environnoient, & qui avoient donné occasion aux troubles arrivés dans Lisbonne, à Sétabal, & à Santaren. En même tems Philippe, pour satisfaire en quelque sorte l'ambition des Portugais, qui souhaitoient un Roi de leur nation, n'avoit pris uniquement dans cet acte que les titres dont se servent les rois de Portugal. Il n'avoit même signé que le nom de Roi, au lieu que dans tous les actes publics il signoit \* *moy le Roi*. Enfin celui-ci étoit muni des cinq sceaux qu'employoient les rois de Portugal, & qu'ils appellent les cinq climats, afin de montrer jusque dans les plus petites choses qu'il vouloit suivre en tout les mœurs, les coutumes, & les usages de la Nation.

\* Yo el Rey.

C'étoit là ce qui faisoit que Dom Antoine commençoit à craindre que la ville de Lisbonne ne songât à l'abandonner. Aussi se montroit-il beaucoup plus disposé à écouter les propositions de Diégué de Cercamo. Mais l'évêque de la Guarda, D. Emmanuel de Portugal, le comte de Vimioso, D. Emmanuel de Silva, & Botello revenoient à la charge, & le replongeoient dans son premier aveuglement. Cependant ce Prince donna enfin un pouvoir à Cercamo de traiter en son nom avec Philippe. Ses lettres ne portoient que son nom pour toute souscription ; & Cercamo étoit chargé, après qu'on seroit convenu des articles de l'accommodement, de prier S. M. C. pour rendre la chute du Prince moins honteuse, de se contenter de l'écrire, qu'il seroit signifié aux Etats du Royaume, par lequel il leur déclareroit, qu'il ne se croyoit pas en état de faire tête à la puissance de S. M. & que par conséquent il leur laissoit la liberté de prendre leurs mesures.

Mais Philippe enflé de ses succès, ne vouloit plus entendre parler d'accommodement. Ainsi il renvoya Cercamo au duc d'Albe, qui après avoir long-tems amusé D. Antoine, réduisit enfin ce Prince infortuné à la funeste nécessité d'en venir

à une bataille. En effet le nouveau Roi ayant fait demander une entrevûe au Duc, il ne fut pas possible de convenir du lieu où elle devoit se tenir. Ensuite lorsqu'on fut demeuré d'accord de se voir dans une galère, le hasard fit naître de nouveaux obstacles qui empêchèrent l'exécution de ce projet. Le duc d'Albe écrivant à D. Antoine, refusa de lui donner le titre d'Excellence; & le Prince qui prenoit celui d'Altesse parmi les Portugais, & qui ne se fioit pas trop à la parole du Duc, se vengea de ses mépris par une réponse pleine de hauteur. Il lui fit dire que les Rois étoient toujours des Rois, & que les Généraux d'armée n'étoient jamais que des Généraux d'armée; que du reste le Seigneur qui étoit infiniment au-dessus des uns & des autres, accordoit la victoire à qui bon lui sembloit. Ainsi la négociation finit comme le duc d'Albe le souhaitoit, sans qu'on pût espérer de venir jamais à bout de s'accorder.

Cependant les Espagnols avoient déjà élevé contre le fort de S. Julien, une batterie de dix canons auxquels ils en joignirent aussitôt après dix autres, qui commencèrent à tirer contre la place. Le Gouverneur & la garnison pensoient de leur côté à se rendre, & le duc d'Albe, qui après avoir envoyé aux assiégés un Trompette qu'ils avoient refusé d'écouter, appréhendoit les suites de ce siège, cherchoit une occasion de pouvoir entrer en négociation, lorsque le hasard la lui offrit. Une veuve de la campagne, dont le gendre & le fils étoient dans le fort, soit par amitié pour ces deux personnes qui la touchoient de si près, soit que ce fût de concert avec le duc d'Albe, lui fit demander la permission d'entrer dans la place, pour en retirer son gendre & son fils, & pria que tandis qu'elle y seroit, on fît cesser les batteries. Le Duc lui accorda tout ce qu'elle souhaitoit; elle se rendit dans la forteresse, instruisit \* Tristan du sujet de sa venue, & le conjura de la part du duc d'Albe, comme elle en avoit été chargée, de songer à lui, & de ne pas se perdre lui & toute sa garnison par son opiniâtreté. Cet avis donna plus de joie au Gouverneur

\* Tristan tenoit d'abord S. Julien au nom des Gouverneurs du Royaume, qui lui en avoient donné le commandement. Voyant ensuite le tribunal des Gouverneurs aboli, il fit hommage de cette place à D. Antoine, & il lui prêta le serment entre les mains de Brito. Ce Prince lui en laissa le gouvernement, & enfin il fut forcé de la rendre au duc d'Albe. Voyez la Note, page 251.

qu'il n'en fit paroître. Il demanda une entrevûë avec le  
 HENRI Duc & l'obtint. Après avoir pris ses sûretés il se rendit au  
 III. camp ; fit son traité secret avec le général Espagnol , à des  
 1580. conditions aussi avantageuses qu'il pouvoit en attendre de D.  
 Antoine ; rentra ensuite dans la place , feignant d'être beau-  
 coup mieux instruit du droit de S. M. C. qu'il ne l'avoit été  
 jusqu'alors ; & après avoir fait entendre à sa garnison que  
 son honneur & sa parole lui étoient plus chers que les avanta-  
 ges les plus considérables , & même que sa propre vie , il  
 l'engagea à reconnoître Philippe pour Roi légitime du Por-  
 tugal. Le duc d'Albe confia ensuite la garde de cette place à  
 Gabriël Nino , qui y entra avec son régiment. Après la redi-  
 tion de la forteresse de S. Julien , Pierre Barba qui com-  
 mandoit dans un autre fort nommé *Cabeça , seca* , situé au-  
 dessous de cette place , & qui avoit d'abord refusé de se ren-  
 dre à la sommation du duc d'Albe , crut aussi devoir prendre  
 son parti. Après avoir donné avis de son dessein au nouveau  
 Roi , il abandonna la place à l'approche de la flote Espa-  
 gnole , emmenant avec lui ce qu'il pouvoit y avoir d'artille-  
 rie , & se rendit au camp du Prince.

Sur ces entrefaites on apprit que la flote des Indes étoit  
 arrivée aux Açores , chargée de beaucoup de richesses ; &  
 comme les plus considérables négocians de Lisbonne au-  
 roient été ruinés , si la flote d'Espagne s'en fût renduë maî-  
 tresse , il n'y avoit personne qui ne souhaitât que la fortune  
 décidât de ce différend par un combat , avant qu'elle fût  
 entrée dans la mer d'Espagne. Ainsi les Magistrats de Lis-  
 bonne pressèrent le Prince de pourvoir à ses intérêts & à ceux  
 de cette Capitale , & d'apporter enfin remède aux malheurs  
 auxquels on étoit exposé chaque jour. Ils lui représentèrent  
 que l'armée d'Espagne étoit à leurs portes ; que Philippe n'é-  
 toit pas fort éloigné ; qu'il falloit se battre ou s'accorder ; &  
 qu'ils le prioient de choisir incessamment celui des deux par-  
 tis qui lui conviendroit le plus. Mais ceux qui composoient le  
 Conseil de ce Prince ne vouloient point entendre parler d'ac-  
 commodement. Les Moines eux-mêmes étoient plus furieux  
 que jamais. Ils ne se contentoient plus comme auparavant ,  
 d'animer le peuple à la guerre dans le secret de la Confession  
 & dans leurs Sermons ; on les voyoit se mêler parmi les troupes ,

dans le camp, & sur la flote, avec un appareil ridicule ; soit que dans leurs habits ordinaires ils parussent le Crucifix à la main, ou portant quelques reliques ; soit qu'armés à demi ils se donnassent en spectacle, faisant la rouë avec leur épée, faisant de la Religion le prétexte de leurs fureurs, & mettant tout en usage pour porter à tenir bon jusqu'à la dernière extrémité, des gens qui commençoient à sentir tout le poids de leurs malheurs.

D. Antoine, qui d'un côté n'espéroit plus de pouvoir jamais s'accommoder avec l'Espagne, & qui de l'autre se voyoit de toutes parts abandonné, se trouvoit cependant dans l'embarras le plus funeste. Le trouble régnoit dans la Capitale, la frayeur avoit saisi les troupes. Dans ces tristes circonstances, incertain du parti qu'il avoit à prendre, victime de la crainte, & soupçonnant par conséquent tous ceux qui approchoient de lui, ce Prince malheureux qui se croyoit à toute heure sur le point d'être trahi, faisoit sentir sa mauvaise humeur également à ses créatures & à ceux qu'il s'imaginait être ses ennemis. Le feu ayant pris par hasard à quelques maisons voisines du Palais, dans le quartier où logeoient les Flamans, quoique cette nation dût être beaucoup moins suspecte que toute autre, cependant il s'imagina qu'ils avoient excité cet incendie de concert avec les Espagnols, & sur le rapport d'Emmanuel Suarès, qui depuis peu avoit été nommé Chancelier de la chambre de Lisbonne, il obligea ces malheureux à changer de demeure ; ce qui leur causa un préjudice considérable, peu s'en fallut même que le peuple furieux ne mît leurs maisons au pillage.

Le duc d'Albe étoit informé de tout ce désordre ; & après avoir usé jusque-là d'une diligence incroyable, il restoit tranquille dans son camp, attendant patiemment que ce peuple qui ne s'étoit attaché à D. Antoine que par fantaisie, le voyant malheureux, se révoltât contre lui avec la même légèreté, & qu'il pût ainsi se rendre le maître de son sort, sans être obligé d'en venir à une bataille. Cependant il faisoit sonder la garnison de Belen, & même les Officiers de la flote Portugaise. Il y eut aussi pendant huit jours quelques actions de peu de conséquence, à la tête desquelles se trouva Dom Sanche d'Avila, & où l'avantage fut assez peu considérable

HENRI

III.

1580.

de part & d'autre. Enfin D. Pedre de Bermudez que le duc  
 HENRI d'Albe avoit laissé à Sétubal , étant arrivé avec quelque cava-  
 III. lerie , & ce Général ayant fait reconnoître la tour de Belen ,  
 1580. qui n'avoit pour toute défense qu'un bastion fort étroit &  
 un fossé , on dressa contre ce fort une batterie de trois canons ;  
 mais ils commencerent à peine à tirer , que la garnison qui avoit  
 déjà fait sa capitulation avec les Espagnols , leur remit cette  
 place. La tour de Caparica , qui couvroit en quelque sorte la  
 tour de Belen , se rendit de même aussitôt après. De là le  
 duc d'Albe alla prendre son quartier au fameux monastère  
 des Jéronimites , où le roi Emmanuel , par l'ordre duquel  
 il avoit été bâti , avoit fait des dépenses infinies , & qu'il  
 avoit rendu célèbre , en le destinant à être le lieu de sa sé-  
 pulture & de celle de ses successeurs. Ce Général voulut en-  
 suite reconnoître en personne le camp de D. Antoine , il passa  
 vis-à-vis en bataille , tira quelques volées de canon , & ren-  
 tra dans son camp sans avoir rien tenté de plus considérable ;  
 mais après avoir remarqué cependant qu'il y avoit quelques  
 endroits foibles qu'il seroit aisé de forcer.

Cependant la flotte d'Espagne avoit remonté le Tage , &  
 ne s'éloignoit point de l'armée. Elle étoit composée de soi-  
 xante & six galères , de vingt-six vaisseaux de charge , & de  
 quelques autres plus petits. On comptoit dans celle de Por-  
 tugal neuf grands vaisseaux qui alloient à la rame , cinq ga-  
 lères , & trente-six vaisseaux de charge. Toute la flotte étoit  
 bien fournie d'artillerie & de munitions. Elle couvroit la vil-  
 le & le camp , en sorte que de ce côté-là il étoit difficile d'en  
 approcher sans danger. D'un autre côté l'armée Espagnole  
 trouvoit en son chemin la petite rivière d'Alcantara , dont  
 les bords étoient fort escarpés. Ainsi comme il étoit dangé-  
 reux d'attaquer le camp par un seul endroit , il fut résolu d'y  
 donner l'assaut de toutes parts. On prit pour l'exécution de  
 ce dessein le 25. d'Août , & la veille le duc d'Albe fit lui-mê-  
 me une course jusqu'aux retranchemens des Portugais. En  
 même tems dès minuit tout le camp des Espagnols retentit  
 du bruit des tambours & des trompettes , afin de tenir sur  
 pied toute la nuit les troupes Portugaises , & qu'elles fussent  
 ainsi moins en état de se battre le lendemain.

Alcantara est un bourg qui donne son nom à la petite  
 rivière

rivière qui l'arrose , situé dans l'angle même que forme ce ruisseau en se jettant dans le Tage qu'on passe en cet endroit sur un pont de pierre. Les Portugais y avoient mis des troupes pour le garder ; & la situation de leur camp étoit telle , qu'ils étoient couverts du côté du Midi par le Tage & par leur flote qui n'étoit pas éloignée ; & du côté du Couchant par où le duc d'Albe venoit les attaquer , ils avoient pour rempart la rivière même. Cependant ils avoient encore tiré en dedans un retranchement qui n'étoit pas d'ailleurs bien difficile à forcer. Du reste la situation du terrain étoit fort montueuse , & les deux bords du ruisseau étoient couverts de collines , qui à la vérité n'étoient pas fort rudes à monter , mais qui étoient d'ailleurs en très-grand nombre.

Le duc d'Albe étoit campé à la droite de cette rivière ; & il avoit recommandé à D. François d'Alava qui commandoit l'artillerie , de disposer si bien ses batteries dans les postes qu'on lui avoit marqués , qu'il foudroyât en même tems le pont , la plaine où les Portugais étoient campés , & le retranchement. En même tems il manda au marquis de Santacruz , de mettre à la voile au signal qu'il lui donneroit , en élevant en l'air un drapeau blanc , & d'attaquer sur le champ la flote Portugaise. Mais le vent contraire l'empêcha d'exécuter à tems ce projet. Cependant le Duc partagea son armée en trois corps , dont deux étoient tous composés d'infanterie , en sorte que la cavalerie formoit le troisième. Du reste ils n'étoient point rangés de file , mais marchaient presque de front , autant que la petitesse du terrain pouvoit le permettre. Le Duc étoit au centre avec toute l'infanterie Espagnole & une partie des piquiers Allemans. Ce gros composé de six mille hommes , étoit encore divisé en quatre corps , qu'il avoit aussi rangés de front. Prosper Colonne commandoit l'aîle droite qui n'étoit pas moins nombreuse , & qui marchoit dans le même ordre , composée des troupes Italiennes & Allemandes , & de quelques bataillons d'Espagnols qui restoient encore. Enfin D. Ferdinand bâtard du duc d'Albe , & Lieutenant général de son père , étoit à la tête de l'aîle gauche , où il n'y avoit que de la cavalerie. Au reste le Duc lui avoit déclaré expressément aussi bien qu'à tous les

---

HENRI  
III.

1580.

Défaite des  
Portugais par  
les Espagnols.

**HENRI III.**  
1580. Officiers de l'armée , que s'ils vouloient faire plaisir à S. M. C. il falloit , au cas qu'ils eussent le bonheur de remporter la victoire , qu'ils fissent en sorte d'empêcher le pillage de la Capitale ; ajoutant , pour les toucher davantage , que si le contraire devoit arriver , il souhaitoit d'avoir la tête cassée du premier coup d'arquebuse qui seroit tiré , plutôt que d'être témoin d'un si grand malheur. Enfin le duc d'Albe marqua par écrit à tous les Officiers , non seulement l'ordre de la marche , mais même le moment où ils devoient donner , afin de leur faire comprendre que la victoire dépendoit de leur exactitude à suivre ponctuellement son projet.

D'un autre coté D. Antoine , qui n'avoit ni Officiers ni soldats qui sçussent la guerre , dont les troupes étoient épuisées par la fatigue du jour précédent , & pour avoir passé toute la nuit sous les armes , & qui se voyoit même presque abandonné , parce que la plupart de ses soldats étoient retournés à Lisbonne dont ils étoient si peu éloignés , se trouvoit dans un étrange embarras ; également inquiet , & pour la Capitale , où il apprehendoit quelque révolte ; & pour son camp , qu'il voyoit prêt d'être attaqué par les Espagnols. Dans ces circonstances , il faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir , c'étoit de ranger son armée en bataille : encore ne se pressoit il pas , persuadé que le duc d'Albe ne songeoit pas à venir l'attaquer dans son camp , & qu'il se contenteroit seulement d'eïcarmoucher comme le jour précédent. Enfin il écrivit à l'évêque de la Guarda , afin qu'il obligeât tout le monde à venir reprendre son poste. Tandis que ce Roi de théâtre étoit dans un camp exposé à toutes les injures de l'air , ce Prélat cependant au milieu de Lisbonne , recevoit tranquillement sous le dais tous les honneurs de la royauté. Par son ordre toutes les cloches de Lisbonne n'avoient point cessé de sonner pendant la nuit entière , & avoient tenu les bourgeois toujours éveillés. Dès le matin il fit battre le tambour dans toute la ville , obligeant tout le monde , bon gré malgré , de passer au camp , comme autant de brebis qu'il envoyoit à la boucherie. Mais la plupart désertèrent en chemin , en sorte que cette ressource ne fortifia pas de beaucoup l'armée.

Déjà le duc d'Albe étoit en marche , & voyant que le Prince n'avoit pas encore rangé son armée en bataille ,

comme il se l'étoit imaginé , il comprit de là que son artillerie ne feroit pas autant de mal aux ennemis qu'il l'avoit espéré. Mais il prit son parti sur le champ , & ayant fait avancer son armée , il résolut d'en venir aux mains. Dans cette vüë il donna ordre à Prosper Colonne qui commandoit l'aîle droite , de faire l'attaque du pont , & de pousser de ce cote-là aussi loin qu'il pourroit aller. En même tems il chargea D. Sanche d'Avila de tirer du centre deux mille arquebusiers des plus braves , d'aller à leur tête passer le ruisseau un peu plus haut , où les bords étoient moins escarpés , & de prendre en flanc les Portugais. Enfin il chargea D. Ferdinand son fils de chercher un passage dans un endroit plus éloigné , & de faire en même tems au camp une troisième attaque opposée aux deux autres , afin d'attirer l'ennemi de ce cote-là. Mais soit que d'Avila eût plus de chemin à faire , & qu'il rencontrât plus d'obstacles ; soit que les Italiens , pour ôter aux Espagnols la gloire d'avoir marché les premiers à l'ennemi , eussent doublé le pas , Colonne précipita son attaque , & comme les Portugais lui opposèrent la fleur de leur armée , il fut d'abord assez maltraité. Le duc d'Albe d'une hauteur où il étoit assis , étoit témoin de ce désordre , & blâmoit hautement la témérité de Colonne. Enfin Louis Dovara marcha à son secours à la tête de quelques cuirassiers Allemans , que le comte de Lodron lui prêta. Avec ce renfort Colonne emporta le pont , & força les ennemis d'abandonner un moulin voisin où ils avoient jetté quelques troupes. Pour lui il ne perdit que quelques soldats à cette attaque.

Cependant le duc d'Albe étoit fort inquiet , comme il connoissoit d'Avila pour un homme naturellement prompt , il appréhendoit que lorsqu'il sçauroit l'accident arrivé à Colonne , au lieu de prendre l'ennemi en flanc , il n'allât l'attaquer de front. Mais d'Avila suivit exactement l'ordre du Général. Il chargea les Portugais avec vigueur , accompagné de D. Rodrigue de Çapata , & de D. Pedre Gonçalez de Mendoza ; & ayant été soutenu à propos par la cavalerie de D. Ferdinand , quoique D. Antoine , qui auparavant s'étoit trouvé à l'attaque du pont , eût tourné toutes ses forces de ce côté-là , il obligea les ennemis qui sçavoient que les Espagnols étoient déjà maîtres du pont , & qu'ils attaquoient le

HENRI  
III.  
1580.

HENRI  
 III.  
 1580. camp par les flancs , à se retirer au centre. Alors d'Alaba fit encore sur eux quelques décharges qui leur tuèrent beaucoup de monde. Cependant ils étoient enveloppés de toutes parts. Ils avoient l'ennemi en tête & en flanc , & D. Ferdinand ayant envoyé une partie de la cavalerie pour leur couper le retour vers la Capitale , ils se voyoient encore pris en queue. Ainsi ils se débandèrent & commencèrent à se mettre en fuite. D. Antoine lui-même abandonnant le champ de bataille , se mêla avec les fuyards , & reprit le chemin de Lisbonne , suivi du comte de Vimioso , de D. Emmanuel de Portugal , de D. Diegue Botello le vieux , & de D. Edouard de Castro. Il reçut en chemin un coup de lance dans le visage , & fut même presque fait prisonnier par quelques volontaires Italiens. Enfin il arriva à la Capitale qu'il traversa , entrant par une porte & sortant par une autre , & traînant après soi les malheureux restes de son armée. En passant il fit ouvrir les prisons , comme si après une si grande perte , l'Etat eût pû espérer encore quelque chose du secours de quelques scélérats. Il s'en trouva cependant parmi eux qui n'avoient d'autre crime que d'avoir soutenu le parti de Philippe. Les artisans & le reste du peuple mirent les armes bas , restèrent dans la ville , & ne cherchèrent point d'asyle ailleurs qu'auprès de leurs femmes & de leurs enfans. Les étrangers se réfugièrent dans les Eglises. Le carnage fut grand , & cependant beaucoup moindre qu'on n'auroit dû l'attendre , vû le grand nombre des fuyards. En effet les Portugais n'eurent pas plus de quinze cens hommes de tués. Pour ce qui est des Espagnols , ils ne perdirent guères que cent hommes dans cette action.

Il y avoit à Almada de l'autre côté du Tage un couvent de Dominicains bâti sur une colline. François Foreyro de Lisbonne en étoit Prieur. C'étoit un Théologien fort habile , célèbre non seulement par ses ouvrages , mais encore par la part qu'il avoit eue au Concile de Trente où il s'étoit trouvé. De cette hauteur ce Religieux qui étoit fort contraire aux intérêts de Philippe , regardoit avec inquiétude le combat des deux armées , lorsque voyant les troupes Portugaises taillées en pièces ou mises en désordre , il fut saisi d'une peur ou d'une douleur si violente , qu'il tomba à la renversé de dessus la

chaîse où il étoit assis ; les yeux tournés vers le ciel & froid comme un marbre , il mourut ainsi sans prononcer une seule parole , n'ayant guères plus de soixante ans.

Aussitôt après cette déroute , D. Ferdinand , conformément aux ordres de son père , marcha vers Lisbonne pour empêcher les troupes d'y entrer. Il eut la précaution de publier chemin faisant avant que d'y arriver , qu'il y avoit encore un gros d'ennemis à défaire , & que les vaincus faisoient mine de vouloir se rallier , afin d'amuser le soldat. Enfin il se rendit dans la Capitale où il parla aux Magistrats , & leur promit seulement la vie sauve , laissant le reste à la disposition du vainqueur. Mais ce n'étoit que pour ne pas s'exposer aux importunités des troupes qui l'environnoient. En effet il fit descendre avec des cordes par-dessus les murs de la ville , quelques-uns des principaux d'entr'eux , qui se rendirent auprès du duc d'Albe , de qui ils obtinrent des conditions plus avantageuses. En conséquence il donna ordre à quelques-uns des principaux Officiers de l'armée , de faire une espèce de garde à la porte de Sainte-Catherine , afin que par leur autorité ils arrêtaient le premier feu du soldat. Ceux qu'il chargea de cette commission furent le marquis de Cerona , D. Ferdinand de Toledé , D. Sanche d'Avila , Jule Spinola , Ambroise Grimaldi , D. Garcie de Cardenas , D. Pedre de Bermudez , François Landriano , Côme Centurione , D. François & D. Diégue de Toledé. Il fit aussi entrer dans la ville , Pierre de Medicis , D. Pedre de Toledé , & quelques autres Seigneurs , afin d'empêcher par leur présence que les soldats ne fissent aucun tort aux habitans , au cas qu'il s'y en fût glissé quelques-uns. D'un autre côté le marquis de Santacruz , & D. Alfonse de Leve n'avoient pas été moins heureux sur mer. Après avoir célébré la défaite des Portugais par une décharge de toute leur artillerie , la flote ennemie qui voyoit l'armée de D. Antoine en déroute , ayant mis à la voile , ils s'en rendirent maîtres sans trouver presque la moindre résistance. Cependant quelques-uns des gens de l'équipage étant entrés dans Lisbonne , & voulant se mettre à piller , on arrêta leurs mauvaises intentions , & il y en eut de pendus pour servir d'exemple aux autres.

Les troupes ne pouvant donc pas pénétrer dans la ville ,

---

HENRI  
III.

1580.

Réduction de  
Lisbonne à  
l'obéissance  
du roi d'Es-  
pagne.

HENRI  
III.  
1580.

elles s'en vengèrent sur le faubourg qui en fait la meilleure partie ; & elles le mirent au pillage pendant trois jours entiers. Le butin qu'elles y firent fut immense ; & tout ce que les soldats enleverent , ils le vendirent ensuite à vil prix aux marchands , comme il arrive ordinairement dans ces fortes d'accidens. La conjoncture ne pouvoit être plus favorable , la flote étoit tout proche , & c'étoit une belle occasion pour transporter dans les païs étrangers tout ce qu'il y avoit de plus précieux parmi le butin , & l'y vendre sa juste valeur. Au reste ce qui fut causé qu'on trouva dans ce faubourg beaucoup plus de richesses qu'on n'espéroit , c'est que la crainte de la peste avoit engagé la plus grande partie des marchands de Lisbonne à y transporter leurs effets les plus précieux. Dom Alfonso de Leve empêcha que la Douïanne ne fût pillée. Les Italiens & les Allemans ne touchèrent point non plus aux Eglises. Plusieurs personnes persuadées que celle de S. Roch qui appartient aux Jésuites seroit sur-tout un sûr asyle, avoient mis en dépôt chez ces Pères tout ce qu'elles avoient de plus précieux. Mais les Espagnols ayant chassé de cet endroit les Italiens , & y étant entrés comme par amitié , & sous prétexte qu'ils y étoient envoyés par leurs Officiers pour le mettre hors d'insulte ; tout fut enlevé & transporté la nuit sur la flote. Errera dit qu'on accorda aussi aux troupes le pillage de quelques maisons bourgeoises , parce qu'elles appartenoient à des gens qu'on accusoit d'avoir été contraires aux intérêts de Philippe , & d'avoir été cause du soulèvement.

D'un autre côté , Dom Antoine après s'être fait panser à Sacabem , avoit marché droit à Santaren , où il fut suivi par l'évêque de la Guarda , le comte de Vimioso & Simon de Mascareñas d'Evora , avec environ quarante cavaliers. Le Prince ne fut reçu qu'avec peine dans cette place ; encore ce ne fut qu'à condition qu'il en sortiroit incessamment. Exemple bien triste & bien remarquable de l'inconstance des choses humaines ! Ce Prince qui deux mois auparavant avoit vû tout le peuple de cette ville s'empresse de se rendre à son Couronnement , & de marquer la joye qu'il ressentoit de l'avoir pour maître , devenu simple particulier , ne pouvoit pas trouver dans cet endroit-là même un asyle contre ses malheurs.

Bien des gens trouvoient à redire, que le duc d'Albe eût été si lent à poursuivre D. Antoine. Mais après un succès si complet, l'armée étant chargée de butin, il étoit difficile, & peut-être même dangereux de l'éloigner de la Capitale, où l'on prétendoit d'ailleurs, que ce Prince étoit caché. Aussi fit-on par-tout des recherches fort exactes & jusque dans les recoins les plus cachés des Monastères; & sous ce prétexte, il se commit une infinité d'injustices. Ces violences firent encore beaucoup de tort à la réputation du duc. Ce grand homme ne manquoit pas d'ennemis, qui travailloient à détruire l'idée avantageuse que Philippe auroit pu avoir de ses succès, & à grossir au contraire dans son esprit la faute que ce Général avoit faite, en laissant échapper le nouveau Roi. Ils faisoient entendre à ce Prince, que tant de villes ou de forteresses réduites à son obéissance, tant d'ennemis défaits, & tout récemment mis en déroute à Alcantara, ne méritoient pas après tout de si grands éloges; que tout cela s'étoit exécuté presque sans résistance; que cette multitude sans choix de Portugais, composée presque toute entière de gens enrôlés par force, & d'une populace séduite dans le secret de la confession, & par les sermons séditionnaires des Prêtres & des Moines, qu'on avoit vû eux-mêmes se mettre à la tête, pour la conduire à la boucherie, ne méritoit pas le nom d'armée, & qu'il n'y avoit pas beaucoup de gloire à tailler en pièces, ou à mettre en déroute des troupes si misérables; qu'ainsi on ne devoit attribuer ce succès qu'au bonheur de S. M. & non point à l'habileté du Duc; mais que ce qu'on pouvoit lui reprocher justement, c'étoit d'avoir permis pendant trois jours entiers le pillage d'une ville riche & florissante, dont la conservation auroit fait beaucoup d'honneur à S. M. lui auroit gagné le cœur des Portugais, & lui auroit été même d'une grande utilité pour l'exécution de ses desseins; que c'étoit-là des tours ordinaires de ce rusé Général pour s'attirer aux dépens du Prince l'affection des soldats, & enrichir ses parens & ses créatures, qui avoient plus fatigué, disoit-on, au pillage de Lisbonne, qu'à vaincre leurs ennemis; & qu'il n'avoit pas tenu d'autre conduite autrefois en Flandre. Ces accusations & mille autres semblables, dont il n'auroit pas été difficile au Duc de se justifier pleinement, se répandoient

---

HENRI  
III.  
1580.

à la Cour , pour obscurcir la gloire de ce grand homme ; & faire oublier ses services ; & comme il n'y manquoit , ni d'envieux , ni de rivaux , on les y écoutoit avec plaisir.

HENRI  
III.

1580.

Philippe II.  
proclamé roi  
de Portugal.

Il arriva sur ces entrefaites , que la flote des Indes , qui s'étoit arrêtée aux Açores , ignorant ce qui se passoit , vint contre toute espérance mouïller au port de Lisbonne ; ce qu'elle n'auroit peut-être pas fait , si elle eût été informée de la nouvelle révolution. En effet elle avoit également à craindre d'être pillée par les vainqueurs & par les vaincus. Son arrivée donna beaucoup de joye aux Espagnols ; mais elle fut troublée par la nouvelle qu'on reçut en même tems de la maladie de Philippe. Elle fut si dangereuse , que les Médecins eux-mêmes en désespéroient. Cet accident donna de terribles inquiétudes non-seulement au duc d'Albe ; mais encore à tous ceux dont la fortune dépendoit du maintien de la puissance Espagnole. Les Infans d'Espagne étoient encore dans l'enfance ; la guerre étoit allumée dans les Pais-bas , & le duc d'Anjou ne songeoit en France , qu'à profiter de l'humeur inquiète de la Nation , pour s'aggrandir aux dépens des Espagnols. Dans ces circonstances , si Philippe fût venu à mourir , il paroïssoit bien difficile que les Espagnols fussent déjà assez maîtres du Portugal , pour ne se pas voir en danger de le perdre , & qu'il n'arrivât pas de grandes révolutions dans ce vaste Empire. Pour ce qui est du duc d'Albe , au cas qu'on fût exposé à ce malheur , il avoit déjà résolu de faire venir la reine & le prince d'Espagne à Lisbonne. Autorisé par leur présence , & appuyé du secours des troupes qu'il avoit alors avec lui , il espéroit pouvoir venir à bout de contenir dans le devoir tous les autres Etats soumis à la domination Espagnole. Cependant il assëmbla l'onze de Septembre tous les habitans de Lisbonne , & leur fit solennellement prêter serment de fidélité au nom de Philippe. Toutes les cloches de la ville sonnèrent ensuite , & les Magistrats précédés de l'étendart Royal , allèrent dans les rues de cette capitale proclamer ce Prince roi de Portugal. Mais leur voix foible & embarrassée , marquoit plutôt de la tristesse que de la joye , & au milieu de ces cris d'allégresse , qu'on ne pouvoit que par force , on voyoit de tous côtés couler des larmes , & on entendoit encore des soupirs.

Dom

Dom Antoine ne fit que passer à Santaren , il se rendit de là à Conimbre. Mais voyant qu'il n'y avoit pas de sûreté, ni pour lui, ni pour les habitans, quelque bien intentionnés qu'ils fussent à son égard, à faire un long séjour en cette ville ; il en partit sur le champ pour aller à Monte-mayor. Là on apprit qu'il levoit une nouvelle armée ; & le duc d'Albe, qui ne vouloit pas partager ses forces, résolut de faire marcher D. Sanche d'Avila contre lui. Cependant la santé de Philippe commençoit à se rétablir, lorsqu'il arriva un nouvel accident, qui répandit le deuil dans toute la Cour, & retarda encore pour quelque tems l'exécution des projets, qu'on méditoit. Ce fut la mort de la reine Anne épouse de S. M. C. Atténuée de douleur & de veilles, depuis la maladie du Roi son époux, elle fut attaquée d'un mal, qui se répandant cette année dans tout l'Occident, fut comme l'avant-coureur de la peste, qu'on ressentit en différens endroits, & qu'on appella en Espagne le catharre. Cette Princesse décéda le 27. d'Octobre, laissant deux enfans D. Diégue & D. Philippe, qui étoient à peine sortis du berceau.

Dom Antoine crut pouvoir profiter de cette occasion. Il fit solliciter les habitans d'entre le Douro & le Minho de se déclarer pour lui ; & ayant rallié autour de lui quelques-uns de ceux qui étoient dans ses intérêts, il commença à former une espèce de nouvelle armée. La crainte de ces forces empêcha pour quelque tems ceux de Conimbre, qui songeoient à l'abandonner & à suivre la fortune, d'envoyer des Députés au duc d'Albe, comme ils y étoient déterminés. Pour ce qui est de ceux de Santaren, ils avoient déjà exécuté cette résolution, aussitôt qu'ils avoient vû le Prince hors de leur ville, & ils s'étoient soumis au roi d'Espagne. Cependant D. Antoine se voyant déjà fort de neuf mille hommes, composés de toutes sortes de gens, marcha vers Avero, dont il somma les habitans de lui ouvrir les portes : sur leur refus, il assiégea la place, & fit paroître en cette circonstance plus de vigueur, qu'il n'en avoit encore montré jusqu'alors en toute autre occasion. Ensuite il y fit donner l'assaut, & fut repoussé. Mais enfin ceux qui étoient dans son parti engagèrent les habitans à le recevoir. Pantaleon de Saa étoit sorti de Porto, pour venir au secours des assiégés ; mais il arriva

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI III.**  
1580.  
trop tard. Le Prince fit arrêter plusieurs des habitans, qui furent la victime de son avarice & de ses violences; & peu s'en fallut même que la place ne fût mise au pillage. Ce succès joint aux mauvaises nouvelles qu'on recevoit de la maladie du roi d'Espagne, enfla tellement le cœur aux paisans qui étoient venus au secours du Prince, armés de bâtons & de hoyaux, qu'ils s'imaginoient que rien n'étoit capable de leur résister, & qu'ils se promettoient déjà de chasser les Espagnols de Lisbonne.

D'un autre côté, les Ministres du roi d'Espagne travailloient sans relâche à étendre & à assurer leurs conquêtes. Avant la maladie de ce Prince, ils avoient envoyé sur les côtes de Barbarie & aux Canaries, pour obliger les Portugais de ces contrées à reconnoître S. M. C. & presque tous s'étoient soumis. Après cela, comme l'automne étoit fort avancé, le duc d'Albe envoya les troupes Allemandes en quartier d'hyver à Sétubal, & assigna des quartiers aux Italiens & aux Espagnols dans les fauxbourgs de Lisbonne. Cependant il donna ordre à D. Sanche d'Avila de se mettre à la tête d'un détachement de quatre mille cinq cens hommes d'infanterie, pour achever de ruiner le parti de D. Antoine. Il fut suivi de D. Emmanuel de Pacheco à la tête de deux escadrons de cavalerie & de quinze cens hommes de pied, commandés par D. Diégue de Cordouë; & étant entré dans Conimbre, il réduisit cette ville à l'obéissance du roi d'Espagne.

Cependant sur la nouvelle de l'arrivée d'Avila, Dom Antoine quitta Avero, où il étoit alors, & marcha vers Porto, où son parti qui étoit le plus fort, le reçut avec beaucoup de magnificence. Aussitôt qu'on apprit son arrivée, Pantaleon de Saa, D. Ferdinand Nuñez Barreto & Jean Rodrigue de Saa, prirent la fuite & se retirèrent dans la Galice. Ensuite le Prince fit arrêter & mettre en prison ceux qui n'étoient pas dans ses intérêts, confisqua leurs biens, s'empara des vaisseaux chargés de sucre, qui étoient à la rade, & les envoya en France; fit mourir quelques-uns des habitans, & condamna enfin cette ville à lui payer cent mille écus d'or. Pour les lever, il exerça toutes sortes de violences; & ayant par-là réduit les Bourgeois au désespoir, il étoit sur le point de se

porter contr'eux aux dernières extrémités, lorsqu'il apprit que d'Avila venoit de soumettre les villes de Conimbre & de Monte-mayor, que D. Diégue Botello s'étoit chargé de défendre. Cette nouvelle fauva ceux de Porto. D. Antoine occupé uniquement du soin de mettre sa vie à couvert, ne pensa plus à maltraiter ces malheureux. Il envoya à Viana l'évêque de la Guarda, avec ordre de lever des troupes dans toutes les campagnes des environs, de se rendre maître du pont de Lima, & de fermer à l'ennemi le passage du Douro, qui étoit entre lui & les Espagnols.

Pendant ce tems là le duc d'Albe étoit à Lisbonne, où il cassa les Magistrats que D. Antoine avoit nommés, & en créa de nouveaux. Il répara aussi les fortifications du vieux château, & y en ajouta de nouvelles, y fit transporter de l'artillerie & des munitions, & y mit en garnison les troupes Espagnoles, qui, tandis qu'elles gardoient les portes de la ville, avoient donné occasion à plusieurs querelles, qui s'étoient élevées entre les Castillans & les Portugais.

Cependant d'Avila s'avançoit vers Averô, lorsqu'il reçut les Députés des habitans de la place, qui venoient se soumettre au roi d'Espagne, & lui offrir leurs services. D'Avila donna là quelques jours de repos à ses troupes; après quoi il pensa à passer le Douro. Mais il se presentoit bien des obstacles à cette entreprise. Ce fleuve, qui est d'ailleurs très-rapide, n'étoit guécable en aucun endroit; on y trouvoit fort peu de bateaux; d'Avila en avoit fait porter à la vérité de plians; mais en les faisant servir à transporter des chariots, ils s'étoient entr'ouverts, & ne pouvoient plus être d'aucun usage; enfin ce Général ayant détaché quelques troupes pour en aller chercher le long du fleuve, elles furent attaquées par quelques barques armées, à qui D. Antoine avoit donné ordre de courir de côté & d'autre; & ne purent par conséquent ni reconnoître aucuns passages, ni rassembler aucuns bateaux. Mais ayant ensuite remonté vers la source, par où le Prince n'avoit jamais imaginé que les Espagnols dussent venir à lui, elles en trouvèrent plusieurs de différentes figures; & Antoine Serrano qui commandoit ce détachement en surprit quelques-uns. Cependant après avoir trouvé des bateaux, tous les Officiers regardoient comme une

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI**  
**III.**  
 1580. témérité de vouloir exécuter une entreprise aussi difficile en présence de l'ennemi ; & ils représentoient qu'on termineroit toujours assez tôt cette guerre , si on venoit à bout de réussir.

D'Avila souûtenoit le contraire , & comme il vouloit prévenir Edouard de Lemos , Martin Lopez d'Azevedo , Antoine de Soufa Coutiño , & les autres Officiers du parti de Dom Antoine , qui rassembloient des troupes de toutes parts , il jugeoit , qu'il ne pouvoit espérer de réussir , qu'en usant d'une extrême diligence. Ainsi il fit un discours à ses troupes , pour les animer à tout entreprendre. Il leur représenta ; que le moindre retardement leur seroit très - préjudiciable ; que l'hyver approchoit ; que pendant cette saison la flote ne pourroit plus tenir la mer ; que son départ réduiroit les troupes de terre à manquer de vivres , & les mettroit par-là hors d'état de subsister ; qu'il falloit donc prévenir ces malheurs , & obliger Dom Antoine , qui s'étoit retiré dans le fonds du Portugal , non-seulement à abandonner ce Royaume avec ses prétentions , mais encore à sortir de toute l'Espagne ; qu'autrement , si on lui donnoit le tems de se reconnoître , il profiteroit de l'hyver pour appeller les étrangers à son secours , pour faire durer la guerre , qu'on pouvoit aisément terminer cette année , jusqu'à la suivante , & même pendant plusieurs autres , & rendre peut-être douteux l'événement ; qu'au reste des troupes qui aspiraient d'arriver à l'honneur & à la véritable gloire par le chemin de la valeur , ne devoient point se laisser épouvanter par les dangers ; qu'il n'y avoit aucune gloire à attendre à triompher d'un ennemi défait ; que la valeur consistoit à surmonter tous les obstacles ; qu'il n'y avoit rien d'impossible à de braves gens ; que cependant il n'étoit pas assez aveuglé par le désir d'acquérir un vain nom , pour vouloir risquer par sa témérité le fruit d'une victoire qui leur avoit été si avantageuse ; qu'il vouloit seulement les empêcher de perdre par une prudence déplacée , & hors de saison , l'avantage qu'un si grand succès leur avoit assuré , & qu'ils ne pouvoient recueillir qu'au prix de leur activité ; qu'ils n'avoient qu'à vouloir ; qu'ils avoient fait preuve de leur valeur , & que la justice de la cause qu'ils souûtenoient leur étoit connue ; que c'étoit en cela qu'ils devoient mettre

leur confiance ; que du reste il falloit qu'ils se missent bien en tête, qu'ils avoient affaire à ces mêmes hommes, à qui, pendant le cours de cette année, ils avoient enlevé tant de villes & tant de places, & sur lesquels ils venoient de remporter à Alcantara une victoire mémorable ; & qu'ils se persuadassent qu'ils continueroient encore à les vaincre de même, pourvû que par des délais hors de saison, ils n'arrêtassent pas eux-mêmes le cours de la victoire, qui s'étoit déclarée pour eux si avantageusement.

Après avoir ranimé le courage de ses troupes par ce discours, & plus encore par la confiance qu'elles avoient dans son expérience, d'Avila commença à prendre ses mesures pour passer le fleuve. Il fit border de canon tout le rivage sur lequel Avero étoit situé, afin d'empêcher les ennemis de paroître de l'autre côté. En même tems il fit un détachement d'un tiers de son armée, à la tête duquel il se mit lui-même, & remonta vers Avynte, résolu de tenter le passage de ce côté-là, avec les bateaux qu'il y avoit fait porter, afin de venir prendre les Portugais en flanc. Il laissa le commandement du reste des troupes qui étoient campées à Piedra Salada, à D. Rodrigue Çapata, avec ordre de passer le fleuve en présence de l'ennemi, & d'attacher les chevaux par la bride aux bateaux qui devoient transporter l'armée de l'autre côté. En même tems il lui avoit recommandé de ne se mettre à l'eau, que lorsqu'il verroit les troupes Espagnoles, qui devoient passer au-dessus de lui, prendre en flanc les Portugais. Le passage du Douro ne coûta pas plus que celui du Tage. A peine les troupes de D. Antoine se virent attaquées en flanc par les Espagnols, qu'elles se débandèrent sans faire la moindre résistance, après avoir à peine perdu dix hommes, & laissèrent ainsi à l'armée d'Avila la liberté de faire à l'aise sa descente.

Aussitôt que D. Antoine apprit la nouvelle de ce passage, il comprit qu'il n'y avoit plus pour lui de ressource. Ainsi il assembla tous ceux qui étoient attachés à son parti, moins pour prendre leur avis sur l'état présent de ses affaires, & fonder leurs dispositions à son égard, que pour les animer à lui être fidèles, en leur exposant les raisons de son départ, & leur donnant de meilleures espérances pour l'avenir. Ainsi

HENRI  
III.  
1580.

après s'être plaint amèrement de l'injustice de Philippe, qui désespérant de prouver la justice de ses prétentions, avoit eu recours à la force pour mettre les Portugais dans les fers, & l'avoit honteusement dépoüillé de la Couronne, malgré le suffrage des Etats, qui l'avoient élu pour gouverner le Royaume, & être le protecteur de la liberté publique; il leur déclara qu'il étoit résolu de céder pour un tems à l'orage, pour ne pas courir manifestement à sa perte, & les enveloper eux-mêmes dans son malheur, s'il vouloit s'opiniâtrer davantage à soutenir dans ces circonstances la justice de ses prétentions. Il ajouta qu'il s'étoit vu sans aucuns préparatifs exposé à tous les efforts d'un ennemi puissant, & qui depuis long-tems se dispoisoit à l'attaquer; que c'étoit à cette surprise, qu'on devoit attribuer les pertes qu'il avoit faites, mais qu'il espéroit les réparer bientôt à l'aide de nouveaux secours, pourvu qu'il pût compter sur leur fidélité; que pour lui, il avoit résolu de vivre & de mourir dans les mêmes sentimens; que les revers de la fortune ne seroient jamais capables de le faire changer, ni de l'obliger à rechercher l'amitié du tyran & de l'ennemi mortel de l'Etat, quelques avantages qu'il pût lui proposer. Après ce discours qui tira des larmes de tous ceux qui étoient presens, & que la crainte ou la douleur fit accompagner d'un morne silence, le Prince sortit de l'assemblée; & ayant pris le chemin du Monastère d'Arouca, il se détourna pour passer à Barcelos; & se rendit enfin à Viana, où il s'étoit fait précéder par l'évêque de la Guarda.

D. Antoine  
sort du Por-  
tugal & passe  
en France.

D'Avila étoit déjà arrivé à la vûe de Porto, dont les habitans lui avoient fermé les portes. Mais lorsqu'ils sçurent que les troupes de D. Antoine étoient dissipées, ils se soumi-  
rent enfin, à condition qu'on leur laisseroit la vie sauve, & qu'on ne toucheroit point à leurs effets. D'Avila détacha ensuite quelques escadrons de cavalerie, pour courir après D. Antoine. Ils étoient à la vûe de Viana, lorsque ce Prince prit enfin son parti. Persuadé qu'il valloit encore mieux pour lui s'exposer à tous les dangers de la mer, que de tomber entre les mains des Espagnols, il s'embarqua. Il fut rejeté à terre par une tempête. Cependant quelque diligence que pussent faire les cavaliers Espagnols qui avoient été envoyés pour l'arrêter, & que les habitans avoient reçûs dans la place, il

ſçut encore leur échaper. Tandis qu'on traitoit des conditions auxquelles il ſe remettroit entre leurs mains, il profita du tems, & s'étant fait couper la barbe, il ſe déguiſa en marinier. Enfin après avoir diſtribué aux gens de ſa fuite le peu d'argent qui lui reſtoit, il ſe tira des mains de ſes ennemis; emportant avec lui ce qu'il avoit de plus précieux en pierreries. Cependant il fut obligé de laiſſer quelques colliers de perles & quelques ornemens de pierreries, qui étoient trop lourds, pour qu'il pût s'en charger; & Philippe les acheta depuis des ſoldats qui les avoient. Depuis ce tems-là ce malheureux Prince reſta caché dans le Royaume juſqu'au mois de Mai ſuivant, errant ſans ceſſe entre le Douro & le Minho, & obligé de changer à chaque inſtant de demeure, logeant tantôt chez quelques Seigneurs de ſes amis, & ſouvent dans des Monaſtères d'hommes & de filles. Pendant tout ce tems-là, l'affection & l'attachement que ceux de ſon parti avoient pour lui, ou la haine qu'on portoit aux Eſpagnols, fut ſi grande, que quelque récompenſe qu'il y eût à eſpérer, il ne fut point trahi, & malgré les recherches exactes que les Eſpagnols firent de toutes parts, il ne leur fut pas poſſible de le découvrir. Il ſ'embarqua enfin & paſſa en France, où il arriva heureuſement.

Philippe cependant étoit rétabli de ſa maladie, & malgré la douleur que la mort de ſon épouſe lui avoit cauſée, il ne laiſſoit pas de s'appliquer, comme auparavant, aux affaires de l'Etat. Il chargea d'abord le duc d'Oſſone de conduire le corps de la feuë Reine à Saint Laurent le Royal. En même tems il renvoya à Madrid le Prince ſon fils, avec les Princeſſes ſes filles, & donna ordre à D. François de Çapata de Ciſneros comte de Barajas, & à l'évêque de Cordouë, de les accompagner. Enſuite il entra en Portugal, arriva à Elvas le 5. de Décembre, & commença d'abord par proſcrire Dom Antoine comme traître & perturbateur du repos public, promettant quatre-vingt mille ducats de récompenſe à ceux qui le repréſenteroient mort ou vif. Cependant pour adoucir ce que cet Edit pouvoit avoir d'odieux & d'inhumain, il en donna un autre le même jour, par lequel en faveur de la réunion des deux Etats, il abolifſoit les droits qui ſe levoient auparavant ſur les marchandifés qu'on transportoit de la

Castille en Portugal, ou du Portugal dans la Castille, persuadé que la Nation lui sçauroit gre de cette diminution.

HENRI

III.

1580.

Le roi d'Espagne s'étoit rendu en Portugal avec fort peu de suite, n'ayant amené avec lui que le cardinal Albert, & quelques-uns des principaux Seigneurs de sa Cour, afin de donner un accès plus libre aux Portugais. Aussitôt qu'il y fut arrivé, le duc Jean de Bragance & Theodose duc de Barcelos son fils vinrent le saluer; & il leur marqua beaucoup d'amitié. Il les fit même entrer pendant la Messe, où il assistoit derrière la courtine ou le voile, qui cache alors les rois d'Espagne au reste de leur Cour; ce qui est une marque de distinction, dont on n'honore que les personnes du plus haut rang. Enfin il confirma le Duc dans la possession où il étoit de la charge de Connétable, qui sembloit être héréditaire dans sa famille. On crut d'abord que ces marques de distinction, qui dans le fond n'avoient rien de solide, n'étoient que le gage des graces dont Philippe vouloit récompenser la soumission du Duc; mais il se trouva enfin qu'il n'avoit point d'autre satisfaction à attendre de lui.

Le roi d'Espagne convoqua ensuite les Etats du Royaume à Tomar pour le 15. d'Avril de l'année suivante. Cependant dès la mort du feu roi Henri, ce Prince avoit écrit à D. Louis d'Atayde Viceroy des Indes Orientales. C'étoit un Seigneur de distinction, qui avoit parmi les Portugais la réputation d'être fort habile dans l'art militaire. D. Sebastien l'avoit d'abord choisi pour lui confier la conduite de l'expédition d'Afrique. Mais cet habile homme, qui connoissoit le caractère bouillant & téméraire de ce Prince, augurant mal du succès, s'excusa d'accepter cet emploi, afin qu'on ne pût pas lui imputer d'avoir eu part aux desseins de ce Roi aveugle qui couroit à sa perte; & il préféra la Viceroyauté des Indes qu'on lui proposoit en même-tems. Par ses lettres Philippe l'instruisoit de son droit à la Couronne, & lui apportoit ensuite plusieurs raisons mêlées adroitement de prières & de menaces, pour l'engager à le reconnoître. D'Atayde regardoit plutôt à la puissance de Philippe, qu'à la justice de ses prétentions; & il étoit trop sage pour ne pas prendre le parti pour lequel la fortune se déclaroit. Aussi D. Antoine l'ayant fait solliciter en même-tems d'entrer dans ses intérêts, il ne fut pas écouté.

Cependant

Cependant on fit aussi partir des couriers pour tous les Gouverneurs des places que les Portugais tenoient dans les Indes. On leur donnoit avis que S. M. C. venoit d'être reconnuë par tous les Etats, toutes les villes & les provinces du Royaume, & Philippe les prioit en maître d'imiter leur exemple.

Les ministres d'Espagne, soit par la lenteur qui est naturelle à cette Cour, où les affaires ne finissent point, soit parce qu'ils n'avoient pas prévu les suites de leur négligence, firent une grande faute en cette occasion. Ce fut de n'avoir pas suivi les conseils de ceux des Portugais, qui se rendirent d'abord auprès de S. M. C. & d'avoir attendu trop tard à envoyer aux Açores. D. Antoine profita habilement de ce retardement. Il mit dans son parti toutes ces isles, à l'exception de celle de Saint Michel, qui est la plus voisine de l'Espagne, éloignée des autres de cent mille pas, & que l'Evêque retint dans l'obéissance de S. M. C. & le comte de Vimioso envoya un de ses gentilshommes, nommé Cyprien de Figueredo, pour commander dans la Tercere, la mieux située & la plus fertile de toutes ces isles.

Cet Officier étoit sçavant & habile dans le maniement des affaires. Il se rendit à Angra, capitale de l'isle; & par le secours des Cordeliers, qui étoient dans les intérêts du Prince, il sçeut si bien fasciner l'esprit de ces insulaires, naturellement superstitieux & crédules jusqu'à la stupidité, que quoiqu'il ne leur contât que des absurdités, qui souvent même étoient contradictoires, il n'y avoit personne qui fût plus déclaré qu'eux contre Philippe. Tantôt il faisoit entendre par ses émissaires à ces peuples grossiers, que D. Sebastien n'étoit point mort comme on le disoit, ou bien qu'il étoit ressuscité, & qu'ils le verroient dans peu. Tantôt il les assùroit que D. Antoine avoit été élu roi de Portugal. En conséquence ils avoient député à ce Prince Etienne Silvera, & le père Melchior Cordelier, homme d'un esprit naturellement brouillon, pour le reconnoître. Après cette démarche il étoit naturel qu'il ne leur restât plus aucun doute sur la mort de D. Sebastien. Cependant ces insulaires étoient si simples & si aisés à prévenir, ils haïssoient si fort les Espagnols, ou leur attachement pour les Portugais étoit si grand, qu'ils se laissèrent persuader par un artisan, que les Cordeliers avoient aposté pour faire le

HENRI  
III.

1580.

Les Açores  
se déclarent  
en faveur de  
D. Antoine.

---

**HENRI** prophète, que ce Prince paroîtroit dans le 10. du mois de Mars. Le père Melchior aidoit admirablement à les tromper. **III.** Ce Religieux ayant appris au retour de son ambassade avec **1580.** Silvera, qu'on sçavoit déjà dans l'isle la nouvelle de la victoire remportée par les Espagnols à Alcantara, ne se démonta point. S'il se trouvoit avec des gens un peu sensés, il sçavoit habilement donner un bon tour à cette affaire. Il leur faisoit entendre que la perte n'étoit pas si considérable qu'on la disoit; que D. Antoine s'étoit retiré entre le Douro & le Minho, & qu'il se voyoit déjà à la tête de trente mille hommes. Cependant il jouïoit un autre rôle avec le peuple. Il faisoit répandre certains bruits, qui contribuoient merveilleusement à le confirmer dans l'opinion qu'il avoit conçüe au sujet de D. Sebastien. En même tems un de ses émissaires nommé Blaise Camello, célébrant la messe, pria publiquement pour ce Prince, & pour D. Antoine; & quelques-uns de ces bonnes gens lui ayant demandé des nouvelles du roi D. Sebastien, il leur répondit qu'il étoit vivant, & qu'il seroit le 4. d'Août à Angra.

Telle étoit la situation des affaires de la Tercere. Le peuple étoit fol; & ceux du parti de D. Antoine, sur-tout les Cordeliers, contribuoient à augmenter sa folie, lorsqu'Ambroise d'Aguiar, envoyé par Philippe, arriva enfin avec des lettres de S. M. C. par lesquelles elle leur accordoit l'abolition de tout le passé, à condition qu'ils se soumettroient. La plupart des habitans étoient d'abord d'avis de donner audience à l'agent d'Espagne. Mais le peuple se souleva à son arrivée, & déclara que si on le recevoit dans l'isle, il falloit que ce fût pour le mettre aussitôt en prison. Ainsi les plus sages, qui ne jugeoient pas qu'il convînt d'ajouter à la honte du refus l'affront de l'emprisonnement, & qui croyoient même que ce seroit par-là violer le droit des gens, trouvèrent plus à propos de ne point accorder à d'Aguiar l'entrée de l'isle, & le renvoyèrent sans réponse.

Après son départ un vaisseau ayant paru en haute mer par le travers de l'isle, il s'éleva un cri par toute la ville, que Dom Sebastien promis par l'artisan étoit enfin arrivé. Aussitôt tout le peuple courut au port; & quoique le vaisseau s'éloignât de leurs côtes, cependant ces insensés, soit pour flater eux-

mêmes leur propre manie, soit parce qu'ils étoient séduits, affûroient hardiment qu'à la vérité le vaisseau avoit fait voile loin de l'isle, mais qu'auparavant on en avoit vû sortir trois hommes qui étoient descendus dans un esquif; qu'il avoient abordé sur le soir, & étoient allé loger chez les Cordeliers; & que ces trois hommes étoient D. Sebastien lui-même, D. Christophle de Tavora, & le Cherif. En même-tems les Cordeliers, pour confirmer le peuple dans cette idée, dès qu'ils rencontroient quelqu'un de ces esprits crédules, s'approchoient de lui, & lui disoient à l'oreille, qu'il leur étoit venu des hôtes de conséquence, qui ne vouloient pas se faire connoître. Cependant ils empruntoient de tous côtés pour les recevoir, des tapisseries, des lits de brocard, de la vaisselle d'argent; ils tenoient leur couvent fermé avec plus de soin qu'à l'ordinaire: enfin ils faisoient tout ce qu'il falloit pour confirmer le bruit qui s'étoit répandu, qu'ils avoient chez eux le Prince & sa suite. Les Jésuites, toujours zélés défenseurs de la gloire, & de la puissance de l'Espagne, voulurent d'abord s'opposer à ces impostures des Cordeliers. Mais on commença par leur défendre de courir la ville; après quoi on les confina ensuite absolument dans leur monastère. Tout cela, pour amuser toujours ce peuple insensé de l'espérance vaine dont on le repaissoit, & empêcher par-là ces insulaires de se déclarer en faveur de Philippe. Ainsi on pensa trop tard à y envoyer d'Aguiar; & on ne retira aucun avantage de ce voyage.

Ce revers inquiétoit Philippe, qui voyoit que la lenteur de ses Ministres étoit cause qu'après s'être rendu maître cette année du Portugal entier, presque sans aucune peine, il alloit être obligé d'entreprendre hors de ce Royaume une nouvelle guerre, où il n'étoit pas sûr de réussir. Cependant, soit pour satisfaire aux plaintes qu'il recevoit de différens côtés, soit pour se rendre agréable aux Portugais, en affectant beaucoup d'exactitude à punir tous les désordres, & rabattre en même tems la fierté du duc d'Albe, que ce nouveau succès rendoit encore plus vain; mais que Philippe haïssoit, & dont il ne s'étoit servi dans cette guerre que malgré lui, & par nécessité; ce Prince donna ordre à François de Villafañá Conseiller du Conseil suprême de Castille de se rendre à Lisbonne, & à

---

HENRI  
III.  
1580.

François Tetaldi Auditeur de l'audience de Galice de passer à  
 HENRI l'armée d'Avila, & de faire la recherche des excès & des  
 I II. violences commises par les troupes pendant le cours de cette  
 1580. expédition.

Cette conduite piqua vivement les Généraux, qui comprirent sans peine que c'étoit à eux que l'on en vouloit. Cependant comme les troupes n'en paroissent pas moins outrées, le duc d'Albe & d'Avila dissimulèrent habilement leur ressentiment, & laissèrent à l'armée le soin de les justifier. On n'entendit donc bientôt plus qu'un murmure universel dans le camp : Que cette nouvelle espèce de tribunal paroît fort extraordinaire ; que l'armée alloit donc devenir la partie de son Général, ou qu'on alloit voir l'ennemi devenir le dénonciateur de l'armée ; que c'étoit un abus intolérable ; qu'on ne devoit point écouter les plaintes que les troupes pourroient faire contre un Général à qui elles étoient si redevables, & qu'elles regardoient avec raison comme leur père ; & qu'il n'étoit pas plus permis d'admettre les accusations qu'un ennemi vaincu pourroit intenter contre les troupes : Qu'autrement l'ennemi alloit prendre la place du sujet fidèle, & qu'au contraire les sujets vainqueurs alloient être traités comme des traîtres : Qu'on ne voyoit pas au reste ce qu'on pouvoit imputer au duc d'Albe ; que s'il étoit coupable, ce ne pouvoit être qu'en qualité, ou de Général, ou d'Officier particulier ; qu'en qualité de Général il n'avoit rien entrepris que par l'avis du Conseil de guerre ; & que si c'étoit en qualité de simple Officier qu'on vouloit lui faire son procès, il falloit donc réformer toutes les loix, & confondre le droit civil avec le code & les ordonnances militaires : Qu'on voyoit bien au reste que cette entreprise cachoit d'autres desseins ; que l'innocence & les services du duc d'Albe le mettoient assez à couvert ; que c'étoit à l'armée que l'on en vouloit, & qu'on cherchoit par là un prétexte pour la priver des récompenses que ses derniers succès avoient méritées ; qu'on reconnoissoit là les artifices ordinaires des Ministres, qui toujours à la suite du Prince, au milieu des plaisirs & des délices, ne voyent que de loin les dangers que le soldat est obligé d'essuyer, & ne savent pas juger des travaux d'une armée toujours exposée aux coups, aux veilles, & aux chaleurs ; qu'ils auroient bien dû cependant

faire un peu d'attention à ce que les troupes avoient eu à souffrir de la famine, qu'elles avoient trouvée à leur arrivée d'Italie en Espagne; des chaleurs brûlantes de l'Estramadure, de la peste dont le Portugal étoit infecté, sur-tout de la sévérité du duc d'Albe, qui ne leur étoit si odieux, qu'à cause de son mérite, & sous qui les moindres fautes étoient punies du dernier supplice: Que c'étoit par-là que dans l'espace de cinquante-huit jours ils avoient conquis un Royaume entier, comme on gagne le Royaume des cieux en jeûnant au pain & à l'eau.

Ces derniers traits regardoient D. Pedre Gyron duc d'Osfone, & D. Christophle de Mora, les deux grands rivaux du duc d'Albe. On les accusoit d'envier aux autres les récompenses qui étoient dûes à leur valeur, & qu'ils achetoient au prix de leur sang versé pour gagner des Royaumes à Philippe; tandis que ces deux Ministres, éloignés du danger, cherchoient à les leur enlever par leurs artifices & leurs calomnies. En effet il s'étoit répandu un bruit qu'on rappelloit D. Juan de Mendoza pour donner la vice-royauté de Naples au duc d'Osfone; que de Mora alloit être fait Grand d'Espagne; & qu'au lieu de placer les Officiers, les autres charges seroient partagées entre les gens de lettres & les bacheliers de la Cour; car c'est le nom que donnoient les soldats aux Conseillers d'Etat, à cause de la vie tranquille qu'ils menoient. Villafañã & Tedaldi arrêterent ces commencemens de sédition; & appaisèrent ces plaintes, qui d'ailleurs n'étoient pas sans fondement. Enfin l'un & l'autre sçut se conduire avec tant d'habileté en cette occasion, que Philippe n'eut pas lieu de se repentir d'une démarche dans laquelle il s'étoit engagé mal-à-propos; & que les troupes ne purent tirer avantage du grand éclat qu'elles avoient fait, quelque raison qu'elles eussent de se plaindre.

Ainsi fut soumis le Royaume de Portugal, sans qu'on eût besoin du secours des troupes qu'on avoit mandées de Flandre & d'Italie avant qu'on fût assuré du succès, & qui arrivèrent trop tard. Cependant les Ministres de la cour de Rome profitèrent de cette conjoncture, pour insinuer à Philippe le dessein de porter la guerre en Angleterre. Les Anglois exilés le souhaitoient fort. De son côté S. S. s'offroit de publier une

HENRI

III.

1580.

Affaires  
d'Angleterre.

**HENRI III.**  
1580.

croisade, & promettoit également ce qui ne dépendoit pas d'elle, comme ce qui étoit en son pouvoir; entr'autres elle s'engageoit à remettre à S. M. C. un million d'Ecus, qu'elle prétendoit devoir lui revenir sur l'Archevêché de Toledé, tant que seroit pendant le procès intenté contre Barthélemi de Carança, arrêté pour crime d'hérésie. Mais ce Prince sage, qui voyoit que le Pape ne risquoit rien du sien, & que lui-même n'étoit pas encore trop bien affermi dans sa nouvelle conquête, crut avoir assez d'occupation chez lui, sans aller mal-à-propos porter la guerre chez ses voisins. Ainsi il ne voulut point entendre parler de cette expédition; & après avoir payé une partie de ce qui étoit dû aux troupes arrivées d'Italie, comme il n'avoit plus besoin de leur service pour le present, il les congédia.

Guerre en  
Irlande.

La guerre avoit commencé en Irlande dès l'année précédente; mais elle n'avoit pas réussi au gré du Pape, qui étoit l'auteur de ce projet. En effet la même année que les Portugais furent si malheureux en Afrique, les troupes que le Pape avoit levées en Italie pour faire la guerre à Elisabeth, & dont il avoit donné le commandement à Thomas Stucley, Marquis Anglois, ayant abordé à Lisbonne, D. Sebastien avoit si bien fait, comme je l'ai dit plus haut, que moitié de gré, moitié de force, il les avoit engagées à le suivre en Barbarie. Cependant Stucley avoit été tué à cette expédition; mais comme ses troupes avoient eu le bonheur de s'en tirer sans beaucoup de perte, Sebastien de Saint-Joseph, Intendant de cette petite armée s'étoit trouvé chargé de leur conduite. Saint-Joseph ne sçavoit ce que c'étoit que la guerre, & étoit absolument incapable de conduire cette entreprise. Cependant il brigua avec ardeur le commandement; & il l'obtint aisément du Pape, qui ne comptoit déjà plus sur ses troupes. En même-tems S. S. traita avec l'ambassadeur d'Espagne, pour engager Philippe à grossir cette armée de quelques Espagnols. Mais la lenteur ordinaire de cette Cour, jointe aux préparatifs que S. M. C. commençoit à faire pour l'expédition de Portugal, fut cause que toute l'année suivante se passa avant que rien fût en état.

Enfin Saint-Joseph ayant reçu un renfort de sept compagnies du Régiment de Biscaye, partit d'Espagne au mois de

Septembre de cette année ; & faisant voile vers l'Irlande , sous les ordres du Pape , dont il portoit les armes dans son étendart , il aborda dans cette isle à l'embouchure du Shannon dans la province de Kezri. Ce fleuve est le plus grand de tout ce Royaume. Il coule vers l'Occident , & va se jeter dans la mer d'Irlande , au dessous de Lymerik. Fitz-Moritz nouveau Marquis de Leinster , & Fitz-Girald Seigneur Irlandois , qui avoit eu le bonheur d'échaper au glaive des Maures , lorsque l'armée Chrétienne périt en Afrique , avoient d'abord fait espérer à ceux qui étoient à la tête de cette entreprise , qu'aussitôt que les troupes étrangères paroïtroient dans l'isle les habitans de la partie Occidentale , qui étoient presque tous Catholiques , parce qu'ils étoient plus éloignés de l'Angleterre , ne manqueroient pas de prendre les armes , & de se joindre à elles. Le comte de Desmond avoit assuré la même chose. Cependant le Marquis avoit été tué malheureusement ; Guillaume Drury Viceroi d'Irlande étoit mort à peu près dans le même tems ; & Pelham , à qui le Conseil de l'isle avoit remis le gouvernement , avoit partagé le soin de poursuivre les rebelles avec le comte d'Ormond.

Pelham avoit d'abord écrit au comte de Desmond , pour le faire souvenir de son devoir , & l'exhorter à abandonner ses frères , ou à les engager à mettre les armes bas. Mais au lieu de profiter de ses avis , le Comte & ses frères lui firent une réponse générale , par laquelle ils lui déclaroient qu'ils avoient pris en main la défense de la Religion Catholique , autorisés par le souverain Pontife , & sous la protection du roi d'Espagne ; qu'ainsi ils l'exhortoient lui-même à se joindre à eux , pour le soutien d'une cause si juste , & qui devoit l'emporter sur tous les autres devoirs. Pelham trouva le conseil fort plaisant. Cependant il entra sans perdre de tems dans le Mounster , convoqua la Noblesse de la Province , qu'il arrêta ensuite , & à qui il fit promettre qu'elle se joindroit à lui & au duc d'Ormond contre les Rebelles ; & avant que de la relâcher ; il l'obligea à lui donner des otages pour sûreté de sa parole.

Après cela il força le seigneur de Lixnaw à se rendre. Ensuite il alla mettre le siège devant Carigo-Foil , où commandoit le capitaine Jule Italien , avec quelques Espagnols ; ruïna les murs de la place à coups de canon , & l'ayant emportée

d'affaut, il fit pendre le Gouverneur, & ceux de la garnison  
 HENRI qui échapèrent à l'épée des Anglois, pour avoir osé se laisser  
 III. forcer dans cette bicoque. Après qu'il eut par cette exécution  
 1580. répandu la terreur parmi les Rebelles, la garnison de  
 Ballilogh abandonna cette place, aussitôt qu'elle apprit que  
 les troupes Angloises approchoient, & y mit le feu. Les frères  
 du comte de Desmond sortirent aussi d'Asqueten; & le Général  
 Anglois y fit entrer Pierre Carew, & George Carew son  
 frère, à qui il donna de nouvelles troupes pour le défendre.  
 Il désola avec le même succès toutes les terres de la dépendance  
 de Mac-Aule, passa le mont Slewlonguer, entra dans  
 le Kezry, où il enleva grand nombre de troupeaux, & d'où il  
 extermina presque tous les Rebelles.

D'un autre côté Jacques frère du comte de Desmond alla  
 porter le ravage dans tout le territoire de Muskeroye, qui  
 avoit appartenu à sa famille; mais que Pelham avoit confisqué,  
 & donné ensuite à Cormag Mag-Teg, pour récompense des services  
 qu'il avoit rendus contre les révoltés. Mais comme il marchoit sans  
 précaution, il fut rencontré par Donel, frère de Cormag, qui  
 avoit pris les armes dans le dessein de lui faire rendre le butin  
 dont il étoit chargé. On en vint aux mains; Jacques reçut une  
 blessure mortelle, & ayant été fait prisonnier, Donel le mit  
 entre les mains de Wram de Saint Leger Maréchal du Mounster,  
 & de Walter Raleigh, qui lui firent son procès. Il fut  
 condamné à mort, comme criminel de leze-Majesté, & sa tête  
 fut plantée sur la porte de Carcagh, pour servir de spectacle à  
 tous les passans. Le Comte son frère ne put faire tête à tant  
 de malheurs. Il erra quelque tems, changeant sans cesse de  
 demeure, pour ne pas tomber entre les mains des Anglois.  
 Enfin il envoya son épouse à Pelham, pour travailler à  
 obtenir sa grace; il traita avec Wither, qui étoit avec une  
 flote dans le voisinage, pour s'opposer aux vaisseaux qu'on  
 attendoit d'Espagne, & il en obtint qu'il le passeroit en  
 Angleterre pour aller implorer la clémence de la Reine.

Sur ces entrefaites Artus Grey, qu'Elisabeth avoit fait  
 Viceroy d'Irlande, arriva dans cette isle. Aussitôt que Pelham  
 fut informé de son arrivée, il remit à George Bouchelier le  
 soin de la conduite de l'armée. Pour lui, il se rendit à petites  
 journées

jours à Dublin pour saluer le Viceroy, & ils tinrent conseil entr'eux. Sur la nouvelle que l'on eut des courtes que fai-

HENRI  
III.  
1580.

soient dans le païs certains brigands qui avoient à leur tête Fîtz-Eustat, & Phcog-Mag-Hugh, chef de la nombreuse famille des Obrins, & qui avoient pour retraite la forteresse de Glandilough, à vingt-cinq milles de Dublin, du côté du Sud; il fut résolu que Grey, pour établir sa réputation à son entrée dans l'isle, avant que de procéder à la cérémonie de sa réception, commenceroit par châtier ces scélérats. Et il marcha de ce côté-là à la tête des troupes qui venoient le joindre. Au seul bruit de sa marche ces brigands se mirent en fuite, & allèrent chercher un asyle dans le lieu ordinaire de leur retraite. C'étoit une vallée remplie de pâturages, & très-propre à engraisser des bestiaux, presque par-tout marécageuse, & du reste environnée de toutes parts de rochers & de précipices profonds & couverts de forêts épaisses, en sorte qu'on ne peut y arriver que par des sentiers étroits, à peine connus des habitans même. Lorsque l'armée fut arrivée dans cet endroit, Cosbey, qui commandoit les gens de pied Irlandois, qu'ils appellent Kermes, avertit ses troupes de la grandeur du danger auquel elles devoient se préparer. En même-tems il se jeta le premier dans les défilés avec une intrépidité surprenante, accompagné seulement de ceux qui l'environnoient, & donna ordre au reste de ses soldats de le suivre. Mais à peine eut-il pénétré dans la vallée, qu'il se vit accablé de toutes parts d'une grêle de coups d'arquebuses qui parloient d'entre les arbres. Comme il avoit affaire à un ennemi invisible, la plus grande partie de ses troupes resta sur la place. Le reste grimant au travers des rochers par des chemins embarrassés se rendit auprès du Viceroy, qui attendoit l'événement sur une colline opposée. Il avoit avec lui le comte de Kildard, & Jacque Wingfeld, commandant de l'artillerie. Ce Seigneur, qui connoissoit le danger de cette attaque, n'avoit jamais voulu permettre à George Carew, un de ses petits-fils, de s'y trouver. Pour son jeune frère, Pierre Carew, il périt dans ces défilés avec George More, Audley, & Cosbey lui-même, qui perdit la vie en cette occasion.

Cependant le Viceroy apprit la nouvelle de l'arrivée de Saint-Joseph dans l'isle, ce qui ne fit pas d'honneur à Winther,

**HENRI**  
**III.**  
 1580.

à qui on avoit donné une flote pour empêcher la descente des Espagnols, & qui dès que l'équinoxe fut passé, sans attendre les ennemis, mit à la voile pour retourner en Angleterre. Aussi ne pouvoit-il se défendre, ou d'une négligence extrême, ou d'une intelligence secrète & criminelle avec les revoltés. Au bruit de cette arrivée le comte d'Ormond eut ordre de marcher de ce côté-là. Ce Général commença par raser un fort que ces troupes étrangères avoient commencé d'élever à leur entrée dans l'isle. Ensuite les ayant atteintes dans le moment même qu'elles se dispoioient à entrer dans la vallée de Gravingel, il leur tua quelques soldats, & fit sur eux quelques prisonniers, de qui il apprit qu'ils étoient débarqués au nombre de sept cens, & qu'ils avoient apporté avec eux de quoi armer cinq mille hommes; qu'on attendoit d'Espagne au premier jour des troupes beaucoup plus nombreuses; que le Pape & le roi d'Espagne avoient résolu de chasser les Anglois d'Irlande, & qu'ils avoient envoyé pour exécuter ce projet, des sommes d'argent considérables qui avoient été remises par Sanders Nonce de S. S. au comte de Desmond, & à Jean son frère.

Les Espagnols cependant, qui ne sçavoient où ils alloient, après avoir erré dans les ténébres, se traînèrent enfin jusqu'à la forteresse que Fitz-Moritz avoit commencé d'élever l'année précédente. Sa situation étoit avantageuse, elle étoit flanquée de bons bastions; & quoiqu'on n'y eût travaillé qu'à la hâte, ses fortifications étoient déjà assez hautes pour pouvoir tenir contre une grande armée. Aussitôt que Saint-Joseph y fut entré, il se chargea du soin de la défendre. Le comte d'Ormond de son côté, qui avoit toujours poursuivi les ennemis dans leur fuite, investit le fort. Mais comme il n'avoit point tout ce qui lui étoit nécessaire pour emporter cette place, il résolut d'attendre l'arrivée du Viceroi.

En effet, il se rendit au camp (1) le deux de Novembre, suivi des capitaines Zouchey, Raleigh, Deny, Mac-Worth, Achin, & de plusieurs autres. D'abord il envoya un trompette dans le fort, pour demander aux troupes qui le gardoient ce qui les amenoit en Irlande, & de quel droit ils élevoient une forteresse dans un païs qui étoit de la dépendance d'Elisabeth;

(1) Il faut lire *IV.* & non pas *V. Non.*

leur enjoignant en même - tems de lui livrer la place incessamment. A cela les assiégés répondirent , qu'ils étoient envoyés , les uns par le Souverain Pontife , les autres par S. M. C. à qui S. S. avoit donné l'Irlande , parce qu'Elisabeth ayant été excommuniée pour crime d'hérésie , elle avoit perdu tous les droits qu'elle avoit auparavant sur cette isle ; qu'ainsi ils étoient résolus , non seulement de défendre le terrain qu'ils occupoient , mais même de pousser plus loin leurs conquêtes , si l'occasion s'en présentoit.

Sur ces entrefaites Winter revint d'Angleterre , amenant avec lui de la poudre , de l'artillerie , & un nouveau renfort de troupes. Après cela le Viceroi ne manqua pas , sur l'avis de cet Officier , de se fortifier dans son camp. Ensuite à l'aide des matelots qui étoient sur la flote , il fit percer au milieu de la nuit la digue qu'on avoit élevée sur le bord de la mer ; tira des vaisseaux les coulevrines qu'on y avoit embarquées , & les mit en batterie dans les endroits où il jugea qu'elles seroient nécessaires. D'un autre côté les soldats mettoient en même tems le gros canon en état. Pendant qu'ils étoient occupés à ces travaux , les assiégés firent deux sorties ; mais ils furent repoussés avec perte. Les Anglois au contraire ne perdirent dans ces deux actions que le seul Jean Chec. C'étoit un jeune homme brave & bien fait , fils du sçavant Chevalier Jean Chec. Après cela l'artillerie tira pendant quatre jours de suite. Ce grand feu étonna Saint-Joseph ; & voyant que les secours que le comte de Desmond lui avoit fait espérer ne paroissoient point , il commença de songer à se rendre.

Hercule de Pise , & les autres Capitaines de ses troupes , s'opposèrent d'abord à son dessein. Ils lui représentèrent : Qu'ils alloient se déshonorer & trahir les intérêts de la Religion , si le premier coup de canon leur faisoit peur , & les engageoit à rendre une place qui étoit si bien fortifiée , & pourvuë abondamment de vivres & de munitions ; que ceux qui avoient embrassé le même parti qu'eux , étoient déjà en armes ; & que pour peu qu'on voulût tenir , on les verroit bientôt accourir à leur secours ; qu'après tout il seroit honteux qu'ils tremblassent à la seule vûë de l'ennemi , eux qui n'étoient venus que pour ranimer le courage des autres , & sur-tout des insulaires ; qu'ainsi il devoit prendre patience ,

& se disposer à faire une résistance vigoureuse.  
 HENRI III. Saint-Joseph n'avoit point de bonnes raisons à opposer à  
 1580. une résolution si sage & si glorieuse. Cependant afin qu'on  
 ne pût pas imputer à sa lâcheté la fausse démarche qu'il mé-  
 ditoit de faire ; & pour qu'on crût qu'il n'avoit suivi en cela  
 que les règles de la prudence , il fit parler sous main aux sol-  
 dats , dont la conservation lui étoit plus chère , disoit-il ,  
 que sa propre vie. On leur représenta : Que la témérité des  
 Officiers avoit amené les choses à un point , que s'ils n'oppo-  
 soient la violence à leur résistance opiniâtre , ils n'avoient  
 qu'à se résoudre à périr tous dans cette place : Que S. S. ne  
 l'avoit point chargé de cette expédition , ni mis à la tête  
 d'un corps de troupes si considérable , pour se perdre en  
 aveugle , & les envelopper eux-mêmes dans sa ruine : Qu'ils  
 avoient reconnu le país , & mis les bonnes dispositions des ha-  
 bitans à l'épreuve ; que c'en étoit assez pour les dédomma-  
 ger de leur voyage ; qu'ainsi ils devoient se réserver pour un  
 tems plus favorable , & attendre l'occasion de remporter de  
 plus grands succès.

Ces discours découragèrent absolument des troupes qui  
 n'auroient pas manqué d'assurance sous un Général plus bra-  
 ve & plus résolu. Inquiets de leur sort , elles environnèrent  
 leurs Officiers , & menacèrent de leur faire un mauvais parti  
 s'ils ne consentoient pas à se rendre. Ceux-ci ne purent te-  
 nir contre ces séditieux. On éleva donc un drapeau sur le  
 haut des murs de la forteresse ; & Grey jugeant à cette vûë  
 que les assiégés demandoient à parlementer , il leur envoya  
 un saufconduit. Aussitôt un Officier sortit de la place , & sur  
 ce qu'on lui demanda quel étoit leur Chef & de quelle auto-  
 rité ils avoient pris les armes , il s'appuya du nom du Pape ,  
 & de l'autorité sacrée de ce père commun de tous les Fidèles,  
 seul établi de Dieu sur la terre pour ramener dans le che-  
 min de la vérité par ses instructions salutaires , ceux qui ont  
 le malheur de marcher dans la voie de l'erreur , & pour ré-  
 duire par la force & par les armes , les rebelles qui refusent  
 d'écouter sa voix. Cette réponse indigna le Viceroi ; il s'em-  
 porta avec excès contre le Pape qu'il traita de tyran impi-  
 toyable de la Chrétienté , qui se servoit des armes dont Dieu  
 lui a voit interdit l'usage , pour envahir le bien d'autrui. Ensuite

il renvoya cet Officier dans sa place , après avoir rejeté avec hauteur toutes les propositions qu'il lui avoit faites , & lui avoir déclaré qu'ils ne devoient attendre de lui aucun quartier , s'ils ne se rendoient à discrétion. Les assiégés n'avoient encore perdu aucun de leurs avantages , & ce mauvais succès de leur négociation auroit dû naturellement les animer à faire une belle défense. Mais après la lâche résolution qu'ils avoient prise , ils se trouvèrent si découragés , qu'il fut libre à Saint-Joseph de conclure tout ce qu'il voulut avec le Général Anglois.

Il se rendit donc auprès de lui ; & comme le soin de son honneur lui étoit beaucoup moins cher que celui de sa conservation , après avoir obtenu la vie pour lui & pour les Officiers de ses troupes , il abandonna à la discrétion du vainqueur ces mêmes soldats , dont il avoit voulu se servir pour se mettre lui-même dans la nécessité de se rendre. Grey en choisit vingt qu'il retint prisonniers ; le reste , à ce que rapportent les auteurs Italiens , fut passé au fil de l'épée , à l'exception de dix-sept que le Viceroi fit pendre pour servir d'exemple aux autres. On trouva dans la place les magasins bien remplis , avec des provisions en abondance ; & quatre jours après on découvrit en mer quelques vaisseaux qu'on crut être montés par les exilés d'Ecosse , qui venoient au secours des assiégés ; ce qui rendit la lâcheté de Saint-Joseph & de ceux qui pensoient comme lui , encore plus inexorable.

Quoique le droit de la guerre autorisât la manière dont le Viceroi en avoit usé avec les vaincus , cependant Elisabeth fut fâchée d'apprendre qu'il les eût traités avec tant de rigueur , ou plutôt d'inhumanité. Le comte de Suffex qui étoit son rival , & qui ne perdoit pas la moindre occasion de le décrier , n'eut garde de manquer celle-ci ; & il représenta à la Reine , que la cruauté du Viceroi , non seulement avoit rendu les Anglois odieux à tous les Princes étrangers , mais qu'elle servoit encore de prétexte aux sujets de S. M. pour se révolter contr'elle. Il est vrai qu'on apprit peu de tems après que les O-Conores cherchoient à soulever la province d'Ophal. A cette nouvelle Grey marcha de ce côté-là , condamna à mort Hugue O-Moloy qui s'étoit rendu fameux par ses

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI**  
**III.**  
**1580.** brigandages & ses révoltes réitérées, & par ce coup d'autorité ayant répandu la terreur dans tous les environs, il rétablit le calme dans tout le país des Magohiganores, & des O-caroles; & arrêta par le supplice de quelques rebelles les suites d'une conjuration qui commençoit à devenir formidable.

En effet quelques Seigneurs des premières familles du Leinster, dont la plupart étoient Anglois d'origine; soit par attachement pour la Religion Catholique dont ils étoient fâchés de voir le culte aboli; soit par haine pour les Anglois, qui, comme s'ils n'eussent été qu'Irlandois, les privoient, contre l'intention de la loi, de toutes les charges & de tous les gouvernemens, avoient, disoit-on, résolu entr'eux de massacrer le Viceroi avec toute sa maison, de se rendre maîtres du château de Dublin où étoient toutes les munitions de guerre, & d'exterminer les Anglois. Le plus célèbre de ces Conjurés étoit Jean Nogent baron de Fisch, qui, à ce que prétendent les Irlandois, fut la victime des calomnies de ses ennemis. Turlogh-Leinigh qu'on accusoit d'avoir soulevé l'Ulster, fut traité avec plus de douceur; car on lui accorda le pardon du passé; & à son exemple, les O-brins, les O-mores, & les Cavenaghes qui s'étoient révoltés dans le Leinster, obtinrent leur grace en donnant des ôtages pour assurance de leur fidélité.

Troubles en  
Ecosse.

L'Ecosse donna aussi cette année quelques inquiétudes. La faction Angloise étoit fort affoiblie dans ce Royaume, depuis que le nouveau duc de Lenox s'étoit emparé de l'esprit du jeune Roi. Jacque Stuart de la famille des Ochiltres, capitaine des gardes de S. M. avoit voulu d'abord s'opposer aux entreprises de ce favori. Mais le Prince qui l'aimoit aussi avoit accommodé leurs différends, & leur avoit ordonné de vivre bons amis. Ainsi les chefs de la faction contraire qui les appréhendoient tous deux, pressèrent Elisabeth de ne pas souffrir davantage leur intelligence, & d'avertir de bonne heure le jeune Prince son parent, du péril auquel son amitié pour le duc de Lenox exposoit sa personne, la Religion, & son Etat.

Ils lui firent entendre que le Duc étoit un émissaire des Princes de la maison de Guise: Qu'il n'étoit passé en Ecosse que pour ébranler la Religion, mettre la Reine mère en

liberté , entretenir la division entre les deux Couronnes, opprimer ceux des Ecoffois qui étoient attachés à l'Angleterre, fomenteur la discorde sur la frontière , & engager le Roi à se marier à l'inscû de S. M. Britannique, soit en France , soit ailleurs : Qu'il ne tarderoit pas après cela à donner bien des affaires au Royaume , que lorsqu'il seroit un peu plus âgé , on le verroit marchant sur les traces de sa mère , prendre , comme elle avoit fait , le titre de Roi d'Angleterre ; & que si cela arrivoit jamais , il seroit beaucoup plus à craindre que sa mère ne l'avoit été , parce qu'étant regardé comme l'héritier présomptif des deux Couronnes , il lui seroit bien plus facile de trouver des adhérens ; outre que les Ecoffois s'étoient aguerris dans les troubles du Royaume & dans ceux de Flandre ; en sorte qu'il n'y avoit point d'emplois dans l'armée qu'ils ne fussent en état de remplir : Qu'on disoit que ce Prince avoit mandé Balfour pour faire de la peine au comte de Morton , parce que Balfour avoit entre les mains un écrit signé de la main du Comte , qui suffisoit seul pour le convaincre d'avoir eu part au meurtre du Roi : Que c'étoit là le véritable motif qui lui avoit fait donner le gouvernement de Dombriton , à cause de la facilité qu'il avoit par là de faire entrer des troupes étrangères dans le Royaume , ou de transporter le Roi en France : Qu'il étoit continuellement à ses oreilles , à le presser de rendre à sa mère un trône dont , par un dangereux exemple , ses sujets l'avoient dépouillée au mépris des droits qu'elle y avoit , l'assurant que dès le moment d'après cette Princesse l'y seroit remonter , en abdiquant légitimement la Couronne : Qu'après cela il seroit sans contredit devenu Roi légitime , & qu'il verroit alors les factions s'éteindre dans le Royaume , & tous ses sujets se réunir pour le reconnoître : Qu'ainsi ils croyoient qu'il seroit à propos de ruiner le crédit que le Duc avoit sur l'esprit du Prince , & même de l'obliger à fortir incessamment du Royaume.

Sur ces raisons la Reine députa sur le champ en Ecoffe Robert Bowes , trésorier de la garnison de Barwich , avec des instructions très-amples , & un ordre exprès d'accuser le Duc de Lenox. Le Roi ayant donné audience à ce Député , il demanda que le Duc fortît, parce qu'il avoit à parler contre

---

HENRI  
III.  
1580.

HENRI  
 III.  
 1580.

lui ; mais il fut refusé , & on lui fit entendre qu'il étoit inouï qu'on chassât du Conseil aucun de ceux qui le composoient , sans lui avoir fait son procès auparavant. On disoit même dans cette Cour que tout cela n'étoit qu'un artifice des ennemis de ce favori , & que le Député n'avoit point reçu d'Elisabeth aucun ordre à ce sujet. Dans cette idée on demanda qu'il montrât ses pouvoirs ; mais il refusa d'en donner communication à d'autres qu'au Roi même , & à un de ses Ministres ; & comme il vit qu'on ne l'écoutoit point , il prit enfin congé de ce Prince au moment qu'il s'y attendoit le moins , après avoir fait de grandes plaintes de ce qu'il refusoit d'écouter les avis salutaires de la Reine , à qui il étoit si redevable.

Ce départ brusque étourdit tous ceux qui étoient autour de la personne du Roi. Sur le champ ils envoyèrent en Angleterre Alexandre de Humes , qu'ils sçavoient n'être pas désagréable à la Reine , avec ordre de faire des excuses à cette Princesse de ce qui s'étoit passé , & de s'informer d'elle quels étoient ces malheurs dont on étoit menacé , & ces conseils salutaires dont elle souhaitoit de faire part au jeune Monarque. Mais au lieu de lui donner audience , Elisabeth le renvoya à Cecill. Ce Ministre après lui avoir fait une réprimande douce , lui dit : Que si la Reine avoit refusé de le voir , ce n'étoit pas que sa personne fût ou suspecte ou odieuse à S. M. qu'au contraire on ne pouvoit lui envoyer personne dont elle connût mieux le zèle pour le service du Prince , & l'avancement de la Religion ; mais que cette Princesse étoit piquée du mépris que le roi d'Ecosse sembloit avoir fait d'elle , dans la personne de son Député , dont il avoit osé révoquer en doute la bonne foi : Que cependant ce Ministre n'avoit rien fait que par son ordre ; & qu'elle étoit par conséquent fort surprise qu'on eût demandé à voir ses instructions ; qu'elle n'en accusoit au reste que les mauvais conseils qu'on donnoit depuis peu au jeune Prince , qu'elle croyoit d'ailleurs fort innocent de ce qui venoit d'arriver ; qu'elle souhaitoit seulement que dans la suite il se montrât plus docile aux conseils sages & salutaires d'une Princesse qui avoit pour lui toute la tendresse d'une mère ; & qu'il ne la quittât pas pour donner toute sa confiance à son parent , qui étoit sujet de la France ,

zélé

zélé défenseur du parti François, & marié à une Françoisse, qui, quoiqu'il cachât de son mieux sa Religion, étoit certainement Catholique, & qui sûrement ne souhaitoit que l'éloignement de la maison d'Hamilton, dans l'espérance de tenir lui-même ensuite le second rang dans l'Etat après la personne du Roi : Que ce Prince devoit être persuadé que les hommes n'ont point de passion plus violente que l'ambition, & qu'il pouvoit se souvenir des troubles encore récents, que les François avoient excités en Ecosse, qui auroient eu des suites plus funestes, si la Reine ne se fût servie de toute sa prudence & de toute son autorité pour les prévenir.

Ce Ministre qui étoit ennemi déclaré de la France, ajouta exprès ces derniers traits pour rendre le comte de Lenox suspect au Conseil d'Ecosse, & ranimer en même tems, s'il étoit possible, le crédit du comte de Morton, qui se voyoit sans autorité, exposé à toutes sortes d'outrages. Cela n'empêcha cependant pas que peu de tems après il ne fût accusé de leze-Majesté par Jacque Stuart comte d'Arran ; car il prenoit ces titres, depuis qu'il avoit été nommé curateur du vrai comte d'Arran, qui étoit devenu imbecille. Morton fut arrêté, & se vit obligé de se justifier dans les fers.

Au commencement de cette année mourut dans un âge fort avancé Henri comte d'Arondel, & en lui finit l'illustre maison des Fitz-Alan, qui tirant son origine des anciens Aubains comtes d'Arondel & de Suffex, avoit depuis le règne d'Edouard I. été pendant l'espace de trois cens ans très-florissante en Angleterre. Henri avoit été pendant sa vie comblé de charges & de dignités, Conseiller d'Etat de tous les Rois, sous le règne desquels il vécut, gouverneur de Calais sous Henri VIII. Général de l'armée Angloise à l'expédition de Boulogne, & Grand-Chambellan du Royaume ; il fut choisi pour faire la charge de Grand-Maréchal d'Angleterre, & de Connétable du royaume, au couronnement d'Edouard IV. & à celui de la reine Marie, qui le fit président du Conseil, & Grand-Sénéchal de la Cour. Il pensa même à épouser Elisabeth, quoiqu'il commençât à être déjà sur l'âge ; & dans la suite lorsqu'on parla du mariage de la reine Marie avec le duc de Nortfolck, il eut la facilité d'y donner les mains, comme bien d'autres. Au contraire il fut toujours fort opposé

HENRI  
III.  
1580.

Mort du  
comte d'Arondel.

**HENRI III.**  
1580. au mariage du duc d'Anjou avec la reine Elisabeth, à cause de la haine qu'il portoit ordinairement aux François, aussi disoit-il ordinairement qu'il avoit appris de son père qui étoit né dans le comté de Suffex voisin de la France, à ne pas se fier aux François. Il eut trois enfans qu'il enterra tous trois; Henri, jeune homme d'un excellent naturel qui mourut à Bruxelles; Jeanne, qui fut mariée à Lomley; & Marie, qui épousa Thomas Howart duc de Nortfolck: elle eut de ce mariage Philippe comte d'Arondel, dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

Tremble-  
mens de terre,

Il y eut aussi cette année un grand tremblement de terre dans ce Royaume, où ces accidens sont cependant assez rares. Il commença le six d'Avril à six heures du soir, en deçà d'Yorck, le ciel étant fort serein. On en sentit aussi un au-delà de la mer, en Flandre & jusqu'à Cologne. Il fut si violent, qu'il faisoit sauter les pierres des édifices; les cloches sonnoient d'elles-mêmes dans les clochers; & la mer, qui auparavant étoit fort tranquille, s'enfla tout d'un coup extraordinairement. Il recommença la nuit suivante dans la province de Kent, où l'on s'en aperçut encore le premier de May.

Les Anglois qui aiment assez à raisonner sur ces sortes de Phénomènes, prétendoient que cette agitation des vents dans leurs cavernes souterraines, étoit un pronostic des révolutions qui devoient arriver dans cette Isle. On y voyoit déjà arriver en foule, & avec plus d'ardeur que jamais, du Séminaire fondé à Rome par le Pape Grégoire XIII. de celui de Douai en Flandre, & de celui qu'on avoit établi en France dans la ville de Rheims, des prêtres, qui non contents d'exercer en secret leur ministère pour la consolation des ames, sembloient être venus pour préparer les esprits à la révolte. Ils dispuoient déjà publiquement de la succession à la Couronne, de l'obéissance dûë aux Magistrats; & au lieu que ces Séminaires ne doivent servir qu'à élever de jeunes gens dans la piété, à en juger par leur conduite, on eût dit au contraire que ces établissemens n'avoient été faits que pour préparer l'exécution de l'horrible decret porté par Pie V. contre Elisabeth, par lequel ce Pape la privoit de ses Etats; & par conséquent pour entretenir des séditieux & des assassins,

toûjours prêts à souffler le feu de la révolte en Angleterre, & à porter la mort dans le sein de cette Princesse.

Ce qui confirma cette opinion, c'est qu'un de ces prêtres nommé Nelson, ayant été arrêté pour avoir tenu quelques discours séditieux avec un autre particulier appelé Sherwood, & tous deux conduits devant les Magistrats, ils soutinrent en leur présence avec la dernière opiniâtreté, que la Reine étoit schismatique & hérétique. Après cet aveu ils furent condamnés à mort. Cependant l'affaire ayant été portée au Conseil d'Elisabeth, cette Princesse donna un Edit au mois de Juin, par lequel elle ordonnoit à tous ceux de ses sujets qui avoient des enfans, des pupilles, des parens, ou autres, au-delà de la mer, de les déclarer aux Magistrats dans dix jours, à compter du jour de la publication de l'Edit, de les rappeler dans le terme de quatre mois, & à leur retour de signifier aussi leur arrivée au Magistrat, leur enjoignant, au cas qu'ils ne voulussent pas revenir dans le Royaume, de ne leur envoyer aucun argent, ni par eux-mêmes, ni par d'autres, & défendant à toutes personnes, quelles qu'elles fussent, de loger chez elles, ni contribuer à entretenir les prêtres qui sortoient de ces Séminaires, aussi bien que les Jésuites, à peine contre les contrevenans d'être traités comme criminels de leze-Majesté.

Telles furent les mesures que cette Princesse jugea à propos de prendre dans les circonstances, pour le maintien de la tranquillité publique. On renouvela aussi les Edits contre le luxe, qui devenoit plus grand de jour en jour. Enfin comme à force de bâtir, Londres devenoit d'une étendue sans bornes, parce qu'on y accouroit de toutes les provinces du Royaume, le danger où l'on étoit de voir toutes les autres villes devenir désertes, joint à la crainte que l'on avoit que la peste, dont cette Capitale est souvent affligée, ne fût par là plus violente & plus dangereuse, à cause de la grande facilité que la contagion auroit à se communiquer, fit publier un Edit par lequel il étoit défendu de bâtir plus près des portes de cette ville, que de trois milles; & ordonné que chaque maison ne seroit habitée que par une seule famille, à peine de prison & de confiscation des matériaux.

*Fin du Livre soixante & dixième.*

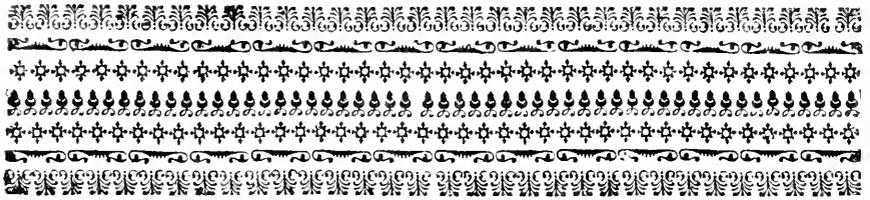
Qq ij

HENRI  
III.

1580.

Edict contre  
les Catho-  
liques.

Autres Ré-  
glemens.



# HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE  
DE THOU.

## LIVRE SOIXANTE-ONZIÈME.

HENRI  
III.  
1580.

Voyage du  
Chevalier  
Drake.

L'HEUREUSE expédition des Anglois en Irlande fut pour comble de prospérité suivie du retour fortuné & glorieux du Chevalier François Drake, qui venoit de faire le tour du monde dans une navigation de trois ans. L'amour de la gloire, ou le désir de faire fortune lui ayant inspiré ce dessein, il partit du port de Plymouth le 13. Decembre 1577. avec une escadre de cinq vaisseaux montés de cent soixante-quatre hommes de débarquement. Au bout de dix-sept jours il se vit à la rade du Cap de Cantinen Barbarie. Ayant trouvé l'ancre sûr au port de l'isle Magador, il y bâtit un fixième vaisseau du bois qu'il avoit apporté d'Angleterre, & sur la fin du même mois il remit à la voile, & doubla la Cap Blanc le 17. Janvier. Cinq jours après il rencontra & prit un de ces vaisseaux Portugais, qu'on nomme Caravelles, qui revenoit de l'isle Verte chargé de sel. Il aborda dans cette isle le 28. de Janvier, & il y trouva du raisin mûr & très-doux. Cette circonstance, qui paroîtroit un prodige sous notre ciel, est

ordinaire en ces climats : car cette isle étant située près du Tropicque du Cancer & de la Ligne équinoctiale, elle est toujours échauffée par les rayons du soleil. Il y croît un arbre qui n'a ni branches, ni feuilles, & qui porte à sa cime une espèce de gerbe de la grosseur de la tête d'un homme ; le bout de la coque de ce fruit est veiné & rayé : & quand on a percé la coque on en tire un noyau doux & blanc, qui ressemble assez à nos amandes (1). Les gens du pais en font grand cas, & le regardent comme un manger délicieux. Le 31. Janvier Drake ayant fait route vers l'isle Saint Jacque, y prit un second vaisseau Portugais ; & la nuit suivante il s'approcha d'une isle qu'on nomme communément l'isle de Feu, & qui ressemble tout-à-fait aux isles Eoliennes ou de Lipari, qui sont dans la mer de Sicile. Du reste elle est fertile, & habitée par des Portugais. On trouve près de-là l'isle Brava, qui est arrosée de quantité de sources & de grands fleuves, qui se déchargent dans l'Océan, & qui sont si profonds vers leurs embouchures, qu'on n'y trouve pas de fond pour les ancres. Drake ensuite erra long-tems sur la mer avec un vent tantôt favorable, & tantôt contraire. Enfin il arriva au Bresil situé au trente-troisième degré du Pole Antarctique, & il commença à en appercevoir les côtes le cinq d'Avril ; il y essuya plusieurs tempêtes qui dispersèrent sa flote ; mais il la rassembla heureusement au Cap de Joie. Cette côte est couverte d'isles, où l'on trouve en abondance des Francolines, des Cerfs, & des Loups marins, ce qui fit grand plaisir à son équipage.

Le 20. de Juin l'Escadre Angloise étant entrée dans le port Saint Julien, apperçut de loin comme un gibet, qui lui rappella le souvenir de Magellan ; parce que c'étoit le lieu où l'on disoit que ce célèbre navigateur avoit fait pendre quelques rebelles de sa suite. Cet exemple fit sentir au Chevalier Drake, qu'un chef ne peut réussir dans une expédition telle que la sienne, sans une vigoureuse discipline, qui tienne tout le monde dans l'obéissance : & conformément à cette maxime, il fit sur le champ instruire le procès de Thomas Doughtie gentilhomme Anglois, qui après un examen fut condamné à mort de l'avis de tous ceux qui commandoient sous ses ordres. La seule grace qu'on fit au criminel fut de lui permettre de

(1) On croit que c'est le Coco.

HENRI participer aux sacremens , suivant la manière des Anglois , avant que d'être conduit au supplice.

III.  
1580. Drake entra le 20. d'Août dans le détroit de Magellan. Les sinuosités de cette côte rendent la navigation dangereuse , parce que les vents y changent de jour en jour , en forte qu'on ne peut s'y servir de ses voiles. La terre des deux côtés de ce détroit est si élevée , qu'elle presente à la vûë comme trois rangs de gros nuages entassés les uns sur les autres. Une partie de ceux qui étoient sur la flote crurent qu'il n'y avoit de l'autre côté que des isles ; & il y en eut une à qui Drake donna le nom d'Elisabeth. Elles sont toutes entourées de rochers si hauts , qu'on les prendroit de loin pour nos Alpes couvertes de neiges : & leur position étoit alors marquée sur les Cartes , de manière qu'il ne paroïssoit pas qu'il y eût au-delà aucune terre Australe. On voyoit seulement quantité de feux dans les isles d'alentour , qui formoient à la vûë comme un continent ; ce qui fut causé qu'on donna à cet amas d'isles le nom de terre de feu. L'Escadre Angloïse ayant été long-tems battuë sur cette côte , & rejettée vers le Midi , changea enfin de route , & tourna vers le Nord. Et le 3. d'Octobre elle rencontra trois isles , dans l'une desquelles on observa que le soleil étoit éloigné de huit degrés au moins du Tropicque du Capricorne , & qu'il n'y avoit que deux heures de nuit. Drake ayant tourné au Nord , dans l'espérance que cette route le conduiroit heureusement au Perou , il s'aperçut bientôt qu'il s'égaroit , & il reconnut que les nouvelles Cartes géographiques , sur lesquelles il se régloit n'étoient pas sûres , & que l'erreur étoit au moins de douze degrés. Continuant sa navigation , il trouva le 29. de Novembre l'isle de Mocha , d'où il fit voile au Chili : & en y abordant il prit un vaisseau Espagnol qui étoit à l'ancre assez près de la ville de Saint Jacques. Après avoir pillé cet endroit , il remit à la voile , & fit fouiller le vaisseau qu'il venoit de prendre , où il trouva la valeur de trente-sept mille pistoles en lingots. Il passa ensuite à la vûë de Taupaza , aborde à Lima le 13. Février 1579. & pille douze vaisseaux qui étoient dans le port. Ayant appris qu'il y avoit près de là un brûlot qui s'étoit mis à couvert dans le havre de Païta , il y court à toutes voiles , & le poursuit jusqu'à Panama. Sur sa route il prit un autre bâtiment Espagnol , où il trouva dix-huit

livres d'or, & un Crucifix d'or enrichi de perles & d'éme-raudes d'un grand prix. Enfin il atteignit le brûlot auprès du Cap Saint François à cent cinquante lieuës de Panama. Il y trouva beaucoup de pierres précieuses, beaucoup de grosses perles, sur-tout treize caiffettes d'argent mis en œuvre, & quatre-vingts livres d'or très-pur. Cette riche dépouille donna occasion à un bon mot d'un valet Espagnol, qui dit en se tournant vers Drake : » Notre vaisseau ne va plus s'appeller *jette feu*, mais *jette argent*; car il vous en crache àbondamment. «

L'anglois continuant sa course à l'Ouest, fit rencontre d'un vaisseau chargé de linge, d'étoffes de soye, & de porcelaines de la Chine, dont il prit ce qu'il voulut. Etant ensuite allé descendre à Guatulca, & y ayant trouvé le juge qui rendoit la justice dans la place publique, il l'emmena avec quelques autres, & fit sortir tous les habitans de ce bourg, jusqu'à ce qu'il eût fourni sa flote d'eau douce. De-là faisant route vers l'isle de Cockles, il prit un vaisseau qui alloit aux Philippines. Il fallut songer au retour; & faisant réflexion qu'il n'y auroit pas de sûreté pour lui à repasser par le détroit de Magellan, après avoir fait tant de mal aux Espagnols, il resolut de gagner les Moluques, & de doubler le Cap de bonne Espérance pour revenir en Angleterre par la route que tiennent d'ordinaire les Portugais. Mais le calme l'obligea de faire route au Nord, & il fit six cens lieuës depuis le 16. d'Avril jusqu'au 3. de Juin pour chercher un vent propre à son dessein. Deux jours après il se trouva au 42<sup>e</sup> degré de latitude Septentrionale, où il sentit un froid si cuisant, qu'il fut obligé de relâcher. Et après s'être remis en mer, il s'avança jusqu'au 28<sup>e</sup> degré, & jetta l'ancre dans un lieu très-agréable. Les habitans du pais lui firent un accueil favorable: & le Roi vêtu de peaux de lapin vint lui-même en grande pompe trouver Drake. Le Prince avoit pour cortége un Officier qui portoit son sceptre, une grande troupe de gardes tous nuds, & qui avoient le visage peint de diverses couleurs. Ils étoient suivis d'une foule de femmes vêtues de longues robes faites de jonc cardé & travaillé à peu près comme notre chanvre, avec un manteau de peau de cerf qui n'étoit point préparée, & qu'elles rejettoient sur leurs épaules. A la vûe des Anglois les unes se mirent à danser au son des tambours avec mille postures

---

HENRI  
III.  
1580.

ridicules, pendant que les autres faisoient des contorsions avec la bouche, se déchiroient les jouës, & se lamentoient. On prétend même qu'elles eurent recours à des enchantemens, chose ordinaire en ce país, où le demon exerce son empire.

HENRI  
III.  
1580.

Drake avoit dressé un pavillon au pied des montagnes, & y avoit rangé son monde comme en ordre de bataille. Le Roi s'étant approché avec son cortége pour le saluer, l'Anglois le fit asseoir auprès de lui sur une espèce de trône. Après leur entretien, & la danse finie, les barbares en foule s'approchèrent de Drake, lui mirent une couronne sur la tête, & lui rendirent leurs respects comme s'il eût été leur Roi. Le Général Anglois nomma cette isle la nouvelle Albion, à cause de la blancheur de ses côtes, & il le fit d'autant plus volontiers, que l'Angleterre fut autrefois ainsi nommée pour la même raison. Pour conserver la mémoire de son arrivée à cette côte, il éleva un monument d'argent massif, sur lequel il grava le nom de la reine d'Angleterre, le jour de son arrivée, la soumission volontaire des habitans, & la royauté qu'on lui avoit déferée. Vous ne sçauriez presque toucher en ce país-là une motte de terre qui ne se trouve mêlée d'or ou d'argent.

Il leva l'ancre le 13. d'Octobre, & fit voile vers une isle qui est au 8<sup>e</sup> degré de latitude Septentrionale. Les habitans du continent opposé vinrent encore l'y trouver avec leurs canots. Ils parurent fort extraordinaires à nos Européens : car outre qu'ils sont nuds, ils tortillent en rond le bas de leurs oreilles ; y attachent diverses pendeloques, & font croître les chairs de cette partie le long des jouës. Ils ont les ongles de la longueur d'un pouce, ce qu'ils trouvent d'une grande beauté. Un autre agrément chez-eux, c'est d'avoir les dents plus noires que la poix, & ils ont des compositions d'herbes qu'ils employent pour en venir à bout.

Drake ayant passé à la vûe des isles de Tagulada, de Zelon, & de Zewara, qui appartiennent aux Portugais, arriva aux Moluques le 18. d'Octobre. Un Lieutenant du roi de Ternate vint à sa rencontre pour l'engager à descendre dans cette isle. Ce puissant Prince, qui a dix-sept isles sous sa domination, vint accompagné de son sénat, & richement paré, voir le Général de la flote Angloise, & il prit beaucoup de plaisir à entendre

entendre les Musiciens qu'il avoit sur ses vaisseaux. Les Anglois ayant fait provision de vivres en cet endroit, firent voile vers le Midi, côtoyèrent Celebes, & allèrent motiller à une autre isle pleine d'arbres très-hauts & très-gros, dont la tête n'a aucune branche. Cette isle est remplie de vers luisans qui voltigent toute la nuit, & qui sans être plus gros que des mouches, repandent une lumière si brillante qu'on les prendroit pour autant de chandelles allumées. Il y a aussi quantité de chauve-souris de la grosseur de nos poules, & des écrevisses si grosses, qu'une seule peut rassasier la faim du plus grand mangeur. Drake continuant sa route vers les Moluques, fut surpris le 9. de Janvier d'une effroyable tempête, qui le jeta sur des bancs de sable, & le mit à deux doigts de sa perte. L'Amiral donna contre un rocher, & pour le remettre à flot on fut obligé de jeter à la mer quantité de marchandises, & huit pièces de canon. Enfin le 8. de Février la flote arriva à l'isle de Barateve, où l'on trouve de l'or, de l'argent, du cuivre, du souphre, des noix muscades, du gingembre, & du poivre long en quantité. Drake en emporta le plus qu'il put, & fut fort content de l'accueil de ces Insulaires, qui excellent dans l'art de séparer les métaux, & de les mettre en œuvre.

Il alla ensuite aborder à la grande Java. Cette isle est environnée de plusieurs autres, qui sont gouvernées par cinq Rois fort unis ensemble. Les armes ordinaires du pays sont l'épée, le poignard, & le bouclier; & le travail en est très-beau. Les maux vénériens y sont communs, & voici le remède qu'on y apporte. Les malades demeurent exposés à l'ardeur du soleil depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, afin de dessécher cette humeur corrompue, & de l'épuiser. De l'isle de Java la flote arriva heureusement au cap de bonne Espérance, qu'elle doubla non seulement sans danger, mais même sans peine, malgré tout ce qu'en disent les Portugais, qui affectent d'exaggerer les perils de ce passage, ou pour causer de l'admiration, ou pour détourner les autres nations d'y aller: en un mot c'est l'endroit de tout son voyage où Drake eut le vent le plus favorable. Il relâcha au cap des Aiguilles pour faire de l'eau, & dès qu'il en eut sa provision, il mit à la voile le 18. de Juin. Le 22. de Juillet il aborda à une isle

---

HENRI  
III.  
1586.

**HENRI III.** qui est vis-à-vis d'un Cap d'Afrique, fameux autrefois par le voyage d'Hannon, (1) si l'on en croit les Portugais, & qu'on appelle aujourd'hui Serra-Lione.

1580.

Enfin Drake après trois années de navigation arriva le 3. de Novembre en Angleterre, où il reçut mille éloges flatteurs de la reine Elifabeth, qui le fit Chevalier. Et pour conserver un monument de cette expédition, cette Princesse consacra avec des cérémonies extraordinaires le vaisseau Amiral de sa flote, & le mit dans son Arsenal. Au milieu de tant d'honneurs, & des acclamations du plus grand nombre des courtisans, Drake eut un déplaisir sensible de ce que quelques Seigneurs des premiers de la Cour refusèrent l'or & les autres presens qu'il leur offrit, sous prétexte que c'étoit le fruit de ses pirateries. Mais en recompense la plupart trouvoient son entreprise digne de louanges & d'admiration, & prétendoient que cette expédition étoit aussi glorieuse à la nation, que s'il eût étendu les limites de l'empire.

Bernardin de Mendoze ambassadeur de Philippe II. en Angleterre, Ministre aussi considéré de son Maître par la gloire qu'il s'étoit acquise dans les guerres de Flandre, que par le grand talent qu'il lui connoissoit pour troubler toutes les Cours où il l'envoyoit, parla avec beaucoup de hauteur sur ce voyage, & redemanda avec une extrême vivacité tout ce que ce Corsaire avoit enlevé aux Espagnols. C'étoit un prétexte, ou du moins une excuse qu'il préparoit aux conjurations secrètes qu'il commençoit à tramer contre la Reine. Sa plainte rouloit sur ce que les Anglois avoient osé naviger sur l'Océan Indien & usurper un droit réservé aux Espagnols. On répondit à Mendoze que les Espagnols s'étoient attirés ces traitemens par leur perfidie & leur inhumanité envers les Anglois, qu'ils vouloient exclure du commerce contre le droit des gens : Que si cependant on avoit de bonnes preuves pour convaincre Drake d'avoir violé les loix de la Justice, il étoit prêt à rendre compte de sa conduite selon les règles ordinaires : Qu'on avoit mis en sequestre le butin trouvé sur la flote, pour être en état de donner satisfaction à

(1) Vossius prétend que cet Hannon est celui qui commanda l'armée des Carthaginois en Sicile contre Agathocle : il entreprit de faire le tour de l'Afrique, & il écrivit la relation de son voyage en Carthaginois : mais son livre étoit rempli de fables.

l'Espagne, en cas qu'on la lui dût ; mais que les sommes que Drake avoit apportées n'approchoient pas de celles que la Reine avoit été obligée de dépenser pour éteindre le feu de la guerre intestine que les Espagnols avoient allumée contre la foi publique en Angleterre & en Irlande : Qu'au reste la Reine ne concevoit pas pourquoi ses sujets & ceux des autres Princes n'auroient pas la liberté de commercer aux Indes, & qu'elle ne pouvoit se persuader que le Pape eût pû donner ce droit exclusif à l'Espagne. On demandoit par quelle autorité le saint Père avoit été établi Juge entre les Anglois & les Espagnols ? Pourquoi n'avoit-on pas appelé les autres Princes pour avoir leur consentement ? Quant à moi, ajoûtoit Elifabeth, je ne reconnois dans le Pape aucune autorité, ni prérogative, quand il s'agit d'intérêts temporels : & son jugement ne peut obliger des Souverains qui ne lui rendent & qui ne lui doivent aucune obéissance. Mais pourquoi a-t'il donné ces vastes païs aux Espagnols, comme si c'étoit des fiefs qui lui appartenissent ? Est-ce parce qu'ils y ont abordé les premiers ; qu'ils y ont bâti des cabanes ; qu'ils ont donné à quelque rivière, à quelque cap le nom de leur Commandant, ou du jour de leur arrivée ? Cette donation d'un bien qui n'appartient pas à celui qui le donne, étant tout-à-fait frivole, & ne pouvant conférer au fond qu'une propriété imaginaire, ne doit pas empêcher les autres Princes de commercer dans ces païs éloignés, d'y envoyer des colonies, de faire des établissemens par-tout où les Espagnols n'en ont pas encore, sans qu'on puisse les accuser de violer le droit des gens. L'usage de la mer aussi-bien que celui de l'air étant commun à tous les hommes, ils ont tous la liberté de naviger sur ce vaste Océan : en un mot, quand il s'agit de nouvelles découvertes, la possession seule forme le droit & fixe les bornes. Malgré la solidité de ces raisons, Elifabeth qui ne vouloit point de guerre avec les Espagnols, crut devoir dissimuler : & quelque tems après on mit la plus grande partie du butin que Drake avoit apporté, entre les mains d'un certain Espagnol nommé Sebura, qui sans avoir aucun pouvoir des Marchands, sollicitoit cette restitution, comme s'il avoit été leur Procureur. Mais tout cet argent au lieu d'être rendu à ceux à qui il avoit été pris, fut distribué à la Reine d'Ecosse, & aux

HENRI

III.

1580.

rebelles Anglois réfugiés en Flandre, comme Elisabeth le reconnut depuis, mais trop tard.

HENRI

III.

1580.

Affaires des  
Païs bas.

Pendant ce tems-là, on délibéroit dans les Païs-bas sur la proposition qu'on avoit faite d'appeller le duc d'Anjou & de le reconnoître pour leur Prince. Car les affaires des Etats paroïsoient entièrement ruinées; leurs divisions qui étoient entretenues par la témérité des Gantois & la nonchalance des Grands & des provinces Wallones leur ôtoient toute ressource dans leurs propres forces. Si toutes les provinces avoient été unies, elles auroient pû se flater de faire leur paix avec leur Souverain à des conditions raisonnables: au lieu que dans l'état présent de leurs affaires, il falloit nécessairement que l'un des deux partis fût réduit, non pas à implorer le secours d'un Prince étranger comme autrefois, mais à se soumettre absolument à sa domination.

Le prince d'Orange étant encore à Gand au mois de Septembre précédent, avoit été consulté par les Etats sur les moyens de rétablir la paix, sur les subsides, sur le traité à faire avec le duc d'Anjou, & sur le gouvernement général des Provinces; & voici la réponse qu'il donna par écrit. Pour se justifier d'abord sur le reproche odieux qu'on lui faisoit d'avoir empêché qu'on n'acceptât les conditions de paix offertes par les Espagnols, il dit: Qu'il n'avoit pû consentir à une paix qui ôtoit aux Protestans l'exercice libre de leur Religion, en même tems qu'elle portoit un grand préjudice aux privilèges du païs. » Personne, ajoûtoit-il, ne doit » souhaiter la paix plus que moi. On sçait assez les malheurs » & les pertes que la guerre m'a causés. Personne n'ignore » que tous mes biens sont au pouvoir de mes ennemis, sans » qu'on m'ait donné aucun dédommagement; que j'ai perdu » plusieurs de mes frères, dont le regret augmente de jour » en jour, qu'un fils tendrement aimé que je brûle d'envie » de revoir, & dont la séparation m'accable de chagrin, est » détenu prisonnier en Espagne contre toutes les loix, & qu'il » ne sera rendu qu'à la paix. Mais je puis dire que mon zèle » pour la Religion & pour la liberté de la patrie, l'a emporté sur toutes ces considérations. Si ces deux articles » étoient à couvert, peut-on douter que l'amour du repos » si naturel à mon âge déjà sur le déclin, & l'horreur d'une

» guerre qui m'a été si funeste, ne me fissent accepter avec  
 » joye une paix qui se feroit à des conditions raisonnables? A  
 » l'égard des subsides, c'est une affaire qui regarde les Dé-  
 » putés assemblés à Utrecht. Quant au duc d'Anjou, s'il n'y a  
 » point d'espérance d'obtenir une paix solide & sûre, & s'il  
 » faut implorer le secours d'un Prince étranger, je n'en vois  
 » point en Europe qu'on doive lui préférer, soit qu'on regar-  
 » de sa puissance & son voisinage, soit qu'on jette les yeux sur  
 » ses qualités personnelles & sur la circonstance des tems.  
 » D'ailleurs ce Prince est très-bien avec la Reine d'Angle-  
 » terre, qui ne cesse de le recommander & par ses lettres &  
 » par ses Ambassadeurs.

Sur le gouvernement des Provinces, il dit : Qu'avant toutes choses il falloit remédier à un mal pernicieux, qui étoit la défobéissance; que le défaut de discipline & de subordination a été cause que des armées très-florissantes se sont dissipées sans rien faire, ou qu'elles ont plus servi à ruiner le païs qu'à le défendre contre ses ennemis, parce que les sommes destinées pour payer les troupes, avoient été employées à d'autres usages, ou retenues frauduleusement par ceux qui les avoient entre les mains : Qu'il sçavoit bien que ses ennemis, & d'autres même qui ignoroient le véritable état des choses, étoient assez injustes pour rejeter sur lui la cause de ces malheurs; mais que quelque sensible que lui fût un reproche si outrageant, l'amour qu'il avoit pour sa patrie le lui avoit toujours fait dissimuler : Qu'aujourd'hui, qu'on lui offroit la charge de Lieutenant général de tous les Païs-bas, le souvenir de tout ce qui lui étoit arrivé jusqu'alors lui donnoit de grandes inquiétudes, & qu'il aimeroit bien mieux qu'ils voulussent penser à quelqu'autre qui fût capable de bien remplir une place si importante, & qu'il les aideroit de tout son pouvoir à faire un bon choix : Que si l'on vouloit absolument qu'il l'acceptât, ils pouvoient s'assurer qu'il n'oublieroit rien pour soutenir la cause de la Religion & de la liberté publique : Mais qu'il se croyoit obligé de commencer par les avertir que le refus que quelques villes avoient fait de recevoir garnison, leur avoit attiré de grands maux, que Malines, Alost & Ath en étoient des exemples récents. » On

---

HENRI  
 III.  
 1580.

HENRI III. 1580. » que quand l'ennemi fait des courſes juſqu'aux portes de la  
 » ville , & qu'il ravage le plat païs , au lieu de le repouſſer on  
 » ſe tient renfermé dans ſes murailles, & l'on perd dans une lâ-  
 » che oiſiveté l'habitude de ſe ſervir de ſes armes. Les moindres  
 » bicoques ſe donnent la licence de ſuivre des exemples ſi fu-  
 » neſtes, d'où il arrive que les gens de la campagne ſont expo-  
 » ſés tous les jours au pillage , ſans que tant de troupes entre-  
 » tenuës à grands frais , leur ſoient d'aucun ſecours. Il faut  
 » donc mettre ſur la frontière des garniſons capables d'empê-  
 » cher les ravages, & d'aſſurer la paix & la tranquillité de tout  
 » le païs; il faut payer régulièrément les troupes, afin de main-  
 » tenir la diſcipline , & de les contenir dans le devoir. Il  
 » faut me donner un pouvoir abſolu de régler ce qu'il y  
 » aura à faire ſur la frontière , de mettre des garniſons dans  
 » les places , & de les en retirer quand je le jugerai à propos.  
 » Je crois de plus , que pour éviter les longueurs toujournui-  
 » ſibles dans les affaires qui demandent une prompte expé-  
 » dition , il eſt néceſſaire que les Etats établifſent un Conſeil  
 » pour décider à la pluralité des voix toutes les affaires qui  
 » ſurviennent d'un jour à l'autre , excepté celles dont les Pro-  
 » vinces ſe ſeroient réſervées la connoiſſance. Je demande  
 » enfin que pour ne plus tomber dans la diſette d'argent qui  
 » a fait deſerter les troupes auxiliaires , & qui a rendu inuti-  
 » les celles du païs , on faſſe payer à la rigueur les contribu-  
 » tions qui auroient été ordonnées par le conſentement una-  
 » nime des Etats , & qu'il ſoit permis de pourſuivre ſuivant  
 » les loix ceux qui refuſeroient de payer leur taxe , ou qui ne  
 » la payeroient pas aſſez promptement. « Le prince d'Orange  
 envoya ces articles pour être mis ſur le bureau des Etats , qui  
 alloient ſe tenir à Anvers ; mais on ne prit aucune réſolution  
 ſur tous ces chefs.

Dans cette confuſion générale , chacun tiroit à ſoi l'autori-  
 té ; en ſorte que les armées ſe trouvoient ſans chefs & les  
 Conſeils ſans pouvoir. Pour y remédier le Prince fit le 9. de  
 Janvier de nouvelles instances auprès des Députés des Etats  
 pour l'érection d'un Conſeil : & il fit voir que ſi on n'établif-  
 ſoit promptement une autorité capable de mettre ordre aux  
 affaires , les malheurs paſſés alloient être ſuivis d'autres en-  
 core plus grands : Que la perte du Tournéſis , de la Flandre

Occidentale, & de Mastricht, n'étoient que le prélude des maux dont ils étoient menacés: Qu'il falloit pour les prévenir, avoir une puissante armée sur pied, sans toucher aux garnisons dont on ne pouvoit dégarnir les places sans beaucoup de danger: Que cette armée devoit être au moins de douze mille hommes de pié, de quatre mille chevaux, & de deux mille, tant pionniers que mineurs: Qu'il falloit faire ces levées en Allemagne; qu'on pourroit cependant y mêler des troupes d'autres nations: Et qu'il seroit bon de régler la formule du serment qu'on leur feroit prêter, afin qu'elles ne pussent pas dire dans la suite qu'elles en avoient prêté un autre au Roi.

Quatre jours après on agita une affaire bien plus importante: il s'agissoit de se choisir un nouveau Prince & de renoncer à l'obéissance de Philippe, qu'on prétendoit déchu de tout droit sur les Païs-bas, à cause des injustices & des cruautés qu'il avoit exercées dans ces provinces, & qu'il y exerçoit tous les jours. Voici les raisons qu'on alléguoit pour montrer qu'on ne pouvoit se dispenser d'en venir à cette extrémité. » Les Païs-bas, disoient les auteurs de cette proposition, sont déchirés par diverses factions; il n'y a point d'union entre les Grands & le peuple; tout ce qu'on peut donc faire dans ces circonstances, c'est de se tenir sur la défensive. Ainsi la guerre sera longue, & d'un succès au moins douteux: nos finances pendant ce tems-là s'épuiseront; nous ne pourrons plus payer nos troupes, & nous serons réduits à demander la paix. Ainsi il faudra rentrer sous le joug d'Espagne, & faire retomber les provinces dans le précipice qu'elles veulent éviter; & c'est là en effet le plan de la pacification de Cologne. Si nous voulons donc secotier le joug d'un ennemi si terrible, songeons à terminer la guerre par la force; & non pas à nous accommoder par un traité de paix. Mais comme les Provinces Unies ne sont pas en état par elles-mêmes de pousser la guerre avec vigueur, il faut rechercher le secours de quelque Prince puissant & bien intentionné pour les Etats. Prenons donc notre parti pendant que les choses sont encore entières, de peur que la longueur de nos délibérations ne donne à notre ennemi le tems de nous accabler. En temporisant il est à

---

HENRI  
III.  
1580.

Memoire  
pour prouver  
qu'il faut se  
soustraire à la  
domination  
Espagnole.

**HENRI III.** » craindre que nous ne puissions , même en nous soumettant  
 » aux conditions les plus dures , trouver un Prince qui veuille  
 » prendre des engagemens avec nous.

1580.

Il faut appeler le duc d'Anjou.

» De tous les Princes que nous pouvons appeller à notre  
 » secours , le duc d'Anjou frère du roi de France , est le plus  
 » en état de nous défendre ; il est assez puissant pour faire tête  
 » à l'Espagne ; il est cher aux François , qui le regardent com-  
 » me l'héritier présomptif de la Couronne. A l'égard de no-  
 » tre Religion , de notre liberté , de nos privilèges , & de nos  
 » franchises , il n'y a point de Prince dont nous puissions plus  
 » sûrement en espérer la confirmation. Sur quel fondement  
 » attendrions - nous un semblable avantage des Espagnols ?  
 » Ne sçait-on pas que les intrigues de Valentin , de Pardieu ,  
 » & de plusieurs autres , ont tramé une étroite confédération  
 » entre cette Couronne & la plûpart des gouverneurs des  
 » provinces ? Ces traîtres déjà corrompus par l'argent des Es-  
 » pagnols , & avides de s'enrichir de plus en plus en se dé-  
 » voiant à leur service , seront toujours disposés à vendre les  
 » droits & la liberté de leur patrie , & même à persécuter les  
 » Protestans. Faisons réflexion qu'il faut du tems au duc d'An-  
 » jou pour se rendre aussi puissant dans le pais que l'est Phi-  
 » lippe ; qu'ainsi il n'y a aucune apparence qu'il pense à assè-  
 » vir nos provinces : Que Philippe au contraire , sur-tout de-  
 » puis l'union du Portugal avec l'Espagne , nous réduira sous  
 » le joug quand il voudra , à moins que nous n'ayons un pro-  
 » tecteur capable de nous défendre. Mais pouvons-nous dou-  
 » ter de sa mauvaise volonté , après tant de meurtres , de  
 » proscriptions , & de cruautés exercées par son ordre contre  
 » les Mores de Grenade & d'Andalousie , dans les Indes Oc-  
 » cidentales & en Italie ? Et sans chercher des exemples étran-  
 » gers , le sang de nos compatriotes ne fume-t'il pas encore ?  
 » Combien de Seigneurs & de citoyens égorgés par l'épée  
 » des Espagnols ? Combien d'habitans de ces provinces livrés  
 » aux tourmens les plus cruels par ces maîtres impitoyables ?  
 » Mais s'ils en ont usé ainsi avec nous avant que nous eussions  
 » pris les armes , à quoi devons-nous nous attendre depuis  
 » que la nécessité d'une juste défense nous a forcés d'outrager  
 » cette nation ? Le plus sage de tous les Monarques a eu gran-  
 » de raison de dire : Que la colère du Roi est l'avant-coureur  
 de

» de la mort : Qu'il n'arrive presque jamais, ou du moins fort  
 » rarement, que des Rois puissans laissent impunie une in-  
 » jure faite à leur autorité : Quelquefois ils dissimulent une  
 » offense ; mais jamais ils ne l'oublient. Nous en avons un  
 » exemple terrible dans la vie de Christierne roi de Danne-  
 » marck. Ce Prince ayant été chassé du trône à cause de sa  
 » cruauté, & rétabli ensuite à certaines conditions, gou-  
 » verna pendant quelque tems avec assez de modération :  
 » mais toujours occupé du desir de se venger, il invita à un  
 » festin les Grands de son Royaume, & les fit tous périr au  
 » milieu du repas par la main du bourreau. Non content en-  
 » core de cette barbarie, il fit massacrer jusqu'à leurs enfans  
 » à l'âge de trois ou quatre ans. La Flandre nous en fournit  
 » un autre exemple. La ville de Bruges ayant offensé mortel-  
 » lement Maximilien ( 1 ) ayeul de Charle V. ce Prince irrité  
 » traita avec les habitans par l'entremise des électeurs de  
 » l'Empire, & leur pardonna. On dressa un acte public de la  
 » grace qu'il leur accordoit, & il le confirma par serment.  
 » Cependant dans la suite il en tira une vengeance dont le  
 » simple récit fait horreur. Et pourquoi tout récemment  
 » Charle IX. a-t'il sacrifié à sa colere l'amiral de Coligny &  
 » les autres chefs du parti Protestant ? Pourquoi a-t'il fait  
 » périr tant d'innocens avec eux, sans qu'une paix de deux  
 » années, ni la restitution que firent les Protestans des for-  
 » tereffes & des villes qu'ils tenoient, ni enfin le mariage de  
 » Marguerite de Valois avec le roi de Navarre ayent pu em-  
 » pêcher une vengeance si honteuse au nom François ? C'est  
 » que ce Prince, malgré sa générosité naturelle, n'a jamais  
 » oublié l'injure que Coligny lui avoit faite en l'obligeant à  
 » se sauver de Meaux. Les Espagnols chez qui la vengeance  
 » est une vertu, la satisferont d'autant plus volontiers, qu'en  
 » ruinant toutes les places fortes des Païs-bas, comme fit  
 » Charle V. en 1539. pour punir la révolte des Gantois,  
 » ils compteront épargner des sommes immenses que leur  
 » coûte la garde de ces provinces.

» Philippe, nous dit-on, engagera sa parole royale, &  
 » scellera ses promesses de la manière la plus solemnelle & la  
 » plus forte. Mais peut-on douter qu'il ne trouve le Pape

( 1 ) On le tint prisonnier à Bruges deux mois & demi durant.

HENRI III. 1580. **\*Philippe de Marnix.**

» toujours prêt à le relever de son serment , puisque c'est un  
 » principe de la cour de Rome , qu'on ne doit point garder  
 » la foi aux hérétiques , & que les Protestans y sont regardés  
 » comme tels ? Nous en avons la preuve dans l'écrit violent  
 » de celui , qui sous le nom de Cornelius Callidius Chryso-  
 » politanus , a répondu à la harangue que Sainte-Aldegon-  
 » de \* fit dernièrement à la Diète de Wormes. Ce prin-  
 » cipe y est établi par-tout , & Jean Lenséus , aussi bien que  
 » Cunerus évêque de Leuwaerden le repètent sans cesse dans  
 » tous leurs discours. Mais quand même le roi d'Espagne  
 » voudroit tenir sa parole , il n'en seroit pas le maître. Le  
 » Pape & l'Inquisition représenteroient à ce Prince religieux  
 » qu'il ne le peut en conscience , & ils l'engageroient enfin  
 » malgré lui , à faire la guerre aux Sectaires : C'est ainsi que  
 » malgré les plus solennels sermens , Charles IX. ordonna le  
 » massacre affreux de Paris , qui s'étendit ensuite sur toute la  
 » France : action détestable , qui a causé tant de remords au  
 » Prince qui s'y étoit laissé engager. En effet un complot si  
 » abominable n'est pas dans le caractère de la nation Fran-  
 » çoise : cette horreur a été conçûë en Italie , & perfection-  
 » née en Espagne , d'où elle a passé dans l'esprit du Roi irrité  
 » depuis longtems d'une insulte faite à sa personne. Il n'y a  
 » donc point de réconciliation sincère à espérer de Philippe.  
 » Car s'il a suivi son penchant dans les carnages , les exac-  
 » tions , les proscriptions qui ont désolé les Pais-bas , on sçait  
 » que quelque effort qu'on fasse pour chasser la nature , elle  
 » revient toujours. Si ce n'est qu'à l'instigation des personnes  
 » qui l'approchent , qu'il a fait tant de maux , peut-on douter  
 » qu'il ne continuë à écouter ces artificieux conseillers , qui  
 » l'ont porté à violer toutes les loix , & qu'à la sollicitation  
 » du Pape & des Inquisiteurs , il ne continuë à traiter les Fla-  
 » mans avec la même inhumanité ?

» A l'égard de sa puissance , l'arrivée de Jean d'Autriche  
 » aux Pais-bas fait voir combien elle est redoutable : car si  
 » ce Général eût un peu mieux caché ses desseins , & si les  
 » lettres interceptées ne les eussent dévoilés , les gens sages  
 » sont persuadés qu'avec le grand nombre de places dont il  
 » disposoit , il lui étoit aisé de soumettre tout le reste du pais,  
 » & que si au lieu d'attaquer Malines , il eût été droit à Anvers ,

» il pouvoit s'emparer de la ville & de la citadelle. Quant au  
 » duc d'Anjou, nous lui trouvons bien des choses à souhaiter  
 » dans un Prince dont on veut faire choix, & presque rien  
 » qui puisse donner à ce païs de justes sujets de crainte. Com-  
 » me étranger, il n'a point d'ennemis particuliers parmi nous :  
 » il fera accueil à tout le monde, & il pourra éteindre le feu  
 » des divisions dont toutes les provinces sont embrasées.  
 » D'ailleurs comme il n'y possède ni places ni forteresses, il  
 » travaillera plutôt à gagner les cœurs par ses bienfaits, qu'à  
 » enlever par force des villes qui seront disposées d'elles-mê-  
 » mes à venir se soumettre à son obéissance. Quand on a con-  
 » quis des provinces par les armes, il faut des places fortes  
 » pour les garder : mais quand un peuple se soumet volon-  
 » tairement comme nous nous soumettons au duc d'Anjou,  
 » il n'a à craindre que des ennemis communs. D'ailleurs la  
 » proximité du secours qu'on attend de lui, est un point im-  
 » portant ; & dès que le Roi son frère n'est pas opposé à ses  
 » vûës, on ne peut pas douter que la Noblesse Françoisë qui  
 » haït autant le repos qu'elle aime la gloire, ne se fasse un  
 » honneur de servir sous lui. Quant à la Religion qui est le  
 » capital, il est constant que ce Prince n'a point d'aversion  
 » pour les Protestans, ou du moins que leur cause ne lui est  
 » pas si odieuse, puisqu'il a au dedans & au dehors du Royau-  
 » me beaucoup d'amis de cette Religion, & qu'il a eu hor-  
 » reur du massacre de Paris. Nous avons donc lieu d'espérer  
 » que ce Prince accoutumé sous le Roi son frère à supporter  
 » les deux Religions, donnera aux Protestans toutes les su-  
 » retés nécessaires pour maintenir la leur. Le caractère même  
 » du Roi semble en répondre : on parle beaucoup de sa mo-  
 » dération & de sa clémence ; & toujours il a montré de l'é-  
 » loignement pour les projets de guerre contre les Prote-  
 » stans ; & s'il y a pris part, il l'a fait de manière à prouver  
 » qu'il avoit moins d'envie d'allumer la guerre, que d'ôter  
 » tous les prétextes de la faire. En supposant même qu'il ne  
 » soit pas ami des Protestans, il sera toujours obligé de les  
 » soutenir, ou par la nécessité de ses affaires, ou par la crainte  
 » de la faction d'Espagne. Nous ne pouvons donc rien faire  
 » de mieux que de choisir le duc d'Anjou pour notre Prince.  
 » Par là nous ôtons aux Espagnols le secours de la France,

HENRI  
 III.  
 1580.

HENRI III. 1580. » d'où il est certain qu'ils ont tiré jusqu'ici leurs armes, leurs  
 » vivres, & toutes leurs provisions de guerre; & certaine-  
 » ment ils auroient échoué au siège de Mastricht, si la France  
 » ne leur eût fourni tout ce qui étoit nécessaire pour cette en-  
 » treprise. Ce choix d'ailleurs réunira vraisemblablement  
 » l'Artois & le Hainaut aux autres Provinces. Et comme  
 » nous ne devons pas craindre si nous l'appellons les premiers,  
 » qu'il nous préfère le Hainaut & l'Artois: aussi ne devons-  
 » nous pas espérer qu'il ait beaucoup de considération pour  
 » nous, si nous nous laissons prévenir, & si nous attendons  
 » que ces peuples, qui se sont détachés de tous les autres, se  
 » soient mis sous la protection du Prince François.

» On dira que le duc d'Anjou ne voudra peut-être pas sous-  
 » crire à la pacification de Gand, & que cependant la Flandre  
 » ne peut se flater d'être jamais bien avec la reine d'Angle-  
 » terre, si l'on donne atteinte au traité conclu entre la Mai-  
 » son de Bourgogne & la Couronne d'Angleterre. Mais pour-  
 » quoi le duc d'Anjou refuseroit-il de souscrire à un traité qui  
 » a été fait contre l'Espagne? Les ducs de Bourgogne, issus  
 » de la maison de France, n'ont-ils pas religieusement observé  
 » les traités de commerce avec les Anglois? D'ailleurs on sçait  
 » que la reine Elisabeth est bien intentionnée pour le duc d'An-  
 » jou, qu'il y a même eu du consentement du Roi, des proposi-  
 » tions faites pour marier le Duc avec elle, & qu'en suppo-  
 » sant que ce mariage n'ait pas lieu, les Seigneurs Anglois  
 » préféreront toujours, par rapport à la Religion, le duc  
 » d'Anjou au roi d'Espagne, & ils penseront que ce Prince  
 » François, occupé contre les Espagnols, n'entreprendra rien,  
 » ni contre-eux, ni contre leur Religion. D'ailleurs n'est-il  
 » pas statué par un décret des Etats, que quelque Prince  
 » qu'on élise, on comprendra l'Angleterre dans le traité  
 » qu'on fera avec lui?

» Il est vrai que quelques esprits soupçonneux parlent d'un  
 » traité secret entre le roi d'Espagne & le duc d'Anjou, & qu'ils  
 » prétendent que Philippe se flate de recouvrer par le secours,  
 » ou pour mieux dire, par la trahison des François, la souverai-  
 » neté des Pais-bas, qu'il a perduë. Mais peut-on rien imaginer  
 » de plus extravagant & de plus éloigné de toute vraisemblan-  
 » ce? Outre que toutes les actions & toutes les paroles du duc

» d'Anjou prouvent le contraire, peut-on penser que Philip-  
 » pe voulût recevoir les Païs-bas d'un Prince François, qui  
 » ne les lui remettroit sûrement qu'à des conditions plus dures  
 » que celles que nous lui offrons ?

C'étoit sur ces motifs, que le prince d'Orange souûtenoit, que puisqu'il falloit nécessairement recourir à la protection d'une Puissance étrangère, le bien public demandoit qu'on donnât la préférence au duc d'Anjou, & il vouloit qu'on mît sur le champ cette affaire en délibération.

Pendant que les Etats étoient occupés de cet objet important, Alexandre Farnese Viceroi des Païs-bas assiégeoit Mortaigne en Hainaut avec le secours des Provinces qui avoient fait leur accommodement avec le roi d'Espagne : la place étoit défenduë par trois compagnies composees d'Anglois & d'Ecoffois. Farnese l'ayant prise de force, alla à Saint-Amand, qui lui fut remise peu de tems après par le colonel Morgan, qui demeura prisonnier avec les autres Officiers de sa garnison. L'armée marcha ensuite du côté de Tournai, & ne fit point d'autre exploit que de ravager la campagne autour de Lille, & de brûler les fauxbourgs, les moulins, le bourg de Hoatſchoten, & quelques villages fort peuplés ; les autres craignant un pareil sort se rachetèrent en payant de grandes sommes. Farnese s'avança du côté de Mastricht & de Limbourg, où il fit la revuë de son armée. Après quoi il congédia les troupes du Hainaut & de l'Artois, pour leur tenir la parole qu'il leur avoit donnée, & gagner leur confiance.

Charle de Gaure baron d'Inchy commandoit alors dans Cambray, la plus forte place de la frontière. Le baron de Montigny, & la Motte l'avoient sollicité de quitter le parti des Etats : mais inutilement. Cependant comme il étoit fort éloigné de tout secours, & qu'il craignoit avec raison que tout le poids de la guerre ne tombât sur lui, il traita avec le duc d'Anjou, & reçut dans sa place un corps de troupes Françoises, tant de cavalerie que d'infanterie, qui répandirent bientôt la terreur par les courses qu'elles firent dans l'Artois, & par les grandes sommes qu'elles exigèrent des villes voisines, pour s'exempter d'être brûlées. Dans le même-tems les troupes de Bruxelles prirent Nivelles par surprise, & emmenèrent prisonnier de Glimas qui en étoit Gouverneur. Les peuples de la

HENRI  
III.

1580.

Exploits du  
Viceroi.

**HENRI**  
**III.**  
 1580. Gueldre, aidés de leurs voisins, firent une tentative sur la forteresse de Bleienboeck, où commandoit Martin Skenok très-bon Officier, qui étant presque toujours en campagne troubloit fort la navigation de la Meuse & du Rhin, & ruinoit le commerce du pais : mais un renfort que Farnese lui envoya à tems fit lever le siège.

Les affaires se broüillant dans la Frise & dans le voisinage par les divisions intestines, le prince d'Orange, qui craignoit que ces divisions n'eussent de mauvaises suites, resolut d'y aller pour y mettre ordre : il se rendit d'abord à Breda, où il fut reçu avec de grands honneurs. L'archiduc Mathias, qui l'avoit accompagné jusque dans cette ville, étant retourné de-là à Anvers par Bergue, le Prince alla à Dort & à Campen pour appaiser les troubles qui se multiplioient dans tous ces cantons. Car les payfans de Drenthe & du voisinage avoient pris les armes pour se défendre contre les violences des troupes, & sur-tout de la cavalerie de Casimir : & enhardis par leur nombre & par leur force, ils refusoient ouvertement de payer les contributions de l'Etat, & sembloient incliner pour le traité de Cologne. George de Lalain comte de Rennebourg, Gouverneur de la Province, menaçoit de mettre tout à feu & à sang dans les cantons de Linghen & d'Oldenzeel, s'ils ne recevoient le traité fait pour la Religion. Bertel d'Entens faisoit des courses au-delà du Rhin, & vexoit cruellement les payfans des environs de Bergue & de Munster. Philippe de Hohenloë réduisit en même tems par la force des armes ceux de Drenthe & de l'Over-Iffel, qui ne vouloient écouter aucunes conditions.

D'un autre côté ceux qui s'étoient nouvellement reconciliés avec le roi d'Espagne, & qu'on appelloit communément Politiques, ou mécontents d'Artois, ne se tenoient pas à rien faire, tant dans la Flandre que dans l'Artois. Ils réunirent leurs forces avec celles du Viceroi, & prirent par ruse la ville de Courtrai, sur laquelle ils avoient fait auparavant quelques tentatives inutiles. Pottelsberg, qui en étoit Gouverneur, n'avoit que trois compagnies d'Ecossois ; & comme les habitans n'en vouloient pas recevoir davantage, il avoit écrit secretement aux Etats, de lui envoyer un renfort. Son dessein étoit de le faire entrer dans la ville par un endroit où

l'on faisoit blanchir les toiles, & qui touchoit à la citadelle. Mais ses lettres furent interceptées, & facilitèrent la prise de cette place. Car les troupes du Roi ayant changé d'habits & de drapeaux, se rendirent la nuit au jour marqué dans l'endroit que sa lettre designoit. On les prit pour ce renfort qu'on attendoit, & ils furent introduits dans la ville par le Gouverneur même, qui s'aperçut trop tard que c'étoient des ennemis : car ils étoient déjà si bien affermis dans la place, qu'il n'étoit plus possible à la garnison de les en chasser. Cependant les Ecoissois s'étant rassemblés en peloton dans la place publique, s'y défendirent pendant quatre heures avec beaucoup de valeur : mais enfin accablés par le nombre, ils furent tous tués jusqu'au dernier, & avec eux une grande multitude d'habitans. La ville fut ensuite abandonnée au pillage, & l'on y mit pour Gouverneur Pontus de Noyelles sieur de Bours, avec une forte garnison.

La fortune qui change sans cesse adoucit par un succès heureux la douleur qu'avoient les Etats de la perte de Courtrai. Il étoit arrivé à Dunkerque quelques troupes Françoises que la Nouë resolut d'employer : & ayant sçu que le comte Philippe d'Egmond étoit fort tranquille à Ninove avec sa femme, sa belle-mère, son frère Charle, le sieur de Noyelles, & quelques autres seigneurs, il forma le dessein de surprendre cette place qui est entre Gheertsberg, & Aloft. Dans cette vuë il détacha les sieurs de Tourfy, & de Mortaigne avec quelques compagnies d'infanterie, afin de sonder les endroits du fossé où l'on pourroit passer à gué, & dès la nuit du 19. au 20. de Mars il s'approcha de la ville. Aussitôt il plante des échelles, passe par dessus les murailles, & se rend maître d'une porte qui donne entrée à sa cavalerie, mêlée de quelques escadrons du prince d'Orange. Ses troupes alors firent main-basse sur tous ceux qu'on rencontra, ou qui voulurent resister : le comte fut fait prisonnier, conduit à la citadelle de Gand, & de-là transféré dans le fort de Rammekens en Zélande. On lui rendit enfin la liberté au bout de cinq ans. A l'égard de Charle son frère, du sieur de Noyelles, des femmes & de leur suite on les laissa aller sur le champ.

Peu de tems après, Malines qui s'étoit détachée des Etats l'année dernière, retomba sous leur puissance, La discorde

---

HENRI  
III.  
1580.

Prise de Ninove, & du comte d'Egmond par la Nouë.

HENRI  
 III.  
 1580.

s'étant mise entre la garnison & les habitans, l'Archiduc & le prince d'Orange avoient jugé à propos de congédier cette garnison, d'y en mettre une autre aux choix des États, & d'obliger la ville à donner des ôtages pour garants de sa fidélité. Cette garnison arriva à Bruxelles dans le tems que le comte d'Efmond faisoit ses efforts pour s'en rendre le maître, & ce fut par son secours qu'il en fut chassé honteusement, & même avec quelque perte, comme nous l'avons dit en son lieu. Mais dans la fuite les habitans de Malines se laissant entraîner aux mauvais conseils de Pierre le Loup Provincial des Carmes, oublièrent l'engagement pris avec les États : en sorte qu'ils ôtèrent le gouvernement de leur ville à Alveringhe, sans avoir égard aux prières & aux avertissemens de Jean Carpreau, & du Docteur Nicaise Silles, que l'Archiduc & les États leur avoient envoyés, & sans vouloir écouter les députés d'Anvers & de Bruxelles leurs voisins. Comme ils craignoient les suites de cette démarche, ils se déterminèrent par les avis de ce Religieux, à se soumettre au Viceroi, qui leur envoya aussitôt de l'infanterie, & quelques compagnies de cavalerie Albanoise, qui firent d'horribles ravages dans tout le voisinage aux environs d'Alost, d'Herental & de Tenremonde.

D'un autre côté on força les retranchemens de Willebroeck : mais de Bours, qui avoit consenti à la révolte de Malines, étoit suspect aux Espagnols, à cause de sa légèreté : car ce fut lui qui livra la citadelle d'Anvers aux États, & qui pour récompense en eut le gouvernement de Malines : ainsi le Viceroi le lui ôta pour le donner au sieur de Rossignols. Cependant pour ne pas paroître vouloir le laisser sans emploi, il lui confia Courtrai, qu'on venoit de prendre. Mais son inconstance le rendant toujours suspect, on le destitua bientôt avec ignominie, & on mit à sa place François d'Hallewin sieur de Swevegem.

Les habitans de Malines, que les sollicitations de Pierre le Loup avoient fait changer de maître, se conduisoient suivant ses impressions, dans les affaires de la guerre : & ce Moine séditieux ne se contentoit pas d'y exciter le peuple dans ses sermons, il voulut encore être acteur lui-même : en sorte qu'oubliant sa profession, il remplit toutes les fonctions militaires avec une activité étonnante. Malheureusement l'argent manquoit :

manquoit: mais ce Provincial fertile en expédiens, trouva des reffources, & il perfuada aux habitans de fondre toute l'argenterie des Eglises, & de n'épargner pas plus les tréfors facrés que les profanes pour une guerre si juſte. En conféquence il alla prendre la magnifique chaffe de ſaint Rombaud, qui étoit en grande vénération dans la ville, & qui avoit toujours été reſpectée par les Eſpagnols, & par le prince d'Orange même. Et ſur l'autorité de ce perſonnage la ville de Malines crut pouvoir conſentir à un ſacrilége.

Pendant que tout cela ſe paſſoit dans Malines, avec la conſuſion qu'il eſt aiſé d'imaginer, les Etats à l'inſtigation des habitans d'Anvers, prirent des meſures pour la ſurprendre: & quoique les troupes du Roi d'Eſpagne voltigeaſſent continuellement aux environs, & qu'on n'ignorât pas qu'il y avoit un eſcadron de Neckerſpoel qui faiſoit garde dans les faux-bourgs, on ne laiſſa pas de faire venir les Anglois qui étoient à Lière; & moyennant une ſolde qu'on leur paya, ils ſe chargèrent de l'entreprife ſous la conduite de Jean Norritz, homme de main, & qui depuis a ſervi en France. Olivier Temple gouverneur de Bruxelles, avec ſa garniſon & celle de Vilvoorde, & Charle de Lievin ſieur de Famars avec ſa compagnie de cavalerie, ſe joignirent aux Anglois, & arrivèrent le 9. d'Avril au point du jour devant la place. Après qu'on eut tenu conſeil, & partagé les attaques, les Anglois commencèrent par jeter de grands cris pour donner l'allarme, & attirer à eux les défenſeurs de la place, pendant que Temple plantoit des échelles à côté de la porte de Bruxelles, pour pénétrer dans la ville. Il y eut là un rude combat à eſſuyer avant qu'on pût ouvrir la porte à la cavalerie: mais enfin on lui fit paſſage, & en avançant dans la ville, on trouva dans la grande place une multitude d'habitans, de moines, & de prêtres commandés par le Carme, qui n'avoit point voulu de ſecours étranger. Tous ces gens, peu inſtruits du métier de la guerre, après avoir combattu quelque tems pour leur vie avec plus d'opiniâtreté que de force, furent preſque tous tués, & entr'autres Pierre Loup leur Commandant. Ce moine qui attiroit ſur lui l'effort des aſſiégeans par l'éclat de ſes armes, ſe défendit avec une hardieſſe incroyable à la tête de la bourgeoiſie qu'il animoit par ſon exemple & par ſes diſcours. Pendant que ces

---

HENRI  
III.  
1580.

Prife de Malines par les Etats.

**HENRI III.**  
1584. prêtres & ces moines sacrifioient leur vie pour arrêter les Anglois, Rossignols gouverneur de la ville, & quelques soldats des troupes auxiliaires, avec l'escadron d'Albanois, rompirent les portes de la ville, & se sauvèrent sans perdre un seul homme.

Les Etats étoient convenus avec les Anglois, que si on prenoit la ville, elle ne seroit point pillée, & qu'on leur payeroit la solde de quelques mois : mais comme ils se trouvoient les plus forts, ( car ils étoient au nombre de huit cens, & tous gens d'élite, ) ils n'eurent aucun égard au traité, & se portèrent à des excès dont on n'avoit point encore vû d'exemple dans toute cette guerre. Ce sac, qui fut le second qu'effuya Malines, la reduisit presque en solitude. Toutes les défenses des Officiers ne purent sauver rien du pillage : Les Eglises, les maisons Religieuses, & jusqu'aux tombeaux, rien ne fut épargné. Pendant ce tems Norrits, Colonel des Anglois, eut avec Famars nommé Gouverneur de la place, & Olivier Temple, une dispute si vive, qu'ils furent près de se charger les uns les autres : & le seul moyen qu'on trouva pour l'empêcher, fut de laisser leurs soldats occupés au pillage ; de cette sorte la ville fut non seulement saccagée, mais tout ce qu'il y avoit de précieux fut enlevé par les Anglois, & transporté dans leur país. Ils tirèrent encore de grosses sommes des prisonniers : & la division des chefs les laissa pendant un mois maîtres du sort des habitans. Enfin Famars arrêta ce brigandage par l'entremise des habitans d'Anvers, & par la publication d'un Edit qui ordonnoit, que les Anglois, Temple & ses gens sortiroient de la ville au son d'une certaine cloche, les uns par une porte, les autres par l'autre. Cela s'exécuta le 6. de Mai.

Défaite &  
prise de  
la Nouë.

On prétend que le désordre fut cause d'une perte considérable que firent les Etats peu de tems après, parce que le soldat gorgé de butin ne se mit pas beaucoup en peine de retourner au camp, ni de se rendre au drapeau. Voici comment la chose arriva. François de la Nouë généralissime des troupes des Etats, ayant rassemblé un petit corps d'armée, auquel les Anglois fortis de Malines avoient ordre de se joindre, avoit investi Engelmunster. Cette ville située sur la Mandère avoit été prise depuis peu par les Espagnols. La tranchée étant en bon

état, & les batteries commençant à tirer, la Nouë laissa le soin du siège au sieur de Marquette son Lieutenant: & ayant pris avec lui un détachement d'infanterie & de cavalerie, il marcha en diligence vers Lille, dans l'espérance de se rendre maître de la place. Mais sur l'avis qu'il reçut que P. de Melun Marquis de Richebourg, qu'on appelloit auparavant Vicomte de Gand, étoit arrivé au secours de cette ville avec quinze escadrons de cavalerie Albanoïse suivis de quelques compagnies d'infanterie, il se remit aussitôt en marche pour regagner son camp d'Engelmunster. Après avoir passé le Lis, il fut obligé de faire un long circuit le long de ses bords, par les vallées où la Mandère se jette dans cette rivière, & il ne put arriver que vers le soir au bourg de Wackene. Richebourg instruit de sa marche alla passer le Lis à Courtrai, & se rendit par un chemin plus court à Engelmunster. La Nouë ayant fait une grande diligence, arriva enfin à son camp fort avant dans la nuit: mais cette marche forcée avoit tellement fatigué ses troupes, qu'il en resta à Wackene une partie qui y passa la nuit. Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il donna ordre à Marquette de rompre au plus vite le pont qui étoit sur la Mandère. Marquette, au lieu d'exécuter cet ordre par lui-même, en chargea d'autres, qui sans rompre le pont se contentèrent d'y mettre quelques troupes pour le garder. Richebourg les ayant renversés en arrivant, attaqua vigoureusement le camp. La Nouë extrêmement surpris que Richebourg eût sitôt passé la rivière, parce qu'il croyoit que le pont avoit été rompu, soutint avec beaucoup de valeur le premier choc des ennemis, quoiqu'il n'eût que six escadrons. Il espéroit que les troupes qu'il avoit laissées à Wackene arriveroient d'un moment à l'autre: & pour tenir plus longtems l'ennemi en échec, & ralentir son feu, il avoit ordonné aux Ecoffois de ne pas faire tous ensemble leur décharge. Malgré un ordre si précis, ces Ecoffois se hâtèrent de tirer leur coup, & aussitôt ils lâchèrent pied: de sorte qu'il ne resta auprès du Général que quelques compagnies Françoises de vieilles troupes, qui firent ferme. Mais il n'y avoit pas plus de dix ou douze hommes à chaque compagnie, le reste étant demeuré à Wackene. Nonobstant ce petit nombre, & après un combat furieux, elles se retirèrent avec honneur & sans perte: tout le reste fut dispersé

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI**  
**III.**  
 1580. ou tué. La Nouë voyant que tout étoit perdu, donna ordre à Teligni son fils de songer à se mettre en sûreté : & en conséquence Teligni se mit à la tête de ces vieux soldats François, & se retira en bonne ordre. La Nouë abandonné ainsi de tout le monde, ne s'abandonna pas lui-même : il gagna le parc de l'artillerie, dans l'intention de recommencer le combat si les troupes de Wackene arrivoient. Il y combattit en désespéré ; mais à la fin il fut pris, & avec lui le sieur Marquette, qui fut cause de cette déroute, pour n'avoir pas exécuté les ordres de son Général. Il fut conduit en Hainaut, où il resta long-tems prisonnier : Mais il trouva enfin le moyen de rompre sa prison, & de s'échapper. La Nouë ne fut pas si heureux. Richebourg l'ayant mis entre les mains du Viceroy, il ne recouvra sa liberté que plusieurs années après, & les Espagnols ne la lui rendirent qu'à des conditions très-dures. Ce traitement rendit Richebourg odieux : car outre qu'il étoit inexcusable d'avoir livré à une captivité malheureuse un homme aussi estimable que la Nouë, & qui étoit son parent, c'est qu'il prolongea par ce moyen la captivité de plusieurs Seigneurs illustres qui étoient prisonniers des Etats, & dont la liberté dépendoit absolument de celle de la Nouë.

Au reste cette perte arrivée le 10. de Mai, auroit été peu importante aux Etats sans la prise de la Nouë : car ils y eurent peu des leurs de tués, & leur armée, que cet échec avoit dispersée, ne fut pas long-tems à se rassembler. Bientôt elle fut renforcée par les garnisons d'Herental, de Bruxelles, & de Malines, sous la conduite de la Garde colonel François, & d'Alonso colonel Espagnol. Elle alla prendre Diest, place située dans un fonds marécageux. Les troupes s'en étant approchées le 8. de Juin de fort grand matin, on planta des échelles, & l'on monta sur les murailles. Lorsqu'on fut entré dans la ville on fit main-basse sur quelques soldats du corps-de-garde du côté de la porte de Sichem, & Alonso y entra avec de la cavalerie. Cependant le combat dura quelque tems, par la résistance vigoureuse de deux compagnies Flamandes, & de trois Allemandes, & sur tout de la compagnie de Lodron, qui depuis 14 ans servoit en Flandre à la solde du roi d'Espagne. Mais cette victoire coûta cher aux Etats ; il y eut beaucoup d'Officiers tués sur la place, & beaucoup de blessés.

Sichem & Arschot se rendirent aussitôt, & la petite ville de Halon fut abandonnée par les Espagnols ; mais dès que l'armée des Etats s'en fut éloignée, ils la reprirent.

Peu de jours après, c'étoit la nuit du 23. Juin, veille de saint Jean, les Espagnols ayant à l'instigation de quelques personnes formé le dessein de surprendre Bruxelles, partirent du Hainaut pour se rendre à la porte dont on étoit convenu. Othon Backer, Jacque le Court & Arnaud de Bruyn, qui étoient d'intelligence avec eux, avoient fait une empreinte de la forme des clefs de la ville, & l'avoient donnée à Emmanuel comte de Lalain, au baron de Montigny & au marquis de Richebourg. Mais le prince d'Orange, Sainte-Aldegonde & Olivier Temple gouverneur de la ville ayant été avertis du complot, mirent des troupes en embuscade, & placèrent du canon pour bien recevoir les ennemis lorsqu'ils arriveroient au rendez-vous. De plus, il tomba toute la nuit une pluye si horrible, que les méches des arquebuses étant éteintes, les troupes percées par la pluye, & fatiguées par la marche, on n'osa rien entreprendre.

Dans ce même tems, le prince de Condé s'étant déguisé pour passer de Saintonge en son gouvernement de Picardie, prit la Fere en Vermandois. Après y avoir mis garnison, il descendit en Flandre, d'où il passa en Angleterre avec Seregel envoyé de Jean Casimir frère de l'électeur Palatin, pour engager la Reine à donner du secours aux Etats. Après avoir demeuré long-tems à Londres pour la réussite de leur dessein, ils repassèrent en Flandre & descendirent au port de l'Ecluse, d'où ils vinrent à Gand le 13. Juillet. Richebourg instruit de leur arrivée, & enflé des succès précédens, forma le dessein de surprendre cette place pour avoir entre ses mains un si illustre prisonnier. La ville n'étoit gardée que par ses habitans, & les fortifications en bien des endroits n'étant pas encore achevées, il ne paroissoit pas impossible de forcer cet endroit par une attaque vigoureuse & imprévue. Dans cette espérance, il prit un détachement de bonnes troupes, & se rendit à petit bruit à une des portes de la ville. Sa marche cependant ne fut pas si secrète que les habitans ne s'en aperçussent, & dès qu'ils eurent découvert ses vûes, il ne fut pas difficile d'en empêcher l'exécution. Condé ayant reçu à

HENRI  
III.

1580.

Prise de la  
Fere par le  
P. de Condé.  
Sa retraite en  
Angleterre.

**HENRI**  
**III.**  
**1580.**

Gand tous les honneurs qui lui étoient dûs , se rendit à Anvers : de là il passa à Dort & de Dort en Allemagne. Dans le même tems un détachement de Bruxelles mena à Nivelles un convoi , & prit en s'en retournant environ trente Alba-nois qui étoient venus les attaquer. Nivelles fut sur le champ reprise par le Viceroy & saccagée avec beaucoup de cruauté par les troupes de Mansfeld.

Entreprise  
des Espagnols  
sur Bouchain  
& leur dé-  
faite.

Dans le même tems les Espagnols firent une tentative sur Bouchain , où commandoit Soëte de Villers, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation à Nivelles. L'entreprise sur Bouchain tourna mal : car les Espagnols furent trahis par un Officier de la garnison , nommé Grobbendonck , qui étoit convenu de leur livrer une porte ; mais après avoir instruit Villers du complot & pris ses mesures avec lui , il fit sçavoir aux Espagnols le tems & le lieu où ils devoient se rendre. Villers pour mieux attirer les ennemis dans le piège , avoit envoyé hors de la place une partie de sa garnison & n'avoit gardé qu'un petit nombre de bonnes troupes , qui étoient suffisantes pour son dessein. Sur cette sortie d'une partie de la garnison , les Espagnols ne doutant presque plus du succès , se présentèrent à la porte bien armés. On leur ouvrit comme on étoit convenu , & on les laissa entrer ; quand on jugea qu'il y en avoit assez , on abattit la herse , & dans le moment les troupes que Villers avoit disposées vinrent fondre sur eux , en tuèrent une partie & défarmèrent le reste. Ceux qui étoient à la porte & qui s'efforçoient d'entrer , furent repoussés vigoureusement avec l'épée , la pique & l'arquebuse , & ceux qui étoient demeurés à quelque distance de la place , se trouvèrent enveloppés par ces troupes que Villers avoit fait sortir , & poussés jusqu'à la portée du canon de la ville. Beaucoup d'autres qui croyoient la ville prise , y étant accourus , furent faits prisonniers , & entr'autres Norkermes baron de Selles , gouverneur de Saint Omer , qui étoit nouvellement revenu d'Espagne , où il étoit allé négocier un accommodement entre la Noblesse des Pais-bas & le Roi. Il y eut encore quelques Gentils-hommes de pris avec un grand nombre d'habitans de Douay , & des autres villes voisines qui y étoient accourus comme à un butin assuré. Villers qui ne faisoit pas grand fonds sur la place , & qui craignoit que cette multitude de prisonniers ne

fit naître l'envie aux Espagnols d'en former le siège, les fit conduire à Cambrai, où il n'étoit pas si aisé de les prendre. Ceux dont on se foucioit moins, furent échangés ou renvoyés, en payant leur rançon. Les Etats offrirent d'échanger le baron de Selles, & les comte d'Efmond & de Champigni pour la Nouë. Cet exemple d'humanité & de bonté que les Provinces unies marquoient pour un étranger leur fait beaucoup d'honneur; mais les témoignages qu'ils rendoient au mérite & à la valeur de la Nouë lui en font encore davantage, & c'est cette idée même qu'ils en avoient, qui fut causée que Philippe, sur l'avis à ce qu'on croit du cardinal de Granvelle, ne voulut point donner les mains à cet échange, ni consentir à l'élargissement d'un aussi grand Général; mais ce refus aigrit extrêmement la Noblesse de Flandre, qui murmuroit hautement qu'on l'exposât tous les jours à des périls qui lui laissoient fort peu d'espérance de sauver leur vie, & nulle de recouvrer leur liberté s'ils étoient pris. Cela fut causé qu'on envoya de Selles & le comte d'Efmond dans le château de Rammeckens, où on les tint dans une prison fort étroite. Le premier y mourut de chagrin quatre ans après, se plaignant sans cesse dans sa prison de l'ingratitude du roi d'Espagne, à qui son frère & lui avoient rendus de si grands services. A l'égard du comte d'Efmond, peu s'en fallut que le désespoir ne lui fit perdre l'esprit; mais enfin les sollicitations vives & continuelles de ses sœurs engagèrent les Etats à le transférer de Zélande en Hollande, où peu de tems après il fut échangé avec la Nouë, mais à des conditions fort dures, comme nous le dirons en son lieu.

Le malheureux succès de la tentative sur Bouchain attira toute l'armée des Espagnols de ce côté-là, & ils voulurent reprendre par la force ce qu'ils avoient manqué par la ruse. Ils vinrent donc camper devant la place, & commencèrent à la battre avec leur canon. Enfin le 7. de Septembre, Villers rendit le château, sortit avec ses armes suivant la capitulation, & se retira à Cambrai; mais comme les articles n'étoient pas assez clairement énoncés, & qu'on n'avoit pas spécifié, que tout ce qui étoit dans la place y resteroit sans aucune fraude, Villers en y laissant la poudre à canon, y avoit aussi laissé des méches allumées à la distance qu'il falloit pour

---

HENRI  
III.  
1580.

Bouchain  
pris.

**HENRI III.**  
1580. que lui & sa garnison fussent en sûreté lorsqu'elles mettroient le feu aux poudres. La chose ayant réussi comme il l'avoit prévu, l'éclat de la poudre endommagea fort la ville, & fit beaucoup de mal aux troupes. Les Espagnols se mirent aussitôt à le poursuivre avec beaucoup d'envie de s'en venger, mais il étoit en lieu de sûreté. Villers se plaignit hautement de ce qu'ils l'avoient ainsi poursuivi contre la foi du traité, & leur fit dire que puisqu'ils l'avoient violé les premiers, il ne se tenoit plus obligé de l'observer.

Le duc d'Anjou choisi par les Etats pour leur Prince.

Enfin après bien des délibérations sur le choix d'un Prince étranger, l'avis & l'autorité du prince d'Orange réunirent tous les suffrages en faveur du duc d'Anjou frère de Henri III. & l'on fit au mois de Juin un decret qui lui déferoit le commandement général de toutes les Provinces à certaines conditions : en conséquence les Etats de Brabant, de Flandre, de Hollande, de Zélande, de Malines, & de Frise assemblés à Anvers résolurent le douzième d'Août de lui envoyer une députation solennelle, qui auroit un plein pouvoir pour traiter avec lui. Ils nommèrent pour cela Philippe de Marinx de Sainte-Aldegonde, Noël de Caron bourgmestre du Franc (1), Gaspard Voesberg, & quelques autres. Les Députés étant venus en France allèrent trouver le duc d'Anjou, qui étoit au Plessis lez Tours, à une petite lieuë de Tours. Ils y arrivèrent le 29. Septembre, & firent leur traité avec ce Prince suivant les conditions dont ils étoient convenus ; mais après la conférence de Fleix (2) dont nous parlerons bientôt, le traité fut ratifié à Bourdeaux avec quelques additions. En mémoire de cet événement la province de Brabant qui a un lion pour armes, fit frapper des médailles de bronze, où l'on voyoit d'un côté un lion attaché avec un collier à un colonne surmontée de la statuë d'un vainqueur, & un rat qui rongeoit le collier, avec cette inscription : *Rafis leonem loris mus liberat. Le rat en rongéant cette courroye délivre le lion.* Sur le revers on voyoit le Pape & Philippe II. fort empresseés à mettre un collier au lion, sous l'appas trompeur d'une paix inviolable, avec ces mots : *Liber revinciri leo pernegat. Le lion qui s'est mis en liberté ne veut plus souffrir de lien.* On

(1) Contrée de Flandre, qui comprend Bruges, Ostende, Dixmude, & quelques autres endroits. (2) Petite ville du Perigord.

en frappa d'autres à Gand, où l'on voyoit d'un côté deux mains jointes & des anneaux attachés ensemble, avec ces mots : *Pro Christo, lege, grege & patria. Pour Jesus-Christ, la loi, le troupeau, la patrie.* Et sur le revers, il y avoit une couronne de chêne, avec cette inscription : *Religione & Justitiâ reduce, vocato ex Galliâ pacatâ duce Andium, Belgicæ libertatis vindice. La Religion & la Justice rétablies, le duc d'Anjou appelé de la France qu'il a pacifiée, pour être le défenseur de la liberté Belgique.* Les États avoient toujours eu grande attention aux intérêts des provinces de Zélande & de Hollande, dont le négoce fait presque toute la richesse ; & ils y avoient très-bien pourvû par les traités conclus à cette occasion avec l'Espagne & le Portugal au sujet de la navigation & du commerce. Ce fut par allusion à cet avantage que la Zélande fit frapper des médailles en bronze qui avoient d'un côté les armes des Provinces, sçavoir un lion élevé au-dessus des eaux, avec cette légende : *Vos terra, at ego excubo pons. Vous gardez la terre, & moi la mer.* Au revers étoit un homme qui plantoit de jeunes arbres, & l'on voyoit derrière lui au bout d'une lance un chapeau, qui est le symbole de la liberté, avec ces mots : *Si non nobis, saltem posteris. Si ce n'est pas pour nous, c'est pour nos descendants.*

L'Archiduc se voyoit abandonné de la noblesse Wallone, qui l'avoit appelé d'abord. On ne tenoit aucun compte de la pacification de Gand. Il n'avoit aucun secours à attendre ni de l'Empereur, ni de ses frères, ni des autres princes de l'Allemagne ; ce qui avoit mis les États dans la nécessité de se jeter entre les bras d'un Prince étranger. Il avoit d'ailleurs inutilement averti l'Empereur & les princes de l'Empire, que s'ils ne prenoient les Provinces unies sous leur protection, elles seroient forcées d'implorer le secours de quelque autre Puissance : toutes ces considérations lui firent enfin prendre le parti de se retirer avec honneur & de se démettre du gouvernement que les États lui avoient conféré. Dans cette vûe il avoit dressé avant le 21. de Juin un manifeste, qu'il fit remettre aux États par Pierre de Melun prince d'Elpinoy. Il leur représentoit qu'il n'étoit venu que parce qu'on l'avoit appelé ; que depuis qu'on lui avoit unanimement déferé le gouvernement général, il avoit exactement rempli

HENRI  
III.  
1580.

Retraite de  
l'Archiduc  
Mathias.

**HENRI**  
**III.**  
 1580.

toutes les conditions auxquelles il l'avoit accepté : Qu'il s'étoit conformé en tout à l'état présent des affaires : Qu'il avoit toujours été plein de zèle pour le bien & pour la tranquillité publique, jusqu'à oublier ses propres intérêts, & à exposer sa vie même : Qu'il étoit bien fâché de n'avoir pu détourner une tempête dont la violence étoit au-dessus des forces qu'il y pouvoit opposer. Au reste qu'il n'avoit rien oublié pour ramener tous les esprits à l'union & à la concorde : Qu'ayant appris que les Etats & les Grands du païs étoient assemblés pour délibérer sur le sort de la République, il avoit jugé à propos de ne s'y point trouver, de peur qu'on ne crût qu'il vouloit leur faire la loi : Qu'il avoit seulement un avis à leur donner, & une prière à leur faire ; c'étoit de ne se pas livrer témérairement à une domination étrangère, de ne pas oublier l'alliance inviolable qui unit les Païs-bas à l'Empire, & de ne pas abandonner les intérêts de l'auguste maison d'Autriche, dont il étoit membre, & à laquelle ils avoient de si grandes obligations : Qu'il les prioit de plus de vouloir bien l'informer de la résolution qu'ils auroient prise par rapport à lui & à sa maison, afin qu'il pût donner ordre à ses affaires, & de se souvenir des grandes dépenses auxquelles il s'étoit vû obligé, & de la pension qu'on lui avoit promise. Les Etats trouvant qu'il n'y avoit rien de plus juste que de renvoyer avec honneur ce Prince, qui leur avoit rendu des services considérables, s'engagèrent non-seulement à s'acquitter envers lui des promesses qu'on lui avoit faites, mais même à payer les dettes qu'il avoit contractées. Outre cela on lui assigna une pension proportionnée à son rang, pour l'entretien de sa personne & de ses gens, au paiement de laquelle on destina les revenus de l'évêché d'Utrecht. Mais tout cela s'exécuta avec beaucoup de lenteur : & le départ de l'Archiduc fut différé jusqu'à l'année suivante.

Pendant ce tems-là le prince d'Orange voulant surprendre Mastricht, avoit déjà fait porter des échelles ; mais d'autres affaires l'ayant rappelé, on abandonna l'entreprise à laquelle il vouloit être présent. Celle que le prince d'Espinoï gouverneur de Tournai fit sur Condé, fut d'abord plus heureuse ; car il prit la ville par escalade le 25. d'Octobre avec le secours du sieur d'Estelles : mais les Espagnols y étant

accourus avant qu'il eût eu le tems d'y mettre des troupes & des vivres, il fut obligé de l'abandonner aussitôt qu'il l'eut prise.

Dès le mois d'Août précédent Marguerite de Parme, mère du prince de Parme gouverneur des Païs-bas, & qui en avoit été elle-même autrefois gouvernante, arriva en Flandre pour exécuter au nom du Roi son frère (1) le traité que ce Prince avoit fait avec quelques Provinces qui s'étoient soumises. Comme son gouvernement avoit été fort doux, & que sa mémoire étoit en grande vénération parmi les Flamans, Philippe la crut très-propre à une négociation si importante; il ne douta pas que les Seigneurs ne prissent une entière confiance en elle, & n'entraissent volontiers dans un accommodement qui se feroit sous l'autorité de cette Princesse. Dès qu'elle fut arrivée à Namur, Alexandre Farnese son fils vint lui rendre ses devoirs avec un équipage superbe & tout-à-fait guerrier; mais leurs avis s'étant trouvés différens sur les mesures qu'il falloit prendre pour réüssir, la jalousie se mit entre le fils & la mère. D'ailleurs le decret des Etats sur le choix d'un nouveau Prince fut publié sur ces entrefaites; & les choses paroissoient tendre bien plus à la guerre qu'à la paix. Ces considérations jointes aux sollicitations de quelques Espagnols qui n'étoient pas bien-aîsés de voir finir les troubles des Païs-bas, engagèrent le roi d'Espagne à rappeler la mère, & à confirmer le fils dans le gouvernement souverain de ces Provinces.

Entre les Grands qui avoient fait leur paix avec le Roi, Guillaume de Horn seigneur de Heze, jeune homme d'une maison illustre, mais dont l'orgueil étoit encore plus grand que la naissance, avoit fait mettre en prison quatre ans auparavant tous les conseillers du Conseil royal de Bruxelles. Depuis ce tems-là, il avoit suivi tantôt un parti, tantôt l'autre, & s'étoit fait par-là une espèce de renommée plutôt grande que bonne. Ce jeune homme qui voyoit que Montigni & la Motte n'exécutoient point ce qu'ils avoient promis au nom du roi d'Espagne, se laissa aller à sa légèreté naturelle; sollicité d'ailleurs par les Etats & par le duc d'Anjou, il commença

HENRI  
III.

1580.

Marguerite  
d'Autriche  
mère du P.  
de Parme  
vient en Flan-  
dre.

G. de Horn  
décapité au  
Quenoi par  
les Espagnols.

(1) Elle étoit bâtarde de Charle V. | Parme, petit-fils de Paul III.  
& elle épousa Ottavio Farnese duc de |

**HENRI**  
**III.**  
**1580.**

à négocier avec eux, s'aboucha avec Warroux de Thian, qui commandoit dans Cassel, & s'engagea à livrer quelques places & quelques forts. Le complot ayant été découvert, Warroux se sauva, mais de Horn plus hardi, ou pour mieux dire, plus téméraire, n'ayant point voulu se retirer, fut arrêté par le marquis de Richebourg & par Montigni. Le prince de Parme, qui cherchoit à broïiller les Grands avec les Etats, & à rendre, s'il se pouvoit, leur réconciliation impossible, ayant fait examiner cette affaire au Quenoi en Hainaut, de Horn fut convaincu de trahison, & eut la tête tranchée le 10. d'Octobre. Le baron d'Auxi qui fut soupçonné d'avoir eu part à la conjuration se mit à couvert en se retirant promptement dans son château de Liedekercke auprès de Bruxelles. Olivier Temple gouverneur de cette ville, qui avoit épousé une sœur du sieur d'Auxi, conseilla à son beau-frère, pour sa sûreté, de remettre son château aux Etats, ce qu'il fit. Mais comme sa femme qui étoit d'un esprit inconstant, le portoit sans cesse à remuer; les Etats prirent des soupçons contre lui, & le firent mettre en prison. Ce ne fut pas sans peine qu'ils accordèrent sa liberté aux prières du sieur Temple qui leur avoit rendu de très-grands services. D'Auxi vint peu de tems après s'établir en France.

Bien des gens ont cru que cette vicissitude d'événemens divers arrivés aux Pais-bas, & ce changement de Souverain après une longue révolte, avoient été présagés par ce grand tremblement de terre, dont j'ai parlé, qui ébranla tous les Pais-bas jusqu'à Cologne, & qui troubla tellement la mer, qu'il éleva ses flots jusqu'à une hauteur prodigieuse, sans qu'il souffla une haleine de vent. Et dans des endroits même fort éloignés de la mer, ce tremblement qui reprit par deux fois, fit un si horrible fracas, qu'il fendit & brisa les pierres de quantité de tours, d'églises & de clochers.

Trahison de  
 Rennebourg.

La Frise, où commandoit George de Lalain comte de Rennebourg, & les autres Provinces d'au-delà du Rhin ne furent pas exemptes des troubles qui agitèrent le reste des Pais-bas. Cornелиe de Lalain sœur de Rennebourg, étant venue trouver son frère vers le commencement de l'année avec des propositions du prince de Parme, n'oublia rien pour l'arracher au parti des Etats; exhortations, menaces, caresses,

tout fut employé avec autant de force que d'adresse. » Jus-  
 » ques à quand, lui dit-elle, vous verrons-nous manquer à  
 » la foi que vous devez à Dieu, & après Dieu à votre Souve-  
 » rain? Jusques à quand combattrez-vous pour des here-  
 » tiques? Et deshonorerez-vous toujours votre famille en  
 » servant des Corroyeurs, des Tisserans, des Savetiers, &  
 » toute cette canaille de vils artisans? N'avez-vous pas assez  
 » travaillé pour cette faction, dont les armes paroïssent  
 » d'abord avoir quelque justice, parce que la liberté en étoit  
 » le prétexte? Mais ce prétexte ne subsiste plus: ce n'est plus  
 » pour la patrie que vous combattez; c'est ici une guerre de  
 » Religion; & vous sçavez que les fautes en ce genre sont  
 » suivies de la perte de la réputation pour cette vie, & du sa-  
 » lut éternel. Du côté du Roi, les honneurs, les richesses,  
 » les plus grands emplois peuvent flater votre espérance.  
 » Mais de cette vile populace, que pouvez-vous attendre  
 » autre chose qu'ignominie, qu'insultes, qu'ingratitude? Voilà  
 » la récompense de vos services: Vous vous repentirez de les  
 » avoir rendus; mais il ne fera plus tems: Rendez-vous donc  
 » à la raison & suivez l'exemple de tant de Seigneurs qui pen-  
 » sent comme ils doivent sur la Religion. « Elle lui mit en-  
 suite devant les yeux le vain appas du titre de Marquis,  
 dont il seroit honoré par le Roi, & quelque espérance d'é-  
 pouser Marie de Brimen comtesse de Meghen qui avoit  
 perdu depuis peu Lancelot de Barlaymont son mari.

Rennebourg ébranlé par ces raisons, songea à quitter le  
 service des Etats & le parti des Protestans; mais comme il  
 vouloit le faire d'une manière propre à lui attirer de la confi-  
 dération dans l'autre parti, il tint son dessein fort caché.  
 Cependant le prince d'Orange qui avoit l'esprit pénétrant,  
 en eut quelque soupçon, & il résolut de passer en Frise pour  
 le traverser, mais sous d'autres prétextes, de peur d'obliger  
 Rennebourg à précipiter le coup qu'il méditoit. Il se flatoit  
 même d'y avoir trouvé un remède, & en même tems un  
 moyen de ramener Rennebourg; c'étoit de donner une en-  
 tière liberté à tous les habitans des villes de la province de  
 Frise, & d'en raser toutes les citadelles. Comme elles servent  
 aux Gouverneurs pour tenir les villes en bride, & les tourner  
 comme il leur plaît, il jugea que la Province délivrée de ce

HENRI  
 III.  
 1580.

joug, & ravie d'avoir recouvré la liberté, en feroit plus attachée aux Etats, & que Rennebourg ne prêteroit plus l'oreille aux conseils de ceux qui entreprendroient de le débaucher. D'ailleurs le Prince pensoit qu'il étoit également important, & pour ses intérêts & pour sa gloire, de contenir dans le devoir un homme de grande naissance, estimable par sa probité & par sa bravoure, mais que sa jeunesse exposoit à se laisser gagner par des caresses & par l'appas d'une fortune plus brillante. Le Comte en effet étoit d'un caractère à revenir à son devoir, pourvû qu'on pût retarder assez ses projets pour qu'il eût le tems de se repentir. Le Prince jugea donc qu'il falloit ménager adroitement cet esprit inconstant, & le conduire par la douceur plutôt que par la force. Là-dessus il résolut de ne point agir avec lui comme avec un ennemi déclaré, & de se contenter de lui ôter les moyens de se séparer des Etats. On commença par démolir la citadelle de Lewarden. Les colonels Bouwinga & Ferno l'investirent par dehors, & la Bourgeoisie par dedans, après avoir eu soin de placer devant eux les Prêtres, les Religieux & les femmes des soldats de la garnison. Ensuite on ouvre la tranchée, on fait des retranchemens & on comble les fossés. Seuge qui commandoit dans la citadelle depuis la mort de Matenesse, se voyant attaqué de tous côtés, & craignant d'être forcé, se rendit à condition qu'il auroit vie & bagues sauvées, & qu'on lui donneroit une pension. Les habitans se voyant maîtres de la citadelle plutôt qu'ils n'avoient crû, commencèrent par raser les murs & combler le fossé du côté de la ville, après quoi ils rejoignirent les murs de la citadelle avec ceux de la ville.

Divers exploits des deux partis en Frise.

Cette citadelle avoit été bâtie l'an 1499. aux dépens des habitans même, qui ayant été abandonnés par ceux de Groningue, défaits par Villeboot de Schouwemberg Général des troupes du duc Albert de Saxe, perdirent leur liberté, & furent contraints de subir le joug du vainqueur. Après que la citadelle eut été rasée, la soldatesque insolente chassa ignominieusement les Franciscains, & les conduisit hors de la ville au son des flûtes & des tambours. Tout ceci se passa au commencement de Février, & le lendemain Benninck, Caminga, & d'autres Officiers, marchèrent du côté d'Harlinghen

avec quatre compagnies d'infanterie , & sommèrent la garnison de se rendre. Comme elle se mettoit en devoir de se bien défendre , il arriva fort à propos que le comte de Rennebourg qui se flatoit toujours qu'on ignoroit son dessein , étonné des mouvemens qu'il voyoit dans la province , envoya à Lewarden la Baille sur la fidélité duquel il comptoit , sous prétexte d'accommoder les affaires : cet homme ayant été arrêté, on lui trouva des blancs-signés du Comte , & munis de son sceau dont on se servit pour tromper la garnison d'Harlinghen ; car on menaça la Baille de le faire mourir s'il n'écrivoit au Lieutenant d'Oyenbrug qui étoit alors à Groningue , de rendre la citadelle sur le champ. Celui-ci qui ne soupçonnoit point de fraude , obéit sans attendre un second ordre , comme auroit fait un homme qui auroit eu quelque expérience , & il remit la place le cinq de Février. Elle avoit été bâtie dans le tems que les habitans de Groningue étoient maîtres de toute la Frise. Les peuples de la province l'ayant ruinée dans la fuite , le duc Albert de Saxe la rebâtit en 1500. Enfin les habitans la rasèrent cette année du côté de la ville , comme avoient fait ceux de Lewarden. De là Sonoy avec ses Officiers & quatre compagnies d'infanterie , marche à Staveren & se voit sur le champ maître de la citadelle , qu'il a l'imprudence de laisser raser par les habitans avant que la ville fût en état de défense : ce qui donna au comte de Rennebourg le moyen de s'en emparer , & de l'abandonner au pillage. Cette citadelle avoit été bâtie l'an 1397. par Albert de Bavière comte de Hollande , puis détruite l'an 1522. George Schenck la rebâtit par ordre de Charle V.

Toutes ces démolitions donnoient de l'inquiétude au comte de Rennebourg ; il voyoit bien qu'il ne tireroit pas de sa dissimulation l'avantage qu'il en avoit espéré : néanmoins il résolut d'y persister. Il commença donc à se plaindre hautement qu'on violoit les traités ; qu'on avoit fait révolter la Frise ; qu'on l'outrageoit ; & qu'on le traitoit comme un traître. » Est-ce là , disoit-il , la récompense de ce que j'ai » fait à Malines , à Valenciennes , à Groningue , & à Cam- » pen , pour le service des Etats , & pour la liberté de ma pa- » trie ? Peut-on payer d'une si horrible ingratitude les services

HENRI  
III.  
1580.

HENRI III. 1580. » que j'ai rendus ? « Comme il paroiffoit très-affligé ; Pompeius Ufkens & Jean Cornput, deux des principaux Officiers qui fervoient fous lui, & qui étoient fort attachés aux Etats, fe mirent à le confoler ; & après l'avoir exhorté à ne fe pas décourager, ils lui confeillèrent d'aller inceffamment trouver le prince d'Orange à Utrecht, pour fe juftifier des foupçons qu'on pouvoit avoir contre lui. » Il ne faut pas, lui » difoient-ils, paroître fi fenfible à la démolition des citadelles : vous fçavez bien qu'il y a longtems que les peuples de cette province la fouhaitent ardemment ; fi vous continuez à vous en plaindre, c'eft le moyen d'augmenter les foupçons qu'on a contre vous, & de faire croire à tout le monde que vous êtes coupable. N'écoutez point les confeils d'Oyenbrug ni de la Baille, ni d'autres fcélérats femblables, & moins encore de votre fœur, qui tâchera de vous engager à ajoûter foi aux promeffes des Efpagnols, & à préférer à des avantages affûrés, des efpérances très-incertaines. Que ces grands mots de la puiffance & de la Religion du roi d'Efpagne ne vous en impofent point. Philippe & Charle IX. avoient réfolu de concert d'exterminer les Proteftans, & ils n'en font pas venus à bout. Les Efpagnols ne font maîtres que des villes éloignées de la mer, & bien tôt vous les verrez réduits aux dernières extrémités. Tous les ports font entre les mains des Etats. Que les Efpagnols ravagent tant qu'ils voudront le plat païs, l'empire de la mer fournira toujours aux Etats de quoi payer leurs trou pes, & de quoi foutenir leur commerce qui fait toute la richeffe du païs. «

Rennebourg parut d'abord prendre leurs avis en bonne part, il lui échappa même quelques larmes, l'effet de fa colère ou de fon repentir : & on le croyoit déjà ébranlé, lorsque fa fœur qui étoit une femme impérieufe, revint à la charge, & l'afférmit dans fon premier deffein. Elle lui remit devant les yeux la foi qu'il avoit donnée au Viceroi, & lui fit un grand fcrupule de la penfée qu'il avoit eüe de la violer. Ces raifons l'ébranlèrent ; mais les injures des peuples & l'orgueil avec lequel Bertel Entens refufa d'exécuter fes ordres, irritèrent tellement ce jeune homme plein de courage & de fierté, qu'il n'eut aucun égard aux confeils de Cornput. Il

continua

continua pourtant de dissimuler, en attendant l'occasion de se déclarer. Cornput ayant sçû démêler ce que Rennebourg tâchoit de cacher, avertit de bonne heure les habitans de Groningue Protestans zélés, & sur-tout Jacque Hildebrand leur Bourgmestre, de se tenir en garde contre lui, parce qu'il tramoit contre l'intérêt des Etats : mais l'autorité de ce premier Magistrat ne servit qu'à envelopper plus de monde dans le malheur qui le menaçoit. Il étoit fort ami de Rennebourg, & comme il avoit le cœur droit, il ne se défia point des caresses de ce jeune Seigneur, ni de mille sermens qu'il lui fit pour se laver des soupçons qu'on avoit contre lui. Ils soupèrent ensemble la veille de la prise de la ville; après souper Rennebourg lui ferra la main en le quittant, sans qu'Hildebrand eût le moindre soupçon du complot qui se tramoit. Rennebourg informé que le prince d'Orange arriveroit bientôt, jugea qu'il étoit tems d'agir. Ainsi il rassemble tous les partisans d'Espagne; & leur ayant exposé ce qu'il vouloit faire, il les exhorte à se comporter en gens de cœur. Effrayés de la grandeur du péril, & voyant que le seul moyen de s'en garantir étoit de le prévenir, ils prirent à l'instant les armes avec quelques soldats qui étoient cachés dans la ville; & dès le point du jour, lorsque les patrouilles & les corps-de-garde vont prendre du repos, il sortirent de la maison de Rennebourg avec une marque blanche au bras gauche, & s'emparèrent de la place publique. Rennebourg à cheval & l'épée à la main courroit de tous côtés, & faisoit face à tout ce qui se presentoit. Le malheureux Hildebrand ayant entendu ce bruit, courut à la place avec ses gens; mais en bien plus petit nombre qu'il ne croyoit. Comme il chargeoit une troupe de conjurés, un valet de Rennebourg lui tira un coup d'arquebuse & le jetta par terre. Aussitôt tous ses gens s'enfuirent dans leurs maisons, & s'y défendirent quelques tems. On arrêta environ deux cens de ceux qu'on sçavoit être le plus déclarés contre l'Espagne, qui furent ensuite renvoyés sans rançon; & dès que le premier choc fut passé, il n'y eut plus de sang versé dans la ville. Rennebourg eut grand soin de l'empêcher, afin que cet exemple d'humanité engageât les villes voisines à se joindre à lui. Il changea seulement les Magistrats, & fit jurer aux habitans d'observer le traité qu'il avoit

---

HENRI  
III.  
1580.

HENRI  
III.  
1580.

fait avec le Viceroi. En même tems il écrivit aux villes voisines d'être en garde contre les conseils turbulens & factieux de Bertel Entens. C'est ainsi que Groningue fut prise par Rennebourg le 3. de Mars ; & le même jour elle fut assiégée par Cornput. Car dès qu'on eut appris cette nouvelle par ceux qui s'étoient sauvés de la ville , les compagnies d'Olthoff, de Dam, de Suidtlaren, de Vliet, de Schaghen, & de Weda, y accoururent pour tâcher de secourir leurs amis, s'il en restoit encore dans la place.

Rennebourg sollicita ensuite inutilement les villes de la province d'Over-Iffel. Ses lettres ayant été interceptées, & sa trahison connue, Sonoy mit promptement une bonne garnison dans Campen. Dans le désordre où tout étoit alors, les habitans de Deventer ne se contentèrent pas de prendre les armes & de se fortifier, la haine qu'ils avoient pour les Espagnols les porta à faire la guerre aux statuës mêmes, aux images & aux églises ; & leur exemple fut aussitôt suivi par ceux de Zwooll & d'Utrecht, & par la plus grande partie de la province de Frise. Il y avoit déjà plus d'un mois que ceux de Drenthe avoient commencé à renverser les images & vendre les biens ecclésiastiques ; & toute l'autorité du prince d'Orange, qui craignoit que ces excès ne le rendissent odieux, avoit eu bien de la peine à les contenir. Mais dès qu'ils sçurent la prise de Groningue, ils ne gardèrent plus de mesures & ils se livrèrent aux derniers emportemens. Oldenzeel, Steenwick & Hassel, suivirent d'abord le parti de Rennebourg : mais le comte de Hohenlo y ayant été envoyé par le prince d'Orange avec une armée, reprit Oldenzeel le dix d'Avril, & de là il marcha contre Linghen. En même tems Sonoy eut ordre d'aller à Coevorden avec les compagnies de Cornput & de Wingaerden, pour achever les ouvrages qu'on y avoit commencés, & mettre la place en état de défense. Bertel Entens s'y étoit déjà rendu pour en faire le siège avec treize compagnies d'infanterie & deux escadrons de cavalerie qui servoient auparavant sous les ordres de Rennebourg : mais cet homme turbulent, & qui ne pouvoit souffrir de collègue, ne conduisant pas les choses au gré du prince d'Orange, les Etats y envoyèrent Hohenlo avec sept compagnies du régiment de Christophle d'Iselstein, & neuf de celui du

comte Louis de Nassau, fils de Jean. Entens en fut choqué & au fortir d'un grand repas où il se trouva avec eux à Rolde, il se rendit au camp. Le vin lui ayant échauffé la tête, il commença par insulter les Colonels & les Capitaines du corps qu'il commandoit; & après les avoir traité d'ignorans dans le métier de la guerre, il leur ordonna de le suivre sur le champ: qu'il sçavoit que les habitans de Groningue faisoient paître librement leurs bestiaux dans les lignes de Schuytendiep & des environs; & qu'il vouloit aller de ce pas ruiner tous ces ouvrages. Cela dit, il prend le couvercle d'un pot à beurre, & se met en marche vers Schuytendiep, suivi de beaucoup de monde. On eut beau lui représenter qu'on ne pouvoit entrer sans échelles, il se moqua de cet avis, & fit attaquer la place. Mais dans le tems qu'il regardoit fixement le combat qui étoit assez vif, & qu'il examinoit une canonière par où les ennemis tiroient, il reçut à la tête un coup d'arquebuse, dont il tomba mort: on l'enterra à Middelftum, lieu de sa naissance. Cette mort causa plus de joie au comte de Rennebourg, que de regret aux Etats qui se trouvoient délivrés par là d'un homme insupportable à tout le monde par sa hauteur, & à charge à eux-mêmes, parce qu'il s'intriguoit dans leurs affaires à tort & à travers, & sans attendre leurs ordres. La joie que Rennebourg eut de sa mort se changea bientôt en inquiétude: il est vrai qu'il haïssoit Entens; mais c'étoit un homme sans conduite, & ceux qu'on mit à sa place étoient gens de cœur & d'une grande expérience. Les habitans de Groningue avoient perdu deux forts, & ils ne pouvoient plus mener paître leurs bestiaux: néanmoins leur courage ne diminueoit pas, & le secours que le Viceroi leur promettoit par ses lettres & par ses couriers, les soustenoit malgré les échecs de leur parti. Car ils venoient de recevoir la nouvelle de la prise de Malines & de Villebroeck, par les troupes des Etats, & de la défaite des troupes auxiliaires que le Viceroi avoit fait lever du côté de Carpen. Car dans le tems qu'elles se dispoient à passer le Rhin avec quelque cavalerie qui les avoit jointes, les Seigneurs des environs s'étant mis en campagne pour venger les ravages qu'elles avoient faits autour de Nuits, les surprirent, en taillèrent en pièces une partie, mirent le reste en déroute, & les chassèrent du territoire de

---

HENRI  
III.  
1580.

---

 HENRI

III.

1579.

cette ville. Les peuples des comtés de Bergh & de la Marck leur ayant ensuite coupé les passages, elles se jettèrent sur les terres de l'électeur de Cologne, & ravagèrent tout le plat-païs; mais enfin le six d'Avril ayant été rencontrées près de Lins & d'Eindoven, elles furent battues en ces deux endroits. Le reste se jeta dans le comté de Manderscheyd, où elles se rassemblèrent, & reprirent de nouvelles forces par les soins de Bucho-Ayta, Prevôt de S. Bavon de Gand, qui leur fournit de l'argent pour se remettre en équipage, & elles y furent jointes par quatre compagnies Allemandes, auxquelles on donna le nom de régiment de Frise, & l'on en confia le commandement à Gaspar de Robles sieur de Billy, dont nous avons si souvent parlé, & en son absence à Martin Schenck. Les principaux capitaines de ce corps étoient Jean Mom, René de Kama, Lol de Liaukama, Camminga, Arent Van-Gemen, Henri Snater, Evert de Ens, Wibo de Gotum, Wolf de Prenger, Etienne Heller, Samson Pestel. Ils furent renforcés par la cavalerie de Schenck, avec laquelle se trouvoit un fameux capitaine Albanois nommé Thomas, ancien Officier, qui s'étoit signalé dans six combats, où son parti avoit remporté la victoire. Il y vint outre cela quelques gendarmes, & tous ces petits corps réunis qui pouvoient faire ensemble trois mille hommes de pied & six cents chevaux, ayant reçu un mois de paye seulement, passèrent le Rhin & marchèrent vers Linghen. Hohenlo ayant eu ordre des Etats de Frise de s'opposer à leur passage, se rendit à Bocholt avec un détachement de l'armée qui assiégeoit Groningue. Il laissa Guillaume de Nassau & Sonoy pour continuer le siège. Mais voyant que les ennemis étoient trop forts pour qu'il pût les attaquer avec ce qu'il avoit de troupes, il demanda un renfort d'infanterie. On résolut de lui envoyer le régiment d'Entens: mais comme les soldats accoutumés à la licence sous Bertel qui avoit été tué depuis peu, avoient d'abord refusé d'obéir, ils arrivèrent trop tard. Pendant ce tems-là Hohenlo s'éloigna d'Ulfen le seize de Juin pour s'approcher de Coevorden, où après avoir fait rafraîchir ses troupes, il résolut de combattre les ennemis, d'autant plus qu'Oldenzeel & Zwoll étoient en grand danger s'il ne le faisoit. Il y avoit déjà eu du tumulte à Zwol où les habitans

n'avoient point voulu recevoir de garnison, & ceux qui étoient du parti des Espagnols ayant rassemblé les païsans Catholiques, avoient fait dire à Schenck qui étoit en marche, de venir les joindre. Mais les Protestans le prévirent, & ayant pris tout d'un coup les armes sous la conduite d'Ulger & de quelques autres capitaines, ils s'emparèrent de la place publique, de l'église de S. Michel, de la porte de Campen, & de la Tour rouge, & firent venir des troupes de Deventer & de Campen. Dès qu'elles furent arrivées les partisans d'Espagne prirent la fuite, & à l'instant leurs maisons furent pillées par les autres habitans. On brûla en même tems les villages du Canton de Mastenbroeck, parce que les païsans s'étoient déclarés contre les Etats. Du côté de l'Over-Iffel, la citadelle de Geelmuyden, que Charle V. transporta autrefois à l'embouchure du Wecht dans un golfe de la mer Germanique, fut aussi brûlée & rasée.

Sur la nouvelle de ces succès, les Seigneurs qui avoient conseillé à Hohenlo de risquer un combat, lui conseillèrent alors de l'éviter; parce que les chemins & les vivres étant fermés aux ennemis, il suffisoit de gagner quelque tems, pour que la disette de provisions & d'argent, la faim, la mutinerie des soldats, & cent autres incommodités, les forçassent à se retirer; qu'il y auroit au contraire du danger à les combattre, parce qu'on manquoit d'infanterie & de piquiers. Malgré ce conseil, Hohenlo résolu d'aller aux ennemis, marcha de Coevorden à Herdemberg pendant la chaleur du jour par des plaines arides, & aux travers des bruyères. Schenck qui y étoit arrivé trois heures avant lui, avoit donné le tems à ses troupes de se reposer à l'entrée & de prendre de la nourriture. Dès que Hohenlo eut aperçu l'ennemi, il rangea en bataille ses troupes fatiguées de la marche qu'il leur avoit fait faire. Il mit à l'aile droite la compagnie du sieur de Wingaerden, avec une partie de celle de Cornput, & sept du régiment de Nassau, sous le commandement de Kunigam son lieutenant: à la gauche & derrière un bois, il posta Iselstein avec sept compagnies, & Zedenisca avec la compagnie d'Oldezel. Il n'avoit en tout que dix-huit cens hommes de pied, à la tête desquels il y avoit trois escadrons d'arquebusiers à cheval, très-lestes & très-bien équipés. A

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI**  
**III.**  
 1580.

Défaite de  
 Hohenlo par  
 Schenck.

une petite distance de là étoient Hohenlo avec un corps de cavalerie & sept piéces de gros canon, & Hubert de Kemen, avec trois cens chevaux. Toute cette cavalerie alloit à quatorze cens hommes. Le village d'Herdemberg qui est sur les bords de la rivière de Wecht, n'est qu'à un mille de Coevorden & à quatre de Zwol. Le combat commença sur le midi. Schenck, par une ruse assez ordinaire, avoit fait en forte d'avoir le Soleil derrière lui, & d'exposer à l'éclat de ses rayons les yeux de son ennemi, qui venoit du côté de l'Orient. Après la prière, les soldats des deux côtés ayant à l'ordinaire jetté leurs chapeaux en l'air, & le canon commençant à tirer, les armées s'avancèrent l'une contre l'autre. D'abord trois escadrons du régiment de Frise chargèrent vigoureusement deux escadrons d'Albanois, les rompirent & les poursuivirent si vivement dans leur déroute, que l'infanterie Espagnole commençoit à lâcher pied, & que Hohenlo crut la victoire gagnée. Mais sa cavalerie s'étant débandée à la poursuite des fuyards, la gendarmerie de Schenck avec un gros de cavalerie légère, chargèrent l'infanterie de Hohenlo, qui n'étoit point soutenue par la cavalerie, & qui n'avoit pas assez de piquiers pour se couvrir. Les choses alors changèrent de face, l'infanterie de Hohenlo commença à plier & à se retirer vers la plaine d'Herdemberg, dont Wingaerden avoit crû qu'il falloit se saisir, sans qu'on fit attention à cet avis. L'armée de Schenck pressa si vivement celle des Etats qui reculoit, qu'après un léger combat elle s'enfuit à vauderoute; une partie se sauva au-delà du Wecht, l'autre gagna Coevorden au travers des marais. L'infanterie étant entièrement dispersée, la cavalerie prit aussi la fuite & elle fut poursuivie avec beaucoup d'ardeur par celle de Schenck. Les colonels Nivelte & Renoy furent faits prisonniers. Wingaerden qui avoit donné un conseil salutaire, si le Général l'eût écouté, fut tué en combattant vaillamment. Pompée Ufkens s'enfuit en carosse; mais la voiture ayant versé, il tomba entre les mains des ennemis qui le massacrèrent. Les Etats perdirent près de quinze cens hommes à cette action, qui n'en coûta pas cinquante aux Espagnols. Schenck se rendit maître du canon des ennemis; mais il fit d'ailleurs peu de butin; car ils avoient laissé la plus grande partie de

leur bagage à Coevorden. Hohenlo se retira à Oldenzeel pour sauver cette place. Ceux qui échappèrent du combat gagnèrent promptement Coevorden, non pour défendre la place, en cas qu'on vînt l'attaquer, mais pour sauver leurs chevaux & leurs bagages. Leur effroi étoit tel que jamais Cornput, Stensel, & Namiso ne purent les engager à rester, ni par prières, ni par menaces, ni par l'espérance qu'on leur donnoit qu'ils seroient joints incessamment par quatorze compagnies qu'on faisoit revenir du siège de Groningue. Ils s'en allèrent dès la nuit même, sous prétexte que la place ne valoit rien; que les canaux qui en pouvoient défendre l'entrée avoient été mis à sec par les chaleurs de l'été; & qu'il n'y avoit ni vivres, ni poudre. Et ils allèrent avec Cornput joindre Hohenlo à Oldenzeel.

HENRI  
III.  
1580.

Le lendemain Schenck marcha à Coevorden, où il ne trouva ni troupes, ni habitans : ceux qui assiégeoient Groningue allumèrent des feux, tirèrent le canon, & firent toutes les réjouissances qu'on a coutume de faire après le gain d'une bataille, comptant que cette ruse engageroit les habitans assiégés depuis plus de trois mois, & réduits à de grandes extrémités, à rendre la place sur le champ : mais les troupes du siège ayant sçû que Schenck étoit arrivé à Coevorden, ne voulurent écouter, ni les remontrances, ni les prières du comte de Nassau, & de Sonoy, & sur le champ ayant mis le feu au camp, & pris leurs drapeaux, elles marchèrent du côté de Doccum, & de Collum. Ils fortifièrent depuis Steenwiick, & ils commencèrent à rebâtir le château d'Opflach, qui appartenoit à Wigboldt d'Ewsum. Billy l'avoit autrefois fortifié, pour tenir en bride les Protestans, & depuis ce tems-là Rennebourg l'avoit rasé.

Il ne se fit plus des deux côtés que des entreprises peu importantes. Schenck entra triomphant dans Groningue. Rennebourg marcha à Pelfziel, qui est situé à l'embouchure du canal par où l'Ems se décharge dans la mer. Il avoit déjà quelques compagnies dans la place; après y avoir fait faire de bons retranchemens, il se hâta d'investir Opflach, avant qu'on eût achevé de le fortifier, & qu'on l'eût pourvu de vivres. Il rencontra en chemin les compagnies de Rinswouden & d'Eschada que les Etats envoyoit au secours de ce

**HENRI III.**  
1580. château. Il les tailla en pièces, & fit Rinswouden prisonnier. Opflach se rendit peu de jours après. De-là il marcha à Collum, résolu de se saisir de Doocum, qui est sur le bord de la mer. La place est forte par sa situation naturelle; mais elle étoit alors presque toute ouverte & sans murailles. Car l'an 1523. Jean Gollstein gouverneur de Gueldre l'ayant remise entre les mains de Waffenaer & de Schenck, on rasa les murs & le château. Hohenlo y avoit fait venir un corps considérable de troupes pour la retablir; & il avoit rebâti Ostmahorn, qui n'est qu'à un mille de Doocum. A l'égard du canal de Reediep, qui est vis-à-vis de Collum, il en donna la garde à des paysans affectionnés au service des Etats, & il fortifia Doocumerziel d'un rempart & d'un bon fossé.

Pendant ce tems-là Ents qui commandoit à Coevorden fortifioit Meppel avec deux compagnies d'infanterie, & un grand nombre de Paysans, & il releva auprès de-là les anciennes murailles de Kinckhorst, qui avoient été détruites en 1536. lorsque Magerhein livra ce poste: mais les troupes que les Etats envoyèrent de Campen troublèrent les ouvrages, & reprirent Meppel, & Kinckhorst.

Vers le même tems les Etats voulant empêcher les courses des ennemis, & sur-tout de ceux qui descendoient le Rhin pour venir à Groningue, équipèrent plusieurs vaisseaux de dix canons chacun, & se rendirent maîtres de ce fleuve en remontant jusqu'à Cologne: mais comme cela incommodoit les Princes, dont les Etats sont sur le Rhin, & que leurs sujets leur en portoient continuellement des plaintes, ils mirent de leur côté une flote sur ce fleuve, qui obligea celles des Etats de rapprocher de Groningue.

Prise de Delfziel par Rennebourg.

Cependant la ville de Delfziel étoit de jour en jour plus resserrée, & son port tellement investi par les lignes des alliés, qu'il n'y avoit plus moyen, ni d'y entrer, ni d'en sortir. Envain la Hollande envoya des vaisseaux pour couper les convois aux ennemis; envain Hohenlo, trop foible pour les attaquer dans les formes, les harcela sans cesse pour leur faire lever le siège: la place fut obligée de se rendre le 21. de Juillet.

Hohenlo étant revenu à Doocum, s'empara à son tour d'Opflach & de Moninkersiel, que Rennebourg venoit de fortifier; & ayant été renforcé de vingt compagnies Angloises des

des troupes de Noritz, que les Etats avoient en Frise sous le commandement du général Morgan, d'un escadron de cavalerie, & du détachement de Michel Caulier, qui marchoit à Delfziel avec sept compagnies Flamandes & quelques Allemands, dans l'espérance d'en faire lever le siège; il résolut d'aller combattre Rennebourg, qui triomphoit d'avoir battu quatre compagnies qu'il avoit trouvées sur sa route. Hohenlo piqué de cette défaite, qui avoit suivi de près celle d'Herdemberg, marcha à lui en diligence, & l'ayant joint auprès du même lieu d'Herdemberg, il se mit aussitôt en bataille. Rennebourg se retira sagement de ce mauvais pas, & s'en alla à Groningue. Hohenlo tint sur le champ conseil, pour sçavoir s'il devoit l'assiéger: mais l'entreprise ayant été jugée périlleuse, & d'un succès fort douteux, il alla camper à Zuidlaren, & à Noortlaren, & se saisit du passage de Pontterbrug. Pendant que Cornput commençoit à retablir le fort de Weerdenbras, qu'Edzart comte d'Emden Général des troupes du duc de Saxe avoit fait construire l'an 1505. pour empêcher les transports de blé qui se faisoient de Drenthe à Groningue, & qui fut ruiné en 1516. par Everwyn comte de Benthem, Lieutenant du même Prince. Hohenlo ayant marché de-là à Coervorden, Iselstein prit la ville d'emblée, & la garnison de la citadelle ayant été sommée de se rendre, demanda quelque tems pour délibérer, & l'obtint; mais elle fit presque aussitôt son traité avec Hohenlo. On y fit prisonnier ce Bloemaert, qui huit ans auparavant avoit servi de guide à Mondragon lorsqu'il traversa avec beaucoup de péril les basses de la mer pour aller secourir la petite ville de Tergaës en Zélande. Pendant le siège de Coervorden, Hohenlo & Guillaume de Nassau s'étant avancés à cheval sur le soir jusqu'au pont de Groningue, ce dernier fut blessé au pied gauche d'un boulet de six livres. On le mit sur le champ dans une litière, & on le porta d'abord à Zwol, & ensuite à Campen, où il ne guerit qu'avec beaucoup de peine, & de tems.

Enfin la saison étant avancée, on sépara l'armée, & on la mit en quartier d'hyver dans les places. Hohenlo, qui auroit bien voulu réparer les pertes qu'il avoit faites, ne laissa pas de marcher du côté de Linghen, résolu d'en faire le siège: & ayant laissé devant la place un régiment Anglois, il se

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI**  
**III.**  
**1580.**

rendit avec le reste de ses troupes devant **Wedden**. Il y trouva plus de résistance qu'il n'avoit cru ; ainsi il s'avança en hâte vers **Slochteren**, se flatant que la prise de cette place le mettroit en état de reprendre **Delfziell**. Mais il fit une grande faute de diviser ainsi ses forces. **Rennebourg** qui en fut averti, marcha aussitôt à **Opflach**, place forte, mais qui n'avoit pour garnison que quelques compagnies de nouvelles levées. La place se rendit le premier de Septembre, contre l'attente de **Hohenlo**, & fut rasée sur le champ. De-là **Rennebourg** étant allé en quatre jours à **Slochteren**, où étoit le régiment de **Caulier**, & celui de **Nassau**, il les fit attaquer au point du jour par un corps considérable de cavalerie légère, & les mit en déroute : peu s'en fallut que **Caulier** lui-même ne fût pris. Il vint à bout néanmoins de rallier ses gens, & il fit si bien, tantôt en marchant, tantôt en combattant, qu'il arriva sans avoir perdu beaucoup de monde à **Heiligerlée**, & de-là à **Winſchoten**, où **Hohenlo** étoit avec un détachement de troupes Allemandes. Ils passèrent ensemble à la vuë de **Wedden**, & gagnèrent **Bourtaigne**, toujours poursuivis par les troupes de **Rennebourg**, qui les ayant encore chargés dans cet endroit avec plus de vigueur qu'auparavant, les taillèrent en pièces, & leur prirent huit drapeaux, un étendart, tout le canon, & tous les bagages qu'ils avoient devant **Wedden**.

**Rennebourg** enflé de ce succès attendoit tranquillement à **Auvaert** les troupes du **Prévôt d'Ens**, & de **Vrancwort** ; & pendant ce tems-là les siennes ravageoient tout le païs avec une licence effroyable : mais les garnisons de **Collum** & de **Doccum** les surprirent le 8. de Septembre dans ce monastère, leur tuèrent quelque monde, firent trois cens prisonniers ; & après avoir enlevé de ce lieu tout ce qu'ils pouvoient emporter de vivres & de butin, ils brûlèrent tout le reste, & le monastère même. **Rennebourg** ayant reçu de nouvelles troupes, alla attaquer **Coervorden** : dès qu'il eut fait écouler l'eau du fossé, la place se rendit, à condition que les soldats sortiroient avec leurs épées & leurs bagages, c'étoit le 20. de Septembre. De-là il alla à **Oldenzeel**, où il n'y avoit d'infanterie que les deux compagnies de **Sweghem**, & de **Wischer** d'**Amsterdam**, qui faisoient environ deux cens hommes, & un

escadron du régiment d'Eldern. Cette place, qui est à cinq milles de Coervorden, & à six de Deventer, est assez spacieuse : ses murailles sont hautes, & garnies de tours éloignées les unes des autres : elle est entourée de deux fossés pleins d'eau, avec un rempart au milieu, & des écluses pour faire entrer & sortir l'eau quand on veut. Le côté qui regarde Benthem n'étant presque point fortifié, Rennebourg le fait attaquer, & met le feu aux portes : mais il resta plus de trois cens de ses soldats sur la place. Après une si grande perte il ne songeoit plus qu'à se retirer, lorsque la division se mit dans la ville. Ceux qui tenoient pour le Roi s'opposant à tout ce que faisoit la garnison, rappellèrent Rennebourg qui étoit déjà en marche, & lui ouvrirent les portes à condition qu'il laisseroit sortir la garnison vie & bagues sauvées. Ce traité fut fait le 24. de Septembre. Animé par tant de succès, Rennebourg alla droit à Zwooll, & avec tant de diligence, qu'il prévint Petiin Lieutenant de Caulier, & le capitaine Cressonniere, qui marchaient de leur côté avec beaucoup de vitesse pour se jeter dans la place, & les fit prisonniers. Mais desespérant de pouvoir emporter la ville, & prévoyant qu'Hohenlo ne tarderoit pas de venir au secours, il résolut avant toutes choses de renforcer ses troupes d'un nouveau régiment qui devoit passer le Rhin, & qui étoit composé de fugitifs des provinces de Gueldre, d'Utrecht, & de l'Over-Issel : on l'appelloit le régiment de Gueldres. Celui qui le commandoit en chef étoit Jean Streuf d'Emmerick, qui avoit sous lui plusieurs Capitaines, entr'autres Battembourg, & le fils d'Anholt. Ces deux Officiers avec Schenck, qui tenoit en son nom le fort de Bleyenbeck, ruinoient la navigation du Rhin & de la Meuse, & désoleient tous les négocians. Depuis peu ils avoient pris un vaisseau richement chargé, qu'ils avoient partagé entre leurs soldats : mais parce que le baron d'Anholt avoit passé du service de la province de Gueldre qu'il suivoit d'abord, dans celui d'Espagne, Hegeman étant sorti de Nimegue avec quelques troupes, attaque la petite ville d'Anholt, quoique située sur les terres de l'Empire, la prend & la pille sans quartier, pour se venger de la trahison du Seigneur de ce lieu, & des maux qu'il avoit faits à la province.

Rennebourg ayant été joint par le régiment de Gueldres

**HENRI III.**  
1580.

marcha droit à Dorekom, (1) ville peu fortifiée, & dont il avoit compté la prise facile : mais les Anglois qui étoient dans la place avec un détachement de la garnison de Doefbourg, & le régiment de Caulier, se défendant avec plus d'opiniâtreté qu'il n'avoit cru, pour ne pas perdre là son tems, il jetta quelques troupes dans Groll, & le 18. d'Octobre il marcha vers Steenwick avec douze cens chevaux, & vingt-huit compagnies d'infanterie, ſçavoir, quatorze du régiment de Friſe, commandées par Jean-Baptiſte Taxis en qualité de Lieutenant général, à la place de Bans-Mon, qui avoit été tué dans une eſcarmouche ; neuf compagnies du nouveau régiment de Gueldres, & cinq de celui de Rennebourg, qui compoſoient en tout ſix mille hommes d'infanterie. Olthoff commandoit dans Steenwick, & la garniſon étoit compoſée de ſa compagnie, & de celle de Cornput ; les habitans, qui inclinoient pour l'Eſpagne, avoient d'abord refusé de recevoir cette dernière : mais les Proteſtans les y ayant fait conſentir, Cornput ne voulut point entrer dans la place que tous les habitans n'euffent juré que perſonne ne parleroit de ſe rendre, qu'il n'en eût ouvert l'avis, & qu'il ſeroit permis de tuer ſur le champ quiconque contreviendroit à ce règlement. Le ſerment ayant été prêté la veille de l'ouverture du ſiège, on introduiſit la compagnie de Cornput, qui étant avide de gloire, fait auſſitôt une ſortie par les deux portes, met le feu aux maiſons dont le voiſinage incommodoit la ville, & ramene avec elle des vivres & de la poudre. La place eſt ſituée ſur l'Aa, nom commun à tous les ruiſſeaux qui coulent des marais noirs de ce canton ; elle eſt peu ſpatieuſe, & n'a au plus que mille ſoixante pas de circuit en forme d'arc : Son foſſé eſt profond & large ; ſes murailles ont peu d'épaiſſeur ; ſes tours ſont fort hautes, mais étroites. Elle a trois portes entre le Levant & le Midi, qui ſont la porte d'Ooſter, celle d'Ominge, & celle de Gaſthuys. Au près de celle-ci on voit encore aujourd'hui les ruines d'un ancien château bâti en 1523. par George Schenck, & qui fut démoli lors que Charles Quint joignit l'Over-Iſſel aux Païs-bas. Au couchant eſt la porte de Walt, où abordent les vaiſſeaux. Du côté du Septentrion ce ſont des prairies ſéparées par une chauffée, & de ce même

(1) Dans le Comté de Zutphen.

côté , à une portée d'arquebufe de la ville , il y a un pont sur la rivière. Il n'y avoit que fix cens foldats dans la place , avec environ trois cens habitans armés , mais qui ne ſçavoient ſe ſervir de leurs armes ; point du tout de cavalerie , ni de gros canon , ni de chefs d'une aſſez grande autorité , pour que le foldat n'oſât leur refuſer l'obéiſſance. Ainſi les reglemens les plus utiles & les plus conformes à la bonne diſcipline y étoient mal obſervés , & preſque tout s'y faiſoit avec confuſion. Lorque Rennebourg eut achevé ſes lignes , & qu'il eut fortifié ſon camp d'un rempart & d'un foſſé , les aſſiégés oublièrent leur ſerment , & ſe moquant de tout ce que leur put dire Cornput , ils écrivirent le 24. d'Octobre aux Etats une lettre qui portoit en ſubſtance , que ſi on ne les ſecouroit dans huit jours , ils ſe rendroient. Les Etats leur répondirent par une lettre très-gracieuſe , & très-ſolante : mais comme ils ne ceſſoient point d'écrire , & de ſe plaindre , Cornput fit un écrit , où il monroit que la ville ne manquoit de rien , & qu'elle avoit des proviſions pour plus de fix mois : qu'ainſi c'étoit fort mal-à-propos qu'on fatiguoit les Etats par des demandes inutiles.

Cependant les compagnies d'Efcheda & de Raoul de Langhe , qui étoient à Kuynder aſſi tranquilles que ſi on avoit été en pleine paix , y furent ſurpriſes la nuit & taillées en pièces par Aert de Gemmen , Snater , & d'autres Capitaines des troupes du roi d'Eſpagne : Efcheda lui-même y fut fait priſonnier. De Langhe y perdit ſon drapeau , & eut beaucoup de peine à ſauver ſa vie par la fuite. Les ennemis mirent enſuite le feu à la porte de Gaſthuys avec un baril plein de poix fonduë , & de ſouffre : mais un foldat de la compagnie de Cornput nommé Arnoul , vint de lui-même offrir ſes ſervices en cette occaſion , & par une action aſſi digne de louange , qu'elle étoit hardie , il délivra la ville du peril où elle étoit. Pour cela il ſe fit deſcendre de deſſus les murailles , paſſa le foſſé à la nage , en tenant à ſa bouche un ſeau de cuir , puisa de l'eau à loisir , éteignit le feu , & retira le baril. Pendant qu'il y travailloit il élevoit de tems en tems ſa voix , pour inſulter aux ennemis , qu'il traitoit de ſcélerats & de brigands , en leur criant de toute ſa force , qu'il étoit Arnoul de Groeninghe , fils d'un braſſeur de bière. Enfin Rennebourg ſe rendit à ſon camp le

HENRI  
III.  
1580.

27. d'Octobre, avec ordre du Viceroi de ne point quitter qu'il n'eût pris la ville. Il la somma dès le lendemain : mais sur le refus de la garnison il fit mettre trois pièces de canon en batterie. Cornput de son côté n'oubliant rien pour se bien défendre, remontra aux habitans qu'il falloit faire de l'autre côté du fossé un chemin couvert sous la contrescarpe; que cela donneroit de l'étendue au fossé, rendroit les sorties plus sûres, & seroit très-commode pour rompre les glaces, si l'eau des fossés venoit à gélér : & que cet endroit étant plus bas que la contrescarpe, les soldats qui y seroient à couvert pourroient sans courir aucun risque prendre les ennemis en flanc, lorsqu'ils viendroient attaquer la place. Mais comme il étoit toujours contredit par un certain Coen Dirksen, homme turbulent & téméraire, dont le sentiment étoit suivi par Plaet, & par les autres Colonels; son conseil ne fut point suivi.

\* Seven-Wol-  
den en Fla-  
mand.

Pendant ce tems-là les Etats envoyèrent quatre compagnies à un endroit appelé les sept Forêts, \* pour empêcher les courses des troupes de Rennebourg. Ce Général y envoya de son côté qui étoient en meilleur ordre que celles des Etats. Dès que ces dernières parurent, Botina se retira avec sa compagnie, & un détachement de la garnison de Bolsvaert, & abandonna Fernon, qui avoit avec lui une compagnie d'infanterie, & quelques cavaliers. Fernon ayant été attaqué par les troupes de Rennebourg, se défendit vaillamment : mais il fut enfin tué sur la place, & avec lui le plus jeune de ses frères, & sa troupe fut taillée en pièce. De-là les vainqueurs allèrent à Floten, qui leur ouvrit les portes; deux compagnies qui y étoient en garnison ayant pris la fuite à l'arrivée des ennemis. Lemmer s'étant rendu de même, ils allèrent à Staveren, & rebâtirent la citadelle que les habitans avoient eu l'imprudence de raser avant que leur ville fût fortifiée. De-là ils prirent la route de Worcum, où ils bâtirent un fort, d'où ils faisoient des courses, & ravageoient le pais jusqu'aux portes de Harlinghen, de Franekère, & de Bolsvaert.

Cependant le siège de Steenwick continuoit toujours: les habitans s'étoient flatés qu'on pourroit, en inondant les plaines, forcer les ennemis à se retirer: mais le tems ayant toujours été beau, & le vent contraire, cette ressource leur

manqua. Au commencement de Novembre la garnison fit une sortie vigoureuse par la porte de Gasthluys, où les assiégeans avoient élevé un cavalier de gazon, sur lequel ils avoient fait un parapet avec des gabions & des clayes. Le corps-de-garde qui y étoit posté fut mis en désordre, & il y eut quelques soldats de pris. Mais tout étoit en confusion dans la ville; les avis que donnoit Cornput n'étoient point écoutés, & pour comble de malheur, l'eau des fossés étant gelée & la glace très-épaisse, il étoit d'une nécessité absolüe de la casser. Alors tous les avis se réunirent, mais trop tard, pour creuser sous la contrescarpe, & faire un chemin couvert. Pendant ce tems-là ils envoioient lettres sur lettres & couriers & sur couriers pour demander du secours. Les Etats enfin envoyèrent Stuper & sa compagnie à Swartsluys, & six compagnies d'Hegeman au Monastère de Saint Jean près de Vollenhove. Les assiégeans ayant attaqué ces deux corps le 17. de Novembre, les compagnies d'Hegeman se défendirent avec beaucoup de valeur; mais elles furent enfin entièrement défaites. Les capitaines Jean de Viane, Gedeon Pameren & Jean Michman furent faits prisonniers. Rennebourg qui commençoit à manquer de poudre, en ayant pris beaucoup en cette occasion, fit battre dès le lendemain la porte Gasthuys, & renversa une si grande étendue de muraille, qu'on voyoit tout à découvert les maisons de la ville, qui étoient pleines de paille & de foin. Aussi-tôt il fit tirer dessus à boulets rouges; le feu prit à l'instant à quelques-unes de ces maisons, & un vent d'Orient qui souffloit avec violence, l'étendit avec tant de rapidité, que malgré toutes les peines que les habitans & les soldats se donnoient pour l'éteindre, il y eut une douzième partie de la ville réduite en cendres. Ce mal fit pourtant un bien; car la violence du vent ayant poussé la flamme jusqu'aux dehors, la glace s'y fondit en beaucoup d'endroits, & les assiégeans qui se préparoient à donner l'assaut, furent eux-mêmes si incommodés de la fumée & de l'ardeur du feu qu'ils furent obligés d'abandonner la tranchée: ce qui donna le tems aux habitans d'éteindre le feu, & les sauva d'un assaut, auquel on se préparoit. Il y avoit trois ans que les habitans de Dantzick s'étoient servis de boulets rouges contre Etienne Bathory roi de Pologne. Et

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI**  
**III.**  
 1580. dès l'an 1522. dans le même mois de Décembre, la ville de Steenwick efluya un embrasement pareil. Les troupes de Gueldre qui l'attaquoient alors, y ayant jetté la nuit des dards enflamés selon leur coûtume, la prirent d'assaut & la faccagèrent avec une horrible cruauté. Tous ceux qui entendent la guerre sont persuadés que si Rennebourg avoit employé ce moyen pendant la nuit, c'étoit fait de la ville.

Cette tentative n'ayant pas réüffi, Rennebourg envoya des trompettes offrir aux assiégés des conditions très-avantageuses ; mais ils répondirent avec beaucoup de fermeté, & sur-tout Plaet, qui cependant changea un moment après ; car tous les Officiers étant convenus que tant qu'il y auroit des vivres, on ne parleroit point de se rendre ; il s'éleva à l'instant une sédition, dans laquelle il entra. Là-dessus toute la ville étant en rumeur, le brave Cornput s'avança dans la place publique, accompagné de Berembroeck & de Lazare d'Autriche lieutenant d'Oltholf, & ordonna à la populace de se retirer. Un Boucher résistoit en criant sans cesse : » Que » deviendrons-nous, quand il n'y aura plus rien à manger ? » Nous n'en sommes pas encore-là, dit gravement Cornput ; » mais quand nous y ferons, nous commencerons par te man- » ger, & tout ce qu'il y aura de coquins comme toi. « Cette fermeté ayant arrêté la sédition, on prit des mesures pour éteindre le feu, si les ennemis le remettoient à la ville. Pour cet effet on ordonna aux femmes & aux enfans de faire le guet jour & nuit dans les ruës & dans les maisons ; & en cas que les ennemis jettassent quelque matière enflamée, de tirer sur le champ avec des crocs de fer & d'emporter le boulet ou la bale avec des espèces de gands d'étoffe imbibés d'eau ; ce qui se pouvoit faire sans danger. Quelque tems après, la disette d'argent fit encherir les vivres dans la ville, ce qui causa un nouveau tumulte, mais que l'espérance d'un prompt secours appaisa dans le moment.

L'affaire fut très-débatuë dans le Conseil des Etats : les uns représentoient, que Steenwick n'étoit pas une place d'une assez grande importance pour risquer de tout perdre, comme il arrive souvent quand on s'opiniâtre à faire lever des sièges : les autres soutenoient au contraire, que cette ville étoit comme la clef de la Frise, de Vollenhove & de Drente, &

& que si une fois l'ennemi en étoit maître , comme il l'étoit déjà des côtes maritimes, la Frise n'auroit plus de communication avec les autres Provinces. Ce dernier avis ayant prévalu, on envoya Noritz colonel Anglois avec vingt-quatre compagnies, mais peu completes. Ce Général marcha du côté de Swartefluys, où il rencontra la compagnie d'Othon de Sanche nouvellement levée, qu'il tailla en pièces; & après avoir brûlé le bourg où elle étoit, & laissé trois compagnies à Swartefluys, il s'avança vers Meppel, y combattit une partie des troupes de Rennebourg & les défit. Il en resta grand nombre sur la place, & la glace ayant fondu sous ceux qui s'enfuyoient, la plupart furent noyés, entr'autres le capitaine Arnoul de Gemeghen, bon Officier. On leur prit deux enseignes & quantité d'armes, & l'on fit entrer dans la place un drapeau avec quarante hommes de troupes soudoyées, chargés de sacs de cuir, qui renfermoient sept cens cinquante livres de poudre.

Pendant ce tems-là Plaet fut tué dans une sortie, & ce ne fut pas une grande perte pour Steenwick; car dès qu'il y avoit quelque émotion dans la ville, on le voyoit toujours à la tête. On mit à sa place Berenbroeck, qui avoit été auparavant Lieutenant de la compagnie de Stuper. Outre le secours dont nous venons de parler, les Etats envoyèrent de l'or pour payer les troupes qui étoient à leur solde. Enfin le 31. de Décembre, Noritz ayant attaqué un quartier des assiégeans, qui étoit au-delà du marais, pendant que la garnison faisoit une sortie, l'ennemi fut mis en fuite de ce côté-là, & leur canon encloué.

Vers le même tems, le comte de Rennebourg fit une tentative sur Hattem, où il n'y avoit que quinze soldats : ce qui étoit arrivé par la trahison de Guillaume de Monfort, fils du Gouverneur de la place. Ce jeune homme ayant fait venir du fort de Bliembœck quarante hommes avec le capitaine Foucker, les introduisit la nuit dans le château de Hattem, & enferma dans une chambre les soldats de la garnison, qui étoient yvres. A l'instant il descend dans la ville, escorté par ces quarante soldats qu'il avoit fait entrer dans la place, y trouve Hegeman, qui y étoit venu loger en passant avec quelques autres du même parti; il les arrête & les

---

HENRI  
III.  
1580.

HENRI  
III.  
1580.

conduit au château. Les Protestans se voyant les plus foibles, jugèrent à propos de dissimuler ; mais les habitans de Zwoll , qui avoient à leur tête Jacob de Malines, ayant été joints par les troupes de Deventer & d'Elbourg , allèrent au secours de Hattem , mirent en batterie six pieces de canon de la ville , & commencèrent à battre le château , qui se rendit le 18. Décembre par l'entremise du capitaine Hegeman, qui y étoit prisonnier. La principale condition fut que la garnison auroit la vie sauve , mais que Louis de Monfort qui commandoit dans la ville & Guillaume son fils , qui y avoit introduit les ennemis resteroient prisonniers. Quelque tems après ils furent décapités l'un & l'autre & écartelés comme traîtres , par sentence des Etats de Gueldre. Cependant le siège de Steenwick continua jusqu'au mois de Février, sans beaucoup avancer.

Philippe  
proscrit An-  
toine roi de  
Portugal, &  
le prince d'O-  
range.

Pendant cette année , Philippe resta sur les frontières de Portugal , & ayant enfin achevé de le réduire , il proscrivit Antoine qui avoit été nommé Roi par les Grands de son parti assemblés en forme d'Etats. Il envoya en même tems ordre au prince de Parme de proscrire le prince d'Orange dans les Pais-bas. L'Acte en fut dressé à Mastricht le 15. de Mars , envoyé aux Gouverneurs & aux Bourgmestres , avec des lettres du Viceroi datées de Mons en Hainaut , & fut publié le 15. de Juin dans toutes les villes soumises à l'Espagne. Le Roi y reprochoit au prince d'Orange les bienfaits dont il avoit été comblé par Charle V. son père , & par lui : & après un détail injurieux de toutes les trahisons qu'il avoit tramées contre lui , il le déclare rebelle , ennemi de l'Etat , hérétique , hypocrite , sans conscience , un second Caïn & un Judas. Enfin on le charge de malédictions comme une peste de la Chrétienté , & comme ennemi du genre humain. Sa tête est mise à prix , ses biens donnés au pillage , & si quelqu'un le peut livrer mort ou vif , on lui promet à lui & à ses héritiers une récompense de vingt mille écus d'or. Ses partisans , ses fauteurs , ceux qui lui donnent retraite , sont également proscrits par cet acte.

Apologie du  
P. d'Orange.

Le prince d'Orange y répondit par une longue Apologie qu'il fit imprimer , & qu'il présenta le 13. de Décembre à l'assemblée de Delf. Il y rabaisse extrêmement les prétendus

bienfaits qu'il avoit reçûs de Philippe & de son père ; & après avoir exposé les services que sa famille & lui leur avoient rendus , il se justifie fort au long des trahisons qu'on lui imputoit. Comme le Roi lui reprochoit le troisième mariage qu'il avoit contracté depuis six ans avec Charlotte de Bourbon fille du duc de Monpensier , le prince d'Orange en prend occasion d'attaquer la réputation de Philippe avec une aigreur qu'on ne sçauroit approuver. Il dit : Qu'avant son mariage avec l'infante de Portugal , il avoit épousé Isabelle Oforia , dont il avoit eu des enfans , & que Ruy Gomez de Sylva avoit été l'entremetteur de cet indigne mariage : Que depuis , il avoit débauché Doña Euphrasia , sous prétexte de l'épouser , & qu'aussitôt qu'il l'avoit vû grosse , il l'avoit mariée à Antoine de Leve prince d'Ascoli : Qu'il s'étoit défait d'Isabelle de Valois sœur d'Henri III. sa légitime épouse : Que les preuves de ce crime étoient entre les mains du Roi Très-Chrétien. Et pourquoi s'étoit-il porté à une action si détestable ? Afin de contracter un mariage incestueux avec Anne d'Autriche fille de l'Impératrice sa sœur , & de souiller la sainteté du mariage , par une union digne de ce Jupiter du Paganisme , qui épousa sa sœur Junon.

HENRI  
III.  
1580.

Quelque tems après , les Etats firent lire cette Apologie dans leur assemblée publique ; & quoique les personnes modérées la trouvassent trop forte , ils y donnèrent une approbation authentique. Le 4. de Février le prince d'Orange , écrivit à tous les princes Chrétiens pour les prier de recevoir en bonne part l'écrit qu'il avoit publié pour sa défense , de ne point ajoûter foi à tout ce que ses ennemis pourroient répandre d'injurieux contre lui & contre sa famille , & de s'en rapporter sur ce qui le regardoit au témoignage des Etats , qui ayant été témoins de toutes ses démarches , voudroient bien être les garans de sa fidélité & de son innocence.

Cette année fut mémorable par un exemple de la vengeance divine sur la secte fanatique des Anabatistes. Leur premier apôtre fut , dit-on , Melchior Hofman , qui eut pour associés & pour complices Baltazar Hutmoet , Jean Hutt , Louis Hetzer , Melchior Rinck , Jean Denk & Thomas Muncer. Hofman , qui fut le boutefeu de la guerre que les païsans excitèrent en Allemagne , répandit d'abord

Affaires des  
Anabatistes.

HENRI  
III.  
1580.

à Embden les principes de sa doctrine empoisonnée. Enflé des premiers succès, il laissa Trippmacker pour continuer ce qu'il avoit commencé, & il alla à Strasbourg pour y faire des prosélites, & y répandre le poison de sa secte abominable. Après son départ d'Emden, le secret qu'il avoit confié à Trippmacker devint bientôt si public par le moyen des prédicateurs, que ce Sectaire craignant pour sa vie, s'enfuit à Amsterdam; mais il y fut bientôt découvert & conduit à la Haye, où il fut puni de mort, comme il le méritoit. Cependant Hofman insinua sa doctrine avec beaucoup d'adresse & de secret à Strasbourg & aux environs, & y fit beaucoup de disciples; mais ayant été arrêté sur quelque soupçon & mis dans un cachot, il y périt misérablement, malgré les belles espérances qu'il avoit données à ses sectateurs que dans peu il recouvreroit sa liberté par un coup extraordinaire du Ciel. Il avoit même promis avec serment qu'il paroîtroit comme le véritable Elie avec cent quarante mille apôtres, & qu'il rétabliroit la Jérusalem spirituelle & le règne de la Justice. C'est encore de cette infame secte que sortirent Leonard Joesten & sa femme Ursule, qui pleine d'un esprit de fanatisme se donnoit pour Prophétesse. Après eux Jean Mathias boulanger d'Harlem étant dégoûté de sa femme déjà avancée en âge, embrassa cette secte licentieuse, afin d'avoir la liberté d'en épouser une jeune. Celui-ci se disoit Enoch, & il fit rebatiser tous ses disciples. C'étoit le dessein d'Hofman; mais sa prison l'avoit obligé d'en différer l'exécution, à l'exemple, disoit-il, de Zorobabel & d'Aggée, qui avoient ainsi différé la réédification du Temple.

C'est de ce même Boulanger que Jean de Leyde, qui excita cette grande tragédie à Munster en Westphalie, avoit reçu sa mission. Ce fut aussi lui qui envoya Bernard Rothman en Allemagne, & enfin Gerard Boeckbinderen à Amsterdam pour y répandre le poison de ses erreurs. On compte encore parmi ses sectateurs Barthelemi Boeckbinderen frère de Gerard, Théodore Cuper, Jean Sherder, Pierre Hantsager, Thiéri Philippe, Jacques de Campen, Corneille de la Brille, Nicolas d'Alckmaer, Meinard de Delf & Obbo Philippe, qui abjura depuis, & qui découvrit avec beaucoup de franchise & d'ingenuité toutes les impostures & les excès de

ces fanatiques. Dans le tems que ce dernier étoit encore avec eux, il avoit initié aux mystères de cette secte, David George à Delf, Thiéri Philippe à Dam, & Meno Simon à Groningue. J'ai rapporté fort au long dans les livres précédens quelle fut la fin de David George. Thiéri abjura par le conseil d'Obbo. Pour Meno, il eut une mort digne de la vie infame qu'il menoit. Jean le Cordonnier, qui fut le Roi de ces fanatiques après David, fut pendu à Bruxelles. Corneille Apelman son successeur, fut condamné à mort & exécuté à Utrecht l'an 1570.

Mais il s'éleva parmi eux un homme qui se rendit plus redoutable que tous ceux dont je viens de parler; c'étoit Jean de Willelmi, secondé de Jacques son frère. Il étoit de Ruremonde ville de Gueldre, & on le prétend fils d'un Prêtre, nommé Théodore Willelmi. Ce nouvel apôtre ayant ramassé les débris du fanatisme de Munster, assûra que Dieu lui avoit révélé que la doctrine des Anabatistes étoit la plus pure, & qu'il l'avoit choisi pour la prêcher & pour l'établir par-tout: Qu'il n'y avoit de Magistrats légitimes que ceux qui en faisoient profession: Que par conséquent on ne devoit aucune obéissance aux magistrats Papistes, accoûtumés à sévir contre des gens bien plus éclairés qu'eux: Qu'on verroit dans peu le Royaume de la nouvelle Jérusalem rétabli: Que le peuple & ses conducteurs illuminés de Dieu seroient mis en possession des Etats & des biens de ceux qui avoient des sentimens erronés sur la divinité, de même que les Israélites avoient été mis en possession de ceux des Egyptiens & des Chananéens. Pour affermir son autorité, il commença comme Mahomet, par permettre la pluralité des femmes; & comme ses sectateurs & lui étoient des misérables & des gueux, il permit le vol & le brigandage, sous prétexte que tous les biens de la terre appartenoient à Jésus-Christ & à ses disciples, & que comme les loix humaines les ont fort mal partagés, la volonté de Dieu, qui l'envoyoit, étoit qu'il les distribuât entre les fidèles d'une manière plus équitable, en ôtant aux riches ce qu'ils avoient de trop pour le donner aux pauvres & aux personnes de mérite; c'est-à-dire, à ses sectateurs. La permission du vol & du brigandage fit subsister quelque tems les sujets de ce nouveau Roi: ils prétendoient

---

HENRI  
III.  
1580.

HENRI qu'ayant entre les mains l'épée de Dieu & de Gedeon, ils pouvoient en sûreté de conscience exercer la Justice divine.

III. Sur ce fondement ils pillèrent la nuit les châteaux de la Noblesse, les maisons des riches, & même ils tuoient les maîtres. Ces horribles ravages désolèrent la Gueldre, & les duchés de Cleves & de Juliers; passèrent même au-delà du Rhin, & firent pendant cinq ans de grands maux dans toutes ces Provinces; mais enfin le fondateur de ce royaume imaginaire, Willelmi, qui avoit déjà formé un corps de trois cens brigands répandus dans les campagnes voisines, fut arrêté & enfermé dans le château de Dinlaken au pais de Juliers, où il a vécu jusqu'à l'année dernière avec beaucoup de tranquillité, toujours dans l'opulence, & au milieu d'une troupe de femmes corrompues qui ne le quittoient point. Il ne se contenta pas même d'avoir autorisé la polygamie par son exemple, il fit un livre exprès pour la justifier. Tout cela se faisoit par la connivence de ses gardes, qu'il trouva moyen de corrompre à force de caresses & d'argent, dont il ne manqua point. Enfin une jeune fille de Wesel, nommée Catherine, ayant découvert toutes ces abominations, on arrêta une de ses femmes, nommée Elskén, qui étant trop vieille pour cet infame Roi, lui avoit donné à sa place sa fille Elisabeth, dans le tems même qu'il étoit prisonnier. On en prit encore une autre âgée de soixante-dix ans, nommée Anne, qui s'étoit sauvée pendant le siège de Munster. Après qu'elles eurent tout avoué, on les fit mourir avec un certain Simon fils de Pierre qui avoit été arrêté en même tems qu'elles. On sçut par leurs dépositions que les femmes sont communes entre eux, sur le principe que l'homme étant fait pour la génération, il est non-seulement permis d'avoir plusieurs femmes; mais qu'on peut encore répudier celles qui sont stériles: Qu'ils s'appellent tous frères & sœurs pour marque de l'union & de la charité qui régné dans la société: Que depuis la mort d'Apelman, c'étoit Willelmi qui étoit leur chef, quoiqu'il fût en prison: Qu'il avoit été appelé à ce rang par l'esprit de Dieu même: Que l'exercice de son pouvoir consistoit à punir les uns par des abstinences & des jeûnes, & les autres par le glaive quand le cas le méritoit: Que c'étoit la volonté de leur Roi qui décidoit, si une action étoit adultère ou non, parce

qu'il étoit permis d'ufer de quelque femme que ce fût, pourvû que le Roi y consentît : Que le vol, le brigandage & l'homicide ne leur étoient défendus qu'à l'égard de leurs frères ; mais qu'il leur étoit permis de les exercer contre les étrangers. Voilà les dogmes capitaux de cette secte exécrationnelle.

Après l'exécution de ces fanatiques, il restoit à punir les autres femmes de ce prétendu Roi. Les Juges délégués par Guillaume duc de Cleves pour l'examen de cette affaire leur firent grace de la vie ; & les ayant condamnées à faire pénitence, ils les renvoyèrent en Hollande & en Frise, d'où elles étoient venues. Enfin Willelmi ayant été amené devant les Juges, nia avec autant d'opiniâtreté que d'impudence tous les crimes dont on le chargeoit. Mais ayant été convaincu par les dépositions de ses complices, il fut condamné à être brûlé viv. Dans le moment même de son supplice, loin de se rétracter, ou de donner aucune marque de repentir, ou de douleur ; le feu ne fut pas plutôt allumé, qu'il s'y précipita.

Il parut encore d'autres fanatiques aussi scelerats & aussi insensés que ceux-là. Ils se disoient issus de la famille de l'Amour, ou de la maison de la Charité, & ils en prénoient le nom. Ils persuadoient à leurs disciples qu'il n'y avoit d'élus & de sauvés que ceux qui étoient associés à leur famille : Que tout le reste des hommes étoit réprouvé & déjà damné par avance : Que quand on les citoit devant un Magistrat ou tout autre homme, qui n'étoit pas de leur prétendue famille de l'Amour, il leur étoit permis de nier avec serment tout ce qu'on vouloit leur faire avoier.

De la Hollande, féconde en monstres semblables, cette peste s'étoit répandue dans le Brabant, & avoit infecté des personnes considérables d'Anvers, dont je dois taire les noms pour l'intérêt du public. De là elle étoit passée en Angleterre par le moyen des traductions qu'on avoit faites en Anglois de quelques livres Allemands où cette doctrine étoit contenue sous ces titres ou autres approchans : *Evangile du Royaume ; Sentences, ou maximes instructives ; Prophétie de l'Esprit d'amour ; Publication de la paix sur la terre*, & toujours sans nom d'Auteur ; mais avec ces deux lettres H. N. qui firent connoître que c'étoit l'ouvrage de Henri Nicolai

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI III.**  
1580. né à Leyde , qui disoit par un blasphème horrible , qu'il participoit à la Divinité , & que Dieu participoit à son humanité. Ces livres furent brûlés par ordre des Etats , & le Magistrat séculier eut ordre de prêter main forte au Juge ecclésiastique.

Mort du cardinal de Liège.

Le vingt-huit de Decembre , Gerard de Groesbeck évêque de Liège , qui avoit été fait Cardinal depuis peu , mourut d'une ancienne blessure qu'il avoit reçûe à la chasse d'un coup d'arquebuse tiré imprudemment. Le duc d'Arschot l'étant venu voir , fut traité magnifiquement par le Prélat. Mais l'excès de la table fit rouvrir sa plaie & lui causa la mort. D'autres prétendent qu'il mourut de chagrin de ce qu'il n'avoit pû fournir au roi Philippe , dont il étoit zélé partisan , les sommes qu'il lui avoit promises pour les frais de la guerre de Flandre , parce que les Liégeois ses sujets , qui n'étoient pas si Espagnols que leur Evêque , lui avoient refusé durement les contributions qu'il avoit demandées pour satisfaire à ses promesses.

Après la mort de ce Prélat , il y eut de grandes contestations pour lui nommer un successeur. Le prince d'Orange & les Etats , cherchant l'occasion de marquer leur reconnoissance à l'Archiduc Mathias , qui s'étoit fait beaucoup d'ennemis en se chargeant du Gouvernement général des Provinces-Unies , sollicitoient vivement en sa faveur le Chapitre de Liège , à qui le droit d'élire l'Evêque appartient. Comme ce Prince étoit sur le point de quitter les Pais-bas , c'étoit lui ouvrir une porte honorable pour en sortir. Mais le credit de Philippe qui le haïssoit , & de l'Empereur même , qui en cette occasion se déclara contre son frère , fit tomber l'élection sur Ernest de Baviere évêque de Frisingue , frère de Guillaume duc de Baviere. Il se rendit à Liège le vingt-quatre Janvier de l'année suivante , & sept jours après il fut sacré avec une pompe magnifique , & avec de grands applaudissemens des peuples.

Ernest de Baviere nommé évêque de Liège.

Mort du cardinal Moron.

Le premier de Decembre , environ un mois avant la mort du cardinal de Liège , Jean Moron évêque d'Ostie & Doyen du Sacré Collège , étoit mort à Rome dans un âge avancé ; car il avoit plus de 71 ans. Il étoit fils de ce fameux Jérôme Moron dont il est tant parlé dans l'histoire des régnes précédens ,

précédens, & qui eut tant de part à la Ligue qui se forma entre François Sforce duc de Milan, & Clement VII. contre l'Empereur Charle V. Le fils ne fut pas moins illustre que le père, par les négociations importantes dont il fut chargé durant tout le cours de sa vie, & dont il s'acquitta avec autant d'intégrité que de prudence. Ce fut lui qui trouva le moyen d'appaîser les troubles de Genes; & depuis deux ans, Gregoire XIII. avoit résolu de l'envoyer Legat en Flandre, pour travailler à la pacification des Pais-bas: ce qui auroit été exécuté si le roi d'Espagne l'eût permis. Il avoit été suspect à Paul IV. sur la Religion, & ce Pape l'avoit exclus du Sacré Collége; mais Pie IV. qui étoit Milanois comme lui, ayant cassé ou laissé sans exécution presque tous les réglemens faits par son prédécesseur, Moron fut rétabli dans toutes ses Dignités, & ce fut lui qui en qualité de Legat de ce Pape assista au Concile de Trente assemblé depuis tant d'années, & qui eut la gloire de le terminer heureusement.

Après avoir parlé de la mort du cardinal de Liège & du cardinal Moron, venons à celle de quelques Sçavans. Je commencerai par Jerôme Wolff né à Oettingen au pais des Grisons, qui possédoit parfaitement la Langue Greque. Après avoir visité dans sa jeunesse les Universités de France & d'Italie, il se retira à Aufbourg comme dans un port assuré où il pourroit cultiver les Lettres. Il faut avouer que son travail & ses écrits y ont répandu beaucoup de lumière. Il tira de grands secours des Fuggers, & c'est à leur libéralité qu'on est redevable des éditions de Zonaras, de Nicetas, & de Gregoras, qui tiennent le premier rang entre les Ecrivains de l'histoire de Constantinople. La traduction Latine dont il a enrichi ces éditions, est très-fidèle. Il fut pourvû d'une chaire de Professeur en Grec dans le collège de sainte Anne, & il eut toujours à ses leçons un grand concours d'auditeurs. Attaqué de la gravelle, maladie assez ordinaire aux gens de lettres, il mourut le 9. d'Octobre à l'âge de soixante-quatre ans: mort un peu prématurée pour lui, mais qui le fut bien plus pour le public, à qui ses veilles étoient si utiles. Les six enfans de Jean-Baptiste Huinzell lui firent élever un tombeau magnifique dans l'église des Dominicains.

HENRI  
III.  
1580.

Mort des Sçavans.

La mort de Wolff fut suivie de celle d'Emmanuel Tremellius

**HENRI III.**  
1580.

de Ferrare , fils d'un Juif , & très-sçavant dans la langue Hébraïque. Il passa d'abord à Lucques avec Pierre Martir de Vermiglio , & quelques autres Sçavans qui étoient Protestans d'inclination. Il quitta depuis l'Italie , & passa en Allemagne avec Vermiglio & quelques autres , comme nous l'avons marqué dans le tems , & il s'établit d'abord à Strasbourg , d'où il passa en Angleterre sous le règne d'Edouard VI. Après la mort de ce Prince il revint en Allemagne , & il enseigna quelque tems dans l'école de Hornbach, sous la protection de Volfang duc des Deux-Ponts , qui mourut en France. On le tira de là pour lui donner la chaire Hébraïque d'Heidelberg. C'est dans cette ville qu'il mit en Latin la version Syriaque du Nouveau Testament. Après quoi il entreprit une nouvelle traduction de l'Ancien Testament sur l'original Hebreu , & il s'associa pour ce grand travail François du Jon de Bourges. Après la mort de Tremellius , du Jon revit l'édition , & il se donna plus de liberté qu'il ne convenoit dans l'ouvrage d'un autre. Il y fit quantité d'additions qui , au jugement des critiques , ont beaucoup grossi le livre sans le rendre meilleur. Tremellius ayant depuis quitté Heidelberg , vint à Mets où il s'étoit marié un peu après qu'il eut quitté l'Italie. De Mets il passa à Sedan pour professer l'Hebreu dans la nouvelle Académie du duc de Bouillon , & il y mourut.

Le troisiéme de Novembre , Jérôme Surita Espagnol très-sçavant , & d'un esprit très-orné , mourut à Sarragosse sa patrie , âgé de soixante & sept ans. Il a fait honneur à son païs & a enrichi les lettres de deux ouvrages. Le plus considérable est l'histoire d'Arragon où il a travaillé longtems ; le second est l'Itineraire d'Antonin , sur lequel il a fait quelques notes , qui sont plutôt des variantes qu'un Commentaire. André Schott a donné cet ouvrage au public après la mort de Surita. Il y a une chose qu'on trouve à redire , ou plutôt à déplorer dans cet auteur , c'est qu'il ait été secrétaire de l'Inquisition. On est fâché de voir qu'un des plus sçavans hommes d'Espagne , & qui étoit né avec des qualités capables de lui attirer l'estime & l'approbation de tout le monde , se soit chargé d'un emploi si redoutable aux gens de lettres , & on ne sçauroit dire s'il le prit par son propre choix pour se

mettre à couvert de ce Tribunal, ou si les préjugés de la nation lui ont fait regarder cette place comme un moyen propre à s'attirer de la considération.

Alvaro de Gomez né à Santa-Olala à six milles de Toléde, mourut le 10. Septembre, six semaines avant Surita, étant dans sa soixante & sixième année. Tous ceux qui aiment les lettres lui sont redevables de la vie du cardinal Ximenez, écrite avec autant d'élégance que de sagesse. On sçait ce que l'Espagne, ou pour mieux dire, toute la Chrétienté, doit à ce grand Cardinal, pour cette magnifique édition de la Bible, qu'il fit faire à ses dépens, dans un siècle d'ignorance & de ténèbres.

Lorsque j'ai parlé des affaires de Portugal, j'ai presque oublié Jérôme Osorio : mais voici proprement le lieu d'en parler. Il passa le tems de sa jeunesse à faire ses études en Italie, après quoi il revint en Portugal avec Antoine Augustin, & un Jurisconsulte Comtois nommé Jean Mettel de Mettellaer : depuis il fut fait évêque de Silves dans le royaume des Algarves. Ce Prélat a instruit & édifié non seulement sa nation, mais toute la Chrétienté, par un grand nombre de livres sur différentes matières, écrits d'un stile élégant & fleuri, qu'il a mis au jour durant sa vie ( 1 ) ; & par la sainteté de la vie qu'il a toujours menée. Enfin après avoir rempli tous les devoirs de l'Episcopat avec une fidélité qui ne s'est point démentie, il mourut en paix en cette année 1580. Mort d'autant plus heureuse qu'étant arrivée dans l'année qui vit entrer les Castillans en Portugal, elle épargna à Osorio la douleur de survivre à la liberté de sa patrie.

Cette même année au mois d'Avril, Ferdinand d'Autriche fils de l'empereur Ferdinand, épousa sa nièce Anne-Catherine fille de Guillaume duc de Mantouë, & d'Eleonore d'Autriche sa sœur, à l'exemple de Philippe II. chef de la Maison d'Autriche, qui avoit épousé avec la dispense du Pape, Anne fille de l'empereur Maximilien II. son cousin germain, & de Marie d'Autriche sa sœur. Le jeune Ferdinand avoit épousé longtems auparavant à l'insçû de son père Philippine de Velfer née à Aufbourg de famille de Sénateurs;

HENRI  
III.

1580.

Ferdinand  
d'Autriche  
épouse Anne  
Catherine de  
Gonzague sa  
nièce.

( 1 ) Ils ont été réimprimés à Rome après sa mort par les soins de Jérôme Osorio son neveu.

**HENRI** III. 1580. fille de vingt-ans, d'un esprit excellent, & parfaitement belle. Tant qu'elle vécut Ferdinand la regarda comme sa femme légitime, & en eut des enfans : mais comme par les loix de l'Empire, & suivant la coûtume d'Allemagne, où le Commandement de Dieu sur l'honnêteté du mariage est observé plus religieusement qu'en aucun endroit du monde, un mariage contracté sans le consentement des pères & mères, ou de ceux qui en tiennent lieu, n'est pas regardé comme légitime ; non seulement les Etats des grandes provinces que possédoit Ferdinand, ne reconnurent point Philippine comme légitime épouse de Ferdinand ; mais ils déclarèrent les enfans qu'il avoit eus d'elle, incapables de lui succéder dans ses Etats. C'est pourquoi lorsque l'empereur Maximilien II. frère aîné de Ferdinand mourut, & qu'il s'agit de partager sa succession entre ses enfans qui étoient en grand nombre, les Etats ordonnèrent qu'on y comprendroit les biens de Ferdinand, & dès-lors ils furent destinés aux enfans de son frère, sur ce qu'il déclara qu'en conscience il ne pouvoit pas épouser une autre femme que Philippine. Comme son mariage avec elle avoit été déclaré contraire aux loix, il s'ensuivoit que les enfans qui en étoient nés, étoient incapables de lui succéder. Ainsi ce Prince eut le déplaisir de voir ses neveux partager ses biens de son vivant ; & à peine put-il obtenir des Etats qu'on détachât des grands domaines qu'il possédoit, un petit château pour le donner à Charle son fils aîné avec le titre de Marquisat. (1) Il n'eut pas tant de peine à obtenir de Gregoire XIII. un chapeau de Cardinal pour André son second fils qu'il avoit eu de Philippine, quoique cet honneur ne s'accorde d'ordinaire qu'à des personnes nées en légitime mariage ; mais celui de Ferdinand qui n'étoit regardé en Allemagne que comme un concubinage, passoit à Rome pour légitime, parce qu'il avoit été célébré suivant les formes de l'Eglise.

Ferdinand vivement piqué du procédé de ses neveux, tint son chagrin caché tant que Philippine vécut ; mais dès qu'elle fut morte, il ne tarda guère à le faire éclater ; & quoiqu'il fût alors sur le déclin de l'âge, il songea à se remarier, dans l'idée que s'il n'en tiroit pas tout l'avantage qu'il

(1) C'est le Marquisat de Burgaw.

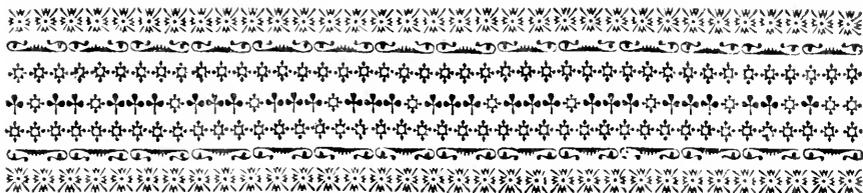
en pouvoit espérer , qui étoit d'arracher à ses neveux cette succession après laquelle ils soupiroient , il leur ôteroit au moins cette espèce de certitude qui les avoit flatés jusqu'alors. Ce mariage ne changea rien à ce qui avoit été réglé , & n'ayant point laissé d'enfans mâles de sa nièce , qu'il avoit épousée en secondes nêces , sa mauvaise volonté aboutit tout au plus à troubler pour un tems les mesures que sa famille avoit prises pour le partage des biens de la maison d'Autriche ; mais il ne put leur arracher , comme il le desiroit , ce qu'ils attendoient de sa succession.

---

HENRI  
III.  
1580.

*Fin du Livre soixante & onzième.*





# HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE  
DE THOU.

## LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

HENRI  
III.  
1580.

Affaires de  
France.

\* Voyez page  
88.

ON avoit crû en France que la conférence de Nerac avoit entièrement calmé les esprits des Protestans. Mais comme on ne se pressoit pas d'exécuter ce qui y avoit été réglé, ou qu'on cherchoit même à l'éluder, du moins à ce qu'ils croyoient; il fut résolu, contre l'avis des plus sages, & à l'instigation de ceux qui préféroient le trouble à la paix, qu'on se disposeroit à la guerre, afin que si l'on étoit contraint de la faire, on ne fût pas accablé avant que d'y être préparé. Cette résolution prise, on envoya les moitiés des écus d'or \* dont j'ai parlé sur l'année dernière, à François de Coligny Châtillon, & à Antoine du Pleix sieur de Gremian, qui étoient en Languedoc; enfin à François de Bonne Lefdiguieres, qui étoit en Dauphiné. Celui qui se chargea de les porter, fut Aramont bâtard de Gabriel d'Aramont, qui a été envoyé plusieurs fois en ambassade à Constantinople.

Mais le Languedoc refusa d'entrer dans ce projet, soit

parce qu'il se voyoit éloigné du danger qui menaçoit la Guienne, & l'obligeoit à courir promptement aux armes; soit parce que n'ayant fait aucuns préparatifs pour la guerre, il vouloit tâcher de se maintenir dans le repos dont il jouïssoit. Du côté du Dauphiné, Lefdiguieres dispoit tout pour le tems dont on étoit convenu, c'est-à-dire pour le mois d'Avril.

---

HENRI  
III.

1580.

Guerre en  
Guienne.

Cependant le roi de Navarre délibéroit par où il commenceroit la guerre. On avoit donné en dot à Marguerite de Valois femme de ce Prince, les Sénéchaussées du Quercy & de l'Agenois, quoique selon nos loix les filles de Rois ne se dotent qu'en argent & jamais en fonds de terre. On avoit plus fait; car afin qu'elle possédât ces biens d'une manière plus honorable, le Roi son frère lui avoit abandonné par ses lettres particulières tous les droits regaliens qui sont inséparables de la Couronne; jusqu'au pouvoir de nommer aux Evêchés & aux Abbaïes; & cela pour acheter la paix à quelque prix que ce fût, même aux dépens de l'autorité Royale. On donna outre cela à cette Princesse un Chancelier particulier, qui fut Gui du Faur sieur de Pibrac, président au Parlement de Paris, dont j'ai déjà parlé tant de fois, & toujours avec les éloges qu'il mérite.

Les peuples du Quercy furent très-fâchés de ce démembrement. Comme ils étoient ennemis jurés des Protestans, & qu'ils en avoient donné de bonnes preuves dans les précédentes guerres; au lieu de s'attacher au roi de Navarre, ils n'en furent que plus indisposés contre lui. D'ailleurs il y avoit dans Cahors grand nombre de gens, qui ayant eu part au massacre qui s'étoit fait quelques années auparavant dans cette ville, craignoient qu'on n'en tirât vengeance. Celui qui commandoit dans la place étoit le sieur de Vezins dont j'ai parlé ci-devant, homme de main & qui avoit toujours auprès de lui environ quinze cens habitans aguerris & bien armés. Comme la reine de Navarre avoit fort envie d'entrer dans Cahors, qui étoit une des villes de sa dot, le roi son mari sçut si bien tourner les esprits, qu'on résolut de commencer la guerre par le siège de cette place, d'autant plus que la Princesse, en se vengeant des habitans, vengeoit en même tems l'injure qu'ils avoient faite au Roi son frère. D'ailleurs la prise d'une place si importante rendoit le roi de

Navarre fort puissant dans la Guienne.

HENRI

III.

1580.

Cahors sur-  
pris par le roi  
de Navarre.

Cette Capitale du Quercy, qui selon quelques auteurs, s'appelloit anciennement *Dirona*, est située sur le Loth qui prend sa source dans le Gevaudan, passe par le Rouergue, & descend dans le Quercy, où il baigne les murs de Cahors de trois côtés; ainsi il n'y a que le quatrième où est la porte de la Barre, qui soit abordable du côté de la terre. Il y a trois ponts dans cette ville, le vieux, celui de Chelandre, & le pont neuf, qui est fermé par deux portes l'une sur l'autre sans pont-levis; mais l'intervalle entre ces deux portes est fortifié de deux bastions dont les côtés se défendent l'un l'autre. Ce fut par cet endroit qu'on commença l'attaque avec des machines d'une nouvelle invention. C'étoit des vases qui pouvoient contenir quinze à vingt livres de poudre: on faisoit entrer l'embouchure de ces vases dans de grosses barres de fer croisées en fautoir: cette machine étant appliquée à une porte ou à quelque clôture que ce soit, on y met le feu avec une mèche allumée, à l'instant la machine saute avec un fracas épouvantable, brise & renverse tout ce qui est aux environs, & fait voler de toutes parts de gros morceaux de pierre & de bois, qui souvent mettent en pièces les canonniers mêmes, quelque précaution qu'ils prennent: le bruit que fait cette machine en crevant, lui a fait donner le nom de petard.

Voici quelle étoit la disposition de l'armée des Protestans. Après l'artillerie, qui fait l'avant-garde dans ces sortes d'expéditions, marchoit Jean de Gontauld sieur de Biron, baron de Salignac, avec sa troupe; il étoit suivi de Charle le Clerc de Saint-Martin, capitaine des gardes du roi de Navarre; Antoine de Roquelaure à la tête de la Noblesse faisoit l'arrière-garde: derrière lui à quelque distance marchoit le sieur de Terride vicomte de Gourdon avec douze cens arquebusiers. La première porte qui étoit à la tête du pont ayant été brisée, le baron de Salignac passe avec ses gens & met en désordre le corps-de-garde des deux bastions dont j'ai parlé ci-dessus. Il s'avance ensuite à la seconde porte qui tenoit aux murs de la ville, y met le petard & la fait sauter comme la première avec un bruit épouvantable, qui étant encore augmenté par celui que faisoit le tonnerre, répandit l'effroi

l'effroi dans toute la ville ; les habitans étonnés courent aux armes ; Vezins n'ayant pas eu le tems de prendre les fiennes se joint à eux , & gagne le marché ; Salignac y marche à l'instant , le combat fut furieux : Vezins qui n'avoit point d'armes défensives , combattant toujours à la tête , & courant par-tout où le besoin l'appelloit , reçut un coup d'arquebusé au travers du corps , dont il fut renversé. Sa chute fit lâcher pied aux habitans , & on croit qu'ils étoient perdus sans ressource , si par malheur pour le roi de Navarre les assiégés n'avoient vû dans le même tems Salignac , & Roquelaure mis hors de combat par des blessures considérables , & Saint Martin qui avoit bravement combattu , tué sur la place ; cet accident ranima la bourgeoisie , & abbattit tellement le courage des Navarrois , que malgré l'arrivée de Gourdon avec de nouvelles troupes , ils sembloient avoir perdu toute leur vigueur ; & l'on ne doute pas qu'ils n'eussent été repoussés dans le second choc , si Pierre de Chouppes ancien Officier , homme de tête & de main , ne fût venu fort à propos les ranimer avec quelques troupes qu'il amenoit du Vicomté de Turenne. Comme il entroit dans la ville par le Pont neuf avec deux cens hommes d'élite , il rencontra six cens arquebusiers qui se retranchoient dans les ruës avec des tonneaux : il les chargea , les mit en déroute & les poursuivit jusqu'à la maison de ville , dont il se rendit maître aussi bien que de trois pièces de canon , d'une coulevrine , & de l'artillerie. Il laissa du monde pour la garder , & ayant appris que les bourgeois se rassembloient auprès du Collège , & qu'ils étoient encore maîtres de deux portes , il y courut aussi-tôt , fit faire un retranchement à quarante pas de distance , & s'empara des maisons voisines ; mais ce ne fut pas sans combat , car les assiégés faisoient à tout moment des sorties sur ses troupes : le roi de Navarre étoit lui-même au milieu du feu , & donnoit l'exemple à ses soldats , les Officiers généraux étant presque tous , ou tués , ou blessés dangereusement. On fit de part & d'autre un feu terrible depuis neuf heures du matin jusqu'au soir ; & à l'entrée de la nuit on mit le feu à la porte du Collège , & il y eut encore là un combat sanglant.

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI**  
**III.**  
 1580.

Le lendemain le Roi ayant appris dès le point du jour qu'il venoit un renfort considérable à la ville, & qu'il devoit entrer par la porte de la Barre, tint un conseil, où il fut résolu que de Chouppes & le brave Pidoux, qu'on appelloit le Capitaine Nesde, iroient audevant du secours & le combattoient à quelque prix que ce fût, pendant que le Roi continueroit le siège. Ils partent sur le champ avec cent arquebusiers & vingt Gentilshommes d'élite, & vont droit au pont de Chelandre, où ils trouvent les ennemis, les chargent à l'instant, & les mettent en déroute après leur avoir tué trente hommes : après cette victoire ils vont rejoindre le roi de Navarre, & ayant aussitôt escaladé le Collège par son ordre ils s'en rendent maîtres; ceux qui le défendoient étant rentrés dans la ville, se retranchent avec des tonneaux en quatorze endroits différens. Les assiégés & les assiégeans étoient également fatigués : mais le Roi s'opiniâtrant dans son dessein, & de Chouppes ayant forcé six de ces barricades, à la fin les habitans succombèrent, la ville fut prise & pillée avec beaucoup de cruauté. Le souvenir du carnage qui s'y étoit fait il y avoit environ huit ans (1), & la douleur qu'on avoit de voir devant ses yeux tant de braves Officiers ou tués ou blessés très-dangereusement, irrita tellement les vainqueurs, qu'on n'épargna pas même les Eglises, & sur-tout le couvent des Chartreux dont une partie fut pillée, & l'autre brûlée. Cette action se passa le 5. de Mai. La nouvelle en ayant été portée à la Cour; & le mal ayant été exagéré, comme c'est l'ordinaire pour tout ce qui vient de loin, le Roi & la Reine en furent fort irrités, d'autant plus que sur les avis qu'on avoit reçus de divers endroits de la Guienne, que le roi de Navarre se dispoisoit à la guerre, Henri III. avoit écrit fortement à sa sœur de faire en sorte de l'en détourner; autrement qu'elle pouvoit compter qu'il feroit sentir à l'un & à l'autre tout le poids de son indignation : mais cette Princesse pour amuser son frère lui écrivit qu'il ne devoit avoir aucune inquiétude sur les desseins de son mari, & elle

(1) Il y a dans le latin *XX. annos* : S. Barthelemy qu'il est question, & l'on mais c'est une faute de chiffre, il faut sçait qu'il arriva en 1572.  
*VIII. annos*, car c'est du massacre de la

écrivit en même tems à Pibrac son Chancelier de ne rien oublier pour ôter de l'esprit du Roi les chagrins que la crainte de la guerre pourroit lui donner, & pour cela de le voir dès qu'il se répandroit quelque bruit là-dessus, & d'assurer hardiment à S. M. qu'il ne devoit y ajouter aucune foi: qu'elle étoit bien aise qu'il rendît ce service au Roi, qui lui en sçauroit gré. Pibrac s'en acquitta avec tout le zèle possible, & il assûra avec tant de fermeté qu'il n'y avoit que des broüillons ou des gens peu sensés qui pussent faire courir tous ces bruits, qu'après que la vérité fut manifestée, il y eut bien des gens qui crurent qu'il avoit eu part à la tromperie: mais on peut dire qu'ils ne connoissoient guères ni l'intégrité & la candeur de Pibrac, ni l'esprit fourbe & emporté de Marguerite de Valois.

Le Roi ne pouvant se venger sur sa sœur, & sur le roi de Navarre qui étoient bien loin de lui, déchargea toute sa colére sur le malheureux Pibrac, qu'il envoya chercher, & à qui il fit en présence de toute la Cour une réprimande très-dure; & la réputation, & la vie même de cet homme admirable auroient été dans un grand danger, si le Roi naturellement porté à la clémence n'eût eu plus d'égard à la probité de Pibrac qu'il connoissoit depuis long-tems, qu'au ressentiment qu'il avoit de ce qui venoit d'arriver, quelque vif & quelque juste qu'il fût.

Dans le même tems les Protestans prirent Montaignu en Poitou, & d'autres châteaux en Saintonge, & sur la fin de l'année précédente Mathieu de Merle avoit surpris Mende capitale du Gevaudan la nuit même de Noël: le son d'une cloche de la Cathédrale, qui étoit d'une grosseur énorme, étoit renvoyé avec tant d'éclat par les échos des montagnes voisines, qu'on n'entendit point le bruit des troupes qui entroient dans la ville. De Merle étant parti de Marvejol avec un détachement de soldats choisis, vint planter les échelles à l'heure que lui avoient marquée ceux qui étoient d'intelligence avec lui. Les dix-sept premiers qui entrèrent dans la ville se saisirent aussi-tôt de la grande place, & leurs compagnons arrivant à la file, avant que les habitans, qui étoient dans les Eglises, pussent se rassembler, formèrent une troupe: le Gouverneur de la ville

HENRI  
III.  
1580.

Mende sur-  
prise par les  
Protestans.

HENRI III. 1580. qui étoit accouru le premier , ayant été tué d'abord , de Merle demeura maître de la place. Il y eut pourtant quelques soldats qui se retirèrent dans une tour ; mais ne voyant aucun secours à espérer ils se rendirent : la ville fut sacquée , & les Eglises furent ruinées de la manière du monde la plus barbare.

Quelques mois après , la plus grande partie de la noblesse du Gevaudan , du Velay , de l'Auvergne , du Vivarez , & des autres Provinces voisines , fatiguée par les courses continuelles des ennemis , s'assembla sous les ordres du sieur de la Tour saint Vidal , & du baron d'Apcher , pour tâcher de reprendre Mende. Ils vinrent d'abord à Chanac , qui n'est qu'à deux lieues de cette ville ; ils envoyèrent de-là un Trompette sommer la place avec de grandes menaces , si on ne la rendoit sur le champ. De Merle après avoir bien fait boire le Trompette le renvoye , & leur fait dire qu'il ne craint pas beaucoup leurs menaces , & qu'il a fort envie de voir comment ils s'y prendront pour les effectuer : qu'au reste ils pouvoient compter que s'ils ne venoient pas à lui , il iroit bientôt à eux. Comme ils avoient beaucoup plus de troupes que lui , ils rirent de cette bravade , & trouvèrent que ses menaces étoient aussi dignes de mépris , que sa réponse étoit arrogante.

Cependant comme ils ne parurent point devant la place au jour marqué , de Merle pour leur tenir parole sortit de Mende bien avant dans la nuit avec cent gendarmes & deux cens arquebusiers à cheval , & étant arrivé à Chanac , il fit mettre pied à terre à ses arquebusiers & à quelques-uns de ses gendarmes , mit le petard à la porte du faubourg de Marvejol , & l'ayant jettée par terre & fait main-basse sur le corps-de-garde , & sur un gros qui étoit posté dans la grande rue , il entre avec impétuosité dans la ville : mais voyant que ses soldats couroient çà & là au riche butin qu'ils avoient devant les yeux , & qu'ils n'écoutoient point l'avis qu'il leur donnoit de suspendre le pillage , & d'aller prendre les gens qui étoient couchés dans leur lit , après quoi ils pourroient piller tant qu'ils voudroient avec moins de péril & plus d'avantage ; & craignant qu'à la fin le retardement ne fût funeste , il fit sonner la retraite , &

s'en retourna à Mende chargé de riches dépouilles, & emmenant environ deux cens chevaux de bataille qu'il avoit pris, & rentra ainsi victorieux, & triomphant dans la ville.

Comme ce Capitaine & ses soldats enflés de quelques succès heureux pouvoient la licence au de-là des bornes, François de Coligny Chatillon, jeune homme plein de courage, à qui le roi de Navarre avoit donné le gouvernement du Languedoc, & qui étoit dès-lors comme son père rigide observateur de la discipline militaire, avertit plus d'une fois de Merle de mettre fin à ces pilleries, qui excitoient l'indignation de toute la Noblesse des environs: mais voyant que ses prières & ses menaces ne servoient de rien, il lui envoya ordre de le venir joindre avec la meilleure partie de sa garnison, sous prétexte d'assiéger le château de Valsiege qui n'est pas éloigné de Mende. De Merle s'y rendit, & la ville de Mende se trouvant par ce moyen dégarnie de troupes, Coligny s'en rendit maître, & y mit une autre garnison.

De Merle en fut outré: cet homme féroce & hardi prit pour un outrage ce qu'il devoit regarder comme une correction, il dissimula néanmoins son ressentiment, & dans cet intervalle s'étant emparé du Château-du-Bois qui étoit aux environs, il le fortifia pour servir de retraite à ses soldats accoutumés au pillage. Quelque tems après, Chatillon s'étant éloigné avec ses troupes, de Merle feignant de revenir d'une expédition militaire s'approcha de Mende, & gagna quelques soldats de la garnison, qui s'accommodoient mieux de la licence que de la discipline. Ces séditieux s'étant mis à crier: *Vive le Capitaine de Merle*, & l'ayant introduit dans la ville, il s'en empara une seconde fois, & malgré tous les édits du Roi, qui lui ordonnoient de la rendre, il ne le fit qu'après avoir forcé les habitans, qu'il en avoit chassés, de la racheter à des conditions très-dures.

Ce fut vers ce tems-là que le prince de Condé résolut de revenir en France: il étoit passé de la Fere au Païs-bas, puis en Angleterre, & de-là en Allemagne pour solliciter du secours; mais il n'obtint rien alors. Ce Prince qui

---

HENRI  
III.

1580.

Condé passe en Allemagne, & revient en Languedoc.

**HENRI III.**  
1580. avoit un grand courage fut presque toujours traversé par la fortune dans tous les projets qu'il fit. Comme il passoit par la Suisse, & par le territoire de Geneve fort mal habillé & avec peu de suite pour aller joindre Lesdiguières, il fut arrêté sur la frontière de Savoye : mais comme on ne le reconnut point, il ne fut que dépoüillé, & il arriva sain & sauf chez Lesdiguières qui lui fournit de l'argent, des chevaux, & un équipage convenable à son rang. De-là ce Prince descendit en Languedoc, où Chatillon, & les autres chefs des Protestans lui ayant déferé le gouvernement général de cette Province, il l'accepta, & dès-lors il songea à effacer par quelque entreprise importante le souvenir de ses malheurs passés. Là-dessus ayant tenu un conseil à Nîmes, il chargea Gondin Colonel d'un régiment de huit compagnies d'aller à Mende, pour y délibérer avec Porquieres, & le capitaine de Merle sur ce que l'on pourroit faire.

Exploits des  
Protestans en  
Languedoc.

Les troupes du Roi tenoient quantité de postes à l'extrémité des Cévennes : ainsi il étoit dangereux de passer les montagnes, pour aller du Languedoc à Mende. Gondin ayant rencontré Porquieres & de Merle auprès de Molines, leur avis fut qu'il marchât du côté d'Espagniac, qui n'en est pas bien éloigné ; pendant que Porquieres & de Merle se sépareroient pour lui aller chercher de l'artillerie & de la poudre. De Merle avoit fait fondre deux gros canons, & un petit, de la cloche de Mende dont nous avons parlé. Il trouva moyen au grand étonnement de tout le monde de faire passer ces trois pièces par des chemins impraticables ; pour cela il fit attacher derrière ces canons vingt paires de bœufs, pour empêcher que le poids ne les fît tomber dans des précipices, & les conduisit ainsi devant Espagniac, où il les mit en batterie le soir même auprès du fauxbourg de Florac : le lendemain de grand matin il fit foudroyer les murailles, & le même jour il se logea dans une tour qui flanquoit un angle de la ville, & qui avoit été ruinée par le canon, résolu de recommencer dès le lendemain, & de donner l'assaut, dès qu'il y auroit une brèche assez grande.

La garnison effrayée de la vivacité avec laquelle on attaquoit la place, força Lambrade qui en étoit Gouverneur à en sortir avec eux avant le jour & à s'enfuir. Ils passèrent

le Tarn à minuit, gagnèrent les hauteurs qui sont vis-à-vis, pour se retirer du côté de Quésac ; mais il y en eut grand nombre qui furent tués sur le chemin, entre autres le sieur de Montoulons, & beaucoup qui furent faits prisonniers ; le reste jetta ses armes & se sauva.

---

HENRI  
III.  
1580.

Espagniac pris, on marcha le lendemain à Quésac, & après deux cens coups de canon tirés, les assiégés se sauvèrent en foule la nuit par une ouverture qu'ils firent à la citadelle, & ayant passé la rivière, ils se réfugièrent à saint Jeremie en Rouergue. De Merle ayant mis garnison dans les deux places, va quatre jours après mettre le siège devant Bedotie château fortifié de bonnes murailles ; on tira plus de deux cens coups de canon, sans que la garnison parlât de se rendre, parce qu'elle espiroit que la saison qui étoit très-avancée, obligerait les ennemis à se retirer : en effet le froid étoit très-rude, & les neiges déjà fort hautes : cependant il fut résolu entre les chefs des Protestans que Gondin demeureroit au siège, & que Porqueres & de Merle iroient chercher des vivres, des boulets, & de la poudre.

Dans cet intervalle, les assiégés appellèrent à leur secours S. Vidal, qui leur amena un renfort de quinze cens hommes d'infanterie & de deux cens chevaux : mais Gondin se tenant à couvert dans ses retranchemens & dans les ruines du faubourg pendant que les troupes du secours étoient exposées à un froid extrême, tout ce que S. Vidal put faire, fut de jeter dans la citadelle vingt hommes choisis sous le commandement de Stavere, après quoi il se retira : la garnison fut si consternée de sa retraite, que douze jours après elle se rendit de la manière du monde la plus imprudente, sans avoir aucune sûreté pour leur vie, pas même la parole du Commandant des ennemis : aussi en fit-il pendre plusieurs, & les Ecclésiastiques qui tombèrent entre ses mains rachetèrent leur vie bien cher.

En Languedoc les Protestans se rendirent maîtres de Caux, de Cabrières, & de S. Laurent au Diocèse de Beziers, de Guyan en Lauraguet, de Montagnac, de S. Felix, de S. Sernin, de S. Sauveur, & de S. Ubery ; de Cornavel, de Loupian, & de quelques autres places, d'où ils faisoient des courses, qui ruinoient toute la Province. Dans

---

 HENRI

III.

1580.

Guerre en  
Dauphiné.

le même tems S. Lizier (1) capitale du Conserans fut surprise par le capitaine Lermont Officier de réputation ; mais toutes ces places furent renduës par le traité de paix , que le duc d'Anjou fit avec le roi de Navare.

Cependant Lesdiguières ne se tenoit pas à rien faire dans le Dauphiné. Les payfans rebutés de l'insolence des Nobles avoient pris les armes, & devenus à leur tour aussi insolens que ceux dont ils se plaignoient, ils se vengeoient sur tous les états des outrages que leur avoit faits la Noblesse. Le Roi qui prévoyoit que ces premières démarches, que l'on coloroit du spécieux prétexte de défendre sa liberté, étoient en effet des préludes de révolte, ordonna à Maugiron gouverneur de Dauphiné, & à Mandelot gouverneur du Lyonnais, de marcher contre eux. Lesdiguières qui n'avoit pas encore reçu l'ordre d'Aramont, mais qui ne cherchoit qu'une occasion favorable pour commencer la guerre, avoit envie pour cela de se joindre à ces payfans ; il n'osoit cependant le faire sans l'ordre du roi de Navarre : mais Aramont ne lui eut pas plutôt mis entre les mains la marque qui étoit le signal de la guerre, que quoique les payfans eussent été défait, d'abord à Valence, & ensuite à Romans, il crut qu'il ne devoit pas abandonner ce projet, & il marcha avec ce qu'il avoit de troupes, à dessein de se joindre à ceux qui s'étoient retirés du côté de Moyrens après leur dernière défaite.

Dans ce dessein il passa l'Isère audeffous de Grenoble le premier Avril : mais dans le tems qu'il étoit sur le point de les joindre dans le Viennois, il apprend qu'ayant été enfermés dans Moyrens par les troupes du Roi, ils s'étoient rendus à condition d'avoir vie & bagues sauvées : il ne laissa pas de continuer sa marche, & ayant fait passer ses troupes à S. Quentin, il y surprit quelques compagnies des troupes du Roi, qui depuis leur victoire alloient de côté & d'autre, sans être sur leurs gardes : il les poussa dans Tullins, & ayant fait planter des échelles en plein midi, il les força & les tailla en pièces. Aussitôt il marcha du côté des montagnes & va droit à Briançon, dont il espéroit de se rendre maître par le moyen de quelques habitans, qui

(1) Ville capitale du Conserans, qu'on appelle aussi *Conserans*, comme le pais. étoient

étoient d'intelligence avec lui. C'étoient les Consuls mêmes de la ville, qui ayant détourné les deniers publics pendant leur magistrature étoient accusés de ce péculat, & qui pour se tirer des mains de la justice, avoient promis de s'emparer de la citadelle & de la livrer à Lesdiguières. Le jour étoit marqué au 15. d'Avril; mais comme ils étoient prêts d'être jugés, & que leur affaire alloit mal, ils résolurent de prévenir ce jour, quelque témérité qu'il y eût à l'entreprendre. En effet ils ne furent pas plutôt maîtres de la citadelle qu'ils y furent assiégés par ceux de la ville, & par les peuples du voisinage; & comme ils avoient peu de vivres, ils furent contraints de se rendre avant que Lesdiguières arrivât. Il apprit sur la route qu'ils s'étoient rendus, & qu'on leur avoit fait couper la tête. A cette nouvelle il retourna sur ses pas, & songea à fortifier la Mûre, qui étoit presque la seule place qu'il eût dans toute la Province.

Dès l'année précédente, le prince de Condé étoit venu à la Fere en Vermandois, comme dans une ville de son gouvernement; mais dont l'entrée pourtant lui avoit été fermée jusqu'alors. Il avoit même été obligé de se justifier auprès du Roi de cette démarche clandestine: mais comme il jugeoit qu'en l'état où étoient ses affaires, il ne devoit pas compter de pouvoir garder cette place autrement que par la force, il y laissa garnison sous le commandement de François de la Personne; & comme il se doutoit qu'elle seroit bientôt assiégée, il résolut d'aller promptement chercher du secours en Allemagne, & de passer en Flandre. Son voyage de Picardie avoit donné de l'inquiétude au Roi, sa sortie lui en donna bien davantage. Outre les troubles de la Guienne & du Dauphiné, S. M. craignoit d'avoir une guerre étrangère dans le cœur même du Royaume, si l'Allemagne donnoit des troupes au prince de Condé.

Pour prévenir ce malheur, le Roi mit en même tems trois armées sur pied: la première destinée pour la Guienne fut donnée au maréchal de Biron: la seconde au duc de Mayenne, pour agir en Dauphiné: & la troisième au maréchal de Matignon, pour faire le siège de la Fere. Ce dernier ne se pressa pas beaucoup: Mayenne & Biron se rendirent en diligence aux lieux où ils avoient ordre d'aller. L'armée de

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI III.**  
1580. Mayenne qui étoit de sept mille fantassins, de mille chevaux, & de cinq cens pionniers ayant été jointe par la cavalerie de la Province, & ayant rassemblé dix-huit pièces de canon qui se trouvèrent dans le pais, marcha au commencement de Septembre du côté de la Mûre, où Lesdiguières faisoit travailler en diligence sous les ordres des sieurs de Villars & d'Apremont.

Cette ville est située dans un terrain fort inégal. Il y a au dessus un château que Lesdiguières avoit fortifié à la hâte : le fossé étoit profond, & au coin du côté du Midi il y avoit un bastion spacieux : mais comme il n'avoit pas encore toute sa hauteur, on dressa une batterie pour le ruiner. Mayenne prit son quartier vis-à-vis : de Poixieux sieur du Passage étoit au dessus avec les Suisses, & Mandelot au dessous. On battoit l'ouvrage de trois côtés. Clermont de Montoison, & le comte de Monlaur commandoient chacun une batterie de quatre pièces de canon, qui tiroient en droite ligne ; il y en avoit une de deux pièces entre le quartier du duc de Mayenne & celui du sieur du Passage, & encore une autre aussi de deux pièces de l'autre côté de la ville sur une colline escarpée, qui incommodoit extrêmement les derrières de la garnison, qui étoit outre cela attaquée de front par les troupes du Roi : elle soutenoit leurs attaques derrière un fossé plein de tours & de retours, qu'elle avoit fait en dedans de la place. Au dessus de la partie de la ville opposée à celle dont nous parlons, il y a des collines fort hautes, où Birague, dit Sacremore, avoit son régiment & trois pièces de canon qui battoient le château à revers, & Jean d'Arces sieur de Livarot étoit avec son régiment au dessus des Suisses joignant le château, en sorte que la ville & la citadelle paroïssent investies & serrées de toutes parts. Il y eut plus de trois mille coups de canon tirés contre le bastion, & l'on y donna consécutivement deux assauts, où les assiégeans furent vigoureusement repoussés : ce qui leur fit prendre le parti de miner l'ouvrage. La mine ayant renversé une partie de la muraille, & Mayenne ayant gagné du terrain, les assiégés abandonnèrent le bastion après avoir perdu six-vingts hommes, & entre autres Saint Jean fils d'une sœur de Lesdiguières, qui défendoit cet

ouvrage ; & ils se retirèrent derrière un retranchement qu'ils avoient fait à quelque distance de-là.

Le Duc étant maître du bastion , & y ayant arboré ses drapeaux , fut un peu étonné de voir qu'il falloit recommencer un nouveau siège. Comme l'automne étoit avancé , & que la saison des neiges qui sont terribles en ce pais-là , n'étoit pas éloignée , il fut prêt de décamper : mais un très-habile ingénieur nommé Hercole Negro , natif de Cental ville du Marquisat de Salusse en Piémont , lui ayant fait donner avis par un goujat que s'il vouloit transporter une batterie dans un lieu qu'il marquoit , les retranchemens que les ennemis avoient faits en dedans du fossé , leur nuiroient plus qu'ils ne leur serviroient , il résolut de continuer le siège : & en effet la batterie ne fut pas plutôt dressée dans l'endroit marqué par Negro , que les assiégés voyant bien qu'ils ne pouvoient plus défendre la ville , l'abandonnèrent & se retirèrent dans le château. Il est bâti sur la pente d'une colline qui commande la place , & fortifié de cinq de ces ouvrages qu'on appelle tenailles , dont les côtés se regardoient : il y avoit encore douze cens hommes de pied , & environ cent chevaux qui s'y étoient jettés avec quelque désordre : c'étoit trop de monde pour un lieu si petit. En effet en six jours ils eurent consommé toute l'eau des citernes ; ce qui les força de capituler après avoir défendu la place quarante jours & soutenu deux assauts , où ils repoussèrent les assiégeans. Il entra deux fois du secours dans la place pendant le siège , cinquante hommes à chaque fois , & ils avoient réduit les assiégeans à des extrémités si grandes , qu'on ne doute presque pas qu'ils n'eussent été obligés de lever le siège , si la garnison n'eût point manqué d'eau. Mayenne leur accorda des conditions fort honorables.

Avant que le Duc passât en Dauphiné , le Roi voulant ralentir les efforts des Protestans , & jeter la division entre eux , donna le troisiéme de Juin une déclaration par laquelle il rappelloit & confirmoit tous les édits qui avoient été faits en leur faveur : à condition qu'ils demeureroient tranquilles dans leurs maisons : & il enjoignoit aux Magistrats de punir comme traîtres à la patrie , tous ceux qui les maltraiteroient de parole ou d'effet. Il y en eut beaucoup

---

HENRI  
III.  
1580.

qui obéïrent , & qui demeurèrent chez eux en attendant l'événement des troubles ; & sans y prendre de part. Enfin **HENRI** III. Lefdiguieres employa ses exhortations soutenuës des lettres du roi de Navarre pour les tirer de cette léthargie , leur représentant que cet amour d'un repos trompeur leur feroit à la fin funeste : que s'ils ne se réunissoient tous , on les ruinerait sans peine les uns après les autres : que lorsqu'il n'y auroit plus de ressource , ils en seroient bien fâchés : mais qu'il n'en seroit plus tems. Lefdiguieres avoit raison : mais la plus grande partie de la Noblesse ne l'écouta pas. Plusieurs avoient une secrète jalousie contre lui , & ne pouvoient souffrir que le roi de Navarre l'eût préféré à eux pour le mettre à la tête de tout le parti après la mort de Monbrun , qui avoit été puni de mort il y avoit six ans. Mayenne qui avoit un esprit fin & pénétrant , s'étant aperçû de ces jalousies & de ces piques secrètes entre les Seigneurs du parti Protestant sçut bien en profiter : il les accabloit tous de caresses & leur faisoit des promesses magnifiques : en sorte qu'étant allé à Grenoble après la prise de Mûre , tout ce qu'il y avoit de Gentilshommes Protestans se rendit auprès de lui , & on ne voyoit presque qu'eux à sa suite. Par cette conduite il appaisa si bien en peu de tems tous les troubles de cette Province , qu'on disoit hautement dans le pais & même à la Cour , qu'il avoit fait par sa seule prudence & par sa modération ce que d'autres auroient bien eu de la peine à faire par plusieurs batailles , qui auroient fait couler des rivières de sang. Tout le reste de l'année se passa en fêtes , en festins , en tournois ; & ce Prince sçut si bien gagner tous les ordres par ses manières populaires , qu'on le regardoit communément comme l'homme du monde le plus vrai , le plus sincère , & le plus ennemi du déguisement. Lefdiguieres lui-même étant venu le trouver avec un sauf-conduit , il en fut reçu avec de grands honneurs , & avec les marques d'estime les plus distinguées : mais ce grand homme qui étoit fort au dessus de ce manège de Cour , ayant averti envain ceux de son parti de ne s'y pas laisser tromper , répondit à Mayenne , qui le pressoit de faire son traité , qu'il avoit des ordres contraires du roi de Navarre ; & là-dessus il se retira à Serre avec ceux qui

pensoient comme lui & qui étoient en petit nombre. Brigueux vint l'y trouver de la part du roi de Navarre, & lui apprit la nouvelle de la conférence qui devoit se tenir à Fleix en Périgord, & après avoir beaucoup loüé son courage & sa fermeté; il l'exhorta à persévérer, l'assurant que si leur parti ne se défunissoit point, cette guerre aussi périlleuse que nécessaire alloit bientôt être terminée par l'entremise du duc d'Anjou beau-frère du roi de Navarre, & que ce seroit à des conditions honorables & plus sûres que par le passé.

Ce que Mayenne avoit fait dans le Dauphiné, Biron le fit dans la Guyenne: les affaires des Protestans & du roi de Navarre par conséquent y étoient en mauvais état. Cette guerre que ce Prince avoit entreprise assez légèrement pour les raisons que j'ai dites, les Rochelois & la Nouë que l'on consulta depuis l'avoient détestée comme injuste. Après la réduction de Cahors, Vivans qui étoit gouverneur de Périgueux, mit le siège devant Montignac. La ville étoit sur le point de se rendre, lorsqu'une rencontre qu'il eut avec la Noblesse du pais lui fit perdre tant de monde, qu'il fut obligé de lever le siège. Du côté des Catholiques, le jeune de Losses y fut si dangereusement blessé, qu'il mourut peu de tems après de ses blessures. Cependant Biron qui avoit le commandement général dans toute la Guyenne, préparoit tout à Bourdeaux pour faire la guerre avec vigueur; & étant sorti de la ville avec de l'artillerie, & un bon corps de troupes, il obligea les ennemis de quitter la campagne, & de se retirer dans leurs places. Au commencement de Juillet il alla camper devant Gontauld petite ville de l'Agénois, qui a donné le nom à la famille de Biron. La brèche étant faite, & les troupes du Roi prêtes à donner l'assaut, l'Archevêque un des plus braves hommes de toute la noblesse du Périgord, fut mis en pièces par un coup de canon tiré par les nôtres: Biron croyant que cela avoit été fait exprès fit pendre le canonier: l'assaut ayant été donné sur le champ, la place fut emportée & saccagée avec beaucoup de cruauté: on passa au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra; le feu ayant été mis aux maisons abandonnées réduisit en cendres toute la ville, à la réserve de la maison de Caucon,

HENRI  
III.  
1580.

Exploits de  
Biron en  
Guyenne.

qui servoit dans l'armée du Roi : ce fut le treizième de  
**HENRI** Juillet.

**III.**

1580.

Le vingt-six du même mois, il se donna près de Moncrabeau, à deux lieues de Nerac, un combat qui fut funeste à une des plus illustres familles de toute la Guyenne, les comtes de Gursou & de Fleix & leur frere chevalier de Malte, tous trois fils de Gaston de Foix marquis de Transy ayant été tués. Comme ils étoient fort proches parens du roi de Navarre, ils suivoient son parti, quoiqu'ils fussent Catholiques. Ce fut Hector de Paradaillan, & Charles de Montefan son fils, qui étant à la tête de leurs compagnies de cavalerie, & d'un petit nombre d'arquebusiers choisis les rencontrèrent & les chargèrent. Ceci se passa un peu avant la conférence de Fleix, & il arriva alors une chose qui pensa renverser entièrement les projets de paix. Bertrand de Bailleux sieur de Poyanne, un des plus braves gentilshommes de cette Province, & gouverneur d'Acqs, observoit tous les mouvemens des Protestans, & épioit toutes les occasions de faire quelque chose en Gascogne. Plein de cette pensée, il forma le dessein de surprendre le Mont de Marfan, qui appartenoit au roi de Navarre, & qui étoit la meilleure place du pais. Il communiqua la chose au maréchal de Biron, qui étoit à Mont-réal en Condomois à dix lieues de là : son dessein fut découvert par les ennemis, & cependant ils ne purent en empêcher l'effet. Celui qui commandoit la place étoit A. de Même, qui étoit le plus considérable des habitans. La veille du jour que les troupes du Roi arrivèrent, de Même avoit fait sortir le capitaine Castagnol pour avoir des nouvelles de Poyanne. Castagnol prit dans sa course un soldat qui lui découvrit ce qui se tramoit, à condition qu'on lui sauveroit la vie. Castagnol court donner cet avis à de Même, mais comme il en avoit souvent eu de pareils sans fondement, il ne fit pas plus de cas de celui-là que des autres. Poyanne résolu de tenter l'entreprise gagna un meunier, & ayant pris jour avec lui pour le dix-huit de Septembre, il se mit sur la Bayse, qui passe au milieu de Nerac, & qui va se jeter dans l'Océan au près de Bayonne, & étant arrivé avant le jour avec trente hommes, il entre dans le moulin avec une échelle. Lorsqu'on

Surprise du  
 Mont de  
 Marfan par  
 l'armée du  
 Roi.

vint à changer les gardes , les soldats , qui étoient accoutumés à aller prendre du vin à ce moulin , ayant par hazard ouvert la porte de la grande ville où est le château , Poyanne suivi de ses trente hommes & d'environ deux cens autres , qui avoient passé la rivière à gué , court à la porte , y fait un bruit si effroyable , que la garnison ayant pris l'épouvante , il se rend maître de la ville. Il n'y perdit que vingt-cinq hommes, entre lesquels il n'y en avoit aucun de remarque : pour lui il fut blessé à la main droite ; mais le baron de la Harie, un des premiers Officiers de la garnison y reçut un coup à la cuisse, dont il est demeuré estropié. Du reste on ne fit de mal à personne , & quoique Poyanne fût irrité contre eux , il ne se vengea point. Restoit le château , où de Même se retira avec ce qui restoit de la garnison , qui avoit été fort affoiblie par la retraite de Poudens , qui s'en étoit allé quelques jours auparavant, parce qu'il ne pouvoit s'accorder avec de Même. Quoique Poyanne fût maître de la ville, la crainte qu'il eut que si le siège du château duroit quelque tems , de Même ne reconnût bientôt la foiblesse de ceux qui l'assiégeoient , & ne revînt de sa frayeur , l'obligea à envoyer demander du secours à Biron , qui arriva au bout de deux jours avec du canon. Dès qu'il fut en batterie , de Même se rendit à condition que lui , les Colonels , & tous les cavaliers fortiroient avec tout leur bagage , & l'infanterie avec l'épée & l'arquebuse seulement.

Quatre jours après, Biron marcha du côté de Nerac par le país d'Albret. Marguerite de Valois femme du roi de Navarre s'étoit enfermée dans la place avec toute l'élite de la Noblesse. Comme l'armée Catholique passoit le long des vignes le vingt-sept Septembre , Biron fit tirer contre la ville trois coups de canon dont l'un donna dans la porte de Mercadieu , où cette Princesse étoit venue pour voir l'armée du Roi. Comme Biron ne songeoit point à assiéger la place , & que par conséquent ces trois coups de canon n'étoient point nécessaires , & ne pouvoient lui être d'aucune utilité , Marguerite qui étoit fière s'en tint offensée , & elle dit que Biron avoit voulu l'insulter par cette fanfaronnade : le ressentiment qu'elle en conçut ne s'éteignit que par la vengeance qu'elle en tira dans la fuite,

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI III.**  
1580. Le roi de Navarre fut de son côté très-sensible à la prise du Mont de Marsan : il crut qu'en perdant cette place il avoit perdu toute l'autorité qu'il avoit dans ce vaste païs. C'est pourquoi il fit plusieurs tentatives pour la surprendre, & malgré le mauvais succès qu'elles eurent, il ne se rebuta point. Enfin l'année suivante ayant trouvé moyen d'amuser sous prétexte d'une entrevûë le maréchal de Matignon nouvellement arrivé dans la Province, il reprit cette place sans effusion de sang, & il en usa avec la même modération qu'avoit fait Poyanne : il reprit ensuite la plupart des villes & des châteaux que l'armée Catholique avoit pris en passant, ce qui augmenta beaucoup la réputation de Biron. (1)

Biron a la  
cuisse cassée  
par la chute  
de son cheval.

Ce Général qui étoit en Languedoc, s'approcha vers ce tems-là de l'isle Jourdain, place forte qui appartient aux Protestans, & qui n'est pas loin de Toulouse : mais son cheval étant tombé dans un lieu glissant, il se cassa en deux endroits la cuisse, dont il étoit déjà boiteux. Quelque vif & quelque actif qu'il fût, il ne lui fut pas possible de se mettre à la tête des troupes. Il fut question de choisir quelqu'un à sa place ; ce qui causa une grande contestation entre les Seigneurs & les Officiers généraux ; les premiers prétendant à cet honneur par leur dignité ; les autres par leurs services & par leur âge. Comme ils ne paroïssent pas disposés à se céder les uns aux autres, Biron craignit que ces contestations n'aboutissent à quelque chose de funeste : & effet il étoit à craindre qu'ils n'en vinssent aux mains, ou que l'armée ne se débandât. C'est pourquoi après les avoir exhortés à vivre bien unis, il décida enfin que ce seroit Charle de Biron son fils qui seroit la fonction de Général, en attendant qu'il fût guéri de sa chute. Charle n'avoit alors que quinze ans : mais les services & la réputation de son père lui tenoient lieu de mérite. D'ailleurs aucun des prétendans ne se trouvoit deshonoré d'obéir à un enfant, avec qui on ne le comparoit point : mais d'obéir à un homme qu'on lui auroit préféré, cela étoit bien différent. Ce choix du jeune Biron fut dès-lors regardé comme un présage

(1) Parce que Matignon qui lui succéda laissa perdre toutes les conquêtes que Biron avoit faites.

des grands emplois, où son propre mérite l'éleva dans la suite.

Depuis ce tems-là il ne se fit rien de mémorable. La cause de cette inaction, outre la blessure du Général, fut une maladie populaire qui affligea si fort les deux armées, que les fonctions militaires ne s'y faisoient plus qu'avec beaucoup de négligence, & d'autant plus qu'on ne connoissoit ni la cause du mal, ni le remède. Il arriva encore pendant cet été une chose qui donna beaucoup d'inquiétude au roi de Navarre. Il y avoit trois ans que la Reole (1) petite ville très-avantageusement située sur la Garonne, & où il y avoit une célèbre Abbaye, avoit été donnée aux Protestans pour sûreté. Elle avoit pour gouverneur d'Uffac, gentilhomme de Périgord fort brave, & qui avoit déjà commandé dans Bergerac. Comme il étoit zélé Protestant, & si instruit d'ailleurs, qu'on disoit qu'il avoit eu dessein de se faire Ministre, le roi de Navarre avoit une extrême confiance en lui. Cet homme cependant étant à Nerac, où se trouvoient le roi & la reine de Navarre, devint si éperdûment amoureux d'une jeune fille de la suite de la Reine, qu'il changea tout d'un coup, au grand étonnement de tout le monde, & prit si bien son tems, qu'il livra aux troupes du Roi la ville & le château de la Reole. Le Roi lui en donna depuis le gouvernement, & le collier de l'ordre de S. Michel, après qu'il eut abjuré le Calvinisme, dont il avoit toujours fait profession.

Pendant que ces choses se passaient en Guyenne, le Roi, à qui la perte de la Fere, surprise l'année précédente par Condé, avoit donné de l'inquiétude, étoit d'autant plus chagrin que les mesures qu'il avoit prises par rapport à ce Prince avoient échoué : car quoiqu'il lui eût fait dire par la Reine sa mère qu'il trouvoit bon qu'il demeurât à la Fere avec le titre de Gouverneur général de la Province, pourvu qu'il ne vexât point les peuples, & qu'il n'y commît aucune hostilité, il apprit bientôt que le Prince craignant qu'on ne fit le siège de cette place, & ne s'y trouvant pas en sûreté, s'étoit d'abord retiré en Flandre, & ensuite en Allemagne, pour demander du secours aux princes de l'Empire. Lorsqu'il entra en Picardie, & qu'il s'y rendit maître de la Fere, il n'avoit

HENRI  
III.  
1580.

(1) A huit lieues de Bourdeaux; l'Abbaye est de l'ordre de S. Benoît.

**HENRI**  
**III.**  
**1580.** rien négligé pour la fortifier , & il l'avoit bien garnie de troupes & de vivres ; & lorsqu'il prit le parti de se retirer en Flandre, il laissa pour la défendre François la Peronne , & Artur de Vaudrai sieur de Mouy , ce qui fit craindre au Roi qu'il n'eût dessein de transporter la guerre de Guyenne dans les Provinces voisines de la Cour.

Le Prince se justifioit là-dessus , & protestoit qu'il n'avoit eu d'autre vûë en venant en Picardie, que de maintenir la paix que le Roi avoit eu la bonté d'accorder aux Protestans , d'observer religieusement les édits de pacification , & de défendre l'autorité Royale contre les confédérations & les ligues secretes des séditieux. Le Roi n'ignoroit pas qui étoient ceux que le Prince désignoit par ce nom : car S. M. étoit informée , que le duc d'Aumale à l'occasion de l'arrivée de Condé renouvelloit la faction de la ligue dans la Province , & prenoit des mesures pernicieuses contre le Roi, sous prétexte qu'il favorisoit sous main le roi de Navarre : car c'est ce que les émissaires des Guises disoient hautement par-tout. Le Roi voyant que ces bruits le rendoient odieux , & craignant d'ailleurs que si la guerre s'allumoit une fois entre le prince de Condé & le duc d'Aumale, elle ne troublât les amusemens de sa vie voluptueuse , & ne donnât quelque atteinte à la majesté Royale ; n'eut pas plutôt reçu la lettre par laquelle Condé lui rendoit compte des raisons qui l'avoient obligé de passer en Allemagne, qu'il lui récrivit de Paris le vingt-six de Mai une lettre , où il se plaignoit avec beaucoup d'aigreur de sa conduite , & l'accusoit entre autres choses d'être venu en Picardie contre la parole qu'il lui avoit donnée : Qu'il devoit se souvenir qu'ils étoient convenus qu'il se contenteroit pendant six ans de Saint Jean d'Angely , & que ce terme expiré, il auroit la liberté de revenir dans son gouvernement de Picardie & d'en jouir : Que la Reine sa mère ayant pris la peine de l'aller trouver à la Fere , il n'avoit eu aucun égard à ses prières : Qu'elle lui avoit dit au nom du Roi son fils que S. M. trouvoit bon qu'il demeurât dans cette ville , dont il s'étoit emparé , pourvû que la garnison ne fût que de deux cens hommes, qu'il remît Saint Jean d'Angely , & qu'il en retirât les troupes que Sainte Memme y avoit fait entrer : Que non

seulement il n'avoit rien fait de tout cela ; mais qu'il avoit commis plusieurs hostilités ; qu'il avoit ordonné au pais voisin de lui fournir des vivres , forcé les païsans à venir travailler aux ouvrages qu'il faisoit faire , & ravagé tous les environs par ses courses : Qu'il avoit même tenté de surprendre Dourlens ; en sorte que la Noblessè & les peuples avoient été forcés de prendre les armes pour se mettre à couvert de ses violences & de ses injustices , ce qui avoit porté un grand préjudice à la tranquillité publique : Qu'il étoit d'autant plus coupable en cela , qu'il lui avoit fait sçavoir qu'il avoit donné un plein pouvoir au duc d'Anjou son frere de traiter avec le roi de Navarre ; que le duc d'Anjou lui-même l'en avoit informé par le sieur de Bellefontaine ; que tous ces avis ne l'avoient point fait changer de conduite ; qu'au contraire il n'étoit passé en Allemagne , que pour se mettre en état de faire la guerre à son Roi : Qu'il avoit tort de parler des desseins pernicieux du duc d'Aumale , qui étoit tranquille dans sa maison , sans autre compagnie que ses domestiques ; & qu'il n'avoit pas lieu d'en douter après les informations exactes qu'il avoit fait faire par des personnes qu'il avoit envoyées exprès sur les lieux pour s'informer de sa conduite : Qu'il étoit étonné que Condé eût cru si légèrement des bruits frivoles , & qu'il eût repris les armes contre sa parole expresse : Qu'il le prioit donc , & qu'il lui ordonnoit même d'examiner sérieusement ce qui convenoit à son honneur , à sa foi & au bien de l'Etat : Qu'il feroit beaucoup mieux de se soumettre aux ordres d'un Roi , qui est son parent , qui lui veut du bien , & qui l'exhorte à la paix , que d'écouter les conseils funestes de quelques broüillons qui ne cherchent qu'à troubler le Royaume.

Huit jours après , qui étoit le troisième de Juin , on publia à Paris une déclaration par laquelle le Roi ratifie & confirme tous les Edits donnés en faveur des Protestans : il s'y plaint cependant de ce que contre la teneur précise de l'édit de Nerac , au lieu de restituer dans le tems dont on étoit convenu , les villes & les forts qu'on leur avoit confiés , ils en avoient surpris beaucoup d'autres en Languedoc : il blâme l'entrée du prince de Condé en Picardie sans ordre , & plus encore sa sortie , les assemblées qu'il

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI**  
**III.**

1580.

Matignon  
assiége la  
Fere.

avoit tenuës à la Fere pendant qu'il y étoit , les tentatives qu'il avoit faites sur les villes voisines , les exactions d'argent qu'il avoit faites sur les peuples avec de grandes violences.

Après cette espèce de manifeste pour justifier la déclaration de guerre qu'il alloit faire , il prend la résolution d'envoyer en Picardie l'armée qu'il venoit de mettre sur pied , & il en donne le commandement à Jacque Goyon, sieur de Matignon qu'il venoit de faire Maréchal de France , & il lui donne pour Lieutenans Anne de Joyeuse sieur d'Arques, & Jean Louïs de Nogaret sieur de la Valette , qui étoient dans la plus grande faveur. L'armée s'étant mise en campagne , alla mettre le siège devant la Fere. Le sieur d'Arques fut blessé à ce siège d'un éclat de pierre , qui lui effleura la lèvre. La Fere fut investie le sept de Juillet, & depuis ce jour-là jusqu'au vingt-deuxième , fête de la Magdelaine , il n'y eut que de légères escarmouches à l'attaque des fauxbourgs , que la garnison abandonna enfin , après y avoir mis le feu , & le lendemain elle fit une sortie par les derrières de la ville du côté de l'Abbaye du Calvaire : mais à la fin elle fut repoussée par un escadron de cavalerie commandé par Charle d'Hallwin sieur de Pienne.

Deux jours après elle fit encore une vigoureuse sortie , où nous eumes deux Colonels dangereusement blessés , c'étoient Nicolas Conan, & Louïs Hurault sieur de Villeluisan. La nuit suivante il arriva , on ne sçait comment , que Florimond d'Hallwin marquis de Maignelai , fils du sieur de Pienne , fut blessé dans sa tente d'un coup d'arquebuse , & peu de tems après , Fontaine Sercot lieutenant du duc d'Aumale eut la cuisse cassée d'un boulet de canon. Après quelques jours de relâche , la garnison fit une sortie plus vive que toutes les précédentes ; François de Quinquempoix sieur du Mai comte de Vignory , un des plus braves Officiers del'armée fut blessé à mort d'un coup d'arquebuse qu'il reçut au front ; & Philbert de Grammont , un des Barons du país des Basques , eut un bras emporté d'un coup de canon : ils moururent tous deux peu de jours après fort regretés.

Le duc de Guise , qui étoit pour lors à Paris , ayant appris le danger où étoit Vignory , prit la poste & se rendit

auprès de lui, soit pour rendre des devoirs d'amitié à un homme qu'il aimoit tendrement, soit qu'il appréhendât que ce Gentilhomme qui étoit le confident de tous ses secrets, ne se déterminât, en se confessant au lit de la mort, à faire donner quelques avis au Roi sur les desseins de ce Duc : on crut que c'étoit-là ce qui lui avoit fait prendre la poste, afin que si Vignory songeoit à le faire, il pût l'empêcher par sa présence.

Enfin le quinze d'Août on commença à battre le bastion de Luxembourg, & quatre jours après on se rendit maître du fort qui couvroit les écluses de la ville sans y perdre beaucoup de monde : les assiégés commencèrent à se décourager, & Matignon en fut averti par ses espions ; mais comme il étoit lent, il s'écoula plusieurs jours, tandis qu'il faisoit les préparatifs nécessaires pour donner l'assaut. Enfin le douze de Septembre, qui étoit un Lundi, tout étant prêt pour cela, les assiégés lui envoyèrent un tambour avec une lettre par laquelle ils demandoient un pourparler : après qu'on leur eut donné les sûretés accoutumées, Jumelle & Harlai de Monglas sortirent de la ville, & promirent de la rendre, à condition que la Noblesse & les Officiers sortiroient avec leurs armes & leurs chevaux, & les soldats avec l'épée & la bayonette ; qu'ils auroient la liberté d'aller où ils voudroient, & qu'on les escorteroit jusqu'à ce qu'ils fussent en sûreté.

Le duc d'Aumale blâma fort cette capitulation, il vouloit qu'on traitât cette ville avec plus de rigueur : en un mot il fut si piqué, que dès le même jour il quitta l'armée sans prendre congé de Matignon. La Valette n'approuva pas non plus le pourparler, & comme il commandoit l'artillerie, il ne cessa point de faire tirer pendant qu'on régloit la capitulation. Matignon lui en scût mauvais gré ; mais il ne lui en témoigna rien. La garnison sortit le lendemain, & elle fut escortée par les compagnies de cavalerie de Matignon, de Piennes, de Louis d'Ognyes comte de Chaulne, d'Adrien Tiercelin sieur de Brosses, & de Charles de Bourbon Rubenpré : mais elle eut bien de la peine à échaper dans la suite à la vengeance des païsans qu'elle avoit irrités par ses courses. On mit dans la place Bocquinville &

HENRI  
III.  
1580.

Prise de la  
Fere.

d'Espinaÿ avec une forte garnison : on avoit d'abord eu des-  
 HENRI seïn de la démanteler, & les pionniers étoient déjà rassem-  
 III. blés pour cela ; mais il vint un contre ordre.

1580.

Les armes des Protestans ayant été malheureuses presque par-tout, le duc d'Anjou, qui étoit le principal auteur de cette guerre, voyant que le roi de Navarre qui étoit pressé de toutes parts, le sommoit d'exécuter la parole qu'il avoit donnée à la reine de Navarre sa sœur, interposa la médiation, & ayant envoyé des personnes de confiance pour négocier avec le Roi son frere, il lui fit entendre que le Royaume étant déchiré par les factions, & les peuples accouûtumés à la licence des armes par une guerre de vingt années, il n'y avoit point d'autre moyen de rétablir la tranquillité publique, & de guérir le mal qui avoit pénétré jusque dans les entrailles de l'Etat, que de l'en faire sortir par une guerre étrangère: Que Dieu qui paroïssoit touché des maux de la France, nous présentoit par une bonté singulière un moyen d'y remédier: Que ce remède étoit pour ainsi dire entre nos mains: Que la Flandre accablée sous le joug insupportable des Espagnols, nos ennemis irréconciliables, imploroit le secours de la France, dont elle avoit autrefois fait partie: Que le Roi qui jusqu'alors ne s'étoit pas rendu aux prières de ces peuples de crainte de s'engager à une guerre ouverte contre un Prince aussi puissant que Philippe, ne devoit pas trouver mauvais que le duc d'Anjou son frere entreprît de les défendre: Qu'il prioit instamment le Roi de l'aider dans une entreprise si juste, si nécessaire, si glorieuse au nom François, dont les Espagnols, qu'on ne connoissoit que depuis fort peu de tems, vouloient insolemment ternir l'éclat: Que les affaires étoient venuës à un point qu'il falloit absolument avoir une guerre étrangère, ou l'avoir dans le cœur du Royaume: Que l'on n'avoit qu'à choisir; qu'à son égard, il étoit prêt de servir le Roi & l'Etat dans l'un ou dans l'autre: Qu'il n'y avoit eu jusqu'alors aucune hostilité entre le roi de Navarre & lui, qu'il espéroit même que si on le mettoit en état de faire la guerre en Flandre, on verroit bientôt la paix rétablie solidement dans le Royaume, parce que tous les Officiers généraux des Protestans iroient servir contre l'Espagne.

Henri ne put tenir contre les instances du duc d'Anjou : & quoiqu'il eût toujours été très-opposé à porter la guerre dans le Pais-bas , le désir extrême qu'il avoit d'avoir la paix dans ses Etats l'y fit enfin consentir ; & non-seulement il accorda à son frère à la prière de la Reine mère de grosses sommes d'argent pour cette guerre : mais il lui promit outre cela de dissimuler sur les levées des hommes qu'il feroit dans le Royaume , à condition néanmoins qu'on ne le forceroit point à consentir que le roi de Navarre attaquât du côté de la Guyenne les états d'Espagne qui sont voisins de cette Province : car il sçavoit que c'étoit-là ce que le Prince souhaitoit avec le plus d'ardeur : Mais le Roi ne vouloit pas que l'on crût que ce qu'il vouloit bien faire pour un frère qu'il aimoit tendrement , il eût été bien disposé à le faire pour le roi de Navarre qui n'étoit ni son parent si proche , ni de la même Religion que lui. A ces conditions le Roi permit à son frère de traiter avec le roi de Navarre.

Le duc d'Anjou charmé de cette réponse conclut son traité avec les députés des Etats dès le mois de Septembre , & aussitôt il vole en Périgord , & se rend au château de Fleix appartenant à Gaston de Foix marquis de Trans , où se devoit tenir la conférence. Louis de Bourbon duc de Montpensier y vint de la part du Roi , & quelque tems après Pomponne de Bellievre ; & sur la fin d'Octobre le maréchal de Cossé s'y rendit encore. On y entendit les Protestans qui se plainquirent qu'on violoit tous les jours les édits qu'on leur avoit accordés , ou par les interprétations qu'on y donnoit , ou par la connivence des Gouverneurs. Après bien des disputes , on convint de certains articles , sur lesquels on donna un édit qui confirmoit celui qui avoit été fait trois ans auparavant , & le règlement de la conférence de Nerac ; & on y fit quelques additions , dont la principale étoit , qu'au lieu de la ville & citadelle de la Réole , qu'on leur avoit enlevée depuis peu , on accordoit au roi de Navarre pour places de sûreté , Figeac en Quercy , & Monfégur en Basadois. On croit qu'il y eut un article secret qui fut donné à la colere de Marguerite de Valois , c'est que Biron qu'elle haïssoit depuis l'insulte qu'il lui avoit faite , seroit dépotuillé du gouvernement de Guyenne , & qu'on mettroit à sa place un

---

HENRI  
III.

1586.

Conférence  
de Fleix.

~~\_\_\_\_\_~~  
 HENRI III. Le Roi ratifia le traité au mois de Décembre étant alors à Blois, où il étoit allé précipitamment avec peu de suite, pour se garantir de la peste qu'il avoit couru risque de gagner pendant qu'il étoit à son château de S. Maur des fossés à une petite lieue de Paris. Il avoit choisi Blois pour être plus éloigné de la contagion, & respirer un air plus pur : d'ailleurs il étoit plus à portée de sçavoir des nouvelles de la conférence de Fleix qui le tenoit en inquiétude. La contagion s'étoit déclarée à Paris dès le mois de Juin, & elle y fit tant de progrès qu'en six mois elle emporta, à ce que l'on croit, quarante mille personnes, la plus grande partie de la lie du peuple. Ce fleau rendit Paris presque désert, & les maisons des riches que la peur avoit fait enfuir, furent en grand danger d'être pillées par les voleurs qui couroient toutes les nuits en armes & voloient impunément par toute la vigilance du Prévôt des marchands, aidé des Echevins, eut bien de la peine à réprimer ces desordres. C'étoit Augustin de Thou avocat général au Parlement qui l'étoit alors, & il fit très bien le devoir de sa charge : mais ce qui contribua le plus à maintenir l'ordre, ce fut l'autorité de Christophle de Thou premier Président au Parlement : car quoiqu'il pût sortir de Paris à l'occasion des vacances, & qu'il eût coutume de le faire tous les ans, ce grand homme né pour le bien public, & qui faisoit peu d'état de sa vie au prix de la conservation de cette grande ville, ne voulut point en sortir, & il se promenoit tous les jours en carosse dans les rues, pour montrer au peuple qu'il méprisoit ce danger, & lui donner l'exemple d'en faire autant. Ses amis le pressoient d'aller à sa campagne, & Nicolas de Thou évêque de Chartres son frère lui écrivoit lettre sur lettre pour l'en conjurer : mais il leur répondit généreusement par ce mot de Martial. *Il n'y a point d'endroit fermé pour la mort dès qu'elle vient, on trouve la Sardaigne (1) au milieu même de Tivoli.* Ce ne fut pas la seule calamité qui affligea Paris, un autre accident déplorable y mit le comble. Le dix-neuvième de Novembre le feu prit par hazard à l'église des

(1) L'air de Sardaigne est très-mauvais, & la peste y est très-souvent.

Cordeliers, & consuma en peu de tems ce grand édifice, qui étoit d'une structure admirable & orné de très-belles chapelles; & tout le couvent auroit été réduit en cendres, si l'on n'avoit coupé le chemin aux flammes en jettant en bas tout ce qui étoit entre le couvent & l'église, où le feu ne s'éteignit que lorsque tout le bâtiment fut consumé. On ne sçut point alors comment il y avoit pris: la haine qu'on portoit aux Protestans qui venoient de rallumer la guerre, fit qu'on les accusa d'être les auteurs de cet incendie: mais on a sçû depuis qu'il étoit arrivé par la faute d'un petit frère qui ayant trop bu, alla se coucher dans la chapelle de S. Antoine de Pade qui étoit lambrissée, & sous une tribune de bois où l'on mettoit quantité de cierges allumés. Le jeune moine s'y endormit, & ne s'étant réveillé que lorsque le feu avoit déjà gagné la voute, il se sauva dans le couvent sans rien dire: mais à la mort il avoua sa faute par une espèce de testament.

La peste se répandit en plusieurs villes du voisinage de Paris, & surtout à Laon, qui est situé sur une haute montagne, où l'on tient qu'il mourut au tour de six mille personnes. Au reste, on n'avoit jamais vû un automne plus beau, ni une plus grande abondance de toute sorte de fruits; en sorte qu'on crut que cette contagion venoit plutôt de l'influence des astres, que de la corruption de l'air. Elle avoit été précédée d'une maladie extraordinaire, qu'on appelloit en Italie la maladie des moutons. Elle se fit sentir d'abord en Orient, d'où elle passa en Italie, & de-là en Espagne, où elle emporta Anne d'Autriche femme de Philippe second, & mit Gregoire XIII. à deux doigts de la mort: elle se répandit ensuite dans le Nord. Elle tourmenta bien du monde en France, parce qu'on ignoroit la manière de la traiter. On l'appelloit communément *Coqueluche*, mot qui est né en 1510. sous le règne heureux de Louis XII. La coqueluche étoit venue à la suite d'une famine & d'une peste, qui avoit ravagé la France deux ans auparavant, comme on le voit dans nos annales. Cette maladie n'étoit pas absolument mortelle, quoiqu'il en soit mort bien du monde: mais elle étoit redoutable par la rapidité de son progrès: car elle se communiquoit de tous côtés avec une vitesse étonnante. Elle attaquoit d'abord le bas de l'épine du dos, par un fisson

HENRI

III.

1580.

**HENRI** III. 1580. suivi d'une pesanteur de tête , & d'une foiblesse de tous les membres jointe à un grand mal de poitrine ; & si le quatrième ou cinquième jour les malades n'étoient pas guëris, la maladie dégënéroit en fièvre, qui les emportoit presque toujours. Ceux qui négligèrent le mal , s'en trouvèrent fort bien ; au lieu que ceux qui furent purgés ou saignés périrent presque tous : la raison qu'on en donne , c'est que ces deux remèdes rendoient la respiration difficile ; car on prétend que la purgation attiroit les humeurs de la tête dans la poitrine , & que la saignée rafraichissant le corps , affoiblissoit le malade , qui avoit besoin de toutes ses forces pour respirer , & pour résister à la violence du mal.

Querelle des ducs de Monpensier & de Nevers.

Cette année ne fut pas seulement malheureuse par la guerre, & par d'autres calamités ; il s'éleva encore entre des personnes du premier rang , une contestation si considérable, qu'elle eût été capable de mettre tout le Royaume en combustion, quand il auroit été en pleine paix : en voici l'origine. Cinq ans auparavant, le duc d'Anjou s'étant retiré secrètement de la Cour, le Roi ordonna au duc de Monpensier de le poursuivre, & de l'empêcher de passer la Loire, & Louis de Gonzague duc de Nevers eut ordre de joindre ses troupes à celles de Monpensier. L'affaire s'accommoda alors ; mais Monpensier s'étant trouvé au mois de Mars dernier à Angers avec le duc d'Anjou, on vint à parler de cette affaire. Dans la conversation le Prince dit qu'il étoit fort redevable à ces deux Seigneurs, de ce qu'ils avoient mieux aimé le reconcilier avec le Roi son frère, que d'exécuter l'ordre qu'ils avoient de le poursuivre. Monpensier piqué que ce Prince le mît au niveau de Nevers dans sa reconnaissance, lui dit que s'il avoit voulu croire le Duc ils auroient porté les choses à la dernière extrémité, que Nevers l'avoit exhorté à hâter la marche de ses troupes pour lui couper le passage de la Loire, & qu'il lui avoit promis de venir le joindre avec les siennes. Voilà ce qui se passa entre le duc d'Anjou & Monpensier. Ceux qui en firent le rapport au duc de Nevers ajoutèrent pour aigrir les choses qu'on avoit parlé, comme si ce Seigneur eût haï personnellement le duc d'Anjou, & eût conjuré contre sa vie. Sur ce rapport, Nevers qui n'étoit pas homme à souffrir une

injure , écrit sur le champ au duc d'Anjou , pour se plaindre de celle qu'on lui avoit faite sans pourtant nommer personne. Monpensier informé à son tour des plaintes du duc de Nevers , & se rappelant les paroles qu'il avoit dites au duc d'Anjou , il lui écrivit une lettre , où il raconta la chose comme nous venons de la dire , & il rendit sa lettre publique. Nevers ne voulant pas qu'il restât dans l'esprit du duc d'Anjou la moindre étincelle de soupçon , qu'il eût pu conjurer contre sa vie , lui envoya Jacques de Launai Lieutenant de sa compagnie de cavalerie , qui après avoir assuré le jeune Prince de la fidélité du duc de Nevers , & de son attachement sincère pour sa personne , ajouta qu'il l'avoit envoyé pour lui demander la permission de déclarer que celui qui avoit osé assurer que Nevers avoit conjuré contre le duc d'Anjou en avoit menti , & étoit un calomniateur , quelqu'il fût. Un démenti est regardé par-tout comme une injure ; mais en France c'est l'affront le plus insigne qu'on puisse faire ; les personnes , mêmes les moins sensibles , s'en offensent ; à plus forte raison les grands Seigneurs , & les Princes du sang Royal ; & en particulier Monpensier , qui ne le cédoit à aucun homme du monde pour la grandeur d'ame , & pour la noblesse des sentimens. Ainsi ce grand Prince croyant que ce démenti le regardoit entra dans une colère furieuse : mais son rang , son âge , ses blessures , & celles même de l'offenseur ne lui permettant pas de l'appeller en duel , comme cela se fait ordinairement , leurs parens , leurs alliés , leurs amis , leurs vassaux tant dedans que dehors le Royaume informés de leur querelle leur offrirent à l'envi leurs services. Comme le duc de Monpensier avoit épousé Catherine de Lorraine , fille de François duc de Guise , toute la maison de Guise vint s'offrir à lui , sans en excepter le duc de Guise \* lui-même , quoiqu'il eût épousé la sœur du duc de Nevers. Les Princes du sang , & quantité de grands Seigneurs firent la même chose. Le prince d'Orange qui avoit épousé sa fille , lui envoya faire les mêmes offres , & à cette occasion il se réconcilia avec ce Prince son beau-père : ce qu'il avoit tenté inutilement jusqu'alors.

De l'autre côté Guillaume duc de Mantouë prit feu pour le duc de Nevers son frère , avec qui cependant il n'étoit

HENRI  
III.  
1580.

\* Henri.

**HENRI**  
**III.**  
 1580.

pas trop bien d'ailleurs ; & Guillaume duc de Juliers, chef de la maison de Cleve, dont étoit la duchesse de Nevers, lui fit offrir ses services par une députation solemnelle. Pendant ce tems-là le duc de Nevers publia un écrit, où il rapporta la chose comme elle s'étoit passée entre le duc de Monpensier & lui ; & il déclara que le démenti qu'il avoit donné regardoit celui, qui avoit osé assurer au duc d'Anjou qu'il avoit conjuré contre sa vie : Qu'à l'égard de ce que Mr. de Monpensier avoit dit dans sa lettre à Mr. le duc d'Anjou, il ne prétendoit ni le réfuter ni le contredire, parce qu'il étoit conforme aux ordres du Roi : Qu'ainsi Mr. de Monpensier n'avoit pas dû penser que ce fût de cela qu'il se plaignît, comme lui-même n'avoit jamais prétendu, que le démenti qu'il donnoit, tombât sur ce qui étoit contenu dans cette lettre. Cette explication étant honorable au duc de Nevers, sans être injurieuse au duc de Monpensier, & mettant à couvert l'honneur de tous les deux, leur différend fut accommodé par l'entremise du Roi & de la Reine, qui jugèrent qu'il seroit d'un dangereux exemple de souffrir que l'Etat fût déchiré par des factions pour des querelles particulières, & que les ordres du Roi pussent être préjudiciables à ceux qui seroient chargés de les exécuter. Ainsi finit au milieu des discordes civiles ce grand différend, qui avoit alarmé tout le Royaume.

*Bulle in cœna  
 Domini pu-  
 bliée en Fran-  
 ce par quel-  
 ques Evêques.*

Il arriva presque dans le même tems une chose que je ne puis passer sous silence, sans manquer à ce qu'exige de moi la dignité du Royaume. Quelques Evêques publièrent comme en cachette une bulle du Pape. Ce fut à ce qu'on croit à l'instigation des factieux, qui voulurent sonder la patience du Roi & des Magistrats, bien résolus d'aller plus loin s'ils y trouvoient jour, lorsque le Parlement seroit en vacance. Il y avoit déjà quelques années, que le Pape s'étoit attribué sur les Princes chrétiens une puissance que la France n'a jamais connue ; & il prétendoit être en droit d'excommunier les Magistrats qui défendent la juridiction temporelle contre les entreprises du Clergé. Il se fait pour cela tous les ans le Jeudi-saint une cérémonie publique à Rome, où les Papes font lire des constitutions qu'ils ont soin de répandre ensuite par toute la Chrétienté, pour faire

une vaine ostentation de leur puissance. C'étoit une de ces fortes de Bulles qu'on avoit fait entrer dans le Royaume. Le Procureur Général en ayant porté ses plaintes à la chambre des vacations établie pour continuer de rendre la justice, surtout en matière criminelle, le Parlement, le Président Brisson à la tête, s'opposa à la publication de cette Bulle, & suivant la fermeté & la liberté de ses ancêtres, il rendit un arrêt qui enjoignoit à tous les Gouverneurs de s'informer quels étoient les Archevêques, les Evêques, ou les grands Vicaires qui avoient reçu ou cette Bulle, ou une copie, sous le titre de *litteræ processûs*, & quel étoit celui qui la leur avoit envoyée pour la publier; d'en empêcher la publication si elle n'étoit pas encore faite, d'en retirer les exemplaires, & de les envoyer à la Chambre; & en cas qu'elle fût publiée, d'ajourner les Archevêques, les Evêques, ou leurs grands Vicaires, à comparoître devant la Chambre, & à répondre au réquisitoire du Procureur Général, & cependant de saisir leur temporel, & de le mettre sous la main du Roi; de faire défense d'empêcher l'exécution de cet Arrêt, sous peine d'être puni comme ennemi de l'Etat, & criminel de léze-Majesté; avec ordre d'imprimer cet Arrêt, & d'ajouter foi aux copies collationnées par des Notaires, comme à l'original même. L'Arrêt est du quatrième Octobre 1580.

La guerre qu'Etienne Battori roi de Pologne avoit commencée l'année précédente contre les Moscovites continuant cette année, ce Prince s'en alla de Warsovie à Grodno, où il mit tous ses soins à amasser de l'argent, & à faire des levées: il fournit pour cela ce qu'il avoit d'argent dans ses coffres, & il en emprunta des particuliers, qu'il promit de rembourser dans un certain tems. A l'égard des levées, il laissa ce soin à Zamoski\* chancelier du Royaume: quoiqu'il fût homme de robe, il n'avoit pas oublié que son père avoit commandé l'armée de la Couronne, & que ses ancêtres s'étoient acquis beaucoup de gloire dans la profession des armes: pour ne pas dégénérer, il avoit toujours entretenu quelques troupes à ses dépens. Christophle prince de Transilvanie, & frère du roi de Pologne, lui fit aussi quelques levées en Hongrie: mais on manquoit de gens de pied,

---

HENRI  
III.

1580.

Arrêt du  
Parlement  
contre cette  
Bulle.

Guerre de  
Pologne &  
de Moscovie.

\* Jean Sari

HENRI III. 1580. parce que la Noblesse accoutumée à servir à cheval faisoit peu de cas de ce service, qui est plus pénible & moins honorable en apparence: ainsi tout ce qu'ils avoient d'infanterie étoit tiré de la lie du peuple, & composé de gens énervés par l'oisiveté des villes, & peu propres au métier des armes. De soudoyer des étrangers, c'étoit s'engager à des frais immenses. Enfin on trouva dans les diètes un moyen d'avoir de l'infanterie: on prit le vingtième homme de tous ceux qui étoient employés à faire valoir les domaines du Roi, & on les exempta pour toujours, eux, & leurs descendants, de toutes les charges & de toutes les corvées de la campagne, & l'on envoya des Officiers pour enrôler les plus robustes & les plus propres à supporter les fatigues de la guerre: on fit racommoder à Vilna les canons qui pouvoient encore servir, & on en fit fondre de nouveaux. Le dessein du Roi étoit d'assiéger la grande Luki (1): mais pour le cacher à l'ennemi, il donna rendez-vous à ses troupes à Czassniki, ville située sur le Ula à la tête de deux grands chemins, dont l'un va à Luki, & l'autre à Smolenko, & également éloignée de ces deux villes. Cet endroit étoit d'autant plus propre à embarrasser l'ennemi, qu'il s'y trouve deux rivières, l'une nommée Ufwiata, & l'autre Caspla.

Celui que les Polonois avoient dépêché à Moscou pour y porter la nouvelle de la prise de Polocsko y avoit été reçu avec des honneurs qu'on n'avoit jamais fait à personne, jusqu'à être admis à la table du grand Duc. Avant qu'on renvoyât ce courier, ce Prince qui souhaitoit la paix, mais qui ne la vouloit pas demander, ni qu'on s'apperçût même qu'il la désiroit, chargea Jean gouverneur de Novogrod, Mikta gouverneur de Micislaw, & Romanivicz Sacharin, d'écrire à Nicolas Radzivil palatin de Vilna, & à Eustoche Woloninski, & de leur marquer qu'ils s'étoient jettés aux pieds de leur Souverain pour le supplier d'épargner le sang Chrétien, qu'ils devoient de même engager le roi de Pologne à retirer ses troupes des frontières de Livonie & de Lithuanie, & à ne point ravager les terres de leurs voisins: Que les Moscovites en feroient autant de leur côté; & qu'on

(1) Les Moscovites l'appellent *wielkiluki*, ville frontière de Moscovie à l'Orient de la Livonie.

pourroit pendant ce tems-là envoyer des Ambassadeurs de part & d'autre pour négocier une bonne paix : Qu'à l'égard de la détention de Zopatinski que le roi de Pologne avoit envoyé pour déclarer la guerre aux Moscovites, ils donnoient parole qu'il seroit bientôt en liberté, & que le grand Duc le renverroit au roi de Pologne avec un projet pour la paix. Les deux sénateurs de Lithuanie répondirent qu'ils avoient fort sollicité le Roi pour la paix, qu'il y étoit très-disposé, & que personne ne souhaitoit plus ardemment que lui de voir tous les princes Chrétiens bien unis : mais qu'il se croyoit obligé de continuer une guerre qu'on l'avoit forcé de commencer par les entreprises injustes qu'on avoit faites contre lui, qu'il attendroit au moins qu'on lui fît des propositions raisonnables : Qu'il n'étoit pas d'avis d'envoyer des Ambassadeurs au duc de Moscovie, dans la crainte qu'on ne leur fît les mêmes insultes & les mêmes avanies, qu'on leur avoit déjà faites : Que si le duc de Moscovie en envoyoit au Roi, S. M. écouteroit leurs propositions & les renverroit avec une réponse convenable. Le grand Duc écrivit depuis lui-même au roi de Pologne, & ce Prince lui fit la même réponse que les sénateurs de Lithuanie avoient faite à ses Officiers. Enfin le grand Duc envoya une seconde fois Jean Nasciokin, un des seigneurs de sa Cour, qui ayant fait les mêmes demandes que la première fois, fut renvoyé avec les mêmes réponses : mais sur ce qu'il dit qu'il avoit d'autres ordres qu'il ne pouvoit expliquer qu'en particulier, le Roi l'écouta. Voici ce qu'il dit : Que le Prince ion maître touché de la ruine de tant de Chrétiens vouloit bien contre la coutume de ses ancêtres oublier un moment sa dignité, & se relâcher en quelque chose, & que par l'amour qu'il avoit pour la concorde, il consentoit à envoyer des Ambassadeurs au roi de Pologne pour conclure la paix ; qu'il demandoit en attendant qu'il y eût une trêve entre eux, que le Roi n'avançât pas plus loin avec son armée, & qu'il attendît ses Ambassadeurs à Vilna : Que les rois de Pologne avoient toujours eu cette considération pour la nation Moscovite, de ne donner audience à ses Ambassadeurs que dans la capitale du royaume de Pologne, ou dans celle du duché de Lithuanie.

---

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI III.**  
1580.

Le Roi qui sentit bien que le Moscovite ne cherchoit qu'à gagner du tems, sous prétexte d'une conférence, ne laissa pas de répondre que si le grand Duc lui envoyoit des Ambassadeurs, il écouterait les propositions qu'ils auroient à lui faire : mais que pour les attendre en certain lieu ; c'étoit une demande qu'aucun Prince n'avoit jamais faite : Que le droit des Ambassadeurs étoit le même partout, & qu'il n'étoit point attaché à aucun lieu particulier : Qu'ils pourroient venir le trouver en quelque endroit qu'il fût, & jusque dans son camp parmi le bruit des armes : Que c'étoit-là, à proprement parler, où les Ambassadeurs étoient le plus nécessaires. C'est avec cette réponse qu'il congédia Nasciokin. Sur ces entrefaites on découvrit une intelligence que Gregoire Osciki, Polonois d'une naissance distinguée, avoit avec le grand duc de Moscovie : car Nascioki lui avoit apporté des lettres de ce Prince. Un des domestiques d'Osciki nommé Merevie, découvrit la chose à Martin Ribin, qui en donna avis au Magistrat, & le Magistrat au Roi. Osciki fut arrêté avec un nommé Barthelemi, qui étoit du secret : on saisit chez lui un coffre, où l'on trouva des cachets d'un grand nombre de Sénateurs très-bien imités, avec de la matière & des instrumens pour faire de la monnoye. D'abord le coupable se défendit sur l'incompétence du Tribunal, & sur les privilèges qu'ont les Nobles, qu'on ne puisse les obliger de répondre, ni même informer contre eux, s'ils n'ont été assignés dans les formes prescrites par la loi : mais il fut jugé indigne de cette grace ; & sur l'ordre qu'on lui donna de répondre, il pria qu'on fit lire un mémoire qu'il avoit composé. Il y avoit le crime, & qu'il avoit même fait espérer au Moscovite qu'il tueroit le roi de Pologne, s'il en trouvoit l'occasion : mais il ajoûtoit qu'étant très-pauvre & abîmé de dettes, il n'avoit eu dans toute cette intrigue d'autre intention, que de tirer de l'argent du Moscovite pour subvenir à ses besoins, & il en demandoit humblement pardon. Il fut enfin condamné à mort, & exécuté avec un Juif qu'il avoit accusé de travailler avec lui à la fausse monnoie.

Conjuration  
d'Osciki con-  
tre le roi de  
de Pologne.

Cependant l'infanterie Hongroise étoit arrivée à Vilna. Le Roi l'envoya par terre à Postawy, & l'y ayant fait embarquer

embarquer avec son canon, il la fit descendre par la rivière à Dzifna, d'où il la fit remonter par la Dwine jusqu'à Witepsk avec le canon qu'il avoit laissé à Poloczko, lorsqu'il partit de cette ville pour revenir en Pologne. Pendant que le Roi étoit à Vilna, Paul Vehanski qu'il avoit envoyé l'année précédente à Rome, en revint, & lui présenta une épée benie par le Pape. De Vilna le Roi alla à Sezidat maison de campagne à deux lieux en deçà de Czassniki, & il y arriva le huit de Juillet. Il y tint conseil de guerre avec ses Généraux, dont les avis se trouvèrent partagés. Les uns vouloient qu'on allât à Pleskow, d'autres à Smolensko, & d'autres à Luki. Le premier avis fut rejeté par les mêmes raisons qu'on avoit employées l'année dernière, quand on prit le parti d'aller à Poloczko. Ceux qui vouloient qu'on marchât à Smolensko envisageoient la réputation du lieu, la grandeur des choses qui s'y étoient passées; enfin la coutume assez ordinaire de la guerre de vouloir reprendre les places qu'on a perduës: & il y avoit encore une autre raison, c'est qu'en prenant cette forteresse, on étoit maître de la Sibérie (1), qui est un païs d'une vaste étendue. Ceux qui vouloient qu'on attaquât Luki disoient qu'en allant à Smolensko, on s'éloignoit de la Dwine & de la Livonie, dont la délivrance étoit l'objet de cette guerre: d'ailleurs que la Sibérie n'étoit nullement comparable à la Livonie, ni par le nombre de ses villes, ni par l'avantage du commerce maritime; qu'au contraire Luki étant placé pour ainsi dire, dans le cœur de la Moscovie, étoit un poste très-avantageux pour inquiéter cette nation & pour l'arrêter tout court, en cas qu'elle entreprît d'attaquer, ou la Livonie par Pleskow, ou la Lithuanie par Smolensko, parce qu'elle ouvroit également le chemin de ces deux places. Le Roi qui penchoit déjà de ce côté-là n'eut pas de peine à se déterminer pour ce parti. Il fit aussitôt la revûe de son armée en commençant par la cavalerie Polonoise, qui avoit servi à Danzik & à Poloczkoet qui sortoit de ses quartiers d'hyver; il ôta les chevaux à quelques-uns, mais en petit nombre; il passa ensuite en revûe sa nouvelle infanterie & sa nouvelle cavalerie, dans laquelle il y avoit des cavaliers de l'ordre des

---

HENRI  
III.  
1580.

Siège de  
Luki.

(1) Grande province de la Tartarie Moscovite, sur le fleuve Oby.

**HENRI III.**  
**1580.** Sénateurs , d'autres qui après avoir quitté le service , s'y rengageoient de nouveau , d'autres qui avoient été Lieutenans dans les armées , & qui avoient eu des emplois considérables , quelques-uns qui avoient eu des places de Magistrats ou de Gouverneurs , & d'autres enfin qui avoient eu des dignités & des charges honorables à la Cour. Il y avoit deux sortes de cavaliers ; des Hussars & des Cosaques : les premiers péfamment armés ; les autres à la légère : le Roi au lieu d'un carquois leur fit mettre sur leurs épaules des arquebuses longues de deux coudées , & d'autres un peu plus courtes à leur ceinture (1). Il leur laissa avec cela leurs anciennes armes , qui sont le sabre qu'ils portent au côté gauche & l'épieu. La plus grande partie de l'infanterie venoit des Provinces voisines de la Hongrie ou de Varadin , & d'autres endroits encore plus éloignés. La veille du départ du roi de Czassniki , il arriva précipitamment un courrier de Moscou avec des lettres qui contenoient en substance , que puisque le roi de Pologne ne vouloit point envoyer d'Ambassadeurs , le grand Duc vouloit bien en faveur de la paix se relâcher de son droit , & de la maxime de ses ancêtres , & en envoyer le premier , qui seroient des personnes distinguées , & qui se rendroient dans le quinzième d'Août , ou tout au plûtard deux jours après , à la cour de Pologne ; & qu'il prioit le Roi de les attendre à Vilna. Le Roi répondit qu'il ne le pouvoit plus , parce que son armée étoit trop avancée , & il continua de marcher du côté de Lepel & d'Ula , qui sont deux châteaux , où il tint un dernier conseil de guerre.

Il y avoit sur la route de Luki deux forteresses , l'une nommée Welisch sur la Dwine , l'autre nommée Ufwiata , sur une rivière qui s'appelle de même. Le Roi qui marchoit à Luki crut qu'il étoit important de ne pas laisser derrière lui ces deux places , & comme Welisch étoit la plus forte , il détacha Zamoski avec un corps de troupes pour en aller faire le siège , & il lui donna un régiment Allemand d'arquebusiers à cheval , commandé par George de Farenbeck colonel Danois , qui par zèle pour la Livonie sa patrie , étoit venu depuis peu offrir ses services au roi de Pologne.

(1) C'étoient des pistolets.

On avoit déjà amené à l'armée par les soins de Zamoski quantité de canons , de poudre , de fourrage , & de vivres. Toutes ces provisions qu'on avoit tirées de la province de Knifinski , & qu'on avoit fait descendre à Kowno par le Memel , & remonter ensuite à Mikaliski par la Vilia , avoient été conduites par terre de Mikaliski à Postawy , & de-là à Dzifna , où elles furent mises sur la Dwine pour être conduites à Witepsk , où elles arrivèrent le vingt-sept de Juillet. Zamoski y étant arrivé & y ayant rassemblé toutes ses troupes en deux jours entra aussitôt sur le pais ennemi. Voici l'ordre de sa marche. Ofialin menoit l'avant-garde , Wrovecz l'arrière-garde , & Zamoski en personne conduisoit le corps de bataille qui étoit composé du reste des troupes. Il avoit pour Lieutenant Stanislas Zolkiewski , qui avoit servi en Podolie sous Nicolas Zeniawski palatin de Russie , & qui avoit commandé sous lui l'armée contre les Tartares. Il y avoit une quantité prodigieuse de bagages , & il étoit difficile que l'armée en eût moins dans un pais aussi ruiné que celui-là : mais afin qu'il n'embarassât point la marche , Zamoski le sépara en trois parties , comme il avoit fait son armée. Chaque corps avoit son bagage qui marchoit dans le même ordre que les troupes , & suivoit celles à qui il appartenoit ; & chaque file de chariots & de valets avoit à la tête & à la queue une escorte suffisante d'infanterie : & comme les grains étoient murs , il eut soin que ses soldats n'en coupassent qu'une partie & qu'ils laissassent le reste pour l'armée qui venoit après eux.

Dès qu'il fut à Surafs , qui est la dernière ville de Pologne , il jetta en diligence un pont sur le Kaspla , & fit passer son armée : l'artillerie qu'il avoit fait embarquer sur la Dwine arriva le lendemain.

Welisch étoit anciennement une grande ville , comme il paroît encore aujourd'hui par le circuit de ses fossés ; elle appartenoit au Duché de Lithuanie : mais pendant que les rois de Pologne étoient occupés d'un autre côté , les Mofcovites s'en étoient emparés , & l'avoient fortifiée pour l'opposer à Witepsk. Puis selon leur coûtume , ils avoient laissé inculte & déserte une certaine étendue de terre entre cette ville & leurs ennemis : car ils ne se croyent jamais plus en

HENRI  
III.  
1580.

**HENRI**  
**III.**  
**1580.**

fûreté que lorsqu'ils sont entourés de vastes solitudes, & qu'ils peuvent opposer aux courses des ennemis de grandes forêts qui viennent naturellement dans les terres abandonnées, & qui leur tiennent lieu de rempart.

Etienne Sbarasi palatin du Witepsk avoit fortifié Surafs sous le règne de Sigismond Auguste, dans la crainte que les Moscovites n'élevassent des forts aux endroits où les rivières d'Ufwiata, & de Kaspla se jettent dans la Dwine, & ne fissent ainsi une communication entre le territoire de Luki, & celui de Smolensko. Il n'y a que deux chemins de Surafs à Welisch; le premier qui est de l'autre côté de la Dwine est le plus commode pour la marche d'une armée, mais le plus dangereux, & le plus exposé aux attaques des ennemis; le second qui est en deçà de cette rivière est si difficile, que depuis Vitolde grand duc de Lithuanie, il ne s'est trouvé pendant cent soixante ans personne qui ait osé y faire passer une armée. Cependant Zamoski ayant résolu de prendre cette route entra lui-même dans les forêts, & ayant reconnu les environs, il y jetta quelque infanterie pour faire ouvrir des passages en coupant les arbres, qui depuis plusieurs siècles étoient venus en abondance & fort hauts dans ce territoire gras & fertile.

*Siège & prise  
de Welisch.*

On fit en un seul jour une route de vingt mille pas de long dans des marais & dans des précipices, en comblant quelques endroits avec des fascines & des clayes, & en faisant des ponts en d'autres; & dès le lendemain il fit passer son armée jusqu'à Sverskova, qu'on appelle encore aujourd'hui le pont de Vitolde; & ayant fait un pont en diligence sur un grand marais qui se trouva sur son passage, il alla camper sans bruit à dix mille de Welisch, sans laisser sortir un seul homme du camp, pas même pour le fourrage. Dès le lendemain il tint conseil sur la manière d'attaquer cette place. La garnison avoit fait de grands abatis d'arbres qu'elle avoit entrelassés les uns dans les autres dans un grand espace de terrain; en sorte qu'en plein midi l'abord de cette place avoit quelque chose de cette horreur qu'inspirent les ténèbres de la nuit: mais l'ardeur des troupes vainquit cet obstacle.

Le même jour Miskita & Birulla fameux capitaines des

Kofaques, étant revenus au camp après une grande course qu'ils avoient faite sur le territoire de Smolensko eurent ordre de prendre un long circuit pour passer la Dwine, & de se poster sur le chemin qui mene à Luki. Ils prirent dans leur marche un gentilhomme Moscovite nommé Kudraw, & l'ayant fait conduire au camp on sçut par lui ce qu'il y avoit de troupes dans Welisch, & comme on n'y sçavoit pas encore l'arrivée de Zamoski, ce Général à l'instant passa la forêt dans l'espérance de trouver les portes mal gardées, d'entrer tout d'un coup dans la ville, & de surprendre la garnison, avant qu'elle pût se mettre en défense.

Mais à peine parut-il hors de la forêt, qu'au signal qui fut donné par un coup de canon, tous les habitans du voisinage entrèrent dans le retranchement, & brûlèrent toutes les maisons d'alentour. Welisch est une ville d'un grand circuit fortifiée de neuf tours : du côté du Levant & du Midi, ses murs sont baignés par la Dwine : du côté du Nord elle est entourée d'un ruisseau, qui tombe dans un lac au-dessous du château : & elle est environnée de tous côtés d'un fossé très-profond, mais surtout au couchant. On fortifia le camp du côté du Nord : les Hongrois eurent ordre de faire des lignes du côté d'en haut de la Dwine : les Polonois campèrent au-dessous d'eux, & comme au milieu de toute l'armée. Vrovecz avec le corps qu'il commandoit fut envoyé de l'autre côté de la Dwine, & les Kofaques eurent leur quartier du côté de Luki. L'ouvrage ayant été achevé en peu de jours, on fit une batterie qui tira avec tant de bonheur, qu'il n'y eut presque pas un boulet qui ne démontât quelque pièce des ennemis. Bornemissa qui commandoit au quartier des Hongrois fit tirer des boulets rouges qui mirent le feu dans la ville : mais il fut éteint sur le champ. Il brûla cependant par ce moyen un reste de pont coupé qui tenoit à la porte du château. La garnison en fut si effrayée, que voyant que les Polonois avoient traversé des forêts qu'elle croyoit impénétrables, & qu'il n'y avoit rien qui pût résister à leurs feux d'artifice, elle se rendit. On trouva dans la place des fourrages, des vivres, & de la poudre en grande quantité. Le Roi qui étoit resté à Suras, où il faisoit faire un nouveau pont de bateaux sur la

---

HENRI  
III.  
1580.

—————  
 HENRI  
 III.  
 1580.

Dwine , ayant scû que Welisch étoit prise y courut en diligence , & ravi de voir que la place n'étoit point endommagée , il retourne sur le champ à Surafs. Il y reçut une lettre du Moscovite qui avoit beaucoup rabattu de sa fierté , & qui l'assûroit que dans trois jours ses Ambassadeurs arriveroient auprès de sa personne : mais malgré ces promesses le roi de Pologne marcha en avant , & ayant jetté trois ponts sur la Dwine , il la fit passer à toute son armée. Avant que d'arriver à Luki , il falloit qu'il passât une forêt très-épaisse , qui avoit plus de quarante lieues de long , & où ses soldats ne pouvoient passer qu'un à un , & même avec peine ; & il s'y trouvoit outre cela des marais & des gouffres bourbeux , d'où l'on prévoyoit que les chevaux & les bêtes de somme auroient bien de la peine à se tirer : voici l'ordre de sa marche. Le palatin de Vilna duc d'Olika accompagné de Christophle son fils menoit l'avant-garde , qui étoit composée des garnisons de la frontière ; il étoit suivi de Jean Sborowski qui commandoit les gardes du Roi : après lui marchaient les Hongrois tant cavalerie qu'infanterie. Ensuite le Roi marchoit avec le gros de l'armée suivi de Jean Sbarasi palatin de Breslaw avec la cavalerie Polonoise , & Nicolas de Senjavie Général des troupes Russiennes fermoit la marche : l'artillerie & les bagages venoient ensuite par la rivière d'Uswiata qu'ils remontoient. Le Roi avoit détaché les Hongrois & les Lithuaniens avec des outils pour ouvrir les passages. Ils arrivèrent le 15. d'Août devant Uswiata , & ce jour là même le Roi forma un camp à dix milles en deçà. La ville d'Uswiata est située sur une petite hauteur entre deux lacs & une rivière qui a le même nom que la ville. Les deux lacs qui l'entourent , l'un au Levant , l'autre au Couchant , s'appellent aussi Uswiata , & elle a au Midi la rivière qui traversant les deux lacs va se jeter dans la Dwine à Surafs. George Skolinski eut ordre d'ouvrir la tranchée , & de la pousser vers le château Les Lithuaniens , & après eux les Hongrois qu'il y employa , firent un travail étonnant ; car en une nuit ils poussèrent la tranchée jusqu'à la porte du château ; ce qui effraya tellement les assiégés , qu'ils se rendirent avant qu'on eût tiré un coup de canon. Le chemin fut dans la suite plus aisé , l'armée

marchant sur un terrain sec & sablonneux : mais les vivres manquoient, parce que les bagages où étoient les provisions, étoient demeurés derrière. Voloninski qui avoit été envoyé à la découverte par le prince de Radzewil, rencontra à quelques milles de Luki une garde avancée de Moscovites ; il l'attaqua, la mit en déroute, & fit quelques prisonniers. Cependant Zamoski se mit en marche pour rejoindre l'armée : mais comme le Roi avoit emmené son pont, il fit passer la rivière à son armée sur des radeaux, comme il avoit fait à Sokol, & marcha ensuite par le grand chemin qui va de Smolensko à Luki, pour couvrir le flanc droit de l'armée du Roi. Il y avoit auprès de Luki & des prairies d'Orane un corps de cavalerie des Tartares Nagaiski sous les ordres d'Ulanecie, qui étoit du sang des princes Tartares, mais qui étoit né & établi en Moscovie. A l'arrivée de Zamoski, ils se retirèrent vers Toropecz, pour observer l'armée Polonoise : mais ce Général, à qui le Roi avoit donné ordre de hâter sa marche, ayant tout d'un coup tourné sur la gauche, les Tartares qu'il avoit auparavant en tête étant par-là rejetés vers la queue du côté du fleuve Polona, marchèrent en diligence pour tâcher d'entamer son arrière garde : ce qui n'étoit pas aisé ; car la maxime de Zamoski étoit d'y mettre l'élite de sa cavalerie. D'ailleurs les Cosaques dont la coutume est de marcher après toute l'armée, & de s'embusquer d'espace en espace, couvroient la marche de ses troupes : en effet les Tartares tombèrent à la fin dans leurs embuscades, & Ulanecie leur Général s'étant exposé avec un peu trop d'ardeur fut fait prisonnier.

Zamoski ayant fait faire alte à son armée dans les prairies d'Orane, se rendit auprès du Roi le vingt-sept d'Août. Ce Prince qui avoit déjà fait prendre les devants aux Lithuaniens du côté de Luki, & qui avoit résolu d'aller droit à la citadelle, ordonna à Zamoski de s'avancer de ce côté-là, pour reconnoître la nature & la situation de la place. Wielkiluki signifie *grande prairie*. C'est ainsi qu'on appelle dans le pays la ville de Luki, & elle a été ainsi nommée à cause de sa grandeur, de la multitude de ses habitans, & de la beauté des environs qui sont très-bien cultivés : la citadelle est bâtie sur un coteau en pente douce ; ce coteau est presque

---

HENRI  
III.

1580.

entièrement environné d'un lac qui est au milieu d'une vallée très-profonde : du côté du Midi & du Levant , qui est le seul endroit que le lac n'enferme pas , le bas de la citadelle est baigné par le Louvat, qui vient d'un lac qui est au-dessus d'Ozierzyćie , & qui après avoir rasé un petit coin de la citadelle coule vers le Nord , entre dans la ville , & la divise en deux , & de là traverse le lac. Il mene sous Novogrod , & y ayant perdu son nom , & pris celui de Wolkow , il va sous ce nom se décharger dans le golfe de Finlande. C'est par là qu'il enrichit cette grande ville qui occupe un terrain très-spacieux tout au tour de la citadelle, des deux côtés de ce fleuve : elle est entourée de fossés très-profonds , & de murailles flanquées de tours de bois. Entre le lac & la rivière il n'y a qu'un chemin très-étroit , qui suit pendant un assez grand espace le tour de la citadelle & le cours du fleuve qui passe au pied. Le rempart qu'on avoit fait à la citadelle étoit si élevé , que non-seulement il déroboit à la vûë les maisons des particuliers , mais le faîte même des Eglises , dont il y a grand nombre dans la ville. Outre ces ouvrages , les Allemans y avoient fait quantité de tours de bois qu'ils avoient revêtus de gazon pour les garantir du feu. Zamoski ayant reconnu la situation de la place du côté de Toropecz & de la Moscovie ultérieure , courut risque d'être pris par la garnison en revenant au quartier du Roi , pour lui rendre compte de ce qu'il avoit remarqué ; & Jean Bornemissa un des premiers Officiers des troupes Hongroises eut beaucoup de peine à se tirer de leurs mains.

Le Roi bien instruit de la nature du lieu fit marcher son armée, enseignes déployées, vers l'endroit où le fleuve baigne la citadelle du côté du Midi , pendant que Zamoski faisoit marcher de l'autre côté ses troupes à qui il faisoit occuper un vaste terrain , afin que le spectacle terrible de cette armée divisée en tant de grands corps portât la terreur dans le cœur des assiégés. Le duc de Moscovie incertain si les Polonois en vouloient à Smolensko ou à Luki , avoit ordonné au général Kilcow de faire assembler son armée à Toropecz , & il avoit envoyé pour commander en chef dans Luki , Knez Theodore Obalinski Likow , & sous lui Michel Kassen ,

Kaffen, & Okfackow : mais comme il ne se fioit pas tout à fait à eux, il envoya Jean Wicickhowe son premier Chambellan pour observer ceux qui commandoient dans Luki ; & Demetrius Ceremiffa pour examiner la conduite du general Kirkow.

HENRI  
III.  
1580.

Avant que les Polonois eussent achevé leurs retranchemens, les Ambassadeurs du grand Duc arrivèrent au camp. Ils étoient venus d'abord à Surafs, & c'étoit-là qu'ils comptoient avoir audience du roi de Pologne, ayant déclaré que si ce Prince étoit une fois entré sur les terres de leur maître, ils ne pourroient plus lui expliquer les ordres qu'ils avoient : mais les Polonois leur ayant dit qu'ils étoient les maîtres, & que s'ils vouloient s'en retourner à Moscou, personne ne les en empêcheroit ; comme ils ne vouloient pas s'en retourner sans rien faire, ils auroient voulu par une dissimulation impertinente & ridicule, qu'on leur eût fait une espèce de violence, afin qu'il parût qu'il n'avoit pas été en leur pouvoir d'exécuter leurs ordres : mais tout cela ayant été rejeté, on leur donna enfin audience le dernier jour d'Août ; & comme ils ne disoient rien de nouveau & qu'ils déclaroient toujours qu'ils ne s'expliqueroient point que l'armée de Pologne ne fût sortie des terres des Moscovites, le Roi les congédia, & commença le siège de la manière qu'il avoit concerté avec Zamoski, & il lui donna pour cela toute l'infanterie Polonoise & Hongroise. La dernière passa le fleuve sous la conduite de Bornemiffa qui commandoit l'artillerie, & d'Etienne Carles qui avoit succédé à Michel Vadafy, & alla prendre son quartier du côté du Couchant : il en posta lui-même une partie vers le bas de la rivière, où étoit l'ancienne ville, & il leur ordonna de faire des lignes & de se fortifier : mais l'infanterie Polonoise n'étant pas arrivée aussi vite qu'il l'avoit crû, ces ouvrages se firent si lentement, que la garnison ayant fait une sortie pendant ce tems-là, & n'ayant trouvé à la tranchée que des soldats de nouvelles levées, les mit en désordre, & prit leur drapeau, après quoi elle se retira promptement dans la citadelle. Cette perte au fond très-légère, & qui ne regardoit que le point d'honneur, fut réparée au moment que les troupes arrivèrent : car dès la nuit suivante les batteries furent en état, & sur

L'avis de Zamoski on perça l'espace qui étoit entre le Lou-  
 HENRI vat & le lac du côté de l'Orient, afin que le fossé étant mis  
 III. à sec les soldats pussent aller commodément à l'assaut. On  
 1580. tira ensuite quelques boulets rouges qui mirent le feu dans  
 la ville : mais il fut éteint à l'instant par l'humidité des ga-  
 zons qu'on jetta dessus. Cependant les ambassadeurs Mos-  
 covites qui étoient dans le camp du Roi, effrayés de voir  
 la ville en flammes demandèrent une audience qu'on leur  
 donna le lendemain : mais le feu s'étant éteint dans l'inter-  
 valle, & leur effroi s'étant dissipé, voici ce qu'ils proposèrent :  
 Que le Roi feroit cesser les hostilités : Qu'il auroit la Cur-  
 lande & Riga : ils y ajoûtèrent encore Poloczko, & enfin  
 Ozierziscie, pour tenir lieu de rançon pour les prisonniers :  
 mais de tout ce qu'ils cédoient ainsi, il n'y avoit que cette  
 dernière place qui fut en leur pouvoir. Le Roi ayant rejet-  
 té toutes ces propositions, les Ambassadeurs dirent qu'ils ne  
 doutoient pas que leur maître n'en accordât de plus avan-  
 tageuses, si on vouloit leur permettre de lui envoyer un cou-  
 rier, & accorder une trêve jusqu'à son retour. Ce dernier  
 article ne déplaisoit pas aux Lithuaniens, parce que leur  
 país étant le théâtre de la guerre, non-seulement les dé-  
 penses présentes du siège retomboient sur eux ; mais encore  
 celles qu'il faudroit faire à l'avenir pour garder leur con-  
 quête si la ville étoit prise. Le Roi, qui n'étoit pas de cet  
 avis, voulant se débarrasser de leurs importunités, fit venir  
 Zamoski, & lui demanda ce qu'il pensoit du siège. Ce Gé-  
 néral répondit qu'en fait de guerre tout étant incertain, il  
 ne pouvoit rien promettre d'absolument sûr : mais qu'il avoit  
 tant de confiance dans la fortune du Roi & dans la va-  
 leur des troupes, qu'il ne doutoit pas que la fin du siège ne  
 fût heureuse, si on le continuoit avec vigueur. Là-dessus le  
 Roi lui ordonna de le continuer, & il permit aux Ambassa-  
 deurs d'envoyer un courier à leur maître. Pendant ce tems-  
 là les Hongrois furent commandés pour monter la tran-  
 chée, & eurent ordre de préparer une mine du côté d'em-  
 bas : dès qu'elle fut en état, on jetta à la hâte un pont sur le  
 lac à l'endroit où il étoit le plus droit, & avant qu'il fût  
 jour on mit le feu à la mine, qui en sautant embrasa la tour  
 opposée, fit tomber le gazon dont elle étoit revêtue, &

découvrit le mur de la citadelle. Le combat fut vigoureux entre les Polonois qui lançoient des feux d'artifice, & les Moscovites qui éteignoient le feu à mesure qu'il prenoit en quelque endroit; la nuit qui survint les sépara, ayant ôté aux Polonois le moyen de se servir de leurs arquebuses, qui incommodoient fort les assiégés, & donné aux Moscovites le tems d'arrêter l'incendie dont la ville étoit menacée. De l'autre côté leurs retranchemens étoient entièrement ruinés, & les madriers dont leur artillerie étoit couverte avoient été renversés de dessus le rempart. Zamoski fit pousser la tranchée jusqu'au principal bastion, & proposa une récompense pour tous ceux qui voudroient prendre le hoïau, & travailler à remuer la terre; & pour empêcher les forties de la garnison, il donna ordre à Wibranow de se poster sur le bord de la rivière avec un détachement d'arquebusiers choisis. Il y eut encore là une action très-vive, où les assiégeans eurent l'avantage, & prirent un officier Moscovite nommé Sabin Nossow, qui y fut dangereusement blessé, après avoir long-tems combattu avec beaucoup de bravoure. On le questionna sur l'état de la place; il en exagéra beaucoup la force pour ôter aux Polonois l'envie de continuer le siège; & dit qu'il ne falloit pas juger de cette citadelle par celles, dont ils s'étoient rendus maîtres jusqu'alors: Qu'elle avoit un rempart très-épais, & des tours si bien couvertes de gazon, qu'elles ne craignoient ni le canon ni le feu: Que le bastion qu'ils attaquoient valoit lui seul une des plus fortes citadelles, que chacun de ses côtés étoit garni de trois rangées de poutres d'une grandeur énorme: Que le rempart étoit revêtu d'un gazon très-épais, & qu'il n'étoit pas possible de le miner, tant parce que le fond du terrain étoit marécageux, que parce que les fondemens étoient faits de grosses poutres & de pierres très-solides. Zamoski scût profiter de tous ces avis pour presser les travaux qu'il devoit faire: car dès le commencement plusieurs ayant proposé d'avoir recours aux mines, il s'y étoit opposé par les raisons qu'on vient d'entendre. Au reste, il jugeoit que plus on avoit rassemblé de bois dans un endroit, plus il seroit aisé que le feu y prît, & qu'il agiroit même avec d'autant plus de violence, qu'il trouveroit plus de matière propre à s'enflammer.

---

HENRI  
III.  
1580.

HENRI  
 III.  
 1580.

Là-dessus il fait tirer un nouveau fossé le long de la rivière ; il y place un détachement pour s'opposer aux forties ; & ayant fait passer son canon de l'autre côté du fleuve contre la porte de derrière du fort , il y fit porter des fascines entourées d'étoupes & frotées de souffre & de poix. Il chargea Stanislas Kostka du soin de mettre le feu à la tour ; & pour y arriver il fit marcher des soldats un à un avec leur hoïau pour jeter en bas le gazon , & faciliter l'approche de la tour. On combattit long-tems à une fenêtre qui y avoit été faite autrefois , avant qu'on l'eût revêtuë de gazon. On commença alors à y porter des torches ardentes , que Christophlè Rosdrazewski gouverneur de Larcie , qui commandoit en l'absence de Zamoski , avoit fait préparer avec une extrême diligence. Les Moscovites couverts de cuirs mouïllès , & de tout ce qu'ils pouvoient imaginer qui pût les défendre du feu , alloient hardiment audevant de ces torches ; & Zamoski se trouvant par tout , le combat se sou tint de part & d'autre pendant une grande partie du jour sans qu'il parût d'incendie. De l'autre côté les Hongrois demandant avec de grandes instances la permission d'attaquer , & Zamoski étant d'avis qu'il falloit en parler au Roi auparavant , les Moscovites ayant eu quelque soupçon de leur dessein pointèrent du canon de ce côté-là. A la fin le feu prit à la tour , & avec d'autant plus de violence , qu'on avoit empêché plus long-tems son action ; en sorte que ceux des assiégés qui voulurent entrer dans la tour pour l'éteindre , furent à l'instant étouffés par la puanteur & par la fumée. Le gazon ne pouvant plus résister , l'incendie commença à s'étendre ; sur les neuf heures du soir le feu avoit déjà gagné l'église du Sauveur , qui étoit la plus près du fort que l'on attaquoit ; & sautant de-là sur le faite des Eglises d'alentour , il commençoit à embraser les toits des maisons contigues. Alors Zamoski craignant que l'armée ennemie , qui n'étoit pas éloignée ne vînt l'attaquer , fortifie tous ses postes ; fait avancer des corps de cavalerie au de-là des retranchemens des Hongrois & des Polonois ; il met toutes ses troupes en bataille au milieu de son camp ; & pour empêcher que la ville , tant de provisions de guerre & de bouche qui étoient dedans , tant de butin

destiné à récompenser les soldats, ne périt par le feu, il exhorte les assiégés à se rendre : ils le vouloient bien ; mais ils demandoient des conditions aussi avantageuses, qu'ils auroient pû faire au commencement du siège. Zamoski retint le Prêtre qui étoit venu de leur part faire des propositions, & il leur envoya Paul Julian & Christophle Diowie, pour leur faire envisager l'état où étoit leur ville, & que le seul parti qu'ils avoient à prendre étoit de se remettre entièrement à la clémence du Roi. Pendant qu'on disputoit sur les conditions, le lendemain dès le point du jour le Roi accompagné des Sénateurs vint au camp suivi d'une multitude confuse de valets, de goujats, qui s'efforçoient de monter sur le rempart pour courir au butin. Les Hongrois indignés que cette canaille, qui n'avoit eu aucune part aux travaux & aux dangers, allât en recueillir tout le fruit, crioient tout haut qu'il étoit enfin tems de punir les Moscovites, & de venger dans leur sang la mort d'un si grand nombre de soldats de leur nation, & d'autres qu'ils avoient fait périr par les tourmens les plus cruels & les plus extraordinaires. Après quoi ils entrent avec furie dans la citadelle, & font main basse sur tout ce qui se rencontre : les Polonois à leur exemple en font autant. Il n'échapa que trois Officiers avec Jean Wieskou. Comme ce dernier avoit le secret de son maître, Zamoski le questionna beaucoup. Wieskou persuadé qu'on l'alloit faire mourir dans les tourmens, comme on a coûtume de faire chez les Moscovites, ayant apperçu George Farenbeck, qu'il avoit connu en Moscovie, court à lui, pour le supplier d'intercéder en sa faveur : les Hongrois croyant qu'il vouloit se sauver le tuèrent malheureusement.

Pendant ce tems-là le feu avoit déjà gagné la tour où étoit le magasin des poudres, & le soldat occupé à piller ne songea à rien moins qu'à l'éteindre : ainsi le feu ayant pris aux poudres, la tour & tous les bâtimens voisins sautèrent avec un fracas épouvantable, & ensevelirent un grand nombre d'hommes sous leur ruine : tous les canons, toutes les armes que les Moscovites avoient enlevées autrefois des dépouilles de la Livonie, & qu'ils avoient entassées en cet endroit, furent perduës ou gâtées. Ceci arriva le cinq de

---

HENRI  
III.  
1580.

Luki pris de  
force.

Septembre. On donna ordre aux goujats d'enterrer les morts, qu'on trouva entassés par monceaux sous ces ruines. HENRI III. Le Roi fit combler la tranchée qu'on avoit faite pour l'attaque de la citadelle, & ensuite il la fit rétablir & fortifier de nouveau; sans quoi il ne paroïssoit pas possible de garder le païs dont on s'étoit rendu maître. On chargea de ce soin l'ingénieur Dominique Rodolfin de Camerino. Il fit un plan des ouvrages qu'il falloit faire, & le Roi les partagea entre les Polonois, les Hongrois & les Lithuaniens, ne doutant pas que l'émulation de ces trois nations ne contribuât beaucoup à la promptitude de l'exécution.

1580.

L'armée Moscovite étoit toujours à Toropecz sans rien faire, ayant ordre de ne point risquer d'affaire générale, mais de se contenter de prendre ceux qui s'écarteroient aux fourrages, & de traverser les desseins des ennemis. Le Roi envoya contre eux Jean Sbarasi accompagné de George Barbel, & d'Albert Kirali. Ces trois Généraux à la tête d'un détachement de Polonois, de Hongrois, & d'Allemands commandés par Farenbeck, passèrent la rivière à Toropecz, attaquèrent les Moscovites, les mirent en fuite, leur tuèrent cinq cens hommes, & firent deux cens prisonniers, entre lesquels étoient Ceremilla & Jean Nasciokin, dont j'ai parlé ci-devant. Dans le même tems Philon Kimita palatin de Smolensko faisoit des courses dans ce Palatinat avec un gros détachement de cavalerie légère: mais l'armée Moscovite ayant marché à lui, il tua ses prisonniers, encloua son canon, & se retira à Orsa. Dans le tems que le Roi étoit à Uswiata, il avoit donné ordre à Nicolas Dorohastaïski palatin de Poloczko d'aller se saisir de Newel, parce qu'il vouloit prendre cette route pour retourner dans ses Etats.

Prise de  
Newel.

Newel est audeffus de Luki du côté de la Lithuanie vis-à-vis du lac, d'où sort la rivière de Newel. Cette ville est renommée par la bataille qui s'y donna du tems de Sigismund Auguste. Comme on n'employoit à ce siège que les nouvelles levées de Lithuanie, il n'étoit pas fort avancé. Après la prise de Luki, le Roi y envoya Bornemissa avec les troupes de Hongrie, & quelques pièces de gros canon; il continua la tranchée que les Lithuaniens avoient commencée, & la poussa jusqu'au fossé qui entouroit le château du côté de la terre

ferme, & s'avancant à la fappe, il avoit rencontré un pilotis composé de grosses poutres enfoncées & liées ensemble par d'autres qu'on avoit mises en travers. Cette charpente élevée de dix pieds & couverte de terre depuis le bas jusqu'en haut avoit été faite par les Moscovites, pour servir de rempart au fossé. Bornemissa faisant travailler sans relâche à coups de haches, avoit enfin ruiné cette charpente, & écarté tout le bois avec un si grand silence, que les assiégés ne s'en apperçurent que lorsque les soldats qu'il avoit envoyés pour brûler les murailles de la forteresse commencèrent à y mettre le feu : la garnison en fut si effrayée, que malgré les remontrances de ses Officiers elle se rendit sur le champ. Le feu fut incontinent éteint. C'est ainsi que ce fort sans être endommagé fut réduit sous la puissance du roi de Pologne. Ce Prince prêt à quitter ce país avoit une inquiétude : il prévoyoit que les garnisons de Toropecz & de Savolocze troubleroient sa nouvelle conquête ; qu'il ne devoit pas compter sur la fidélité des peuples de la campagne qui venoient de changer de maître ; que la garnison de Luki étant séparée de la Lithuanie par de vastes solitudes, & ayant toujours sur les bras les troupes Moscovites qui seroient dans Toropecz & dans Savolocze, seroit pour ainsi dire toujours investie ; & que n'ayant aucun secours à espérer, elle se trouveroit réduite à de grandes extrémités. D'ailleurs la conquête de Pleskow faisant partie du projet qu'il avoit formé, Savolocze qui se trouvoit sur son passage l'embarraissoit : car cette ville est située dans une isle formée par un lac, d'où sort la rivière de Welica, qui ayant passé à Opolzka, ensuite à Ostrow & à Pleskow, va tomber un peu audeffous dans le lac Peybas ; de sorte que Savolocze est à proprement parler à la tête du chemin de Pleskow, où le Roi avoit dessein d'aller, & il y avoit apparence que le siège de Savolocze l'arrêteroit long-tems, la place étant forte, & la saison avancée : car les brouillards & les pluies commencent en ces país-là dès la fin de Septembre ; & les pluies d'automne étoient d'autant plus à craindre cette année, que l'été avoit été fort sec. Cependant il donna ordre à Zamoski de marcher de ce côté-là, & de prendre son parti, suivant qu'il trouveroit les choses disposées, de former le siège

---

 HENRI  
III.

1580.

HENRI  
III.  
1580.

s'il voyoit quelque espérance de réussir ; & s'il désespéroit du succès, de prendre sa route par les hauteurs qui sont sur la droite, & de se retirer en Lithuanie. Il renforça son armée de cinq cens fantassins Hongrois, & d'une compagnie de cavalerie, commandée par Gabriel Bekes frère de Gaspard mort l'année d'auparavant.

Lorsque la citadelle de Luki fut en état, & qu'elle eut été bien garnie de troupes, d'artillerie & de vivres, le Roi en donna le gouvernement à Philon Kimita, & s'étant mis en chemin il arriva en trois jours de marche à Newel.

Les ambassadeurs Moscovites ayant enfin reçu de leur maître des lettres d'une longueur enorme les présentèrent au roi de Pologne le onze d'Octobre. Après une longue & ennuyeuse répétition de tout ce qui étoit contenu dans les dépêches précédentes, le Czar qui voyoit bien que le roi de Pologne vouloit avoir la Livonie en entier, tâchoit de prouver que c'étoit à lui qu'elle devoit appartenir ; pour cela il se faisoit descendre d'un certain Swentoflas, fils de Miciflas : ce Swentoflas, disoit-il, s'appelloit Jurg, avant qu'il se fût fait Chrétien & qu'il eût été baptisé ; c'est ce Jurg selon lui, qui a fondé la ville ou la forteresse de Jurg-Horod, que les Allemans appellent Derpt, & c'est par-là que la Livonie lui appartient comme étant l'unique héritier de ce Miciflas, dont il est issu par une suite de descendans fort longue, mais en même tems fort certaine. Ce Prince qui donnoit aux rois de Pologne, prédécesseurs du roi régnant, le titres de frères, n'avoit jamais donné à celui-ci que le titre de voisin : mais depuis il mit entre les conditions qu'il proposoit pour la paix, qu'à l'avenir il le traiteroit de frère. Etienne lui répondit qu'il se soucioit fort peu qu'il lui donnât le nom de frère ; pourvû qu'il lui donnât la Livonie, qui étoit le sujet de la guerre entre eux. Dans ces dernières lettres non-seulement il lui donnoit le titre de frère ; mais il déclaroit qu'il l'appelleroit toujours ainsi, quand même il ne le voudroit pas. Les autres conditions qu'il proposoit, étoient de partager le titre de la Livonie avec le roi de Pologne, & de lui céder dans cette Province quatre forteresses, entre lesquelles seroit Kockenhaus, pourvû que le roi de Pologne consentît à lui rendre Luki, Welisch & Newel  
qui

qui étoient de l'ancien domaine des princes de Moscovie. Les Ambassadeurs ayant fait entendre qu'ils avoient des ordres encore plus étendus, on leur donna audience le lendemain, & aux quatre forteresses déjà offertes ils en ajoutèrent encore six autres, entre lesquelles étoient Rommeberg, les cinq autres n'étoient que des bicoques. Comme ils ne faisoient point voir d'autres ordres, & qu'on n'étoit pas content de leurs propositions, la conférence fut rompue; on leur permit seulement de suivre le Roi en Lithuanie, & de-là en Pologne, en attendant qu'ils reçussent de nouveaux ordres de Moscou.

Après la prise de Luki & de Newel il ne restoit plus de ce côté-là qu'Azierzicie, le palatin de Vilna s'étant présenté devant cette ville, la garnison se rendit avant que le Roi fût parti de Newel. Pendant ce tems-là Zamoski s'étant approché de Sawolocze, la garnison mit le feu à la ville, & coupa le pont par où elle tenoit à la citadelle, qui est au milieu d'un lac. C'est la rivière de Welika, qui en se débordant forme ce lac, qui est toujours plein d'eau, & si large, qu'à l'endroit le plus étroit il a plus de trois cens pas. Zamoski en ayant bien examiné le circuit, trouva que du côté du Midi il y avoit dans le même lac une autre isle vis-à-vis de la citadelle, que ce poste étoit très-fort, étant défendu de plusieurs côtés par le lac même, & dans le reste de son circuit par les débordemens de la rivière, qui forment comme un fossé naturel, & que de-là à la citadelle le trajet étoit fort petit. Il crut donc que s'il y faisoit passer son armée, il auroit en même tems deux avantages, le premier d'être campé dans un lieu très-fort par son assiéte, & l'autre d'y faire très-commodément le siège de la citadelle. Cette résolution prise, le lendemain ayant rangé son armée sur le plus grand terrain qu'il put, pour donner à l'ennemi une grande idée du nombre de ses troupes, il passa dans l'isle, enseignes déployées, & s'y retrancha. Il y avoit de ce côté-là trois espèces de bastions, qui n'étoient pas revêtus de gazon, mais couverts légèrement d'argille à l'ancienne manière; ce qui fit croire à Zamoski que lorsqu'on auroit fait tomber cet enduit, le bois sec qu'il couvroit, prendroit aisément feu, & que ce prodigieux assemblage de bois étant une fois allumé seroit un incendie effroyable.

HENRI  
III.  
1580.

Prise de  
Sawolocze.

---

 HENRI  
 III.  
 1580.

qui se communiqueroit bientôt à tout le reste. Ce qui fortifioit encore son espérance, étoit la conduite que tenoit Sabourow Gouverneur de la place, vieux Capitaine fort expérimenté : car pour ménager sa poudre & ses troupes, il se tenoit à couvert dans son fort, sans faire le moindre bruit; ce qui marque ordinairement parmi les Moscovites que l'épouvante est grande. Cependant à l'arrivée des Polonois quelques fourrageurs étant tombés entre ses mains, il les avoit fait mettre en pièces, & avoit fait jeter leurs corps ainsi hachés du haut de la citadelle en bas pour intimider les Polonois par cette barbarie.

Zamoski se disposant à attaquer la citadelle chargea Nicolas Vrovecz de faire faire un radeau, & il fit pointer tout son canon à l'endroit où le lac étoit le plus étroit; de manière qu'il battoit tout autour de la place en droite ligne, & que les Moscovites ne pouvoient, ni faire de forties, ni même paroître sur leurs ouvrages. Toutes ces dispositions étant faites, il commença l'attaque. La citadelle étoit bâtie sur une hauteur, où l'on montoit par une pente douce; tout le terrain qui s'étendoit depuis le bas jusqu'au fossé de la place, avoit été fortifié par les Moscovites, d'abord d'une palissade de pieux très hauts, & ensuite de deux rangées de gros pieux fourchus très-pointus, entre lesquels ils avoient laissé un petit espace vuide. Zamoski de son côté ayant ramassé tout ce qu'il put de couvertures & de houffes de chevaux, il en emplit des sacs, & il recommanda aux soldats que dès qu'ils seroient passés dans l'isle de la citadelle, ils ne manquassent pas de jeter ces sacs sur ces pieux fourchus, afin qu'étant à couvert là dessous, ils pussent se retrancher, repousser l'ennemi, & mettre le feu à leurs ouvrages de bois. On fit ensuite avancer le radeau avec des perches; mais il se trouva trop court, en sorte qu'il fallut le retirer: pendant ce tems-là il fallut essuyer un combat, où Christophle Rozdrazowski fut tué d'un coup d'arquebuse qu'il reçut audeffus de l'œil droit. Le radeau étant raccommodé Vrovecz se chargea de le conduire avec un détachement de troupes choisies. Dès qu'on l'eut poussé jusqu'à l'autre bord, les soldats couverts de leurs sacs se jetterent à terre, attaquent & culbutent la garde ennemie qu'ils

trouvèrent sur le bord , & les Hongrois ayant sauté en bas du pont du radeau , coupent à coups de haches la première haye de pieux qui étoit sur le bord du lac. Après ce premier succès ne voulant point perdre de tems , parce que la saison commençoit à être fâcheuse , au lieu de jeter leurs sacs sur les pieux fourchus & de se retrancher , suivant l'ordre que leur en avoit donné leur Général , ils vont témérairement mettre le feu aux ouvrages des ennemis , sans attendre que l'enduict d'argille eût été jetté en bas : mais comme cela ne se fit pas avec toute la vigueur qu'ils avoient montrée d'abord , les Moscovites qui avoient été effrayés au commencement de la promptitude avec laquelle ils s'étoient avancés , reprirent courage , & sortant par toutes les portes qui étoient de l'autre côté de la citadelle , ils reviennent tous frais fondre sur les Polonois , dont le froid & la gelée avoient engourdi les bras , & avec des faux emmanchées à revers & des javelines ils les repoussent , & les mettent tellement en désordre , qu'une partie fut tuée sur la place , & que le reste s'embarassant dans la fuite tomba dans le lac , & s'y noya.

Quoique ce malheur auquel on ne s'attendoit pas eût fort abbattu le courage des Polonois , Zamoski n'en fut point ébranlé , & son exemple affermit les autres chefs dans la résolution de continuer le siège. Il envoie à l'instant George Sibrik au Roi avec une lettre , par laquelle il prioit S. M. de ne point faire attention à ce contre-tems , qui n'étoit arrivé que par la trop grande précipitation des soldats ; & de ne lui point ordonner de lever le siège ; qu'il y avoit bien des choses qui lui faisoient espérer que le succès en seroit heureux ; que tous les autres Généraux pensoient comme lui là-dessus ; & qu'il ne croyoit pas qu'il fût nécessaire que le Roi restât pour cela à Newel. Quoique le Roi fût très-fâché du malheur arrivé si à contre-tems par la faute de ses troupes , il se sentit fort soulagé , quand il vit que Zamoski étoit résolu de continuer le siège , sans qu'il fût nécessaire que S. M. demeurât plus long-tems dans ce pais-là : car outre les incommodités de la saison , la maladie contagieuse qui ravageoit toute l'Italie , l'Espagne , & la France , étoit passée jusque dans son armée , & avoit attaqué

HENRI

III.

1580.

non-seulement les soldats ; mais le Roi même à Poloczko. HENRI III. 1580. Il revint donc à Vilna , d'où il envoya à Zamoski mille chevaux Polonois , & mille fantassins Hongrois sous la conduite d'Etienne Charle. Zamoski ayant refait son radeau beaucoup plus fort qu'auparavant , & ayant trouvé là une barque , où il pouvoit tenir quatre-vingt hommes , que les moines du lieu , à qui elle appartenoit , avoient abandonnée , parce qu'elle étoit toute pleine de crevasses , il la fit radouber , & la couvrit de sacs des deux côtés , après quoi il fit battre avec son artillerie les trois ouvrages qui étoient devant lui , tant pour faire tomber l'enduit d'argille dont ils étoient couverts , que pour faire des ouvertures dans les poutres , afin que le feu y prît plus aisément ; & comme son infanterie n'avoit ni assez de courage , ni assez de force pour qu'on pût s'y fier , les nobles Polonois à l'envi l'un de l'autre demandèrent à servir à pied & à monter à l'assaut , & la noblesse Allemande qui servoit dans le régiment de Farenbeck s'offrit de partager avec eux le péril & la gloire. Zamoski mit au milieu des troupes destinées pour l'attaque ceux qui portoient des torches allumées pour mettre le feu aux murs de bois , & il plaça à leur droite vis-à-vis l'ouvrage d'en haut les Polonois & les Allemans , & à la gauche & vis-à-vis du second ouvrage les Hongrois ; en sorte que ceux qui étoient chargés de mettre le feu à la citadelle avoient leurs flancs couverts par ces deux corps. Vroveck commandoit les Polonois , & avoit pour Lieutenant André Orekowski ; Farenbeck mit à la tête de ses Allemans Othon-Uxcel. Le radeau ayant avancé jusqu'à l'autre bord , malgré le feu continuel des ennemis , il arriva une chose qui releva beaucoup le courage des assiégeans ; ce fut qu'après des pluies continuelles le ciel devint tout d'un coup fort serein. Tout étant prêt pour l'assaut , l'artillerie foudroyant les ouvrages , & les torches allumées avançant de toutes parts , les assiégés réclamèrent les lettres du roi de Pologne. Zamoski en qualité de Chancelier , dont il faisoit encore là les fonctions , avoit écrit peu auparavant aux assiégés que le Roi lui avoit ordonné de poursuivre le siège de Sawoloczze avec toute l'ardeur possible , & de faire tous ses efforts pour forcer la place : Que cependant si la garnison se

rendoit d'elle-même ; ce Prince vouloit qu'on usât de clémence, & qu'on ne lui fît aucun mal ; & que S. M. avoit envoyé un de ses Chambellans pour faire exécuter religieusement cette parole qu'il leur donnoit. Les Moscovites n'avoient d'abord fait aucun état de ces lettres ; mais effrayés du péril où ils se trouvoient alors, ils les réclamèrent avec de grands cris, & ils envoyèrent des Officiers pour en demander incessamment l'exécution. Zamoski leur scella ces lettres, & pour leur marquer qu'il ne vouloit point les tromper, il envoya avec eux J. Tho. Drojevic gouverneur de Premislie (1) pour prendre possession de la citadelle, & pour lui amener tous les palatins Moscovites. Ils ne vouloient pas y venir ; mais leurs propres troupes les y forcèrent. On leur tint parole en tout, & on leur rendit même quelques Dames qu'on avoit fait prisonnières à Luki. Zamoski craignant que dans une si longue marche qu'il avoit à faire, & dans la licence où vivoit le soldat leur pudeur ne fût exposée, leur rendit la liberté. Les Moscovites qui ignoroient le motif de Zamoski, furent extrêmement étonnés de sa générosité, & avouèrent d'eux-mêmes qu'ils n'auroient pas rendu aux Polonois des femmes aussi jeunes & aussi belles que celles-là : mais quand ils sçurent pourquoi il l'avoit fait, ils dirent hautement qu'ils ne s'étonnoient plus que les mœurs des deux nations étant si différentes, leur fortune le fût aussi.

Après la réduction d'une citadelle si importante, & dans une saison si contraire, Zamoski prévoyant que ce seroit de ce côté-là qu'on agiroit la campagne prochaine, y laissa tout son canon, & y mit pour gouverneur George Sibrik avec une partie des troupes Hongroises : il détacha ensuite Farenbeck avec mille chevaux, & il lui ordonna de faire un grand circuit, de s'approcher d'Opolzka pour sonder les gués de la rivière de Welika, & de marcher après cela sur la gauche par Nilcierda, pour le revenir joindre à Poloczko. Pour lui, après avoir visité les lacs d'Ulcia & de Drissa, & le cours des rivières qui en sortent, il se rendit auprès du Roi à Vilna.

(1) Ville située dans le palatinat de Russie, nous l'appellons aujourd'hui Premislaw.

HENRI  
III.  
1580.

HENRI  
III.

1580.

Jean duc de  
Moscovie ré-  
pudie sa fem-  
me, & en  
épouse une  
autre.

Sur ces entrefaites on reçut la nouvelle que Jean duc de Moscovie avoit répudié sa femme, ce que l'usage du païs l'autorise à faire autant de fois qu'il veut, & qu'ayant ordonné qu'on fit un choix de tout ce qu'il y avoit de plus belles filles, il en avoit épousé une, qui étoit sa sixième femme : voici ce qui s'observe en cette occasion. Le Prince fait un Edit, par lequel il ordonne à tous les Grands & à tous les Gentilshommes, qui ont des filles nubiles assez belles, de les lui amener à un jour marqué. On les fait toutes assembler dans une maison spacieuse, préparée exprès, où il y a plusieurs chambres à douze lits chacune, après quoi le Roi accompagné seulement d'un vicillard va visiter toutes ces chambres, & à mesure qu'il y entre, il s'assied sur un trone qu'on lui a dressé. Toutes ces filles qui ont grande envie de plaire à leur Souverain, & de parvenir à l'honneur de l'épouser, viennent l'une après l'autre parées de leur mieux, se prosterner à ses genoux avec des gestes bien étudiés : & ayant jetté à ses pieds leur mouchoir, leurs perles, leurs pierreries & quelque étoffe d'or, elles se retirent. Le Prince épouse celle qui lui plaît le plus, & après avoir donné aux autres quelque somme d'argent ou des terres, il les renvoie.

De Vilna le roi de Pologne se rendit à Grodno ; & pendant que la diète s'y tenoit, pour profiter de ce tems, il songea aux moyens de trouver de l'argent à emprunter pour continuer la guerre. Il fit faire là-dessus de nouvelles propositions à George Frederic duc de Prussé feudataire de la couronne de Pologne, & aux électeurs de Saxe\* & de Brandebourg,\*\* & il donna audience aux députés de Riga. C'étoit une des conditions auxquelles cette petite République s'étoit mise sous la protection de Sigismond Auguste roi de Pologne : mais au fond les articles qui tendoient à affoiblir les droits de la Royauté, & qui paroissoient relever l'éclat de cette ville, ne lui étoient guère avantageux, & le Roi gagnoit plus à les avoir pour alliés que pour ses sujets. On adoucit depuis les conditions, & le Roi y envoya Jean Demetrius Solikouski, qui fut depuis archevêque de Léopol dans la Russie Polonoise, & Vencefflas Agrippa, qui reçurent la ville à l'obéissance du Roi à des conditions

\* Auguste.

\*\* Jean-George.

moins injurieufes à la majefté Royale. On y établit une Douane, dont le Roi par une bonté fingulière voulut bien que le revenu fe partageât entre lui & la ville, en forte qu'il en auroit les deux tiers, & la ville un autre tiers pour l'entretien de fon port & de toute fa rade. Il y eut plus de difficulté pour le rempart que la ville avoit élevé contre la citadelle, & pour les biens de l'Archevêque; la décifion de cette affaire fut remife jufqu'à l'arrivée du Roi. Il y a des gens qui ont écrit que Jean Tafty, un des députés de la ville de Rigga, n'alla pas droit dans cette négociation, & qu'après leur retour, lorsqu'au nom de fes Collègues il rendit compte au Sénat du fuccès de leur députation, il eut l'adrefle de diffimuler que le Roi avoit demandé qu'on donnât une églife aux Catholiques, & qu'on reçût les Jéfuites dans la ville: quoique les habitans euflent demandé fur toutes chofes qu'on ne touchât point à la Religion. Il ne dit point non plus qu'on eût remis à l'arrivé du Roi l'affaire du rempart & des biens de l'Archevêque; ce qui donna dans la fuite occafion à de grands troubles, & fut funefte à Tafty lui-même.

HENRI  
III.  
1580.

Diète de  
Warfovie.

Le Roi alla enfuite à Warfovie où la diète fe tenoit; & après avoir exhorté tous les ordres à pouffer leurs conquêtes, & à fonger moins à fe réjouir de la victoire qu'à en profiter; il leur infinue que la fortune femble leur offrir tout l'empire des Mofcovites, & qu'ils pourroient s'en rendre maîtres s'ils fçavoient profiter de leurs avantages: » Mais fi vous » croyez, leur dit-il, que vous ne puiffiez pas porter jufque- » là vos défirs ni vos efpérances, demeurez au moins armés, » jufqu'à ce que vous ayez ajouté à l'empire Polonois la Li- » vonie, qui eft le fujet de cette guerre, & dont la conquête » fera dans la poftérité un monument de votre valeur. « Il leur repréfenta enfuite que c'étoit un grand inconvénient qu'il fut obligé de revenir tous les ans dans le Royaume, tenir les diètes pour avoir des fubfides: Que ces longues marches ruinoient fes troupes, donnoient le moyen à fes ennemis de respirer; & que ce tems qu'on employoit à folliciter des fubfides faifoit perdre des occafions décisives: Que pour y remédier en quelque forte, il feroit à propos qu'ils accordaffent un fubfide pour deux ans. Les Etats y

**HENRI III.**  
1580. consentirent : mais ce ne fut pas sans peine , & encore ajouta-t-on la condition ; que si la paix se faisoit pendant ce tems-là , l'impôt cesseroit à l'instant. A la fin cependant ils se relâchèrent sur cet article.

Les ambassadeurs Moscovites avoient suivi jusque-là le Roi au travers de la Pologne , où il sembloit qu'il les menât en triomphe : enfin on leur donna encore une audience ; mais comme ils s'en tenoient toujourns à leurs propositions de Newel en y ajoutant seulement quelques châteaux , & que le Roi avoit déclaré nettement que si leur maître ne lui cédoit toute la Livonie , il n'y avoit point de paix à espérer , la conférence fut rompue , & la diète se sépara , sans qu'on eût rien conclu là-dessus ; il fut seulement résolu qu'en conséquence du tribut de deux ans qu'on avoit accordé , le Roi s'engageroit à ne point faire de paix avec les Moscovites qu'ils n'eussent cédé aux Polonois toute la Livonie. On reconnut dans cette diète par un exemple remarquable qu'autant que les bornes qu'on met à l'autorité Royale sont utiles pour maintenir la liberté du peuple , autant sont-elles préjudiciables aux entreprises qu'on fait contre les étrangers , parce qu'elles diminuent la force de l'Empire , & que le Roi ne pouvant rien décider sans consulter les Etats , il est au pouvoir d'un petit nombre de personnes de renverser par l'autorité publique des projets qui auroient infailliblement réussi , si l'exécution avoit dépendu d'un seul homme. C'est ce qui arriva dans cette occasion : car plusieurs Gentilshommes intervinrent au nom de la République , & prièrent le Roi avec instance de vouloir bien terminer la guerre cette campagne , représentant que la Noblesse , & surtout les païsans , dont la ruine entraînoit la leur , étoient si épuisés par les impositions dont ils avoient été chargés jusqu'à lors , qu'ils n'étoient pas en état d'en supporter de nouveaux. Le Roi répondit à cela que c'étoit ici une guerre absolument nécessaire , & que ce n'étoit point lui qui cherchoit à la continuer. Cependant il leur remontra par un discours assez long que la paix ne sçauroit leur procurer ce loisir & cette tranquillité , qu'ils demandent , si elle ne se fait à des conditions aussi honorables , qu'utiles à la République. On a cru que ces remontrances d'une partie de la Noblesse

Remontrance  
de plusieurs  
gentilshommes  
Polonois.

Noblesse étant venuës à la connoissance du duc de Moscovie, l'avoient rendu, malgré sa foiblesse, inflexible sur les conditions qu'il avoit offertes, dans l'espérance qu'en tirant la guerre en longueur, les Polonois ennuyés de payer des subsides obligeroient enfin le Roi à faire la paix malgré lui.

Sur la fin de l'année, Philon Kimita commandant de Luki voulant exercer ses soldats, ordonna à Martin Curtz, & à Gabriel Holubecon de marcher du côté de Chelm, château qui appartient aux Moscovites, & qui est situé audeffus de Lowat. Ils apprirent de quelques prisonniers qu'ils firent sur la route, que les Moscovites avoient brûlé la ville suivant leur coûtume, & qu'ils n'y avoient laissé qu'une maison pour y tenir leur corps-de-garde : sur cet avis les Polonois s'avancent à la faveur de la nuit, surprennent les troupes qui y étoient en garde, & leur ayant coupé le passage pour se retirer dans la citadelle, ils y entrent & s'en emparent. Sibrick fit la même chose du côté de Sawolocze, ayant rebâti un château auprès de Woronocz. Cette ville qui est au Nord de son gouvernement, est située sur la rivière de Souïka qui tombe dans celle de Velika, avec laquelle elle se jette audeffous de Pleskow dans le lac de Peibas, & de-là dans le golfe de Finlande. La situation avantageuse de cette ville l'a renduë très-peuplée & très-florissante par le commerce. Sibrick ayant ensuite joint ses troupes avec celles de Kimita, ils firent des courses dans l'ancienne Russie jusqu'à Novogorod ; qui est une grande ville riche par le produit de ses salines & par son commerce ; & comme il n'y avoit aucune fortification, ils la prirent, la pillèrent & s'en retournèrent chargés de butin.

Quelque tems auparavant, dans le tems que le roi de Pologne étoit encore sur la frontière de Moscovie, le roi de Suède (1) avoit envoyé une flote à Narva : mais comme l'affaire de la guerre de Moscovie n'étoit pas encore décidée, elle se contenta de brûler quelques maisons sur la côte, & s'en retourna sans rien entreprendre. Quelque tems après, c'est-à-dire, dans le tems que la diète se tenoit, ce

HENRI  
III.  
1580.

Kimita s'em-  
pare du châ-  
teau de  
Chelm.

(1) Jean III.

**HENRI**  
**III.**  
 1580. même Prince écrivit au roi de Pologne pour le prier de lui faire sçavoir de quel côté il porteroit la guerre la campagne suivante. Etienne qui se souvenoit que le roi de Suède l'avoit fort exhorté à entreprendre cette guerre, crut qu'en considération de leur amitié, il ne devoit pas lui en faire un mystère : ainsi il lui déclara que son dessein étoit d'aller d'abord à Pleskow.

Durant tout le cours de cette année, la Hongrie, la Transilvanie, la Moldavie, & les autres provinces voisines de l'empire Ottoman demeurèrent en paix : mais le bacha de Temiswar voyant la guerre allumée entre les Polonois & les Moscovites, & ayant quelque inquiétude sur les grands préparatifs qui se faisoient de part & d'autre, envoya un ambassadeur au camp du roi de Pologne. Il eut audience le treize de Novembre, & après avoir félicité le Roi sur les avantages qu'il avoit remportés contre les Moscovites, il ajoûta que son maître avoit reçu avis du bacha de Bude que l'Empereur prenoit des mesures à Nuremberg avec les Electeurs pour déclarer la guerre aux Turcs : Que le Grand Seigneur souhaitoit que le roi de Pologne fit ce qu'il pourroit pour l'en détourner, & qu'il empêchât aussi les Cosaques de faire des courses dans la Walaquie & dans la Transilvanie. Après ce discours il présenta les lettres de l'Empereur son maître, & il se retira à l'instant suivant la coutume de sa nation. Après l'ambassadeur du Turc, celui du Kan des Tartares vêtu d'une robe de soye vint à l'audience du Roi. Il commença par dire que le grand duc de Moscovie sollicitoit fort le Kan de déclarer la guerre aux Polonois : mais que si le Roi vouloit faire encore une campagne, son maître aimeroit mieux joindre ses forces aux Polonois qu'aux Moscovites. Après ces mots, il mit son épaule gauche au dessous de l'épaule droite du Roi, ce qui est chez les Tartares une marque de soumission & de respect, & il fit présent au Roi de botines, d'arcs, de flèches, d'un carquois doré, & de deux chevaux d'amble parfaitement beaux. Les Turcs voyant qu'on ne parloit que de guerre dans toute la Hongrie, & qu'on faisoit partout des levées, craignirent qu'on ne songeât à quelque autre entreprise que celle qu'on publioit hautement : c'est

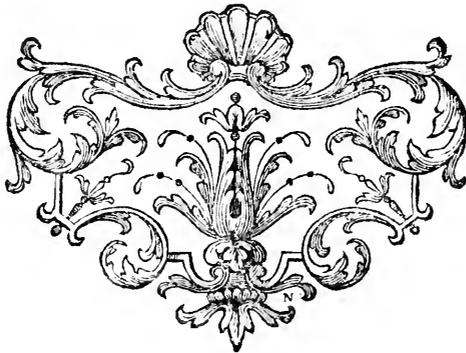
Ambassade  
 des Turcs &  
 des Tartares  
 envoyée au  
 roi de Po-  
 logne.

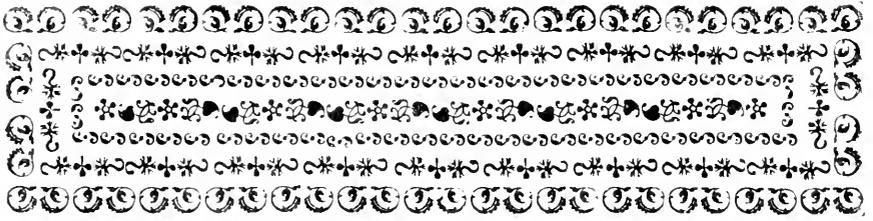
ce qui les engagea à envoyer cette ambassade au roi de Pologne avec des ordres vagues : mais au fond ce n'étoit que pour découvrir sous ce prétexte, quels pouvoient être les desseins de ce Prince, parce que les principales forces de l'empire Ottoman étoient depuis quelques années occupées à faire la guerre en Perse, où elles ne firent rien de considérable, ni cette année, ni celle d'après, parce qu'on y avoit envoyé un nouveau Général.

---

HENRI  
III.  
1580.

*Fin du Livre soixante-douzième.*





# HISTOIRE

DE

## JACQUE AUGUSTE DE THOU.

---

### *LIVRE SOIXANTE-TREISIÈME.*

---

HENRI  
III.

1580.

Affaires de  
Turquie.

**L**ES ennemis de Mustapha l'avoient décrié dans l'esprit d'Amurath. On disoit que ce Général avoit horriblement fatigué son armée, employé des sommes immenses, & consommé une infinité de provisions à des entreprises, dont on n'avoit tiré aucun avantage ; que profitant de la distance des lieux, il estoit les moindres succès, & qu'il osoit envoyer de fausses nouvelles à son Prince : Que d'ailleurs il s'étoit rendu insupportable à tout le monde, & que son orgueil & sa cruauté lui avoient attiré la haine de tous ceux qui servoient sous lui. Amurath fatigué des plaintes continuelles de l'armée, se rendit enfin, & le rappella : mais Mustapha ne se pressoit point de venir à la Cour ; ce qui obligea l'Empereur d'envoyer un Capigi Bachi, qui eut bien de la peine à engager ce Général à livrer le Caissier & le Trésorier de l'armée, qui lui avoient aidé à voler l'argent des troupes, comme nous l'avons dit ailleurs. Enfin les présens, qui ont un grand pouvoir sur l'esprit des Barbares,

ayant radouci le Sultan, ou du moins ce Prince le laissant croire, Mustapha prit la route de Constantinople, & y arriva le neuf d'Avril. Il s'attacha d'abord à gagner les femmes du Serrail par des largesses immenses, & il fit si bien, que son Caissier & son Trésorier furent mis en liberté, & qu'il parut avoir du crédit à la cour du Sultan, quoiqu'il n'eût pas encore la liberté de le voir, ni de lui parler. Depuis long-tems Mustapha avoit à la Porte un ennemi déclaré en la personne de Sinan Bacha, en qui on remarquoit un caractère un peu moins dur que dans le premier, mais encore plus de vanité & d'arrogance; & toutes les fois qu'il arrivoit de mauvaises nouvelles de Perse, ce dernier ne manquoit jamais d'encherir sur tout ce qu'on en disoit; & il publioit hautement que si on lui donnoit le commandement de cette armée, il iroit jusqu'au cœur de la Perse arrêter le Roi dans Casbin, & qu'il l'enverroit prisonnier à Constantinople.

Amurath fut ravi d'apprendre que Sinan tint ces discours, & il lui ordonna de se tenir prêt à partir, parce qu'il avoit résolu de l'envoyer dans peu commander en Perse. Sinan profitant de sa faveur, la poussa jusqu'au bout, & il fit si bien par le crédit de la Sultane, que l'Empereur lui donna parole que s'il effectuoit ce qu'il avoit promis, il le feroit grand Visir. Mustapha étant donc revenu à Constantinople, comme je viens de le dire, Sinan en sortit le vingt-cinq d'Avril: mais avant que de partir, il alla avec un sabre de grand prix baiser la main du Sultan, suivant l'usage de ceux qui prennent congé de sa Hauteffe. Amurath lui mit entre les mains l'étendart de Général, & lui fit présent d'un très-beau cheval. Sinan prit sa route par Amasie, & s'étant rendu à Sebastopolis, que l'on appelle aujourd'hui Sivas, il s'y arrêta comme dans un lieu commode pour recevoir les troupes qui venoient le joindre de toutes parts.

Mehemet Chodabendes empereur des Perses qui étoit à Casbin, ayant eu avis de la marche de Sinan, tâchoit de se mettre en état de défense. Chodabendes aimoit le repos, & l'issuë de cette guerre lui donnoit beaucoup d'inquiétude: mais les desseins turbulens du plus jeune de ses fils, qui tendoient, à ce qu'il croyoit, à une révolte manifeste, l'agitoient

---

HENRI  
III.  
1580.

~~HENRI~~  
HENRI  
III.  
1580.

encore davantage. Ce jeune Prince s'appelloit Abas Miriz ; & c'est lui qui a succédé à son père. Dans le tems dont nous parlons, il étoit Viceroi de Heri, vaste province du côté de Cabul, qui est l'ancienne Aracofie. Sa jeunesse, ses forces, ses vassaux lui ayant enflé le cœur, il déferoit peu aux ordres de son père, & il avoit refusé les années précédentes de faire des levées & de les lui envoyer ; il avoit même empêché que tous les Officiers de son canton, à qui l'Empereur avoit mandé de joindre l'armée, n'obéissent aux ordres de leur Souverain. A cette occasion Miriz Salmas Chan premier Ministre, & ennemi particulier d'Abas Miriz, cherchoit à le perdre. Ce Ministre ambitieux à qui le Roi ne refusoit rien, avoit de son consentement marié sa fille à Emir-Hamzel'ainé de ses enfans, & comme il craignoit que le cadet Prince entreprenant ne dépouillât son frère du droit qu'il avoit à la couronne, il le décrioit continuellement dans l'esprit de Chodabendes, comme un criminel d'Etat, comme un rebelle, qui du vivant de son père & de son frère aîné se dispoit à envahir le trône des Persans. Pour irriter encore plus l'esprit du Roi, il le fit souvenir qu'ayant envoyé ordre l'année précédente aux gouverneurs de Coran & de Safwar, villes du païs des Parthes, & de la dépendance de Heri, de se rendre avec leurs troupes à Casbin, ces deux Officiers avoient fait réponse, qu'Abas Miriz le leur avoit défendu. Le Roi, Prince crédule, & qui ne s'occupoit guère que de son ferrail, sçachant par lui-même la vérité de cette dernière circonstance, croyoit de même son Ministre sur tous les faux rapports qu'il lui faisoit sans cesse contre Abas, & il y a beaucoup d'apparence que ce Roi se seroit porté à quelque violence contre son fils, si le conseil sage des autres Grands de sa Cour ne l'en avoit détourné, en lui représentant qu'il devoit cacher pour quelque tems ces maux domestiques, & dissimuler son chagrin. Ainsi il ne songea plus qu'à soutenir les efforts des Turcs : mais en s'y préparant, il ne voulut pas qu'on pût lui reprocher d'avoir négligé les moyens de procurer la paix entre les deux Empires. Outre qu'il n'avoit pas l'humeur guerrière, deux autres motifs l'engageoient à souhaiter ardemment la paix ; premièrement, l'envie qu'il avoit de remédier aux désordres de sa propre maison ; en second

lieu , le penchant qu'il voyoit aux Georgiens à se déclarer ouvertement pour les Turcs , & la défiance qu'il avoit de Leventogli dont nous avons parlé ci-dessus , & qui s'étoit tenu jusqu'alors dans une espèce de neutralité.

Entre les seigneurs de sa Cour il choisit pour cette négociation Maxud-Chan , par le conseil de Leventogli & du ministre Salmas , qui aimoit bien mieux faire la guerre au pûné des enfans du Roi , qu'à l'empereur des Turcs. On associa à Maxud un Prêtre de la maison de Leventogli , & on leur donna ordre de se rendre au camp de Sinan , de lui déclarer la commission dont ils étoient chargés , de lui demander des guides pour les conduire à Constantinople , & de conclure bientôt la paix avec Amurath , s'il vouloit se contenter de Cars & de Teflis.

L'Envoyé étant parti de Casbin passa par Sultanie , & par Zanga ville de Medie , par Miana ville d'Arménie , & par la Turcomanie , d'où il se rendit à Tauris ; & ayant laissé sur la gauche Chiulfal , Nassivan que quelques-uns croient être l'ancienne Artaxata & Reivan , il passa à Coy & à Van, où il prit des guides , qui lui furent donnés par le bacha Cicala , & qui le conduisirent à Cars. On ne sçauroit dire combien l'arrivée de cet Ambassadeur fit de plaisir aux garnisons Turques. Cicala envoya en poste en donner avis au Sultan. De Cars, Maxud-Chan passa par le château de Hassanchalasi , & se rendit à Erzerum , où il prit des guides pour Amasie ; il se rendit ensuite à Sivas , où Sinan étoit campé , & il lui exposa tout ce qu'il avoit à proposer à Amurath. Dans le dessein de prouver à ce Général la justice de ses demandes , il lui représente que les deux Princes étant de la même Religion , il est raisonnable qu'ils vivent en paix , & qu'au lieu d'employer leurs forces à se ruiner l'un l'autre , ils feront bien mieux de les rétinir contre les Chrétiens leurs ennemis communs , & de leur enlever les plus grandes & les plus florissantes villes de l'Europe , dont ils sont en possession : Que les points qui les divisent sur la Religion ne sont pas assez importans pour se faire la guerre à toute outrance , & pour ruiner tant de peuples & tant de riches Provinces : Qu'ainsi Amurath doit leur accorder la paix à des conditions raisonnables ; & il finit par prier Sinan d'employer son crédit pour la leur faire obtenir.

---

HENRI  
III.

1580.  
Maxud-Chan  
nommé Ambassadeur à la  
Porte.

HENRI  
III.  
1580.

Sinan ayant fait à l'Ambassadeur un accueil aussi poli, que le permettoit son naturel sauvage, lui dit qu'il lotoit le parti qu'avoit pris Mehemet, de préférer la paix à la guerre, & d'envoyer des Ambassadeurs pour la demander à Amurath; qu'il s'employeroit volontiers pour leur procurer un heureux succès, & qu'il lui donneroit un homme pour le conduire au Sultan: mais qu'il étoit bien aise de l'avertir qu'il n'obtiendrait rien d'Amurath, s'il ne lui faisoit des offres très-avantageuses: Que tout ce qu'on avoit conquis depuis trois ans par la valeur des troupes Ottomanes, en forçant des passages inaccessibles, des montagnes très-rudes, des abîmes, des fleuves, des précipices, & en affrontant tour à tour des chaleurs & des froids également insupportables, tout cela appartenoit de droit à leur Empire: Qu'ainsi le roi de Perse devoit compter qu'il n'y avoit point de paix pour lui, s'il ne cédoit toute la Medie, toute l'Iberie, & généralement tous les païs où la cavalerie Turque avoit mis le pied depuis cette guerre.

Sur ce discours, Maxud-Chan pensoit à retourner en Perse, au lieu d'avancer davantage: cependant comme il se voyoit entre les mains de Sinan, qui d'ailleurs paroissoit favorable à la paix, & que d'un autre côté Chodabendes auroit pû trouver mauvais qu'il n'eût pas tenté au moins l'affaire dont il étoit chargé, il prit des guides pour continuer sa route; & ayant laissé Cogni, & Angori sur la gauche, il passa à Césarée de Cappadoce, & vint à Ifnie (1) ville de Bithynie, située sur le lac d'Asconia, d'où s'étant rendu à Calcédoine, que les Turcs appellent Scutari, il passa le détroit qui sépare l'Asie de l'Europe, & arriva à Constantinople.

Tous les Bachas, & Mustapha lui-même le reçurent avec de grands honneurs. Amurath lui ayant donné audience, il répéta avec beaucoup de confiance tout ce qu'il avoit dit à Sinan, mais en termes plus choisis. Il dit que depuis que Mehemet étoit monté sur le trône, il n'avoit rien eu plus à cœur que d'étendre la religion de Mahomet; & que comme il étoit persuadé que ce grand Prophete plein de tendresse pour ses sectateurs n'approuvoit pas qu'on prodiguât leur sang, il avoit toujours eu un soin extrême d'observer

(1) Nicée, où s'est tenu le premier Concile général.

religieusement

religieusement la paix conclüe entre Tocmaces & Soliman ayeul d'Amurath, & d'entretenir l'amitié qui unissoit les deux Empires ; qu'il avoit donné d'assez bonnes preuves de ses sentimens, en lui envoyant le Sultan Tocmaces ; que si Ismael, dans le peu de tems qu'il avoit été sur le trône avoit violé les loix de l'amitié ; que s'il avoit eu envie de se rendre maître de Babylone , & de former des projets propres à troubler la paix , il n'étoit pas juste d'imputer à Mehmet des desseins auxquels il n'avoit eu aucune part : Qu'Ismael s'étoit conduit en jeune homme sans expérience , ou comme ces prisonniers , qui tous fiers de se voir sortis de leurs chaînes, vont faire l'essai de leur puissance en insultant leurs voisins : Que ce Prince au reste avoit été bien puni de sa témérité par une mort prématurée , à laquelle ses peuples avoient contribué , pour se délivrer d'un gouvernement tyrannique : Que Mehmet souhaitoit donc la continuation de cette ancienne paix , & qu'il falloit arracher du sein des fidèles Musulmans les armes qui y étoient déjà enfoncées , pour en percer les Chrétiens leurs ennemis communs.

Après l'audience , Amurath affecta de paroître fort content de l'arrivée de l'Ambassadeur , & il le renvoya au grand Visir. L'affaire ayant été examinée dans le Divan , on persista à demander que les Persans cédaissent tout le païs que Sinan avoit marqué , sans quoi Amurath ne consentiroit point à la paix. Maxud Chan déclara là dessus qu'il n'avoit point d'autre ordre que d'abandonner aux Turcs tout ce qu'ils avoient pris en-deçà de l'Araxe depuis cette dernière guerre : & comme ce sage vieillard voyoit peu d'apparence à la paix , & que les discours de quelques ministres de la Porte lui faisoient appréhender que sans avoir égard à son caractère d'Ambassadeur , on ne le traitât comme un espion envoyé par le Roi son maître ; il trouva un expédient pour se tirer d'embarras : ce fut de ne rien promettre au-delà de ses pouvoirs ; mais de donner des espérances que lorsqu'il seroit de retour à la cour de Perse , il sçauroit profiter de l'aversion que Mehmet avoit pour la guerre , & de l'inquiétude que lui donnoient les mouvemens du plus jeune de ses enfans , pour l'engager à consentir à la paix aux conditions que souhaitoit Amurath. Bien des gens ont cru qu'il se laissa

---

HENRI  
III.  
1580.

HENRI  
III.  
1580.

corrompre par Sinan , & qu'ayant pris dès-lors le parti dont il voulut se justifier depuis , sous prétexte qu'il y avoit été forcé , il n'agit pas de bonne foi dans cette affaire. Ce qui est certain , c'est qu'on le congédia avec beaucoup de marques d'amitié , & qu'il fut très-bien reçu par tout où il passa en s'en retournant : ce qui fit soupçonner un traité secret avec Amurath , par lequel il s'étoit engagé de trahir les intérêts de son maître , d'autant plus que les Turcs n'ont pas coutume de traiter ainsi les ambassadeurs de Perse , lorsqu'ils s'en retournent sans avoir rien conclu , comme nous le verrons par l'exemple d'un autre Ambassadeur envoyé au même Amurath , qui non-seulement demeura en prison pendant un tems considérable , mais qui courut grand risque de la vie.

Maxud-Chan ayant pris congé du Sultan s'en retourna par le même chemin qu'il avoit suivi pour arriver à Constantinople ; & ayant trouvé Sinan à Erzerum il le suivit jusqu'à Cars , & de-là il fut conduit très-honorablement par le bacha Cicala jusqu'aux frontières de la Perse.

Le dessein de Sinan , en attendant la paix , étoit de fortifier Tomanis , ville d'Arménie , appartenante aux Géorgiens , & dont la situation est très-avantageuse pour se rendre maître des défilés & des passages par où l'on entre dans le país : il vouloit aussi jeter des vivres & des troupes dans Teflis qui manquoit de tout à cause des ravages que les Persans avoient faits dans tous les environs ; & il souhaitoit extrêmement de faire quelque coup d'éclat , pour avoir un prétexte honnête de quitter son emploi , qu'il avoit moins recherché par l'espérance de finir la guerre , qu'en vûe de renverser la fortune de Mustapha son rival , en l'exposant à la mauvaise humeur & à la haine d'Amurath.

Préparatifs  
des Persans.

Mehmet de son côté ne demeuroit pas oisif , & en attendant le retour de Maxud-Chan , il envoya ordre à tous les Gouverneurs de provinces de le venir joindre , & il prit le parti d'aller se mettre à la tête de l'armée avec Emir-Hamze son fils aîné , pour gagner l'affection de ses sujets , & se faire cette sorte de réputation , qui est d'un si grand poids dans la guerre , & qui influe beaucoup sur le succès des affaires. Il partit donc de Casbin , & s'en vint à Sultanie ,

où il visita les mausolées de ses ancêtres : de-là il marcha à Zanga & à Miana ; & ayant laissé à sa gauche le château de Guvergi qui est au milieu d'un lac , & à sa droite Ardovil , qui est une ville de Medie où les rois de Perse faisoient leur résidence , il entra dans la Turcomanie , & de-là en quatre journées de marche il vint à Tauris , où il avoit donné rendez-vous aux nouvelles levées qu'il avoit fait faire. Il y tint conseil avec ses Généraux sur ce que l'on pourroit entreprendre : on y parla d'une manière assez embarrassée , parce qu'on sçavoit que le dessein du Roi n'étoit pas tant de faire la guerre, que d'empêcher les Turcs de continuer leurs conquêtes : ainsi la résolution des Persans dépendoit absolument du parti que prendroit Sinan ; & comme on ne sçavoit encore rien de certain là-dessus , il ne faut pas s'étonner qu'il y eût tant d'incertitude dans les avis des Conseillers de Mehmet. L'armée Persanne étoit très-nombreuse , & capable non-seulement d'attendre celle des Turcs , mais de l'aller chercher & de faire des entreprises considérables , si elle avoit eu un Général : mais le parti que l'on prit fut qu'elle s'avanceroit de Tauris à Caracach ; qu'elle choisiroit un camp situé avantageusement pour couvrir Tauris , & pour empêcher les Turcs d'entrer dans le Sirvan , & qu'elle s'y retrancheroit. On fit ensuite un détachement de dix mille hommes , qu'on envoya du côté de Teflis pour s'opposer au secours que Sinan étoit obligé d'y envoyer , & on en donna le commandement à Tocmaces , qui s'étoit acquis de la réputation la campagne dernière , & qui connoissoit parfaitement les lieux. Mehmet lui recommanda fort de convenir avec Simon Prince Georgien , qui s'étoit fait Mahometan depuis peu , d'un tems & d'un lieu , où ils pussent se rassembler sans bruit , aussitôt qu'ils auroient appris que l'armée Turque seroit décampée de Cars , afin qu'ils prissent ensemble des mesures pour empêcher Sinan de jeter du secours dans Teflis ; & il le chargea de plus de lui faire sçavoir d'heure en heure tout ce qu'il apprendroit des desseins des ennemis.

Ces mesures prises , Tocmaces renforça son détachement d'un corps de trois mille Georgiens , & dès qu'il eut appris que Sinan étoit parti d'Erserum , & qu'il marchoit à Cars,

**HENRI** III. 1580. il s'avança du côté de Gengue par un chemin que tiennent ordinairement les voleurs Tartares, mais qui étoit absolument inconnu aux Turcs. Gengue est au milieu de campagnes très-vastes entourées jusqu'à Tauris de villes & de châteaux, dont les habitans sont, ou sujets, ou alliés de la Perse. Dès qu'il y fut arrivé, il écrivit à Simon le départ de Sinan, & la route qu'il tenoit, & lui demanda de la part de Mehmet de se rendre à Grin, & de venir le joindre; & que lorsqu'ils seroient ensemble, ils prendroient leur parti suivant l'occasion.

Maxud-Chan passe chez les Turcs.

Maxud-Chan étoit de retour auprès du roi de Perse, & en lui rendant compte de sa négociation, il lui déclara qu'il ne pouvoit espérer de paix avec Amurath, qu'en lui cédant tout le Sirvan jusqu'à Demircapi; & que ce Prince prétendoit que tout ce que ses troupes avoient conquis jusqu'alors, appartenoit de plein droit à l'empire Ottoman. » Pour moi, » ajoûta-t'il, je n'ai point voulu passer mes pouvoirs; ce qui » a mis ma vie en grand péril, parce que les Bachas me me- » naçoient que si la négociation n'avoit point de lieu, on » me traiteroit comme un espion, & non comme un Am- » bassadeur: & ce n'a été qu'à force de prières, & en pro- » mettant aux Turcs que V. M. leur enverroit un autre Am- » bassadeur avec des pouvoirs plus étendus, que j'ai obtenu » la permission de revenir en Perse.

Il parut après l'audience que Mehmet étoit content de la conduite de Maxud-Chan, & qu'il étoit bien aise de le voir de retour: il lui donna même pour récompense un petit gouvernement dans la province de Reivan; mais Maxud qui croyoit que ses services méritoient quelque chose de plus, s'excusa honnêtement de l'accepter; & il résolut d'attendre de la libéralité de son Roi, quelque emploi qui pût le dédommager des dépenses considérables qu'il avoit faites dans son ambassade. En effet Mehmet lui donna peu de tems après la charge de Trésorier de la caisse de Tauris; & comme le Gouverneur de cette place étoit son ennemi mortel, au lieu d'en faire lui-même les fonctions, il la fit exercer par un autre, & il se retira à Cassangre petite ville d'Arménie qui lui appartenoit. Emir-Chan qui cherchoit à le perdre dans l'esprit du Roi, fut ravi d'avoir trouvé cette

occasion : » Car, disoit-il, pourquoi Maxud-Chan a-t'il refusé  
 » un gouvernement fort honorable ? Pourquoi sous prétexte  
 » d'une prétendue inimitié, n'a-t'il pas voulu exercer par lui-  
 » même la charge de Trésorier d'une des plus grandes villes  
 » du Royaume ? Pourquoi s'est-il retiré de la ville à l'approche  
 » des ennemis ? Une telle conduite n'est-elle pas un aveu de  
 » tous les soupçons que l'on a conçus contre lui, à l'occasion  
 » de cette belle ambassade qu'il nous vante tant ? Je suis per-  
 » suadé qu'il a donné sa parole aux Turcs, & qu'il est déjà  
 » leur esclave. C'est là sans doute la raison qui lui a fait re-  
 » jeter les dignités & les emplois qu'on lui a voulu donner  
 » en Perse ; à moins que par ce refus orgueilleux d'exercer  
 » des charges publiques, il n'ait été bien aisé de forcer le Roi  
 » à lui donner quelque grand gouvernement, qu'il aura soin  
 » de remettre bientôt entre les mains des Turcs. Aussi, dit-  
 » on, qu'il est convenu secrètement avec Amurath de lui li-  
 » vrer le Sirvan, dont il a tant d'envie.

Ces discours qui venoient d'un ennemi déclaré, devoient être suspects ; néanmoins comme ils s'accordoient avec les bruits publics, ils firent une grande impression sur l'esprit du Roi, qui étoit déjà indisposé contre Maxud, & qui regardoit comme une insulte le refus que ce mauvais courtisan avoit fait d'un gouvernement offert par son Souverain. Il ordonna donc qu'on le fit venir pour se justifier, & il chargea Emir-Chan de l'amener à la Cour de gré ou de force. Emir-Chan sçavoit bien que Salmas favorisoit Maxud ; & il craignoit que si on le mettoit en justice réglée, il ne se justifiât de tout ce qu'on lui reprochoit, & que la calomnie ne fût mise au grand jour. Ainsi il ne fut pas fâché qu'on fût l'ordre qu'il avoit du Roi, & que cette nouvelle allât jusqu'à Maxud ; persuadé que ce Seigneur effrayé du péril auquel il alloit être exposé, se sauveroit chez les ennemis, & confirmeroit par la fuite tout ce qu'on mettoit sur son compte. En effet Maxud ne fut pas plutôt informé des desseins de la Cour, que, soit par crainte d'être convaincu de trahison, soit par dépit de se voir livré à son ennemi, il disposa tout pour se sauver. Il ne fut pas long-tems à trouver un honnête prétexte pour exécuter son dessein : car Emir-Chan ayant envoyé quinze hommes pour l'amener, ou pour

l'arrêter ; Maxud ravi en apparence de les voir , leur fit un festin magnifique ; & lorsqu'ils furent tous yvres & bien endormis, il les enferma dans une citerne. Aussitôt il fait préparer des voitures pour ses femmes , ses esclaves, & ses autres domestiques; il prit ses pierreries, son or, & son argent, & s'enfuit. Il marcha jour & nuit, & arriva enfin à Salmas, & de-là à Van, où Cicala Bacha le reçut avec des honneurs extraordinaires. Il fut reçu de même à Erzerum par Sinan, qui le fit mener à Amurath. Il suivit depuis les Bachas , Ferhat & Osman, qui commandèrent tour à tour l'armée Turque après Sinan. Lorsque la guerre de Perse fut finie , Amurath lui ayant donné le gouvernement d'Alep , il s'y transporta avec toute sa famille, & il y passa le reste de sa vie.

Sinan grand  
 Visir.

Sinan étant arrivé d'Erzerum à Cars y séjourna huit jours, après lesquels il marcha du côté d'Archele pour gagner Tomanis. Ce fut dans cette marche qu'il reçut l'agréable nouvelle qu'on l'avoit fait grand Visir. Il y a cependant des auteurs qui ont écrit que cette charge lui avoit été donnée dès Constantinople, mais que le sceau impérial ne lui fut remis entre les mains qu'en ce tems-ci, & par le Capigi Bachi \* qui fut chargé de le lui porter. Mechmet, dont j'ai souvent parlé dans les livres précédens, avoit été long-tems revêtu de cette dignité, & il en avoit fait les fonctions avec une grande réputation de prudence & de fidélité sous Soliman, Selim, & même sous Amurath : & ce qui est fort rare dans cette Cour, son crédit s'y étoit toujours soutenu ; mais il avoit été tué depuis un an par un accident funeste, & qui mérite d'avoir ici sa place.

\* C'est le chef  
 des portiers.

Mechmet avoit de son autorité absolüe cassé un soldat, sans qu'on ait sçû pourquoi, & il avoit donné sa place & sa solde à un autre. Ce malheureux au désespoir d'avoir perdu tout à la fois sa subsistance & son honneur, résolut de s'en venger. Pour y réussir, il contrefit le fou, & se fit Dervis ; c'est une sorte de religieux qui sont comme nos Hermites. Le nouveau Dervis affectoit un grand mépris de toutes les choses de la terre, & paroïssoit n'avoir l'esprit rempli que de celles du ciel. C'est la coûtume chez les Turcs que cette espèce de Prêtres se rendent tous les jours au Divan, où

l'on rend la justice , pour faire la révérence aux Grands de la Cour , & que pour en tirer quelque aumône , ils récitent d'une voix peu intelligible leurs mauvaises prières dans l'esprit de l'Alcoran. Suivant cet usage , l'Hermite venoit tous les matins chez Mechmet , & insensiblement il s'étoit si fort familiarisé avec lui , & avec toute sa maison , que quoique ce Visir fût toujourns entouré d'une Cour nombreuse , le Dervis l'approchoit quand il vouloit , sans que personne s'y opposât. Enfin cet homme croyant que l'occasion étoit venue d'assouvir sa vengeance & sa haine , que ni le tems , ni les liberalités du Visir n'avoient pû adoucir , il met un poignard dans sa manche , & s'en vient au Divan. Là , après avoir fait ses prières à l'ordinaire devant toute l'assemblée , il se jette sur Mechmet , dans le tems qu'il lui donnoit l'aumône , lui porte deux coups de poignard dans le sein avant qu'on le pût secourir , & renverse ce vieillard par terre. On saisit l'assassin , on le lie & on le mène à Amurath , devant qui il demande à comparoître. Le Sultan qui craignoit que ce malheureux ne fût que l'instrument des Grands de sa Cour , qui auroient eu dessein de perdre le Visir pour avoir sa place , interrogea lui-même le Dervis. Mais ayant reconnu qu'il n'avoit point de complices , & que cet assassin n'avoit eu pour but que sa propre vengeance , il le livra aux domestiques de Mechmet , qui exercèrent contre ce misérable les tourmens les plus affreux & les plus propres à venger la mort d'un maître qui les avoit comblés de biens.

La charge fut donnée à Achmet , qui tenoit le premier rang à la Cour après lui ; mais il ne la remplit pas long-tems ; car il mourut de maladie quelques mois après , & laissa vacante cette grande place , qui fut disputée entre deux rivaux fameux , Sinan & Mustapha. Ce dernier qui avoit été précepteur de Selim II. & qui s'étoit rendu illustre par la conquête de l'isle de Chypre , la regardoit comme une récompense due à ses longs & importans services. Mais Sinan prétendoit que les siens étoient beaucoup au-dessus de ceux de Mustapha , parce qu'étant passé dans un païs aussi éloigné que l'Afrique avec une flote peu considérable , il avoit soumis en peu de mois la Goulette , forteresse des Chrétiens , qui passoit pour imprenable , où il y avoit une grosse garnison

HENRI  
III.  
1580.

HENRI III. 1580. de troupes Espagnoles, & qui par sa situation étoit à portée de recevoir à tout moment du secours. Qu'avoit fait Mustapha de comparable à cette conquête ? Il lui avoit fallu deux ans pour prendre deux villes dans une Isle située au milieu des Etats de l'empire Ottoman ; & pour en venir à bout, il avoit presque entièrement ruiné une des plus grandes armées que les Turcs eussent mise sur pied depuis long-tems. Sinan alléguoit encore en sa faveur, l'expédition des Arabes révoltés, qu'il avoit entreprise & achevée avec autant de prudence que de bonheur ; au lieu que Mustapha avoit refusé de s'en charger, parce qu'il y trouvoit trop de difficultés. Mais ce qui nuisit le plus à Mustapha, fut son rappel de Perse, & Amurath ne croyoit pas qu'il convînt de mettre à la tête de tout l'Empire un homme qu'il avoit jugé incapable de conduire cette guerre. D'ailleurs la Sultane qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de son mari, le sollicitoit vivement en faveur de Sinan. » Mustapha, disoit-elle, n'est-il » pas assez récompensé de ses services, par l'impunité de tant » de crimes dont il a été chargé, & par la liberté qu'on a renduë à sa considération au Trésorier & au Caissier de son armée, accusés d'avoir volé l'argent destiné pour les troupes ? » Ne doit-il pas encore regarder comme une récompense que » depuis la vacance de cette dignité, on lui ait laissé le premier rang à la Porte, par la seule prérogative de l'âge ? Il est » donc juste, ajoûtoit-elle, de mettre dans cette grande place » un homme sans reproche, qui a toujours bien servi l'Etat, » & qu'on envoie à une guerre de la dernière importance, par » la confiance qu'on a qu'il s'en tirera heureusement ?

Mustapha se voyant déchû d'un honneur qu'il souhaitoit passionnément, & qu'il dévorait en espérance, ne put survivre à sa disgrâce : & on prétend que le chagrin qu'il en eut, ou peut-être la crainte d'être convaincu d'avoir supprimé plusieurs ambassades que le roi de Perse envoyoit à la Porte, l'engagèrent à avancer sa mort, en mangeant avec excès du melon, qu'il avoit mis tremper dans de l'eau, où il avoit fait fondre quantité de sucre. Mais on tenoit pour constant à la Cour, qu'Amurath l'auroit fait étrangler, s'il n'eût pas prévenu ses ordres. Jamais homme au reste ne mérita mieux d'être lui-même son bourreau. La cruauté horrible que

que ce monstre exerça contre les Chrétiens, & particulièrement contre Antoine Bragadin, après la prise de Famagouste, le rendoit digne d'un pareil sort. Ses biens furent portés au trésor public, & l'on en réserva quelque portion pour ses petits-fils, qui furent mis dès leur enfance au service du Grand Seigneur.

Sinan au comble de ses vœux depuis son élévation, & croyant que la mort de son rival l'assuroit dans sa nouvelle dignité, ne songea plus qu'à agir contre les Persans. D'abord il fit dresser par des Ingénieurs habiles le plan des fortifications qu'il vouloit faire à Tomanis; mais à peine les put-il commencer, à cause d'une pluye épouvantable, qui continua pendant huit jours, & qui renversa tout ce que les soldats avoient fait. Le secours qu'il falloit jeter dans Teflis, lui donnant beaucoup d'inquiétude, il marcha de ce côté-là, & il fit prendre les devants à Talogli Aga des Jannissaires de Damas, & à Homar Sangiac de Saffet. Mais Simon seigneur Georgien, qui connoissoit le país, leur dressa des embuches, les tailla en pièces, & Talogli fut redevable de la vie à la vitesse de son cheval. Sinan ayant eu avis de cet échec, ne laissa pas de continuer sa marche, & en deux jours il arriva devant Teflis. La mort de Mustapha n'ayant pas encore assouvi la haine qu'il portoit à cet infortuné, il résolut de montrer la vanité de ce Général, qui pour faire valoir ses services avoit écrit à Amurath, que Teflis étoit aussi grande & aussi peuplée que Damas. Ainsi il ordonna à quelques Officiers de faire le tour de la place & de l'examiner, afin qu'ils pussent un jour rendre témoignage à Amurath du véritable état de cette ville. Ayant ensuite distribué de l'argent à la garnison, & fait remplir les greniers, il assembla les soldats qui étoient dans la ville; & après avoir loué leur fidélité, & la constance qu'ils avoient montrée, en ne vivant pendant un tems considérable que de chiens & de rats, il les consola, & leur fit espérer, qu'on auroit soin qu'ils ne fussent plus exposés à de pareilles extrémités; qu'Amurath auroit égard à leurs services; & que pour lui il employeroit volontiers son crédit pour leur procurer la récompense qu'ils méritoient.

La garnison ayant porté ses plaintes contre le Gouverneur de la place, qui s'étoit approprié l'argent de la caisse militaire,

**HENRI III.**  
**1580.** Sinan fit examiner cette affaire : l'Officier fut convaincu de malversation, & condamné à rendre les sommes qu'il avoit prises, & qui furent distribuées aux soldats : après quoi il le cassa & mit à sa place un Georgien, nommé Joseph, qu'il ne jugea digne de ce poste, que parce qu'il étoit ennemi juré de Simon. C'est-là pour les Barbares le gage le plus sûr de la fidélité de ceux qu'ils employent ; & c'est à ce titre que Sinan confia à Joseph Bey la garde d'une place dont la défense avoit coûté jusque-là tant de travaux, tant de veilles, tant de souffrances & tant de sang.

Après avoir donné ordre aux affaires de cette ville ; Sinan se dispoisoit à partir, lorsqu'il reçut une ambassade de Leventogli, autre seigneur Georgien, qui envoya lui offrir ses services. Jusque-là Leventogli avoit gardé la neutralité entre les Turcs & les Persans, les exhortant tour à tour à la paix ; & comme il craignoit sur-tout la puissance des Turcs, il avoit souvent envoyé des vivres, & d'autres provisions à Teflis ; mais il ne s'étoit point encore déclaré contre Mehmet, qu'il respectoit comme un voisin puissant. Les envoyés de Leventogli l'excusèrent de n'être pas venu lui-même, sur ce qu'il étoit malade. Sinan paroissant content de cette raison, leur fit bon accueil, leur donna des vestes d'étoffes d'or, & les renvoya avec des presens pour leur maître, entre lesquels il y avoit une masse d'or (1), & un sabre garni d'or & de pierreries, & les chargea d'ordres secrets qui portoient, qu'ayant été neutre jusque-là entre les deux Princes ennemis, il fit tous ses efforts pour procurer la paix entr'eux, & qu'il n'épargnât pour cela ni sollicitations, ni prières.

Sinan s'étant ensuite mis en marche, passa le second jour le défilé de Tomanis. Ce fut alors que Mustafade bacha d'Alep, qu'il estimoit beaucoup, lui fit entendre qu'il y avoit dans le voisinage quantité de provisions, & beaucoup de gros & de menu bétail, qui n'étoit gardé que par un fort petit nombre de Georgiens, & qui seroit fort utile tant pour l'armée que pour les garnisons d'alentour ; qu'on pourroit aisément s'en rendre maître, si on vouloit y envoyer un détachement de bonnes troupes, & qu'il s'offroit de les conduire. Sinan crut que l'occasion n'étoit pas à négliger ; mais comme

(1) Espèce de lingot fait en rond.

il n'avoit pas encore oublié ce qui étoit arrivé à Talogli & à Homar, il craignit que son ami ne lui eût demandé trop peu de troupes : ainli il lui donna dix mille hommes effectifs, sans compter les valets & les goujats. C'étoit une amorce que Tocmaces avoit présentée aux Turcs, & il s'étoit ensuite embusqué avec Simon dans tous les lieux des environs qui étoient propres pour son dessein. Les Turcs maîtres du butin l'avoient déjà chargé sur leurs chevaux, & ils n'étoient plus occupés que du soin de l'emmenner, lorsque Tocmaces sortant tout d'un coup de son embuscade, les chargea brusquement, & en fit un carnage épouvantable, sans presque trouver de résistance. Il leur tua autour de sept mille hommes, fit quantité de prisonniers, & emmena un grand nombre de mulets & de bêtes de somme. Mustaffade s'étoit sauvé des premiers.

Sinan chagrin de cette nouvelle, fit marcher de ce côté-là le bacha de Caramanie avec un gros détachement, & il le suivit avec le reste de l'armée; mais ils arrivèrent trop tard, les Persans s'étoient déjà retirés dans des montagnes inaccessibleles & dans des bois impénétrables. Sinan qui vouloit venger l'affront qu'il venoit de recevoir, ne laissa pas de les poursuivre, & il arriva enfin au haut d'une montagne très-escarpée, d'où il découvrit les Persans, qui fatigués des marches précédentes, cherchoient à se fortifier dans des postes avantageux. Aussitôt le Général Turc s'avança pour les combattre. Mais les Persans qui ne vouloient pas hazarder une affaire décisive, prirent le parti de se retirer. Quelque diligence qu'ils fissent, ils ne purent pourtant pas empêcher que leur arrière-garde ne fût entamée, & ils perdirent environ cinquante hommes, dont les Turcs coupèrent les têtes, suivant leur coûtume; & pendant une marche de plusieurs jours, ils les portèrent comme en triomphe au bout de leurs javelines.

Sinan ayant évité toutes les embuscades des ennemis arriva à Triale, ville d'Arménie, fameuse par le grand nombre de ses Eglises. Il y reçut plusieurs avis que le roi de Perse étoit sorti de Tauris avec toute son armée, & qu'il venoit pour le combattre. Sur cette nouvelle, il fit publier dans le camp qu'on se disposât à marcher à Tauris; & pour avoir moins d'embarras, il envoya ses gros bagages à Ardachan, & n'en

HENRI  
III.

1580.

garda que ce qu'il falloit pour porter des provisions pour  
 quelques jours. Par-là ce Général, le plus vain qui fut ja-  
 mais, vouloit faire croire que c'étoit lui qui alloit chercher  
 les ennemis : mais en même tems il fit dire secretement au  
 roi de Perse, campé près de Caracach, qu'il pouvoit envoyer  
 des Ambassadeurs pour la paix ; & il espéroit que cette nou-  
 velle suspendroit la marche de ce Prince. Pour mieux per-  
 suader que l'ordre qu'il avoit donné de marcher à Tauris  
 étoit sérieux, il descendit dans des plaines encore teintes du  
 sang des troupes de Mustapha, qui y avoient été taillées  
 en pieces ; c'étoient les plaines de Chelilen : il y rangea son  
 armée en bataille, & embrassa un vaste terrain pour faire  
 parade de ses forces. Après en avoir fait la revue, il disposa  
 tout comme s'il alloit donner bataille : il plaça à la tête de  
 l'armée cinq cens pièces de campagne, qui étoient gardées  
 par trois bataillons de Jannissaires. Il avoit pris son poste  
 derrière cette artillerie, & il avoit rangé tout le reste de son  
 armée à droit & à gauche en forme d'un croissant qui embras-  
 soit une grande & vaste plaine, où la cavalerie & l'infanterie,  
 les arquebusiers, les archers & les piquiers étoient mê-  
 lés les uns avec les autres. Les bêtes de somme & les bagages  
 qu'on avoit pris pour le besoin, étoient à la queue sous la  
 garde d'un corps de huit mille hommes, commandé par deux  
 Bachas. L'armée étant rangée de la manière que je viens de  
 l'expliquer, il fit sortir des montagnes voisines quelques corps  
 de ses propres troupes, qui eurent ordre de faire mine de le ve-  
 nir attaquer. Dès qu'ils parurent, l'artillerie commence à  
 tirer, les arquebusiers & les archers font usage chacun de leurs  
 armes, les tambours, les clairons, les trompettes sonnent la  
 charge, comme si l'on eût été sérieusement aux mains ; &  
 les soldats ayant ensuite tirés leurs sabres qu'on voyoit bril-  
 ler de loin aux rayons du soleil, on perdit toute la journée à  
 ce spectacle comique. On recommença la même chose le  
 lendemain & le jour suivant ; ce qui exposa Sinan aux raille-  
 ries & au mépris de tout le monde. Les soldats en murmu-  
 roient, & disoient tout haut : pourquoi ne nous mène-t'il pas  
 à Tauris ? L'ennemi est à deux pas de nous, & l'on nous amu-  
 se ici à des combats de théâtre : Est-ce pour ce spectacle qu'on  
 a rassemblé tant de braves guerriers ?

Pendant ce tems-là Mehmet envoya Haider en qualité d'Ambassadeur. Il renouvela les propositions que Maxud-Chan avoit déjà faites; c'est-à-dire, que le roi de Perse céderoit Cars & Teflis, & qu'il cultiveroit religieusement l'amitié du Grand Seigneur. Qu'il conjuroit Sinan de faire conclure la paix à ces conditions, & d'empêcher que deux Princes de la même Religion ne s'acharnassent à se ruiner l'un l'autre par une guerre sans fin.

Sinan reçut très-gracieusement Haider, lui promit de s'employer pour obtenir ce qu'il demandoit, & l'assura qu'il espéroit que la chose réussiroit, pourvu qu'on envoyât à la Porte un homme distingué, sage & capable de manier une affaire de cette importance. Haider aussitôt alla joindre le Roi, qui étoit retourné à Tauris, pour lui rendre compte de sa négociation. Il lui dit, que Sinan faisoit espérer que si la Perse envoyoit un nouvel Ambassadeur, la paix pourroit se conclure aisément, & que le Général Turc paroïssoit la souhaiter. Le Roi y donna les mains, & fit sçavoir sa résolution à Sinan.

Le Grand Visir ne songeant plus alors à sa marche vers Tauris, se retira du côté de Cars, comme s'il se fût présenté quelque occasion qui l'y rappellât; & il y demeura un mois entier sans rien faire, au grand étonnement des Turcs, qui s'entredemandoient ce qu'ils étoient venus faire si loin; si c'étoit pour combattre, ou pour voir le païs; pour être spectateurs de pièces de théâtre, ou pour les représenter eux-mêmes. De Cars, Sinan retourna à Erzerum, où il sépara son armée, parce que l'hyver étoit déjà avancé; & chaque Commandant de place y mena en quartier d'hyver les troupes qui étoient sous ses ordres. Il envoya ensuite à Amurath le Capigi Bachi pour l'informer des succès de la campagne, du secours qu'on avoit fait entrer dans Teflis, des ouvrages qu'on avoit commencés à Tomanis, & de la parole que le roi de Perse avoit donnée, d'envoyer un nouvel Ambassadeur à la Porte. Il ajoutoit, qu'il y avoit dans cette guerre tant d'incommodités à essuyer, & tant d'obstacles à surmonter, que si l'on ne faisoit de plus grands efforts que par le passé, on ne devoit plus se flater de la conquête de la Perse: qu'il falloit bien des choses pour une si grande entreprise, & qu'il

HENRI  
III.  
1580.

étoit nécessaire qu'il s'abouchât là-dessus avec l'Empereur.

**HENRI** Toute la campagne suivante se passa à attendre l'ambassadeur Persan, & il ne se fit rien de considérable, à cause de la disette affreuse qui régnoit dans le camp & sur la frontière, jusque-là que les troupes étoient extrêmement dégoûtées de cette guerre, & que chacun faisoit tous ses efforts pour se dispenser d'y aller. Sinan lui-même s'en ennuyoit beaucoup, & songeoit à la porter en Europe, afin de revenir à la Cour, & d'y jouir des honneurs de la place qu'il occupoit. Afin de réussir dans ce dessein, il mettoit tout en œuvre pour avancer la paix de Perse; ce qui lui fourniroit un prétexte honnête d'abandonner ces provinces sans déplaire à l'Empereur: il envoyoit lettres sur lettres, & couriers sur couriers, pour obtenir son rappel. Il avoit, disoit-il, des choses de la dernière conséquence, dont il étoit important que l'Empereur fût instruit, & sur lesquelles il ne pourroit ni s'expliquer dans une lettre, ni se confier sûrement à quelqu'homme que ce fût. Enfin les sollicitations vives & continuelles de la Sultane, qui l'avoit déjà fait Grand Visir, obtinrent du Sultan son rappel.

Aussitôt le Général Turc établit deux Gouverneurs, avec un Trésorier, & un Intendant à Sumachia & à Batino, gouvernemens de peu d'importance; & sans avoir rien fait de considérable, après avoir même reçu deux échecs & perdu quelques pièces de canon, il se mit en marche pour s'en retourner, & entra vers la mi-Juillet dans Constantinople avec un équipage superbe, & au milieu d'une foule de grands Officiers de la Cour, qui étoient allés à sa rencontre.

Troubles  
d'Afrique.

Il y eut quelques troubles en Afrique. Comme les esprits des Mores sont changeans & très-avides des nouveautés, les habitans de Tunis, ou par haine pour les Turcs, ou par inclination pour Amida leur ancien maître, qui étoit alors à Malte, & qui les sollicitoit de le faire revenir, conjurèrent contre la garnison & la passèrent au fil de l'épée. Amurath instruit de ce carnage y envoya Uluciali Capitan-bacha, avec soixante galères. Cette commission lui fit naître l'envie de bâtir un fort vers le détroit, & de le mettre en bon état, s'assurant que par ce moyen non-seulement il empêcheroit les troubles du royaume de Tunis; mais qu'ayant en

quelque forte mis des entraves aux deux côtés de la Mauritanie, il pourroit dans la suite former des projets plus importants. Achmet roi de Maroc, qui venoit de faire un traité d'alliance avec Philippe II. crut qu'il ne devoit pas négliger cette affaire qui mettoit ses Etats en péril. Ainsi sous prétexte de l'alliance dont je viens de parler, il écrivit à Uluciali, & le pria instamment de renoncer à ce projet, parce que si les Turcs vouloient attaquer le roi d'Espagne, avec qui Amurath même venoit de conclure une trêve, il seroit obligé de le secourir, & de joindre ses troupes à celles de ce Prince. Uluciali qui étoit trop foible pour résister à deux Rois réunis, & même pour tenir contre l'un des deux avec une flotte telle que la sienne, songea à la retraite; mais pour cacher sa honte, il fit courir le bruit qu'on le rappelloit à Constantinople pour d'autres affaires; & après avoir mis une nouvelle garnison dans Tunis, d'où les conjurés s'étoient sauvés, il se retira à petit bruit.

Pendant ce tems-là, on faisoit en Pologne des préparatifs contre les Moscovites, & le Roi s'étant rendu à Grodno avoit donné ordre à Zamoski de lever des troupes. Ce Général désirant extrêmement d'avoir une bonne infanterie, engagea Vroveck à licencier sa compagnie de cavalerie, pour en former une d'infanterie toute composée de Gentilshommes, & il chargea Farensbeck de faire faire des levées en Allemagne. Le Roi de son côté écrivit au prince de Transylvanie son frère, de lui faire en Hongrie de nouvelles levées d'infanterie & de cavalerie. Les succès de la campagne dernière, qui en promettoient encore de plus considérables, attiroient toute la jeunesse, & l'empressement étoit si grand, que l'on venoit en foule au rendez-vous, sans avoir reçu un denier pour l'engagement. Mais cette joye générale fut troublée par la mort de Christophle prince de Transylvanie, qui après avoir souffert long-tems des douleurs de la goutte, mourut enfin cette année, laissant un fils nommé Sigismond, qui du consentement des Etats avoit été nommé pour succéder à son père avant que le Roi se rendît à Varsovie pour la diète. Ainsi Etienne n'eut pas grand mouvement à faire pour établir son neveu dans cette Principauté. Il se contenta d'envoyer à la Porte J. Tho. Drojou avec des ordres, qui portoient, que la

---

HENRI  
III.  
1580.

Affaires de  
Pologne &  
de Moscovie.

Mort du  
Transylvain.

**HENRI III.**  
1580. Transylvanie étant tributaire du Grand Seigneur, cet Envoyé supplioit Amurath de trouver bon que Sigismond la possédât aux mêmes conditions que ses prédécesseurs ; & de faire entendre à cette Cour que si on y prenoit d'autres mesures, le roi de Pologne ne manqueroit pas de venir au secours de sa patrie & de sa famille. On chargea encore Drojou de se plaindre des injustices de Janicola vaivode de Valaquie, & de demander qu'on le dépossédât, & qu'on rétablît Pierre l'ancien Vaivode : que le roi de Pologne ne s'accommodoit pas du voisinage de Janicola, & qu'il ne pouvoit, ni ne devoit souffrir plus long-tems les maux qu'il faisoit à ses sujets. Amurath accorda volontiers le premier article, à la considération du roi de Pologne : il ne refusa pas absolument le second ; mais il en remit l'exécution à un autre tems.

La mort du prince de Transylvanie fit croire au duc de Moscovie, que le roi de Pologne consentiroit sans peine aux conditions de paix qu'il avoit proposées l'année précédente, ou du moins que cet événement lui donneroit le tems de respirer. Il avoit fait dire par ses Ambassadeurs quelque tems auparavant, qu'il étoit prêt de céder la Livonie à la réserve de Narwa, de Newschlos, de Derpt, d'Adawa, & de Novogorod de Livonie. Le Roi avoit toujours répondu qu'il ne vouloit point entendre parler de paix, si on ne lui cédoit toute la Livonie ; qu'il prétendoit garder Welisch, & qu'il demandoit la démolition de Siebis, forteresse appartenante aux Moscovites ; mais qui étoit enclavée dans ses Etats : & il donnoit parole que de son côté il feroit démolir Drista qui appartenoit à la Pologne, & qui se trouvoit au milieu de la Moscovie. Il demandoit encore que le Duc lui payât quatre cens mille écus d'or pour les frais de la guerre. Mais à la nouvelle de la mort du prince de Transylvanie, le duc de Moscovie changea absolument, comme il parut par les lettres dont il chargea Christophle Dirfac, que le Roi avoit envoyé à Moscou. Après une longue répétition de toutes les propositions qui s'étoient faites pour parvenir à la paix, & qui n'avoient produit aucun fruit ; le Grand Duc disoit beaucoup de choses pour en faire retomber la haine sur le Roi : Qu'il n'avoit pas voulu s'en tenir aux conditions de Newel, & qu'il demandoit à present la démolition de Siebis,

Siebis, & une grande somme d'argent sous prétexte de dédommagemens pour les frais de la guerre. Là-dessus le Moscovite déclaroit qu'il ne vouloit point être son tributaire; que les Princes n'avoient pas coûtume de compter ainsi les dépenses & d'exiger de l'argent: Que Siebis avoit été bâti dans son enfance, dans le tems que les Polonois tenoient Poloczko, & que Sigismond étoit maître de la Pologne & de la Lithuanie; en un mot, que Siebis ayant toujours appartenu aux Moscovites, il ne pouvoit consentir à sa démolition. Il se plaignoit ensuite avec aigreur que le Roi ne lui eût point envoyé d'Ambassadeurs; & il assûroit qu'il se passeroit bien quarante & cinquante ans avant que de son côté il en fit partir aucun pour la Pologne. A ces reproches le Duc joignoit des choses très-piquantes contre le Roi; que ce prince n'étoit pas issu d'une famille Royale; qu'il avoit laissé impunis des excès énormes commis par ses gens, qui avoient poussé la cruauté jusqu'à tirer de la graisse du corps d'un homme; enfin qu'il avoit brûlé Solock avec des boulets rouges: exemple d'inhumanité, disoit-il, inouï jusqu'alors.

Le Roi ayant examiné ces lettres, fit dire aux Ambassadeurs qui attendoient la réponse; que suivant le droit des gens, il pouvoit les traiter comme des ennemis, qui sous prétexte de paix, se conduisoient en véritables espions dans son Royaume; que néanmoins il ne s'écarteroit point des règles d'humanité qu'il avoit gardées jusqu'alors; qu'ils pouvoient donc s'en retourner, & qu'il feroit réponse par un homme à lui aux lettres que leur Maître lui avoit écrites.

Quelque tems auparavant le Duc avoit écrit à l'Empereur & au Pape, qu'il étoit prêt de leur envoyer du secours contre le Turc, l'ennemi commun des Chrétiens. Les Polonois regardèrent cette démarche comme une ruse du Moscovite, qui vouloit engager le Pape à se rendre médiateur de la paix entre lui & le Roi de Pologne. Car il n'y avoit pas d'apparence que le duc de Moscovie envoyât ses troupes contre les Turcs, tandis qu'il auroit la guerre avec les Polonois, & qu'il verroit leurs troupes dans son païs. Les Ambassadeurs qu'il envoya à Rome eurent bien de la peine à se déterminer à aller baiser les pieds de sa Sainteté, parce qu'ils sont attachés à l'Eglise d'Orient. Lorsqu'ils s'en retournèrent, le

---

HENRI  
III.  
1581.

**HENRI III.**  
1581. Pape chargea Antoine Possévin de les accompagner : c'est ce Jésuite, homme habile pour la négociation, qui avoit engagé le Czar à envoyer cette ambassade. Les Moscovites lui ayant signifié, qu'ils ne vouloient point s'en retourner par la Pologne; mais qu'ils iroient d'abord à Lubeck, & de là à Narwa; Possévin alla trouver le Roi, comme le Pape le lui avoit ordonné. Il obtint la liberté des officiers Moscovites, qui avoient été pris à Welisch; ensuite il alla rejoindre les Ambassadeurs, & les suivit à Moscoul.

Le roi de Pologne ayant traversé avec beaucoup de peine les forêts qui se trouvoient sur sa route, arriva enfin à Sawolocze: il y tint conseil; & quoique la situation des lieux demandât qu'on s'avancât d'abord vers Pleskow, il y eut des avis pour commencer par Novogorod, parce qu'on y peut aller commodément de Luki sur le fleuve Lowat. D'autres vouloient qu'on attaquât Derpt, puisqu'on vouloit avoir la Livonie, où cette place est située, d'autant plus qu'une partie de la garnison s'étoit retirée à Pleskow, où les Moscovites étoient persuadés que le Roi iroit d'abord; mais la pluralité fut pour commencer par Pleskow; & comme c'étoit la première place qui bornât les conquêtes du Roi, la raison vouloit qu'on l'attaquât la première. On balança seulement sur quelques forts, qui étoient à droit & à gauche, & on agita si l'on devoit s'en rendre maître avant que d'attaquer Pleskow. Les Moscovites, suivant leur coûtume, avoient déjà brûlé celui de Crasnihorod, que les Cosaques avoient incontinent rétabli & fortifié; ce qui mettoit l'armée à couvert des garnisons des autres châteaux, sçavoir Siebis, Opolzka, Ostrow & Velia. Mais les Moscovites avoient aussi brûlé ce dernier.

Le Roi chargea Kimita de se joindre à Michel Haraburda commandant des Tartares de Lithuanie, qui avoient été autrefois établis dans cette province par le duc Vitold, comme nous l'avons dit sur l'année 1574. avec ordre de harceler les ennemis, & de venger par le ravage de leur païs, les courses qu'ils faisoient sur les terres de Pologne. Avant que de partir de Sawolocze, il envoya un courier à Moscoul avec des lettres, qui portoient en substance, que quoiqu'il y eût peu de grandeur d'ame à dire des choses dures à son ennemi, quand

on a les armes à la main , il n'avoit pas voulu néanmoins laisser sa lettre sans réponse , de peur que son silence ne le rendît encore plus fier : Que s'il ne s'étoit pas tenu aux conditions de Newel , c'est que la prise de Sawolocze avoit changé l'état des choses ; qu'à l'égard des frais de la guerre , comme il ne l'avoit entreprise qu'après y avoir été forcé par des injures atroces , il ne faisoit en les demandant , que suivre l'exemple de tous les princes Chrétiens. » A l'égard de Siebis, ajoûtoit-il , » cette forteresse est constamment située dans le domaine de » Pologne , puisqu'elle est en deçà de la Dvina ; & les Moscovites l'ont bâtie sur un terrain qui n'étoit pas à eux. Vous » avez tort , disoit-il , de vous plaindre que je ne vous aye » pas envoyé d'Ambassadeurs. En effet , y a-t'il quelque loi » qui y oblige ? Et chaque Prince a-t'il à cet égard d'autre » règle , que sa volonté & ses intérêts ? Vous me menacez de » ne m'en point envoyer dans quarante ans : je le croi , l'espace » est bien long pour notre vie , & vous ne m'en enverrez » sûrement ni dans quarante , ni dans cinquante ans ; mais » peut-être serez-vous contraint de m'en envoyer plutôt. « Il vient ensuite aux reproches personnels , & il dit : qu'il n'est pas fâché de n'être pas né Roi ; qu'il est ravi d'avoir été jugé digne de l'être , & d'avoir été choisi par les suffrages d'une infinité de Noblesse pour gouverner un des plus grands Royaumes de la Chrétienté. Il ajoûta , qu'il ne portoit point d'envie à ce Duc , de ce que ce n'étoit ni son mérite , ni le suffrage des hommes qui l'avoient mis sur le trône de Moscovie , mais le ventre de la fille de Glinski , fameux pour avoir trahi autrefois le roi Sigismond. A l'égard de la graisse tirée d'un cadavre , il répond premièrement , qu'il n'y a eu aucune part : secondement , qu'il ne voit rien dans cette action qui blesse ni l'humanité , ni la piété Chrétienne ; qu'on dissèque tous les jours des morts par ordre des Médecins , pour trouver moyen de remédier aux maux des vivans ; & que rien au fond n'étoit plus ridicule que la prétendue pitié de ce Prince , qui pendant qu'il fait mourir les vivans par les tourmens les plus cruels , s'intéresse si fort pour les cadavres des morts : Que pour les boulets rouges tirés contre Solock , qu'il regarde comme une insulte inouïe , il falloit qu'il s'instruisît des belles découvertes qu'on avoit faites depuis peu

---

HENRI  
III.  
1581.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.** dans l'art de la guerre. Il finit par lui offrir un combat singulier. Cette réponse au reste a beaucoup plus d'étendue dans la lettre qui fut publiée alors en langue Russe & en Latin. Le Roi joignoit à sa lettre un livre qui contenoit la vie du Duc, qu'on nommoit Jean Basilowitz. Ce livre a été imprimé depuis : mais comme il a été fait plutôt pour décrier ce Prince, que pour raconter son histoire, peut-être n'est-il pas fort digne que la postérité y ajoûte foi.

Le Roi étant allé de Sawolocze à Woronocz, y dressa de l'avis des Seigneurs de nouveaux réglemens, pour la discipline militaire ; & sur la prière qu'ils lui firent de nommer un Grand Général suivant leur ancien usage, pour maintenir la discipline dans l'armée, il choisit Zamoski. Quoique ce choix fit grand plaisir à ce Seigneur, il s'excusa pourtant avec modestie de l'accepter, & il apporta beaucoup de raisons pour justifier son refus ; mais le Roi n'y eut pas d'égard, & Zamoski se laissa vaincre.

Le Roi apprit alors avec chagrin, que pendant qu'il étoit occupé dans le pais ennemi, le roi de Suede son allié, & qui l'avoit porté à entreprendre cette guerre, attaquoit ses derrières. Car il avoit envoyé en Livonie une armée sous le commandement de Pontus de la Gardie, gentilhomme de Languedoc, qui avoit épousé un fille naturelle de ce Monarque : & employoit contre cette province des troupes qu'il avoit promis par un traité de faire marcher contre les Moscovites. La Gardie, qui étoit un bon Officier, s'empara de plusieurs forts qui sont sur la côte & qui dépendent d'Oscl ; & Jean Herbert gouverneur de Sanock, aussi-bien que Laurent Goslicie, le prièrent inutilement de ne point entreprendre sur la Livonie. Quoique le roi de Pologne fût vivement piqué de ce manque de foi, il crut cependant devoir dissimuler pour un tems.

Les Moscovites travailloient pendant ce tems-là à mettre Pleskow en état de défense, en réparant les murs anciens, en y ajoûtant de nouveaux ouvrages, & en y faisant venir des troupes de toutes les places voisines.

Zamoski bien content de sa nouvelle dignité, régla avec le Roi la marche de son armée ; & après en avoir fait la revue, il ordonna aux Lithuaniens de marcher sur la droite,

& il mit avec eux les troupes qui avoient servi contre Danzick sous la conduite de Jean Sborowski, & qui dans l'absence de ce Général étoient alors commandées par Christophle Nificie. Il fit prendre les devants à un autre corps commandé par Stanislas Tarnow petit-fils de Jean Tarnow, ce grand Capitaine, qui avoit eu autrefois la charge dont Zamoski venoit d'être revêtu : il lui ordonna de marcher vers Ostrow, & de choisir un lieu propre pour un camp. Zamoski le suivit, & alla camper au-dessous sur la Welika. Ostrow est dans une isle que forme cette rivière, & c'est ce que signifie son nom en langue Esclavone. Elle a une très-grande citadelle, fortifiée de bastions à la moderne : il y en a un qui couvre le côté qui regarde le Nord, & un autre celui du Levant ; le troisième, qui regarde le Couchant, étoit courbé insensiblement en forme de croissant ; de sorte que l'artillerie ne pouvoit battre à plomb sur toute cette face, & que les soldats par conséquent n'y avoient rien à craindre du canon. On dressa donc la batterie contre les bastions du Midi : ceux qui les défendoient en ayant été chassés, & tout le côté qui regardoit le Couchant n'ayant point encore été entamé, on espéra que les troupes pourroient monter à l'assaut sans beaucoup de danger : l'artillerie commandée par Weier ayant fait une large brèche, les Hongrois se préparèrent à l'attaquer ; mais la garnison battit la chamade & se rendit.

Le Roi marcha de là à Pleskow. Baltazar neveu du roi André à la tête des Hongrois, & le Palatin de Breslaw à la tête des Polonois faisoient l'avant-garde. Dès qu'ils furent arrivés au fleuve Werecha, qui se jette dans la Welika du côté du Levant, quelques Hongrois ayant passé de l'autre côté de ce fleuve, se séparèrent en trois corps, & s'embarquèrent en trois endroits différens, après quoi ils envoyèrent quelques soldats pour attirer les gardes avancées des ennemis. Les Moscovites qui se défoient de quelque embuscade, après avoir poussé les premiers, songeoient à se retirer ; mais s'étant apperçus que les seconds qui sortoient du lieu de l'embuscade étoient en trop petit nombre pour tenir contre eux, ils s'avancèrent plus loin, & les poursuivant sans ordre, ils tombèrent dans la troisième embuscade, qui les chargea & les mit en fuite. Les Hongrois prirent trois Boiards ou

---

HENRI  
III.  
1581.

**HENRI III.**  
**1581.**

nobles Moscovites, par lesquels on apprit ce qu'il y avoit de troupes dans la ville, & ce qu'on y pensoit du siège. Sigifmond Rosnie capitaine des vieilles bandes Polonoises, amena aussi quelques prisonniers, qui confirmèrent ce que les premiers avoient dit.

Situation &  
antiquités de  
Pleskow.

Pleskow est situé au confluent de deux rivières dans une plaine fort étendue, très-agréable & entourée de collines en pente douce, qui sont couvertes de genièvres plantés si régulièrement, que depuis Woronocz jusqu'à Pleskow, il semble que ce ne soit qu'un jardin. Il y a autour de la ville plus de quarante Couvents bâtis de pierre & très-beaux. Elle est plus longue que large, & elle va en s'étrécissant du côté du Couchant : la Welika baigne ses murs du côté du Midi ; & après s'être considérablement augmentée par les rivières qu'elle a reçues, elle va se jeter à deux lieux de là dans le lac Peibas. Pleskow a au Nord une rivière nommée aussi Pleskow, qui a sa source auprès de Novogorod, & qui passe au milieu de la ville, séparée en trois parties, qui ont chacune leurs murailles. La citadelle qui est au milieu, est aussi séparée en trois parties ; celle qui est extérieure, & qui regarde le Midi & la Welika, s'appelle Kersemnow ; la seconde se nomme Domantow ; la troisième, le château du milieu, non par rapport à la citadelle, mais à la ville, dans le centre de laquelle il est placé. Le côté du Nord, qui est fortifié d'une muraille de pierre, est le plus étendu, & il a environ trois lieux de long. Outre ce mur de pierre, les Moscovites en avoient fait un autre en dedans formé de deux rangées de poutres, entre lesquelles il y avoit un espace, qu'ils avoient rempli de terre. Toute la place est entourée de bons bastions de pierre : mais comme leurs distances n'avoient pas été assez bien compassées pour qu'ils se défendissent réciproquement, on avoit tiré de leurs angles des murailles, qu'on avoit revêtues de gazon fort haut, & dans lesquelles on avoit fait des ouvertures en saillies, placées à une distance égale les unes des autres : & pour suppléer au peu d'étendue des bastions, & les rendre plus forts, on y avoit ajouté des tours de bois pour soutenir l'effort du canon.

Les annales de Russie font la ville de Pleskow fort ancienne : ils prétendent qu'elle fut bâtie l'an 6412. du monde,

suivant leur manière de calculer ; & que Thori, fils de Ruric prince de Russie, épousa une fille de Pleskow, nommée Olga, dont il eut un fils nommé Swentoflas. Cette ville eut dans la suite plusieurs guerres avec les peuples voisins, & sur-tout avec les Icoles, dont le nom & l'Empire sont abolis depuis long-tems ; avec les Suderes, où est aujourd'hui Derpt ; & avec les Germains qui habitoient dans la Livonie. Les mêmes annales racontent, que Pleskow fut pris par les Germains 338. ans après sa fondation ; & qu'Alexandre fils de Jaroflas, de la race de Monomaque, étant parti quelque tems après des Etats de Battis prince des Tartares, défit les Livoniens, reprit par composition la ville de Pleskow, & la mit en liberté ; que depuis ce tems-là cette ville avoit été très-florissante, gouvernée par un Sénat respectable, & par de très-sages loix ; & qu'elle avoit poussé ses conquêtes si loin, que la grande Luki, Isbore, & tout leur territoire étoient soumis à sa puissance ; que c'étoit le Sénat qui gouvernoit ces provinces par des Palatins ; que le prince du Sénat étoit le chef de tous les Magistrats avec un pouvoir limité, & que par un usage nouveau & inconnu chez les autres peuples, ils prenoient ce Prince dans les maisons des ducs de Russie ou de Lithuanie : que c'est ainsi qu'ils eurent des Lithuaniens l'an du monde 6774. le prince Timothée après qu'il eut reçu le Baptême, & ensuite David son fils, & depuis encore le fils d'Olgerde qui fut appelé André à son Baptême : Que dans la suite ils traitèrent avec les princes de Russie, & promirent de les reconnoître à certaines conditions ; & que depuis ce tems-là ils avoient toujours eu des Princes de cette Nation, qui les ont gouvernés suivant les loix du país : Qu'enfin l'an 7018. Basile père de Jean qui régnoit alors, dépouilla cette ville de sa liberté ; & qu'il y entra le 24. de Janvier jour de sainte Oxime, sous le nom de laquelle il fit depuis consacrer une Eglise en mémoire du grand succès remporté ce jour-là. Ce succès fut, qu'étant descendu dans la ville pour voir les principales Eglises, il fit déclarer par l'évêque de Colum, que la ville étoit prise ; & là-dessus il la pilla, fit mettre en prison le Sénat & presque toute la Noblesse, & les emmena ensuite avec lui en Moscovie, après avoir fait venir des colonies nouvelles pour repeupler cette ville infortunée.

---

HENRI  
III.  
1581.

**HENRI** Les Commandans de la citadelle étoient Basile & le fils  
**III.** de Jean Suiski, issu de la maison des ducs de Susdal, & frère  
**1581.** de ce Pierre Suiski, qui fut défait autrefois sur le fleuve Ula  
 par N. Radzewil; & après eux André Coroscin & Pleskiow.  
 La ville étoit défendue par sept mille hommes de pied, & en  
 comptant les compagnies composées de la Bourgeoisie, il y  
 en avoit cinquante mille, & environ autant d'autres habi-  
 tans. Les Cosaques de Nicolas Circassie étoient venus outre  
 cela offrir leurs services : leur emploi étoit de prendre les  
 maraudeurs qui s'écartoient dans les campagnes, & de dres-  
 ser des embuches aux pillards. Mais Suiski ayant eu occa-  
 sion de les inviter à un grand festin, les fit rester dans la place.

Lorsqu'on eut été informé de tout ce détail, & qu'on eut  
 bien reconnu la situation du lieu, on jugea que le siège d'une  
 ville si spacieuse, si peuplée, si bien fournie de troupes & de  
 tout ce qui est nécessaire pour défendre une place, étoit une  
 entreprise très-difficile : on se repentit d'abord de l'avoir for-  
 mée, & on songeoit à aller assiéger Novogorod, ou quelques  
 châteaux des environs, mais comme on avoit fait courir le  
 bruit qu'on marchoit à Pleskow, & qu'il y alloit de l'honneur  
 du Roi de ne pas faire connoître aux ennemis que les diffi-  
 cultés lui faisoient peur, ou qu'il se désoit de la valeur de  
 ses troupes, on résolut de demeurer, & d'attaquer la place  
 du côté du Levant. Là-dessus le Roi passa au-delà du Cze-  
 recha, & y campa avec une partie de l'armée. Parce que ce  
 poste étoit environné de collines qui le mettoient à couvert  
 du canon des ennemis. D'ailleurs, l'angle que formoient en  
 cet endroit les murs de la ville qui venoient s'y réunir, pou-  
 voit faciliter le succès de quelque tentative de côté-là.

Surcesentrefaites arriva Farenbeck avec les levées qu'il avoit  
 faites. Elles étoient presque toutes composées de soldats qui  
 avoient servi en Flandre; mais le nombre n'en étoit pas grand;  
 d'autant plus que les habitans de Lubek s'étoient opposés sous-  
 main à ces levées, soit à l'instigation du roi de Suede, soit de  
 crainte d'irriter les Moscovites contre eux. Les autres soldats  
 nouvellement enrôlés se rendirent au camp en même tems que  
 les troupes que le duc de Curlande y envoyoit sous la conduite  
 de Barthelemi Bulder. Il y vint encore quelques volontaires,  
 Prussiens & Silésiens, les premiers commandés par Fabien  
 baron

baron de Dhona , qui mena quelques années après un corps de troupes auxiliaires en France , & les autres par Reder.

HENRI  
III.  
1581.

Les Hongrois prirent leurs quartiers à la droite , le long de la Welika ; les Lithuaniens plus haut , sur le chemin qui mène à Porchow ; & les Polonois entre deux , après avoir fortifié leur camp de trois rangées de chariots des deux côtés d'un ruisseau qui passe en cet endroit. On donna ce qui restoit de terrain aux Allemans.

Pendant qu'on faisoit tous ces préparatifs , on vit arriver un vénérable vieillard avec titre d'Ambassadeur de la part d'Amurath : voici à quelle occasion. Denlet Chierei dernier prince des Tartares de Precop , avoit laissé plusieurs enfans : l'un d'entr'eux nommé Mahomet lui succéda , & c'est lui qui est encore aujourd'hui sur le trône. Ce Prince ou par crainte , ou par pitié , ne suivit pas la pratique de ces Souverains , qui ont coûtume d'immoler tous leurs frères à leur sûreté. Ainsi non-seulement il ne fit pas mourir Abdel , homme d'un grand courage & d'une haute réputation chez ces peuples ; mais même il le nomma Galga , c'est le premier Magistrat du pais , & comme l'heritier présomptif de la Principauté. Ce jeune Prince ayant été pris par les Persans , & tué par la conjuration des seigneurs de la Cour , Mahomet donna la même dignité à Hali son autre frère , & chercha à se l'attacher , en lui faisant espérer qu'il le nommeroit pour son successeur. Mais Sadit fils de Mahomet étant devenu grand , le père qui préféroit son fils à son frère , & qui souhaitoit passionnément de lui laisser son Etat , ôta la charge de Galga à Hali , & la donna à Sadit. Craignant alors qu'Hali irrité de l'injure qu'il lui faisoit , ne conspirât avec un frère plus jeune qu'il avoit , nommé Salomet , il crut ne pouvoir se dispenser d'en venir au parricide dont il avoit eu horreur jusque-là , & il commença à prendre des mesures pour se défaire de ses deux frères. La peur qu'ils en eurent leur ayant fait prendre la fuite , ils errèrent long-tems sur la frontière , où ils vivoient de pillage : étant enfin tombés entre les mains des Cosaques , on les mena à Michel Wisnowecie gouverneur de Circassie , qui les gardoit pour l'arrivée du Roi , suivant les ordres qu'il avoit de S. M. L'Ambassadeur Turc étoit venu pour les redemander comme transfuges , en vertu de l'alliance

HENRI  
III.  
1581.

qui étoit entre les Turcs & les Polonois. On lui fit réponse que le Roi ne les avoit point encore vus, qu'il examineroit cette affaire lorsqu'il seroit de retour en Pologne, & qu'il feroit ce qu'il croiroit juste. Avant que de renvoyer l'ambassadeur Turc, on le promena par tout le camp, où l'armée étoit en bataille; il considéroit tout ce qu'il voyoit avec une avidité que tout le monde remarqua; il admiroit la beauté des chevaux, la magnificence de leurs harnois, & en général la bonne mine de tous ces soldats; & dans le transport où il étoit: » Plût à Dieu, s'écria-t'il, que ces deux Princes (c'est » Etienne & Amurath qu'il vouloit dire) fussent bien unis! » tout le reste de la terre ne seroit pas capable de résister à » leur puissance.

Les Hongrois s'étant avancés à dessein de choisir un lieu pour camper, la garnison fit une sortie sur eux; mais après un léger combat, elle fut obligée de rentrer dans la ville. Les Hongrois poussèrent leur tranchée vers la tour de Porchow, le long de la rivière de Welika, & les Polonois poussèrent la leur auprès d'eux, mais du côté de la tour de Suinie, & après s'être couverts avec des gabions qu'ils avoient placés assez près les uns des autres dans les endroits où il en falloit. On n'y perdit que Pierre Kendi, jeune homme d'un grand courage.

Le canon commença à battre les murs de tous côtés, & comme la brèche se trouva faite vis-à-vis de l'attaque des Hongrois, ils demandoient à monter à l'assaut. Mais l'avis de Zamoski étant, qu'il falloit attendre qu'il y eût une brèche du côté des Polonois, on délibéra pendant quelque tems; & comme chacun soutenoit son avis, la peur qu'on eut que les ennemis ne profitassent de ce retardement pour se retrancher, & pour faire un nouveau fossé en dedans de la place, fit qu'on résolut de tenter l'assaut. Aussitôt Zamoski s'étant avancé vers la place, commanda aux Allemans de marcher avec les Polonois, & Bornemissa se mit à la tête des Hongrois. Les Allemans marchèrent les premiers, & on ordonna aux Polonois de les soutenir. Dès que les Allemans furent sur le bord du fossé, un brave soldat François nommé la Garonne, monta le premier à la brèche; mais ayant été culbuté par les ennemis, le reste prévenu que la brèche n'étoit

pas assez large, resta en un peloton sur le bord du fossé. Les Polonois au désespoir de ne rien faire, s'ouvrent le passage au milieu de ces Allemans; ils chassent les ennemis d'une tour de bois, qui étoit proche; ils montent au haut avec beaucoup de peine, & Vibranowski & Sirnei qui étoient à la tête, y arborent leurs drapeaux. Le Roi qui attendoit le succès sur l'autre bord de la rivière, ayant en même tems donné le signal aux Hongrois, ils en font autant de leur côté, & Thomas Dercen avec Mathias Kerkesy font aussi floter leurs drapeaux sur la tour qui étoit devant eux. Bekesy animé par leur exemple, fait marcher de la cavalerie qu'il avoit sous ses ordres, & s'avance au lieu où étoit l'attaque. Déjà les assiégés effrayés de voir leurs troupes chassées des forts qu'elles gardoient, & les drapeaux ennemis arborés en différens endroits, ne songeoient plus qu'à mettre leur vie en sûreté par la fuite, lorsque Suiski arrive monté sur un cheval blessé, & courant de côté & d'autre pour ranimer ses gens, employant tour à tour les prières, les menaces, & les discours les plus capales d'émouvoir. L'Evêque accourut de son côté faisant porter devant lui ce que la Religion a de plus respectable. Pendant ce tems-là, les troupes qui attaquoient furent arrêtées par le fossé intérieur; ce qui donna le tems aux Moscovites de revenir de leur frayeur, & de se mettre en défense. Aussitôt ils commencèrent à canoner & à attaquer à coups de pierres ceux qui étoient au bas de la brèche; puis à porter de la poudre sous la tour pour la faire sauter au besoin. Les Polonois ne pouvant tenir contre le feu des ennemis, & ayant leurs flancs exposés aux coups d'arquebuses qu'on leur tiroit du bastion qui étoit sur la Welika, prirent le parti de se retirer. Ainsi tout l'effort tomba sur les Hongrois, qui voyant que la nuit approchoit & qu'il étoit impossible d'emporter les ouvrages qui étoient devant eux, après avoir demeuré long-tems dans le poste qu'ils occupoient, se retirèrent aussi; mais ils ne le firent qu'après avoir enlevé leurs morts. Il y eut du côté des Polonois plus de quarante Gentilshommes tués, & environ autant de Hongrois, & entr'autres Gabriel Bekesy. Les Moscovites y perdirent aussi beaucoup de monde; & de ce nombre fut N. Circassie commandant des Cosaques.

---

HENRI  
III.  
1581.

Après cet échec Zamoski voulant donner le tems à ses troupes de reprendre haleine , ordonna à George Mniski gouverneur de Sanock , qui n'avoit point encore combattu , de garder les tranchées ; & il envoya aussitôt des gens pour aller chercher de nouvelles troupes & de la poudre , parce qu'on apprit par des lettres interceptées que le ennemis étoient fort consternés ; d'où l'on jugea qu'il y avoit lieu d'espérer que la fin du siège seroit heureuse , pourvû qu'on voulût le continuer. Pour cela on résolut de construire des forts autour de la place , pour empêcher qu'on n'y portât des vivres & des munitions. On travailla aussi à des mines ; mais on n'en tira pas grand avantage. Cependant sur l'avis qu'on eut qu'il devoit venir du secours aux assiégés par le lac de Peibas , & par la rivière de Velika , Zamoski rassembla des navires , & les ayant rangés d'un côté à l'autre de la rivière , il attacha tous les mats ensemble avec des crampons de fer qu'il fit enfoncer dans chacun de ces mats , & dans lesquels il passa ensuite des chaînes : il en attacha d'autres de même sur le bord opposé du côté d'en-haut de la rivière par où le secours devoit arriver , afin que si les vaisseaux ennemis alloient le chercher , on pût les empêcher de rentrer : il en fit aussi disposer d'autres du côté d'en-bas vers la ville , afin que quand ils seroient arrivés jusque-là , leurs vaisseaux ne pussent s'échapper ni d'un côté ni de l'autre.

Cette disposition faite, il met sur ces navires les Allemans commandés par Vrovec. Cette précaution ne fut pas inutile ; car les ennemis s'étant mis sur la rivière , & s'étant approchés sans bruit , ils tombèrent dans l'embuscade, & après un premier choc il se jettèrent à terre : mais lorsque le jour commença à paroître , ils furent pris & conduits au camp au nombre de 200. tous Bojars. Il partit une autre troupe de Derpt : mais elle se retira avant que de rencontrer les Allemans. Nicolas Costow s'étoit chargé d'en amener une par terre , & de la faire entrer dans la ville : il marcha dans cette vûe par des lieux impraticables & par des solitudes couvertes de bois ; mais ses gens ayant été informés que le premier secours avoit été enlevé par les ennemis , se sauvèrent pendant la nuit , chacun où il put. Leur chef abandonné demeura quelque tems caché dans des herbes , près

d'un beau monastère, qui est audeffus du chemin de Suatohorn. Les Lithuaniens l'ayant apperçu au point du jour, le prirent & l'emmenèrent. Daniel Istenove qui menoit son avant-garde, ayant eu soin d'éviter tous les endroits où il voyoit des feux allumés, arriva dans la ville avec un petit nombre de soldats : un autre détachement de cent cinquante hommes commandé par Theodore Misceddove fut taillé en pièces par les troupes du Roi, & il y en eut soixante qui furent faits prisonniers.

HENRI  
III.  
1581.

Le siège de Pleskow n'étoit pas le seul embarras du roi de Pologne, il étoit beaucoup plus inquiet des progrès de l'armée Suédoise en Livonie. Jean III. roi de Suede se souciant peu des avis qu'Etienne lui avoit donnés de ne point attaquer la Livonie, qui appartenoit aux Polonois, & de ne point venir recueillir le fruit d'une victoire qu'un autre avoit remportée, envoya en Livonie une armée, qui prit d'abord Wetenberg au Nord de cette Province. Les Suédois s'en étant approchés par les glaces du Golfe de Finlande, les Russes rendirent cette forteresse le quatre de Mars, à condition d'avoir la vie sauve, & d'emporter leurs effets. Quatre jours après Tolsbourg qui n'étoit qu'à une lieuë de là, se rendit aux mêmes conditions. Tout le canton de Wicke long d'environ cinq lieuës & large de quatre, se soumit en même tems aux Suédois commandés par le prince Charle frère du Roi, & la forte place de Lode fut prise le vingt-deux de Juillet n'ayant tenu que quatre jours, au grand étonnement de tout le monde ; mais on est persuadé que ce fut par la trahison du Gouverneur, qui a servi depuis ce tems-là dans les troupes de Suède. Quelque tems après la garnison de Wichela abandonna la place, & y mit le feu pour se retirer à Parnaw. Les Suédois marchèrent de là à Leale, & ayant ruiné la porte avec des boulets rouges, ils entrèrent dans la ville, & prirent le château par composition.

La garnison Moscovite de Hapsel se défendit quelque tems avec courage, & même elle tua beaucoup de monde aux Suédois ; mais voyant enfin que le canon des assiégeans foudroyoit la place, & qu'elle n'avoit point de secours à espérer, elle capitula le onze de Juillet. De là Pontus de la Gardie s'avança du côté de Narwa. Cette ville tire son nom du

~~LE~~ fleuve Narwa sur lequel elle est située: le Narwa & la Welika  
 HENRI font la même rivière ; elle s'appelle Welika jusqu'à l'endroit  
 III. où elle se jette dans le lac de Peibas ; lorsqu'elle en sort elle  
 1581. prend le nom de Narwa, & elle va tomber dans la mer à  
 douze lieuës au dessous. Depuis le lac jusqu'à la mer son ca-  
 nal est si profond, que les plus gros batimens marchands  
 abordent aisément à Narwa, & pourroient même remonter  
 jusqu'à Pleskow, s'il ne se trouvoit audeffus du lac de Pei-  
 bas du côté de Pleskow des chûtes d'eau d'environ vingt-  
 cinq coudées de haut qui empêchent que les vaisseaux ne  
 puissent remonter plus loin.

Jean duc de Moscovie avoit bâti de l'autre côté du fleuve  
 de Narwa une autre ville, qu'il appella de son nom Juanogorod : elles étoient si proches l'une de l'autre qu'on pou-  
 voit les joindre par un pont, & pousser un javelot de  
 l'une à l'autre. Sa nouvelle ville lui ayant donné le moyen  
 de se rendre maître de Narwa, il y établit un port libre  
 pour le commerce des Allemans, & des peuples qui habitent  
 au-delà de la mer ou du côté de l'Occident. Dans le tems  
 que Narwa appartenoit aux Chevaliers Livoniens, le com-  
 merce se faisoit à Derpt. Le grand Duc avoit tiré une partie  
 des garnisons de Derpt & de Narwa pour les faire venir  
 à Pleskow, qui étoit plus exposé : ainsi il ne fut pas difficile  
 aux Suédois de s'emparer de la ville qui est en-deçà du fleu-  
 ve Narwa, quoiqu'on y eût fait passer toute l'artillerie de  
 la nouvelle Narwa ou Juanogorod ; & lorsqu'ils furent  
 maîtres de l'ancienne, & qu'ils se mirent en devoir d'atta-  
 quer la nouvelle sous la conduite de Jérôme Cagnolo, qui  
 étoit au service du roi de Suede avec un régiment Italien ;  
 les habitans, qui n'avoient plus de canon, se rendirent sur le  
 champ. Dans cette consternation générale les châteaux de  
 Jammahrot & de Coporio, qui étoient aux environs de là,  
 ouvrirent leurs portes ; & les Suédois étant entrés dans le cœur  
 du païs pour attaquer quelques places que les Moscovites y  
 tenoient, le château de Weissenstein très-bien fortifié par l'art  
 & par la nature se rendit à composition : l'armée alla ensuite  
 camper devant Parnaw.

Le duc Magnus (1) prit aussi plusieurs places au nom du roi

(1) Troisième fils de Christierne III. roi de Dannemarck.

de Pologne, & entre autres Kiremps, & Fabiano qu'on avoit fortifié à la hâte : Biring prit Pirckel, Thomas d'Embden prit Salis, & Dembins força Lenewart & Askerod situés l'un & l'autre sur la Duina. La ville de Riga à qui le voisinage des garnisons Moscovites étoit à charge, lui fournit de l'infanterie pour cette expédition, & il garda outre cela un détachement d'Ecossois qui alloient joindre le gros de l'armée : on ne doute pas qu'il n'eût pris Kockenhaus, s'il l'eût attaqué dans ce torrent de prospérités.

HENRI  
III.  
1581.

Du côté des Polonois Radzewil suivi de Kimita, & des Tartares Lithuaniens ayant eu ordre de faire des courses dans le país ennemi, s'avança jusqu'à Salefa au-delà de Toropecz, & combattit les Moscovites. Ogniski & Gabriel Holubeckon se distinguèrent beaucoup dans cette action; les Moscovites furent mis en déroute, & poursuivis six lieues durant par les troupes d'Holubeckon. Radzewil s'avança jusqu'à Resowa, & s'étant campé sur le Wolga, il détacha Halimbeck avec ses Tartares, & lui ordonna de marcher le long de la rivière du côté de Sturicie, où le grand Duc étoit venu en personne pour y attendre l'événement du siège de Pleskow, & de répandre par-tout la terreur du nom Polonois, en ravageant & brûlant tout le país : ils le firent, mais il y en eut quelques-uns qui furent pris par les Moscovites du côté d'Ocomecz.

Daniel Murfa un des Officiers de la table du grand Duc déserta, & vint trouver Radzewil, à qui il rendit compte du petit nombre de troupes que ce Prince avoit à Sturicie. Malgré cet avis Radzewil jugeant qu'il n'étoit pas assez fort pour aller attaquer un corps, à qui un aussi puissant Prince que le duc de Moscovie confioit la garde de sa personne, se retira d'abord à Duna, & ensuite à Dubda, & essuya de grandes difficultés dans sa marche : il fit en chemin une tentative inutile sur Toropecz, en conséquence d'un faux avis qu'on lui avoit donné que la ville manquoit de vivres. De là il vint à Chelm, & ensuite à Stara Russa (1).

Les Cosaques que l'on avoit envoyés au commencement du siège pour occuper les avenues de Novogorod eurent aussi

(1) Stara Russa, ou l'ancienne Russa est une ville située sur le lac Ilmen du côté du Midj.

HENRI  
 III.  
 1581.

occasion de combattre ; les Tartares Moscovites firent sur eux quelques prisonniers. D'un autre côté lorsque Radzewil fut de retour au camp, ses Tartares eurent quelque avantage sur les Moscovites, & prirent Opatinski & quelques Bojars.

Cependant le P. Possevin Jésuite revint trouver le roi de Pologne, & lui dit que le grand Duc étoit résolu de ne proposer point d'autres conditions que celles qu'il avoit offertes à Poloczko : c'est qu'il comptoit que la rigueur de l'hyver, qui est terrible en ce país.là, forceroit bientôt l'armée Polonoise à entrer en quartier, & que le Roi seroit obligé de retourner en Pologne pour assister à la diète, comme il avoit fait les années précédentes ; que par ce moyen Pleskow seroit délivré du siège, & la Moscovie des troupes du roi de Pologne, & qu'avant qu'elles fussent de retour, il trouveroit moyen de se mettre en état de soutenir la guerre. Le Roi répondit à Possevin qu'il ne se retireroit point de devant Pleskow qu'il ne s'en fût rendu maître, ou que le duc de Moscovie ne lui eût cédé toute la Livonie ; que sa résolution étoit prise, & que l'hyver le plus terrible ne le feroit pas changer. Possevin le pria de lui donner quelque tems pour écrire au Duc & pour le presser d'envoyer des Ambassadeurs pour la paix. Le Roi y consentit. Possevin manda à ce Prince la réponse du roi de Pologne, & combien les Moscovites se trompoient ; & il l'exhorta à songer sérieusement à la paix, & à envoyer des Ambassadeurs dans un lieu commode pour la traiter ; que le Roi avoit agréé qu'on entrât en négociation avec eux.

Le duc aussi-tôt fit réponse aux lettres de Possevin, & la lui envoya par un courier : il marquoit pour lieu d'assemblée le bourg de Sapolia distant d'environ trente-cinq lieues de Pleskow. C'est-là qu'on donne des passeports à ceux qui veulent voyager en Moscovie. Il donnoit parole qu'il y enverroit incessamment ses Ambassadeurs, & il demandoit un sauf-conduit pour eux. Le Roi agréa le lieu, & envoya le sauf-conduit.

Cependant l'armée qui assiégeoit Pleskow commençoit à souffrir beaucoup de froid, & il y avoit des Seigneurs qui ennuyés de ce siège étoient d'avis qu'on se relâchât un peu  
 sur

sur la Livonie pour faciliter la paix , & qui exhortoient Possévin à prier le Roi au nom du Pape d'adoucir les conditions qu'il avoit exigées jusque-là. Comme ils sçavoient que le Roi, & Zamoski surtout, qui étoit presque son unique conseil, étoient fort éloignés d'y consentir, ils vouloient qu'on assemblât le Sénat, & qu'on demandât les avis en présence de Possévin.

Le Roi fut indigné au-delà de tout ce qu'on peut dire, de ce qu'on vouloit ainsi le forcer : il étoit d'ailleurs vivement piqué des bruits qu'on faisoit courir, que son dessein étoit de partager la Livonie entre ses neveux , & les seigneurs Hongrois, & qu'il n'en revendroit rien à la république de Pologne, quoique ce fût avec le sang des Polonois qu'on en faisoit la conquête.

Zamoski s'opposoit de tout son pouvoir à cette manœuvre, & il prioit avec toute l'instance possible les Gentilshommes, qui servoient en qualité de volontaires, & qui avoient déjà demandé leur congé, de ne pas renverser par une retraite précipitée l'espérance indubitable d'une victoire prochaine, ou d'une paix glorieuse ; & en public il marquoit assez qu'il n'y avoit rien à quoi il ne se déterminât plutôt que de sortir du lieu où il étoit, sans avoir pris la ville, ou sans avoir fait une paix, telle que le Roi l'avoit promise à la dernière diète : Qu'à l'égard d'introduire Possévin dans le Sénat, c'étoit renverser les maximes de leurs ancêtres, qui avoient toujours cru qu'il étoit dangereux de faire entrer les étrangers dans les affaires publiques, ou de leur donner quelque autorité dans les délibérations. On tint conseil, & on proposa deux manières de rester ; l'une de demeurer dans le camp qui étoit bien fortifié, & de continuer le siège ; l'autre de bâtir des forts tout autour de la ville, & de l'obliger à se rendre en l'affamant : mais la rigueur de l'hyver ne permettoit ni de demeurer dans le camp sous des tentes pendant un froid si terrible, ni de construire des forts pendant que la terre étoit si dure que le hoiau ne pouvoit pas l'entamer.

Là-dessus les Lithuaniens présentèrent au Roi une requête, par laquelle ils demandoient que pour les délivrer des incommodités des quartiers d'hyver, on fît hyverner

**HENRI III.**  
**1581.** les troupes dans le païs ennemi ; & ils marquoient un terme, au bout duquel il seroit permis à chacun de s'en retourner chez soi, si la paix n'étoit pas faite. Comme toutes ces délibérations étoient publiques, il étoit impossible que le duc de Moscovie n'en fût pas instruit ; ce qui nuisoit beaucoup aux affaires, & empêchoit qu'on ne les finît d'une manière avantageuse ou par la force, ou par la négociation.

Zamoski élevé depuis peu à la première dignité de la guerre étoit regardé avec un œil de jalousie par tous les Grands, qui croyoient que la faveur avoit plus contribué à son élévation que son mérite ; quoiqu'il ait bien fait voir depuis qu'il étoit très-capable de soutenir cette place : ainsi il n'ignoroit pas qu'il avoit bien des ennemis, & il étoit informé de tous les discours que l'on tenoit à son sujet. » C'est, » disoit-on, un homme de lettres, élevé dans les Académies » d'Italie ; engagé par sa charge à vivre dans le repos de la » robe, plutôt que parmi le tumulte de la guerre, il va rui- » ner l'armée par ses conseils & par son opiniâtreté ; puis il » laissera un Lieutenant dans le païs ennemi, exposé à » toutes les rigueurs d'un hyver affreux, tandis qu'il retour- » nera en Pologne avec le Roi pour y tenir la diète à son aise, » & bien loin des périls de la guerre & de la faison.

C'est ce même Zamoski qui huit ans auparavant en qualité de Chancelier du Royaume, avoit été nommé parmi les Ambassadeurs qui apportèrent à Henri III. le decret si honorable de son éléction à la couronne de Pologne : ce fut lui qui le proclama Roi à Paris dans une cérémonie publique, & qui s'acquît chez nous une grande réputation d'érudition, d'éloquence & de sagesse ; qui y fut regardé comme un esprit qui sentoît beaucoup plus la douceur de l'air d'Italie que la rigueur du ciel des Sarmates, & qui par sa bonne mine, & par tout son extérieur sembloit avoir été toute sa vie à la cour de France. Ce fut à lui que Fr. Baudoin, ce grand Jurisconsulte, dédia l'ouvrage qu'il fit sur cette ambassade, où il parle de ce Chancelier, comme s'il eût été l'auteur d'un livre qui avoit paru sur le Sénat Romain, comme je l'ai dit ci-dessus.

Le Roi avoit ordonné une assemblée de la Noblesse, parce qu'il appréhendoit que s'il convoquoit une diète, on ne

le forçât ou de ramener l'armée en Pologne, ou au moins de lever le siège de Pleskow. Cependant dans la crainte que les Etats ne se contentassent pas d'une assemblée de la Noblesse, il avoit à tout événement envoyé des lettres pour convoquer la diete. Les Grands s'imaginèrent encore que tout cela étoit une ruse de Zamoski, qui vouloit à toute force autoriser ses conseils inflexibles par la présence du Roi qu'il retenoit au camp; & cela fit qu'ils se déchaînèrent avec plus de fureur contre lui, jusqu'à faire courir des vers satyriques, où ils lui reprochoient d'avoir passé sa vie dans la poussière de l'école, & non dans l'exercice des armes. Son zèle pour maintenir la discipline militaire augmentoit encore la haine qu'on lui portoit d'ailleurs: car pour maintenir son autorité, il étoit extrêmement sévère non-seulement à l'égard des soldats, mais même à l'égard des Seigneurs, parce que plus ils étoient élevés, plus l'exemple de leurs fautes étoit dangereux, & plus aussi leur punition étoit capable de retenir ceux qui étoient d'une condition au dessous de la leur. Mais Zamoski ou par amour pour la patrie, ou par prudence méprisa tous ces bruits, de peur qu'on ne le regardât comme un homme à qui la fortune avoit fait tourner la tête, si dans le commencement de son élévation à la première dignité de la guerre, il vengeoit ses injures particulières, sous prétexte de repousser celles qu'on faisoit à l'autorité publique en sa personne; & il voulut qu'on fût persuadé qu'il sacrifioit tout au salut de l'Etat: cependant il n'oublioit rien pour réfuter toutes les calomnies de ses adversaires, non par des paroles, mais par des faits. Ainsi ayant été informé que les soldats vétérans qui avoient servi à Dantzik, tenoient des assemblées à l'occasion de la paye qui leur étoit dûë, il fit une ordonnance, qui portoit que tous ceux qui auroient fait des assemblées particulières, seroient déclarés coupables du violement de la discipline militaire, & qu'ils seroient punis suivant les loix de la guerre; & que s'ils avoient quelque chose à demander, ils devoient s'adresser à lui. Ils vinrent en effet en grand nombre à sa tente, & Zamoski leur ayant dit d'abord que le trésor militaire étoit presque épuisé, les pria de sacrifier à l'amour de la patrie & à l'honneur de la République l'incommodité

---

HENRI  
III.  
1581.



Guillaume Ketler neveu du duc de Curlande, avec les deux Tischenhausen Gaspard & Reinold montèrent les premiers : mais les échelles ayant cassé sous eux, ils tombèrent, & furent pris faute de secours. Le Roi ayant appris cet accident, leur envoya un renfort de cinq cens Hongrois conduits par Bornemissa, avec quelques piéces de gros canon. Une partie de la muraille ayant été renversée, Thomas Solandi pour faire diversion, alla avec une troupe de goujats & de Cosaques Polonois tenter l'escalade à une tour opposée à celle que les Allemans & les Hongrois attaquoient : mais il fut repoussé comme les autres. Depuis que Zamoski avoit été nommé Généralissime, tout se faisoit avec beaucoup de confusion, par la jalousie de ses ennemis qui se retiroient du camp, les uns sous un prétexte, les autres sous un autre ; ce qui étoit cause qu'il n'y avoit jamais d'attaque générale, & que les ennemis pouvoient réunir toutes leurs forces pour défendre le côté attaqué. Cet exemple fit voir que la négligence dans le siège d'une mauvaise place est aussi capable d'empêcher le succès, que les difficultés qui se trouvent, quand on en attaque une bonne ; parce que dans celle-ci la grandeur du péril, & la crainte qu'il cause réveille l'activité ; dans l'autre au contraire comme il se trouve peu de difficultés, le soin & l'attention se relâchent aisément.

Le projet d'assembler la Noblesse ayant échoué, le Roi se trouva obligé de se rendre à la diète : mais avant que de partir il nomma deux plénipotentiaires pour la paix ; sçavoir, Sbarasi palatin de Braslaw pour la Pologne, & Albert Radzevil Maréchal de la cour de Lithuanie pour le grand Duché de Lithuanie. Il leur donna pour adjoint & pour Secrétaire Michel Haraburda, qui connoissoit parfaitement l'état des affaires de Moscovie ; & il laissa à Zamoski un plein pouvoir de conclure la paix, comme si lui-même eût été présent.

Le Roi partit donc avec les volontaires & tous les Officiers de sa Cour, laissant au camp Baltazar son neveu fils d'André Battori son frère, & ayant passé la Dwina à Dunebourg il vint à Vilna. Les troupes soudoyées, tant celles qui avoient toujours été au camp, que celles qui y étoient revenues depuis peu après la course qu'elles avoient faite du

---

 HENRI  
III.

1581.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.**

côté de Sturicie sous la conduite de Radzewil, demeurèrent avec Zamoski devant Pleskow, & c'étoit-là toute son armée. Ce Général étoit d'autant plus attentif à empêcher que la négligence & le relâchement de la discipline ne fût cause de quelque désordre en l'absence du Roi; qu'il sçavoit que les yeux de ses ennemis étoient ouverts sur toutes les démarches, & que s'il faisoit une faute, il n'auroit personne sur qui il pût la rejeter, ni qui voulût prendre son parti. Il commença par choisir six des principaux Officiers, avec qui il pût conférer des affaires secrètes; deux Sénateurs, qui étoient Jean Tarnow, & Etienne Grudzinski; & quatre Chevaliers, sçavoir Ernest Weier, Martin Casenove, Jean Lesnovolski, & Sigismond Rosnie. Ayant sçû par les prisonniers ce qu'il y avoit d'hommes & de vivres dans la ville, il calcula que s'il pouvoit empêcher qu'il n'y entrât des vivres, ce qu'ils en avoient seroit entièrement consommé au mois de Mai; qu'ainsi ils seroient forcés de se rendre, & qu'en attendant ce terme, il pouvoit distribuer ses soldats dans les châteaux des environs, & les garantir du froid horrible qui se faisoit sentir. Il eut soin en même tems de mettre des troupes en embuscade dans différens endroits; & il y eut de tems en tems quelques combats contre des détachemens de la garnison qui sortoient pour aller chercher du fourrage, & qui étoient presque toujous battus.

Enfin les ambassadeurs Moscovites arrivèrent; c'étoit Démétrius fils de Pierre Ileski, Romain Olfroni, & Nicolas Bassoreck pour Secrétaire. Possévin alla audevant d'eux, & les ambassadeurs de Pologne les suivirent de près. On commença donc à entrer en négociation, & la première chose que l'on proposa fut de comprendre le roi de Suède dans le traité. Quelque mécontent que le roi de Pologne fût de ce Prince, qui malgré la prière qu'il lui avoit faite de ne point attaquer la Livonie, n'avoit pas laissé d'y envoyer une armée qui avoit envahi une partie de cette Province pendant que les Polonois étoient occupés ailleurs contre l'ennemi commun; cependant il se rendit à la sollicitation de sa femme sœur du roi de Suède, & il accorda cet article.

Les ordres donnés aux ambassadeurs Moscovites portoient, à ce qu'on apprit d'un Transfuge, que si les

Polonois se retiroient de devant Pleskow , ils rompirent à l'instant la négociation ; mais que s'ils y demeuroident , ils traitassent cette affaire sérieusement , & que si le Roi vouloit rendre Luki , & les autres places qu'il avoit prises durant cette guerre , à la réserve de Welisch & du territoire de Poloczko , ils lui cédaient toute la Livonie.

Comme les Moscovites voyoient que, malgré le départ du Roi, le siège se continuoît vigoureusement, ils entamèrent la négociation dans le dessein de la conclure. Cependant comme ils sçavoient qu'il y avoit beaucoup de mécontents à l'armée, & qu'ils espéroient toujourns que la rigueur du froid feroit lever le siège , ils tiroient les choses en longueur ; & sur les moindres incidens ils demandoient la permission d'en écrire à leur Prince.

Ce fut vers ce tems-là qu'on apprit par quelques prisonniers faits par Jourdain Spitkon, Officier fameux par le combat de Derfaw , que Jean, l'aîné des fils du duc de Moscovie, étoit mort. Ce jeune Prince , à ce qu'ils disoient , ayant répondu à son père , qui lui étaloit la grandeur de ses richesses & de ses trésors , que la vertu & le courage étoit un trésor plus précieux que tout ce qu'il venoit de voir , & que celui qui possédoit ce dernier n'auroit pas grande peine à le dépouiller de son or & de son argent ; le duc irrité de cette réponse, ou de ce que le jeune Prince faisoit de grandes instances pour qu'on lui permît d'aller combattre les ennemis , lui donna un coup de bâton sur la tête , qui lui causa une épilepsie dont il mourut peu de tems après : accident d'autant plus triste pour ce père , que Théodore son autre fils étant imbécille , se trouvoit incapable de régner , ni de rien faire de sérieux.

On étoit à la fin de l'année, où le froid à coûtume d'être affreux en ces cantons, ce qui est marqué par une espèce de proverbe de la langue Moscovite , qui pour désigner un très-grand froid , se sert de l'expression *de froid de saint Nicolas*, ou *de froid de Jésus-Christ* ; car quoique la Moscovie soit presque toute située vers le Pole , il n'y a cependant point d'endroit où l'hyver soit si rude qu'autour de Pleskow , & c'est pour cela que les animaux , qui par tout ailleurs sont noirs ou bruns, comme les corbeaux, les gelinotes, les perdrix,

HENRI  
III.  
1581.

HENRI  
III.  
1581.

les lagopes (1), les ours & les lièvres sont tous blancs en ce país-là. Les nuits d'ailleurs sont si longues en hyver que le jour ne dure pas plus de cinq heures; en sorte que les gardes ne se faisoient qu'avec beaucoup de peine & de périls, & à peine un soldat avoit-il mis le pied hors de sa tente, que tous ses membres étoient gelés, & sur-tout ceux qui ne sont pas couverts, comme le nez, les oreilles, le visage. La moindre fièvre dans ces circonstances devenoit mortelle: & ce que bien des gens racontent de ce país-là comme une merveille, qu'en répandant de l'eau elle gele; plusieurs le virent par expérience. Comme dans le commencement on faisoit la garde à découvert, il y eut beaucoup de soldats qui perdirent des membres. Celui qui a écrit la relation de ce siège en rapporte un exemple mémorable. Il dit qu'un cavalier de la compagnie de Rosnie, ayant les deux jambes mortes de froid, & avec cela la fièvre & le transport, le médecin lui fit couper les deux jambes sans qu'il le sentît; en sorte que la connoissance lui étant revenue, il demanda à ceux qui étoient autour de lui ce qu'étoient devenues ses jambes, comme il auroit pu demander ce qu'étoient devenus ses habits. Pour remédier à ces tristes accidens, Zamoski faisoit changer les gardes quatre fois la nuit, & y envoyoit peu de monde: & ce n'étoit pas même de ceux qui auroient pu repousser les sorties de la garnison: il suffisoit qu'ils fussent capables d'en donner avis, & il faisoit demeurer ses meilleurs soldats armés dans leurs tentes, où ils étoient à couvert du grand froid.

Conférence  
entre le Pa-  
triarche de  
Constantino-  
ple & les  
Théologiens  
de Tubinge.

Je dois mettre au rang des affaires de Pologne la conférence qui s'étoit tenuë long-tems auparavant entre Jeremie Patriarche de Constantinople & les Théologiens de l'école de Tubinge; conférence qui ne fut publiée que cette année, & qui donna matière à bien des écrits. Huit ans auparavant, Jacques Andreas prévôt de l'église de Tubinge, & chancelier de l'Académie (ce sont les titres qu'il se donne) & Martin Crusius professeur des langues Greque & Latine dans la même Académie, avoient envoyé au Patriarche les

(1) Lagope, oiseau gros comme un pigeon, & tout blanc, qu'on trouve dans les Alpes, & qu'on appelle *Lagope* parce qu'il a les pieds couverts de poil, comme les lièvres.

principaux articles de la confession d'Ausbourg traduits en grec depuis long-tems par Paul Dorsciüs de Plawen. Leur dessein étoit , à ce qu'ils ont écrit depuis , de justifier leur foi contre les calomnies que l'on répandoit dans tout l'Orient , où on les traitoit de sectaires ; & pour me servir de leurs termes , ils ne croyoient pas devoir tenir plus long-tems sous le boisseau la lampe de la parole divine , ils vouloient la placer sur le chandelier. Le Patriarche leur répondit avec beaucoup de modération & de politesse par une lettre du 15. de Mai 1576 , où il réfute les points qui étoient contraires aux sentimens de l'église Greque.

Lorsqu'on eut reçu la réponse du Patriarche , Luc Osiander , au nom d'Andreas & Crusius , lui envoyèrent un nouvel écrit le premier d'Octobre de l'année suivante. C'étoit un abrégé de la Théologie de Herbrand traduit en grec par Crusius , où l'on traitoit de la règle qu'il falloit observer dans l'interprétation de l'Écriture sainte , & de la procession du saint Esprit. Le Patriarche y répondit en 1579 ; & le jour de saint Jean-Baptiste de l'année suivante , les Théologiens de Wirtemberg lui firent une troisième réponse qu'ils envoyèrent à Constantinople. Le 6. de Juin 1581. le Patriarche répliqua à ce nouvel écrit , & les Théologiens finirent enfin cette dispute par des remerciemens qu'ils lui firent. Les actes de cette dispute furent supprimés pour lors par ces Théologiens en partie , disent-ils , pour ménager le Patriarche , qui avoit été déposé par les Turcs , & qui étoit en danger de sa vie ; & en partie parce qu'ils ne voyoient pas de quelle utilité pouvoit être à l'Église la publication de ces actes. Mais Stanislas Sokolowski , Théologien du roi de Pologne , pria instamment un Abbé d'un monastère Grec qu'il trouva à Leopold capitale de la Russie Polonoise , de lui envoyer ces actes dès qu'il seroit retourné dans son país : l'Abbé n'y manqua pas. Sokolowski aussitôt les traduisit en latin , & les fit paroître pendant le courant de l'année dont nous parlons sous le titre de censure de l'église Greque. Cette traduction est accompagnée de notes , & dédiée à Grégoire XIII. Le but du traducteur a été de montrer que les Théologiens de Wirtemberg , & tous ceux de leur Communion voyant que leur doctrine ne

**HENRI**  
**III.**  
1581.

**HENRI III.**  
1581. peut s'accorder avec celle de l'église Catholique d'Occident, avoient eu recours aux évêques Orientaux, comme autrefois les Pélagiens, suivant le reproche que leur en fait saint Augustin; mais qu'ils avoient encore reconnu que la doctrine de l'église d'Orient étoit bien différente de la leur.

Les Théologiens de Wirtemberg instruits de cette édition firent imprimer trois ans après dans cette dernière ville, les mêmes actes en grec & en latin avec une préface, contre laquelle un Jurisconsulte nommé Fikler, composa un écrit sous le titre d'*Eponge*, & Solokowski lui-même leur fit une réponse à laquelle il joignit la sentence définitive du Patriarche, avec un écrit sous le nom d'Antidote, pour réfuter la réponse de ces Théologiens à la censure que ce Patriarche avoit faite de quelques articles de la confession d'Ausbourg. Jacque Gorski se joignit à lui, & donna sur son antidote quelques remarques qu'il intitula *Crusius*.

Affaires d'Espagne & de Portugal.

Pendant qu'Etienne faisoit des conquêtes en Moscovie, Philippe II. n'avançoit pas moins ses affaires en Portugal. Le tems approchoit qu'il devoit se rendre à Tomar pour écouter les Procureurs des Cours (1); mais il voulut en passant rendre une visite de civilité à Catherine femme du duc de Bragance, qui avoit, comme nous l'avons dit, le droit le plus apparent à la couronne de Portugal. Elle étoit venue de Villaviciosa à Boïno. Philippe y demeura un jour entier, & eut plusieurs entretiens familiers avec elle. Il envoya Philippe de Cordouë d'Arragon pour aller aussi complimenter de sa part le duc de Bragance. Le Roi étant revenu de-là à Elvas, se mit en chemin pour Tomar; tout le monde y étoit dans l'attente du nouveau Monarque. Philippe y parut avec un visage serein, recevant parfaitement bien tous ceux qui l'abordoient, leur parlant avec bonté, & répondant gracieusement à toutes leurs demandes; en sorte que du côté de l'extérieur & des paroles, ils n'eurent rien à désirer. Quand il fut question de grâces, de bienfaits, de récompenses, ils eurent lieu de se plaindre de sa lenteur. On ne sçauroit dire pourtant si ce fut par la faute du Prince ou de ses ministres, ou même par le concours importun de ceux

(1) Ces Cours ou cortes sont des députés de tous les Ordres, à peu près comme nos Etats Généraux.

qui demandoient , & qui se croisoient les uns les autres. Il se contenta pour lors de confirmer la charge de Connétable du Royaume au duc de Bragance , & de lui donner la toison. Pendant qu'on disoit la messe , ce Seigneur étoit auprès du Roi derrière un rideau : en un mot il n'y avoit point d'honneur qu'on ne lui accordât ; mais rien qui pût augmenter ni sa fortune ni sa puissance. Avant l'assemblée , le Roi commença par prêter serment , & le reçut ensuite de tout le monde avec beaucoup plus de pompe , & moins de tumulte que cette cérémonie ne s'étoit pratiquée sous le roi Henri ( 1 ) ; parce que ce fut dans l'assemblée des Cours qu'Henri fut reconnu , & que le peuple n'étoit pas bien disposé pour ce Prince : mais ici tout se passa avec beaucoup de solennité. L'archevêque de Brague , qui est regardé en Portugal comme le Primat des Espagnes , les archevêques de Lisbonne & d'Evora , les évêques de Coimbre , de Portalegre & de Leyria se trouvèrent à l'assemblée avec les Grands du Royaume. Philippe de Mora secrétaire des Etats prononça le premier les paroles du serment , & Philippe ayant la main sur la croix , les répéta après lui. Mora récita ensuite la formule de celui que devoient prêter les Etats : & incontinent le duc de Bragance & le duc de Barcellos son fils le prêtèrent sur les Evangiles ; & après eux les Grands du Royaume , & ensuite les Prêtres , & les Syndics des villes.

Philippe Prince de bonne mine , avoit pris ce jour-là un air si gracieux , qu'il sembloit s'être dépouillé de l'humeur des Castillans , pour prendre celle des Portugais. La magnificence de son manteau , qui étoit d'étoffe d'or , & le concours d'une infinité de personnes qui l'environnoient rendirent cette cérémonie très-brillante ; & l'on y publia enfin cette amnistie générale qu'on attendoit avec tant d'impatience. Mais la fin répondit mal à l'attente de la nation : car on en exclut Antoine Prieur de Crato , François de Portugal , comte de Vimioso , & Jean son frère évêque de Guarda , avec cinquante autres Seigneurs de la faction contraire , & en général tous les moines , & tous ceux qui avoient

---

HENRI  
III.  
1581.

(1) Henri cardinal de Portugal & depuis Roi. Il succéda au roi Sebastien tué en Afrique en 1579.

suivit le parti d'Antoine ; & on les déclara incapables de posséder aucune charge publique.

HENRI III.

1581.

Cette exception irrita bien des gens , qui souhaitoient que tout le passé fût mis en oubli , & qui s'en étoient flatés ; mais quelques prières qu'on fit là-dessus à Philippe , on n'en put rien obtenir : on cita sur le champ tous ceux qui avoient été exceptés de l'amnistie , & on informa rigoureusement contre eux.

Il ne se trouva point de Castillans à cette cérémonie ; Philippe les en exclut pour faire plaisir aux Portugais ; mais afin que cette exclusion leur fût moins sensible , il l'étendit jusqu'au cardinal Albert qu'il avoit amené avec lui , & à qui il donna peu de tems après le gouvernement du Royaume ; & il lui défendit , aussi-bien qu'aux seigneurs Castillans , de paroître en public ce jour-là.

Enfin l'assemblée des Etats se tint le dix-neuf d'Avril. Antoine Pineyro évêque de Leyria parla devant le Roi pour l'autorité des Etats ; il dit que c'étoit par la grace du saint Esprit que ces assemblées avoient été établies , afin que les Rois pussent communiquer à leurs sujets ce qu'ils pensent sur les affaires qui intéressent l'Etat ; que Philippe se conformant à une coutume si loüable , souhaitoit qu'ils lui exposassent sincèrement tout ce qu'ils jugeroient avantageux à la République avec la même prudence , la même fidélité , le même amour pour la patrie , qu'ils l'avoient fait jusqu'alors. Il exagéra ensuite la grace que le Roi venoit d'accorder : mais que ce n'étoit , pour ainsi dire , que les prémices de la clémence & de la bonté de ce Prince , qui leur annonçoient pour l'avenir des bienfaits plus signalés , & véritablement dignes de leur fidélité & de leur obéissance.

Damien de Aguiar , un des Syndics de Lisbonne , répondit à ce discours : il remercia le Roi au nom de la ville de la convocation des Cours , & de l'amnistie qu'il avoit accordée. Il fit ensuite quelques demandes de peu d'importance , qui avoient été concertées avec la Cour ; & le Roi pour gagner les peuples , accorda sur le champ tout ce qu'il demandoit ; & il ratifia presque tous les points que le duc d'Osborne avoit promis en son nom aux administrateurs du Royaume , excepté pourtant ce qui concernoit les garnisons ,

le commerce de l'Amerique & des Indes Occidentales, l'égalité entre les Castillans & les Portugais pour tous les emplois qui dépendoient de Philippe : & le Roi demanda du tems pour en conférer avec les seigneurs de Castille.

Les Syndics des villes présentèrent un autre mémoire à Philippe, par lequel ils demandoient qu'il épousât une Portugaise; que le Prince fût élevé en Portugal; que les domaines & tout ce qui appartenoit à la couronne de Portugal fut séparé de ce qui appartenoit à celle de Castille; que les Portugais eussent une monnoye particulière; qu'on diminuât les impôts; qu'on retirât les garnisons, & qu'on établît un ordre de Justice. Le Roi refusa nettement la plupart de ces demandes, & éluda les autres par des réponses ambiguës, qu'il mit à la marge du mémoire.

L'ordre de la Noblesse avoit nommé trente Députés, qui ayant une haute idée de leurs services, s'imaginoient qu'on leur devoit de grandes récompenses. Ils demandoient une juridiction absolüe sur leurs vassaux, & que ceux qui avoient été dans la Magistrature ne pussent être jugés que par des Nobles; que le Roi ne pût donner la noblesse à personne que pour des services éclatans; & qu'elle ne pût passer aux descendants de ceux qui seroient ennoblis, que pour des services semblables; enfin que les grandes dignités & toutes les charges publiques ne pussent être exercées que par des Nobles. Toutes ces demandes furent refusées, comme contraires à l'usage établi; ce qui fit beaucoup murmurer la Noblesse.

On crut que le Roi avoit eu dessein d'abolir l'Université de Coïmbre; & bien des gens se persuadoient que ce Prince habile ne manqueroit pas de le faire, parce que dans un Royaume nouveau, & qui n'est pas encore bien affermi, il paroïssoit dangereux de laisser dans une ville quatre mille jeunes gens, indépendans en quelque sorte de la juridiction Royale, & dont la liberté effrénée étoit capable d'exciter des séditions dans le Royaume le plus tranquille; que ce seroit une pépinière de broüillons payés pour conjurer contre le gouvernement: qu'il résulteroit encore un autre avantage de l'abolition de cette Ecole, en ce que la jeunesse Portugaise iroit étudier dans les Universités de Castille; qu'elle se lieroit insensiblement avec les Castillans; qu'elle prendroit leurs

HENRI  
III.  
1581.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.**

manières, & qu'elle se déferoit peu à peu de l'averſion naturelle qu'elle avoit pour eux. Une autre raiſon ſembloit encore devoir l'y déterminer, c'eſt que dans le tems que le roi Henri penchoit pour le duc de Bragançe, les Jurisconſultes de Coïmbre avoient ſoutenu vivement le droit de ce Duc; & que ſelon les partiſans de Philippe, ils avoient au moins donné un faux ſens, & des interprétations forcées, non ſeulement aux loix Impériales, mais aux Canons même de l'Egliſe: ce qui méritoit, ſelon eux, un châtiment exemplaire.

Ces raiſons firent impreſſion ſur les Portugais même, qui étoient dans les intérêts de Philippe, & ils ſe perſuadoient que la jeunèſſe du Royaume ne ſeroit jamais bien entre les mains de tels maîtres. Cependant l'Univerſité ſubſiſta; & non ſeulement Philippe en conſerva les droits, les privilèges & les franchiſes; mais il fit du bien à ceux même qui avoient écrit contre lui, & il augmenta leur honoraire.

Le Pape avoit voulu entrer dans les affaires de Portugal, & ſ'en rendre tellement l'arbitre, que le poſſeſſeur lui fût redevable de cette Couronne; mais l'affaire ayant fini ſans lui, il envoya un Nonce pour féliciter Philippe ſur ce nouveau Royaume, & lui faire quelque excuſe de ce que pour remplir ſes devoirs de Père commun il avoit voulu entrer dans cette affaire, par la crainte qu'il avoit qu'elle n'excitât une guerre funeſte entre les Princes qui prétendoient à la Couronne. Sa Sainteté obtint du Roi à cette occaſion des titres d'honneur, & des emplois pour Jacque Buoncompagno ſon bâtard, qu'il avoit déjà égalé aux Princes par la dignité dont il l'avoit revêtu, & qu'il cherchoit à élever de plus en plus par les honneurs dont il le combloit tous les jours. Et en récompènſe il permit à Philippe de faire juger ſans appel les cauſes des rebelles, par George Tayda ancien évêque de Viſeo. Sur cette permiſſion, Antoine prieur de Crato & l'évêque de Guarda furent cités; & comme ils ne comparurent point, ils furent déclarés contumaces, & dépouillés de leurs dignités Eccleſiaſtiques.

Les Venitiens envoyèrent de leur côté Jérôme Lippomano & Vincent Trono, pour féliciter Philippe ſur ſon nouveau Royaume. Ce Prince nomma en même tems à la Viceroiauté des iſles de la mer Atlantique, qui appartenoient à la

couronne de Portugal, François de Mascareñas chevalier d'Evora, à la place du comte de laTogua mort depuis peu. En attendant que le nouveau Viceroy arrivât, Hernand Tellez de Sylva gouverna ces isles avec autant d'intégrité que de prudence.

HENRI  
III.  
1581.

Cependant on cherchoit le prieur de Crato (1); car il étoit encore caché en Portugal, & ses partisans lui furent si fidèles, que quelques récompenses que promît le roi d'Espagne, & quelques recherches que fissent les espions de Jérôme de Mendoze & d'Emmanuel de Portugal oncle paternel du comte de Vimioso, qui vouloient sous prétexte d'un pour-parler se saisir de lui, & le livrer aux Espagnols, on ne put jamais découvrir où il étoit. Il avoit envoyé le comte de Vimioso en France & en Angleterre, pour implorer le secours de ces deux Puissances contre leur ennemi commun. Il dépêcha aussi Emmanuel Sylva comte de Torres Vedras vers le duc d'Anjou, qui étoit pour lors à Cambrai.

Tout cela inquiétoit le nouveau Roi : plus les Portugais marquoient de fidélité & d'attachement pour Antoine, plus Philippe craignoit qu'il n'arrivât quelque soulèvement. Il se voyoit obligé d'entretenir de fortes garnisons dans les places, & une flotte à l'embouchure de la rivière de Lisbonne, au grand mécontentement des peuples, qui reconnoissoient enfin, mais un peu trop tard, qu'ils étoient assiégés par les Castillans, & qui se reprochoient les uns aux autres de n'avoir pas réuni toutes leurs forces pour se défendre contre eux, ou du moins pour obtenir de Philippe des conditions honorables, & conserver la liberté & les droits de leur patrie.

Antoine assuré de la fidélité de son parti, dispoit tout pour sa fuite. Il osa même venir à Lisbonne, quoiqu'un Jurisconsulte, nommé P. Alpoë, y eût été arrêté quelque tems auparavant, parce qu'il étoit dans ses intérêts, & qu'il eût été condamné au dernier supplice & exécuté. Cet accident retarda son départ, & lui fit prendre le parti de se retirer à Sétubal. Là il trouva un bâtiment Hollandois de la ville d'Enchuyfen, commandé par Corneille d'Egmond, sur lequel

Fuite d'Antoine de Portugal.

(1) C'est celui qui a été connu en Europe sous le nom d'Antoine de Portugal, & qui a porté quelque tems le nom de Roi.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.**

il s'embarqua, moyennant cinq cens écus d'or, avec un Cordelier, Emmanuel Sylva, Thomas Cachiero, Diego Roys, Constantin de Brito, Diego de Carefma; & quelques autres, sur la fidélité desquels il comptoit, & vint aborder à Calais, après avoir été caché en Portugal depuis le mois d'Octobre 1580. qu'il sortit de Viana, jusqu'au mois de Juin 1581. Antoine fut redevable de sa retraite à l'adresse d'une femme nommée Beatrix de Gonsalve, comme il l'a raconté lui-même dans un écrit qu'il a publié depuis. Beatrix avoit un frère nommé Dominique, qui suivit ce Prince en France. Philippe instruit que c'étoit cette femme qui avoit caché le pieur de Crato, la fit pendre en effigie, n'ayant pû faire davantage, parce qu'elle se sauva de bonne heure.

Les Cours ayant été congédiées, Philippe après avoir séjourné soixante & dix jours à Thomar, vint à Santaren & à Almerino, où l'on voit un palais magnifique. Il vouloit se rendre promptement à Lisbonne: mais comme les préparatifs qui se faisoient pour son entrée, n'étoient pas achevés, il alla, en attendant, à Almada, sur l'autre rive du Tage. Comme ce lieu n'étoit point commode pour loger toute sa suite, le 29. de Juin, fête de saint Pierre, il monta sur les galères que le marquis de Sainte Croix \* lui avoit amenées, & alla descendre à un pont de bois préparé pour cela, sans attendre que les préparatifs fussent achevés. Ce fut-là qu'il fut complimenté au nom de la ville par Hector de Piña, un des premiers Officiers de Justice de la Chambre. L'Orateur entre autres choses dit à Philippe: Que Lisbonne étant la plus grande ville de l'Univers, il lui falloit le plus grand Roi du monde. Et après avoir excusé la lenteur, ou pour mieux dire, la paresse de ses concitoyens à rendre leurs hommages à ce Prince, il parla de Ferdinand de Piña son parent, qui fut tué par Antoine de Portugal, comme nous l'avons dit en son lieu. A cette occasion, il ajouta, que comme Lisbonne étoit la première ville du Royaume, elle étoit aussi la première qui eût versé du sang pour les intérêts de Philippe. Enfin il s'efforça de rejeter la médiocrité des préparatifs sur les malheurs publics que la ville avoit essuyés; & il finit cette pièce d'éloquence en disant, que les Portugais avoient tant de confiance en la bonté de leur nouveau Roi, qu'au lieu

de

\* Alvaro de Baçan.

de regarder leur Couronne comme unie à celle de Castille, ils regardoient au contraire tous les Royaumes de Philippe, comme incorporés à celui de Portugal.

De là, Philippe fut conduit sous un dais à la cathedrale avec une pompe magnifique : & après y avoir fait sa prière, il se rendit au palais, suivi d'une grande foule de Noblesse à pied, & d'une multitude de peuple, qui par sa légéreté naturelle, faisoit ce jour-là pour Philippe les mêmes réjouissances & les mêmes acclamations qu'ils avoient faites quelque tems auparavant pour Antoine ; mais les plus sages plaignoient le sort de ce Royaume, qui avoit eu cinq espèces de Rois dans l'espace de deux ans. Ils déploroient cette vicissitude d'événemens funestes ; la témérité du roi Sebastien ; l'incertitude & l'imprudencence de Henri ; la division des Administrateurs ; la tyrannie d'Antoine ; enfin les armes & la puissance de Philippe, qui étoient autant de fleaux dont la colère divine s'étoit servie pour châtier ce peuple, que l'abondance avoit rendu insolent, & le réduire dans une misère extrême.

Les Grands pressoient le Roi de partager entr'eux les titres, les commanderies & les emplois qui vaquoient : mais Philippe, grand temporisateur de son naturel, éludoit autant qu'il pouvoit toutes leurs demandes. Cependant pour donner quelque chose à leurs sollicitations, il fit comtes François de Saa, un des administrateurs du Royaume, aussi-bien que Ferrand Noroña ; il nomma gentilshommes de la Chambre, Christophle de Mora, avec Pierre Alcaçova ; & il remit ce dernier dans tous les honneurs dont il avoit été dépouillé par le roi Henri. Du reste, comme il se voyoit accablé par un nombre infini de placets, & que la multitude & la diversité des conseils qu'on lui donnoit le jettoit dans un embarras dont il lui étoit impossible de se retirer, il renvoya tous ceux qui demandoient des récompenses à Antoine de Pineyro évêque de Leyria, & Christophle de Mora. Le premier, homme âgé, d'un esprit sain, & qui n'avoit point de parens, étoit fort en état d'examiner sans passion le mérite de ceux qui demandoient. Le second, qui avoit été élevé à la Cour de Philippe & sous ses yeux, passoit pour un homme droit & intègre.

**HENRI III.** 1581. Cependant pour appaiser les murmures des Portugais, qui éclatoient de toutes parts, on leur fit espérer qu'on leur donneroît pour Gouvernante l'impératrice Marie d'Autriche (1) sœur de Philippe, qui étant venue d'Allemagne en Italie, étoit passée en Espagne sur l'escadre de Jean André Doria : & on ne doutoit pas que cette Princesse si respectable par sa dignité, & qui étoit née d'une princesse de Portugal, ne gagnât à son frère les cœurs de toute la Nation.

Tentatives  
de Philippe  
sur les îles  
Atlantiques.

Les affaires du Portugal ayant été réglées autant que la brièveté du tems le put permettre, Philippe étoit fort inquiet pour les îles Atlantiques. Il ne doutoit pas que les habitans aidés des secours de France & d'Angleterre, qu'Antoine y avoit envoyés, ne persistassent dans leur révolte ; & il craignoit que leur exemple ne se communiquât aux autres sujets de la couronne de Portugal. Il avoit envoyé à l'isle de Tercere, Pedro de Valdes avec des pouvoirs très-amples ; mais on ne voulut pas l'y recevoir, ni écouter ses propositions. Ainsi il se tint sur les côtes des îles voisines avec ses troupes, en attendant quelque occasion favorable. Il avoit avec lui Louis de Baçan, D. Juan de Monfalve, Diego de Castro, Valladares Sarmiento, D. Louis de Ribeira & Diego de Valdes. Quelque tems après, Philippe envoya d'autres troupes sous la conduite de Lope de Figueroa, avec ordre de se joindre à Valdes, & de se rendre maître de cette île.

Pendant que Figueroa étoit en chemin, Valdes y fit quelques descentes pour prendre du raisin ; & ayant remarqué que la garde ne s'y faisoit pas avec beaucoup d'exactitude, la crainte qu'il eut que Figueroa ne lui enlevât une partie de la gloire qu'il comptoit d'acquérir, & les instances de Diego de Valdes, l'engagèrent par une sottise vanité à précipiter l'attaque de cette île. Il fit donc avancer ses chaloupes le jour de saint Jacques entre Angra & la Praia, qui est le seul endroit par où elle est abordable, tout le reste étant entouré de rochers affreux. Les Portugais avoient élevé quelques retranchemens de ce côté-là, & avoient mis quatre canons en batterie sur une hauteur voisine de la côte. Valdes culbute d'abord les troupes qui gardoient le retranchement, & s'empare du canon ; mais pendant qu'il se fortifie dans ce

(1) Elle avoit épousé l'empereur Maximilien II. mort en 1576

poste, on donne l'alarme dans la ville, & le peuple s'étant assemblé au son des cloches, on marche aux ennemis, & on les enveloppe. Il y avoit dans la ville un Officier nommé Jean de Betencour, issu de ce fameux Betencour, qui découvrit le premier les Açores, & qui les vendit aux Portugais, comme nous l'avons dit ci-devant. Celui-ci qui étoit dans le parti des Espagnols, avec une centaine d'habitans, s'étoit imaginé que dès qu'il auroit crié *Vive Philippe*, la plûpart des habitans des montagnes viendroient se ranger auprès de lui & s'enrôler au service de ce Prince, comme ses complices le lui avoient fait espérer. Comptant donc sur leur parole, & persuadé que s'il devenoit maître de la ville, il rendroit un grand service à Philippe, il en forme le dessein, & commence à crier de toute sa force dans toutes les ruës: *Vive Philippe*. Mais le peuple au lieu de prendre les armes, l'enveloppe de toutes parts, le maltraite avec ceux de sa suite, qui étoient en petit nombre, & le met en prison. Il se trouva même heureux que l'on n'attentât pas à sa vie.

Il y avoit déjà près de deux mille Portugais en armes. Cebrian de Figueredo gouverneur de l'isle, rassuré par ce corps de troupes, marche aux Espagnols, dont il ignoroit les forces; mais afin de les tromper & de pouvoir se mettre à couvert par une espèce de rampart fortuit, il usa d'un stratagème qui lui fut suggeré par un Hermite de la règle de saint Augustin. C'étoit une chose assez ordinaire pendant la licence de ces guerres, de voir des Moines quitter leur profession pour prendre le métier des armes. Ce fut cet Hermite qui conseilla au Gouverneur de rassembler des bœufs, dont cette isle est remplie, & de les pousser à coups d'éguillon du côté des ennemis. Ces animaux ainsi attroupés firent une poussière si horrible, que les Espagnols ne purent voir distinctement les Portugais qui marchaient derrière: & comme ils avoient employé tout ce qu'ils avoient de poudre & de bales dans leurs premières escarmouches contre les Insulaires, & qu'ils étoient d'ailleurs fatigués & mal armés, ils ne songèrent qu'à regagner leurs chaloupes. Mais la mer se trouva si agitée qu'ils ne purent approcher de la côte: il fallut donc se jeter à l'eau, & comme ils en avoient jusqu'au menton, & que les Portugais faisoient un feu continuel sur eux, leur perte fut

HENRI  
III.  
1582.

HENRI III. 1581.

considérable. Il y en eut beaucoup de tués & de noyés : & les esprits étoient si irrités, moins parce qu'il venoit d'arriver, que par la haine ancienne des deux Nations, qu'on ne fit point de quartier. Les Espagnols y perdirent plus de quatre cens hommes, & entr'autres Diego de Valdes, qui avoit conseillé cette attaque, Louis de Baçan, Philippe Artal brave capitaine, qui fit ce jour-là des prodiges, & presque tous les Officiers; on n'épargna pas même les morts: les goujats & les valets leur coupoient la tête, les bras, les jambes; & après les avoir ainsi mutilés, on les reporta comme en triomphe dans la ville en dansant & en chantant. Les Chapitres même allèrent au devant de ces insolens vainqueurs: & non contents de se repaître d'un si affreux spectacle, ils voulurent employer le fer contre ces restes de cadavres, & souiller leurs mains du sang de ces malheureux. On dit qu'il y en eut qui eurent la cruauté de leur arracher le cœur du ventre & d'en manger. Les Jésuites furent les seuls qui ne vinrent point à ce spectacle: & comme ils étoient soupçonnés de favoriser Philippe, ils n'osèrent sortir de leur maison. Après cette expédition, Figueredo ramassa les dépouilles, mit les armes sur des chariots, & entra triomphant dans la ville; & ayant fait déchirer les drapeaux des ennemis, il en sema les lambeaux dans les rues.

Valdes échappé du combat s'embarqua aussitôt, & plus heureux dans sa navigation, qu'il ne l'avoit été à l'attaque de l'isle, il arriva bientôt à Lisbonne, où il porta la première nouvelle de sa défaite. Philippe étoit alors occupé à fortifier le château de Saint Julien; & pendant qu'on y travailloit, il avoit posté des troupes en différens endroits de la côte, & entre les rivières de Minho & de Duero. Cette nouvelle lui fit connoître qu'il ne devoit plus se flater de ramener ces Insulaires par la douceur: les peuples de Portugal étoient mal disposés à son égard; il avoit congédié les Italiens & les Allemands; & les Espagnols étoient tellement diminués par les maladies & par d'autres accidens, qu'à peine lui restoit-il cinq mille hommes, dont il venoit d'en donner mille à Figueroa qui partoît pour les Isles. Ce qui augmentoit encore son inquiétude, étoit qu'il n'avoit point de nouvelles certaines de la flotte Portugaise qui venoit des Indes Orientales, du

Bresil, de l'isle de Saint Thomas & du Cap-vert : car si cette flote abordoit à l'isle de Tercere, il étoit indubitable qu'elle iroit trouver le roi Antoine en Angleterre, & qu'elle fortifieroit autant son parti, qu'elle affoibliroit celui de Philippe. A l'égard de la flote des Indes Orientales, comme elle n'étoit partie de Lisbonne que dans l'interregne qui suivit la mort du roi Henri, il y avoit grande apparence que Louis de Atayde viceroy des Indes, qui étoit un homme sage, ne risqueroit rien, & qu'il ne feroit point partir la flote qu'il n'eût des nouvelles de ce qui auroit été décidé sur la succession du Royaume. D'autres soutenoient qu'il n'y avoit rien à craindre, que les Indes & toutes les Isles qui appartennoient aux Portugais ne sçauroient se passer des ports d'Espagne, & qu'aussitôt que les Commandans de la flote & les Négocians auroient appris que Philippe étoit maître du Portugal, ils viendroient droit à Lisbonne; & ils ne se tromperent pas : car Atayde n'eût pas plûtôt été informé de ce qui s'étoit fait en Portugal, par les lettres que Philippe lui en écrivit, que sans délibérer davantage, & sans avoir aucun égard pour toutes les lettres & pour les promesses d'Antoine, il fit partir la flote, & lui donna ordre d'aller droit à Lisbonne. Elle s'approcha en passant de Tercere : mais comme elle ne put sçavoir au vrai de quel parti étoient les habitans, ils eurent beau l'inviter à entrer dans le port, tous ceux qui étoient sur les vaisseaux ayant leurs femmes, leurs enfans & leurs effets à Lisbonne, ce fut-là qu'ils voulurent aborder. Quoique Valdes après sa défaite eût pris la même route pour se retirer en Portugal, ils ne le rencontrèrent point; mais seulement Figueroa, qui confirma le Général de la flote, déjà bien instruit de tout, dans la résolution qu'il avoit prise de se rendre à Lisbonne. Il lui donna de l'eau & d'autres provisions dont il avoit besoin, & il lui fit entendre qu'il n'y avoit rien qu'il ne pût espérer en s'attachant au nouveau Monarque. Plus on avoit douté qu'il arrivât, plus on eut de joye de le voir; car il y avoit bien des gens, & Philippe même étoit de ce nombre, qui voyant qu'il tardoit ne doutoient presque pas qu'il ne fût passé en Angleterre.

Cependant Figueroa arriva à la vûe de l'isle de Tercere, &

**HENRI III.**  
1581. comme il vit que les habitans n'étoient pas disposés à le recevoir, il résolut de fonder si en promettant de grands privilèges & des graces à ceux d'Angra, ils ne seroient point tentés de se soumettre à Philippe. Mais ce peuple qui sentoient bien qu'il n'avoit pas mérité ces récompenses, & qui ne comptoit pas beaucoup sur la clémence du roi d'Espagne, répondit fièrement au Général Espagnol, que de quelque côté qu'il tentât la descente, ils lui ouvriroient le chemin. Sur cette réponse, comme la saison étoit avancée, il s'en retourna en Portugal sans avoir rien entrepris, emmenant avec lui Valdes qu'il avoit enfin rencontré sur sa route. Le Roi fit conduire en prison ce malheureux, mais comme il justifia par la teneur des ordres qu'on lui avoit donnés, qu'il lui étoit permis de combattre, on lui rendit la liberté.

D. Antoine  
de Portugal  
arrive en  
France.

Vers le commencement d'Octobre, Antoine de Portugal passa d'Angleterre à Dieppe, d'où il se rendit d'abord à Roüen, puis à Mante. Ce fut dans cette ville qu'Anne de Joyeuse, qui avoit le plus de crédit à la Cour, vint le complimenter de la part du Roi. Antoine se rendit ensuite à Paris, où il vit S. M. On lui fit les plus magnifiques promesses, à la recommandation de la Reine mère, qui par vanité, ou par une légèreté naturelle à son sexe, s'étoit déjà fait de grandes idées sur ce nouveau Royaume. La nouvelle de la défaite de Valdes à l'isle de Tercere étant arrivée sur ces entrefaites, Antoine fut ravi que la renommée vînt si à propos seconder ses espérances. Bientôt après, quelques vaisseaux ayant été surpris dans les ports de cette isle, on apporta en France toutes les marchandises dont ils étoient chargés. Antoine fit valoir le plus qu'il put ce nouvel avantage, pour se donner du relief en France, & il vint à bout d'attacher sur lui les yeux avides des courtisans; & ces insatiables harpyes se crurent pendant quelque tems maîtres de toutes les pierreries de l'Orient. Mais lorsqu'il eut donné quelques bijoux précieux qu'il avoit, & qu'il en eut engagé d'autres, il sentit à son tour qu'on l'avoit joutié jusqu'alors; & devenu la risée de tout le monde, il reconnut que ces courtisans, qui avoient d'abord paru si touchés de sa disgrâce, n'étoient au fond que des perfides & des ingrats.

Pendant ce tems-là les Jésuites de l'isle de Tercere, qui s'étoient attiré la haine de tout le Clergé séculier & régulier, demeuroient toujours renfermés dans leur maison : mais dans le dessein de prouver aux Espagnols par quelque coup d'éclat l'attachement qu'ils avoient pour eux, ils ouvrent tout d'un coup les portes de leur Eglise, & pour se faire un rempart contre la fureur du peuple, ils placent à l'entrée le Saint Ciboire, où l'on a coutume de garder le Saint Sacrement ; prennent l'air de gens qui menacent de faire une sortie, & ils excitent une espece de sédition. Le Magistrat aussitôt s'y transporte, & leur demande ce que cette nouveauté signifie. Ils répondent hardiment, que s'ils ont fait quelque faute, ils sont prêts à en souffrir la punition ; mais que s'ils sont suspects, ils demandent la permission de s'en retourner en Portugal.

Le peuple fut extrêmement irrité de cette insulte ; les uns disoient qu'il falloit leur faire leur procès, comme à des traîtres qui vendoient leur patrie ; les autres, qu'il falloit mettre le feu à leur maison, & les brûler comme des ennemis publics, & comme des gens livrés aux Castillans. Enfin on les renferma de nouveau chez eux ; & dans le même tems, le vicaire général de l'Evêque de l'isle de Saint Michel, qui faisoit les fonctions Episcopales dans l'isle de Tercere, qui est de l'évêché de Saint Michel, étant soupçonné de favoriser les Castillans, fut déposé ; & le Magistrat en mit un autre à sa place.

Philippe ayant reçu ces nouvelles, ne fut pas sans inquiétude à la vûe de toutes les difficultés qui venoient traverser le cours de ses prospérités : car il apprit en même tems que ses affaires alloient mal dans les Pais-bas, & que le prince d'Orange avoit engagé les Etats à renoncer à son obéissance, & à choisir le duc d'Anjou pour leur Prince. On lui fit entendre que ce Duc avoit contracté un mariage secret avec la reine d'Angleterre ; ce qui le mettroit en état de ruiner entièrement les affaires de l'Espagne en Flandre. Il sçavoit d'ailleurs, qu'Antoine de Portugal avoit été très-bien reçu en France ; & lorsque son Ambassadeur portoit ses plaintes sur tout cela, le Roi répondoit qu'à l'égard du mariage de son frère avec la reine d'Angleterre, il s'y étoit toujours

HENRI  
III.

1585.

opposé à cause de la différence de Religion, & qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour en détourner le duc d'Anjou ; mais que ses remontrances n'ayant rien produit, il y avoit enfin donné son consentement ; parce que son frère se trouvant appuyé par un parti puissant, il aimoit mieux l'avoir pour ami, que pour ennemi : Qu'il l'avoit prié instamment de ne point entrer en Flandre, & de rejeter les conditions que les Etats lui offroient : Qu'il avoit défendu par plusieurs Edits de faire des levées dans son Royaume, & à toute la Noblesse d'aller servir dans les païs étrangers sans sa permission ; mais que toutes ces précautions avoient été inutiles ; & qu'enfin l'expérience des guerres civiles & des troubles passés lui avoit appris qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir la guerre dans son Royaume, s'il ne permettoit à ses sujets de l'aller faire dehors : Qu'il avoit donc été forcé malgré ses répugnances, de laisser agir son frère & la Noblesse de son Royaume : Qu'à l'égard de la retraite qu'il a donnée en France à Antoine élu roi de Portugal, il n'avoit pû la refuser aux desirs & aux prières de sa mère, à qui il avoit de si grandes obligations ; qu'elle croyoit que sans violer l'alliance qui est entre la France & l'Espagne, elle pouvoit soutenir les droits qu'elle a sur la couronne de Portugal ; & qu'en ayant été dépouillée par force, & non par un jugement rendu dans les règles, elle ne pensoit pas qu'on fût en droit de se plaindre de ce qu'elle s'unissoit à ceux qui s'attribuoient un droit pareil au sien, & qui en avoient été dépouillés comme elle.

Ces réponses étoient solides ; mais elles ne satisfaisoient pas Philippe : & quoiqu'il scût bien que le Roi ne consentoit qu'avec peine aux desseins ambitieux du duc d'Anjou & de la Reine sa mère qui troubloient les douceurs de ce repos qu'il aimoit tant ; le Monarque Espagnol crut qu'il étoit de son honneur de se venger de la France. Ainsi non-seulement il s'affermir dans le dessein qu'il avoit toujours eu d'y exciter des troubles ; mais ajoutant à cette disposition une haine irréconciliable contre le nom François, il n'a perdu aucune occasion de travailler à la ruine de ce Royaume florissant, dont la puissance excitoit sa jalousie.

Cette année Jean-Baptiste Antonelli, dont j'ai parlé dans  
les

les livres précédens, ayant fait espérer qu'il rendroit le Tage navigable jusqu'à Toledé, commença ce grand dessein par un ouvrage aussi admirable, qu'utile à ces provinces; & par un travail de dix ans, il est venu à bout de réunir par le commerce, & par la navigation d'une rivière commune, deux Royaumes qui avoient été jusque-là aussi séparés d'inclinations, qu'ils l'étoient par les obstacles que la nature avoit mis à leur union.

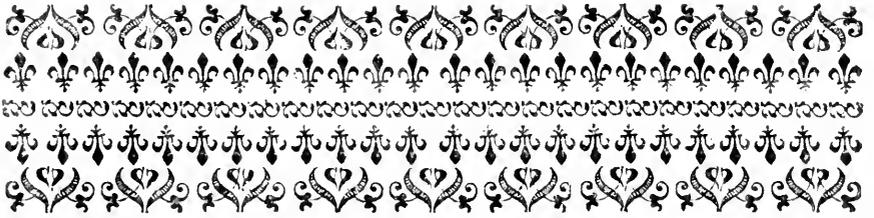
HENRI  
III.

1581.

Le Tage rendu navigable jusqu'à Toledé.

*Fin du Livre soixante & treizième.*





# HISTOIRE

DE

## JACQUE AUGUSTE DE THOU.

### LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

HENRI  
III.

1580.

Affaires des  
Pais-bas.

**P**endant que cela se passoit en Espagne, la face des affaires étoit bien différente en Flandre & dans les Provinces voisines. George de Lalain comte de Rennebourg étoit occupé dans la Frise au siège de Steenvick, qu'il avoit commencé dès l'année précédente. Il y avoit déjà long-tems que les assiégés murmuroient de la licence du soldat, & qu'ils étoient prêts à exciter quelque sédition : enfin ils en étoient venus, malgré les remontrances de Cornput & de Berenbroek, jusqu'à faire un décret suivant lequel ils envoyèrent Théodore Conrad à Noritz commandant des Anglois pour lui dire qu'il choisît, ou d'attaquer les ennemis avec ses troupes ; ou s'il ne le pouvoit pas, d'introduire dans la place un secours de mille hommes, afin qu'ils pussent faire des forties sur les assiégeans.

Vers ce même tems Sonnoi vint avec de fort belles troupes de la Northollande à Blockziel, qui n'est qu'à un mille de Steenvick, & il y bâtit un fort, dont le voisinage fut

d'un grand secours aux assiégés. Il y eut aussi quelque tumulte dans les troupes du roi d'Espagne : les soldats fatigués du froid & des attaques continuelles qu'ils avoient à essuyer, se mutinèrent & demandèrent leur paye. Rennebourg fut obligé de s'absenter quelques jours pour se tirer du péril. Il employa ce tems-là à ramasser de l'argent de tous côtés, & étant revenu au camp il paya une partie de ce qui étoit dû aux troupes, & appaisa un peu le tumulte; il envoya ensuite un trompette avec des lettres de Sckenck & de Streuf pour sommer la garnison de se rendre. Elle refusa de le faire, & la chose se passa en injures réciproques. Les Espagnols demandèrent plusieurs fois aux assiégés s'ils n'avoient pas encore mangé tous leurs chevaux. Ceux-ci au lieu de répondre, montèrent tout ce qu'ils en avoient, sortirent de la place, attaquèrent le camp ennemi, & après l'avoir mis en désordre, ils leur crièrent : » Vous voyez bien que nous » avons encore des chevaux, & que nous ne manquons ni » de cœur ni de vivres « : ils rentrèrent dans la place, sans avoir perdu un seul homme.

Ils passèrent le tems de carnaval à s'envoyer des lettres de part & d'autre. Rennebourg y joignit un libelle écrit en françois par Christophle d'Aslonville, où l'on avoit inféré des lettres interceptées du prince d'Orange au duc d'Anjou avec des notes à la marge. Le Prince s'étoit déjà justifié sur ces lettres dans son apologie. Cependant le peuple s'étant imaginé que l'on traitoit des conditions auxquelles la place se rendroit, commença à se mutiner. On eut bien de la peine à appaiser le tumulte, & peu s'en fallut qu'il n'en coûtât la vie à Cornput. Enfin après toutes ces contestations peu sérieuses, on en vint tout de bon aux armes; Thomas commandant des Albanois & bon Officier, envoya à Noritz un cartel. Les loix de la guerre défendant à Noritz, qui commandoit les Anglois, d'accepter le défi, Roger Guillaume son Lieutenant l'accepta : les conditions du combat réglées, ils s'avancèrent entre les deux armées, & après plusieurs coups portés & parés de part & d'autre, ils finirent le combat sans être blessés: mais avant que de se séparer, non-seulement ils se firent des remerciemens réciproques avec la politesse ordinaire entre Officiers; mais ils burent à la santé l'un de l'autre.

---

HENRI  
III.  
1581.

HENRI  
III.  
1581.

Enfin le dix-sept de Janvier Noritz sollicité continuellement par Theodore Conrad, qui étoit avec lui à Giethorn, pensa sérieusement à jetter du secours dans Steenwick. Dans ce dessein il résolut d'attaquer Steenwickenvold avec son régiment, ceux de Nassau & de Caulier, & quelques compagnies de ceux de Hageman & de Stuper : mais l'affaire échoua, parce que l'air se trouva si obscur, que les soldats de la garnison de Steenwick qui sortirent à l'heure marquée, ne pouvant distinguer les objets, s'écartèrent les uns des autres, & qu'il y en eut beaucoup de tués; & Noritz lui-même ayant été long-tems exposé au canon de Rennebourg qui avoit sçu son dessein, fut obligé de se retirer à Blocziel, où Sonnoi l'attendoit. Il jugea à propos d'y attendre un renfort considérable qu'on devoit lui envoyer de Frise : d'autant plus qu'on l'avoit assuré que la ville n'étoit pas si dépourvüe de vivres qu'on le publioit. Pendant qu'il étoit arrêté au monastère de saint Jean de Camps, Rennebourg y arrive tout à coup, l'y assiege & le réduit à une si grande extrémité, que ses soldats sont obligés de manger leurs chevaux : mais Sonnoi qui étoit à Blockiel, leur donna quelques rafraichissemens, & Wigbolt de Eufum sieur de Niernort, & Hadrien Menning lieutenant de Merode étant venus à leur secours, le premier avec six compagnies de son régiment, & le second avec un pareil nombre des troupes de Frise, & leur ayant amené un convoi, Rennebourg qui les tenoit assiégés, fut à son tour obligé de s'en aller sans bruit, & de faire une retraite qui ressembloit fort à une fuite, laissant beaucoup de provisions dans son camp, & beaucoup des siens sur la place : en se retirant il mit le feu au village de Giethorn; & comme il prévint que ses troupes alloient se révolter, il les apaisa en leur donnant quelque argent.

Le trente-un de Janvier Noritz étant venu à Oldermac à un mille de la place assiégée, Rennebourg abandonna ses tentes, se retira dans ses retranchemens, & travailla à en faire de nouveaux. Les assiégés voyant que les ennemis avoient bouché toutes leurs portes par des ouvrages qu'ils avoient élevés devant, en ouvrent une nouvelle entre celles de Walt & d'Ooster, & ils la nomment la porte de Cornput,

parce que cet Officier avoit conseillé dès le commencement du siége d'en faire une en cet endroit.

Peu de jours après, trois perdrix vinrent dans la ville ; soit qu'elles fussent au bout de leur vol, ou que quelque oiseau de proye les poursuivît, elles étoient si lassées qu'on les prit à la main. Cornput regarda cet événement comme un heureux présage, le Seigneur ayant autrefois envoyé de la nourriture aux Israélites dans le désert pour leur marquer sa protection; il prétendit que ces perdrix que Dieu avoit envoyées aux habitans de Steenwick étoient un gage du secours qu'il leur donneroit dans peu, & sur le nombre de ces oiseaux, il prédit que le secours viendrait dans trois semaines. L'événement confirma son explication: le quatre de Février suivant, Noritz, Nicnort, Caulier, Iselstein, Hegeman, & Stuper à la tête de quarante-six compagnies de cavalerie, vinrent camper dans la forêt de Steenwick auprès du village de Hiddingueberg, qui n'est qu'à une petite lieuë de Steenwick. De-là ils furent apperçus par les habitans, parce qu'il n'y avoit entre la ville & leur camp que des plaines, des prairies, des bruyeres, & des marécages: les ennemis qui avoient fait une enceinte avec les chariots, se rangèrent en bataille derrière ce retranchement, & les troupes des Etats allèrent les attaquer; mais comme elles ne s'attendoient pas à trouver cet obstacle, le combat fut sanglant, & elles y perdirent le général Snater. Dans le même tems les assiégés ayant fait une sortie vigoureuse, battirent ce qui se trouva devant eux & firent un butin considérable. Le combat recommença plusieurs fois, & Rennebourg fit un nouveau retranchement entre la ville & les troupes du secours. Les vivres ne manquoient pas encore aux assiégés, & s'ils se mutinoient quelquefois, ce n'étoit pas tant la disette présente qui causoit leurs murmures, que la crainte pour l'avenir. En effet dans une recherche très-exacte qui avoit été faite depuis peu, on trouva dans les greniers de quelques citoyens aussi ennemis de leur propre salut que de la liberté publique, de quoi nourrir toute la ville pendant deux mois. Cependant l'incertitude du secours excitoit souvent des troubles. Dans cet embarras Cornput, homme inventif, imagina une manière de faire tenir des lettres au camp, & d'en recevoir les réponses: il

HENRI

III.

1581.

**HENRI** fit fondre des bales de plomb de deux livres, dans lesquelles  
**II I.** il y avoit deux trous; dans l'un il mettoit une lettre, & dans  
**1581.** l'autre une matière combustible, afin que la fumée qui sortiroit de ces bales les fit aisément appercevoir. Par ce moyen les assiégés, & le secours ayant un commerce continuel entre eux, Noritz les assûra que dans quinze jours au plûtard il feroit entrer un convoi dans la ville, & qu'en attendant il alloit travailler sans relâche à se fortifier contre Rennebourg. Comme il faisoit un froid excessif, & que la terre étoit extrêmement dure, l'ouvrage n'avançoit pas autant qu'il l'auroit voulu: mais deux jours après, le tems s'étant adouci, Noritz fit un nouveau fort sur l'ancienne rivière d'Aa. Les troupes de Rennebourg s'étant mises en devoir d'empêcher cet ouvrage, il y eut une action fort vive, & pendant ce tems-là on fit entrer quelques provisions dans la place.

Après bien des instances Cornput avoit enfin engagé ces habitans peu dociles, à construire de nouveaux ouvrages dans la partie de la ville qui est au Couchant, & à jeter un pont sur l'Aa. Les fortifications que faisoit Noritz n'étoient éloignées de celles de la ville que de 890. pas, & Rennebourg se trouvoit entre deux, n'étant pas à 770. pas de la place, de sorte qu'on étoit continuellement aux mains. Les assiégés commençant à se défier du succès, tâchoient de conduire leur artillerie & leurs provisions au-delà du fleuve, où ils croyoient qu'elles seroient plus en sûreté. Enfin le vingt-trois de Février Noritz attaqua les ennemis avec toute la vigueur possible, & la garnison ayant fait une sortie dans le même tems, & chargé les assiégeans de tous côtés, elle fut à la fin repoussée par la cavalerie, mais sans perte, parce qu'elle se retira par des lieux marécageux, où il fut impossible à la cavalerie ennemie de la suivre.

Après un long combat, avant même qu'il finît, l'infanterie de Rennebourg ennuyée d'être toujours aux mains commença à se mutiner: elle demanda sa paye dans ces circonstances peu favorables, fort à contre-tems, & d'un ton menaçant; & malgré les efforts que fit la cavalerie pour la retenir, elle se retira. Il étoit environ trois heures après midi. A peine ils songeoient à prendre un peu de nourriture & de repos, que les habitans firent une nouvelle sortie pour prêter

la main aux troupes auxiliaires qu'ils voyoient s'avancer vers la ville ; & ayant porté quantité de claies de l'autre côté de la rivière , ils introduisirent un convoi considérable qu'on leur avoit amené. Cependant Cornput toujourn alerte attaquale fort de Rennebourg , & y jetta sans cesse de la paille allumée & des cercles de fer tout rouge , il incommodoit extrêmement les troupes qui défendoient courageusement ce poste.

Le combat qui dura jusqu'à la nuit , fut sanglant & funeste ; Rennebourg y perdit beaucoup de monde , & croyant avoir assez essayé les forces & celles des ennemis , il commença à songer sérieusement à la retraite. Il fit donc retirer son canon , & donna ordre à ses troupes de plier bagage à la faveur de la nuit , & laissant toutes ses provisions qui furent le lendemain portées dans la ville , il tourna sa marche du côté de Westwick dans un si grand silence , que ni les assiégés ni les troupes auxiliaires ne s'apperçurent point de sa retraite. Lorsque le jour parut , Noritz voulut d'abord le poursuivre : mais il changea aussitôt d'avis. On fit entrer à loisir le convoi qu'on avoit amené ; & la ville après quatre mois de siège , se trouva délivrée précisément au tems que Cornput l'avoit prédit : mais la joye des habitans ne fut pas de longue durée. L'infection des corps morts leur amena la peste , & fit périr presque tout ce qui restoit dans la ville ; en sorte que ce lieu étant demeuré désert , les troupes du Roi s'en saisirent , & se mirent sans aucune peine en possession de tous les biens que ces malheureux habitans avoient conservés avec beaucoup plus de soin que leur vie même.

Cornput & Oltholff furent très-mal payés par les Etats des services qu'ils avoient rendus pendant le siège avec tant de courage & de fidélité ; ils ne purent rien obtenir , parce qu'ils n'étoient pas étrangers ; on se contenta de payer les Allemans de Stuper & de Berembroeck , à qui on n'avoit pas grande obligation.

Pendant le siège , Saunoi prit par composition le château de Wollenhove que Rennebourg avoit fortifié depuis peu. Une Eglise que les Espagnols avoient aussi fortifiée fut prise en même tems par un détachement de François , d'Anglois , & de soldats du régiment d'Ilelstein qu'on envoyoit au

---

HENRI  
III.  
1581.

Levée du  
siège de  
Steenwick.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.** Kainder. Lemmer & Sloten se rendirent après une cano-  
nade fort vive, après quoi on envoya les Anglois & les Ecof-  
fois dans leurs quartiers d'hyver. Nienort ayant pris la route  
des Omelandes delivra à son arrivée le fort de Winfom ,  
qui étoit assiégé par les habitans de Groningue ; & ayant  
mis garnison dans ce château, dans celui de Warfum, &  
dans quelques autres postes circonvoisins, il tira de grandes  
contributions du païs. Pendant ce tems-là quelques coureurs  
des compagnies de Renoi & de Werken s'étant retirés dans  
une église qu'ils avoient fortifiée du côté de Middestum, &  
y ayant été assiégés en l'absence de leurs Colonels par les  
troupes de Rennebourg, ils se rendirent aussitôt, à condi-  
tion qu'ils auroient vie & bagues sauvés.

Oyenbrug, à qui on imputoit la désertion de Ren-  
nebourg, vint dans ce même tems à Zalland, & se rendit  
maître du château de Boxbourg, où ayant fait un grand  
butin, il fortifia Goor & quelques autres postes des en-  
virons.

Ce fut à peu près dans ce tems, que le prince d'Orange  
se rendit à Amsterdam, après avoir appaisé au mois de Mars  
une sédition que la garnison Ecoffoise de Wilworde avoit  
excitée, & avoir fait la même chose à Willebroeck & à  
Bergopsom, où il ne put réduire les mutins qu'avec du ca-  
non qu'il fit venir d'Anvers. Les Etats de Hollande l'allèrent  
joindre pour délibérer avec lui sur le projet de nommer le  
duc d'Anjou Prince & protecteur des Païs-bas.

Le Prince alla ensuite en Frise au mois d'Avril, & ayant  
visité la Province, il donna ordre à Sonnoi d'assiéger le châ-  
teau de Staveren, où Rennebourg avoit une garnison de  
cent soixante & dix hommes commandés par Reiner De-  
kema. Sonnoi obéit avec plaisir, & dès qu'il fut devant la  
place, il éleva un fort avec un parapet, d'où il fit un feu  
si terrible sur les ennemis, qu'ils n'osèrent plus se mon-  
trer sur leurs murailles; aussitôt il fit mettre quatre pièces  
de canon en batterie par les soins de Thomas Bothe, & rui-  
na les parapets du château, & toutes les claies & les ga-  
bions dont la garnison se couvroit: puis ses mineurs ayant  
comblé le fossé, il fit travailler à la sappe. Les ennemis s'en  
apperçurent, & demandèrent à parlementer. Dekema  
voulant

voulant s'y opposer, ils le livrèrent avec dix-huit soldats de Frise, & se rendirent.

Sonnoï se voyant maître du château fit raser les murs qui le séparoient de la ville, & fit travailler en diligence à la fortifier. Le mois suivant un détachement des troupes de Rennebourg revenant du grand Auwaert s'empara de Reedyep, & bâtit un fort sur l'eau, pour empêcher Nienort d'y entrer: mais Sonnoï étant arrivé sur ces entrefaites, les surprit, les tailla en pièces, & leur prit quelques drapeaux. Aussitôt Nienort ayant reçu deux mois de paye pour ses troupes, alla mettre le siège devant le grand Auwaert, & fit approcher son canon de l'Abbaye. Les Royalistes qui étoient à Middelstum accourent au secours au nombre de trois cens chevaux, & passent la rivière de Reedyep auprès de Groningue. Nienort pensa d'abord à se retirer: mais rassuré par ses troupes, il se met en état de recevoir les ennemis, & place imprudemment parmi les soldats qui étoient à la tête, des payfans de la Province, qui n'avoient aucun usage des armes. Dès qu'ils apperçurent l'ennemi, avant même qu'il se fût approché, ils se servirent de leurs longs bâtons ferrés, les seules armes qu'ils eussent, pour sauter les fossés qui étoient devant eux, & s'enfuyant de toutes leurs forces, ils entraînérent tout le reste. Les ennemis prirent les drapeaux d'Hansplomp & de Berembroeck, & deux des principaux officiers, Stuper & Wischer: il n'y eut pourtant pas beaucoup de sang de répandu. Les fuyards se retirèrent à Auverderziel: les Royalistes qui les poursuivoient, attaquèrent incontinent ce poste; mais ayant été repoussés, ils firent venir du canon, emportèrent la place à la troisième attaque, & tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, entre autres le colonel Jarges, qui par une alliance rare parmi les militaires, joignoit à la valeur de grandes connoissances.

Pour réparer cette perte, la Province fournit sur le champ avec beaucoup de zèle des troupes & de l'argent à Nienort; celui-ci marcha en diligence à Winsum qu'il avoit fortifiée depuis peu: mais Rennebourg y étant arrivé presque en même tems avec ses troupes victorieuses, la place se rendit, & l'effroi s'étant répandu dans tout ce canton, tous les postes des environs capitulèrent avec Rennebourg, qui sans tirer

---

 HENRI

III.

1581.

l'épée se trouva maître de tous les forts du païs jusqu'à Doëcum. L'arrivée de Noritz avec huit compagnies de Sonnoï, & quelques autres troupes arrêterent un peu les progrès de ce Général. Le capitaine Schal prit sur lui le fort de Momickerziel, & le saccoïea; & les Royalistes ayant en même tems abandonné Grypskerke, le régiment de Sonnoï les poursuivit de si près dans leur retraite, qu'on en vint aux mains le neuf de Juillet: les troupes de Rennebourg y perdirent plus de sept cens hommes; le reste se retira à Groningue. Noritz vainqueur alla camper près de cette place, & s'empara des monastères du grand Auwert & de Selwert. Le vingt-trois du même mois Rennebourg mourut d'une phtisie causée, à ce qu'on disoit, par le chagrin. Il fut presque également regreté des deux partis: c'étoit un homme doux, poli, zélé pour la discipline militaire, brave, libéral, magnifique, même au-delà de ses forces, ennemi de la violence, de la cruauté & de l'ivrognerie, vice qui est presque toujours accompagné d'orgueil & de férocité, comme on peut le remarquer dans toutes les nations qui y sont sujettes. D'ailleurs il étoit très-versé dans les lettres, entendoit bien le grec & le latin, & aimoit extrêmement les Mathématiques & la musique. Sa sœur Cornелиe l'avoit en quelque sorte forcé par ses importunités à quitter le service des Etats, en lui faisant espérer qu'il épouseroit Marie de Brimeu comtesse de Meghen, comme je l'ai dit ailleurs: il s'en repentit toujours, & on l'entendit peu avant sa mort maudire le jour qu'il étoit venu à Groningue. Depuis ce tems-là il eut une telle aversion pour sa sœur, qui lui défendit absolument de paroître devant lui. Le prince de Parme nomma gouverneur de Frise à sa place François Verdugo Espagnol, qui épousa dans la suite une bâtarde d'Ernest comte de Mansfeld, & qui justifia par plusieurs belles actions le choix du Viceroi. Son coup d'essai fut contre le fort de Reeding situé dans une presqu'île que forme la rivière d'Ems, vis-à-vis d'Emden. Il y avoit peu de jours qu'Egbert de Beveland avec quatre compagnies en avoit chassé les Royalistes; mais Noritz ayant levé le siège de Groningue, Verdugo reprit sans peine Reeding le dix-huit du mois d'Août, à la honte des Commandans, qui sans être aucunement pressés rendirent une place de cette

HENRI

III.

1581.

importance, située très-avantageusement pour envoyer par mer des troupes & des convois par tout où l'on en auroit besoin. Ces Commandans étoient Isaac de Wieringhe & Jean Crom, qui furent condamnés à mort; mais ils se déroberent au supplice par la fuite. Le capitaine Cater qui s'opiniâtra à défendre cette place, y perdit la vie.

HENRI  
III.  
1581.

Cependant Ifelstein alla attaquer Goor, où Simon de Limbourg étoit en garnison avec 800 hommes de pied, & six-vingts chevaux: il s'étoit déjà rendu maître d'un fort, & battoit l'autre vigoureusement, lorsque Martin Sckenk arrivant tout d'un coup avec un corps considérable, l'investit de toutes parts; & quoique le prince d'Orange, sans l'avis duquel Ifelstein avoit fait cette entreprise, lui eût envoyé du secours, il fut obligé de se rendre faute de vivres. Wermelo, Conrad, Escheda, & les Bourgmestres de Deventer & de l'Overissel qui lui avoient suggéré ce projet téméraire, furent pris & menés prisonniers à Blimbecke: on renvoya les soldats sans rien exiger d'eux, sinon que de trois mois ils ne porteroient les armes contre le roi d'Espagne: mais on manqua de fidélité pour ceux qui se rendirent; on en dépouilla beaucoup, on en tua même quelques-uns, malgré Sckenk, qui non-seulement s'y opposa, mais qui perça de sa main quelques soldats indociles, afin qu'on ne pût pas lui reprocher d'avoir violé la parole qu'il avoit donnée.

Après une assemblée qui fut tenue à Leuwaerden le sept de Septembre, Noritz eut ordre d'aller en Frise pour s'opposer à Verdugo. Il se mit en marche le trente du mois avec onze compagnies Angloises commandées par Morgan, quatre de Nassau, neuf de Sonnoi, & quatre de Nienort, qui toutes ensemble faisoient à peine trois mille fantassins. Il avoit outre cela environ cinq cens chevaux commandés par les sieurs de Goor, d'Eldenborn & d'Eeck. Il traversa les lignes de Niewel, & vint à Northorn à la vûe des Royalistes. Verdugo qui avoit à combatte contre la peste, la famine, & le mauvais tems, auroit bien voulu trouver un moyen honnête de se retirer sans combat; mais ne le pouvant, voici le parti qu'il prit. Après avoir prié Dieu à la tête de ses troupes de benir les prémices de son administration, il se mit en bataille à l'abry de ses retranchemens où il y avoit de bons parapets.

Il plaça au milieu de la bataille les deux régimens de Rennebourg, & de Billy ou de Frise ; le premier commandé par **HENRI III.** Monceau, & Rinswoude son Lieutenant ; & le second par **1581.** Jean-Baptiste Taxis ; & il jeta sur les aîles quelques compagnies d'infanterie de son régiment Wallon. Du côté de l'armée des Etats, tout étoit en désordre : on y comptoit tellement sur la victoire, qu'on ne prenoit aucune précaution. Ainsi toute l'infanterie s'avança en un peloton pêle-mêle, & sans distinction de nation, les drapeaux au milieu ; & la cavalerie légère à la tête & sur les aîles. Roger Guillaume avec sa cavalerie Angloise, & le lieutenant d'Eldernborn avec la sienne chargèrent vigoureusement deux escadrons Royalistes, les défirent & les poursuivirent jusqu'à Northorn, où ils s'enfuirent honteusement. Là cinq compagnies d'infanterie de troupes de Verdugo s'étant mises en devoir de repousser les vainqueurs furent encore mises en déroute par Weingarten, qui se fit jour au travers de l'armée ennemie pour secourir la cavalerie de son parti. Jusquelà les troupes de Noritz étoient victorieuses : mais la fortune changea bientôt par l'imprudencce du soldat, qui regardant la bataille comme gagnée, commença à courir de côté & d'autre, à se débander & à piller avec la dernière insolence. D'ailleurs la cavalerie poursuivant les fuyards avec trop d'ardeur s'engagea dans des défilés, & des chemins coupés de quantité de fossés, pendant que l'infanterie s'amusoit au pillage ; en sorte que Verdugo, qui s'étoit tenu jusquelà dans ses lignes avec un corps de réserve qu'il gardoit comme une dernière ressource, voyant les ennemis débandés vint tout d'un coup fondre sur eux, & les mit en déroute. Le vainqueur les poursuivit au petit pas avec un escadron de cavalerie jusqu'au fort de Nieuzel, & les dissipa entièrement. Ils perdirent dans ce combat la moitié de leur infanterie, une bonne partie de leur cavalerie & plusieurs étendars. Weingarten lieutenant de Sonnoi y fut tué ; sa place fut donnée à Cornput. Les autres morts de considération, sont les braves George Robert, Schal lieutenant de Nassau, le capitaine Wynart d'Ommeren, Gerts, Entens & Loeweschenc : ces trois derniers étoient du régiment de Nienort. Du côté des Anglois, Coton, Bischof & Fitz-William furent tués ;

Henri d'Eck & Bellewin lieutenant d'Eldenborn, & quelques autres eurent le même fort. Entre les prisonniers on compte Donaw lieutenant de Nienort, Bruin Guillaume Henrieſſon, Pierre Berenſtein, George d'Edimbourg, & d'autres Capitaines fort braves. Noritz y fut bleſſé d'une bale qui lui entra dans la main; Naſſau y reçut pluſieurs coups d'arquebuſe dont ſes armes le garantirent; Niſbeth reçut un coup à la tête dont il mourut quelques jours après. Du côté de Verdugo il y eut peu de morts, & perſonne de remarque même entre les bleſſés, ſi ce n'eſt Wolf Prenger qui reçut un coup dange-reux à la tête.

Verdugo enflé de cette victoire à laquelle il ne s'attendoit pas, ne ſçut pas en profiter : il paſſa cependant le marais avec toutes les troupes & vint camper près de Griſkerke & de Viſuliet, où il ſe mit à conſtruire de petits forts ſur le canal au-deſſous des murs de Niewel, & pour empêcher qu'il n'entrât des vivres & des munitions dans la place, il ferma le canal avec des chaînes & de longues barques, qu'il avoit fait remplir de terre; mais il ſ'y prit trop tard. On ſ'y étoit jetté par ordre des Etats avec des vivres & deux pièces de canon de fonte. La garniſon étoit compoſée des compagnies de Stein de Malſem Danois, de Gerard Cornelieſſe Schey, de Reiner Jetſen & de Scheltema. Dès que l'armée de Verdugo parut, les habitans rompirent les écluſes & les digues, & inondèrent toute la campagne juſqu'à Emmentrel; & les pluies étant ſurvenuës, peu ſ'en fallut que le camp de Verdugo ne fût ſubmergé. Ces accidens forcèrent ce Général victorieux à lever le ſiège le 23. d'Octobre, & à ſe retirer en vaincu. Les habitans le pourſuivirent dans ſa retraite. maltraitèrent fort ſon arrière-garde, & le mirent lui-même en grand danger. Les Etats donnèrent un collier d'or à Stein de Malſem pour récompènſe des ſervices qu'il avoit rendus en cette occaſion, & ils le firent lieutenant de Merode, Grand-Bailly de la province.

Pendant que tout cela ſe paſſoit du côté de la Friſe, il y eut de grands mouvemens à Bruxelles. La conſpiration du comte d'Egmond, dont j'ai parlé dans le dernier Livre, celle de Butkens, d'Anderlech & de Jean de Coby Anglois, qui fut éclartelé, n'étoit pas encore effacée de l'eſprit des Proteſtans;

---

HENRI  
III.  
1581.

Nouveaux  
troubles à  
Bruxelles.

HENRI III. 1581. & comme ils se trouvèrent les plus forts , ils firent mettre en prison d'Auxy & sa femme , fille de Liedekerke. D'Auxy ayant été soupçonné d'avoir eu part à la conjuration de Hefé , à qui le prince de Parme fit couper la tête , se retira dans son château de Liedekerke , auprès de Bruxelles ; mais comme il ne s'y croyoit pas en sûreté , il livra ce château aux Etats. Le même d'Auxy , qui se laissoit gouverner par sa femme , ayant depuis donné quelques marques de légèreté , il devint suspect aux Etats , & on lui auroit fait un mauvais parti , si Olivier Tempel gouverneur de Bruxelles , qui avoit épousé sa sœur , ne l'eût sauvé. A sa considération les Etats rendirent la liberté à d'Auxy , mais à condition qu'il iroit en France trouver le duc d'Anjou. Les troubles n'en demeurèrent pas là. Frère Antoine de Ruyskenweldt Dominicain , chassé depuis peu de Gand , étoit passé à Bruxelles ; & craignant qu'on ne l'y traitât comme on avoit fait à Gand , il inspira la même crainte à tous les Catholiques , & les anima si bien par ses discours véhémens , qu'ils vinrent un jour en grand nombre investir la maison du Gouverneur , criant de toutes leurs forces , qu'ils ne souffriroient pas qu'on chassât leur Prédicateur de la ville , & qu'il n'y avoit point de péril auquel ils ne fussent prêts de s'exposer pour l'empêcher.

Ordonnan-  
 ce pour faire  
 suspendre  
 l'exercice de  
 la Religion  
 Catholique.

Ce tumulte , qui fut bientôt apaisé , donna occasion à une Ordonnance du Sénat , où après un long & ennuyeux préambule sur les abominations du culte des reliques & des images , sur l'avarice insatiable des Prêtres , qui pour abuser le peuple crédule , lui disoient fausement qu'il couloit du sang d'une parcelle d'hostie consacrée ; sur les chasses de Waure & de Saint Antoine ; & sur mille autres puérités de cette nature : ( ce sont les termes de l'Ordonnance ) puérités défendues & condamnées par le Concile de Trente même ; sur tant de reliques des Saints qu'on fait adorer aux peuples contre la doctrine de l'Eglise Romaine ; sur des morceaux du sépulchre de la Sainte Vierge ; sur le crane de Saint Michel , sur des têtes de statues de Saints , où l'on avoit fait des trous par où des Ecclesiastiques imposeurs faisoient couler de l'huile ou quelqu'autre liqueur , afin qu'il parût que ces têtes pleuroient ou suoient : il étoit dit enfin , que pour

abolir des superstitions si détestables, pour étouffer l'avarice des Prêtres; pour ces causes & plusieurs qu'on ne jugeoit pas à propos de publier alors; & afin d'assurer la concorde & la tranquillité publique, le Sénat ordonnoit que Ruyskenweldt & ses complices fortiroient incessamment de Bruxelles; que les Eglises & les Monastères seroient fermés; que les statuës & les images en seroient enlevées, afin de faire cesser le scandale; qu'on mettroit à part tout ce qu'il y auroit de bon, & qu'on en feroit le plus d'argent qu'on pourroit, pour acquitter les dettes dont la ville étoit accablée & soulager les pauvres; enfin qu'on suspendroit l'exercice de la religion Romaine, jusqu'à ce que l'Etat fût plus tranquille, & que les inimitiés & les divisions qui l'agitoient fussent entièrement assoupies. Cette Ordonnance fut publiée & affichée dans la place le premier de Mai.

On fit la même chose à Anvers, où treize Corps d'artisans & six Jurés présentèrent une requête aux Magistrats de concert avec eux, pour demander qu'il leur fût permis d'enlever les plus beaux tableaux des Autels; ce qui leur fut accordé, à condition néanmoins qu'on laisseroit les Autels. Mais dans la suite les Colonels & les Capitaines de la ville craignant que les Catholiques ne s'y attroupassent sous prétexte de devotion, & ne conjurassent contre les Protestans, demandèrent enfin que l'on défendît l'exercice de l'ancienne Religion. Le Sénat fit d'abord quelque difficulté; mais il y consentit enfin, & l'Ordonnance fut dressée le premier de Juillet. Cependant on laissa une liberté entière aux habitans pour les baptêmes, les mariages, la consolation des malades, pour les enterremens même, pourvû qu'ils se fissent sans pompe & sans concours: on leur abandonna pour cela deux Chapelles; mais on ne donna pas la même liberté aux étrangers. On nomma six Prêtres, à qui l'on donnoit le nom de *Pacifiques*, pour célébrer la Messe dans les Chapelles qu'on avoit accordées aux Catholiques.

En exécution de cette même Ordonnance, un grand nombre d'Ecclesiastiques & d'autres personnes chassés de cette ville, quelques-uns des Pais-bas, ou qui ne demeuroient à Anvers que depuis quatre ans, eurent ordre d'en sortir, excepté les commerçans étrangers; & il fut défendu

---

HENRI  
III.  
1581.

à tous généralement de porter des armes.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.** Cependant le prince de Parme viceroy des Païs-bas , forma le dessein de surprendre Fleffingue. Ce fut Bernardin de Mendoza ambassadeur d'Espagne à la cour d'Angleterre , qui lui en suggéra l'idée. Un certain Bocchart , autrefois Avocat de la ville , & qui en avoit été banni , fit ce qu'il put pour corrompre les Commandans. Ils en donnèrent avis au prince d'Orange , qui leur conseilla de traiter avec Mendoza , d'en tirer le plus d'argent qu'ils pourroient , & de lui donner même un otage s'il le falloit. Bocchart ayant payé comptant six mille florins , on lui donna en otage un des fils de l'un des Commandans , qui fut mené à Londres , & mis entre les mains de Mendoza. Le jour pris , la garnison se disposa à bien recevoir les Espagnols. Cependant le prince d'Orange qui n'étoit pas sans inquiétude au sujet de l'otage , envoya en Angleterre Christian Huighem son Secrétaire , pour tirer l'otage des mains de Mendoza de gré ou de force. Il s'acquitta exactement de sa commission , & ayant vû le jeune homme à la porte de cet Ambassadeur , il l'enleva & le mit en lieu de sûreté. Farnese de son côté voyant que la femme d'Auxy , qui sçavoit le complot , avoit été arrêtée , & craignant qu'elle n'eût tout découvert , n'envoya point les troupes au jour marqué.

Cependant les Espagnols s'emparèrent au mois de Juin de Baerle auprès de Hoeftrate & de Tournhout , qui est une assez bonne place , entourée d'eau. Elle est située dans la Campine sur le chemin de Breda. Dès qu'ils en furent les maîtres , ils firent venir des païsans pour y faire de nouveaux ouvrages. Stakenbroeck gouverneur de Breda , en ayant été informé se mit en chemin pour s'y opposer , & ayant fait venir du canon , il commença à battre la place , mais sans succès. Les Etats y envoyèrent un Colonel François , nommé la Garde , avec sa compagnie de cavalerie , & quatre cens hommes de pied. La Garde l'ayant investie sur le champ , s'en rendit maître par composition , & aussitôt il marcha à Hoeftrate : son canon fit un effet si terrible , que la garnison fut obligée de capituler. Les garnisons voisines effrayées de ce progrès abandonnèrent Baerle , après y avoir mis le feu. La Garde continuant ses conquêtes , s'empara

de

de Loon-opt-land (1) & d'Osterhout, & y ayant mis des troupes, il résolut de faire une tentative sur Eindove & sur Bolduc. Il y avoit du tumulte dans cette dernière place; le Viceroi craignant qu'il n'eût des suites, y envoya Cl. de Barlaymont seigneur de Haultepenne & M. Sckenck, avec un détachement de cavalerie. A leur arrivée la Garde se retira du côté de Tournhout après quelques escarmouches, & sa retraite facilita la surprise de Breda. Barlaymont & Sckenck en avoient formé le dessein: s'étant donc mis en campagne sous prétexte de pourvoir à la sûreté de Bolduc, ils changèrent tout d'un coup de route, & tombant à l'improviste sur Breda, ils s'en rendirent maîtres. Stakenbroeck à qui le prince d'Orange avoit donné ce gouvernement, étoit avec un petit nombre de soldats dans un château de ce prince, construit aux portes de la ville, dans un lieu très-agréable; car c'étoit moins une citadelle, qu'une maison de plaisance que la maison de Nassau avoit bâtie & magnifiquement ornée. Il y avoit un fort bel arsenal, où l'on avoit mis cinquante-deux pièces de canon d'un ouvrage admirable, & dont l'empereur Frederic avoit fait présent aux princes d'Orange, comme les inscriptions en faisoient foi. Mais le duc d'Albe en avoit enlevé une partie, & fait conduire le reste en d'autres villes. Les habitans de cette ville étant fort attachés à la maison de Nassau, le prince d'Orange avoit ordonné à Stakenbroeck de se servir d'eux pour faire la garde, & sur-tout dans son château. Cet avis étoit salutaire; mais Stakenbroeck ne le jugea pas nécessaire & ne le suivit pas. Charle de Gaure seigneur de Fresin, frère du sieur d'Inchy qui livra au duc d'Anjou la citadelle de Cambrai par le conseil des Etats, avoit été Intendant des vivres dans l'armée des Provinces-Unies; mais quelques lettres interceptées, dans lesquelles il marquoit que c'étoit à contre-cœur qu'il servoit dans leurs troupes, l'ayant rendu suspect, il fut arrêté & mis prisonnier au château de Breda. On croit que ce fut lui qui corrompit quelques soldats de la garnison, & qui engagea Barlaymont à tenter l'entreprise. Barlaymont se mit en marche la nuit du vingt-huit de Juin avec un détachement de gens choisis, & s'étant approché

HENRI

III.

1581.

Breda  
surpris.

(1) C'est-à-dire, Loo sur les sables, bourg entre Breda &amp; Bolduc.

du château par l'endroit le moins escarpé, & où les murs  
 HENRI étoient tout en ruine, il y fut introduit par les conjurés, qui  
 III. amusoient les autres à jouer aux dez. Aussitôt il fit main-  
 1581. basse sur la garnison & attaqua la ville le lendemain matin,  
 par la porte du château. Les habitans en cette extrémité  
 ne perdirent pas courage; & quoiqu'ils se vissent investis su-  
 bitement, ils se défendirent avec beaucoup de vigueur cinq  
 heures durant: ils élevèrent même à la hâte des retranche-  
 mens qui retardèrent quelque tems les efforts des ennemis;  
 mais le canon du château ayant commencé à les foudroyer, il  
 fallut reculer, & ils furent mis en déroute. Une compagnie  
 de jeunes gens, qui n'étoient point entrés dans la conjura-  
 tion, se défendit avec une valeur extraordinaire; mais elle  
 fut enfin taillée en pièces, à la réserve d'un très-petit nom-  
 bre. Godefroi Montens bourgmestre de la ville, se sauva à  
 cheval: Stakenbroeck trouva aussi moyen d'échaper; mais  
 sa femme & sa fille étant restées dans le château, elles furent  
 traitées de la manière du monde la plus indigne par les vain-  
 queurs. On croit que la douleur qu'en ressentit Staken-  
 broeck contribua beaucoup à sa mort presque subite, qui  
 arriva peu de tems après. La ville fut saccagée avec beau-  
 coup de cruauté; & tout cela se fit avec tant de silence & de  
 promptitude, que la Garde qui étoit à Tournhout n'en sçut  
 rien qu'après que l'affaire fut consommée.

Les Espagnols firent venir à Breda Jean Linden évêque de  
 Ruremonde, pour y rétablir la religion Catholique. Barlay-  
 mont marcha de là à Gertruydemberg, qu'il voulut surpren-  
 dre par escalade; mais il fut repoussé avec perte. Il ne fut  
 pas plus heureux au château de Heusden, qui étoit très-bien  
 fortifié, & fourni de toutes sortes de munitions.

La perte de Breda fut très-sensible au prince d'Orange &  
 aux Etats; & comme elle arriva dans le tems qu'on délibé-  
 roit à Anvers sur l'abolition de l'exercice de la religion Ro-  
 maine, on croit qu'elle fut cause que le Sénat, qui s'étoit  
 opposé jusque-là aux demandes des corps des Artisans, & de  
 quelques autres compagnies, leur accorda enfin ce qu'ils de-  
 mandoient, ne voyant point d'autre moyen de mettre la  
 ville en sûreté. Les Etats pensèrent de l'autre côté à faire  
 une tentative sur Bolduc à l'instigation du chevalier Jean

Junius bourgmestre d'Anvers ; mais les bruits qui en coururent & la lenteur de la cavalerie , firent échotier l'affaire : cependant ceux qui s'étoient chargés de l'entreprise ayant été informés en chemin par un habitant d'Eindove , qu'ils rencontrèrent par hazard , de l'état où étoit la place , résolurent pour ne pas perdre tout-à-fait leur peine , d'y aller sur le champ ; & s'étant rendus maîtres de la ville , ils prirent le Gouverneur de la citadelle , & le poignard sur la gorge , ils le forcèrent d'engager la garnison à se rendre. On y tailla en pièces une compagnie d'Italiens & trois autres compagnies d'infanterie , dont il se sauva peu de soldats. De là , les troupes des Etats marchèrent à Helmont , & s'emparèrent de la ville ; mais ils ne purent prendre la citadelle.

Le comte de Hohenlo étant arrivé sur ces entrefaites avec un corps de troupes auxiliaires , les Etats prirent quelques forts aux environs de Bolduc , après quoi ils distribuèrent leurs troupes dans les places de guerre , parce qu'on jugea nécessaire d'envoyer en Flandre Stuart & la Garde avec leurs bandes Ecoissoises & Françoises pour faire tête aux Wallons Espagnols ; ceux-ci vouloient s'opposer à la marche du duc d'Anjou , qui devoit se rendre à Cambrai. Ils ne furent pas plutôt sortis de la Campine , que Barlaymont & Ch. de Mansfeld allèrent mettre le siège devant Eindove. Comme on n'avoit pas eu soin de pourvoir la place des choses nécessaires , elle fut bientôt réduite à une si grande extrémité , qu'elle se rendit à composition.

En Flandre , les armes des Etats éprouvèrent des succès différens. Pendant que Villers maréchal général voltigeoit avec quelques troupes du côté d'Ipre & de Dixmude , Farnese fortifioit autour de Cambrai Marquoin , Crevecœur & Vaucelles , en attendant l'occasion d'agir. Mais ayant appris que le duc d'Anjou se dispoit à secourir Cambrai , il abandonna ses fortifications ; & comme il avoit plus de cavalerie que le prince d'Epinoi (1) , qui commandoit l'armée des Etats , il l'attaqua & lui tua quelques soldats ; mais le prince d'Epinoi lui fit beaucoup plus de mal , qu'il n'en avoit reçu : car de Tournai dont il étoit Gouverneur , il faisoit continuellement des courses dans le Hainaut , & désoloit toute la province.

(1) Pierre de Melun , frère de M. de Richebourg.

HENRI  
III.  
1581.

**HENRI III.**  
**1581.** Le Viceroi de son côté, s'étoit retranché à Hauterive, village situé sur l'Escaut entre Tournai & Oudenarde, d'où il envoyoit souvent des troupes ravager le pais ennemi. Quarante-vingt-dix chariots chargés de toutes sortes de marchandises étant fortis en ce tems-là de Tournai avec une fort petite escorte pour aller à Courtrai, Gand & Anvers, les Royalistes en prirent une vingtaine, qu'ils emmenèrent dans leur camp.

L'armée des Etats, composée de trois mille fantassins & de huit cens chevaux, s'étant postée avantageusement dans le bailliage de Veren, avoit fait de bons retranchemens avec un fossé. Pour les en chasser, les Espagnols se campèrent à Roesbrughe, & pendant les mois de Juin & de Juillet, ils en vinrent tous les jours aux mains : mais les Royalistes ayant souvent eu du pire, décampèrent après avoir perdu plus de trois cens hommes, & ils prirent la route de Cambray, pour empêcher le secours du duc d'Anjou d'entrer dans la ville.

Après la conférence de Fleix, & le rétablissement de la paix en France, le duc d'Anjou tourna toutes ses pensées du côté de la guerre de Flandre. Mais comme il sçavoit que bien des gens traversoient ses desseins, que peut-être aussi il vouloit gagner l'amitié des Espagnols, ou qu'il redoutoit leur puissance ; il publia un manifeste, & l'envoya avec des lettres à tous les Parlemens du Royaume. Il y déclare fort au long la résolution généreuse & inébranlable qu'il avoit prise de protéger les Pais-bas, & de les délivrer d'un joug étranger : & il prouve que non-seulement l'entreprise est honorable pour lui ; mais qu'elle est salutaire pour le Royaume, & glorieuse pour la Nation.

Le Parlement de Paris renvoya ses lettres au Roi sans les ouvrir ; Christophle de Thou consulté dans cette occasion, ayant répondu qu'il n'étoit pas permis de lire au Parlement d'autres lettres, que celles qui lui étoient adressées par le Roi, ou par le Chancelier.

Droits de la  
maison de  
Nevers sur  
les Pais-bas.

Pendant que les Etats délibéroient sur l'élection du duc d'Anjou, le duc de Nevers, qui avoit épousé Henriette de Clève, laquelle prétendoit depuis long-tems que le pais de Limbourg, le Brabant & la ville d'Anvers lui appartenoient, pour ne pas préjudicier par son silence au droit de sa femme,

publia un écrit composé par Jean Chandon de Mâcon, maître des requêtes, qui par bien des endroits étoit attaché à la maison de Nevers. L'écrit portoit en substance que Philippe surnommé le Hardi, quatrième fils du roi Jean qui mourut en Angleterre, avoit été créé en 1361. duc de Bourgogne par son père, à qui cette province étoit revenue par la mort de Philippe de Bourgogne dernier duc de la première branche; que Philippe le Hardi soutenu par le roi Charles V. son frère avoit épousé Marguerite de Flandre fille de Louis III. comte de Flandre & de Marguerite de Brabant, unique héritière de Jeanne sa tante Dame de Brabant, de Limbourg & d'Anvers, & par conséquent héritière de presque tous les Pays-bas; que le mariage avoit été célébré à Gand le 19. de Juin de l'année 1369. avec beaucoup de magnificence & de joye; que de leur mariage étoient sortis trois enfans Jean, Antoine & Philippe; & que Jean l'aîné des trois avoit en outre les biens qui lui appartenoient du chef de son père, tous ceux qui avoient appartenu à Louis III. son ayeul maternel, & que le Brabant, le pais de Limbourg & les seigneuries de Lothier & d'Anvers étoient échus à Antoine, à condition que s'il mouroit sans enfans mâles, sa part retourneroit par droit de fideicommiss à Philippe son cadet: Que sur cela on avoit fait un acte en forme à Bruxelles le 29. de Septembre 1401. que l'acte fut approuvé & ratifié par les Etats du Brabant; que de Jean l'aîné étoient sortis tous les ducs de Bourgogne jusqu'à Marie fille du dernier \* mariée à l'empereur Maximilien I. de la maison d'Autriche, dont elle eut Philippe père des empereurs Charles-Quint & Ferdinand, & ayeul de Philippe II. aujourd'hui régnant; qu'Antoine & ses deux enfans Jean & Philippe étant morts sans postérité masculine, Philippe frère d'Antoine avoit succédé dans tous ses biens, ainsi qu'il avoit été réglé par Philippe le Hardi & Marguerite de Flandre leurs père & mère, & qu'il avoit laissé deux fils Charles & Jean: Que Charles étant mort sans enfans, ces mêmes biens étoient revenus à Jean; que son droit qui avoit été contesté fut confirmé par Ordonnance du Roi: Qu'ayant été fait prisonnier par Charles, dernier duc de Bourgogne son parent du côté paternel, il fut obligé de renoncer à son droit pour recouvrer sa liberté; mais qu'il

---

HENRI  
III.

1581.

\* Charles le  
téméraire.

**HENRI III.**  
1581.

protesta contre cette renonciation le 22. Mars de l'année 1465. Que sa protestation reçue par Jean Bertold qui étoit son Secrétaire, & en même tems Garde du sceau Royal, fut confirmée deux ans après par l'autorité de Louis XI. & que Lettres Patentes en furent dressées à Paris, & envoyées au Parlement le 16. de Mai; que Jean laissa deux filles, Elisabeth, qui épousa Jean duc de Cleves, & Charlotte, qui fut mariée à Jean d'Albret seigneur d'Orval; qu'il y eut de grandes disputes pour la succession de Jean entre ses deux filles, & entre leurs enfans; mais qu'elles furent enfin terminées par l'heureux mariage de Marie fille de Charlotte, avec Jean de Cleve, petit-fils d'Elisabeth, puisqu'Engelbert son père étoit fils de Jean de Cleve & d'Elisabeth; que de leur mariage nâquit François de Cleve, qui épousa Marguerite de Bourbon sœur d'Antoine roi de Navarre, dont il eut cinq enfans; deux garçons, qui furent François de Cleves duc de Nevers, & Jacque; & trois filles, Henriette, Catherine & Marie, dont la première fut mariée à Louis de Gonzague frère du duc de Mantouë, la seconde à Henri duc de Guise, & la troisième à Henri prince de Condé; que François & Jacque de Cleves étant morts sans enfans, Henriette leur sœur aînée avoit succédé à tous leurs droits, & que quoique Jean de Bourgogne petit-fils de Philippe le Hardi y eût renoncé pendant qu'il étoit prisonnier de Charles le téméraire, il étoit évident que la protestation de Bertold les avoit conservés en leur entier: Que le traité de Madrid, par lequel François I. renonça à la souveraineté de Flandre n'a pû préjudier au droit d'un tiers: qu'à la vérité Charles V. fit porter les pièces du procès, du Parlement de Paris au tribunal souverain de Flandre, qu'il avoit établi à Malines; mais qu'on en fit des copies authentiques qui ont été déposées par l'autorité du Parlement dans les Archives de la Cour, pour servir à la postérité.

Cet écrit déplut d'abord au duc d'Anjou, quoique le duc de Nevers lui en eût fait ses excuses, & lui eût protesté que sa femme & lui étoient prêts à lui céder tous leurs droits; mais ce prince en plaisanta dans la suite, & dit: que quand deux Princes puissants disputoient une Couronne, il paroïsoit ridicule qu'un petit Prince sans force vînt se mettre entre deux.

Ce duc avoit donné rendés-vous à ses troupes à Château-Thierry. De là , il marcha vers la frontière , où il arriva le 15. d'Août. Il avoit environ dix mille hommes d'infanterie & quatre mille de cavalerie , tous de la premiere Noblesse du Royaume , entre lesquels il y en avoit beaucoup qui étoient à la solde du Roi. Guillaume de Hauteмер sieur de Fervacques lieutenant général de cette armée , avoit sous lui quatre Maréchaux de camp , Bellegarde , Bellefont , la Trappe & Suraine. La cavalerie légère étoit commandée par Cl. de la Châtre , & l'infanterie par Antoine de Silly comte de Rochepot. Il y avoit outre cela plusieurs grands Seigneurs , Charle de Lorraine duc d'Elbeuf , Gui comte de Laval , Claude de Beauvilliers comte de Saint Agnan , Jacque de Montgommery , Henri de la Tour vicomte de Turenne , Gilbert de Levi comte de la Voute fils de Gilbert duc de Ventadour , George de Villequier vicomte de la Guierche , Drou de la Mauvissière & Sandricourt.

Cambray étoit réduit à une grande extrémité : comme on n'avoit pû depuis un tems considérable y rien faire entrer , on n'y vivoit plus que de chair de cheval , de chats & de loirs. Une vache se vendoit deux cens florins , une brebis cinquante , la livre de beurre vingt-quatre sous , celle de fromage trente sous , un œuf deux sous , & une once de sel huit sous. Et le sel ayant enfin manqué entièrement , on faisoit bouillir toutes les matières d'où on en pouvoit tirer , & on les faisoit cuire & recuire jusqu'à ce qu'il s'en formât une espèce de faumure , ou de liqueur salée. Le duc d'Anjou vint à propos à leur secours. Turenne & le comte de la Voute cousins germains ayant voulu par une ardeur de jeunesse & par l'envie d'acquérir de la gloire , arriver avant les autres , & se jetter dans la place pour relever par leur présence le courage des assiégés , furent égarés par leurs guides , & pris par les troupes du Viceroi. La Voute s'étant échapé , Turenne en fut gardé avec plus de soin. La Reine mère , dont il étoit proche parent , envoya Pompone de Bellièvre pour demander sa liberté ; mais il ne l'obtint que l'année suivante avec beaucoup de peine , & en payant cinquante mille écus d'or de rançon.

Dès que le duc d'Anjou fut arrivé , le Viceroi rassembla

HENRI  
III.

1581.

Départ du  
duc d'Anjou.

---

**HENRI**
**III.**
**1581.**

 Levée du  
 blocus de  
 Cambrai.

toutes ses forces , & le 17. d'Août les deux armées demeurèrent quelque tems en présence devant la ville. Farnesè décampa enfin , & ayant abandonné ses forts & distribué une partie de ses troupes dans les places voisines , il vint à Valenciennes. Le lendemain le duc d'Anjou entra pompeusement dans la ville armé de pied en cap , aux acclamations du peuple qui le nommoit son Libérateur. Deux jours après il prêta serment , d'abord dans l'Eglise de Notre-Dame , & ensuite à l'Hôtel de ville , & il s'engagea de protéger cette ville Impériale & ses habitans , & de la gouverner suivant ses privilèges , ses loix & ses franchises. Après cette cérémonie , il fit jetter de l'argent au peuple.

Le lendemain il marcha du côté d'Arleux & de l'Ecluse , d'où il chassa les ennemis. Quelques jours après il investit Cateau Cambresis , maison de l'Evêque de Cambrai , & fit sommer Vordes qui y commandoit. Vordes ayant refusé de se rendre , on fit avancer du canon , & la place ne tarda pas à se rendre à discrétion. On permit à la garnison composée de trois cens hommes de se retirer , à condition qu'ils éteindroient leurs méches ; on vouloit par-là engager les autres à imiter leur exemple. De Beaune vicomte de Tours fut tué à ce siège , & Jean de Monluc sieur de Balagny , à qui le duc d'Anjou avoit donné le gouvernement de la citadelle de Cambrai y fut blessé à la cuisse d'un coup d'arquebuse.

Après ces premiers exploits , les Etats & le prince d'Orange sollicitèrent vivement le duc d'Anjou de passer au travers des troupes ennemies , & de pénétrer dans le Brabant. Ils avoient envoyé Stuart & la Garde en Flandre pour lui ouvrir le passage ; mais il s'excusa sur ce que son armée presque toute composée de volontaires , ou de gens à la solde du Roi , diminueoit tous les jours par la retraite de plusieurs ; d'ailleurs qu'il y avoit de la division entre les principaux Officiers pour le commandement. Sur ces difficultés , il aima mieux faire un voyage en Angleterre , que d'entrer plus avant dans le païs. Deux motifs le déterminoient à ce parti. Le premier , de tenir autant qu'il étoit en lui les paroles qui avoient été données sur son mariage avec la Reine. Le second , afin qu'à son retour en Flandre , il parût y venir soutenu de toutes les forces de cette puissante Reine , & après avoir obtenu son agrément,

agrément. Il croyoit que par ce moyen il pourroit accepter avec plus de dignité & d'éclat la principauté, que les peuples du païs lui déféroient d'une manière si honorable.

Cependant les troupes des Etats prirent en Flandre le château de Varcoing, qui appartenoit à Lannoi, & brûlèrent Avelghem : de-là ils allèrent attaquer Hauterive ; mais après plusieurs efforts inutiles, ils prirent le chemin de Dunkerque, sous prétexte d'aller audevant du duc d'Anjou. Le Viceroi les ayant pouſuivis long-tems dans leur retraite ſans avoir pû les joindre, marcha du côté de Tournai ſur l'avis qu'il eut que d'Espinoi Gouverneur de la place, en étoit forti avec un détachement de ſa garniſon, & que ſa femme étoit reſtée dans la place avec d'Estrelles ſon Lieutenant. D'Espinoi étoit allé à ſaint Guilain, & ſ'en étoit rendu maître : mais les Eſpagnols étant accourus avant que la nouvelle garniſon eût eu le tems de ſe fortifier, & de faire venir les proviſions dont elle avoit beſoin, ils emportèrent la place.

Le vingt-fix de Juillet les Etats Généraux s'étant aſſemblés à la Haye firent une renonciation ſolemnelle à l'obéiſſance & à la fidélité qu'ils avoient jurée à Philippe II. & en ayant dreſſé un acte revêtu de toutes les formalités, ils le firent publier. L'acte portoit en ſubſtance, que les peuples ne ſont pas nés pour les Princes ; mais que Dieu a établi les Princes pour les peuples : Qu'il ne peut y avoir de Prince ſans peuple ; mais que le peuple peut ſubſiſter ſans le Prince : Que le devoir du Prince eſt d'aimer ſes ſujets, comme un père aime ſes enfans, comme un berger aime ſon troupeau, & de les gouverner avec une égalité parfaite : Que ſi le Prince en uſe autrement, ce n'eſt plus un Prince, mais un tyran, & que le peuple ne lui doit plus ni obéiſſance ni fidélité : Que c'étoit ce qu'ils éprouvoient depuis un tems infini : Qu'ils ſe plaignoient de la cruauté des Gouverneurs qu'on envoyoit aux Païs-bas : Que leurs vœux, leurs requêtes, leurs plaintes avoient été portées juſqu'au Roi : Que ſes oreilles en avoient été fatiguées, & que loin de rien obtenir, ils n'avoient pu le détourner du deſſein cruel de leur impoſer un joug inſupportable, ſous prétexte de protéger la religion Catholique qu'ils n'attaquoient pas : Que toutes les intrigues de la cour d'Eſpagne, que les paroles qu'on leur avoit

HENRI  
III.

1581.

Renoncia-  
tion des Païs-  
bas à l'obéiſ-  
ſance de Phi-  
lippe II.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.**

données cent fois, & que la perfidie des ministres avoit toujours éludées, en étoient une preuve incontestable : Qu'à ces causes, les Etats Généraux réduits à la dernière extrémité, ont déclaré & déclarent, que Philippe roi d'Espagne est déchû du droit qu'il avoit à la souveraineté des Pais-bas : Qu'ils défendent aux Magistrats, aux Juges, aux Gouverneurs, à tous ceux qui sont en charge, aux habitans, aux sujets des Provinces-unies d'employer à l'avenir son nom dans les actes publics, & de le reconnoître pour leur Souverain : Qu'ils les délient par ce decret du serment de fidélité ; & que les loix divines & humaines violées tant de fois à leur égard par les Espagnols les remettent dans leur liberté naturelle, & leur donnent pouvoir d'elire un nouveau Prince pour les gouverner suivant leurs privilèges, leurs libertés, leurs franchises, pour rendre également la justice aux peuples, pour les protéger & les aimer en père : Que comme les Etats ont nommé le duc d'Anjou ; & que l'Archiduc Mathias s'est démis dès l'année dernière du gouvernement général qu'ils lui avoient déferé ; il ne reste plus qu'à établir une forme de gouvernement, en attendant l'arrivée du Prince élu : Que leur avis est donc que l'on établisse un Conseil commun, où tout ce qui regarde la guerre sera réglé ; à l'égard des autres affaires, que chaque Province ait son conseil particulier pour les décider ; & que jusqu'à ce que le Prince arrive, la Zélande & la Hollande expédient tous les actes publics au nom du prince d'Orange.

On songea en même tems à de nouveaux sceaux pour l'avenir, & il fut résolu qu'on ne frapperoit plus dans toutes les Provinces aucune monnoye qui portât le nom & les armes d'Espagne ; on ordonna même que tous les Magistrats & les Gouverneurs déclareroient publiquement qu'ils étoient déliés du serment fait à Philippe ; qu'ils en prêteroient un nouveau en présence des Etats ou de leurs Commissaires, & que les choses resteroient ainsi jusqu'à l'arrivée de son Altesse. En conséquence de ce reglement, on envoya ordre à tous les Magistrats, & à tous les Commandans des provinces de renoncer à l'obéissance du roi d'Espagne. La plupart eurent avec raison horreur d'une telle démarche : plusieurs de ceux mêmes qui haïssioient le plus les Espagnols furent effrayés à

la vûe des malheurs où ils étoient prêts de se précipiter. » Si  
 » depuis quelque tems, disoient-ils, nous avons fait la guerre  
 » à notre Souverain, c'est une conduite qui n'est pas nou-  
 » velle ni même inexcusable, puisqu'elle n'est pas sans exem-  
 » ple : les Pays-bas ont souvent éprouvé de pareilles révoltes :  
 » Mais aujourd'hui il s'agit de secouer entièrement le joug  
 » d'un ancien maître, & de s'en faire un nouveau. N'est-il  
 » pas fort à craindre qu'un tel changement ne cause la ruine  
 » des Provinces pour le salut desquelles on prétend travailler ?

Il y en eut donc plusieurs qui ne crurent pas pouvoir en  
 conscience déferer à l'ordre des Etats. Un député de Frise,  
 entre autres, nommé Ralda, fut si frappé de la nouvelle  
 formule, qu'il s'évanouït lorsqu'on la lui proposa, & qu'il  
 mourut quelque tems après, sans avoir prêté le serment  
 qu'on exigeoit. Outre les motifs de conscience, il y en avoit  
 bien d'autres qui faisoient redouter ce changement. Les plus  
 sages craignoient que Philippe ne prît ce prétexte pour  
 confisquer tous les vaisseaux & toutes les marchandises que  
 les habitans des Pais-bas avoient dans les ports d'Espagne ;  
 & ils ne doutoient pas qu'il ne fût en droit de le faire : il le  
 pouvoit certainement ; mais on croit que ce qui l'en empê-  
 cha, fut que s'il abolissoit ce commerce, il rendroit inutile la  
 navigation des Indes, & ruinerait l'appui le plus ferme de  
 sa puissance.

L'Archiduc Mathias, qui malgré son abdication étoit  
 resté dans le país, n'y pouvant plus demeurer avec hon-  
 neur après une démarche si injurieuse à la maison d'Autriche,  
 prit congé des Etats, & sortit le vingt-neuvième du mois  
 d'Octobre. On lui avoit accordé une pension de six-vingt  
 mille florins ; elle lui fut payée tant qu'il fut présent, & lors  
 même qu'il se retira, on lui en promit une de cinquante  
 mille. Il passa d'abord à Cleves, ensuite à Cologne, & de-  
 là dans ses Etats. Tout le fruit qu'il tira de son gouverne-  
 ment des Pais-bas, fut d'être haï mortellement de Philippe,  
 sans être estimé des Etats Généraux.

Le Viceroi, qui s'étoit approché de Tournai en l'absence  
 du Gouverneur, investit la place le premier d'Octobre. Cette  
 ville est grande, riche, & forte par son assiette, & par les  
 ouvrages qu'on y a faits : elle est la métropole du Tourne-  
 sis,

**HENRI**  
**III.**  
 1581.

qu'on croit être le país des anciens Nerviens. Il y a une citadelle que Henri VIII. roi d'Angleterre y bâtit , lorsqu'il enleva cette ville à la France : les Anglois l'ayant renduë dans la fuite , Henri de Nassau s'en empara. Le Viceroi ayant mis vingt-trois piéces de canon en batterie fit faire un feu continuel contre les murailles. Les habitans presque tous Protestans se défendirent d'abord avec beaucoup de courage , secondés par la garnison de la citadelle. Bientôt les assiégeans vinrent à la sappe & aux mines , & les assiégés contremirèrent de leur coté , & firent de fréquentes forties, où le Viceroi perdit beaucoup de monde , entre autres le jeune Glaïon , Maximilien de Longueval , baron de Vaux que Philippe avoit fait depuis peu comte de Buquoi , & Pontus de Noyelle sieur de Bours , qui avoit servi auparavant dans les troupes des Etats , & qui avoit beaucoup contribué à la prise de la citadelle d'Anvers. Montigny , le marquis de Varambon, & Billy y furent blessés ; mais comme il y avoit trop peu de troupes dans une ville si spacieuse pour y faire la garde nécessaire pendant la nuit , & combattre continuellement pendant le jour , les Catholiques , à l'instigation d'un Cordelier nommé frère Gery , commencèrent à parler de se rendre ; d'ailleurs le retardement du secours , & le peu d'espérance qu'on avoit d'en recevoir , découragea beaucoup les assiégés. Ils s'étoient flatés d'abord que le duc d'Anjou alloit venir les délivrer : mais lorsqu'ils sçurent qu'il vouloit passer en Angleterre , ils furent consternés ; & quoique le prince d'Espinoi & le prince d'Orange même n'oubliaissent rien pour les rassürer , l'arrivée de Preston colonel Ecoissois avec quelques soldats , qu'on envoyoit pour leur relever le courage , ne servit au contraire qu'à le leur faire perdre entièrement. Cet homme suivi d'une troupe de volontaires qui faisoient la guerre pour eux , sans se soucier des ordres ni du prince d'Orange ni des Etats , forma le dessein de surprendre Bourbourg , place qui appartient au roi de Navarre , & qui est proche de Graveline. Cette entreprise dans laquelle il s'étoit engagé par la seule avidité du butin , & sans consulter les Etats , eut des suites fâcheuses. Le prince d'Orange & Salinas Gouverneur de la place étoient convenus secrètement de se réconcilier , & ils en cherchoient l'occasion ,

lorsque cette troupe de volontaires vient passer la rivière à gué, & sans attendre la plus grande partie de leurs compagnons, que l'obscurité affreue de la nuit avoit empêchés de trouver un gué, ils plantent leurs échelles & sautent dans la ville : Salinas qui ne s'attendoit à rien moins, se defend avec vigueur, & Valentin Pardieu sieur de la Motte gouverneur de Graveline, qui étoit par hazard à Bourbourg se joint à lui. Ceux qui étoient entrés ne se trouvant point soutenus comme ils l'avoient espéré, sont tués, pris, ou mis en fuite. Du côté de la ville, on perdit le capitaine Bochart & Salinas lui-même. Sa mort ôta entièrement aux Etats l'espérance de reprendre cette place. Preston sçavoit le traite qu'on avoit fait pour y rentrer : mais voyant que la chose avoit mal réussi, il s'éloigna de la place, prit avec lui trois cens hommes qui étoient sortis de Menin, força quelques corps-de-garde, & quelques postes d'Allemands, & ayant taillé en pièces un corps de cavaliers, où étoit la compagnie du prince de Chimai, & en ayant fait prisonniers plus de trente, il entra victorieux dans Tournai. Les assiégés ayant sçu par lui que le duc d'Anjou ne viendrait pas, & que l'entreprise sur Bourbourg étoit manquée, furent plus découragés par ces mauvaises nouvelles, qu'ils ne furent rassurés par le secours qu'il leur amenoit ; ils se déterminèrent donc à écouter des offres assez raisonnables qui leur étoient faites de la part du Viceroy, qui de son côté avoit beaucoup à souffrir par l'incommodité de la saison ; ainsi la capitulation fut bientôt conclüe par l'entremise de Rasseghem, à condition que la ville payeroit deux cens mille florins pour se racheter du pillage : Qu'il seroit permis aux Protestans, & en général à tous ceux qui voudroient se retirer, d'emporter avec eux leurs effets, & s'ils vouloient s'établir dans des lieux neutres, de garder leurs biens, d'en jouir, & de les faire valoir par tels Catholiques qu'ils voudroient : Que la garnison sortiroit avec armes & bagages, & enseignes déployées ; & qu'avant sa sortie la ville lui payeroit trente mille florins pour sa solde. La femme du prince d'Espinoi, sœur d'Emmanuel de Lalain sieur de Montigny qui servoit dans l'armée du roi d'Espagne, eut permission de se retirer où bon lui sembleroit avec toute sa maison, ses effets, & ses bijoux :

---

HENRI  
III.  
1581.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.** son frère & le marquis de Richebourg frère de son mari lui firent toutes sortes de politesses, & la prièrent instamment de vouloir bien demeurer dans la ville : mais cette Dame pleine de courage s'excusa d'accepter leurs offres, & aima mieux suivre la fortune de son mari. C'est ainsi que Tournai fut pris par les Espagnols le trente de Novembre jour de S. André. Le prince de Parme y mit une garnison considérable, & y établit pour évêque Maximilien de Morillon prévôt d'Aire. Il avoit été auparavant grand Vicaire du cardinal de Granvelle, & ce fut à sa recommandation qu'il eut cet Evêché. Peu de tems après, ce même Cardinal se démit de l'Archevêché de Malines en faveur de Jean d'Auchin.

Rocheport ayant été détaché par le duc d'Anjou qui passoit en Angleterre, se glissa avec un corps de troupes le long de la mer dans le tems que la marée étoit basse; & ayant marché depuis Calais jusqu'au de-là de Graveline, il vint jusqu'à Dunkerque, mais trop tard : car Tournai étoit déjà rendu. La perte de cette place fit songer à renforcer la garnison d'Oudenarde, qui n'en est pas éloignée. Mansart Gouverneur de la ville promit au prince d'Orange de faire ce qu'il voudroit : mais les Habitans, soit imprudence, soit penchant pour l'Espagne, ne voulurent pas recevoir les troupes qu'on y envoyoit; & peu s'en fallut que Mansart ne pérît dans une émotion qui s'excita à ce sujet. Le Viceroy ayant eu avis de ce qui se passoit leur envoya une compagnie de cavalerie, & leur fit offrir sa protection : ils la rejetterent avec fierté; ce qui l'irrita tellement qu'il résolut de mettre le siège devant cette place, dès qu'il trouveroit l'occasion favorable.

Remontrances du prince d'Orange.

Le prince d'Orange voyant que les affaires de Flandre alloient en décadence, & qu'on en rejettoit la faute sur lui, s'en alla de Gand à Anvers pour y établir à l'ordinaire les Magistrats & le Sénat; & le premier de Décembre il leur donna son avis par écrit. Il y déclaroit que leur sécurité & leur négligence étoient la cause de tous leurs malheurs : Qu'il les avoit avertis depuis long-tems qu'ils avoient besoin de troupes étrangères pour arrêter les progrès de leurs ennemis : Qu'il auroit fallu lever trois mille chevaux, & deux bons régimens d'infanterie; mais qu'il n'avoit parlé jusque-là qu'à

des hommes peu touchés du bien public , & seulement occupés de leurs intérêts particuliers. Il ajoute que du succès de la guerre pretente qui regarde toutes les Provinces , dépend leur salut , leur liberté , leur fortune : Que l'issuë n'en peut être heureuse , & qu'il est même impossible de la faire sans argent , puisque l'argent en est le principal nerf : Qu'ils ont donc commis une faute enorme , en epuisant les fonds publics pour les besoins des Provinces , & quelquefois même pour ceux des particuliers. A quoi seroit ce conseil public qu'ils avoient etabli depuis peu , si il étoit sans pouvoir & sans autorité , si faute de paye le soldat étoit sans discipline , si l'argent se distribuoit sans économie , si les affaires se jugeoient sans équité , en un mot si dans le gouvernement on ne gardoit plus aucun ordre : Qu'ils devoient sçavoir que jamais il n'avoit voulu se mêler de l'administration des finances , ni manier les deniers publics : Que tout le monde le sçavoit : Que cependant des esprits pervers osoient le calomnier sur cet article: Que c'étoit là la source des grandes calamités qu'ils avoient éprouvées jusque-là , & qu'ils couroient risque d'éprouver dans la suite : Que Tournai étoit au pouvoir des ennemis , & que Cambrai auroit subi le même sort , sans l'heureuse arrivée du duc d'Anjou à qui après Dieu ils devoient leur délivrance : Qu'après tant de conseils inutiles , ils devoient enfin rentrer en eux-mêmes & contribuer avec plaisir aux dépenses nécessaires pour lever des troupes étrangères : Qu'il prenoit Dieu & eux-mêmes à témoin qu'on ne pourroit lui imputer les malheurs qui arriveroient : Qu'il les avoit avertis de leur devoir ; mais qu'il leur declaroit de nouveau , que si on n'établissoit pas un meilleur ordre dans les affaires , il ne vouloit pas qu'on lui continuât la charge de Gouverneur général , qui devoit expirer au mois de Janvier suivant.

Cet écrit ayant été rendu public , les sentimens des Etats se trouvèrent partagés ; les uns vouloient qu'on donnât au prince d'Orange un pouvoir absolu , & les autres qu'on attendît l'arrivée du duc d'Anjou. Ce Prince avoit abordé en Angleterre le premier Novembre avec François de Bourbon Monpensier , qu'on appelloit le prince Dauphin , Gui de Laval , Claude de Beauvilliers comte de saint Aignan ,

---

HENRI  
III.  
1581.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.**

Fervaque comte de Grancé, & les chevaliers Martel de Baqueville, Breton, Odet de Teligny fils de la Nouë que les Espagnols tenoient prisonnier, Sorbiers fleur des Pruniaux & quelques autres, sainte Aldegonde, Justin de Nassau, & d'Inchy, auparavant gouverneur de la citadelle de Cambrai. Les Etats y envoyèrent outre cela Dohain & Junius pour presser ce Prince de repasser dans les Pais-bas. Le prince d'Orange accompagné du prince d'Espinoi s'en alla en Zélande avec la permission des Etats pour y attendre le duc d'Anjou, & disposer tout ce qui étoit nécessaire pour continuer la guerre.

Entreprise  
 sur Bergop-  
 som.

Pendant ce tems-là, le fleur de Haultepenne gouverneur de Breda forma le dessein de surprendre Bergopsom. Il s'en ouvrit auparavant à Witen de Bersele, qui ayant épousé la fille de Merode fleur de Petersem avoit été fait marquis de Bergopsom. Ce Petersem avoit épousé la fille unique du marquis de Berghé, qui étoit allé en Espagne avec Florent de Monmorency : Montigny y avoit été condamné à mort & exécuté il y avoit environ quinze ans. Bersele s'étoit tenu jusque-là dans son château de Wouve auprès de Bergopsom sans prendre de parti : mais de concert avec Haultepenne, il fit entrer dans la ville le cinq de Novembre quatre cens hommes par le trou d'une herse, & cela s'exécuta avec tant de silence que le corps-de-garde ne s'éveilla point. Enfin un soldat ayant entendu du bruit cria aux armes : aussitôt on ferma l'ouverture, & on sépara ceux qui étoient entrés d'avec ceux qui les suivoient : cependant les soldats de Haultepenne gagnèrent la place, & s'y mirent en bataille avec beaucoup d'ordre & de présence d'esprit, & de-là ils allèrent à la porte de Wouve qu'ils rompirent à coups de hache. La Garde qui étoit en garnison dans la ville accourt avec sa compagnie Françoisé, & secondé par les colonels d'Allens, de Meetkerke & Durant, il arrête les ennemis ; ensuite il fait lever le pont levis, & empêche ceux qui étoient dans la ville de faire entrer ceux qui les suivoient. Enfin après un combat de peu de durée, où un des habitans nommé la Rivière fut tué, les Espagnols voyant qu'il n'y avoit plus rien à espérer se dispersèrent de côté & d'autre : il y en eut une partie qui se jetta du haut du rempart en bas : on en tua environ  
 soixante

soixante & dix, & on en prit une centaine, du nombre de-  
quels étoit Paul Boboca. Quoique Bersele eût manqué son  
coup, comme il s'étoit découvert, il ne put plus demeurer  
neutre. Ainsi il passa ouvertement du côté des Espagnols.

Il y eut cette année des troubles à Aix-la-Chapelle à cause  
de la Religion. Cette ville enclavée dans le pais de Ju-  
liers, entre la Meuse & le Rhin, est située dans un terrain  
bas, & entourée de tous côtés de montagnes. Il y a appa-  
rence qu'on l'a bâtie en cet endroit à cause des eaux médi-  
cinales qui s'y trouvent, & qui lui ont donné le nom. Il y a  
de très-beaux bains chauds; les uns sont appellés les bains  
Royaux, & les autres les bains Cornelis. Comme ils sont  
assez éloignés les uns des autres, ils ont aussi des qualites  
fort différentes. Charlemagne fondateur de l'Empire d'Oc-  
cident, se plaisoit beaucoup en ce lieu, soit à cause du voi-  
sinage de l'Allemagne, soit parce qu'il étoit très-commode  
pour la chasse: & comme la ville avoit été ruinée par les Huns,  
il la rebâtit entièrement, & y fit un palais magnifique; sa sé-  
pulture, & le sacre des Empereurs qui y vont prendre la  
couronne Impériale l'ont renduë célèbre. Quelques sçavans  
ont cru que c'étoit la Vettera de Ptolomée. Il y avoit dans  
cette ville beaucoup de Protestans de la confession Helvétique  
ou de Genève, qui prenoient de loin leurs mesures pour  
faire nommer à l'assemblée prochaine des Bourgmestres de  
leur parti. L'empereur Rodolfe en ayant eu avis avoit écrit  
dès l'année dernière aux habitans, & leur avoit fait des re-  
proches sur cette nouveauté. Ils lui répondirent le treize de  
Décembre, qu'ils demeureroient constamment attachés à  
la religion Catholique, & ils lui promirent de lui envoyer  
une députation solennelle qui lui donneroit sur cela des as-  
sûrances plus positives. En attendant l'Empereur chargea  
Ernest de Bavière qui venoit d'être nommé à l'évêché de  
Liège, & Guillaume duc de Cleves, de négocier avec les ha-  
bitans, & de faire en sorte qu'à la prochaine assemblée qui  
devoit se tenir le jour de saint Urbain, on nommât des Bourg-  
mestres, qui ne fissent aucun changement dans la Re-  
ligion; cependant il fut arrêté, que les deux partis au-  
roient un nombre égal de voix dans l'assemblée. Les deux  
Catholiques qui furent nommés Bourgmestres, furent

HENRI  
III.

1581.

Trouble à  
Aix-la-Cha-  
pelle.

confirmés par les commissaires Impériaux : mais les deux  
 HENRI I Protestans ayant demandé que leur nomination fût pareil-  
 III. lement confirmée, & ne l'ayant pas obtenu, ils se saisirent  
 1581. des clefs de la ville ; à l'instant tout le peuple se souleve ;  
 les Protestans mettent les chaînes dans les rues, prennent  
 les armes, se rendent maîtres de la place publique & de la  
 maison de ville, font amener du canon ; & se fortifient aux  
 portes & dans les tours, & pour se reconnoître au besoin,  
 ils mettent du papier blanc à leurs chapeaux. Les Catho-  
 liques s'étant mis en devoir de leur résister, on en vint aux  
 mains ; mais les deux partis perdirent peu des leurs. Enfin  
 le trente & un de Mai ils vinrent tous ensemble au Sénat,  
 & nommèrent des Commissaires pour travailler à rétablir la  
 concorde.

L'Empereur informé de ces troubles écrivit au Sénat le  
 vingt & un de Juin. Sa lettre portoit qu'il pardonnoit aux  
 habitans l'émotion qu'ils avoient excitée, à condition qu'ils  
 vivoient en paix : Qu'ils ne feroient aucun changement dans  
 la Religion : Qu'ils chasseroient les Prédicateurs & les sédi-  
 tieux, & qu'ils rétabliroient les Catholiques dans la ville  
 & dans leurs biens.

\* Auguste

\*\* Jean-  
 George.

D'un autre côté les électeurs de Saxe \* & de Brande-  
 bourg \*\* écrivirent à l'Empereur, moins pour excuser l'en-  
 treprise des Protestans ; que pour supplier S. M. I. d'empê-  
 cher par sa prudence que ce tumulte ne fournît un pré-  
 texte à quelque Prince voisin de s'emparer de cette ville,  
 ce qui seroit très-préjudiciable à l'Empire. On vit bien qu'ils  
 désignoient les Espagnols. Par leurs lettres datées du vingt-  
 neuf de Juillet, ils offrent leurs services à l'Empereur pour  
 mettre cette ville à couvert contre ceux qui entreprendroient  
 de l'attaquer, & ils le supplient respectueusement de prendre  
 en bonne part ce qu'ils lui représentent : mais l'Empe-  
 reur ne le prit pas ainsi, & dans la réponse qu'il leur fit le  
 sept d'Août, il traite fort mal les habitans d'Aix. Il dit  
 qu'ils ne se sont pas contentés de violer la formule ordi-  
 naire du serment, & de contrevenir à l'usage ancien des élec-  
 tions, en vûë de changer la Religion : mais qu'après tous  
 ces attentats, ils ont affecté de publier les choses autrement  
 qu'elles n'étoient, & de chercher des protecteurs pour la

cause du monde la plus injuste. Il déclare donc qu'il ne reçoit point leurs excuses ; & le treizième d'Août , il leur envoya ordre d'exécuter sur le champ ses decrets , & de l'informer incessamment de leur obéissance. Quelques villes Impériales voulurent intercéder pour eux , mais il fut inflexible : d'autant plus que les catholiques d'Aix le prioient avec de grandes instances d'ordonner que les ministres François fortissent incessamment de la ville , sans quoi ils se joindroient bientôt à ceux d'Allemagne , & troubleroient infailliblement tout l'Empire.

Ce fut vers ce tems-là que mourut Jacque d'Eltz archevêque & électeur de Treves. Il tomba malade le vingt-six de Mai , & il mourut le trois de Juin. On mit à sa place Jean de Schomberg partisan zélé des Jésuites.

Le vingt-six de Janvier l'édit de Fleix en Périgord , qui avoit été fait par l'entremise du duc d'Anjou , comme je l'ai dit , fut enrégistré au Parlement , où il trouva beaucoup d'opposition , parce que la plupart des membres de cette compagnie s'imaginoient fort mal à propos que la guerre dont la Guienne étoit embrasée , ne les regardoit point : mais le président de Pibrac en fit voir l'utilité par un discours très-éloquent qu'il fit à la prière de Christophle de Thou premier Président toujours ami de la paix. L'édit ayant donc été publié , la France jouit pendant près de cinq ans d'une paix profonde , soit parce que la guerre étrangère avoit détourné la cause de nos maux , soit parce que la Cour n'étoit occupée que de ses plaisirs : mais les vices y étant montés à leur comble , ce feu que l'on croyoit éteint , causa enfin un grand incendie , par la lâche dissimulation de ceux qui étoient dans le ministère , & peu s'en fallut qu'il n'embrasât tout le Royaume : car le Roi qui ne vouloit point interrompre ses plaisirs , étoit résolu de dissimuler & de souffrir tout plutôt que de prendre les armes ; & il avoit permis à son frère qui se dispoisoit à entrer dans les Pais-bas , de lever une armée , dont les défordres & la licence causoient un grand préjudice au Royaume , & un plus grand encore à la majesté Royale. D'ailleurs le Roi sollicité par la Reine sa mère avoit enfin consenti qu'on envoyât une ambassade en Angleterre pour terminer le mariage de la Reine avec le

HENRI  
III.  
1581.

Affaires  
d'Espagne.

HENRI  
III.  
1581.  
\* Arius.

duc d'Anjou. Le chef de l'ambassade étoit le prince Dauphin, & on lui donna pour adjoints le maréchal de Cossé\* comte de Secondigny, Lansac, le Veneur de Carrouge gouverneur de Roüen, la Motte Fenelon qui avoit déjà été Ambassadeur en cette Cour, Briffon nommé depuis peu président au Parlement à la place de Pomponne de Bellièvre, Michel de Castelnau sieur de la Mauvissière, & Claude Pinart secrétaire d'Etat, tous personnages d'une grande considération. Pierre Clauſſé sieur de Marchaumont, & Jacque de Vrai secrétaire du duc d'Anjou y allèrent en même tems de la part de ce Prince. Ils s'embarquèrent tous à Calais au mois d'Avril, & passèrent en Angleterre, où la Reine leur fit de grands honneurs. On leur bâtit exprès à Westminster, un hôtel qu'on meubla avec une magnificence vraiment Royale. Le comte d'Arondel, Windsor, Sidney, & Grevill, pour divertir des hôtes de cette importance, publièrent un tournoi, où ils tiendroient contre tous, & ils firent pour cela des préparatifs qui coûtèrent des sommes immenses.

Lorsqu'il fut question de dresser les articles du contrat, la Reine chargea de ce soin G. Cecil grand trésorier d'Angleterre, Edouard Clinton comte de Lincoln, Th. Rateliff comte de Suffex, Fr. Russell comte de Berfort, Rob. Dudley comte de Leycester, tous chevaliers de la Jartière, & elle y joignit Christophle Hatton, & Fr. de Valsingham. Le premier article fut que le duc d'Anjou, & tous ceux de sa maison, qui n'étoient point sujets de la Reine, auroient liberté entière de conscience, de quelque nation qu'ils fussent; & qu'en quelque endroit du Royaume que ce Prince se trouvât, on lui assigneroit un lieu pour y faire l'exercice de la religion Catholique, pourvû qu'on n'y laissât entrer ni Anglois, ni Hollandois, ni aucuns habitans des isles qui appartiennent à la couronne d'Angleterre: Qu'après le mariage fait & consommé le duc d'Anjou porteroit le titre de Roi, & en auroit tous les honneurs tant que dureroit ce mariage; mais que la disposition des bénéfices, des charges, des terres, des impôts, en un mot, de tous les revenus du Royaume, seroit réservée à la Reine, qui ne pourroit les donner à aucun étranger, mais seulement à des Anglois naturels: Que tous les

actes qui regarderoient les affaires de l'Etat seroient faits en Anglois & par des Anglois : Que la Reine obtiendrait du Parlement pour le duc d'Anjou la permission de porter la couronne Royale ; & de jouir de cet honneur , non-seulement pendant la vie de la Reine : mais après sa mort , s'il restoit de leur mariage des enfans en bas âge , pendant la minorité desquels le gouvernement du Royaume appartiendroit au duc d'Anjou : Que toutes les ordonnances , & tous les actes publics s'expédieroient au nom du duc d'Anjou & de la Reine , de la même manière que cela s'étoit pratiqué du tems du roi Philippe & de la reine Marie : Que le duc d'Anjou auroit sur le trésor d'Angleterre une pension qui le mît en état de faire une dépense convenable à son rang , & que la pension seroit autorisée par le Parlement : Que le Duc seroit à la Reine un doüaire de quarante mille écus d'or par an assigné sur le Duché de Berry , & que le roi de France ratifieroit cet article : Que si le Duc mouroit le premier , la Reine jouiroit de ce doüaire tant qu'elle vivroit , & qu'elle auroit la disposition entière des bénéfices , des charges , & des revenus , comme l'avoit le duc d'Anjou : Qu'au cas qu'il vînt plusieurs enfans de ce mariage , afin de prévenir les divisions qui pourroient naître entre eux , & troubler le fruit qu'on espère de l'union des couronnes de France & d'Angleterre , il seroit arrêté du consentement des Etats des deux Royaumes , que pour ce qui regardoit les biens de la mère , leurs enfans mâles ou femelles y succédroient également suivant les loix & les coûtumes d'Angleterre ; & que s'il arrivoit que le droit de succéder au royaume de France échût au duc d'Anjou & à ses enfans mâles , l'aîné en ce cas , s'il y avoit deux ou plusieurs enfans , auroit le royaume de France , & le second , ou les enfans qui naîtreoient de lui , celui d'Angleterre ; & qu'il n'y auroit que ses enfans , ou à leur défaut ses frères & sœurs qui pussent y succéder , l'aîné , & toute sa postérité en demeurant exclus : Que s'il ne naissoit qu'un fils de leur mariage , comme il seroit héritier des deux Royaumes , tant paternel que maternel , il succédroit à l'un & à l'autre , à condition qu'il iroit de tems en tems en Angleterre ; qu'il y seroit quelque séjour ; qu'il gouverneroit suivant les loix du país , & qu'il y passeroit huit mois tous les deux ans : Que si

HENRI  
III.

1581.

**HENRI III.**  
**1581.** ce Prince venoit à avoir deux enfans, le second auroit le Royaume d'Angleterre, & ses enfans après lui, excluant toujours l'aîné & sa postérité : Que si ce Roi des deux Royaumes avoit un fils & des filles, son fils succéderoit à la couronne de France, & les filles selon leur rang à celle d'Angleterre, à l'exclusion de leur frère. Si le Duc survit à la Reine, & qu'il y ait des enfans en bas âge, c'est-à-dire, qui n'ayent pas dix-huit ans accomplis pour les mâles, & quinze pour les filles, ou que les filles n'ayent pas été mariées du vivant de la Reine à un homme qui ait plus de dix-huit ans, qu'en ce cas le gouvernement des Royaumes de la succession maternelle, la tutelle des enfans, & leur éducation seroit déferée au père : mais qu'il ne pourroit pendant tout le tems de son administration conférer aucune dignité civile ou sacrée à d'autres qu'à des Anglois naturels, ni rien innover au droit public ou particulier, ni aux coûtumes du Royaume, ni rien faire enfin qui pût y préjudicier : Que tandis que subsistera le mariage, le Duc ne pourra emmener la Reine hors d'Angleterre, à moins qu'elle ne le demande elle-même, ni y faire élever leurs enfans ; mais qu'il permettra qu'ils soient nourris & élevés dans le pais, & dans l'espérance de la succession qui leur est destinée ; à moins qu'on ne juge à propos de prendre un autre parti, ce qui ne pourra se faire que du consentement de la Reine, & de l'avis des Grands du Royaume : Qu'après la dissolution du mariage, s'il n'y a point d'enfans, le duc d'Anjou ne pourra prétendre aucun droit sur le Royaume, & consentira qu'il passe à ceux à qui il appartient de droit, suivant les loix du pais : Qu'il n'en emportera point les joyaux : Qu'il n'en aliénera rien : Qu'il n'en fera rien transporter ailleurs, & qu'il ne permettra pas que ses gens en usurpent rien : Qu'à l'occasion de ce mariage il n'engagera point le Royaume dans des guerres étrangères : Qu'il observera religieusement la paix avec tous les alliés de l'Angleterre, & qu'il ne souffrira pas qu'on la viole ou qu'on la rompe, si ce n'est pour des causes légitimes : Qu'il sera fait entre la France & l'Angleterre une paix & une union ferme & durable : Que le traité qui sera conclu à l'occasion de ce mariage, sera enrégistré, & publié dans toutes les cours des deux Royaumes. Enfin

il fut réglé conformément à la protestation du duc d'Anjou, que par ce traité il ne perdrait aucun des droits, privilèges, & actions qui pouvoient lui appartenir, tant sur le royaume de France, que sur d'autres pays, en quelque endroit qu'ils fussent situés.

HENRI  
III.  
1581.

Le contrat étant fait, mais non encore signé, parce qu'il falloit que le Roi le ratifiât auparavant, les Ambassadeurs s'en retournèrent. Indépendamment du contrat, on étoit convenu de faire une ligue offensive & défensive entre les deux Couronnes, & après le départ de nos Ambassadeurs la Reine envoya conclure ce traité par Somer secrétaire du Conseil privé. Le Roi ne lui répondit autre chose, sinon qu'il ratifioit tout ce qui avoit été arrêté par les Ambassadeurs, & qu'il ne s'agissoit plus que de célébrer incessamment le mariage. Somer le pressant de se déclarer sur la ligue, & soutenant que cet article devoit être réglé avant que le mariage se consommât, on envoya Valsingham pour négocier cette affaire conjointement avec Cobham Ambassadeur ordinaire d'Angleterre à la cour de France. Ils dirent que la Reine n'avoit pensé à se marier, que pour contenter ses peuples, qui la prioient instamment d'affermir la succession à la Couronne: Qu'entre tous ceux qui aspiroient à son alliance, elle n'avoit pas hésité à choisir le duc d'Anjou pour son mérite personnel & pour la splendeur de sa naissance: Qu'elle le portoit toujours dans son cœur; mais qu'elle ne pouvoit consentir à terminer absolument, avant que d'être assurée du suffrage de ses peuples: Que dans une affaire de cette importance, elle ne devoit rien précipiter, parce que si elle venoit à se repentir, ce qu'elle ne croyoit pourtant pas, le mal seroit sans remède: Qu'il étoit arrivé bien des contre-tems depuis que l'affaire avoit été proposée; une guerre intestine en France; le duc d'Anjou mal avec le Roi son frère, sans avoir mérité sa disgrâce; & l'opposition des Anglois à ce mariage: Que la vivacité avec laquelle on en pressoit la conclusion n'étoit donc pas raisonnable, sur-tout pendant que le jeune Prince avoit sur les bras un aussi puissant ennemi que Philippe, & qu'il s'engageoit dans une guerre, qu'il ne pouvoit presque ni faire, ni abandonner, sans risquer son honneur, sans incommoder les deux Royaumes, & sans exposer

HENRI  
III.  
1581.

les Païs-bas à une ruine entière , parce que la puissance & les forces de l'Espagne augmentoient de jour en jour : Que si les Anglois , dont le salut & le bonheur faisoient toujours les premiers soins de la Reine , avoient tant souhaité qu'elle se mariât , c'étoit pour affermir la paix chez eux , & non pour porter la guerre chez les étrangers : Qu'ainsi elle avoit lieu de craindre qu'en l'état où étoient les choses , ils ne montraissent autant d'aversion , qu'ils avoient d'abord témoigné de vivacité pour ce mariage : Qu'elle croyoit qu'il en falloit suspendre la célébration jusqu'à ce que le duc d'Anjou se fût débarrassé d'une guerre si dangereuse , & que la ligue offensive & défensive entre la France & l'Angleterre fût signée : Que c'étoit-là ce que la Reine souhaitoit , & ce qu'elle demandoit , avant que de terminer cette grande affaire.

A l'égard de la ligue défensive , le Roi répondit qu'il étoit prêt à la signer ; mais que pour l'offensive il n'en vouloit pas entendre parler , que le mariage ne fût consommé. Ainsi le Roi ne voulant point entrer dans une ligue offensive contre l'Espagne , que le mariage ne fût fait ; & la Reine ne voulant point le faire , que la France n'eût déclaré la guerre à l'Espagne ; Valsingham & Somer , après bien des disputes s'en retournèrent en Angleterre , sans avoir rien terminé : en sorte qu'il parut que cette proposition d'une ligue offensive n'avoit été qu'un prétexte , dont le Roi s'étoit servi pour ne point avoir la guerre avec l'Espagne , & la Reine pour ne point épouser le duc d'Anjou ; & qu'ils furent tous deux contents : le Roi , d'avoir adouci son frère qu'il craignoit , en lui procurant , autant qu'il étoit en lui , un mariage si avantageux ; la Reine , d'avoir donné de la jalousie & de la crainte aux Espagnols , qui travailloient toujours à exciter des troubles dans son Royaume , en leur faisant voir ce mariage qu'il étoit en son pouvoir de conclure.

Voyage du  
duc d'Anjou  
en Angle-  
terre.

Peu de tems après , le duc d'Anjou s'étant approché de Cambrai , en fit lever le siège , & passa en Angleterre avec un grand cortège de Noblesse ; & le vingt-deux de Novembre il ratifia & confirma le traité qui avoit été fait en son nom ; mais qui demeura sans exécution. Le Prince & la Reine se donnèrent réciproquement des bagues pour gage  
de

de leur foi en présence d'un grand nombre de Seigneurs & de Noblesse qui les complimentèrent avec de grands applaudissemens. La nouvelle en ayant été portée en Flandre, les villes de Gand, d'Anvers & de Bruxelles firent des feux de joye, tirèrent le canon, & ordonnèrent des réjouissances publiques. Du côté de l'Angleterre, il y eut bien des murmures. On disoit que la cause de la Religion, le repos du Royaume, & le salut de la Reine étoient également trahis. Le comte de Leycestre soutenu de Valsingham & de Hatton, & les femmes du Palais que Leycestre avoit mises dans son parti, parlèrent hautement contre ce mariage.

HENRI  
III.  
1581.

Le lendemain vingt-trois de Novembre, la Reine vint trouver le duc d'Anjou. Après quelques reproches de part & d'autre; chose assez ordinaire entre les Amans, le Duc rendit à la Reine la bague qu'elle lui avoit donnée, & reprit la sienne; & après avoir jetté quelque mot sur la légèreté des femmes, & sur l'inconstance des Insulaires, il se retira dans son appartement fort rêveur. La Reine n'étoit guère plus tranquille que lui, quoiqu'on ait assuré qu'elle avoit pris son parti depuis long-tems, & qu'elle avoit résolu dans son cœur de ne se jamais marier, persuadée qu'elle étoit qu'il lui étoit bien plus aisé de soutenir la gloire qu'elle s'étoit acquise, & d'assurer la tranquillité publique en demeurant dans le célibat, qu'en se mariant. Cette femme qui aimoit la véritable gloire, ne pouvoit consentir qu'un mari partageât jamais les éloges que la douceur de son gouvernement lui avoit attirés. D'ailleurs sur qui pouvoit tomber son choix? sur un de ses sujets? Elle se seroit avilie & deshonorée. Edouïard IV. le premier qui depuis la conquête des Normans avoit pris une semblable alliance, s'en étoit mal trouvé. Sur un Prince étranger? C'étoit se mettre elle & son Royaume sous le joug, & exposer la Religion à un péril évident. On n'avoit pas encore oublié tous les maux qu'avoit faits au Royaume le mariage funeste de Marie sa sœur avec Philippe II. Elle étoit de plus effrayée du danger où, comme je l'ai déjà dit, des médecins & quelques femmes lui avoient annoncé qu'elle se trouveroit, si elle avoit des enfans.

Ceux au contraire qui cherchoient l'avantage public,

comme Cecill & Suffex l'exhortoient à conclure avec le duc  
 HENRI d'Anjou. Il est vrai qu'ils avoient autrefois approuvé que la  
 III. Reine gardât le célibat, dans un tems où elle le pouvoit  
 1581. sans péril; mais les choses ayant changé de face, ils avoient  
 changé d'opinion, comme font les gens sages. Ils soutenoient  
 que la ligue offensive, sur laquelle on pressoit tant la France,  
 ne pouvoit réussir, que le mariage ne fût terminé: Que ce-  
 pendant la Reine seule n'étoit pas en état de résister à la  
 puissance formidable de Philippe II. Que ce Prince toujours  
 intrigant, toujours en action, offroit sa fille au roi d'Ecosse:  
 Que si ce dernier étoit encore fortifié de cette alliance, il lui  
 seroit aisé d'attirer dans son parti tous les catholiques d'An-  
 gleterre, qui étoient en grand nombre, les fugitifs, les rebelles,  
 les gens obérés, qui n'ont point d'autre ressource que la  
 guerre civile: avec ce renfort qu'est ce que le roi d'Ecosse  
 ne pourroit pas entreprendre? Qu'y auroit-il d'impossible à  
 Philippe? Que pendant ce tems-là les gens de bien per-  
 droient l'espérance du secours que ce mariage présentoit,  
 & de l'heureuse tranquillité dont ils se flatoient pour l'ave-  
 nir, s'il venoit des enfans qui pussent succéder à la Reine:  
 Que plusieurs de ceux même qui étoient soumis au gouver-  
 nement présent, n'espérant plus de successeur du mariage de  
 la Reine, se tourneroient vers quelqu'un des Pretendans.  
 D'ailleurs pouvoit on douter que le roi de France & le duc  
 d'Anjou ne se tinssent très offensés qu'après tant de déli-  
 bérations, tant d'Ambassades éclatantes, tant d'argent ré-  
 pandu avec profusion, ils n'eussent remporté qu'un refus?  
 N'étoit-il pas à présumer qu'ils chercheroient l'occasion de  
 se venger d'une injure si atroce? Que le duc d'Anjou dissi-  
 muloit alors, parce qu'il avoit besoin de la Reine pour ses  
 projets des Pais-bas: mais que la vûe d'une grace si légère  
 ne lui feroit jamais oublier une offense mortelle, & qu'il s'en  
 souviendroit, dès qu'il pourroit s'en venger. » Et qui sçait,  
 » ajoûtoient-ils, si Philippe qui est si animé contre la Reine,  
 » n'ira point, aveuglé par la colére, offrir de lui même sa fille  
 » au duc d'Anjou, pour réunir leurs forces, & assouvir leur  
 » haine contre Elisabeth frappée des foudres de Rome? Si ce-  
 » la arrive, le peuple accablé de milères condamnera l'im-  
 » prudence de la Reine, qui préfère son penchant particulier

» aux besoins publics, & maudira l'infidélité de ses Ministres ;  
 » qui par dissimulation ou par flatterie , ne se sont pas efforcés  
 » de détourner un péril dont on les a tant avertis.« Ces raisons  
 firent impression sur l'esprit d'une Princesse , qui avoit tou-  
 jours plus cherché à plaire au peuple , qu'à affermir son au-  
 torité , & qui dans toute sa conduite n'avoit point d'autre ob-  
 jet que son intérêt & sa réputation.

Il parut alors un écrit sanglant , intitulé *Goufre pour en-  
 gloutir l'Angleterre par un mariage François*. On y traitoit  
 tous ceux qui avoient négocié cette affaire de traitres &  
 d'ingrats envers la Reine ; & parmi quelques éloges flateurs  
 qu'on lui donnoit ; on l'accusoit elle-même d'inconstance ;  
 on déchiroit le duc d'Anjou de la manière du monde la  
 plus indigne ; on disoit contre la nation Françoisé les choses  
 les plus injurieuses ; & l'on traitoit ce mariage entre per-  
 sonnes de différente Religion , de profane , de pernicieux à  
 l'Eglise, & de funeste à la République ; & l'on alléguoit pour  
 le prouver des textes de l'Écriture , à qui l'on donnoit des  
 interprétations forcées.

Cet écrit fit sur la Reine un effet très-différent de celui  
 qu'en avoient espéré les auteurs: car elle se persuada que l'écri-  
 vain n'avoit point eu d'autre intention que de la rendre  
 odieuse à ses peuples , & de préparer la voye à quelque noir  
 complot ; parce qu'après avoir vomi tant d'injures , il ne  
 disoit pas un mot des vrais intérêts de la Reine , ni de la  
 sûreté publique , ni des remèdes que l'on pouvoit apporter  
 aux malheurs qu'il annonçoit ; quoiqu'il fût constant que tous  
 les ordres du Royaume avoient représenté fortement à Eli-  
 sabeth que le moyen unique de prévenir tous ces maux ,  
 étoit qu'elle se mariât. Ainsi la Reine irritée au dernier point  
 de ce libelle , donne un édit par lequel elle condamne l'au-  
 teur , comme un séditieux , & un boutefeu ; & après avoir  
 lotié les sentimens que le duc d'Anjou avoit marqués pour  
 elle & pour sa Religion , elle se plaint de l'injure qu'on a  
 faite à ce Prince , dont elle a tout lieu de se louer , & qui  
 n'avoit jamais demandé qu'on fît aucun changement , ni  
 dans le gouvernement politique , ni dans l'exercice de la Re-  
 ligion dominante. Elle relève en même tems la prudence &  
 la modestie de Simié favori du Prince , qu'une infinité de

---

HENRI  
 III.  
 1581.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.** gens prenoient à tâche de calomnier. Elle finit par dire au peuple que cet écrit est de l'invention de quelques traitres, qui veulent la rendre odieuse aux étrangers, & exciter les peuples à la révolte; & elle ordonne aux Magistrats de le condamner au feu.

Les disputes que cet ouvrage avoit excitées rendirent l'affaire publique; & l'on soupçonnoit les Puritains dont la faction se fortifioit de jour en jour, d'en être les auteurs, & d'avoir saisi cette occasion de montrer leur zèle pour la Religion qui paroïssoit être en péril. La Reine n'eut pas de peine à se persuader que cet écrit monstrueux étoit sorti de leur plume: elle ne les avoit jamais aimés, mais elle les aimait encore moins depuis ce tems-là. Enfin après une recherche fort exacte, on découvrit au bout de quelques jours, que Jean Stubbe professeur du droit municipal à Lincoln en étoit l'auteur: Qu'il avoit été imprimé par Singleton: Que c'étoit G. Page qui l'avoit distribué, & que Cortwright chef des Puritains qui avoit épousé la sœur de Stubbe, avoit engagé ce Docteur, qui au fond n'étoit pas remuant, à composer ce libelle. On renouvela à cette occasion la loi faite sous le règne de Philippe & de Marie contre les auteurs des libelles diffamatoires; & l'on rendit une sentence qui condamna Stubbe & G. Page à avoir la main droite coupée. Pour le Libraire, il ne fut pas poursuivi.

Quelques Jurisconsultes ayant représenté que cette loi n'avoit été que pour un tems, & qu'elle avoit cessé à la mort de Marie, Dalton qui le soutenoit hautement fut mis en prison, & Monson un des Conseillers de la cour des Plaids communs, fut dépouillé de sa charge: cependant il parut une grande agitation dans les esprits, lorsqu'on exécuta la sentence. Ce supplice parut une chose nouvelle & sans exemple, & lorsqu'on eut amené les coupables sur l'échafaut, & que le bourreau leur eut coupé la main droite, Stubbe ayant ôté son chapeau avec la gauche en criant *vive la Reine*, on remarqua que la populace, qui a coûtume de répéter cent fois ces cris de *vive la Reine*, demeura muette. Si ce fut l'horreur du spectacle, ou la compassion qu'elle eut pour un homme généralement estimé, ou enfin la haine de ce mariage, que bien des gens regardoient comme

funeste à la Religion, qui causa ce morne silence, c'est ce qu'on ne sçauroit dire.

Depuis ce tems-là on ne parla plus du mariage. Le duc d'Anjou passa trois mois de l'hyver à Londres parmi les fêtes & les tournois, & y vécut dans une grande familiarité avec Elisabeth; & la haine même que les disputes sur la Religion avoient excitées entre les différens partis, parut tout-à-fait assoupie, ce qui fit croire à bien des gens que ce mariage auroit pu guérir les défiances, & ouvrir une voye pour rétablir la concorde générale.

Ce fut à peu près dans le même tems que sur les nouvelles qu'on recevoit de toutes parts des troubles qui s'élevoient, & des conspirations que les Prêtres tramaient par un faux zèle pour la Religion, on commença à rechercher en Angleterre les personnes suspectes, avec d'autant plus de rigueur, que les Protestans des Pais-bas prenoient plus de soin d'exagérer les choses pour diminuer, ce que la démarche qu'ils venoient de faire pouvoit avoir d'odieux (1).

La Reine craignant d'être assassinée avoit envoyé au séminaire Anglois de Reims quelques jeunes gens de confiance, pour l'informer de ce qui s'y passoit. C'étoit le cardinal de Lorraine qui avoit fondé cette maison; & le cardinal de Guise l'avoit augmentée depuis considérablement, pour faire plaisir à la reine d'Ecosse, dont ces Princes étoient parens: Ces espions, dont les uns se disoient chassés d'Angleterre, & les autres qu'ils s'en étoient bannis eux-mêmes, ayant été admis dans le séminaire, tâchoient de découvrir tout ce qu'on y sçavoit de plus secret, & ils avoient soin d'en informer la Reine, & de lui marquer le nom des Chefs des conjurés, & de leurs complices. Elle en avoit envoyé d'autres à Rome, où l'on méditoit contre elle des desseins où il entroit de plus grands ressorts. Sur les lumières qu'on eut par le moyen de ces émissaires, on arrêta le trente-un de Juillet un Prêtre nommé Evrard Hansley, & on lui fit couper la tête. Ce fut aussi par eux que l'on sçut que trois Jésuites, Edmond Campian de Londres, Skerwin, & Briant, étoient entrés en Angleterre à la persuasion de Th. Godwell évêque de saint Asaph, qui à l'âge de quatre-vingts ans

HENRI

III.

1581.

Troubles en Angleterre.

Emissaires  
envoyés à  
Reims & à  
Rome.

(1) La renonciation à l'obéissance de Philippe.

étoit venu de Rome en France pour conduire cette intrigue.

**HENRI III.** Campian fut pris peu de tems après par la trahison de George Eliot , & les deux autres furent trouvés en deux différens endroits. Ils furent appliqués à la question, & condamnés à mort comme criminels d'Etat , & exécutés le premier de Décembre. Ils moururent avec beaucoup de fermeté. Les chefs d'accusation contre eux étoient d'avoir tramé des conspirations contre la vie de la Reine dans les païs d'outremer , d'avoir formé le dessein de la détrôner , d'avoir voulu corrompre des personnes du peuple & quelques Gentilshommes: Eliot , Crodoc , Sledey, Mondey & Hilley furent les témoins qu'on produisit contre eux. Ils déposèrent que les conjurés avoient arrêté entre eux qu'on choisiroit cinquante hommes, qui porteroient des armes cachées sous leurs habits , & prendroient le tems que la Reine iroit par divertissement visiter quelque partie de son Royaume pour assassiner cette Princesse , avec Dudley comte de Leycester , Cecill grand Trésorier , & Valsingham secretaire d'Etat ; & qu'après l'exécution un homme de grande considération , dont on ne disoit point le nom , crieroit aussitôt : *vive la Reine Marie*. Ils ajoûtoient que tous ces projets avoient été formés à Reims & à Rome.

**ISSI.**  
 Jésuites arrêtés & condamnés à mort

Campian interrogé séparément nia constamment tous ces chefs , & il protesta qu'il n'avoit jamais passé un jour sans prier Dieu pour la Reine & sa conservation , & qu'il étoit encore prêt à le faire. Comme cette déclaration se faisoit devant bien des gens , & que les auditeurs en paroisoient touchés , Charle Howard qui étoit présent , lui demanda pour quelle Reine il prioit : si c'étoit pour Elisabeth ; ou pour une autre ? Je prie pour Elisabeth ma Reine & la vôtre , s'écria le Jésuite ; aussitôt on fit éloigner le tombereau , & la corde qu'il avoit au col l'étrangla. Telle fut la fin de ces trois Jésuites qui furent punis de même supplice pour être entrés dans le même complot. On arrêta en même tems sept autres Prêtres, comme complices du même crime : ce furent Kirby , Cottam , Richardson , Jonson , Ford , Shert & Filbey : ils furent pendus au mois de Mai de l'année suivante. Un mois auparavant , c'est-à-dire, le deuxième Avril, Jean Payne avoit été décapité pour le même sujet.

Les Apologistes de la conduite de la Reine, disent qu'elle n'usa de cette rigueur qu'à la dernière extrémité : Que dans les troubles qui s'étoient élevés vers le Nord d'Angleterre, à peine en dix ans on avoit fait mourir cinq Catholiques : Qu'ayant pour maxime qu'on ne devoit point gêner les consciences, elle avoit toujours eu beaucoup de répugnance à verser le sang de ses sujets : mais que s'étant convaincuë que les factieux abusoient de la Religion ; qu'il ne s'agissoit plus de la liberté de conscience, mais qu'on vouloit détacher les sujets de l'obéissance qu'ils devoient à leurs Princes, & les delier du serment de fidélité ; qu'enfin par des conjurations formées sous le sceau de la confession, on ouvroit aux Espagnols le chemin pour envahir l'Angleterre ; elle crut qu'il falloit les prévenir, & recourir à la sévérité des loix.

---

HENRI  
III.  
1581.

La Reine en effet, suivant les mêmes Apologistes, fut informée que les Prêtres qu'on envoyoit des Séminaires n'avoient pas tous le secret de la conjuration : mais que ceux qui en étoient dépositaires abusoient de la Religion pour engager leurs inférieurs dans le même complot : Que les chefs de l'intrigue avoient du Pape la permission de porter l'épée, & qu'en cet équipage ils alloient secrètement dans toutes les maisons des Catholiques, où ils exécutoient avec zèle les ordres du pontife Romain : Que Person homme hardi & entreprenant, étoit à la tête des conjurés, & qu'il prescrivoit aux autres avec autorité ce qu'ils avoient à faire. Les chefs de la faction, selon les mêmes avis, virent bien qu'on avoit précipité l'affaire, & qu'il falloit attendre qu'on eût préparé tout ce qui étoit nécessaire pour mettre à exécution le décret de Rome contre Elisabeth. Ils se croyoient pourtant obligés en conscience de s'y soumettre : mais ils prièrent le Pape de l'adoucir à leur égard, soit en l'interprétant, soit en différant l'exécution d'un projet, que les circonstances présentes rendroient très-dangereuse. Le Pape avoit répondu que le décret obligeoit toujours Elisabeth & les hérétiques : Que pour les Catholiques, ils n'y seroient tenus qu'autant qu'ils le pourroient mettre à exécution sans danger. Cette décision, à ce qu'on prétendoit, avoit été faite à Rome le 15. d'Avril de l'année dernière, sur les instances d'Olivier

**HENRI III.**  
1581. Mavarée. On ajoûtoit que quand on demandoit à ceux qu'on avoit arrêtés, s'ils se foumettoient au décret de Pie V. qui ordonnoit de détrôner la Reine, qui délioit ses sujets du serment de fidélité, qui leur permettoit de prendre les armes contre elle; qu'enfin quand on les interrogeoit sur ce qu'ils pensoient du sentiment de Sanderus (1) & de Bristoy au sujet de ce décret, s'ils y adhéroient, ou s'ils reconnoissoient Elisabeth pour leur légitime Souveraine: les uns répondoient d'une manière ambiguë, plusieurs avec une insolence extrême, d'autres enfin ne répondoient rien; en sorte que tous se jouïoient ouvertement de l'autorité de leurs juges, & que l'on voyoit clairement qu'il se tramoit quelque complot également terrible & criminel: Que Jean Bishop Catholique zélé, mais bon citoyen, s'étoit cru obligé, tant il étoit persuadé de la vérité du complot, d'écrire nettement que le concile de Latran, sur le trente-troisième canon duquel les Papes fondent leur droit de déposer les Princes, & de donner leurs couronnes à d'autres, n'a jamais été reçu en Angleterre: Que la multitude de Prêtres, qui arrivoient continuellement dans ce Royaume, qui tenoient des assemblées secretes, & qui y prêchoient une doctrine nouvelle, augmentoit encore les soupçons: Qu'on leur entendoit souvent dire, qu'on ne doit pas obéir à un Prince excommunié, & qu'il faut lui ôter la couronne; qu'il n'y avoit en Angleterre aucun Magistrat légitime, & que les Ecclésiastiques ne sont point sujets à la juridiction des Princes, ni obligés d'obéir à leurs loix, quoiqu'ils le puissent; & qu'ils ne doivent à la majesté Royale qu'un respect de bienfiance; & que le Pape a sur tous les hommes un pouvoir, & un empire souverain, tant pour le spirituel que pour le temporel.

Les Catholiques qui avoient le secret de toute cette affaire, voyant que les accusations intentées contre eux, les rendroient extrêmement odieux, publièrent une longue Apologie, pour réfuter tout ce qu'on leur imputoit sur cette matière. Ils soutiennent que les poursuites que l'on faisoit

(1) Nicolas Sander ou Sanderus étoit Irlandais, où Grégoire XIII. l'avoit envoyé pour soulever le Royaume contre de la puissance du Pape. Il mourut en Elisabeth.

contre eux , étoient l'effet des calomnies d'un certain Jean Nicolas qui fut arrêté à Roüen dans la fuite , & qui avoia tout : Que sur les dénonciations de ce fourbe , on avoit emprisonné & fait mourir beaucoup d'innocens , qui n'étoient venus en Angleterre que pour donner quelque consolation à ceux de leurs concitoyens qui professoient la même Religion qu'eux : mais qu'ils n'avoient attenté ni contre la vie de la Reine , ni contre le repos du Royaume , comme leurs ennemis le publioient faussement : Que c'étoit l'artifice ordinaire des Hérétiques , qui dans la vûe de ruiner la véritable Religion , imputent aux gens de bien des desseins dont ils sont eux-mêmes coupables : Que c'étoit ainsi qu'ils avoient voulu exclure du trône Marie , & Elisabeth même , sous Edoüard V I.

HENRI  
III.  
1581.

Voilà la cause des édits qui avoient été publiés quelque tems auparavant en Angleterre contre les Jésuites & les Séminaristes : on ne se contentoit pas de proscrire les Jésuites & les Séminaristes , comme criminels de léze-Majesté ; mais on rappelloit tous les Anglois qui étudioient chez eux , & on décernoit de grandes peines contre tous ceux qui donnoient retraite à des Jésuites , des Séminaristes , des Prêtres faiseurs de messes , ( ce sont les termes de l'édit ) qui les logeroient , ou qui ne les découvroient pas en quelque endroit qu'ils fussent cachés. Les troubles d'Irlande qui gagnoient insensiblement avoient donné lieu à ce dernier article.

Ces édits traitant ces Prêtres de perturbateurs du repos public , Guillaume Alain de Lancastre , qui fut mis six ans après au nombre des Cardinaux par Sixte V. publia une seconde Apologie pour défendre l'innocence de ses concitoyens ; & comme on leur faisoit un crime de leur séjour dans les païs étrangers , & sur-tout à Rome , il expose pourquoi ils y ont demeuré , & les raisons qui ont porté Gregoire XIII. à instituer des Séminaires Anglois tant à Rome qu'à Reims ; après avoir fait l'éloge de la discipline de ces Ecoles de piété , il parle des motifs qui engagent le saint Siège à envoyer tant de Jésuites & tant d'autres Prêtres dans les Etats d'Elisabeth : c'est , dit-il , pour ramener à l'unité de l'Eglise ceux qui s'en sont séparés , & non pour troubler la tranquillité publique. Il finit en consolant les Catholiques

qui sont persécutés pour leur ferme attachement à la véritable Religion.

HENRI

III.

1581.

Cependant Elisabeth n'étoit pas sans inquiétude sur les affaires d'Ecosse. Au commencement de l'année elle avoit envoyé dans ce Royaume Th. Randolph pour travailler à y établir la Religion, à affermir de plus en plus une union solide entre l'Angleterre & l'Ecosse, & à soutenir les intérêts de Morton. Comme pour y réussir il n'y avoit point de meilleur moyen que d'éloigner de la Cour le comte de Lenox, elle ne recommanda rien tant à Randolph que de mettre tout en œuvre pour fortifier tellement la faction Angloise contre Lenox, que les Seigneurs de ce parti pussent forcer le Roi à le faire sortir d'Ecosse.

Randolph s'employa vivement pour Morton, & fit valoir en sa faveur les grands services qu'il avoit rendus au Roi; la recommandation d'Elisabeth, qui seroit très-fâchée d'essuyer un refus dans une demande si juste; & jusqu'à la haine même de ses accusateurs, il en fit usage pour son ami. Le Roi lui répondit que la reine d'Angleterre lui avoit donné trop de preuves de son amitié, pour pouvoir en douter, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne voulût faire pour elle: mais qu'il ne pouvoit empêcher qu'on ne jugeât un homme, qui étoit accusé du crime de leze-Majesté; qu'il promettoit d'avoir toute l'attention possible afin que tout se passât dans les règles, & conformément aux loix; & qu'il seroit connoître à Morton que si ses ennemis avoient la liberté de l'accuser, il auroit de son côté tous les secours nécessaires pour justifier son innocence.

Randolph ayant été admis à l'assemblée des Etats, leur fit un grand discours sur les services qu'Elisabeth avoit rendus au Roi & au Royaume. » Ce sont les Anglois, disoit-il, » qui au prix de leur sang ont délivré l'Ecosse du joug de la » France; ils ont soutenu le Roi & la Religion, sans avoir » jamais pensé à s'emparer d'un pouce de terre, quoique les » occasions ne leur eussent pas manqué, & qu'il leur eût été » facile de subjuguier tout le païs, pendant que le Roi étoit au » berceau, sa mère exilée en Angleterre, & les Grands divisés: au contraire ils n'ont rien eu plus à cœur que la conservation de ce jeune Prince qui tenoit à leur Souveraine par

» les liens de la parenté & de la Religion. C'est dans cette vûe  
 » qu'ils ont toujours agi de concert avec les Vicerois, & qu'ils  
 » ont entretenu une amitié étroite avec eux au grand avan-  
 » tage de l'un & de l'autre Royaume. Ce concert a subsisté  
 » jusqu'à l'arrivée d'Aubigny de Lenox en Ecosse. Il n'y fut  
 » pas plutôt entré, qu'il s'empara de la personne du Roi, l'indif-  
 » posa contre l'Angleterre, & le fit pencher du côté des Fran-  
 » çois qui ne l'avoient pas encore reconnu pour Roi. Il éloi-  
 » gna ensuite de la Cour ses plus fidèles Ministres ; il en éta-  
 » blit d'autres à leur place ; il décria dans l'esprit du Prince  
 » les Pasteurs qui prêchoient la parole de Dieu, & les fit pas-  
 » ser pour séditeux, & il ne se mit aucunement en peine de  
 » faire rendre la justice sur les limites des deux Royaumes. «  
 Mais comme il vit que les harangues & les sollicitations pu-  
 bliques en faveur de Morton ne faisoient pas grand effet, &  
 que ses déclamations contre Lenox en faisoient encore moins ;  
 il crut parvenir plus efficacement à ses vûes, en produisant  
 des lettres secrètes de ce Seigneur. Cette ressource fut en-  
 core infructueuse, & il fut soupçonné de mettre sur le compte  
 de Lenox des lettres qu'il avoit fabriquées lui-même. Sa der-  
 nière tentative fut de négocier secrètement avec les parens  
 & les amis de Morton, & avec les ennemis & les rivaux de  
 Lenox. Ainsi après avoir déploré devant eux l'état malheu-  
 reux de l'Ecosse, il leur remit devant les yeux les périls dont  
 le Roi, l'Etat & eux-mêmes étoient menacés. Il se plaignoit  
 de l'ingratitude qu'on avoit marquée pour la reine d'Angle-  
 terre, du peu d'égard qu'on avoit pour sa recommandation.  
 Il ajouta qu'il ne voyoit point d'autre remède à ces maux,  
 que de défendre par les armes leur liberté, qu'ils ne pou-  
 voient maintenir par les voyes ordinaires de la justice : Qu'E-  
 lisabeth leur offroit de l'argent & tous les secours dont ils  
 avoient besoin pour faire la guerre.

Il avoit déjà entraîné les comtes d'Argyle, de Montros, de Marre, & d'Angus neveu de Morton, Glencarn, Ruthwen & de Lindsey, avec plusieurs autres Gentilshommes. Le duc de Lenox & le comte d'Aran jugeant qu'il falloit les prévenir allèrent trouver le Roi, lui représentèrent les intrigues de la faction Anglicane, & lui firent entendre qu'il étoit de la dernière importance de juger Morton, avant

**HENRI**  
**III.**  
**1581.**

que les troupes Angloises parussent sur la frontière. Le Roi étant entré dans leurs vûes, ils agissent auprès de ceux que Randolph avoit déjà gagnés, ils font si bien à force de promesses & de menaces, qu'ils les empêchent de se liguier ensemble. Il n'y eut que les comtes de Marre & d'Angus qui persistèrent dans le parti qu'ils avoient pris, & qui se montrèrent disposés à tout entreprendre contre Lenox en faveur de Morton. Mais leur dessein ayant été découvert par Wittingham plutôt qu'ils ne croyoient, Randolph qui craignoit d'être arrêté, se retira en diligence à Barwick après avoir fait avertir les comtes de Marre & d'Angus de songer à leur sûreté : mais le Roi ne leur en donna pas le tems ; d'Angus eut ordre d'aller se constituer prisonnier au-delà de la rivière de Spée, & le comte de Marre, de livrer la citadelle de Sterlin. Peu de tems après, on précipita le jugement de Morton, qui fut condamné à mort & décapité. On dit qu'il avoit dans la prison que Botwell & Archambaud de Duglas lui avoient conseillé de tuer le Roi ; mais que dans l'agitation où étoient alors toutes les affaires, il n'avoit vû personne à qui il pût confier un pareil secret : Que depuis il avoit été ami intime de Duglas, & qu'il s'étoit engagé par écrit à Botwell de le défendre, si quelqu'un l'accusoit. Interrogé si Botwell avoit parlé à Murrai du dessein de tuer le Roi, il assûra jusqu'à la fin qu'il n'en sçavoit rien : mais qu'il n'y avoit guère d'apparence que deux hommes qui s'accordoient si mal, eussent pu prendre des mesures ensemble pour un dessein aussi périlleux, & d'une aussi grande importance.

Affaires des  
 villes Han-  
 séatiques.

Après l'exécution de Morton, les comtes de Marre & d'Angus ayant été proscrits cherchèrent un asyle en Angleterre. Pendant que le duc d'Anjou y étoit encore, il envoya un Ambassadeur à Lubeck offrir aux villes Hanseatiques son amitié, & sa médiation pour accommoder leurs différens avec la reine d'Angleterre son alliée, & qu'il devoit même épouser dans peu ; & il leur demandoit à son tour d'être compris dans l'alliance qui étoit entre ces villes & la couronne d'Angleterre. Pour les y engager, il les assûre qu'il ne se départira jamais de cette union, & qu'il sera toujours prêt à les secourir au besoin. Ces villes le remercièrent des marques de sa bienveillance & de ses offres, & l'assurèrent

que s'il pouvoit par sa protection les réconcilier avec la reine d'Angleterre, & leur obtenir la confirmation de leurs privilèges, qu'ils sollicitoient en vain depuis vingt-deux ans, ils lui en auroient une obligation éternelle.

Il se tenoit alors une assemblée des quatre Métropoles de la société Hanséatique, des villes Vandaliques & de Bremen, pour songer aux moyens d'empêcher les monopoles des Anglois en Allemagne, & de recouvrer la liberté du commerce avec Londres. Cette assemblée avoit commencé dès le mois d'Octobre dernier : mais l'Empereur voulut que l'affaire fût renvoyée à la diète de l'Empire, pour y être plus amplement examinée : & comme le négoce de ces villes pouvoit souffrir de ce retardement, elles demandoient que les décrets qui avoient été faits l'année précédente à Lunebourg contre les Anglois, fussent exécutés par provision, & qu'il leur fût permis d'agir en justice contre Ezard comte d'Emden.

Elisabeth vouloit bien suspendre l'exécution de ses édits contre les villes Hanséatiques, pourvû qu'au paravant elles révoquassent les décrets qu'elles avoient faits contre les Anglois à l'assemblée de Lunebourg. Pendant cette contestation, l'ambassadeur du duc d'Anjou arriva ; & ayant réussi à faire suspendre tout ce qui s'étoit passé de part & d'autre de contraire à l'alliance, l'affaire demeura assoupie pendant quelque tems.

Cependant on avertit la ville d'Elbing de ne point accorder de maison, ni de privilèges aux Anglois, qui contre les décrets de la société voudroient y établir leur monopole. On parla ensuite dans l'assemblée de la nécessité d'une contribution décuple, si l'on vouloit relever les affaires de la société. La ville de Lubeck offroit mille écus ; mais les autres députés ayant déclaré qu'ils n'avoient aucun ordre de leurs villes à ce sujet, l'affaire fut remise à une assemblée plus nombreuse. Ensuite on résolut d'envoyer une députation au roi de Pologne ; \* & on en chargea les villes de Cologne, de Danzick & de Rostock : mais la ville de Cologne s'en étant excusée, les deux autres refusèrent de s'en charger sans elle. Après quoi les matelots s'étant plaints que depuis peu on les accabloit en Portugal d'exactions extraordinaires, les villes furent d'avis de profiter du nouveau règne

HENRI  
III.  
1581.

\* Etiennez  
Battori.

**HENRI III.**  
1581. de Philippe II. pour arrêter le mal dans sa naissance : & elles envoyèrent à leur Consul de Lisbonne des lettres pour ce Prince , par lesquelles elles le supplioient de les décharger de ces nouvelles impositions , & d'ordonner que les titres de leurs privilèges qui étoient déposés dans une Chapelle de Lisbonne , leur seroient remis en original, ou du moins qu'on leur en fourniroit des copies munies du scéau de l'autorité publique.

Affaires de France.

En France le Roi vivoit dans une entière sécurité ; & occupé de ses seuls plaisirs , il continuoit ses profusions ordinaires ; mais comme ses finances n'y suffisoient pas malgré la multiplication des impôts , il fallut avoir recours aux inventions pernicieuses des Italiens , ou autres gens exercés comme eux dans l'art funeste d'écorcher les peuples. C'étoit tous les jours nouvelles magistratures , nouvelles charges , nouveaux tributs , & nouveaux édits par conséquent à l'enregistrement desquels le Parlement s'opposoit toujours. Le Roi fut donc obligé d'y venir le quinze de Juillet , & il y fit enregistrer pour un seul jour vingt-sept édits burfaux , par l'un desquels il créoit vingt nouvelles charges de Conseillers. Par là s'accrut encore la haine qu'on avoit déjà pour son gouvernement ; le peuple en murmuroit hautement , & les sages tout bas. Comme ils voyoient que ces édits causoient un bouleversement total dans le Royaume : Que tout l'argent qu'on tiroit par cette voye , étoit dissipé par le luxe , ou employé à des usages infames : Que tout étoit vénal jusqu'aux magistratures & aux gouvernemens : Que plus les impôts augmentoient , plus le trésor de l'épargne se trouvoit épuisé : Que la majesté Royale s'avilissoit de jour en jour : Qu'on élevoit aux premières places des enfans sans capacité ; comme ils voyoient enfin que la vertu n'avoit aucune récompense à attendre , & que tout se donnoit à la faveur , qu'on n'acqueroit que par les services les plus infames , ils n'avoient que de tristes pressentimens au sujet du Roi , & des affaires de l'Etat.

Mariage de Joyeuse avec la sœur de la Reine.

Dans ces circonstances , ce qui occupoit le Roi sérieusement étoit le mariage de Joyeuse & de la Valette. Joyeuse avoit été accordé en France avec Marguerite de Chabot , fille & principale héritière de Eleonor de Chabot comte de

Charny. Mais le cœur de ce Favori s'élevant à mesure que sa faveur croissoit, il rompit ce premier engagement, malgré les honneurs & les grands biens de la maison de Chabot, & il épousa Marguerite de Lorraine sœur de la Reine (1) femme du Roi. Henri de Mesmes alla en poste la demander au nom du Roi au duc Charle de Lorraine; car Nicolas prince de Vaudemont père de la Princesse étoit mort quatre ans auparavant. Malgré la misère du peuple, ce mariage se fit à Paris, avec une magnificence plus que Royale. Le Roi assigna à la mariée, quoique étrangère, une dot de trois cens mille écus d'or, comme on la donne aux filles de France, & il en donna autant au marié. Quelques odieuses que fussent ces profusions, celles que l'on fit pour les nôces le furent bien davantage; en tournois, carousels, spectacles & fêtes de nuit, combat naval, présens, & autres profusions semblables, on dépensa douze cens mille écus d'or. Le duc de Lorraine s'y trouva, & y fit aussi de grandes dépenses; mais il comptoit bien tirer de notre folie un avantage présent, & un beaucoup plus grand à l'avenir de la ruine du Royaume, qu'il prévoyoit. A son exemple, le cardinal de Bourbon allié de Joyeuse, se distingua aussi beaucoup par la dépense.

Pour donner un relief à ce mariage, le Roi quelque tems auparavant avoit fait Joyeuse Duc & Pair, par un Edit du mois d'Août enregistré au Parlement le 7. de Septembre. La noblesse des comtes de Joyeuse, honorés autrefois de l'alliance de nos Rois, n'y étoit pas oubliée. En effet Jean de Bourbon comte de Vendôme eut plusieurs filles, qui furent mariées; sçavoir, Jeanne l'aînée, au duc de Bourbon, & ensuite à Jean de la Tour comte de Boulogne; Catherine, à Gilbert de Chabane comte de Carton; une autre Jeanne, à Louis vicomte de Joyeuse; & Charlotte la quatrième, à Engilbert de Cleve duc de Nevers. La dignité de Duc & Pair fut donnée à Joyeuse, à condition qu'il auroit le premier rang en France après les princes du Sang, & les descendans des maisons de Savoye, de Lorraine, de Cleve & de Longueville, & qu'il précéderoit tous les autres Ducs, quoique plus anciens, au sacre des Rois, au Parlement, au Conseil du Roi, & dans toutes les cérémonies publiques.

(1) Louise de Lorraine de Vaudemont.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.** La Valette reçut dans le même tems, les mêmes graces & la même dot : car il étoit au même degré de faveur que Joyeuse. Ce Prince qui les aimoit tous deux éperdument, quoique peu maître de lui d'ailleurs, avoit une attention infinie à leur partager également ses bienfaits, de crainte que la moindre inégalité n'excitât entr'eux de la jalousie : mais il n'étoit pas aisé de l'empêcher, & l'envie de les voir unis l'inquiétoit beaucoup plus, que le repos & la tranquillité de son Royaume. Il restoit encore une sœur de la Reine, nommée Christine ; mais comme elle n'étoit pas nubile, on se contenta de la fiancer à la Valette, qui abandonna par ce moyen Jeanne de Mouy, fille du marquis de Mouy, qui avoit été fiancée avec lui avant qu'il fût parvenu au degré de faveur où il étoit alors. Elle épousa depuis Claude de Saint Sauveur, frère d'Anne de Joyeuse.

Quoique le mariage de la Valette fût remis à cause de l'âge de la Princesse, la dot lui fut payée argent comptant ; on lui fit les présens de noces : & afin qu'il n'y eût point de sujet de jalousie entre les deux Favoris, le Roi se hâta d'acheter auprès de Chartres, Epernon, qui étoit du domaine du royaume de Navarre ; & par un Edit donné au mois de Novembre, il l'érigea en Duché-Pairie pour la Valette, avec les mêmes prérogatives qu'il avoit accordées à Joyeuse. L'Edit fut enregistré le 27. de Novembre, & ce même jour le duc de Joyeuse fut reçu au Parlement, & y prêta serment avec les cérémonies ordinaires. Cet Edit fait remonter la noblesse du jeune Nogaret jusqu'à ce Guillaume de Nogaret qui fit pour la liberté du Royaume une action bien célèbre dans l'histoire ; car il arrêta à Anagnia, avec le secours de Sciarra Colonne, le pape Boniface VIII. qui prétendoit que la couronne de France étoit feudataire du Saint Siège. Ce fut vers l'an 1303. Ce fait y est remarqué comme une des plus glorieuses actions de cette famille, & comme un témoignage illustre du courage de ses ancêtres, & de leur zèle pour le service de la patrie. Enfin le 21. de Décembre François de Luxembourg qui avoit été nommé duc avant Epernon, fut créé duc de Piney & pair de France, & le même jour il prêta serment au Parlement. Ce qui ne fut que l'effet de la faveur pour les deux autres, fut donné à la splendeur d'une  
des

des plus illustres familles de la Chrétienté ; mais ce ne fut pas avec la prérogative accordée à Epernon , ce qui attira depuis de grandes affaires & de grands procès à ce Duc , non-seulement avec le duc de Piney , mais avec tous ceux dont les Duchés étoient plus anciens que celui d'Epernon.

Jusque-là toutes les tentatives du Pape & de ses Nonces avoient échoué dans la demande qu'ils faisoient de la publication du concile de Trente. Enfin les Guises trouvèrent un expédient pour satisfaire en partie & pour un tems aux desirs du S. Père. C'étoit de célébrer des Conciles provinciaux , où l'on recevoit ce Concile peu à peu & par parties. Celui qui commença fut Charles de Bourbon cardinal , archevêque de Roüen & primat de Normandie. Ce qu'il fit à l'instigation de Claude de Saintes évêque d'Evreux , théologien célèbre , élevé autrefois dans la maison du cardinal de Lorraine. Les Guises s'étoient emparé de l'esprit du cardinal de Bourbon , depuis la mort de Louis de Minterne abbé de Chastrice , qui le gouvernoit entièrement , & qu'ils n'avoient pu gagner. Mais ils vinrent bientôt à bout de corrompre celui qui succéda à sa faveur. C'étoit Antoine de Bourbon Rubembré premier chambellan de ce Cardinal , & qui descendoit d'un bâtard de cette illustre maison. Le duc de Guise ayant eu entrée chez le cardinal de Bourbon par le moyen de ce nouveau Favori , sçut si bien ménager son esprit , en lui faisant espérer qu'on le feroit Roi , si Henri III. & le duc d'Anjou mouroient sans enfans mâles , & lui fascina tellement les yeux par ses caresses & par ses souplesses , que ce vieillard perdit tout d'un coup l'aversion qu'il avoit eue jusque-là pour les Lorrains , & commença à s'éloigner des Princes de son sang. Il tint donc un Concile à Roüen , à l'instigation des Guises ; & il invita par son exemple tous les autres Archevêques & Primats à l'imiter , quoique par d'autres vûs.

Depuis que le duc d'Anjou étoit entré dans les Païs-bas , le Roi délivré de l'inquiétude que sa présence lui donnoit , songea à exécuter les Edits de pacification , & en même-tems à mettre un obstacle aux entreprises du roi de Navarre. Dans cette vûe il fit revenir Biron de la Guienne , & y envoya le maréchal de Matignon , qui avoit assiégé & pris la Fere l'année précédente. Comme le roi de Navarre en étoit Gouverneur ,

---

HENRI  
III.  
1581.

Concile de  
Roüen.

**HENRI III.**  
**1581.** Matignon y alla en qualité de Lieutenant général. L'ordre qu'on donna à ce Maréchal, fut de pacifier par sa sagesse & par sa présence cette grande province, où se formoient toutes les grandes tempêtes, qui venoient ensuite retomber sur le reste du Royaume.

Quelque tems auparavant, c'est-à-dire, vers la fin de Juillet, la Noblesse du Périgord & des environs fatiguée par les courses continuelles des garnisons Protestantes, engagea les Commandans des troupes du Roi à se saisir de Perigueux. Ils surprirent cette ville la nuit, & ils la traitèrent avec tant de barbarie, qu'ils sembloient vouloir venger celle que le baron de Langoiran y avoit exercée six ans auparavant, lorsqu'il se rendit maître de la ville. Le roi de Navarre en ayant porté ses plaintes au Roi, il n'en reçut pour toute satisfaction que des excuses, sa Majesté lui ayant répondu, qu'après tant d'outrages de la part des Protestans, elle ne pouvoit pas leur faire rendre une place dont les Catholiques étoient maîtres. Ainsi au lieu de Perigueux on leur donna pour place de sûreté Puymirol, bicoque près d'Agen.

Peu de tems après, en exécution de l'onzième article de la conférence de Fleix, on envoya des Commissaires du Parlement de Paris, le président Seguier à la tête, pour connoître des causes des Protestans, à la place de la Chambre mi-partie, tirée trois ans auparavant du Parlement de Bourdeaux & établie à Agen. J'étois du nombre des Commissaires en qualité de conseiller Clerc. Les Commissaires furent reçus des peuples avec de grandes marques de joye. L'année suivante ils s'assemblèrent dans un couvent de Dominicains, ensuite à Agen, puis à Perigueux, & enfin à Saintes, & ils rendirent trois ans durant la justice en tous ces endroits avec une intégrité qui fut applaudie de tout le monde, & qui mit la paix dans la province: car après la prudence de Matignon, c'est à l'équité de ces excellens Juges qu'elle en eut la principale obligation.

Affaires du  
marquisat de  
Salusse.

Après la mort de Bellegarde, il s'éleva des troubles dans le marquisat de Salusse: & le Roi craignoit extrêmement qu'il ne se trouvât des gens qui reprissent les intrigues que d'autres avoient commencées avec les émissaires du roi d'Espagne. On y envoya d'abord Bernard de Nogaret la

Valette, qui ayant trouvé une partie des postes occupés par les restes de cette faction, avoit voulu par l'entremise du duc de Savoye engager les Commandans à se soumettre, moyennant quelque satisfaction qu'on leur donneroit. Mais ce dessein ayant échoué, & Lafin qui tenta la chose au nom du duc d'Anjou, n'ayant pas mieux réussi, on y envoya le maréchal de Retz \* avec un plein pouvoir. On espéra qu'il réussiroit mieux, parce qu'on croyoit que sa sœur qui avoit épousé le comte de Pancallier, & qui avoit été chargée de l'éducation du duc de Savoye, avoit un grand crédit en cette Cour. Le sieur d'Anselme gentilhomme Provençal, homme également hardi, scélerat & ancien confident de Bellegarde, se hâtoit de fortifier Cental, & il avoit de grosses garnisons dans Saint Damien, Dragonnière & Venasque. Comme il s'étoit fait bien des ennemis pendant les troubles précédens, il disoit qu'il avoit une grande répugnance à retourner à la vie privée, & il demandoit une retraite sûre, où il pût être à couvert de ses ennemis & servir fidèlement le Roi. Le maréchal de Retz trouvant que ce qu'il demandoit étoit raisonnable, lui fit donner pour retraite au nom du Roi & du duc d'Anjou, & à la prière du duc Savoye, la ville de Tarascon sur le Rhône, au-dessus d'Arle, avec deux compagnies de cavalerie destinées pour la garde de Roque-Maure, ou de Valbergue, & payées par le Roi, pourvu qu'il obtînt l'agrément du duc de Monmorency gouverneur de Languedoc. On lui promit encore dix mille écus d'or pour les dépenses qu'il avoit faites à Cental, & pour les munitions de guerre & de bouche qu'il devoit remettre; & outre cela le Roi donna l'abbaye de Mont-Majour à son frère.

En attendant que le Roi eût ratifié le traité, les postes qu'il devoit évacuer furent mis entre les mains du duc de Savoye : toutes ces conventions furent arrêtées le premier Février. Le duc de Savoye, la Valette & Anselme écrivirent au duc de Monmorency pour le prier de trouver bon que la cavalerie d'Anselme fût reçue dans Roque-Maure ou dans Valbergue, suivant l'ordre du Roi. Là-dessus Anselme se rendit à Tarascon, & quelque tems après étant allé à Aix, il y fut tué dans une querelle, par ordre, à ce qu'on croit, du bâtard d'Angoulême gouverneur de Provence.

HENRI  
III.  
1581.

\* Albert de  
Gondi.

**HENRI**  
**III.**  
**1581.**

Roger Tritonio abbé de Pignerol, qui nous a donné la vie du cardinal Lauro, assure que lorsque Bellegarde eut chassé Birague du marquisat de Salusse, le Pape qui sçavoit que cette expédition s'étoit faite à l'instigation du duc de Savoye, & qui prévoyoit que cette affaire pourroit bien dans la suite allumer la guerre entre la France & la Savoye, envoya extraordinairement Vincent Lauro évêque de Mondovi, au duc Charle, qui venoit de succéder à Philbert son père, & qui après la mort de Bellegarde, s'étoit emparé de la forteresse de Carmagnole, où il y avoit bonne garnison, sous prétexte d'empêcher que les Protestans ne s'en faussent. Comme Lauro connoissoit le jeune Duc pour un esprit bouillant & ambitieux, il lui représenta, dit Tritonio, que l'affaire de Carmagnole étoit délicate, & qu'il devoit s'y conduire avec beaucoup de prudence; que s'il vouloit rendre cette place au Roi, il devoit le faire de manière qu'il parût que c'étoit par un motif de justice, & non par crainte, & qu'il pût en faveur de cette restitution obtenir quelque avantage du Roi: & Lauro prit ce parti comme le plus sûr. Mais il dit en même tems à ce Prince que s'il vouloit garder cette place, il examinât bien ses forces; que la France ne souffriroit pas cette usurpation, & qu'il pouvoit compter qu'il n'étoit pas en état de repousser les efforts des François, s'il n'étoit appuyé du secours du Pape & des Espagnols. Tritonio ajoûte que le Duc répondit qu'il étoit résolu de garder Carmagnole, & qu'il demanda même l'avis du Pape; mais que depuis, la crainte de s'attirer les forces de la France l'avoit fait changer, & que non-seulement il avoit rendu Carmagnole; mais que c'étoit lui qui avoit engagé Anselme à accepter les offres que le Roi lui faisoit. La raison de ce changement, ajoûte cet Auteur, étoit que ce Duc qui cherchoit à se rendre maître de Geneve, étoit bien-aise d'être en bonne intelligence avec le Roi, & de ne pas trouver les François en son chemin. Il dit même, que le maréchal de Retz lui promit par un écrit signé en forme, que la France ne s'y opposeroit point. Je ne sçaurois dire si ce recit est vrai ou faux; mais comme l'Auteur étoit secretaire de Lauro, j'ai cru que son témoignage étoit de quelque importance pour connoître les desseins des Princes de ce tems-là, & les dispositions

réci-proques des uns à l'égard des autres , & qu'ainfi je ne devois pas le paſſer ſous ſilence.

Peu ſ'en fallut qu'un deſſein ſecret formé cette année contre la ville de Straſbourg ne réuſiſt ; mais il fut découvert par ceux dont on le craignoit le moins. Robert Heu Maleroi jeune homme fort brave , de bonne maifon , & ce qui lui donnoit un grand relief, beau-frère de Claude-Antoine de Vienne de Clervant , étoit ami intime de François de Quinquempoix ſieur de Mais , comte de Vignori. Ils avoient été compagnons de guerre dans leurs premières campagnes : ainſi il n'y avoit rien que Maleroi ne crût pouvoir entreprendre ſur l'avis & avec la faveur d'un homme de cette importance. Vignori bon Officier , & qui par ſes liaiſons avec le duc de Guiſe , avoit formé de grands projets , perſuada aiſément à Maleroi d'eſſayer de ſurprendre quelque place ſur la frontière d'Allemagne , ſous la promeſſe qu'on lui en donneroit le gouvernement , ou du moins le commandement de la garniſon. Il avoit ſes vaffaux à Metz , ville de l'Empire : ainſi il étoit très-connu dans la contrée ; & comme il profeſſoit la religion Proteſtante , on ne pouvoit ſouſçonner qu'il eût un pareil deſſein. Pendant qu'il cherchoit l'occafion d'exécuter ce qu'il avoit promis , Vignori fut tué devant la Fere : cependant le projet dont le duc de Guiſe & le duc de Lorraine même , à ce qu'on croit , avoient connoiſſance , ſubſiſtoit toujours. Le retardement même au lieu de ralentir l'ardeur de ce jeune homme plein d'ambition , ne faiſoit que l'enflamer davantage , & le duc de Guiſe avoit ſoin d'entretenir ce feu , en lui envoyant de tems en tems des couriers , & des lettres en chiffres , avec promeſſe qu'il n'y auroit aucun changement pour la Religion dans la place qu'on lui livreroit. On ne ſçavoit ſur quelle ville on devoit faire cette tentative ; mais enfin on convint de tomber ſur Straſbourg , où la garde ſe faiſoit avec d'autant plus de négligence , que la ville étoit mieux fortifiée par l'art & par la nature. Il étoit donc aiſé de la ſurprendre , & plus aiſé encore de la garder lorsqu'on en ſeroit maître. On ne pouvoit trouver une ſituation plus avantageuſe pour tenir en bride les places du Rhin , & pour entreprendre tout ce qu'on voudroit : c'étoit comme une citadelle qui commandoit l'Allemagne de ce côté-là.

HENRI

III.

1581.

Entrepreſe  
ſur Straſ-  
bourg.

**HENRI III.**  
1581. Les Etats de Hollande faisoient faire alors des levées en Allemagne, & le rendez-vous de ces nouvelles troupes étoit dans les plaines des environs de Strasbourg. A la recommandation de Clairvant, il n'avoit pas été difficile au prince d'Orange d'engager les habitans à permettre à Maleroi de lever quatre mille fantassins en Alsace, & de s'approcher ensuite de la ville pour acheter des armes & tout ce qui étoit nécessaire pour équiper ces soldats. Maleroi y venoit tous les jours avec des Officiers, avoit des conférences avec les Bourgmestres, & visitoit à tout moment les fossés, les remparts, les ouvrages. Le duc de Guise s'étoit avancé en même tems vers la frontière de Lorraine avec un grand nombre de Gentilshommes de ses amis. L'approche de ce Duc ayant donné quelque défiance, le Sénat songea à prendre des mesures; mais la ville avoit tant de confiance en Maleroi, qu'ils le prièrent de vouloir bien assister à leurs Conseils; & ils rendoient grace à la Providence, qui avoit permis qu'il eût un corps de troupes auprès de Strasbourg, pendant qu'un Prince aussi redoutable que le duc de Guise étoit dans leur voisinage. Ils le consultoient sur les moyens de mettre leur ville en sûreté, & ne faisoient aucune disposition de troupes que par son avis. Guise cependant pressoit extrêmement Maleroi d'agir, & lui faisoit dire tous les jours que le moindre délai étoit capable de renverser l'entreprise: cependant Maleroi temporisa tant, qu'on reçut à Strasbourg des avis secrets de la cour de France, qui les avertissoient de se donner de garde du duc de Guise, de ne recevoir aucunes troupes dans leur ville, & de faire sortir au plutôt de leur voisinage celles qu'on y avoit assemblées.

Le Roi avoit extrêmement aimé les princes Lorrains dans son enfance; & comme ils s'étoient fort attachés à lui pendant la vie de Charle IX. son frère, il s'étoit toujours déclaré pour eux contre les Monmorencis; mais il changea dès qu'il fut Roi, car il vouloit la paix, & il voyoit que ces Princes doüés de qualités nécessaires pour commander, mais qui n'avoient pas reçu de la fortune de quoi les employer, cherchoient de tous côtés des matières de guerre, pour avoir occasion d'exercer leurs talens. Ainsi prévoyant que s'ils étoient maîtres de Strasbourg, l'une des meilleurs places

d'Allemagne, ils étaleroient bientôt leur puissance au Pape & au roi d'Espagne, avec lesquels ils avoient déjà de grandes liaisons, sous le faux prétexte de la Religion; qu'ils y lèveroient l'étendard de la révolte, & donneroient le signal aux peuples crédules de France pour prendre les armes contre leur Roi, il crut pour l'intérêt de la tranquillité publique devoir réprimer l'ambition effrénée de ces Princes, en faisant avorter leur dessein.

HENRI  
III.  
1581.

Quoique le Sénat de Strasbourg ne se défiât aucunement de Maleroi, cependant il ne négligea pas un avis qui venoit d'un endroit si respectable; & après avoir fait un compliment de politesse à cet Officier sur son mérite & sur sa probité, ils lui dirent de faire sortir sur le champ ses troupes de leurs terres. Dès que la trahison eut été découverte, la Noblesse, qui en avoit été instruite, & qui ne se soucioit plus de ménager ceux qui l'avoient tramée, en nommoit hautement les auteurs, & publioit sur toute la frontière, que Maleroi gagné par le duc de Guise étoit à la tête de cette conspiration: ce qui le rendit odieux à tous ses amis, & suspect aux Protestans d'Allemagne & de France. Clervant son beau-frère lui en marqua vivement son chagrin: car il l'avoit en quelque sorte engagé sans le sçavoir (1) dans cette entreprise aussi détestable, que téméraire. En un mot, cette tentative porta un coup si terrible à la réputation de ce jeune homme, que malgré une infinité de marques de repentir qu'il donna depuis, il lui a été impossible de regagner la confiance des Allemans. Et lorsque la guerre fut rallumée chez nous, Clervant à qui il faisoit compassion, l'ayant amené à la Rochelle pour le présenter au roi de Navarre, il ne put l'excuser autrement qu'en disant, que ce jeune homme un peu trop crédule, avoit été trompé par des fourbes plus fins que lui: Qu'on lui avoit fait entendre que l'entreprise étoit pour l'avantage & pour la gloire de la France; qu'elle se faisoit de l'aveu du Roi: mais qu'il ne s'étoit pas déclaré; parce que si elle échoïoit, il auroit été fâché d'avoir choqué les Allemans, sans en tirer aucun fruit. Le roi de Navarre feignit d'être content de cette excuse. Maleroi lui ayant offert ses

(1) C'étoit à la recommandation de Clervant, que les habitans de Strasbourg avoient eu tant d'égards pour Maleroi.

HENRI

III.

1581.

Troubles à  
Malte.Xl.  
n.

services, il le fit partir pour le Languedoc, où le maréchal de Monmorency lui donna de l'emploi, & l'envoya commander l'artillerie au siège d'une petite ville, près du Pont-Saint-Esprit. Maleroi y fut blessé, & mourut de sa blessure.

Je dois mettre au rang des affaires de France, les troubles arrivés cette année à Malte, par la faction des Espagnols: car les étincelles de la Ligue qui a ruiné la tranquillité publique chez nous, commençoient à s'allumer au loin. Elles avoient déjà porté le feu en Italie, & dans des lieux encore plus éloignés, & elles ne demeurèrent chez nous cachées sous la cendre, que tant que le duc d'Anjou vécut. Les Espagnols qui cherchoient à allumer le feu, commencèrent par l'isle de Malte, & soulevèrent contre le Grand-Maître ce fameux Mathurin de l'Escut de Romegas, grand homme de mer, dont le nom seul faisoit trembler tout l'Orient, en le flatant de l'espérance de la Grande Maîtrise. Ce n'étoit pas leur dessein; car pourquoi dépoüiller un François de cette dignité pour la donner à un autre François? Cependant Romegas aveuglé par son ambition, donna dans le piège. Leur but véritable étoit de diviser les chevaliers François, & de les mettre aux mains, afin que pendant leurs querelles les Espagnols, qui étoient tous bien unis, s'emparaissent du gouvernement.

Jean l'Evêque sieur de la Cassière Auvergnat, étoit alors Grand-Maître. Il étoit parvenu à cette dignité par ses services, & par l'idée qu'on avoit de sa piété & de sa prudence. Les factieux l'accusoient de négliger les affaires de la République, d'en dissiper les fonds, & d'avoir des intelligences avec les ennemis du nom Chrétien: ce qui étoit le souverain degré de la calomnie & de l'impudence. Ils poussèrent l'audace & la fureur jusqu'à s'attrouper contre lui, & à l'envelopper de toutes parts. Il les reçut avec un visage intrépide, malgré leurs menaces; il ne fit rien qui fut indigne de son rang & de sa dignité; & il leur reprocha même en face leur révolte & leur perfidie. On l'arrêta enfin, on le mit en prison au château Saint Ange, & on nomma Romegas Lieutenant Général de l'Ordre. Une action si indigne & si hardie ne demeurera pas long-tems cachée: comme tous les Chevaliers étoient divisés, le bruit de leur mésintelligence se répandit bientôt

à Rome & ensuite en France. Le Roi comprit d'abord que c'étoit les Espagnols qui avoient poussé Romegas à cet attentat; & ce Prince si indolent sur les maux de son Etat, crut ne pas devoir négliger ceux de l'ordre de Malte. Il fit donc partir aussitôt le commandeur de Chaste, parent de Joyeuse. C'étoit un homme d'un vrai mérite, & plein de zèle pour la gloire du nom François. Dès qu'il fut à Rome, il pria le Pape d'accommoder cette affaire; & après s'être abouché avec le cardinal d'Est, aussi recommandable par son amour pour la France, par sa fidélité & par sa vertu, que par la dignité dont il étoit revêtu, il fit entendre que si on laissoit traîner cette affaire à Rome, le Roi étoit résolu de confisquer tous les biens que l'ordre de Malte possédoit en France, & de les donner à l'ordre du Saint Esprit, que S. M. avoit institué depuis peu. Cet éguillon réveilla la cour de Rome, & força le Pape à venger l'injure faite à un autre, pour se garantir de celle dont il étoit menacé. De Chaste alla ensuite à Malte, & porta au Sénat les ordres menaçans dont le Roi son maître l'avoit chargé. Pendant ce tems-là, le Grand-Maître après avoir protesté contre la révolte des séditieux, avoit appelé au Pape de l'outrage qu'il avoit reçu. Les Chevaliers ayant appris l'arrivée de l'ambassadeur du Roi, vont tous unanimement, jusqu'à ceux qui s'étoient engagés dans la faction Espagnole, trouver le Grand-Maître prisonnier, lui témoignent leur repentir, le supplient instamment de reprendre les marques de sa dignité & d'oublier tout le passé. Mais cet homme qui avoit montré tant de fermeté pour souffrir son injure particulière, en montra beaucoup davantage pour en poursuivre la vengeance publique, & il refusa de sortir de prison avant que le légat du Pape, qu'on disoit être en chemin, fût arrivé. C'étoit Gaspar Visconti auditeur de Rote, qui montra les ordres de sa Sainteté, par lesquels le Grand-Maître étoit cité à Rome. Ce Vicillard octogénaire ayant fait équiper quatre galères s'embarqua aussi-tôt avec trois cens Chevaliers, passa à Naples, & ensuite à Rome; & il fut reçu par-tout avec des honneurs extraordinaires. Lorsqu'il approcha de la ville, huit cens Chevaliers allèrent au-devant de lui. Il se rendit d'abord chez le cardinal d'Est, qui avoit fait préparer des logemens pour lui & pour les trois cens

HENRI  
III.  
1581.

O.

**HENRI** Chevaliers qui l'accompagnoient. Les curieux remarquèrent  
**III.** qu'il y avoit alors plus de mille personnes logées dans le pa-  
**1581.** lais de ce Cardinal, le plus magnifique Seigneur de son siècle. Ils y demeurèrent pendant tout le tems que le Grand-Maître fut à Rome, & y furent traités honorablement, chacun selon leur condition. Le Grand-Maître se rendit ensuite au Vatican avec le même cortège qui l'avoit accompagné dans son voyage ; & à juger par la foule du peuple qui se présenta sur son passage, sa marche avoit plus l'air d'un vainqueur qui entre en triomphe, que d'un coupable qui va subir son jugement.

Ce fut avec cette pompe que le Cardinal d'Est le présenta au Pape. Le Grand-Maître s'étant mis à genoux, baïsa les pieds de sa Sainteté, & lui parla ainsi : » Je rends graces au  
 » Dieu tout-puissant de ce que dans un âge où j'avois perdu  
 » l'espérance de revoir jamais le lieu sacré où reposent les  
 » corps des Apôtres saint Pierre & saint Paul, il a permis  
 » qu'avant ma mort, je fisse encore le voyage de Rome dans  
 » une santé parfaite. Il est triste pour moi que j'y vienne en  
 » criminel, si pourtant on peut appeller ainsi un homme qui  
 » soutenu du témoignage de sa conscience ne craint point de  
 » paroître devant ses Juges. J'ai souhaité, j'ai demandé de  
 » me présenter devant vous, aussitôt que mes ennemis m'ont  
 » attaqué ; & dès que vos ordres m'ont été montrés, à l'in-  
 » stant sans avoir égard à ma foiblesse, je me suis mis en che-  
 » min, persuadé que mon innocence triomphera de la mali-  
 » ce de ceux qui m'attaquent. Si je vous parle, & à tout le  
 » genre humain par vous, ce n'est pas pour me justifier des  
 » crimes dont on m'accuse. Simple Gentilhomme, puis Che-  
 » valier, j'ai toujours vécu sans reproche, & après avoir  
 » passé par tous les degrés de la plus honorable milice qu'il  
 » y ait dans l'Univers, sans avoir jamais donné prise ni du  
 » côté de l'intégrité, ni du côté de la vertu militaire, je me  
 » suis vû nommer Grand-Maître de mon Ordre par des suf-  
 » frages que je n'ai point médiés. C'est à vous, Saint Père,  
 » c'est à votre sagesse & à votre équité à juger, s'il y a appa-  
 » rence qu'on puisse reprocher avec quelque fondement à un  
 » Vieillard octogénaire, qui est prêt d'aller rendre compte  
 » de toute sa vie, des crimes infames dont on ne l'a jamais

» accusé dans son enfance , dans sa jeunesse , dans la force ,  
 » & dans le déclin de son âge. Mon crime , Saint Père , est  
 » de vivre encore ; ma longue vie qui m'est à charge à moi-  
 » même , retarde trop long-tems l'espérance , ou pour mieux  
 » dire l'avidité de mes accusateurs : ce qui m'a mis en l'état  
 » où je suis , c'est la faction , & non pas mes crimes : ces che-  
 » veux blancs devoient suffire pour en écarter le soupçon :  
 » mais ce n'est pas à ma personne qu'on en veut , c'est à ma  
 » place ; & c'est un crime horrible d'y vouloir parvenir sans  
 » attendre qu'elle vaille : mais ce n'est pas le seul dont ils  
 » soient coupables ; la division que leurs intrigues ont mise  
 » parmi les chevaliers François , si unis auparavant , ouvre  
 » une belle porte aux Turcs nos ennemis éternels , non-seu-  
 » lement pour attaquer Malte , mais pour envahir & ravager  
 » toute l'Italie. C'est assez parlé pour moi devant le tribu-  
 » nal suprême de la justice ; je laisse à la prudence de V. S.  
 » le soin de rétablir l'union si nécessaire à notre Ordre , &  
 » d'affermir la sûreté publique liée étroitement à ma cause ,  
 » contre la conspiration détestable de quelques esprits fac-  
 » tieux , & de venger avec une sévérité digne du souverain  
 » Pasteur l'injure qu'on m'a faite. Votre salut , Saint Père ,  
 » & celui de toute la Chrétienté en dépend : mais je dois  
 » beaucoup à mon malheur ; il m'a procuré un avantage que  
 » je souhaitois infiniment , c'étoit d'avoir le bonheur de vous  
 » voir , de vous parler , de recevoir votre bénédiction : je n'ai  
 » plus de regret de mourir , puisqu'il m'est permis de dépo-  
 » ser ma vie dans le sein paternel de V. S. « En finissant il ré-  
 cita le Cantique de saint Simeon.

HENRI  
 III.  
 1581.

Le Pape parut fort content de l'application qu'il en fai-  
 soit , & en se tournant vers lui , il lui dit avec un air gra-  
 cieux ; qu'il étoit ravi de le voir ; qu'il n'avoit jamais ajouté  
 foi à tous les crimes dont ses ennemis l'accusoient ; & qu'il  
 avoit toujours été persuadé que non-seulement il s'en justi-  
 feroit pleinement , mais qu'il confirmeroit par sa présence  
 la grande opinion que tout le monde avoit de sa vertu &  
 de sa probité. Il le consola , le pria de ne se point affliger ,  
 & l'ayant fait relever par ses Clercs de chambre , il le fit as-  
 seoir après les quatre premiers Cardinaux des douze qui se  
 trouvèrent à son audience. La conversation roula ensuite

**HENRI III.**  
1581.

sur son voyage; après quoi il prit congé du Pape, & retourna au palais du cardinal d'Est, suivi du même cortège qui l'avoit suivi au Vatican. Romegas étoit venu quelque tems auparavant à Rome: mais son action y étoit si détestée, non-seulement des personnes de la Cour, mais même du peuple, qu'il se trouva abandonné de tout le monde. Cette solitude lui fit sentir toute l'énormité de son crime; réduit à chercher pour lui & pour ses gens un logement particulier, il vit bien qu'il n'étoit plus ce qu'il avoit été. Cette foule de peuple qui l'entouroit auparavant, lorsqu'il marchoit dans les ruës de Rome, ne le regardoit pas alors: il en eut un chagrin très-grand; mais ce qui l'augmenta beaucoup, fut l'ordre que le Pape lui fit signifier de ne point venir à son audience, qu'il n'eût rendu ses devoirs à son Souverain. Ce coup fut si terrible pour lui, qu'il en mourut de chagrin peu de jours après, c'est-à-dire le quatre de Novembre. Il fut enterré à l'église de la Trinité avec plus de pompe qu'il n'étoit venu, & le Grand Maître ne lui survécut pas de beaucoup, car il mourut sur la fin de l'année, environ deux mois après.

Ces deux morts ayant terminé ce fameux procès, tirèrent la cour de Rome d'un grand embarras: car la faction d'Espagne qui y étoit très-puissante, & qui entroit bien avant dans cette affaire, faisoit craindre avec raison que le Pape ne jugeât pas suivant ses lumières, de peur de choquer les Espagnols.

Après la mort du Grand Maître, le Pape craignant que l'élection ne causât de nouveaux troubles, leur nomma quatre Chevaliers pour en choisir un. Ils élurent unanimement le douze de Janvier Hugue Loubenx de Verdale de la langue de Provence, qui fut fait Cardinal six ans après. Le nouveau Grand Maître rendit à son prédécesseur tous les honneurs qu'il méritoit; & il ne voulut point prendre possession, qu'on n'eût remis à cet illustre mort, malgré sa déposition, la couronne & les autres ornemens de cette dignité. Le cardinal d'Est les ayant fait mettre sur le corps, le renvoya à Malte avec un cortège fort honorable, & il en usa envers lui après sa mort avec la même magnificence avec laquelle il l'avoit reçu pendant qu'il vivoit.

CXII  
9.

Le trois de Septembre de cette même année, Jacque de Billy de Prunay, Abbé de saint Michel en l'Herm, mourut à Paris d'une mort prématurée. C'étoit un homme recommandable non-seulement par sa noblesse, mais par sa vertu, sa sainteté sa science, sa modestie, & par la connoissance parfaite qu'il avoit de la langue Greque, dont il a fait usage pour travailler à éclaircir les péres Grecs. Les douleurs de la goutte l'ayant fort affoibli, il mourut avec autant de tranquillité & de piété qu'il avoit vécu, & pour ainsi dire au milieu de sa course, car il ne faisoit que d'entrer dans sa quarante-septième année.

Après la mort de Billy, je rapporterai celle d'un homme qui ne lui ressembloit guère du côté de la piété & de l'esprit, mais qui peut lui être comparé du côté de la réputation; c'est Guillaume Postel, né de parens obscurs dans un village de Normandie nommé Barenton. Il s'appliqua d'abord à la Philosophie & aux Mathématiques: s'étant mis ensuite à voyager, il apprit plusieurs langues, & sur-tout les langues Orientales. Il composa depuis divers ouvrages d'un goût étranger, qu'il publia en Italie, en Allemagne, & même en France. Enfin étant à Venise, & y ayant lié une amitié étroite avec une vieille fille, il tomba dans une erreur également extravagante & détestable, soutenant que la réparation des femmes n'étoit pas encore achevée (1). De retour à Paris, il enseigna cette erreur dans les leçons publiques qu'il donnoit; mais sur la dénonciation des Théologiens, les Magistrats l'interdirent de sa chaire. La demangeaison de donner des leçons publiques l'engagea à se rétracter en 1564. par un livre qu'il adressa à la Reine mère: mais on peut dire qu'au lieu d'y avouer ses erreurs, il ne cherche qu'à les pallier par des interprétations forcées, & par des sens fanatiques qu'il y donne: & lorsqu'il recommença à donner des leçons de Mathématiques suivant la permission qu'il en avoit obtenuë, il y glissa encore ses principes; ce qui le fit absolument interdire pour l'avenir, & on l'enferma au Prieuré de saint Martin à Paris, où il mourut le sept de Septembre âgé de près de cent ans, ayant toujours gardé la Virginité,

(1) Il disoit que ce seroit son amie, qu'il appelle *Virgo Veneta* qui acheveroit cette réparation.

---

 HENRI  
III.

 1581.  
Mort des  
gens de lettres.

à ce qu'il disoit ; & c'est à cette vertu qu'il attribuoit la santé robuste dont il avoit jouï toute sa vie.

HENRI

III.

1581.

Je ne dois pas oublier Hubert Languet natif de Viteaux en Bourgogne, homme également sçavant & poli, fort instruit des affaires d'Allemagne, & grand ami de Camérarius. Je l'ai vû en Allemagne, où je liai avec lui une amitié fort étroite. S'étant attaché à l'électeur de Saxe, il fit long-tems à cette Cour la fonction de chef du Conseil : mais étant soupçonné d'avoir eu part à l'explication de la cène du Seigneur suivant la confession de Genève, qui fut publiée par Peucer, & par quelques autres de cette secte, il se retira de cette Cour, vint joindre le prince d'Orange, qui l'employa dans les plus grandes affaires. L'assiduité du travail l'ayant épuisé, il mourut à Anvers le trente de Septembre dans son année climactérique.

Y.

La mort de Languet fut précédée de celle d'André Papius de Gand, grand Poëte, grand Musicien, & très-habile dans les langues Greque & Latine, comme on peut le voir par le petit nombre d'ouvrages qu'il a laissés. Il étoit fils d'une sœur de Levinus Torrentius, homme également illustre, & par son érudition, & par sa dignité. Papius qui étoit chanoine de Liège, s'étant allé baigner la nuit durant la canicule, se fatigua si fort à nager dans la Meuse, qu'il en mourut à la fleur de son âge. Il fut enterré trois jours après dans la Cathédrale : Janus Gulielmus Chanoine de la même église fit son éloge, & lui donna des larmes très-sincères.

Je vais parler à présent de P. Ciaconius de Tolède, qui mourut à Rome le vingt-six d'Octobre âgé de cinquante-six ans. Il fut enterré dans l'église de saint Jacques, à laquelle il légua sa riche bibliothèque. C'étoit un homme vraiment illustre, qui avoit fait de grandes recherches en tout genre de science, & qui avoit une connoissance parfaite de l'antiquité & des belles lettres ; en un mot c'est presque le seul de tous les sçavans de notre siècle que je voulusse comparer à notre Aymar de Rançonnet : car il n'a presque rien mis au jour, non plus que lui ; & le peu qu'on en a, a été donné par ses amis après sa mort : mais il en est parlé si souvent, & avec de si grands éloges dans des écrits d'auteurs célèbres,

que nous ne pouvons douter que ce ne fût un homme d'une érudition exacte & profonde, tel que Rançonnet a été parmi nous.

HENRI  
III.

1581.

Passons aux sçavans d'Italie. Je commencerai par Jean B. Camotio né d'une ancienne famille d'Asolo petite ville de la marche Trevisane Il étoit très-habile dans les langues Orientales, & il sçavoit parfaitement le Grec : il s'appliqua d'abord à la Médecine ; mais il abandonna cette profession sous Jule III. & il enseigna publiquement la Philosophie dans le collège des Espagnols de Boulogne ; enfin sous Paul IV. il alla l'enseigner à Macerata dans la Marche d'Ancone : depuis ayant été appelé à Rome par Pie IV. il travailla à la traduction des pères Grecs, & il y est mort cette année le vingtième de Mars dans la soixante-sixième année de son âge, laissant un fils nommé Timothée. Il a beaucoup écrit : mais on n'a publié pendant sa vie que quelques harangues qu'il a faites de tems en tems, des commentaires Grecs sur la Métaphysique de Theophraste, & quelques traductions d'auteurs Grecs. Il y a plusieurs autres ouvrages de lui qui n'ont point vû le jour : on m'en a envoyé le catalogue d'Italie ; mais il est trop long pour l'insérer ici.

Sa mort fut suivie de celle de Hubert Foglietta Genoïs, qui étant mort à Rome dans son année climactérique, fut enterré dans l'église de saint Sauveur del lauro. Il écrivoit parfaitement bien en Latin, & parmi les amusemens de l'étude il montra toujourns beaucoup d'élévation d'esprit. A l'occasion de quelques broüilleries qui s'élevèrent dans sa Patrie, il composa en Italien deux dialogues sur la distinction des familles Nobles & plébéiennes, où il propose un sentiment nouveau ; mais fort raisonnable au jugement des personnes équitables. On ne sçauroit dire combien la Noblesse lui en a voulu pour cet ouvrage. On en a beaucoup d'autres de lui, écrits avec autant d'élégance que de jugement ; il en a fait imprimer de son vivant une partie, le reste a été donné après sa mort par Paul Foglietta son frère. Le public a intérêt qu'on les réunisse, & qu'on les réimprime tous ensemble. C'étoit le seul homme de notre siècle qui fût capable d'écrire l'histoire de son tems à l'exemple de Paul Jove, comme il l'avoit fait espérer : mais je crois que son

but étoit plutôt d'en donner des morceaux détachés, qu'une  
 HENRI suite entière ; & véritablement ce que nous avons de lui est  
 III. si diffus , que s'il avoit écrit une histoire générale dans ce  
 1581. goût-là , ç'auroit été un ouvrage immense. Comme j'ai in-  
 tégré dans le mien plusieurs choses que j'ai tirées de lui , &  
 souvent dans ses propres termes ( car il m'auroit été diffi-  
 cile d'en trouver de meilleurs ) je me suis fait un devoir non-  
 seulement de l'avouer ingénûment, mais de parler de lui avec  
 la reconnoissance qu'il mérite.

Peu de tems après la mort de Foglietta , Luc Peto Ju-  
 risconsulte , né à Rome d'une famille fort honnête , y mou-  
 rut le huit d'Octobre âgé de soixante-neuf ans. Il fut en-  
 terré dans la chapelle de sa famille , qui est dans l'église de  
 S. saint Nicolas *in carcere*. Il passa pour avoir fait servir la con-  
 noissance qu'il avoit de la bonne antiquité & des belles  
 lettres à l'intelligence du droit civil : cependant il a fait peu  
 de chose en ce genre , & il est fort inférieur à nos Juriscon-  
 sultes François.

Je joins à Peto, Fichardus, qui étudia à Fribourg en Bris-  
 gaw sous un fameux Jurisconsulte Allemand, nommé Vlic  
 Zazius, & qui depuis enseigna le droit à Padouë & à Bou-  
 logne : étant retourné à Francfort sa patrie, il y a exercé  
 pendant quarante-quatre ans la charge de Syndic avec au-  
 tant de sagesse, que de fidélité ; & il y est mort âgé de soi-  
 xante & dix ans. Il a écrit les vies des anciens Juriscon-  
 sultes depuis Bernardin Rutilius jusqu'à Zazius. Le soin  
 qu'il s'est donné de tirer de l'oubli les noms de tant d'il-  
 lustres personnages mérite bien qu'on ne passe pas le sien sous  
 silence.

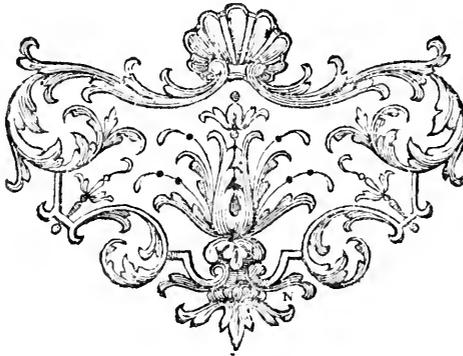
Cette même année a vû mourir François Portus , qui a  
 fait honneur à la Grece. Il étoit de l'isle de Candie, l'une  
 des plus considérables de la Méditerranée , & qui appar-  
 tient aux Vénitiens. Il fut, pour ainsi dire, élevé dans la mai-  
 son de Renée de France fille de Louis XII. & femme d'Her-  
 cule II. duc de Ferrare , & il enseigna le Grec dans cette  
 ville : mais après la mort du Duc , Renée étant revenuë en  
 France, Portus quitta l'Italie, & se retira à Genève pour  
 avoir la liberté de professer ouvertement la Religion qu'il  
 avoit sucée dès l'enfance dans la maison de la duchesse de  
 Ferrare

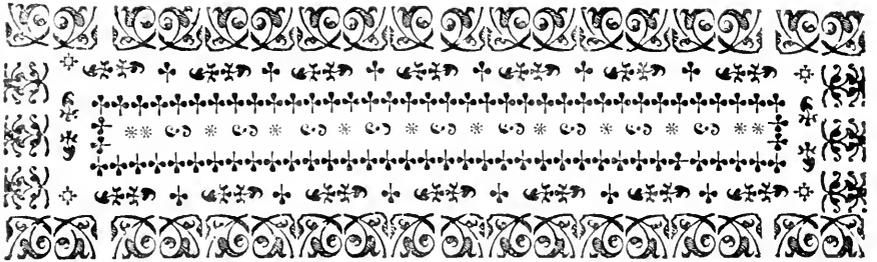
Ferrare. Il a enseigné le Grec à Genève jusqu'à l'âge de soixante & dix ans, expliquant les auteurs de cette langue & de vive voix & par écrit. Theodore de Beze, avec qui il a vécu dans une grande union, a fait son épitaphe en vers.

HENRI  
III.  
1581.

François Venier patrice Vénitien mourut les derniers jours de l'année. Comme il s'étoit nourri dès sa plus tendre jeunesse des préceptes de la Philosophie, il publia de bonne heure quelques traités en langue vulgaire sur la volonté, sur l'ame, sur le destin; ayant été depuis appelé au gouvernement de la République, il s'acquitta des plus grands emplois avec beaucoup d'intégrité & de prudence; il travailla dans sa vieillesse par ordre du Sénat à réformer l'université de Padouë; il mourut cette année, après avoir donné au public un ouvrage qu'il avoit composé sur la génération.

*Fin du Livre soixante & quatorzième.*





# HISTOIRE

DE

## JACQUE AUGUSTE DE THOU.

---

### LIVRE SOIXANTE-QUINZIÈME.

HENRI  
III.

1582.

Affaires de  
France.

**L**E commencement de l'année suivante , mémorable d'ailleurs par plusieurs grands événemens , fut funeste à la France par la perte du maréchal de Cossé , un des premiers Capitaines de son siècle. Il avoit fait ses premières armes sous le maréchal de Brissac son frère que les guerres de Piémont ont rendu si célèbre. Cossé mourut à Gonnor en Anjou le dix de Janvier , âgé de plus de soixante & dix ans. Il avoit été gouverneur d'Orléans , de Blois , d'Anjou , de Touraine , du Maine , & du pais Chartrain : mais il y avoit cinq ans que la Touraine , le Maine , & l'Anjou étoient séparées de ce gouvernement , parce que le Roi avoit donné ces Provinces à son frère par accroissement d'appanage , & que le duc d'Anjou avoit nommé pour chacune un Gouverneur particulier. Après la mort du Maréchal le gouvernement d'Orléans , de Blois , du pais Chartrain & de Loudun fut donné à Phil. Hurault de Chiverny Garde des Sceaux.

Il restoit encore quelques troubles en Dauphiné , & il étoit à craindre que ce mal négligé ne s'étendît plus loin. On y envoya le duc de Mayenne \*, celui de tous les princes Lorrains en qui le Roi trouvoit plus de modération & de justice. Dans la nécessité où il étoit de les employer , il laissoit le duc de Guise \* dont l'ambition lui étoit suspecte , & il regardoit comme un secret de sa politique de mettre Mayenne à la tête de ses armées. Il craignoit pourtant que l'emploi qu'il lui donnoit n'excitât des troubles dans les autres Provinces ; & comme si Mayenne n'eût été envoyé que pour renverser les édits de pacification au lieu de les affermir , le vingt-huit de Juin on donna un édit à saint Maur-les-Fossés , par lequel le Roi déclare qu'il veut que les édits faits en faveur des Protestans soient observés : Que tout le monde vive en paix , & qu'on n'excite point de troubles sous prétexte de craintes frivoles.

Il alla ensuite à Fontainebleau , pendant que le Clergé étoit assésé à Paris par sa permission. L'assemblée lui députa Renaud de Beaune archevêque de Bourges & primat d'Aquitaine , avec Arnaud de Pontac évêque de Bazas , & Claude d'Angenne évêque de Noyon. De Beaune qui avoit du sçavoir & de l'éloquence , fit au Roi le dix-sept de Juillet un discours plein de force , par lequel il lui recommanda le Clergé , & l'exhorta à imiter la piété de ses ancêtres : Que les Rois ne pouvoient être heureux , s'ils n'étoient pieux envers Dieu , & bienfaisans envers l'Eglise & ses Ministres : Que ce qui étoit arrivé à Philippe le Bel , qui avoit attaqué ou aboli les privilèges du Clergé en étoit une preuve éclatante ; & que l'extinction de sa postérité masculine n'avoit point eu d'autre cause ; au lieu que la maison de Valois qui lui a succédé , & qui a comblé l'Eglise de bienfaits , a toujours régné très-heureusement. Il le pressa fort d'ordonner la publication du Concile de Trente , célébré en présence & à la prière des Ambassadeurs de l'Empereur & de tous les Princes de la Chrétienté ; il ajoûta que l'Ambassadeur de France en particulier avoit juré au nom du Roi de le faire observer religieusement , & que de-là dépendoit l'affermissement de la Religion & de la discipline ; mais qu'il ne suffisoit pas qu'il y eût de bonnes loix , s'il n'y avoit de bons

HENRI  
III.

1582.

\* Charle.

\* Henri.

Assemblée du  
Clergé.

**HENRI II.**  
1582.

Magistrats pour les mettre en vigueur : Que les Evêques étoient les Magistrats de l'Eglise : Qu'ils devoient donc être saints , mais que ce n'étoit pas assez , & qu'il falloit qu'à la sainteté ils joignissent la science , la sagesse , la connoissance des langues , & le talent de la parole , afin de pouvoir instruire les peuples , & leur parler avec fruit : Qu'il falloit abolir ces infâmes trafics , qu'un usage détestable , & la licence des guerres avoient introduits dans les bénéfices , ces simonies , ces confidences , ces pensions imposées par une autorité privée , & cent autres monstres semblables qui défiguroient l'Eglise : Que le moyen le plus court pour y remédier étoit que le Roi voulût bien rendre au premier Ordre la liberté des élections , & de renoncer à son droit de nomination : Qu'ils lui demandoient humblement cette grace au nom de tout le clergé du Royaume : Que Louis IX. ce grand , ce saint Roi , en avoit vû la conséquence , puis que le Pape lui ayant envoyé une bulle , par laquelle il lui accordoit le droit de nommer aux Evêchés ; droit que ses ancêtres s'étoient attribué depuis long-tems , non-seulement il refusa de l'accepter ; mais il fit à la honte du Pape déchirer & brûler sa bulle , ajoûtant qu'il ne vouloit point se mêler de juger ceux que Dieu avoit établis juges de son ame & de sa conscience , & qui n'étoient justiciables que de Dieu & de l'Eglise. Il déplora ensuite le malheur du Clergé qui étoit exposé au pillage , & supplia le Roi de le décharger du fardeau de la nouvelle décime qu'on lui avoit imposée depuis peu , & du paiement solidaire qu'on en exigeoit : sans quoi il seroit impossible qu'il satisfît à l'engagement contracté avec le Roi , & la ville de Paris pour cet énorme tribut annuel , & les Curés seroient obligés d'abandonner leurs troupeaux & leur ministère. Il finit par prier le Roi de ne donner jamais à personne les bénéfices des vivans pour cause de maladie , ou sous quelqu'autre prétexte que ce fût , de crainte qu'on ne souhaitât la mort des titulaires.

Ces demandes faites avec autant d'éloquence que d'étendue , & prononcées par un homme sage & élevé à la Cour , furent reçues très différemment par ceux qui l'entendirent. Ceux qui se flatoient que le Roi n'ayant aucun égard à ces remontrances , en deviendroit plus odieux , & que ce mépris

leur fourniroit un prétexte spécieux pour troubler l'Etat, & pour soulever le Clergé contre le Prince, élevoient ce discours jusqu'au ciel. D'autres au contraire furent scandalisés que ce Prélat eût attribué l'extinction de la postérité masculine de Philippe le Bel, & le malheur de sa maison, au violement des privilèges & des immunités du Clergé, ils disoient que la France n'avoit jamais eu un Roi plus prudent, ni qui eût combattu avec plus de courage pour les libertés de l'Eglise Gallicane, & pour la dignité de la couronne. D'ailleurs, que c'étoit contre la bonne foi que l'Orateur, pour montrer qu'on devoit publier le Concile de Trente, avoit avancé que les Ambassadeurs de France s'y étoient obligés avec serment, puisqu'il est certain au contraire qu'ils protestèrent contre cette publication, & que s'étant retirés à Venise après la protestation, le Roi ratifia ce qu'ils avoient fait, & que depuis ils ne retournèrent point à Trente: Que pendant ce tems-là le cardinal de Lorraine, pour faire plaisir au Pape, qui s'étoit déclaré trop tôt, fit ôter quelques articles que les légats du Pape avoient proposés, parce que ces articles choquoient trop ouvertement les libertés de l'Eglise Gallicane & les droits du Roi, & qu'il fit mettre à la place une clause générale, qui renfermoit indirectement la même chose, & que le Concile se termina ainsi, sans que la protestation de nos Ambassadeurs ait jamais été révoquée.

Dans cette diversité d'intérêts & de jugemens sur ce discours, il y en eut qui soutinrent, que ce n'étoit ni la fidélité, ni la droiture qui avoient manqué à l'archevêque de Bourges, mais qu'il avoit été forcé de parler ainsi; & c'est par-là qu'ils prétendirent l'excuser. Le Roi répondit en présence de la Reine mère, des cardinaux de Bourbon, de Guise, de Birague, en même tems Chancelier & Cardinal, des ducs de Monpensier, de Guise, de Mayenne, de Mercœur, & de Joyeuse, & du sieur de Chiverny Garde des Sceaux, qu'il auroit à l'avenir, ainsi qu'il avoit toujours eu, tous les égards possibles pour le Clergé, & qu'il répondroit incessamment à leurs demandes. En effet cinq jours après il donna audience à leurs députés, & après un discours préliminaire sur l'épuisement de ses finances & sur les besoins

---

HENRI  
III.  
1582.

HENRI  
III.  
1582.

de l'Etat, il déclara que pour cette année, il ne pouvoit se passer de la décime imposée; mais qu'à l'avenir ils devoient tout espérer de sa bonté: Qu'à l'égard de la publication du Concile, cette affaire regardoit surtout le Parlement, & qu'il le consulteroit. Il y eut quelque altercation au sujet de l'élection. Comme le Roi s'excusoit de déférer aux demandes du Clergé, & que les députés insistoient vivement au nom de l'assemblée; sur cet article le Roi leur répondit avec émotion: » Si les élections avoient eu lieu, il y a beaucoup de » ceux qui les demandent avec tant d'instance, qui ne se- » roient jamais parvenus à l'Episcopat, & qui ne paroïtroient » pas aujourd'hui parmi vous.

Il renvoya ensuite les députés, & ne voulut recevoir aucune excuse sur le paiement de la décime. Comme elle ne suffisoit pas encore pour les profusions de ses favoris, il fallut trouver d'autres moyens de tirer de l'argent: on envoya donc divers édits au Parlement, à la chambre des Comptes, & à la cour des Aides, & à force de lettres de jussion, on fit enfin enrégistrer ces édits au grand mécontentement, & à la ruine du peuple & de tous les ordres de l'Etat: mais le Roi qui dépensoit déjà beaucoup pour ses plaisirs, avoit encore à soutenir la guerre de Flandre, quoiqu'entreprise malgré lui par son frère, & de plus un projet sur le royaume de Portugal formé à la sollicitation de sa mère témérairement, & sans avoir rien de prêt pour l'exécuter.

Affaires de  
de Portugal.

Avant que de passer outre, l'ordre des choses dont j'ai à parler, semble exiger de moi que je traite de ce qui regarde cet Etat. Philippe qui étoit passé dès l'année précédente en Portugal, s'étoit emparé de ce Royaume sans beaucoup de peine. Il travailloit alors à établir de l'ordre dans les affaires, & parce qu'il étoit accablé de demandes tant de la part des Etats que des particuliers, il renvoya leurs requêtes à l'évêque de Leyria & à Christophle Mora. Il y avoit d'ailleurs un grand nombre de Gentilshommes & d'Officiers, qui pour récompense de leurs services attendoient des charges & des dignités, & qui le fatiguoient par leurs importunités. On ne voyoit que mémoires présentés par des gens qui en appelloient à la foi du Prince, & à la parole de ses Ministres. Pour s'en débarrasser une bonne fois, il les renvoya tous à la table

*de conscience* ; c'est une espèce de conseil de conscience où l'on examine les affaires de Religion ; & par cette finesse peu digne d'un grand Roi , il trouva moyen d'é luder l'attente de ces hommes avides , qui mesuroient leurs espérances sur l'idée qu'ils avoient de leur mérite.

HENRI  
III.  
1582.

Les juges de ce tribunal procédoient de la sorte. Ces demandeurs s'étoient attachés à Philippe ou par principe de conscience , & dans la persuasion que le Royaume lui appartenoit suivant les loix divines & humaines ; ou quoiqu'ils fussent convaincus du droit des autres , l'espérance des récompenses , & la crainte de ce Monarque les avoient déterminés contre leur conscience , à le servir dans ses armées , ou de quelqu'autre manière. Au premier cas , le Roi ne leur devoit rien , d'autant plus que le trésor ayant été entièrement épuisé par les calamités passées , on ne pouvoit satisfaire à toutes ces demandes sans fouler extraordinairement le peuple , dont le soulagement doit faire le premier soin d'un bon Prince. D'ailleurs , s'il se trouvoit quelque argent , il étoit bien plus naturel de l'employer à repousser les ennemis dont on étoit environné , qu'à assouvir l'avidité des particuliers. Au second cas , non-seulement le Roi n'étoit pas obligé de tenir ce qu'on leur avoit promis ; mais en conscience il ne pouvoit récompenser des traitres & des perfides qui avoient déclaré la guerre à leur patrie en faveur d'un Prince , qu'ils regardoient comme un usurpateur. Voilà comment ces infortunés Portugais furent le jouet de ces juges de conscience , qui les renvoyèrent tous honteusement , comme convaincus ou de trahison , ou d'avidité. Il y en eut pourtant quelques-uns à qui Philippe donna des fiefs , des bénéfices , & quelques autres récompenses semblables pour s'attirer leur amitié par cet adoucissement de l'arrêt émané du tribunal de conscience : mais cette conduite lui réussit mal ; premièrement , parce que le nombre des heureux étoit fort petit ; en second lieu , parce qu'on se persuada que c'étoit moins une récompense accordée à leurs services , qu'un moyen dont les Castillans se servoient pour diviser les Portugais , & former divers partis dans le Royaume. Ceux qui n'avoient rien reçu & qui faisoient le plus grand nombre , étoient moins fâchés du refus qu'ils avoient essuyé , que de

HENRI

III.

1582.

Description  
des Açores.

la préférence qu'on avoit donnée aux autres : c'est-là le génie des Portugais, l'envie du bonheur d'autrui les tourmente plus, que le sentiment de leurs propres maux.

Au reste, Philippe qui se voyoit maître absolu du Portugal méprisoit les plaintes des mécontents : ce qui l'inquiétoit véritablement c'étoient les isles, & les provinces des Indes, qui font la principale richesse du Portugal, & sur-tout les Açores. Ce sont neuf isles situées depuis le trente-septième degré de latitude jusqu'au trente-neuvième. On les appelle Açores, c'est-à-dire, isles des épreuvers. Ce fut un François nommé Betancourt qui les découvrit le premier, & qui les vendit aux Portugais avant que Christophle Colomb eût passé dans le nouveau monde (1), comme je l'ai dit ailleurs. La première s'appelle l'isle de sainte Marie. Elle est fort petite, & distante du Cap saint Vincent de 242. lieuës. A quinze lieuës au dessus est l'isle de saint Michel, de figure oblongue & qui a environ trente-sept lieuës de tour. C'est la plus grande des neuf, & c'est-là que l'Evêque de ces isles fait sa résidence. A trente lieuës du côté du Couchant on trouve la Tercere, ainsi nommée parce qu'en venant d'Espagne, c'est la troisième qu'on rencontre : elle a seize à dix-sept lieuës de circuit ; elle est fort fertile en blés & en fruits, & il y vient même du vin. Il y croît beaucoup de garence, qui est une racine dont on se sert pour teindre les draps. La ville capitale de l'isle s'appelle Angra : sa situation est très-avantageuse, étant bâtie sur un golfe qui est à l'abri du Cap de Brezil : ce Cap sert comme de boulevard à la place. La quatrième est l'isle de saint George éloignée de huit lieuës de Tercere. A quatre lieuës de celle de saint George en tirant vers le Nord, on trouve l'isle qu'on nomme Gratieuse, parce qu'en effet elle est très-agréable. Celle de Fayal ainsi appelée, parce qu'elle est pleine de hêtres, est du côté du Couchant, aussi bien que celle du Pic, qui tire son nom de cette fameuse montagne du Pic, qui a trois mille pas de hauteur, & qui est pleine de cavernes, d'où il sort quelquefois des flammes, comme du Gibel. La plus petite de toutes est celle del Cuervo, ou du corbeau, à trente-cinq lieuës du Pic;

(1) Betancourt n'a point découvert dit aux Castillans, & non aux Portugais ; Marmol, Botero, &c.

& la dernière est celle des Flores distante de deux lieues & demie de celles del Cuervo. Ces deux-ci sont les plus occidentales de toutes. Les vaisseaux qui reviennent des Indes vont d'ordinaire toucher à ces isles, avant que d'aller à Lisbonne ou à Cadis; ainsi on les regarde comme très-importantes pour la navigation des Indes. On raconte quelque chose d'étonnant, qui ne manque jamais d'arriver lorsqu'on passe aux Açores. On prétend que dès que les vaisseaux qui vont d'Espagne en Amérique, sont au-delà de ces isles; tout ce qu'il y a de poux, de puces, de punaises, & de quelque vermine que ce soit, parmi les équipages, meurt aussitôt, & qu'on en est absolument délivré.

L'évêque de saint Michel avoit conservé cette isle au roi d'Espagne, mais celle de Tercere tenoit pour le roi Antoine. Celui qui peut être maître de ces deux, est maître de toutes les autres. Après l'échec que les Espagnols avoient reçu à la Tercere quelques mois auparavant, Cyprien de Figueredo qui y commandoit en chef pour Antoine, craignant quelque émotion du peuple, & sur-tout des Prêtres & des Moines, tâchoit de maintenir tout en paix, & de porter tout le monde à la modération. Ce fut dans cet esprit qu'il conseilla aux habitans d'Angra de traiter avec plus de douceur les Jésuites qu'on tenoit étroitement renfermés chez eux, & Jean de Betancourt, qui étoit suspect au parti d'Antoine: mais ces esprits turbulens au lieu de profiter d'un avis si raisonnable, s'imaginèrent que c'étoit faute de zèle qu'il parloit ainsi, & qu'en secret il favorisoit le parti des Castillans. Cette désobéissance du peuple & son insolence ayant dégoûté Figueredo, il écrivit au roi Antoine qui étoit en France, pour l'instruire du véritable état des choses; ajoutant qu'il prévoyoit, que s'il ne venoit incessamment lui-même, ses affaires seroient bientôt ruinées par la conduite insensée de certaines gens, qui croyoient que tout devoit aller suivant leurs passions. Ces petits frères séditieux, dont j'ai parlé ci-devant, écrivirent de leur côté, & par le moyen de leurs émissaires ils firent dirent à Antoine tout ce qu'ils voulurent pour rendre Figueredo suspect à ce malheureux Prince. Sur leurs accusations, & sur l'avis de quelques Portugais qui étoient en France, Antoine prit le parti d'envoyer à la Tercere

HENRI  
III.  
1582.

**HENRI III.** Emmanuel de Sylva son favori, qu'il venoit de nommer comte de la Torres Vedras. Il donna des ordres très-amplés par lesquels il dépoſoit Figueredo, & nommoit Sylva Gouverneur général de toutes ces iſles.

1582.

Figueredo  
dépoſé.

Il y eut une choſe qui fortifia les ſouppçons des mutins contre Figueredo, c'eſt qu'un vaiſſeau chargé de farine deſtinée pour le Breſil, ayant mis à la voile avant l'arrivée de Sylva, au lieu de prendre la route du Breſil, alla droit à Liſbonne, comme s'il y avoit été entraîné par le vent contraire. Ce fait ayant achevé de perſuader que Figueredo avoit des intelligences ſecretes avec Philippe, il fut dépoſé auſſitôt que Sylva fut arrivé. Le nouveau Gouverneur, qui à la réſerve de quelques Portugais nouvellement enrôlés, n'avoit avec lui que trois cens François commandés par le ſieur de Carles de Bourdeaux, & autant d'Anglois, qu'Antoine avoit envoyés depuis peu dans cette iſle, ne faiſoit dans ſon gouvernement que ce que vouloient les habitans.

Armement  
naval des Ef  
pagnols.

Pendant ce tems-là, on faiſoit de grands préparatifs en Eſpagne, & il y eut de longues conteſtations dans le Conſeil de Philippe, pour ſçavoir ſi l'on devoit envoyer cette année une flote à la Tercere. Les uns ſouûtenoient que l'entreprise étoit difficile, & qu'il ne falloit pas expoſer ſa réputation : Qu'il valoit mieux attendre que les François, qu'on diſoit armer, ſe fuſſent un peu refroidis, & qu'alors on feroit un grand effort avec plus d'apparence de ſuccès. Les autres au contraire diſoient, qu'il falloit tout hazarder avant que les François & les Anglois euſſent eu le tems de ſe fortifier dans ces iſles, ſi avantageuſement ſituées pour la navigation des Indes, & qu'il y auroit beaucoup de danger à différer. Ce ſentiment l'ayant emporté, on donna auſſitôt commiſſion au grand-prieur Ferdinand de Toléde bâtard du duc d'Albe, de faire des levées dans les provinces entre le Douro & le Minho. Le marquis de Sainte Croix alla à Séville pour armer la flote, & on envoya ordre à dix-huit vaiſſeaux de Biſcaye de le venir joindre. En même tems on manda au viceroi de Naples & au gouverneur du Milanez de lever quatre mille hommes de pied, & on en leva dix mille en Allemagne. Mais pour donner le change, on fit courir le bruit que ces quatorze mille hommes étoient deſtinés pour les Païs-bas.

Ambroise d'Aguiar commandoit dans l'isle de Saint Michel, & il avoit un gros vaisseau pour la garder. Philippe envoya à son secours P. Peixoto avec cinq navires, qui y abordèrent peu de tems après. Antoine de Portugal avoit obtenu de la Reine une flote auxiliaire, & l'on en avoit donné le commandement à Ph. Strozzi, homme d'honneur, très-zélé pour la gloire du nom François, & qui avoit hérité de son père beaucoup de haine pour les Espagnols, n'ayant jamais oublié l'injure qu'il en avoit reçue par la mort de Ph. Strozzi son ayeul, qui périt par leur trahison. La fleur de la Noblesse & de la jeunesse Françoisé prit parti sur cette flote qu'on équipoit à Bourdeaux; mais en attendant qu'elle fût en état, la Reine craignant que les Insulaires ne se découvrassent, leur envoya Ch. Rouhault sieur de Landereau, avec neuf vaisseaux & huit cens hommes de débarquement. J'ai déjà parlé plusieurs fois de ce Général, qui entendoit très-bien la marine. A son arrivée à la Tercere, il trouva les affaires dans un grand désordre. Depuis que Sylva, cet homme plein de hauteur, avoit dépoüillé Figueredo de son emploi, tout se faisoit avec violence: le peuple, les Moines & les Prêtres, tous également furieux, ne gardoient aucune mesure. Landereau craignant les suites de ces emportemens, avertit Sylva de contenir ces furieux, & de se préparer à se bien défendre; que les Espagnols alloient arriver avec une grande flote; qu'ils tomberoient tout d'un coup sur l'isle; & que dans la confusion générale où elle se trouvoit, le parti d'Antoine seroit accablé avant l'arrivée de la flote Françoisé. Qu'il falloit donc travailler sans relâche à fortifier la Tercere, & attaquer l'isle de Saint Michel, où étoit tout ce que les Espagnols avoient de forces aux Açores. Sylva regardant ce discours non pas comme un conseil d'ami, mais comme une réprimende d'un homme qui prétendoit dominer: » Je sçai mon devoir, dit-il à Landereau, & je le ferai. Pour » vous, contentez-vous de remplir les engagements de votre » place. Sçachez au reste que vous n'êtes chargé que des » troupes que vous avez amenées; au lieu que moi, j'ai droit » sur toutes les troupes & sur vous-même.

Cette altercation donna lieu à des broüilleries, ausquelles on impute tous les malheurs qui arrivèrent depuis. Sylva

---

**HENRI**  
**III.**  
**1582.**
 résolu de perdre son rival, joignit la mauvaise foi à sa vanité ordinaire, & non content de parler avec mépris des forces des Espagnols, il fit encore courir le bruit, que l'isle de Saint Michel, où il y avoit un bon corps de troupes, n'étoit gardée que par une garnison très-foible. Ainsi sous prétexte de se rendre à l'avis de Landereau, il résolut d'attaquer Saint Michel, moins dans l'espérance de s'en rendre maître, que de se défaire du Général François, & de ses troupes, en les exposant à un danger manifeste, qui pourroit, ou les faire périr, ou du moins les éloigner. Landereau attaqua donc cette isle avec six de ses bâtimens; car Sylva en avoit gardé trois à la Tercere, qu'il étoit convenu d'envoyer au secours des autres, lorsqu'il en seroit tems. Peixoto qui étoit arrivé depuis peu, ayant sa petite flote à l'ancre, aperçut nos vaisseaux en mer, mais il n'en voyoit que trois; car les autres étoient cachés par la côte. Malgré le petit nombre des ennemis, Peixoto se tint dans son poste. Mais Landereau ayant fait avancer le sieur de Crené son Lieutenant, celui-ci attaqua un des vaisseaux Espagnols, & le combat fut fort vif. Ambroise d'Aguiar eût bien voulu ne rien hasarder; cependant comme le salut de son isle dépendoit de celui de la flote de Peixoto, il envoya deux cens de ses soldats pour relever ceux qui étoient hors de combat. Ce secours empêcha sa défaite, & l'on se sépara à peu près à perte égale. Crené fut tué dans l'action, & il y eut plusieurs de nos jeunes Gentilshommes qui y furent dangereusement blessés.

Avant que Landereau fût arrivé à la Tercere, Sylva avoit envoyé deux vaisseaux Anglois sommer l'isle de Saint Michel. Nos François crurent que ce Portugais n'avoit eu d'autre but que de donner avis aux Espagnols de notre arrivée. Ce soupçon aigrit encore les esprits, & les choses allèrent si loin, que Landereau dit à Sylva dans les termes les plus offensans, que par son ignorance, & peut-être par sa perfidie, il trahissoit la cause de son Roi, & de ceux qui combattoient pour lui.

Sylva ayant payé quelques mois de solde aux Officiers François, songea à mettre la division entr'eux; & voici comme il y réussit. Il fit courir le bruit, que le dessein de Landereau & de ses troupes, étoit de piller l'isle & de se retirer. Ceux des François qui ne vouloient pas qu'on pût les soupçonner

d'une pareille lâcheté, se détachèrent de Landereau. Celui-ci abandonné d'une partie des siens, se tenoit avec ce qui lui étoit resté dans des lieux fortifiés par la nature, & n'étoit occupé que du soin de se mettre à couvert des embûches des Portugais; car non contents d'avoir suborné plusieurs assassins pour le tuer, ils tâchèrent encore de l'empoisonner.

Les dix-huit vaisseaux de Biscaye étant arrivés à Lisbonne, on en fit partir quatre pour les Açores avec cinq cens hommes de débarquement. Ils abordèrent à l'isle de Saint Michel peu de tems après le combat de Landereau. Le Conseil de Philippe n'avoit pas encore pris sa dernière résolution sur les forces qu'on avoit sur pied; parce qu'on ignoroit la destination des préparatifs qu'on faisoit en France. Les plus sages de ce Conseil ne doutoient pas que ce ne fût pour la Flandre; parce qu'ils voyoient bien que c'étoit notre véritable intérêt. L'expédition du Portugal, disoient-ils, n'est qu'un voile, sous lequel la France cache ses desseins: elle veut obliger Philippe à partager ses forces, afin de l'accabler ensuite plus aisément. Ces réflexions avoient retardé le départ de la flote, qui ne mit à la voile que le 10. de Juillet, sous les ordres du marquis de Sainte Croix. Elle étoit composée de vingt vaisseaux d'Andalousie, de douze galères, de trente & un gros bâtimens & de cinq petits assez mal fournis. Parmi ces vaisseaux il y en avoit quelques-uns de Biscaye, commandés par Michel Oquenda bon homme de mer, & quelques Flamans, qu'on avoit enlevés de force aux marchands, & qu'on avoit frétés pour ce voyage. Il y avoit sur la flote six mille Espagnols, commandés par Lope de Figueroa, Antoine de Bovadilla & Antoine Moreno; cinq cens Allemans du régiment du comte de Lodron, & plusieurs Gentilshommes, entr'autres P. de Tolède, Huguo de Moncade marquis de la Fabara, & quelques autres Seigneurs, mais sans commandement.

Cependant on équipoit à Bourdeaux la flote Françoisse, qui étoit composée de cinquante-cinq bâtimens de toute espèce, sur lesquels on devoit embarquer cinq mille hommes. Celui qui la commandoit en chef étoit Philippe Strozzi, Capitaine plus brave que prudent. Charle de Cofse comte

**HENRI**  
III.  
1581.

de Brissac, jeune homme puissamment riche, & illustre par le nom du maréchal de Brissac son père, si connu par les guerres de Piémont, & par celui de son frère aîné, commandoit sous Strozzi. Les principaux Officiers après ceux-là, étoient Jean de Beaumont maréchal de camp général, Joseph Doineau de Sainte Soline, le sieur de Bourdas d'Aix, Leon Fumée, Antoine Scalin, quelques autres Gentilshommes, & un grand nombre de lajeu ne Noblesse. Strozzi menoit avec lui François de Portugal comte de Vimiofo, homme vain & superbe, à l'instigation duquel cet armement s'étoit fait. Il bravoit le péril, mais il trompoit Strozzi par mille faussetés qu'il inventoit tous les jours. Il assûroit hardiment que la flote d'Espagne ne paroîtroit point, & que les peuples de ces isles, qui dans leur cœur favorisoient tous le parti d'Antoine, se soumettroient dès que notre flote seroit arrivée. Ces discours étoient d'autant plus pernicieux que Strozzi de son naturel étoit fort négligent & très-disposé à mépriser son ennemi. C'étoit-là l'esprit de notre flote. Il ne sembloit pas qu'ils allassent à un combat, mais à un voyage de plaisir, ou pour voir leurs amis, tant il paroissoit de tranquillité & de nonchalance dans nos troupes. La Reine, sous les auspices de laquelle se faisoit l'entreprise, avoit sur-tout recommandé à Strozzi d'aller droit aux isles, & d'éviter de combattre sur la route; parce qu'elle croyoit les ennemis plus forts que lui; que c'étoit d'ailleurs un moyen pour justifier cette expédition, & de soutenir qu'elle n'avoit rien de contraire au traité qui étoit entre la France & l'Espagne: car elle prétendoit qu'elle avoit droit sur le Portugal, & qu'il lui étoit permis de secourir son Allié.

Les esprits étoient disposés bien différemment en France & en Espagne. Les Castillans étoient aussi inquiets que si la guerre eût été dans leur país, & que le Royaume eût été en danger. Si cette compagne tournoit mal, ils comptoient que le royaume de Portugal, qui leur tenoit tant au cœur, & la flote des Indes, qui faisoit leur principale ressource, étoient absolument perdus. Nos François pensoient tout différemment, ils regardoient cette expédition, comme une entreprise qu'ils faisoient de gayeté de cœur, & dont ils n'attendoient d'autre récompense que de la gloire, & comme ils

alloient faire la guerre loin de leur patrie, ils comptoient que le seul de leurs biens qui pût courir quelque risque dans un combat, étoit leur réputation, & que dans ce genre de péril, la condition des Espagnols étoit beaucoup plus mauvaise que la leur, parce que les affaires d'Espagne ne se soutiennent que par une prospérité continuelle; au lieu que les François après des revers considérables se sont toujours relevés, & n'en ont pas moins eu de courage pour rétablir leur réputation.

**HENRI**  
**III.**  
 1582.

Ce qui augmentoit encore l'inquiétude des ennemis, étoit cette joye de nos troupes & cette promptitude apparente avec laquelle on travailloit à armer pour secourir Antoine. Là-dessus ils se rappelloient ce qui étoit arrivé autrefois à Alphonse V. roi de Portugal, qui étant passé en France pour demander du secours à Louis XI. contre Ferdinand roi d'Aragon, avoit eu le chagrin de s'en retourner sans avoir rien obtenu. Ainsi ils étoient fort étonnés, que pendant que le duc d'Anjou emmenoit tant de troupes dans les Pais-bas, la France fût en état de faire un si grand armement pour secourir Antoine.

Pendant qu'on raisonnoit ainsi, notre flote aborda le 15. de Juillet à l'isle de Saint Michel, & ayant jetté l'ancre auprès de Laguna, elle mit deux mille hommes à terre. Cet endroit pillé, on avança plus loin pour chercher un nouveau butin. L'isle, comme je l'ai dit, a environ trente-deux lieues de tour: on y compte plusieurs villes; mais les deux principales sont Ville-franche & Santa Delgada. Ambroise d'Aguiar, qui en étoit Gouverneur, étant mort depuis peu, son beau-fils prétendoit lui succéder; mais Peixoto de Sylva, s'y opposa, & son droit fut jugé le meilleur. Sainte Croix craignant qu'on ne perdît cette isle, & fâché de voir que les Espagnols agissoient à leur ordinaire avec beaucoup de lenteur, avoit chargé Michel de Oquendo avant la mort d'Aguiar de choisir entre les vaisseaux de Biscaye, qu'il avoit amenés, quatre des meilleurs; d'embarquer dessus six cens hommes, sous le commandement de Jean d'Ochoa son Lieutenant, & de les envoyer à l'isle de Saint Michel. Oquendo choisit les vaisseaux d'Ochoa, de Th. Arriola natif de Deva, de Martin Arriola de Saint Sebastien, & celui de Dominique

**HENRI** Adurriaga d'Orio. Ils eurent le vent si favorable, qu'en quatre jours ils arrivèrent aux côtes de l'isle.

**III.**

**1582.**  
Défaite des  
Espagnols.

Les habitans encouragés par ce renfort, se mettent en campagne au nombre de deux mille, sous la conduite de Laurent Noguera Espagnol & de Peixoto Portugais. Nos troupes qui avoient crû trouver la ville déserte, parce que dans le premier effroi les habitans avoient gagné les montagnes, s'étoient écartés du chemin. Noguera qui craignoit de son côté que les François, après s'être rendus maîtres de la ville, ne s'emparassent de toute l'isle sans combat, s'écarta aussi du chemin ordinaire, à la prière de l'évêque D. Pedro del Castillo, pour aller à la rencontre des François; & après avoir exhorté ses troupes à bien faire, il les attaqua. Mais le succès ne fut pas heureux, malgré la valeur avec laquelle il combattit. Car les Insulaires l'ayant abandonné, il perdit un grand nombre d'Espagnols: & étant lui-même percé de coups, il se retira à la citadelle avec huit cens hommes seulement. Noguera étant mort presque sur le champ de ses blessures, Jean del Castillo frère de l'Evêque, lui succéda dans son emploi. Peixoto, qu'on avoit regardé jusque-là comme un bon Officier, comptant l'isle perdue, s'embarqua la nuit sur un vaisseau pour aller joindre la flote: & il arriva à Lisbonne avant qu'elle eût mis à la voile. Rien n'étoit plus heureux que ces commencemens: mais la sécurité ou l'imprudence de nos chefs, les empêcha d'en profiter. S'ils avoient emporté la citadelle, les Espagnols ne pouvoient plus aborder & n'avoient point de retraite. Nos François au contraire, pouvoient sans être forcés de risquer une bataille, s'emparer de toutes ces isles, & peut-être même de la flote des Indes, ce qui étoit le point capital.

Le roi Antoine étoit sur la flote. Après cette victoire il se rendit à la ville, prit son logement à l'Eglise de saint Roch, auprès de la citadelle, & fut proclamé Roi par le peuple: comme il étoit fort vain, il s'imagina être rétabli sur le trône; & ayant eu avis que la garnison du fort manquoit d'eau, il ne voulut pas qu'on employât la force pour réduire les ennemis, & il se contenta de sommations & de menaces. Par ce moyen on perdit six jours, & les Espagnols eurent le tems de se reconnoître & de se mettre en état d'attendre le secours,

secours, qui parut en effet dès le lendemain. Sainte Croix avoit détaché la veille le capitaine d'Aguirre avec une corvette; & lui avoit donné des lettres pour Aguiar, dont il ignoroit la mort, & pour Peixoto. Il leur mandoit de lui faire sçavoir le plutôt qu'ils pourroient l'état de l'isle & de notre flote, & en quel endroit elle étoit : car il ne pouvoit s'imaginer qu'elle fût déjà dans les mouillages de l'isle. Comme nos bâtimens étoient couverts par des caps & des golphes, où ils s'étoient enfoncés, il étoit impossible que la flote d'Espagne, qui étoit en pleine mer, pût les appercevoir. La corvette d'Aguirre ayant été prise avec les lettres du marquis de Sainte Croix, on apprit par-là que les vaisseaux d'Andalousie n'étoient pas encore arrivés, qu'il s'en étoit écarté quelques-uns en route, & que d'autres avoient été pris. Là-dessus nos Généraux tinrent conseil : notre flote manquoit de vivres, parce qu'Antoine & Vimioso, qui en pressoient le départ, avoient répondu que tout se soumettroit dès que nos vaisseaux paroîtroient, & qu'on leur fourniroit des vivres en abondance. Strozzi qui avoit beaucoup plus de courage que de prévoyance, ne trouvant pas les choses comme on les lui avoit promises, & sentant le péril d'un retardement, eut bientôt pris son parti; & ravi de se voir dans la nécessité de combattre contre les ordres précis que la Reine lui avoit donnés, il exhorta ses troupes à bien faire. L'eau même manquoit sur nos vaisseaux, & depuis huit jours qu'on étoit dans cette isle, sans rien faire, on n'avoit pas pensé à y en porter.

Le désordre n'étoit pas moindre du côté des ennemis; & leur Général qui avoit été très-surpris de trouver notre flote, tint conseil avec D. Pedro de Toledé, Lope de Figueroa, Christoval d'Erasmo, D. Pedro de Taxis Intendant de la flote, & Antoine de Bovadilla. Il fut résolu qu'on hazarderoit un combat dès qu'on en trouveroit l'occasion, parce que la retraite n'étoit ni sûre, ni honorable : qu'il falloit sur-tout tâcher de gagner le dessus du vent, malgré la difficulté qu'on trouvoit à y réussir, parce que leurs vaisseaux étoient beaucoup plus pesans que les nôtres. Les deux armées se trouvant dans la nécessité de combattre, la nôtre se pressoit d'autant plus qu'elle manquoit de tout, & que d'ailleurs toute la flote

---

HENRI  
III.  
1582.

~~Henri III.~~ d'Espagne n'étant pas encore arrivée, il lui seroit plus aisé de remporter la victoire. Le marquis de Sainte Croix avoit jetté l'ancre au cap de Morre, & le lendemain 22. de Juillet, il s'approcha de Ville-franche, pour ranger son armée en bataille.

Au côté droit du S. Martin, qui étoit l'Amiral, du port de six cens tonneaux, il plaça le S. Matthieu, gros vaisseau commandé par Figueroa; & au côté gauche, le S. Pierre, commandé par Bovadilla, & fourni de bonnes troupes. Le reste des vaisseaux au nombre de vingt-quatre, fut mis sur les deux aîles. Christoval d'Erasmo qui commandoit un gros vaisseau, lequel avoit été endommagé par la mer, eut ordre de rester derrière. Cependant il ne se passa rien ce jour-là. Les Espagnols tirèrent seulement quelques coups de canon de fort loin, comme s'ils eussent défié les François. Le lendemain les deux armées se trouvèrent encore en présence: mais quoique nos troupes montrassent beaucoup d'ardeur pour le combat, & que les ennemis ne l'évitassent point, le vent se trouva si foible, qu'on ne put rien faire. Les Espagnols s'avancèrent du côté de l'isle de Sainte Marie, qui est à quinze lieuës de celle de Saint Michel vers le Midi.

Bataille des  
Açores.

Enfin les François déterminés à donner bataille le lendemain au point du jour, détachèrent le soir dix vaisseaux, avec ordre de raser la côte, afin que lorsqu'ils attaqueroient avec le reste le front de l'armée ennemie, ces dix vaisseaux venant tout d'un coup fondre par derrière, elle se trouvât envelopée. Mais le vent n'étant pas encore bon, on se canona seulement de loin, & il y eut un de nos vaisseaux si maltraité, qu'il faisoit eau de tout côté, & qu'on eut de la peine à le sauver lorsque la flote eut pris le large.

Sainte Croix, à qui la lenteur ou la nonchalance de nos Généraux avoit donné assez de tems pour prendre toutes les précautions dont il avoit besoin, résolut de voguer du côté de l'isle de Saint Michel, afin qu'ayant le vent arrière, il pût le lendemain jour de saint Jacques, la grande fête d'Espagne, venir fondre sur notre flote. Pour exécuter ce projet, il fit appareiller durant la nuit, & pour nous cacher la route qu'il tenoit, il n'alluma point contre l'usage ordinaire le fanal de l'Amiral; mais il ordonna à tous les autres vaisseaux

de le suivre au signal d'un coup de canon, qu'on tireroit sur le minuit, & de faire même route que l'Amiral. Tout cela s'exécuta avec exactitude & sans bruit; il n'y eut que deux vaisseaux Flamans, sur lesquels il y avoit quatre cens Allemands, qui se séparèrent de la flote.

Tout avoit réussi jusque-là; mais au point du jour le mât du vaisseau de Christoval d'Erasto ayant été brisé par le canon, on perdit tant de tems à en remettre un autre, que nos Généraux s'étant apperçus du dessein des ennemis, les devancèrent, & reprirent le dessus du vent. Tout se passa encore ce jour-là en canonades. Le lendemain 26. de Juillet, jour de sainte Anne, les deux flotes n'étant éloignées que d'environ une lieuë l'une de l'autre, & environ de deux lieuës & demie de l'isle de Saint Michel; Strozzi qui brûloit d'envie d'en venir à un combat, quitta pour l'engager l'Amiral, qui lui sembloit trop pesant, & étant monté sur le vaisseau de Beaumont, qui étoit plus léger & plus vîte, il se mit à poursuivre les Espagnols. Après avoir fait environ trois lieuës & demie, il les joignit à une pareille distance de l'isle de Saint Michel. Son vaisseau sur lequel étoit le comte de Vimioso, étoit suivi de celui du comte de Brissac Lieutenant Général, & de trois autres vaisseaux Anglois très-bien armés. Le reste de la flote suivoit à quelque distance. Du côté des ennemis, le vaisseau de Bovadilla, qui marchoit à la tête, étoit suivi du S. Martin, que montoit Sainte Croix, & qui remorquoit celui d'Erasto. Le S. Matthieu commandé par Figueroa venoit ensuite. Ces quatre vaisseaux qui étoient fort grands & qui paroissoient dans la mer comme des citadelles, faisoient le front de la bataille, & étoient suivis de tout le reste de la flote. Le premier qui fut attaqué fut celui de Figueroa. Notre Amiral, le vaisseau de Cossé, & trois autres, fondirent dessus. L'Amiral l'attaqua du côté de la prouë, sans lui prêter le côté, pour ne pas esluyer les bordées de ces bâtimens Espagnols, qui étoient beaucoup plus grands que les nôtres. Deux de nos vaisseaux en ayant été fort maltraités, prirent le large; en sorte que Figueroa n'eut plus à faire qu'à trois de nos vaisseaux, l'Amiral, celui de Cossé & un autre. Mais quoiqu'on envoyât sans cesse avec des barques de nouveaux hommes à la place de ceux qui étoient fatigués, & que le

HENRI  
III.  
1582.

HENRI III. 1582. feu que nos soldats avoient jetté dans le vaisseau eût pris en plusieurs endroits, ce grand Capitaine, conserva tout son sang froid ; & malgré toutes les difficultés qu'il eut à surmonter, il se défendit deux heures durant avec une valeur extrême. Enfin un vaisseau de Biscaye commandé par P. de Garagarça étant venu à son secours avec deux compagnies d'Espagnols, il reprit une nouvelle vigueur. Sainte Croix qui avoit passé devant lui, ne pouvoit le secourir, quelque touché qu'il fût du péril où il le voyoit. Car ayant le vent contraire, il lui étoit impossible de reculer qu'en louvoyant ; & il avoit trop d'habileté pour ne pas comprendre que ce parti étoit dangereux, & que les autres vaisseaux prenant cette manœuvre pour une fuite, ne manqueroient pas de se disperser. D'ailleurs il étoit aussi dans la mêlée, & il avoit à combattre contre deux de nos plus gros vaisseaux, mais la grosse artillerie du S. Martin & du vaisseau de Bovadilla maltraita tellement les deux nôtres, qu'un d'eux fut presque coulé à fonds. Bovadilla combattit long-tems contre quatre des nôtres ; enfin il les obligea de s'écarter après les avoir fort endommagés avec son canon. Buffy colonel d'un régiment François y fut blessé dangereusement, & en mourut à la Tercere peu de tems après. Enfin Sainte Croix s'étant débarrassé des deux vaisseaux qui l'attaquoient, revira de bord, & alla au secours du Saint Matthieu qui étoit en péril. Par ce moyen, la seconde ligne devint la première, & ce changement de disposition en fit un grand dans l'état du combat. Oquendo, Villaviciosa, Yera & Benesa, vinrent fondre avec leurs vaisseaux sur celui de Brissac, qui étoit gouverné par Nipeville de Harfleur, excellent Pilote & très-bon Officier ; mais ce vaisseau endommagé par le canon des ennemis, commençoit à faire eau. Enfin s'étant décroché avec beaucoup de peine, il se retiroit de la mêlée. Le jeune Villaviciosa qui l'attaquoit par la prouë, y fut tué en combattant avec beaucoup de valeur. Oquendo fut plus heureux : car ses gens montèrent à l'abordage, entrèrent dans le vaisseau, & après avoir pris quelques drapeaux, fait des prisonniers, & pillé une partie de ce bâtiment, ils comptoient en être maîtres, lorsque son vaisseau ayant été percé par notre canon, & celui de Brissac ayant reçu du secours, il fut obligé de se

retirer. Le nôtre en fit de même : mais en regagnant l'isle de Saint Michel, il coula à fond. Briſlac & Nipeville s'étant jettés dans un petit bâtiment se sauvèrent avec beaucoup de peine. Tout l'effort du combat tomba alors sur notre Amiral, le reste de la flote le regardant sans se mettre en devoir de le secourir, parce que nos vaisseaux étoient trop foibles pour résister au canon des ennemis. Il n'y eut qu'un navire Biscayen, monté par Miguel de Cardonne & par P. de Pardo, qui accrocha un des nôtres & le pilla, mais il ne laissa pas de s'échapper. Le vieux Villaviciosa, qui avoit sur son bord la compagnie de Guerara, combattit contre un autre de nos vaisseaux, & l'endommagea fort : mais il ne put pas le prendre. Les deux qui avoient attaqué l'Amiral des ennemis, furent coulés à fond par son canon.

Il ne restoit plus que notre Amiral, qui fut long-tems aux prises avec l'Amiral Espagnol : mais étant envelopé de toutes parts par la flote ennemie, & abandonné par la nôtre, il ne put résister. Bastida & le capitaine Bivero Biscayen, qui commandoit la Sainte Catherine, étant montés à l'abordage, tuèrent environ trois cens des nôtres : mais ayant été arrêtés par la Noblesse qui s'étoit rangée autour de Strozzi, il s'y passa une nouvelle action très vive, où le brave Beaumont fut tué. Enfin Sainte Croix, suivi de Marolin & de Rodrigue de Vargas se présentant par-tout pour animer ses soldats, Strozzi, qui avoit fait tout ensemble le devoir de capitaine & de soldat, tomba enfin couvert de blessures mortelles. Vimioso percé de plusieurs coups étoit aussi hors de combat, & l'Etendart général ayant été pris par un Antoine de Seville, qui eut un bras emporté d'un coup de canon, nos soldats se voyant sans Commandans demandèrent quartier. Mais les Espagnols naturellement cruels & animés par la vengeance, firent main-basse sur tout ce qui se présenta. La Noblesse qui avoit échapé à la première furie, ou qui s'étoit retirée du combat à cause de ses blessures, fut prise & réservée à une mort plus funeste. Strozzi fut pris en même tems ; mais soit par grandeur d'ame, soit par l'état où ses blessures l'avoient réduit, il ne demanda aucun quartier ; & comme on le menoit au Général ennemi, il expira sans prononcer un seul mot. Pour la probité, la bonne foi & la

HENRI

III.

1582.

Défaite de  
Strozzi.

**HENRI III.**  
1582. générosité, Strozzi étoit comparable à ceux qui ont possédé ces vertus dans le degré le plus parfait. D'ailleurs il étoit si brave, qu'il n'y avoit point de péril qu'il ne fût toujours prêt d'affronter : mais son défaut étoit le manque de prévoyance, & quelquefois trop de sécurité. Il étoit fils de Pierre de Strozzi Maréchal de France, mort quatorze ans auparavant au siège de Thionville, & qui ayant réuni la beauté du génie avec la fermeté, la bravoure & l'activité, fut regardé comme un des plus grands Capitaines de son siècle.

Le comte de Vimioso ayant été pris par un volontaire Crémonois, nommé Mondenaro, & mené à Sainte Croix son parent, en fut assez bien traité, si l'on en croit les Espagnols : mais deux jours après il mourut de ses blessures. Les Espagnols ont encore envié la gloire de sa prise à un Italien : car c'est l'ordinaire de cette Nation de vouloir posséder seule tous les honneurs, & de n'en faire part à personne. Ils prétendent donc que ce fut un Alphonse Père brave soldat de la compagnie de Gamba Capitaine dans le régiment de Figueroa, qui eut l'honneur de prendre Vimioso, & qu'il eut pour cette action une récompense du roi d'Espagne. Les vaisseaux Espagnols qui eurent le plus de part à cette victoire furent, l'Amiral & ceux de Figueroa, de Bovadilla, d'Erafto & d'Oquendo : & ceux qui montrèrent le plus de courage en cette journée après les Chefs furent, D. Pedro de Tolède qui commandoit le château d'Avant sur l'Amiral, Miguel de Cardonne, Paz, Santistevart, de Bolaños & Bivero. Les Espagnols, si l'on en croit leurs relations, n'y eurent de tués qu'environ deux cens hommes & cinq cens blessés. Pour nous, nous y perdîmes plus de deux mille hommes & huit de nos vaisseaux ; les ennemis pouvoient même en prendre davantage, s'ils eussent eu des Pilotes.

Tel fut le succès de ce combat, un des plus fameux qui se soient donnés sur l'Océan : car dans tous ceux qu'on a vus depuis vingt ans sur les côtes des Pays-bas, on a presque toujours combattu, ou dans des canaux, ou à l'embouchure des rivières : mais ici, c'étoit au milieu de la mer & très-loin du continent que les deux plus belliqueuses Nations de l'Europe combattoient pour un Royaume très-riche : car le Portugal étoit le prix du vainqueur, & le vaincu n'avoit plus

rien à y espérer. C'est ce qui a fait tant vanter cette victoire par les Espagnols ; parce qu'ils comptent qu'elle a affermi le nouveau Royaume qu'ils venoient d'acquérir, & qu'elle leur a assuré la possession de toutes les richesses des Indes, qui dépendoit du succès de cette journée.

HENRI  
III.  
1582.

Sainte Soline prit le large avec neuf vaisseaux sans avoir combattu, & il se retira à l'isle del Fayal ou des hêtres, qu'il pillà : c'est ce qui fit soupçonner à quelques esprits légers & crédules du parti d'Antoine qu'il avoit été gagné par les Espagnols, & on croit que ce fut pour cela qu'Antoine fit depuis couper la tête à Edoüard de Castro, comme principal auteur de cette trahison : mais d'autres prétendent que ce fut parce qu'après cette bataille il eut des intelligences avec Philippe, & qu'il fut convaincu d'avoir tué Antoine Barache qui avoit le premier proclamé Antoine Roi, & qui étoit en grande faveur auprès de lui. Il est vrai que Briffac qui revint en France avec dix-huit vaisseaux, & qui y apporta la première nouvelle de la défaite de notre flotte, accusa Sainte Soline devant la Reine qui regrettoit fort Strozzi. L'accusé étant revenu en France, & ayant été pris ignominieusement par la maréchaussée de Poitiers, & amené à la Cour, courut grand risque de la vie : mais enfin il fut mis en liberté à la sollicitation de ses amis, qui firent passer pour lâcheté ce qu'on appelloit trahison.

Les Espagnols se sont trompés ; & après eux Jérôme de Franchi Conestagio, qui d'ailleurs a écrit cette histoire avec beaucoup de bonne foi, de prudence & de liberté, lorsqu'ils attribuent à Landereau cette action de sainte Soline. Landereau qui étoit broüillé alors avec Sylva, ne se trouva point à la bataille ; il étoit malade du poison qui lui avoit été donné par les Portugais, à ce qu'il croyoit ; & ses vaisseaux étoient allés au Cap-Verd.

La veille du combat le roi Antoine s'embarqua, & passa de l'isle saint Michel à la Tercere ; & comme s'il eût présagé son malheur, lorsqu'il fut à Angra au lieu de faire son entrée par dessous les arcs de triomphe qu'on lui avoit élevés, il passa avec peu de suite sur un petit pont de bois, & entra ainsi dans la ville. Lorsqu'il apprit le succès du combat, il en fut extrêmement affligé, & il fit défendre à Sainte Soline

**HENRI III.** 1582. d'aborder dans l'isle ; au lieu qu'il reçut très-favorablement les dix-huit vaisseaux que Brissac y amena, les regardant comme une dernière ressource si sainte Croix venoit l'attaquer : mais ce Général au lieu de poursuivre sa victoire, s'en alla à l'isle de saint Michel, où il reçut à composition les habitans des isles de sainte Marie, & de Flores, qui demandèrent pardon du passé.

Cruauté des  
Espagnols envers les prisonniers.

Il fit ensuite crier par un trompette qu'on lui amenât tous les prisonniers : il s'y trouva vingt-huit Seigneurs, cinquante Gentilshommes, & en tout environ trois cens hommes, qu'il condamna tous à mort, sous prétexte qu'ils avoient violé la paix confirmée par serment entre le roi très-Chrétien, & le roi Catholique ; qu'ils avoient donné secours à Antoine prieur de Crato, qui s'étoit mis en embuscade pour surprendre la flote des Indes ; qu'ils étoient venus piller les isles du roi d'Espagne & en particulier l'isle de saint Michel, & qu'ils avoient attaqué sa flote. Ainsi ils furent livrés au juge Criminel, afin que pour le bien des deux Couronnes il les fît exécuter comme perturbateurs du repos public & du commerce, ennemis du roi d'Espagne, & Corsaires infames ; ce sont les termes de leur sentence prononcée par le marquis de Sainte Croix. On dressa pour cela un grand échafaut dans la place publique de Ville-franche. Ce spectacle causa de grands murmures parmi les soldats, soit qu'ils craignissent les représailles, ou qu'ils fussent fâchés qu'on leur fît perdre le profit qu'ils espéroient de la rançon des prisonniers. Ils s'attroupèrent autour du Général Espagnol pour demander la vie de ces malheureux. » Quel crime ont-ils » fait, disoient-ils ? puisqu'ils sont échapés du combat, pour- » quoi ne les pas renvoyer ? La fortune des armes est si chan- » geante, & quelquefois elle se plaît à livrer le vainqueur » à la merci du vaincu. Cette paix, dont on parle, n'est pas » si religieuse entre les deux Rois, qu'il n'y ait entre eux » une guerre véritable dans les Pais-bas. Toute la terre sçait » en quel endroit le duc d'Anjou attaque le roi d'Espagne » avec les forces de la France. C'est au nom de la Reine » mère & sous son autorité, que ces prisonniers sont venus » ici. On voit par leurs commissions que c'est par ordre du » Roi que les levées se sont faites, & qu'on a équipé cette flote

» flote. Cette affaire va nous rendre l'horreur de toutes les  
 » nations. « Là-dessus ils supplièrent leur Général qu'on  
 adoucît la sentence, & qu'on traitât les prisonniers suivant  
 le droit de la guerre.

HENRI  
 III.  
 1582.

Sainte Croix répondit qu'en cela il ne faisoit rien, que de  
 juste, & conforme aux intérêts du roi T. C. qu'il sçavoit  
 ses intentions ; que c'étoit malgré lui que ses sujets alloient  
 faire la guerre dans les pais étrangers, & qu'il étoit ravi  
 qu'on les punît : d'ailleurs qu'il avoit des ordres précis du  
 Roi son maître, & que quoiqu'il eût beaucoup de répugnance  
 à traiter comme des brigands des Officiers dont il connois-  
 soit la valeur, cependant il étoit forcé de le faire, & de le  
 faire promptement.

Ce discours ayant un peu calmé ses soldats, il donna ordre  
 à Bovadilla de mettre des Gardes autour de l'échaffaut, &  
 il fit amener les prisonniers, entre lesquels étoit Vivonne  
 de la Charaigneraye. On les remit au bourreau des troupes  
 Allemandes, qui les fit mourir quatre à quatre. La cruauté  
 d'un pareil supplice ternit extrêmement l'éclat de cette  
 grande victoire. On a dit qu'ils avoient traité de même les  
 corps de Strozzi & de Vimioso : mais les Espagnols qui n'ont  
 rapporté dans leurs relations que ce qu'ils ne pouvoient ca-  
 cher, ne parlent point de ce fait.

La nouvelle de ce combat étant arrivée en Espagne, Vi-  
 vonne de saint Goard notre Ambassadeur en cette Cour,  
 craignant quelque chose de semblable à ce que je viens de  
 raconter, part en diligence de Madrid, & va joindre le Roi  
 pour lui demander la vie des prisonniers. Ce Prince qui ne  
 sçavoit pas encore le détail lui fit une réponse ambiguë, &  
 le congédia : mais lorsqu'il en eut été instruit, il voulut ex-  
 cuser l'action sur ce qu'on n'avoit pas sçu que ces prison-  
 niers fussent des personnes d'une si grande distinction.

Emmanuel Sylva qui étoit à Angra, n'eut pas plutôt ap-  
 pris le succès du combat, qu'il écrivit au marquis de Sainte  
 Croix, pour le prier d'en user bien avec les prisonniers, &  
 pour lui offrir leur rançon : mais lorsqu'il eut appris ce qu'il  
 avoit fait, il détesta sa barbarie ; & comme il étoit fier &  
 colére, il ne tint pas à lui qu'on ne traitât de même un pa-  
 reil nombre de Castillans qui étoient dans les prisons de la

**HENRI III.**  
**1582.** ville. Il le proposa à Antoine : mais quoique ce Prince fût vivement touché de ce qui étoit arrivé à Strozzi , à Vimiofo & à tant de Gentilshommes François ; cependant en l'état malheureux où étoient ses affaires , il crut qu'il devoit moins songer à la vengeance qu'à sa propre sûreté ; & comme il manquoit sur-tout d'argent , il s'attacha à faire frapper de nouvelles monnoyes , & à en augmenter le prix. Il se faisoit prêter de gré ou de force , en un mot il tiroit de l'argent de tous côtés à quelque prix que ce fût. Ses principaux Conseillers en cette affaire étoient Emmanuel Sylva , & un Génois nommé Vivalde , homme habile en ce genre.

Jamais le parti d'Antoine n'avoit tant fait d'extravagances que depuis la défaite de notre flotte , sur-tout les Moines & les Prêtres : car ayant entièrement oublié la gravité & la modestie de leur état , non-seulement ils se permettoient tout ; mais ils vouloient que tout fût permis à Antoine leur Roi.

Sur ces entrefaites Martinès de Recalde , officier de Marine qui avoit de la réputation , arriva aux Açores avec les galères & le reste de la flotte d'Andalousie , fort inquiet de l'état des isles , parce qu'on l'avoit assuré sur la route que la flotte d'Espagne avoit été battuë : mais en ce cas il étoit résolu de risquer une seconde bataille. Sainte Croix ravi de son arrivée , & ne voyant plus rien à craindre , laissa dans l'isle Augustin Iniguez de Zarate avec deux mille Espagnols , beaucoup de canon & des munitions de guerre en abondance , & il mit à la voile pour aller audevant de la flotte des Indes qu'il attendoit comme le prix de sa victoire. Comme elle passoit à la vûe de l'isle del Fayal , Sainte Soline qui s'y étoit retiré , lui fit tirer quelques volées de canon : elle étoit commandée par Hernan Tellez de Sylva , qui après la mort du comte de la Toquia avoit fait les fonctions de Viceroi aux Indes. Malgré les sollicitations d'Antoine , il avoit contenu le païs dans l'obéissance de Philippe ; & il avoit eu la précaution d'envoyer par terre en Espagne Jérôme de Lima pour assurer le Roi de son attachement & de sa fidélité. Il avoit pris ce parti , parce qu'outre l'incertitude de la mer , il croyoit que le voyage par terre seroit plus court. Lima s'étant embarqué à Goa , vint aborder à Ormus ville du golfe Persique appartenante aux Portugais. De-là

il se mit dans une Caravane de quantité de chameaux & de voyageurs qui se réunissent pour passer les déserts & pour se défendre contre les voleurs, & après avoir essuyé de grandes difficultés il arriva à Bagdat, & y ayant passé l'Euphrate, il vint à Alep, puis à Damas; il passa ensuite le Jourdain, & se rendit à Jerusalein pour voir les saints lieux. De-là il vint à Tripoli de Syrie, où il s'embarqua pour Malte ou pour la Sicile, d'où il passa en Espagne, & réjouit beaucoup le Roi par cette nouvelle à laquelle il ne s'attendoit pas. Ce voyage fit connoître qu'on pouvoit aller aux Indes Orientales par terre.

Telles ayant rencontré Sainte Croix le reçut avec beaucoup de politesse & de marques d'amitié : cependant par ce fond de jalousie qui se trouve toujours entre les Castillans & les Portugais, il ne baissa point pavillon devant lui. Sainte Croix regarda ce procédé comme un outrage, mais il crut devoir dissimuler, aimant mieux relâcher quelque chose de son droit, que de choquer un homme de cette importance, & de s'exposer à le détacher du parti de Philippe.

Lorsque la flote des Indes eut quitté celle d'Espagne pour se rendre à Lisbonne, le marquis de Sainte Croix délibéra avec son Conseil comment il puniroit les Pilotes de ces vaisseaux Flamans, qui ne s'étoient point trouvés à la bataille. Il fut résolu que les navires seroient confisqués, & l'équipage condamné aux galères. Les soldats Allemans qui étoient dessus, furent remis au comte de Lodron pour les punir comme il le jugeroit à propos.

La flote ayant ensuite passé à la vûe de l'isle Tercere, Don Antoine eut grand peur, quoiqu'il eût encore dix-sept bâtimens François; mais comme il ne se fioit point aux Insulaires, il appréhendoit qu'ils ne suivissent le torrent : dans cette inquiétude il fit venir un vaisseau tout prêt pour s'enfuir en cas de besoin. La retraite de Sainte Croix le rassura. Ce Général sans rien entreprendre davantage s'en retourna triomphant en Espagne, & arriva le dix de Septembre à Lisbonne avec sa flote en bon état. Il y reçut du Roi des honneurs extraordinaires, & il obtint de ce Prince plein de sagesse des récompenses magnifiques pour tous ceux qui avoient bien servi dans cette expédition.

---

HENRI  
III.  
1582.

**HENRI** III. 1582. Antoine rassuré par le départ de la flote d'Espagne ne fit pas de ses malheurs l'usage qu'il devoit : mais il se plongea dans le dérèglement & dans les plaisirs avec tant d'excès qu'il sembloit vouloir insulter à sa mauvaise fortune. Il debauchoit tous les jours de jeunes filles, sollicitoit les femmes, en viola quelques-unes, & ne respecta pas même les Vierges consacrées à Dieu ; il y en eut plusieurs avec lesquelles il vécut dans une familiarité criminelle. Sur la fin de l'année il délibéra tantôt seul, tantôt avec Sylva, s'il devoit rester à la Tercere, ou repasser en France : enfin il se détermina à ce dernier parti ; & quoiqu'il craignît avec raison d'être méprisé parmi nous en l'état malheureux où il étoit ; cependant il compta beaucoup sur le naturel impétueux de la Reine mère, qui touchée comme elle étoit, de la mort de Strozzi son cousin, & de tant de Seigneurs François, sembloit tout mettre en œuvre pour en tirer vengeance. A la prière d'Antoine Landereau étoit resté dans l'isle, après la défaite de Strozzi, pour la défendre en cas d'attaque : mais dès que Sainte Croix fut parti, comme on ne sçavoit pas encore si Antoine y resteroit ou non, il prit congé de lui, & retourna en France. Dès qu'il y fut arrivé, il écrivit à la Reine, & la supplia de l'excuser de ce qu'il n'alloit pas à la Cour lui rendre compte de l'état où étoient les affaires, ajoutant que c'étoit sa mauvaise santé qui l'en empêchoit : il lui proposoit divers moyens pour venger la mort indigne de tant de braves Officiers, & pour troubler de nouveau les affaires du Portugal. Mais ses excuses furent mal reçues, & on ne jugea pas à propos de lui confier, comme il le demandoit, la conduite d'une entreprise de cette importance pour laquelle il avoit montré si peu de zèle pendant cette campagne. L'affaire ayant été remise à l'année suivante, il fut résolu par le crédit de Joyeuse qu'on en chargeroit le commandeur de Chaste, proche parent de ce favori, & d'ailleurs homme également recommandable par sa probité & par sa valeur, & dont on ne doit jamais parler qu'avec éloge.

Antoine  
repallé en  
France.

Antoine partit de l'isle de Tercere au commencement d'Octobre ; il y laissa quelques vaisseaux François & Anglois avec un capitaine Florentin nommé Batiste, & le sieur de Carle qui y étoit venu depuis environ un an avec quatre

compagnies Françoises. Ce Prince avoit eu dessein de faire en s'en retournant une tentative sur Madere ; mais ses vaisseaux Anglois s'étant égarés , il n'y pensa plus , & il s'en vint droit en France , où il trouva , malgré le désordre de ses affaires, l'asyle que les Princes malheureux y ont toujours eu. On lui fit même espérer qu'on enverroit l'année suivante un renfort aux troupes qu'il avoit dans l'isle de Tercere.

Hernan Tellez étant arrivé heureusement avec la flote des Indes, fut reçu de Philippe avec tout l'accueil auquel il devoit s'attendre. Outre la nouvelle de la victoire de sa flote , ce Prince avoit encore appris par les lettres d'Antoine Manrique que la flote du Perou & de la nouvelle Espagne , dont il étoit inquiet , n'avoit rien à craindre : mais sa joye fut troublée par la mort prématurée de l'Infant D. Diego son fils aîné, qui mourut le vingt-un de Novembre à l'âge de neuf ans. Avec tant de Royaumes , il se voyoit presque sans héritier , parce que Philippe qui lui restoit , étoit foible & délicat.

On ne sçauroit dire si la mort du duc d'Albe qui arriva dans ce même tems doit être mise au nombre des malheurs qu'éprouva ce Prince , à cause de la haine qu'il eut toujours pour ce grand Capitaine depuis qu'il fut retourné en Espagne , après avoir domté plutôt que pacifié les peuples des Pais-bas. Il fut un des plus grands Généraux de son siècle, de l'aveu même de ses ennemis , plus heureux que son père Garcia , qui étoit péri il y avoit soixante & douze ans à l'isle des Gerbes , & plus grand que Frideric son ayeul, qui contre l'ordre de la nature , survécut à son fils , & qui deux ans après sa mort , conquit sans combat la Navarre. Le duc d'Albe son petit fils a servi l'Empereur Charle V. & le roi Philippe II. dans toute l'Europe , à la tête des plus grandes armées qu'ils ayent euës sur pié , en Allemagne , en Italie , en Flandre , & en dernier lieu en Portugal : mais il semble qu'il ait manqué quelque chose à sa gloire , & il le disoit lui-même , c'étoit de voir une armée Turque rangée en bataille devant lui. Il étoit meilleur pour la guerre, que pour la paix ; la grandeur de ses services le rendoit fier & ambitieux ; il aimoit à rabaisser le mérite des autres , & par un vice naturel à son país , il regardoit avec mépris toutes les autres

HENRI  
III.  
1582.

Mort du duc  
d'Albe.

nations : d'ailleurs excessivement impérieux , & d'une sévé-  
 HENRI rité outrée , persuadé qu'un Empire s'affermir mieux par la  
 III. terreur , que par l'amour. C'est pour cela qu'on lui impute la  
 1582. détention injurieuse du Prince de Hesse contre la foi don-  
 née , le supplice de plusieurs grands Seigneurs des Pais-bas , &  
 la mort indigne qu'on fit souffrir aux prisonniers François  
 dans l'isle de saint Michel. On a prétendu que tout cela s'é-  
 toit fait de son avis : mais on peut dire que tels conseils ont  
 été préjudiciables à ceux qui les ont suivis , & que la cruauté  
 qu'il leur a inspirée , a fait une grande tache à leur gloire.  
 On attribué encore à sa jalousie l'injustice que Charle-Quint  
 fit à Ferdinand de Gonzague : malgré les grands services  
 qu'il avoit rendus à l'Empereur , il fut dépouillé du gouverne-  
 ment du Milanez & de toutes ses charges , d'une manière  
 si injurieuse , & avec une ingratitude si marquée , que ne  
 voyant aucune espérance de rentrer en grace , il en mourut  
 de douleur. Malgré tous ces défauts le duc d'Albe parvint  
 aux plus grands honneurs sous ces deux Princes ; mais Phi-  
 lippe l'aima moins que son père ; il le relégua même dans  
 ses terres pour un sujet assez léger , & ce ne fut qu'à la der-  
 nière extrémité qu'il l'employa dans la guerre du Portugal ,  
 qui a mis le comble à toutes ses victoires : car elle le reconcilia  
 avec son Prince , & lui fit donner un logement dans le pa-  
 lais du Roi , où il est mort , pour ainsi dire , entre ses bras. On  
 peut compter encore pour un dernier bonheur que ce soit  
 le P. Louïs de Grenade Dominicain , d'un esprit admirable ,  
 & d'une éloquence vraiment Chrétienne , qui l'ait assisté à la  
 mort , qui l'ait consolé pendant tout le cours de sa maladie ,  
 & qui lui ait donné le Viatique. Il mourut le douze de Dé-  
 cembre âgé de soixante & dix-sept ans. Sanche d'Avila avoit  
 été élevé dans sa maison & sous ses yeux ; il avoit fait sous  
 lui son apprentissage dans le métier des armes. Le nom d'A-  
 vila lui fut donné à cause du lieu de sa naissance : car sa fa-  
 mille n'étoit pas illustre ; mais d'Avila l'est devenu par sa bra-  
 voure , & par le bonheur qui l'a toujours accompagné. Il sui-  
 vit de fort près son maître , c'est ainsi qu'il appelloit le duc  
 d'Albe : mais sa fin eut quelque chose de funeste ; car cet  
 homme qui s'étoit trouvé en tant d'occasions périlleuses , à  
 tant de sièges & de combats , & qui avoit été impénétrable

à tous les traits des ennemis, ayant reçu un coup de pié de cheval, négligea d'abord la plaie : ensuite au lieu de chercher dans la nature des remédes pour la guérir, il eut recours à des paroles superstitieuses & à des enchantemens, & il tomba enfin dans une maladie sérieuse, dont il mourut quelques mois après fort regreté.

On mit à la place du duc d'Albe pour commander en chef, César de Borgia duc de Gandie, homme qui avoit des mœurs, mais qui pour les vertus militaires étoit bien au-dessous de son prédécesseur.

Philippe voyant qu'il n'étoit point encore maître des Açores, fit des préparatifs pour achever cette conquête l'année suivante. Le duc d'Osborne, qu'il venoit de nommer Viceroy de Naple, lui avoit envoyé deux énormes galéasses : ces batimens sont d'un grand usage dans la Méditerranée ; mais comme ils sont trop plats pour résister aux vagues de l'Océan, le Roi les fit élever, & leur fit mettre des quilles plus cambrées. Il songea ensuite à retourner en Castille : mais avant que de quitter le Portugal, il accorda une amnistie plus étendue que la précédente, & réduisit à dix personnes le grand nombre de ceux qu'il avoit exceptés dans la première, sans rien changer néanmoins à l'égard des Ecclésiastiques. Comme ils s'étoient déclarés contre lui avec le plus de fureur, non-seulement il ne leur pardonna jamais ; mais il donna à tout le monde la liberté de les punir & de les tuer ; & lorsqu'à la fin de la guerre on compta ceux qu'il avoit fait périr par le fer ou autrement, on en trouva deux mille ; ce nombre s'est trouvé en effet dans le bref d'absolution que le Pape lui accorda pour cette faute. L'amnistie fut publiée à Tomar au commencement de Décembre.

On fit ensuite les obsèques des deux derniers Rois de Portugal, Sébastien & Henri, & leurs corps furent portés d'Almerin au couvent de Belen. Sébastien y fut loué modestement, & Henri jusqu'au dégoût. La plus grande partie de l'assemblée entendit avec plus de plaisir le récit de sa mort, que l'éloge de Philippe. On attendoit les Procureurs & les Syndics des villes pour prêter le serment : mais comme ils n'arrivèrent pas assez tôt, on remit la cérémonie au mois de Février suivant, & Philippe différa jusque-là son départ.

HENRI

III.

1582.

Pendant qu'il étoit occupé à dépouiller Antoine du royaume de Portugal, le duc d'Anjou travailloit vivement à lui enlever les Pais-bas qu'il avoit hérités de ses ancêtres. Ce Prince avoit passé l'hyver en Angleterre, à des tournois, & à des bals, dans l'espérance de consommer son mariage avec la Reine : mais sur les difficultés qui survinrent, il prit congé de cette Princesse, & après de grandes marques d'amitié de part & d'autre, il partit de Londre. La Reine le reconduisit jusqu'à Cantorbery, & lui donna de l'argent & des troupes. Il s'embarqua à Douvre le neuf de Février, avec une suite nombreuse de seigneurs Anglois. Il y avoit R. Dudley comte de Leycester, Ch. Howard amiral d'Angleterre, & Hunfdon, qui tous trois étoient Chevaliers de la Jartière & du Conseil de S. M. Willoughby, Windsor, & Sheffeld étoient aussi du voyage, avec les chevaliers Sidney, Shirley, Perrot, Ruffel, Drury & Brucher frères de l'Amiral, trois enfans de Hunfdon, & environ cent autres Gentilshommes. Deux jours après, le duc d'Anjou étant arrivé à Flessingue, le prince d'Orange lui-même accompagné du prince d'Epinoi se mit dans une barque, & alla audevant de lui. On fit dans ce moment une si furieuse décharge de canon que le bruit en fut entendu jusqu'à Calais. Le prince d'Orange se jetta respectueusement à ses genoux, & après l'avoir félicité avec les autres Seigneurs sur son heureux voyage, il lui dit qu'il étoit ravi de voir enfin ce jour heureux, ce jour qu'il souhaitoit depuis si long-tems, où il pût avoir le bonheur de rendre ses devoirs à son Altesse, & de lui consacrer sa vie, ses biens & ses talens : Qu'il espéroit que sa présence, son courage, & son secours délivreroient les Pais-bas de toutes les calamités dont ils étoient accablés depuis si long-tems, & que ces Provinces autrefois les plus puissantes & les plus florissantes de l'Europe, mais alors ruinées & désolées par la fureur des guerres, alloient enfin sous son gouvernement reprendre leur ancien éclat, & former sous les auspices d'un si grand Prince une union formidable à leurs ennemis. Le duc d'Anjou qui avoit l'esprit délié & poli répondit à ce compliment en peu de mots, mais d'une manière tout à fait convenable ; & les Seigneurs s'étant jettés à genoux pour lui marquer leurs respects, il les releva

HENRI

III.

1582.

Affaires des  
Pais-bas.

releva & les embrassa avec beaucoup de tendresse. On lui avoit préparé dans l'hôtel de ville un logement où il passa la nuit. Le lendemain il se rendit à Middelbourg à pié, & il n'y avoit guère moyen d'y aller autrement, toute la terre étant couverte de glace & le froid excessif. Il rencontra devant la porte les Etats de Hollande, qui le félicitèrent sur son heureuse arrivée, sur la paix qu'il avoit rétablie en France, sur la levée du siège de Cambray, & sur le voyage qu'il avoit fait en Angleterre exprès pour le salut des Provinces. Enfin sur le soir on le conduisit de la porte de la ville au logis qu'on lui avoit préparé, au travers d'une clôture en forme de haye, dont tout le haut étoit couvert d'illuminations, entre dix compagnies bourgeoises très-bien armées & très-bien équipées, & au milieu du bruit des trompettes & du canon de la ville & des vaisseaux qui tiroit sans discontinuer. On lui donna ensuite un repas magnifique à l'hôtel de ville, & on le pria de rester quelques jours, en attendant que les préparatifs que l'on faisoit à Anvers pour le recevoir fussent achevés. Il passa ce tems-là à considérer, & à admirer la magnificence de cette ville, ornée de maisons & de places superbes, & qui étant située dans une aussi petite isle que celle de Valkeren, n'étoit éloignée que d'un quart de lieuë de trois autres places considérables. Ayant ensuite visité la flote composée de cinquante-quatre vaisseaux destinés à le conduire à Anvers par l'Escaut, il s'embarqua le dix-neuf Février, & arriva le lendemain à Lillo, fort situé très-avantageusement dans un endroit où le fleuve se resserre & fait plusieurs détours. Il y passa la nuit, & le lendemain matin étant arrivé auprès d'Anvers, il rasa cette ville du côté de la citadelle, précédé & suivi d'une grande quantité de vaisseaux qui l'escortoient, & au milieu de plus de vingt mille hommes en armes, qui bordoient les quais & le rivage. Enfin il descendit de son vaisseau au bruit du canon de la flote & de la ville, & il fut reçu avec toute la magnificence possible par les Etats de Brabant, & par le Sénat accompagné des trompettes, & des autres Officiers de la ville tous montés superbement. On lui avoit dressé un tribunal avec un siège d'or, entouré de vingt compagnies d'infanterie bourgeoise, & de quelques compagnies de cavalerie.

**HENRI III.**  
1582. Lorsqu'il y fut arrivé suivi de tous les Seigneurs, de la Noblesse & des députés des Etats, le Docteur Hessele le harangua au nom de toute l'assemblée. Après avoir remercié Dieu, & ensuite S. A. il l'assura que tout le peuple étoit ravi de voir le Prince qu'ils avoient pris pour leur protecteur, en renonçant pour de bonnes raisons à l'obéissance de Philippe. Il ajouta qu'ils étoient tous disposés à lui rendre les respects qui lui étoient dûs, & à se soumettre à ses ordres. Le Prince répondit d'une manière très-gracieuse à ce compliment, & il remercia les Etats de la manière honorable avec laquelle ils s'étoient mis sous sa protection, afin qu'il les délivrât de la tyrannie des Espagnols, & qu'il les gouvernât selon leurs loix, leurs usages, leurs privilèges & leurs franchises; il dit que ce n'étoit pas seulement la justice de leur cause qui l'avoit engagé à se charger de cette entreprise, quoique ce fût un motif fort puissant pour lui; mais qu'il avoit été infiniment touché des honneurs qu'ils lui avoient rendus, & des marques de zèle & d'amitié qu'ils lui avoient données: Qu'il étoit prêt à son tour de sacrifier pour les défendre ce qu'il avoit de biens, les secours du Roi son frère, ceux de la Reine d'Angleterre, en un mot son sang & sa vie même.

On lut ensuite en Allemand & en François les articles de ce qu'on appelloit *Joyeux avènement*. Theodore Liefweld chancelier de Brabant tenant le livre des Evangiles, les lut, & le duc les répéta. Après quoi il prêta aux Grands de l'Etat, à la Noblesse, & aux villes un second serment, par lequel il promettoit de se conduire en Prince équitable, & de ne pas gouverner le pais suivant son caprice, mais conformément aux loix & à leurs privilèges.

On apporta ensuite une longue robe de velours pourpre doublée d'hermine, & la couronne ducale ou le diadème. Le prince d'Orange lui mit la robe, en priant Dieu que cette cérémonie tournât au bonheur des peuples, & il dit au Duc: Voici le manteau de notre Prince; attachez-le si bien sur vous, que personne ne puisse vous l'arracher; puis lui ayant mis la couronne ducale sur la tête, il le proclama duc de Brabant. Après le prince d'Orange, tous les Seigneurs lui prêtèrent serment suivant la formule que le Chancelier leur

Le duc d'Anjou proclamé duc de Brabant.

dictoit. Après quoi Jean Vander-Wecke pensionnaire de la ville adressa la parole au peuple en présence & par ordre du Magistrat, & déclara que le Duc alloit prêter serment de fidélité à la ville, & au Marquisat du saint Empire. On lut ensuite le serment dans la langue du Brabant, & le duc le prêta entre les mains du sieur de Stralen Consul de la ville; à l'instant Stralen tira la clef dorée, & la mit entre les mains du Duc, comme une marque de leur obéissance. Le Duc l'ayant prise, la rendit aussitôt à Stralen, & lui en confia la garde. Alors un héraut le proclama tout haut duc de Brabant, de Limbourg & de Lothier, au son des trompettes, & aux acclamations de toute la ville. On jeta ensuite de la monnoye au peuple, parmi laquelle il y avoit des pièces d'or & d'argent, qui avoient d'un côté la tête de François de Valois, avec le titre de duc de Brabant; & de l'autre sa devise, qui étoit un soleil qui dissipe les nuées, & qui réchauffe la terre avec ces mots, *fovet & discutit*, il échauffe & il dissipe.

Cette cérémonie étant achevée, le nouveau duc de Brabant monta sur un cheval magnifiquement enharnaché, & fit son entrée par la porte Impériale, précédé des Officiers de la milice bourgeoise, des Huissiers, & des trompettes de la ville, & des commerçans de diverses nations, surtout des Allemans & des Anglois habillés chacun à la manière de leur païs. Pour les negocians Espagnols & Italiens, il y avoit quelque tems qu'ils s'étoient retirés pour la plupart. Cette première troupe étoit suivie des premiers Officiers de la ville, des Magistrats, des trompettes, des Seigneurs, & des députés des Etats. La Noblesse de Brabant marchoit ensuite suivie du Chancelier de la province, & de Lamoral d'Égmond, frère du comte d'Égmond qui avoit quitté le service des Etats. Les gardes Suisses, & les seigneurs François & Anglois fermoient la marche. Le gouverneur d'Anvers qui a le titre de Margrave ou de Marquis, marchoit immédiatement devant le Prince, la tête nue, & le bâton de justice à la main: il avoit à côté de lui le baron de Merode, qui faisoit la fonction de maréchal de Brabant. Le Duc marchoit au milieu de ses gardes François, & des compagnies d'Arquebusiers & d'Arbalétriers de la ville, où il y a plusieurs de

---

HENRI  
III.

1582.

Entrée du  
duc d'Anjou  
à Anvers.

**HENRI**  
**III.**  
**1582.** ces sortes de confrairies. Lorsqu'il fut sous la porte, six Confeillers de la ville l'y reçurent avec un dais de drap d'or frisé, sous lequel il commença à marcher; & à quelque pas de-là il rencontra un char de triomphe, dans lequel étoit une jeune fille qui représentoit la ville d'Anvers. Il continua sa marche du côté du Palais, passant de tems en tems sous des arcs de triomphe qu'on lui avoit élevés avec une magnificence extraordinaire. Le jour commençant à baisser, la cérémonie s'acheva aux flambeaux, il y en avoit une si grande quantité, & dans un si bel ordre, que cette nuit fut aussi claire que le plus beau jour.

La pompe étoit fermée par une troupe de trois cens criminels condamnés au supplice, qui tous attachés à une longue corde & la tête nue imploroient avec une voix lamentable la miséricorde du nouveau Prince, & lui demandoient leur grace. Il la leur accorda. Le canon pendant ce tems-là tiroit sans cesse, & ce n'étoit dans toute la ville que spectacles, & que cris de *Vive le duc de Brabant*.

Le vingt-deux de Février, qui étoit un Jeudi, il se rendit à l'hôtel de ville, & s'étant assis sur un trône qu'on lui avoit préparé, il prêta serment entre les mains du Bourgmestre, qui à son tour fit au Prince le serment de fidélité & d'obéissance suivant une formule dictée par le Pensionnaire, & qu'un Magistrat la main levée en l'air répétoit tout haut au peuple, à qui l'on jettoit de l'argent comme on avoit fait la veille, & toujours au bruit des trompettes. La cérémonie entière fut terminée par un repas très-magnifique, qu'on avoit préparé à l'hôtel de ville pour le Duc, & pour les seigneurs François & Anglois qui l'avoient suivi.

Le lendemain les seigneurs Anglois prirent congé de ce Prince, après lui avoir recommandé, aussi-bien qu'aux États, les intérêts de leur Reine: le duc de son côté leur fit de grands remerciemens, & les renvoya comblés d'honneurs.

Le prince d'Orange lui présenta en particulier les députés des Protestans, qui après les complimens ordinaires lui recommandèrent leur cause: ils lui témoignèrent qu'ils ne doutoient pas, que sous ses auspices les Provinces affligées ne jouissent à l'avenir d'un sort plus heureux, comme elles

l'avoient éprouvé autrefois sous les ducs de Bourgogne , qui étoient comme lui de la maison de France , la plus illustre qui fût dans l'univers. Ils le prièrent d'imiter les vertus de ces Princes , de prendre sous sa protection les lettres & ceux qui les enseignent , & de les honorer à l'exemple de François I. son ayeul ; parce que c'est l'honneur qu'on rend aux arts, qui les fait fleurir , & que la gloire est un puissant motif pour exiter à l'étude. Enfin après lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités , ils prièrent Dieu , le Roi des Rois , & le Seigneur des Seigneurs , de lui donner le courage & la justice de David , la sagesse de Salomon , & le zèle religieux d'Ezechias. Le Duc ayant parlé de lui-même avec beaucoup de modestie , & ayant fait l'éloge de l'union des Provinces , leur promit d'avoir un soin particulier des Protestans , de protéger les gens de lettres , & de faire tous ses efforts pour répondre à l'opinion qu'ils avoient de lui , & pour gouverner le país de manière que personne n'eût lieu de se plaindre. Ils prirent là-dessus congé de lui fort contents de la parole qu'il leur avoit donnée.

Il ne restoit plus qu'à contenter les Catholiques , à qui l'on avoit défendu de s'assembler , & tout exercice de leur Religion ; & cela paroissoit d'autant plus raisonnable , qu'il faisoit profession de la même Religion qu'eux. Il en avoit déjà parlé au prince d'Orange ; & comme il étoit l'homme du monde le plus équitable & le plus prudent , il avoit trouvé que cette proposition étoit raisonnable , & que c'étoit même un moyen de diminuer la haine que leur avoient attirée les changemens arrivés à cette occasion. On fit donc une ordonnance qui cassoit celle qui avoit interdit l'exercice de la religion Catholique , & le quinze du mois de Mars elle fut publiée. Elle donnoit aux Catholiques l'église de saint Michel pour y faire l'Office , & elle permettoit à certain nombre de Prêtres , qui seroient choisis par le Duc , d'y aller célébrer , à condition qu'ils renonceroient à l'obéissance du roi d'Espagne , & qu'ils prêteroient serment à S. A. & à la ville d'Anvers , sans quoi la porte de l'Eglise leur seroit fermée ; & dans la crainte que sous prétexte de cette permission il ne se glissât quantité d'étrangers dans la ville , & que ce ne fût une occasion de troubles , l'ordonnance portoit

---

HENRI  
III.

1582.

Exercice de  
la religion  
Catholique  
permis.

que ce privilège ne regardoit que les habitans établis dans  
 HENRI la ville au moins depuis trois ans. Elle défendoit auffi de  
 III. venir en armes à l'Eglise, & sous peine de la vie, & de la  
 1582. confiscation des biens, d'insulter personne de paroles, ni par  
 voie de fait à cause de la Religion, dans les corps-de-garde,  
 dans les patrouilles, ni en aucun autre endroit.

Comme par cette ordonnance il étoit enjoint aux Catho-  
 liques de renoncer à l'obéissance de Philippe, & de prêter  
 serment au duc d'Anjou, leurs Députés s'étant assemblés dans  
 le parvis de l'Eglise qu'on leur avoit accordée, il y en eut  
 beaucoup qui aimèrent mieux renoncer à l'exercice de leur  
 Religion, qu'ils avoient souhaité avec tant d'ardeur, qu'à  
 l'obéissance de leur Roi, soit par amour pour lui, soit par  
 la crainte des suites; & il ne venoit guère à cette Eglise que  
 des femmes. On publia le onze d'Avril une autre ordon-  
 nance qui condamnoit à deux cens florins d'amende ceux  
 qui n'obéiroient pas, & qui chargeoit les Magistrats de les  
 y contraindre: mais ce moyen n'ayant pas réussi, on les ci-  
 ta tous chacun devant leur juge, & on les condamna à être  
 bannis, si dans trois jours ils ne prêtoient pas le serment  
 qu'on leur demandoit.

On traita ensuite avec les députés des Etats sur les affaires  
 publiques, & en premier lieu comment, dans le désordre  
 où étoient toutes les affaires, & sur-tout les finances, on  
 pourroit fournir par mois les deux cens mille florins promis  
 au duc d'Anjou; satisfaire aux autres besoins de l'Etat, &  
 remédier si bien aux maux présens, qu'on pût résister à tous  
 les efforts des ennemis, & établir enfin une paix solide &  
 sûre dans toutes les Provinces: car jusque-là le Brabant  
 avoit entretenu les garnisons de Lierre, de Malines, de  
 Bruxelles, d'Herentals, de Diest, de Vilvorde, d'Hocstrate,  
 de Westerlo, de Margrit, de Willbroeck, & même en partie  
 celle de Bergopsom. Les Etats de Flandre se plaignoient aussi  
 d'être surchargés: car ils avoient à payer la solde de cent  
 trente compagnies d'infanterie, & de vingt compagnies de  
 cavalerie: & en payant deux cens mille florins par mois au  
 duc d'Anjou, il se chargeoit de toute cette dépense: mais  
 comme la somme ne suffisoit pas pour soutenir la splendeur  
 de son rang & de sa dignité, & pour payer tant de troupes,

la guerre ne se faisoit pas avec autant de vigueur & de vivacité, qu'il eût été nécessaire.

La garnison de Menin surprit en ce tems-là plusieurs personnes considérables du parti du roi d'Espagne, mit en déroute auprès de Worcum deux cens chevaux Albanois, & prit leurs chevaux & leurs bagages. Le capitaine Brave s'empara en même tems de Lens en Artois. Montigny en ayant eu avis y accourut aussitôt, & ayant reconnu la place, il l'investit avec de la cavalerie, croyant que les François étonnés de se voir si-tôt assiégés abandonneroient ce poste, où ils n'étoient pas encore bien affermis: mais il se trompa, & l'infanterie qui lui étoit nécessaire n'étant pas venue aussi promptement qu'il l'avoit espéré, il fut obligé de se retirer: nos troupes étant sorties de la place le repoussèrent vigoureusement, & le menèrent battant jusqu'aux portes de Dotiai. Cependant les assiégés ne se sentant pas en état de se maintenir dans ce poste mal fortifié firent leur traité avec les ennemis, qui se dispoisoient à venir les assiéger de nouveau, & ils abandonnèrent la place le premier d'Avril.

L'année précédente le Viceroi après la prise de Tournai avoit distribué ce qui lui restoit de milices du pais aux environs de cette place. Ces troupes ne se contentant pas de se nourrir plus délicatement que la discipline militaire ne le permet, & d'être par-là fort à charge à leurs hôtes, exigeoient encore d'eux de grandes sommes d'argent. On en avoit souvent porté des plaintes non-seulement au Viceroi, mais même aux Etats d'Artois & de Hainaut. Cela fournit un prétexte au prince de Parme pour rapeller les troupes étrangères qu'il avoit renvoyées à la prière des Etats. Il leur représenta dans un Conseil où ils furent appelés, combien cette milice volontaire accoutumée à la licence, & peu soumise aux ordres des Officiers, étoit à charge aux Provinces par des exactions continuelles qui les ruinoient: Qu'il voyoit avec douleur qu'au lieu de faire la guerre aux ennemis, ils ne songeoient qu'à piller les amis. » Il n'est pas possible, leur » dit-il, ni d'arrêter leur licence, ni de satisfaire aux justes » plaintes des habitans, sans faire revenir des troupes étrangères qui sçachent obéir à leur Officiers, & combattre avec » courage contre les ennemis. Profitez, ajouta-t-il, de

HENRI

III.

1582.

HENRI III. 1582. » l'exemple des Provinces-Unies , qui se défiant de leurs  
 » forces , ont imploré le secours des François vos anciens  
 » ennemis : mon avis est donc que vous envoyiez incessam-  
 » ment en Espagne une députation de personnes d'une fidé-  
 » lité , & d'une prudence consommée , afin de prendre des  
 » mesures avec le Roi pour assurer les fonds de la guerre ,  
 » & de faire les préparatifs nécessaires pour la continuer avec  
 » vigueur.

Les Seigneurs & les Etats ennuyés de la longueur de cette  
 guerre consentirent sans peine à sa proposition , & nommé-  
 rent pour leur député J. Sarazin abbé de saint Vast. Son ar-  
 rivée fit d'autant plus de plaisir à Philippe , que personne  
 dans les commencemens ne s'étoit plus déchaîné contre les  
 Espagnols que cet Abbé , & qu'il avoit même fait contre  
 eux un discours qui a été rendu public. En se chargeant de  
 cette députation c'étoit avoier sa faute , & en marquer du  
 repentir. Philippe qui étoit ravi dans son cœur que le Vice-  
 roi eût ménagé si habilement l'occasion de faire revenir des  
 troupes Espagnoles en Flandre , reçut Sarazin avec de  
 grandes marques de bonté ; ayant résolu de faire partir  
 sur le champ deux régimens Espagnols & deux Italiens ,  
 il assigna pour cette dépense un fond de sept cens mille  
 écus d'or , & pour gagner l'amitié des Seigneurs du pais , il  
 leur accorda des titres illustres , comme il en avoit accordé  
 depuis peu au comte de Melun frère du prince d'Epinoi.

On attente à  
 la vie du  
 prince d'O-  
 range.

Mais pendant qu'on se dispoisoit à agir à force ouverte ,  
 on ne négligeoit pas la voie des embûches. Depuis la pro-  
 scription du prince d'Orange , Jean de Ysunca Biscaïen na-  
 tif de la ville de Vittoria , qui avoit été autrefois Commis-  
 saire des vivres aux Pais-bas , cherchoit continuellement  
 quelque moyen d'avancer sa fortune. Pendant qu'il étoit  
 occupé de cette pensée , il apprit que Gaspard Añastro son  
 compatriote qui faisoit depuis long-tems la banque à An-  
 vers , étoit sur le point de faire banqueroute. Il crut que  
 dans le désordre où étoient les affaires , il ne seroit pas dif-  
 ficile de l'engager à quelque coup hardi. Il y avoit environ  
 dix mois qu'il lui avoit écrit de Lisbonne , & il l'avoit de-  
 puis fait solliciter par ses émissaires à entreprendre une  
 chose qui lui seroit , disoit-il , aussi honorable qu'utile ; qui  
 tourneroit

tourneroit à la gloire de Dieu que le prince d'Orange at-  
taquoit par son hérité, & à la tranquillité des Païs-bas,  
qu'il troubloit par sa révolte. Et pour l'encourager, il lui en-  
voya un brevet du Roi, qui lui promettoit après l'action  
quatre-vingt mille ducats argent comptant, une Comman-  
derie de saint Jacque, & une fortune éclatante. Añastro  
effrayé du péril auquel il s'exposeroit, balança long-tems ;  
mais enfin ses malheurs augmentant tous les jours, il prend  
conseil de son désespoir, s'ouvre à son caissier nommé Ve-  
nero qui étoit de Bilbao ; & après lui avoir découvert le  
mauvais état de ses affaires ; il lui communiqua la propo-  
sition d'Ysunca. Il fonda en larmes en lui parlant, & Ve-  
nero touché du malheur de son maître, laissa aussi tomber  
des larmes. Cependant la proposition lui fit horreur, soit  
par la vûë du péril, soit par un motif de conscience. Añastro  
voyant que Venero ne s'offroit point à le servir, lui de-  
manda s'il croyoit que Jaureguy fût disposé à entreprendre  
un coup pareil. Ce Jaureguy qui servoit à la banque, étoit  
un jeune homme d'environ vingt ans d'un caractère sombre  
& opiniâtre ; ce qui faisoit juger à son maître que s'il se  
déterminoit une fois, il ne reculeroit pas. Venero lui en fit  
un scrupule, & lui demanda si en conscience il pouvoit ex-  
poser un jeune étourdi à une mort certaine ? Mais Añastro  
soutint que le prince d'Orange ayant été déclaré criminel  
de léze-Majesté, & proscriit par le Prince, qui a droit de  
suppléer à la loi ; il étoit permis à tout le monde de le tuer,  
comme un homme justement condamné : Qu'il avoit con-  
sulté les Théologiens d'Espagne, & qu'ils lui avoient répon-  
du qu'il n'y avoit point de difficulté ; qu'ainsi il ne lui restoit  
aucun scrupule sur cet article. Aussitôt ayant renvoyé Ve-  
nero, il fait venir Jaureguy, & jettant un grand soupir à  
son abord : » Si je ne connoissois, dit-il, votre fidélité, votre  
» constance, & votre piété sincère ; je ne m'adresserois pas  
» à vous dans l'état malheureux où sont les affaires publi-  
» ques & les miennes. Vous voyez encore mes yeux tout  
» rouges, & baignés de pleurs, & je crois que vous n'en  
» ignorez pas la cause : car je remarque depuis long-tems  
» que vous êtes sensible aux outrages que l'on fait à notre  
» Souverain, & que quoique vous soyez né en Espagne aussi

---

HENRI  
III.  
1582.

HENRI III. 1582. » bien que moi , vous ne laissez pas d'être touché des maux  
 » de ces Provinces , qui sont à notre égard comme une secon-  
 » de patrie. J'ai vû d'ailleurs que vous plaigniez sincèrement  
 » mon sort , & que vous étiez touché de me voir réduit à  
 » un état si malheureux par la faute & par le malheur d'au-  
 » trui. Il y a long-tems que je cherche quelque moyen de me  
 » tirer de l'abîme où je suis : mais enfin voici une occasion  
 » que m'offre la Providence : Vous pouvez si vous avez du  
 » courage , délivrer votre Roi , votre patrie & votre maître.  
 » Considérez qui est la cause & l'auteur de tous nos maux :  
 » c'est sans doute le prince d'Orange , qui après avoir violé  
 » la foi qu'il devoit à Dieu , vient de renoncer hautement  
 » à celle qu'il avoit jurée à son Roi. Quoique proscrit , com-  
 » me il le méritoit , il a eu l'insolence de publier un écrit  
 » injurieux , où il ose attaquer le nom & la majesté de son  
 » Prince : & pour comble d'attentat , après avoir fasciné les  
 » esprits par ses manières populaires , il vient de donner aux  
 » habitans du pays un Prince étranger pour Souverain. No-  
 » tre Roi l'a donc justement condamné à mort. C'est de cet  
 » homme qu'il faut nous défaire , si nous voulons nous ac-  
 » quitter de ce que nous devons à Dieu , au Roi & à la patrie.  
 » Le Roi promet de grandes récompenses , mais j'en suis  
 » moins touché , quoiqu'elles puissent être utiles pour mes af-  
 » faires & pour les vôtres , que du devoir que notre conscien-  
 » ce nous impose ; il me semble qu'elle nous reproche notre  
 » lâcheté , disons plus , notre perfidie , si nous laissons vivre  
 » plus long-tems un tyran , ennemi de Dieu & des hommes ,  
 » & qui est né pour le malheur & pour la ruine des ces  
 » Provinces.

En parlant ainsi il fondoit en larmes ; & jugeant à la  
 mine du jeune homme , & à son regard fixe , qu'il entroit  
 dans ses vûes , il se jetta à son col , & l'embrassa étroite-  
 ment. Jaureguy aussitôt lui répondit avec un air intrépi-  
 de : » Je suis tout prêt , me voilà affermi dans un dessein  
 » que je méditois depuis long-tems : je méprise le péril &  
 » les conditions ; je n'en veux aucune , & je suis résolu à mou-  
 » rir. Voyez seulement de quelle arme je dois me servir :  
 » comme je n'ai pas l'usage des armes à feu , je serai plus sûr  
 » avec le fer. Je ne vous demande qu'une grace , c'est de

» prier Dieu pour moi , & d'obtenir du Roi qu'il fasse du  
 » bien à mon père , & qu'il ne laisse pas mourir ce vieillard  
 » dans la misère. Je louë votre résolution & votre fermeté,  
 » interrompit Añastro ; mais il faut que vous ayez une meil-  
 » leure idée du succès : j'espère que vous vivrez , & que vous  
 » jouïrez de la gloire qu'une si belle action vous promet.  
 » Comptez sur l'efficacité des prières & des vœux dont je  
 » vais vous montrer des copies.

Aussitôt il remplit ses tablettes d'enchantemens & de billets superstitieux , conçus en forme de prieres ; mais surtout il y glisse un écrit , sur lequel il comptoit beaucoup plus , que sur les prétendus secrets de la magie , & il eut soin de le disposer de manière qu'on ne pouvoit s'empêcher de le lire dès qu'on tenoit les tablettes. Par cet écrit , on promettoit au nom du Roi , que si le Magistrat de quelque ville que ce fût , traitoit bien celui qui auroit tué le prince d'Orange , cette ville obtiendrait du Roi toutes les graces qu'elle voudroit demander. Añastro qui craignoit quelque remord de la part de ce jeune furieux , dès qu'il seroit de sang froid , étoit bien aise de lui faire espérer l'impunité. Cette ruse lui réussit , & Jaureguy persistant dans sa résolution , entreprit de l'exécuter un Dimanche 18. de Mars.

Añastro étoit sorti de la ville le Mardi d'auparavant : ayant passé à Bruges , à Dunkerque & à Graveline , il s'étoit rendu à Tournai. Le jour que Jaureguy avoit pris étant arrivé , il se confessa à un Dominicain , nommé Antoine Timerman , qui avoit coûtume de dire la Messe en secret dans la maison d'Añastro , & de faire des conférences de piété pour lui & ses domestiques. A la fin de sa confession , ce forcené ajoûta , qu'il avoit résolu de tuer le prince d'Orange , pour délivrer les Pais-bas de la tyrannie & de l'hérésie. Timerman approuva ce dessein , pourvû que ce ne fût point l'avarice qui conduisît sa main ; mais la gloire de Dieu , le service du Roi & le bien de sa patrie. A cette condition il fut absous de ses péchés , & après la Messe il reçut l'Eucharistie. Jaureguy dit ensuite à Venero qu'il alloit exécuter son projet. Il but un coup d'un vin étranger , & se rendit à la citadelle , où logeoit le prince d'Orange , qui après avoir assisté au prêche du matin , venoit de se mettre à table avec ses enfans , les comtes de Laval &

**HENRI III.**  
1582.

de Hohenlo, Jean de Nassau, Goufier de Bonnavet, Sorbiers fleur des Pruniaux, & quelques autres. Lorsqu'on fut sorti de table, le Prince s'en alloit dans sa chambre au milieu de toute sa compagnie, lorsque Jaureguy qui s'étoit glissé parmi la foule, lui tira un coup de pistolet; c'étoit l'arme qu'il avoit choisie. La balle entra par dessous l'oreille droite, passa par le palais sous la machoire supérieure, & sortit par la joue gauche. Le Prince fut étourdi du coup, & il a dit depuis qu'il avoit crû que c'étoit un des appartemens de la maison qui tomboit. Un moment après il lui prit une foiblesse, & il seroit tombé si on ne l'avoit soutenu. Lorsque revenu à lui-même, il entendit le murmure de ceux qui étoient autour de lui, & qu'il vit du feu à ses cheveux, il soupçonna ce que c'étoit, & pria qu'on ne tuât point l'assassin; ajoûtant qu'il lui pardonnoit de tout son cœur. Mais tous ces Gentilshommes qui étoient dans la chambre n'ayant pas été maîtres du premier mouvement, l'avoient percé de plusieurs coups; & les Gardes du Corps l'avoient achevé. Dans le tems qu'on menoit le Prince dans sa chambre, il jetta les yeux sur la Noblesse Françoisé qui l'accompagnoit, & on l'entendit répéter plusieurs fois: » Le duc de Brabant perd un bon ser-  
» viteur. «

Le bruit de cet assassinat s'étant aussitôt répandu dans la ville, y causa de grands troubles; peu s'en fallut même qu'il n'y eût une sédition: le peuple couroit de tous côtés dans les rues, & demandoit des armes, comme si l'ennemi eût été dans la place. On tendit les chaînes; les milices Bourgeoises se rendirent à leurs postes sous leurs Commandans, & ce fut ce qui appaisa le tumulte qui commençoit. Il fut en quelque sorte plus grand dans la maison du Prince: on publioit parmi ces esprits légers & crédules, que les François & les Gardes mêmes avoient eu connoissance du complot, & que s'ils avoient tué le meurtrier, ce n'étoit pas par un mouvement de colère, mais de sang froid, pour empêcher qu'il ne découvrit le véritable auteur du crime: & sur cette imagination les domestiques du prince d'Orange craignoient que ce qui avoit été manqué par un des conjurés, ne fût achevé par les autres. Ainsi la première attention que l'on eut, fut de mettre à la porte de la maison, des Gardes dont on fût assuré.

Hohenlo se chargea de ce soin & fit sortir toute la foule inutile, ceux-là sur-tout dont on avoit quelque défiance.

HENRI  
III.  
1582.

Le duc de Brabant étoit logé, au couvent de Saint Michel, où il se dispofoit à célébrer le jour de fa naissance. On avoit préparé à cet effet des courses, des caroufels, des tournois, & un bal pour le soir. Mais dès qu'il eut appris cet accident, il en fut extrêmement consterné, & il craignit qu'on ne le soupçonnât, comme le bruit en couroit déjà. Ainsi il fit cesser tous les préparatifs de la fête, & il envoya au prince d'Orange des personnes de confiance. Ce Prince persuadé qu'il étoit blessé à mort, déplorait le malheur des Provinces-Unies, & du duc de Brabant même, qui alloit avoir de terribles difficultés à surmonter.

Pendant ce tems-là Maurice de Nassau fils du Prince blessé, & d'Anne de Saxe fille de l'Electeur de Saxe, morte depuis peu, qui n'étoit encore qu'un enfant, mais qui avoit déjà une prudence au-dessus de son âge, fouilla avec soin le meurtrier de son père, & trouva d'abord un pistolet, puis quelques papiers, un paquet de lettres, & des tablettes, où l'on trouva ces vœux & ces enchantemens superstitieux sur la foi desquels Jaureguy trompé par Añastro s'étoit flatté, qu'il s'échaperoit après qu'il auroit tué le Prince. On publia toutes ces pièces, & comme elles étoient en Espagnol, les François furent pleinement justifiés. Sainte Aldegonde fut, pour ainsi dire, le médiateur de leur justification, & il se donna de grands mouvemens pour éclaircir cette affaire.

La tranquillité étant rétablie dans la maison du Prince; il ne fut plus question que d'approfondir le fait. Pour cela on mit le corps du meurtrier debout, sur un échaffaut qu'on dressa dans la place publique, afin que tout le monde pût le voir. Dès qu'on fut assuré que c'étoit un des domestiques d'Añastro, on courut à la maison, & on arrêta Venero, qui y étoit demeuré en attendant le succès de l'entreprise. On prit aussi Timerman, parce qu'on sçut qu'il fréquentoit cette maison, & que ce jour-là même il y avoit dit la Messe. Venero nia d'abord qu'il sçût rien; mais ayant été convaincu par des lettres qu'Añastro lui écrivoit de Bruges, il avoua tout. Timerman chargé par sa déposition avoua qu'il avoit pensé

**HENRI** d'abord, que depuis la proscription du prince d'Orange, il  
 111. étoit permis en conscience à tout le monde de le tuer ; mais  
 1582. qu'ayant depuis examiné la chose avec plus d'attention, il reconnoissoit que c'étoit une erreur, & qu'il en demandoit pardon au Sénat ; & il souhaita que cette déclaration fût ajoutée à sa confession, & qu'on ne publiât point la première sans la seconde. Il fut condamné à mort aussi-bien que Venero. Le prince d'Orange avoit demandé que si on les condamnoit à mort, on la leur fît subir la plus douce qu'il se pourroit : ainsi on les étrangla sur l'échafaut, puis on coupa leurs corps en quatre quartiers, & on planta leurs têtes & ces quartiers aux portes de la ville & sur les boulevards. On les en ôta quatre ans après par le conseil de quelques Catholiques, lorsque la ville fut retournée à l'obéissance du roi d'Espagne : & alors après leur avoir rendu publiquement un culte religieux, on les inhuma.

Le prince d'Orange qui étoit robuste, & d'un bon tempérament, parut au commencement reprendre ses forces. Les veines coupées par la bale avoient été resserrées par le feu qu'on y avoit mis, & il s'étoit formé une espèce de cicatrice qui avoit arrêté le sang. Mais le dixième jour, la croute tomba, & le sang recommença à sortir avec tant d'abondance, qu'on désespéra de pouvoir l'arrêter. Enfin tous les remèdes ordinaires ayant été inutilement employés, Leonard Botal de la ville d'Ast (1), Médecin du duc de Brabant, conseilla de boucher la playe avec le pouce, & de faire succéder continuellement des hommes les uns aux autres pour la fermer de cette manière. On le fit ; on arrêta par ce moyen le sang qui avoit résisté à tous les autres remèdes ; la playe se ferma au bout de quelques jours contre l'espérance de tout le monde ; le Prince recouvra la santé, & le second jour de Mai, il alla au Temple pour rendre grâces à Dieu. Depuis cet accident, la consternation générale avoit été si grande, qu'on eût dit qu'ils avoient perdu le Père de la patrie & leur Libérateur. On fit des prières publiques, & on ordonna plusieurs jeûnes pour obtenir sa guérison. Catherine de Nassau sa sœur, femme du comte Schwartzembourg, ne l'abandonna point, & lui rendit tous les services dont elle étoit capable. Charlotte

(1) Ville de Piémont à cinq lieuës de Turin.

de Bourbon-Monpensier sa femme, avoit été extrêmement frappée de ce malheur imprévu : & la douleur & les veilles se joignant à la frayeur, elle tomba dans une grande maladie, dont elle mourut le 5. de Mai, très-regrettée de tout le monde, & principalement de son mari, qu'elle aimoit tendrement. On la porta quatre jours après à la Cathédrale avec une pompe magnifique, où il se trouva plus de douze cens personnes en deuil, & elle y fut inhumée dans la Chapelle de la circoncision.

Añastro s'étoit rendu à Tournai auprès du prince de Parme, & l'avoit assuré, au premier bruit de l'assassinat du prince d'Orange, que sa blessure étoit mortelle. Le Viceroi à son instigation écrivit le 25. de Mars aux villes d'Anvers, de Gand, de Bruges, d'Ipres, & à quelques autres, pour les porter à se réunir & à se soumettre au roi d'Espagne, de la clémence duquel il leur répondoit : Que le prince d'Orange, l'auteur de tous les troubles, étant mort, il n'y avoit plus de difficulté à prendre ce parti. Añastro de son côté écrivit le même jour à Denis & Laurent de Meurs qui étoient à Gand. Mais comme les Etats eurent soin en même tems d'informer toutes les villes, que la playe du prince d'Orange alloit bien, rien ne branla ; au contraire les peuples irrités de la noirceur de cet attentat, & d'un exemple si pernicieux, se préparèrent à la guerre avec plus d'ardeur que jamais.

Les François commencèrent par une tentative sur Namur, où étoit Marguerite d'Autriche duchesse de Parme mère du Viceroi. On s'étoit flaté qu'on s'empareroit facilement de la place en l'absence de Gille comte de Barlaymont, qui en étoit Gouverneur. Dans cette idée on prépara des échelles pliantes, teintes en noir, afin qu'on les vît moins ; mais les Chefs de l'entreprise n'étant pas d'accord, & le Viceroi ayant beaucoup de cavalerie de ce côté-là, on jugea l'entreprise si périlleuse, qu'on se retira sans rien faire.

Le Viceroi de son côté, informé que Montigny avoit repris Lens sur les François, entra en Flandre avec son armée, faisant mine d'en vouloir à Menin ; mais il tomba tout d'un coup sur Oudenarde, petite ville sur l'Escaut, assez forte par son assiète. Les habitans prétendent qu'on l'appelloit autrefois Nervie, & que c'est-là qu'habitoient les anciens

---

HENRI  
III.

1582.

**HENRI III.**  
1582.

Nerviens. Frideric de Borgt commandoit dans la place , depuis que les habitans avoient chassé Manfard , qui vouloit y faire entrer des troupes. Le Viceroi avoit fait dresser une batterie de gros canon , qui battit la place rudement ; & comme la garnison & les habitans ne se sentoient pas assez forts pour soutenir un assaut , ils lâchèrent les éclufes & noyèrent le pais. Mais le Viceroi qui entendoit bien la guerre , avoit fortifié son camp de manière , qu'il avoit laissé un chemin libre pour ses convois , qu'il tiroit de Tournai ; en sorte que l'inondation ne causoit aucune incommodité à son armée , & qu'elle fermoit au contraire le chemin aux secours qu'on pourroit envoyer à la ville : car les Espagnols avec des bateaux plats se promenoient sur l'inondation , & par des attaques continuelles fatiguoient extrêmement les assiégés , qui se défendirent d'abord assez bien. Il y eut une action très-vive au bastion de la porte , où les deux partis perdirent beaucoup de monde. Bernoeille d'Anvers y fut tué du côté des habitans. Cette perte abattit entièrement leur courage , déjà refroidi par les veilles & les travaux continuels. Et la division étant survenuë entr'eux , comme ils virent qu'il n'y avoit point de secours à attendre , ou du moins qu'il ne viendroit de long-tems , ils firent leur traité à condition que la garnison composée à peine de cinquante hommes ( car ils n'en avoient pas voulu recevoir davantage ) sortiroit avec ses armes & ses drapeaux , & que la ville payeroit trente-six mille florins. On donna aux Protestans un an pour se déterminer , ou à se faire Catholiques , ou à fortir de la ville. La prise du château de Gaure suivit de près celle d'Oudenarde.

Pendant que le Viceroi étoit dans son camp , & que le duc de Brabant n'étoit pas assez fort pour l'y attaquer , on fit quelques tentatives sur diverses places ; & tandis que le comte de Rochepot marchoit à Courtrai , les troupes d'Anvers prirent la route d'Arfshot , afin d'obliger les ennemis à partager leurs forces , en voulant secourir ces places.

Cependant Tiant gouverneur de Ninove , le sieur de Tempel gouverneur de Bruxelles , & la Garde colonel d'infanterie , ayant fait un corps des garnisons voisines , se rendirent le 23. d'Avril devant Alost sur les dix heures du soir. Le sieur de Mouqueron y commandoit en chef , & sous lui Liede Kerke

avec

avec quelques soldats. Celui-ci réveillé par le bruit, crie aux armes. Aussitôt les habitans courent en foule à l'endroit le plus foible. Nos troupes qui l'avoient prévû, firent leur attaque du côté de la porte de Bruxelles, qui étoit l'endroit le mieux fortifié ; & s'en étant approchées avec des charrettes & des planches, elles planterent leurs échelles dans le fossé. La plûpart, pour y arriver, se mirent dans l'eau jusqu'aux aisselles, portant dans leurs bouches leurs arquebuses, leurs méches & leur poudre, de peur que l'eau ne les mît hors d'état de servir ; & tenant l'épée nuë de la main droite, ils montèrent ainsi sur la muraille. Un soldat fort brave, nommé le Roi, qui monta le premier fut renversé d'un coup d'arquebuse, sans que les autres en fussent intimidés. Il y en eut environ deux cens qui franchirent la muraille, & qui commencèrent par tuer tous ceux qui étoient de garde ; après quoi ils firent battre quantité de tambours qu'ils avoient apportés avec eux, afin de jeter la terreur dans toute la ville. Les habitans accourant au bruit tirèrent deux coups de canon sur les assaillans ; mais sans beaucoup d'effet. Nos troupes trouvèrent beaucoup plus de résistance dans la place, où elles furent repoussées jusqu'à deux fois : mais les Officiers s'étant mis à leur tête, ils firent une troisième charge, repoussèrent les habitans de la porte de Bruxelles & la rompirent. Aussitôt la cavalerie Françoisse étant entrée, la garnison composée de cent dix soldats & la Bourgeoisie armée, se retirèrent vers l'Hôtel de ville : il y en eut environ deux cens de tués dans les rues, entre lesquels on trouva dix-sept Prêtres. Le reste se sauva à la faveur des ténèbres & sauta par-dessus les murs. Enfin après une demi heure de combat à coups d'arquebuses, la ville se rendit. Mouqueron & Aloy abbé de Ninove furent faits prisonniers. L'Abbé donna quatre mille florins pour sa rançon, & pour celle de quelques Religieux de son Abbaye. Nous y perdîmes vingt-cinq hommes. Le Duc mit dans la place Tiant de Merode avec une garnison Françoisse. Les Espagnols se dédommagèrent de cette perte par la prise du fort de Gaesbeck. Pour y réussir, quelques-unes de leurs compagnies eurent recours à un combat simulé : & en s'entrechoquant elles arrivèrent jusque sous les murs de la citadelle.

HENRI  
III.  
1582.

**HENRI III.**  
1582. Ceux qui fuyoient se difant chargés du butin de la ville d'A-loft qu'ils venoient de piller , prièrent instamment qu'on leur ouvrît les portes , & la garnifon fut affez crédule pour les laisser entrer dans la place , dont ils furent bientôt les maîtres.

Quelque tems après , vers le commencement du mois de Mai , les habitans de Dieft & d'Herentals pillèrent Tille-mont. La garnifon fut si effrayée , qu'au lieu de défendre la ville , elle alla s'enfermer dans un Monastère entouré de pallifades , où elle demeura fans faire aucun mouvement , jusqu'à ce que les ennemis se fussent retirés avec leur butin.

Vers ce même tems , Charle Mansfeld , qui avoit depuis peu quitté le service des Etats pour s'attacher au roi d'Espagne , arriva à Dunkerque avec quinze cens chevaux Allemans , & quelques compagnies Françoises , qui avoient été levées sur la frontière par des Officiers du parti des Guifés , mais pourtant avec une permission tacite du Roi , qui étoit bien aise qu'on crût qu'il n'approuvoit pas entièrement l'entreprise du duc d'Anjou. Rochepot envoya contre lui un détachement auquel il joignit les troupes destinées pour faire lever le siège d'Oudenarde. Le Viceroi qui venoit de s'en rendre maître , ayant eu avis de cette démarche , va en diligence de ce côté-là , & se campe le premier d'Août sous Berg-Saint-Vinox , fort près de Dunkerque. Les François y campèrent aussi , & se retranchèrent en forte que les deux armées n'étoient séparées que par un ruisseau. Rochepot qui étoit malade à Berg , se fit porter sur le rempart , d'où ayant considéré la situation du camp des ennemis , il fit sortir le troisième d'Août deux mille cinq cens arquebusiers choisis , & donna ordre aux autres de demeurer dans leur camp. Les ennemis qui étoient supérieurs , s'étoient déjà emparés des fossés & des hayes ; en forte qu'ils paroissoient avoir un grand avantage sur nos troupes : mais nos arquebusiers les chargèrent avec tant de vigueur , qu'ils leur enlevèrent tout ce qu'ils avoient pris. A l'instant le baron de Balenson s'avanca par ordre du Viceroi avec sa cavalerie légère & quelques arquebusiers pour repousser nos gens ; mais il fut vigoureusement par un corps de piquiers Anglois , qui le firent prisonnier avec son Enseigne. Enfin après un combat long &

opiniâtre, on se retira de part & d'autre sans que la victoire se fût déclarée : mais la perte des ennemis fut beaucoup plus grande que la nôtre.

La veille de ce combat, Lierre petite ville, mais bien fortifiée, qui n'est qu'à une bonne lieuë d'Anvers, fut surprise très-adroitement par les Espagnols. Un des Conseillers du Sénat d'Anvers y commandoit avec une garnison composée de plusieurs compagnies d'infanterie, & entr'autres d'une compagnie Ecoissoise, commandée par Guillaume Semple. Cet Officier voulant se venger d'une injustice que les Etats lui avoient faite, comme il l'a publié depuis pour excuser sa trahison, traita secretement avec le Viceroi pour lui livrer la place. Eetveldt, homme simple & crédule, & qui n'avoit aucune défiance de Semple, étant un jour à boire avec lui, cet Ecoissois lui demande la permission d'essayer de faire quelques prisonniers sur les ennemis pour ravoir par échange un de ses soldats qu'ils ne vouloient point lui rendre, quelque somme d'argent qu'on leur offriit. Eetveldt y consent. Semple fait part de son dessein à son frère qu'il laissoit dans Lierre : & il sort aussitôt par la porte de Louvain avec vingt hommes de sa compagnie & sept autres soldats & un tambour qu'Eetveldt y joignit. A trois quarts de lieuës de Lierre, il fait entrer son détachement dans l'Eglise d'un village, & leur dit de se reposer. La trahison commença à se découvrir en cet endroit : car les Ecoissois lièrent brutalement par ordre de Semple les huit hommes qu'Eetveldt lui avoit donnés : & un moment après, Claude de Barlaymont de Haultepenne arriva avec un détachement de soldats choisis tirés des garnisons voisines, & il se mêla avec ces Ecoissois, qui prirent le chemin de Lierre, comme des gens qui reviennent d'une course, ayant au milieu d'eux les soldats d'Eetveldt enchaînés. Les autres Ecoissois qui étoient restés dans la ville avec le frère de Semple, son Lieutenant & son Enseigne, & deux compagnies destinées à faire la garde pendant la nuit, se rassemblèrent tous avant trois heures du matin sur l'esplanade. Dans le même tems Semple se présenta à la porte avec ses Ecoissois & les soldats que Haultepenne lui avoit amenés, & demanda qu'on le fit entrer. A l'instant son frère court à l'Hôtel de ville, demande que le Capitaine des patrouilles

HENRI  
III.

1582.

Prise de  
Lierre par les  
Espagnols.

apporte les clefs , & qu'on fasse entrer Semple & ses foldats ,  
 HENRI III. qui reviennent chargés de butin. C'étoit Corneille Crieck-  
 1582. kaert qui commandoit la patrouille cette nuit-là : il fut d'a-  
 vis qu'on fit entrer Semple , & il s'achemina vers la porte  
 avec sa garde. Il y avoit quatre guichets à passer avant que  
 d'arriver à la porte : à mesure qu'ils les passoient , ceux qui  
 restoient dans la ville , les fermoient après eux , & y met-  
 toient les barres. Dès que Crieckaert eut fait entrer Semple  
 sur le rempart , le traître qui sçavoit bien que les guichets  
 étoient fermés derrière eux , donne un coup d'épée au por-  
 tier qui avoit suivi Crieckaert , & blesse Crieckaert lui-  
 même. Dans cette confusion , un de ces huit foldats dont  
 j'ai parlé , nommé Antoine Grey , se débarrasse de ses liens ,  
 & étant couru à la tour de Frasmans y donne l'allarme. Ce  
 fut alors que les Ecoffois de la ville , qui n'avoient point bran-  
 lé jusque-là , se déclarèrent ; car étant accourus en cet en-  
 droit , & ayant arraché les clefs aux habitans , ils rompirent  
 les portes avec des instrumens qu'ils avoient préparés , &  
 firent entrer les ennemis , qui s'avancèrent d'abord sans bruit :  
 mais dès qu'ils eurent passé ce qu'on appelle le Haut-pont ,  
 le tumulte commença. Un bourgeois nommé Adrien Bui-  
 ten , ne doutant point de la trahison , mit l'épée à la main , &  
 il fut blesé par Semple. Aussitôt les trompettes commen-  
 cent à sonner , Barlaymont arrive , & les ennemis s'empa-  
 rent des places , de peur que les habitans ne s'y rassemblent.  
 La garnison & la bourgeoisie se dispersent ; plusieurs sautent  
 par-dessus les murs , & passent les fossés à la nage. Pendant ce  
 tems-là , les ennemis pillèrent la ville , & traitèrent avec la  
 dernière cruauté les femmes & les enfans , en tuèrent plus de  
 deux cens , & n'épargèrent pas même les Religieuses , ni  
 l'Abbesse.

Après cette indigne action , Semple alla trouver le Viceroy  
 à Namur , qui l'envoya aussitôt au roi d'Espagne avec des  
 lettres de recommandation , pour lui procurer la récompense  
 de sa trahison , ou du moins pour le mettre à couvert du  
 ressentiment de ceux qu'il avoit trahis.

Le peuple d'Anvers consterné de la prise de Lierre , rasa  
 sur le champ une magnifique Abbaye de S. Bernard , qui  
 étoit dans le voisinage , crainte que les ennemis ne s'en

emparassent : & l'on fit dans la ville des levées de cavalerie & d'infanterie pour se mettre en état de défense.

Jusqu'ici le nouveau duc de Brabant n'avoit presque pris aucune résolution pour tout ce qui regardoit les affaires publiques, que de l'avis du prince d'Orange & des Seigneurs ; il avoit fait des loix pour éviter les fraudes & les impostures à l'égard des prisonniers, & il avoit interdit toute sorte de communication avec les ennemis. Après avoir fait ces réglemens, il se disposa à partir pour la Flandre, afin d'aller prendre possession de cette province, la plus considérable des Païs-bas. Il sortit d'Anvers le 14. de Juillet accompagné du prince d'Orange, du prince d'Epinoi, & de tous les Officiers de sa Cour, & s'étant rendu d'abord à Fleffingue, il arriva deux jours après à l'Ecluse. Le lendemain sur le soir il fit son entrée à Bruges, où on lui avoit élevé quantité d'arcs de triomphe avec une magnificence extraordinaire. Il passa entre des hayes de soldats qui bordoient les ruës, & au milieu d'une quantité prodigieuse de flambeaux, dont toute la ville étoit illuminée, & il fut proclamé comte de Flandre, aux acclamations d'un peuple innombrable.

HENRI  
III.  
1582.

Ce fut alors qu'on découvrit par hazard la conjuration de Salzede sieur d'Auvillers, la plus importante & la plus terrible qui ait jamais été. Mais par un aveuglement fatal, Henri III. uniquement occupé de ses Favoris, n'y fit pas l'attention qu'il devoit, dans la pensée qu'elle ne regardoit que le duc d'Anjou & ses partisans. Elle envelopa bientôt néanmoins le Roi & tout le Royaume, & les jeta dans une guerre de dix ans, qui a mis l'Etat à deux doigts de sa perte. Ce Nicolas Salzede étoit fils de Pierre Salzede Espagnol, qui étant Gouverneur de Vic & de Marsal au païs Meffin, avoit excité dix-sept ans auparavant la guerre Cardinale, & qui pour cette raison avoit été tué au massacre de Paris, comme nous l'avons dit en son lieu. Mais en même tems il étoit allié du duc de Mercœur (1), parce que sa mère & la mère de Marie de Luxembourg femme du Duc, étoient toutes deux de la maison de Beaucaire Peguillon. Cette alliance avoit fait oublier à Nicolas le ressentiment du meurtre de son père ; en sorte qu'il étoit en secret attaché aux princes

Conjuration  
de Salzede.

(1) Philippe Emmanuel de Lorraine.

~~Henri III.~~ Lorrains, qui de leur côté ne laissoient échaper aucune occasion de le gagner à force de bienfaits. Ils le connoissoient déterminé aux plus grands attentats, & ils avoient besoin d'un homme de ce caractère. Il avoit été accusé depuis peu de fausse monnoye, & comme il refusa de comparoître, il fut condamné à Rouën par contumace : mais le Roi, qui étoit le Prince du monde le plus indulgent, lui accorda sa grace à la prière du duc de Lorraine\*. C'étoit une nouvelle obligation pour lui de ne rien refuser ni aux ordres, ni aux prières des Princes de cette maison.

\* Charle.

Après la mort de Jean d'Autriche, le roi d'Espagne qui n'étoit pas fâché d'être débarrassé de ce Prince, ordonna qu'on fit une recherche exacte de tous ses papiers, & qu'on les lui envoyât, parce qu'il avoit eu des soupçons, qu'il étoit bien aisé d'approfondir. Il trouva en les examinant, qu'il avoit fait une ligue avec Henri duc de Guise, qui étoit regardé en France comme le Chef de cette maison, quoique le duc de Mercœur fût de la branche aînée. Si Jean d'Autriche eût vécu, cette ligue étoit également pernicieuse à la France & à l'Espagne : mais comme il n'étoit plus, Philippe jugea qu'elle pouvoit désormais être aussi avantageuse à l'Espagne, que funeste à la France ; c'est ce qui porta ce Prince à la renouveler secrètement, & à condition de fournir au duc de Guise cinquante mille écus d'or par an.

On coloroit cette Ligue du prétexte de la Religion, qui s'affoiblissoit tous les jours par la molesse du Roi, uniquement occupé de ses plaisirs, & par la facilité avec laquelle il toleroit deux Religions dans ses Etats : d'où il arrivoit que l'hérésie prenoit de nouvelles forces ; & il étoit à craindre, disoit Philippe, qu'elle ne gagnât enfin l'Italie & l'Espagne, comme elle avoit fait les Pais-bas. Ainsi il pressoit le duc de Guise, dont les Ancêtres avoient témoigné tant de zèle pour la Foi, de s'en déclarer le Protecteur en France, où elle alloit périr pour le malheur de ce Royaume florissant, & de tous les pais voisins : Qu'il y étoit d'autant plus obligé, que le roi de France, malgré tous les avis qu'il avoit reçus du souverain Pontife & de lui, fomentoit le mal en négligeant d'y remédier : Que le duc de Guise tenant un rang si considérable dans l'Etat, pouvoit sans scrupule se déclarer pour

une si bonne cause, & faire tous ses efforts, même par des ligueurs au dedans & au dehors du Royaume, pour mettre la Religion de ses Ancêtres à couvert du péril dont elle étoit menacée par les progrès de l'hérésie. Philippe autorisoit ce sentiment par les décisions des Théologiens, dont on ne manquoit point en Espagne, & dont les réponses étoient toujours conformes aux desirs du Prince.

---

HENRI  
III.  
1582.

Le duc de Guise naturellement plein d'ambition, & qui sembloit avoir hérité de celle du cardinal de Lorraine son oncle, n'eut pas de peine à entrer dans ces vûes, d'autant plus qu'il étoit déjà comme engagé par la Ligue qu'il avoit faite avec Jean d'Autriche, & qu'il étoit ravi de se voir dans une espèce de nécessité d'exciter des troubles dans le Royaume. Il étoit assuré de la faveur du Clergé & du secours empressé de certains Religieux, qui après avoir fasciné l'esprit du peuple par des questions embarrassées, & l'avoir peu à peu détaché de l'obéissance du Prince & des Magistrats, le portoient ouvertement à la révolte. L'indolence du Roi favorisoit ses desseins. Livré à ses plaisirs, insensible aux maux de l'Etat, tranquille sur l'avenir, enyvré des flateries de Conseillers scélérats, que ses profusions enrichissoient, ce Prince faisoit tout ce qu'il falloit pour se rendre méprisable & odieux à tout le monde. D'ailleurs la réputation & la puissance des Guises augmentoient de jour en jour, moins par leur mérite personnel, que par les fautes du gouvernement. On ne connoissoit point d'autre crédit que le leur; le roi de Navarre haï à cause de sa Religion, étoit comme relégué au fond du Bearn, à l'extrémité, ou pour mieux dire, hors du Royaume. Le prince de Condé, & tous les autres Princes de la maison de Bourbon, qui étoient restés à la Cour, n'y jouïoient pas un grand rôle, soit qu'ils manquaient d'argent, soit qu'ils sentissent leur foiblesse. Car depuis la mort de Minterne dont j'ai parlé, le cardinal de Bourbon flatté de l'espérance de régner, à l'exclusion du roi de Navarre, s'étoit entièrement livré aux émissaires des Guises; & après s'être dépouillé, pour ainsi dire, de tout ce qu'il avoit d'amitié pour les Princes de sa maison, il s'étoit entièrement déclaré pour les séditieux.

Ces fondemens posés, il n'étoit pas difficile d'élever l'édifice de la rébellion. Le seul duc d'Anjou pouvoit traverser

**HENRI**  
**III.**  
 1582. les projets des Guises ; parce qu'il avoit emmené avec lui presque toute la Noblesse du Royaume, qui fait un parti très - puissant ; & qu'en transportant la guerre dans les Païs - bas, il avoit laissé en France une paix, qui paroïssoit devoir durer long - tems. D'ailleurs il haïssoit mortellement tous les Lorrains : il imputoit à leurs intrigues la haine que ses deux frères Charles IX. & Henri III. avoient marquée pour lui, & l'espèce de prison qu'on lui avoit fait essuyer.

Philippe, grand politique, & qui devoit fournir aux frais du parti, sentoît bien qu'il n'auroit jamais la paix dans les Païs-bas, tant qu'il n'y auroit point de guerre en France ; ainsi il pressoit les Guises de prendre les armes. Ils y étoient fort portés par inclination, & par l'envie qu'ils avoient de tenir la parole donnée au roi d'Espagne ; mais ils désespéroient d'y réussir, s'ils ne trouvoient moyen de se défaire du duc d'Anjou, qui mettoit un obstacle invincible à toutes leurs mesures. Le duc de Guise persuadé que Salzedo étoit propre à les tirer de cet embarras, écrit au duc de Lorraine, qu'il avoit fait entrer dans la Ligue avec l'Espagne, & le prie de faire tenir à Salzedo une lettre pleine de témoignages d'amitié, & de lui enjoindre d'aller trouver les Guises. Ce scélérat, qui avoit obtenu sa grace par le moyen du duc de Lorraine beau-frère du Roi, n'avoit cependant osé demeurer dans le ressort du Parlement de Roïen, parce que les lettres de grace n'y avoient point été publiées, & il s'étoit tenu caché en Champagne chez Messieurs de Courson ses parens. Dès qu'il eut reçu la lettre du duc de Lorraine, il vint à la Cour. Le duc de Guise lui fit de grandes promesses, pour l'engager au crime qu'il méditoit. Un des principaux motifs qu'il employa fut, que Salzedo originairement Espagnol, n'avoit pas en France une fortune convenable à sa naissance & à son mérite ; & que s'il vouloit exécuter ce qu'il lui proposoit, Philippe lui donneroit en Espagne un rang & des emplois proportionnés à un si grand service. » Vous » voyez, dit-il, comment on se gouverne en France, & que » l'hérésie s'y fortifie tous les jours, parce qu'on néglige » d'en arrêter les progrès. Sans le duc d'Anjou, qui desor- » mais, si nous voulons l'en croire, va s'appeller duc de Brabant,

» Brabant, on pourroit y remédier ; mais ce Prince y mettra  
 » toujours un obstacle invincible. Ainsi il est de la dernière  
 » importance pour le roi d'Espagne, qui est aujourd'hui l'u-  
 » nique défenseur de la Foi de nos Ancêtres, & pour la Fran-  
 » ce même, de s'opposer à ses mauvais desseins.

HENRI  
 III.  
 1582.

Salzedo abîmé de dettes, & poursuivi sans cesse par l'idée de ses crimes, qui lui faisoient craindre pour sa vie, répondit qu'il étoit prêt à tout entreprendre. Là-dessus, on convint que les princes Lorrains lèveroient à leurs dépens un régiment de soldats d'élite, dont on le feroit Colonel ; qu'il passeroit par le camp des Espagnols ; qu'il iroit trouver le duc d'Anjou pour lui offrir ses services & ceux de ses amis, & pour lui demander la permission de lever un régiment, avec promesse que les soldats qu'il lui ameneroit demeureroient plusieurs mois au drapeau. Ils étoient persuadés que le duc d'Anjou nouvellement établi dans sa Principauté, qui devoit être dans une défiance continuelle des habitans du païs, qui d'ailleurs voyoit ses troupes désertir tous les jours faute de paye, accepteroit ses offres avec joye, & lui confieroit apparemment une des meilleures places qu'il eût dans le Païs-bas, ou qu'il réserveroit son régiment pour sa garde ; & que dans l'un ou l'autre de ces deux cas, il auroit une belle occasion d'exécuter leur dessein.

Le duc de Guise ne doutoit point que cet artifice ne réussît, & que le duc d'Anjou qui se rappelleroit la guerre Cardinale, & la mort de Pierre de Salzedo tué au massacre de Paris par les émissaires des princes Lorrains, ajouteroit aisément foi à tout ce que lui diroit Salzedo. En effet Salzedo étant arrivé à Bruges, & ayant assuré le duc de Brabant que son régiment seroit bientôt sur la frontière, il fut reçu de ce Prince avec beaucoup de distinction & de marques d'amitié. Mais comme le crime manque presque toujours de prudence, Salzedo en venant de Lorraine avoit passé par le païs ennemi, & il étoit même resté dans le camp du Viceroi. Il disoit à la vérité, qu'il avoit eu dessein de reconnoître l'état de leur armée. Mais le prince d'Orange, qui avoit l'esprit fin & pénétrant, & qui se défioit de tout, en prit occasion d'examiner de près la conduite & les desseins de cet étranger, Espagnol d'origine, & noirci d'un crime qui l'avoit fait condamner à mort. Le Prince avoit auprès

**HENRI**  
**III.**  
**1582.**

de lui Lamoral d'Égmond, qu'il aimoit tendrement, parce que sa mère qui venoit de mourir le lui avoit fort recommandé. Il remarqua que ce jeune Seigneur, d'un esprit assez léger, avoit quitté le logement qu'il avoit près de sa maison, & qu'il en avoit pris un autre près de Salzede. Il le prit en particulier, & lui demanda d'un air irrité, quelle affaire il pouvoit avoir avec ce nouveau venu? Lamoral après des raisons vagues & tirées de loin, lui dit enfin qu'il avoit fait amitié avec Salzede, pour se servir de lui dans l'Alchimie (1), parce qu'il y étoit très-habile. Le prince d'Orange soupçonnant dans ce commerce quelque motif moins innocent, conseilla à Lamoral d'être en garde contre une science qui avoit trompé bien des gens, & contre un homme dont la réputation étoit fort mauvaise; mais en même tems, il le pria de ne point parler à Salzede de l'avis qu'il lui donnoit. Aussitôt le prince d'Orange va trouver le duc de Brabant, auquel il communique ses soupçons. Il ajoute qu'il sçait d'ailleurs, que Salzede n'est venu le trouver, qu'après avoir pris des engagements avec le prince de Parme, dans l'armée duquel il a passé, & de qui il a reçu deux confidens de leur complot; que s'il vouloit le faire arrêter, on pourroit apprendre bien des choses sur les desseins secrets des ennemis. Le Duc ne négligea pas cet avis; il avoit déjà sçu que Salzede s'étoit réconcilié avec les Guises, ce qu'il avoit ignoré d'abord. On l'arrêta donc dans la maison même du Duc, & on le lui présenta. Il étoit venu accompagné de François Baza de Bresse, qui avoit servi autrefois sous Ferdinand de Gonzague, & d'un Flamand, nommé Nicolas Hugue de la Borde; c'étoient les deux hommes que le Viceroi lui avoit donnés. Baza attendoit hors du palais que Salzede sortît; & comme il tardoit long-tems, il en demanda des nouvelles. Là-dessus on le fit arrêter; mais la Borde se sauva. Ceci se passa le 21. de Juillet.

Confession  
de Salzede.

Au premier interrogatoire, Salzede laissa plutôt entrevoir quelque complot secret, qu'il ne l'avoüa. Le lendemain on le ramena encore devant le duc de Brabant, & après qu'on eut exigé le serment ordinaire, voici la confession qu'il fit de lui-même, sans aucun motif de crainte, ni de violence,

(1) Art de transformer les métaux, autrement la Pierre Philosophale.

comme le porte le mémoire qu'il écrivit de sa propre main. Il commence par avoüer la faute qu'il a commise contre le Roi & contre le Duc son frère ; & après en avoir demandé pardon, il déclare que l'année dernière le sieur d'Auffonville agent du duc de Lorraine à la cour de France, lui avoit fait tenir des lettres de ce Prince, qui lui enjoignoient d'aller trouver le duc de Guise : Que sur cet ordre, il s'étoit aussitôt rendu à Paris, & que le duc de Guise par les raisons que j'ai rapportées, l'avoit engagé à lui rendre service : Qu'il étoit allé par son ordre en Normandie, pour voir la flote qu'on équippoit à Dieppe, & que Strozzi devoit mener à la Terce : Qu'à son retour, il avoit rendu compte au duc de Guise de ce qu'il avoit vû : Que ce Duc instruit du nombre des vaisseaux & de la quantité de vivres qu'on embarquoit, en avoit donné avis à J. B. Taxis ambassadeur d'Espagne en France, qui sur le champ avoit dépêché son petit-fils au prince de Parme. Il ajoüta que le duc de Guise l'avoit ensuite envoyé en Lorraine avec des lettres pour Christophle de Bassompierre, pour Chrétien de Savigny de Rosny, pour Eleonor Chabot comte de Charny, lieutenant général du gouvernement de Bourgogne, & pour Rochebaron & Clermont : Qu'après que le duc de Mayenne fut de retour du Dauphiné, on lui écrivit en Champagne, où il étoit avec Messieurs de Courson ses cousins, & Claude des Essarts de Sautour, qui ne sçavoient rien de ce qui se tramoit, & qu'ensuite on l'avoit fait venir à Paris pour la troisième fois : Qu'à son arrivée on le mena sur le soir chez le duc de Guise, avec qui Mayenne & Villeroi étoient en conférence secrète : Que Villeroi lui avoit parlé long-tems, & qu'il l'avoit fort exhorté à bien servir les Guises & le roi d'Espagne : Que pendant que Villeroi lui parloit, Guise & Mayenne se promenoient dans la chambre : Qu'ils recevoient tour à tour des papiers des mains de Villeroi, dont on lui montra quelques-uns : Qu'après qu'il en eut pris la lecture, Villeroi lui demanda s'il ne trouvoit pas cette affaire en bon train ? Ajoütant, que ces deux Princes avoient presque toute la Noblesse à eux : Que le duc d'Aumale étoit sûr de la Picardie : Que les ducs de Guise & de Mayenne étoient maîtres de la Noblesse de Champagne & de Bourgogne : Que les Seigneurs de ces deux

HENRI  
III.  
1582.

**HENRI III.**  
1582.

Provinces avoient déjà engagé leur parole à Chabot : Que Jean de Mouy sieur de la Meilleraye sollicitoit la Noblesse du païs de Caux : Que Matignon tenoit pour eux Granville & Cherbourg dans le Cotantin : Que tous les ports de Bretagne étoient entre les mains de leurs partisans , entr'autres Brest , dont Crené étoit maître : Que ces forteresses , dont la mer étoit bordée , fermoient l'entrée de toute cette côte au duc d'Anjou : Que de l'autre côté , Lyon étoit ouvert au secours que l'on attendoit d'Italie : Que c'étoit par-là que viendroient les troupes du Pape , qui devoient joindre l'armée du duc de Savoye , commandée par le duc de Nemours \* son parent. Que les Espagnols descendroient en France par le Bearn , pendant que Mendoze parent de Salzedo feroit une irruption par le païs de Lourde , du côté de Bigorre avec les troupes de Biscaye : Qu'enfin la Hilliere commandant de la Province étoit d'intelligence avec lui.

\* Jacque.

Les ducs de Guise & de Mayenne ayant dit alors à Ville-roi d'aller dans la chambre cacheter le paquet qu'ils envoyoit au prince de Parme , ils lui avoient proposé , ajoûtoit-il , de porter à ce Prince ces lettres de créance ; de lui faire des excuses sur ce qu'ils avoient été si long-tems à exécuter leurs promesses ; de l'assurer qu'ils n'avoient point perdu de tems , & que tout étoit disposé pour mettre le Roi en cage : Qu'il y avoit dans le paquet un double d'un mémoire qu'il falloit envoyer en Espagne , afin que Philippe vît l'état de leurs forces , & la puissance de leur parti. Qu'après cela les Guises lui avoient ordonné de dire à Farnese de tenir quelque tems son armée en repos , & de s'approcher insensiblement de Calais , pour s'en saisir quand il seroit tems , parce que le Roi effrayé de cette nouvelle les mettroit aussitôt à la tête de ses troupes. A mon égard , ajoûte Salzedo , ils me dirent de demander au duc d'Anjou la permission de lever un régiment pour son service , & de l'équiper à mes dépens , avec promesse qu'il seroit bientôt sur la frontière ; & de faire en sorte d'obtenir de lui le commandement de Dunkerque , parce qu'il leur étoit important , disoient-ils , d'avoir un port en cet endroit , & qu'il y avoit tout lieu d'espérer que tout réussiroit , si Farnese s'approchoit de Dunkerque ; parce que le Duc pressé d'un côté , & invité de

l'autre par la proximité d'un bon régiment qui seroit sous sa main , ne manqueroit pas de le faire entrer dans la place. » Après tous ces discours , dit-il encore , Villeroi étant rentré dans le cabinet , avec le paquet cacheté , je le pris , & après avoir encore juré fidélité aux deux frères , je parlai pour la Lorraine , & lorsque je fus à Nancy , j'y reçus ordre du duc de Guise de n'en point partir , sans avoir reçu de nouvelles instructions , que l'on devoit bientôt m'en voyer. Quelques jours après , il arriva un petit Espagnol borgne qui m'apporta des lettres du duc de Guise , par lesquelles il m'étoit ordonné d'aller trouver Farnese. L'Espagnol se mit en chemin de son côté le vingt-quatre de Juin jour de saint Jean , pour porter au Pape & au roi d'Espagne des lettres de ce Duc. Pour moi , je partis le même jour pour la Flandre ; & lorsque je fus arrivé au camp de Farnese , il me pressa extrêmement d'obtenir du duc d'Anjou une commission pour lever un régiment , afin de me rendre maître de quelque port de Flandre , comme on en étoit convenu avec le duc de Guise. Lorsque je fus arrivé à la Cour du duc d'Anjou , j'eus quelques conférences secrètes avec le sieur de Combelle , dont le résultat fut , qu'il avoit à ses ordres trois mille arquebusiers , avec lesquels il étoit prêt de s'engager au service d'un autre Prince.

Voici maintenant les noms de ceux qui avoient part à cette conjuration , suivant qu'il l'avoit appris des créatures des Guises. Le maréchal d'Aumont \* , les deux Villequiers frères Claude & René , & George fils de Claude la Chatre gouverneur de Bourge , Mandelot gouverneur de Lyon , Jean de Mouy de la Meilleraie gouverneur du païs de Caux , Gerard Mauleon de Gourdan gouverneur de Calais , Corboran de Cardillac de Sarlaboz gouverneur du Havre , René de Tournemine de la Hunaudaie gouverneur de Bretagne. Il y joignoit Louis de Gonzague duc de Nevers , Charles de Lorraine duc d'Elbœuf , Jean de Leomont de Puygaillard , Gui de saint Gelais de Lanfac , François de Casillac de Sessac Lieutenant de la compagnie de cavalerie du duc de Guise , Foucaud de Joyeuse comte de Grandpré , François de Balsac d'Entragues lieutenant général d'Orléanois , & Charles de Balzac son frère , Cicogne gouverneur

HENRI  
III.  
1582.

\* JEAN.

de Dieppe, Auffonville & Barlemont. Il ajoute que les Lorrains se vantoient que le sieur d'Arques, (c'est le nom qu'ils donnoient à Anne de Joyeuse) étoit en secret dans leurs intérêts, malgré la faveur du Roi laquelle il partageoit avec Epernon : Qu'à l'égard de Paris, ils avoient pour garans de son zèle Nicolas le Gendre (1) père de Villeroi, & Nicolas Hothman, de famille bourgeoise, mais très-accrédité dans la ville, & fort riche : Que lorsqu'il quitta Farnese, on envoya avec lui un Italien, qui avoit ordre d'aller trouver Gourdan gouverneur de Calais, & de traiter avec lui de la reddition de sa place. Il nomma encore parmi les Conjurés François d'O disgracié depuis peu, & qui s'étoit retiré dans son gouvernement du Cotantin en basse Normandie, & Jean d'O sieur de Manou son frère capitaine des Gardes du Corps, Laurent de Maugiron Lieutenant général du Dauphiné, frère de la Beaume, comte de la Suze, & Philibert de la Guiche Commandant de l'Artillerie. Enfin il disoit que l'Agent qui négocioit pour cette ligue auprès du Pape, étoit le cardinal de Pellevé : Que le projet des conjurés étoit de mettre le Roi en prison ; de pousser à bout le duc d'Anjou ; d'exterminer la famille Royale, & de mettre le royaume de France entre les mains du roi d'Espagne : Que Henri duc de Brunswick beau-frère du duc de Lorraine, qui étoit au service des Espagnols, promettoit de lever pour l'exécution de ce projet de grandes troupes de cavalerie & d'infanterie Allemande. Salzedo écrivit cette confession en présence de Sorbiers sieur des Pruneaux, de Mathurin Chartier, & de Hugue de Lavergne capitaine des Gardes du duc d'Anjou.

Quelques jours après, ce prisonnier fit rendre une lettre au duc d'Anjou ; dans laquelle il ajoutoit à sa déposition sur certains chefs, retranchoit en d'autres, adoucissoit l'affaire, s'excusoit, & demandoit grace. Outre les conjurés de la province de Normandie qui étoient compris dans son premier écrit, il nommoit encore de Chanteloup & Bellanger, & confirmoit de nouveau ce qu'il avoit dit du duc de Nevers, de la Rocheguiou, de Combelle, du dessein sur Calais, &

(1) Nicolas de Neufville, il prit le son grand oncle maternel qui leur avoit nom & les armes de Pierre le Gendre | donné ses biens à cette condition.

de l'espérance qu'avoient les Guises qu'après la prise de Calais, le Roi épouvanté leur donneroit le commandement général de toutes les forces du Royaume. Il ajoûtoit qu'il n'étoit point venu à Anvers, pour attenter à la vie du duc d'Anjou : Que jamais une action si détestable ne lui étoit venue dans l'esprit, & que personne ne l'avoit sollicité à l'entreprendre : Qu'il n'avoit point eu d'autre dessein que de se rendre maître de Cambrai & de Dunkerque ; de chercher à débaucher quelques Colonels, & d'instruire les Guises de l'état de ses affaires, afin qu'ils l'écrivissent au prince de Parme, qui en rendroit compte à Philippe ; & tout cela en vûë d'obtenir que Louis de Figueroa son oncle maternel lui remît le patrimoine de ses ancêtres dont il s'étoit emparé : Que les Guises eux-mêmes n'avoient point eu d'autre dessein, que de fermer au duc d'Anjou l'entrée de la Picardie, & les ports de Bretagne ; en un mot l'empêcher de rentrer en France. Il demandoit ensuite qu'on le confrontât avec les trois personnes qu'il avoit nommées dans sa première déposition : Que la confiance qu'il avoit en Dieu lui faisoit croire fermement qu'aucun d'eux ne défavoüeroit ce qu'il avoit avancé. Il finissoit par demander grace au Duc, qu'il supplioit d'avoir égard à sa jeunesse, & de ne le pas regarder comme un assassin, ou comme un autre Maurevel (1), & de faire réflexion que ce n'étoit point comme François qu'il avoit formé ce dessein, mais comme un Espagnol dont les ancêtres avoient rendu service aux rois d'Espagne dans leurs plus importantes affaires. Il finissoit en protestant que s'il vouloit lui faire grace, & lui donner la vie, il se feroit un devoir & un honneur de la sacrifier pour sa conservation & pour sa gloire.

Le Duc saisi d'horreur à ce récit, & considérant que le péril ne regardoit pas moins le Roi son frère que lui, fait partir aussi-tôt le sieur de Dammartin avec des lettres de confiance, & une copie de la confession de Salzedo, pour rendre compte à S. M. de cette affaire. Il supplie le Roi d'y faire toute l'attention qu'elle mérite, de l'examiner à fond, & de ne pas préférer ses amusemens au salut de l'Etat & au

---

HENRI  
III.  
1582.

(1) Qui en 1569. assassina Louis de | tenta à la vie de l'Amiral de Chatil-  
Vaudrai sieur de Moui ; & en 1572. at- | lon.

HENRI  
III.  
1582.

sien propre : Qu'il y avoit long-tems que les intrigues des Lorrains lui étoient suspectes : Que ces factieux abusoient de la bonté de S. M. Que l'impunité les rendoit capables de tout, & que comme ils ne mettoient plus de bornes à leur ambition, il ne falloit laisser passer aucune occasion de les abaisser : Qu'il étoit nécessaire de s'opposer au mal naissant, parce que si l'on attendoit que la faction se fût fortifiée, le remède qu'on y voudroit apporter, viendroit peut-être trop tard.

Pendant que Dammartin faisoit son voyage, François Baza qui avoit été arrêté avec Salzedo, ayant trouvé un couteau se tua le trente de Juillet, ou pour se délivrer de ses remords de conscience, ou pour se garantir des tourmens de la question. On prononça la Sentence à son cadavre, qui fut écartelé, & les quartiers attachés à un gibet, avec ces mots, *pour avoir entrepris de faire périr par le fer ou par le poison le duc de Brabant & le prince d'Orange.*

A la première nouvelle de cette conspiration, le Roi en fut frappé aussi vivement que le Duc son frère, & dès qu'il eut renvoyé Dammartin, il fit venir de Bellièvre dont il estimoit la probité, il le prit en particulier, & d'un air triste & embarrassé, il lui parla en ces termes : » Je suis fort inquiet du succès de l'entreprise de Strozzi : vous sçavez combien je m'y suis opposé ; combien j'ai eu de disputes avec ma mère à cette occasion, & que je n'ai donné mon consentement, que parce que je n'ai pû tenir contre ses prières : j'en augure fort mal ; mais Dieu en décidera à sa volonté, ou pour mieux dire, il en a déjà décidé. J'ai une autre inquiétude beaucoup plus grande à l'occasion des nouvelles que je viens de recevoir de mon frère. Vous sçavez qu'on a arrêté à Bruges Salzedo ce faux monnoyeur que le Parlement de Roïen avoit condamné à mort, & à qui j'ai accordé la grace à la prière du duc de Lorraine mon beau-frère. A son interrogatoire il a déclaré des choses épouvantables. Voici la copie de sa déposition, voyez si vous pouvez la lire sans être saisi d'horreur. » Bellièvre ayant pris l'écrit commença à le parcourir ; & le Roi qui examinoit sa contenance voyant que son visage changeoit à tout moment : » Vous êtes ému, lui dit-il, & vous avez raison : car quoiqu'il

» quoiqu'il y ait bien des choses dans cette déposition, qui en  
 » diminuent l'autorité dans mon esprit ; cependant comme le  
 » fondement en est réel , je crois qu'un Prince obligé de veil-  
 » ler non-seulement à sa propre sûreté , mais encore à celle  
 » d'une infinité de personnes que Dieu lui a confiées , ne peut  
 » pas en honneur & en conscience négliger de pareils avis.  
 » C'est pour cela que je vous ai choisi entre tous ceux qui  
 » composent mon conseil, pour vous faire part de ce mystère,  
 » & pour vous charger d'en approfondir la vérité. Je sçais les  
 » liens d'amitié & d'alliance qui vous attachent à Villeroy ;  
 » mais la fidélité que vous devez à votre Souverain , & l'in-  
 » térêt de votre patrie , sont des liens encore plus forts pour  
 » un homme comme vous. D'ailleurs ce qui est dit ici sur  
 » le compte de Villeroy m'est suspect par bien des endroits. Je  
 » crois avoir des preuves indubitables de sa fidélité , par la  
 » manière dont il m'a servi dans des affaires très-import-  
 » tantes. Mon intention est donc que vous alliez sur le champ  
 » trouver mon frère avec Brulart ( c'étoit un des trois Sec-  
 » rétaires d'Etat & qui avoit le département de Flandre )  
 » & de mon côté j'en parlerai à la Reine ma mère. Je ne  
 » veux point que vous en fassiez mystère à Villeroy , de peur  
 » qu'il ne paroisse que je me défie de sa fidélité. Vous fe-  
 » rez entendre à mon frère , que je suis dans une inquiétude  
 » extrême sur cette affaire , & vous mettrez tout en œuvre  
 » pour obtenir de lui que le coupable soit envoyé en France  
 » sous bonne garde , après que vous l'aurez interrogé. Si  
 » mon frère y consent , je verrai que l'accusation est sérieuse,  
 » & que ce n'est point une calomnie : mais s'il le refuse , je  
 » compterai que tout ceci n'est qu'une fable inventée par  
 » quelques personnes de sa suite, qui cherchent à nous brouil-  
 » ler ensemble , & à troubler le repos de ma vie.

Bellièvre & Brulart ayant reçu ces ordres se rendirent à  
 Bruges , le duc d'Anjou leur fit de grands honneurs & leur  
 permit d'interroger Salzede. L'accusé répéta tout ce qu'il  
 avoit dit. Bellièvre ayant demandé ensuite que l'accusé fût  
 conduit en France , le duc d'Anjou n'en fit aucune difficulté ;  
 on amena le coupable qu'il remit entre leurs mains : mais il  
 écrivoit de tems en tems au Roi son frère , de faire bien  
 examiner cette affaire , qui étoit de la dernière importance,

HENRI & de ne rien donner ni à la faveur, ni à la prévention dans  
 III. le parti qu'il prendroit, parce que s'il en prenoit un mau-  
 1582. vais, il n'y auroit plus lieu au repentir.

Salzedo fut conduit d'abord au château de Vincenne à une lieuë de Paris, où le Roi l'entendit en présence de la Reine sa mère, du Chancelier Birague, de Chiverny Garde des Sceaux, de Bellièvre & de Brulart. Il y appella aussi Christophle de Thou premier Président, & la Guesle procureur Général. Salzedo ne convint plus de rien : il dit que des Pruneaux, Lavergne & Chartier lui avoient dicté sa confession, & qu'ils l'avoient forcé de l'écrire. Là-dessus le Roi l'interrompant : » Pour quoi donc, lui dit-il, avez-vous » répété la même chose à Bellièvre, en l'absence de ces gens » qui vous ont fait violence « ? Salzedo répondit que les menaces de Bellièvre l'avoient intimidé, & que tant qu'il avoit été dans la maison du duc d'Anjou, il avoit toujours été saisi d'effroi. Bellièvre homme d'ailleurs fort patient, & accoutumé à ces complaisances si ordinaires à la Cour, ne put pas se contenir, & il s'écria que Salzedo étoit un calomniateur. De Vincenne il fut mené à la Bastille, où Birague l'interrogea en présence du Roi, & des autres personnes qui s'étoient trouvées à l'interrogatoire de Vincenne. Il dit encore que c'étoit par force qu'on lui avoit arraché la déposition qu'il avoit écrite. Là-dessus on examina le parti qu'il étoit à propos de prendre à l'égard d'un accusé, qui faisoit des déclarations directement opposées : les avis furent partagés.

De Thou ayant eut ordre de parler le premier, dit que la vie d'un pareil scélérat n'étoit pas assez de conséquence pour qu'on pût regarder son supplice comme une vengeance proportionnée à ses crimes : Qu'il étoit donc d'avis de le laisser en vie pour intimider les complices, si la conjuration étoit réelle, & pour avoir de quoi les convaincre au besoin : Que si cette conjuration n'étoit qu'une calomnie inventée par des personnes turbulentes & mal intentionnées, la vie du criminel pourroit servir à justifier l'innocence de ceux qu'il avoit accusés. Tel fut l'avis de ce Magistrat qui opinoit ordinairement en peu de mots. Ce sage vieillard pénétré jusqu'au fond du cœur de voir le Roi courir à sa perte,

jugeoit qu'il n'y avoit que la crainte d'un malheur prochain, qui pût retenir ce Prince dans les justes bornes d'une domination légitime ; & mettre un frein à la licence affreuse, qui lui faisoit tout sacrifier pour contenter ses passions ; ainsi il croyoit qu'il étoit important de l'intimider & d'arrêter par-là l'impétuosité de son naturel : Que tant que Salzedo vivroit, & seroit pour ainsi dire devant ses yeux, le souvenir du péril dont il avoit été menacé, se présenteroit sans cesse à son esprit trop porté à l'indolence & à la sécurité ; & que c'étoit d'ailleurs un moyen de tenir les conjurés en bride, par la crainte qu'il ne les dénonçât.

Les autres soutenoient au contraire que si la conjuration étoit vraie, le supplice de Salzedo épouvanteroit ses complices, au lieu que si on le laissoit vivre, le désespoir les pourroit jeter dans quelque parti violent : Que si elle étoit fausse, il falloit par la mort du calomniateur donner à l'innocence accusée la satisfaction qui lui étoit due ; qu'autrement il pourroit arriver, si on laissoit vivre Salzedo, que ces innocens irrités de se voir injustement soupçonnés, prendroient un parti qui les rendroit vraiment coupables.

Le Roi fut de ce dernier avis, tant par l'impatience qu'il avoit de se délivrer de cet embarras, que parce que le premier Président, qui étoit Chancelier du duc d'Anjou lui étoit devenu suspect, comme il avoit paru quelques mois auparavant : voici à quelle occasion. De Thou avoit pris la liberté de conseiller à ce Prince de ne plus tant faire d'édits burlesques, sans quoi il se croyoit obligé de lui dire qu'il verroit bientôt éclorre des révoltes dans tout le Royaume. Le Roi jugeant de cet avis plein de candeur, non par la probité de celui qui le donnoit, mais par la disposition d'esprit où il se trouvoit lui-même, non-seulement n'eut aucun égard à la remontrance ; mais se tournant vers une foule de flatteurs qui étoient autour de lui, il dit avec un air de mépris *que le bon homme radotoit*. Au reste de Thou, vraiment homme de bien, aussi zélé pour l'intérêt public, qu'indifférent pour le sien propre, oublia sur le champ cet affront : mais la compassion qu'il avoit pour ce Prince aveuglé, & qui ne prenoit que de mauvais conseils, le jetta dans un chagrin qui le conduisit enfin au tombeau. Car l'affaire de

HENRI  
III.  
1582.

**HENRI**  
**II.**  
**1582.**

Jugement de Salzedé.

Salzedé ayant été renvoyée au Parlement, de Thou qui jugea que c'étoit-là le préliminaire des maux qu'il avoit prédits, fut à l'instant attaqué d'une fièvre lente, qui dégénéra bientôt en double tierce. Cette indisposition ne l'empêcha pourtant point de venir au Parlement, de peur qu'on ne le soupçonnât de vouloir éloigner le jugement, & il y présida jusqu'à l'arrêt, qui fut prononcé le vingt-cinq d'Octobre, & qui portoit que Salzedé convaincu du crime de léze-Majesté, seroit tiré à quatre chevaux & écartelé, & que les quartiers seroient attachés chacun à un gibet, & mis aux quatre principales portes de Paris : Que sa tête seroit portée à Anvers pour être exposée dans le lieu qui seroit ordonné par le Magistrat : Que ses confessions, les lettres particulières qu'on lui avoit trouvées, les déclarations qu'il avoit faites depuis que son procès avoit été commencé, seroient brûlées & mises en cendre, comme malignement & calomnieusement inventées contre l'honneur de plusieurs Princes, Seigneurs, & autres personnes; & qu'avant que d'être conduit au supplice, il seroit appliqué à la question extraordinaire. Il avoua de nouveau ce qu'il avoit confessé dès le commencement : mais comme on le remenoit au cachot par un escalier obscur, un certain prêtre Jésuite lui conseilla de rétracter encore tout ce qu'il avoit confessé. Le scélérat le fit en effet, & persista jusqu'à la mort dans sa rétractation, criant sans cesse que les Princes Lorrains étoient des gens de bien, & qu'ils étoient innocens de tous les crimes dont on les chargeoit. Lorsqu'il fut mis à la question, le Roi y assista caché derrière un rideau; il alla même à l'hôtel de ville pour le voir écarteler. Il y eut bien des gens qui trouvèrent qu'un pareil spectacle ne convenoit guère à la dignité Royale.

Mort du premier Président de Thou.

De Thou n'assista pas à la question de Salzedé, & ne signa pas l'arrêt qui lui fut prononcé. Sa maladie étoit si augmentée, & ses forces tellement affoiblies, qu'il ne put faire ni l'un ni l'autre. Enfin le mal empirant toujours, il mourut le premier de Novembre, sept jours après la condamnation de Salzedé, âgé de soixante & quatorze ans deux mois & cinq jours. Sa mort fut sincèrement pleurée, non-seulement par le peuple de Paris, mais par les Grands, & par

tous les ordres du Royaume. Lorsqu'il vit approcher sa dernière heure, il montra la même fermeté qui avoit paru dans toute la conduite de sa vie ; & après avoir fait un assez long discours sur la providence de Dieu, & l'avoir remercié avec une grande humilité de tous les bienfaits dont il l'avoit comblé ; après avoir recommandé sa femme & sa famille au Roi, qui envoyoit souvent sçavoir de ses nouvelles, il fit à Dieu devant tout le monde la même prière que lui fit autrefois saint Martin ; *Seigneur, si je suis nécessaire à votre peuple, il n'y a point de travail que je ne supporte volontiers.* Enfin il vint à parler sur les affaires publiques, & prévoyant le malheur, dont le Royaume étoit menacé, il dit qu'il plaignoit le sort de ceux qui restoit après lui, & qu'il craignoit beaucoup que Salzedo ne ressemblât à Cassandre, en ce que l'un & l'autre auroient prédit la ruine de leur pays, sans être crus de leurs citoyens qu'après l'événement. Ce furent les dernières paroles qu'il dit à ses amis. Après quoi ayant reçu le saint Viatique, il ne songea plus qu'à se recueillir, & à prier Dieu tout bas ; il mourut dans une douce agonie.

Telle fut la fin de cet homme illustre, qui avoit une grande connoissance de tout ce qui regarde la Religion, le Droit ancien, & le Droit François ; qui joignoit à une véritable piété beaucoup de prudence, de grandeur d'âme & de candeur ; une gravité sans affectation, un amour tendre pour sa patrie, une justice à toute épreuve, & beaucoup d'humanité pour tout le monde ; au dessus de toute envie, comme de toute avarice, jamais personne ne détesta plus véritablement que lui ce dernier vice. Malgré son éloignement pour la superstition & l'esprit de cabale, deux puissans ressorts dont se servent les ambitieux pour gagner le peuple crédule, sa conduite toujours égale, & sa probité reconnüe de tout le monde le firent tellement respecter, qu'on le regardoit comme le maître absolu de tous les ordres de la ville : & plusieurs ont cru que si ces complots secrets, qui se tramaient dès son vivant, & qui ont enfin abouti à une révolte ouverte, n'ont pas éclaté avant sa mort, c'est au crédit qu'il avoit sur le peuple qu'il faut l'attribuer. Les personnes les plus sensées disent encore aujourd'hui, à l'honneur de sa mémoire, que s'il eût vécu six ans après, lorsque la ville dominée par la

HENRI  
III.  
1582.

**HENRI**  
**III.**  
**1582.**

Le fureur se révolta hautement contre son Souverain ; sa présence auroit été capable d'arrêter les troubles : Que cet homme plein de respect pour la Majesté Royale , & de tendresse pour sa patrie , avec un courage fondé sur l'innocence , & une grandeur d'âme qui le faisoit respecter , n'auroit pas manqué de se montrer en public ; & que tandis que la frayeur empêchoit les autres de se montrer , il auroit été au travers de ces cris séditieux se présenter avec un air intrépide à cette multitude forcenée. Le Roi qui avoit marqué une espèce d'aversion pour ce grave Magistrat dont les remontrances continuelles l'importunoient , le regréta , & le pleura après sa mort : & lorsque les troubles commencèrent , & qu'il cherchoit inutilement un Chancelier de l'Hôpital , ou un François de Monmorency , on lui entendit souvent dire , qu'il étoit assuré que Paris ne se feroit jamais révolté , si de Thou avoit été à la tête du Parlement.

Soit pour effacer de l'esprit du peuple l'idée dans laquelle il étoit que la Cour avoit été cause de la mort du premier Président ; soit qu'en effet ce Prince se repentît de l'avoir maltraité , il ordonna qu'on lui fit de magnifiques funérailles. Ainsi malgré l'inclination de ce grand Magistrat , naturellement ennemi du faste & de l'ostentation , sa pompe funèbre fut des plus superbes. Sa mort étant tombée dans les vacances , le Roi ordonna qu'on remît la cérémonie après la saint Martin ; & comme il ne pouvoit pas y assister , il se mit à ses fenêtres avec les deux Reines pour voir passer le convoi : presque tout le Parlement , les Princes , les Grands qui étoient à la Cour , & tous les Ordres de la ville y assistèrent en habit de deuil ; on ferma les boutiques , & tout le peuple répandu dans les rues honora sa pompe avec un silence profond , marque certaine de la douleur publique. L'oraison funèbre fut prononcée par Jean Prevôt Théologien célèbre , Curé & Archiprêtre de saint Severin. Le corps fut porté dans l'église de saint André , & enterré dans la chapelle de sa famille. Quantité de Sçavans non-seulement de France , mais d'Italie & d'Allemagne lui firent des épitaphes en vers , qui immortaliseront à jamais sa mémoire & ses vertus , lesquelles dureront plus long-tems que le tombeau de marbre , qui lui a été élevé par Jacqueline Tulleu sa femme , & par ses

héritiers. Il passa cinquante ans avec cette digne épouse, sans que jamais leur union & leur amitié se soit démentie.

Le Roi nomma à sa place Achille de Harlay, qui avoit épousé Catherine de Thou sa fille. Ce grand Magistrat vraiment digne de cette place importante, étoit alors à Clermont en Auvergne, pour y tenir les grands jours, & il y fit faire un service solennel pour son beau-père. Le nouveau duc de Brabant de retour à Anvers y reçut la triste nouvelle de cette mort qui l'affligea extrêmement. Il perdoit en effet un excellent ami, sur la fidélité duquel il pouvoit compter, & qui en cas que le Roi vînt à mourir, pouvoit contenir dans le devoir la ville & le peuple de Paris, & à son exemple toutes les autres villes du Royaume. Comme il perdoit encore son Chancelier, il nomma à cette place Gui du Faur, dont j'ai fait une mention honorable en plusieurs endroits de cette histoire, & qui étoit très-ami de celui qui venoit de mourir. Il étoit aussi alors absent de la Cour, ayant pris le tems des vacances pour faire un voyage à sa terre de Pibrac auprès de Toulouse.

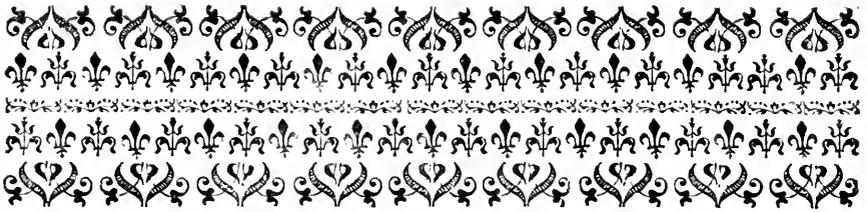
HENRI  
III.

1582.

Achille de  
Harlay pre-  
mier Prési-  
dent.

*Fin du Livre soixante & quinzième.*





# HISTOIRE

DE

## JACQUE AUGUSTE DE THOU.

---

### *LIVRE SOIXANTE-SEIZIÈME.*

HENRI  
III.  
1582.

Combat sous  
les murs de  
Gand.

**L**E duc d'Anjou ayant changé le sénat de Bruges vint à Gand accompagné du prince d'Orange, & fit son entrée dans cette ville avec une pompe vraiment Royale. L'armée qui étoit à Loo & à Dunkerque l'y vint joindre : mais elle se trouva fort diminuée. Comme les Anglois ne s'accoutoient pas de Jean Norits leur Colonel, la plupart prirent parti dans les troupes ennemies ; en sorte que l'armée du duc d'Anjou étoit réduite à quatre mille hommes au plus. Elle étoit campée dans une bourgade aux environs de Gand. Le prince de Parme qui étoit supérieur en nombre, informé d'ailleurs que la garde se faisoit négligemment, résolut de les attaquer. Il laissa donc ses bagages pour faire plus de diligence, & marcha de côté-là ; mais nos troupes averties de son dessein se préparèrent à le bien recevoir. Le sieur de la Pierre Maréchal de Camp ayant donné ordre au Colonel Sesseval de prendre son régiment avec les Gardes du duc d'Anjou, & d'escarmoucher avec les ennemis pour les amuser

amuser pendant qu'il rassembleroit ses troupes, & qu'il mettroit en sûreté ses bagages, rangea promptement l'armée en bataille & marcha vers Gand. Il avoit placé au front qui regardoit l'ennemi un régiment Anglois avec quelques escadrons Allemans; ils étoient suivis du régiment du Colonel Beuck, & de Noritz qui avoit sous ses ordres trois escadrons Anglois, & quatre François. Ce n'étoit que de la cavalerie légère, qui voltigeant à la tête, escarmouchoit comme font ordinairement les Volontaires. Après eux marchoient trois compagnies de Gendarmes François avec le régiment de Fouqueroles frere du sieur de la Pierre, & quelques compagnies de Flamans & d'Ecoffois qui formoient une ligne. Sesséval fermoit la marche avec le régiment Anglois dont j'ai parlé, & un gros corps de piquiers. Il y avoit à la première ligne du prince de Parme environ quatre mille fantassins & mille chevaux, qui furent fort maltraités par nos troupes que Beuck & Fouqueroles avoient mises en embuscade en plusieurs endroits, d'où elles sortoient à propos pour charger les ennemis: ce qui troubla beaucoup leur marche, & empêcha qu'ils ne pussent attaquer notre armée tous ensemble: ainsi elle arriva à Gand sans autre perte que de quelques Capitaines. Dès qu'elle parut, Rochepot qui avoit été malade, & qui n'étoit pas encore bien rétabli, sort de la ville, se saisit de la colline & des moulins qui sont auprès de la porte Lievin, & se met en bataille en face des ennemis qui marchoient avec beaucoup de confiance & de fierté. En même tems il détache quatre compagnies d'infanterie avec la cavalerie de Noritz, & quelques piquiers Anglois, & leur ordonne de les charger, & de faire en sorte de les attirer vers les murs, & pour cela de se retirer insensiblement, dès qu'ils verroient le combat échauffé, afin qu'il pût faire jouer alors l'artillerie de la ville. Le duc d'Anjou, le prince d'Orange, & le prince d'Epinoi étoient assis sur le rempart pour voir le succès. Le choc fut rude, & il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre. Nos troupes qui avoient rompu leurs rangs pour se retirer se remirent en bataille sous les murs de la place, & l'on fit un feu terrible de canon, qui incommoda beaucoup les ennemis. Cependant leur Général s'étant avancé avec le gros de son

HENRI

III.

1582.

**HENRI III.**  
1582. armée, ils demeurèrent deux heures en bataille, harcelant en vain nos troupes par de légères escarmouches. Le prince d'Orange soupçonnant que le dessein du prince de Parme pouvoit bien être de passer l'Escaut, & d'entrer dans le pais de Waes, où il trouveroit des vivres en abondance, en avertit le duc d'Anjou, qui fit aussitôt rentrer sa cavalerie, laissant seulement trois escadrons avec son infanterie. Le prince de Parme s'en étant aperçu fit charger notre infanterie, qui n'avoit presque plus de cavalerie pour la soutenir: l'action fut encore fort vive, & il y eut beaucoup de monde de tué, tant des ennemis que des nôtres. Octave de Gonzague y fut dangereusement blessé; Mondragon eut un cheval tué sous lui; il y eut bien deux cens hommes de tués du côté des Espagnols, & à peu près autant du nôtre. Sur le soir le prince de Parme fit enterrer ses morts & mettre ses blessés sur des chariots, & songea à la retraite. Beaucoup de gens crurent qu'il auroit pu tirer un avantage considérable en cette occasion, s'il avoit fait plus de diligence.

Prise de  
Gaesbeck.

Le duc d'Anjou ayant laissé à Gand le prince d'Epinoi, avec son infanterie & sa cavalerie, partit le lendemain pour Tenremonde, où on lui fit une réception magnifique. De-là il se rendit à Anvers le deuxième de Septembre, après avoir dispersé les troupes qui l'avoient suivi, afin de leur donner le tems de se refaire. Sur la fin de Septembre d'Epinaï saint Luc se mit en marche avec deux mille hommes de pié & cinq cens chevaux, suivi des colonels Tempel & Sesseval pour aller aux ennemis. Il tira quelques canons d'Anvers, & vint à Bruxelles: mais à la prière des habitans il attaqua le fort de Gaesbeck, où il n'y avoit qu'une compagnie d'infanterie, & la moitié d'un escadron de Wallons confédérés qui incommodoient beaucoup cette ville. Il perdit beaucoup de tems à transporter son canon tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, parce que le parapet s'étoit trouvé beaucoup plus élevé qu'il n'avoit cru. La garnison parlementa enfin, & on la laissa aller la vie sauve avec le bâton blanc à la main. Saint Luc détacha ensuite Sesseval avec cinq escadrons de cavalerie légère pour sommer le château de Toulouse, qui se rendit aux mêmes conditions que Gaesbeck.

Rochepot voulant inquiéter la ville de Lierre, fit approcher deux pièces de canon du château d'Eckoven qui n'en est qu'à une demie lieuë; mais la garnison se rendit sans attendre que le canon tirât: on la laissa fortir la vie sauve, & le bâton blanc à la main. Il attaqua ensuite le château de Rost sur le Demer près de Hoecht: la place se rendit après trois jours de résistance. Rochepot & le colonel la Garde y furent blessés. Duffel suivit l'exemple de ces places & se soumit. Le duc d'Anjou attendoit de nouvelles troupes que le duc de Monpensier lui amenoit. C'est ainsi qu'on apelloit alors le prince Dauphin d'Auvergne, Louis de Bourbon son père étant mort le vingt-trois de Septembre, à Champigny en Touraine.

Le prince de Parme informé de sa marche songea à mettre la frontière à couvert, & à augmenter son armée pour se tenir entre les forces que nous avons dans le païs, & celles qui étoient en marche pour s'y rendre, afin d'empêcher leur jonction. Il avoit reçu sur la fin de l'été quarante & une compagnies d'infanterie Espagnole qui venoient d'Italie, & qui faisoient environ cinq mille Fantassins commandés par deux Colonels, Mondragon l'aîné, & Pacheco; & un pareil nombre d'Italiens en seize compagnies, sous les ordres de Mario Cardoïno, & de Camillo del Monte, avec quantité d'Allemands, de Bourguignons, & de mineurs Bohémiens. Il lui étoit encore arrivé un régiment nouveau de Bourguignons commandé par le marquis de Varambon, & six régimens Allemands dont les Colonels étoient Robert de Simberg, Charles comte d'Aremberg, le comte de Barlaymont, Jean Manrique, le comte Charles de Mansfeld, & Floris de Barlaymont sieur de Floyon, & neuf régimens Flamans sous autant de Colonels, qui étoient Lalain de Montigny, Philippe d'Egmond, Gabriel de Liques, Pontus de Noyelle sieur de Bours, qui mourut vers ce tems-là, le baron d'Aubigny, le sieur de Manvy, & Claude de Barlaymont de Haultepenne. Il fut encore joint par les troupes de Valentin de Pardieu sieur de la Motte, qui étoient composées de toutes sortes de nations; par les régimens de Robles de Billy, d'Anholt baron de Frite, & de François Verdugo; enfin par vingt-sept escadrons Italiens & Espagnols, & douze Flamans qui ne faisoient

---

HENRI  
III.  
1582.

**HENRI III.**  
1582. que quatre mille chevaux. Toutes ces troupes, y compris les garnisons des places frontières, faisoient environ soixante mille hommes; & en supputant la dépense de leur entretien, on trouva que la solde couïtoit par mois, tant au roi d'Espagne qu'aux provinces des Païs-bas, six cens soixante & onze mille huit cens cinquante-sept écus d'or, outre les dépenses de l'artillerie, des mineurs, des pionniers, & autres semblables, qu'on évaluë d'ordinaire au tiers de la dépente des troupes. Malgré ce grand nombre, le prince de Parme se plaignoit qu'il ne pouvoit pas mettre en campagne une armée de trente mille hommes, la moitié étant employée à la garde des places.

Le premier exploit qu'il fit avec ces troupes fut sur l'Écluse, petite ville auprès de Cambrai, que nous avons commencé à fortifier. Dès qu'il en eut fait approcher son canon, la ville se rendit. Cateau Cambresis fit de même; la garnison composée de cent cinquante soldats sortit avec ses armes. Il prit plusieurs autres postes des environs par composition; & au commencement de Novembre il investit Ninove: la ville étant trop éloignée pour être secourüe se rendit aussitôt. Les forts de Liedekerke & de Gaesberg qui sont auprès de Bruxelles suivirent le torrent. La rapidité de ses succès lui fit naître l'envie de faire une tentative sur Bruxelles; & s'il ne pouvoit l'emporter par la force, d'essayer de la réduire par la famine. Mais comme la ville étoit bien garnie d'hommes & de provisions; qu'il y avoit deux mille Anglois à la solde des États, deux compagnies d'infanterie Françoisë, & quatre escadrons de vieilles troupes, il se contenta de disperser son armée au loin, & de s'emparer de toutes les avenues. Mais comme le Hainaut & l'Artois étoient ruinés, & qu'on ne lui apportoit rien de France, il se trouva bientôt dans une extrême disette: ainsi il abandonna ce projet, & résolut de s'aller poster dans le païs de Waes, qui est un païs abondant entre Gand, Anvers & Bruxelles, & qui jusqu'alors n'avoit point été pillé, ni ruiné par les troupes. Ce projet ne réussit pas mieux que le premier. Le duc d'Anjou le prévint en rompant les chemins & les digues; en sorte que son armée se trouvant attaquée tout à la fois par le froid, par la faim, & par les eaux débordées, il perdoit

tous les jours quantité de foldats, qui mouroient de maladie & de misère; ce qui lui fit d'autant plus de peine, que non-seulement il fut contraint de renvoyer son armée dans les places, mais qu'il laissa dans ces cantons, & surtout aux environs de Bruxelles, plus de sept cens malades tant Italiens qu'Espagnols, qui restèrent dans les digues exposés ou à la cruauté, ou à la pitié des païsans.

Les troupes du duc d'Anjou se sentirent pendant tout l'hyver d'une semblable disette; leur solde n'étant point payée, la misère causa parmi les soldats une espèce de maladie épidémique, & en réduisit un grand nombre à demander l'aumône, à la honte du nom François. Enfin les secours arrivèrent sur la frontière sous les ordres du duc de Monpensier: il avoit sous lui le maréchal de Biron déjà fort illustre par la gloire qu'il s'étoit acquise dans les guerres précédentes, & qui le devint encore plus dans la suite. Comme le repos lui étoit insupportable, il n'eut pas de peine à se rendre aux sollicitations du duc d'Anjou, & il accepta d'autant plus volontiers cet emploi, que le Roi y donnoit les mains, & que la Reine mère le lui avoit destiné. Il amenoit trois mille Suisses, quatre mille fantassins François & quelques escadrons; il étoit accompagné des comtes de Laval & de saint Aignan qui étoient allés depuis peu en France, pour hâter la marche de ces troupes, auxquelles il s'étoit joint beaucoup de Noblesse Françoisse. L'armée marcha par le Boulonois, & ayant passé à la vûe de Calais & de Graveline, elle se rendit à Dunkerque, où on la sépara pour la distribuer dans les places voisines, à Tenremonde, à Dixmude & dans quelques autres. Il y eut des détachemens qui eurent ordre d'aller plus loin, & qui se cantonnèrent à Eckeloo & dans le païs de Waes. Le duc d'Anjou prit encore à son service quelque cavalerie Allemande que Mansfeld avoit licenciée. Après cet arrangement, Monpensier, Biron, & les autres officiers Généraux se rendirent à Anvers où il étoit alors, pour délibérer avec lui sur l'ouverture de la campagne prochaine. Ce Prince étant à la tête d'une si belle armée, il sembloit qu'il n'y eût rien d'impossible à la valeur Françoisse; & le succès étoit indubitable, si les mauvais conseillers qu'il avoit auprès de lui, ne lui eussent inspiré une envie prématurée

HENRI  
III.  
1582.

**HENRI III.** de se rendre Souverain, & ne l'eussent engagé à employer pour sa ruine des forces, qui pouvoient lui assurer une fortune aussi brillante que solide.

1582.

Les Turcs ayant appris que les Pais-bas s'étoient mis sous la protection de la France, le Sultan envoya des Ambassadeurs au duc d'Anjou pour lui proposer de faire d'Anvers la place de tout le commerce des Turcs avec tous les peuples de l'Europe; ils demandoient qu'on accordât aux commerçans de Turquie la permission de demeurer dans la ville, ils en fixoient le nombre à dix-huit chez qui seroit le dépôt de toutes les marchandises que les Turcs enverroient de l'Asie & de la Grece, d'abord à Marseille par la Méditerranée, de-là à Bourdeaux par terre, & de Bourdeaux à Anvers par les mers de France & d'Angleterre. Mais il n'y eut rien de conclu, & les Ambassadeurs furent renvoyés avec les presens ordinaires. D'Anvers ils passèrent sur les côtes de la mer Baltique, d'où étant entrés en Pologne, ils se rendirent à Lublin, & de-là à Constantinople.

Verdugo assiége Oldemborn & leva le siège.

La guerre continuoit dans les Provinces éloignées. François Verdugo qui étoit pour lors gouverneur de Frise, avoit investi le vingt-quatre de Janvier Oldemborn, & en faisoit le siège. Verdugo étoit de la plus basse naissance; il avoit été palefrenier du comte de Mansfeld son ancien maître. Les sorties fréquentes de la garnison d'Oldemborn lui ayant fait perdre bien du monde, il leva le siège; mais sa retraite fut difficile: Nienort qui le suivoit harcelant sans cesse son arrière-garde, lui tua beaucoup de soldats, en prit, & en dépouilla beaucoup d'autres. La révolte des villes de Bronchorts & de Keppel, qui abandonnèrent dans ce même tems le parti des Etats le dédommagèrent en quelque sorte de ce qu'il avoit perdu: mais les Anglois & les troupes de Nienort ayant aussitôt assiégé ces deux places, & y ayant restés jusqu'à ce que le froid eût glacé l'inondation, ils les prirent d'assaut.

Martin Schenck qui te le parti des Espagnols.

Le quatre d'Avril Martin Schenck, jeune Officier vigoureux & habile qui commandoit dans Blienbeck & dans quelques petits forts des environs, & qui traversoit la navigation des Hollandois sur le Rhin, fut surpris à Santen (1),

(1) Petite ville à deux portées de fusil du Rhin du côté de Cleves.

& emmené prisonnier par Hooghfaxen Commandant d'un petit fort de la Gueldre. Il avoit été pris deux ans auparavant de la même manière par Curtsback ; mais il avoit trouvé moyen de tromper ses Gardes & de se sauver. Il sollicitoit alors vivement sa liberté ; mais piqué de ce que les Espagnols ne se remuoient pas beaucoup pour la lui faire rendre , il quitta leur parti , & s'engagea au service des Etats.

Dans ce même tems Verdugo assiégea Lochem sur la rivière de Bekel dans le voisinage de Zutphen. La place étoit aux abois , lorsque Guillaume de Nassau fils aîné de Jean arriva avec un grand convoi qu'il fit entrer dans la ville. Verdugo jugeant que de long-tems il ne pourroit affamer les habitans , fit reculer ses troupes ; & ayant élevé quelques forts de terre autour de la place , il se contenta d'empêcher par des courses aux environs , qu'on ne pût y amener des vivres , & les réduisit bientôt à une disette pareille à celle qu'ils avoient déjà éprouvée. Les comtes de Hohenlo & de Nassau instruits du péril où la ville se trouvoit ramassèrent à la hâte ce qu'ils purent de troupes ; c'est-à-dire , environ deux mille fantassins & mille chevaux , & ils se mirent en marche avec quelques pièces de canon pour essayer de secourir la place. Dès qu'ils furent arrivés , ils attaquèrent les ennemis avec tant de vigueur , que Verdugo fut obligé , pour sauver sa vie , de gagner à la hâte une montagne qui étoit derrière ces forts. Il s'y retrancha avec toute la diligence possible : mais trois jours après , le sieur d'Allens gentilhomme du côté d'Arle & très-bon Officier , attaqua avec son régiment un des forts qui étoient au bas de la montagne. En même tems la garnison fit une sortie , s'empara de celui qui étoit devant la porte des moulins , & tua quatre-vingts hommes aux ennemis. Pendant qu'on étoit aux mains dans ces deux endroits , on rétablit le pont que les assiégeans avoient ruiné , & on fit entrer un grand convoi dans la ville. La nuit suivante on prit les deux autres forts : mais la cavalerie des Etats marchant avec un peu trop de négligence contre l'ennemi qu'elle tenoit comme dans un filet , Verdugo rappelle sa valeur , les charge , les dissipe , & les met en déroute avec un grand carnage ; le régiment du sieur d'Allens , les trois fils du comte de Berg , & toute la Noblesse

---

HENRI  
III.  
1582.

Siège de Lochem.

de Gueldre se retira dans Lochem; le reste se sauva à Deventer.

III. Verdugo enflé de ce succès, & jugeant que ce qu'on avoit  
1582. jetté de vivres dans la place, ne suffiroit pas pour nourrir long-tems tout ce qui s'y étoit retiré dans la dérouté, assiége de nouveau cette ville : mais les sorties continuelles des assiégés lui emportant beaucoup de monde, Mansfeld & Haultepenne vinrent le joindre avec cinq cens chevaux & quinze cens hommes de pied. Verdugo fier de ce renfort, fait aux assiégés des menaces terribles s'ils ne se rendent : mais quoiqu'ils fussent dans une grande disette, & que depuis vingt jours ils ne véussent que de chair de cheval, ils répondirent avec hauteur à ses menaces. Hohenlo de son côté songeoit à les secourir : & étant couru à Zutphen, puis à Anvers, & ayant obtenu du duc d'Anjou deux mille cinq cens fantassins, quinze cens chevaux, & trois compagnies de cavalerie Angloise, commandées par Noritz, il revint en trois jours à Lochem. Son arrivée jetta l'épouvante dans le camp des Espagnols. Mansfeld, pour secourir Verdugo, quitta avec quelque désordre le lieu qu'il avoit marqué pour son camp, & passa de l'autre côté de la rivière. Hohenlo va aussitôt se poster dans le camp qu'il venoit d'abandonner, & il y eut une action très-vive auprès d'un fort, qui étoit vis-à-vis de la place. Hohenlo ayant tué beaucoup de monde aux ennemis, & se trouvant supérieur en nombre, fait un retranchement entre deux des forts des ennemis; & après s'être ainsi couvert, il jette un pont sur la rivière par où les soldats & les fourageurs des assiégés entroient librement dans la ville, & en sortoient de même, sans que les ennemis pussent leur faire aucun mal, & il bâtit ensuite un fort sur l'ouvrage qui couvroit son pont.

Levé du  
siège de Lo-  
chem.

Les assiégeans voyant qu'il entroit tous les jours des vivres dans la ville, & que s'ils s'opiniâtroient à continuer un siège qui paroïssoit devoir être long, ils pourroient se trouver envelopés, abandonnèrent leurs lignes le 24. d'Acût, & se retirèrent en bataille; Verdugo à Grolle, & Mansfeld & Haultepenne en Brabant.

Le lendemain on fit entrer dans Lochem toutes les provisions dont elle avoit besoin, & on rasa les forts que les ennemis

ennemis avoient élevés autour de la place. Un baron de Guedre, nommé Anholt, qui avoit extrêmement sollicité Verdugo à entreprendre ce siège, y fut tué d'un coup d'arquebuse.

Verdugo, qui étoit actif, voulant réparer le tems que la malheureuse expedition de Lochem lui avoit fait perdre, après avoir tenté plusieurs fois, & toujours inutilement de se rendre maître par force de Steenwick, résolut d'employer la ruse. Il se servit d'un païsan qui, soit par haine pour les habitans, soit parce qu'on ne l'avoit pas payé d'un ouvrage qu'il avoit fait, résolut de se venger. Dans le fossé de la ville qui étoit plein d'eau & très-profond par-tout, on avoit laissé un gué pour le besoin. Ce païsan le montra à Verdugo. Les Espagnols ayant observé le tems que la plus grande partie de la garnison étoit sortie de la place pour attaquer les assiégeans à la faveur d'une nuit très-obscuré, passèrent par ce gué avec des échelles, escadèrent les murs, massacrèrent sans quartier les corps-de-garde qu'ils trouvèrent, & se rendirent maîtres de la place le 15. de Novembre. Cette conquête ne parut pas considérable; car la peste avoit tellement affligé cette malheureuse ville, qu'il n'y avoit presque plus d'habitans; & comme il se trouvoit quantité de bonnes places aux environs, la perte de celle-ci ne faisoit pas grand mal aux Etats.

Après avoir parlé des affaires de Portugal & des Pais-bas que j'ai, pour ainsi dire, confonduës cette année avec les nôtres, parce que les intérêts sont communs, rapprochons-nous, & voyons ce qui se passe à la Cour. Deux rudes coups avoient frappé le Roi en même tems: mais ce Prince d'un caractère à oublier aisément le passé, à se mettre peu en peine de l'avenir, & à ne s'occuper que du présent, crut après l'événement n'avoir plus rien à craindre pour la suite. Il regardoit la conjuration de Salzedo comme l'ouvrage de son frère & de ses partisans, qui avoient inventé toute cette intrigue pour inquiéter & rendre suspects tous les Grands du Royaume & les Ministres, dans la vûe de les faire chasser de la Cour, de le mettre lui-même dans l'embarras, & de l'obliger à recourir au duc d'Anjou. De Thou qui avoit opiné tout haut sur cette affaire en présence du Roi, lui avoit

HENRI  
III.

1582.

Steenwick  
surpris.

Affaires de  
France.

HENRI  
III.  
1582.

donné avis en secret, de ne pas croire tout ce que Salzedo avoit dit de plusieurs personnes qu'il avoit nommées; mais aussi de ne pas négliger cette conjuration: Que les auteurs en étoient connus, & qu'il étoit constant qu'ils avoient eu dessein d'exécuter ce qu'ils avoient projeté: Qu'il y avoit grande apparence qu'entre ceux que Salzedo avoit nommés comme complices de cette conjuration, il s'en trouvoit beaucoup qui n'y avoient eu aucune part; mais que les conjurés en avoient usé de la sorte, en partie pour rendre ces personnes suspectes, en partie pour faire valoir leur faction & l'accréditer, parce que les hommes penchent toujours vers le parti que la fortune semble favoriser. Ce Vieillard respectable donna cet avis & beaucoup d'autres semblables au Roi, & les lui repétoit souvent en particulier, pour les raisons que j'ai dites: mais le Roi le regardant lui-même comme suspect, fit peu de cas de tout ce qu'il lui disoit. D'ailleurs Joyeuse, qui étoit allé voir son père en Languedoc, étant revenu sur ces entrefaites, employa son crédit pour faire précipiter le jugement; & Villeroy, qui avoit été nommé parmi les conjurés, eut beau demander qu'on le retardât, afin qu'il pût se justifier, il ne put rien obtenir.

Pour la défaite de Strozzi, dont la nouvelle arriva presque dans le même tems, cette perte qui devoit accabler le Roi, ne le toucha que foiblement, parce que son esprit étoit alors préoccupé de la crainte de la conjuration de Salzedo; & dès que cette crainte fut dissipée, la mémoire du malheur de Strozzi, qui intéresse extrêmement l'honneur de la Nation, fut bientôt effacée de l'esprit de ce Prince, qui ne se soucioit que du présent. Une partie des courtisans, uniquement attentifs à leurs intérêts, lui déguisoient les choses; les autres, livrés à une lâche & honteuse flaterie, ensevelissoient dans un criminel silence tout ce qui intéresse sa réputation.

Cependant les chefs de la faction ne se tenoient point oisifs; & pour dissiper la crainte présente par une autre, ils faisoient répandre par leurs émissaires, dont ils avoient rempli les villes, la Noblesse, la Cour, & tout le Royaume, que les Protestans se préparoient à nouvelle guerre civile. Les Prédicateurs, qui ont dans la suite si bien servi les Ligueurs,

commencèrent à déclamer contre l'hérésie, & à lever pour ainsi dire l'étendard de la révolte. La Religion, à les entendre, étoit à deux doigts de sa perte; on le publioit dans les chaires, dans les écoles, dans les cercles, & dans le Tribunal même de la pénitence; on l'insinuoit aux personnes simples & crédules; on les exhortoit à faire des associations; on recommandoit aux peuples les Princes Lorrains, zélés défenseurs de la Religion de leurs Ancêtres; on élevoit jusqu'au Ciel leur foi & leur piété, & souvent on accusoit indirectement de dissimulation & de lâcheté les personnes les plus respectables du Royaume, qui ne pensoient pas comme eux. Leur but étoit d'accréditer les Guises, & de faire haïr & mépriser le Roi, aussi-bien que tous les Princes du sang Royal. Le Roi le sçavoit; mais pour y remédier, il eût fallut sortir de sa léthargie. D'ailleurs ceux qui l'obsédoient avoient pour principe, qu'il valoit mieux tout souffrir, que de rien faire qui pût diviser les Catholiques. La Reine mère qui n'aimoit pas le roi de Navarre, & qui penchoit entièrement vers le duc de Lorraine son autre gendre, qui avoit beaucoup d'enfans de Claude de Valois sa fille, favorisoit dès-lors le parti des Guises, & elle insinuoit au Roi qu'il devoit mépriser cette licence des Prédicateurs; que la même chose lui étoit arrivée à elle-même dans le tems qu'elle gouvernoit pendant la minorité de Charle IX. Que les Prédicateurs dans leurs sermons, & la populace dans ses discours la déchiroient continuellement: Que ces invectives méprisées s'oublioient bien vîte; au lieu qu'on les accréditeroit en les relevant.

Ainsi le Roi persuadé que la tranquillité du Royaume ne pouvoit être troublée que par les Protestans, laissa aux Lorrains la liberté de tout entreprendre, & aux Prédicateurs celle de tout dire en faveur de cette faction: & pour montrer combien il avoit d'amour pour la Religion, & de haine pour l'hérésie, il résolut dès ce moment de ruiner les Protestans, & de les dépouïller de leurs dignités, de leurs charges, & de toute l'autorité qu'ils avoient: & comme il sentoit bien qu'il auroit de la peine à y réussir par la force, il résolut d'employer la ruse & l'artifice. Le cinquante neuvième article de l'Edit qui leur avoit été accordé cinqans auparavant leur donnoit huit villes de sûreté, à condition qu'ils les

=====

HENRI  
III.  
1582.

remettraient au Roi dans six ans ; le tems de les rendre n'étant pas éloigné , il les fit redemander au roi de Navarre par des personnes qu'il envoya exprès.

HENRI  
III.  
1582.

Après les grands objets dont je viens de parler , le premier soin qui occupa ce Prince fut l'acceptation de la réforme du Calendrier par le Pape , & la publication de ce Règlement dans tout le Royaume. Comme c'est un événement mémorable , je crois qu'il est à propos que je m'étende un peu sur cet article.

Réforme du  
Calendrier  
par Gregoire  
XIII.

L'ancienne année des Romains n'étoit pas de dix mois , comme l'ont prétendu Junius Gracchus , Fulvius , Varron , Ovide & Suetone , mais de douze , comme l'ont cru Licinius Macer , & Fenestelle , ainsi que nous l'apprenons de Censorin. Le premier de ces douze mois étoit Mars , & Février le dernier : Mars , Mai , Juillet & Octobre , avoient chacun trente & un jours ; les autres n'en avoient que vingt-neuf , & Février même n'en avoit que vingt-huit. L'année entière n'étoit que de trois cens cinquante-cinq jours : ainsi l'année Romaine étoit de dix jours moindre que celle des Egyptiens. Pour remédier à cet inconvénient , on eut recours à l'intercalation , & voici comme on la faisoit. Tous les deux ans , entre la fête du Dieu Terme , & celle de l'expulsion des Rois on intercaloit vingt-deux & vingt-trois jours alternativement : les vingt-deux jours s'intercaloient après le vingt-deuxième de Février ; & les vingt-trois , après le vingt-troisième : ainsi ce mois avoit toujours ses vingt-huit jours entiers après l'intercalation , & les vingt-deux ou vingt-trois qui précédoient ne lui appartenoient point : c'étoit une espèce de mois extraordinaire , qui s'appelloit Mercedonius , au rapport de Plutarque. Les Pontifes faisoient la cérémonie de cette intercalation dans la Cour Calabre (1) tous les deux ans , sans interruption , si ce n'est après vingt-quatre ans qu'on omettoit la douzième intercalation , qui devoit être de vingt-trois jours ; car alors ils comptoient que la période étoit complete , & que l'année étoit revenue au même point où

(1) Cette Cour Calabre étoit dans les fêtes & des sacrifices. On l'appelloit le Capitole : c'étoit un bâtiment couvert de chaume , où le Sacrificule , ou Calabra de Calare , qui veut dire appeller , assembler , mot qui venoit du Intendant des sacrifices , assembloit le Grec *καλειν*. Sénar & le peuple , pour les avertir des

elle étoit vingt-quatre ans auparavant : car vingt-quatre fois trois cens cinquante-cinq jours , avec six fois vingt-deux. & cinq fois vingt-trois , font en tout huit mille sept cens soixante-sept jours : mais il y en a un de trop , parce que vingt-quatre années du Calendrier réformé par Jule Cesar ne font que huit mille sept cens soixante-six jours. Ainsi l'intercalation étant déjà vicieuse en elle-même , le vice fut encore augmenté par l'irrégularité des intercalations : car les Pontifes qui étoient les maîtres de l'intercalation , la faisoient tantôt plûtôt , tantôt plus tard , sur-tout quand ils vouloient faire de la peine à quelques Magistrats qui leur déplaisoient. Le dérangement monta à un tel point , qu'en l'année quarante-sept avant la naissance de Notre-Seigneur Jesus-Christ , le premier jour de l'an tomboit dans le mois d'Octobre de l'année Julienne (1) , ce qui troubla extrêmement l'ordre des tems & des affaires civiles. Jule Cesar Grand Pontife entreprit d'y remédier , lorsqu'il fut Consul pour la troisième fois avec M. Emilius Lepidus , & s'appliqua à la correction des fastes. En effet , Dion nous apprend au liv. 43. de son Histoire , que Cesar étant à Alexandrie , où il y avoit grand nombre d'habiles Astronomes , prit d'eux de nouvelles instructions , & consulta encore Fosigene ; qu'enfin après beaucoup de discussions & de disputes entre les Sçavans de cette profession , on se réunit à admettre l'année solaire de trois cens soixante-cinq jours & un quart , comme elle avoit été réglée par Calippe de Cyxique & par Aristarque de Samos : ce quart restant faisoit au bout de quatre ans un jour entier : ainsi chaque quatrième année devoit être de trois cens soixante-six jours.

L'année de la réforme de Cesar , qui est justement la quarante-cinquième avant l'Ere Chrétienne , est appelée *l'année de confusion*. Le cycle de la Lune étoit treize , & celui du Soleil vingt , & cette année fut de quatre cens quarante-quatre jours , comme on le voit dans les Auteurs anciens. Si de ce nombre vous en ôtez trois cens soixante & cinq jours , qui font l'année Julienne , il restera soixante & dix-neuf , lesquels comptés depuis le dernier Décembre en reculant ,

(1) On appelle ainsi les années du Calendrier réformé par Jule Cesar , qui a subsisté jusqu'en 1582.

**HENRI III.**  
1582.

tombent au quatorze d'Octobre. Ainsi les Calendes de Janvier se trouvoient le quatorze d'Octobre, lorsque Cesar entreprit de régler l'année ; & parce qu'il falloit intercaler cette année-là vingt-trois jours, on plaça après le 23. de Février l'intercalation du jour qui revient de quatre en quatre ans, & qui est formé de ce quart, lequel excède les trois cens soixante & cinq jours de l'année Julienne. Par conséquent la première année Julienne eut pour cycle solaire vingt-un, & pour cycle lunaire quatorze. Cesar ayant été tué la seconde année Julienne, lorsqu'il fut question d'intercaler un jour après la quatrième année révolüe, les Pontifes ne comprenant pas l'esprit & le sens de son Edit, intercalèrent un jour après le vingt-troisième jour de chaque quatrième mois de Février depuis la réforme, au lieu qu'il ne falloit l'intercaler que dans chaque cinquième. Ainsi au bout de trente-six ans, au lieu de neuf jours qui devoient avoir été intercalés, il s'en trouva douze. Sur cela Auguste fit un Edit, par lequel il ordonna qu'on laisseroit passer douze ans sans intercalation, à commencer à la trente-septième année Julienne, jusqu'à la quarante-huitième révolüe. De cette manière, l'intercalation n'a commencé à se faire régulièrement que dans la quarante-neuvième année Julienne, qui est la quatrième de l'Epacte Chrétienne ; & depuis ce tems-là, il n'y a plus eu d'interruption. Cette intercalation s'appelle bissexté, parce que le 24. Février est le 6. des Calendes de Mars : & comme ce jour se compte deux fois, il s'appelle bissexté. Le premier de ces deux jours s'appelle le sixième des premières Calendes de Mars, & le second, le sixième des secondes Calendes. Cette année Julienne étant fort commode, elle fut adoptée de toutes les Nations : cependant on reconnut dans la suite qu'elle n'étoit pas encore parfaitement correcte ; car dans l'espace de cent trente-trois ans, il se trouve un jour de trop, parce que le quart de jour qui reste au bout des trois cens soixante-cinq jours de chaque année n'est pas entier, il s'en faut douze minutes.

Les opinions des anciens ont été fort différentes sur le tems de la durée de l'année naturelle. Ptolomée qui vivoit à Alexandrie environ cent quatre-vingts ans après Jule

César a rapporté fort au long ces sentimens dans son traité de la grande construction. Ces douze minutes ont dans la suite des tems causé un dérangement considérable, qui a été encore augmenté par l'écarrément du Soleil, & par la mobilité de son apogée : car l'équinoxe arrivant aujourd'hui l'onzième du mois de Mars, il faut qu'il se soit trouvé au vingt-trois, ou au vingt-quatre de Mars du tems de César, & au vingt-un du tems de Constantin : & comme la fête de Pâque doit se célébrer le Dimanche d'après la pleine Lune, les Pères du concile de Nicée réglèrent, que la pleine Lune qui suivroit le vingt & un de Mars seroit le terme qui fixeroit Pâque, & que le Dimanche qui suivroit immédiatement ce terme, seroit le Dimanche de la Résurrection. Mais il y a eu depuis beaucoup de confusion dans les équinoxes : & l'année 526. l'erreur étant déjà fort sensible, Denis surnommé le Petit, y remédia, mais pour quelques années seulement.

HENRI  
III.  
1582.

Il y a environ cent ans que le Pape Innocent VII. fit venir à Rome un grand Astronome, nommé Jean de Royau-mont (1), pour réformer le Calendrier. Les enfans de George de Trebizonde fâchés de voir un Allemand infiniment plus habile que tous leurs Grecs, trouvèrent moyen de l'empoisonner : ainsi il ne put satisfaire au desir du Pape : mais les écrits qu'il nous a laissés nous donnent assez à connoître ce qu'il étoit capable de faire en ce genre.

Il y a beaucoup d'Auteurs qui ont écrit sur la manière de régler l'année solaire, entr'autres le cardinal d'Ailly évêque de Cambrai, le cardinal Cusa, Robert évêque de Lincoln, & Paul de Mildebourg évêque de Fossebron, qui a dédié à l'Empereur Maximilien I. un grand ouvrage qu'il avoit composé sur cette matière. Depuis ce tems-là, & sur-tout depuis le concile de Trente, plusieurs habiles gens ont traité ce sujet, entr'autres Jean Gines de Sepulveda de Cordouë, Jean-François Spinola Milanois, Benoît Maggiorino, Luc Gaurico attaché à Paul III. & P. Pittato Veronois, qui a composé un livre exprès, dans lequel il réfute Gaurico. Mais depuis la publication du concile de Trente, cette

(1) Comme il étoit Allemand, son | veut dire la même chose que Royau-  
nom pourroit bien être Conigsberg, qui | mont.

**HENRI III.** 1582. réformation, qui avoit été demandée & tentée plusieurs fois, fut enfin entreprife par Grégoire XIII. qui s'y appliqua avec d'autant plus d'empressement, qu'il craignoit que les Empereurs ne lui en enlevassent la gloire, & ne regardassent cette affaire comme étant du ressort de la juridiction Impériale. Il consulta tout ce qu'il y avoit de plus habile dans les Académies d'Italie. Il écrivit au Sénat de Venise pour le prier d'engager les Sçavans de l'Université de Padouë à donner sur cela leurs avis; il chargea de cette négociation Joseph Moletio Messinois, qui a donné depuis deux ans les tables Gregoriennes.

Lorsque l'on compara tous ces avis, ils se trouvèrent très-différens pour les raisons que j'ai dites: ils disoient que la réformation de Jule Cesar, ou mal faite, ou mal interprétée par les Pontifes avoit été la source de la confusion qui étoit arrivée depuis, & qui étoit telle que l'équinoxe du printems qui tomba du tems de Notre-Seigneur au ving-quatre de Mars, étoit déjà reculé de trois jours du tems du concile de Nicée, & retombé au vingt & un, & que ce dérangement étoit arrivé à cause de l'inégalité des années qui n'avoit pas été bien observée. Que depuis Ptolomée, Muhamed Albategny d'Arac ayant supputé avec plus d'exacritude que ceux qui avoient travaillé avant lui, & ayant réfuté les visions d'Hipparque & de Ptolomée, avoit donné à l'année solaire trois cens soixante-cinq jours cinq heures quarante-six minutes & vingt-quatre secondes. Suivant ce calcul, il faudroit omettre l'intercalation d'un jour tous les cent six ans; car il disoit que depuis le tems de Ptolomée jusqu'au sien, l'équinoxe avoit reculé de près de sept jours: Que depuis ce tems-là Alfonso X. roi d'Arragon, de l'avis de ses Astronomes, avoit fixé l'année au même nombre de jours que lui, mais qu'il avoit pensé autrement sur l'excédant; car Alfonso ne le fait que de cinq heures quarante-neuf minutes & seize secondes; en sorte que l'intercalation ne devoit être omise que tous les cent trente-quatre ans (1): Qu'enfin Copernic,

(1) L'année d'Alfonse fait l'excédant plus fort que celle de Muhamed, par conséquent l'intercalation devoit cesser plus fréquemment; car 5. heures

49. minutes 16. secondes,	ont plutôt
fait un jour que 5. heures 46. minutes	
& 24. secondes.	

observateur très-exact des mouvemens célestes, ayant comparé ses observations avec celles des Anciens, avoit découvert qu'il y avoit de l'inégalité dans les années solaires : Que cette inégalité avoit été considérable en certains siècles, moindre dans d'autres, & moindre encore en quelques-uns, ce qui avoit donné lieu aux différens sentimens qu'on a eus sur cette matière. Que sur ce principe Speronius qui avoit conservé dans sa vieillesse toute la force de son jugement & toute la pénétration de son esprit, prétendoit qu'il ne falloit régler dans le cours de l'année que certains points fixes ; que comme les équinoxes & les solstices se pouvoient connoître certainement, on pouvoit aussi marquer certainement le tems de célébrer la fête de Pâque, qui se trouveroit par-là le vingt-cinquième de Mars, ou la veille, ou le lendemain.

D'autres, comme Matthieu Macini, & Moletio lui-même, ont jugé qu'il falloit quelque chose de plus pour réformer en même tems l'année naturelle & l'année civile, & que la fête de l'Annonciation, ou de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jesus-Christ ayant été autrefois célébrée le vingt-cinq Mars, & se trouvant aujourd'hui entre le onze & le douze du même mois, il falloit tout d'un coup retrancher quatorze jours, & compter le dix pour vingt-quatre, & le onze pour vingt-cinq. Les sentimens ont aussi été partagés sur cette réduction : les uns vouloient qu'elle ne se fît qu'en deux ans ; que pour cela on réduiroit les sept mois qui ont trente & un jours, à trente jours pendant deux ans ; d'autres prétendoient qu'il seroit encore plus commode d'omettre l'intercalation pendant cinquante-six ans. Moletio, que le Sénat de Venise avoit chargé de cette affaire, étoit d'avis, ou de commencer le mois de Janvier au dix-huitième de Décembre, ou de commencer celui de Mars au quinze de Février, & d'établir pour l'avenir quelque habile Astronome, qui auroit soin d'observer avec la dernière exactitude l'équinoxe du printems. Qu'à l'égard de la fête de Pâque, il falloit la célébrer le premier Dimanche après la pleine Lune ; mais que si la pleine Lune tomboit au Dimanche, il faudroit remettre la fête de Pâque à la pleine Lune suivante, afin de ne la pas célébrer le même jour que les Juifs.

**HENRI III.**  
1582. Junctin ayant été consulté par le Pape, dit, qu'il falloit ôter dix jours de l'année, & ensuite en ôter un tous les cent trente ans. Albert Leonin publia en ce tems-là un livre dans lequel il approuvoit le retranchement d'onze jours; mais il soutenoit que chaque cent cinquantième année, il faudroit retrancher un jour.

Pour faire plaisir au Pape, François Marie duc d'Urbin, consulta Gui Ubalde de l'illustre famille des marquis del Monte, l'un des grands Astronomes de ce tems-là. Il donna sa réponse par écrit, mais sans s'écarter en aucune manière de la correction faite par les Pères du concile de Nicée.

Le Pape ayant écrit au Roi sur ce sujet, on consulta François de Foix de Candale, Seigneur illustre par sa naissance, (puisqu'il étoit ou parent, ou allié de presque tous les Princes du monde) mais qui ne l'étoit pas moins par les admirables connoissances qu'il avoit acquises dans ces sciences sublimes. Son avis étoit d'aller jusqu'à la source de l'erreur, de calculer exactement le cours du Soleil, de régler l'année dans la dernière précision sur ce calcul, & de fixer pour cela les termes des équinoxes.

Le Pape persuadé qu'il étoit de l'honneur du Saint Siège que cette affaire fut réglée à Rome, ne laissa pas de consulter les Princes de l'Europe; mais il vouloit que la décision de quelque côté qu'elle vînt, parût venir de lui. Dans cette vûe il adopta la correction faite autrefois par le frère d'un Médecin, nommé Antoine Lilio, & dont le plan expliqué dans un écrit succinct, avoit été approuvé par François Luro évêque de Mondovy, pour qui le Pape avoit beaucoup d'estime. Sa Sainteté en envoya des copies à tous les Princes Chrétiens, & à toutes les Universités de l'Europe, afin qu'une affaire où tout le monde étoit intéressé, pût être réglée d'une manière approuvée de tous.

Voici la réformation proposée par Lilio. On retranchoit dix jours de l'année; & comme l'année solaire est de trois cens soixante-cinq jours, & la lunaire de trois cens cinquante-quatre, & qu'ainsi la différence de ces deux années est d'onze jours, ce qui s'appelle *épace*. L'épace de la première année étant d'onze jours, l'épace suivante doit être de deux fois onze jours, c'est-à-dire de vingt-deux, & la troisième

de trois fois onze, c'est-à-dire de trente-trois jours. Mais alors il faut ôter de trente-trois le mois, qui est de trente jours; ainsi il restera trois d'épacte, qu'il faudra l'année suivante augmenter d'onze, ce qui fera quatorze, & ainsi de suite, en observant toujours, que dès que l'épacte aura plus de trente jours, il faudra retrancher trente, & compter le surplus pour l'épacte, en continuant ainsi jusqu'à la dix-neuvième année: car le cycle de la Lune est de dix-neuf ans, comme celui du Soleil est de quatre fois sept, c'est-à-dire vingt-huit ans. Ce cycle de dix-neuf ans est ce que nous appellons nombre d'or. Censorin l'appelle l'année Metonique (1), au bout de laquelle on croit que la Lune revient par rapport au Soleil au même point où elle étoit dix-neuf ans auparavant.

HENRI  
III.  
1582.

Lilio ayant retranché ces dix jours, que notre année avoit de plus que l'année solaire, retrancha aussi dix jours des épactes. De plus comme dans la supputation de l'année solaire, il n'y a que trois bissextes, ou trois bissextiles à retrancher en quatre cens ans; Lilio suit Pittato, & retranche un bissextile à chacune des trois premières centaines, laissant la quatrième centaine sans retrancher le bissextile, & continuë à retrancher la cinquième centaine. Mais bien des gens ont rejetté ce calcul comme vicieux, par rapport au Soleil & à la Lune, étant fondé sur les cycles & lunaires & solaires, qui ne sont pas justes, de sorte qu'en le suivant, il arriveroit infalliblement qu'on célébreroit quelquefois la fête de Pâque à contretems, & qu'on tomberoit dans l'erreur des Quartodecimans, qui célébroient la fête de Pâque dans la pleine Lune, comme l'a démontré fort au long Joseph Scaliger, le plus sçavant homme de ce siècle, dans son livre de la correction des tems, ouvrage admirable, & qui vivra autant que le monde.

Mestlin de Gœppinghen professeur de l'Université de Tubinge a publié deux écrits contre le calcul de Lilio, & Clavius célèbre Jésuite qui étoit professeur à Rome, a composé pour ce calcul une grande apologie dédiée à l'empereur Rodolphe, où il réfute les deux ouvrages de Mestlin. Il composa depuis un autre ouvrage, où il tâche de réfuter les

(1) Parce que ce cycle fut inventé par un Astronome nommé Meton.

tables de la période Julienne données par Scaliger.  
 HENRI III. Hugolin Martelli évêque de Glandeve a donné sur la  
 1582. même matière un ouvrage intitulé *la Justification des tems sacrés*, & un autre sous le nom de *Clef du Calendrier Gregorien*. Et chez nous, François Viete de Fontenai en Poitou, maître des Requêtes, homme très-versé dans ce genre de science, a proposé sous le regne de Henri IV. & long-tems après la réception du calendrier Grégorien, une nouvelle manière de régler l'année solaire; il a fait même des tables conformes à l'usage de l'église Romaine; mais il ne les a pas publiées, parce qu'il vouloit auparavant en communiquer avec le nouveau Nonce destiné pour la France, & qu'on attendoit de jour en jour.

Cependant Grégoire qui avoit dès l'année précédente donné une Bulle à Frescati datée du vingt-quatre Février pour la publication de son nouveau Calendrier, envoya le cardinal de Madrucci évêque de Trente à l'Empereur Rodolphe pour le faire recevoir. L'Empereur se rendit à Ausbourg pour la première diète qui s'y tint depuis la mort de Maximilien II. son père, & qui commença le vingt-sept de Juin. L'électeur de Saxe\*, le duc de Mekelbourg & quelques autres Princes du cercle de Saxe l'y joignirent. On y parla de lever de l'argent pour défendre la frontière contre le Turc: mais les Députés déclarèrent qu'ils n'y entendoient point jusqu'à ce qu'on leur eût donné satisfaction sur leurs griefs.

\* Auguste

Dès le mois d'Avril, l'Empereur avoit assemblé à Presbourg les Etats du royaume de Hongrie, & il y avoit mis trois choses en délibération; 1°. l'impôt des trois Hongres (1) qui se levoit sur chaque maison; 2°. les mesures qu'il falloit prendre pour faire subsister les garnisons des places, & les troupes qui étoient sur la frontière; 3°. de nommer Maximilien son frère viceroi de Hongrie. Le Sénat & les Etats firent de leur côté des demandes au Roi, & l'on convint de tout sans difficulté: mais les Protestans se plaignoient de ce que l'Archiduc Charles oncle de Rodolphe, après avoir accordé aux Protestans du país un temple à Gratz pour s'assembler, avoit défendu au Sénat, & à la bourgeoisie d'y entrer, jusque-là même qu'il en avoit fait mettre quelques

(1) Hongre, monnoie d'or un peu plus pesante que notre écu d'or.

uns en prison pour n'avoir pas obéi à ses ordres, & qu'il leur avoit fait payer de grosses amendes.

L'Empereur demanda aux Princes assemblés à la diète d'Ausbourg ce qu'ils pensoient du nouveau Prince que les Etats s'étoient donnés dans les Pais-bas, & s'ils ne trouvoient pas que cette conduite fût préjudiciable à l'Empire. Il n'oublia rien pour intéresser le corps Germanique dans une injure qui ne regardoit que la maison d'Autriche : mais on ne prit sur cet article aucune résolution. Sur la fin de la diète, on parla du nouveau calendrier, l'électeur de Saxe qui l'avoit prévu, avoit écrit à cette occasion fort au long au Landgrave de Hesse, qui s'étoit acquis une grande autorité parmi les Protestans par sa prudence & son amour pour la justice ; & ce qui est rare dans un homme de ce rang, par son habileté dans l'Astronomie. Il fit réponse à l'Electeur, qu'il ne s'agissoit pas tant de délibérer sur la chose, que sur le moyen de l'exécuter : Que l'autorité & l'honneur de l'Empire y étoient intéressés : Que le Pape y donnant sans cesse quelque atteinte par toutes sortes d'artifices & d'intrigues, ils devoient de leur côté prendre des mesures pour éviter les reproches de négligence dans une affaire qui regarde la dignité & la majesté de l'Empire : Que l'année que tout le monde suivoit alors étoit celle du calendrier réformé par Jule Cesar : Que Charlemagne fondateur de l'Empire d'Occident avoit dans la suite donné à la nation Germanique, le calendrier & les noms des mois en langue Teutone : Que le canon du Concile de Nicée qui régle la célébration de la fête de Pâque, n'avoit point été fait par l'autorité du Pontife Romain, qui étoit bien éloigné alors d'avoir l'autorité qu'il prétend aujourd'hui : mais par un décret, tant de l'Empereur qui présida au Concile, que des Pères qui s'y trouvèrent : Que c'étoient les Empereurs Romains, & non les Papes, qui indiquoient alors les Conciles : Que celui de Constance même qui s'est tenu presque de nos jours, fut convoqué par l'empereur Sigismond : Que le droit d'instituer des Evêques pour l'Allemagne, & le Pontife Romain même, avoit toujours appartenu aux Empereurs, avant & depuis Charlemagne, jusqu'à Othon I. & depuis encore jusqu'à Grégoire VII. Qu'ils devoient bien prendre garde que sous prétexte de réformation

---

HENRI  
III.

1582.

HENRI  
III.  
1582.

d'un calendrier, dont tout le monde sentoit la nécessité, le Pape ne s'attribuât une juridiction nouvelle & inconnue sur la majesté de l'Empire & sur l'Empereur, & qu'il ne prétendît pouvoir commander dans les États de l'Empire, d'autant plus que le Pape avoit entrepris une affaire de cette conséquence, sans consulter ni l'Empereur, ni les Princes de l'Empire : Qu'étant très-important pour le commerce que toutes les nations suivissent la même forme d'année, ils devoient délibérer avant toutes choses, à qui il appartient de réformer le calendrier, & d'en publier la réformation ; qu'après ce préliminaire, le fond de la question, sur lequel il ne pensoit pas comme Lilio, ne seroit pas difficile à décider.

L'électeur de Saxe plein de ces raisons, fit un grand discours à ce sujet, & s'opposa à la réception du calendrier. Toutes les Provinces & tous les États de la confession d'Ausbourg en ayant fait autant, l'Empereur remit l'affaire à un autre tems, & ordonna qu'on continuât d'observer la forme du calendrier ancien dans les jugemens de la chambre Impériale.

De notre côté l'affaire ne fut nullement examinée. Le Roi étoit dans la plus grande sécurité à cet égard, & son Conseil ne s'y intéressoit pas davantage, sur-tout depuis la mort du premier Président de Thou qui avoit parlé au Roi avec beaucoup de vivacité sur cet article. S'il eût vécu encore quelques années, on est persuadé qu'ayant une très-grande autorité dans le Parlement, il auroit empêché la publication de ce calendrier : mais de Thou étant mort, & Achille de Harlai absent, le Roi donna le trois de Novembre un édit qui fut apporté au Parlement après la saint Martin, enregistré sans opposition, & publié en conséquence. Il fut donc ordonné qu'on ôteroit dix jours, & que le jour qui devoit être le dixième de Décembre seroit compté pour le vingtième. Par ce moyen il arriva que la fête de Noël fût célébrée cette année-là le quinze de Décembre.

A l'imitation du Roi, le duc de Brabant son frère aidé du prince d'Orange, engagea les États Généraux à recevoir le nouveau calendrier. Il étoit bien aisé de gagner par-là les bonnes grâces du Pape. Cela s'exécuta sur le champ dans la

Hollande, dans la Frise Occidentale, & dans toutes les autres Provinces, à la réserve de celles d'Utrecht & de la Gueldre, où l'on fut encore l'ancien calcul, parce que les Etats de ces deux Provinces n'avoient pas encore fait publier le nouveau au tems de la mort du duc de Brabant.

HENRI  
III.  
1582.

Dans ce même mois de Novembre Antoine Prevôt archevêque de Bourdeaux & frère du fameux Sanfct, tint son Concile Provincial. Les évêques d'Agen, de Poitiers, d'Angoulême, de Saintes, & de Sarlat ses suffragans, y assistèrent, & signèrent les décrets qui y furent faits.

Le Roi renouvela cette année le traité d'alliance avec les Suisses. Les Commissaires pour la France furent François de Mandelot Gouverneur du Lyonnais, Jean de Bellièvre sieur de Hautefort premier Président du Parlement de Grenoble, Henri de Clauffe sieur de Fleuri notre Ambassadeur en Suisse, & Jean Grangier sieur de Piverdy Résident de France dans le pais des Grisons. Le traité qui contenoit vingt-cinq articles fut arrêté & signé à Soleurre le vingt-deux de Juillet. Ce n'est qu'une répétition des traités précédens, à quelque petite différence près, & on y donne au Roi les titres de duc de Milan, de seigneur de Genes, & de comte d'Ast, comme on les donna à François I. au traité de 1516. le premier qui ait été fait entre la France & les Suisses. Le Roi ayant ratifié celui-ci, se rendit le deux de Décembre dans l'église de Notre-Dame avec les Députés des cantons, & il y jura sur les saints Evangiles l'observation du nouveau traité.

Traité re-  
nouvelle avec  
les Suisses.

Il arriva cette année un événement qui passeroit pour incroyable chez la postérité, si l'on n'en avoit des preuves incontestables. Comme j'en suis parfaitement instruit, j'ai crû devoir en rendre témoignage, & en établir la certitude. Dans la ville de Sens métropole de la Gaule Celtique, une femme nommée Colombe Chary, mariée à un tailleur appelé Louis Carita, étant parvenue jusqu'à l'âge de trente-huit ans en bonne santé, & sans avoir eu d'enfans, eut des indices de grossesse par la suppression, qui en est la marque ordinaire : elle sentoit des mouvemens fréquens ; son ventre grossissoit de jour en jour, ses mammelles même se remplissoient de lait ; enfin au bout de neuf mois elle éprouva

Enfant pétrifié.

HENRI

III.

1582.

des douleurs très-vives, & les tranchées d'une femme en travail. Pendant quelques jours elle eut une suppression d'urine, qui fortit enfin comme un torrent. Les médecins jugèrent qu'elle ne venoit pas de la vessie, mais de la matrice, dont la tunique se rompit, & dont il fortit avec le délivre une masse qui avoit la figure d'un turbot. Depuis ce tems-là sa gorge diminua; elle ne sentit presque plus remuer dans son ventre, & ses douleurs furent très-médiocres. Après cet accouchement monstrueux, elle fut alitée trois ans durant, se plaignant continuellement de sa mauvaise santé, de la dureté & de l'enflure de son ventre, des tranchées qu'elle sentoît, & d'un poids incommode qui se jettoit tantôt d'un côté tantôt de l'autre suivant les différentes situations de son corps. Ces accidens durèrent jusqu'à sa mort. Ses voisins se moquant d'elle, & traitant sa grossesse de vision: » Attendez » quelque tems, leur disoit-elle assez gaiement, l'enfant dont » je suis grosse viendra quelque jour, mais il en coûtera la vie » à sa mere. « Elle mourut enfin après avoir porté ce fardeau vingt-sept ans. On l'ouvrit, & on lui trouva la matrice ridée, de diverses couleurs, & dure comme de la terre cuite. On tenta d'ouvrir cette dureté; mais il se trouva comme une masse de plâtre, qui résista long-tems au rasoir; on en vint pourtant à bout, & on en tira un enfant très-bien formé, & dans la situation ordinaire, mais presque entièrement pétrifié, si ce n'est que les os de sa tête étoient transparans comme de la corne: à l'égard des parties internes, comme le cerveau, le cœur, les intestins, ils étoient presque à l'ordinaire, excepté qu'ils se trouvèrent plus durs, moins pourtant que les parties externes. Ce petit corps se garde à Sens, où les passans vont le voir par curiosité. Il est entier, & les vers ni la pourriture ne l'ont point endommagé. Il y a deux fameux médecins qui ont écrit sur ce prodige, Jean d'Alibour d'Aurun, qui a été depuis premier médecin de Henri IV. & Simon de Provencheres de Langre. Ils ont recherché les causes de la formation de cette masse, & de cette pétrification faite après la mort de l'enfant, & qui devoit plutôt être suivie de putréfaction: mais je laisse cet examen à ceux qui s'appliquent à l'étude des choses naturelles. J'ajouterais seulement que depuis quelques années il est arrivé à Paris quelque chose

de

de semblable à une femme de condition : mais au bout de cinq ans l'enfant fut tiré par morceaux , partie par des médicamens , partie par des ferremens ; & il y a beaucoup d'apparence qu'il seroit devenu comme celui de Sens avec le tems ; puisqu'il commençoit déjà à se pétrifier.

Cette année mémorable par divers accidens funestes , l'a été encore par la mort de plusieurs personnes illustres. Jacques Pelletier du Mans médecin , célèbre non-seulement dans la science dont il faisoit profession , mais dans la Poësie & dans les Mathématiques , sur lesquelles il a publié des ouvrages qui ont fort éclairci cette science , mourut au mois d'Août à Paris , où il s'étoit retiré pour se reposer dans sa vieillesse après avoir passé la meilleure partie de sa vie à voyager dans des pais très-éloignés. Sa mort fut suivie de celle de Laurent Jobert de la même profession , & disciple du fameux Rondelet , qui s'acquit une si grande réputation dans cet art. Jobert Chancelier de l'Université de Montpellier , où il y a une école célèbre de médecine , ayant été attiré à la Cour par Marguerite de Valois femme du roi de Navarre , y mit au jour un ouvrage sur les erreurs populaires qui lui a fait beaucoup d'honneur. Quelques affaires l'ayant obligé de retourner à Montpellier il y mourut le vingt-neuf d'Octobre dans un âge peu avancé ; car il ne faisoit que d'entrer dans sa cinquante-quatrième année.

Un mois auparavant , c'est-à-dire le vingt-huit de Septembre , mourut George Buchanan , âgé de plus de soixante & seize ans. C'étoit un des premiers hommes de notre siècle pour la beauté & la facilité de l'esprit , comme le prouvent ses ouvrages dignes de l'immortalité , de l'aveu même de ses ennemis. Il étoit né en Ecoffe dans la province de Lenox sur le Vlan ; mais il étoit François d'inclination , & la France l'avoit en quelque sorte adopté , aussi-bien qu'Antoine Govea Portugais son ami intime , qui se faisoit un plaisir de passer pour François. Pour Buchanan , après avoir appris dans son pais les premiers principes des deux langues , il vint en France , où il passa presque tout le reste de sa vie. Il enseigna les Humanités à Paris , & ensuite à Bourdeaux dans le collège de Guienne : de-là André Govea l'emmena en Portugal avec Nicolas de Grouchy , Guillaume de Guerente ,

---

HENRI  
III.  
1582.

Mort des  
personnes cé-  
lebres.

**HENRI III.**  
**1582.** Jacques Tevio, Elie Vinet, & Patrice son Frère. Buchanan enseigna la jeunesse à Coimbre, & c'est-là qu'il fit sa belle paraphrase sur les Pseaumes : mais il s'attira des affaires en Portugal par une satyre un peu trop libre contre les Cordeliers. Il la composa par l'ordre de Jacques V. roi d'Ecosse, qui cherchoit à se venger de ces religieux, parce qu'il étoit convaincu qu'ils avoient trempé dans une conjuration que quelques Nobles avoient tramée contre lui. Buchanan étant revenu en France s'attacha à Timoleon de Cossé fils du maréchal de Brissac, avec qui il demeura cinq ans, jusqu'en l'année 1560. que toute la France étant en feu par la guerre civile, il la quitta, & retourna en Ecosse. Il n'y fut pas plutôt, qu'il embrassa la religion Protestante; & après que Marie reine d'Ecosse eut été dépoüillée du Royaume, il fut précepteur de Jacques VI. fils de cette Princesse, & il consacra le repos de sa vieillesse à écrire l'histoire de son pays. Il y abuse un peu de la liberté naturelle à sa nation, & il n'y ménage pas assez la majesté Royale : mais d'ailleurs elle est écrite avec tant d'esprit, de sagesse & d'élégance, qu'on ne croira jamais qu'elle ait été composée par un homme élevé dans la poussière du collège; mais qu'on la prendra pour l'ouvrage d'un sçavant qui a vécu dans le plus grand monde, & qui a été employé toute sa vie dans les négociations les plus importantes. La beauté de son esprit, & la grandeur de son courage l'avoient élevé au dessus de l'obscurité de sa naissance, & de la médiocrité de sa fortune; en sorte qu'il avoit les talens nécessaires pour juger sagement des affaires, & pour les traiter avec dignité. Je me souviens que Pierre Ronfard, homme d'un grand sens, & qui malgré l'éclat de sa famille, avoit passé toute sa vie dans le repos que demandent les Muses, avoit coutume de dire en parlant de Buchanan, de Turnebe, de Govca, & de Muret, ses amis particuliers, que ces quatre hommes n'avoient du collège que la robe & le bonnet. Ce jugement a d'autant plus de poids que Ronfard étoit prévenu contre tous les gens de collège; & il s'étoit persuadé que la sottise du pédantisme est incorrigible. & que le mauvais caractère qu'il imprime ne peut jamais s'effacer dans le cours même de la plus longue vie.

Il y eut cette année des troubles en Allemagne à l'occasion de l'Archevêque de Cologne. Cette ville qui fut bâtie du tems d'Auguste pour arrêter les courûs des Sueves, des Usipetes, & des Tenchteres, est située sur le bord du Rhin du côté des Gaules. Elle s'agrandit peu à peu sous les Empereurs Romains, jusqu'à ce que Childeric fondateur de l'Empire François la leur enleva l'an 463. de J. C. Mais l'an 949. Othon I. ayant transporté l'Empire d'Occident aux Germains, il soumit Cologne à sa nation; ou plutôt ce fut Louis II. fils de Louis le débonnaire, qui fit cette conquête dès l'année 870. Depuis ce tems-là Cologne est au nombre des villes libres de l'Empire, entre lesquelles elle tient le premier rang; & dans les diètes, c'est elle qui donne la première son suffrage. Elle a un siège Episcopal fondé vers l'an 96. de J. C. par saint Materne disciple de saint Pierre, suivant les annales de cette Eglise; & depuis saint Materne jusqu'à Agilolphe qui en a été le premier Archevêque, il s'est écoulé 647. ans; enfin l'an mil trois on joignit à la dignité d'Archevêque celle d'Electeur de l'Empire avec une juridiction très-étendue, & Frideric I. y ajouta encore la principauté de Westphalie, dont il venoit de dépouiller Henri Leon. Vers l'an 356. les Goths y établirent un Evêque Photinien nommé Euphrata, qui voulut y répandre l'Arianisme: mais les évêques d'Allemagne s'étant assemblés le déposèrent sous le Pontificat de Jule I. Depuis ce tems-là il n'y eut aucun trouble dans cette Eglise au sujet de la Religion, jusqu'au tems de l'hérésie de Luther.

Herman, de la famille des comtes de Wied, qui en étoit alors Archevêque, faisoit parade de beaucoup de zèle pour la réforme des abus qui s'étoient glissés dans l'Eglise; mais comme un affaire si importante à la Religion, qu'il croyoit en péril, n'alloit pas aussi vite qu'il l'auroit souhaité, & qu'il imputoit ce retardement à l'ambition de certaines personnes, il parut favoriser les Protestans. On prétend que ce fut Martin Bucer qui le fit pencher de ce côté-là. Il fut donc accusé d'hérésie, & quoiqu'il pût se maintenir dans son siège par les forces de son parti, il aima mieux se démettre & perdre sa place, que d'exciter la guerre dans le païs; & depuis il ne songea plus qu'à mener une vie tranquille, comme

HE N R I  
III.

1582.

Affaires  
d'Allemagne.

je l'ai dit en son lieu. Adolphe de Scevembourg ayant payé  
 HENRI d'ingratitude les services que ce vieillard lui avoit rendus, fut  
 III. mis à sa place, & eut pour successeur Antoine de Scevem-  
 1582. bourg son frère. J. Gebbard de Mansfeld succéda à An-  
 toine, & fut remplacé par Frideric de la même famille  
 qu'Herman. Salentin de la maison des comtes d'Issembourg  
 succéda à Frideric ; mais Salentin qui outre l'archevêché  
 de Cologne avoit encore l'évêché de Paderborn après dix  
 ans d'Épiscopat, se démit de l'un & de l'autre pour épouser la  
 sœur du comte d'Aremberg, qui étoit parfaitement belle,  
 sans avoir fait, ni même voulu faire aucun changement dans  
 la Religion. Comme il se trouvoit beaucoup de prétendans  
 à cet Electorat, & entre autres Ernest fils d'Albert duc de  
 Baviere, le Chapitre, à la sollicitation du comte de Newe-  
 nar, lui préféra Gebbard Truchses de l'illustre famille des  
 seigneurs de Walbourg en Suabe, & neveu d'Othon car-  
 dinal d'Aufbourg. Gebbard fut sacré le huit de Mai 1577.  
 Ce dernier n'avoit pas moins d'envie de se marier que Sa-  
 lentin ; mais il crut pouvoir prendre une femme sans quitter  
 l'Electorat. Il avoit déjà jetté les yeux sur Agnés de Mans-  
 feld, religieuse au monastère de Gerisheim, lorsqu'il eut oc-  
 casion de la voir dans un voyage qu'elle fit à Cologne pour  
 accompagner Marie sa sœur, qui devoit épouser le baron de  
 Créange. La facilité qu'il eut par ce moyen de la voir, &  
 de converser tous les jours avec elle, l'en rendit éperdûment  
 amoureux. Le Baron après son mariage faisoit de fréquens  
 voyages dans ses terres de Thuringe avec sa femme & Agnés  
 sa belle sœur, & ensuite revenoit à Cologne : mais en route  
 ils couchoient souvent dans les châteaux de Gebbard qui  
 trouvoit par-là lieu d'entretenir ses premiers feux. Enfin Ernest  
 de Mansfeld, frère d'Agnés pressa vivement l'Electeur d'ac-  
 complir la parole qu'il avoit donnée à sa sœur, & de l'épou-  
 ser solennellement, pour dissiper les bruits qui couroient sur  
 leur commerce. Il l'épousa donc à Bonne : mais en secret,  
 & en présence seulement d'Ernest & de Marie de Mansfeld :  
 ce fut au commencement de l'année. Comme il n'avoit pas  
 de grands biens, & qu'il cherchoit un moyen de garder son  
 Archevêché avec sa femme ; les comtes de Newenar &  
 de Solms avec qui il étoit très-lié, lui conseillèrent

Mariage de  
 l'Archevêque  
 de Cologne.

d'engager sous main les Protestans à demander au Magistrat le libre exercice de leur Religion dans son Electorat. Il le fit, & en conséquence les Protestans présentèrent une longue requête, par laquelle ils demandoient la liberté de s'assembler. Et comme on pouvoit leur objecter que sous prétexte d'admettre la confession d'Ausbourg, on vouloit introduire dans le Diocèse toutes sortes de sectes, & ruiner par ce moyen l'autorité des Magistrats; ils répondirent que si on leur accordoit leur demande, ils feroient aussitôt connoître à tout le monde qu'ils ne suivoient point d'autre doctrine que celle qui étoit renfermée dans la confession d'Ausbourg, expliquée dans l'Apologie de Luther, & approuvée dans plusieurs diètes de l'Empire: Que cet exercice loin d'affoiblir l'autorité des Magistrats, la rendroit plus respectable à des peuples altérés de la parole divine, comme on en pouvoit voir des exemples à Francfort, à Spire, à Worme, à Ratisbonne, à Ausbourg, & dans beaucoup d'autres villes de l'Empire.

Le Magistrat au lieu de répondre à cette Requête, fit signifier à ceux qui l'avoient signée un ordre de se rendre en prison: tel est l'usage à Cologne où jamais on n'emprisonne un habitant malgré lui, à moins qu'il n'y ait des causes très-graves. Quelques jours après Melchior Bruin Pasteur Catholique du collège des Apôtres donna une requête contraire, dans laquelle il examine & réfute tous les articles de celle des Protestans. On envoya de part & d'autre des Députés à Ausbourg pour plaider la cause en cette diète, à laquelle on en avoit déjà renvoyé une semblable pour la ville d'Aix-la-Chapelle; mais les Protestans n'attendirent ni la réponse de l'Empereur, ni celle de leurs Députés; & comptant qu'ils avoient satisfait par leur requête à tout ce qu'ils devoient au Magistrat: sollicités d'ailleurs par les comtes de Solms & de Newenar; ils s'assemblèrent le sept de Juillet au bourg de Mechteren qui appartenoit à ce Seigneur, & ils y entendirent la prédication de Zacharie Urfin ministre Silesien, qui leur fut envoyé par Casimir, frère de l'électeur Palatin.

Le Magistrat allarmé de cette entreprise, fit fermer les portes le Dimanche suivant: la conduite fut diversement interprétée; car il y avoit des gens qui soutenoient que

**HENRI III.**  
1582.

Newenar avoit pu faire ce qu'il avoit fait, sans violer les loix de l'Empire : Que le bourg de Mechteren lui appartenoit , & que par conséquent on ne pouvoit pas y défendre l'exercice d'une Religion , qui étoit approuvée par l'Empire. On répondoit qu'à la vérité Mechteren étoit de la dépendance de Newenar ; mais qu'étant situé dans la juridiction d'un Seigneur supérieur dont il relevoit, il n'étoit pas permis d'y innover sur la Religion sans une concession du Seigneur Suzerain. Gebbard d'un autre côté étoit bien aise qu'on crût que Newenar avoit agi sans sa participation ; & Solms nioit qu'il en eût jamais rien sçu ; quoique dans le fond ce fût lui qui eut donné ce conseil de concert avec Newenar.

Comme ces assemblées recommençoient de tems en tems, le Magistrat crut devoir employer la force, & il commença par faire abattre les arbres qui empêchoient qu'on ne pût appercevoir de la ville le lieu où l'on s'assembloit. Il fit ensuite élever une batterie de gros canon, & ordonna de tirer sur l'endroit même : la maison fut percée par les boulets, & peu s'en fallut que Newenar n'y fût tué. Le comte de Solms s'étant justifié auprès du Magistrat, comme je viens de le dire, avoit reçu ses ordres, qu'il étoit allé communiquer à Newenar, lorsque le canon commença à tirer. Solms étant retourné dans la ville sans avoir rien gagné, tout sembloit tendre à une sédition ; mais à la sollicitation du Chapitre, les deux partis nommèrent des Députés pour accommoder cette affaire : ils eurent ordre de se rendre à Mulheim, & Gebbard s'y trouva. Comme il exhortoit Newenar à ne plus tenir de prêche à Mechteren, ce Seigneur montrant le boulet qui l'avoit pensé tuer se plaignit hautement de cette injure. Il consentit enfin à ce qu'on demandoit de lui ; mais il déclara que c'étoit à la considération de l'Archevêque, & non du Chapitre qu'il le faisoit.

Gebbard se disposant à se rendre à la diète, les Chanoines craignirent qu'il ne formât quelque projet contre eux avec les Députés des princes Protestans : ainsi ils y envoyèrent de leur côté Frideric de Saxe, qui étoit membre de leur Chapitre. Voilà l'origine de la haine qui éclata depuis entre Gebbard & Frideric, & qui a été funeste à l'un & à l'autre. Ce fut aussi à l'occasion de leur querelle que

Guillaume duc de Cleves promit au Sénat & au Chapitre de leur donner du secours contre les Novateurs, & qu'Alexandre Farnese Généralissime des troupes du roi d'Espagne dans les Pais-bas, leur offrit de lui-même tout ce qui étoit en son pouvoir. Le Sénat rassuré par ces offres résolut de couper la racine à toutes les assemblées séditieuses, & aux troubles qui se formoient de jour en jour; & il fit publier une ordonnance par laquelle il étoit enjoint à tous ceux qui suivoient une autre Religion que la Catholique, & qui ayant été chassés de la ville seize ans auparavant, y avoient été reçûs depuis, d'en sortir dans un mois.

**HENRI**  
**III.**  
**1582.**

Dans ce même tems les députés des Protestans obtinrent des députés des Princes de leur communion, qui étoient à la diète d'Ausbourg, des lettres de recommandation pour le sénat de Cologne. Ces lettres portoient qu'ils avoient ordre de leurs maîtres de prendre fait & cause pour les Protestans de Cologne, & de prier le Sénat de leur part de les traiter avec la même bonté qu'on les traitoit dans les autres pais de l'Empire; de ne les point retrancher de leurs corps comme indignes d'en posséder les dignités; mais d'observer au contraire à leur égard la pacification publiée sept ans auparavant, pacification qui devoit être regardée comme le plus solide lien de la tranquillité publique; en conséquence de leur laisser la liberté de faire profession de leur religion; & que c'étoit l'unique moyen de maintenir l'union, qui étoit plus nécessaire que jamais.

Ces lettres ayant été renduës au Sénat, les Protestans dressèrent une requête; mais au lieu de la présenter au Chapitre, ils la donnèrent à Gebbard le dix-huit de Septembre, parce qu'ils sçavoient qu'il les favorisoit. En même tems ils lui remirent des lettres de recommandation écrites par les mêmes députés de la diète d'Ausbourg, qui prioient cet Archevêque de permettre aux Protestans de tenir des assemblées dans Cologne.

Gebbard s'étoit mis en chemin comme pour se rendre à la diète, & il étoit déjà dans la Hesse: mais ayant appris que la diète avoit été suspenduë pour des raisons indispensables, & ayant reçu des ordres de l'Empereur de n'aller pas plus loin, il retourna à Westphalie.

**HENRI**  
**III.**  
 1582. Les députés du Chapitre sçachant certainement que Gebbard ne viendroit pas à la diète, ne laissèrent pas de publier qu'il arriveroit bientôt, & qu'il l'avoit promis. Leur dessein étoit de le rendre odieux aux autres Ordres de l'Empire par l'inexécution de cette promesse.

Sur la fin de la diète parurent les députés de Gebbard, le comte de Solms & Swart. Ils firent les excuses du Prélat sur ce qu'il n'y étoit pas venu lui-même. Ils avoient ordre de rentrer si l'on pouvoit obtenir pour les Princes Ecclésiastiques la liberté de suivre la Religion qu'ils voudroient, & de se marier sans perdre leurs dignités : il courut là-dessus des bruits vagues, mais sans nom d'auteur, & sans être avoués de personne, & chacun en jugea suivant les sentimens dont il étoit prévenu d'ailleurs. Enfin la diète se sépara sur la fin de Septembre, sans avoir rien décidé qui mérite que l'on en fasse mention.

Cependant Gebbard voyant que le Chapitre & le Sénat faisoient des préparatifs contre lui ou pour l'attaquer, ou au moins pour se défendre, commença à lever des troupes sous prétexte de mettre les frontières à couvert des troupes du roi d'Espagne, & de celles des Etats : mais il déclara nettement dans la suite qu'il sçavoit de bonne part que le Chapitre avoit de mauvais desseins contre lui. Les Chanoines l'assurèrent qu'ils ne vouloient rien faire contre la fidélité qu'ils lui devoient : mais que de son côté il devoit prendre garde de ne rien faire qui fût indigne de son rang, & de la dignité sacrée dont il étoit revêtu : Que le bruit couroit, qu'il vouloit se marier & changer de religion : Que si ces bruits se trouvoient appuyés sur quelque réalité, il ne devoit attendre d'eux ni fidélité ni secours. Gebbard répondoit que c'étoit par leur faute que la discipline du Clergé étoit renversée : mais qu'il enverroit bientôt des Théologiens distingués pour la rétablir, & qu'il en dresseroit la formule. Persuadé qu'il en avoit assez fait pour se justifier sur les soupçons qu'on avoit contre lui, il prit la route de Bonne, après s'être fait précéder par Gaspard Heien Capitaine de ses gardes, avec des lettres pour Ekius qui commandoit dans cette ville. Il le chargeoit d'engager le Sénat à lui faire une réception honorable, & à marquer des logemens commodes

pour

pour toute sa maison , parce qu'il y vouloit séjourner quelques jours.

Il étoit alors à Sibourg , où il dîna ; après quoi il fit passer le Rhein à ses troupes , & s'avança pour entrer par la porte de Cologne. La vuë de tous ces soldats causa du trouble dans la ville , & l'on ordonna de fermer les portes. Mais les gens qui lui étoient attachés les firent ouvrir , & il y fut reçu avec toute sa suite. Aussitôt il chargea Ekus & Heien d'aller faire ses excuses au Sénat , de ce qu'il étoit venu en armes. Il leur fit dire qu'on lui avoit dressé des embûches sur sa route , & que la guerre étrangère qui étoit à leurs portes l'avoit mis dans la nécessité de lever des troupes pour mettre le pais à couvert en attendant qu'on fût mieux informé des desseins des ennemis ; qu'il avoit résolu pour cet effet de faire quelque séjour dans leur ville , & qu'il vouloit que ses troupes y fussent logées commodément , & auprès de lui.

Le Sénat fit réponse qu'il avoit été ravi de l'arrivée de son Prince ; mais qu'il auroit mieux aimé le voir en habit de paix , qu'avec les appareils de la guerre. A l'égard du logement des troupes , il supplia Gebbard d'en décharger la ville , & de les envoyer dans les villages , & dans les châteaux des environs : Que si S. A. ne pouvoit pas les éloigner de sa personne , elle eût la bonté de les distribuer dans les couvens , & dans les maisons des Ecclésiastiques : Que si leurs maisons ne suffisoient pas , il y avoit des hôtelleries où elles pouvoient loger & vivre de leur folde. Le Sénat se chargea ainsi de cette corvée sur le Clergé , & le Greffier de la ville fit un état des logemens , qui fut donné au maréchal des Logis.

Gebbard ayant fait préparer le dîner dans une hôtellerie , y invita les Bourgmestres : au sortir de table on parla du logement des troupes , & ensuite des clefs de la ville. Gebbard ne demandoit pas d'abord qu'on les lui remît pour en disposer absolument ; il vouloit nommer des personnes qui partageassent avec le Sénat la garde de la ville & des clefs : mais le Sénat s'y opposa fortement , déclarant que ces clefs lui avoient été confiées dans le tems que Gebbard fut sacré , & qu'on ne pouvoit ni ne devoit lui en ôter la garde sans le consentement du peuple. Aussitôt l'hôtel de ville fut entouré d'un grand nombre d'habitans qui paroissoient déterminés à

HENRI  
III.

1582.

Gebbard se  
fait de Bon-  
ne.

**HENRI**  
**III.**  
 1582. défendre le Sénat , si on vouloit lui faire quelque violence : cependant la présence des soldats, qui n'ayant pas encore leurs logemens, étoient en armes dans la place, les tint en respect.

Sur le soir Gebbard étant allé à Rosenthal où demouroit Agnès de Mansfeld avec la Baronne de Créange sa sœur , il y manda les Sénateurs qu'il jugea à propos , & il leur dit qu'il étoit bien vrai qu'ils avoient la garde des clefs , & par conséquent des murs & des portes de la ville : mais que le Prince étoit en droit de les demander dans une nécessité pressante , & dans un tems où sa vie étoit en danger : Qu'il leur ordonnoit donc de les lui apporter sur le champ , & de venir recevoir des ordres plus amples qu'il avoit à leur communiquer. Après leur avoir parlé ainsi , il s'en alla à son Palais. Toute la nuit se passa en menaces d'un côté , & en inquiétude de l'autre. Gebbard étoit outré de la résistance du Sénat , & ses amis eurent bien de la peine à l'empêcher d'en venir aux dernières extrémités. Le lendemain cinquième de Novembre , Newenar & le comte de Solms se rendirent au Sénat , où ils parlèrent avec une très - grande modération ; & après avoir répété en peu de mots tout ce qui s'étoit passé la veille à l'occasion de la garde des clefs & de la ville , ils conjurèrent les Sénateurs de n'avoir aucune défiance de leur Prince: Qu'il n'avoit point eu d'autre intention, en demandant les clefs, que d'éprouver l'obéissance & la fidélité des habitans: Que s'ils vouloient lui donner les clefs, il étoit résolu de les remettre à l'instant entre les mains du Sénat, & de lui confier avec de nouvelles formalités la garde de la ville ; à condition pourtant que quelques personnes de sa maison seroient associées au Sénat pour cette fonction , comme il l'avoit demandé d'abord : Qu'ils les prioient donc de ne pas refuser ces clefs à leur Prince ; de donner ordre à la bourgeoisie de mettre bas les armes ; de défendre de s'assembler pour faire des festins , parce que si les esprits étoient une fois échauffés par le vin , il seroit bien difficile d'empêcher le désordre. Le Prince demanda de plus qu'on lui marquât par écrit ce qui se pratiquoit pour la garde des portes, & pour l'établissement des corps-de-garde.

La réponse du Sénat ne fut pas si modérée : car après avoir protesté qu'ils seroient toujours fidèles à leur Archevêque ,

ils renvoyèrent à la décision du Chapitre l'affaire de la délivrance des clefs, déclarant qu'il ne pouvoit rien statuer à cet égard sans avoir pris son avis: Que la bourgeoisie s'étant mise sous les armes sans leur en demander permission, il y avoit lieu de croire qu'elle n'obéiroit pas, s'ils lui ordonnoient de les quitter: mais qu'ils étoient persuadés que si le Prince vouloit renvoyer les troupes qu'il avoit fait entrer dans la ville, les habitans rentreroient sur le champ dans le calme & dans la tranquillité. Pour adoucir un peu la dureté de cette réponse, ils l'assurèrent qu'ils garderoient les portes avec tout le soin & toute la fidélité qu'il pouvoit souhaiter, & qu'ils lui donneroient pour la garde de sa personne un corps de milice bourgeoise. Après bien des disputes on convint enfin de quelques articles que l'on mit par écrit. Voici les principaux: Que le Sénat demeureroit en possession des clefs & de la garde des portes: Qu'Ekus commanderoit dans la place: Que Gebbard n'augmenteroit point la garnison qu'il y avoit fait entrer, à moins qu'il n'y eût une nécessité pressante. Mais Ekus qui étoit un homme pacifique, s'étant broüillé avec les deux partis par toutes les allées & venuës qu'il avoit faites pour tâcher de les concilier, se démit de lui-même du gouvernement, & l'on mit à sa place Werner Schenck.

Le bruit de ce qui venoit d'arriver à Bonne s'étant répandu de toutes parts, on ne douta pas dans la division où étoient les esprits, qu'on n'en vînt bientôt à une guerre ouverte. Gebbard avoit écrit à Farnese pour le prier de ne point ajouter foi aux calomnies que ses ennemis publioient contre lui, & il l'assuroit que jamais il ne feroit rien contre son devoir. Malgré cette protestation, le Généralissime persuadé que Gebbard se préparoit à la guerre, & qu'il comptoit beaucoup sur les secours du duc de Brabant, offrit au Chapitre & au magistrat de Cologne sa protection, & toutes les forces que l'Espagne avoit dans les Païs-bas. L'Archevêque de son côté voulant prévenir les surprises, chargea Louis Rump & Hontselaer de lui faire des levées dans le voisinage; mais comme l'approche de ces troupes jettoit l'allarme dans la ville, on les mit en garnison à Dietkirchen, où il y a une Abbaye de filles; & dans les châteaux de

HENRI

III.

1582.

———— Poppelsdorf, de Godesberg, & de Kessenick qui appartiennent  
 HENRI à l'archevêque de Cologne.

III.           Cependant le comte de Solms, Vinnemberg, & le baron  
 1582. de Créange allèrent à Cologne rejoindre les Chanoines de la Cathédrale. Newenar qui étoit resté avec l'Archevêque à Bonne, lui conseilla d'écrire à la bourgeoisie, pour la mettre dans ses intérêts : il le fit le vingt-deux de Novembre. Dans cette lettre il commence par se justifier sur les levées qu'il a faites ; il passe ensuite aux raisons qu'il a de se plaindre ; il dit que le Senat arme contre lui, qu'il suit les conseils de gens mal intentionnés, qui ne cherchent qu'à exciter des troubles dans le pais ; qu'il fait tous ses efforts pour anéantir l'autorité de l'Archevêque, & pour renverser ses droits ; & que pour réussir dans ses entreprises contre une autorité legitime, il foule les peuples par des dépenses aussi inutiles qu'elles sont ruineuses.

Gebbard se flatoit que cette lettre armeroit le peuple contre le Senat : mais le contraire arriva. Les compagnies bourgeoises qui l'avoient reçûe, la portèrent sur le champ au Chapitre & au Senat. Ces deux corps assurés des secours du duc de Cleves & du prince de Parme répondirent avec hauteur à cette lettre, mais au nom du peuple, à qui elle étoit adressée. Après s'être justifiés sur les reproches qu'il leur fait, d'armer contre lui, d'attaquer son autorité & les droits de sa dignité d'Electeur ; ils exposent à leur tour leurs griefs. Ils acculent Gebbard d'avoir sollicité des peuples soumis à une autre juridiction que la sienne ; de les avoir pris sous sa protection à l'insçu & malgré le Magistrat dont ils dépendoient ; d'avoir troublé la tranquillité publique par des libelles diffamatoires qu'il a fait repandre de tous côtés ; de gouverner son Etat contre les loix, l'équité, & le repos du corps Germanique, contre les décrets & les constitutions de l'Empire ; enfin contre les traités conclus entre les Archevêques & la ville de Cologne : & ils lui font entendre que les Bourgmestres, les Sénateurs, & les quarante-quatre principaux bourgeois de la ville étoient résolus de porter leurs plaintes sur tous ces chefs à l'Empereur, & aux Princes, & Etats de l'Empire, pour demander justice du mépris que leur Archevêque avoit pour eux, & des injures,

& des outrages qu'il leur faisoit continuellement.

Gebbard connut par cette réponse qu'il avoit entrepris une grande affaire, & d'autant plus fâcheuse, qu'il n'avoit point d'argent : mais comme il étoit trop avancé pour reculer, il songea tout de bon à se mettre en état de la soutenir. Il commença par envoyer des personnes de confiance à Bruel, qui est la forteresse des Archevêques, où sont leurs bijoux, & tout ce qu'ils ont de plus précieux ; il donna ordre à ces gens d'ouvrir les coffres & les armoires, & d'apporter à Bonne toutes les richesses qu'elles renfermoient. Il fit en même tems compter quelque peu d'argent à Theodore Knipenberg pour lever un corps de troupes capable de mettre à couvert le canton de Recklinchusen.

Dans cet embarras Gebbard renvoya tous ses Conseillers, & ne retint après de lui que des gens de guerre. On ne voyoit à sa Cour que des Envoyés de princes Protestans, de l'évêque de Brême, de Jean Casimir, du prince d'Orange, & de tous les Princes de la maison de Nassau.

Pendant ce tems-là, le Chapitre envoya secrètement à Rome informer le Pape de tout ce qui se passoit. Grégoire en fut allarmé, & quoiqu'il n'ignorât pas de quelle importance étoit cette affaire, & quel changement elle étoit capable d'apporter à la Religion du pais, si on la négligeoit ; cependant la considération qu'il avoit pour le cardinal d'Aufbourg oncle de Gebbard, qui avoit rendu de très-grands services au saint Siège, l'empêcha de rien précipiter. Il se contenta donc d'envoyer un Légat en Allemagne, & choisit pour cette légation le cardinal Madrucci. Le Légat avant que de partir envoya Minuccio Minucci avec des lettres du Pape aux électeurs de Treves & de Mayence, afin qu'il pût être informé par le moyen des amis qu'ils avoient à Cologne, de la véritable situation des choses.

Les bruits qui couroient sur les projets de Gebbard allant toujours en augmentant, le Pape lui écrivit le cinq de Décembre ; & après lui avoir parlé de la splendeur de sa famille, & des vertus par lesquelles le cardinal d'Aufbourg son oncle avoit rendu sa mémoire si respectable, il lui donne avis de penser de bonne heure à mettre sa réputation & son salut à couvert ; s'il s'est trop avancé, qu'il songe à se retirer.

**HENRI III.**  
1582. au plutôt; si tout ce qu'on a dit contre lui est faux, qu'il déclare nettement quels sont ses sentimens, & qu'il fasse de sérieuses réflexions sur ce qu'il doit au saint Siège, à sa patrie, à la Chrétienté, à lui-même; en un mot qu'il prenne des mesures pour empêcher que ses ennemis par leurs mauvais discours, ne fassent une tache éternelle à la gloire de sa famille, & à l'honneur du Clergé.

Après ces avis paternels, il lui marque qu'il a envoyé ordre à l'archevêque de Treves de l'aller trouver, & de lui parler au nom du saint Siège. L'empereur Rodolfe s'entremet aussi de cette affaire, à la prière du Pape, & il envoya un homme avec caractère pour en parler à Gebbard.

D'un autre côté il lui arrivoit des Envoyés de tous les princes Protestans; il y vint même quantité de Seigneurs, & entre autres Jean de Nassau frère du prince d'Orange, avec son fils aussi nommé Jean; Albert de Nassau de Sarwerde; Herman de Weyde, Charle de Mansfeld, les deux comtes de Solms, Ernest & Conrad; Adolphe de Solms chanoine de Cologne; Adolphe Newenar; Charle Truchses père de Gebbard, & Ferdinand Truchses son frère, à qui on venoit de donner une place dans ce Chapitre; les comtes de Veinnenberg, de Bruck, de Girolseck & d'Oberstein, & Louis de Witgenstein s'y rendirent aussi; & pour l'affermir dans la résolution qu'il avoit prise, ils lui promirent tous de le soutenir de tout leur pouvoir. Ces promesses l'encouragèrent tellement, qu'il parut désormais aussi tranquille & aussi gai qu'on l'avoit vû auparavant inquiet & embarrassé. Sa maison, qui jusque là avoit été remplie de Colonels, de Capitaines & d'autres Officiers, & qui retentissoit continuellement du bruit des armes, changea entièrement de face: les danses, les bals, les spectacles succédèrent au tumulte militaire, & on n'y entendit plus que des cris de joye. On ne s'y déguisa plus; on y parla du Pape, & à table & dans les conversations familières, avec une licence qui ne gardoit plus de mesures; en sorte qu'on ne pouvoit plus douter des sentimens de Gebbard.

Dans ces circonstances, un de ses domestiques l'avertit que plusieurs de ceux même qui lui étoient attachés, avoient un scrupule sur son compte, c'est qu'on assüroit que non-seulement il vouloit garder l'Archevêché & l'Electorat en

changeant de Religion, & en se mariant, mais qu'il prétendoit le rendre héréditaire, & le faire passer à ses enfans & à leur postérité : Que c'étoit-là le trait le plus puissant que ses ennemis pussent lancer contre lui : Qu'il étoit d'une grande importance pour le bien de ses affaires qu'il le repoussât par un témoignage public, & qu'il le fît retomber sur eux. Il donna à cette occasion une ordonnance le même mois, dans laquelle il prenoit Dieu & les hommes à témoin, que depuis que la divine providence l'avoit retiré des ténèbres de la Papauté ( ce sont ses termes ) & lui avoit fait la grace d'éclairer ses yeux par la lumière de sa parole, il n'avoit souhaité autre chose que de pouvoir rester dans sa vocation, y remplir ses devoirs selon sa conscience, & permettre aux peuples confiés à ses soins, de suivre la doctrine la plus pure, & l'usage légitime des sacremens : mais qu'il ne vouloit point contraindre les consciences, & que son intention étoit que chacun pût suivre à son gré celle qui lui plairoit le plus des deux Religions autorisées dans les diètes de l'Empire : Qu'au reste il n'avoit jamais prétendu priver le Chapitre de son droit d'élection, ni rien faire contre ses privilèges, ses immunités, & ses contributions ; de sorte que s'il venoit à mourir ou bientôt, ou après un tems considérable, ou si les conjonctures des tems l'engageoient à abdiquer, il entendoit que l'élection fut dévolüe au Chapitre de plein droit.

Jusque-là le Sénat n'avoit point répondu aux lettres que les députés des princes Protestans lui avoient écrites d'Aufbourg ; ce fut un prétexte pour Jean de Baviere duc de Deuxponts de se rendre à Cologne avec les députés de l'électeur Palatin \*, de Jean Casimir & de Richard, Princes

de la maison Palatine, afin de s'aboucher avec le Chapitre & avec le Sénat. Je parlerai plus amplement de l'ambassade de ce Prince lorsque j'écrirai ce qui s'est passé dans l'année 1583. Gebbard qui vouloit absolument être maître de Bonne, produisit pendant l'absence d'Ekius des lettres du Chapitre apparemment supposées, en vertu desquelles il demanda les clefs avec tant d'instance, que le Bourgmeistre, & douze Commissaires nommés par le Sénat les lui portèrent. Ils s'en repentirent, mais trop tard, lorsqu'on leur apporta depuis de la part du Chapitre des lettres qui étoient véritablement

HENRI

III.

1582.

\* Louis.

de ce corps, & qui leur défendoient de remettre les clefs de la ville à l'Archevêque.

HENRI

III.

1582.

Lorsque Gebbard les eut en sa possession, il défendit à la bourgeoisie de faire la garde, & confia les portes à des soldats étrangers. Il fit même ôter les armes à tous les habitans qui lui étoient suspects, & défendit qu'on emportât rien hors de la ville, & bientôt la licence & le désordre des nouveaux hôtes qu'il y avoit introduits allèrent si loin, que la plupart des anciens habitans furent obligés de transporter ailleurs leur établissement. Il ordonna même aux Franciscains dont il se défit, d'abandonner leur couvent, & d'emporter leurs effets. Le Sénat & le Chapitre allarmés de tout ce qu'ils voyoient, écrivirent à toute la Noblesse des environs & aux Gouverneurs des places, de travailler à prévenir les maux que ces troubles pouvoient causer à l'Etat: & comme ils n'avoient rien obtenu de Gebbard par l'entremise des électeurs de Mayence & de Treve, qui lui avoient envoyé des Députés, ils s'adressèrent aux Conseillers des pais situés sur le Rhin, qui écrivirent de leur côté à Gebbard, & l'exhortèrent à la paix, en lui faisant sentir qu'il alloit se jeter dans un labyrinthe dont il auroit peut-être bien de la peine à se tirer. Le Chapitre & le Sénat écrivirent encore à la Noblesse, & lui ordonnèrent de se rendre à Cologne après la fête de Noël pour prendre des mesures sur les conjonctures présentes. Gebbard ayant sçu qu'on les avoit convoqués, leur écrivit de son côté, & après s'être déchaîné contre l'insolence du Chapitre, il leur déclare que cette assemblée étant contre les règles, ils doivent seulement écouter ce qui s'y proposera de la part du Chapitre, sans rien accorder qui puisse préjudicier ni au Prince ni à l'Etat.

Cette année vit l'extinction de l'illustre maison des comtes de Hoie sur le Weser, par la mort d'Othon le dernier de sept fils qu'avoit eu Jossé II. Il y avoit quatre cens cinquante ans qu'elle subsistoit, c'est-à-dire, depuis l'empereur Lotaire le Saxon. Pour Jean d'Hoye son cousin germain, qui fut évêque de Munster, & l'un des plus grands ornemens de cette famille, il étoit mort neuf ans auparavant, comme je l'ai dit en son lieu. Le duc de Brunswick, & le Landgrave de Hesse partagèrent les biens de cette Maison, qui

qui leur étoient dévolus en vertu de leurs fiefs.

Pendant qu'une partie de l'Allemagne étoit agitée, la Pologne commençoit à respirer par la paix qui fut conclüe avec les Moscovites au commencement de cette année. Le Pape se donna de grands mouvemens pour cette affaire : c'étoit Antoine Poslevin qu'il avoit chargé de la négocier dans la vüé d'engager le Grand duc de Moscovie à tenir la parole qu'il avoit donnée d'attaquer les Turcs. On avoit même quelque espérance que ce Prince, qui avoit de grandes obligations au Pape, pourroit se réünir avec l'Eglise Romaine.

Cependant l'armée Polonoise qui assiégeoit Pleskow (1) avoit à combattre contre le froid extrême qui se fit sentir cet hyver, & contre beaucoup d'autres incommodités. Zamoski y avoit remédié autant qu'il avoit pu, comme je l'ai dit : mais comme les corps-de-garde des Polonois étoient éloignés les uns des autres, & composés des plus mauvaises troupes, Zuiski Gouverneur de la place voulant ajouter à la gloire de l'avoir sauvée, celle d'avoir forcé le camp des Polonois, & taillé en pièces leur armée, résolut de les attaquer le quatre de Janvier. Dans ce dessein il rassemble environ sept cens chevaux qui lui restoient dans la ville, & les donne aux plus braves de sa garnison. Les Polonois n'avoient que deux corps-de-garde, l'un au-delà du fleuve Vellika sur le chemin qui va à Petzur, & l'autre en-deçà de la rivière & au dessus du camp. Zuiski envoya trois cens chevaux contre le corps qui étoit sur le chemin de Petzur; mais comme la rivière étoit glacée, il jugea que les Polonois qui étoient postés de l'autre côté pourroient passer sur la glace pour secourir leurs gens. Il résolut de faire une sortie vigoureuse avec ce qu'il avoit de meilleures troupes, & d'attaquer leur camp où ils étoient en petit nombre. C'étoit la compagnie de Sborowski commandée par Thomas Orinski qui faisoit la garde ce jour-là au-delà du fleuve; & Laurent Scarbeck gardoit l'autre côté. Ils avoient ordre l'un & l'autre, si l'ennemi paroïssoit, de ne point en venir aux mains, & de faire un certain circuit pour se retirer vers le camp, parce qu'il seroit plus aisé de les secourir de près que de loin, &

HENRI  
III.

1582.  
Affaires de  
Pologne.

(1) Ville & Duché appartenant au Czar, du côté de la Livonie.

que l'ennemi qui seroit obligé de s'éloigner de la ville pour les poursuivre, combattroit avec moins d'avantage. Orinski se retira suivant l'ordre qu'il en avoit reçu, & Scarbeck marcha pour le joindre, & fut suivi par Zamoski lui-même avec un bon détachement. Zuiski ayant envoyé contre eux une partie de son infanterie, & croyant que le camp étoit désert, fait faire une sortie pour l'attaquer : mais une troupe de soldats choisis qui étoient en embuscade sous la conduite de Jean Cretkow, & de Sarnack, Lieutenans des sieurs Erempski & Gostomski, étant tout d'un coup sortis de leurs tentes où ils étoient cachés, chargèrent les Moscovites avec tant de vigueur, qu'ils leur tuèrent trois cens hommes, firent soixante prisonniers, & repoussèrent le reste dans la ville : pour eux, ils y perdirent Piętkw, Orinski & Grodeski gentilshommes Polonois, & deux colonels Hongrois, qui étoient Kobor, & Barabba Balog.

On crut que les Moscovites, qui ont un soin particulier d'enterrer les morts, reviendroient pour enlever ceux des leurs qui étoient restés sur la place, & on s'étoit disposé à les bien recevoir ; mais ils s'en doutèrent, & ne firent aucun mouvement : ainsi deux jours après, on leur permit de venir les enlever. A cette occasion les Polonois qui regardoient cet intervalle comme une espèce de trêve, allèrent se promener le long des murs de la ville, bien montés & bien équipés ; mais on leur tira des coups de carabine sous prétexte qu'ils venoient pour reconnoître l'état de la place, & Saviffa auroit été tué, si ses armes n'avoient paré le coup. Stanislas Solkiewi, jeune homme d'un esprit excellent, & qui étoit d'un grand secours à Zamoski dans les affaires les plus épineuses, fit tourner bride, & se retira dans le camp.

Pour se venger de cette insulte, les Polonois employèrent une ruse indigne de braves gens, qui avoit déjà été proposée par un nommé Jean Ostromene, mais toujours condamnée par Zamoski : néanmoins pour repousser la fraude par la fraude, il crut pouvoir la permettre alors. Ostromene avoit préparé un coffre de fer, dans lequel il avoit mis douze canons d'arquebuse, si menus que le moindre effort étoit capable de les rompre : il avoit enfermé le tout dans un coffre de bois. Au fond & au couvercle de ce coffre étoient

attachées des cordes qui répondoient à ces canons ; en forte qu'on ne pouvoit tirer le coffre de fer de la caisse de bois , sans tirer les cordes en même tems. Les cordes mettoient en mouvement une rouë , qui faisoit sortir du feu d'un pierre disposée de manière qu'il se communiquoit à l'instant aux canons. Comme ils étoient fort minces , ils ne pouvoient manquer de se briser , & de mettre en pièces tout ce qui se trouveroit aux environs.

On porta ce coffre à Zuiski de la part de Jean Moller , qui feignant de vouloir désertter , étoit bien aise de mettre en sûreté ce coffre , qu'il disoit plein d'or , de pierreries & de choses très-précieuses. La ruse réussit en partie ; mais comme Zuiski ne se trouva pas chez lui , André Chorostin , second Palatin de la ville , & rival de Zuiski , se hâta de faire ouvrir ce coffre. Kosëki & lui furent tués à l'ouverture ; plusieurs autres que la curiosité y avoit attirés , furent estropiés , & il y eut même une partie du toit de la maison qui fut renversée. Là-dessus Zuiski publia un écrit très-injurieux contre Zamoski , & il en vint jusqu'à l'appeller en duel : mais comme de part & d'autre ils avoient peu d'envie de se battre , la chose n'eut point de suite.

Pendant ce tems-là , les Plenipotentiaires des deux Nations étoient assemblés à Zapolie , où ils travailloient sérieusement à la conclusion de la paix. Il fut question de la Livonie , & de rendre de part & d'autre les forteresses dont on s'étoit emparé. Il y eut de grandes contestations sur cet article ; les Moscovites ne pouvoient se déterminer à rendre une Province dont ils étoient maîtres depuis vingt-neuf ans , & dans laquelle il étoit né depuis ce tems-là une infinité de Moscovites. On convint enfin de tous les articles à la réserve de Derpt & de Novogorod sur lesquels on s'échauffa vivement : mais l'arrivée de Possévin termina les disputes. Les Moscovites voyant que leurs affaires alloient mal du côté de Pleskow , consentirent à abandonner la Livonie & à céder Derpt & Novogorod , à condition qu'il leur seroit permis d'en emporter tous les vases sacrés , & qu'on ne feroit aucun mauvais traitement à leur Evêque , ni à leurs Prêtres. Etienne roi de Pologne rendit de son côté Luki , Sawolocze , Newel , & quelques autres forts , qui avoient été pris les

---

HENRI  
III.

1582.

Paix entre  
les Polonois  
& les Moscovites.

années dernières ; mais à condition que les territoires de Welisch & de Poloczko demeureroient aux Polonois.

HENRI

III.

1582.

Il y eut encore des difficultés pour Narwa, & quelques autres forteresses, qui étoient entre les mains des Suedois. Les Polonois prétendoient que les retardemens affectés des Moscovites en étoient la cause ; & les Moscovites soutenoient au contraire, qu'on ne pouvoit leur demander aucune garantie. Enfin les droits de la Pologne sur ces lieux étant en sûreté, on régla ce qui regardoit les prisonniers & les frais de la guerre, & l'on fit la paix pour dix ans. Chacun s'applaudit de cette paix limitée : le Moscovite étoit ravi de s'être conservé le droit & l'espérance de reconquérir un jour ce qu'il venoit de perdre : le roi de Pologne charmé d'avoir reconquis la Livonie, & ravagé une grande étendue du pais ennemi, qui ne pouvoit se rétablir de plusieurs années, se flatoit que si les Moscovites recommençoient la guerre, il pourroit pousser plus loin ses conquêtes.

On envoya ensuite des Ambassadeurs de part & d'autre pour faire ratifier le traité par les Souverains des deux Royaumes. Les Polonois essayèrent quelque contestation sur la manière de dresser le traité ; parce que le Moscovite vouloit ajouter à ses anciens titres, celui de Czar de toute la Russie & des royaumes Tartares d'Astracan & de Casan, qu'il avoit incorporés aux Etats qu'il avoit reçus de son père. Les Polonois tinrent bon, & refusèrent absolument au Grand Duc ce qu'il souhaïtoit si ardemment.

Le six de Février l'armée Polonoise se retira de devant Pleskow. Sa marche étoit fermée par vingt-quatre mille chevaux Polonois bien équipés, & qui marchoient en si bonne contenance, que les Moscovites ne purent refuser leur admiration. Zamoski tourna vers Sekel, & mit l'armée en quartiers au-dessus de Derpt, de manière qu'elle pouvoit se rassembler aisément, si les Moscovites faisoient quelque infraction au traité, & marcher au secours de Parnow, en cas que Pons de la Gardie ne levât pas le siège de cette place. De là, il entra déguisé à Novogorod, & ordonna au Commandant de sortir du château que le Grand Duc venoit de céder. Il passa ensuite à Derpt, & le Gouverneur s'excusant de sortir sur ce qu'il n'avoit point de voitures pour emmener ses gens

& ses effets, Zamoski se retira dans l'Abbaye voisine. Quelque tems après, cette place lui fut remise par les Moscovites, qui en étoient en possession depuis vingt-neuf ans. Les habitans, & sur-tout les femmes jettoient de grands cris, & couroient en larmes autour des tombeaux de leurs proches; car c'est la Nation du monde la plus superstitieuse sur le respect qu'on doit aux morts. Ils ne les enterrent pas d'abord comme nous: mais après les avoir mis dans leurs cercueils, ils les gardent pendant un an dans des lieux bien voûtés, s'imaginant par cette cérémonie conserver une espèce de commerce avec eux, ou du moins n'en être pas entièrement privés.

Ostrow, Luki, Newel & Sawolocze furent rendus aux Moscovites. Ainsi finit la guerre de Moscovie, où le prince Jean soutint mal la réputation de ses Ancêtres, & la sienne propre: car depuis Nieper jusqu'à Czernickow, & depuis la Duine jusqu'à Staricie, Novogorod & le lac de Lahod, le païs des Moscovites fut entièrement ruiné. Il y perdit plus de trois cens mille hommes, & il y en eut environ quarante mille emmenés en captivité. Ce qui fit des déserts des païs de Luki, Sawolocze, Novogorod & Pleskow; parce que toute la jeunesse périt dans cette guerre, & que les plus âgés ne laissèrent point de postérité.

Pour se faire honneur de cette grande victoire, les Polonois ajoutent, que le Moscovite perdit par cette guerre tous les ports qu'ils avoit sur la mer Baltique, & que les Turcs lui ayant déjà ôté la navigation du Nieper & de la mer Noire, il ne lui restoit que la mer Glaciale, où il y a peu de ports, & où la navigation est très-périlleuse; en sorte qu'étant exclus par ce moyen de tout le commerce de l'Occident & du Midi, il se trouvoit en quelque sorte relégué dans la Russie intérieure, avec des entraves qui l'empêchoient de s'écarter d'aucun côté.

La Pologne n'eut pas plutôt terminé ses différens avec les Moscovites, qu'elle en eut d'autres avec le roi de Suede. Ce Prince ayant fait courir le bruit, que le roi de Pologne vouloit partager la Livonie aux Hongrois qu'il avoit avec lui, publia un Edit par lequel il promettoit de faire rendre aux Livoniens les biens qui leur appartenoient, ou que leurs

---

HENRI  
III.

1582.

Différend  
entre la Po-  
logne & la  
Suede, au su-  
jet de la Li-  
vonie.

**HENRI**  
**III.**  
**1582.**

Ancêtres avoient possédés à titre de fief, afin de les engager à se révolter contre la Pologne. Parnaw étoit extrêmement pressé, & il n'y avoit pas d'apparence que la place pût tenir long-tems. Cependant le roi de Pologne dissimula, & Laurent de Cagnolo, qui avoit rendu de grands services à la prise de Narva, étant venu avec des lettres de Pons de la Gardie, gentilhomme de Languedoc, pour engager Zamoski à écrire au duc de Moscovie, le Général Polonois s'excusa de le faire, sur ce qu'il n'avoit point ordre du Roi son maître.

Depuis la conclusion de la paix, Etienne Barthori roi de Pologne s'étant rendu à Riga le 12. de Mars, demanda au Sénat une Eglise pour les Jésuites, & il obtint celle de saint Jacque par l'entremise de Gotthard de Vellingen syndic de la ville & de Jean Taft. Ce fut en vain que le duc de Curlande s'y opposa, & que les habitans réclamèrent la parole que le Roi leur avoit donnée, de ne rien innover sur la Religion. Mais pour les adoucir, ce Prince leur accorda de son côté la plus belle Eglise de la ville, & déclara depuis par un Acte public que c'étoit du consentement du peuple qu'on lui avoit donné celles de saint Jacque & de sainte Madelaine.

Il y eut aussi quelque négociation entamée avec le Sénat & le peuple, sur les fortifications que l'on avoit élevées entre la ville & la citadelle, dans le tems qu'on étoit en guerre avec les Moscovites; & ce fut encore par l'entremise du Syndic & de Taft, que l'on convint que le retranchement qui tenoit aux murs de la ville demeureroit en son entier, & que le Roi en élèveroit un autre de pareille hauteur du côté de la citadelle; & qu'il lui seroit permis de faire ouvrir du côté de la citadelle une nouvelle porte à la ville, par laquelle lui & ses Officiers pourroient entrer quand bon lui sembleroit, même la nuit, s'il étoit nécessaire, ou d'ouvrir une nouvelle porte sur le rempart vis-à-vis de la porte de la citadelle, & de jetter un pont sur le fossé qui étoit entre deux, pour communiquer d'une porte à l'autre.

Le Roi donna au Syndic une pension sur les péages pour les services qu'il avoit rendus à lui & aux Jésuites, & il abandonna à Taft quelques familles de païsans.

Avant que de quitter Riga, Etienne, qui sembloit avoir oublié l'injure qu'il prétendoit avoir reçue du roi de Suede,

lui envoya Dominique Alamanni Florentin. Il crut que cet Ambassadeur seroit d'autant mieux reçu de ce Prince, que c'étoit lui qui avoit négocié son mariage avec la reine Catherine (1). Il lui fit redemander avec hauteur la partie de la Livonie dont il venoit de se rendre maître. Elle avoit plus de quarante milles de longueur le long de la côte de la mer Baltique depuis l'embouchure de la riviere de Narwa jusqu'à Parnaw, en prenant par Tolsbourg, Weissemburg, Revel, Padis, Weissenstein & Hapsel. Alamanni commença par se plaindre de l'injure que le roi de Suede avoit faite au roi de Pologne, en s'emparant de Narwa, & de plusieurs autres forteresses de la Livonie, pendant que l'armée de Pologne étoit occupée au siège de Pleskow. Enfin il réduisit ses prétentions à un seul point ; c'étoit qu'en attendant que les deux Rois fissent régler leurs différens par des amis communs, Narwa, qui avoit été le sujet de la guerre, fût remise au roi de Pologne, qui s'engageroit de la rendre au roi de Suede, si l'on ne venoit pas à bout d'accommoder leurs différens ; auquel cas le roi de Pologne chercheroit d'autres moyens pour se faire rendre justice : qu'autrement il étoit à craindre que pendant qu'ils disputeroient à qui resteroit Narwa, les Moscovites ne vinssent à s'en rendre maîtres. Le roi de Suede indigné d'une demande qu'il trouvoit injuste, lui répondit en colère, que pendant qu'on devoit à lui, à sa femme, & à ses enfans, non-seulement la dot qui avoit été promise à la Reine, & une somme considérable qu'il avoit prêtée au roi Sigismond ; mais encore la portion héréditaire des biens paternels & maternels de la Reine sa femme, & d'autres biens, tant en meubles, qu'en fonds du patrimoine Royal de Pologne & de Lithuanie, qu'il sollicitoit en vain depuis vingt ans avec beaucoup de dégoût & de dépense, il étoit bien étonnant que le roi de Pologne, au lieu de payer ce qui lui étoit légitimement dû, vînt demander avec hauteur un bien qui appartenoit à la Suede, & sur lequel la Pologne n'avoit pas le moindre droit : Que cette prétention lui paroïssoit extraordinaire, & tout-à-fait contraire aux loix de l'alliance & de l'amitié qui étoit entre les deux Rois : mais que puisque l'Ambassadeur n'avoit pas un plein

(1) Fille de Sigismond Auguste roi de Pologne.

---

**HENRI**  
**III.**  
**1582.**

pouvoir , & qu'il lui parloit d'amis communs pour terminer leurs différens , il vouloit bien qu'il en fût nommé de part & d'autre , pour examiner tous les chefs contestés , & les décider : Quant à ce que le roi de Pologne disoit , que pendant qu'il étoit arrêté au siège de Pleskow , les Suedois étoient venus par derrière s'emparer de la Livonie , qu'il n'avoit qu'une chose à répondre ; c'est qu'il n'étoit point venu attaquer les Moscovites , leurs ennemis communs , par derrière & par surprise , mais de front & à découvert : Que non-seulement il avoit écrit au roi de Pologne son allié , mais qu'il lui avoit encore fait dire par ses Ambassadeurs , que tout ce qui seroit pris appartiendroit à celui qui l'auroit conquis , & qu'il prétendoit garder ses conquêtes avec d'autant plus de justice , que la Suede avoit soutenu seule & avec des dépenses immenses , tout le poids de cette guerre , long-tems avant qu'Etienne songeât à attaquer les Moscovites : Que pendant que les Polonois assiégeoient Polocz (1) , il avoit assiégé Narwa , comme il l'avoit fait en d'autres tems , sans que jamais Etienne lui eût marqué par une simple lettre , qu'il eût aucune prétention sur cette place : Qu'au contraire , il avoit écrit à Pons de la Gardie pour lui faire compliment sur la prise de Weysemberg & de Tolsborg , dont il s'étoit rendu maître l'année dernière , & qu'il avoit cette lettre entre les mains : Que pour la forteresse & le bailliage de Weissenstein , le roi de Pologne sçavoit bien qu'ils avoient été engagés au roi de Suede , en paiement de la dot promise à la Reine , & que la province de Wicke avoit anciennement appartenu à la couronne de Suede : Que comme le roi de Pologne n'avoit point consulté le roi de Suede sur ce que les Polonois devoient garder pour leur tenir lieu de la Livonie ou de la grande Russie , le roi de Suede n'avoit pas cru être obligé de consulter le roi de Pologne sur ce qu'il devoit prendre en Livonie : Qu'il n'y avoit que Dieu à qui il fût tenu de rendre compte de ses actions : Que d'ailleurs il ne lui seroit pas difficile de prouver par des raisons très-solides , que les Suedois avoient autant de droit sur la Livonie , que les Polonois.

Après cette réponse Alamanni partit pour s'en retourner , & il fut bientôt relevé par Christophle Warfewicz avec des

(1) Ville de Lithuanie.

lettres de la reine Anne (1), pour Catherine reine de Suede sa sœur. Il trouva le roi de Suede à Upsal ; & lui ayant fait les mêmes propositions qu'Alamanni, il en eut la même réponse. Les lettres que le roi de Suede lui remit étoient datées du 8. Juillet, & elles contenoient en substance : Qu'il ne pouvoit consentir à céder au roi de Pologne la principauté d'Esten, qu'il demandoit : Que puisque les Polonois faisoient si peu de cas de la couronne de Suede, il leur feroit voir dans peu, qu'il en faisoit encore moins de la leur : Qu'en attendant il demandoit une prompte satisfaction : Qu'il falloit que le roi de Pologne lui en donnât des assurances par écrit ou par Envoyé. » S'il le refuse, ajoûtoit-il, on ne doit » point être surpris si je prens, quoiqu'à regret, un parti con- » venable à ma dignité. «

---

HENRI  
III.  
1582.

A ces lettres, la Reine joignit les siennes, pour s'excuser auprès de sa sœur, de n'avoir pû faire agréer au Roi son mari les demandes des Polonois, qu'elle trouvoit en effet dures & injustes, & elle exhortoit le roi son beau-frère à en faire de plus raisonnables.

Pendant qu'Etienne étoit à Riga, Possévin revint de Moscovic après avoir eu beaucoup de peine & de fatigues à essuyer dans ce voyage. Il avoit agité avec le Grand Duc, les moyens de terminer le schisme, & de réunir la Moscovic à l'Eglise Romaine. Il avoit encore fait quelques propositions d'une ligue avec la Pologne contre les Tartares, pour le bien commun de la Chrétienté. Enfin il l'avoit fondé sur la guerre contre le Turc : mais il n'en put tirer que des réponses ambiguës. A l'égard des Tartares, il lui fit entendre qu'il venoit de faire la paix avec eux. Possévin amena avec lui deux ambassadeurs Moscovites, l'un pour la cour de Vienne, & l'autre pour Rome. Il y en avoit un troisième qui étoit parti pour Constantinople, & qui portoit, à ce que disent les Polonois, des présens au patriarche Grec, pour obtenir en faveur du duc de Moscovic, l'absolution du meurtre de son fils.

Il arriva dans le même tems des ambassadeurs de Mahomet Chirci Kan des Tartares de Precop. Ils demandèrent que les Polonois lui envoyassent les présens ordinaires : Qu'ils

(1) Anne Jagellon fille de Sigismond Auguste, & femme d'Etienne Bathori.

lui donnaſſent ſatiſfaction ſur les courſes que les Coſaques  
 HENRI avoient faites ſur les bords de la mer Noire, & qu'ils empê-  
 111. chaſſent ces courſes à l'avenir. Le Kan affectoit d'exagerer  
 1582. les ravages que les Coſaques faiſoient dans ſes Etats, afin que  
 la néceſſité de défendre ſes propres Etats, lui ſervît de pré-  
 texte pour ne point aller ſervir en Perſe, où Amurat lui avoit  
 ordonné de marcher avec ſes troupes. Etienne, qui étoit un  
 Prince courageux, fut indigné de l'inſolence de ces Ambaſ-  
 ſadeurs; & dans les premiers mouvemens d'une juſte colére,  
 il ſe tourna vers les Seigneurs qui étoient avec lui, & leur  
 dit: » Je ne veux plus payer de tribut à cette bête féroce. «  
 Cependant il ſe radoucit un moment après, & ne voulant  
 point dans les circonſtances préſentes s'attirer de nouveaux  
 ennemis, il leur fit réponſe qu'on donneroit les préſens ac-  
 coutumés, & qu'on obſerveroit la paix avec le Kan ſuivant  
 les traités. A l'égard des Coſaques, que c'étoit un peuple  
 ramalſé de toutes ſortes de Nations, & en quelque ſorte in-  
 dépendant: que néanmoins il n'oublieroit rien pour faire  
 ceſſer leurs pillages.

Etienne partit auſſitôt de Riga, laiſſant dans la citadelle  
 George de Radzewil évêque de Vilna. Il ſe rendit d'abord  
 à Vilna, & enſuite à Grodno, où il fit quelque ſéjour, & au  
 mois d'Août il alla tenir la diète à Varſovie. Il y reçut la  
 nouvelle de la priſe de Jankola vaivode de Valaquie, & l'en-  
 nemi perpétuel de la Pologne. Jankola étoit un de ces Sa-  
 xons qui ſe ſont établis en Tranſylvanie, homme de néant;  
 mais qui ſe donnant pour descendant des Deſpotes, choſe  
 aſſez ordinaire en ces païs-là, avoit trouvé moyen de s'élever  
 à la dignité de Vaivode par la faveur du Grand Viſir Ach-  
 met. Après la mort de ce Viſir, les choſes changèrent de  
 face; on lui envoya un ſucceſſeur, & on lui ordonna de ſe  
 rendre à Conſtantinople. Jankola au lieu d'obéir, s'étoit  
 mis à piller la province, & ayant fait un butin confi-  
 dérable, il avoit réſolu de ſe retirer en Hongrie avec une troupe  
 de gens attachés à ſes intérêts, & de ſe mettre ſous la pro-  
 tection de l'Empereur. Comme il étoit perſuadé que les  
 Tranſylvains ne manqueroient pas de l'attendre ſur les che-  
 mins; pour les éviter, il marcha par des routes détournées,  
 en tirant vers la Pokucie, petite province de Pologne. Mais

en voulant forcer les passages, il fut pris par Nicolas Soflewicz gouverneur de Siniarin, & conduit à Leopold, où il fut condamné à mort & exécuté par ordre du roi de Pologne. Ses biens furent confisqués, & mis au trésor public par Melodsewicz trésorier de la Cour. L'on donna à la veuve & à ses enfans une pension pour leur subsistance.

HENRI  
III.

1582.

Diète de  
Varsovie.

Enfin la diète commença, & Zamoski chancelier du Royaume harangua l'assemblée au nom du Roi, suivant le droit de sa charge. Il proposa les points sur lesquels le Roi vouloit qu'on délibérât. C'étoit qu'à l'avenir on établît une formule fixe & certaine pour l'élection des Rois : Qu'on travaillât à affermir la concorde ; à établir une justice égale pour tous les membres de l'Etat ; à empêcher les injures & les reproches violens ; à ôter toute semence de haine & de division ; à retrancher toute la chicane des tribunaux de la Justice, & à remédier aux surprises dont certaines gens sçavoient adroitement faire usage. Il parla ensuite de la Livonie ; des Commissaires que le Roi avoit envoyés pour visiter ce païs ; & de ce qu'il avoit réglé avec le Grand Duc de Moscovie par rapport à cette province : puis il vint à la manière injurieuse dont le roi de Suede en avoit usé avec la Pologne. Son dessein étoit de persuader aux Etats assemblés, qu'ils ne devoient pas souffrir qu'aucun Prince voisin se fortifiât en Livonie : Qu'il n'y avoit guères de société durable entre des Souverains : Que c'étoit manquer aux règles de la prudence que de donner entrée à un Prince dans un païs qui est de la même Nation & qui parle la même langue que lui, sur-tout quand les affaires de celui à qui ce païs appartient, n'y sont pas solidement établies, & que les inclinations & les esprits des peuples sont encore flotans : Enfin que ceux qui avoient fait la faute d'y laisser entrer un autre Prince, n'avoient guères tardé à s'en repentir. Il parla ensuite des menaces des Tartares, à cause des ravages des Cosaques ; de la juridiction ordinaire qu'on avoit remise au Roi pour un tems, & de la solde des troupes. Il s'étendit beaucoup pour faire valoir les services qu'il avoit rendus sur cet article ; il en parla même avec aigreur, & d'une manière odieuse ; car il fit sentir l'inhumanité de la Noblesse envers des troupes auxquelles elle avoit tant d'obligation ; & il parut qu'en affectant de

**HENRI III.**  
1582.  
loüer les soldats dont il avoit été le Général, il avoit cherché à se faire honneur à lui-même. Il y eut encore une chose qui piqua l'Assemblée ; c'est qu'en parlant de ceux qui se plai-soient à parler mal du gouvernement, il dit, qu'il voyoit déjà des Petilius dans la République, & qu'il craignoit fort qu'il n'y eût bientôt des Catilina. On prit ce trait pour une insulte, & l'on en murmura hautement.

On délibéra sur l'élection, & sur les autres points proposés par le Chancelier : mais on fut si partagé qu'il n'y eut presque rien d'arrêté. On examina ensuite avec de grands débats la cause de Stanislas Carnkowski. Le Roi vouloit en connoître, & l'accusé prétendoit qu'il devoit être renvoyé à ses Juges naturels.

Après la mort de Sophie sœur de Sigismond Auguste roi de Pologne, & femme de Henri duc de Brunswick, Anne reine de Pologne, & Catherine reine de Suede ses nièces, disputèrent sa succession. Mais on découvrit dans la suite que la possession des biens qu'elle laissoit, ne devoit point être réglée suivant la loi ordinaire des successions, mais qu'elle appartenoit au Roi & à la République de Pologne, en vertu des contrats où cette disposition avoit été ainsi stipulée. En conséquence Sigismond Auguste avoit envoyé de son vivant Carnkowski en Allemagne, avec les actes & les contrats pour justifier son droit. Carnkowski ne les ayant pas rapportés au trésor, Laurent Gosleck qui fut envoyé après lui en Allemagne, pensa perdre sa cause, faute de pouvoir établir sa demande sur des preuves suffisantes, parce que Carnkowski refusa de lui remettre les pièces originales, malgré les ordres qu'on lui avoit donnés de le faire. Ce fut-là le premier chef d'accusation contre Carnkowski. Il y en avoit encore un autre plus grave ; c'est qu'il s'étoit fait nommer par le Pape coadjuteur de Jacque Vehanski archevêque de Gnesne, sans en avoir parlé au Roi, & qu'il avoit même employé la recommandation des Princes étrangers, pour engager le Pape à lui accorder sa demande ; & en vertu de son titre de Coadjuteur, il s'étoit emparé par force de Skena, place qui appartient à l'Archevêque. Enfin malgré la vivacité des contestations, il fut condamné à rendre les actes qu'il avoit retenus, & déclaré déchû de la Coadjutorerie

qu'il avoit demandée contre les loix du Royaume : & pour la possession violente de Snena , il fut renvoyé aux tribunaux ordinaires de la Noblesse. Après quoi l'Assemblée se sépara tumultueusement , malgré les remontrances de Zamoski , qui leur représentoit que c'étoit abandonner la Livonie & la Russie , & les livrer par cette précipitation aux Tartares & aux Moscovites , qui étoient disposés à venir fondre sur ces Provinces.

HENRI  
III.  
1582.

Il étoit venu à la diète des ambassadeurs de Moscovie , pour faire jurer la paix au roi de Pologne : cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe au milieu de l'Assemblée de tous les ordres du Royaume. On éleva à cet effet un Autel , & après la lecture du traité , l'Archevêque prononça la formule du serment , & le Roi la repéta après lui.

On parla ensuite de l'échange des prisonniers , & on mit en liberté un certain nombre de Boïards en faveur des Livoniens. Enfin le Roi après avoir congédié la diète , travailla avec le Sénat de Livonie , & employa quelques jours à régler les affaires de cette Province. Il obtint des Etats qu'on établiroit un Evêque à Wenden , pour prendre soin des affaires de la Religion dans ce pais-là , parce que l'Archevêché de Riga avoit été supprimé , pour abolir les contestations anciennes sur la presséance. On fit beaucoup d'autres réglemens sur les affaires publiques ; mais presque tous contre la volonté des Etats.

Toutes ces affaires étant terminées , comme je viens de le dire , le Roi informé des grands préparatifs de guerre que faisoient les Tartares de Precop , alla à Cracovie. Il y trouva en arrivant un ambassadeur Tartare , qui venoit lui déclarer la guerre , s'il ne satisfaisoit sur le champ aux demandes du Kan. Il lui apportoit outre cela une lettre du Grand Visir Sinan , qui portoit que le Grand Seigneur étoit résolu de soutenir le prince Tartare , s'il entroit en guerre avec la Pologne. Zamoski eut ordre de marcher contre lui avec l'armée de la Couronne , & dès qu'il fut sur la frontière , Constantin duc d'Ostrog (1) , vint le joindre avec un bon corps de troupes composé de ses vassaux.

On avoit tenu à Conigsberg au commencement d'Avril

(1) Ville forte dans la haute Volhinie avec titre de Duché.

**HENRI** l'assemblée des Etats de la Prusse Royale, qui appartient à la Pologne, & dont George-Frederic de Brandebourg avoit l'administration en qualité de Curateur. On y fit mention des revenus de l'évêché de Samland, non pas pour les confisquer & les porter au trésor Royal; mais pour les donner à quelque Pasteur capable de servir l'Eglise suivant la formule arrêtée seize ans auparavant. On y parla aussi d'établir une Académie à Conigsberg; de revoir les statuts de Culm, qui sont les loix de ce país-là, & de les faire imprimer; de remettre aux seuls Prussiens l'administration de toutes les affaires publiques, & de s'en tenir au souverain Sénat composé seulement de quatre Conseillers, sans y mêler aucun étranger; de faire d'utiles réglemens au sujet du tribunal de la Cour; d'en diminuer les dépenses; de régler la monnoye; d'assurer la liberté de la navigation; d'abolir les impôts établis en Lithuanie, & sur la Vistule contre les privilèges Prussiens, & de faire ôter par l'entremise du Prince ceux qu'on paye au passage du Sund.

III.  
1582.  
Affaires de  
Prusse.

Ils proposèrent tous ces articles au Roi, sans pouvoir rien terminer; en sorte que les esprits n'en furent que plus aigris de part & d'autre, & qu'il fallut beaucoup de tems pour les adoucir.

Il s'en fallut peu que la guerre ne se rallumât cette année en Hongrie: voici à quelle occasion. Le Sangiac de Zolnock, qui depuis a été appelé bacha de Saffwar ou de Ziger, fit une irruption subite dans le comté de Cepuse avec six mille Turcs, à dessein de ravager le país. Il s'empara d'une bicoque nommée Onody; & après l'avoir pillée, il la brûla. Outre le butin qui fut considérable, il emmena captifs un grand nombre de Chrétiens. Les Officiers des troupes Chrétiennes irrités de cette insulte, attendirent les Turcs du côté d'Agria. Les Chrétiens quoique fort inférieurs en nombre, tombèrent sur ces pillards chargés de butin. Le combat fut quelque tems douteux; mais les Chrétiens ayant reçu un renfort de deux mille Hussards, on se battit avec plus de vigueur, les Turcs comptant sur leur nombre; & les Chrétiens sur leur courage. Malgré ce secours, la victoire restoit encore incertaine, lorsque l'arrivée d'un corps d'arquebusiers Allemans la fit déclarer pour les

Chrétiens. Ce nouveau renfort ayant pris les Turcs en flanc, rompit leurs rangs à coups d'arquebuses, & les mit en désordre. Il y en eut un fort grand nombre de tués & presque autant de prisonniers : tous les captifs furent délivrés, & tout le butin repris. Il est difficile d'exprimer combien la nouvelle de cette défaite irrita les Turcs. Le Grand Visir Sinan, ennemi juré des Chrétiens, paroissoit furieux, & faisoit les menaces des plus terribles. Déjà même la plupart des Bachas inclinoient pour rompre la trêve, & porter la guerre en Hongrie, lorsqu'on amena au Divan un des Sangiacs de Hongrie pour l'interroger sur cette affaire. Le Sangiac ne balança pas à donner le tort aux Turcs. Il dit qu'ils étoient entrés à main armée sur les terres de l'Empereur, sans qu'on leur en eût donné aucun sujet : Qu'ils avoient emmené avec eux un nombre infini de captifs ; & qu'en s'en retournant chargés de tout ce qu'ils avoient pris, ils avoient été attaqués & taillés en pièces par les Chrétiens. La vérité du fait se trouvant encore confirmée de toutes parts, les Turcs dont les forces étoient occupées ailleurs, se radoucirent, & résolurent de traiter avec le roi de Hongrie, & de prolonger la trêve, qui étoit sur le point d'expirer. On croyoit cependant que Sinan l'empêcheroit ; mais heureusement il fut déposé quelque tems après, comme nous le dirons en son lieu.

---

HENRI  
III.

1582.

*Fin du huitième Volume.*





RESTITUTIONS,  
DIFFERENTES LEÇONS,  
OU  
VARIANTES,  
NOTES ET CORRECTIONS  
DU HUITIÈME VOLUME.

EXPLICATION DES MARQUES  
dont on s'est servi pour désigner les endroits d'où sont prises  
les Restitutions qui suivent.

- P \***. Signifie que le passage restitué étoit dans l'édition de Patifson, *in folio*  
**MS. Reg.** Veut dire que le passage restitué ou la variante est dans le Manuscrit  
 de la Bibliothèque du Roi, qui est celui de l'Auteur même.  
**MS. Samm.** Fait entendre la même chose du Manuscrit de Messieurs de Sainte-  
 Marthe.  
**P.** Dénigne les variantes prises de l'édition de Patifson.  
**D.** Dénote les variantes prises de l'édition des Drouarts. La lettre (f)  
 marque l'édition des Drouarts *in folio*, (o) la même *in octavo*,  
 (d) la même *in douze*.  
**Put.** Signifie que la note, ou la correction est de Messieurs Dupuy.  
**Rig.** Que la note, ou correction est de Rigault.  
**G.** Que la note, ou correction est de l'Éditeur Anglois.  
**Edit. Angl.** Dénigne l'édition d'Angleterre.  
**Ind. Thuan.** L'index des noms propres qui sont dans l'Histoire de M. de Thou.  
 Tout ce qui n'est précédé ni suivi d'aucune marque, est de nous.

LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

**P**AGE 2. ligne 15. Le Tigre, *not.* Pas un n'est d'accord  
 de son nom aujourd'hui. Castaldo le nomme *Tegil*;  
 Pinet, *Sit. V. Ortel. Put.*

Pag. 3. l. 35. Mehedie, *lis. Mehedin,*

Pag. 4. l. 35. Cufa, *lis. Casa.*

Tome VIII.

Tttt

- Pag. 5. l. 7. Les Mauroprovates & les Asproprovates , *not.*  
C'est-à-dire les familles du mouton noir & du mouton blanc.
- Pag. 7. l. 14. Le Kilan , *lif.* le Sirvan , *ou* Chirvan.  
l. 15. Le Tabarestan , *lif.* le Mafandran.  
l. 16. Ou , *lif.* &.  
*Ibid.* La Parthie , *lif.* la Parthide.  
l. 35. Chourdes , *lif.* Chiourdes , *not.* Minadoi les nomme *Curchi.*
- Pag. 12. l. 19. Le premier des Sultans , *lif.* le Grand Visir.
- Pag. 16. l. 21. D'avancer , *ôtez* contre le sentiment unanime de tous les chrétiens.
- Pag. 20. l. dern. Balfara , *lif.* Baffora.
- Pag. 26. l. 8. Maucchiar , *lif.* Manucchiar , & ailleurs.
- Pag. 28. l. 19. Monts Gordiens , *not.* P. Gillius les nomme , la montagne des Nuages. *Pur.*  
l. 24. Zagrius , *ou* Semirami.
- Pag. 29. l. 3. Comagene , *ou* Azar.  
l. 13. D'Hire , *lif.* d'Heri.
- Pag. 30. l. 16. A ses yeux , *lif.* à leurs yeux.
- Pag. 33. l. 31. Ecbatane , *not.* M. Delisle a fait voir dans sa Carte de la retraite des dix mille , & dans le discours qu'il lut au sujet de cette Carte à l'Académie des Sciences , & qui est imprimé dans l'Histoire de cette Académie, que Tauris ne pouvoit pas être Ecbarane , mais plutôt Gabris : & que la situation d'Ecbatane , étant ce que les anciens nous en ont dit , convenoit fort bien à Amadan grande ville de Perse entre Tauris & Ispahan. *C.*
- Pag. 48. l. 21. De Corfune , *not.* Les Turcs la nomment , *Sangermen* , forteresse jaune.
- Pag. 55. l. 9. Monts Riphées , *ou* Monts Obi.
- Pag. 65. l. 9. Nissivan , *lif.* Nassivan.

---

### LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

- Pag. 78. l. 35. Cependant il ne s'y étoit point rendu , *lif.* Cependant de Gordes étant mort dans cet intervalle , le Maréchal ne s'étoit point trouvé au lieu marqué pour l'entrevûe , & s'étoit retiré &c.

Pag. 79. l. 1. Et à quelques autres déterminés comme eux, *lif.* & à quelques autres perdus comme lui de débauche, & qui &c. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 81. l. 21. Carmagnol, *lif.* Carmagnole, & ailleurs.

l. 28. A traiter avec les ennemis de la France, *lif.* à traiter avec Philippe II. Roi d'Espagne ennemi & rival de la France. Ce Prince promet à Bellegarde de lui faire toucher cinquante mille écus par mois tant que la guerre durerait; & le Maréchal s'engagea de son côté à se servir des forces des Protestans, sous ombre de vouloir soutenir leur parti, tandis que cependant toutes ses conquêtes seroient au profit de l'Espagne. Ce que je rapporte ici, &c. *MS. Samm. Put. & Rig.*

l. 38. La vallée, *lif.* les vallées.

Pag. 84. l. 27. Qu'à la paix, *ajout.* Villequier le ministre & l'arbitre des plaisirs de la Cour s'étoit aussi rendu à cette entrevûë. *Il étoit chargé d'ordres secrets pour la Reine-mère; & ce fut pour lui une occasion de venir partager les libéralités, que le Duc de Savoye faisoit aux dépens de Philippe, dont il se servoit habilement, pour mettre dans ses intérêts la plupart des Seigneurs de la Cour.* Au reste Villequier abusant de la faveur du Roi, dont le caractère étoit bon d'ailleurs, mais qu'il avoit corrompu par les plaisirs, voulut encore sur ces entrefaites ajouter à tous ses autres défauts un trait des plus marqués de la dernière insolence, en engageant ce Prince à l'élever à des honneurs qui étoient fort au-dessus de lui, & dont toute sa conduite passée l'avoit rendu absolument indigne. La France venoit de perdre François de Montmorency chef de cette maison une des plus illustres du Royaume, & ce grand homme laissoit vacant par sa mort le gouvernement de Paris & de l'isle de France, que ses services & ceux de ses ancêtres lui avoient mérité. Villequier osa le demander au Roi; & il l'obtint à la honte, & malgré les murmures de tous les gens de bien, qui disoient hautement, que Villequier devoit se contenter de ses vices, que personne ne lui envioit; qu'il avoit sçu assez habilement les mettre à profit pour se rendre maître de la confiance du meilleur de tous les Rois; qu'uniquement occupé à satisfaire son avarice, on ne l'empêchoit point de

s'engraïffer des dons, dont ce Prince prodigue l'accabloit chaque jour ; mais qu'il devoit laisser à d'autres les récompenses dûes au mérite & à la vertu. Ce qui augmentoit encore l'indignation, c'étoit le parallèle odieux que l'on faisoit du prédecesseur & de celui qu'on nommoit pour remplir sa place. En effet François de Montmorency étoit de tous les courtisans &c. *MSS. Put. & Rig. Ce passage se trouve aussi dans le MS. de sainte Marthe, à l'exception de ce que nous avons marqué en Italique, qui y est omis, parce qu'il se trouve répété un peu plus bas.*

Pag. 85. l. 25. L'avoit envoyé, *ajout.* avec Pomponne de Bellévre. *MS. Samm.*

Pag. 87. l. 20. De Cornusse, *lis.* de Cornuſſon.

Pag. 91. l. 4. Le Comte, *ajout.* Sans que ceux-là pussent se pourvoir en justice, parce qu'ils n'ignoroient pas que Montmoreau n'avoit agi que de concert avec le Roi ; cette inimitié passa &c. *MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 92. l. 4. La Ferté, *lis.* Fere.

l. 13. Gennes, *lis.* de Gennes.

Pag. 94. l. 2. Affranchi, *lis.* franchi.

Pag. 98. l. 1. Ce qui pourroit, *lis.* ce qui ne pourroit.

Pag. 118. l. 8. Malaspina, *lis.* Maleſpina.

l. 14. De Landria, *lis.* Landriano.

Pag. 131. l. 30. Empêcher, *lis.* en chasser.

Pag. 136. l. 35. Collet, *lis.* Uliet.

Pag. 137. l. 11. Franicker, *lis.* Franeker.

Pag. 140. l. 20. Rolle, *lis.* Rolte.

Pag. 143. l. 12. Benghen, *lis.* Berghen.

Pag. 146. l. 16. Carry, *lis.* Ker.

Pag. 147. l. 33. Six Comtés, *ou suivant l'édition de Londres,* sept Comtés.

Pag. 148. l. 5. Le païs du Miith, *lis.* le païs de Meath.

l. 19. Clancarre, *lis.* Clan-carry.

l. 29. Maréchal, *lis.* Lieutenant du Maréchal. *C.*

Pag. 149. l. 6. Dans une maison, *lis.* dans son lit. *C.*

l. 13. Ne pouvoit plus servir, *lis.* ne pouvoit plus leur servir.

l. 23. Typporre, *lis.* Tipperary.

l. 26. Du Bourg, *lis.* Burgh, & ailleurs.

- Pag. 150. l. 29. Devon , *lif.* Devonshire.  
 Pag. 151. l. 20. Requely , *lif.* Rekel.  
 Pag. 152. l. 25. Petham , *lif.* Pelham.  
 Pag. 154. l. 24. En Autriche , *lif.* dans la haute Hongrie.
- 

### LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

- Pag. 158. l. 36. Les Moscovites l'avoient flaté , *lif.* le Moscovite l'avoit flaté.  
 Pag. 161. l. 32. La Valachie , *lif.* la Volhinie.  
 Pag. 178. l. 31. Zamoski , *lif.* Zamoyski , & ailleurs.  
 Pag. 205. l. 20. Leonard , *lif.* Edouard.  
 Pag. 211. l. 11. En même-tems le Pape , *lif.* En même-tems suivant l'usage de la Cour Romaine , accoutumée à ne manquer jamais toutes les occasions qui se présentent de profiter des divisions des Princes chrétiens , pour augmenter sa puissance , le Pape ordonna &c. *MS. Samm.*  
 Pag. 212. l. 9. Le long du Tage , *not.* C'est ce que les Espagnols appellent *Orilla de Tajo* : les Portugais disent *Aquen-Tajo*.  
 Pag. 219. l. 3. De deux jours. *L'Editcur Anglois croit qu'il faut mettre de trois jours.*  
 Pag. 221. l. dern. L'Estramadure , *not.* *Carpentani* ; c'est Castille la nueva & le Royaume de Toledé ; mais en cet endroit Herrera & Coneftaggio mettent *l'Estremadura. Put.*
- 

### LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.

- Pag. 228. l. 1. Guadaloupe , *lif.* Guadalupe.  
 Pag. 232. l. 19. Du fort de S. Julien ; *not.* Les Espagnols le nomment *San-Gean*.  
 Pag. 234. l. 23. Réitera sa parole , *lif.* retira sa parole.  
 Pag. 236. l. 25. Donara , *lif.* Douara.  
 Pag. 239. l. 13. Leonard de Castro , *lif.* Edouard.  
 Pag. 242. l. 3. Par rémerité , *lif.* par timidité.  
 Pag. 243. l. dern. Olivencia , *lif.* Olivença.  
 Pag. 244. l. 16. Tratino , *lif.* Fratino.

- Pag. 247. l. 13. Il lui fit esperer, *lif.* il le lui fit esperer.  
 Pag. 250. l. 11. Dom Saa, *lif.* Dom François de Saa.  
 Pag. 295. l. 4. Kefri, *lif.* Kerry.  
 Pag. 296. l. 15. Muskeroye, *lif.* Muskerry.  
     l. 23. Wram de S. Leger, *lif.* Warham S. Leger.  
     l. 27. Carcagh, *lif.* Cork.  
     l. 38. George Bourchelier, *lif.* Bourchier.  
 Pag. 298. l. 11. Gravingel, *lif.* Glaningelly.  
     l. 34. Zouchey, *lif.* Zouch.  
 Pag. 299. l. 22. Jean Chec, *lif.* Cheeke.  
 Pag. 300. l. 22. Inquiets de leur fort, *lif.* inquiettes.  
 Pag. 302. l. 3. Magohiganores, *lif.* Magohigans.  
     l. 16. Nogent Baron de Fisch, *lif.* Nugent Baron  
     de l'Echiquier.  
 Pag. 306. l. 2. Ordinairement, *lif.* naturellement.

LIVRE SOIXANTE-ONZIÈME.

- Pag. 308. l. 15. L'Isle verte, *lif.* l'Isle de Mayo une des Isles  
 du Cap-vert.  
 Pag. 309. l. 35. Thomas Doughtie, *lif.* Doughtey.  
 Pag. 310. l. 31. Saint Jaque, *ou* San-Jago.  
 Pag. 311. l. 11. De linge, *lif.* de toiles.  
     l. 17. Cockles, *ou* de Canno.  
 Pag. 314. l. 3. Serra-Lione, *lif.* Sierra-Leona.  
 Pag. 325. l. 21. Hoatschoten, *lif.* Hontschoten.  
     l. dern. De Glimas, *lif.* de Glimes.  
 Pag. 326. l. 2. Sckenok, *lif.* Schenck.  
 Pag. 331. l. 10. Le Lis, *lif.* la Lys, & ailleurs.  
 Pag. 333. l. 2. Halon, *lif.* Halen.  
 Pag. 335. l. 33. Le sept de Septembre, *lif.* le cinq.  
 Pag. 337. l. 31. Avant le 21. de Juin, *lif.* dès le 21. de Juin.  
 Pag. 338. l. dern. Du sieur d'Estelles, *not.* Meteren le nomme  
     *le sieur d'Estrelles.*  
 Pag. 341. l. 24. De Brimen, *lif.* de Brimieu.  
 Pag. 342. l. 22. Seuge, *lif.* le Capitaine Scaghen.  
 Pag. 343. l. 6. La Baille, *lif.* Baylie son Secrétaire, & aill.  
 Pag. 345. l. 4. Hildebrand, *lif.* Hellebrand.

- Pag. 349. l. 15. A l'embouchure du Wecht, *ou* Swarte-water.  
*Ibid.* Dans un golfe de la mer Germanique, *lis.* dans  
 le Zuyder-zée.  
 l. 35. Kunigam, *lis.* Cuningham.  
 l. 37. Oldezel, *lis.* Oldenzel.
- Pag. 351. l. 33. Pelfziel, *lis.* Defziel.
- Pag. 352. l. 12. Doecumerziel, *lis.* Doccumerziel.  
 l. 36. Le vingt-un de Juillet, *lis.* le vingt-neuf.
- Pag. 353. l. 28. Tergaës, *lis.* Tergoës.
- Pag. 354. l. 26. Vrancwort, *lis.* Branckevooort.
- Pag. 355. l. 1. Cette place, *lis.* Eeck jeune officier distingué  
 par sa bravoure commandoit dans cette place. Elle est à  
 cinq milles de Coevorden, & à six de Deventer, & est af-  
 fez spacieuse.  
 l. 27. Battembourg, *lis.* Jacob van Bronchorst &  
 Battenborgh fils d'Anholt.
- Pag. 356. l. 1. Dotekom, *lis.* Dotechem, *ou* Deutechum.  
 l. 10. Bans-Mon, *lis.* Hans, *ou* Jean Mon.  
 l. 32. La porte d'Ooster &c. *lis.* la Ooster-poorte &  
 la Ommer-poorte, & la Gafthuys-poorte.  
 l. 36. La porte de Walt, *ou* la Walt-poorte.
- Pag. 357. l. 21. De Raoul de Langhe, *lis.* de Roeloff van  
 Langen.
- Pag. 358. l. 28. Floten, *lis.* Sloten.
- Pag. 359. l. 19. Gedeon Pameren. *Meteren met* Van Rome-  
 ren.  
 l. 20. Michman, *lis.* Wichmans.  
 l. 37. Il y avoit trois ans, *not.* Ce ne furent pas les  
 habitans de Dantzick qui se servirent de boulets rouges  
 contre le Roi de Pologne, mais ce fut ce Prince qui par  
 le moyen des boulets rouges, réduisit en cendres leur Fort  
 bâti à l'embouchure de la Vistule.
- Pag. 361. l. 6. Othon de Sanche, *lis.* de Sant.  
 l. 30. Hattem, *lis.* Hattum, & ailleurs.  
 l. 31. Guillaume de Monfort. *Meteren l'appelle*, Louis  
 de Montfort.  
 l. 33. Le Capitaine Foucker. *Meteren le nomme*, le  
 Sergeant Foncheco.

Pag. 365. l. 12. Jean de Willelmi, *lif.* Jean Willelms, & *aik.*  
*leurs.*

Pag. 371. l. 5. Le dix Septembre, *lif.* le dix-sept.

LIVRE SOIXANTE-DOUZIE' ME.

Pag. 374. l. 9. Etre préparé, *ajout.* Un fujet très-leger en apparence, mais qui dans les circonstances présentes, où chaque parti aigri par les malheurs passés, étoit sur ses gardes & attentifs aux moindres démarches de ses ennemis, ne pouvoit manquer de les mettre aux mains, la ralluma cette année dans le Royaume. Philippe Strozzi, qui étoit allié de fort proche à la Reine-mere, homme de bien, des plus zélés pour la gloire & pour la tranquillité de la nation, songeoit à se marier. Dans cette vûë il avoit jetté les yeux sur Madelaine de la Tour veuve d'Honoré de Savoye Comte de Tende. La Comtesse étoit elle-même alliée à la Reine-mere, & ce parti étoit très-convenable à Strozzi; mais pour ce mariage il avoit besoin, & du consentement de la Comtesse, & de l'agrément du Vicomte de Turenne son frere. Ainsi dans le dessein de l'obtenir, il prit le parti de se rendre auprès du Roi de Navarre, que ce Seigneur ne quittoit point, & dont il avoit alors toute la confiance. Toute la conduite passée de Strozzi ne devoit point le rendre suspect au Roi. Cependant de peur que son éloignement de la Cour ne donnât quelque ombrage à ce Prince, qui comme il ne l'ignoroit pas, avoit plus d'une raison de se défier du Roi de Navarre, il lui fit part de son dessein, & le supplia de lui permettre d'entrer dans une alliance, qui lui faisoit honneur, & qui lui étoit si avantageuse; sur quoi le Roi lui répondit qu'il en parleroit à la Reine-mere. Henri avoit de la peine à consentir à ce mariage. Quelque persuadé qu'il fût de l'attachement de Strozzi, il appréhendoit que le Vicomte de Turenne ne profitât habilement de cette conjoncture pour le mettre dans les intérêts du Roi de Navarre. Cependant comme il trouvoit d'ailleurs dans la proposition qu'il venoit de lui faire

une occasion favorable pour brouiller la maison de ce Prince, il résolut de ne la pas manquer. Nous avons déjà dit que la Reine Marguerite étoit ennemie déclarée du Roi son frere. Au contraire elle étoit fort liée avec le Duc d'Anjou, avec qui elle entretenoit toujours un commerce fort étroit. Cette conduite de la Reine de Navarre fortifioit le parti du Roi son époux, & mettoit en même-tems un obstacle invincible à tous les desseins de Henri, qui ne soupairoit qu'après le repos & les plaisirs. Ce Prince crut avoir enfin trouvé le moyen de se délivrer de cette inquiétude. Par le projet qu'il imaginoit, il rompoit l'intelligence que le Roi de Navarre entretenoit avec le Duc d'Anjou, en brouillant la Reine Marguerite qui en étoit le lien; avec le Roi son époux; il éloignoit de ce Prince son ennemi le Vicomte de Turenne, dont il redoutoit le génie & la valeur, & il empêchoit en même-tems le mariage de Strozzi. Il ne balança donc point d'accorder à ce dernier l'agrément qu'il souhaitoit; seulement il le chargea en partant d'une lettre, qu'il avoit écrite au Roi de Navarre à l'insçu de la Reine-mere, & il lui recommanda fortement de ne la remettre qu'à lui-même. Sur ces entrefaites Strozzi ayant pris congé du Roi, & persuadé que ce Prince agréoit son mariage, partit pour la Guyenne; & comme il ignoroit parfaitement ce que contenoit la lettre, dont il étoit porteur, il s'acquitta fidèlement de sa commission. Or Henri avertissoit le Roi de Navarre de se défier du Vicomte de Turenne, parce que, disoit-il, il sçavoit, à n'en pouvoir douter, que ce Seigneur de concert avec la Reine son épouse, travailloit à le deshonoré. Par malheur on étoit alors dans des circonstances, où le Roi de Navarre ne crut pas devoir ajouter foi à cet avis. Ce Prince le regarda comme un artifice de Henri pour lui rendre la Princesse suspecte, afin de rompre par le même moyen l'union qui étoit entre lui & le Duc d'Anjou, dont il tiroit alors beaucoup d'avantages, & pour éloigner de lui en même-tems le Vicomte de Turenne, qui lui rendoit de très-grands services dans toutes ses affaires, & dans la guerre qu'il avoit à soutenir. Aussi pour montrer combien il étoit éloigné de s'abandonner aux soupçons qu'on vouloit lui inspirer, il communiqua

cette lettre d'abord à son épouse , & ensuite au Vicomte. Un si indigne procédé redoubla leur animosité contre le Roi , & ils ne trouverent point de meilleur moyen de se venger d'un Prince , qui se déclaroit leur ennemi mortel , que de mettre tout en œuvre pour rallumer la guerre civile dans le Royaume. C'étoit en effet , comme ils en étoient bien instruits , ce que Henri appréhendoit le plus. A cela contribuèrent encore les avis réitérés , que le Duc d'Anjou envoyoit au Roi de Navarre , de concert avec la Reine Marguerite sa sœur , de prendre incessamment les armes , & de prévenir par sa vigilance un danger que le moindre retardement pouvoit rendre funeste à sa personne & à tout le parti Protestant. Le dessein du Prince en brouillant de nouveau le Royaume , étoit de forcer le Roi son frere , qui s'étoit toujours opposé jusques-là à la résolution qu'il avoit prise de porter la guerre en Flandres , de l'appuyer dans cette entreprise ; & il étoit persuadé que Henri , qui ne souhaitoit que la paix , ne verroit pas plutôt la guerre allumée en France , qu'il se prêteroit à tout ce qu'on voudroit exiger de lui , pourvû qu'on l'assurât de le laisser tranquille. Pour animer encore davantage le Roi de Navarre , ce Prince non content de lui faire appréhender le danger auquel le moindre retardement l'exposeroit , ne manquoit pas de lui représenter encore , que cette guerre ne pouvoit lui être qu'avantageuse ; Que par là il mettroit le Roi dans la nécessité de lui accorder à lui & à son parti toutes les sûretés qu'ils voudroient exiger ; Que pour avoir la paix , Henri iroit même jusqu'à redemander à l'Espagne la restitution de la Navarre , que ses ancêtres avoient possédée , & qu'il l'appuyeroit de toutes ses forces pour cette expédition ; Que si au contraire le Roi se mettoit en devoir d'opposer la force à la force , il se rendroit le médiateur de leur différend , & sçauroit bien terminer cette guerre , dès qu'on verroit les affaires tourner autrement qu'on ne souhaitoit ; Qu'ainsi il ne devoit pas balancer à se déclarer ; Qu'il n'avoit de ressource que dans la pointe de son épée , & qu'il se chargeoit de l'événement. Tant d'instances réitérées de la part du Duc d'Anjou & de la Reine Marguerite , la crainte des malheurs qu'on faisoit

appréhender au Roi de Navarre, la vûe des avantages qu'il pouvoit trouver dans la continuation de la guerre, tout cela contribua à déterminer ce Prince. Après cela il ne fut pas difficile de mettre en mouvement les Protestans, qui n'entrant guères dans ces interêts particuliers des Princes, ne voyoient d'un côté que le danger qui les menaçoit, & de l'autre, les fruits qu'ils pouvoient espérer d'une révolution dans l'Etat. Ainsi l'artifice dont le Roi s'étoit servi, produisit un effet tout different de celui dont il s'étoit flaté. Il cherchoit à éviter la guerre, & par là il se précipita lui-même dans de nouveaux troubles. Il est vrai qu'il réussit à empêcher le mariage de Strozzi; car quoi qu'il eût rendu fort innocemment la lettre de Henri au Roi de Navarre, le Vicomte de Turenne ne le lui pardonna jamais. Du reste ce n'étoit pas-là ce que Henri souhaitoit le plus. Quoi qu'il en soit, comme cette guerre s'alluma sans raison & fort mal-à-propos, elle finit de même d'une maniere peu avantageuse & peu honorable pour ceux qui en étoient les auteurs. Cette résolution prise &c. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 379. l. 32. Marvejol, *lif.* Marueges, & ailleurs.

Pag. 382. l. 3. Fort mal habillé, *lif.* en habit déguisé.

Pag. 385. l. 6. Au quinze d'Avril, *lif.* au vingt-cinq. *MS. Samm.*

Pag. 389. l. 1. Brigueux, *lif.* Brigneux.

Pag. 390. l. 11. De Montefan, *lif.* de Montefspan.

Pag. 404. l. 29. Des factieux, *lif.* de la faction des Guifes. *MS. Samm.*

Pag. 406. l. 19. Smolenko, *lif.* Smolensko.

l. 30. Mikta, *lif.* Mikita.

l. 31. Eustoche Woloninski, *lif.* Eustache Wolowicz.

Pag. 409. l. 5. Vehanski, *lif.* Uchanski.

Pag. 415. l. 4. Par le Prince de Radzevil, *lif.* par Nicolas Radzivil.

l. 13. Tartares Nogaiski, *lif.* Tartares Nogais.

l. 20. Polona, *lif.* Polota.

Pag. 425. l. 12. Azierziicie, *lif.* Ozierziiscie.

Pag. 433. l. 34. Narva, *lif.* Nerva, & ailleurs.

- Pag. 434. l. 9. Tranfilvanie , *ajout.* la Valachie.  
 l. 11. Temifwar , *ou* Temefwar.  
 l. 22. Valaquin , *lif.* Valachie , & *ailleurs.*
- 

*LIVRE SOIXANTE - TREIZIE' ME.*

- Pag. 437. l. 31. Sebaftopolis , *lif.* Sebaſte.  
 l. 34. Empereur des Perſes , *lif.* Roi de Perſe.  
 Pag. 438. l. 23. A Caſbin , *ajout.* pour paſſer de là dans le  
 Sirvan à la fuite d'Emir-Hamſe.  
 Pag. 439. l. 16. Zanga , *lif.* Zange , & *ailleurs.*  
 l. 19. Artaxata & Reivan , *lif.* Artaxate & Erivan ,  
 & *ailleurs.*  
 Pag. 441. l. 1. Tocmaces , *lif.* Tocmas *ou* Thamas.  
 l. 7. Babylone , *lif.* Bagdad.  
 Pag. 446. l. 16. Archele , *lif.* Archichelec.  
 Pag. 452. l. 11. Chelilen , *lif.* Chielder.  
 Pag. 454. l. 22. Un Intendant , *lif.* un Chancelier.  
 Pag. 457. l. 18. Solock , *lif.* Sokol.  
 Pag. 458. l. 14. Novogorod , *lif.* Novogrod.  
 Pag. 460. l. 22. De Languedoc , *not.* Il y a dans M. de Thou  
*Petrocoriana* , de Perigord ; c'eſt une faute. La Gardie &  
 Perigoux , *ou* Peyregoux , font deux châteaux ſitués entre  
 Caſtres & l'Albigeois , proches l'un de l'autre. La Gardie  
 eſt ruiné. Ce Pontus , qui fut en Suède , étoit cadet de la  
 maifon , dont les aînés font encore dans le païs. L'erreur  
 peut-être eſt venuë de ce que dans le mémoire baillé à  
 M. de Thou , il y avoit *Pons de la Gardie* , *Seigneur de*  
*Perigoux* , qu'il a pris pour gentilhomme de Perigord. *Put.*  
 Pag. 461. l. 28. Werecha , *lif.* Czereka , & *ailleurs.*  
 Pag. 464. l. 38. Bulder , *lif.* Budler.  
 Pag. 465. l. 17. Abdel , *lif.* Abdilchirai , *not.* Heidenſtenius  
 l. 4. le nomme *Adleum Chiereium* ; c'eſt peut-être l'Abdil-  
 chirai , dont il eſt parlé au livre 67. de cette Hiſtoire. *Put.*  
 Pag. 470. l. 37. Parnaw , *lif.* Pernaw.  
 Pag. 471. l. 3. Dembens , *lif.* Debinski.  
 Pag. 472. l. 1. De combattre , *ajout.* proche d'Opolska.  
 Pag. 474. l. 36. Le Senat Romain , *ajout.* & qui dans le fond

étoit de Charles Sigonius , comme je le fçus de Sigonius même lorsque j'étois à Boulogne , ainsi que je l'ai dit ci-dessus. Aussi y a-t'il beaucoup d'apparence , que pour se faire quelque réputation , il ne dédaigna pas alors de se servir de la plume d'autrui , puisqu'il a bien pû dans la suite prendre un nom emprunté pour publier lui-même ses propres loüanges. Car si je ne me trompe , cette histoire de la guerre de Moscovie , qui est écrite avec tant de pureté & d'élégance , & qui a paru sous le nom d'un certain Heidenstein Secrétaire de la Cour , auteur qui nous est absolument inconnu , est ou de Zamoyski lui-même , ou plutôt de quelque autre qui sçavoit parfaitement le Latin , & à qui Zamoyski l'aura dictée , ou qui du moins l'aura tirée de ses mémoires. Je serois même fort tenté de croire , que cet Auteur est ce Jean-Michel Brutus Vénitien , que nous avons vû longtems en France mener une vie fort pauvre & fort obscure. Après l'élevation d'Etienne Battory sur le trône de Pologne , Zamoyski qui avoit connu Brutus en Italie & ensuite à Paris , avoit conseillé à ce Prince de le faire venir auprès de lui avec toute sa famille , pour écrire son histoire & lui servir de Secrétaire ; & comme il mourut depuis dans cette Cour aussi pauvre qu'il avoit vécu , sans qu'il se trouvât personne en Pologne fort jaloux de conserver la gloire d'un Etranger comme lui , il fut fort aisé à Zamoyski de faire paroître sous tel nom qu'il voulut un ouvrage , que ce sçavant homme avoit composé à son honneur. Le Roi avoit ordonné &c. *MS. Samm.*

### LIVRE SOIXANTE-QUATORZIEME.

- Pag. 500. l. 4. Steenwickenvold , *lis.* Steenwickerwoldt.  
 l. 6. Hageman , *lis.* Hegheman.  
 l. 13. Blocziel , l. 20. Blockiel , *lisez partout* Blockziel.  
 l. 33. Oldermac , *lis.* Oldermarc ou Oldermarch.
- Pag. 504. l. 1. Kainder , *lis.* Kuynder.  
 l. 10. Middestum , *lis.* Middelstum.  
 l. 30. Dekema , *lis.* Dekama.

- Pag. 506. l. 4. Schal , *lif.* Scul , *ou* Schul.  
 l. 5. Momickerziel , *lif.* Monickerziel.  
 l. 28. Qui lui , *lif.* qu'il lui.  
 l. 37. Reeding , *lif.* Reide.
- Pag. 507. l. 17. Blimbecke , *lif.* Bleyenbeeck.
- Pag. 508. l. 3. Rrinfwoude , *lif.* Rinfwoude.  
 l. dern. Bifchop , *lif.* Bishop.
- Pag. 509. l. 3. Henriesson , *lif.* Hendrickfen.  
 l. 14. Griskerke , *lif.* Griipskercke.  
 l. 15. Vifuliet , *lif.* Vifvliet.  
 l. 25. Emmentrel , *lif.* Emmentiel.  
 l. dern. Eclartelé , *lif.* Ecartelé.
- Pag. 510. l. 5. Liedekerke , *lif.* Leidecker , *ou* Leidekercke.  
 l. 14. Ruyskenweltdt , *lif.* Ruiskensveldt.
- Pag. 512. l. 16. Huighem , *lif.* Huyghens.  
 l. 25. & l. 36. Hoeftrate , *lif.* Hoocstrate , *ou* Hoogstraten.
- Pag. 516. l. 11. Veren , *lif.* Wuren.
- Pag. 518. l. 2. Reçûë , *lif.* faite.
- Pag. 519. l. 16. Drou de la Mauviffiere , *lif.* Drou , de la Mauviffiere &c. *Ce font deux personnes.*
- Pag. 540. l. 17. Cortwright , *lif.* Cartwright.
- Pag. 541. l. 34. Hanfey. *L'Editeur Anglois le nomme Hance , aliàs Ducket.*  
 l. 37. Godwell , *lif.* Goldwel.
- Pag. 542. l. 4. A la question , *not.* M. de Thou femble avoir pris cette circonftance de ce qu'on appelle les actes du martyr d'Edmond Campien , & des autres Catholiques exécutés en Angleterre , fous le regne d'Elizabeth , non pas en haine de la religion , mais pour avoir travaillé à foulever les fujets de cette Princeffe , & s'être par là rendus coupables du crime de haute trahifon. Or il eft certain que les auteurs de ces actes n'ont eu rien moins en vûë que de rapporter la verité des faits , & qu'ils n'ont travaillé que pour leur propre gloire , en travaillant à rendre leurs adverfaires odieux. Quoi qu'il en foit , M. de Thou fe trompe manifeftement dans cet endroit. En effet , la question n'a jamais été en ufage en Angleterre. Les Anglois naturellement éloignés de tout ce qui a l'air de cruauté , & jaloux

plus qu'aucune autre nation du monde de leur liberté, de leurs privilèges, & de leurs droits, ne regardent point cette manière de procéder contre les coupables, comme un moyen sûr de découvrir le crime, & ceux qui s'en sont rendus complices; mais plutôt comme un instrument dans la main des Princes, & de ceux de leurs Ministres, qui aveuglés par leurs ressentimens personnels, veulent abuser de l'autorité dont ils sont revêtus, propre à opprimer la liberté publique, à extorquer des confessions, ou absolument fausses, ou du moins fort équivoques, & à tendre des pièges à l'innocence. C.

Pag. 542. l. 11. Eliot, Crodoc, Sledey, Mondey, & Hilley, *lis.* Elliot, Gradock, Sled, Mundy, & Hill. *Edit. Angl.*

l. 35. Kirbey &c. *lis.* Kirby, Cotton, Richardson, Johnson, Ford, Shert, & Filbie. *Edit. Angl.*

Pag. 543. l. 24. Perfon, *lis.* Parsons.

Pag. 544. l. 1. Mavarée, *lis.* de Manours, ou Manareo.

l. 6. Bristoy, *lis.* Bristow.

Pag. 545. l. 27. Alain, *lis.* Allyn ou Alan natif de Rossal dans la Province de Lancastré, ou Lancashire. *Edit. Angl.*

Pag. 548. l. 10. Barwick, ou Berwick.

*Ibid.* Sterlin, de Marre, Spée, Duglas, Botwel, Murray, *lis.* Sterling, de Marr, Douglass, Spey, Bothwel, Murray. *Edit. Angl.*

Pag. 549. l. 20. Lunebourg, *lis.* Lubeck.

Pag. 550. l. 36. De l'Etat, *ajout.* Anne de Joyeuse, appelé communément d'Arques, fils de Guillaume Vicomte de Joyeuse, Lieutenant pour le Roi dans la Province de Languedoc, & Jean Louis de Nogaret sieur de la Valette fils du célèbre Jean de Nogaret, qui s'étoit distingué dans nos armées, & dont j'ai si souvent parlé dans le cours de cette histoire, étoient alors en regne à la Cour. Eux seuls possédoient alors le cœur & toute la faveur du Monarque, & avoient écarté tous les autres favoris. François d'O, qui après Villequier son beau-pere, avoit été comme le Surintendant des plaisirs du Roi, venoit d'être disgracié; & François d'Epinaï sieur de S. Luc, s'étoit depuis peu enfui de la Cour. Voici, disoit-on, quel étoit le motif secret de sa retraite.

Histoire de  
La Sarbacane.

Le Roi se rendoit fort souvent chez d'O, suivi de ses mignons ; car ils étoient plusieurs au commencement. Là ce Prince avoit fait faire dans une salle fort vaste plusieurs cabinets séparés seulement par des cloisons de sapin. C'étoit-là qu'on passoit la nuit, après les débauches de la journée. S. Luc étoit alors un de ceux qui étoient admis aux plaisirs secrets de Henri, & ce Prince venoit de lui procurer un très-riche parti, en lui faisant épouser Jeanne de Cossé, fille du fameux Maréchal Charles de Brissac. Cette Dame qui à un grand cœur, joignoit un esprit poli & orné, piquée d'ailleurs d'un peu de jalousie, dont les femmes les plus vertueuses ne sont pas exemptes, s'ennuya bien-tôt de la vie honteuse, que menoit son mari. Elle lui en dit son sentiment ; & à force de menaces, à force de lui représenter qu'il se deshonoroit, elle obtint enfin de ce jeune Seigneur, qui d'ailleurs aimoit la gloire, qu'il songeât à changer de conduite.

Il ne s'agissoit plus que d'exécuter cette résolution. Mais un obstacle arrêtoit S. Luc. Il appréhendoit qu'en cessant de vivre avec le Roi à son ordinaire, il ne perdît en même-tems, & ses bonnes graces, & l'esperance d'une fortune brillante, que la faveur du Prince sembloit lui promettre. Cette crainte le tenoit encore en balance ; il différoit à prendre son parti, lorsque Madame de S. Luc leva à propos cette difficulté. « Je ne condamne point votre crainte, dit » cette Héroïne à son époux : elle est juste & bien fondée ; » mais je crois y avoir trouvé un remède. En prenant des me- » fures pour ménager votre santé & votre honneur, qui vous » empêche de travailler en même-tems à procurer au Roi » les mêmes avantages ? Si vous pouvez venir à bout de » le retirer de ses débauches, y a-t'il lieu de douter que » par là vous ne méritiez de lui une faveur bien plus solide » & plus durable, que celle à laquelle vous prétendez par- » venir par les infâmes services que vous lui rendez, & en » applaudissant honteusement à ses désordres ? Or j'imagine » un moyen d'y réussir. Vous connoissez le génie du Roi. » omme il s'abandonne aux plaisirs sans ménagement, » aussi lorsque l'épuisement lui en a donné du dégoût, vous » sçavez qu'il est quelquefois sujet aux remors de conscience

les

» les plus vifs & les plus sensibles. Voluptueux jufqu'à l'ex-  
 » cès, & dévot jufqu'à la fuperftition, fon cœur également  
 » partagé entre la dévotion & les plaifirs, lui faifant fans  
 » cefle chercher dans l'une l'expiation des autres, & fa  
 » piété fervant elle-même d'aliment à fes défordres, parce  
 » que par là il s' imagine avoir pleinement fatisfait à Dieu,  
 » que fes déreglemens ont outragé; à peine a-t'il rétabli fa  
 » fanté, & fait quelques pratiques extérieures de religion,  
 » qu'il fe livre de nouveau avec plus d'emportement que  
 » jamais à fes débauches. Sur ce pié-là, voulez-vous venir à  
 » bout de le changer? Imiter un habile général, qui dans  
 » un fiége attaque toujours le côté le plus foible de la pla-  
 » ce. Le foible du Roi eft la dévotion; c'eft par cet endroit-  
 » là que vous devez l'attaquer. Faites-lui peur des jugemens  
 » de Dieu. Lorsque fatigué des plaifirs & des excès de la  
 » journée, il fe fera retiré dans fon cabinet pour y prendre  
 » quelque repos, il faut trouver moyen à la faveur d'une  
 » Sarbacane, ou de quelqu'autre invention, de lui faire  
 » entendre une voix comme venant du Ciel, qui l'aver-  
 » tiffè de changer de vie, s'il veut conferver fa perfonne  
 » & fon royaume, & qui le menace, s'il ne fe corrige,  
 » de toute la vengeance divine.»

S. Luc fut charmé du moyen que fa femme avoit imagi-  
 né; & dans l'efperance de pouvoir changer de vie, fans  
 perdre cependant la faveur de Henri, il réfolut de faire  
 ufage de ce projet. Voici comme il l'exécuta. Tout le mon-  
 de étoit enléveli dans le fommeil, lorsque S. Luc ayant  
 épié le moment où le Roi lui-même s'étoit endormi, fit  
 couler à la ruelle de fon lit une Sarbacane, par le moyen de  
 laquelle, fuyant ce qui avoit été projeté, il lui fit enten-  
 dre d'un ton foible, mais capable cependant de porter la  
 frayeur dans l'ame de ce Prince, les menaces du Ciel les  
 plus terribles. Henri éveillé au fon de cette voix, prit d'a-  
 bord cet avertiffement pour un fonge. Il fe rendormit en-  
 fuite; mais ayant entendu les mêmes menaces à différen-  
 tes fois, & s'étant bien affuré qu'il ne rêvoit point, il en  
 fut fort épouvanté. Après avoir paffé le refte de la nuit dans  
 des agitations terribles, il fe leva de très-grand matin, fort  
 triftè, & avec un f Silence qui témoignoît la peine fecrette

dont il étoit troublé. Les mignons étonnés de cet accueil extraordinaire , & d'un changement si subit , se regardoient l'un l'autre , & se demandoient à l'oreille , quelle pouvoit en être la cause. S. Luc lui-même charmé que la ruse eût réussi , étoit le premier à marquer sa surprise , & à demander ce qui étoit arrivé de nouveau. Ensuite il s'approcha du Roi d'un air triste & interdit , & le prenant en particulier , il lui dit , qu'il avoit fait la nuit un rêve terrible ; qu'il avoit cru voir un Ange lui apparoissant avec un visage irrité , qui le menaçoit de la part de Dieu d'une perte inévitable , s'il ne renonçoit à ses déreglemens , & s'il n'engageoit le Roi à changer de conduite. Henri ajouta foi d'abord à ce que S. Luc lui disoit. A son tour il lui raconta ce qui lui étoit arrivé la même nuit , l'avertissant du reste de garder sur cela un profond silence , & lui promettant de profiter des avertissemens du Ciel. En effet , depuis ce tems-là il parut s'éloigner de tous les autres jeunes Seigneurs , qui n'étoient point du secret , & n'alla plus passer la nuit avec eux à son ordinaire.

D'O étoit encore alors à la Cour. C'étoit un courtisan consommé , qui sans avoir de religion , sçavoit parfaitement en contrefaire tous les dehors. Il résolut de pénétrer ce mystere. Il tira insensiblement le secret du Roi ; & dès qu'il sçut de quoi il s'agissoit , il découvrit aussi-tôt à ce Prince l'artifice , dont S. Luc s'étoit servi. Il lui fit entendre que c'étoit une invention de Madame de S. Luc , femme haute & impérieuse , qui n'avoit pû voir sans jalousie l'attachement de son mari pour S. M. Il representa ce favori comme un ingrat , qui comblé des bontés de son maître , avoit osé se jouer avec tant d'impudence de la crédulité de son bienfaiteur. Il alla pour preuve de ce qu'il avançoit , jusqu'à faire voir au Roi la Sarbacane , qu'il disoit avoir été trouvée dans le cabinet de S. Luc. Ces discours ébranlerent Henri. Après quelques jours d'une dévotion passagere , l'amour du plaisir commençoit déjà à reprendre le dessus dans le cœur de ce Monarque. Dans ces dispositions il ne fut pas difficile à d'O de le replonger dans ses premiers défordres. A l'égard de S. Luc , il fut exclus de toutes les parties ; & le Roi moins sensible à ses sages avis , qu'à la

hardieſſe qu'il avoit eûe d'abuſer de ſa crédulité , réſolus à la ſollicitation des autres mignons , non-ſeulement de l'éloigner ; mais même de retirer de lui tous les bienfaits , dont il l'avoit comblé.

Brouage en Saintonge eſt un poſte avantageux pour contenir toute cette Province , & que ces riches ſalines rendent important. Il y avoit quatre ans que le Roi avoit repris cette place ſur les Proteſtans , & en avoit donné le gouvernement à Gui de S. Gelais ſieur de Lanſac, alors Amiral de France. Lanſac étoit un homme ambitieux , aimant la dépenſe , & qui après avoir épuilé ſes revenus , profita de l'uſage , que par un pernicioeux exemple , le Roi lui-même avoit introduit , de faire un trafic honteux des charges même militaires ; il ceda ſon gouvernement de Brouage à S. Luc , moyennant une ſomme très-confidérable , qui fut payée par Henri lui-même. Ce Prince craignant donc , que dans le deſeſpoir de ſe voir diſgracié , S. Luc ne profitât de l'avantage de ce poſte pour en tirer vengeance , & ne s'unît aux Proteſtans , qui ſont très-puiſſans dans cette Province , réſolus de le lui enlever. Dans cette vûe il fit partir en poſte pour la Saintonge Jacques Savary de Lencome , Colonel du régiment de Picardie , & fils de Jacqueline ſœur de Villequier , homme du reſte d'une brutalité achevée , avec ordre de faire prêter ferment au nom du Roi aux troupes qui étoient en garniſon dans Brouage , & d'en fermer les portes à S. Luc. Mais ce favori en ayant été averti à tems par le Duc de Guiſe , qui ne laiſſoit échapper aucune occaſion de ſemer la diviſion parmi les Seigneurs de la Cour , monta auſſi-tôt à cheval , & à la faveur des relais il fit tant de diligence , qu'il arriva à Brouage une heure avant Lencome , qui étoit obligé de s'arrêter à chaque poſte , & il ſe trouva en état de lui en défendre l'entrée. Ce départ précipité de S. Luc , donna occaſion à beaucoup de raiſonnemens politiques. Chacun imagina à ſon gré différens motifs de cet éloignement , & pour en cacher la véritable raiſon , qui devint alors un myſtere pour le public , le Roi de concert avec ceux qui l'environnoient , en inventerent pluſieurs autres , auſquelles ils furent bien-aïſes de donner cours.

Il arriva peu de tems après un autre accident , qui ne

Assassinat de  
S. Megrin.

contribua pas peu à augmenter le trouble , que l'aventure de S. Luc avoit déjà jetté dans l'ame de Henri. On comptoit alors au nombre des mignons, Paul Stuart de Caussade , Comte de S. Megrin. C'étoit un jeune gentilhomme de Saintonge bienfait, & qui n'avoit pas moins de grandeur d'ame que de bonne grace. Le Roi ne l'aimoit pas seulement , parce qu'il étoit de toutes ses débauches : il avoit encore sçû plaire à ce Prince par le commerce qu'il entretenoit , disoit-on , avec une Dame de la (a) premiere condition , qui avoit épousé un Seigneur de la Cour à qui

(a) *Dans le manuscrit de Rigault , on trouve à la marge de cet endroit de M. de Thou , les particularités suivantes écrites de la propre main de Charle Maurice le Tellier Archevêque de Rheims , qui les a crû dignes d'être transmises à la posterité.* Cette Dame de la premiere condition , étoit Catherine de Cleves épouse du Duc de Guise. Non-seulement on la soupçonnoit d'entretenir un commerce de galanterie avec S. Megrin ; on disoit même assez hautement à la Cour , qu'un Courtisan , dont on taisoit le nom , avoit surpris un jour ces deux amans dans la chambre & sur le lit même de la Reine-mere. Ce bruit devint si public , que le Cardinal de Guise & le Duc de Mayenne , curent que le Duc de Guise leur frere ne devoit pas être le seul à l'ignorer ; & comme il n'avoit point d'ami plus intime que Christophle de Bassompierre , que c'étoit le confident de tous ses secrets , ce fut lui aussi qu'ils chargerent de l'en instruire. Bassompierre connoissoit le génie & le caractère du Duc de Guise ; aussi n'accepta-t'il la commission qu'avec peine & malgré lui. Il demanda même qu'on lui donnât trois jours pour penser aux moyens d'influier adroitement au Duc une nouvelle aussi désagréable. Il l'aborda enfin d'un air triste & rêveur ; & le Duc lui ayant demandé ce qui le rendoit si chagrin. » Il y a quelques jours , lui répondit Bassompierre , qu'une personne » m'a consulté sur la maniere , dont elle devoit s'y prendre pour instruire un ami du dérangement de sa femme , qui le deshonoré , » sans que de sa part il ait aucun soupçon de ses galanteries. La question » m'a paru si embarrassante , que jusqu'ici je n'ai pû encore y répondre. Voilà quelle est la cause de ce chagrin , que je n'ai pû vous » cacher. Inquiet sur la réponse que je dois faire , je rêve inutilement » pour la trouver ; mais puisque l'occasion s'offre si naturellement de » vous en parler , je serois bien-aîsé de sçavoir de vous-même quel » conseil je dois donner à mon ami sur une question si délicate. » A ce discours le Duc de Guise comprit parfaitement de quoi il s'agissoit ; cependant il ne parut point embarrassé. « Quel que soit celui , » dont vous me parlez , dit-il , à Bassompierre , si c'est un ami , ou

Henri ne vouloit pas de bien. Ce Seigneur étoit très-puissant ; & le Monarque se croyoit bien vengé des outrages qu'il en avoit reçûs, par la revanche qu'en prenoit S. Megrin en le deshonorant , & par les railleries qu'il faisoit lui-même de cette intrigue , lorsqu'il se trouvoit avec ses favoris. Celui qui devoit naturellement paroître le plus sensible à cet affront , étoit occupé de projets trop importants , pour se mettre en peine d'y faire la moindre attention. Charle de Lorraine Duc de Mayenne , qui avoit avec lui des liaisons fort étroites , fut celui qui crut devoir se charger de le venger. Dans cette vûë il aposta quelques assassins pour tuer S. Megrin à la premiere occasion qui se présenteroit. Ce gentilhomme ne tarda pas à être instruit du dessein du Duc de Mayenne : le Roi lui-même en étoit informé ; & S. Megrin voulant se retirer un soir fort tard , ce Prince lui fit toutes les instances possibles pour l'obliger à coucher au Louvre. Mais les prieres du Monarque, au lieu de fléchir le courage de ce jeune Seigneur naturellement haut , & que sa faveur rendoit encore plus fier , ne servirent qu'à l'animer davantage, à mépriser le danger & à courir à sa perte. Il répondit d'un air de mépris , que si ces Eunuques, c'est ainsi qu'il appelloit les Lorrains, osoient seulement l'attaquer, il sçauroit bien leur faire sentir qu'il étoit homme. A ces mots

» même s'il veut le paroître , qu'il se charge lui-même de venger l'af-  
 » front fait à son ami. Mais d'apprendre en pareil cas à un mari ce  
 » qu'il ignore , c'est , à mon avis , prendre une peine inutile , & join-  
 » dre même un nouvel outrage au premier. Pour moi , continua le  
 » Duc, Dieu m'a donné une épouse aussi sage qu'on puisse le souhai-  
 » ter ; & graces au Ciel , je n'ai pas lieu de me défier de sa vertu. Si  
 » cependant elle avoit jamais le malheur de se déranger , & qu'un  
 » homme fût assez hardi pour me le dire ; vous voyez ce fer , ajouta-  
 » t'il , en mettant la main sur la garde de son épée ; la vie de cet  
 » imprudent ami me répondroit sur le champ de sa folle témérité. »  
 Bassompierre remercia le Duc de ses avis. De là il alla rendre compte  
 au Duc de Mayenne & au Cardinal de la conversation qu'il avoit eüe ;  
 & ces deux Seigneurs ne voulant pas laisser impuni un affront auquel  
 le Duc leur frere paroissoit si peu sensible , prirent pour le venger les  
 moyens que chacun sçait. Je tiens cette anecdote de François de Bas-  
 sompierre, Maréchal de France , fils de Christophle , & j'ai crû qu'elle  
 méritoit d'avoir place dans cette Histoire. *Edit. Angl.*

il fortit du Louvre ; & à peine avoit-il fait quelques pas, qu'il se vit chargé par les assassins , qu'on avoit apostés pour le perdre. Un page, qui portoit devant lui un flambeau, fut d'abord écarté. Pour lui il fut percé de plusieurs coups mortels , & laissé pour mort sur la place. De là on le transporta à son Hôtel , où il expira au bout de quelques heures. Son corps fut ensuite porté à S. Paul , & inhumé auprès de Caylus & de Maugiron , qui avoient été tués trois ans auparavant. Le Roi lui fit faire des obsèques magnifiques ; & Arnaud Sorbin , à qui ce Prince avoit donné depuis peu l'Evêché de Nevers , & qui par là même devoit lui être attaché , fut chargé de l'oraison funèbre du favori. Ce Prélat s'en acquitta en courtisan habile. Il fit un éloge flatteur de la naissance , du caractère , & des vertus du défunt ; mais il n'eut garde de parler contre les auteurs de l'assassinat , dont il étoit partisan secret.

Henri comprit parfaitement que ce coup n'étoit qu'un prélude par où on vouloit tenter jusqu'où pourroit aller sa patience. Cependant sa passion pour les plaisirs , & les mauvais conseils de ceux qui l'approchoient , lui firent encore dissimuler cet affront. Par une malheureuse politique , ses Ministres lui faisoient entendre , que quoi qu'il en pût coûter à l'autorité royale , il devoit fermer les yeux sur tout , plutôt que d'en venir à aucune violence contre ceux , qui sous le titre spécieux qu'ils se donnoient de défenseurs de la religion , ne travailloient dans le fond qu'à entretenir l'esprit de révolte & de parti dans le Royaume , & à sapper insensiblement par leurs sourdes pratiques l'autorité du Souverain. Mais cette mollesse bien-loin d'adoucir le mal , comme ces lâches conseillers se l'étoient faussement imaginé , & comme ils l'avoient persuadé à ce Prince , qui ne soupiroit qu'après le repos , ne servit au contraire qu'à enhardir à tout oser ceux qui étoient attentifs à profiter de toutes les occasions qui se presentoient de brouiller l'Etat.

Cependant , tandis que le peuple surchargé d'impôts gémissoit sous le poids de l'autorité du Souverain , & que la nation frémissoit de voir les premiers emplois partagés entre des hommes nouveaux & sans mérite , Henri n'opposoit à la haine & à l'indignation publique , que des dehors affec-

tés de religion soutenus de quelques spectacles nouveaux & extraordinaires. Jamais dévotion ne pouvoit être plus déplacée. En effet, tandis qu'on faisoit parade d'une piété mal-entenduë, tout étoit cependant vénal à la Cour. Ces offices de nouvelle création, dont j'ai parlé, étoient donnés en paiement par Joyeuse & par la Valette à des parfumeurs, à des traiteurs, à des marchands de foye, à quiconque à la faveur des folles dépenses que faisoient ces deux favoris, fiers de la faveur d'un maître, qui n'avoit jamais sçu leur rien refuser, étoit devenu leur créancier. Ces charges passoient ensuite dans le commerce; & ceux qui vouloient en être pourvûs, étoient obligés de les acheter de ces hommes de néant à un prix excessif, au grand scandale des gens de bien, à la honte de la magistrature, & au préjudice de la tranquillité publique; parce que le mépris que ce honteux négoce attiroit aux Magistrats, ne manquoit pas de retomber sur le Prince même.

D'un autre côté on faisoit paroître sur la scène des Capucins, des Feuillans, & je ne sçai combien d'autres fantômes de religion, qui semblent n'avoir été imaginés que pour épouvanter les vieilles. Les Capucins faisant profession d'observer à la lettre la règle de François d'Assise, étoient regardés du peuple comme des Saints à cause de leur habit grossier, & de la vie austere qu'ils menaient. Cet Ordre au reste étoit assez nouveau dans l'Eglise. Ce fut en 1527. qu'un François Matthieu Basso gentilhomme originaire d'une petite ville de l'Ombrie sur la riviere de Marida, en fonda ou renouvela l'institut. Quelques-uns cependant attribuent cet établissement à un certain Paul de Chioggia. Quoi qu'il en soit, les Capucins redevables de leur agrandissement à Bernardin Ochin, dont j'ai souvent parlé, commençoient déjà à prendre le dessus en Italie sur tous les autres Moines de S. François, qui paroissoient suivre une discipline plus relâchée; & il y avoit (a) douze ans qu'ils s'étoient introduits dans le Royaume à la faveur du Cardinal de Lorraine. A son retour de Rome après la S. Barthelemi, ce Prélat grand amateur de toutes les nouveautés, avoit amené ce nouvel Ordre en France, & lui avoit procuré

(a) Il n'y avoit que neuf ans depuis la S. Barthelemi arrivée en 1572.

quelques établissemens , qui n'avoient pas manqué d'exciter la jalousie de tous les autres Religieux de S. François. A l'égard des Feuillans, ils avoient pris ce nom d'un Monastere de l'Ordre de Citeaux , situé dans le Diocèse de Toulouse. C'étoit une espece de Moines , qui par la nouveauté de leur institut , dont l'austerité sembloit être au-dessus des forces de la nature , par un chant sans méthode , & qui cependant n'avoit rien de défagréable , avoient sçû s'attirer l'admiration de tout le monde. Ils avoient à leur tête le Supérieur même du Monastere , dont je viens de parler. C'étoit un bon homme, d'ailleurs fort ignorant , qui emporté par une espece d'enthousiasme approchant beaucoup du fanatisme , à force de s'agiter en chaire , & d'affecter en prêchant des mouvemens extraordinaires de la bouche , des yeux & des bras , étoit devenu l'oracle de tout ce qui s'appelle le petit peuple. Après avoir amusé le peuple par cette espèce de comédie , le Roi lui-même voulut paroître sur la scene avec toute sa Cour. Ce fut lui en effet qui établit en France les confréries des Pénitens. Il y en avoit de bleus, de blancs & de noirs. Depuis longtems ils étoient connus en Italie , à Avignon , & dans quelques villes de la Provence , où le voisinage les avoit introduits. Du reste l'Eglise Gallicane ne connoissoit point encore ces dévotions particulières , lorsque à la sollicitation de quelques personnes , qui n'avoient rien de mieux à faire , le Roi en institua une confrérie à Paris. Enfin ce Prince fonda au château de Vincennes un Couvent de Jéronimites. Là il tenoit de tems en tems des assemblées secrètes , où on n'admettoit que ceux qui étoient dans les bonnes graces du Monarque.

Tels furent les remèdes , que la Cour opposa alors à la haine publique. Henri crut ne pouvoir rien imaginer de plus propre pour se faire aimer ; il se trompa. Ces dévotions ridicules ne servirent qu'à hâter sa perte & la ruine de la France. Il étoit odieux ; il devint méprisable ; & le mépris du Souverain est de tous les maux le plus funeste à un Etat. Non content de prêter la main à tous ces nouveaux établissemens , les Guises étoient les premiers à y applaudir ; tandis que par le silence le plus criminel , ceux des Ministres qui approuvoient le moins toutes ces démarches , avoient

la lâcheté de n'oser ouvrir les yeux au Roi sur le précipice qu'il creusoit sous ses pas, soit pour ne pas s'attirer par des avis salutaires la disgrâce d'un Prince accoutumé dès l'enfance à se voir flaté, soit pour favoriser par cette détestable politique l'ambition des Guises, qui travailloient à affermir & à accréditer leur parti sur les ruines du respect dû à l'autorité royale. Cependant Henri, qui par ces beaux dehors s'imaginoit avoir arrêté le cours de la haine publique; croyant avoir par là affermi son pouvoir, n'étoit plus occupé que du soin d'enrichir ses favoris, & dans cette vûe il n'y avoit rien qu'il ne mît en usage pour amasser de l'argent par les voyes les plus criantes. De là ce nombre infini d'Edits burfaux. Les Guises eux-mêmes étoient les premiers à tirer leur part de ces exactions; & tout l'odieux en retomboit sur le Prince, tandis que ses ennemis mortels étoient les seuls à en profiter. Dans ces circonstances &c.

*MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 551. l. 30. Chabane Comte de Carton, *lis.* Chabanes de Curton.

Pag. 552. l. 29. Anagnia, *lis.* Anagni.

l. 30. Qui prétendoit, *ajout.* par une impudence étonnante. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 553. l. 16. Du Cardinal de Bourbon, *lis.* de ce voluptueux vieillard. *MS. Samm. Put. & Rig.*

l. 19. N'avoient pû gagner, *ajout.* Soit par une conviction intime de la foiblesse de son maître, soit comme on le disoit dans le parti opposé, dans la vûe de maintenir son crédit, Minterne avoit toujours eu un soin extrême d'empêcher les Guises d'approcher du Cardinal. C'est ce qui lui fut reproché un jour en ma présence par une personne attachée à la Maison de Lorraine, & je me souviens que dans cette occasion, Minterne qui connoissoit assez le manège de la Cour, se justifia d'abord fort modestement de l'odieux qu'on vouloit faire tomber sur lui, en décrivant ainsi sa conduite; ensuite il ajouta avec beaucoup de liberté, que si après sa mort son maître avoit le malheur de se livrer aux Guises, il prévoyoit qu'ils ne manqueroient pas de le brouiller avec tous les Princes de sa maison, & d'engager ensuite ce vieillard crédule dans des démarches,

qui ne deviendroient pas moins funestes à la personne qu'à l'Etat; Qu'il connoissoit l'ambition & les intrigues des Lorrains; Qu'il les avoit étudiés depuis longtems, c'est-à-dire depuis la prédiction funeste de François I. Qu'il étoit de même intimement convaincu de la légèreté & de la foiblesse de son maître, & qu'il en avoit toujours fort mal auguré. Il finit en priant le Ciel la larme à l'œil de détourner l'effet d'un si triste pressentiment. Ses conjectures ne se trouverent que trop véritables. A peine Minterne eut les yeux fermés, que les Guises vinrent bien-tôt à bout &c. *MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 553. l. 26. Et lui fascina, *lis.* par ses caresses & ses bassesses même il fascina tellement l'esprit de ce vieillard crédule, qui pour avoir été élevé parmi les Moines, n'en étoit pas moins voluptueux, que ce Prince perdit tout d'un coup l'aversion qu'il avoit eüe jusques-là pour les Lorrains, qu'il regardoit auparavant comme les ennemis mortels de sa maison, & que par une inhumanité & une imprudence égales, il commença au contraire à haïr tous ceux qui étoient de son sang. Il tint donc &c. *MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 565. l. 19. Orientales, *not.* Il rapporta de ses voyages plusieurs manuscrits Arabes, entr'autres l'Histoire de Ciafer Persan, contenant l'histoire des Ismaélites jusqu'à l'an 800. de leur origine, & la Cosmographie d'Abelfeden Prince de Mésopotamie. Il ne nous reste aujourd'hui de cet excellent ouvrage que la partie Orientale de l'Asie, que cet auteur, à l'imitation de Ptolémée, a décrite suivant les longitudes & les latitudes. Ce travail a été d'une grande utilité pour tout l'Occident. Les manuscrits originaux de ces livres & de beaucoup d'autres, se trouvent dans la bibliothèque du Sérénissime Duc de Baviere, parce qu'en 1549. le même Postel les engagea à Othon Henri alors Duc de Baviere, pour une somme de deux cens écus. *Put.*

Pag. 568. l. 19. Fichardus, *ou* Fichard.

Pag. 569. l. 6. Venier, *ou* Veniero.

## LIVRE SOIXANTE - QUINZIE' ME.

Pag. 576. l. 10. Des épreviens, *not.* Açor en Espagnol, c'est un Autour. *Put.*

*Ibid.* Ce fut un François, *not.* Lisez, ce furent les Flamans, ou selon d'autres, les Portugais, qui les découvrirent les premiers l'an 1505. M. de Thou s'est abusé; car ce fut Bethencourt qui découvrit les Canaries, & non point les Açores découvertes depuis par les Flamans, ou Portugais, l'an 1505. selon Marmol; & ce Bethencourt ne vendit point les Canaries aux Portugais: mais bien ses héritiers les vendirent aux Castillans. *Put.*

l. 32. De Hêtres, *not.* Le Hêtre se nomme *Faya*, en Espagnol. *Put.*

Pag. 577. l. 24. Betancourt, *lis.* Bethencourt.

Pag. 578. l. 2. De la Torres, *lis.* de Torres.

Pag. 581. l. 30. Bovadilla, *ou* Bobadilla.

Pag. 582. l. 33. Compagne, *lis.* Campagne.

Pag. 590. l. 26. Santistevart, *lis.* Santistevan, *ou* San-Estevan.

Pag. 594. l. 30. Hernan, *ou* Ferdinand.

l. 31. Toquia, *ou* Toguia.

Pag. 595. l. 32. Venir, *lis.* tenir.

Pag. 600. l. 15. Sheffeld, *lis.* Sheffield.

l. 16. Brucher, *lis.* Bouchier.

Pag. 603. l. 1. Vander-Wecke, *lis.* Vanden-Wercke.

Pag. 604. l. 1. Confrairies, *lis.* Compagnies.

Pag. 608. l. 35. Les affaires, *lis.* ses affaires.

Pag. 611. l. 26. A un Dominicain nommé Antoine Timerman, *lis.* à Antoine Timerman, qui avoit été autrefois Dominicain.

Pag. 623. l. 15. De certains Religieux, *lis.* des nouveaux Ordres Religieux, sur-tout des Peres Jésuites, qui après avoir fasciné l'esprit du peuple par les questions embarrassées qu'ils propofoient à leurs Pénitens dans le secret de la confession, & l'avoir détaché insensiblement de l'obéissance dûe au Prince & aux Magistrats, le portoient ouvertement à la révolte. Toutes ces pratiques se faisoient de concert

avec le Pape. Les émissaires du parti étoient continuellement à la Cour de Rome, d'où ils revenoient chargés de Brefs & de Bulles secrètes, adressées aux chefs de la faction, & capables d'allumer de plus en plus le feu de la fédition dans le Royaume. La funeste indolence dans laquelle vivoit Henri, favorisoit encore les desseins des rebelles. Livré à ses plaisirs &c. *MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 623. l. 20. De Conseillers scelerats, *lif.* de mauvais Conseillers.

l. 33. Le Cardinal de Bourbon, *ajout.* toujours environné de Moines. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 626. l. 9. Alquimie, *ou* Alchymie.

l. 28. Hugues de la Borde, *lif.* Hugot dit de la Borde.

Pag. 627. l. 4. D'Auffonville, *lif.* d'Assonville. *Et ainsi dans la suite.*

l. 19. Rosny, *lif.* Rosné.

Pag. 628. l. 14. Lourde, *lif.* Lapourdan.

Pag. 630. l. 1. Barlemont, *ou* Berlaymont.

l. 8. Fort riche, *lif.* qu'on croyoit fort riche; & qui cependant mourut dans une extrême pauvreté. *MS. Samm. Put. & Rig.*

### LIVRE SOIXANTE - SEIZIE' ME.

Pag. 640. l. 6. Norits, *lif.* Norris.

Pag. 641. l. 25. Lievin, *lif.* de S. Lievin.

Pag. 642. l. 30. Une compagnie d'infanterie, & la moitié d'un escadron, *lif.* un régiment d'infanterie, & la moitié d'une compagnie de cavalerie &c. *Cohors* régiment: *Turma* compagnie ou enseigne: c'est pour l'infanterie. *Ala* compagnie ou cornette: c'est pour la cavalerie, qui n'étoit point encore alors distribuée en régiment. On disoit aussi *Legio*, pour marquer un régiment d'infanterie; sur-tout lorsqu'il s'agissoit de ces troupes de Province, qu'on appelloit les *Legionnaires* de telle ou telle Province. *Bataillon*, corps d'infanterie composé d'un ou plusieurs compagnies. *Escadron*, corps de cavalerie composé de plusieurs compagnies.

Mais on ne se fert de ces deux expressions, que lorsque ces corps sont rangés en bataille, ou pour un combat, ou dans une rencontre. Toutes les fois qu'on trouvera le mot *Escadron* employé dans un autre sens, il faut lire, *Compagnie* ou *Cornette*.

Pag. 643. l. 6. Hoecht, *lis.* Haecht.

l. 21. Pacheco. *D'autres historiens l'appellent*, D. Pedro de Paz.

l. 27. Simberg, *lis.* Gimberg.

Pag. 647. l. 9. Bekel, *lis.* Berckel.

Pag. 650. l. 38. A nouvelle, *lis.* à une nouvelle.

Pag. 653. l. 26. Cyxique, *lis.* Cyzique.

Pag. 654. l. 28. & 29. Le sixième des, *ou* le sixième avant les.

Pag. 655. l. 18. Innocent VII. *lis.* Innocent VIII.

l. 19. De Royaumont, ou de Koenigsberg, plus connu sous le nom de *Regiomontanus* : car la manie des Savans de ce tems-là, étoit de prendre des noms Latins.

l. 29. Fosslebron, *lis.* Fossbronbrone.

Pag. 658. l. 2. Dix jours, *ou suivant l'édition de Londres*, onze jours.

Pag. 663. l. 16. Piverdy, *lis.* Liverdis.

l. 27. Nouveau traité, *ajout.* Il me reste à rapporter quelques faits domestiques, que le bien public m'oblige de ne pas omettre. Il y avoit environ un an que Jean Poëlle Conseiller au Parlement de Paris, avoit été accusé de concussion. Poëlle étoit un homme, qui à la faveur des troubles dont le Royaume étoit agité, avoit sçu s'acquérir beaucoup de crédit parmi les factieux. Egalement hardi à tout dire & à tout entreprendre, l'impunité de ses crimes passés, & des injustices criantes qu'il avoit exercées contre les personnes les plus innocentes, lui avoit inspiré tant de confiance, qu'il se faisoit un jeu d'attaquer les plus gens de bien, & de leur susciter des affaires, où souvent il n'y alloit de rien moins que de la perte de leur bien & de leur vie. Il avoit même eu le front après la S. Barthelemy, arrivée huit ans avant le tems dont je parle, de demander à Charle IX. alors régnant, qu'il lui fût permis d'informer contre Jean de Morvilliers chef du Conseil, & Sebastien

de l'Aubépine Evêque de Limoges, comme étant suspects, disoit-il, de favoriser sous main les Protestans, quoi qu'il n'y eût rien de plus faux. Il y avoit donc déjà plusieurs années qu'il exerçoit dans le Parlement une espèce de tyrannie, lorsqu'un sujet fort léger fit naître le procès, dont il est ici question. L'accusateur fut (a) René Roullier Conseiller-Clerc au Parlement. C'étoit un jeune Magistrat, qui avoit tous les sentimens d'honneur qu'on peut souhaiter dans ceux qui occupent ces fortes de places. Poëfle avoit acheté autrefois la terre de Torfy appartenante au Domaine, de la maniere qu'on peut acheter ces fortes de biens, c'est-à-dire en qualité d'Engagiste ; & sous prétexte de vouloir maintenir les droits du Roi, il avoit intenté procès à toute la noblesse & à tous les habitans du voisinage. Fatigués de ses vexations, & voulant se délivrer d'un voisin aussi importun, ils se réunirent, & retirèrent de ses mains la terre de Torfy, en lui rendant le prix qu'il en avoit payé ; mais ce qui jusqu'alors avoit été inouï, ce chicaneur se réserva en même-tems le droit de poursuivre tous les procès qu'il avoit commencés. Ainsi comme il continuoit de chagriner les habitans de Lagny sur Marne, Roullier qui en étoit Abbé, intervint au procès. La premiere difficulté qui s'offrit, fut au sujet du choix qu'on devoit faire des Juges. On prit querelle à cette occasion ; de la dispute on en vint aux injures ; Poëfle traita Roullier de chicaneur en présence du Procureur général ; Roullier à son tour traita son adverfaire de fripon. Aussi-tôt procès intenté entr'eux. Poëfle demanda réparation d'une si noire calomnie ; Roullier soutint de son côté ce qu'il avoit avancé, & se porta pour dénonciateur. Alors l'affaire fut mise en regle. On instruisit le procès ; & parce que sur le moindre incident il falloit assembler les Chambres, à force d'appellations & de récusations, les parties retarderent long-tems le Jugement. Cependant Roullier s'abstint d'aller au Parlement, ce qui donna lieu à la Cour de défendre de même à Poëfle d'y paroître. Enfin cette année au rapport de Matthieu Chartier, Magistrat d'une probité & d'une droiture reconnus, & de Germain du Val, Bernard Prevôt de Morfan

(a) Le Journal de Henri III. l'appelle Pierre.

présidant à ce Jugement , après un mur examen de toutes les preuves , l'accusé ayant été oïi dans ses défenses , la Cour rendit contre lui un Arrêt , par lequel ledit Poëfle fut condamné à faire amende honorable , & à demander pardon à Dieu , au Roi , & à la Justice , privé de son Etat de Conseiller , & déclaré incapable d'exercer aucune autre charge de Judicature , banni de la Prévôté de Paris pour (a) sept ans , & condamné à une amende & aux dépens. Le 19. de Mai le criminel fut conduit de la Conciergerie à la Grand' Chambre. Là en présence des Chambres assemblées , Poëfle tête nuë & à genoux , fit amende honorable selon la formule qui lui fut prescrite par le Greffier criminel ; après quoi , pour marque que la Cour l'avoit dégradé , on le dépouilla de sa robe. Cependant au milieu d'une cérémonie si humiliante , ce malheureux ne perdit rien de son effronterie ordinaire. A peine fut-il relevé , que se tournant fièrement vers ses Juges , comme s'il eût été innocent ; celui , dit-il , qui met toute sa confiance dans le Seigneur , ne sera point confondu. Ensuite marchant la tête haute & d'un air effronté , il sortit par la porte de derrière , malgré les cris de l'Huissier qu'on lui avoit donné pour l'accompagner. Il auroit dû en effet se retirer par la grande porte ; mais il sentit bien qu'il alloit être exposé aux huées de ceux qui s'étoient attroupés pour le voir passer. Enfin comme il étoit obligé de rentrer en prison jusqu'à ce qu'il eût payé les deux amendes , il y retourna avec tant d'impudence , qu'il sembloit plutôt mener son Huissier en prison , qu'être conduit prisonnier lui-même. C'est-là presque l'unique exemple de sévérité , dont nous ayons été témoins dans le siècle corrompu où nous vivons ; encore doit-on moins l'attribuer à un zèle pour la réformation des mœurs , qu'à la haine secrète du Roi & du Duc d'Epéron pour les Guises. Poëfle à l'exemple de tous les factieux avoit embrassé leur parti , & c'étoit de leur nom qu'il se servoit pour autoriser tous ses crimes.

Il arriva vers le même-tems un accident qui fut d'une funeste augure pour la suite. Un jeune homme d'Etampes ,

(a) Le Journal de Henri III. met seulement pour cinq ans.

nommé Claude Tonnart, domestique d'un homme (a) qui tenoit un certain rang dans Paris, ayant eu un enfant de la fille de son maître, appelée Arture, en conséquence d'un mariage clandestin qu'ils avoient contracté ensemble, fut arrêté, & condamné à mort le 28. Septembre par la Tour-nelle. Dans la confrontation, la jeune fille qui étoit éprise des charmes de Tonnart, & de la beauté de son esprit, & qui ne cherchoit qu'à le soustraire à la Justice, avoit soutenu constamment en présence des Magistrats, qu'elle n'avoit point été séduite, qu'au contraire c'étoit elle qui avoit sollicité le jeune homme à tout ce qui s'étoit passé entr'eux. Cette circonstance transpira dans le public. Bien des gens eurent compassion du sort du criminel; le plus grand nombre étoit indigné de la rigueur de ce Jugement. Aussi lorsqu'on le conduisit au supplice, il y eut un concours de peuple extraordinaire. Déjà les émissaires secrets du parti ténébreux qui se formoit dans l'Etat, avoient préparé les esprits à la révolte. Cependant le malheureux jeune homme étoit sur le point d'être exécuté; le fatal cordeau alloit trancher le fil de ses jours, lorsque tout le peuple courut à sa défense. L'émeute commença par les Clercs du Palais, qui ne sont qu'en trop grand nombre à Paris. Ils chargèrent d'abord, & mirent en fuite les Sergens du Châtelet, & autres gens semblables préposés pour escorter les criminels. A ceux-là se joignirent tout ce qu'il y avoit de scélérats présens à l'exécution; le nombre des mutins augmenta; on renversa le bourreau du haut de l'échelle où il étoit monté. En même-tems une nourrice, ou plutôt un homme déguisé en nourrice, prit la place de l'exécuteur; délia le patient, & coupa la corde qui le tenoit attaché au gibet. L'heureux Tonnart ainsi délivré & caché dans un manteau, passa au travers de la foule qui favorisoit son évation, & fut conduit dans un lieu sûr, où on lui tenoit un cheval prêt pour se retirer. Il profita de ce secours, & par sa fuite mit sa vie à couvert. Du nombre de ceux qui voulurent s'opposer à la rébellion, il y en eut (b) quatre de tués, & plusieurs autres blessés très-dangereusement. A

(a) Le Journal de Henri III. le nomme Baillif, Président des Comptes.

(b) Le même Journal ne marque que deux Sergens de tués.

peine même le bourreau put-il échapper à la fureur des mutins, qui du même pas traînerent à la rivière la charrète, l'échelle & la potence.

Un attentat aussi marqué contre l'autorité du Roi & des Magistrats, qui le representent, fut d'un très-pernicieux exemple; & tous les gens sages le regarderent comme un échantillon de ce que pourroit ofer un jour cette même populace, lorsqu'elle verroit un chef à sa tête. Ce qui augmenta l'audace des mutins, c'est qu'après avoir informé contre les auteurs de la sédition, on ne les punit cependant point comme ils l'auroient mérité. Le peuple ne manqua pas de regarder la dissimulation, dont on avoit jugé à propos d'user dans une conjoncture si délicate, comme un aveu tacite que le gouvernement faisoit de sa foiblesse. A l'égard du coupable, échappé à un si grand danger, il montra dans la suite qu'il n'étoit pas indigne du secours inespéré, que la fortune lui avoit offert. Retiré auprès de M. de l'Esdignièrés, il donna à ce Seigneur tant de preuves de son zèle, de son habileté, & de sa valeur, qu'à sa recommandation il obtint sa grace du Roi Henri IV. & fit même réhabiliter sa mémoire. Il arriva cette année &c.

*MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 665. l. 15. Jobert, ou Joubert.

l. 31. Le Ulan, *lis.* le Blanc. *Edit. Angl.*

Pag. 666. l. 38. La plus longue vie, *ajout.* Buchanan étoit au lit de la mort, & le Roi Jacques son élève le pressoit de retracter publiquement, ce qu'il avoit écrit de trop libre au sujet de la Reine Marie sa mere, & de réparer par quelque témoignage éclatant le tort que son histoire avoit fait à la réputation de cette Princesse; mais ce grand homme se contenta de lui répondre, que dans peu S. M. seroit satisfaite. Enfin après plusieurs instances réitérées, que le Roi lui fit faire sur le même sujet, tout ce que l'on put tirer de lui, fut, qu'il ne lui étoit pas possible de retracter, ce qu'en conscience, & suivant ses lumieres, il avoit cru devoir écrire pour rendre témoignage à la verité; Qu'au reste, lorsqu'il ne seroit plus, Sa Majesté seroit la maîtresse de disposer à son gré de tous ses écrits; Qu'il la supplioit seulement, avant que de prendre aucun parti là-dessus, d'y pen-

fer sérieusement avec sa prudence ordinaire , & de se souvenir , que si rien n'est impossible aux Rois , lorsqu'ils ne veulent mettre aucunes bornes à la puissance que la providence divine leur a confiée , le pouvoir de la verité , qui tire sa force de Dieu même , est autant supérieur à toute l'autorité des Rois , que cet être suprême est élevé au-dessus de la foiblesse humaine. *MSS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 667. l. 7. 463. *Ou suivant l'édition de Londres , vers 462.*

Pag. 668. l. 1. Scevenbourg , *ou* Schavenbourg.

l. 24. Creange , *lis.* Crehange , *ou* Kreickingen , *en Allemand.*

Pag. 669. l. 33. Au bourg , *lis.* au village.

Pag. 671. l. dern. A Westphalie , *lis.* en Westphalie.

Pag. 672. l. 37. Ekus , *ou* Eik.

Pag. 675. l. 32. Du duc de Brabant , *not.* François duc d'Anjou nommé par les Etats duc de Brabant.

Pag. 677. l. 7. Bruel , *ou* Broel.

l. 13. Recklinchufen , *lis.* Recklingshausen.

Pag. 678. l. 17. Weyde , *lis.* Wied , *ou* Wedden.

l. 22. Girolfeck , *lis.* Gerolfeck.

Pag. 681. l. 14. Zamoski , *lisez partout* , Zamoyski.

Pag. 682. l. 14. Pietkw , *lis.* Piontkow.

l. 33. Ostromene , *lis.* Ostromeski.

Pag. 683. l. 35. Novogorod , *ou* Novogrodeck.

Pag. 684. l. 35. Pons , *lis.* Pontus.

Pag. 685. l. 16. Depuis Nieper , *lis.* depuis le Nieper.

l. 26. Qu'ils , *lis.* qu'il.

Pag. 687. l. 8. Weiffenberg , *lis.* Wefenberg.

l. 9. Weiffenstein , *lis.* Wittenstein.

Pag. 689. l. 37. Kan des Tartares de Precop , *lis.* Prince des petits Tartares Precop. *Edir. Angl.*

Pag. 692. l. 32. Vehanski , *lis.* Uchanski.

Pag. 693. l. 16. Boïards , *lis.* Bojares.

Pag. 694. l. 26. Cepuse , *lis.* Scepus , *ou* Zepfi.













